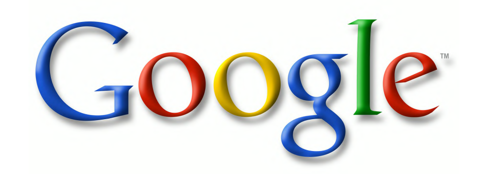


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

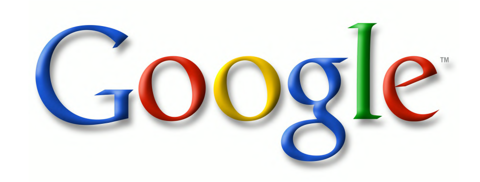
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

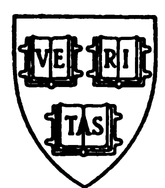
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


3 2044 004 491 213

US 10048.36.36

Harvard College Library



FROM THE

BRIGHT LEGACY

One half the income from this Legacy, which was received in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Massachusetts, is to be expended for books for the College Library. The other half of the income is devoted to scholarships in Harvard University for the benefit of descendants of

HENRY BRIGHT, JR.,

who died at Watertown, Massachusetts, in 1686. In the absence of such descendants, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.

VOYAGE

DANS LES

DEUX AMÉRIQUES

— PARIS —

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Ce,

RUE SAINT-BENOIT, 7.

VOYAGE

DANS LES

DEUX AMÉRIQUES

AUGMENTÉ

DE RENSEIGNEMENTS EXACTS JUSQU'EN 1853

SUR

LES DIFFÉRENTS ÉTATS DU NOUVEAU MONDE

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. ALCIDE D'ORBIGNY





PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

45 RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

1853

~~1341.24~~
US 10048.36.36

Bright fund

PRÉFACE

Il y a vingt-sept ans, un jeune voyageur quittait la France et s'embarquait pour l'Amérique. Ce n'étaient point les villes du jeune Continent qui sollicitaient son ardente curiosité : il cherchait des terres inconnues, des régions que n'eussent pas foulées les pas de l'Européen et où la nature s'offrît à lui puissante et sauvage comme au premier jour. Buenos-Ayres fut son point de départ, de là il parcourut la Plata, l'Uruguay, dessina le cours du Parana, traversa au milieu des peuplades errantes les longues plaines des Pampas, parcourut les solitudes qui s'étendent du Colorado au Rio-Negro, et entrevit la terre aride et mystérieuse de la Patagonie. C'était là un immense parcours : M. d'Orbigny ne s'y borna pas; il étendit ses excursions au Chili, à toutes les parties de la République bolivienne et au bas Pérou, en sorte que son voyage se trouva le plus considérable de tous ceux qui eussent jamais eu pour théâtre l'Amérique méridionale. Ce ne serait pas le lieu de donner des éloges au voyageur dans un livre qui porte son nom, mais nous pouvons rappeler que la Société de Géographie jugea les services qu'il avait rendus à la science dignes de sa plus haute faveur, et lui décerna, par l'organe de MM. Eyriès, Jomard, d'Urville, Daussy et Roux de Rochelle, sa médaille d'or dans la séance solennelle de 1835.

A cette noble récompense du mérite, s'ajoutait une jouissance qui ne dut pas moins charmer le voyageur : sans doute, il était parti plein d'enthousiasme et riche d'espérances; devant lui s'étaient ouvertes, comme un immense horizon, les régions des forêts, des déserts et des grands fleuves; à ces régions sauvages il avait demandé leurs mystères, et, mœurs bizarres, œuvres de la nature, débris des âges disparus et des civilisations éteintes, elles avaient tout révélé. Certes, ce ne fut pas sans de longues fatigues que s'accomplit ce pèlerinage de la science; mais quelle compensation pour le voyageur, quand vainqueur de tous les obstacles et jetant un regard sur les vicissitudes de sa vie errante, de retour au foyer domestique, il voit accomplies les généreuses ambitions de son départ!

Un voyage qui embrassait presque toute l'Amérique méridionale et nous montrait dans leur variété ces singulières sociétés venues d'Espagne, catholiques comme leur mère, s'efforçant d'être républicaines, à demi civilisées, à demi barbares, et qui nous conduisait, à travers forêts et plaines, par Buenos-Ayres, Valparaiso, Lima, excitait l'attention publique. Cependant, si vaste qu'il fût, ce voyage en appelait un plus complet encore, voyage surhumain et qu'il fallait abandonner à un voyageur fictif, tant sont restreintes les forces humaines. En 1841, fut publié, sous la direction de M. Alcide d'Orbigny, un voyage pittoresque dans les Deux Amériques. Une grande partie du livre reproduisait les impressions mêmes du célèbre naturaliste, le reste était emprunté aux relations les plus récentes. C'est le même ouvrage que nous offrons au public avec des modifications qu'il ne sera pas inutile de soumettre à son appréciation.

Dans l'Amérique méridionale, le peu de changements politiques que cette partie du continent a subis, l'immobilité des mœurs et des caractères, et aussi, ajoutons-nous, la justesse des observations de notre voyageur, ont permis de conserver le texte primitif en retranchant seulement quelques redites, en coupant quelques longues descriptions et en supprimant ce qui était du domaine particulier de la science; car de ce voyage et de tous ceux dont nous nous sommes servi, la science a réservé son bien; nous qui n'avons promis qu'un voyage pittoresque, nous nous sommes attaché surtout à reproduire les usages, à pénétrer dans la vie des habitants, peuplades ou nations, à raconter au lecteur comment sont faites les villes du nouveau continent, sœurs et imitatrices de nos villes d'Europe; nous sommes un promeneur, un touriste, nous ne sommes ni le naturaliste ni le savant.

Pour cette partie de l'ouvrage, la tâche était, on le voit, bien facile; il en était à peu près de même pour le Mexique, tout dévoré par le désordre et l'anarchie, triste terre, où il n'y a de grand que le passé, et où, s'il était permis de voyager, le spectacle attristant de la dégradation humaine affligerait profondément le voyageur. Mais au nord du Mexique s'étend cette vaste ruche où sans cesse l'activité bourdonne, jeune nation, industrieuse autant que ses aïeux d'Angleterre, plus entreprenante, et à qui semblent promises toutes les fortunes de l'avenir. Sur son vaste territoire, les villes grandissent en dix ans comme ailleurs en dix siècles, l'or se révèle, la puissance s'élargit, et l'ambition croît avec la puissance. Il fallait s'efforcer de reproduire l'aspect de cette nation en mettant à profit les relations de ses derniers visiteurs, et en en réunissant un grand nombre, car il est impossible au même homme de tout voir, de tout étudier dans la Confédération américaine : sentiment public, mœurs privées, bizarreries religieuses, richesses du sol; de tout visiter, de la Caroline et du Texas, ardents défenseurs de l'esclavage, à l'austère Boston, à la populeuse New-York, à la fièvreuse Francisco.

A la frontière des États-Unis, et paisible comme ses lacs à côté des flots tumultueux de l'Ohio et du Missouri, s'étend le Canada, cet enfant de la vieille France, toujours

français de cœur, se souvenant toujours de la mère-patrie. Il n'était pas sans intérêt de promener le lecteur sur ce sol hospitalier, de lui faire voir aussi Terre-Neuve, la Compagnie d'Hudson, les terres polaires qui tirent un intérêt actuel de la disparition de Franklin et du récent voyage d'un officier de notre marine; le Groenland, enfin l'Islande, régions à peine effleurées dans la publication de 1841 et qui rappelaient trop que M. d'Orbigny a consacré ses observations presque exclusives à l'Amérique du Sud.

Cette partie du travail a été confiée à M. Alfred Jacobs, qui en ce moment recueille les matériaux d'un voyage semblable en Asie et en Afrique. Ce nouvel ouvrage complétera, avec celui que nous publions aujourd'hui et avec le *Voyage autour du Monde*, publié sous la direction du contre-amiral Dumont-d'Urville, un ensemble de voyages pittoresques à travers quatre des parties de la terre. Le plan du nouvel ouvrage sera celui qui a présidé à l'exécution de l'Amérique Septentrionale.

Voyageur idéal, nous devons compte au lecteur, pour mériter sa confiance, des sources où nous avons puisé, et de la méthode que nous avons suivie.

Les sources sont nombreuses : parmi les plus abondantes, il faut citer les *Nouvelles Annales des Voyages*, recueil dont les rédacteurs, toujours en quête des progrès de la géographie, reproduisent les fragments les plus curieux des voyages, traduisent des relations étrangères, et où les voyageurs eux-mêmes racontent leurs excursions, et décrivent les régions qu'ils ont parcourues.

Le *Bulletin de la Société de Géographie*, recueil précieux, mais plus austère, qui se borne à signaler les pas que fait la science géographique. C'est seulement à travers les contrées inconnues que son aréopage suit le voyageur. D'un usage moins fréquent pour nous que les *Nouvelles Annales*, le *Bulletin* est cependant essentiel à nos voyages pittoresques si nous voulons tenir le lecteur au courant des plus récentes découvertes de la géographie.

A ces deux ouvrages nous exprimons toute notre reconnaissance; ils se trouveront souvent cités à la fin de nos chapitres; et nous serons heureux, si, en échange des documents que nous y avons puisés, nous pouvons contribuer à étendre leur publicité.

Il n'est personne qui ne connaisse le livre immense, roi des recueils, qu'on appelle la *Revue des deux Mondes*. Dans ce vaste muséum des œuvres contemporaines, beaucoup de littérateurs éminents, publicistes et voyageurs, ont consigné des observations pleines d'intérêt que le directeur de la *Revue* a bien voulu mettre à la disposition de l'éditeur des *Voyages Pittoresques*. Cet ouvrage est complété par les *Annuaires des Deux Mondes*, qui nous permettent de reproduire les faits les plus récents survenus dans chacune des nations que nous entreprenons de décrire.

Enfin la *Revue Britannique*, riche aussi en descriptions et en détails, complète cet ensemble de sources abondantes où nous puisons largement.

Notre méthode est simple : faire un choix des plus utiles relations, les fondre dans un même cadre, écarter les détails scientifiques, suggérer à notre voyageur quelques

impressions, mettre en scène des descriptions de mœurs, rompre par des anecdotes la monotonie du récit sans en altérer jamais la vérité, citer toujours le nom des voyageurs auxquels nous avons emprunté soit l'esprit, soit le texte de leur relation, tel est le travail que nous nous sommes efforcé d'accomplir. Cette tâche achevée il nous reste à remplir un devoir; c'est de rendre un sympathique hommage à tous ces voyageurs, MM. de Castelnau, Eugène Ney, Duflot de Mofras, les officiers de *la Recherche* et bien d'autres : les uns, curieux touristes qui pour visiter des nations lointaines n'ont pas craint de braver de rudes fatigues; les autres, courageux apôtres de la science, surmontant peines et dangers pour promener par le monde la civilisation. Perdus dans les vallées au fond des Andes, ou sur les longs cours d'eau, égarés dans les plaines de sable ou dans les déserts glacés, ils agrandissent notre domaine terrestre.

Nous qui moins heureux restons dans le bruit des villes, courbé sur la carte qu'ils nous ont laborieusement construite, suivant d'un œil avide les contours des fleuves ou les pics des montagnes qui pour eux furent des jalons de route, nous étudions curieusement ces mondes qu'ils ont révélés; à ces descriptions qui nous charment, à ces usages qui nous étonnent, à ces noms inconnus qui nous frappent, nous unissons leurs noms dans notre souvenir, et sans doute, c'est là pour eux, pacifiques et glorieux conquérants du monde, la plus précieuse et la plus noble récompense!



VOYAGE

DANS LES

DEUX AMÉRIQUES

CHAPITRE PREMIER

DÉPART DE BORDEAUX. — SÉJOUR A LA HAVANE.



Nous étions au 15 avril 1841, quand je quittai Bordeaux sur le brick *le Jefferson*, capitaine Shaftsbury. Par le jusant du soir, le navire s'était laissé dériver, et je rejoignis le bord, dans la nuit, au mouillage de Purgues. Glissant sur cette belle Gironde qui roule ses eaux jaunes entre deux rives vertes et fleuries, je vis tour à tour Blaye et sa forteresse, Pauillac et ses gabarres, Royan et ses bateaux lamaneurs. Deux jours après le départ, *le Jefferson* était sous le phare de Cordouan. Cordouan ! Phare hardi dont la tête touche au ciel, et dont le pied baigne dans l'écume ! Tour isolée et mélancolique qui se mire dans les flots de la base au sommet, tant que le jour dure, et qui, la nuit venue, s'efface et devient une étoile mobile, reflétée et balancée sur la vague !

Que dire d'une navigation jusqu'aux Antilles? Tout en est dit. Les poissons

volants qui bruissent sur l'eau comme les demoiselles sur les fleurs de nos prés, le jeu des marsouins dans le sillon phosphorescent, la rencontre de deux navires, le baptême du tropique, l'apparition du requin dans le calme et des pétrels dans la tempête, qui ne sait toutes ces choses aujourd'hui? Qui ne les a lues, sinon vues? *Le Jefferson* ne fit pas autrement que le commun des bâtiments de commerce. Il reconnut Madère, trouva dans ses parages les vents alisés, ouvrit ses voiles et les laissa comme endormies sous la brise, jusqu'à l'arrivée dans le golfe du Mexique. Vingt-sept jours après le départ, on signala devant ses bossoirs l'une des Lucayes, la *Guanahani* de Colomb, sa première découverte, et le 16 mai, à l'aube faite, nous étions à six lieues du port de la Havane, en face du *Pan de Matanzas*, grande montagne qui sert de reconnaissance aux vaisseaux européens.

Dans la matinée, *le Jefferson* longea la côte dont l'aspect variait à chaque minute. Tantôt de gros mornes projetaient leurs rameaux jusqu'à la mer, ou s'arrêtaient en brusques falaises; tantôt s'ouvraient de jolies et profondes vallées avec leurs diverses nuances de verdure, depuis le vert tendre de la canne à sucre, jusqu'au vert plus prononcé du caféier. A côté de nous, bercés sur une mer calme, glissaient des felouques, des goëlettes aux voiles triangulaires. C'était un tableau ravissant, tout rempli de teintes suaves et harmonieuses.

Vers deux heures, nous passions sous les forts *el Morro* et *la Cabaña*, dont le canon commande toute l'étendue des passes; puis, au delà d'un petit chenal, on voit se développer le port de la Havane, ovale immense dans lequel se pressaient douze cents navires de toutes les formes et de toutes les nations. Saisi par ce coup d'œil, je ne songeais pas à la ville, d'ailleurs invisible. On eût dit que toute la Havane était concentrée dans cette cité flottante. Vers le rivage paraissaient seulement un vaste quai et un rempart dont le blanc monotone chatoyait sous un soleil vertical. Quelques arbres se montraient à la gauche du bassin, devant les maisons du petit village de *la Regla*.

Le Jefferson était à peine amarré le long du quai, que son canot nous porta à terre avec nos malles. Le môle, couvert de têtes noires, offrait alors un mouvement et une confusion étranges. Vingt nègres sautèrent dans le canot dès qu'il toucha au débarcadère. On nous enlevait d'assaut; on se disputait l'honneur de nous servir. Sans un soldat qui fit jouer sa canne sur cette foule officieuse, nous n'aurions jamais pu défendre nos bagages. On parvint pourtant à les charger sur une charrette qui se dirigea vers la ville.

Vingt pas plus loin, autre ennui, autre retard. C'était un douanier qui voulait savoir, au nom du roi de toutes les Espagnes, combien nous avions de chemises et d'habits à notre usage. Il les compta gravement et nous laissa passer. Sortis de la douane, nous traversâmes la *Plaza de armas* pour arriver, à travers des rues boueuses, jusqu'à la *Funda de Madrid*, l'une des plus belles hôtelleries de la Havane, mesquine auberge qui donnait une bien pauvre idée des autres. J'y pris une chambre, ou, pour mieux dire, un petit cabinet nu, triste, dégarni, avec un

lit de sangle pour tout meuble, un lit sans matelas : le matelas est de luxe à la Havane.

L'aspect de cette hôtellerie, la perspective d'un mauvais gîte et d'une mauvaise chère, me firent songer à quitter la *Funda de Madrid;* mais où aller? Presque tous les Européens ont leurs amis, leurs correspondants à la Havane. C'est là qu'ils descendent. Les auberges ne logent que les aventuriers. Je me décidai donc à solliciter l'hospitalité créole. Je nommai à mon hôtelier la veuve d'un oncle que j'avais à la Havane. Cet homme la connaissait; il m'apprit qu'elle était en ville, et me donna un nègre pour me conduire vers sa maison. Introduit, je me nommai, et l'on m'accueillit avec empressement. Ma tante était une femme de quarante ans, belle encore, douce, instruite et spirituelle. Trois grandes filles, charmantes créatures, dont l'âge roulait entre quinze et vingt ans, se tenaient à ses côtés. L'accueil que je trouvai au milieu de cette famille tiendra toujours une place dans mes souvenirs. Je n'étais pas un hôte pour ces femmes, mais un chef; pas seulement un parent, mais presque un maître. On eût dit qu'en me logeant, qu'en me défrayant, elles étaient mes obligées. Au lieu du cabinet étroit et sombre de la *Funda de Madrid*, j'avais une vaste chambre de trente pieds de haut, aérée, commode, garnie de meubles, somptuosité assez rare à la Havane.

Belle, vaste et carrée, la maison de ma tante avait une cour intérieure entourée d'arcades, et au premier étage des galeries fermées de persiennes. Cette ordonnance constituait toutefois une exception. Les maisons ordinaires n'ont qu'un étage, et leurs toits sont aplanis en terrasses. Les fenêtres, qui commencent à un pied du niveau de la rue, montent souvent jusqu'à une hauteur de trente pieds, et sont fermées de haut en bas par des grilles de fer ou de bois. Cette clôture est assez transparente, pour que de la rue on puisse apercevoir les Espagnoles assises sur leur sofa, l'éventail à la main, des fleurs dans les cheveux, les bras et le sein nus, toilette d'intérieur, simple et diaphane, accusant les formes avec une coquetterie trop peu gazée.

Mon grand plaisir des premiers jours fut de courir le pays en *volante*. La volante a l'aspect d'une chaise de poste, montée sur des ressorts, et flanquée de roues très-hautes : un rideau en drap, préservatif contre le soleil et la poussière, s'abaisse à volonté et ferme ce char comme une boîte. Au brancard est attelé un mulet ou un cheval que monte le *calesero*, nègre habillé comme le *groom* anglais, avec le chapeau à galon d'or, la veste rouge, le pantalon blanc, les bottes à l'écuyère, et le *machete* ou sabre droit. La volante ou le calesero sont deux choses inséparables, deux meubles essentiels de toute bonne maison havanaise.

Ce fut dans une magnifique volante que je me rendis au *Paseo*, sorte de promenade publique située à la porte de la ville. Ce *Corso* de la Havane consiste en une large allée de quinze cents mètres de longueur, avec deux allées latérales pour les piétons; de beaux arbres jalonnent toute cette étendue. Au milieu du Paseo est une fontaine, et à l'une de ses extrémités une statue de Charles III. Là se rangent à la file quatre à cinq cents volantes, chargées de femmes parées

comme pour le bal. Le Paseo n'est pas du reste le seul rendez-vous de la société élégante. L'*Alameda* qui longe la baie réunit aussi chaque soir une foule choisie et nombreuse.

La promenade ne fut pas ma seule distraction. La Havane en a d'autres : raffinée comme Paris et Londres, elle connaît le spectacle, le bal et le concert. J'allai d'abord au théâtre, salle assez grande, pouvant contenir dix-huit cents spectateurs, garnie de femmes dont les lumières relevaient le teint un peu jaune, et animaient les yeux toujours vifs. Les toilettes et les figures étaient ravissantes. Assis dans une *luneta*, espèce de stalle, je parcourais, je détaillais les cinq rangées de loges où se groupaient les beautés de la ville, et cette revue m'absorba au point de me faire oublier le mauvais opéra italien qui se chantait sur la scène. L'introduction de l'opéra italien dans cette colonnie espagnole est du reste un progrès. Il y a quinze ans à peine, on y jouait encore des *mystères*.

Après les plaisirs du spectacle vinrent ceux du bal. Comme il existe encore à la Havane une ligne de démarcation tranchée entre la population blanche et la population de couleur, il me fallut, pour pénétrer dans la haute société espagnole, un patronage plus relevé que celui de ma nouvelle famille. Ce fut le consul de France, qui se chargea de me présenter. Sans lui peut-être m'eût-on repoussé comme un paria, tant les préjugés de la peau ont encore d'empire dans la plupart des colonies; mais, sur sa recommandation, on avait droit à l'accueil le plus bienveillant. Les salles de bal et de jeu se trouvant à un quart de lieue de la ville, il fallut s'y rendre en volante. Quand j'y arrivai, une société nombreuse et variée encombrait toutes les pièces. Le bal était le prétexte, le jeu le vrai motif de ces fêtes. Là se coudoyaient et circulaient le moine espagnol et le capitaine hollandais. Le magistrat, le négociant, le militaire, le subrécargue, toutes les notabilités de la ville, et tous les étrangers qu'elle renferme, accouraient à ces réunions les poches pleines d'or. Ce soir-là, chaque table de jeu était couverte de sommes énormes ; ici, un colonel enlevait d'assaut le portefeuille d'un riche banquier ; là, une marquise s'essayait contre un pacotilleur, adversaires acharnés dont l'un risquait, dans une seule soirée, le revenu de sa sucrerie, l'autre les bénéfices de son voyage. C'était une rage, une exaltation fébrile dont les plus sages se défendaient à peine. Quant au bal, il était triste et froid. Les créoles, parées comme des madones, mal à l'aise dans des souliers étroits, marchaient et ne dansaient pas. Sous ces climats chauds, les plus grandes jouissances sont dans l'état d'immobilité : tout mouvement, tout exercice est une fatigue. A une heure du matin, la danse était finie; des joueurs seuls restaient dans les salles. Ils vidèrent la place fort tard et chassés par le jour.

Cependant je parcourais, je visitais la ville, pauvre en monuments, mal tenue, bourbeuse, encombrée par sa population de cent douze mille âmes. A chaque instant ma volante était arrêtée par des chariots de transport, par des files immenses de mules et de nègres, d'enterrements et de processions. Encore novice dans l'étude des mœurs locales, je faillis plus d'une fois me compromettre avec les

autorités du pays. L'usage veut, par exemple, que toutes les volantes rencontrées par le Saint-Sacrement soient mises à la disposition des officiants qui le portent. Ne connaissant pas cette coutume, croyant d'ailleurs qu'on voulait me faire une injustice et me violenter, je résistai jusqu'à ce qu'on m'eût appris que je subissais la loi commune.

La ville, du reste, est presque impraticable dans l'été à la suite des longues pluies. Le milieu de la rue devient une sorte de marais dont il est fort difficile de deviner les accidents et de sonder les profondeurs. On ne sait plus ce qui est guéable et ce qui ne l'est pas. Si peu favorisée sous ce rapport, la Havane ne l'est pas davantage sous d'autres. Insalubre et mal tenue, elle n'est pas sûre non plus. A dix heures du soir, les voleurs et les assassins s'en rendent maîtres; la ville leur appartient; ils y règnent par le droit des ténèbres. A Cuba, comme trop souvent encore en Italie, la vie d'un homme peut être mise à prix. En vain appelleriez-vous à l'aide quand on vous attaque; au lieu d'ouvrir les portes, on les fermerait devant vous. Quand le soleil se couche, la terreur et l'égoïsme s'emparent de la Havane. Elle a pourtant une garnison et un gouverneur.

Les seuls monuments de la Havane consistent en quelques vieilles églises d'architecture mauresque. Dans la cathédrale, se voit, sur le mur à côté du maître-autel, un bas-relief figurant la tête de Christophe Colomb entourée d'une couronne. On prétend que ses os sont sous la paroi, fait au moins douteux, prétention qu'affichent plusieurs des Antilles, et qui n'est probablement fondée pour aucune, car on sait que Colomb mourut à Valladolid en Espagne. Quoi qu'il en soit, cette cathédrade, comme toutes les églises de la colonie espagnole, est un asile privilégié pour les malfaiteurs; ils y jouissent tous du droit de refuge. Un voleur, un assassin est sauvé, s'il touche la muraille du lieu saint.

Depuis une semaine je vivais ainsi à la Havane, presque fait au pays, devenu moi-même demi-créole, demi-espagnol. La semaine qui suivit fut employée à des courses dans l'intérieur de l'île. Je vis d'abord la Regla, petit bourg situé à un quart de lieue de la ville, repaire des forbans qui croisent dans le golfe du Mexique. Les autorités espagnoles supportent ce voisinage. Insouciance ou crainte, elles ferment les yeux. La Regla est peuplée d'une race amphibie qui a deux existences. A terre, elle vit suivant les lois, se montre obéissante, jalouse de ses devoirs religieux, hantant les églises, loyale en affaires; à bord, elle oublie son pacte avec la société, attaque, égorge, pille, incendie, extermine, défie la justice humaine, assise sur l'or de son butin. Ce commerce de boucaniers enrichit la Regla. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir vingt, trente, quarante tables de jeu en permanence sur la place du bourg. Ces tables sont entourées de *monteros* (paysans) qui risquent jusqu'à deux ou trois onces d'or à la fois (168 à 242 francs). Maigres, élancés, avec des physionomies expressives et régulières, ces monteros portent un chapeau de paille, une chemise et un pantalon de toile rayée; ils ont au côté le machete, et le cigare à la bouche.

Je vis à la Regla un combat de coqs, spectacle si commun dans les colonies

espagnoles. Il se passait dans une enceinte circulaire qui regorgeait de curieux. A mon arrivée, le jeu commençait. Les champions, lancés deux à deux dans la lice, se jetèrent les uns sur les autres avec une sorte de rage; mais peu à peu cet élan se calma, et bientôt le sol fut couvert de blessés et de vaincus. Les propriétaires, tremblant pour leurs enjeux, cherchaient en vain à ranimer les forces de leurs athlètes; en vain leur soufflaient-ils dans le bec, et y pressaient-ils un peu de canne à sucre : rien n'y faisait; on avait beau les chatouiller sous la queue, leur gratter le bec, leur tirer les pattes : toute velléité guerrière était morte. Quand il fut bien prouvé que les vaincus renonçaient, on régla les bénéfices et les pertes.

Après la Regla, je vis le village de Guanajay, le petit bourg de Hoyo-Colorado, le district de San-Marco et la ville de Matanzas. Cette campagne de Cuba, sèche et triste dans quelques localités, a des parties, des districts entiers fertiles et pittoresques. Des montagnes boisées jusqu'au sommet, des collines, des vallées, des allées de palmiers, des bosquets de citronniers, des arcs de bambous, voilà quelle est la physionomie générale des territoires favorisés. Le district de San-Marco surtout est un jardin. Ses plaines unies sont couvertes d'une terre rougeâtre sur laquelle tout vient à souhait. Les plus beaux caféiers de l'île sont dans cet Éden aux sites délicieux. De longs portiques de cocotiers, des massifs d'orangers qui jonchent le sol de leurs pommes d'or, des allées d'ananas avec leurs fruits à forme pyramidale, des buissons de rosiers odorants, et une foule d'arbres fruitiers, comme le mango, le bananier, la sapotille, le corossole, enfin toutes les espèces intertropicales abondent dans cette zone privilégiée.

Là je vis des *cafesales* (caféiries) et des *ingenios* (sucreries). Les caféiries forment en général des espèces de quinconces plus ou moins étendus, et dont les plants, presque tous étêtés, n'ont guère que quatre pieds de hauteur. D'un plant de caféier à un autre, existe ordinairement un intervalle de quinze à vingt pieds qu'occupent des orangers, les uns en fleurs, les autres chargés d'oranges qui se nuancent dans tous les tons, depuis le vert foncé jusqu'au jaune le plus vif. Quand le café est mûr, on l'écosse et on le fait sécher pour le mettre ensuite en futailles.

La fabrication du sucre est plus longue et plus compliquée. Entre le premier jus de la canne et la cassonade pilée qui nous arrive en Europe, se pratiquent une foule d'autres préparations qui occupent plusieurs milliers de bras. C'est la nuit principalement qu'a lieu le travail des sucreries. Il s'accomplit à la lueur de vastes feux, au chant monotone et discordant d'une foule de nègres. On dirait une scène de sabbat qui se déroule confusément au milieu de la vapeur et de la fumée. Ici les noirs se passent de main en main les cannes qu'ils empilent; là ils les glissent par un bout sous d'énormes cylindres qui les absorbent et les broient. Ailleurs on excite les bœufs qui tournent au manége; plus loin on surveille la cuve où bouillonne le sirop, on écume la clairée, on cherche à deviner l'instant précis de la cuisson. Partout du feu, du bruit, de la vapeur, des chants, des figures

noires et huileuses, des bras en activité, des hommes, des femmes, des enfants empressés autour d'immenses chaudières en ébullition ; et, au milieu de cette foule, l'intendant despote de l'atelier, obéi sur un signe, contre-maître blanc qui a sur ces travailleurs le droit du fouet et de la prison.

Ces campagnes riantes ont aussi, à côté de tant d'avantages naturels, leurs inconvénients et leurs petits fléaux. Au milieu d'une végétation aussi riche, on ne devrait rencontrer que les oiseaux particuliers aux latitudes équatoriales, oiseaux dont le plumage est si vivement coloré qu'on le dirait peint, les perroquets, les perruches, les todiers, les colibris et les tangaras. Mais des animaux malfaisants ou hideux pullulent dans les plaines. Ce n'est pas assez que les moustiques et les maringouins vous y dévorent ; on y voit encore par milliers de monstrueuses araignées velues, des mille-pattes, des scorpions énormes, et une bête noire nommée *mancaperro* parce qu'elle fait boiter les chiens qu'elle touche, bête fort venimeuse et fort commune. Le soir, avant de se coucher, il est prudent de faire la visite de ses draps ; car fort souvent des scorpions s'y logent, et la blessure de leur dard n'est pas sans danger. Un autre ennemi de l'homme est une sorte de crabe qui pullule sur les bords de la mer. Cet animal s'y retranche et y creuse des caves profondes qui s'éboulent et enterrent les passants. Il faut se défier aussi d'un insecte que les habitants nomment *nigua* et les Français *chique* (*pulex penetrans* des savants), espèce de puce presque imperceptible. Souvent elle s'introduit sous la peau, s'y loge, s'y enfonce et s'y développe à la grosseur d'un pois. C'est là un insecte fort incommode et fort désagréable sans doute ; mais on a ridiculement exagéré sa malignité. Les niguas sont absolument sans danger quand on les enlève sur-le-champ. Les mulâtresses, habiles dans de pareilles cures, extirpent adroitement l'insecte et pansent ensuite le pied avec du tabac et de l'huile. Les jambes des nègres sont remplies de niguas qui accidentent la surface de leur peau. Quand elles se glissent sous les ongles, elles sont beaucoup plus difficiles à déloger.

Le règne végétal a aussi ses dangers dans l'île de Cuba. On y trouve sur les sommets élevés le mystérieux *guao* (*comocladia dentata*), sorte d'arbre vénéneux, doué, dit-on, d'une énergie plus grande que celle du mancenillier lui-même. Le mancenillier tue comme l'opium, par l'engourdissement et le sommeil ; le guao cause des douleurs égales à celles d'une mort par l'arsenic. Le contact n'est même pas nécessaire pour être frappé par cet arbre. Il a des poisons subtils qui descendent sur la tête du voyageur ; on peut en être atteint de mille manières, au visage, aux oreilles, aux mains, aux pieds. Les parties lésées se tuméfient ou se crevassent ; on a des démangeaisons horribles sur tout le corps ; on éprouve des frissons, on est saisi par la fièvre.

Un autre fléau des campagnes de Cuba, ce sont les nègres marrons campés dans *las Tomas*, ou montagnes de San-Salvador et de Cusco. Descendus par bandes dans les caféiries isolées, ils brûlent et ravagent tout. Aussi leur donne-t-on la chasse comme à des bêtes fauves. Les chiens des habitations, dressés à cette

poursuite, les relancent et les traquent. Il n'est pas rare de les entendre donner de la voix quand ils ont flairé la trace d'un nègre marron.

La population de Cuba peut se diviser en quatre classes : les blancs, les mulâtres libres, les nègres libres, et les nègres esclaves. Les blancs européens, ou créoles, ont conservé les habitudes espagnoles, modifiées par celles de la colonie. Les riches parures, les vêtements de soie, les dentelles, les blondes, les éventails de luxe, les peignes d'écaille, les ombrelles de prix, les diamants, les perles, les rubis, les émeraudes, rien n'est ignoré de ces dames, qui prodiguent les onces d'or aux capricieuses fantaisies de leur toilette. Malgré leur désir d'égaler ces hautes et nobles dames, les mulâtresses et les négresses libres ne le font pas, faute de hardiesse ou faute de moyens. Elles portent en général des robes faites avec l'écorce du *dagilla* (*liber*), ou arbre à dentelle, découpé en tranches minces dans la longueur de la branche. Ces robes de dagilla sont ornées parfois d'insectes phosphorescents (*elater*), placés dans la ceinture et dans les plis, artistement et de telle sorte qu'ils ne puissent bouger de place. Dans les ténèbres, le soir, ces robes sont vraiment rayonnantes.

La cuisine des Européens est tout espagnole; l'*olla podrida* en forme la base. Le service le plus varié et le plus appétissant d'une table havanaise, c'est le dessert; trente sortes de fruits y figurent, la banane, l'ananas, la sapotille, l'orange, la caïmite, le mango au goût de térébenthine, la grenade, le citron, l'avocat, la noix de coco, la pomme cannelle, l'abricot de Saint-Domingue. Un usage singulier et assez répandu, c'est de s'envoyer l'un l'autre, à table, de petits morceaux choisis et friands embrochés sur une fourchette. Un pareil envoi est une faveur très-grande, comme aussi, de la part d'une dame, la galanterie qui consiste à boire dans le verre d'un cavalier avant que celui-ci y ait porté les lèvres.

Je m'étais assez bien fait à tous ces usages, à cette cuisine un peu relevée d'épices, à ces politesses singulières, à ce flegme imperturbable et monotone; mais une chose que je ne pus souffrir longtemps, ce fut la taciturnité des hommes et des femmes dans les réunions du soir. Une fois introduit, il fallait s'asseoir dans une espèce de chaise à dossier élevé qui ressemble à nos demi-baignoires. Chacun se tient ainsi mollement accoudé, à distance l'un de l'autre, au milieu de salons immenses, dont quelques meubles épars font ressortir la triste nudité. Là, on fait comme le maître de la maison : on dort. Parler est une fatigue. On se réveille pour accepter un verre d'eau et partir. A part le théâtre, les bals et les concerts, telle est la vie du soir à la Havane.

De telles habitudes auraient suffi pour m'en chasser, quand il y survint un véritable fléau. Le *vomito negro* ou fièvre jaune, cette endémie des Antilles, venait de reparaître à Cuba. On avait signalé quelques cas de ce genre à la Havane et à Matanzas. Un de nos passagers du *Jefferson* en était mort au bout de quelques heures. Le subrécargue lui-même, jeune et vigoureux garçon, frappé le matin, donnait le soir de sérieuses inquiétudes. Une jolie petite goëlette mettait à la voile

le surlendemain. Je fis marché avec le capitaine, et après avoir pris congé de l'aimable et gracieuse famille qui m'avait accueilli, je m'embarquai pour Saint-Domingue.

CHAPITRE II

ILE DE CUBA. — COUP D'ŒIL HISTORIQUE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE.

Cuba est une des premières îles que vit Colomb après Guanahani. Il la découvrit le 27 octobre 1492. Plus tard, conquise par Velasquez, elle devint colonie espagnole, et eut pour capitale d'abord Baracoa, puis Santiago de Cuba. La ville de la Havane fut aussi bâtie vers ce temps, et fortifiée au milieu du XVI[e] siècle, après qu'elle eut été ravagée et mise en cendres par un corsaire français. L'histoire de Cuba, depuis cette époque, n'offre qu'une importance et un intérêt fort médiocres. Le changement de quelques gouverneurs, un petit commerce de cabotage avec les Antilles, et des échanges plus riches avec la métropole, tels sont les faits les plus essentiels de ses annales jusqu'au moment où ses relations s'étendent, se développent et embrassent le continent américain.

L'île de Cuba est située entre les 19° 48′ et 23° 12′ de lat. N. et entre les 76° 30′ et 87° 18′ de long. O. En longueur, du cap Mayzi au cap Saint-Antoine, en suivant la courbe la plus courte pour passer dans le centre, elle a deux cent seize lieues; elle en compte trente dans sa plus grande largeur, sept et un tiers dans sa plus petite. Sa circonférence totale est de cinq cent soixante-treize lieues. Quant à sa forme, c'est un arc fort irrégulier qui s'arrondit vers le nord. Une foule de petits îlots, les Jardinillos, les Cayos, les Caïmans, les Pinos, entourent la grande terre. Les côtes sont dangereuses, hérissées de récifs.

Dans la moitié de son étendue à peu près, Cuba n'offre que des terres basses. C'est un sol couvert de formations secondaires et tertiaires, à travers lesquelles ont percé quelques roches de granit et de gneiss, de syénite et d'euphodite. Les montagnes de l'intérieur, dont la géognosie n'est pas encore bien connue, renferment des sites imposants et curieux. Ici se dresse, non loin de Trinidad, le mont Totriflo qui porte sa tête à une hauteur de sept mille pieds; plus loin bondit, des sommets de la Sierra de Gloria, la rivière Turnicu, qui ne descend vers la mer que par cascades successives de cent à trois cents pieds; ailleurs, sur les flancs du mont de Saint-Jean-de-Latran, se révèlent derrière un rideau de cocotiers, un bassin circulaire formé par les eaux du Guarabo; et, près de ce bassin, une grotte, dont les parois intérieures étalent des stalactites brillantes et bizarres, concrétions aux mille formes, où le roc semble s'être coulé, tantôt en colonnes, tantôt en cônes, ou en pyramides renversées; enfin, sur tout cet ensemble montueux, domine la Sierra-Maestra, chaîne principale de ce système, suite de

sommets granitiques, âpres et nus, qui laissent voir d'ombreuses vallées au travers de leurs fissures béantes.

De toutes ces montagnes s'échappent des cours d'eau, mais peu étendus, impétueux dans la saison pluvieuse, mais à sec dans l'été; le Rio-Cauto, navigable sur une étendue de vingt lieues; l'Ay, ou Rio de los Negros, qui sort de la caverne de Fumidero; les petites rivières de Zarucco et de Santa-Cruz, sur lesquelles s'embarquent la majeure partie des sucres destinés pour l'Europe.

Quoique pauvre en grands cours d'eau, Cuba est une terre riche et féconde. Son sol nourrit des plantes nombreuses et diverses. Les bois de construction et de teinture couvrent les versants de toutes les chaînes. L'acajou, le cèdre, l'acana, l'ébène s'y présentent entourés de plantes parasites qui les enlacent. Ainsi animée par ses richesses végétales, cette campagne a des hôtes harmonieux et diaprés. L'oiseau y chante sur la canne à sucre qui oscille et bruit. Dans les taillis, sur la crête des arbres, voltigent le cardinal huppé et l'*azulejo* d'un bleu si tendre, tandis que l'ibis rouge et le pélican rose (*alcatras*) se tiennent le long des grèves. Mille papillons ou *mariposas* étalent leurs ailes d'or et d'azur, véritables arcs-en-ciel volants, jusqu'à ce que, la nuit venue, ils s'effacent devant le *cocuyo* ou *elater* qui se détache comme un lampion sur le vert sombre de la forêt ou file dans le ciel comme une étoile.

La véritable division de l'île qui en a plusieurs autres, la seule acceptable pour la géographie moderne, c'est celle qu'a créée récemment le gouverneur général Vivès. Elle scinde l'île en trois districts : occidental, central, oriental, subdivisés en sections ou *partidos*. La capitainerie générale a son siége à la Havane, chef-lieu du district occidental. Les deux autres districts obéissent à un brigadier général.

De toutes les villes de Cuba, la plus importante est la Havane. Vue du large, elle étonne et plaît. Sa ceinture de forts, son bassin bordé de villages, les aiguilles de ses clochers, les toits rouges de ses maisons, les palmiers panachés de ses jardins, tout semble annoncer des splendeurs grandioses et inconnues. L'intérieur de la ville affaiblit cette impression sans la détruire. Cependant la Havane grandit chaque jour et se civilise. Elle a des quais, des entrepôts, un mouvement d'affaires que nos grandes cités marchandes pourraient envier; elle a des édifices fort beaux et fort bien bâtis : la douane, l'hôtel des postes, le palais du gouverneur, la manufacture où l'on fabrique des cigares dont la réputation est universelle. On y cite, en outre, des institutions utiles, des établissements scientifiques et littéraires; des cours spéciaux pour les diverses branches des connaissances humaines, un musée, une bibliothèque, un jardin botanique et des écoles lancastriennes.

La population de la Havane s'élevait, dans le dernier recensement, à cent douze mille habitants, y compris vingt-trois mille esclaves. On y comptait deux mille sept cents voitures de maîtres et de louage. La moyenne annuelle de ses importations était de 60 millions de francs; celle de ses exportations allait à 50 mil-

lions. Le mouvement de son port constatait, à cette époque, une entrée de mille cinquante-trois navires jaugeant cent soixante-dix mille tonneaux, et une sortie de neuf cent seize navires jaugeant cent quarante mille tonneaux. Depuis, ces chiffres ont dû s'élever dans une proportion considérable.

Après la Havane vient, par ordre d'importance commerciale, Matanzas, dont le nom espagnol signifie *le Massacre*. On dit, pour expliquer cette étymologie, qu'une grande boucherie d'Indiens eut lieu dans des grottes naturelles qui avoisinent cet endroit. Matanzas, située sur la côte de l'île, à vingt-deux lieues de la Havane, est le centre d'un grand commerce de sucre. Insignifiante il y a soixante ans, Matanzas a aujourd'hui vingt-deux mille âmes, une manufacture de tabac fort renommée, des promenades publiques bordées de citronniers et d'orangers, de jolies maisons, des entrepôts, des églises bien construites. Les deux seules villes à citer après la Havane et Matanzas, sont Puerto-Principe et Santiago de Cuba ; la première misérable et malsaine, malgré une population de quarante-neuf mille âmes ; la seconde, ancienne capitale et actuellement encore métropole religieuse de l'île, avec une population réduite à vingt-sept mille habitants.

De ces détails de localités, si l'on passe à un coup d'œil d'ensemble, il est facile de reconnaître que seule, parmi les Antilles, Cuba est en voie de progression et de prospérité ascendante. Sa fortune nouvelle, si rapide et si remarquable, ne date guère que de 1763. Avant ce temps, elle n'avait que quarante mille habitants ; en 1830, elle en comptait sept cent quatre mille environ. D'après le recensement de 1841, la population serait de un million quarante-cinq mille habitants.

Depuis la conquête jusqu'en 1817, on porte à trois cent mille le nombre des esclaves importés à Cuba. Le trafic des noirs y est prohibé depuis 1820, par suite d'un traité passé entre l'Angleterre et l'Espagne qui exigea 10 millions de francs comme compensation des dommages qui devaient résulter pour elle de la cessation de ce commerce infâme. Mais néanmoins, en raison des bénéfices qu'il présente, le trafic des noirs se fait encore à Cuba, et on évalue à douze mille par an le nombre des esclaves introduits clandestinement dans l'île depuis ce traité.

Les causes de cette augmentation sont diverses et multipliées. On ne saurait dire ce qu'était l'île vers le temps où Christophe Colomb y aborda. Mais un fait qui semble incontestable, c'est qu'au bout d'un demi-siècle, les races indigènes n'existaient plus. Dès 1523, la cour de Madrid autorisa l'introduction de travailleurs nègres qui formèrent le premier noyau de la population esclave. Ces importations d'hommes et l'arrivée de nouveaux colons repeuplèrent Cuba, mais d'une façon lente et progressive. La prise de la Jamaïque par les Anglais, en 1655, y conduisit de nouveaux émigrants espagnols ; la cession de la Floride par suite de la paix de 1763, celle de Saint-Domingue en 1795, et de la Nouvelle-Orléans en 1803, l'émancipation graduelle, la révolte des colonies espagnoles sur le continent américain, firent de Cuba le dernier asile des créoles dépossédés, et y jetèrent un grand nombre de familles d'Europe devenues américaines par un long séjour sous ces douces latitudes. A ces causes politiques, si l'on ajoute une foule de facilités

commerciales, des franchises bien entendues et accordées à propos, la traite devenue libre, la culture du sucre considérablement accrue, on se rendra compte de cette prospérité toute récente et presque soudaine.

Dans les premiers jours de la conquête, les Espagnols ne demandèrent à Cuba que de l'or, et la délaissèrent pour le Mexique et le Pérou, quand ils l'en virent dépourvue. Plus tard pourtant, on comprit que l'or n'était pas la vraie richesse. On éleva des bestiaux à Cuba, on y naturalisa nos céréales. En 1580, le tabac et le sucre y furent essayés, mais timidement; aujourd'hui ils sont la base de cette agriculture et de ce commerce, fécondes et inépuisables mines, plus riches que celles du Pérou.

Le sucre, le tabac, le café, voilà quelles sont les ressources principales de Cuba. La culture de la canne à sucre y date de la catastrophe de Saint-Domingue, qui fit affluer sur son territoire une foule de colons français. L'extension de la culture du café date aussi des émigrations de Saint-Domingue. Cet arbuste était inconnu aux Antilles au commencement du siècle dernier, quand Declieu, nommé lieutenant du roi à la Martinique en 1723, y transporta un des plants que l'ambassadeur de Hollande avait donnés à Louis XIV. Pendant la traversée, l'eau étant venue à manquer, Declieu employa une partie de sa ration à arroser l'arbuste. Il le sauva ainsi, le plaça dans son jardin, et en distribua des rejetons et des greffes dans les principales habitations. De la Martinique le caféier se répandit dans toutes les Antilles. On comptait, en 1800, quatre-vingts *cafesales* (caféiries) à Cuba; en 1826, deux mille soixante-sept. Il y aurait aujourd'hui quelque chose à rabattre de ce nombre.

La culture du tabac aurait été susceptible, au contraire, de progrès et de développements nouveaux, si le monopole n'en avait longtemps arrêté l'essor. Ce monopole, aboli en 1817, a été remplacé par des droits exorbitants qui ne déterminent pas des résultats moins funestes. Grevé de charges pareilles, le commerce du tabac est presque tout entier dans les mains de fraudeurs; il échappe ainsi à la juridiction fiscale et à l'appréciation statistique.

On conçoit qu'au milieu de cette progression agricole et commerciale, Cuba ait vu monter peu à peu, et dans une proportion analogue, le chiffre de ses revenus. Aussi, pendant que les autres possessions coloniales coûtent et pèsent à leurs métropoles respectives, Cuba s'administre à ses frais, se gouverne à ses frais, et peut encore donner à l'Espagne, à divers titres, 15 millions qu'elle prélève sur ses revenus. Ces revenus s'élevaient, en 1827, à 44,890,000 fr., dans lesquels la Havane seule était pour moitié. Avec les millions qui lui restent, Cuba entretient un état militaire respectable; elle solde douze mille hommes de troupes, un personnel de marine distribué sur quatorze bâtiments; elle agrandit et améliore ses fortifications, ses routes, ses chantiers, ses machines hydrauliques; elle paie sa police et son administration.

Ainsi, malgré la métropole, malgré des exigences souvent fatales, privilégiée par son sol, par sa position géographique, par le génie industriel des Européens

qui l'habitent, Cuba est devenue la reine des Antilles, la colonie modèle; elle marche la première dans cette voie de progrès et d'émancipation, seul avenir de ces terres lointaines; elle tend à se faire une vie qui lui soit propre, à se créer une sphère d'activité en dehors de l'influence espagnole. Dans ces dernières années, plusieurs tentatives ont été faites contre Cuba, notamment en 1849, mais à bien dire, ce sont plutôt des actes de piraterie que de véritables attaques contre l'Espagne. L'entreprise du général don Narcisso Lopez est de ce nombre, malgré le nom d'armée libératrice qu'il donnait aux troupes qu'il commandait. En effet, le 18 mai 1850, les bandes qu'il avait formées effectuèrent une descente à Cardenas et s'emparèrent des caisses publiques, en même temps qu'elles rançonnaient les habitants notables de l'île; mais après deux heures de pillage et le massacre de quelques soldats, elles durent se retirer devant les mesures de vigueur prises par capitaine général et devant l'attitude de la population.

CHAPITRE III

HAITI. — PORT-AU-PRINCE. — LES CAYES.

En quittant la Havane, et après deux jours de navigation côtière, la goëlette donna dans la baie du Port-au-Prince, capitale de la nouvelle république haïtienne. A mesure que nous gagnions du chemin, on pouvait reconnaître toute cette côte depuis Arcahaï jusqu'à la capitale. C'est un pays bien accidenté que terminent de magnifiques chaînes de montagnes. Du reste pas un bateau pêcheur sur la baie, et pas une âme sur la grève. Tout semblait morne et désert. Les rares habitations qui se montraient de temps à autre avaient un air d'abandon et de délabrement.

Ce fut sous cette impression que nous aperçûmes le Port-au-Prince. Vue à distance, cette ville charmait le regard; mais de près, elle avait une moins belle apparence. Coupé à angles droits, et pourtant irrégulier dans sa régularité, mal bâti, dépourvu de monuments, le Port-au-Prince ressemble en somme à un camp de Tatars. Le territoire environnant a surtout un aspect de végétation sauvage. On dirait une de ces terres vierges que la main de l'homme n'a pas fécondées, une île de la mer du Sud avec son pêle-mêle d'arbres élancés et d'arbustes rabougris. Seulement, et comme contraste, le long des coteaux penchés vers la ville, blanchissent quelques maisons élégantes, demeures des plus riches négociants du Port-au-Prince.

Le Port-au-Prince semble assez bien fortifié du côté de la mer. Les forts Belair et Alexandre, des batteries établies sur une petite île, défendent les abords de la côte et commandent toute la rade.

Le lendemain, un bateau de louage me porta vers le môle, dont quelques

douaniers gardaient les abords; puis, après la visite subie, je m'ouvris un chemin au milieu de cette foule nègre qui encombrait la place. Haïti n'est pas, comme Cuba, un pays où la population blanche balance en nombre la population de couleur. Haïti est un État noir et mulâtre; les Européens qu'on y rencontre sont une exception et une rareté. Quelques négociants, venus d'Europe, des équipages de navires anglais, français, américains, hollandais ou espagnols, voilà ce que l'on trouve çà et là dans les ports; mais, à l'intérieur, tout est noir ou mulâtre.

J'avais une lettre pour une maison de commerce, MM. Lallemand frères; je me fis conduire chez eux. Sur la route on me montra tour à tour le cénotaphe de Pétion et une plate-forme en bois, sorte de tribune d'où le président harangue quelquefois les troupes. Ombragée par un magnifique palmier royal, cette estrade se nomme encore l'*autel de la patrie*. Plus loin paraissait le palais du président, ancienne résidence du gouverneur colonial, vaste édifice garni d'un perron qui aboutit aux salles d'audiences. Je le visitai mieux le lendemain. Les salles du palais me parurent en général fort bien décorées; des meubles d'Europe, des bronzes, des glaces de prix, en ornaient les pièces principales. Dans l'une d'elles figuraient les portraits des chefs de la révolution haïtienne, Pétion, Christophe, Toussaint, Biassou, Jean-François, tous noirs ou mulâtres. De ces portraits, méchamment peints, mais richement encadrés, un seul me frappa, celui de Toussaint-Louverture. Cette figure noire, d'un style si africain, portait dans ses yeux vifs et sanguinolents une expression profonde et caractéristique. C'était donc là ce Toussaint, ce Spartacus nègre, qui, de simple esclave, était devenu général d'armée; Toussaint dont la vie comptait de si belles pages, ce noir révolté à qui Napoléon n'avait pas dédaigné d'écrire, ennemi assez dangereux pour qu'on l'ait laissé périr dans un cachot du fort de Joux!

Les maisons du Port-au-Prince, presque toutes en bois, et hautes de deux étages au plus, ont une pauvre apparence. Ce mode de construction avait, du reste, été adopté par les Français comme une garantie contre les tremblements de terre. Parmi les édifices publics, le palais seul est à citer. L'arsenal, qui a brûlé en 1827, les prisons, la Monnaie, l'hôpital militaire, le lycée, sont des constructions fort insignifiantes. Capitale de la nouvelle république d'Haïti, le Port-au-Prince sert de résidence habituelle aux principales autorités.

Dans cette ville endormie au soleil, les quais et les marchés offraient seuls quelque mouvement et quelque bruit. Encaissé dans le centre d'une baie profonde et ceint de plaines marécageuses, le Port-au-Prince n'est pas une résidence salubre. Le principal agent d'assainissement pour ces contrées, la brise de mer, n'y a pas un jeu libre et régulier, arrêtée qu'elle est par l'île de Gonave, terre avancée qui abrite le port. La résidence est donc malsaine, dangereuse, mortelle souvent aux Européens. La fièvre y décime tous les équipages de relâche; et sur dix personnes qui s'établissent dans le pays, il est rare qu'elle en laisse vivre cinq.

La population du Port-au-Prince se compose d'un petit nombre de négociants étrangers, et de citoyens de la république haïtienne, nés sur les lieux ou naturalisés. Ces citoyens se divisent en trois classes, les blancs en fort petit nombre, les mulâtres dans toutes leurs nuances, et les nègres. Les droits civiques ne sont pas égaux toutefois entre les trois catégories; les mulâtres et les noirs se sont réservé quelques priviléges à l'exclusion des blancs. Par l'article 34 de la Constitution, tout Indien, Africain, tout homme de sang nègre ou de sang mêlé, est citoyen d'Haïti, après un séjour de donze mois, avec la facilité d'y devenir maître, propriétaire, député, ministre, membre du gouvernement. Le blanc, au contraire, n'obtient jamais qu'avec peine des lettres de naturalisation; et quand il les a obtenues, il se trouve en face d'un article 38 de la Constitution qui dit : « Aucun blanc, quelle que soit sa nation, ne pourra mettre le pied sur ce territoire à titre de maître ou de propriétaire. »

Du reste, si la loi constitutionnelle a stipulé une exclusion, les habitudes sociales en restent complétement affranchies. Nulle part ne règne une égalité plus caractérisée et plus complète. Le président est à la tête de l'État, et après lui, viennent les officiers militaires et civils; mais en dehors de cette hiérarchie de pouvoirs, aucune distinction n'existe parmi les citoyens; il n'y a ni haute classe, ni classe moyenne, ni classe inférieure. Les emplois et l'argent, l'argent surtout, voilà ce qui peut constituer une façon d'aristocratie.

Le Port-au-Prince n'est pas un séjour ennuyeux. On s'y visite, on s'y fait des politesses. Les dîners, les déjeuners y sont à la fois une distraction et un lien. Le luxe des vins et des mets y est poussé jusqu'à des raffinements incroyables, surtout dans la société des négociants étrangers. Chaque jour invité, obligé chaque jour de prendre part à de copieux repas, je serais mort à la peine, si mon séjour se fût prolongé. Mes hôtes me promenèrent aussi de bal en bal, de concert en concert. On me présenta aux soirées des consuls français, anglais et américain; on me produisit dans les salons des négociants les plus riches et les plus répandus. Rien ne m'y frappa. C'était à peu près comme en Europe, moins bien seulement. Les bals des indigènes avaient seuls un autre caractère.

J'en vis un, entre autres, que donnait un riche Haïtien, noir indigène, à l'occasion du mariage de sa fille. L'assemblée se composait principalement de nègres et de mulâtres, hommes et femmes. Les hommes étaient plus ou moins bizarrement vêtus, tels en veste, tels en habit; quant aux femmes, elles étalaient un luxe remarquable de robes de soie, de parures de corail et de perles, et de dentelles du meilleur goût.

La danse se composait de quadrilles, entremêlés d'une espèce de cotillon qu'on nommait *la carabinière*. C'était la ronde du pays, importation française sans doute et restée dans les mœurs des indigènes, ainsi qu'une foule d'autres coutumes. Les femmes en général dansaient en mesure et presque toujours avec grâce; les hommes, quoique plus empruntés et plus gauches, se tiraient aussi passablement d'affaire.

Tels sont les bals de ville, déjà raffinés, et se rattachant, de loin, aux vieilles traditions créoles; mais les bals champêtres sont tout primitifs et tout africains. On y danse la *congo* et la *chega* des esclaves. Ces bals ont lieu dans des cabanes dont les branches d'un arbre forment le toit. Le musicien, habillé d'une façon fantastique, s'accroupit dans un coin devant un tambour énorme. Il le frappe d'abord lentement, puis avec une vitesse toujours croissante. Les couples danseurs suivent cette progression dans leurs pas et dans leurs figures.

Les terrains qui avoisinent le Port-au-Prince ont été distribués à une foule de petits propriétaires. Ils y récoltent des légumes et du fourrage, et y élèvent quelques volailles. On en voit peu dans le nombre qui cherchent à agrandir ou à améliorer leur domaine. Pourvu qu'ils y trouvent de quoi vivre et de quoi se procurer quelques verres de rhum, le reste leur importe peu. La fortune, d'ailleurs, serait trop payée au prix d'une existence active. Quel trésor pourrait valoir le bonheur de ne rien faire ou de faire peu! Les chefs de l'État ont vainement essayé de combattre l'apathie de ces natures indolentes. Des primes affectées au travail, des peines infligées à la paresse ont été impuissantes contre un vice qui est dans le sang.

Livrée à des mains nonchalantes, la campagne d'Haïti a l'aspect sauvage et triste de terres en friche. La canne à sucre, qui constituait la richesse principale de la colonie, a presque disparu de ses plaines; il n'y reste que le caféier qui donne des quantités abondantes, mais une qualité médiocre. Des plaines jadis cultivées sont aujourd'hui couvertes de forêts de campêches et d'acacias, si vigoureux, si forts, qu'on les prendrait pour des bois séculaires.

Je séjournai peu au Port-au-Prince, où la fièvre ne m'eût point épargné, et j'employai mon temps à parcourir les environs. Partout je rencontrai une touchante hospitalité.

Depuis dix jours environ je poursuivais ces reconnaissances rapides dans la ville et hors de la ville, quand une affaire de commerce nécessita le départ d'un de mes hôtes pour le Cap-Haïtien. Un caboteur devait l'y conduire; et je profitai de l'occasion pour compléter mes documents sur Haïti. Nous nous embarquâmes le 10 juin, et n'arrivâmes au Cap que le 14. Sur la route, nous avions vu la petite ville de Gonaïve, capitale de l'Artibonite, le cap de Saint-Nicolas du Môle, havre militaire fortifié tour à tour par les Français et par les Anglais. Nous avions vu encore et longé l'île de la Tortue, si célèbre dans l'histoire des Antilles, repaire de ces hardis boucaniers qui régnèrent si longtemps sur ces mers.

La ville qui se nomme aujourd'hui le Cap-Haïtien a changé de nom bien souvent. Tour à tour elle s'est appelée Cavo-Santo, Cap-Français, Cap-Républicain, Cap-Henri. Aussi la désigne-t-on par le simple mot générique le Cap. Le Cap est bâti au pied d'un morne qui l'abrite contre les vents du nord et du sud. La rade, qui court nord et ouest, est formée par une langue de terre prolongée vers le nord. Au milieu de cette baie se trouve le bourg dit de la Petite-Anse. L'entrée en est difficile; mais le mouillage y est bon. La ville du Cap est grande, belle, plus ap-

parente que le Port-au-Prince ; elle a des rues spacieuses et bien pavées, de vastes places, des marchés commodes et une foule de fontaines. Les fortifications, déjà respectables sous la domination française, ont été successivement augmentées par Toussaint, Dessalines et Christophe. L'arsenal, bâti sous Louis XIV, garde encore, comme une date historique, les initiales de ce prince, gravées sur les portes et les croisées. En somme, il est facile de voir que la ville du Cap fut, à son apogée, la plus agréable ville de l'archipel occidental; mais les débris qui attestent cette grandeur et cette opulence passées, sont tristes au coup d'œil, mornes, affligeants. On s'aperçoit que le fer et le feu ont passé sur cette enceinte.

Le Cap a été, du reste, une ville malheureuse à toutes les époques. Divers incondies y éclatèrent avant la révolution haïtienne, et deux incendies l'ont encore ravagée depuis. C'est une sorte de fatalité qui ne semble pas tenir à des causes politiques, puisqu'elle s'est reproduite sous le nouveau régime. La population de la ville est composée à peu près des mêmes éléments que celle du Port-au-Prince. Seulement les traditions de cordialité, de politesse, semblent plus vivantes au Cap que dans les autres localités haïtiennes. On y reconnaît encore la vieille métropole française.

Mon séjour au Cap n'aurait présenté qu'un assez médiocre intérêt, sans une visite historique aux ruines de Sans-Souci ou Millot, dernière résidence de Christophe.

La route qui y conduit est large, plantée de beaux arbres, bordée de champs et de plantations assez négligées. De temps à autre, pourtant, se présentent quelques habitations plus vastes, plus fertiles, mieux tenues que les autres. Celle de la Victoire, entre autres, autrefois Grand-Pré, se distingue par le nombre de ses constructions, et par sa position pittoresque au pied d'un morne et sur les bords d'une petite rivière.

Dans la matinée même, nous arrivâmes au village de Millot, qui s'étend au pied de la résidence royale. De ce point, on pouvait saisir l'ensemble du palais, son ordonnance incorrecte et bizarre, son luxe de fenêtres, son perron aux brusques talus, ses appendices et sa double enceinte. Sans-Souci, adossé à une montagne fort haute, semble, vu d'en bas, se découper, avec ses murs d'un blanc mat, sur une verdure triste et rabougrie. L'aspect général me parut sombre et délabré ; il semblait révéler l'histoire sanglante et lugubre de l'édifice. Là, avait régné Christophe; là, il avait abdiqué par un suicide. La révolte partielle du district de Saint-Marc, la défection des troupes envoyées pour l'apaiser, enfin le soulèvement de la capitale, étaient venus surprendre le roi, qui souffrait d'une paralysie partielle. S'il eût pu monter à cheval, peut-être les armes lui auraient-elles été favorables; il essaya, il se donna de l'énergie à l'aide de stimulants; mais ses forces le trahirent. L'élite de son armée, sa dernière ressource, partit sous les ordres du prince Joachim, et, au lieu de se battre, passa à l'ennemi. Alors, se voyant abandonné de tous, Christophe (Henri Ier) aima mieux se brûler la cervelle que de tomber au pouvoir des révoltés.

Nous vîmes la chambre où s'était passée cette catastrophe le 20 décembre 1820. Le commandant du palais, le colonel Belair, nous la raconta dans tous ses détails, en y ajoutant une foule d'épisodes sur la vie du roi suicide.

Christophe était tyran par goût et cruel par nature. S'il n'eût pas été roi, il se serait fait bourreau. Un jour, ayant surpris un de ses domestiques de Sans-Souci dérobant un morceau de petit-salé, il le fit coucher à plat-ventre dans la cuisine et fouetter jusqu'à la mort. On eut beau le supplier, il fut inflexible et prit plaisir à voir expirer ce malheureux.

Quelquefois pourtant, dans des jours de bonne humeur, il se prenait à oublier et à faire grâce. Un jour, il avait mandé devant lui un capitaine américain qui avait enfreint quelque loi commerciale. Quoiqu'il sût très-bien l'anglais, il le fit interroger par un interprète, se donnant ainsi le temps de la réflexion. Ennuyé de se voir interpellé et sermonné ainsi, le capitaine américain se prit à grommeler entre ses dents : il ne croyait pas que son juge pût le comprendre. « Oh ! si je te tenais à Charleston ! disait-il. — Eh bien ! répliqua Christophe, quel prix tirerais-tu de moi ? Combien paierait-on un roi nègre à Charleston ? » A cette apostrophe directe, l'Américain se crut perdu ; mais le roi était dans un de ses bons jours ; il pardonna et renvoya le capitaine.

Ces anecdotes nous étaient racontées par le colonel, qui remplissait à la fois les fonctions d'historiographe et de cicerone officieux. Grâce à lui, nous visitâmes tout avec connaissance de cause ; nous parcourûmes le jardin garni d'arbres fruitiers, et animé par des eaux jaillissantes ; nous vîmes l'arbre sous lequel, dans les beaux jours, Christophe tenait ses petits levers ; nous aperçûmes sous la remise les carrosses royaux souillés et ternis. Tout cela, meubles et constructions, se trouvait dans un état pitoyable ; le village lui-même, où la noblesse haïtienne s'était fait bâtir quelques demeures, s'en allait en ruines. Ce délabrement général rappelait une puissance déchue.

Après déjeuner, nous quittâmes Sans-Souci et poursuivîmes notre route vers La Ferrière, appelée aussi *la Citadelle*. Pendant quatre heures environ, il fallut gravir des sentiers pierreux et bordés de précipices. Enfin, sur le point culminant d'une chaîne élevée, se révéla La Ferrière, château fort de Christophe, comme Sans-Souci était son palais. Arrivés devant ses bastions, nous insistâmes en vain pour pénétrer dans l'intérieur. Non-seulement une consigne rigoureuse en interdisait l'accès, mais encore, à notre vue, un piquet de soldats sortit de la poterne et vint surveiller nos mouvements. Il fallut y renoncer et se contenter d'un examen superficiel. Le château avait trois rangées de canons, des murs fort épais, et des logements intérieurs pour une garnison considérable. Notre guide nous parla d'un fort beau mausolée où reposent les restes du roi Christophe ; mais il nous fut impossible de pénétrer jusque-là.

A La Ferrière, les souvenirs de ce roi étaient encore plus vivants qu'à Sans-Souci. On énuméra devant nous les forces immenses qu'il avait pu y rassembler ; le parc de quatre cents pièces d'artillerie, toutes traînées à bras d'hommes ; puis

les sommes prodigieuses en or et en argent enfouies dans les casemates; quatre cents millions suivant les uns, trois cents, deux cents, cent, suivant les autres. A ces faits essentiels se mêlaient des anecdotes puériles. Par exemple, on nous fit voir une pièce de canon que Christophe pointa lui-même, au dire des habitants, contre un homme qui se promenait à neuf milles de là. Le conteur ajoutait naïvement que l'homme avait été coupé en deux. Ces traditions attestent jusqu'à quel point le roi nègre avait su fasciner son armée; ses soldats le croyaient doué d'une puissance surnaturelle; ils n'osaient ni décliner ni discuter ses ordres. La construction de La Ferrière était la meilleure preuve de cette obéissance toute passive. Que de bras dévoués n'avait-il pas fallu pour élever cette citadelle en des lieux où les aigles seuls bâtissaient leurs aires! Le despotisme seul peut réaliser ces coûteux et inutiles prodiges!

Je n'étais pas venu au Cap seulement pour voir la ville : mon espoir était d'y trouver une occasion prompte et sûre pour les autres Antilles. Mais aucun navire ne s'était présenté depuis mon arrivée; je pouvais attendre encore une, deux, trois semaines, sans être plus heureux. Une seule ressource me restait : c'était d'aller aux Cayes, l'un des ports les plus actifs et les plus florissants d'Haïti. Monté de nouveau sur un caboteur, j'y arrivai le 27 mai.

La ville des Cayes n'a presque qu'une seule et longue rangée de maisons alignées sur la grève. Ces maisons sont d'une ordonnance mieux entendue que celles du Port-au-Prince et du Cap. Fondée en 1720, la ville des Cayes fut, en 1793, la capitale de l'État du Sud, où quelques noirs dissidents restèrent campés sous les ordres du général Rigaud, jusqu'à ce que le parti de Toussaint eût pris le dessus dans toute l'île.

Ce que j'avais espéré d'une relâche dans ce port se trouva réalisé presque sur l'heure. Un brick danois devait appareiller le 30 mai pour Saint-Thomas; j'y pris passage. Près de quitter Haïti, je regrettais néanmoins de n'avoir pu parcourir la partie ci-devant espagnole, moins riche et moins belle sans doute, mais marquée à un type distinct, intéressante et curieuse. Les districts de l'E. qui la composent ne sont pas moins féconds en sites pittoresques que ceux de l'O.; quelques villes anciennes et importantes se montrent par intervalles sur les côtes; ici Santiago, bâtie en 1504, et ravagée par Dessaline; Port-Plate, Altamira, Monte-Christo; là Saint-Domingue, ancienne capitale de toute l'île, fondée dans les premières années de la découverte, embellie depuis, par les soins des divers gouverneurs, de palais, d'églises, d'arsenaux et de colléges; mais peu à peu déchue, et réduite aujourd'hui à un rôle subalterne. Du reste, cet état d'infériorité est général dans toute la partie d'Haïti qui fut espagnole. Quoique plus étendue en territoire, elle n'a pas cette importance que l'activité française avait donnée aux districts de l'O., et qu'ils ont conservée depuis.

CHAPITRE IV

HAITI. — GÉOGRAPHIE. — HISTOIRE.

Haïti fut découverte par Colomb le 5 décembre 1492, lors de son premier voyage. Il lui donna le nom d'*Española*, oublié pour celui de Saint-Domingue, qui prévalut pendant trois cents ans. Aujourd'hui le nom indigène d'Haïti a été rendu à l'île.

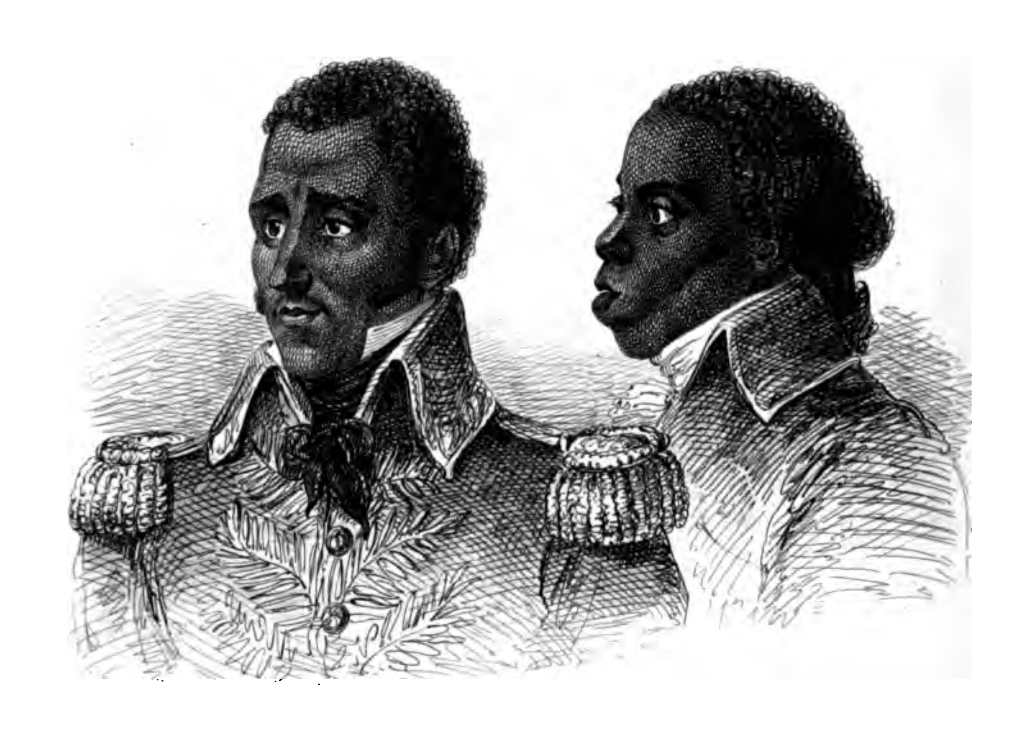
L'île d'Haïti, située entre Porto-Rico, Cuba et la Jamaïque, compte environ cent soixante lieues de l'E. à l'O., et quarante lieues du N. au S. Quatre courants principaux la baignent : le Neiba qui court vers le S,; le Yuna qui court à l'E.; le Yayn ou Yaqui qui arrose les plaines du N.; enfin l'Artibonite, rivière principale de l'O. Trois grandes chaînes de montagnes partent du groupe central de Cibao pour rayonner dans diverses directions. Le sol de cette partie montueuse est fertile, boisé, susceptible de culture ; celui des plaines est doué d'une fécondité prodigieuse. Les produits des trois règnes y sont riches et variés, et ont, en tout temps, fait de cette île une contrée intéressante pour le naturaliste.

Le premier établissement de Colomb sur le territoire haïtien fut *Ysabela* (la première des villes américaines), fondée sur la côte nord. Saint-Domingue, bâtie par son frère Diégo, ne devint que plus tard la capitale de l'île en lui donnant son nom. Le peuple que Colomb trouva sur ces rivages était doux, bon, sobre, hospitalier. Les hommes marchaient nus avec des peintures sur le corps; les femmes portaient une espèce de ceinture qui descendait jusqu'au genou. Débarqués, les Espagnols ne trouvèrent d'abord chez ces tribus que l'accueil le plus bienveillant et le plus empressé ; mais l'abus de la force et les excès sans nombre amenèrent bientôt une réaction. Les caciques, princes du pays, se liguèrent contre les envahisseurs. On en vint aux mains, on lutta avec des chances diverses. Des garnisons espagnoles furent massacrées tout entières; des partis de sauvages périrent jusqu'au dernier homme. La supériorité des armes à feu put seule mettre fin à ce débat. Un million à peu près d'indigènes existait sur l'île à l'époque de la découverte; soixante ans après il en restait à peine quelques milliers. Vers la fin du XVIe siècle, la race primitive était éteinte.

Ces choses se passèrent sous les deux Colomb, sous Bovadillo, sous Ovando et surtout sous Roderigo Albuquerque, qui donna le premier l'idée de la traite en vendant les Indiens et en les adjugeant aux enchères. Dans ces jours de massacres systématiques, un seul homme osa se montrer doux et miséricordieux ; ce fut un prêtre, un saint apôtre dont le nom plane sur cette histoire comme un symbole de clémence et de charité. Las-Casas avait paru dans les Antilles, lors du second voyage de Colomb ; il avait vu les naturels ; il les avait aimés. De retour en Espagne, il s'en constitua le défenseur. Ce beau et pieux patronage fut l'œuvre de



LA VICTOIRE.



BOYER. TOUSSAINT-LOUVERTURE.

sa vie entière. Il sollicita si instamment soit auprès de Charles-Quint, soit auprès du ministre Ximenès, qu'il parvint à faire nommer des inspecteurs coloniaux chargés d'une sorte de contrôle vis-à-vis des gouverneurs militaires, et d'un protectorat officieux à l'égard des Indiens. Mais ces mesures sages et douces n'amenèrent que des résultats précaires et partiels. Que pouvaient les bonnes intentions d'un seul homme contre des conquérants ivres encore de leur récente victoire?

La dépopulation des Antilles fut donc consommée. Les naturels s'y éteignirent peu à peu, décimés par le fer, par la faim, par la misère. En revanche, les Espagnols y affluaient. L'île de Saint-Domingue, plus que les autres, attira les émigrants. Sa capitale, Santo-Domingo, était déjà une ville de luxe et de magnificence; elle avait des palais, des maisons en pierre, une cathédrale, chef-d'œuvre d'architecture gothique. Cette prospérité dura peu néanmoins. Au commencement du XVIe siècle, elle était déjà en décadence, quand des rivalités européennes vinrent compliquer la situation.

Dès 1725, les Français et les Anglais avaient occupé en commun l'une des Antilles du Vent, l'île de Saint-Christophe, conquise sur les Caraïbes dont il sera question plus tard. L'Espagne jugea bientôt ce voisinage trop dangereux pour elle, et, sur sa route vers le Brésil en 1730, Frédéric de Tolède attaqua cette colonie mi-partie d'Anglais et de Français, dispersa les colons et détruisit l'établissement. Ce qui échappa au fer des Espagnols s'était disséminé dans toutes les directions; un petit nombre d'hommes, monté sur de grandes chaloupes, vint atterrir et se fixer sur la côte nord de Saint-Domingue et sur l'île de la Tortue qui en est séparée par un canal de quelques lieues.

Là, ces aventuriers vécurent du bétail qu'ils trouvaient dans l'île, puis de celui que Saint-Domingue leur fournit. Animés d'intentions pacifiques, ils voulaient d'abord y fonder une colonie à la fois agricole et commerçante, exploiter le sol et organiser les échanges avec les Hollandais; mais les Espagnols ne l'entendaient pas ainsi; ils ne voulaient pas laisser aux nouveaux occupants le droit de paisible jouissance. Ils les attaquèrent, firent plusieurs descentes sur leur île, enlevèrent les femmes et les enfants, détruisirent les plantations, tuèrent sans merci tous les hommes qui tombaient en leur pouvoir. A cette guerre d'extermination, les aventuriers répondirent par une guerre de pirates. On les avait nommés d'abord *boucaniers*, parce qu'ils boucanaient leurs viandes à la façon des sauvages; on ajouta alors à ce nom celui de *flibustiers*, resté depuis dans la langue comme synonyme d'écumeur de mer.

Organisés dans leur anarchie, les boucaniers avaient une sorte de code à l'usage de leur société. Ils vivaient en famille, avec des biens communs, dépouillait les autres, mais ne se volant jamais. Une chemise teinte du sang des animaux tués, un calcçon, une ceinture d'où pendait un sabre court, un chapeau à un seul rebord, voilà quel était leur costume. Hardis, intrépides, farouches, altérés de sang, les uns par instinct, les autres parce qu'ils avaient des représailles à exercer, ces hommes armèrent de petites barques avec lesquelles ils infestèrent

les côtes. Peu à peu tous les Français et les Anglais de l'établissement de Saint-Christophe se retrouvèrent sur la Tortue, et grossirent le premier noyau des flibustiers. Plus nombreux que les autres, les Anglais imposèrent à la communauté un chef de leur nation nommé Willis; mais le gouverneur général des Antilles, de Poincy, envoya à temps l'officier Le Vasseur, qui chassa Willis et ses compagnons. La Tortue et la côte qui y fait face devinrent françaises. En vain l'Espagne envoya-t-elle une escadre contre les aventuriers : Le Vasseur repoussa toutes les descentes.

Ce fut alors le temps des courses et des déprédations maritimes. Formés par groupes de cinquante hommes, les flibustiers prenaient le large sur de petits brigantins qu'une seule bordée aurait pu couler. Quand ils voyaient un navire, petit ou gros, armé ou non armé, ils lui couraient sus et sautaient à l'abordage. Alors ce n'étaient plus des hommes, mais des démons. Exaltés par la soif du butin, fanatisés par un courage fébrile, altérés du sang des Espagnols et n'attendant aucun quartier, il était rare qu'un navire leur échappât. Au bout de quelques mois de courses, leur réputation était si bien établie, que tout bâtiment sur lequel ils avaient lancé leurs grapins demandait merci et se rendait. Quelquefois ils faisaient quartier, d'autres fois ils jetaient les vaincus à la mer. Rentrés à la Tortue avec leurs prises, ils procédaient au partage. Chaque pirate jurait qu'il n'avait rien détourné à son profit personnel. Tout parjure était puni de mort. Après cette déclaration, on réglait les parts, dont le profit s'en allait ensuite en débauches et en orgies.

La vie de ces flibustiers est le roman de la marine française, roman mêlé d'horreurs sanglantes et d'héroïsme merveilleux. Si quelque chose peut faire excuser une vie de meurtre et de pillage, on peut dire que, rentrés plus tard sous la loi commune, ces forbans expièrent leurs crimes antérieurs par des services exemplaires, et que les flibustiers de la Tortue devinrent pour la France une pépinière d'excellents marins. C'est à eux aussi que l'on dut la possession si contestée d'une partie de Saint-Domingue. Pour qu'une poignée d'hommes résistât ainsi à la première puissance du monde, pour qu'elle se jouât de ses vaisseaux et qu'elle bravât ses escadres, il fallait bien des ressources d'intrépidité, bien des combinaisons audacieuses et surnaturelles. Aussi que de traits prodigieux dans cette histoire ! Que d'incroyables faits d'armes ! Que de choses réalisées qui paraissent impossibles ! Ici, c'est Pierre le Grand, un Dieppois, qui, avec quatre canons et vingt-huit hommes, accoste le vice-amiral des galions, monte à bord après avoir coulé sa propre barque, surprend le capitaine dans sa chambre, lui fait amener pavillon et ramène sa prise en France. Là, c'est Michel le Basque, qui, sous le canon de Porto-Bello, s'empare de *la Margarita*, chargée d'un million de piastres; puis, Jonqué et Laurent le Graff, qui capturent des vaisseaux de guerre devant Carthagène, ou Brouage allant surprendre les autorités espagnoles jusque dans leur palais, et les traînant à bord, malgré leurs gardes, pour les échanger contre d'énormes rançons. Ailleurs, nous voyons le fameux Monbart,

appelé l'exterminateur, véritable type du héros de mélodrame, né avec des passions furieuses, préférant le sang au butin, et le versant à tout propos. Et l'Olonais! qui, de simple flibustier, devint l'un de leurs chefs célèbres, l'Olonais, qui prit et pilla tour à tour Venezuela et Maracaybo! Enfin Morgan le Gallois, vainqueur de Porto-Bello et de Panama, traître aux flibustiers après en avoir été l'un des plus braves chefs, et nommé, après sa défection, lieutenant-gouverneur de la Jamaïque!

Les flibustiers continuèrent leur vie de pillage et de meurtre jusque vers 1666, époque vers laquelle un gentilhomme angevin, Bertrand d'Ogeron, entreprit d'utiliser ces courages farouches pour la colonisation de Saint-Domingue. La tâche était difficile. Il s'agissait de donner des goûts sédentaires à des esprits actifs et aventureux, d'assujettir aux lois des pirates habitués à n'en écouter aucune, d'élever dans le respect du monopole de la Compagnie des Indes-Occidentales un peuple d'écumeurs de mer brouillé depuis longtemps avec toutes les idées de propriété. Le sage administrateur réussit en partie; il fit venir des femmes, et créa pour ces forbans le lien de la famille; il attira des cultivateurs et les attacha au sol par les résultats de la culture; il distribua des primes d'argent, affecta des priviléges au travail, évita de blesser des caractères irritables, de contrarier trop brusquement des habitudes prises. Ces mesures ne furent pas trompées par les résultats : à la mort d'Ogeron, la colonisation était avancée.

Elle se continua progressivement sous les gouverneurs qui lui succédèrent. On s'établit sur les côtes N. et E. de Saint-Domingue : on y fonda des villes. Une foule de colons arrivés de France exploitèrent d'abord tout le littoral, pour se porter ensuite vers les plateaux intérieurs. La culture s'étendit, l'île devint riche et peuplée. Quelques disputes de limites, des guerres intermittentes, des représailles entre les Français et les Espagnols, retardèrent par intervalles cet élan vers le bien, mais sans pouvoir l'arrêter. Les guerres maritimes avec l'Angleterre, les émeutes intérieures de colons ou de nègres, la catastrophe de la banque de Law, dont le contre-coup fut terrible dans nos possessions coloniales, rien ne put empêcher Saint-Domingue de marcher dans une voie de prospérité progressive. Au moment où éclata notre révolution de 1789, l'île semblait avoir atteint l'apogée de sa richesse.

Les événements de la métropole réagirent alors sur la colonie américaine. Une société, formée à Paris sous le titre d'*Amis des Noirs*, et dans laquelle figuraient Mirabeau, Brissot, Condorcet, Pétion et l'abbé Grégoire, servit de point d'appui aux réclamations des hommes de couleur qui voulaient appliquer sur-le-champ aux Antilles, les principes absolus de l'émancipation française. En adoptant les couleurs nationales, Saint-Dominque croyait avoir proclamé, comme nouveau code, la déclaration des droits de l'homme, c'est-à-dire l'égalité entre des classes jusque-là bien tranchées, le maître et l'esclave. Une déclaration de l'Assemblée constituante, en date du 8 mars 1790, qui plaçait les colonies hors de la loi commune, ne fit qu'aigrir les esprits sans les ramener à l'obéissance. Dès lors l'île fut

un volcan. Il y eut bien quelque intermittence dans les éruptions ; mais le feu souterrain continua toujours.

Deux hommes se partageaient alors l'autorité : le gouverneur Peynier, qui avait succédé à Ducasseau, et le colonel Mauduit ; le second exerçait de fait les pouvoirs dont le premier était le titulaire. Le colonel Mauduit était un homme actif, adroit, conciliant. Il s'était bien fait venir des hommes de couleur, les flattant, les berçant de promesses, et s'acquérant ainsi une popularité éphémère. Cette popularité l'enhardit à dissoudre, avec une sorte de coup d'État, une assemblée de deux cent treize colons, les notables du pays, qui avaient déjà dressé une espèce de charte pour Saint-Domingue. Cet acte de violence eut lieu sans effusion de sang. Les membres de l'assemblée ne voulurent pas protester par les armes. Ils aimèrent mieux passer en France au nombre de quatre-vingt-cinq, pour aller plaider leur cause devant l'Assemblée constituante.

Pendant que *le Léopard* emportait ces avocats de l'émancipation coloniale, la révolte d'Ogé traduisait en fait un droit que l'on s'obstinait à disputer. Ogé, jeune mulâtre de trente ans, était plus français que créole ; élevé à Paris, ayant servi en Allemagne, il avait connu et fréquenté les hommes célèbres de ces deux pays ; il faisait partie de la société des *Amis des Noirs*, dans laquelle Lafayette et Grégoire l'avaient fait admettre. Soit qu'il ne fût que l'agent de la Société, soit qu'il agît sous ses inspirations seules, Ogé, de retour à Saint-Domingue, s'entoura de mulâtres mécontents, et parvint à réunir, du côté de la Grande-Rivière, à quinze lieues du Cap, un parti de trois cents révoltés ; mais un corps d'armée envoyé à sa poursuite l'attaqua, le défit, et tua un grand nombre des siens. Réfugié lui-même sur le territoire espagnol, il y vécut errant jusqu'à ce que l'extradition l'eût livré à la justice française. Ogé fut traîné au Cap et roué avec ses complices au mois de mars 1791. Blachelande avait alors remplacé Peynier comme gouverneur.

Ainsi, de toutes parts, on cherchait à comprimer le mouvement des esprits vers les choses nouvelles. Paris lui-même se prêtait à cette réaction, et, au lieu d'une approbation éclatante, les membres de l'assemblée coloniale trouvèrent dans un rapport de Barnave le désaveu complet de leurs actes, et des mesures rigoureuses contre leurs personnes. C'était là un triomphe du parti conservateur ; mais il coûta cher et dura peu. Dans la colonie, il provoqua le meurtre de Mauduit, massacré par ses propres soldats ; à Paris, il amena la motion de Grégoire, par laquelle les hommes de couleur étaient reconnus citoyens français au même titre et avec les mêmes droits que les blancs. « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » dit l'un des membres de l'Assemhlée, et le décret passa.

A peine était-il connu à Saint-Domingue, qu'une double révolte y éclatait ; les blancs se soulevaient contre la métropole ; les nègres s'insurgeaient contre les blancs. Cette seconde rébellion fut terrible ; elle annula la première. Le 23 août 1791, les noirs, agissant avec un effrayant accord, se révoltèrent à la fois sur quatre ou cinq habitations, en massacrèrent les maîtres, et se groupèrent ensuite

pour marcher contre les autres paroisses plus voisines du Cap. La guerre était aux portes de la capitale. En vain quelques planteurs essayèrent-ils de se défendre et de se liguer contre l'ennemi commun. La masse des noirs insurgés augmentait à chaque seconde. Toute la campagne se couvrait de partis accourus des montagnes. Cinquante, cent habitations incendiées à la fois marquaient le passage de la révolte. Le Cap trembla pour sa population; il se fortifia, il organisa ses milices. Pendant un mois on se battit ainsi. Deux mille blancs et dix mille insurgés périrent dans cette première période d'hostilités. Cent quatre-vingts plantations de sucre, neuf cents plantations de café, de coton et d'indigo, furent détruites. Des paroisses du nord la révolte gagna les districts de l'ouest, et embrasa bientôt toute la partie française de Saint-Domingue.

Depuis lors cette guerre d'extermination, souvent suspendue, souvent reprise, déroula ses diverses phases. La première aboutit à une sorte de compromis avec l'insurrection triomphante. Un nouveau décret fut rendu le 4 avril 1792, et trois commissaires arrivés de France eurent pour instructions secrètes de prendre les noirs sous leur tutelle officieuse. C'était la conséquence des événements; la révolution marchait à Paris : il fallait qu'elle marchât à Saint-Domingue. En vain Galbaud, gouverneur nouvellement nommé, voulut-il lutter contre la pensée et le mandat des commissaires. Sa résistance ne servit qu'à provoquer une guerre civile, à l'aide de laquelle les noirs surprirent le Cap français, l'incendièrent, et égorgèrent tous les blancs qui ne s'étaient pas réfugiés à bord des vaisseaux.

La seconde phase, de 1793 à 1798, embrasse les tentatives d'invasion accomplies par les Anglais. Saint-Domingue leur parut en effet vers ce temps une proie riche et facile; ils l'attaquèrent sur divers point, s'emparèrent du môle Saint-Nicolas, de Jérémie, du Port-au-Prince, et s'y maintinrent pendant plusieurs années. Mais les efforts réunis des blancs, des noirs et des mulâtres, l'insuffisance des troupes d'invasion, les maladies, l'insalubrité du climat, rendirent bientôt la position insoutenable, et forcèrent l'évacuation. Les généraux White, Brisbane, Forbes, Simcoe et Maitland échouèrent tour à tour dans une entreprise où nos généraux républicains devaient aussi user vainement leur expérience et leur bravoure.

Pendant l'occupation anglaise, le parti des noirs s'était constitué. A côté des chefs primitifs Jean-François, Biassou, Boukmant et Rigaud, un nouveau chef noir nommé Toussaint-Louverture, avait paru. Dans sa jeunesse, Toussaint, doué d'intelligence et d'activité, avait été distingué entre trois cents noirs par l'intendant de l'habitation Noé. On lui avait appris à lire, à écrire et à calculer. Sa condition était donc heureuse et douce quand l'insurrection éclata. Il n'y trempa point sur-le-champ; il attendit que les événements se fussent dessinés d'une manière nette. Alors devenu lieutenant de Biassou, puis général en chef des nègres, il prit un tel ascendant sur eux, que le gouvernement français crut devoir se l'attacher en le confirmant dans son grade. Tour à tour royaliste et républicain, Toussaint resta, avant tout, chef de ses noirs, leur ami, leur père.

Dans toutes les stipulations, dans tous les traités, c'était à eux qu'il songeait d'abord. Nulle ambition personnelle ne venait se placer entre eux et lui ; il s'oublia souvent ; il ne les oublia jamais. Dès que l'évacuation des Anglais eut laissé le pays libre, son premier soin fut de faire reconnaître et proclamer l'affranchissement des hommes de couleur ; puis, comprenant bien que l'indépendance sans le travail est un droit illusoire, il dirigea la population vers la culture des terres, ne garda qu'une portion de son armée, qu'il ploya à la discipline et au maniement des armes ; il fit rouvrir les églises, encouragea les théâtres, et posa la première pierre d'un édifice élevé à l'indépendance du pays. Respecté dans toute l'île, il parcourut même en triomphateur la partie espagnole cédée à la France par le traité de 1795.

La colonie allait renaître, colonie noire sous le patronage français, quand le premier consul Bonaparte crut devoir poursuivre, par la voie des armes, une souveraineté moins nominale et moins précaire. La mer étant devenue libre à la suite du traité d'Amiens, une flotte appareilla de Brest pour Saint-Domingue avec une armée de vingt-cinq mille hommes, sous les ordres du général Leclerc. Cet armement parut, le 2 février 1802, devant la ville du Cap où commandait le général noir Henri Christophe. Sommé de se rendre, Christophe répondit par un refus ; attaqué, il évacua la ville après y avoir mis le feu. Les Français occupèrent des ruines. Cependant on essayait sur Toussaint d'autres moyens que ceux de la violence. A bord de la flotte se trouvaient deux de ses fils, élevés en France et préparés à leur rôle ; on croyait que leurs larmes et celles de leur mère décideraient Toussaint à signer au moins une neutralité complaisante. Bonaparte lui-même s'en était mêlé ; il avait écrit de sa main une lettre au général noir, lettre touchante et grave où il disait entre autres choses : « Nous avons conçu pour vous de l'estime ; nous nous plaisons à reconnaître et à proclamer les services que vous avez rendus au peuple français. Si le drapeau national flotte à Saint-Domingue, c'est à vous et à vos braves noirs que nous en sommes redevables..... Souvenez-vous, général, que, si vous êtes le premier de votre couleur qui ait atteint un aussi haut degré de puissance, et qui se soit distingué par tant de bravoure et tant de talent, vous êtes aussi devant Dieu et devant les hommes responsable de leur conduite. »

Tant d'influences diverses n'ébranlèrent pas Toussaint ; entre les offres du premier consul, les larmes de sa famille et l'avenir de son peuple, il n'hésita pas. Au milieu de ces réticences et de ces promesses, il vit bien que sur le drapeau de l'armée d'invasion était écrit : « Esclavage des noirs ; » il ne voulut pas que, lui vivant, cette devise se réalisât. Il se prépara à combattre. Les généraux Christophe, Dessalines et Laplume reçurent ses instructions. Ses troupes, admirablement organisées pour cette guerre d'embuscades, mettaient aux abois la bravoure et l'activité françaises. Le siége seul de la *Crête-à-Pierrot* occupa presque toute l'armée. Voyant qu'on ne finirait rien par les armes, Leclerc essaya de la diplomatie, maladroite d'abord, puis mieux conduite et plus heureuse. On promit

aux noirs une liberté et une égalité inconditionnelles; on reçut leurs généraux à capitulation, en leur conservant leurs honneurs et leurs grades. Christophe, Dessalines, Toussaint, transigèrent ainsi tour à tour. La paix fut signée. Mais, dès le lendemain, Toussaint était enlevé de sa retraite, transféré à bord d'un vaisseau, conduit en France où il mourut en 1803, dans les cachots du fort de Joux.

Cet odieux manque de foi, cette violation du droit des gens dessillèrent les yeux des généraux noirs capitulés; ils rouvrirent la campagne, et Leclerc ne fut plus en état de les y suivre. Minée par la chaleur et par la fièvre jaune, son armée s'affaiblissait chaque jour. Une foule d'officiers généraux avaient succombé; lui-même était souffrant et malade. La conquête de l'île devenait impossible. On tenta bien d'effrayer les noirs, ne pouvant les vaincre; on les exécuta en masse, on détacha contre eux des chiens affamés, atroce moyen de destruction, renouvelé des premiers temps de la conquête; mais ces mesures extrêmes ne servirent qu'à provoquer d'horribles représailles. Enfin, les choses empirèrent à tel point, qu'il fallut quitter la partie. La mort de Leclerc, une rupture entre la France et la Grande-Bretagne, des attaques hardies du général Dessalines qui assiégeait la ville du Cap, l'incertitude de l'avenir, l'impossibilité de recevoir des renforts, tout provoqua et nécessita une évacuation. Rochambeau, successeur de Leclerc, capitula avec Dessalines, et fut ensuite obligé de se livrer avec ses troupes et sa flotte à la merci des Anglais.

Le 30 novembre 1803, jour de l'évacuation, Saint-Domingue appartint de nouveau aux noirs. Dessalines fut nommé gouverneur général de l'île, qui reprit son nom primitif d'Haïti. Cet homme, né avec des sentiments moins élevés que Toussaint, marqua la première période de son pouvoir par le plus épouvantable massacre. Dans les premiers mois de 1804, Haïti eut ses *Vêpres siciliennes.* On égorgea tous les blancs sans distinction d'âge et de sexe. A peine quelques prêtres et quelques médecins furent-ils épargnés. Cette boucherie se prolongea pendant six mois, au bout desquels il ne restait dans le pays que des hommes de couleur et quelques citoyens de l'Union américaine. Le nombre des victimes s'éleva à un chiffre inappréciable.

Dessalines fonda un trône sur ces cadavres. Le 8 octobre 1804, il fut couronné empereur d'Haïti. Dessalines était nègre; il servait, en 1791, un autre nègre dont il prit le nom, et qu'il fit son sommelier lors de son avénement à l'empire. Une fois couronné, Dessalines afficha du faste et de la dignité. Il marchait couvert de broderies; il avait à sa suite un maître de danse qui ne lui épargnait pas les leçons de tenue et d'allures impériales. Dessalines était actif et brave, mais sanguinaire et défiant. Quand il ne trouva plus de blancs à sacrifier, il se prit à faire tuer des noirs, en commençant par ses propres officiers. Ces barbaries impolitiques provoquèrent un complot parmi ses troupes. Le 17 octobre 1806, Dessalines périt assassiné.

Il eut pour successeur Christophe, son rival, et qui semblait alors désavouer les

cruautés de son prédécesseur. Le nouveau souverain se contenta d'abord du titre de chef du gouvernement d'Haïti. Sa puissance, toutefois, ne fut bien établie que dans le nord de l'île. Le commandant du Port-au-Prince, mulâtre nommé Pétion, ingénieur habile et officier fort instruit, se refusa à reconnaître le nouveau titulaire, et se fit un parti puissant qui balança le sien. Pendant cinq ans les deux compétiteurs se disputèrent la préséance sans que la querelle fût vidée. Christophe avait bien le dessus; il conservait toujours l'avantage sur Pétion; mais il y avait chez ce dernier tant de ressources d'opiniâtreté et de tactique, qu'il fallait éternellement recommencer la lutte. Enfin, de guerre lasse, les deux chefs haïtiens mirent bas les armes. Le pays souffrait de ces discordes sanglantes; on oublia des ambitions personnelles pour songer à lui. Christophe se couronna roi sous le nom d'Henri Ier, Pétion se fit nommer président, et ces deux souverains songèrent dès lors à faire refleurir, l'un son royaume, l'autre sa république. De 1811 à 1818, on garda ainsi les dehors de la bonne intelligence. Mais Pétion étant mort, et Boyer lui ayant succédé dans son poste, Christophe crut l'heure venue de réaliser ses empiétements. La guerre recommença dans le quartier de la Grande-Anse; elle fut heureuse pour Boyer. Sage, persévérant, habile, le nouveau président acheva de gagner par ses actes ceux que ses armes n'avaient pas soumis. Christophe, au contraire, chaque jour plus injuste et plus cruel, mécontenta les siens et s'aliéna même son armée. Une conspiration militaire éclata contre lui dans la première quinzaine d'octobre 1820; elle se fut dénouée par un assassinat si Christophe n'eût préféré le suicide. Le 26 octobre, la partie française d'Haïti ne formait plus qu'une seule république, sous la présidence du sage Boyer. En 1822, un coup de main lui livra la partie espagnole. Ainsi Haïti entière ne forma plus dès lors qu'un seul État dans la main d'un même chef.

Quand l'indépendance de l'île fut devenue ainsi un fait accompli, le gouvernement français ne dédaigna plus de traiter avec Boyer. Depuis longtemps les Bourbons avaient cherché à obtenir la reconnaissance au moins nominale d'une suprématie métropolitaine; on s'était adressé tour à tour à Pétion et à Christophe, puis à Boyer; tous les trois avaient refusé. Ils demandaient que le point de départ fût la reconnaissance du nouvel État. Le cabinet des Tuileries résistait; il voulait, comme fiche de consolation, qu'on lui attribuât dans le traité une *souveraineté extérieure* sur Haïti. M. Esmangart usa son éloquence diplomatique à expliquer aux envoyés haïtiens que cette concession était sans valeur réelle, et n'impliquait aucune réserve sérieuse. L'affaire échoua pour cette fois. Elle se reprit d'une façon plus heureuse, en juillet 1825, par l'entremise du baron Mackau. La France reconnut l'indépendance d'Haïti, moyennant une indemnité de 150 millions de francs, payable en cinq termes égaux, dont le premier devait échoir le 31 décembre 1825. Ces conditions, trop onéreuses pour la nouvelle république, n'ont pas été, comme on le sait, exactement remplies. Cent cinquante millions, en dehors des charges ordinaires, étaient une dette si lourde qu'on aurait dû, en signant le traité, craindre et prévoir ce résultat. Par un nouveau traité du 12 mai 1831,

cette indemnité a été réduite à 60 millions; de 1843 à 1846, aucun paiement n'avait été effectué, mais notre consul, M. Levasseur, exigea de Soulouque une hypothèque sur la moitié des revenus des douanes, ce qui fut l'objet d'un traité en date du 15 mai 1847.

La république d'Haïti n'a, du reste, été jugée de notre temps que d'une manière exclusive et passionnée. Les uns l'ont dénigrée systématiquement; les autres l'ont exaltée hors de toute mesure. Il n'est pas jusqu'à la langue des chiffres, la statistique, qui ne se soit prêtée, dans cette occasion, à des mensonges de parti. Chaque voyageur a son point de vue et ses calculs. Celui-ci parle de progression dans la population, celui-là de diminution. Suivant l'un, l'île est merveilleusement cultivée; si l'on en croit l'autre, elle est toute en jachères. La vérité est entre toutes ces opinions, intéressées pour la plupart.

L'île n'est pas riche encore et ne peut pas l'être. Un pays ne supporte pas une guerre d'extermination, il ne bouleverse pas son pacte social, sans que sa vie en soit largement atteinte; un sol ne change pas de maître, sans en être profondément ébranlé. Des hommes nés esclaves ou façonnés à l'esclavage se réveillèrent libres un jour. Calmes ils regardèrent autour d'eux, ils virent des propriétés sans maîtres, des champs, des maisons, des denrées, des sacs d'or et d'argent. Ils se dirent: « Ces richesses ne s'épuiseront pas. Qu'est-il besoin de travailler? Travailler, c'est l'état de l'esclave; nous ne sommes plus esclaves. » La guerre, d'ailleurs, occupait tous ces bras, et tant que la terre n'était pas définitivement conquise, ils ne voulaient pas la remuer; ils craignaient toujours de planter pour les autres. Les idées d'ordre et de propriété, de labeur opiniâtre, de perfectionnements agricoles, ne pouvaient donc s'infiltrer que peu à peu dans ces populations nonchalantes par nature. En outre, quoique maîtres chez eux, les Haïtiens restèrent longtemps au ban des nations européennes. Le commerce, ce corollaire de l'agriculture, était à refaire dans leurs ports. Le calme gouvernement de Boyer, ses talents élevés, sa justice, sa douceur, ont déjà fermé quelques-unes de ces plaies; les autres disparaîtront avec le temps. Haïti traverse encore aujourd'hui une époque transitoire et confuse; on ne jugera que plus tard, d'une façon impartiale, ce que lui aura valu la conquête de son indépendance.

Sous Boyer, les idées libérales avaient déjà fermenté dans la jeune population; après lui, le peuple, comprimé depuis quarante années, secoua le joug, en même temps que la partie espagnole de l'île se constituait en État indépendant sous le nom de *République Dominicaine*. Après la mort de Riché, son successeur, le pays et le sénat se trouvèrent partagés sur le choix du président à élire; deux compétiteurs étaient en présence : les généraux Souffran et Paul. Pour sortir d'embarras, M. Beaubrun-Ardouin, président du sénat, proposa pour troisième candidat le général noir Faustin Soulouque, à peu près inconnu, mais qui offrait certaine garantie, car par ses antécédents il tenait au parti mulâtre, et par son affiliation aux Vaudoux, espèce de franc-maçonnerie africaine, il pouvait rallier des influences qui, depuis la chute de Boyer, paralysaient l'action du pouvoir.

Soulouque, né dans l'esclavage, était, en 1804, à l'âge d'environ dix-huit ans, domestique du général Lamarre, qui, par suite, le prit pour aide de camp. Nommé lieutenant par Pétion, capitaine par Boyer, chef d'escadron sous Hérard, colonel sous Guerrier et général sous Riché, après un repos de quelques années, il parvint à la présidence le 1er mars 1847. Quand il était capitaine, il fut spécialement attaché à la garde d'une femme, sorte d'Égérie de la présidence, ce qui ne contribua pas peu, dit-on, à son élévation aux grades supérieurs.

Une fois arrivé au pouvoir, la superstition, si naturelle aux peuples peu avancés en civilisation, continua d'exercer un grand empire sur l'esprit de Soulouque. C'est ainsi, qu'au *Te Deum* chanté, comme de coutume, à l'occasion de sa nomination, il ne voulut point s'asseoir sur le fauteuil destiné au chef de l'État, parce que, disait-il, le siége avait été ensorcelé par Boyer. A la vérité, une devineresse prétendit avoir découvert par l'effet de son art, que le président Boyer avait caché dans le jardin du palais une poupée dont l'influence magique devait empêcher ses successeurs de jamais dépasser treize mois dans l'exercice de leurs fonctions. Si on ajoute que les quatre successeurs de Boyer étaient réellement morts ou tombés avant l'expiration de l'année qui avait suivi leur installation, on concevra que Soulouque devait avoir une confiance entière dans les oracles de la sibylle haïtienne. Pour arrêter le maléfice, il ordonna des fouilles pour découvrir le talisman fatal, et c'est ce fait d'une grande naïveté qui a causé en grande partie tous les malheurs qui ont accablé le pays pendant les premières années qui suivirent l'élévation de Soulouque à la présidence, car ses actes de superstition ayant été tournés en dérision par la classe éclairée, Soulouque, obéissant alors au trait distinctif de son caractère, qui est un besoin effréné d'approbation, s'éloigna des hommes de couleur et des noirs instruits pour s'allier à la partie la plus infime et par conséquent la plus dangereuse, aux ultra-africains, c'est-à-dire à ceux qui ont le plus en haine le nom français.

Excité par les défiances que ses nouveaux alliés entretenaient exprès pour servir leur haine de caste, Soulouque ne connut plus de bornes, et, le 16 avril 1848, une explosion terrible eut lieu. Grâce à l'attitude ferme et courageuse de notre consul général, M. Maxime Raybaud, et du capitaine Janin, commandant de *la Danaïde*, la bourgeoisie noire et la bourgeoisie mulâtre de Port-au-Prince échappèrent l'une au pillage, l'autre à l'extermination; mais il en fut autrement dans la presqu'île du Sud, où le vol et l'assassinat durèrent pendant trois mois. Alors Soulouque comprit que ses auxiliaires ne voulaient servir que leurs passions, et, par un esprit de réaction facile à expliquer, il se fit offrir par la chambre des représentants et par le sénat le titre d'empereur, qu'il accepta le 26 août 1849.

Quant à la nouvelle constitution d'Haïti, elle est purement de forme, attendu que Soulouque décide militairement de la vie de ses sujets, et que la moindre opposition à ses volontés, soit du sénat, soit des représentants eux-mêmes, entraîne pour le moins l'exil.

Les projets guerriers de Soulouque ont toujours été dirigés contre les Dominicains, qui, nous venons de le dire, se sont séparés d'Haïti; n'ayant pu les soumettre encore par les armes, il jure fréquemment *par l'âme de sa mère* qu'il exterminera les rebelles de l'est comme *cochons marrons*. Le salut des Dominicains ne peut se trouver désormais que dans l'appui d'une grande puissance continentale.

Soulouque est d'une moyenne taille, son regard a une très-grande expression et son sourire n'est pas sans charme; bien que d'un noir très-foncé, son physique n'offre point l'aspect peu favorable que l'on trouve assez communément dans les hommes de sa couleur, c'est-à-dire dans le type africain primitif.

CHAPITRE V

ANTILLES. — SAINT-THOMAS. — MARTINIQUE.

Le 3 juin, j'arrivai à Saint-Thomas, petite île danoise avec trois mille habitants au plus, mais importante et riche, à cause de son commerce interlope avec les Antilles françaises, anglaises et espagnoles. Saint-Thomas, privilégiée comme port franc, perçoit d'énormes droits de passage sur toutes les denrées qui s'exportent ou s'importent par fraude. Le port de cette île, sûr, commode et vaste, se prête à toutes les exigences d'un grand commerce. Des navires du monde entier y affluent et s'y croisent. La population de l'île a elle-même ce caractère de cosmopolitisme qui préside aux échanges qu'on y fait. Les maisons anglaises, françaises et américaines, y priment les établissements danois. Les juifs y sont si nombreux qu'ils se sont bâti récemment une synagogue.

Je ne restai qu'un jour à Saint-Thomas. Dès le 5 juin, un caboteur m'emportait vers la Martinique, que nous aperçûmes deux jours après. De loin cette île figure une sombre et affreuse montagne toute déchirée par des ravins; mais peu à peu la verdure se détache, se nuance, en accusant mieux les accidents divers de sites romantiques. Nous doublâmes la pointe du *Prêcheur*, longeant une plage couverte d'habitations; ici des cases champêtres, là des moulins à sucre, partout des constructions qui promettaient une terre riche et populeuse. Plus loin, le fort Saint-Pierre parut avec la ville à ses pieds, se révélant comme une longue ligne blanche et presque écrasée par les hautes montagnes qui la surplombent.

Nulle rade n'est plus belle et plus riante que celle de Saint-Pierre. Dans son bassin qu'encaissent des mornes massifs, glissent ou louvoient d'élégantes escadres de navires, des bricks européens aux larges huniers carrés, des schooners élégants avec leur voilure latine, des bateaux pontonnés qui rasent la côte, et de magnifiques vaisseaux de guerre noblement endormis sous les batteries du fort.

Aujourd'hui, comme du temps du P. Labat, on peut diviser la ville en trois quartiers: celui du milieu de Saint-Pierre, celui du Mouillage et celui de la Ga-

lère. Les rues de l'intérieur et des hauts quartiers sont assez calmes, et peuplées seulement de marchandes négresses et mulâtresses; mais celles qui longent le port sont larges, riches, vivantes, encombrées de négociants qui courent à leurs travaux, bordées de magasins richement fournis. Si les maisons n'étaient aussi basses, le sol aussi poudreux, le soleil aussi chaud, on pourrait, par intervalles, se croire dans nos rues parisiennes. Le bon goût de l'étalage, le luxe des assortiments, la variété des enseignes, le bruit de la foule, le mouvement des travailleurs, intéressent le regard par des scènes toujours variées.

Quoique habitué déjà à cette physionomie coloniale, je ne pus me défendre d'un sentiment d'orgueil et de plaisir quand elle s'offrit sous l'aspect français. Ce n'était plus le flegme espagnol, ni la nonchalance haïtienne, ni l'impassibilité danoise : c'était notre vivacité nationale naturalisée sous les tropiques, notre goût, nos habitudes, nos mœurs, nos costumes retrouvés à mille lieues de la patrie. Après quelques mois d'absence, on ne saurait croire combien ces choses frappent et plaisent, avec quel charme on revoit des objets qui gardent un parfum du sol natal, avec quel élan on ressaisit des impressions que l'on croyait perdues avec lui, des analogies de sentiments et de formes, de types et d'allures, de langage et de passions. Ces plaisirs-là sont des oasis sur une longue route, d'autant plus doux qu'ils sont plus rares.

Je vis donc peu, je vis mal la Martinique, car je n'y étais plus en voyageur. Je jouissais; je n'observais pas ; j'avais cette insoucieuse apathie de l'homme qui a longtemps vécu au même lieu. J'étais créole, j'étais colon de Saint-Pierre, connu et fêté de tous, déjà vieux camarade de cette jeunesse si bonne et si liante. Voir, observer; mais en avais-je le temps ? Une partie de théâtre aujourd'hui, un bal demain ; le café, le billard, le jeu, des dîners, des courses en rade, il fallait suffire à tout pour ne désobliger personne. J'étais vraiment l'homme le plus affairé de la colonie.

Que de fois, au moment où je méditais un voyage sérieux dans le cœur de l'île, un de mes nouveaux amis ne vint-il pas traverser mes résolutions! Un jour il fallait courir avec lui dans une réunion de femmes de couleur. Là, étendue sur son canapé de bambou, rieuse et spirituelle une mulâtresse faisait les honneurs d'un salon où se pressaient les négociants de la ville. Que de coquetterie, que de grâces dans ces femmes, blanches comme des créoles, coiffées du madras aux vives teintes, voilant à peine sous une robe de mousseline leurs formes jeunes et gracieuses.

Au fond, la culture ne différait pas à la Martinique de ce que j'avais remarqué à la Havane; la végétation, le sol y étaient à peu près les mêmes. Des champs de cannes à sucre entrecoupés de cafeiries occupaient la majeure partie du terrain. Du reste, un air d'aisance et d'activité témoignait que ces cultures étaient heureuses et productives. Les nègres avaient la physionomie ouverte, la figure pleine, l'œil vif, les formes robustes. Sans les sillons du rotin qui zébraient leurs épaules, on eût pu croire ces hommes plus heureux que nos serviteurs européens;

mais ce stigmate saignant de l'esclavage révoltait le cœur. L'esclavage, sans le fouet, pourrait passer pour une domesticité; mais le fouet lui donne un caractère de martyre.

Le sort des nègres, leur vie, leurs mœurs, voilà ce qui me préoccupa le plus vivement dans le cours de mes promenades. C'est, en effet, ce qui frappe d'abord tout nouveau débarqué. Le sentiment de l'égalité humaine, la compassion, la bienveillance pour ce qui souffre, dominent, quoi qu'on en ait, toutes les considérations d'existence coloniale. On revient ensuite de cette première impression; on se blase sur des tableaux chaque jour reproduits; on trouve un moyen terme entre des opinions radicales et exclusives; mais c'est une affaire de raison et de calcul. Quand on arrive, le cœur parle seul. Aussi avouerai-je que je ne pus me défendre d'un sentiment pénible, quand je vis une vente publique de nègres, faite aux enchères par l'office d'un priseur juré. C'était à la suite de la faillite d'un planteur. On vendait les esclaves de son habitation, qui figuraient comme actif dans les colonnes de son bilan. « Trois cents piastres le nègre ! » disait le crieur. Et le sujet posé devant les chalands subissait l'examen le plus scrupuleux. Un cheval amené au marché par des maquignons n'aurait pas été l'objet de plus de défiance. Celui-ci lui ouvrait la bouche pour compter ses dents; celui-là se baissait pour inspecter ses pieds, ses jambes, ses cuisses et son buste, cherchant à s'assurer qu'on ne lui dissimulait rien, ni varices, ni hernies. Les femmes elles-mêmes se mêlaient de cette inspection, et les petits enfants venaient apprendre quel cas ils devaient faire de créatures ainsi marchandées.

Une fois répartis dans les habitations, ces nègres y mènent une vie douce et tranquille. Si l'humanité manquait aux planteurs, l'intérêt seul leur conseillerait de soigner une chose qui est devenue leur propriété. Il est donc rare que la misère atteigne les esclaves. Dans leurs heures libres, ils cultivent quelques petits morceaux de terrain pour leur propre compte, et se font une épargne qui leur appartient. Des hommes laborieux ont ainsi gagné leur rançon en fort peu d'années. Sur les habitations, chaque ménage nègre a sa case plus ou moins ornée, suivant que l'esclave est plus ou moins riche, plus ou moins industrieux. Je visitai cinq ou six de ces réduits, dont le moindre valait nos chaumières d'Europe. Des poules, des cochons vaguaient devant la porte, et de petits enclos, plantés de légumes, leur servaient d'attenances. Une pareille aisance échoit rarement, il est vrai, à de simples travailleurs; elle est le lot des nègres qui exercent un métier, des charpentiers, des maçons, des serruriers, des tonneliers, des raffineurs; puis encore de ceux que leur figure ou leur intelligence destine à des services d'intérieur, et qui sont dans la maison du maître à titre de valets de chambre, de cuisiniers, de cochers, de sommeliers. Ainsi l'esclavage lui-même admet des nuances dans les conditions, et des priviléges dans l'obéissance.

Le gros des nègres est appelé au travail dès six heures du matin par la cloche de l'habitation. Chaque travailleur prend alors sa longue pioche et se dirige vers le champ en culture sous la conduite de deux intendants européens ou créoles.

Arrivés sur le terrain, les noirs s'alignent en longues files, et frappent leur coup presque à l'unisson, en chantant un de ces refrains du Congo si mélancoliques et si doux. Les intendants les surveillent, appuyés sur le manche d'un long fouet dont ils se servent de temps à autre pour les exciter au travail. A onze heures, la cloche sonne le dîner, qui se compose de manioc et de bananes, quelquefois de poisson et de porc salé. Ce repas dure une heure, puis le travail recommence pour ne cesser qu'à six heures du soir.

Ces nègres sont bons en général, doux et patients, mais vindicatifs, dissimulés et enclins à la paresse. Tous de race africaine, ils se divisent cependant en noirs indigènes et en noirs nouvellement arrivés de la côte de Guinée. Ces derniers sont bien moins estimés que les autres, et, même entre noirs, on leur donne le surnom de nègres d'eau salée. Arrivés sur les habitations, ils contractent entre eux des mariages volontaires, et gardent presque toujours la foi promise. Le défaut le plus commun et le plus fatal à cette race est son goût immodéré pour les boissons spiritueuses.

Ces nègres forment la partie la plus nombreuse de la population. La Martinique compte quatre-vingt mille esclaves[1]. La population libre, qui va à vingt-neuf mille âmes, se compose de deux autres races, les blancs et les hommes de couleur, presque égaux aujourd'hui devant la loi, mais séparés par de profondes nuances sociales. Les blancs se subdivisent eux-mêmes en Européens et créoles; les premiers accourus de loin pour faire fortune, actifs, remuants, intéressés; les autres, presque tous nés dans l'aisance, indolents, légers, prodigues. Le créole de la Martinique et des Antilles en général a tous les défauts et toutes les qualités des races nées sous les zones ardentes. Passionné pour le bien comme pour le mal, vif, présomptueux, hospitalier, inconstant, débauché, doué de poésie et d'intelligence, il abuse sans jouir, il se blase de bonne heure, gaspillant tout, croyances et illusions. Quoique pâle et brun, son visage est généralement beau, expressif, d'un caractère hardi; sa taille est gracieuse, son air élégant et noble. Les femmes sont à l'unisson des hommes. Pâles et incolores, elles rachètent cela par un laisser-aller parfait, par des traits spirituels et doux, par une taille ravissante de souplesse. Chez elles le premier abord est froid; mais elles montrent ensuite de l'abandon et du naturel. Rien ne saurait rendre la mollesse onduleuse de leurs poses, quand, couchées sur un sopha et entourées d'esclaves attentives, elles semblent éviter la fatigue d'un mot ou d'un geste, et ne ramasseraient pas un mouchoir tombé à leurs pieds. Délicieuses créatures, qu'on dirait toutes nées pour être reines! Le soir pourtant quand, à la lueur des bougies, l'orchestre marque le temps pressé d'une valse, il faut les voir s'élancer fortes et légères, ne demandant merci à aucun danseur.

Au milieu de cette population de sybarites, je ne pensais plus qu'aux fêtes et aux plaisirs. Saint-Pierre était devenu pour moi une sorte de Capoue. A peine

1. On sait qu'un décret du gouvernement provisoire en date du 27 avril 1848, a aboli l'esclavage dans toutes les colonies et possessions françaises

avais-je eu le temps d'aller voir le Fort-Royal, capitale et chef-lieu militaire de la colonie, ville de douze mille âmes, plus officielle, mais moins gaie que Saint-Pierre. Là résidaient le gouverneur et les autorités sous ses ordres. Je vis tout rapidement, les casernes, l'église, l'arsenal, les prisons, les rues tirées au cordeau, la belle promenade des Savanes. Je poussai aussi jusqu'au Lamantin, bourg intérieur, célèbre par le commerce de détail qu'y entretiennent les habitations voisines. J'y arrivai un dimanche, jour de marché, au moment où les nègres venaient y échanger les denrées, résultat hebdomadaire de leur travail libre. C'était un spectacle bizarre et curieux. Ici un robuste commandeur s'avançait enterré sous une charge de végétaux, sorte de jardin ambulant qu'il voulait convertir en toile et en madras. Là une jeune négresse proposait des ananas et des ignames contre des grains de verre; ailleurs la métisse étalait un pain de sucre, produit d'un commerce suspect et frauduleux. Le bruit de ces voix, le mouvement de ces denrées troublaient la vue et fatiguaient les oreilles.

Si j'avais écouté mes nouveaux amis, je serais resté éternellement leur hôte. Arrivé depuis quinze jours, j'avais, à diverses reprises, préparé mon départ sans qu'il me fût possible de le réaliser. Quelque joyeuse ruse déjouait toujours mes plans. Les navires sur lesquels j'arrêtais mon passage semblaient conspirer contre moi; ils partaient sans me prévenir. Enfin, ayant trouvé un bon Hollandais inaccessible aux mauvaises plaisanteries, je fis porter mes malles à son bord, et le 24 juin nous appareillâmes pour Cayenne.

Voir trois îles parmi les Antilles, c'était faire assez pour elles. Je ne les regardais que comme le péristyle de l'Amérique : elles étaient pour moi comme la préface d'un long et sérieux ouvrage. Débarqué à la Guyane, je mettais le pied sur le continent que je ne devais plus quitter jusqu'à mon retour en France. Ce n'est pas que je regrettasse des colonies florissantes et belles comme la Jamaïque et Porto-Rico, mais ces îles demi-européennes, demi-créoles, n'avaient pas une physionomie bien distincte de celles que j'avais visitées. Quelques bonnes notions recueillies sur la route me paraissaient d'ailleurs devoir suppléer amplement à cette lacune de mon itinéraire.

CHAPITRE VI

ANTILLES. — GÉOGRAPHIE.

Les Antilles sont situées dans l'Océan Atlantique, depuis le 10° jusqu'au 23° de latitude nord, et entre le 62° et le 83° de longitude ouest, méridien de Paris. La surface entière de l'archipel renferme près de huit mille trois cents lieues carrées de vingt lieues au degré. On a écrit de longues et belles pages sur la formation des terres. Quelques savants y ont vu les crêtes d'un continent

submergé ; d'autres une suite de créations volcaniques. Nous ne hasarderons pas une hypothèse entre ces opinions, fort hypothétiques elles-mêmes.

Lors de la conquête, les Espagnols divisèrent ce vaste archipel en deux parties bien distinctes : les îles du Vent et les îles sous le Vent ; les Petites Antilles ou les Grandes Antilles.

L'histoire des Grandes Antilles est celle de Cuba et de Saint-Domingue ; celle des Petites Antilles a d'autres incidents. On y voit, en 1625, un Normand, le capitaine Dernambuc, qui aborde à Saint-Christophe, le partage avec les Anglais, puis fonde une colonie à la Martinique pendant que son lieutenant Lolive occupe la Guadeloupe. Après lui arrive Poincy, qui se maintient dans cet archipel malgré les attaques furieuses des Caraïbes, et finit par assurer à la France la possession tranquille de ces îles.

Ces Caraïbes, habitants primitifs des Antilles du Vent, sont une race curieuse à étudier. Longtemps on la crut éteinte ; et, en effet, elle n'existe plus dans l'archipel ; mais les travaux récents de quelques voyageurs ont établi d'une façon incontestable que les Indiens des Guianes n'étaient pas autre chose que les descendants dégénérés des Caraïbes. A l'époque de la découverte, ces peuplades occupaient le long demi-cercle d'îles qui part de la Trinité pour aboutir à Porto-Rico. C'étaient des hommes sauvages et belliqueux, redoutés dans les îles sous le Vent, où ils portaient souvent la guerre. Chasseurs infatigables et pêcheurs agiles, ils semblaient dédaigner la vie agricole et industrielle : ils avaient la peau d'un jaune clair, les yeux petits et noirs, les dents blanches, les cheveux plats et luisants, mais point de barbe ni de poils sur le corps. Pour se garantir des insectes, ils s'enduisaient le corps de plusieurs couches de roucou. Les hommes étaient tous guerriers ; les femmes devaient songer et pourvoir seules aux besoins de la famille. Du reste, leurs tribus ne semblaient soumises à aucune forme de gouvernement ; les naturels vivaient égaux, réunis en familles, et groupés dans des hameaux qu'ils nommaient *carbets*. En temps de guerre, les guerriers élisaient un grand capitaine qui conservait ce titre pendant toute sa vie. Quant aux fonctions religieuses, il ne semble pas qu'il y en eût aucune chez eux ; ils n'avaient ni temples ni cérémonies ; ils se bornaient à reconnaître les deux principes du bien et du mal ; leurs *boyès*, magiciens, évoquaient le bon esprit (chacun avait le sien) qui chassait le *mabouya* ou mauvais esprit.

Il faut croire que les Caraïbes étaient un peuple susceptible d'un haut degré de civilisation. Leur langue était harmonieuse et riche, leur maintien noble et fier. Mais les Espagnols de Colomb n'avaient à leur offrir que l'esclavage ; ils aimèrent mieux périr que d'accepter un tel sort. Peu à peu cette race a donc délaissé les Antilles où régnaient les Européens ; elle s'est réfugiée sur le continent, promenant ses carbets nomades le long des fleuves et des rivières de l'Amérique équatoriale.

Tels étaient les premiers habitants des Petites-Antilles, possesseurs d'un territoire fécond, baigné par des mers poissonneuses. Ce territoire fut bientôt divisé

entre les diverses puissances européennes. Les gouvernements et les aventuriers s'y précipitèrent à l'envi ; chacun voulut avoir son lot dans la curée. Il serait trop long de raconter comment et combien de fois ces possessions diverses changèrent de main. C'est assez de déterminer leur état actuel.

Les Antilles peuvent se diviser en Antilles françaises, anglaises, espagnoles, danoises, suédoises, et en Antilles indépendantes.

Des Antilles françaises, on a cité la Martinique ; il ne reste plus à nommer que la Guadeloupe et les îlots qui en dépendent.

La Guadeloupe est divisée en deux parties : la Grande Terre, nom générique donné à toute portion d'île située au vent, et la Basse-Terre, nom qui s'applique à la portion située sous le vent. Cette dénomination est vicieuse, car la Grande-Terre est la plus petite des deux, et la Basse-Terre est la plus haute. Mais l'usage a consacré le mot.

La Guadeloupe a deux villes principales : la Basse-Terre, résidence du gouverneur colonial, de la cour royale et du tribunal de première instance. Sa mauvaise rade foraine a empêché de tout temps son commerce de s'accroître et sa population de grandir. Elle n'a que neuf mille âmes. La Pointe-à-Pitre en a seize mille. Située à l'embouchure du canal qui sépare les deux moitiés d'île, la Pointe-à-Pitre est un port florissant et riche ; elle rivalise avec Saint-Pierre, métropole commerciale de la Martinique.

Les Antilles anglaises sont bien plus vastes et bien plus importantes. En première ligne figure la Jamaïque, la plus grande île de cet archipel, après Cuba et Haïti, longue de cent soixante milles sur quarante-cinq de large, et contenant quatre mille acres de terrain. La Jamaïque a plusieurs villes importantes : Kingston, d'abord, bâtie sur la côte méridionale de l'île, au fond d'une baie magnifique défendue par deux forts. C'est une ville d'une belle apparence, avec des rues droites et larges, des maisons élégantes et bien bâties. On peut l'appeler l'entrepôt général de l'Amérique anglaise. Elle est le centre d'un commerce immense. Sa population n'est pourtant que de trente-trois mille habitants. Ensuite viennent, Spanish-Town, intéressante par son antiquité, et résidence du gouverneur colonial ; puis Port-Royal, qui a une population de quinze mille âmes ; Montego-Bay ; enfin Balize, ville nouvelle, dépendance de la Jamaïque, située dans le Yucatan sur le territoire mexicain.

Après la Jamaïque, il faut nommer les Barbades, autrefois si florissantes, mais ravagées souvent par des ouragans terribles. Là se trouve Bridgetown, une des plus jolies résidences des Antilles, avec des monuments curieux et des forts inexpugnables.

Les Anglais ont encore les les Lucayes, composées de six cent cinquante îlots et de quatorze îles, dont Nassau seule est à citer ; Antigoa, dont la capitale, John's-Town, est une ville populeuse, belle et forte ; Saint-Christophe, premier établissement anglais dans les Antilles ; Mont-Serrat et Nevis, Barboude et Anguille, les Vierges, la Dominique, longtemps française, ainsi que le dit le

nom du chef-lieu Roseau; SAINTE-LUCIE, française jadis comme la précédente, SAINT-VINCENT, GRENADE, TABAGO, et enfin LA TRINITÉ, que les Anglais ont enlevée à l'Espagne, et dont ils ont débaptisé la capitale Puerto-España, pour en faire Spanish-Town, ville pourvue de beaux chantiers et centre d'un florissant commerce.

Après Cuba, dont il a été question, l'Espagne possède encore une île importante et riche, PORTO-RICO. Sur une échelle moindre, son commerce et son agriculture ont suivi également un mouvement progressif. Sa population, en 1778, était de quatre-vingt mille âmes, on y compte aujourd'hui deux cent quatre-vingt dix mille âmes, dont vingt-huit mille seulement sont esclaves. La capitale de l'île, San-Juan de Porto-Rico, est bâtie sur une presqu'île de la côte septentrionale, et dans le centre d'une vaste baie. C'est une ville forte et riche, avec trente mille âmes environ de population. Puis viennent San-German, bâtie en 1511, et Mayaguez, bourgade célèbre par la descente contemporaine de l'aventurier Ducoudray.

Les Antilles contiennent encore, pour les Danois, CHRISTIANSTED et SAINT-THOMAS; pour les Suédois, GUSTAVIA dans l'île de Saint-Barthélemy; enfin, pour les Hollandais, le gouvernement de CURAÇAO et sa capitale Willemstadt. Quant à la partie de cet archipel indépendante de tout patronage européen, elle se borne à Haïti qui a été mentionné à part.

Cette vaste agrégation d'îles situées dans la même zone jouit à peu près de la même température. Deux saisons seules s'y partagent l'année, l'été et l'hiver; l'une est une saison sèche qui se prolonge pendant neuf mois; l'autre, une saison pluvieuse qui dure trois mois seulement. Cette alternative d'humidité persistante et de chaleurs intolérables semble être l'un des motifs de ces épidémies terribles qui frappent les Européens. L'éternelle brise alisée qui souffle du nord à l'est pendant les douze mois de l'année ne suffit pas pour assainir complétemen ces terres noyées par la pluie et secouées par l'ouragan.

Plus forte que ces tourmentes, la végétation des Antilles s'offre sous des couleurs riches et belles. Jamais elle ne s'arrête : les fleurs s'ouvrent sur le même arbre où pend le fruit mûr. Le figuier porte des fruits exquis; le jaquier, le sapotillier, l'acajou à pomme, l'ananas épineux, croissent dans la plaine et sur le versant des coteaux; des plantes potagères d'Europe y viennent à souhait auprès du chou caraïbe fort estimé des naturels.

Dans les autres règnes, les richesses ne sont pas moins variées. Des mines de toutes sortes, des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons, des mollusques, des zoophytes, des insectes sans nombre, composent la nomenclature scientifique de cet archipel.

CHAPITRE VII

GUYANE FRANÇAISE. — CAYENNE.

Partis de Saint-Pierre le 24 juin, nous avions vu le lendemain la Barbade, et, le 30, un changement dans la couleur des eaux nous apprit que nous étions par le travers des bouches de l'Orénoque. Là, au lieu de rester transparente et blanche, la mer avait pris une teinte roussâtre et limoneuse. A diverses reprises, notre capitaine hollandais jeta l'ancre, et trouva de vingt à vingt-cinq brasses de fond.

Le 1er juillet, nous aperçûmes le Mont-Maillet, plateau couvert de grands arbres, seule reconnaissance apparente au milieu de ces terres basses et noyées; ensuite parut le cap Cachipour, qui pousse sa pointe au large, puis le cap d'Orange, l'une des têtes avancées que forme, en se jetant dans la mer, la rivière de l'Oyapock. Quand ce promontoire fut doublé, nous ralliâmes la terre pour reconnaître le mont Lucas, grand rocher coupé à pic du côté de la mer. Enfin, après avoir évité l'écueil du Grand-Connétable, nous découvrîmes la côte élevée de Remire, à laquelle Cayenne est comme adossée.

Quant à la ville elle-même, située au bord de la mer, dans une petite île qu'un canal étroit sépare du continent, il est impossible de l'apercevoir du large. Ce n'est qu'après avoir fait un peu de chemin, qu'on distingue sur un second plan, et au milieu d'une grande savane, de longues files de maisons tirées au cordeau, tandis que, sur le premier plan, se dresse un fort en terre flanqué d'assez mauvais remparts. La physionomie générale de la contrée n'a rien qui repose le regard et qui lui sourie. Des marécages semblent former une ceinture autour des constructions bâties sur la plage. La ville se coupe en deux moitiés: l'une, l'ancienne ville, renfermée dans l'enceinte des remparts, sale, à demi ruinée; l'autre, la nouvelle ville, bien bâtie, et offrant quelques édifices remarquables. Au dedans des remparts, on trouve le palais du gouvernement et la ci-devant maison des Jésuites, qui occupent deux faces opposées de la place d'armes.

Débarqué sur une espèce de pont-volant, je traversai cette place; elle est magnifique, vaste, bordée d'une double allée d'orangers sur lesquels viennent se percher les plus gracieux colibris que l'on puisse voir. Arrivé dans la cité nouvelle, j'y trouvai des rues coupées à angle droit et presque toutes pavées. Centre du commerce de toute la Guyane française, située à l'entrée d'un fleuve, Cayenne a su attirer une grande partie des richesses de la colonie; elle a plutôt cherché à bâtir qu'à défricher; elle a cédé à la passion du luxe avant de savoir si le nécessaire ne lui manquera point.

Quand je regardai autour de moi, je ne crus pas avoir quitté les Antilles. C'était le même mélange de population de couleur et de population blanche; seulement à Cayenne les esclaves noirs marchaient moins couverts que dans l'archipel amé-

ricain. Les hommes ne portaient qu'un *langouti* ou *calimbé*, à peine suffisant pour cacher les parties naturelles. Les femmes allaient la poitrine nue, avec une simple jupe attachée au-dessus des reins. Un petit nombre y ajoutaient une chemisette qui leur couvrait le ventre. A la suite de cette brassière était roulé un pagne qu'elles nomment *camisa*. Ces indigènes font partie des tribus d'Indiens fixées dans le voisinage. Ils parlent assez fréquemment un français corrompu, tutoyant tout le monde, et donnant à chaque créole qu'ils rencontrent le nom de *banare* (ami).

Observant toutes ces choses sur ma route, j'arrivai au logis d'un négociant européen à qui j'étais recommandé. Il m'accueillit avec une cordialité parfaite, et me présenta à sa femme, jolie et spirituelle créole. Je n'avais que peu de jours à passer dans la ville; il fut décidé que je serais l'hôte de la maison. Quand on m'introduisit dans la plus grande pièce du logis, le salon, sans doute, ce ne fut pas pour moi une surprise médiocre que d'y voir figurer deux hamacs accrochés au plafond. Il est vrai que c'étaient deux meubles du travail le plus fini et le plus curieux, vrais hamacs indiens, dont le luxe augmentait le prix. Tous les deux pendaient en guirlandes comme des escarpolettes. A l'aspect de ces lits mobiles, je témoignai quelque surprise. Mon hôtesse s'en aperçut. « Ce meuble vous étonne, dit-elle en montrant le plus élégant des deux; ils sont d'usage ici; ce sont nos berceaux dans les jours de chaleur. Voici le mien. » Et elle sauta lestement dans le hamac; puis, étendue à moitié, avec une jambe pendante, elle imprima à sa couche un mouvement oscillatoire, dont la prolongation devait provoquer le sommeil. On eût dit une sylphide balancée dans son écharpe flottante, ou plutôt une de ces femmes indiennes comme les forêts voisines en recèlent tant, au milieu de ces ménages nomades qui suspendent leur lit chaque soir aux vieux arbres de la Guyane centrale.

Après plusieurs heures de causerie, on se mit à table, et quelques Européens survinrent comme convives. Le dîner fini, la société tout entière voulut me servir de guide pour une promenade dans la ville. On se rendit au jardin botanique, pépinière où ont été naturalisées quelques plantes d'Asie et d'Europe. Presque tous ces essais ont été heureux. L'arbre à thé seul n'y a pu réussir comme au Brésil. Dans cette dernière localité il en existe déjà une fort belle plantation, tandis que tous les sujets confiés au sol de la Guyane ont graduellement dépéri. Vingt-sept Chinois, amenés de Manille pour diriger cette culture, n'ont pas mieux prospéré que leurs arbres; ils sont tous morts successivement. Ce premier jour avait été donné à mes hôtes; ceux qui suivirent furent consacrés à des études sérieuses. Je vis mieux la ville , je parcourus les environs; je préludai, par un examen de détail, à un travail d'ensemble sur la Guyane française et sur les Guyanes en général.

L'île de Cayenne forme à elle seule presque tout le territoire de la colonie de ce nom. En des temps plus reculés, elle a sans doute adhéré au continent dont un petit bras de fleuve la sépare. Elle est fermée au nord par la mer, et dans le reste

de sa circonférence par les rivières d'Oyac, de Cayenne et d'Oyapock. On lui donne cinq à six lieues de longueur sur trois de large. Le terrain y est bas, noyé, couvert de bosquets de palétuviers, parsemé de collines riantes et vertes. Le café, la canne à sucre, l'indigo, le maïs, le manioc, réussissent indistinctement dans les plaines. Pendant la saison des pluies, se forment des pâturages qui se fanent et meurent avec la sécheresse.

Ce petit territoire de Cayenne, d'une occupation onéreuse pour la France, demanderait à être évacué sur-le-champ, si l'espoir de colonisations nouvelles sur la terre ferme n'offrait une perspective de futures indemnités. Les solitudes de la Guyane, forêts touffues, où l'homme ne trouve un passage qu'avec la hache, offrent sur tous les points de magnifiques bois de construction que des rivières rapides et nombreuses pourraient faire descendre jusqu'à la mer. Dans ce pays tout est fleuves et bois. On y trouve de ces colosses de végétation dont les proportions épouvantent, et que les Anglais ont déjà su utiliser pour leur marine. Que de richesses dorment dans cet espace! Quel sol fécond doit être celui qui nourrit de tels rameaux, et pousse vers le ciel des cimes si belles! Que la hache ou le feu déblaient cette Guyane, et des merveilles naîtront dans son sein. Ce n'est pas que des expériences n'aient été faites; mais, basées sur une échelle trop minime, elles ont dû aboutir à des avortements. Des desséchements s'y poursuivent encore, et donneront tôt ou tard, à la patience humaine, gain de cause contre la nature.

L'exploitation agricole du territoire de Cayenne rappelle celle des Antilles française. En peu de jours j'eus visité la zone circonscrite des cultures qui l'entourent. Mais une industrie spéciale à la Guyane est celle du roucou, qu'on y fabrique en qualité supérieure. L'arbrisseau qui le donne était déjà connu des sauvages, à cause de ses qualités tinctoriales. On a dit comment les Caraïbes, peuples primitifs des Antilles, et encore aujourd'hui indigènes à la Guyane, préservaient leur chair de la piqûre des insectes, au moyen de fortes couches de roucou. Malgré cette tradition historique, il ne semble pas qu'on ait retrouvé le roucou ni dans les Antilles, ni dans la Guyane, et quelques naturalistes le croient originaire du Brésil. Le roucou est un grand arbuste qui porte des fleurs pendantes en bouquets roses. Son fruit, qui parvient à la grosseur d'une châtaigne, est rougeâtre, composé de deux valvules aux épines moelleuses, et tapissées d'une membrane qui recèle la graine colorante.

La récolte du roucou se fait deux mois environ après que la graine a été semée. Dès ce moment, on peut faire deux récoltes par année. La récolte d'hiver est la plus abondante des deux. Une fois épluché et pilé, le roucou est jeté dans une auge de bois pleine d'eau. Il y trempe six jours; après quoi on le tamise pour le faire bouillir ensuite dans de grandes chaudières. C'est le précipité de cette ébullition étendu et refroidi, qui s'exporte en Europe, et nous donne l'article de teinture qui sert à des fabrications si importantes et si diverses. Le roucou de bonne qualité a une couleur de feu, plus vive intérieurement qu'extérieurement;

il a une consistance telle qu'un corps dur, même doué de quelque force, n'y pénètre pas.

Sachant quel désir j'avais de voir des pays nouveaux pour un Européen, et où rien ne trahit le passage de notre civilisation envahissante, mon hôte me ménageait une surprise. Il avait organisé pour moi une excursion de rivière, difficile à cette époque de l'année, un voyage dans le Haut Oyapock, le plus grand cours d'eau de la Guyane française après le Maroni. Tout était prêt pour le lendemain; une petite goëlette devait me conduire d'abord à l'Approuague, puis à l'embouchure de l'Oyapock. Je m'embarquai le 5 juillet, et, malgré quelques retards de navigation, je me trouvai le 10 à l'entrée du fleuve. C'est là que l'Oyapock, se jetant dans la mer, donne son nom à une vaste baie dont le cap d'Orange forme la limite S. S. E., et la montagne d'Argent, la limite N. N. O.; la première distante de l'autre de sept lieues.

A l'embouchure de l'Oyapock, j'avais pris deux canots pour remonter le fleuve. L'un de ces canots contenait les femmes des Indiens chargés de les manœuvrer, leurs vivres, leurs pagaras, et une foule de menus objets qu'ils ont coutume d'emporter en voyage. Sur l'arrière de chacun de ces canots était un *ponacari* ou dôme en branchages, recouvert des branches d'une sorte de palmier. Ces ponacaris étaient si bien tressés que la plus forte averse ne pouvait les traverser.

A mesure que nous avancions dans l'intérieur des terres, la rivière diminuait de largeur, et des habitations défilaient sur les deux rives. A nos côtés glissaient d'autres embarcations de pêcheurs, qui cherchaient leur proie et la tuaient à coups de flèches. De l'embouchure de la rivière au premier saut de l'Oyapock, c'est-à-dire dans une étendue de quatorze lieues, se succèdent les sites les plus variés et les plus pittoresques. De temps à autre, des îlots verts coupent le cours du fleuve, et le font serpenter en cinq ou six bras. Cette succession d'îles ne finit qu'au premier saut, où l'Oyapock forme comme un lac encaissé dans les terres. C'est à ce site que se rattache l'épisode raconté par Malouet, ordonnateur de la colonie.

Sur un îlot que baigne l'écume de la cascade, il trouva, en 1776, un vieil invalide de Louis XIV qui s'y était retiré après la bataille de Malplaquet. Cet homme avait alors cent dix ans. Depuis quarante ans, il vivait dans ce désert. Aveugle et nu, avec un visage décrépit, mais des jambes et des bras jeunes encore, l'invalide se nourrissait de sa pêche et des produits d'un petit jardin, seul reste d'une plantation plus considérable. De trente esclaves qu'il avait eus, il ne lui restait plus alors que de vieilles négresses qui l'aidaient et le servaient. Du reste, content de peu, ce vieillard n'avait, depuis vingt ans, ni mangé de pain, ni bu de vin. Quand Malouet lui eut fait servir de l'un et de l'autre, il éclata en une joie folle. Il retrouva alors ses vieux souvenirs de patrie, parla de Louis XIV, de l'air martial de Villars et de la bonté de Fénelon, à la porte duquel il avait jadis monté la garde étant en garnison à Cambrai. Malouet resta deux heures dans la maison de cette ruine vivante, attendri, ému au spectacle de tant de privations et de

misères. Avant de le quitter, il offrit au vieillard de le ramener à Cayenne, et d'y pourvoir à ses besoins d'une manière convenable. Qui le croirait! cet homme refusa. Il était, disait-il, habitué au bruit de ces eaux, à l'exercice de la pêche, au spectacle de cette nature si riche et si imposante. Cet air sain et pur lui convenait. Malouet n'insista plus; déplacer un vieillard à cet âge et changer ses habitudes, c'eût été le tuer. Ce centenaire se nommait Jacques; il a légué son nom à une partie du saut, qui se nomme encore aujourd'hui *Jacques-Saut*.

A ce point s'arrête la population civilisée de l'Oyapock. Florissante jadis, cette population se compose aujourd'hui de gens de couleur, de nègres libres confondus avec un petit nombre de blancs. Au delà de la zone qu'habitent ces colons blancs ou de couleur, commencent les tribus indiennes dont on aperçoit çà et là les carbets le long de la rivière. Le carbet, hutte de ces peuples, se compose de quelques pieux enfoncés dans le sol, et supportant un toit de feuilles de palmier. Voilé d'ordinaire par un rideau d'arbres, il se trouve au centre de la plantation, espace de quelques toises carrées, couvert de tronçons d'arbres à demi dévorés par le feu. Sans la chasse et la pêche, le produit de ces cultures ne suffirait pas à nourrir ces peuples. Ces Indiens semblent descendre des Caraïbes. Quoique vivant à la porte des établissements européens, et mêlés chaque jour à la population blanche, ils n'ont adopté aucun de ses usages. Au lieu de gagner quelque chose à un pareil contact, ils y ont perdu la franchise et la bonne foi des tribus qui habitent l'intérieur. Fort doux d'ailleurs, ils vivent en bonne intelligence entre eux et avec les maîtres du rivage.

Ces naturels sont de diverses races et de diverses tribus. Barrère en exagérait le chiffre, quand il le portait à cinquante-six; il confondait les peuples de l'Amazone avec ceux de la Guyane française. Le savant M. Lacordaire a rectifié depuis cette nomenclature exorbitante. Ces Indiens ont le teint qui varie du rouge cuivré au jaune brun, les cheveux gras, lisses, noirs, coupés ras sur le front; la barbe et les poils assez rares. Leurs traits, sans avoir rien de distingué, n'ont pas cette expression stupide qu'on leur a généralement attribuée. Ils aiment à se barbouiller de genipa et de roucou, mais sans pratiquer, comme le font certaines peuplades brésiliennes, aucune mutilation hideuse aux lèvres, au nez et aux oreilles. Le seul vêtement des hommes est le *calimbé;* celui des femmes est la *camisa :* ces dernières marchent quelquefois complétement nues, ce qui n'arrive jamais aux hommes. Demi-nomades, demi-sédentaires, ces Indiens excellent à tirer l'arc, arme qui fournit à la fois à leur pêche et à leur chasse. Toute leur industrie consiste dans la confection de leurs arcs et de leurs canots. Ces canots, légèrement construits, semblent doués d'une élasticité qui vaut mieux que de la force. Se heurtant à chaque minute contre les rochers à fleur d'eau qui barrent le cours des rivières, ils se briseraient cent fois, s'ils ne glissaient comme des poissons sur ces pointes aiguës.

En me proposant ce voyage, mon hôte de Cayenne ne m'en avait pas dissimulé les périls. Habituellement on ne les affronte que dans la saison sèche, de juillet

en novembre, quand les eaux de l'hivernage sont rentrées dans leur lit. Malgré cet obstacle, je résolus de poursuivre mon chemin. L'Oyapock, encore gonflé par les pluies, roulait avec la rapidité d'un torrent, et quoique j'eusse choisi des canots solides, un équipage robuste et nombreux, nous n'avancions qu'à très-petites journées.

Enfin, après quinze jours de navigation, nous arrivâmes à la hauteur du premier saut de l'Oyapock. Ces sauts sont de véritables rapides ou raudales qui barrent le fleuve dans toute sa largeur. Les pirogues seules parviennent à franchir cette ligne de récifs, et encore est-on obligé souvent ou de les traîner sur les roches, ou d'organiser un passage par terre. Cataractes sous-marines comme celles d'Assouan en Égypte, ces sauts ont leur genre de beauté qui ne le cède en rien à celle d'une chute perpendiculaire. A son premier saut, l'Oyapock, dans une largeur de cinq cents toises, offre une confusion de courants et de contre-courants, d'eaux tumultueuses et calmes, de cascatelles et de lagunes, de rochers nus et d'îlots verts, au milieu desquels sautent, frétillent ou dorment des milliers de poissons qui se plaisent dans ces parages tourmentés.

Tous les cours d'eau des Guyanes roulent dans un lit accidenté de la même manière; tous ont des barrages successifs qui les rendraient innavigables pour tout autre peuple que les Indiens. Mais ceux-ci, agiles et vigilants, ont trouvé le procédé d'une navigation exceptionnelle; ils ont fait de leurs barques des sortes d'amphibies, qui vont aussi bien par terre que par eau. Un rocher se présente-t-il, sur le fleuve? à l'instant ils amarrent une longue liane sur l'avant, et halent le canot jusqu'à ce qu'il ait franchi l'obstacle. Ce moyen décisif ne s'emploie que rarement et à la dernière extrémité; mais, pendant la moitié du voyage, les équipages indiens quittent la pagaie devenue inutile, pour s'élancer sur les rochers des barrages. Là, soit avec la main, soit avec le pied, ils poussent la pirogue au milieu d'un labyrinthe de blocs à fleur d'eau. Aucune description ne saurait rendre ni l'adresse qu'ils y mettent, ni le succès qu'ils en obtiennent. Sautant d'un roc à l'autre, choisissant la ligne d'eau la moins rapide, calculant leur impulsion de manière à ce qu'elle ne soit ni trop vive ni trop molle, visant à maintenir à la fois leur propre équilibre et l'élan de la barque, ils font des prodiges de gymnastique et de force corporelle. Tel est le travail de ces mariniers indigènes, quand ils guident leurs barques vers le Haut Oyapock. La tâche n'est pas moins difficile quand ils les laissent glisser vers la mer. Alors l'embarcation file comme l'oiseau; elle s'engage dans une suite de défilés rocailleux, et tombe de cascade en cascade. Quand la hauteur de la cataracte est trop considérable, ils fixent une liane sur l'avant; et, se jetant à l'eau, ils résistent sur cette amarre, de manière à ne céder que peu à peu. Malgré ces précautions, plus d'une fois le canot chavire, et il faut alors le pêcher pour le remettre à flot.

Arrivé au barrage, je vis bien qu'un voyage dans le Haut-Oyapock offrait alors des obstacles immenses, sans offrir la perspective de compensations réelles. J'y renonçai. D'autres après moi, venus dans une saison plus favorable, ont été plus

intrépides et plus heureux; ils ont visité les peuplades qui campent sur le bord de ce fleuve et de ses affluents. Dans le nombre il faut citer M. Baudin, qui mourut trop vite pour donner sa relation; puis MM. Lacordaire et Leprieur.

M. Lacordaire fit cette excursion au mois d'octobre 1831. Arrivé le 20 au premier saut, il franchit les jours suivants ceux de Marypa et de Cachiry, ce dernier haut de cinquante pieds. Près de Cachiry M. Lacordaire reçut la visite du chef des Pirious, le capitaine Alexis, vieillard octogénaire, vêtu à l'européenne, et portant la canne à pomme d'argent qu'il avait autrefois reçue, comme insigne de son autorité, des mains d'un gouverneur colonial. Ce chef indien parlait assez bien créole; il raconta à notre voyageur l'histoire de sa tribu, détruite par des guerres contre les Oyampis.

Après avoir quitté le chef des Pirious, M. Lacordaire passa devant l'emplacement où florissait, il y a un siècle, la mission de Saint-Paul, poste fondé par les Jésuites dans une situation admirable. Aujourd'hui quelques poutres en bois de nacapou indiquent seules qu'une petite ville a existé sur ce point. La solitude y est complète, et la végétation sauvage a déjà reconquis l'espace que la culture lui avait arraché. Le 24 octobre, M. Lacordaire fit une halte sur l'habitation d'un chef indien nommé Kasrar, franchit les jours suivants plusieurs barrages où le rocher affectait des formes toujours plus pittoresques, et arriva le 28 à l'embouchure du Camopi, au pied d'une croix élevée en 1826 par l'expédition de l'ingénieur Baudin. Le Camopi, dont les sources sont inconnues, est l'affluent le plus considérable de l'Oyapock. Au-dessus le fleuve se rétrécit jusqu'à n'avoir plus que cent toises de largeur. Là commence la zone qu'occupent les tribus Oyampis.

La première habitation oyampi devant laquelle s'arrêta notre voyageur, appartenait à un Indien nommé Awarassin, chez lequel étaient alors réunis vingt individus des deux sexes, barbouillés, de la tête aux pieds, de roucou et de genipa. On servit dans les couïs, vases fabriqués avec la moitié d'une calebasse, la liqueur fermentée du cachiry. On but à la ronde et on fit quelques échanges. La case où il se trouvait alors était un *koubouya*, demeure basse, en forme de ruche, destinée à recevoir les étrangers et à tendre les hamacs durant le jour. Non loin paraissaient de grands *suras*, autres cases qui servent à la fois d'entrepôt pour les meubles précieux, de cuisine et de chambre à coucher. Ces dernières sont des constructions plus vastes, élevées de quinze à vingt pieds au-dessus du sol, d'une forme quelquefois octogone, quelquefois quadrilatère. Pour y monter il faut gravir une poutre posée obliquement, entaillée de distance en distance et munie d'un garde-fou.

Après avoir quitté l'habitation d'Awarasin, M. Lacordaire rencontra pour la première fois deux Indiens Émerillons âgés de vingt ans à peine, et grands de cinq pieds dix pouces, avec des figures pleines d'une expression de douceur, et des formes arrondies et féminines, communes à plusieurs races indiennes. Ces individus étaient descendus du Haut-Camopi pour rendre visite à des familles de l'Oya-

pock. Dans la même case, M. Lacordaire aperçut aussi deux jeunes filles de seize ans, dans un état de nudité complète, ayant seulement au cou d'énormes colliers de rassades, dont quelques branches flottaient sur leurs reins.

Au delà l'on était en pure contrée Oyampi, et la race prenait un caractère plus athlétique et plus mâle. Dans le premier carbet visité, se trouvaient vingt individus armés d'arcs et de flèches, le corps peint avec soin, les bras et la tête ornés de bracelets et de couronnes. Ils saluèrent le voyageur du nom de *bonaré* (ami) et lui offrirent un cachiry dans toutes les règles. Il fallut vider plusieurs coupes de ce spiritueux, et tenir tête aux Indiens, qui s'enivrèrent en l'honneur des nouveaux venus. Pour s'enivrer, les Indiens en absorbent des quantités énormes.

Rembarqué sur le fleuve, le voyageur franchit le saut Ako; et, dans une plantation située à cette hauteur, sur la rive gauche, il vit le chef Waninika qui travaillait avec une de ses femmes entièrement nue. Quand elle aperçut un étranger, elle ne songea pas à se couvrir, quoique sa camisa fût à ses côtés. Ce Waninika avait été le plus puissant chef des Oyampis. Ses *poïkos* (vassaux), nombreux et soumis, travaillaient et pêchaient pour lui. Lui, de son côté, les gouvernait paternellement. Cet état de choses dura jusqu'au moment où il fit un voyage à Cayenne. Là on lui fit une sorte de réception officielle. Le gouverneur Milius l'admit à sa table, l'affubla d'un uniforme de capitaine de vaisseau, le fit assister à quelques bals, puis le renvoya chargé de cadeaux, au nombre desquels se trouvaient des fusils et des munitions. Comblé de tant d'honneurs, le pauvre Waninika perdit la tête; de bon prince qu'il était, il devint despote, s'amusa, pour imiter les Européens, à tirer des coups de fusil sur ses sujets, et fit si bien que tout le monde l'abandonna. Alors son carbet tomba en ruines, et ses plantations périrent faute de soins.

M. Lacordaire s'arrêta peu chez le capitaine, mais il fit une halte assez longue chez son frère, l'Indien Tapaïarwar, où, pendant un séjour de deux semaines, il put observer les Oyampis dans leurs mœurs et dans leurs usages. Il ne lui est resté à leur sujet que des impressions douces et favorables. Le voyageur vit des danses indiennes en grand costume exécutées à la lueur des torches; ces danses ont une physionomie fantastique.

Le séjour de M. Lacordaire parmi les riverains touchait à son terme. Malade d'ailleurs, et miné par la fièvre, il n'avait plus assez de force physique pour continuer cette reconnaissance intérieure. Il se rembarqua et arriva à Cayenne après quatre-vingts jours d'absence.

CHAPITRE VIII

GUYANE HOLLANDAISE.

J'avais donc renoncé à un voyage d'intérieur, en remontant le cours de l'Oyapock. Trois jours passés aux environs du premier barrage m'avaient donné une idée assez complète de la physionomie du territoire. Deux fois nous avions campé sur la rive du fleuve, dans une sorte de carbet improvisé. Chaque soir, mes Indiens coupaient trois perches de douze pieds de long; ils les attachaient avec des lianes à l'une de leurs extrémités; puis, les mettant debout et les écartant, ils obtenaient un triangle dans les intervalles duquel on suspendait trois hamacs. Ce système de campement improvisé se nomme *tapayas* dans la langue des Indiens. Comme appendice à ce trièdre portatif, ils ajoutaient, en cas de pluie, un toit de feuilles de tourloury qui garantit à peu près le hamac et lui sert de dôme verdoyant.

Le 23 juillet, je m'embarquai de nouveau sur la goëlette, qui reparut devant Cayenne vers la fin du deuxième jour. Ma nouvelle station dans cette ville devait être courte. La Guyane française n'avait plus rien qui m'intéressât. Le hasard servit à l'abréger encore. Mon capitaine hollandais, après avoir terminé quelques affaires, à Cayenne, allait appareiller pour Paramaribo. Je ne voulus pas manquer l'occasion. Mes bagages furent sur-le-champ transportés à bord, et nous partîmes.

La traversée de Cayenne à Paramaribo se fit sans autre incident qu'une relâche d'un jour à Sinnamari, savane déserte, célèbre seulement pour avoir servi de lieu d'exil aux proscrits du 18 fructidor. Les noms de Barbé-Marbois, de Barthélemy, de Ramel, de Tronçon-Ducoudray, me vinrent à la mémoire, tandis que je considérais cette lande stérile et nue. Je comprenais comment la mort devait paraître plus douce que l'exil en pareil lieu.

Après huit jours de navigation côtière, nous arrivâmes aux bouches du Surinam, beau fleuve large d'une lieue jusqu'à Paramaribo, capitale de la Guyane hollandaise. A l'instant même, servi par la marée, notre brick donna dans les passes et glissa bientôt entre deux rives parées d'une verdure brillante. Çà et là, des deux côtés fuyaient des maisons de campagne délicieuses, des plantations en plein rapport, des bouquets d'arbres ou fleuris ou chargés de fruits, des jardins, des parterres, des quinconces merveilleusement entretenus.

Onze milles environ au-dessus de l'embouchure, et au confluent de la Commewine, belle rivière qui se jette dans le Surinam, parurent d'un côté le fort Leyde, de l'autre le fort Zelandia, et enfin, sur la rive occidentale du Surinam, les batteries de Pouromerent. Au delà, le fleuve s'animait davantage encore; on pressentait le voisinage de la grande ville. De temps à autre nous voyions accourir sur la berge des troupes d'adolescents et de jeunes filles presque nus, qui se

jetaient dans la rivière et semblaient s'y jouer comme des poissons. D'autres fois notre attention était distraite par d'élégantes barges, sorte de bateaux à l'usage des créoles, et munies chacune de quatre rameurs. Ces barges avaient sur l'arrière un pavillon à stores mobiles, sous lequel s'étendaient les sybarites européens, pendant que leurs nègres faisaient voler l'embarcation sur le fleuve. Un patron noir se tenait au gouvernail; et quand des dames étaient de la partie, une négresse de service se plaçait sur le dôme.

Il était quatre heures quand nous passâmes devant le beau fort Zelandia, qui commande à la fois la ville et la rade. Après l'avoir doublé, nous aperçûmes Paramaribo assise sur la rive gauche du fleuve, étalant ses longues lignes de maisons régulières et blanches, tandis que plus près de nous des navires à l'ancre animaient le premier plan du tableau. Vue de ce point, la ville prévenait en sa faveur; elle avait un aspect d'ordre et d'élégance qui signalait la présence des Hollandais. A terre, cette prévention favorable se justifiait. Les rues étaient larges et bien alignées, bordées de chaque côté d'arbres chargés de fleurs ou de fruits.

La place sur laquelle je descendis faisait face à l'hôtel du gouvernement, joli bâtiment élevé de deux étages. Le fort Zelandia est vis-à-vis, et dans l'intérieur de ses murailles sont un arsenal et plusieurs magasins construits en briques. Entre la citadelle et l'hôtel du gouvernement s'étend la promenade publique, garnie de tamarins touffus, dominant la rivière ainsi que la rive opposée, où se groupent d'élégantes maisons.

Une autre place fort jolie est la place d'Orange, toute plantée de beaux arbres comme celle du gouvernement. Sur l'un des côtés de cette place s'élève l'hôtel-de-ville, bâti en briques, édifice spacieux, mais peu élégant; de l'autre, se trouvent le temple protestant, où le service se fait en hollandais et en français; puis des synagogues allemandes et portugaises; enfin une foule de maisons, propriétés des négociants du pays. Tous ces logements sont en bois, hauts de deux étages, et revêtus à l'extérieur d'une couche de peinture gris perle, qui leur donne une fort bonne apparence. De petites planches fendues couvrent la toiture et simulent assez bien l'ardoise. Peu de maisons ont des fenêtres vitrées, à cause de la chaleur qui résulte de cette clôture; mais on y supplée par des treillis en gaze.

L'intérieur de ces maisons est en général décoré avec luxe. Au lieu de tapisseries, les murailles sont garnies de panneaux en bois précieux. Le parquet est nettoyé chaque jour fort soigneusement avec des oranges à demi-mûres que l'on coupe en deux. Les serviteurs le frottent ainsi avec force, et non-seulement il en résulte une propreté parfaite, mais encore une odeur suave qui embaume l'appartement.

La vie des créoles qui habitent ces maisons propres et jolies a quelque chose du raffinement colonial et du luxe américain. Tout ce que les continents connus produisent de plus délicat et de plus coûteux couvre la table des riches Hollandais. Leur plus grand luxe est le luxe gastronomique. Aussi les vivres y sont-ils d'une cherté incroyable. Un autre luxe fort caractéristique chez les créoles

hollandais, c'est celui des étoffes. Ils ne portent que du linge de la plus grande finesse et d'une blancheur éblouissante. Les esclaves au service des habitants ont une sorte de chemise en toile de Guinée ; les autres se contentent d'une jupe qui part de la ceinture pour tomber jusqu'à mi-cuisse. Le costume des femmes de sang mêlé se rapproche davantage de celui des Européennes. Les mulâtresses connaissent les robes de soie et les fines percales; elles se couvrent de bijoux, de bracelets de toutes sortes; mais elles marchent nu-pieds, les souliers étant l'apanage des personnes libres.

Paramaribo est une grande et belle ville. La population, qu'on évalue à vingt mille âmes, se compose de diverses races bien distinctes. Cette multitude de types si différenciés donne à la ville un aspect bruyant et animé. Les rues sont vivantes avec cette foule qui bruit, soldats, marins, esclaves, planteurs, négociants; avec ces carrosses qui roulent au milieu d'un nuage de poussière; la rade vit aussi, grâce aux navires qui s'y croisent, les uns nouveaux venus, les autres en partance; grâce aux barques de pêcheurs, aux chaloupes qui embarquent ou débarquent le sucre, le cacao, le coton, le café; grâce à de sveltes canots de luxe qui glissent sur la rivière avec leurs avirons blancs et leurs bordages verts.

J'étais descendu à l'hôtel des *Armes du Roi*, logis commode, élégant et propre, mais un peu cher. Là se trouvait, en même temps que moi, un honnête Israélite, habitant de Savanah-la-Juive, bourgade florissante et populeuse située à vingt lieues au-dessus de Paramaribo, sur la rive droite du Surinam. Ce négociant avait une barge à lui, fort commode et fort belle; il voyageait en grand seigneur. Quand il repartit, je m'offris comme compagnon de route, et il m'accepta de grand cœur. Ce n'était guère qu'une absence de huit jours ; et, quoique pressé d'attaquer la Colombie, je ne voulus pas me priver d'une petite excursion dans la Guyane intérieure.

Le 28 juillet, je m'embarquai dans la barge du négociant de Savanah. Ce fut une navigation charmante sur un fleuve uni, entre deux vastes forêts qui semblaient tendre leurs bras immenses pour se rejoindre. Toutes les beautés d'une nature sauvage et puissante se déroulaient devant moi avec une telle rapidité, que souvent cette verdure, ces bois, ces eaux, m'apparaissaient comme une fantasmagorie confuse, comme une vision nuageuse et insaisissable. Nous vivions à bord de la barge; mais nous n'y couchions pas. Les moustiques ne nous auraient pas laissé de repos sur le fleuve. Le soir venu, on choisissait un espace défriché, sec, élevé, commode, propre à un bivouac. La barque était amarrée sur le Surinam, et les mariniers allaient, à l'aide de quatre pieux et d'un toit en feuilles de bananier, improviser pour chacun de nous un abri sous lequel il pût suspendre son hamac. A côté de ce carbet demi-sauvage, demi-européen, d'autres serviteurs allumaient un grand feu, tant pour chasser les insectes que pour préparer le repas du soir. Mon hamac une fois installé, j'avais plaisir à m'étendre sous ces grands arbres séculaires, avec mon fusil placée à portée, en cas d'attaque, soit de quelques Indiens maraudeurs, soit de jaguars ou d'autres bêtes féroces.

Sur ce territoire, bien plus riche que celui de la Guyane française, je reconnus une foule de défrichements nouveaux, exécutés sur une vaste échelle. Ici, du moins, la campagne était peuplée; la culture n'émigrait pas avec les carbets des Indiens. Des planteurs européens, maîtres d'un certain nombre de noirs, exploitaient des portions de terrain plus ou moins considérables. Pour conquérir ce sol à la culture, il avait fallu combattre à la fois et la végétation et les eaux; car le littoral de la Guyanne hollandaise était non-seulement boisé, mais encore inondé. Des forêts primitives y grandissaient au sein des marécages. Un système d'écluses simple et facilement praticable devait concourir, avec l'incendie et la hache, au grand travail de la mise en rapport. La patiente énergie des Hollandais pouvait seule obtenir un tel résultat. Grâce à l'activité des planteurs, les eaux ont été refoulées vers les rivières ou encaissées en des canaux, également utiles comme voies de transports. Ces canaux sont nombreux et bien tenus; ils sillonnent les plantations de telle manière, que les champs forment comme autant d'îles liées entre elles par des ponts ou de magnifiques levées revêtues de gazon. Rien n'est riant comme ces quinconces d'arbres fruitiers, ces plants de cannes, de cacao, de café, qui prospèrent au milieu de ces lagunes.

La culture et les produits de la Guyane hollandaise sont à peu près les mêmes que ceux des autres Guyanes. L'exploitation des terres qui avoisinent Paramaribo se fait par des esclaves venus de la côte d'Afrique. Dans mon court passage, ces noirs ne me parurent pas plus malheureux que ceux des Antilles et de Cayenne. C'était le même système de condition, la même charge de travail. Pourtant le voyageur qui a le plus longuement écrit sur la Guyane hollandaise, Stedman, raconte que de son temps les plaines de Paramaribo étaient l'enfer des populations nègres. Il affirme avoir vu un malheureux esclave accroché par les côtes à une potence; et ailleurs une jeune fille de seize ans déchirée à coups de lanières.

Il faut croire que de pareils faits constituent des exceptions même dans la Guyanne hollandaise. Pour ma part, sur toutes les habitations que j'ai visitées, je n'ai rien trouvé de semblable à ces barbaries stupides. Le rotin règne bien dans ces campagnes, il y résume bien, comme ailleurs, toute la loi pénale des nègres; mais, dans leur intérêt même, les colons n'en abusent pas. Les mêmes douceurs de position que j'avais remarquées aux Antilles existent pour l'esclave de Paramaribo. Il a aussi son petit jardin fruitier, sa case, son épargne, sa femme et ses enfants. Pour les consoler des travaux de la semaine, ces pauvres captifs ont leurs danses du dimanche, le *Congo* et le *Loango*, le *Vacycotto* et le *Socsa*, douces traditions de la patrie, les seules qui restent à ces exilés d'un autre continent.

Après trois jours d'une navigation entrecoupée de haltes tantôt dans les forêts, tantôt sur les habitations, nous arrivâmes à Savanah-la-Juive. Les maisons en sont fort jolies, et leur propreté indique une aisance à peu près générale. Savanah a toujours servi de refuge à cette nation si longtemps tourmentée en Europe, à ces Israélites que leur patiente et courageuse industrie a fini par racheter de la persécution. Savanah a été pour les Juifs une Sion américaine. Ils en ont fait une

riche et populeuse bourgade. Depuis longtemps ils y vivent libres et maîtres sous le patronage hollandais, ayant payé depuis longtemps, en progrès agricoles, ce qu'on leur a accordé en indépendance sociale et politique.

Au delà de Savanah-la-Juive, la Guyane hollandaise n'est guère habitée que par des tribus indiennes qui peuplent les bords des grands cours d'eau, le Surinam, la Sarameca, la Commewine et la Marawine. Ces tribus sont aussi nombreuses et aussi diverses que celles de la Guyane française. On y compte des Warrows, des Caraïbes, des Accawaus, des Arrowauks, des Taïras, des Piannacotaus, des Macoushis, et plusieurs peuplades moins importantes.

On verra dans le chapitre de la Guyane anglaise, ce que sont les Warrows, tribu qui habite plus spécialement le littoral entre Paramaribo et Demerary. Les Caraïbes, tribu nombreuse, industrielle et brave, occupent aussi les côtes. Les Taïras, suivant Stedman, errent entre le Maranham et le Surinam; les Piannacotaus ne quittent guère les solitudes de l'intérieur; les Macoushis occupent le pays de ce nom. Malgré quelques dissemblances, ces diverses races d'Indiens se rapprochent par le type général. Ils ont la poitrine élevée et pleine, le cou épais, les épaules carrées, les membres charnus et robustes. Leur visage, quoique souvent ingrat, ne manque pas d'une certaine régularité. Le nez est légèrement aquilin, la bouche et les lèvres sont moyennes, les dents petites, blanches et bien rangées; le menton arrondi, les angles de la mâchoire inférieure assez marqués. L'un et l'autre sexe se frotte le corps d'huile de *Caraba*, dans le double but de s'assouplir la peau et de la garantir contre les piqûres des insectes. Comme les races déjà décrites, ils se teignent de roucou et zèbrent parfois de lignes bleues leur corps et leur visage. « Pourquoi vous barbouillez-vous ainsi? dit un jour Stedman à un jeune Indien. — Parce que ma peau est plus douce, répondit-il, et qu'elle est à l'abri des piqûres. »

Du reste, le caractère de ces naturels est grave, réservé, plein de finesse et de ruse. La manie de l'empoisonnement se retrouve chez plusieurs tribus. Les occupations de ces peuplades se réduisent à quelques défrichements et à la construction de leurs carbets, de leurs hamacs et de leurs pirogues. Leur religion n'est guère plus appréciable que celle des tribus qui habitent les bords de l'Oyapock. Ces Indiens croient à de bons et à de mauvais génies; ils ont des espèces de sorciers nommés *peiis* ou *piaches*, qui, suivant eux, ont le pouvoir de conjurer les esprits malfaisants. Quand un Indien est malade ou blessé, il fait appeler le peii, qui arrive à l'entrée de la nuit avec les instruments du sortilége. Le principal agent est une grande calebasse garnie de cailloux blancs et de graines sèches, et traversée par un bâton qui, d'un côté, forme manche, et de l'autre se termine par de fort belles plumes. Arrivé près du malade, le peii commence ses exorcismes, en imprimant à sa calebasse un mouvement circulaire, et entonnant une supplication à l'*Yowahou*, supplication qui dure jusqu'à minuit. Alors il simule une entrevue avec l'esprit, et soutient pendant quelques minutes un monologue dialogué. Après deux séances de ce genre, le peii donne son avis sur l'affection

morbide, et fait suivre cette consultation de l'emploi de quelques simples dont le hasard lui a révélé les vertus. Le poste de peii est fort recherché parmi les Indiens, à cause de l'influence qu'il donne; mais ni le talent ni l'audace ne poussent un homme à cette dignité. Elle est héréditaire; elle passe du peii mort à son fils aîné, initié aux mystères de son ordre par une suite de cérémonies superstitieuses, qui durent plusieurs semaines.

Les armes de ces indiens sont la massue ou le casse-tête en bois de fer, l'arc et les flèches, et des espèces de sarbacanes ou tubes de bambou, par lesquels ils lancent des flèches empoisonnées. Ces flèches se taillent dans les éclats de bois provenant de la première couche de l'arbre appelé *cokarito*. Elles ont douze pouces de long, et sont un peu plus grosses qu'une aiguille à tricoter. L'une des extrémités est imprégnée, suivant Bancroft, d'un poison provenant de la racine du *woorara;* l'autre est entourée d'un petit morceau de coton adapté à la cavité du tuyau. Les Indiens lancent jusqu'à une distance de cent pieds ce projectile dont la blessure est mortelle. Le poison *wourali* est le plus actif et le plus violent de ceux qu'emploient ces tribus indiennes. A peine a-t-il pénétré sous la peau, qu'il tue sans altérer la couleur du sang et sans vicier la chair.

Les habitations de ces tribus sont encore des carbets construits en une heure sur quatre pieux fichés en terre. D'ordinaire ces cabanes sont ouvertes de tous les côtés; les Macoushis seuls les ferment, en y laissant une large ouverture. Les Arrowauks, plus industrieux que les autres Indiens, ont des habitations plus grandes, quoique dressées de la même manière, avec des perches fourchues perpendiculaires, et d'autres perches horizontales sur le sommet, le tout couvert de feuilles de *troulier*.

Ces peuples vont à demi nus, avec un simple pagne fait d'écorce d'arbre ou de la fibre du coco. Les femmes ont quelquefois une pièce d'étoffe carrée formée de fils de coton et de rassades. Le contact européen a du reste modifié déjà la simplicité du costume primitif. Dans les jours de fête, les Indiens se coiffent de chapeaux surmontés de plumes brillantes, se dressant autour de leur tête, et retenues par un bandeau circulaire de deux pouces de largeur. Les femmes portent des garnitures de rassades au cou, aux bras, aux genoux et au-dessus des chevilles.

La nourriture des Indiens se compose d'ignames, de plantain, de bananes, de racine de cassave et de manioc, de crabes, de poissons, de tortues de terre et de mer, enfin de lézards. Ils mangent aussi la chair du singe, qu'ils font bouillir avec du poivre de Cayenne. Leur boisson ordinaire est une liqueur de manioc fermentée. Quelques-unes de ces tribus ont été soupçonnées d'anthropophagie par plusieurs voyageurs. Bancroft raconte que, « dans la dernière insurrection des esclaves de Berbice, les Caraïbes, auxiliaires des Anglais, tuèrent beaucoup de nègres et les mangèrent. » Cet auteur ajoute que les Caraïbes sont les seuls Indiens de la Guyane qui manifestent ce goût dépravé.

CHAPITRE IX

GUYANE ANGLAISE. — DEMERARY.

Je ne restai qu'un jour à Savanah-la-Juive, et je profitai d'une barge pour descendre de nouveau à Paramaribo. Là, l'occasion d'un caboteur s'étant offerte pour Demerary, je m'embarquai le soir même, et, quatre jours après l'appareillage, le 10 août, nous étions en vue de la colonie anglaise et de sa capitale Stabroek ou George-Town.

Bâtie sur une grève plate et stérile, coupée de canaux qui la traversent dans tous les sens, George-Town n'est point, comme Paramaribo, une ville verte et fleurie; mais, en revanche, elle a l'aspect d'une place active et affairée, d'une Tyr industrieuse et opulente. Ses maisons de bois, ornées de portiques, sont rangées avec cet esprit d'ordre qui est si bien dans les allures commerçantes. Symétriquement alignées, elles ont rarement plus de deux étages. Les toits sont d'un bois rouge qui joue l'acajou. Au lieu de fenêtres vitrées, les appartements ont des stores et des jalousies au travers desquels l'air glisse et se tempère. Partout des kiosques ouverts, des belvéders aérés, des appentis qui semblent appeler la brise, si bonne et si rare dans ces chaudes latitudes. La coupe des maisons, presque toujours en croix, semble avoir été imaginée dans le but de procurer une ventilation constante.

Dès le soir même, je débarquai sur un môle encombré de ballots et de caisses, au milieu d'une foule de noirs couverts d'un pantalon de guinée bleue ou d'un simple langouti. Quelques créoles paraissaient çà et là, presque tous vêtus de blanc, avec des vestes et des pantalons en *guingan*, calmes au milieu de ce bruit, à l'ombre sous ce soleil brûlant, grâce à un large parasol soutenu par un esclave, donnant des ordres à cette foule noire qui se remuait, tourbillonnait, roulait les boucauts, empilait les caisses, population de peine dont la peau huileuse montrait une goutte de sueur à chaque pore.

George-Town, située également à portée du Demerary et de l'Essequibo, est devenue l'entrepôt de la Guyane anglaise. On y compte dix mille âmes environ de population blanche, noire ou de couleur. Peu de pays offrent un plus grand pêle-mêle de nations européennes. C'est une véritable Babel. La ville est grande; elle a un mille de long sur un quart de mille de large. Les principales rues ont des trottoirs pavés en briques. De chaque côté de la rue, existe un canal navigable qui se vide et se remplit avec la marée. Parmi les édifices publics, il faut citer la maison du gouvernement et une longue file de bâtiments qui servent à la fois de douane, d'entrepôt, de bourse et de tribunal de commerce. Le marché de George-Town est bien approvisionné; mais, comme à Paramaribo, tout y est d'une cherté excessive. Nulle part, du reste, même dans les Antilles si hospita-

lières, on n'accueille l'étranger avec plus de bienveillance et plus de grandeur. On se dispute presque les nouveaux venus; et, dès qu'ils ont mis le pied dans une maison, ils en sont les commensaux pour un temps illimité.

Les environs de Demerary, surtout en remontant le fleuve, sont couverts d'habitations productives et riantes. On en rencontre encore à deux cents milles; mais, au delà, le fleuve cesse d'être navigable, et les cultures disparaissent. Ces habitations, presque toutes peuplées de Hollandais, les anciens maîtres du pays, sont jolies, commodes et bien tenues. Des chemins plantés d'arbres serpentent au milieu de ces campagnes, et rappellent souvent les plus belles avenues de l'Europe. Les bras qui exploitent ces vastes domaines sont encore ceux des noirs esclaves; mais il paraît qu'on les traite avec plus de douceur que ceux de Paramaribo.

J'avais à passer dans la Guyane anglaise un mois, au bout duquel un navire de commerce, alors sous charge, devait me transporter en Colombie, à Cumana. Je profitai de ce temps pour faire diverses excursions sur ce territoire si fécond et si étendu. Je visitai le district de l'Essequibo qu'occupent des Indiens bien plus industrieux qu'aucune des tribus que j'avais étudiées jusque-là; j'allai passer quelques jours sur le district de Berbice et dans sa capitale, la Nouvelle-Amsterdam. La Nouvelle-Amsterdam est assise sur la rive méridionale de la rivière Canje. C'est une ville salubre, où chaque maison forme une sorte d'île entourée de canaux. Ces maisons, à un seul étage, sont entourées de galeries où l'air circule libre et frais. Au lieu de les revêtir d'un toit en planche, les habitants les couvrent de feuilles de troulier ou de bananier. Les plantations de ce district sont riches et belles.

Deux naturalistes anglais allaient partir de George-Town pour explorer, aux frais de la Société de géographie de Londres, le cours du Masaroni et de quelques-uns de ses affluents. Je demandai à me mettre en tiers dans cette reconnaissance. Ils y consentirent. Nous nous embarquâmes le 20 août sur un canot qu'escortait une petite pirogue de chasse. Nos provisions étaient : dix douzaines de couteaux, une douzaine de coutelas, six douzaines de pièces de calicot, cinq livres d'hameçons, une provision de colliers de rassades, des aiguilles et des épingles, des rasoirs et des miroirs, vingt livres de poudre, du plomb et des pierres à fusil, des ciseaux et quatre mousquets. Notre équipage se composait d'un capitaine accawau et de vingt-deux Indiens de sa tribu. Le salaire de ces hommes consistait en une pièce de cotonnade, un coutelas et quatre couteaux pour chaque homme de l'équipage. Le capitaine devait avoir une pièce de calicot et un mousquet. L'accord était fait non par jour, mais pour tout le voyage.

Le premier soir, nous couchâmes sur l'île de Caria, à trois milles environ du dernier poste anglais établi sur le fleuve. A la hauteur de cette île, le Masaroni commence à prendre sa physionomie spéciale. Les deux côtés du fleuve y sont rarement visibles à la fois, tant son cours est entrecoupé d'îles vertes et touffues. Caria était autrefois un poste hollandais, jadis cultivé, aujourd'hui désert :

quelques plants de cacao encore debout y indiquent seuls le passage du travail humain. Plus loin, et près d'une petite île qu'occupe un ménage caribi, commencent les rapides ou raudales du Masaroni. Celui de Warimambo, que nous franchîmes dans la première journée, ressemblait aux sauts les plus tourmentés de l'Oyapock. Il fallut que notre équipage sautât hors du canot pour le pousser au milieu de ce labyrinthe tantôt calme tantôt écumeux. Nous eûmes huit de ces sauts à franchir dès la première journée.

Le lendemain, après une halte à Aramatta, petit campement indien, nous vînmes bivouaquer à Cupara. Déjà notre vie voyageuse se réglait, grâce à notre équipage. Chaque matin, à peine éveillés, nous trouvions notre café prêt, et chauffé sur ce même feu où les Indiens faisaient bouillir leur soupe au poivre. L'habitude de ces sauvages est de manger dès le matin. Quand ils ont pris ce premier repas, peu leur importe de rester sobres tout le jour, pourvu que, de temps à autre, ils puissent s'humecter le gosier avec quelques gorgées de *pywori*, boisson composée d'eau chaude et de cassave. Ils boivent tant de cette liqueur, sans compter celle qu'ils boivent à leurs repas, qu'il faut en emporter avec soi des provisions énormes. Notre journée de marche commençait ordinairement à sept heures et finissait à trois ou quatre, suivant qu'on trouvait plus tôt ou plus tard une place commode pour le campement. Un sable sec, entouré d'arbres, tel était notre bivouac favori. Là on avait toujours de l'espace pour se promener, un bassin pour se baigner et des perches pour y suspendre les hamacs. Cela valait mieux que les carbets indiens, toujours infects et pleins de moustiques.

Les Indiens que nous rencontrâmes d'abord étaient des Accawaus. Nous leur achetâmes des paquets de *hat-arry*, sorte de vigne qui porte une petite touffe de fleurs bleuâtres, produisant une cosse de deux pouces de long, avec des féveroles grises au nombre de dix. La racine contient une sorte de lait gommeux, puissant narcotique dont les Indiens se servent pour empoisonner l'eau où vit le poisson. Ils battent cette racine avec des bâtons fort durs jusqu'à ce qu'elle soit en filasse, la font macérer ensuite dans une eau qui en devient blanchâtre, puis versent cette infusion dans le lieu qu'ils ont choisi pour la pêche. Quand cette eau empoisonnée a été répandue dans quelque bassin, au bout de vingt minutes environ, on voit paraître à la surface tous les poissons qu'il contient, et les Indiens peuvent alors ou les prendre avec la main, ou les *flécher* avec facilité. Le poisson, du reste, n'est pas détérioré par l'atteinte du poison; il ne se gâte pas plus vite, ainsi tué, que pris de toute autre manière.

Le long de son cours, le Masaroni forme une foule d'anses ou de lacs dormants qui semblent la conséquence nécessaire de ces raudales dans lesquels le fleuve tourbillonne. Nous franchîmes ainsi l'anse de Cabouny, celles de Massawine, de Pounouny et d'Acouva. Sur ce dernier point, le cours du Masaroni se dégage un peu de ces myriades d'îles qui lui donnent l'aspect d'un interminable archipel. L'horizon s'étant agrandi, nous pûmes voir la *Table d'Arthur*, le premier point visible des montagnes de Saint-George, grande chaîne de la Guyane centrale.

Devenu plus calme et plus grandiose, le Masaroni tourne alors de nouveau vers l'ouest, et prend l'apparence d'un vaste lac dominé par cette *Table d'Arthur*, véritable montagne atlantique auprès des terres basses et noyées de la Guyane littorale.

Plusieurs journées pénibles nous conduisirent à l'anse Corobung. La scène qu'elle offre n'a pas, ne doit point avoir, sous le ciel rien qui la surpasse ou qui l'égale. L'eau de cette anse, quoique parfaitement transparente, affecte dans son ensemble un ton chocolat, et les sables environnants viennent s'y briser en nuances pourpres. La crique change souvent de direction; et, à chaque coude, se présente une longue bande de sable blanc, mat et triste, qui tranche désagréablement avec la couleur de l'eau. En général, le paysage n'a point de plan intermédiaire. De tout le circuit du bassin noir et calme, bordé d'une ligne uniforme d'arbres, s'élève, comme un décor magique, une colline verticale de quinze cents pieds d'élévation, colline éloignée en réalité, mais si étrangement menaçante, qu'on croirait la voir à toute minute tomber dans ce lac qu'elle surplombe, pour barrer la route aux navigateurs. Entre ces murs de roches, et jetés à travers le fleuve, paraissent de loin en loin des blocs énormes de granit qui semblent vouloir emprisonner les eaux et livrer à peine passage aux plus petites barques. Au delà seulement se présente le bassin, noir comme de l'encre, et bordé d'une bande de sable crayeux qui fatigue l'œil.

Du bassin de Corobung nous remontâmes jusqu'à la crique de Coumarow. Cette cascade est une des plus magnifiques que l'on puisse voir; l'eau s'y précipite d'une hauteur de quatre cents pieds, avec un tel fracas et un tel volume que nos oreilles en étaient brisées, et qu'un nuage d'écume couvrait tous les environs. Ce lieu avait une physionomie austère et sauvage : d'un côté, des forêts impénétrables; de l'autre, des chaînes de montagnes échelonnées à perte de vue; puis, sur le devant du tableau, cette cascade à la voix terrible, dont la nappe se nuançait, dans ses cent pieds de largeur, de toutes les couleurs du prisme solaire.

Dix-huit jours s'étaient écoulés depuis mon départ de George-Town, et il était à craindre que je ne trouvasse plus sur la rade le caboteur en charge pour Cumana. Je dis adieu à mes compagnons de route, et, louant un canot indien, je redescendis seul le Masaroni. Ce trajet eut lieu avec la rapidité de la flèche. En trente-six heures la distance était franchie; nous glissions sur les cascades du fleuve, rasant la mousse du rocher, souvent même en effleurant les pointes aiguës. Nulle vitesse n'est comparable à celle qui nous poussait alors : nous faisions douze milles à l'heure. Arrivé près de l'embouchure de la rivière, j'y trouvai un village de Warrows, dont quelques carbets construits sur pilotis offrent une demeure sèche et commode sur une plaine tout inondée. Après une halte de quelques heures dans ce village, je me rembarquai et j'arrivai à George-Town le 15 septembre. Mon caboteur s'y trouvait encore. Il ne fut prêt à partir que le 19; ce qui me donna le temps de résumer mes souvenirs sur les Guyanes et de compléter par quelques documents généraux, recueillis sur les lieux, la somme de mes observations personnelles.

CHAPITRE X

GUYANES. — RÉSUMÉ HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

On doit à Colomb la découverte de la Guyane. Après avoir reconnu la Trinité, il vit, le 11 août 1498, ce continent américain, auquel il conserva le nom indigène de *Terre-de-Paria*. Plusieurs dangers qu'il courut aux bouches de l'Orénoque, qu'il nomma *Bouches du Serpent*, le forcèrent à s'éloigner, sans avoir achevé sa découverte.

L'année suivante, Alphonse Ojeda, Jean de La Casa et Frédéric Vespuce furent plus heureux; ils visitèrent toute la côte, en s'avançant vers l'ouest. Après eux, Diégo de Ordaz tenta vainement de s'y établir. Vivement repoussé par les indigènes, ce fut lui qui créa la fable de ce *Dorado*, de ce lac Parina, dont l'or et les rubis jonchaient les rives. A ces récits, Diego de Ordaz et Gonzale de Ximenès voulurent tenter l'aventure; ils entraînèrent une foule d'Espagnols qui périrent presque tous au milieu de ces immenses solitudes. Cependant Diégo de Ordaz avait obtenu de Charles V le monopole d'une exploration au pays de Dorado. Après diverses tentatives infructueuses, il finit par fonder la ville de San-Thomé, à soixante lieues de l'entrée de l'Orénoque, au confluent du Carony. Ce village ne compta jamais plus de 150 habitants.

Au bruit des conquêtes espagnoles dans le Nouveau-Monde, les ambitions rivales se réveillèrent. Les Anglais, à leur tour, songèrent à la Guyane et à ce fabuleux Dorado qui passionnait tant de têtes. Après Walter Raleigh vint Laurent Keymis, qui ne fut guère plus heureux.

Ce fut vers 1624 que les Français parurent pour la première fois dans la Guyane. Quelques marchands de Rouen, fixés à Sinnamary, mirent en produit les plaines environnantes. Leur exemple fut imité; la Compagnie du cap du Nord envoya des planteurs à Cayenne; et dès lors cette colonie eût pu devenir florissante, sans les divisions intestines qui la déchirèrent. En 1669, ce territoire que l'on nommait pompeusement la France équinoxiale, passa entre les mains de la Compagnie des Indes occidentales qui, à peine installée, fut obligée de lutter contre les Hollandais, ses voisins et nos ennemis. La colonie de Surinam devint l'antagoniste implacable de la colonie de Cayenne. En 1676, cette dernière fut conquise par les forces bataves, mais reprise bientôt après par le maréchal d'Estrées. Comme représailles, le gouverneur français Ducasse essaya, en 1688, de surprendre Surinam, d'où il fut repoussé avec perte. Vers le même temps les Portugais fondèrent leur Guyane et leur établissement de Macapa.

Il serait trop long de suivre le mouvement progressif de ces quatre possessions coloniales. Les Hollandais, plus industrieux, plus actifs, plus persévérants que les autres colons, eurent bientôt déterminé en leur faveur une suprématie qui n'a jamais pu s'effacer depuis. L'établissement français resta longtemps une misé-

rable et insignifiante bourgade. En 1723, Cayenne ne comptait que 90 colons, 125 Indiens et 1.500 nègres. En 1763, Louis XV voulant essayer de lui imprimer un mouvement de progression, 15,000 hommes furent transportés dans la Guyane française, et on leur céda en propriété tout le terrain qui va de l'anse Cayenne à la rivière de Kourou. Un vaste système de défrichement devait ainsi donner une nouvelle face à la colonie; on croyait que des bras suffiraient pour renouveler la contrée. Malheureusement les nouveaux colons, amollis par le climat, affaiblis par les fièvres, énervés par la débauche, trompèrent les prévisions des colonisateurs. Sur les 15,000 hommes partis de France, il en périt 12,000; trente-trois millions furent dépensés, sans qu'il en résultât une seule création utile.

La Guyane a été, depuis, bien tourmentée par les grands ébranlements de la politique européenne. Presque dépossédée par les Anglais, la Hollande a été obligée de leur céder le plus magnifique lot de son territoire. La France elle-même, longtemps privée de Cayenne, ne l'a retrouvée qu'à la paix. Si cette paix se prolonge, si les colons persistent dans la voie d'amélioration où ils sont entrés récemment, la Guyane française atteindra une immense importance; car le sol en est riche, arrosé, fécond; il n'attend que des capitaux et des bras. Une mesure d'une politique éclairée récemment prise par le gouvernement Français décidera peut-être dans peu d'années du sort de la partie de la Guyane qui nous appartient. Nous voulons parler de l'établissement pénitencier qu'il vient de fonder sur les îles du Salut.

La Guyane se compose de deux parties : le littoral, qui est visiblement un terrain d'alluvion, et la contrée intérieure, où commencent les chaînes montueuses, dont l'étude géologique n'est pas encore bien avancée. Le sol peut se diviser en deux espèces très-distinctes, les terres basses et les terres élevées. Ces dernières ont d'abord attiré les planteurs. On incendia les forêts, et sur leurs cendres même, utilisées comme engrais, on obtint de magnifiques récoltes. Mais bientôt les eaux pluviales emportèrent au loin la première couche de terre végétale, et le roc resta à nu. Ce ne fut que plus tard que l'on reconnut le gisement du véritable sol propre aux plantations. On dessécha alors des savanes marécageuses au moyen de saignées et de coupures, et l'on y créa des cultures durables à l'abri de l'atteinte des éléments. Là prospèrent la canne à sucre, la cacaotier, le caféier, et les autres espèces intertropicales.

Les forêts de la Guyane abondent, en magnifiques essences, l'acajou, le bois de rose, le bois violet, le bois satiné, et toutes sortes de bois résineux et oléagineux. Parmi les plantes médicinales, on y trouve le sassafras, le gaïac, le tamarin, le copahu, la salsepareille et l'ipécacuanha. Les arbres fruitiers sont ceux des Antilles, le citronnier, l'abricotier, le pitanga ou cerisier, le goyavier, l'acajou à pommes, le corossolier, le bananier, le cocotier. Les plantes utiles sont nombreuses aussi; on y cultive l'igname, la patate, le manioc, le maïs. Les raquettes et divers aloès, puis une foule d'espèces grimpantes ou rampantes, achèvent de caractériser la magnifique végétation de ce territoire.

Les animaux particuliers à cette zone sont le tapir, le jaguar, les singes en espèces innombrables, les pécaris, les cerfs et les daims. Les animaux domestiques d'Europe ont réussi dans les Guyanes. Quant aux oiseaux, ils y fourmillent en espèces magnifiques. L'autruche d'Amérique parcourt ces savanes immenses; des vautours, des flamants qui peuplent les bords des fleuves, des aras rouges et bleus, des tangaras, des toucans, des colibris, des cotingas : cette longue liste n'offre qu'une nomenclature incomplète des espèces les plus communes. La nomenclature des poissons n'est pas moins riche : le machoiran, poisson de mer qui combat l'espadon; les raies, la loubine, le mulet, et une foule d'autres. Les crabes abondent sur toute la grève, où ils se creusent des espèces de terriers. Les indigènes leur donnent la chasse et en sont très-friands. Enfin, parmi les insectes, il faut citer d'incommodes moustiques, des fourmis de diverses sortes, des scorpions et des araignées hideuses.

CHAPITRE XI

COLOMBIE. — CUMANA. — ILE MARGUERITE. — PRESQU'ILE D'ARAYA.

Au bout de quatre jours de navigation côtière, on signala devant nous l'île de la Trinidad, si longtemps espagnole, aujourd'hui anglaise.

Située en face des bouches de l'Orénoque, la Trinidad a la forme d'un carré long; les géographes espagnols la comparaient à un cuir de bœuf. Elle a soixante mille de l'est à l'ouest, et quarante-cinq milles du nord au sud. Entre cette île et le continent s'étend le golfe de Paria, que se disputent la mer et le fleuve, bassin tourmenté dans lequel l'Orénoque se décharge par plusieurs bouches. Ce mouvement des eaux rend ce bras dangereux et presque innavigable pour les navires; des bancs de sable qui se déplacent, des courants sous-marins, et des tourbillons impétueux en font comme un vaste et périlleux Charybde que fuient les navigateurs. C'est la fameuse *Bouche du Dragon*.

Le port principal de la Trinidad, Puerto-España (aujourd'hui Spanish-Town), fait face aux bouches du fleuve, mais à une distance de douze lieues, et quand l'action des eaux a déjà été amortie par les terres méridionales de la Trinidad. Puerto-España est une grande ville de dix mille âmes, avec un fort beau môle en pierre qui s'avance jusqu'à deux cents mètres dans la mer. Après la baie Charagaramus, située à trois lieues dans l'ouest, c'est le havre le plus sûr d'une île qui en compte plus de vingt.

Serrant de près toute la côte orientale de la Trinidad, nous pûmes suivre les mouvements de terrain de cette île, soit qu'elle se prolongeât en grèves basses et boisées, soit qu'elle projetât ses mondrains verdoyants et fertiles. Nous doublâmes ainsi la pointe de Guataro, celle du Mancenillier, puis enfin la pointe de la Galère,

qui termine la Trinidad au nord; après quoi notre caboteur laissa porter a l'ouest pour aller attaquer le port de Cumana.

Il était dix heures environ; nous étions en face de l'île Cubagua, jadis célèbre par la pêche des perles, et en travers du cap Macanao, pointe occidentale de l'île Marguerite, quand deux pirogues accostèrent la goélette. C'étaient des pêcheurs guayqueries qui venaient nous offrir du poisson et des fruits. Les vivres frais nous manquant, on leur acheta tout ce qu'ils portaient en poissons, et en bananes. Ces Guayqueries appartenaient à cette tribu d'Indiens indigènes qui habite les côtes de la Marguerite et les faubourgs de la ville de Cumana. Nulle race de la Terre-Ferme, à l'exception des Caraïbes de la Guyane, n'est plus belle que la race des Guayqueries; nulle, sans exception, n'est plus honnête, plus sûre, plus fidèle. Le roi d'Espagne, dans ses cédules, les nommait « ses chers, nobles et loyaux Guayqueries. » Nus jusqu'à la ceinture, cuivrés, musculeux, on les prendrait pour des statues de bronze. Leurs pirogues sont construites d'un seul tronc d'arbre, et chacune d'elles porte de douze à vingt hommes.

Ces embarcations indigènes venaient de nous quitter, lorsqu'une chaloupe vint à nous. C'était le bateau lamaneur, qui devait nous piloter jusque dans le golfe de Cariaco, cette vaste baie de Cumana où tiendraient toutes les flottes de l'univers. Pendant le trajet, je pus saisir mieux que la veille l'ensemble de cette marine et de ce paysage. Devant nous, se déployait ce vaste bassin de Cariaco, long de trente-cinq milles sur six à huit milles de large. Ce golfe est aussi sûr, aussi calme qu'un lac méditerranéen. Là, jamais de ces ouragans qui passent sur les Antilles et y balaient tout au niveau du sol; point de ras de marée, point d'envasement, point d'écueils même, si ce n'est un bas-fond, celui du *Morne-Rouge*, qui a neuf cents toises de l'E. à l'O., écueil tellement accore, qu'on peut le raser sans le moindre péril.

Sur la plage, en face de nous, se déroulait comme un ruban le rio Manzanarès, dont une double allée de cocotiers, élancés en parasols gigantesques, signalait de loin tous les coudes et tous les méandres. La double plaine qui le borde se paraît de touffes vertes de casses, de capparis et de mimoses arborescentes, qui arrondissent leurs têtes en champignon. Sur le ciel d'un bleu pur se découpait, humide de la rosée du matin, la feuille pennée du palmier, tandis que sur les mornes blanchâtres se groupaient des cierges, des raquettes et des cactiers cylindriques. La grève, à son tour, prenait de la vie; elle s'animait de légions d'alcatras, d'aigrettes et de flamants qui semblaient saluer le réveil de la nature par leurs cris et par les battements de leurs ailes.

La ville dominait sur ce cours d'eau, sur la plaine et sur la mer. Adossée à une colline nue et commandée par un château, Cumana élance, au-dessus de ses terrasses, des tamariniers et des cocotiers gigantesques, qu'on pourrait prendre pour autant de mâts de pavillon. De tous les environs, les rives du Manzanarès sont seules vertes et fraîches; le reste est triste et poudreux. La colline de Saint-Antoine, isolée, blanche et nue, composée de brèches à pétrifications marines,

fait réverbérer sur tout le territoire une chaleur qui le dessèche. Plus loin, vers le sud, se déroule un vaste et noir rideau de montagnes, alpes calcaires de la Nouvelle-Andalousie. Cette cordillère de l'intérieur, sauvage et boisée, se lie par un vallon couvert d'arbustes aux terrains plats et argileux de Cumana.

A peine notre petite goëlette était-elle mouillée devant le Manzanarès, que vingt pirogues de Guayqueries se présentèrent pour nous conduire sur la plage. Je descendis dans l'une d'elles et gagnai l'embarcadère situé sous la batterie de la Boca, au delà de la barre de la rivière. De ce point à la ville même existe une distance d'un mille environ, qu'il fallut parcourir à pied au milieu d'une plaine sablonneuse. Une demi-heure de marche pénible me conduisit au faubourg des Guayqueries, jolie bourgade aux maisons régulières et blanches. Je traversai promptement le faubourg; et, franchissant le Manzanarès sur un joli pont de bois, je me trouvai dans la ville.

Je descendis dans la meilleure hôtellerie, au dire du moins du Guayquerie qui se chargea de m'y conduire. Arrivé sur le seuil, j'y aperçus le maître de la maison étendu sur une chaise et fumant son cigare avec un calme indicible. Quand il me vit avancer vers lui, à peine se priva-t-il d'une aspiration de fumée. « Juanita, dit-il, recevez ce seigneur étranger qui vient loger chez nous. » A cet appel, une jeune enfant parut, la fille de l'hôtellier, à ce que je crus d'abord. C'était sa femme; elle avait quinze ans, des yeux expressifs et noirs, des traits réguliers, quoiqu'un peu fiers, des formes si juvéniles qu'on souffrait à la sentir déjà en la possession d'un homme. On eût dit un de ces gracieux boutons destinés à se flétrir avant l'heure de l'épanouissement. On m'eut bientôt installé dans une petite chambre assez propre pour une hôtellerie espagnole, et ayant vue sur le paysage et sur le golfe. Moyennant huit demi-réaux par jour, j'avais à déjeuner des viandes froides, du poisson, du café ou du thé, ou bien l'inévitable chocolat espagnol. Au dîner, c'était une profusion de mets tous variés et fort bons, s'ils n'eussent été trop relevés d'épices. D'excellent vin d'Espagne arrosait les repas. Cumana est une ville de cocagne, une terre de promission pour le gastronome à petits moyens.

Le lendemain, je sortis pour parcourir la ville. Elle a un aspect assez pauvre. Ses monuments se réduisent à deux églises et à deux couvents d'hommes. La population de Cumana, forte en 1802 de 24 à 26,000 âmes, n'a fait que décroître depuis lors. A mon passage on n'y comptait guère plus de 12,000 habitants. Cette population est en général polie, grave, affectueuse. Les jeunes gens passent rarement en Europe pour s'instruire dans nos écoles; on les élève assez bien sur les lieux même. Cette jeunesse ne semble pas aussi dissipée que l'est en général la jeunesse créole; elle a de la conduite, du goût pour le travail. Les arts mécaniques, le commerce, la navigation, font partie des enseignements pratiques dont se compose cette éducation sagement entendue.

La vie commerciale forme la base de l'existence cumanaise. Le commerce de détail y appartient presque tout entier à des Catalans, à des Biscayens et à des

Canariens. Ces négociants sont ordinairement des matelots arrivés à la fortune à force de travail et d'économie. Les Catalans dominent dans le nombre, et forment entre eux une espèce d'association qui s'étend jusqu'aux nouveaux débarqués. Qu'un Catalan, qu'un pauvre habitant de Siges ou de Vigo débarque sur le môle, vingt compatriotes, vingt Pulperi catalans ou galiciens se le disputeront pour l'avoir chez eux comme intendant, comme commis, comme associé. C'est une fraternité touchante, mais trop exclusive. Du reste, les sujets catalans justifient presque tous cette préférence nationale; ils sont à la fois laborieux, fidèles, et pleins d'activité. Avant que la colonie catalane fût venue donner au pays un élan industriel, les Cumanais négligeaient une foule de produits de leur territoire.

Après ce premier coup-d'œil jeté sur ce qui m'entourait, je quittai la ville sous la conduite d'un guide noir, et me dirigeai vers le faubourg des Guayqueries. J'arrivai ainsi sur les bords du rio Manzanarès, qui, né dans les savanes élevées, descend vers la mer par la pente méridionale du Cerro San-Antonio. Cette rivière a des eaux limpides dans lesquelles se mirent des mimoses, des ceibas, des érythrinas d'une taille gigantesque. A chaque heure du jour, son courant est brisé par la foule des baigneurs. Les enfants de Cumana passent leur vie dans l'eau, si bonne sous ces latitudes. Tous les habitants, les dames les plus riches, les jeunes demoiselles de bonnes maisons, savent nager. On se baigne en famille. Le bain est un acte essentiel de la journée. Quand on se rencontre le matin, on ne se demande pas « quel temps fait-il? » mais bien « les eaux du Manzanarès sont-elles fraîches aujourd'hui? » On prend quelquefois le bain le soir. Des sociétés tout entières, vêtues d'habits fort légers, s'assoient sur des chaises disposées en cercle dans l'endroit le plus frais du courant. Elles y passent la veillée, servies par des noirs qui viennent leur porter quelques verres de limonade ou leur présenter des cigares. L'eau est un bienfait par de telles ardeurs caniculaires, et les ondes du Manzanarès sont si peu tourmentées que nul danger n'y existe pour les baigneurs.

J'avais traversé le pont de bois du Manzanarès, et je me trouvais alors dans le faubourg des Guayqueries avec la pensée de louer une de leurs barques pour un petit voyage scientifique. L'île Marguerite étant peu fréquentée, je désirais la voir et me faire ensuite débarquer sur la pointe d'Araya, d'où je serais revenu à Cumana, en faisant le tour complet du golfe de Cariaco, moitié par terre, moitié par mer. Moyennant dix piastres, l'affaire fut conclue, et le jour du départ arrêté pour le 15 octobre. Outre le faubourg des Guayqueries, on en compte deux autres plus petits et moins importants, celui de Serritos, où croissent de fort beaux tamariniers, et celui de Saint-François. Je parcourus l'un et l'autre, et poussai cette reconnaissance jusqu'au château Saint-Antoine qui commande la ville.

Le château Saint-Antoine, bâti sur une colline nue et calcaire, n'est élevé que de trente toises au-dessus des eaux du golfe : dominé lui-même par un sommet nu, il commande la ville et se détache en clair sur le rideau sombre des monta-

gnes. Du haut de ce fort, la topographie littorale se dessine d'une manière exacte et nette. Cumana se présente comme assise sur un delta dont le château serait le sommet, et que continueraient les petites rivières de Manzanarès et de Santa-Catalina. Ce petit territoire est un terrain couvert de mammeas, d'achras, de bananiers, que les Guayqueries cultivent dans leurs petits jardins. De là aussi se révèle tout le système géologique de cette zone rocheuse.

Le soleil descendait à l'horizon, quand je quittai le château Saint-Antoine. Je pris la route de la plage qu'animait alors la foule des promeneurs attirés par la brise du soir. Les bords du Manzanarès et du rio Santa-Catalina étaient aussi couverts de monde; tandis que la population de couleur, occupée aux travaux de la plaine des Charas, retournait gaiement vers le faubourg des Guayqueries. Tout ce paysage était vivant et gai; il contrastait avec ce mur élevé de vertes et noires cordillères qui formaient le fond du tableau. Des forêts majestueuses, des oiseaux aux magnifiques et brillantes envergures donnaient à cette nature un air de grandeur originale et d'harmonie imprévue. Les hérons pêcheurs et les alcatras au vol pesant, les gallinazos volant par myriades, semblaient régner sur cette grève plutôt que les hommes.

L'aspect serein du ciel et des eaux semble, dans le territoire de Cumana, former contraste avec les déchirements de la charpente montagneuse. Ce contraste s'explique quand on sait à quels bouleversements est exposée la côte de la Nouvelle-Andalousie. Nul ouragan n'y sévit; mais d'horribles tremblements de terre s'y font sentir de temps à autre.

Le golfe de Cariaco (et les Indiens ont conservé la tradition de ce cataclysme) fut ouvert il y a quatre siècles par une secousse violente, qui jeta une mer entière dans cette fissure béante. Les naturels en parlèrent à Colomb, à l'époque de son troisième voyage. En 1530, de nouveaux ébranlements eurent lieu; la mer inonda les terres; et, dans les montagnes de Cariaco, s'ouvrit une cavité profonde, d'où jaillit une grande masse d'eau salée, mêlée d'asphalte. D'autres tremblements de terre successifs se firent sentir depuis cette époque, et l'Océan déborda bien des fois sur les terres arables. Enfin, le 21 octobre 1766, la ville de Cumana fut entièrement détruite. Peu de minutes suffirent pour en mettre toutes les maisons au niveau du sol, et la côte entière trembla pendant près d'une année. Il fallut bivouaquer dans les rues. Pendant que le sol oscillait, l'atmosphère semblait se résoudre en eau. Des ondées continuelles donnèrent à ces champs, d'ordinaire si secs, une fécondité incroyable, et les Indiens, au lieu de s'effrayer à la vue de ces désordres, disaient que l'ancien monde n'allait disparaître que pour faire place à un nouveau, bien plus agréable à habiter.

En 1797, les mêmes malheurs se reproduisirent. Cette fois, au lieu d'un simple mouvement oscillatoire, le sol éprouva une commotion de bas en haut, et en peu de minutes la ville fut une vaste ruine. Heureusement qu'une petite ondulation s'était fait sentir avant que le coup décisif et fatal arrivât. Les habitants eurent le temps de se sauver en poussant le cri ordinaire : *Misericordia! tembla! tembla!*

Les indigènes ont, du reste, presque toujours le pressentiment de la catastrophe. Les animaux, dont les organes sont plus aptes que les nôtres à saisir les émanations tellurines, semblaient aussi, par leurs inquiétudes et par leurs cris, deviner et annoncer le désastre. Une demi-heure avant celui de 1797, une forte odeur de soufre se fit sentir près de la colline du couvent de Saint-François, des flammes sortirent également le long du Manzanarès, près de l'hospice des Capucins, et dans le golfe de Cariaco, près de Mariguitar.

Je continuai ainsi pendant deux jours encore mes excursions dans la campagne de Cumana. L'une d'elles me conduisit dans une plaine riante située près du faubourg des Guayqueries, et couverte de petites cases en roseaux qui forment les laiteries du pays. Ces fermes sont la propriété des créoles espagnols. Ils y vivent heureux et tranquilles, satisfaits des petits revenus de leurs bestiaux et de leurs champs. Plus d'une fois, quand j'entrais dans ces fermes américaines, j'apercevais des couples gracieux dansant au son d'instruments du pays. La plus jolie de ces scènes me fut offerte dans une métairie de la plaine des Charas. Sous un hangar, deux artistes indiens promenaient leurs doigts sur une espèce de harpe fabriquée dans le pays, tandis qu'un noir contrefait et bossu marquait la mesure en agitant une calebasse remplie de pois secs, qui résonnaient comme des castagnettes.

Une autre scène d'une nature moins gaie et plus touchante, attira mes regards sur les bords du rio Santa-Catalina. C'était bien encore une danse, mais une danse funèbre. Des Indiens et des nègres célébraient ce qu'ils appellent un *Velorio*. Un enfant mort récemment était placé sur une table à la porte de la maison, froid déjà, et tenant une croix dans ses mains jointes et crispées. La pauvre mère pleurait en silence, assise à ses côtés : les autres assistants exécutaient une danse du pays, sautant sur un pied et frappant des mains, tandis qu'accroupies autour d'eux, des femmes battaient la mesure. On dansait et on chantait en l'honneur de l'âme du petit ange, pour qu'elle allât droit vers le ciel, d'où elle était venue. Cette mère en pleurs auprès de son enfant, en face de ces hommes qui gambadaient et de cette musique qui détonait, le chagrin et la gaieté, la mort et la résurrection, tout ce tableau formait un contraste qui laissait dans l'âme une teinte de mélancolie douce et vague.

Le jour suivant, je partis avec mon pilote guayquerie. A six heures du matin, ma petite barque mit à la voile; à midi, elle était mouillée sur l'île Marguerite, devant Pampatar, port principal de l'île. Cette côte paraissait en général ingrate et triste. A peine quelques cactiers arborescents et quelques mimoses hérissées de pointes se montraient-ils sur la grève. Quelques chèvres, quelques mulets paissaient çà et là, et semblaient demander à une terre ingrate plus qu'elle ne pouvait leur fournir. De charmants colibris et des troupiales animaient seuls la monotonie de cette scène désolante. Après une halte à Pampatar, je pris une monture pour me rendre à l'Asuncion, capitale de l'île, située dans l'intérieur des terres. L'Asuncion est une ville petite, mais assez bien bâtie. Les autres postes à citer sur l'île sont Pampatar, beau et large bassin que commande une forteresse, centre

d'un commerce actif de contrebande avec le littoral colombien; puis Pueblo-de-la-Mar, rade foraine, située à quelques lieues à l'ouest de Pampatar; enfin Pueblo-del-Monte, port difficilement praticable à cause d'un récif qui en barre l'entrée.

L'île Marguerite fit longtemps partie de la province espagnole de Cumana. Aujourd'hui elle est terre colombienne. Cette île se divise en deux parties qui communiquent entre elles par un isthme ou une chaussée naturelle qui n'a guère plus de quatre-vingts à cent pas de largeur, sur dix à vingt pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Le point culminant est la montagne de Macanao, dont le sommet de schiste micacé sert de reconnaissance aux navires qui veulent attaquer le port de Cumana. L'île a seize lieues marines dans sa plus grande longueur. Elle peut compter 16,000 habitants.

Au bout de deux jours passés dans l'île Marguerite, je me rembarquai sur le bateau du patron guayquerie, qui devait me laisser en passant à la pointe d'Araya. Le trajet se fit de nuit, par un ciel magnifiquement étoilé, et sur une mer à peine ridée par la brise. Des peaux de jaguar étendues au fond de la barque formaient une couche sur laquelle je m'étendis. Quand je me réveillai, le jour naissait, et nous abordions vers la tête du promontoire, près de la nouvelle saline. Ce que j'avais devant moi n'était ni une ville, ni un village, ni un hameau; c'était une simple maison, seule debout sur la plaine nue; puis à côté une redoute armée de trois canons. Cette saline, l'une des plus importantes que l'on connaisse, cette saline que les Anglais et les Hollandais ont enviée tour à tour, et dont la tradition historique remonte à Colomb et à Améric Vespuce, n'est pas même aujourd'hui accompagnée d'un petit village. A peine y voit-on sur les récifs de la pointe quelques cabanes de pêcheurs indiens.

Le jour même, je visitai les ruines du château d'Araya. Je traversai d'abord avec mon guide une plaine stérile et couverte d'argile muriatifère, puis deux monticules de collines de grès, et enfin un sentier étroit que la mer bordait d'un côté, et que terminaient de l'autre des bandes de rochers coupés à pic. Ce sentier nous mena au pied des ruines du vieux château d'Araya. C'était un triste et imposant spectacle. Ces murailles croulantes qui posaient sur une montagne couronnée d'agaves, de mimoses, et de cactus en colonnes, ressemblaient moins à des ruines architecturales qu'à ces rochers granitiques découpés en forme bizarre, dont la nature seule fait, à son gré, ou des fronts de palais, ou des aiguilles de temples gothiques. Après un court examen, nous continuâmes notre course jusqu'à une case indienne, dans laquelle nous devions faire une halte pour le repas. Au détour d'un petit bois de raquettes, cette chaumière s'offrit à nous, jolie, propre à l'extérieur, habitée par de bonnes gens qui m'offrirent tout ce qu'ils avaient, du poisson, des bananes et de l'eau exquise, trésor inappréciable sous la zone torride. Cette case faisait partie d'un petit massif d'habitations assises sur les rives du lac salé. On y distinguait même les ruines d'une église, enterrées sous les broussailles. Quand on démolit, en 1762, le château d'Araya, il y avait là un village considérable dont ces cases sont les débris. Le reste de la

population quitta une localité devenue ingrate. Les habitants émigrèrent, les uns à Maniquarez, les autres à Cariaco, d'autres enfin dans le faubourg des Guayqueries. Le plus petit nombre persista à demeurer dans ce site sauvage. Ils y vivent encore au milieu de privations que supporte sans peine leur organisation indolente.

La Marguerite, Cubagua, Coche, la pointe d'Araya, et l'embouchure de Rio-la-Hacha, avaient, chez les Espagnols de la conquête, la réputation que le golfe Persique et l'île Taprobane s'étaient faite chez les anciens. On y pêchait en grande quantité des perles, d'un débit sûr et prompt sur le continent européen. Mais, depuis cette époque, elles y sont devenues beaucoup plus rares, et celles qu'on trouve encore sont d'une qualité fort inférieure. L'aronde aux perles est d'une constitution plus délicate que la plupart des autres mollusques acéphales. L'animal ne vit que neuf à dix ans, et c'est dans la quatrième année que les perles commencent à se montrer. Il faut souvent recueillir des masses considédérables d'huîtres avant d'y trouver une seule perle de prix : quelquefois dix mille arondes ne suffisent point pour cela.

Après un séjour de quelques heures dans le village de la Lagune, je me remis en route pour aller coucher à Maniquarez. Le chemin était aride et brûlé du soleil, sans autre verdure que celle des cactiers cylindriques, qui ne fournissent point d'ombre. Je passai devant le château Santiago, construction fort ancienne et remarquable par ses beaux massifs en pierre de taille. Maniquarez est un village célèbre dans cette zone par la fabrication des poteries dont le procédé, livré aux femmes indiennes, remonte aux jours de la conquête. On tire l'argile du voisinage, et les ouvrières, après avoir choisi les morceaux les plus chargés de mica, façonnent, avec une adresse infinie, des vases qui ont deux à trois pieds de diamètre; puis, entourant ces pots de broussailles, elles les font cuire à l'air.

De Maniquarez, je revins à Cumana, et je me préparais à faire une autre course à Cariaco, quand s'offrit à moi l'occasion d'une excursion intéressante dans le pays des Indiens Chaymas. Un naturaliste espagnol, José Figueroa, voulait aller, l'itinéraire de M. Humboldt à la main, y vérifier quelques points importants de géologie et d'histoire naturelle. La partie fut bientôt arrangée entre nous.

CHAPITRE XII

CUMANACOA. — VALLÉE DE CARIPE. — GROTTE DU GUACHARO. — CARIACO. — INDIENS CHAYMAS.

Nous quittâmes Cumana le 25 octobre, au lever du soleil, munis du bagage le plus mince possible, guidés par deux Indiens et accompagnés de deux bêtes de somme. Après avoir franchi le petit plateau qui domine Cumana, nous nous engageâmes dans les hautes chaînes de l'intérieur, véritables Alpes américaines.

La nature changeait d'aspect dans ces zones élevées; elle affectait des formes plus grandioses et plus sauvages. Les portions de terrains cultivés ne se présentaient plus que de loin en loin. Les cases des métis, les enclos solitaires devenaient rares ; au delà des sources du Quetepe, on n'en voyait plus. Ce fut à cet endroit que nous commençâmes à gravir l'*Imposible*, chaîne aride et escarpée, boulevard de Cumana en cas d'invasion. Son double versant n'est que roc et sables. La végétation reparaît seulement dans le vallon intérieur, au pied du pic. Là, commence une fort belle forêt, où croissent des cuspas (le quinquina de la Colombie), des cecropias aux feuilles argentées, des dorstenias qui cherchent un sol humide, ou bien encore des papayers et des orangers à l'état sauvage. Ces arbres ont tous leurs festons et leurs arabesques de lianes, qui grimpent jusqu'au faîte, et passant ensuite d'une cime à l'autre, à cent pieds de hauteur, se promènent ainsi sur toute la forêt. Çà et là, de branche en branche, voltigeaient des essaims d'oiseaux : ici, des carouges élégants ; là, des aras richement vêtus.

Une allée d'iaguas, sorte de bambousiers, nous conduisit à San-Fernando, village de Chaymas, de cent vingt feux environ. Les cases de ces Indiens n'étaient point isolées et entourées de jardins, mais elles s'alignaient en véritables rues coupées à angle droit. Les murs minces et frêles étaient de terre glaise, raffermie par des lianes. Dépendance de la mission de Cumanacoa, San-Fernando a un aspect d'ordre et d'aisance; elle rappelle les hameaux moraves. Outre son jardin, chaque Indien cultive le *conuco* ou champ commun, dont les revenus sont affectés à l'entretien de l'église. Sur la route de San-Fernando à Cumanacoa, se trouve le petit hameau d'Arenas, qui eut une certaine réputation dans le monde savant, au commencement de ce siècle. C'était là, en effet, qu'avait vécu ce Lozano, ce laboureur chayma qui allaita son fils pendant cinq mois, en lui donnant à teter deux ou trois fois par jour.

Cumanacoa, où nous arrivâmes le 27 octobre, est le poste le plus important de cette vallée. La ville, placée au pied de montagnes sourcilleuses et dans une plaine circulaire, peut compter 2,300 âmes. Elle fut fondée en 1717 par Domingo Arias. Située sous la zone équatoriale, Cumanacoa n'en éprouve pas les ardeurs; son climat est tempéré, pluvieux et même froid. Parmi les montagnes qui dominent la vallée, les plus hautes sont le Cuchivado et le Turiquimini. Il faut gravir la rampe de cette dernière, pour aller à la vallée de Caripe, l'un des sites les plus délicieux de ces environs. La route qui y mène passe par Sant-Antonio et Guana-Guana, villages situés au milieu de plateaux fertiles. La mission de Caripe était jadis administrée par des moines aragonais, qui en avaient fait une sorte d'Eden, planté de vergers et couvert de moissons fécondes. Quand même la fraîcheur d'un climat toujours tempéré, le spectacle d'une nature agreste et belle, n'y auraient pas attiré les visiteurs, une merveille célèbre dans le pays eût conquis à la vallée quelques explorateurs curieux. Cette merveille était la *cueva* ou caverne du *Guacharo*.

Cette caverne était le but de notre course à Caripe. Arrivé au pied de la sierra

du Guacharo, on longe, sous une voûte de rocs, le torrent qui en sort, jusqu'à ce que la caverne se présente. C'est une ouverture gigantesque haute de soixante et douze pieds sur quatre-vingts de large. De cette immense grotte sort la rivière bordée, même à l'intérieur, d'arbres et d'arbustes, comme si elle y coulait encore à l'air libre et au soleil. L'entrée est si vaste, qu'on peut faire deux cents pas sous la voûte sans qu'il soit nécessaire d'allumer des torches. Au delà de ce point seulement commence la région obscure où vit le guacharo, sorte d'oiseau que les naturels regardent comme particulier à cette caverne. Quand on pénètre sous ces profondeurs, un bruit épouvantable et des cris aigus comme ceux de la corneille révèlent la présence de ces guacharos, qui s'y cachent par milliers. Leurs nids sont suspendus, en forme d'entonnoirs, à soixante pieds de hauteur, dans toute l'étendue de la voûte, qui est ainsi tapissée.

Les Indiens fabriquent, avec la graisse de cet oiseau, une huile qui sert à l'assaisonnement de leurs mets. Pour se la procurer, une chasse annuelle a lieu vers la Saint-Jean. Les Indiens entrent dans la caverne, et, avec de longues perches, ils abattent une partie des nids adhérant aux parois. Les vieux oiseaux défendent leur domicile; ils tourbillonnent sur la tête des chasseurs en poussant des cris horribles; mais les petits tombent à terre et sont éventrés sur-le-champ. On en tue ainsi plusieurs milliers. On les ouvre, on en tire la couche adipeuse qui se prolonge de l'abdomen jusqu'à l'anus; puis on fait fondre et couler, dans des pots d'argile, la graisse de ces jeunes oiseaux. Demi-liquide, transparente et inodore, on la conserve plus d'un an sans qu'elle rancisse. Dans le jabot et l'estomac, on recueille des fruits secs et durs que les naturels nomment *semilla de guacharos*, et dont ils usent comme d'un remède infaillible contre les fièvres intermittentes. Du reste, cette chasse annuelle ne semble pas devoir anéantir la race des guacharos qui pullulent dans ce souterrain.

La grotte de Caripe est une des plus uniformes et des plus régulières que l'on connaisse. La première partie, qu'on pourrait appeler son péristyle, conserve une hauteur de 60 à 70 pieds, sur une étendue de 470 mètres. Dans toute cette partie, la rivière coule paisiblement sur une largeur de 30 pieds. Plus loin, commence la seconde partie de la grotte, où les Indiens ne pénètrent qu'avec effroi, persuadés qu'ils y retrouveront les âmes de leurs ancêtres. S'aventurer là, suivant eux, c'est s'exposer à mourir. Aussi, à mesure que la voûte s'abaissait, nos Indiens poussaient-ils des cris de plus en plus perçants. Il fallut renoncer à poursuivre une exploration qui ne pouvait se faire sans leur concours. Cette crainte des guides a toujours empêché d'achever cette reconnaissance souterraine.

Notre retour de la vallée de Caripe n'eut pas lieu par la route qui nous y avait conduits. Nous tirâmes droit sur le plateau de la Guardia pour aller aboutir à Santa-Cruz et à Cariaco. Dans le cours de ce trajet, on traverse la forêt de Santa-Maria, qui abonde en magnifiques essences d'arbres. Aucune bête féroce ne se montra à nous dans ces bois touffus; mais nous y aperçûmes plusieurs

bandes de singes hurleurs ou alouates. Le plus intéressant de tous était l'araguato (*stentor ursinus*), qui ressemble à un jeune ours par son pelage touffu et brun. La figure de ce singe, d'un bleu noirâtre, est couverte d'une peau fine et ridée; elle a beaucoup d'analogie avec la face humaine. Cet animal a l'œil, la voix, la démarche tristes; même apprivoisé, il conserve cet air mélancolique et sérieux : il ne gambade pas, il ne joue pas comme les petits sagouins. Rien n'est plus plaisant que de voir ces araguatos parcourir toute une forêt de branche en branche. Quand la distance est trop forte, le singe se suspend par la queue; il se balance jusqu'à ce que le mouvement oscillatoire l'ait mis à même de saisir la branche voisine. Cette manœuvre s'exécute à la file et avec une précision admirable. Le chef de la famille commence; les autres suivent.

De la forêt de Santa-Maria, l'œil plongeait sur le golfe et sur Cariaco. Cariaco sourit d'abord au regard; les cases en sont propres, les plantations bien entretenues; mais, sous cette verdure fraîche, la fièvre règne; elle tient couchée sur les hamacs une grande partie de la population. Malgré ce fléau, la ville compte 6,000 âmes; elle a un commerce étendu et des exploitations agricoles fort considérables. Les fièvres régnant alors à Cariaco, nous n'y fîmes pas un long séjour : une barque guayquerie nous ramena à Cumana, où nous arrivâmes le 15 novembre.

Les peuples indiens que nous avions trouvés sur notre chemin appartenaient à la tribu des Chaymas, assez remarquable pour qu'on s'en occupe un instant. Les Chaymas sont d'une petite taille; ils atteignent rarement cinq pieds. Trapus et ramassés, ils ont les épaules larges, les membres charnus, la poitrine aplatie. Ils ont la peau bronzée, le front petit et déprimé, les yeux noirs, les pommettes fortes, les cheveux plats, la barbe rare, le nez proéminent, la bouche grande avec des lèvres larges, le menton court et rond. L'ensemble de leur physionomie est triste, grave, mélancolique. Leurs dents seraient belles, s'ils ne se les noircissaient pas avec des plantes acides.

Les Indiens Chaymas ne sont pas les seuls autochthones de cette portion de l'Amérique méridionale. On y compte encore une foule d'autres tribus. Sans différer sur les points essentiels, ces races ont chacune leurs caractères spéciaux à côté du type général. Le nombre n'en est pas précisément connu. Parmi les Indiens des montagnes que nous avions visitées, les Chaymas sont une des tribus les plus nombreuses. On en compte quinze mille au moins dans les vallons et les plateaux élevés qui les entourent. Ils ont pour voisins les Cumanagotos à l'ouest, les Guaraunos à l'est, et les Caraïbes au sud. Ces derniers, plus belliqueux que les Chaymas, ont, il y a un siècle, porté la guerre sur leur territoire. A cette époque, des villages entiers furent détruits par les flammes, et une partie de leur population périt égorgée. Cent années de calme et de paix n'ont point encore réparé ces désastres. Vingt hameaux rasés jusqu'aux fondements sont demeurés depuis lors ce que les Caraïbes les avaient faits, des solitudes et des ruines.

CHAPITRE XIII

LA GUAYARA — CARACAS. — VOYAGE AUX LLANOS DE L'ORÉNOQUE.

Je quittai Cumana le 30 novembre, et, le 6 décembre, je débarquai à la Guayra, le faubourg maritime, l'entrepôt de Caracas, dont elle n'est distante que de quelques lieues. La Guayra adossée à une montagne qui la surplombe, resserrée dans un espace de 140 toises, entre la mer et ses parois rocheuses, contient une population marchande de 5,000 âmes environ, qu'étouffe l'ardeur du soleil, que déciment tous les ans la fièvre jaune et d'autres maladies endémiques.

Au-dessus de la Guayra, et quand on a franchi une rampe étroite taillée dans le roc, on entre dans la vallée de Caracas, capitale du département de Venezuela. Jusqu'ici, nul souvenir d'une histoire récente n'avait trouvé place dans mes explorations colombiennes. L'île Marguerite aurait dû pourtant me rappeler son Arismendi, l'un des chefs les plus actifs de la révolution contemporaine; Cumana, son Marino, et d'autres guerriers qui se signalèrent dans la presqu'île de Paria. Mais ce rayon oriental n'avait jamais pris l'initiative des mouvements militaires ou politiques. Il recevait l'impulsion et ne la donnait pas. Caracas, au contraire, était une ville tout historique. Il était impossible de ne pas s'y ressouvenir des graves événements de ces guerres locales. C'était de Caracas, berceau de la révolution colombienne, qu'une junte avait, en juillet 1811, lancé ce premier manifeste signé Domingo et Mendoza, où se trouvait en germe l'indépendance future du pays. Là encore avaient passé Bolivar et Paëz, vainqueurs ou vaincus, maîtres aujourd'hui de la ville, obligés demain de fuir devant Morillo, et de chercher un asile dans les plaines de l'Orénoque.

Chef-lieu de ce département de Vénézuela auquel on accorde un million d'habitants, Caracas fut fondée en 1566 par Diégo de Lozada. Elle resta longtemps le siége d'une *audiencia* (haute cour de justice) et de l'un des huit évêchés de l'ancienne Amérique espagnole. Ses rues, larges, se coupent à angle droit; inégales et accidentées, comme le terrain, elles gagnent en effet pittoresque ce qu'elles perdent en régularité. Les maisons, les unes à toiture inclinée, les autres à terrasses, sont bâties, soit en briques, soit en terre pilée; le tout couvert en stuc. Presque toutes ont des jardins, ce qui fait que la ville occupe un espace considérable. Toutes ont à l'intérieur leur filet d'eau courante.

Je quittai Caracas vers la fin de février 1827, accompagné de deux guides, tirant au sud pour franchir la chaîne montueuse qui se déploie entre Baruta, Salamanca et les savanes d'Ocumare. De là, nous devions gagner les llanos d'Orituco, traverser Cabruta, près de l'embouchure du rio Guarico, et nous diriger ensuite sur Calabozo.

Ce fut le 12 mars, et au pied des monts Ocumare, que nous entrâmes dans les llanos. Je voyais pour la première fois ces plaines immenses, et leur aspect de lugubre uniformité me serra le cœur. On eût dit un lac à perte de vue, dormant et monotone. Sous les réfractions du soleil, l'horizon était uni et pur dans quelques parties, ondoyant et strié dans quelques autres. La terre semblait se confondre avec le ciel. Sur toute cette plaine couverte de maigres graminées, pas un bouquet d'arbres, pas un taillis. A peine çà et là quelques palmiers moriches, presque tous découronnés, dressaient-ils leurs troncs vers le ciel comme autant de mâts de navires. Ces arbres ne faisaient que compléter l'illusion; ils formaient l'accessoire obligé de cette mer de savanes.

La caravane s'engagea dans ces interminables plaines où l'on changeait d'horizon sans s'en apercevoir. Les guides seuls pouvaient retrouver leur chemin dans ces vastes solitudes. Seuls ils reconnaissaient les imperceptibles mouvements du sol qui constituent quelques inégalités au milieu de cette fatigante monotonie : les *bancos*, véritables hauts-fonds de grès ou de calcaire compacte; les *mesas*, plateaux étendus, mais imperceptibles à l'œil, dont quelques-uns servent de point de partage aux rivières qui se croisent dans les savanes.

Quoique les llanos de l'Orénoque se prolongent le long de ce fleuve dans une étendue de 150 lieues environ, presque sans solution de continuité, on a pourtant partagé ce territoire immense en diverses parties distinguées par des noms divers. Nous étions alors dans les llanos de Caracas. A peine avions-nous fait quelques lieues au milieu de ces plaines, qu'un *hato de ganado* se présenta à nous. On appelle ainsi une maison isolée et entourée de petites cabanes couvertes en roseaux et en peaux. Le bétail et les bœufs vaguent autour de l'habitation.

Nous mîmes pied à terre devant la première de ces fermes, afin d'y demander un peu d'eau et un peu d'ombre. Il était midi; le soleil dévorait la plaine; un sable alcalin et pénétrant se glissait dans les yeux et dans la gorge. On nous offrit l'ombre d'un palmier moriche, à demi-brûlé par la canicule, et l'eau bourbeuse d'une mare voisine. Quoiqu'on trouve des sources à dix pieds de profondeur dans une couche de grès rouge, les habitants sont si apathiques qu'ils aiment mieux s'exposer à mourir de soif pendant une partie de l'année, que de creuser des puits dans la terre. La vie des llaneros alterne ainsi entre six mois d'inondation et six mois de sécheresse. Ils filtrent pour leur usage une eau croupissante, et laissent les troupeaux chercher eux-mêmes leurs abreuvoirs. L'instinct indique aux chevaux et aux mulets le gisement des mares; on les voit s'élancer dans la plaine, la queue en l'air, la tête haute, les narines au vent; ils cherchent à distinguer, dans un courant d'air plus vif et plus frais, la direction de l'eau qu'ils désirent; et, quand ils l'ont trouvée, ils l'annoncent par des hennissements.

Après quelques heures de halte, nous nous remîmes en route. Il nous fallut trois jours entiers pour atteindre Calabozo. A mesure que nous nous engagions plus avant dans les plaines, ces solitudes se peuplaient d'un plus grand nombre

de chevaux, de mulets et de bœufs, paissant en liberté. J'arrivai ainsi à Calabozo, petite ville que les guerres de Bolivar et de Paëz ont rendue célèbre. Calabozo est une réunion de cinq à six villages, riches en pacages et en troupeaux. On porte à plus de cent mille le nombre des têtes de bétail qui paissent dans les environs. Le commerce du pays consiste principalement en cuirs secs, dont il s'exporte des quantités considérables. Les chevaux des llanos sont une race sauvage qui descend d'une fort belle race espagnole. Petits, presque tous bai brun, ils mènent une vie tourmentée entre les inondations de la saison pluvieuse et les insectes de la saison sèche; ce qui, toutefois, ne met point obstacle à leur propagation. Ces chevaux sont, en effet, si communs à Calabozo, qu'ils n'y valent que de deux à trois piastres. Les bœufs sont aussi très-nombreux et à très-vil prix dans les llanos.

Les mares qui avoisinent Calabozo abondent en gymnotes, cette anguille électrique qui offre de curieux phénomènes d'organisation. Pour se procurer de ces poissons trembleurs, il faut longtemps insister auprès des Indiens, qui les craignent. D'ordinaire, on ne les prend pas avec des filets, mais avec du *barbasco*, sorte de phyllanthus, qui, jeté dans la flaque d'eau, enivre et engourdit les poissons. Parfois aussi on emploie des chevaux à cette pêche. Il faut, pour cela, en réunir une trentaine et les forcer d'entrer dans la mare. Leur piétinement fait sortir les gymnotes de la vase et les provoque au combat. C'est un spectacle curieux que de voir ces anguilles jaunâtres, apparaissant tout d'un coup à la surface du bassin, se presser sous le ventre des quadrupèdes qui viennent troubler la paix de leurs demeures. Une lutte horrible s'engage, et les Indiens qui bordent la mare cherchent à la prolonger en empêchant les chevaux de quitter le champ de bataille. Plusieurs de ces animaux renoncent à la partie, tant sont énergiques les appareils électriques des poissons attaqués. Il est des chevaux qui, recevant des atteintes violentes dans des organes délicats, s'évanouissent et disparaissent sous l'eau. D'autres, haletants, la crinière hérissée, les yeux hagards, cherchent, dans leur angoisse, à regagner la rive. Sans les Indiens qui les repoussent, ils déserteraient tous le combat. Enfin les serpents aquatiques se lassent, leurs batteries électriques agissent avec moins de puissance, leur jeu mollit, leurs forces s'épuisent, des gymnotes de cinq pieds de long flottent sur le bassin, et sont jetés sur les bords, immobiles, à demi morts. On les recueille.

Le gymnote, quand on le touche, imprime à la main une commotion plus forte que celle causée par la décharge d'une bouteille de Leyde. Il suffit de poser les pieds sur un de ces poissons pour éprouver pendant tout le jour une vive douleur dans toutes les articulations. C'est le même symptôme que l'on éprouve au contact d'une torpille; seulement celui que causent les gymnotes est plus énergique. On attribue à la présence des gymnotes le manque absolu des autres espèces de poissons dans les lacs et dans les étangs des llanos. Les lézards eux-mêmes, les tortues, les grenouilles, ne peuvent supporter un tel voisinage. On va jusqu'à citer plusieurs gués de rivières qu'il a fallu changer quand des gymnotes s'y

étaient établis en trop grand nombre, parce qu'ils tuaient les mulets en les attaquant au passage.

Après quelques jours passés à Calabozo, je continuai ma route, en tirant vers le sud des llanos. Là le sol était plus poudreux, plus sec, à cause d'une longue sécheresse. Les palmiers avaient disparu. De temps à autre, des trombes de poussière nous enveloppaient et nous frappaient au visage. Au delà de l'Uritucu commença la *Mesa de los Pavones*, solitude affreuse où l'herbe s'élevait à peine à quelques pouces. Une ferme seule, sorte d'oasis, entourée de vergers et d'eaux jaillissantes, nous offrit l'occasion d'une halte. Plus loin, sur les rives du rio Guarico, parut aussi un petit village fondé par des missionnaires. Enfin, après avoir franchi le rio Guarico, et bivouaqué dans les savanes au sud du Guayaval, nous arrivâmes le 28 mars à la ville de San-Fernando, chef-lieu des missions de Varinas. Là, devait se terminer pour nous cette longue excursion à travers les terres. Nous allions quitter les mules pour les pirogues, les llanos pour les rivières.

Situé sur l'Apure, et près d'un confluent considérable, San-Fernando fait un commerce assez actif en cuirs, cacao, coton et indigo. Dans la saison pluvieuse, de grands bateaux remontent de l'Angostura pour venir trafiquer dans la province de Varinas. Je profitai du retour d'une de ces barques pour descendre vers l'Orénoque. C'était une chaloupe, de celles que les Espagnols nomment *lanchas*, large et vaste, mais facile à gouverner. Un pilote et cinq Indiens suffisaient pour la manœuvre. Vers la poupe, existait une cabane couverte de feuilles de palmier, assez spacieuse pour contenir une table et des bancs. J'avais pris à San-Fernando toutes les provisions nécessaires pour un long voyage, des bananes, des œufs, de la volaille, de la cassave. On devait aussi pêcher en route : l'Apure, sur lequel nous nous embarquions, abondait en poissons de toute espèce. La chasse n'offrait pas moins de ressources. Des vols immenses d'oiseaux couvraient l'une et l'autre rive, et dans le nombre se trouvait une espèce de gallinacé, le faisan du pays. Quelques barils d'eau-de-vie, des armes, des vêtements de rechange, complétèrent le petit équipement de nos lanchas.

Dans la matinée du 3 avril, à peine sortis de San-Fernando, nous vîmes, sur la rive gauche de l'Apure, quelques cabanes d'Indiens Yaruros, vivant de leur chasse et de leur pêche. Cette tribu, puissante autrefois par le nombre et par le courage, est aujourd'hui fort réduite et très-misérable. Les individus que nous aperçûmes avaient néanmoins un air de fierté et de noblesse qui prévenait en leur faveur. Leurs caractères distinctifs étaient l'œil allongé, le regard sévère, les pommettes saillantes, le nez proéminent. Ils étaient plus bruns et moins trapus que les Chaymas.

La première halte, après San-Fernando, est le *Diamante*, point au delà duquel on ne trouve guère qu'un terrain habité par des jaguars, des caïmans (*alligator sclerops*) et des cabiais. Des nuées d'oiseaux y obscurcissent le soleil. Plus bas, le fleuve s'élargit ; de ses deux rives, l'une est sablonneuse, l'autre couverte d'arbres de haute futaie. Çà et là, dans le fourré qui borde le fleuve, apparaissent, par

de larges ouvertures que les jaguars ont pratiquées, des pécaris ou sangliers américains, qui viennent boire à la rivière.

Cette zone abonde en scènes de terreurs sauvages. Ici c'est un jaguar qui montre son œil étincelant et fixe au coin d'un taillis ; là, un caïman, dont la couleur terreuse se confond avec le sable du rivage. Couchés sur la berge au nombre de dix ou douze, immobiles et côte à côte, ces alligators ne semblent s'inquiéter ni de leurs voisins, ni des barques qui passent. Presque toujours inoffensifs, ils sont plus hideux que dangereux. Rien de plus repoussant, en effet, que leurs yeux à fleur de tête, leur gueule dentelée, leur peau écaillée et sale. Leur longueur ordinaire est de dix-huit à vingt pieds ; quelques-uns pourtant atteignent une dimension de vingt-cinq pieds. L'apathie la plus complète est l'état habituel de ce reptile ; mais, quand il en sort, ses allures ont quelque chose d'effrayant dans leur brusquerie. En courant, il fait entendre un bruit sec qui provient du frottement des plaques de sa peau ; son mouvement est presque toujours rectiligne, quoiqu'il puisse tourner sur lui-même. Quand il n'est pas excité par la faim, il se traîne avec la lenteur d'une salamandre ; mais, s'il s'élance sur sa proie, il a des mouvements inattendus et rapides ; il courbe son dos, et paraît beaucoup plus haut sur ses jambes. Excellent nageur, il remonte facilement le courant le plus rapide.

La principale nourriture des caïmans de l'Apure se compose de cabiais, animaux de l'ordre des rongeurs, qui vivent sur les bords du fleuve par troupes de cinquante à soixante. Grands comme nos cochons, ces cabiais sont à peu près amphibies. Sur terre comme dans l'eau, ces pauvres bêtes n'ont pas une heure de sûreté ni de calme. Ici, les jaguars les dévorent ; là, les caïmans les attaquent. Décimés par deux ennemis si puissants, ils se multiplient néanmoins d'une manière prodigieuse. Plus d'une fois, dans le cours de notre navigation, notre barque se trouva subitement entourée par des bandes nombreuses de cabiais, qui nageaient en élevant leur tête au-dessus de l'eau. A terre, on les voyait assis sur leur derrière comme des lapins, remuant aussi comme eux leur lèvre supérieure. Le cabiai est le plus grand animal de la famille des rongeurs. Sa chair, qui a une odeur de musc, se sale et se prépare en jambons.

Les haltes du soir se faisaient tantôt dans un lieu désert, tantôt auprès de quelques cases isolées. Dans le premier cas, nous ne quittions pas la barque ; dans le second, nous tendions nos hamacs sous l'abri du toit. Ces huttes indiennes étaient habitées par des métis, race croisée de sang espagnol, et qui avait conservé quelque chose de la fierté des premiers conquérants.

Quelques jours après notre départ de San-Fernando, nous visitâmes un petit hameau de Guamos, composé d'une vingtaine de cases couvertes en feuilles de palmier. Ces Guamos forment, avec les Achaguas, les Guagivos et les Ottomacos, les nomades des plaines de l'Orénoque : ils sont, comme toutes ces tribus, malpropres, perfides, vivant de pêche et de chasse. La nature du terrain qu'ils occupent influe sans doute beaucoup sur leur genre de vie. Ils ne peuvent pas, dans

des plaines toujours inondées, entre l'Apure et le Meta, prendre les habitudes agricoles et douces des Piaroas, des Macos et des Maquisitares, qui habitent la partie montueuse d'où descend l'Orénoque. Les Guamos que nous vîmes se montrèrent toutefois bienveillants et hospitaliers à notre égard. Ils nous offrirent du poisson sec et de l'eau excellente, rafraîchie dans des vases poreux.

Plus d'une fois nos bivouacs furent dressés sur la plage, quand les moustiques nous chassaient de la rivière. Alors nous allumions un grand feu contre les jaguars, précaution que les Indiens regardent comme infaillible, et dont une foule d'accidents semblent démontrer l'insuffisance. D'autres fois nous étendions nos hamacs sous les arbres de la berge. Quand la nuit arrivait, cette nature, où les bêtes régnaient seules, prenait tout à coup des teintes sauvages et lugubres. Attirés par notre foyer, les caïmans venaient s'aligner le long du rivage, au nombre de dix ou douze, regardant avec une sorte de plaisir cette colonne de flamme étincelante, dardant sur nous une longue rangée d'yeux inertes et luisants. Parfois aussi des jaguars rôdaient à l'entour du bivouac, plus étonnés qu'inquiets de cette scène étrange pour eux. Du reste, partout du silence, un silence de mort jusqu'à minuit. Mais comme si, à cette heure, les animaux se fussent donné le mot d'ordre pour un sabbat général, des cris, des hurlements confus, s'élevaient de tous les points de la forêt. Les cris flûtés du sapajou, les gémissements de l'alouate, les rugissements du jaguar et du couguar, les clameurs du pécari, du paresseux, celles du hocco et de quelques autres gallinacés, formaient alors comme un concert immense au milieu de ces solitudes. La plainte y prenait tous les tons ; elle éclatait à toutes les distances. Chaque buisson avait ses hôtes bruyants, sa scène d'amour ou de colère, ses fureurs et ses épouvantes. De tels concerts de voix nous tinrent éveillés pendant les premières nuits; mais, après quelques insomnies successives, la nature l'emporta : nous dormîmes au milieu du vacarme. Le seul ennemi incommode auquel nous ne pûmes nous habituer, fut une énorme chauve-souris, qui venait tourbillonner le soir autour de nos hamacs, et qui parfois nous froissait de l'aile, ou nous blessait de ses dents aiguës.

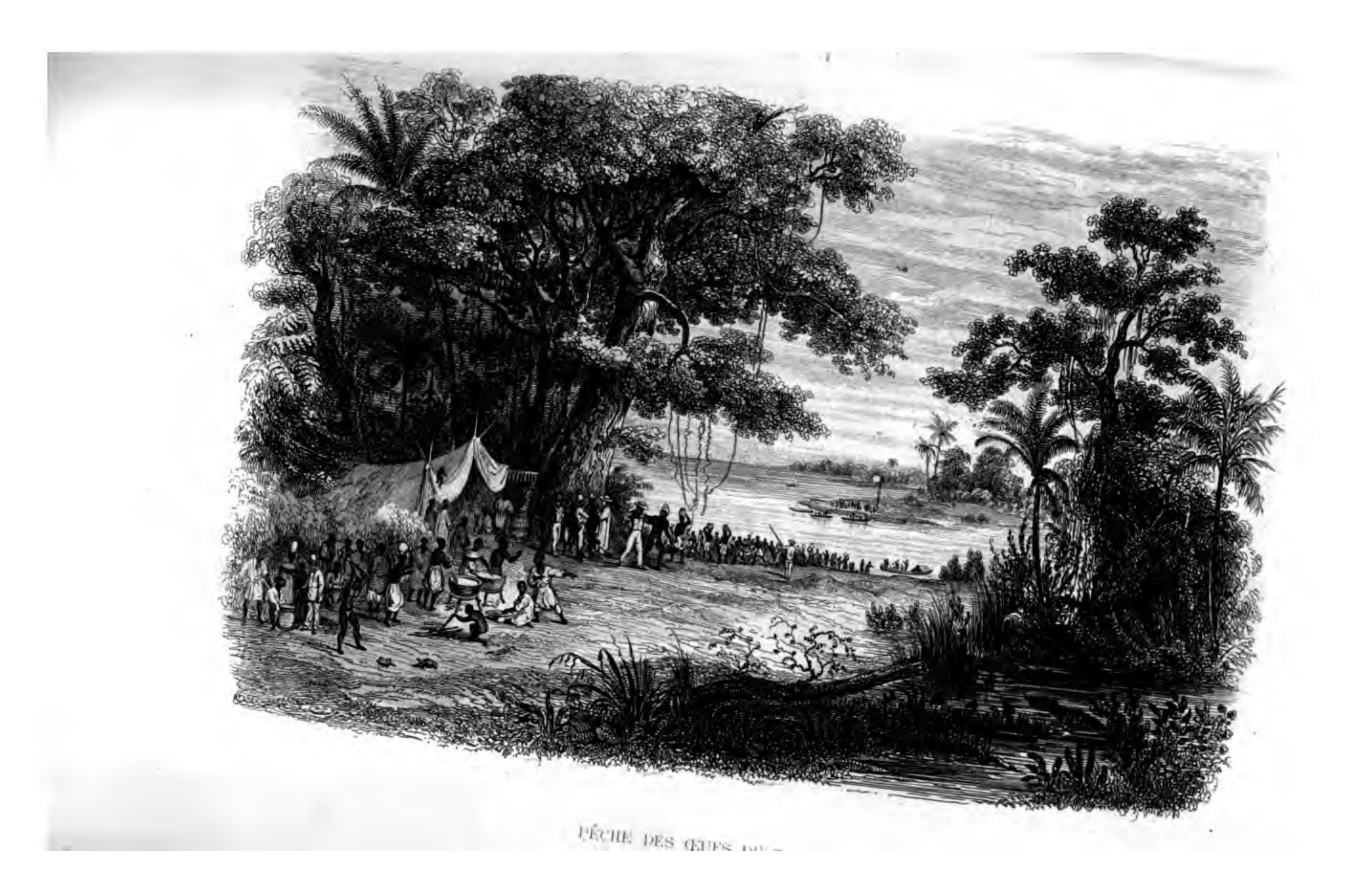
Ainsi, je relevai à peu près tout ce que l'histoire naturelle des llanos m'offrit d'intéressant et de curieux. Le 2 avril nous quittâmes l'Apure pour entrer dans l'Orénoque. Comme les atterrissements sont énormes vers le confluent, il fallait se faire haler le long de la rive. Quand, au bout d'une heure de travail, nous glissâmes des dernières eaux de la rivière dans celles du grand fleuve, un tableau grandiose se déroula devant nous. Ce n'était plus un cours d'eau que les forêts couvraient par intervalles de leur ombre; ce n'était plus cette nature animée par mille oiseaux, par mille quadrupèdes; des cabiais, des hérons, des flamants et des spatules, se poursuivant sans fin ni trève d'une rive à l'autre. Ce spectacle avait cessé. La mer était devant nous avec ses lignes unies et monotones, avec ses vagues et ses brises. L'horizon était bien garni de forêts chevelues; mais la plage se montrait aride et plane; elle continuait le fleuve sans qu'on pût dire de loin où cessait la terre, ni où commençait l'eau.

Notre lancha ouvrit sa voile à la brise pour remonter l'Orénoque. La route fut d'abord au sud-ouest jusqu'à la plage des Guaricotos, où elle fit un petit coude vers le sud jusqu'au port de l'Encaramada. Ce port, ou plutôt cet embarcadère, est le rendez-vous de la population indigène, qui vit de commerce et de pêche. A l'époque de notre passage, on y voyait, dans leurs barques peintes en rouge, des tribus de Caraïbes qui allaient à la récolte des œufs de tortue. Ces Caraïbes sont la race la plus forte des bords de l'Orénoque. D'une stature athlétique, élancés et musculeux, ces nomades se retrouvent partout, sur les plaines inondées et dans les forêts, au-dessus et au-dessous des cataractes. Déjà pourtant, dans la zone d'Encaramada, on rencontre des indigènes sédentaires, livrés à l'agriculture, les uns propriétaires directs et exploitant le sol pour leur compte, les autres travaillant comme journaliers aux champs des propriétaires métis. Je visitai l'une de ces fermes, située à peu de distance du fleuve. C'était une maison petite et basse, en avant de laquelle se trouvait une pelouse. Elle avait pour seules dépendances un moulin à sucre, dans lequel on passait les cannes pour en extraire la liqueur du guarapo qu'on faisait fermenter ensuite, et les perches pour étendre de la viande de génisse découpée en lanières.

De l'Encamarada, nous remontâmes à la Boca de la Tortuga, île célèbre dans le pays pour la récolte des œufs de tortues. Un bruit confus de voix et une affluence considérable d'indigènes nous la signalèrent de loin. C'était l'époque où cet endroit, ordinairement désert, réunissait d'une part la foule des tribus environnantes, et de l'autre un essaim de petits marchands créoles ou *pulperos*, venus d'Angostura pour ce commerce. Sur la plage régnaient un mouvement et un bruit semblables à ceux de nos foires européennes. La récolte des œufs de tortues détermine chaque année cette agglomération de tribus diverses.

Les tortues que nourrit l'Orénoque sont de deux espèces : la première est la tortue *arrau*, animal timide et défiant, qui ne remonte pas le fleuve au delà des cataractes. L'arrau est une grande tortue d'eau douce, à pattes membraneuses et palmées, d'un gris noirâtre sur la carapace et orange par-dessous. Elle pèse jusqu'à cinquante livres, et ses œufs sont plus gros que des œufs de pigeon. La seconde sorte est la tortue *terakay*, plus petite que les arraus. Celle-là, d'un vert olive, ne se rassemble pas en troupes à l'époque du frai, et pond isolément.

La ponte des œufs a lieu aux basses eaux, vers les derniers jours de mars. Déjà, depuis le commencement de ce mois, les arraus se réunissent par troupes, et nagent ensemble vers les quatre ou cinq îles privilégiées, sur lesquelles elles déposent leurs œufs, allongeant de temps à autre la tête hors de l'eau, pour voir si elles n'ont rien à redouter des hommes. Loin d'être disposés à les troubler, ces derniers les respectent et les protégent : une espèce de cordon est établi sur le rivage, vis-à-vis des îlots où a lieu l'incubation ; on en écarte les jaguars, et on empêche les pirogues de les longer de trop près. La ponte a lieu dans la nuit, pêle-mêle, confusément, avec une sorte de hâte et d'épouvante. Les tortues, comme pressées de se délivrer, se précipitent ensemble sur la grève, et y dépo-



PÊCHE DES ŒUFS DE

sent leurs œufs par couches, en les plaçant les uns sur les autres et en les recouvrant de sable. Dans le tumulte de ce travail, une grande quantité d'œufs se cassent et se perdent.

Quand la ponte est achevée, la récolte a lieu. Elle se fait sous la surveillance d'un délégué des chefs de la mission, qui sonde le terrain avec un jonc pour voir jusqu'où s'étend le banc ou le *strate* des œufs. Ce strate plonge dans le sol jusqu'à une profondeur de trois pieds environ, et s'étend jusqu'à une distance de cent pieds du rivage. La récolte s'évalue au pied cube, et s'arpente comme un terrain. Quand l'adjudication des lots est faite, les Indiens déterrent les œufs avec leurs mains, les arrangent dans des petits paniers nommés *mapiri*, puis les portent au camp commun. Là, sont des auges pleines d'eau, où l'on jette tous les œufs, pour que, brisés et remués avec des pelles, ils laissent surnager leur partie huileuse. Bouillie à un feu très-vif, cette substance devient le *manteca de tortugas*, d'un grand usage dans le pays, où les créoles la préfèrent à la meilleure huile d'olive.

Au delà de la Boca de la Tortuga, parut sur notre droite l'embouchure de l'Arauca, large cours d'eau qui a servi de théâtre à divers épisodes de la guerre de l'indépendance. Plus loin, et sur la rive opposée, est le village d'Uruana, distant de deux cents lieues des bouches de l'Orénoque. A cette hauteur, l'aspect du fleuve change : il ne coule plus entre deux terres unies et plates, mais de hautes montagnes l'encaissent et lui donnent un aspect nouveau. Parmi les défilés qu'il baigne, le plus pittoresque est celui de Baraguan : il aboutit à la plage de Pararuma, lieu renommé aussi pour la récolte des œufs de tortues, et peuplé, à cette époque, de tribus indiennes. Ces tribus appartiennent toutes aux races qui habitent la zone moyenne et la zone supérieure de l'Orénoque. On y voyait des Macos, des Salivas, des Maquiritares, des Curancucanas et des Parecas, peuples doux et faciles à civiliser, à côté des Guahibos et des Chiricoas, toujours intraitables et insoumis; les Indiens des plaines auprès des Indiens de la forêt; les *Monteros* et les *Llaneros*. A Pararuma, commence, pour les deux types indigènes, une sorte de terrain neutre où ils se rencontrent et se tolèrent. Il est peu de ces Indiens qui aient des formes et des figures agréables. Le corps couvert de terre et de graisse, accroupis près du feu, ou assis sur de grandes carapaces de tortues, ils se tiennent des heures entières, le regard fixé sur le sol, immobiles, et dans un état voisin du crétinisme.

Les pigments sont à peu près le seul vêtement des naturels. Plus ces sauvages sont riches, plus les peintures dont leur peau est couverte sont vives et multipliées. Quand on veut parler d'un Indien très-misérable, on dit : « Il n'a pas de quoi se peindre le corps. » Cela signifie le dernier degré d'abjection. Le plus beau des pigments est fait avec une bignone qui fournit une couleur d'un rouge éclatant. Les Caraïbes et les Otomacos s'en peignent seulement la tête; mais les Salivas, le peuple le plus industrieux de tout le pays, s'en couvrent le corps entier. Après cette bignone que l'on a nommée *chica*, vient l'*onoto* ou roucou, dont l'emploi est

si fréquent dans la Guyane. Les peintures ne sont ni uniformes ni régulières; elles affectent des configurations bizarres. Tantôt c'est la forme d'un habit européen que l'on a voulu reproduire; par exemple, un habit bleu avec des boutons jaunes ou noirs; tantôt, l'effet cherché est de pure fantaisie, comme celui qui résulte de larges stries rouges transversales, sur lesquelles on applique des paillettes de mica argenté. On dirait de loin des habits bordés de galons.

Au delà de Pararuma, il fallut changer d'embarcation : nous allions entrer dans la région des raudales ou cataractes de l'Orénoque. Mon guide me choisit une pirogue surmontée, sur l'arrière, d'un *toldo*, espèce de toit en feuilles de palmier, qui devait me servir d'abri contre la pluie. Nous partîmes accompagnés de six rameurs indiens, munis de pagaies de trois pieds de long. Ces hommes, complétement nus, s'assirent deux à deux sur le devant de la pirogue, entonnèrent un chant fort monotone, et se mirent à ramer en cadence.

La pirogue passa devant le *Mogote* ou *Cocuyza*, l'ancien fortin des missionnaires, près de l'embouchure du Parnari; et, après avoir traversé le *raudal de Marimara*, elle arriva dans une vaste baie formée par le fleuve, et nommée le port de Carichana. C'est un endroit d'un aspect sauvage. L'eau y reflète des masses granitiques couvertes d'une croûte de couleur d'encre. Carichana est un petit hameau occupé par des Salivas, peuple intelligent et docile. Le territoire environnant offre une plaine couverte de vigoureuses graminées.

Au delà de Carichana, commencent les rapides du fleuve, parmi lesquels il faut citer, comme l'un des plus dangereux, le raudale de Cariven. Quand on l'a franchi, on trouve l'embouchure du Meta, l'affluent le plus considérable de l'Orénoque après le Guaviare, et celui de tous qui se rapproche le plus de Bogota et de la partie occidentale de la Colombie. A la hauteur des bouches du Meta, nous rencontrâmes, sur le fleuve, des radeaux de Guahibos, liés l'un à l'autre par des tiges de lianes. Ainsi assujettis, ces radeaux ou *balsas* traversent, sans se désunir, des cataractes très-périlleuses. Les Guahibos qui les montaient ne différaient pas de ceux que nous avions vus ailleurs.

Ainsi naviguant, nous étions arrivés aux grandes cataractes d'Aturès et de Maypurès qui coupent en deux parties à peu près égales le long cours de l'Orénoque. Le cours supérieur a été évalué a deux cent soixante lieues marines; le cours inférieur, à cent soixante-sept lieues. Au delà des cataractes commence une terre inconnue, en partie montagneuse, en partie unie, qui reçoit à la fois les affluents de l'Amazone et de l'Orénoque. Le passage des raudales d'Aturès et de Maypurès faillit être funeste à notre pirogue. Dans ce long et large barrage, où le fleuve se brise en écume, vingt fois elle courut le risque d'être engloutie ou brisée sur le roc. L'adresse de nos Indiens nous tira seule d'affaire.

Quand on a franchi les grandes cataractes, la navigation de l'Orénoque devient plus pénible et plus fatigante. Les caïmans s'y montrent plus farouches et plus gigantesques, tandis que les insectes tipulaires, les moustiques et les zancudos, se montrent chaque jour plus nombreux, plus incommodes et plus cruels.

Quelque patient que l'on soit, il est impossible de supporter sans se plaindre ces attaques répétées, cette conjuration d'ennemis ailés qui percent les vêtements de leur suçoir, qui se glissent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles, dans les yeux. Les créoles eux-mêmes, vieux habitués de ce rivage, ne se souhaitent point le bonjour sans se demander : « Comment les zancudos vous ont-ils traité cette nuit? » Pour qualifier le fléau, ils ont même inventé la dénomination de *plaga de los mosquitos* (plaie des moustiques). « Que l'on doit être bien dans la lune! disait un Indien Saliva au père Gumilla; si belle et si claire, elle doit être libre de moustiques. » Les moines espagnols qui habitent les forêts du Cassiquiare y ont, au bout de quelques mois, la peau entièrement tigrée, chaque piqûre laissant un petit point d'un brun noirâtre. Contre les atteintes de ces infatigables assaillants, nul préservatif, nul remède n'existent. Les Indiens, couverts de roucou, de terre bolaire, ou de graisse de tortue, ne semblent pas être à l'abri des piqûres. La peinture atténue peut-être la vivacité du dard de l'insecte, mais elle n'en garantit pas. La seule méthode à employer contre les moustiques et les zancudos, c'est de les laisser épuiser l'action de leur suçoir. Vive au premier moment, la douleur diminue par degrés, et quand l'animal est parti de son plein gré, elle cesse, tandis que lorsqu'on le chasse ou qu'on le tue sur la plaie, la piqûre s'envenime et détermine une enflure de la peau.

Notre itinéraire au-dessus des cataractes aboutissait d'abord, par une foule de petites rivières, à San-Fernando de Atabapo, d'où nous devions remonter le Temi et le Tuamini, pour arriver à cette partie de terres inondées qui établit une communication entre l'Orénoque et le rio Negro. De là on pouvait descendre ce dernier fleuve, remonter le Cassiquiare, et retrouver ensuite le Haut-Orénoque. Comme dans ce dédale de rivières toute erreur eût été funeste, nous eûmes soin de choisir les meilleurs pilotes du pays, en nous les attachant par un fort salaire et par la perspective d'une récompense.

San-Fernando de Atabapo, où la pirogue aborda le 28 avril, est placé près du confluent de l'Orénoque, du Guaviare et de l'Atabapo. Ce poste ne fut fondé d'une manière définitive qu'en 1756, à l'époque de l'expédition d'Ituriage et de Solano. Avant ce temps, on avait eu à se défendre contre les attaques chaque jour renouvelées des Indiens des environs. Enfin la ruse et la force, tour à tour employées, réduisirent ces intraitables ennemis.

Le rio Atabapo, au milieu duquel nous naviguions alors, est un paradis auprès de l'Orénoque. Sur ses eaux limpides et fraîches, plus de moustiques, plus de zancudos. On peut dormir la nuit sans être dévoré. Nous fîmes route ainsi jusqu'à la mission de San-Baltasar, l'un des hameaux les mieux bâtis que j'eusse vu depuis mon départ de Caracas. Les cases en étaient régulières et propres; les plantations belles et bien tenues. C'est au-dessus de ce village que l'on entre dans le rio Temi; mais, avant d'arriver à son confluent, notre pirogue passa devant la *Piedra de la Madre*, butte granitique à laquelle se rattache un touchant épisode déjà raconté ailleurs, mais trop caractéristique pour être omis.

A une époque où, pour renforcer la population des villages, on avait organisé des battues contre les Indiens, un jour, des créoles entrèrent dans une cabane où se trouvait une mère guahiba avec trois enfants, dont deux n'étaient pas encore adultes. Toute résistance fut impossible : le père était allé à la pêche, et la mère n'avait d'autre espoir de salut que dans une prompte fuite. On courut après elle; on la saisit; on la garrotta avec ses deux enfants, on la transporta à San-Fernando. Séparée de son mari et de ses deux fils aînés qui avaient suivi leur père, cette pauvre femme n'eut désormais d'autre pensée que la fuite. On avait cru assez la dépayser pour lui enlever toute chance de retrouver sa cabane. Elle n'y renonça point malgré la distance. A diverses reprises, elle s'enfuit avec ses enfants. Rattrapée chaque fois et cruellement fustigée, elle recommença toujours, jusqu'à ce qu'on l'eût séparée de sa famille pour la conduire vers les missions du rio Negro. Une pirogue la reçut; elle y fut amarrée à la poupe; mais, ayant rompu ses liens, elle se jeta à la nage et gagna la rive gauche de l'Atabapo. Elle y prit terre, s'enfonça dans les bois où ses gardiens la poursuivirent. On la ressaisit vers le soir; on l'étendit sur la butte granitique que nous avions alors sous les yeux, et qui fut nommée, à cette occasion, *la Piedra de la Madre;* on l'y déchira à coups de lanières de cuir de lamantin, on la reconduisit dans une barque vers la mission de Javita. Là, jetée dans un de ces caravanserails qu'on nomme pompeusement *casa del Rey*, elle brisa ses liens dans la nuit, et s'échappa avec l'intention d'aller reprendre d'abord ses enfants captifs dans le village de San-Fernando de Atabapo, pour les ramener à leur père sur les bords du Guaviare. C'était un voyage de cinquante lieues à travers des forêts inondées et presque impraticables. L'Indien le plus robuste n'eût pas osé l'entreprendre. Cette mère l'accomplit en grande partie. Elle traversa les bois, malgré leurs innombrables réseaux de lianes, moitié à pied, moitié à la nage; franchit plusieurs cours d'eau, vécut de fourmis noires qui montent sur les arbres pour y suspendre leurs nids résineux, et arriva ainsi jusqu'aux environs de la mission où ses enfants étaient détenus. La fatalité poursuivait la pauvre Guahiba : on s'empara d'elle de nouveau, et, au lieu de récompenser tant de dévouement maternel, on l'envoya mourir loin de ses fils, dans une des missions du Haut-Orénoque. Elle s'y laissa expirer de faim.

Nous étions alors dans le rio Temi, dont le cours, du sud au nord est ombragé de pirijaos et de mauritias au tronc épineux. Ces arbres forment un berceau au-dessus de son lit, qui est profond, mais étroit. De temps à autre, la rivière déborde dans la forêt, et souvent, pour raccourcir les sinuosités du Temi, nos mariniers indiens engagèrent notre pirogue dans les *sendas*, ou sentiers d'eau au milieu de la forêt. Dans l'une de ces promenades par eau, au milieu des terres, nous vîmes sortir d'un buisson inondé une bande de *toninas* (dauphins d'eau douce) longs de quatre pieds, qui s'enfuirent à notre aspect en soufflant de l'eau par les narines.

La mission de Javita est la première que l'on trouve en remontant le rio Temi.

Elle est peuplée de Poimisanos, d'Echinovis et de Paraginis, qui s'occupent principalement de la construction des pirogues. Ces pirogues se creusent dans les troncs du sassafras, espèce de grand laurier qui atteint jusqu'à cent pieds de hauteur, arbre jaune, résineux, presque incorruptible dans l'eau, et d'une odeur très-agréable. Toutes ces forêts abondent d'ailleurs en magnifiques essences d'arbres.

Pendant que le portage de notre pirogue s'opérait, nous pûmes recueillir quelques particularités sur les peuplades des environs. Là, pour la première fois, nous apparut une sorte de culte religieux, chose que je n'avais pas remarquée ailleurs. Les peuples de cette zone ont leur bon principe, *Cachimana*, et leur mauvais principe, *Jolokiamo*, l'un puissant, l'autre rusé. Les desservants de cette religion sont de vieux Indiens, auxquels est confié le *botuto*, ou trompette sacrée, qu'ils font résonner dans les jours de grande conjuration. On n'est initié aux mystères du botuto qu'autant qu'on est resté pur et célibataire. Ces trompettes sacrées ne semblent pas être fort nombreuses : la plus célèbre est placée au confluent du Temi, et son timbre est si fort, suivant les Indiens, qu'on peut l'entendre à la fois à Tuamini et à San-Davide, c'est-à-dire à dix lieues de distance. La trompette est un fétiche de premier ordre et de grande distinction. On place à ses côtés des fruits et des boissons spiritueuses. Tantôt le grand esprit la fait résonner lui-même, tantôt il se contente de la faire emboucher par le prêtre. La vue du botuto est interdite aux femmes. Si l'une d'elles jette, même par hasard, les regards sur l'objet sacré, elle est à l'instant immolée sans pitié.

Quand on donne dans le rio Negro, on s'aperçoit tout d'abord d'un changement dans la couleur des eaux. Le fleuve a une couleur de succin, et, partout où la profondeur est grande, une couleur de marc de café, qui ne s'altère pas même quand des rivières considérables portent au fleuve des eaux blanches. La première halte sur le rio Negro est la mission de Marva, village peuplé de 150 Indiens qui vivent dans l'aisance. Ensuite vient San-Miguel de Davide, au-dessous duquel se jette un bras du Cassiquiare ou rio Conorichite qui a longtemps servi de théâtre à la contrebande des marchands d'esclaves. Ce commerce, organisé dans ces pays de l'intérieur entre les Brésiliens et les Indiens, fut longtemps la seule cause active de cette guerre d'extermination que les Caraïbes avaient déclarée, il y a un demi-siècle, aux autres peuplades de l'Orénoque. Les Caraïbes se battaient pour faire des prisonniers et pour les vendre. Aujourd'hui que les acheteurs se sont retirés, les pourvoyeurs se tiennent tranquilles.

De San-Davide à l'île Dapa, il y a une demi-journée de navigation. Cette île, à notre passage, avait quelques cultures, et deux ou trois cases, dans lesquelles se pressaient une vingtaine d'Indiens, hommes et femmes, tous complétement nus. A notre approche, deux femmes fort jeunes et assez jolies descendirent de leurs hamacs et vinrent nous offrir des tourtes de cassave et des gâteaux de pâte blanche, nommés *vachacos*, fabriqués avec des fourmis pilées, puis séchées à la fumée.

A San-Carlos, nous touchâmes la frontière. San-Carlos du côté de la Colombie, San-José de Maravitanos du côté du Brésil, sont les postes avancés des deux puissances limitrophes sur cet angle de la haute Guyane. De ce point j'aurais pu descendre presque en aussi peu de temps vers les possessions portugaises que dans les llanos de la Colombie. Mais je ne devais entrer dans le Brésil qu'après avoir exploré entièrement la Colombie. La pirogue se remit donc en route pour regagner l'embouchure du Cassiquiare, qui forme le confluent de l'Orénoque et du rio Negro, route praticable en tout temps, même dans la saison sèche, et qui ne nécessite aucun portage.

Au confluent du rio Negro et du Cassiquiare est le poste de San-Francisco-Solano, fondé en l'honneur de l'un des chefs de l'expédition des limites. Il est habité par deux nations indigènes : les Pacimonales et les Cheruvichahenas. Les plantations des environs semblaient assez négligées; elles étaient dévastées par des bandes de toucans. Voleur et familier, le toucan entre impudemment dans les maisons et y dérobe tout ce qui s'offre à lui. Il n'est pas vrai que, par la structure de son bec, cet oiseau soit obligé de jeter en l'air sa nourriture pour pouvoir l'avaler. Il la relève, il est vrai, assez difficilement de terre; mais, quand une fois il l'a saisie, il n'a qu'à hocher la tête pour opérer la déglutition. Pour boire seulement, il fait des contorsions si extraordinaires, que les religieux y avaient vu un signe de croix et un *bénédicité*. Les plumes de cet oiseau sont un objet de parure pour les dames du Brésil, et c'était là sans doute un des ornements des anciens peuples de la contrée, toujours dépeints avec des diadèmes de plumes.

Après une pénible navigation sur le Cassiquiare, notre pirogue avait abordé enfin au dernier point connu de l'Orénoque, au poste de l'Esmeralda qui forme la limite des terres colonisées. L'Esmeralda réduit à une centaine d'habitants, est un joli hameau, situé dans une plaine charmante, véritable prairie qu'ombragent des bois de mauritias.

C'est à l'Esmeralda que se fabrique le meilleur *curare*, l'un des poisons les plus actifs que l'on connaisse. On apporte à la confection de cette substance une sorte de mystère et d'apprêt, et on la célèbre comme une fête appelée la *fiesta de las juvias*. Les juvias sont les fruits du *bertholletia*, liane qui fournit le curare. Une orgie à peu près complète précède la fabrication. Quand les fumées des spiritueux sont dissipées, on dispose de grandes chaudières pour la cuisson du suc vénéneux. Le poison n'est ni dans les fruits, ni dans les feuilles de l'arbre, mais dans l'aubier. On râcle la liane qui est le *bejuco de mavacure*, et l'écorce enlevée est réduite en filaments très-minces sur une pierre à broyer. Le suc vénéneux étant jaune, toute la masse filandreuse prend la même couleur. Une infusion à froid, puis une concentration par évaporation, suffisent pour obtenir ce poison terrible dont on ne connaît pas encore l'antidote.

Quand le curare est terminé, commence le premier acte de la fête des juvias. La scène se passe dans de grandes cabanes autour desquelles sont rangés de

grands singes, des marimondes et des capucins rôtis et noircis par la fumée. Les naturels font grand cas de la chair de ces singes, et ils en destinent toujours un grand nombre au repas de la fête. Ces anthropomorphes, grillés et alignés de la sorte, ont l'air de petits enfants brûlés dans un incendie, ou de momies rangées dans un caveau. Les Indiens sont ravis de ce spectacle ; mais il est dégoûtant pour les Européens. Il paraît que tous ces peuples, à une époque encore récente, avaient des habitudes d'anthropophagie qu'on a eu de la peine à déraciner.

Après avoir dévoré leurs grands singes, les Indiens commencent les danses. Les hommes seuls ont le privilége de ce divertissement, ce qui en augmente la monotonie. Tous ces Indiens, jeunes ou vieux, tournent en rond, tantôt à droite, tantôt à gauche, avec une gravité silencieuse. Presque toujours les danseurs eux-mêmes sont les musiciens. Ils soufflent dans une espèce de syringe à tuyaux inégaux, et pour marquer la mesure ils plient leurs genoux en cadence. Tout cela se fait sur un mode triste et lent. Pendant ce temps, les femmes sont laissées à l'écart, admises tout au plus à servir aux convives du singe rôti, des boissons fermentées, du chou-palmiste et de la farine de poisson séchée au soleil.

Au delà de l'Esmeralda, et en remontant vers ses sources, on trouve les bouches du Macova ; puis les tribus indomptées des Guaicas et des Guaharibos, qui ne souffrent pas qu'on pénètre plus avant. C'est dans cette zone montueuse que la tradition antique place des tribus de nains blanchâtres qui ne sont autre chose que des races mêlées de Guaicas et de Guaharibos. La petite taille des uns, la peau blanche des autres, ont porté quelques voyageurs à en faire des albinos : ce sont simplement des tribus d'Indiens que leur vie montagnarde, des croisements de races, et d'autres causes inappréciables, ont dotées d'une peau plus blanche que celle de leurs limitrophes. Ces tribus habitent les chaînes qui s'étendent entre les sources des affluents supérieurs de l'Orénoque, contrée connue jadis sous le nom de Parimo, et où se trouvait, dit-on, situé le fameux Dorado de Walter Raleigh et des premiers conquérants espagnols ; le lac Parimo et le Dorado, fables qu'on a tour à tour transportées sur toutes les chaînes et à toutes les latitudes ; leurre jeté pendant deux siècles, comme une pâture, à la cupidité humaine, et auquel on doit peut-être le grand mouvement colonisateur qui entraîna, il y a trois siècles, tant d'Européens en Amérique !

Nous quittâmes l'Esmeralda le 18 mai. Désormais cette navigation de l'Orénoque n'allait plus être qu'un jeu : le fleuve nous emportait. Nous pouvions garder le milieu du courant, d'où une ventilation constante chasse les moustiques ; nous allions rentrer dans des pays moins incultes et moins sauvages. Santa-Barbara et San-Fernando de Atabapo passèrent devant nous avec la rapidité d'une flèche ; nous traversâmes les grandes cataractes presque en nous jouant, grâce aux mariniers les plus habiles qui eussent jamais fait voguer une pirogue de l'Angostura à San-Carlos. Pararuma, Carichana, Uruana, postes déjà visités, reparurent tour à tour. Dans une halte sur ce dernier point, nous pûmes observer

de près deux peuplades réunies d'Otomacos et d'Amarizanos, fort remarquables par leurs mœurs, par leurs usages et par leur manière de vivre.

Dans ces Otomacos, je vis pour la première fois des géophages ou mangeurs de terre. Soit par goût, soit par besoin, les Otomacos avalent une certaine quantité de matière argileuse sans que leur santé en soit altérée. Cette terre se prépare en *poyas* ou boulettes qu'ils avalent à diverses reprises dans le courant du jour. Cette dépravation de goût n'appartient pas exclusivement aux Otomacos; on la retrouve chez d'autres tribus indiennes. La terre dont se composent ces boulettes est une glaise fine et onctueuse, d'un gris jaunâtre, qu'ils font cuire légèrement au feu. Ce fait de physiologie a été remarqué aussi dans d'autres continents, et l'on sait que les nègres de la côte de Guinée mangent avec délices une terre jaunâtre appelée *caouac*. Le même usage se remarque en Asie et dans l'archipel Malais.

Les Otomacos et les Amarizanos ont encore une passion bizarre et funeste, celle de la poudre de *niopo*. Ce niopo provient d'une espèce de mimose mise en morceaux, humectée et fermentée. Quand les graines commencent à noircir, ils les pétrissent comme une pâte, y mêlent de la farine de manioc et de la chaux tirée d'une coquille, puis exposent le tout à un feu vif, où la pâte prend la forme de petits gâteaux. Cette substance se prise avec délices, en tous lieux, à toute heure. Quand un étranger entre, on la lui offre comme un gage de prévenance hospitalière. Pour ma part, je n'y échappai point. A peine fus-je entré dans une case d'Amarizanos, qu'une jeune femme vint m'offrir du niopo, en m'invitant à me coucher par terre pour le prendre. Mes Indiens acceptèrent, et je restai là pour voir l'opération. Quand on eut placé le niopo réduit en poudre fine sur un plat de cinq ou six pouces de large, le naturel prit ce plat d'une main, et, de l'autre, il s'appliqua à la narine un os fourchu de gallinazo, à travers lequel il aspira cette espèce de tabac en poudre. Pour que cette opération lui procurât des voluptés plus grandes, l'Indien s'était couché par terre, et il y resta quand la poudre l'eut enivré. Le niopo n'agit pas toujours comme spasmodique et soporatif; il excite parfois les Indiens à un tel point, que leur ivresse dure pendant plusieurs jours. Alors ils se déchirent et s'entre-tuent, et souvent, à la suite de ces rixes, on voit des cadavres flotter sur la rivière.

D'Uruana à l'Angostura, ville principale du bas Orénoque, notre traversée ne fut que de douze jours. Ce ne fut pas sans un vif sentiment de joie, qu'après cette pénible navigation le long de rives sauvages, j'aperçus une terre civilisée. J'y débarquai le 30 mai, et m'installai à terre dans une petite maison qui, agrandie par le contraste de ce que je venais de voir, me paraissait presque une résidence royale. Située sur la rive droite de l'Orénoque, Angostura est adossée à une colline de schiste dont le talus se prolonge jusqu'à un demi-mille de la berge. Les rues, bien alignées et parallèles à la rivière, sont bordées de maisons assez jolies, les unes en pierre, les autres en terre, revêtues de bambous. La plus belle et la plus considérable de ces maisons est celle du gouverneur, qui fait face à l'Orénoque, et qui a devant elle quelques canons en batterie pour se défendre contre

une agression imprévue. Les autres édifices sont, l'église dont l'aspect extérieur rappelle plutôt une prison qu'un temple, la caserne, l'hôpital, le corps de garde et la maison d'arrêt. Les autres habitations appartiennent aux marchands d'Angostura, qui font le commerce d'Europe et du haut Orénoque.

Angostura, si éloignée de la Colombie centrale, fut un des principaux théâtres de la guerre de l'indépendance. Émancipée dès les premiers jours, cette place servit de point de ralliement aux convois de patriotes vénézuéliens qui arrivèrent d'Angleterre, en 1818, sur *l'Indien*, *le Dowson*, *le Prince* et *l'Émeraude*. C'est là qu'on organisa cette petite armée dévouée, mais désunie, qui alla se mesurer avec toutes les forces royalistes dans le Haut et le bas Orénoque, qui fit la campagne de l'Arauca, livra les batailles de Barcelona, Cumana, Calabozo, Ortiz, Villa-de-Cura, San-Carlos, Cojeda, etc., expéditions plus coûteuses que profitables, heureuses toutefois, en ce sens qu'elles perpétuaient la guerre et préparaient les voies aux triomphes futurs.

Angostura ne pouvait pas me retenir longtemps. Aucune observation essentielle n'était à recueillir sur ce point éloigné de tout itinéraire. Pour rentrer dans les riches provinces colombiennes, deux moyens s'offraient, l'un de recommencer mon pèlerinage à travers les llanos, l'autre de descendre l'Orénoque sur un caboteur, pour gagner de là ou Cumana, ou la Guayra, ou Portobello. Après quatre jours d'attente, aucune occasion ne s'étant offerte pour un voyage par mer, et en revanche, une caravane étant sur le point de partir pour les llanos de Cumana, je quittai Angostura le 8 juin.

CHAPITRE XIV

NUEVA-BARCELONA. — ROUTE DE CARACAS A VALENCIA ET DE VALENCIA A MARACAYBO.

D'Angostura à Nueva-Barcelona, la première halte importante est au Cari, poste considérable de Caraïbes. Ces Caraïbes, autrefois nomades et belliqueux, sont maintenant un peuple de pasteurs et d'agriculteurs. De Cari, nous gagnâmes la ville de Pao, et de là le port de Nueva-Barcelona, où j'arrivai le 20 juin. Nueva-Barcelona est une jolie et florissante ville, située sur la mer des Antilles, entre Cumana et la Guayra. Peuplée de 5,000 âmes, moins peuplée par conséquent que Cumana, elle absorbe, chaque jour, une portion du commerce de cette dernière ville, par suite de sa position centrale et favorisée.

Deux jours me suffirent pour voir la ville; j'en repartis le 22 juin sur un paquebot. J'arrivai à la Guayra le 24, et le 25 à Caracas, d'où je repris mon chemin à travers les terres, pour aller visiter le district de Valencia, seul point qui me restât à parcourir des deux grandes provinces de Maturin et de Vénézuéla. La route de Caracas à Valencia, pratiquée d'abord dans une gorge étroite, traverse

jusqu'à dix-sept fois le rio Guayre, avant d'arriver au petit village d'Antimano. Au delà se développe le système montueux de l'Higuerote, qui sépare les deux vallées de Caracas et de l'Aragua. Le premier hameau que l'on rencontre dans cette dernière est celui de San-Pedro, que terminent les petites fermes de las Laguenetas et de Garavatos, hôtelleries isolées, où les muletiers viennent faire une halte.

De las Laguenetas, la route descend dans la vallée du rio Tuy. Là commence un terrain riche et fécond, couvert de hameaux, de villages et de bourgs, qui, pour la plupart, porteraient en Europe le nom de villes. De l'E. à l'O., sur une distance de douze lieues, on trouve la Vittoria, San-Mateo, Turnero et Macaraï, qui ont ensemble plus de 28,000 habitants. Le rio Tuy serpente dans ces plaines entre des terrains couverts de bananiers. Nulle eau n'est plus limpide et plus belle que celle de ce ruisseau. La culture des plaines n'est plus confiée aux Indiens; ce sont les nègres qui travaillent sur les exploitations rurales. Partout, quand on se rapproche des côtes, l'esclavage se retrouve.

A la Vittoria, nous trouvâmes un embranchement de deux routes. L'une d'elles, que nous suivions, allait directement de Caracas à Valencia; l'autre conduisait aux llanos de l'Orénoque par Villa-de-Cura, los Reyes et Calabozo. La Vittoria est un endroit populeux et riche. Du haut d'un calvaire qui couronne la ville, l'œil se repose sur des fermes, des hameaux, des bouquets d'arbres sauvages. La route au delà de la Vittoria est un vrai jardin qui passe par Turmero, Macaraï, Cura, Guacara. On arrive ainsi à Valencia, après avoir longé pendant quelque temps le lac qui porte son nom.

Le lac de Valencia ou, suivant les naturels, Tacarigua, est le produit des nombreux ruisseaux qui arrosent la vallée d'Aragua. Son périmètre, grand à peu près comme celui du lac de Neuchâtel, offre le contraste de deux natures. La rive nord, qui s'appuie à la vallée d'Aragua, est couverte d'un magnifique tapis de verdure : sur l'autre rive, au contraire, on ne voit qu'une plaine nue, terminée par un rideau de sombres et sévères montagnes. La profondeur moyenne du lac est de 12 à 15 brasses. Il est parsemé d'îles cultivées et fécondes qu'habitent des métis pêcheurs et pasteurs, qui y naissent et y meurent souvent sans toucher à la terre ferme. Pour eux ces îles sont un monde et ce lac un Océan.

Ainsi entourée de montagnes productives et assise à peu de distance de son lac, Nueva-Valencia est une ville vaste et populeuse. On y arrive par un fort beau pont de trois arches, bâti en pierres et en briques, pont qui forme, avec la Glorieta, les deux objets les plus remarquables de la ville. Les rues sont grandes et larges, les marchés fort beaux, les maisons basses, mais élégantes. La population, de 15,000 âmes environ, est plus agricole que commerçante. Nueva-Valencia sert d'entrepôt aux riches récoltes de la vallée d'Aragua, et les verse sur Puerto-Cabello, ville maritime du district. Puerto-Cabello est un séjour aussi malsain que la Guayra, aussi funeste aux Européens qui l'habitent. Non-seulement la fièvre jaune y vient de temps en temps décimer la population, mais des

fièvres ataxiques y sévissent à toutes les époques de l'année. Le voisinage de marais salants semble être la cause la plus active de cette insalubrité. Puerto-Cabello est un poste militaire autant que marchand. Des fortifications élevées à bras d'hommes n'ont fait qu'ajouter de nouvelles défenses à une position que la nature seule avait rendue presque inexpugnable. Le plus beau port du monde y est commandé et protégé au loin par une double ceinture de châteaux et de redoutes. Malgré ces redoutables ouvrages, l'armée des indépendants ne craignit pas, en 1823, d'attaquer la ville occupée par les Espagnols.

Arrivé à Valencia le 27 juin, j'en repartis le 28 pour aller à Maracaybo, après avoir doublé à distance sa vaste lagune. Mon itinéraire était par San-Carlos, Tocuyo et Merida. Le hasard m'offrit un compagnon de route, un jeune Colombien, que je ne désignerai ici que par son prénom, Pablo. Passionné comme moi pour les beautés naturelles de son pays, il m'accompagna pendant tout le temps que je le parcourus : nous ne nous quittâmes qu'à la frontière.

Vers le milieu de la première journée, qui fut fatigante et monotone, nous arrivâmes à Tocuyo, verte oasis au milieu de vastes savanes. A quelques lieues plus loin s'étendaient les plaines de Curabobo, champ de bataille célèbre, où Bolivar et Paëz, à la tête de leurs volontaires colombiens, mirent en fuite les Espagnols, commandés par La Torre. Nous franchîmes, vers le soir, sous la teinte douteuse du dernier crépuscule, cette plaine dont le nom marquera dans l'histoire du pays. Au delà finit la plaine et commence la montagne.

Les jours suivants, rien ne nous frappa. Nous dépassâmes Tinaquillo, village avec quelques cases assez mesquines; San-Carlos, ville de 6,000 âmes, éprouvée par le dernier tremblement de terre, riche en plantations de coton, de café et d'indigo; Angare, village populeux, assis dans un vallon charmant, entouré de belles et productives cultures; Barquicimeto, portant encore de cruels stigmates de la grande secousse qui jeta, en 1812, ses maisons sur le sol, affreux désastre dans lequel 1,500 âmes périrent sur 8,000; enfin, Tocuyo, espèce de chef-lieu de ce district de montagnes, et ville frontière de la province de Vénézuéla. Le plateau sur lequel elle est assise a trois lieues à peu près de longueur : il va mourir au pied d'une chaîne calcaire qui court du N. E. au S. O. Cet espace peu étendu est d'une fertilité remarquable. Il donne à la ville une importance agricole, la seule qu'elle puisse avoir dans sa position éloignée des côtes.

La route de Tocuyo à Merida, pratiquée dans les vallons supérieurs d'une chaîne des Andes, abonde en sites d'une imposante beauté. Les rivières y roulent des flots d'argent sur des roches granitiques, et, souvent brisées dans leur cours, elles se partagent en lignes écumeuses et rapides. A ce mouvement des eaux et à ce jeu du terrain, à ces masses sourcilleuses qui varient incessamment d'aspect, si l'on ajoute les arbres les plus beaux, les plus vigoureux des Alpes équatoriales, on pourra se faire une idée du spectacle, à toute minute changeant, de ce long et pittoresque chemin.

Nous parcourûmes ainsi la vallée de Carache, souvent semblable à la vallée de

Chamouny, en y retrouvant toutes les cultures qui couvrent les versants du Tyrol et des Pyrénées, des Karpathes et des Apennins, et jusqu'aux goîtres dont les montagnards européens sont affligés. Nous vîmes Pampanito, Mendoza et plusieurs autres villages; nous franchîmes le *Panamo*, c'est-à-dire le point le plus élevé de cette Cordillère; puis, traversant Mucuchies et Mucuenbar, nous arrivâmes, le 13 juillet, dans la délicieuse ville de Merida.

Merida, fondée en 1558, sous le nom de los Caballeros, est située sur un plateau de trois lieues de long sur une de large, plateau qu'arrose la petite rivière de Macujun. Situation, sol, température, tout s'est réuni pour faire un petit Éden, un jardin toujours vert, de ce territoire béni du ciel. Un seul fléau a tout annulé. Merida a été détruite de fond en comble par le tremblement de terre de 1812. A une distance de cinq cents milles l'une de l'autre, Caracas et Merida furent abîmées toutes les deux le même jour, par la même secousse. Le désastre fut à peu près égal pour la cité littorale et la ville de l'intérieur. De 12,000 habitants, Merida n'en put conserver que 3,000.

Le désir de voir Merida nous avait fait pousser notre route beaucoup plus au S. qu'il n'eût fallu pour contourner le lac Macaraybo. Après une halte de deux jours dans cette jolie résidence, nous reprîmes la direction du N., de manière à gagner le lac à la hauteur de Gibraltar. Nous arrivâmes, en effet, dans cette bourgade le 17 juillet, et prîmes aussitôt passage sur une grande barque qui mettait à la voile pour Macaraybo. Le lac de Macaraybo forme un ovale de 50 lieues de long sur 30 de large, ce qui fait une circonférence de 150 lieues. C'est une petite Méditerranée qui communique à un golfe moitié moins grand par un goulet de deux lieues de largeur sur huit de longueur. Ce lac reçoit plus de vingt rivières, dont les plus considérables sont la Zulia et le Matacan. Quoique ouvert du côté de l'Océan, ses eaux sont douces et potables, si ce n'est aux époques où la brise du large pousse constamment les flots salés vers les eaux fluviales. Le lac est rarement sujet à des tempêtes; ce n'est guère que par des vents violents du N. E. que l'on voit cette petite mer soulever ses vagues clapoteuses, assez fortes quelquefois pour faire chavirer les embarcations.

Après trois jours de navigation, nous prîmes terre à Maracaybo, ville bien bâtie, vaste et peuplée de 20,000 âmes. Sa situation sur le lac en fait une ville commerçante; ses traditions en font une ville savante et littéraire. La société y est douce, aimable et polie. Capitale du département de Zulia, elle a des forts dont le principal est celui de Barra, des écoles, des colléges et d'assez beaux chantiers. Nous en repartîmes le 24 juillet sur un caboteur qui allait à Santa-Marta. C'était une fort jolie goëlette, fine voilière; elle nous fit débouquer promptement du golfe de Maracaybo, impasse assez dangereuse quand les vents du N. E. soufflent avec violence. Nous reconnûmes tour à tour la Punta-de-Espada et le promontoire des Gallinas, puis le cap Vela; après quoi, laissant la ville de la Hacha, située au fond d'une échancrure que forme la côte, on tira droit sur Santa-Marta, où nous jetâmes l'ancre le 31 juillet.

CHAPITRE XV

ROUTE DE SANTA-MARTA A BOGOTA PAR LE RIO MAGDALENA. — MOMPOX. — HONDA. — PASSAGE DU SARGENTO.

Santa-Marta est assise au bord de la mer, au pied d'une chaîne rocheuse qui s'élève graduellement jusqu'à la cime de la Nevada, haute de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Au centre du chenal est le *Moro*, colline escarpée, dont une forteresse occupe le sommet. Du haut de ce bastion, auquel ont travaillé la nature et l'art, se déroule un magnifique panorama. D'un côté s'étend une succession de bois, de champs et de jardins, qui vont mourir au pied de la haute Cordillère : de l'autre, l'Océan semble monter à l'horizon avec sa nappe bleue, tandis que, de chaque côté, un rivage accore prolonge ses hautes falaises comme un rempart devant la vague qui se brise.

Santa-Marta a été, de toutes les villes colombiennes, celle qui a lutté avec le plus d'obstination pour le maintien du régime espagnol. Favorisée comme port de mer, même à l'exclusion de Carthagène, Santa-Marta devait beaucoup à l'influence métropolitaine, et sa résistance à l'émancipation provenait peut-être autant de ses intérêts que de ses convictions. Quoi qu'il en soit, au moment où nous y passâmes, c'était une ville vaincue et déchue. Ses habitants les plus riches et les plus influents avaient péri dans la guerre récente, ou se dérobaient par l'exil à la proscription. De 5 à 6,000 âmes, le chiffre de la population était descendu à 3,000. Santa-Marta peut, sans doute, réparer ces pertes. Avec un bon port, à portée de Carthagène et du rio Magdalena, ce grand canal intérieur de la Colombie occidentale, elle peut devenir assez florissante sous le nouveau régime, pour n'avoir plus rien à regretter de l'ancien. La ville est vaste; elle a quelques églises assez remarquables.

Le plus grand obstacle à la prospérité de Santa-Marta sera toujours le voisinage d'une ville maritime, sa rivale et sa supérieure. Située sur un bras de la Magdalena, Cartagena, chef-lieu de la province, se trouve dans de meilleures conditions de prospérité que Santa-Marta. Cartagena a un magnifique port, auquel on arrive par la passe de Bocachica, que deux forts commandent. C'est une ville imposante, mais triste, ayant l'aspect d'un vaste cloître. Les maisons, toutes surmontées de terrasses saillantes, semblent vouloir enlever aux rues qui la coupent l'air et le soleil. La cité a pourtant des prétentions monumentales; ses constructions offrent çà et là de longues galeries à colonnades qui visent à l'effet de l'art grec et romain. Peu élégantes et assez mal meublées, ces habitations sont néanmoins commodes et fraîches. Cartagena, ruinée par des siéges successifs et par une guerre coûteuse, est encore une place forte, qu'une garnison de quelque importance rendrait imprenable. La population, de 18,000 âmes, ne se

compose guère que d'hommes de couleur, la plupart pêcheurs, matelots ou détaillants. Ces hommes de couleur, qu'on appelle métis ou *zambos*, et que l'on retrouve dans presque toutes les villes colombiennes, sont, en général, des hommes industrieux, habiles dans les métiers qui exigent une attention patiente et minutieuse.

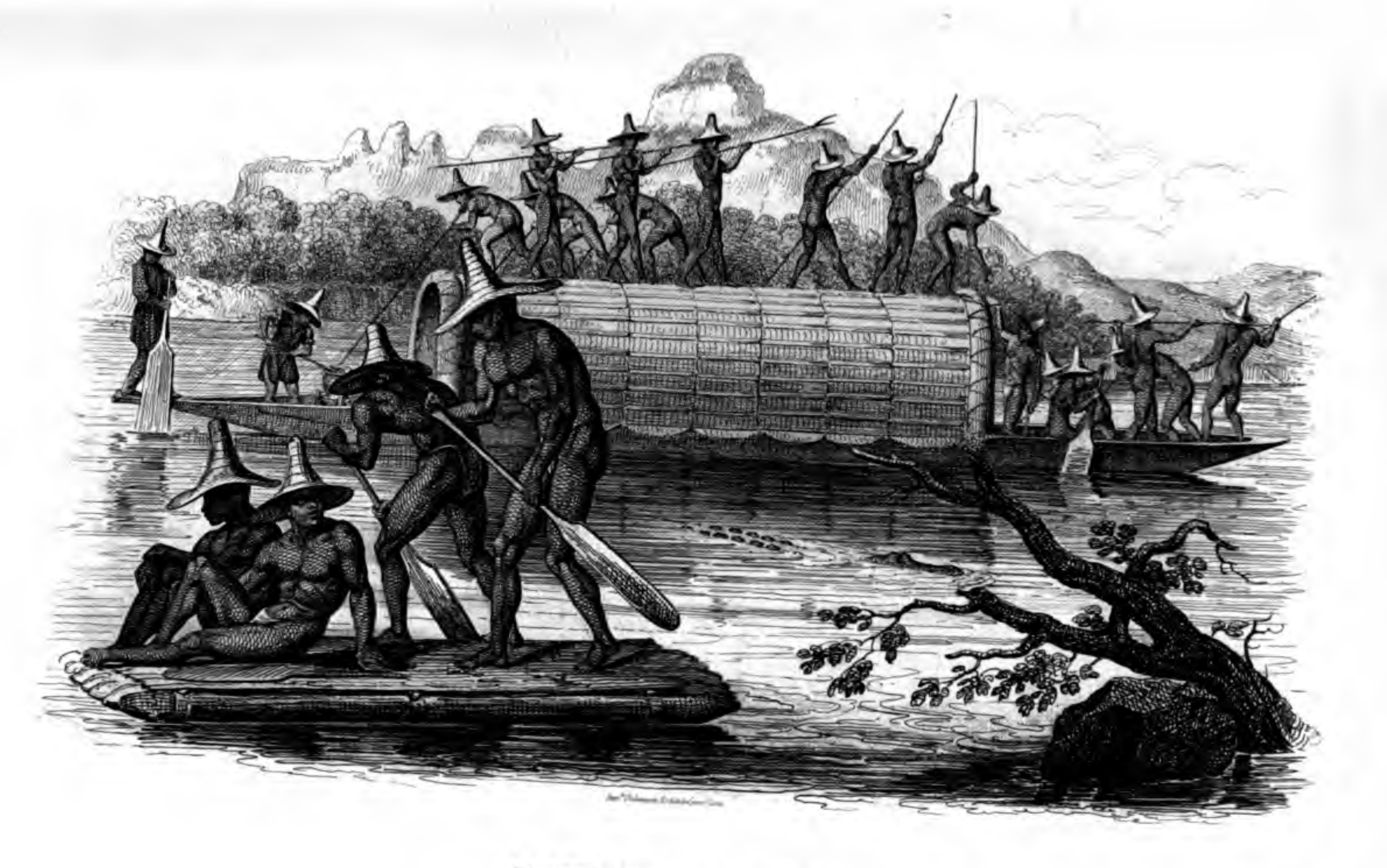
Le 3 août, nous quittâmes Santa-Marta pour gagner les Cienegas, espèce de lagune située sur les bords de la mer, et dans laquelle le rio Magdalena se décharge par quatre bouches. Le littoral de ces Cienegas, ainsi que toute la partie du territoire qui s'étend de Santa-Marta à la Hacha, est habité par des Indiens Guahiros, peuplades indépendantes que les Espagnols n'avaient jamais pu soumettre. La population de ce rayon est évaluée à 40,000 âmes à peu près. Bien armés, bien disciplinés, maniant aussi bien le mousquet que la flèche vénéneuse, ces Guahiros ont organisé un grand commerce interlope avec les négociants anglais de la Jamaïque. Ils échangent des mulets, des moutons, des perles, des bois de teinture, des peaux, contre du rhum, de l'eau-de-vie et des munitions. Ils trafiquent aussi avec la ville de la Hacha. Leurs chefs, ou caciques, se distinguent par un habit de guerre, qui se compose d'une peau de tigre, dont les bords sont ornés de plumes de toucan et dont les dents luisantes leur servent de diadème.

Arrivés dans la lagune des Cienegas, nous fûmes frappés de la quantité d'oiseaux qui en couvraient le bassin ou qui se jouaient sur les bords. Des pluviers, des poules d'eau, des palmipèdes de cinq ou six espèces diverses, s'élevaient par troupes, ou se laissaient bercer par les petites vagues du lac, tandis qu'à terre des tourterelles grosses à peine comme nos grives et une espèce de milan se poursuivaient d'un arbre à l'autre. Le coup d'œil du lac, semé d'îles vertes, était charmant; sur le premier plan s'étendait la forêt, dont les cimes formaient, à quatre-vingts pieds de hauteur, comme une mer aérienne et verdoyante, ondulant à la brise; sur le second plan se dressaient les Andes neigeuses. L'imagination ne saurait se faire une idée de la majesté de cette nature des chaînes équatoriales.

Après une courte relâche devant Pueblo-Viejo, l'une des bourgades qui bordent le lac, nous remîmes à la voile pour atteindre les bouches du rio Magdalena. Près de Pueblo-Viejo, mon compagnon de route me fit remarquer une plaine où avait eu lieu, en 1820, un engagement opiniâtre entre les troupes colombiennes sous les ordres du général Cariñan et un petit nombre de soldats espagnols soutenus par les indigènes. La victoire, chèrement payée, était restée aux Colombiens.

Le 7 août, nous nous engageâmes dans les canaux qui aboutissent au lit principal du rio Magdalena. Le premier était le grand canal, profond, vaste, bordé d'arbres, animé par une foule de flamants, de hérons et d'autres oiseaux; ensuite vint le canal Clarin, dont les bords semblent peuplés de singes; puis le canal Abrito, enfin le canal de Soledad, dérivation directe du grand fleuve.

Le courant du canal de Soledad étant très-peu sensible, nous le remontâmes



NAVIGATION SUR LA MAGDALENA.

Publié par Furne, Paris.

rapidement, soit avec la voile, soit à l'aide de longues gaffes avec lesquelles nos bateliers allaient chercher un point d'appui dans la vase. Notre barque, du reste, montée par six Indiens, mariniers ou *bogas* pratiques de ces parages, était excellente, bien fournie de vivres, et passablement défendue contre les moustiques, auxquels le cours des rivières appartient. Ainsi préparés à une longue et pénible navigation, nous atteignîmes le rio Magdalena, le 10 août, à la hauteur de Barranca-Nueva, grosse bourgade peuplée de 1,000 âmes. Sur les plages de Barranca, reparurent ces légions de caïmans que j'avais presque oubliés depuis mon départ des bords de l'Orénoque. Les caïmans du rio Magdalena sont les plus gros et les plus farouches que l'on connaisse. On cite dans le pays l'histoire d'une jeune fille qui, étant allée puiser de l'eau à la rivière, eut la main saisie entre les dents d'un crocodile qui nageait à fleur d'eau. Elle cria, mais on serait accouru trop tard à son secours, et l'animal l'eût infailliblement entraînée, si elle n'avait eu recours à un moyen de défense connu des Indiens. Elle enfonça son doigt dans l'œil du crocodile, la seule partie du corps de cet animal qui soit vulnérable. Vaincu par la douleur, celui-ci céda et n'emporta que le poignet de sa courageuse victime.

Au-dessus de Barranca, la brise mollit, et nos bogas furent obligés de lutter contre le courant à la seule force de leurs pagaies. Dans le cours de cette navigation, nos bogas s'arrêtaient le plus souvent qu'ils pouvaient. Tout prétexte, tout incident était pour eux l'occasion d'une halte. Tantôt ils s'imaginaient voir à terre un banc d'œufs de tortues, et, comme ils sont très-friands de ce mets, ils accostaient la berge, pour inspecter et fouiller le terrain. Tantôt ils débarquaient encore pour détruire les œufs de crocodile visibles sur la plage; ou bien ils allaient cueillir des fruits, ou puiser de l'eau à quelque source. Nous n'osions pas nous fâcher de ces petits retards, parce que notre barque était lourdement chargée, et que nos gens faisaient un rude service. D'ailleurs, presque toujours ces petites relâches étaient utiles; elles nous procuraient des vivres ou une boisson plus fraîche que l'eau de la Magdalena. La destruction des œufs de caïman nous semblait une chose moins nécessaire; mais il fut impossible de les y faire renoncer. Ils faisaient cette chasse, non pour nous, mais pour eux, tuant ainsi leur ennemi au berceau. Les petits crocodiles ont encore d'autres adversaires à redouter. A peine éclos sur la grève, ils ont à se défendre contre de grands hérons, qui les épient, les saisissent, et les emportent dans l'air. Rien de plus curieux que de voir les jeunes caïmans, longs de quelques pouces, ouvrir leur gueule déjà garnie de dents, et se rouler de manière à n'offrir à l'oiseau que ce menaçant râtelier. Le héron bat de l'aile, renverse le petit reptile, l'étourdit et l'achève.

Dans cette traversée de Barranca à Mompox, un site me frappa surtout, celui de l'île San-Pedro, qui n'est qu'une forêt vigoureuse et touffue, où se croisent des milliers d'aras aux ailes bleues. Cette île, toute d'alluvions, pourrait devenir d'une fertilité merveilleuse, si on la déboisait pour la livrer à la culture. Un peu

plus haut, est le village de Pinto, dont la population de 300 âmes s'occupe moins de la pêche que du soin des bestiaux. Nous avions déjà laissé successivement sur l'une et sur l'autre rive du fleuve les villages et les bourgs de San-Agostino, Ténériffe, Plato, Sembrano, Tacamocho. Nous vîmes encore Talayqua avant d'arriver à Mompox, où nous abordâmes le 14 juillet.

Mompox, l'un des entrepôts de la Colombie centrale et grand canal intérieur, doit à sa situation sur la Magdalena un développement commercial et agricole qui augmente chaque jour. A cette ville viennent aboutir les productions des provinces environnantes; elle sert de premier chaînon entre Cartagena et Santa-Marta d'un côté, et Bogota de l'autre : elle reçoit d'Antioquia, de Pamplona, de Cucuta et de Mariquito, du sucre, de la poudre d'or, du café, du cacao, du bois de teinture. La population, de 800 âmes environ, se compose, en grande partie, de noirs, de zambos et de bogas ou mariniers de la Magdalena. Passablement bâtie, la ville a un quai assez bien tenu et une espèce de chaussée contre les débordements de la rivière. Avant la dernière guerre, Mompox était une ville ouverte; mais quand le général espagnol Moralès la menaça en 1823, on y improvisa quelques ouvrages pour la mettre à l'abri d'un coup de main. Un fossé et quelques canons sont restés depuis cette époque comme une sauvegarde au milieu des guerres civiles.

Mompox a quelques églises assez bien bâties, et quelques couvents sans religieux. On y remarque plusieurs rues larges, belles et propres, quelques-unes avec des trottoirs. Les maisons sont construites de manière à réunir toutes les conditions de fraîcheur et de ventilation si désirées dans ces climats ardents. Mais, en revanche, elles sont fort mal éclairées. Les marchés sont bien fréquentés et bien garnis; le principal se tient sur le quai, à l'ombre de fort beaux arbres et en face de l'église. Là, accostant le rivage, les barques se changent en véritables magasins flottants, où les habitants de la ville viennent acheter leurs provisions. Les fruits de toute espèce, la viande fraîche, les volailles et les végétaux abondent sur ce marché, lieu de ravitaillement pour la population qui navigue sur cette rivière.

Le climat est si chaud à Mompox, qu'on y dort pendant une bonne partie de la journée. Mais, quand vient la nuit, on sort, on se réunit en famille sur la porte des habitations, et souvent on y attend le jour. Jadis, la ville était laissée dans l'obscurité pendant la nuit; mais, depuis quelques années, une mesure de police a exigé que chaque habitant allumât une lampe entourée de papier huilé. Mompox ressemble ainsi le soir à une ville chinoise. Muette le jour, elle devient gaie et causeuse la nuit. On s'y apostrophe de porte à porte, on y vit dans une familiarité naïve et douce. Les deux sexes aurait une physionomie agréable, si d'énormes goîtres ne les déparaient. Les Mompoxiens mangent beaucoup de chair de porc, et ne boivent que de l'eau à leurs repas. Faut-il attribuer à cette double circonstance cette infirmité presque générale dans la Colombie intérieure, et qui semble atteindre tous les habitants, jeunes ou vieux, blancs ou de couleur?

Après une courte station à Mompox, notre barque se mit de nouveau à remonter le fleuve. Dans ces environs, la Magdalena est active et vivante. Une foule de petites pirogues et de grands radeaux s'y croisent avec des champans énormes. Ces champans sont de longs et larges bateaux plats, à l'aide desquels se fait le commerce des provinces intérieures. L'eau n'étant plus assez profonde au delà de Mompox, pour les barques à quille aiguë, on se sert de ces pontons à cale plate pour le transport des marchandises. Les champans ont de cinquante à soixante pieds de long sur vingt de large. Leur partie centrale est occupée par la *carrosa*, sorte de berceau couvert en feuilles de palmier assujetties avec des bambous. Sur l'arrière est une plate-forme en queue d'aronde, d'où le pilote debout dirige le mouvement de cette lourde masse, à l'aide d'une large et longue pagaie. Sur l'avant, un autre pilote, le *barratero*, ou homme de la barre, contribue aussi avec une pagaie à conduire le champan. L'équipage se compose de bateliers, ou bogas, qui, le corps nu et la tête couverte d'un chapeau de paille, se tiennent sur la pointe de la *carrosa*, et divisés en trois bandes égales, psalmodiant un éternel et monotone refrian, poussent à tour de rôle le champan, à l'aide de gaffes longues de dix-huit pieds que termine une fourchette en bois dur. Ces bogas sont ou des Indiens, ou des métis, ou des zambos indo-nègres. A côté de ces masses énormes flottent de petits radeaux formés de troncs de *balso* réunis par des lianes. Ces radeaux ramènent chez eux les bogas de renfort que l'on prend de temps à autre sur les grandes embarcations, pour remonter le courant dans les endroits les plus rapides.

Le trajet de Mompox à Honda, sous un soleil intolérable et à travers des légions d'insectes qui ne l'étaient pas moins, fut marqué, comme tout le reste de ce voyage, par de longues haltes ennuyeuses et forcées. Nous étions à la merci de nos bogas, les moins dociles de tous les hommes. Notre barque passa ainsi successivement devant les villages de Peñon et de Moralès; ce dernier est peuplé de zambos fort hospitaliers et il s'y fabrique beaucoup de vin de palme; puis nous arrivâmes à Vadillo un jour de grande fête religieuse. Là, on nous donna le spectacle d'un divertissement public, dont l'épisode principal était une danse nègre, aux mouvements doux et lascifs. Après Vadillo, la première halte est à San-Pablo, dont le territoire montueux est déjà moins riche. Débarqués sur la plage, nous trouvâmes trois ou quatre douzaines d'œufs de tortues; et, suspendus aux arbres, une foule de nids d'oiseaux de l'espèce des carouges. Ces nids, singulièrement construits et n'ayant qu'un petit trou au milieu, semblent à peine tenir aux branches. De la part de ces oiseaux, c'est une précaution contre les singes, qui sont friands de leurs œufs.

Le long de cette route, et sur l'une et l'autre rive entre Moralès, Vadillo et San-Pablo, paraissent, de temps à autre, des hameaux ou des cases isolées, peuplés de bogas, qui, après avoir fait pendant longues années le service du fleuve, s'établissent sur les bords, et élèvent leur famille à ce rude métier. Ces riverains vivent dans une condition d'autant plus précaire et misérable, que l'air du fleuve est

malsain, ses eaux mauvaises et presque impotables. Ils cultivent leur champ, construisent leurs pirogues, vendent aux bateliers des champans les excédants de leurs récoltes, et cherchent à procurer avec le produit un peu plus d'aisance à leur malheureuse famille.

Au delà de San-Pablo, l'aspect du pays se modifiait. Déjà l'on pressentait le voisinage des montagnes neigeuses. Les caïmans étaient moins nombreux sur la rive, le sol était moins submergé et moins humide; la végétation changeait de caractère; malgré un soleil ardent, l'eau semblait plus froide. Jusqu'à Honda, nous vîmes le paysage se transformer ainsi, de manière à nous préparer à la nature alpestre du Sargento et aux cultures européennes du plateau de Bogota.

Entre San-Pablo et San-Bartolomé s'étend la pointe de Barbacoa, célèbre par une rencontre meurtrière entre les Espagnols et les indépendants; puis au delà de San-Bartolomé paraissent tour à tour le village de Garapaso et le rocher de l'Angostura. A peu de distance de cette passe dangereuse est le petit bourg de Nari, qui domine la Magdalena. Situé sur une rivière qui porte son nom, à cinq journées de Medellin, et au débouché de la riche province d'Antioquia, Nari est l'un des entrepôts les plus actifs de toute cette rive.

Buena-Vista et Guarama étaient les seuls villages qui me restaient à voir avant d'arriver à Honda. Buena-Vista est dans un site délicieux, et sur un terrain accidenté de vallons et de collines, dont quelques-unes se dressent sur la Magdalena comme de vertes falaises. Guarama a les mêmes beautés pittoresques, plus saillantes, plus imprévues, plus âpres. Dans les environs, les rameaux des Cordillères se resserrent; le fleuve s'encaisse de plus en plus; il roule d'énormes pierres qui obstruent son cours; il a des courants si rapides, que nous eûmes beaucoup de peine à les rompre. A diverses reprises, il fallut mettre nos bogas à terre, pour qu'ils nous halassent à la cordelle. Parmi ces passages difficiles, il faut citer celui de la Guarderia, espèce de cap argileux qui fait un angle saillant sur la rivière. Sous l'abri de ce promontoire dormaient au soleil une foule de caïmans, tandis qu'à leurs côtés se tenaient des hérons blancs et des aigrettes, qui suivent ces amphibies à la chasse.

Nous arrivâmes à Honda le 30 août. Située dans une vallée qu'entourent de hautes montagnes, cette ville assez insalubre éprouve des chaleurs étouffantes. Avant d'y entrer, il faut passer deux ponts, dont l'un est jeté sur le Guali, torrent qui vient mêler ses eaux à celles de la Magdalena. Des éclats de rochers servent de culées à ces ponts. Le Guali ou Guili roule des ondes limpides sur un sable noir qui leur donne la couleur de l'encre.

Capitale de la province de Mariquita, Honda est une ville importante par sa situation. Elle était bien plus considérable avant le tremblement de terre qui maltraita si cruellement les villes de la Colombie. Beaucoup de maisons et d'églises sont encore dans l'état de ruines où la catastrophe les a laissées. Ce qui reste debout indique une ville qui a connu des jours opulents. Les rues sont pavées et tirées au cordeau. Honda a un marché bien fourni, où viennent s'approvisionner

tous les Indiens des environs. Au-dessus de Honda, la Magdalena n'est plus navigable; il faut décharger les champans.

Nous allions quitter sans aucun regret les moustiques et le rio Magdalena. Nos mules étaient prêtes de l'autre côté du fleuve, et nous attendaient dans la maison du chef de la douane, point de départ des voyageurs. Le 1er septembre, au matin, nous les enfourchâmes et prîmes le chemin de la montagne. Ces mules ont le pied merveilleusement sûr. Quand on n'est point habitué à leur allure, on tremble d'abord en les voyant raser le bord des gouffres dont l'aspect seul donne des vertiges; mais, rassuré bientôt, on ne songe plus qu'à admirer ces sites imposants. Une mule ne pose jamais le pied que sur les traces laissées par ses devancières sur le même chemin. Tout pour elle est calculé d'avance; on compterait au besoin les pas qu'elle fait d'une étape à l'autre, tant sa marche est régulière, constante et fixe. Rarement elle bronche, plus rarement elle se couronne; aussi, n'a-t-on rien de mieux à faire que de lui laisser la bride sur le cou.

Après avoir côtoyé quelque temps les bords de la Magdalena, nous gravîmes la colline à travers des bois épais. A la première clairière, une magnifique vue frappa nos regards. Nous découvrions toute la province de Mariquita, avec ses hameaux et ses maisons blanches; puis, plus près de nous, comme un ruban d'argent sur cette plaine verte, le rio Magdalena, qui baignait Honda et ses habitations entassées.

Après une nouvelle traite à travers les bois, la caravane franchit le rio Seco, et arriva le soir à la Venta-Grande, auberge semblable à toutes les auberges, station intermédiaire entre Honda et le Sargento. A peine peut-on y acheter quelques provisions, un peu de *chica* (bière de maïs) et de guarapo. Quelquefois, pourtant, on cède aux voyageurs de la *carne seca*, viande séchée au soleil; de la graisse, des saucissons, quelques légumes, tels que la racine de baracacha, du manioc doux, des citrouilles nommées *aciamas*. Quand on veut manger sur-le-champ de ces provisions, il faut les faire cuire soi-même. La Venta-Grande était une case assez petite, pourvue d'une toiture en chaume qui débordait de manière à former une espèce de galerie extérieure. Dans l'intérieur se trouvait un comptoir flanqué de la grande jarre de chica ou de guarapo, qui sert à la consommation des muletiers qui passent. Pour la plus grande commodité du service, on y a pratiqué un guichet à travers lequel on donne à boire pendant la nuit. Sur le comptoir figure aussi habituellement un plat rempli de piment et d'ail pilé et mêlé dans du vinaigre. On y trempe la galette de maïs, que l'on mange en buvant. Ces ventas sont tenues par des naturels ou par des métis, qui vivent sans beaucoup de peine des profits de l'auberge. Presque toujours inoccupés, ils passent le temps, soit à fumer, soit à tourmenter une mauvaise guitare en calebasse, très-commune dans les ventas. Les attenances de la maison consistent presque toujours en un petit clos planté de bananiers et de papayers. Les maîtres des ventas y récoltent quelques fruits et quelques légumes.

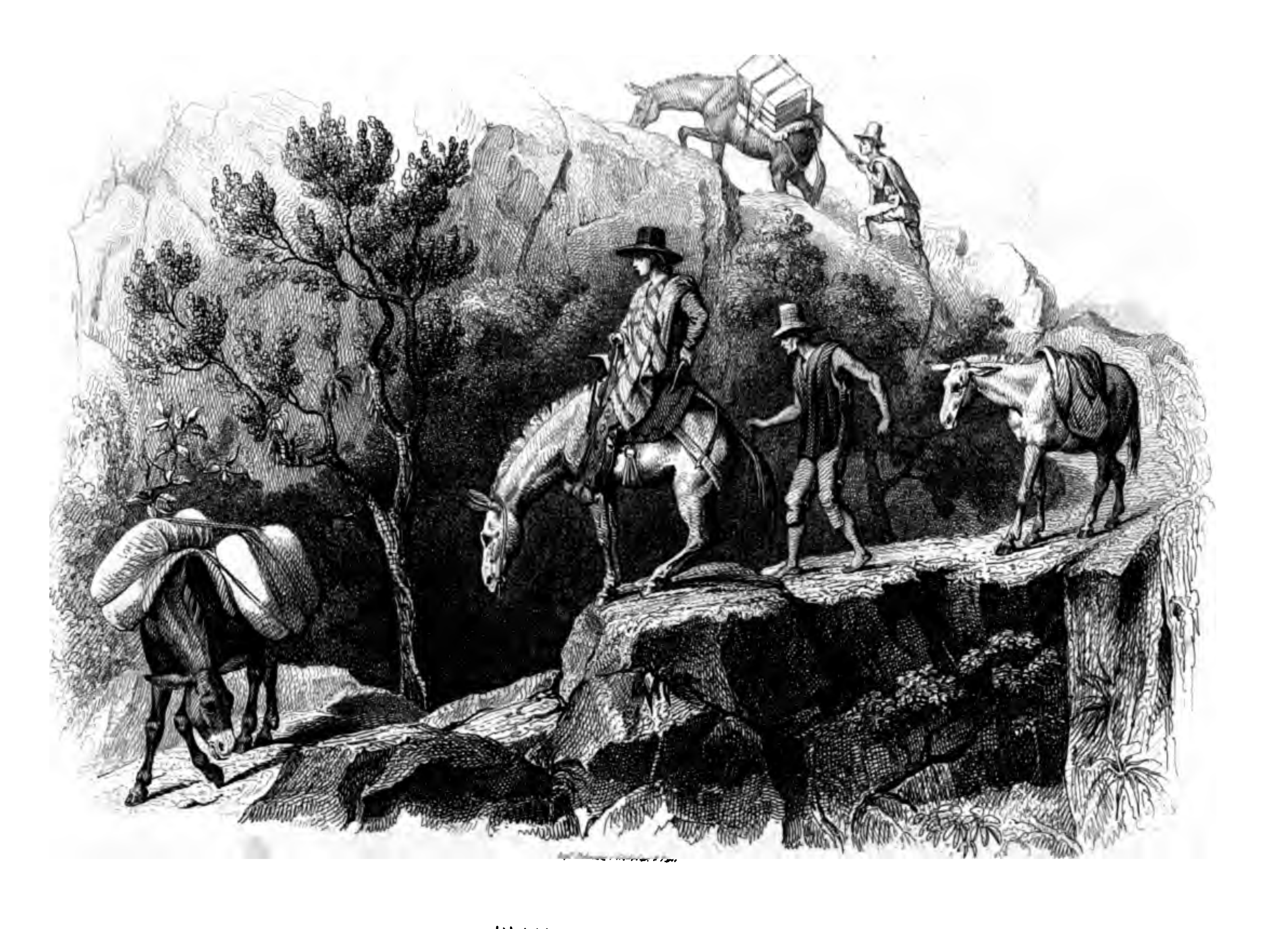
Au-dessus de cette venta, le chemin devient à chaque minute plus escarpé et

plus pénible. Les symptômes de la raréfaction de l'air se faisaient sentir à mesure que nous montions. La respiration était plus courte et plus embarrassée. Toute cette route était couverte de muletiers qui gravissaient le mont ou le descendaient. Souvent il fallait se croiser en des endroits où l'on eût dit que la route pouvait à peine livrer passage à une seule caravane; mais les mules, intelligentes et adroites, trouvaient assez de place pour se glisser entre les précipices et la file de montures chargées. Après avoir gravi ainsi jusqu'à 970 toises au-dessus du niveau de la mer, nous redescendîmes le Sargento par le versant qui conduit au village de Guaduas. Une prairie verte où paissaient des bestiaux, des cases entourées de cultures et ombragées de saules, des bois, des ruisseaux clairs et purs, tel était le coup d'œil de ce vallon intérieur. Guaduas en forme le centre. C'est une jolie ville, avec des maisons propres et blanches, une église d'un assez bon style et des rues régulières. Guaduas est un canton composé de sept villages qui peuvent compter une population totale de 14,000 âmes. A notre passage, la vallée appartenait presque tout entière au colonel Acosta, juge politique du canton. Ce fut lui qui nous donna l'hospitalité. A Guaduas, commence un type de population qui rappelle l'Europe. Ce sont des figures régulières, des tailles élégantes, des formes souples et délicates, des yeux vifs, une bouche rose, un teint blanc et vermeil, don bien rare sous ces latitudes. Cette population n'est pas seulement belle; elle est bonne encore, douce et prévenante pour l'étranger. Peut-être doit-elle en partie ces bonnes qualités à la fertilité du sol, qui y laisse peu de malheureux et peu de pauvres.

Au delà de Guaduas, la route continue à peu près sur le même niveau. On parcourt une suite de vallons et de collines; on marche sur l'arête de précipices, on franchit à gué des torrents impétueux. La caravane traversa ainsi le village de Villeta où l'on trouve quelques rivières à côté de prairies. Les montagnes qui l'entourent abondent en ours. A une lieue au delà de Villeta, se présente le rio Negro, sur les bords escarpés duquel on a jeté un pont en bambous, de la plus jolie structure. Après avoir vu Villeta et une venta située à neuf cents toises au-dessus du niveau de la mer, nous arrivâmes à Fucutiva, premier hameau du plateau de Bogota.

Sur ce plateau rien ne ressemblait à l'Amérique équatoriale. On se serait cru en Europe. Les feux de la ligne avaient fait place à une chaleur fort supportable. La plaine n'était plus couverte de cannes à sucre, de cacaotiers, de caféiers; mais d'orge et de blé, de gras et riches pacages. Ici, un laboureur poussait sa charrue; là, un berger chassait devant lui un troupeau de bêtes à laine. De longues files de mules et de bœufs se croisaient sur cette route; ceux-ci chargés de grains, de charbon et de sacs de pommes; celles-là, apportant, des vallées inférieures, des oranges, des bananes et des mangues. Les Indiens qui circulaient dans ces plaines étaient couverts de manteaux et coiffés de chapeaux fabriqués dans le pays.

La plaine de Bogota, située par 4° 30′ de lat. N., à 1,370 toises au-dessus du niveau de la mer, a huit lieues d'étendue du N. au S. et seize lieues de l'E. à l'O.,



PASSAGE DU SARGENTO.

sur une surface extrêmement unie. S'il faut en croire une vieille tradition locale, avant que les peuplades des Muyscas se fussent établies sur ces terres élevées, la contrée avait éprouvé un horrible cataclysme. La rivière de Bogota, ne trouvant point d'issue vers la vallée, avait tout submergé, cultures et populations; les habitants s'étaient réfugiés vers les montagnes, quand un homme divin apparut. Il se nommait Zhué ou Bochica. Frappant le sol de son bâton, il ouvrit une issue aux eaux de la rivière, qui se précipitèrent par le saut de Tequendama.

Le plateau de Bogota n'est exposé à aucun des fléaux qui désolent les contrées basses. On n'y voit ni moustiques, ni caïmans, ni jaguars : mais, en revanche, la grande raréfaction de l'air y éprouve les nouveaux venus. Tous les tempéraments ne peuvent impunément subir cette variation brusque de 15 à 20°, ce contraste de deux natures et de deux atmosphères. Après avoir franchi la rivière de Bogota sur un beau pont en pierre, nous aperçûmes, à une distance de trois lieues environ, la capitale elle-même, située au pied d'une chaîne de montagnes qui bornent le plateau vers l'E. De cette distance, la flèche de la cathédrale, les toits des couvents Guadalupe et Mentrura sont les points les plus saillants et les plus visibles. Le soir même du 6 septembre, nous atteignîmes la ville, où nous prîmes gîte dans une des meilleures *posadas*.

Bogota fut fondée, le 6 août 1538, par Quesada, qui y mourut quelques années après. Admirablement située, elle s'accrut si rapidement que, deux ans après sa fondation, la cour d'Espagne l'éleva au rang de *ciudad* (ville). Tout, en effet, avait été prévu par l'habile Quesada. Pour préserver sa ville des violents ouragans de l'est, il l'avait bâtie à mi-côte de deux montagnes, calculant en outre que, si elle devenait une place de guerre, cette position lui donnerait une ceinture naturelle de fortifications, contre laquelle les attaques de l'homme ne pourraient rien. En vue du Tolima, l'un des sommets de la chaîne du Quindiu, avec des débouchés sur l'un et l'autre versant de cette ligne de montagnes, quelle situation meilleure pouvait-on choisir pour une capitale? Aujourd'hui, Bogota à 3,000 mètres d'étendue du N. au S., 1,700 mètres de l'E à l'O.; elle compte 40,000 âmes de population. Les rues en sont pourtant étroites et mal tenues. Un ancien vice-roi disait : « Il y a quatre agents de police à Bogota, les gallinazos, la pluie, les ânes et les porcs. » Ces quatre agents de police continuent à balayer ou à enlever les immondices de Bogota. On leur a adjoint depuis un service d'Indiens, qui viennent nettoyer les rues à l'aide de tombereaux.

Le climat de Bogota demande qu'on se précautionne contre de brusques variations atmosphériques. Des vêtements chauds suffisent à peine, l'hiver, pour s'y garantir des atteintes du froid. Pendant six mois à peu près, le ciel est nuageux et la température pluvieuse. Trois autres mois sont incertains et variables : trois mois seulement ont des jours secs et beaux. Tout humide qu'il est, le climat n'est pourtant pas malsain. Après une fièvre de quelques jours, résultat d'une atmosphère raréfiée ou d'un long voyage dans les plaines, les Européens s'acclimatent facilement à Bogota. Les maisons de Bogota sont encore, en grande partie, ce

qu'elles étaient dans les premiers jours de la conquête, sans élégance et sans symétrie; mais quelques constructions nouvelles attestent une tendance manifeste vers un progrès architectural. L'un des plus beaux monuments de la ville est la cathédrale, édifice remarquable pour la pureté et l'harmonie des lignes de sa nef, malgré quelques incorrections dans la façade. Le palais du gouvernement est aussi un édifice élégant et riche. On a renoncé à la vieille résidence des vice-rois, édifice à toits aplatis, flanqué de maisons basses et mesquines. Bogota possède de plus un théâtre qui a été bâti par un particulier passionné pour les représentations scéniques. La salle, régulière mais obscure, a plusieurs rangs de loges grillées. Le parterre, vaste et dégarni de bancs, est disposé en talus. On s'y tient debout. Les pièces qu'on y joue sont encore de l'enfance de l'art dramatique. Les sujets patriotiques sont les mieux accueillis de la foule; mais, par une singularité fort remarquable, la satisfaction publique s'exprime, au théâtre de Bogota, de la même manière que nous exprimons en Europe le mécontentement: le public siffle les pièces quand il les trouve bonnes.

Pendant notre courte station, presque tous les costumes de Bogota défilèrent sous nos yeux : nous pûmes saisir toutes les nuances de classes, de conditions, de rangs. D'un côté, c'étaient les portefaix de la douane, portant les colis à l'aide de courroies, tantôt sur le front, tantôt sur les épaules; puis des mules chargées de sirop de sucre dans des outres de cuir, sirop destiné à faire de la chicha. Plus loin, venaient des dames en toilette de visite ou de messe. L'habit d'étiquette consiste dans la *saya*, la *mantilla* ou le chapeau. La saya est un jupon de satin noir un peu court, terminé souvent par des franges d'un pied et demi de long. La mantilla est une pièce de drap fin, bleu ciel ou bleu lapis, taillée en demi-cercle, et qui se dispose de manière à tomber de la tête sur les épaules, comme un long béguin de nonne. Ces dames portaient, en outre, des chapeaux de feutre et des souliers de satin ou de peau. La chaussure est ce qui distingue les femmes des hautes classes. Les filles du peuple vont nu-pieds. Quand leur beauté ou un caprice de fortune les élève à la classe qui a le droit de porter chaussure, elles sont obligées d'user de certains ménagements, et de se faire *beatas*, c'est-à-dire de prendre un costume en tout pareil à celui des religieuses, noir ou marron, costume qui leur permet de se chausser. A côté de ces femmes, bourgeoises, beatas, ou simples servantes, marchaient des prêtres en manteau noir, coiffés d'un chapeau à la Basile, des contaderos des environs, et des mendiants, race qui pullule à Bogota, comme dans tous les pays où la charité religieuse sert d'excuse et de stimulant au désœuvrement et à la fainéantise.

Les objets de provenance européenne sont rares et chers à Bogota; mais, en revanche, les produits du territoire s'y maintiennent à des prix raisonnables. Le pain y est bon, mais on en mange peu. On boit trois fois par jour du chocolat, que l'on accompagne de fromage et de confitures. L'ordinaire se compose de bœuf bouilli, de pommes de terre, de yuca et de bananes, d'œufs frits, de lentilles, de viande de porc. La boisson habituelle est l'eau; on boit quelquefois de

la chicha, et, plus rarement, du vin. Tout le monde se sert de gobelets d'argent. Après le repas, on se lave les mains, on fume et l'on dort.

L'usage de fumer est général, même parmi les femmes. Elles ne quittent presque jamais le cigare. Cependant une réforme semble se préparer pour elles. A l'époque de la guerre de l'indépendance, une foule de volontaires anglais étant arrivés dans le pays, quelques liaisons se formèrent. « Nos Anglaises ne fument pas; voilà pourquoi nous les aimons, » dirent les blonds officiers. Et ces mots seuls suffirent pour mettre le cigare à l'index dans toute la société des jeunes femmes. Vives et passionnées, belles, blanches et bien faites, elles n'ont, en général, ni les mœurs austères, ni l'esprit tourné aux choses sérieuses. Leur vie se passe entre les plaisirs et les pratiques de dévotion.

Pour tout étranger qui visite la capitale colombienne, il est une excursion de rigueur, celle du saut Tequendama. Cette cascade, à quatre lieues de la ville, est formée par la rivière de Bogota, qui se précipite du plateau dans la vallée. Après une demi-heure de marche pénible, nous la découvrîmes. C'est vraiment un beau spectacle. Qu'on se figure une large rivière précipitée d'une hauteur de six cents mètres, et brisée çà et là par les rochers saillants de la montagne.

Le pont naturel de Pandi n'est pas une merveille moins curieuse. Il est formé d'une pierre de vingt pieds de large, qui a réuni deux montagnes séparées par une gorge étroite. Quand on plonge du regard dans l'abîme, profond de quatre cents pieds, on aperçoit un cours d'eau qui fuit au sein du précipice. Les habitants du pays ne se hasardent qu'en tremblant dans les profondeurs du gouffre. Les animaux eux-mêmes semblent fuir ses approches comme celles d'un séjour maudit.

Les environs de Bogota, dans un rayon de douze lieues, abondent en villages et en bourgades. L'E. et l'O. du plateau sont livrés à l'agriculture; mais le N. et surtout la province de Socorro sont peuplés d'industriels. Les moindres petits hameaux sur la route de Tunja tissent le coton et fabriquent la poterie. Tunja, plus riche et plus populeuse, travaille aussi la laine. En continuant la route vers le N. on trouve Paita, qui a des sources d'eau sulfureuse, dont les vapeurs se condensent dans les temps secs, et retombent sur les pâturages en sulfate de soude. Plus loin, est le lac de Tota, situé sur le paramo de Ramona, lac enchanté et maudit suivant les indigènes. Un autre lac de ces environs, le lac Guatavita, a une réputation moins terrible. Dans ce bassin, situé à 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le cacique du pays, dit la tradition, jetait chaque année d'immenses richesses en or et en pierreries. On ajoutait même que, lors de la conquête, les naturels ayant été persécutés à cause de leurs trésors, les confièrent tous au lac, leur divinité tutélaire. Stimulés par ces récits, les agents du capitaine Charles Cochrane ont tenté naguère un desséchement qui, opéré en partie, a valu, dit-on, aux entrepreneurs quelques statuettes d'or. C'est là une source de richesses bien moins sûre et bien moins féconde que les mines de plomb, de sel et de cuivre, que l'on trouve dans toute cette contrée montagneuse.

Je ne voulais point quitter Bogota sans prendre une idée, au moins sommaire,

de la constitution politique de la Colombie. J'assistai aux débats de l'une et l'autre Chambre; je lus ce long code en cent quatre-vingt-onze articles, qui forme le droit public du pays.

Les pouvoirs de la Colombie y sont de trois sortes : législatif, exécutif et judiciaire. Le premier se compose d'un sénat et d'une Chambre des députés. Le concours des deux assemblées est nécessaire pour faire une loi d'après certaines formalités et dans des délais prescrits. Les provinces nomment leurs représentants, à raison d'un député par chaque 30,000 âmes, de manière à composer une Chambre de cent cinquante membres. Les députés doivent justifier de la possession d'une valeur de deux mille piastres, ou d'un revenu de cinq cents piastres. Ils ne peuvent être nommés que par la province qu'ils habitent : le mandat dure quatre ans. La Chambre des représentants a le droit de citer devant le sénat le président, le vice-président et les ministres de la république.

Ces rouages fort simples, comme on le voit, ont été empruntés presque tous au mécanisme de la constitution américaine, qui est, à son tour, une modification de la charte anglaise. Le président de la Colombie, comme celui de l'Union, assemble le congrès, commande les armées, peut opposer son véto dans des cas restreints, et commuer la peine capitale de concert avec les juges.

Les ressources du gouvernement nouveau se composent de taxes semblables aux nôtres. Produits de douanes, monopole des tabacs, droits sur les eaux-de-vie, postes, papier timbré, impôt foncier, telles sont les principales branches du revenu public. Il s'élève à peu près à cinq millions de francs, ainsi que la dépense. Avec cette somme, on entretient de 20 à 30,000 hommes sous les drapeaux. Les soldats indigènes sont vaillants, faciles à discipliner, patients, sobres, robustes. Le budget pourvoit aussi aux dépenses d'une marine qui compte une vingtaine de bâtiments de guerre.

CHAPITRE XVI

ROUTE DE BOGOTA A QUITO PAR IBAGUÉ, NEIVA ET LA PLATA. POPAYAN. — QUITO.

Nous partîmes de Bogota le 20 août. Avant de quitter le territoire colombien, j'avais encore à voir toute la bande littorale qui s'étend de Bogota à Guayaquil. Entre ces deux villes, l'une intérieure, l'autre littorale, s'échelonnent une foule de stations dont les principales sont Ibagué, Neiva, la Plata, Popayan et Quito. Les autres haltes de la route n'offrent guère que des villages, des bourgs ou des villes sans importance.

Pour aller à Ibagué, il faut descendre le plateau de Bogota du côté de la Mesa. Au moment où la route arrive à pic sur cette ville, un magnifique tableau se développe devant le regard. Les hautes cimes des Cordillères semblent nager dans une

mer de nuages; mais les montagnes de second ordre accusent fortement les moindres détails de leur charpente, leurs déchirures entre lesquelles l'eau bondit, leurs forêts dont le faîte est mouillé par l'écume, tandis qu'au loin la plaine sereine et lumineuse étale les mille nuances de sa végétation, les mille sinuosités de ses cours d'eau.

Après la Mesa vient Tocayma, situé sur les rives même de Bogota, et célèbre par ses eaux thermales. La population, de 1,000 âmes environ, est à peu près doublée dans la saison des bains. Le jour suivant, nous arrivâmes sur les bords du rio Magdalena, que nous devions traverser au lieu dit *Paso de Llander*. Devant nous, de l'autre côté du fleuve, s'élevait la montagne du Tolima, dont la cime, couverte de neiges perpétuelles, est le point le plus élevé de ce rameau des Andes qui court par Popayan et par la vallée du Cauca jusque dans la province d'Antioquia. Deux jours après, nous arrivâmes à Ibagué, ville riche par son territoire et par sa situation, à proximité de mines aurifères. La route entre Ibagué et Cartago passe par le Quindiu, qui conduit de la vallée de la Magdalena à la vallée du Cauca, en traversant la Cordillère moyenne. Quoique de petites mules aient été dernièrement dressées à ce voyage difficile, il vaut mieux se résigner à être porté à dos d'homme (*andar en carguero*). Des chaises très-légères sont attachées sur les épaules de ces hommes à l'aide de fortes courroies, et le voyageur, campé commodément sur ce siége, franchit les gorges affreuses et les marécages glissants de cette longue chaîne. Le métier de carguero est devenu une chose fort répandue, et il n'est pas rare de rencontrer dans les sentiers escarpés cinquante à soixante voyageurs cheminant de la sorte. La paresse des blancs est si grande dans ces climats, que chaque directeur des mines a à sa solde deux Indiens qu'il nomme ses *cavallitos* (chevaux). Sellées chaque matin, ces montures sont prêtes à transporter le maître d'une mine à l'autre, et celui-ci, pour parler de ces Indiens, emploie les termes qui servent à caractériser les allures des chevaux et des mulets. Ce transport à dos d'homme exige quelque adresse de la part de celui qui est affourché sur la chaise. Un faux mouvement peut le jeter dans un précipice.

C'est au delà de ces parages montueux que se trouvent les mines aurifères de la Cordillère moyenne. Le terrain dans lequel ces mines sont pratiquées appartient à la grande formation de syénite et de grunstein porphyrique qui renferme les riches gisements d'or de la province d'Antioquia. La pyrite aurifère repose ordinairement sur la roche et s'y trouve mélangée d'un peu de gangue pierreuse. L'or est disséminé dans ces couches en particules le plus souvent imperceptibles, quelquefois pourtant saisissables à l'œil nu. Pour extraire l'or de la pyrite, on la pulvérise et on la lave. A Marmato ou à la Vega de Supia, l'atelier est placé sous la pente de la montagne. Il se compose d'un hangar sous lequel peuvent se réunir environ douze travailleurs. Un trou circulaire, pratiqué dans le sol, est garni de pierres de porphyre inclinées comme les dalles d'un évier, et sur lesquelles se broie la pyrite qu'on a retirée en morceaux de la mine. Après l'opération du broiement et de la mouture du minerai, on procède à celle du lavage. La pâte du

minerai se jette dans un plat de bois nommé *batea*, où, après avoir délayé la pyrite avec la main, des négresses fort habiles à ce travail impriment à la batea un mouvement rotatoire très-rapide, de manière à ce que la partie de la pyrite la plus lourde et la plus chargée d'or se précipite peu à peu vers le fond du vase. Plusieurs lavages successifs sont nécessaires pour dégager tout l'or qui existe dans le minerai. Les femmes exécutent presque seules ce travail, qui demande plus d'adresse que de force. Un contre-maître créole préside à l'atelier. Ces exploitations sont très-lucratives. Toutes les pyrites de la Vega de Supia sont aurifères, quoique la quantité d'or qu'elles contiennent varie beaucoup. Quelquefois, en brisant un morceau de pyrite, on y trouve des groupes de cristaux d'or qui pèsent plus d'une demi-once. Malheureusement, les procédés chimiques employés pour le travail du minerai sont encore arriérés et défectueux.

Nous continuâmes notre route vers Neiva, en traversant le délicieux vallon de Cuello, la ville de San-Luis et le lit sinueux de la Luisa. Malgré des chaleurs accablantes, cinq jours suffirent pour atteindre Villa-Vieja, d'où nous gagnâmes Neiva le lendemain. Neiva est l'une des haltes les plus importantes de Bogota à Guayaquil. Assise sur les bords de la Magdalena, elle entretient un commerce considérable en cacao, dont on récolte deux mille charges à peu près dans la province. Neiva, Timana et leurs dépendances contiennent environ 70,000 habitants. Timana, située dans une contrée montueuse, envoie à Neiva une quantité assez forte de poudre d'or provenant du lavage des sables aurifères. Outre ces deux branches de commerce, les négociants de Neiva échangent encore avec les Indiens Andaquis de la cire éclatante et du vernis qui remplace pour les meubles la laque japonaise. Malgré cette activité industrielle, Neiva n'a que des maisons couvertes de feuilles de palmier et des rues non pavées. La population est presque toute de couleur. A cette hauteur, la navigation de la Magdalena ne se fait plus qu'au moyen de radeaux ou *balsas*.

De Neiva à Popayan, les seuls asiles où puisse s'arrêter une caravane sont des *tambos*, espèces de chauderies ou de caravanserails, élevés aux frais des municipalités les plus voisines. Ces tambos consistent en un hangar couvert de chaume, où les voyageurs trouvent un toit pour la nuit, mais point de vivres pour leurs repas. Quelquefois une petite haie ou une enceinte en pierres met le tambo à l'abri des attaques des jaguars qui infestent cette contrée et viennent dévorer les bestiaux jusqu'au sein des fermes. Pour détruire ces bêtes féroces, les paysans forment, dans une pièce de terrain un peu retirée, une espèce d'enclos entouré de pieux très-forts et plantés sur trois rangs, ne laissant d'autre issue ouverte que celle d'une trappe qui s'abat sur le jaguar dès qu'il est entré. Pour attirer l'animal carnassier, un cochon ou un mouton en vie est placé à l'intérieur du piége. D'autres fois encore, les naturels vont à la chasse au jaguar avec des lances et des chiens. Les chiens attaquent les premiers l'ennemi, qui en étend plusieurs sur le carreau; après quoi, quand les hommes jugent que le tigre est fatigué de la lutte, ils s'avancent les yeux fixés sur lui, et présentent leur lance de manière à ce qu'il

s'y enferre. Le jaguar pressent le péril; il marche vers les lances, grognant d'une façon affreuse, et tournant comme un chat autour des naturels. Enfin, quand il se voit acculé par ce rempart de fer, il s'élance, et se trouve presque toujours percé avant d'avoir atteint l'un des chasseurs.

Arrivés sur les bords de la Plata et en face de la ville de ce nom, il fallut traverser un de ces ponts singuliers, si communs dans l'Amérique méridionale. Autrefois, le pont de la Plata n'était qu'une simple *tarabita*, composée d'une corde tendue sur des pieux d'une rive à l'autre, et sur laquelle les voyageurs glissaient dans une sellette mobile, suspendue à des anneaux coulants et tirée par des noirs. Mais, depuis peu d'années, on a converti cette tarabita en un pont de bambous, d'une seule arche, et formant une sorte d'échelle avec des escaliers entaillés pour la commodité des piétons.

La Plata actuelle n'est pas l'ancienne Plata, bâtie quelques lieues plus haut dans les premières années de la conquête. La ville qui porte ce nom aujourd'hui est petite, mais jolie et fort bien située. En la quittant, on remonte la rivière du Païs, jusqu'à ce que l'on arrive au pied du Guanacas, passage ouvert à travers la Cordillère orientale, entre la Plata et Popayan. A mesure que nous montions vers le Paramo, la végétation de la vallée faisait place aux plantes alpestres. Vers le sommet, à peine restait-il quelques arbres rabougris et chargés de mousse. La route, en divers endroits, serait impraticable, si de distance en distance, dans les endroits marécageux, on n'avait jeté des morceaux de bois équarris sur lesquels les mules posent le pied. Sur le paramo, l'air était vif et froid, et au tambo de Corales, où nous fîmes une halte, il fallut, quoiqu'au mois de septembre et presque sous l'équateur, allumer un grand feu. C'était, du reste, une époque où le passage de ces paramos offrait peu de dangers; mais leurs sommets, en d'autres saisons, sont témoins de catastrophes funestes. En 1819, le général Bolivar eut beaucoup à souffrir sur le paramo de Bisba, et, dans la même année, le paramo de Guanacas, que nous foulions alors, vit périr quarante-quatre soldats ou officiers d'un corps auxiliaire venu d'Europe pour la guerre de l'indépendance. Neuf ans après le désastre, on voyait encore les ossements de ces malheureux qui blanchissaient sur le revers d'un précipice.

Ce fut au milieu de pensées aussi tristes que nous arrivâmes à Popayan. L'aspect du paysage qui l'entoure était riche et beau. On y pressentait le voisinage d'une ville importante, la plus grande que nous eussions vue depuis Bogota. Sous plusieurs rapports, Papayan est même supérieure à la capitale. Toutes les maisons, d'un seul étage, y sont alignées et bordées de trottoirs. Un système de balcons ouverts règne dans toute leur étendue. Sur les onze églises de la ville, il en est dont l'ordonnance ne manque pas de goût et d'art. L'hôtel des monnaies, les hôpitaux ne sont pas non plus d'un mauvais style. Malheureusement, à côté de quartiers opulents et propres, Popayan renferme des quartiers pleins de décombres. La guerre récente a maltraité cette ville plus qu'aucune autre ville de la Colombie. Seize fois prise ou reprise, tantôt espagnole, tantôt indépendante,

elle a passé par toutes les représailles des partis et toutes les horreurs de la guerre civile. Située entre Bogota, la province de Pasto et les contrées voisines de Quito, aux portes de la riche vallée du Cauca, Popayan était le point de mire de deux partis, le champ de bataille où ils se donnaient rendez-vous. Plus tard, un nouvel élément de trouble vint compliquer la situation de ces contrées. Toute cette Cordillère est peuplée de noirs ou de zambos auxquels ces luttes d'indépendance donnèrent la pensée de conquérir l'affranchissement spécial des hommes de couleur. Ils formèrent en conséquence un congrès dans la ville de Barbacoa; et, pour soumettre ces esclaves à l'obéissance, il fallut que les nouveaux républicains employassent la force armée et prissent d'assaut la ville dissidente. Cette première révolte apaisée fut suivie de plusieurs autres. En petit nombre d'abord, les noirs firent prendre le mousquet à leurs femmes, et un jour plus enhardis ils pénétrèrent jusque dans les faubourgs de Popayan, montés sur des chevaux dont ils avaient garni les sabots avec des morceaux de toile de coton. Malgré cette précaution, le bruit les trahit et on parvint à les chasser des faubourgs avant qu'ils en eussent enlevé le bétail.

En quittant Popayan pour aller vers Quito, nous avions à traverser l'une des parties les plus dangereuses de toute la Colombie, le pays de Pasto. Quoique la guerre civile fût alors éteinte dans ce district, l'humeur farouche des habitants les maintenait sur le pied d'hostilités sourdes qui dégénéraient parfois en actes de violence contre les voyageurs. Malgré des troupes nombreuses cantonnées dans le district, on citait, de temps à autre, des voyageurs assassinés et des caravanes pillées. La misère était telle, qu'elle eût poussé aux voies de fait une population moins turbulente encore, car nous ne rencontrâmes partout que ruines et dévastations.

Aventurés sur cette route, nous n'y subîmes aucune des catastrophes fâcheuses qu'on nous avait prédites. Après avoir traversé Pasto, assise entre des soufrières sur un plateau élevé, nous prîmes le chemin de Quito où nous arrivâmes le 30 septembre. Peu de sites sont plus singuliers et plus sauvages que celui de Quito, l'ancienne ville du Soleil. La cité que conquirent Belalcazar et Alvarado, soit qu'on la regarde de loin du côté de la Recoleta, et qu'on embrasse d'un coup d'œil ces clochers placés comme autant de jalons, ces maisons, ces édifices affourchés sur les *quebradas*, ravines qui lézardent le sol sur lequel elle est fondée; soit que, pénétrant dans ses murs, on suive les bords de ces torrents où se croisent quelques habitants affairés, tantôt des porteurs d'eau, tantôt des marchandes de tinajas, ou bien encore des bourgeoises enveloppées de leur *reboso* (mantille), ou des hidalgos avec le manteau rabattu sur l'épaule; de tous les points de ce panorama, de tous les côtés et sous toutes ses faces, Quito, bâtie sur le penchant du Pichincha, cratère éteint, mais fumant encore, est l'une des villes les plus pittoresques que l'on puisse voir.

Ce qui frappe le plus en arrivant à Quito, c'est la quantité prodigieuse de ses couvents, presque tous beaux et riches. Le plus important est celui de San-Fran-



ALMAS SANTAS. L'ANGE ET LA MORT. ALMAS SANTAS.



Ste MADELAINE. St JEAN BAPTISTE.



LE SAINT TOMBEAU PORTÉ PAR LES INDIENS 2me ALCADE.



CHANOINE EN GRAND COSTUME

cisco, monument immense et d'une ordonnance assez belle, avec une église opulente où tout semble être or, argent massif et pierreries. Après le couvent de San-Francisco vient celui des Jésuites, qui renferme aujourd'hui l'université de la ville, la bibliothèque et l'imprimerie. Des inscriptions gravées sur une dalle de marbre, à l'intérieur, rappellent les travaux de La Condamine et de ses célèbres collaborateurs. La cathédrale est moins remarquable que les deux couvents cités. A côté de ces monuments, il faut citer encore le couvent de la Recoleta de la Merced, où se retirent les gens de qualité et les bourgeois de la ville pendant le temps de la retraite pascale.

Pendant notre séjour à Quito, cette époque de ferveur religieuse était passée. Nous ne devions pas voir cette ville dans ces jours où les pompes de l'Église viennent donner aux rues une animation extraordinaire. Plus heureux que nous, un voyageur distingué, M. de Raigecourt, a vu une semaine sainte à Quito, et a bien voulu nous en communiquer les détails, auxquels nous avons emprunté ce qui concerne le seul jour du vendredi, comme étant celui où se trouvent reproduites en quelque sorte les cérémonies des jours précédents.

« La procession du vendredi saint, dit-il, surpassa en splendeur celles des jours précédents, et je me promis bien de ne pas la manquer. Je commençai le matin par assister à l'office dans l'église de San-Domingo, où je fus obligé de recevoir une bannière, et d'aller processionnellement au tombeau chercher l'hostie consacrée par la communion du prêtre. La manière gauche dont je m'acquittai de cet exercice nouveau pour moi me tint d'abord au cœur; mais je m'en consolai, en apprenant, dans la journée, que le colonel Young, Anglais et protestant, avait été obligé, la veille, de figurer dans une cérémonie de ce genre avec un cierge à la main. Le soir, je revins dans la même église, d'où devait sortir la procession; j'y entrai au moment où l'on prêchait la Passion. Je vis derrière le maître-autel trois énormes croix; celle du milieu était vide; aux deux autres étaient suspendus les deux larrons, l'un blanc, l'autre indien, par ménagement sans doute pour les différentes castes. Un profond silence régnait dans l'église; mais au moment où le prédicateur peignit l'arrivée de Jésus au Calvaire, on entendit le bruit du marteau, et l'on vit attacher notre Sauveur à la croix. Lorsque arriva le moment du récit de sa sépulture, deux prêtres montèrent au moyen d'une échelle, et déclouèrent les mains du mannequin, pendant que deux autres détachaient les pieds et soutenaient le corps; tous quatre le descendirent lentement et le montrèrent en le présentant par devant à l'assemblée, qui se mit à sangloter; ils le retournèrent, et aux sanglots se joignit le bruit des soufflets que les femmes se donnèrent à qui mieux mieux. Cette double exposition terminée, le corps fut déposé dans un cercueil d'argent qui fut placé sur un brancard, et la procession se mit en marche dans le plus grand ordre.

« En tête marchaient mille almas santas (âmes saintes) dont quelques-unes avaient des bonnets si élevés qu'ils atteignaient les fenêtres du premier étage des maisons et s'y accrochaient de temps à autre. La robe de quelques-unes se termi-

nait par une longue queue que portait un ange. Sur un brancard qui venait immédiatement après, était un autre ange, au pied duquel un hideux squelette représentant la Mort vaincue par le Sauveur. Une file de prêtres suivaient revêtus d'habits sacerdotaux et portant les divers emblèmes de la Passion. Le premier tenait gravement à hauteur de son menton un large couteau à la pointe duquel était collée une oreille figurant celle de Malchus coupée par saint Pierre; un coq au bout d'un bâton arrivait aussitôt, puis les trente deniers de Judas, peints sur un étendard en bois, les dés sur un plat d'argent, dans d'autres des clous, le marteau et les tenailles; on y voyait également les verges qui avaient servi à la flagellation, le roseau, et enfin la tunique portée au bout d'un long bâton en guise de bannière. Ce groupe singulier était suivi d'un cortége de musiciens masqués et vêtus d'un costume violet, avec leurs instruments couverts de crêpes en signe de deuil, et jouant des airs lugubres appropriés à la circonstance.

« Après eux venait notre Sauveur portant sa croix et accompagné, comme précédemment, par don Simon el Cyreneo; puis le premier alcade de la ville en costume noir complet, avec chapeau à plumes et portant sur son dos une bannière noire (sur laquelle était peinte une croix rouge) renversée et traînant à terre. Une foule de nègres marchaient à sa suite vêtus uniformément d'un habit bleu de roi, à collets et à parements jonquille, de pantalons bleu de ciel avec un galon jaune et une écharpe de la même couleur. Tous étaient censés faire partie de sa maison. Deux longues files de moines, dont chacun tenait à la main un crucifix, paraissaient à leur suite et précédaient les écoliers de deux colléges, vêtus de leurs uniformes. Ceux-ci étaient suivis du second alcade de la ville portant sa bannière renversée comme le premier. Derrière lui venait le cercueil contenant le corps de Jésus-Christ, et entouré d'une foule d'individus vêtus de costumes de toutes les couleurs, armés de bâtons, sabres, épées, lances, et une lanterne à la main. Ces derniers représentaient les juifs qui vinrent au jardin des Oliviers pour s'emparer de Notre-Seigneur. On m'assura que ce rôle était si odieux, qu'on ne trouvait personne dans la ville qui voulût s'en charger de bonne volonté, et qu'on forçait à le remplir les épiciers et les autres marchands de comestibles. A la suite des juifs marchaient tous les officiers de la garnison, un cierge à la main; puis les troupes disposées par pelotons, et d'une tenue assez régulière. Enfin la procession était terminée par les religieux de la Merced, les chanoines, l'évêque, la Sainte-Vierge, vêtue d'une robe de velours brodée or et argent, puis une foule de femmes munies de cierges, et un peloton de gendarmerie.

« Un silence solennel, interrompu seulement par les chants religieux, rendait cette cérémonie véritablement imposante, et faisait oublier le spectacle parfois grotesque qu'elle présentait çà et là. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on apercevait une double rangée de lumière se mouvant lentement, et dont l'éclat dissipait l'obscurité de la nuit. Un seul incident survint au milieu de la marche et rompit un instant la gravité de ceux qui en furent témoins. Au milieu d'une rue se trouvait un égout, dont l'ouverture était masquée par la foule. Au moment où

les juifs, qui suivaient pêle-mêle le cercueil de Notre-Seigneur, arrivèrent à cet endroit, plusieurs d'entre eux disparurent subitement dans ce gouffre, au grand contentement de quelques-uns, qui, dans leur illusion, les prenant pour de véritables juifs, considérèrent cet accident comme une juste punition du ciel. On retira les acteurs de l'égout, et leur chute n'eut heureusement aucune suite fâcheuse.

« Pour donner une idée exacte du nombre des personnes qui assistaient à cette procession, il suffira de dire qu'il ne s'était pas vendu ce jour-là, dans la ville, moins de cinq mille cierges. Le général Farfan (Indien natif de Cusco, et issu d'une ancienne famille de caciques) me dit que, pour sa part, il en avait acheté pour deux cents piastres. Une dernière procession, dite procession de la Résurrection, eut lieu le dimanche de Pâques; mais, comme elle sortit à quatre heures du matin, je ne pus en être témoin; elle dut être, d'ailleurs, plus ou moins semblable à celle que je viens de décrire.

« J'ai observé ces cérémonies avec un vif intérêt, sans esprit de critique ou de prévention en leur faveur. Tout a été dit pour ou contre la pompe bizarre et les spectacles étranges qui les accompagnent et qui sont si loin de nos mœurs actuelles. Je ferai cependant observer que, si cette forme théâtrale donnée au culte extérieur, tend à faire perdre de vue les dogmes et la morale d'une religion, l'un et l'autre ont dû, dans les commencements, puissamment favoriser la conversion des Indiens, dont l'esprit grossier a besoin d'images sensibles. Dans la Colombie, on la retrouve non-seulement dans les fêtes solennelles, mais encore dans les cérémonies des jours ordinaires. Chaque messe a son petit coup de théâtre, qui consiste dans l'apparition subite d'une Sainte Vierge, d'un crucifix ou d'un ostensoir, entourés de cierges allumés lorsque le prêtre monte à l'autel. Le plus souvent, cela s'exécute au moyen d'un voile qui se lève tout d'un coup; mais quelquefois c'est le tabernacle qui s'ouvre en deux, ou qui, tournant sur lui-même, présente son autre face.

« Ce sont les Indiens qui fabriquent les nombreux mannequins qu'on voit figurer dans toutes ces cérémonies, et le talent dont ils font preuve à cet égard ne mérite guère d'éloges; mais il n'en est pas de même de tous les objets qui sortent de leurs mains. Ils taillent avec beaucoup d'adresse, dans une espèce de noix de coco dont l'amande est très-blanche, de petites figures de saints et d'animaux, et ils en font de petites poupées qu'ils peignent ensuite, et qui représentent parfaitement les costumes du pays. » Ces Indiens, dont parle M. de Raigecourt, sont en effet les plus habiles industriels du pays. La mollesse des créoles les éloignant de tout travail manuel, les mulâtres et les nègres esclaves forment avec les Indiens toute la classe ouvrière. C'est à eux que l'on doit des draps, des cotonnades grossières, des tapis, des ponchos, et surtout cette étoffe imperméable en gomme élastique qui s'est popularisée depuis peu en Europe.

Outre les Indiens de Quito, qui ont une foule d'analogies avec ceux de Bogota, on voit encore accourir dans cette ville, les Indiens de Maynas, des vallées de

l'Amazone. Leur costume, extrêmement pittoresque, consiste, pour les deux sexes, en une espèce de tunique faite d'une étoffe à carreaux, qui couvre le corps depuis le cou jusqu'aux genoux, et laisse à découvert les bras et les jambes. La tête est nue; les cheveux sont quelquefois ras, le plus souvent longs et lisses. Un petit nombre de ces Indiens porte une zagaie; mais l'arme la plus ordinaire pour eux est une sarbacane de six ou sept pieds de long, avec laquelle ils lancent à une soixantaine de pas de petites flèches en bois dur, dont la pointe est empoisonnée. Ces naturels viennent échanger, sur les marchés de Quito, les productions les plus précieuses de leurs vallées contre des objets d'industrie américaine ou européenne. Quant aux créoles aisés qui habitent la ville, leur costume ne diffère que très-peu de ceux que l'on a décrits à Bogota.

Bien que Quito soit à treize minutes de la ligne équatoriale, sa situation sur un plateau élevé, où le baromètre se soutient à vingt pouces de hauteur, lui assure, comme à Bogota, une température égale et douce, qui ne varie guère que de 10 à 18 degrés. Le jour et la nuit y sont égaux. Autour d'elle et suivant les zones, croissent d'un côté, en montant vers les pics, les plantes d'Europe, et jusqu'à celles qui bordent les neiges perpétuelles; et de l'autre, en descendant vers la vallée, les produits des latitudes les plus chaudes, échelonnés par climats. La contrée intermédiaire participant de la richesse des deux autres, est la plus riante et la plus variée. Des troupeaux magnifiques, de beaux champs où les blés s'inclinent sous la brise, couvrent toute la plaine environnante.

Tel est le site au milieu duquel s'élève Quito, ville peuplée, à ce que l'on croit, de 40 à 60,000 âmes. Son effet sur le voyageur est d'autant plus vif qu'elle se trouve entourée de monts neigeux ou ignivomes; ici, le Pichincha avec son panache de fumée; là, le rang de collines nommé Panecillo, qu'on dirait taillé par la main de l'homme; plus loin, le Cayambé, dont le sommet est traversé par la ligne équinoxiale; plus loin encore, l'Antisana, le plus haut volcan connu, faisant éruption à une hauteur de 3,000 toises; enfin, plus près de Quito, l'Ilinissa, la plus pittoresque de toutes les montagnes, se coupant, à une hauteur de 2,700 toises, en deux pointes pyramidales.

CHAPITRE XVII

ROUTE DE QUITO A GUAYAQUIL. — CHIMBORAZO. — GUAYAQUIL. — COTOPAXI, CUENCA ET AUTRES VILLES JUSQU'AU MARAGNON.

Nous sortîmes de Quito le 6 octobre, et nous allâmes coucher le soir même à *Callo*, lieu célèbre par le tambo de l'Inca, monument des âges primitifs dont on a fait une *hacienda*. Ce temple de l'Inca, qu'on attribue à Huayna-Capac, souverain du pays à l'époque de la conquête, semble avoir été un édifice de forme carrée, avec trente mètres de longueur sur chaque face. On peut y distinguer

encore quatre grandes portes extérieures, et huit chambres, dont trois sont reconnaissables. La symétrie des portes, la régularité des niches, la coupe des pierres, tout rappelle l'architecture égyptienne dans ses créations les moins parfaites. Dans ses temps de splendeur, situé entre deux cimes neigeuses, le Cotopaxi et l'Ilinissa, ce monument devait avoir une physionomie grandiose et sévère.

Tout ce rayon de la Colombie a souffert autant que les provinces centrales des violents tremblements de terre de 1797 et de 1812, dont les stigmates sont encore empreints sur le sol. Nous devions les retrouver surtout à Ambato, à Savoneta, et dans les plus petits hameaux. On voit dans toutes ces localités des murailles écroulées que personne n'a pu ni voulu relever depuis. Ambato, où nous arrivâmes le lendemain, est une jolie ville située presque au pied du géant de ces cordillères, le Chimborazo. Quand nous y entrâmes, c'était l'heure du marché. La place était encombrée d'Indiens vêtus de la façon la plus variée et la plus bizarre. Les marchés se tiennent ordinairement le dimanche, de manière à ce qu'on puisse, après les affaires terminées, enseigner le catéchisme aux naturels ou les réunir pour l'office divin. La vallée d'Ambato, encaissée et riante, offre des vergers délicieux et des jardins entourés de charmilles, que peuplent de gracieux colibris d'un vert tendre et chatoyant, oiseaux si jolis, si petits, si vivement colorés, qu'on les prendrait pour des papillons.

Après avoir côtoyé la rivière d'Ambato, nous nous engageâmes dans les montagnes. Du Tambo, la seule halte possible et la seule hacienda de cette route, nous pûmes mesurer de l'œil le Chimborazo. Qu'on se figure une montagne de sept mille mètres de largeur à son sommet, se découpant sur une voûte d'un bleu indigo et nageant dans une atmosphère transparente, tandis que des teintes vaporeuses semblent voiler les plans inférieurs du paysage. Du point où nous étions, le Chimborazo ne se trouvait pas relativement plus élevé pour nous que ne l'est le Mont-Blanc au-dessus de la vallée de Chamouny; mais le tambo où nous campions s'élevait de près de 1,500 toises au-dessus du niveau de la mer. Rien ne peut donner, à qui n'a pas vu ces lieux, une idée du magnifique système de montagnes qui s'était déroulé sous nos yeux depuis le départ de Quito. Loin de se masquer l'une l'autre, ces montagues se dessinent chacune nettement sur l'azur du ciel, et on les découvre toutes en les longeant comme on pourrait le faire d'une côte élevée que l'on raserait avec un navire.

Le jour suivant, après avoir longé le Chimborazo pendant quelques heures, nous franchîmes le point culminant de la route, et descendîmes à Guaranda, ville populeuse entourée de belles cultures. A une demi-lieue de Guaranda nous nous trouvâmes presque sans nous en douter sur un de ces ponts naturels connus dans le pays sous le nom de *socabon*. Déjà les ponts de Pandi ou d'Icononzo, arche naturelle qui domine un torrent à cinq cents toises de hauteur, avaient pu nous donner une idée du magnifique spectacle qu'offrent des incidents de ce genre. Le socabon de Guaranda, sans avoir cette importance, ne produisait pas un effet

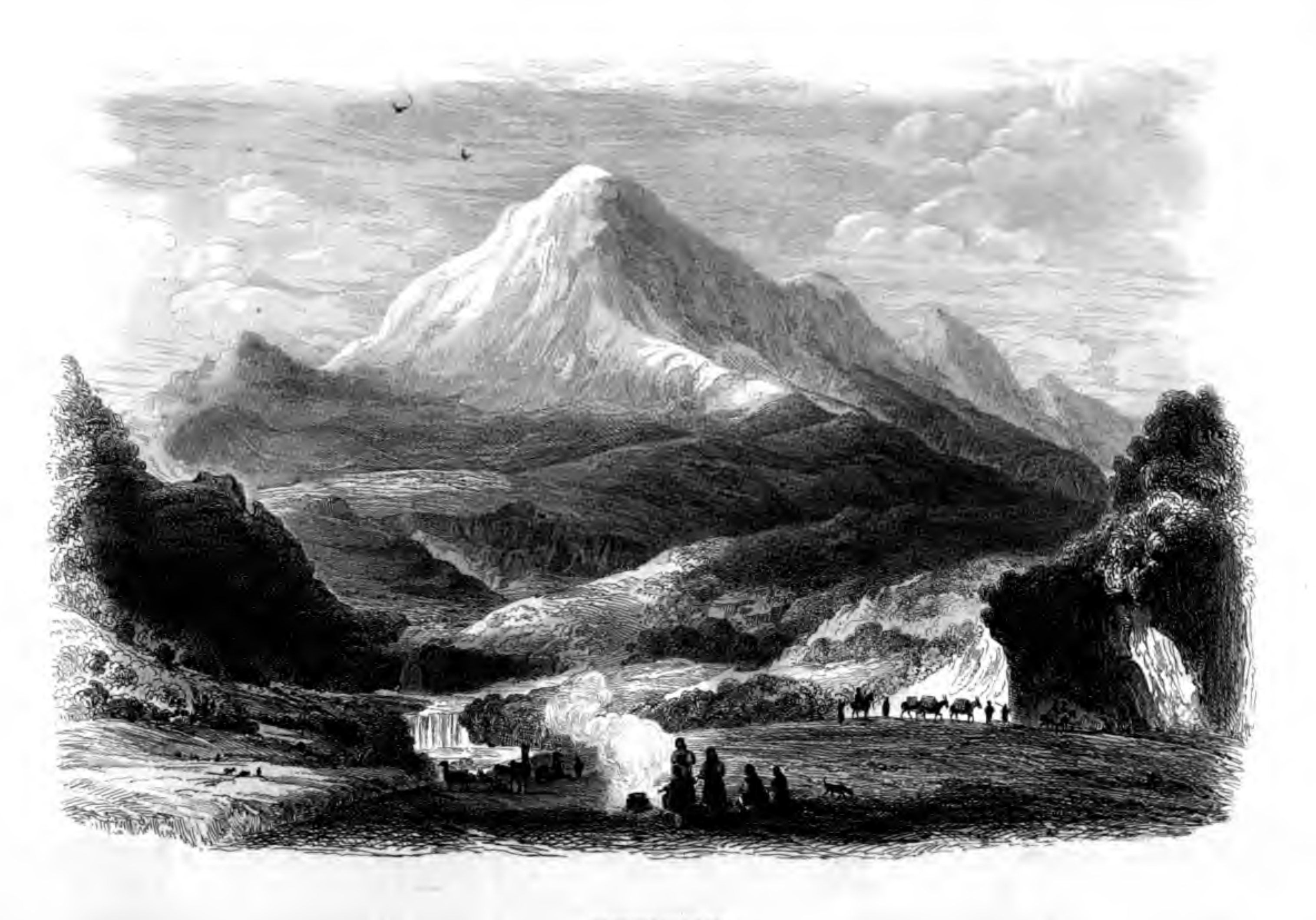
moindre sur la vue. Au moment où nous croyions marcher sur une chaussée, tout à coup s'offrit à nous un ravin de chaque côté de la route. Le torrent avait creusé la montagne; il s'était ouvert un chemin dans le roc. Rien n'avait annoncé un pont, et pourtant une rivière coulait sous nos pieds.

Du pied du Chimborazo jusqu'à Guayaquil, le paysage change bien des fois de physionomie. Aux âpres beautés de Guaranda succèdent les plaines nues de San-Miguel, puis commence la petite chaîne d'Angas, aboutissant à un long système de vigoureuses forêts, qui règnent de la Playa à Guayaquil, en passant par Savoneta. Notre caravane franchit rapidement ces diverses distances. A Savoneta nous quittâmes nos mules pour prendre une pirogue qui allait descendre la rivière de Guayaquil. La navigation fut heureuse et prompte. Après deux haltes successives à Bodegas et à San-Borondon nous arrivâmes à Guayaquil le 12 octobre. Dans le temps de l'inondation, tout ce pays est submergé. A notre passage, il était couvert de forêts vertes et luxuriantes, au sein desquelles volaient des troupes de jolies aigrettes. Çà et là, le long des rives du Guayaquil, se montraient quelques habitations, tandis que sur le cours du fleuve se croisaient une foule de balsas chargées de marchandises.

La vallée de Guayaquil, ceinte de montagnes boisées, offre une succession de sites délicieux. Au nord le demi-cercle de collines a sa tangente au sommet dit de la Poudrière, tandis que les deux arcs vont mourir de l'un et de l'autre côté de la grève. Dans tout ce vallon, le fleuve de Guayaquil conserve à peu près une largeur double de celle de la Tamise à Londres. Du sommet de la Poudrière où se trouvait jadis un arsenal aujourd'hui abandonné, l'œil plane sur la ville et sur la campagne qui l'entoure. C'est l'observatoire le plus heureusement situé pour saisir l'ensemble du paysage. Mais pour avoir l'aspect général de la cité elle-même, il faut se placer, à l'intérieur, du côté de l'arsenal d'où toute cette physionomie marchande et maritime se présente sous sa véritable couleur.

A Guayaquil, comme dans toutes les villes de la Colombie, on retrouve les mœurs espagnoles, avec toutes les modifications qu'entraînent le climat, les habitudes et les exigences locales. On est autrement espagnol à Guayaquil qu'à Quito et à Bogota. Les molles allures que donnent les ardeurs équatoriales, ce nonchalant laisser-aller, qu'on ne rencontre point sur les plateaux des Cordillères, reparaissent dans la ville littorale que brûle le soleil. On s'y berce tout le jour dans des lits mobiles. Les femmes reçoivent les visites dans leurs hamacs, et offrent, au lieu de chaises, des hamacs aux visiteurs. La saison des pluies, chaude et malsaine, laisse à peine aux corps la faculté de la locomotion, et quand arrive l'époque des sécheresses, un air étouffant et lourd enlève toute activité à la pensée et toute énergie aux membres.

Ville de commerce maritime, peuplée de 22,000 âmes environ, Guayaquil a des chantiers renommés, d'où sortent une foule de vaisseaux qui croisent sur les mers américaines. On la cite comme l'arsenal maritime de la Colombie; elle a une école de navigation et un collége bien fréquenté. Les armements européens abondent



CHIMBORAZO.

sur sa rade. A l'entrée même de son port, se dresse un rocher, qu'à cause de sa forme on a nommé *Amortajado* (cadavre revêtu du drap mortuaire), parce que de loin, et surtout à quelques milles au large, il figure parfaitement un corps couché les bras sur la poitrine. Dans le golfe de Guayaquil et aux bouches même du fleuve, est l'île de Puna, qu'animent des oiseaux charmants et que couvrent de délicieux ombrages, île qui forme avec la côte une espèce de havre où mouillent les navires avant de remonter le fleuve.

J'avais compris Guayaquil dans mon itinéraire, afin de m'y embarquer pour un port péruvien; mais le hasard me servit mal, et toutes réflexions faites, je préférai commencer mes explorations brésiliennes avant d'aborder au vieux pays des Incas. Déjà, depuis Quito, j'avais pu apercevoir bien des traces de cette antique histoire locale, bien des traditions qui remontaient aux premiers jours de la conquête. Guayaquil m'y ramenait plus directement encore. Guayaquil était l'ancienne Tumbes, la Tumpis de Garcilazo de la Vega, résidence du cacique Huyana-Capac, lorsqu'en 1526 Francisco Pizarro y aborda pour la première fois. Ainsi mon itinéraire définitif me ramenait forcément sur mes pas. Pour gagner les rives du Marañon sur lequel je devais m'embarquer pour entrer dans le Brésil, j'étais obligé de repasser à Quito. Ce fut dans ce nouveau voyage que je pus voir le volcan de Cotopaxi.

Le Cotopaxi est le plus élevé des volcans des Andes qui aient eu des éruptions récentes. Sa hauteur, de 2,952 toises, surpasse de huit cents mètres celle qu'aurait le Vésuve en le plaçant sur le sommet du pic de Ténériffe. A une telle élévation, le Cotopaxi n'en est ni moins redoutable ni moins redouté. Nul cratère ne vomit plus de scories avec des efforts plus convulsifs. La masse de lave qui l'entoure formerait une montagne considérable. En 1738, ses flammes s'élevèrent à une hauteur de neuf cents mètres au-dessus du cratère. Le 4 avril 1768, la bouche volcanique vomit une telle pluie de cendres que le jour fut intercepté à Ambato et à Tacunga : les habitants ne pouvaient marcher qu'avec des lanternes. En janvier 1803, l'explosion fut précédée d'un phénomène étrange. Les couches de neiges perpétuelles qui tapissent le sommet du mont se fondirent presque subitement, laissant à nu les parois extérieures du cône, noires comme le sont des scories vitrifiées. Au moment où le phénomène eut lieu, aucune fumée, aucune vapeur ne s'étaient montrées depuis vingt ans à la bouche du cratère.

Situé au S. S. E. de Quito, le Cotopaxi est, parmi les cimes colossales des Andes, l'une des plus régulières et des plus belles. C'est un cône parfait, revêtu d'une énorme couche de neige, qui se détache sur l'azur foncé du ciel. Ce manteau glacé dérobe si bien les inégalités du sol, qu'aucune masse pierreuse, qu'aucun angle brusque ne trouble la parfaite harmonie de ce cône. C'est un pain de sucre de la plus éclatante blancheur. Près des bords du cratère, on voit pourtant des bancs de rochers qui ne se couvrent jamais de neige, et qui de loin figurent comme des lignes d'un noir foncé.

L'une des singularités les plus caractéristiques de ce cône si régulier, c'est une

masse de rochers, à demi enterrée sous la neige, masse pleine d'aspérités, que les naturels nomment la *Tête de l'Inca*. Une tradition populaire dit que ce roc isolé faisait jadis partie de la cime du Cotopaxi, et qu'à la première éruption le mont ignivome rejeta ces rochers qui formaient comme la calotte du pic. On ajoute que cet événement ayant eu lieu lors de l'invasion de l'Inca Tupac-Ynpauqui, ce phénomène fut le présage de la mort de ce conquérant. D'autres prétendent que l'explosion n'eut lieu que plus tard au moment où l'Inca Atahualpa fut étranglé par les Espagnols à Caxamarca. Allant plus loin encore, ils cherchent à établir une connexion entre ce fait et celui d'une montagne qui jeta les cendres contre les Espagnols dans les premiers temps de la conquête, quand Pedro Alvarada se rendit de Puerto-Viejo au plateau de Quito.

Après quelques heures passées à Cotopaxi, nous reprîmes le chemin de Tcaunga et trouvâmes, au delà d'Ambato, l'embranchement de deux routes, dont l'une mène à Guayaquil par le revers oriental, l'autre à Cuenca et sur le Marañon par le revers occidental des Cordillères. Ayant pris ce dernier chemin, nous arrivâmes à la moderne Rio-Bamba, l'ancienne ayant été renversée de fond en comble par le tremblement de terre du 4 février 1797. La ville actuelle est située dans la plaine de Tapi, ouverte, aride, sablonneuse, presque sans eau, couverte par intervalles de petits monticules coniques à base très-large. Entourée de bouches ignivomes, Rio-Bamba se reconstruit lentement : on dirait que ses habitants, encore épouvantés de la catastrophe récente, n'entassent des pierres qu'avec la crainte de les voir quelque jour retomber sur eux. L'aspect de la ville engloutie justifie de telles craintes. C'est un spectacle horrible, désolant, impossible à décrire. La ville a été comme arrachée de ses fondements; pas une maison n'est restée intacte. Dans l'espace d'un quart de lieue environ, on ne rencontre que pans de murs renversés, colonnes tombées, massifs de maçonnerie couchés sur la terre. Les seuls objets debout sont deux arcades d'une église, et encore n'ont-elles pu se maintenir qu'à l'aide d'autres ruines qui sont venues se grouper autour d'elles comme appuis et contre-forts. Pendant la catastrophe, une partie de la montagne voisine, arrachée de sa base, s'est précipitée sur la malheureuse ville, complétant ainsi cette scène d'horreur.

De Rio-Bamba, nous tirâmes sur Guamote, où l'on peut apercevoir le point de partage des deux rameaux des Cordillères, l'un courant à l'O., l'autre à l'E. Guamote est un joli hameau situé sur un plateau élevé et dans une île que baignent deux rivières. Aujourd'hui Guamote ne contient guère qu'un petit nombre de cases en roseaux et une église; mais, au commencement de ce siècle, elle nourrissait une population aguerrie et nombreuse. En 1793, à propos de quelques mesures fiscales maladroites et exorbitantes, les Indiens de Guamote appelèrent aux armes toute la population des environs. La révolte fut terrible, mais elle dura peu; étouffée au berceau, elle amena la ruine de Guamote, qui fut détruite de fond en comble. Ce village n'a pu encore se relever de ces terribles représailles. Ainsi, dans ces malheureuses contrées, quand ce n'est pas la nature qui frappe,

c'est l'homme; ce que les convulsions terrestres ont épargné, les ébranlements politiques le renversent.

A Alausi, bourg de 5,500 habitants, commencent des forêts épaisses qui ne vont finir qu'à l'Océan. Plus loin, à Puma-Chaca, après ce vaste plateau qui se prolonge sur les Cordillères de 0° à 3° de lat. australe, paraît une masse de montagnes qui, comme une digue énorme, réunit la crête orientale des Andes de Quito. Ce groupe, dont la base est de schiste micacé et le revêtement de couches porphyriques, est connu sous le nom redoutable de Paraino d'Assuay. Dans les mois de juin et de juillet, ce passage est l'effroi des voyageurs. Surprises par la neige, des caravanes entières d'hommes et de mulets sont plus d'une fois restées englouties sur cette crête. Passant à une hauteur égale à la cime du Mont-Blanc, cette route est exposée à des tourmentes plus affreuses que celles qui règnent sur nos Alpes et sur nos Pyrénées. Pour gravir le paramo d'Assuay, on traverse Puma-Llacta, village situé à peu près à la même hauteur que Quito; puis on ne cesse de monter jusqu'à Salanag, petit plateau où l'on fait une halte. De là, on gagne celui des Piches, puis celui du Litau, où commence le paramo, point le plus haut, le plus terrible, le plus dangereux de ce chemin. Souvent le froid seul y tue; il raidit les membres et ôte toute faculté d'avancer. Il est rare que, dans la mauvaise saison, on ne quitte pas le paramo avec un membre gelé.

A cette hauteur, et au milieu d'une telle nature, se voient pourtant des restes imposants de la magnificence des Incas. Une chaussée bordée de pierres de taille, véritable voie romaine pour les proportions et la solidité, se prolonge sur le dos de ces Cordillères. Dans un espace de six ou huit mille mètres de longueur, cette route conserve la même direction. On peut même, au dire de quelques voyageurs, en observer la continuation près de Caxamarca, à cent vingt lieues au sud de l'Assuay, et l'on a été porté à en conclure qu'elle établissait un chemin par les crêtes des Andes entre Cuzco et Quito. A quelque distance de ce chemin, et à une hauteur de deux mille toises, gisent, au milieu des glaces et des neiges, les ruines d'un palais qu'on croit avoir été celui de l'Inca Tapac-Yupanqui, converti aujourd'hui en quelques masures nommées *los Paredones*.

En descendant le paramo d'Assuay vers le S., on découvre un monument péruvien plus important encore, l'*Ingapilca* ou forteresse du Cañar. C'est une colline terminée par une plate-forme. Là s'élève, à la hauteur de cinq à six mètres, un mur construit en grosses pierres de taille formant un ovale régulier dont le grand axe a trente-huit mètres de longueur; l'intérieur de cet ovale est un terre-plein garni d'une végétation charmante. Au centre de l'enceinte se trouve une maison haute de sept mètres et ne renfermant que deux appartements. Ces deux pièces, comme les édifices d'Herculanum et comme tous les monuments du Pérou, n'avaient point de fenêtres dans l'origine. Aujourd'hui on en a pratiqué deux. Leurs toits inclinés, soit qu'ils appartiennent à un raccord récent, soit qu'ils aient été construits par les architectes primitifs, les font assez ressembler à des maisons européennes. Cet édifice, qui semble avoir été une sorte de *maison mili-*

taire, un petit fortin placé sur la route comme une étape, et dans lequel les Incas se renfermaient le soir quand ils se rendaient avec une escorte de Cuzco à Quito; cet édifice n'a point de ces pierres énormes qu'on peut voir dans les monuments du sud du Pérou.

D'autres ruines se voient encore près du paramo d'Assuay. Au pied de la colline que couronne la forteresse du Canar, de petits sentiers taillés dans le roc conduisent à une crevasse qui se nomme, en langue quichua, *Inti-Guaicu* (le ravin du soleil). Dans ce lieu retiré, et sous un berceau d'arbres touffus, surgit, à quatre ou cinq mètres de hauteur, une masse isolée de grès. Sur l'une des faces de ce rocher blanc, est tracée une suite de cercles concentriques, d'un brun noirâtre, représentant l'image informe du soleil, avec des traits à demi effacés qui semblent indiquer deux yeux et une bouche. D'après les indigènes, ce serait là un monument de création divine auquel la main de l'homme n'a rien ajouté. Quand l'Inca Tupac-Yupanqui marchait à la conquête de Quito, les prêtres péruviens découvrirent la sculpture symbolique tracée sur les flancs de la montagne et la consacrèrent à la vénération du peuple. Voilà quels vestiges d'architecture antique conserve le paramo d'Assuay. Quand on a quitté cette longue crête pour descendre dans la vallée de Cuenca, l'atmosphère se radoucit, le paysage prend un aspect plus riant et plus doux. Après l'Alto de la Virgen, on voit Delek, hameau peuplé d'Indiens; puis on arrive sur le plateau de Cuenca, situé à près de douze cents toises au-dessus du niveau de la mer.

C'est à Cuenca que je quittai mon compagnon de route. Enfant de la province d'Antioquia, Pablo s'était détourné de son itinéraire pour suivre le mien; il m'avait escorté dans toute mon exploration colombienne avec une complaisance infinie. Je ne me séparai pas de lui sans un vif regret. Le jour même où il reprit le chemin de Quito, je me mis en route dans la direction opposée, résolu à suivre l'itinéraire de La Condamine par Tarqui, Jaën et le Marañon. Arrivé le 30 octobre à Tarqui, j'entrai le lendemain dans la jolie vallée de Yunguilla, espèce de serre chaude entourée de montagnes et garnie d'arbres à fruit. Les oranges, les citrons, les limons, les bananes, les grenadilles, et surtout les *chirimoyas* (la pomme de cannelle de nos colonies) abondent dans cette Tempé.

Deux jours après, j'arrivai à Zaruma, le premier pays de mines que j'eusse vu depuis mon arrivée. A en juger par l'aspect misérable du lieu, l'or n'enrichit pas toujours ceux qui vont le chercher dans les entrailles de la terre. Quoique assez abondantes, les mines de Zaruma sont presque abandonnées; l'or qu'on en tirait étant d'un titre très-inférieur, on a renoncé peu à peu à des extractions coûteuses et pénibles, pour exploiter les richesses plus fécondes et plus réelles du sol. De Zaruma à Loxa, la route se compose presque tout entière de ponts de lianes ou de gués. A chaque instant un ruisseau se présente, puis un autre. Des torrents d'eau descendent du versant oriental de ces Cordillères. Loxa, où je couchai le 15 novembre, est une ville déchue. De tout son antique commerce, il ne lui est resté que ses forêts de quinquina.

De Loxa à Jaën continuent les chaînes secondaires de la Cordillère orientale. La route y est encore déchirée par des gorges étroites qui coupent de temps à autre des plateaux marécageux. Sur ce chemin devaient se rencontrer des villes aux noms sonores qui se trouvent sur toutes les anciennes cartes, Loyola, Valladolid et Cumbimana, villes fondées dans les premières années de la conquête. Malheureusement ces nobles cités n'existent plus que dans les traditions. Quelques-unes n'ont pas même une case peuplée d'Indiens pour marquer la place où elles furent. Tantôt cheminant sur des mules, tantôt flottant sur des radeaux, j'arrivai à Jaën de Bracamoros, d'où je gagnai l'embarcadère de Chuchunga. Mais avant de se confier aux eaux du Marañon et de commencer un ordre d'impressions nouvelles, il est utile de jeter un regard en arrière et de résumer les idées sur cette contrée colombienne si rapidement parcourue.

CHAPITRE XVIII

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE DE LA COLOMBIE.

Quoique des scissions récentes semblent avoir séparé en trois républiques distinctes la république fondée par le génie de Bolivar et le sabre de Paëz, on peut encore, à l'heure présente, continuer à maintenir ces États dans la situation indivise et dans la communauté d'intérêts qui les rendit si forts pour la conquête de leur indépendance. Que la Colombie ait trois capitales, Quito, Caracas et Bogota; qu'elle reconnaisse trois chefs et trois lois politiques, c'est une chose momentanément possible, un incident comme il en survient dans la vie des royaumes et des républiques; mais, quand l'affinité de mœurs et de langues, quand le gisement géographique, les antécédents historiques, la conformité de culte lient un peuple à un autre, il est rare que les scissions soient durables; il est impossible qu'un nouveau pacte d'union ne se scelle pas. La Colombie obéira à cette tendance fédéraliste; la raison éternelle unira de nouveau, tôt ou tard, ce que des passions temporaires ont divisé. Ce résultat me semble inévitable. Aussi, dans cet aperçu des États colombiens, ne les a-t-on envisagés que dans leur organisation unitaire et compacte.

Lorsque Colomb, en 1498, découvrit cette terre qui, de nos jours, a reçu son nom par une réparation tardive, elle était peuplée de tribus errantes, dont quelques-unes existent encore, tribus morcelées qui toutes prenaient le nom de nation. On sait que Colomb ne toucha point au rivage. Après avoir reconnu le golfe de Paria et *la Boca del Dragon*, il longea la presqu'île d'Araya et fit voile de nouveau vers le nord. En 1499, Ojeda et Améric Vespuce continuèrent cette reconnaissance jusqu'au cap de la Vela. En 1510, Ojeda et Nicuesa poussèrent, à leur tour, jusqu'au golfe de Darien et, en 1513, Balboa s'étant avancé dans

l'intérieur du pays, franchit le premier l'isthme de Panama, tomba à genoux sur la montagne d'où il découvrit le Grand-Océan, et, descendu sur la rive, s'avança avec son bouclier et son épée jusqu'au milieu des eaux pour en prendre possession au nom du roi d'Espagne.

Cependant, les Espagnols étaient accourus en foule sur la terre nouvellement découverte. Les premiers pas de ces aventuriers furent marqués par le meurtre et le pillage. En vain quelques pieux ecclésiastiques voulurent-ils intervenir; en vain l'évangélique Las-Casas et le sage Jean Ampues prirent-ils les pauvres Indiens sous leur sauve garde; rien ne put contenir des hommes que la soif de l'or et l'ivresse de la conquête avaient exaltés hors de toute mesure et de toute raison. La boucherie des indigènes continua : elle prit même des formes plus cruelles dans la province de Vénézuéla, quand Charles-Quint l'eut cédée aux Welzers, négociants d'Augsbourg, comme contre-valeur de leurs créances. Les agents de ces Allemands surpassèrent les Espagnols en férocité; et, de 1528 à 1545, le sort des Indiens fut affreux. Plus tard même, rendus à une sorte de liberté, ces malheureux ne crurent pas à une paix durable; ils aimèrent mieux subir une guerre d'extermination que de se fier à la mansuétude des conquérants.

Tel était l'aspect des côtes dans les premiers temps de la conquête. Jusqu'alors, cette invasion européenne était restée circonscrite dans le littoral, et rien n'avait réagi sur les tribus de l'intérieur. Là vivaient, sur les plateaux des Andes, des Indiens bien plus intelligents, bien plus civilisés, notamment la tribu de Muyzcas, qui reconnaissait pour chef primitif, législateur ou dieu, Bocachica ou Idacanza qui, le premier, avait réuni et civilisé ces hommes, en leur enseignant le culte du soleil. Ce fut dans cette région industrielle et guerrière que pénétra, en 1536, l'Espagnol Gonzalo de Quesada Avec six cents fantassins et quatre-vingts cavaliers, il en poursuivit la conquête. Au bout d'un an, elle était achevée. Le tiers à peu près des Espagnols succomba, tant sous les intempéries du climat que sous les coups des Indiens; mais Quesada resta maître de la contrée; il y fonda la ville de Bogota, dans laquelle il mourut.

Maîtres du pays, les Espagnols cherchèrent à y asseoir leur domination. Cette longue guerre de la conquête avait décimé les populations indiennes, celles du moins qui habitaient le littoral. Les champs y restaient en friche; les bras manquaient au pays : afin d'y suppléer, on fit venir des nègres de la côte d'Afrique, et bientôt, à l'aide de croisements successifs, on créa cette classe de zambos ou métis, née d'Indiens et de noirs dans toutes les nuances et à tous les degrés, classe qui forme aujourd'hui l'une des fractions importantes de la population colombienne. Sur les plateaux, la race purement indienne se maintint et s'accrut : docile et sociable, elle devint, entre les mains des Espagnols, un instrument de progrès agricoles.

Ces provinces, subdivisées alors en royaume de Nouvelle-Grenade et capitainerie de Caracas, furent paisiblement gouvernées par l'Espagne jusqu'en 1781, époque où, à la suite d'une taxe vexatoire, le Socorro, situé aux portes de la

capitale, se révolta et marcha contre elle. Ce mouvement, apaisé par l'archevêque, fut suivi, en 1794, d'un ébranlement général, contre-coup de la grande secousse imprimée au monde par la révolution française. La chose alla au point, que l'on put imprimer à Bogota la *Déclaration des Droits de l'homme*. Ces mouvements sourds continuèrent, prenant pour prétexte les moindres incidents politiques, soit proches, soit lointains; se révélant en 1796 dans une émeute à Caracas au sujet de quelques mesures de police; en 1797, dans une conspiration militaire étouffée à la Guayra; en 1806, dans la tentative de Miranda, réprimée aussitôt que connue; enfin, et d'une façon plus décisive, en 1808, à l'occasion de l'emprisonnement du roi d'Espagne Ferdinand, que Napoléon venait de détrôner.

Dans cette dernière circonstance, l'explosion fut décisive. Les vieux liens qui attachaient les colonies à la métropole n'étaient pas assez forts pour qu'un changement de dynastie pût les tendre sans les rompre. Outre l'orgueil national froissé, se trouvaient encore en jeu les antipathies religieuses pour une famille qui n'avait guère ménagé l'autorité pontificale. Aussi, dès que les émissaires du nouveau souverain furent arrivés à Caracas, une révolte eut lieu. A la proclamation du roi Joseph, la population répondit par le cri de : *Vive Ferdinand!* Quito, à son tour, en 1809, proclama son indépendance; comprimé cette fois, ce mouvement se reproduisit un an après, sans exercer d'autre influence sur les pays hauts. A Caracas seulement l'émancipation se consolidait. Le 19 avril 1810, le manifeste officiel d'une junte insurrectionnelle déclara la scission entre l'Espagne et la Colombie, sous le prétexte que cette dernière voulait rester fidèle à son légitime souverain Ferdinand. Bogota répondit à cet appel le 23 juillet en courant aux armes. On arrêta le vice-roi, accusé d'avoir vendu l'Amérique à Napoléon; on l'envoya sous escorte à Carthagène. Quand ces deux insurrections presque simultanées furent accomplies, on chercha à s'entendre. Cundinamarca fit des ouvertures à Vénézuéla; mais déjà cette dernière contrée pressentait une autre loi politique. La junte avait fait place à un congrès qui n'acceptait plus le point de départ de la révolution. Le 5 juillet 1811, ce congrès déclara l'indépendance de Vénézuéla. L'acte stipulait qu'on ne reconnaîtrait point de roi, et qu'on ne se soumettrait qu'à un gouvernement représentatif. Vers le mois de mars, le congrès tint ses séances à Valencia, dans la vallée d'Araguas.

Bientôt pourtant commencèrent les jours de lutte. Les Espagnols avaient encore des troupes dans le pays. Elles marchèrent contre les insurgés. Les avantages se balançaient, lorsqu'en 1812 un tremblement de terre renversa de fond en comble la ville de Caracas, désastre physique qui devint une arme dans la main des prêtres, et terrifia les populations. Le général espagnol Monteverde, favorisé par cette panique, parvint à reconquérir le Vénézuéla. A peine resta-t-il alors quelques insurgés sous les ordres de Miranda, qui fut obligé de signer une capitulation violée presque en même temps que conclue.

Les représailles des vainqueurs déterminèrent, l'année suivante, une explosion nouvelle. Le chef, cette fois, fut Bolivar, qui, jusque-là, n'avait figuré qu'en

sous-ordre à Puerto-Cabello; Bolivar, dont le nom devait grandir si vite, enfant de ces contrées, qu'on disait descendre des premiers conquérants de l'Amérique, homme actif, spirituel, hardi, intelligent, élevé dans la meilleure université espagnole, ayant vu, ayant étudié l'Europe, récemment marié à la fille du marquis d'Ustaritz. Nul, plus que Bolivar, n'avait ces qualités supérieures à l'aide desquelles on agit sur les masses. Avantages du corps, de l'esprit et du cœur; œil noir plein de feu, traits sérieux et graves; inspirations heureuses, saillies vives et piquantes, talent d'observer et de choisir les hommes, désintéressement, loyauté, enthousiasme, tempérance, Bolivar avait tout ce qui place un homme hors de ligne; il avait, en outre, cette volonté d'arriver au but et cette persévérance dans les moyens, sans lesquelles la tête la plus vaste n'aboutit qu'à des avortements. Voilà quel était le nouveau chef de la révolution colombienne. Sous lui, elle prit un autre caractère. Ce fut l'affranchissement de l'Amérique méridionale. Dès qu'il parut, tous les chefs improvisés de cette guerre d'indépendance se rallièrent à lui comme au seul homme qui pût donner de l'unité aux forces communes. Le jeune Marino, qui avait soulevé Cumana; Rivas et Bermudès, qui tenaient dans la ville de Maturin, s'empressèrent de se mettre en rapport avec le généralissime que la fortune leur envoyait.

Le 4 août 1813, entré vainqueur à Caracas, Bolivar y fut salué du nom de libérateur de Vénézuéla. Pendant deux années il lutta contre les forces espagnoles, battit Monteverde près d'Agua-Caliente, et vint mettre le siége devant Puerto-Cabello, qui fut vivement défendue par les Espagnols. Si, dès lors, les indépendants avaient pu s'entendre, leur cause était gagnée; mais des divisions intestines travaillaient sourdement le parti des Colombiens. Les nègres, les mulâtres, soulevés par les Espagnols, se déclaraient contre eux. Il fallait combattre à la fois des scissions au dedans et des divisions au dehors. Bolivar résista néanmoins jusqu'au jour où la fortune le trahit sous les murs de Carthagène. Battu sur ce point, il quitta le théâtre de ses victoires et se retira à la Jamaïque. Après son départ, la cause des indépendants sembla perdue. Des représailles horribles épouvantèrent la contrée. Carthagène se rendit. Nurino, qui commandait l'armée indépendante de la Nouvelle-Grenade, fut pris et fusillé. Quito, conquise par les Espagnols, vit massacrer un homme sur cinq de sa garnison. Santa-Fé de Bogota, soumise par Morillo, nouveau général envoyé d'Espagne, homme au courage et au cœur de fer, devint le théâtre d'exécutions sanglantes. Six cents personnes y furent immolées, et dans le nombre le chimiste Cabal et les botanistes Caldaz et Lozano. Cet état de choses demandait un vengeur. Il arriva.

Échappé au poignard d'un assassin, Bolivar repartit bientôt de la Jamaïque, débarqua à l'île Marguerite, où Marino et Arismendi résistaient encore, armant et expédiant des corsaires, effroi de la marine espagnole. Bientôt, malgré les forces de Morillo, malgré l'insuffisance des moyens dans une province littorale, malgré la reddition de Carthagène et la soumission de presque tout le Vénézuéla,

le parti indépendant se rétablit, par les soins de Bolivar et à l'ombre de son nom. De nouveaux chefs étaient venus se joindre à lui : Brion, à qui son dévouement avait mérité le titre de citoyen de Carthagène, et qu'il nomma son grand amiral; Torrès, Marino, Urdaneta, Zarata, hommes d'action, admirables sur un champ de bataille; Joseph Cortès de Maariaga, homme d'excellent conseil, âme noble et dévouée, à qui la révolution naissante dut ses premières ressources; l'Écossais Mac-Grégor et une foule de volontaires anglais, écossais, allemands ou français, quelques officiers haïtiens et deux bataillons noirs envoyés par le président Péthion; une foule d'hommes du pays, intrépides et dévoués, et dans le nombre des braves comme Paëz; Paëz qui, à la tête de ses lanciers nus, devait réaliser dans les plaines de l'Apure tant de prodiges de bravoure.

Ainsi secondé, Bolivar commença le cours de ses glorieuses campagnes, longtemps mêlées de succès et de revers. Le Vénézuéla fut affranchi dès la fin de 1816 par la victoire de Barcelone; la bataille de Nutria signala la présence de Paëz sur la limite des llanos. Vers la fin de 1817, les patriotes, au nombre de dix mille, étaient les maîtres sur l'Orénoque et sur l'Apure, avaient un pied dans la Nouvelle-Grenade, gardaient l'île Marguerite et une portion des ports du golfe de Paria. Les débuts de 1818 furent moins heureux; mais dans les derniers mois la question de l'indépendance était presque vidée. Ayant établi son quartier général à Angostura où il ouvrit un congrès, Bolivar ne songea plus dès lors qu'à la question militaire; il marcha droit vers la Colombie centrale, gagna, sur la fin de 1818, la bataille de Sebanos de Caxedo, puis celle de Calabozo, qui le conduisit jusqu'aux portes de Valencia; retourna ensuite vers la Cordillère, résolu d'aller attaquer au cœur la puissance espagnole; arriva le 1er juillet dans la vallée de Sagamozo par le paramo de Chita, tailla en pièces trois mille cinq cents Espagnols qui en garnissaient le revers, battit un nouveau corps ennemi à Boyaca, et, maître de Bogota, y fut proclamé président de la république colombienne.

Ce n'était là toutefois qu'une indépendance précaire, tant que les troupes espagnoles tenaient encore dans la contrée. Bolivar se mit de nouveau sur les traces de l'ennemi. La Torre, qui venait de succéder à Morillo, attendait le général colombien dans les plaines de Calabozo, point sur lequel il y eut une rencontre décisive pour l'armée indépendante. Cette dernière victoire était à peine réalisée que l'épisode de la révolution des Cortès donna quelque répit à l'Amérique. Sans s'entendre avec la métropole, on se maintint vis-à-vis d'elle dans un état de neutralité indécise. Quand plus tard une réaction se fut opérée contre les Cortès sur le continent européen, Moralès, qu'on envoya combattre les Colombiens, ne put tenir la campagne et fut obligé de se renfermer dans Maracaybo où, peu de temps après, il fut forcé. Les dernières places du littoral arborèrent l'une après l'autre les couleurs de l'indépendance. Avant ce temps, le congrès de Cucuta avait réglé l'organisation de la contrée. Une constitution modelée sur celle des États-Unis limitait les pouvoirs du président, investi jusqu'alors d'une sorte de

dictature, et fixait d'une manière précise le droit public des nouveaux États.

La Colombie libre ne pouvait se croire affermie dans sa liberté, tant que les Espagnols campaient à ses portes. L'indépendance du nouvel État impliquait l'indépendance du Pérou soumis encore à l'Espagne. Bolivar et le général Sucre donnèrent à leur œuvre commencée ce glorieux corollaire. Le passage des Andes eut lieu au milieu de périls sans nombre. Les victoires de Junin et d'Ayacucho achevèrent un triomphe dont le premier acte s'était passé dans le vallon de Pichincha, au pied même du volcan. La république péruvienne fut fondée.

Depuis cette époque, l'Espagne a été complétement effacée du continent américain, et les guerres survenues ont été des guerres civiles. Il en est toujours ainsi. L'organisation des conquêtes coûte plus que les conquêtes même. Bolivar, nommé président à cinq cent quatre-vingt-trois voix de majorité sur six cent deux votants, allait s'occuper d'améliorations calmes et pacifiques, quand Paëz se sépara de lui à l'instigation des habitants du Vénézuéla. L'ancienne scission des deux provinces se manifesta de nouveau. Bolivar se rendit sur les lieux et apaisa le premier mouvement; mais bientôt éclatèrent d'autres dissidences qu'il ne fut pas toujours facile de combattre. Le vice-président de la République, Santander, les généraux Paëz et Cordova, d'amis et de lieutenants de Bolivar, devinrent ses rivaux. Il y eut encore à lutter et contre des révoltes militaires, et contre une rupture entre la Colombie et le Pérou. On se plaignait de Bolivar, on l'accusait de viser à la dictature. Alors le président crut devoir abdiquer la gestion des affaires publiques; il donna sa démission, la retira une fois sur les instances les plus vives, la redonna en 1830, et la maintint. Abreuvé de chagrins, il mourut bientôt, voyant avec douleur que la Colombie tendait à perdre chaque jour quelque chose de la force compacte qu'il avait cherché à lui donner, et répétant au lit de mort : « Union ! union ! » On dirait que ces paroles d'un homme qui sacrifia sa vie à l'indépendance de son pays n'ont pas été perdues pour ceux à qui elles s'adressaient. Quoique divisée en trois États, la Colombie poursuit aujourd'hui ses destinées calmes et progressives.

CHAPITRE XIX

BRÉSIL. — NAVIGATION SUR LE MARAÑON.

Où commence le Marañon, quel est son cours principal, celui qui absorbe les autres, celui qui en conserve le nom quand les affluents perdent le leur? Pourquoi le fleuve a-t-il plusieurs désignations dans son cours; à sa naissance, Tangu-ragua suivant les uns, ou Ucayali suivant les autres; puis plus bas, Nouveau-Marañon, ensuite rio Salimoëz, et enfin Amazone? Voilà bien des questions qui ont été posées dans les livres de géographie, sans qu'aucun écrivain ait pu les résoudre avec la double autorité de l'expérience et de la science.

Le Tanguragua, ou Nouveau-Marañon, sur lequel j'allais m'embarquer, qu'il soit ou non la branche-mère de l'Amazone, descend du lac Lauri (*Lauri-Cocha*), situé sur un plateau supérieur des Andes péruviennes. Avant de devenir navigable à la hauteur de Jaën de Bracamoros, il court cent lieues environ au N.-N.-O. entre deux Cordillères. De ce point situé à une vingtaine de lieues de l'Océan Pacifique, il se déverse sur les plaines orientales et va se jeter dans l'Atlantique, après huit cents lieues de cours, traversant ainsi l'Amérique méridionale dans presque toute sa largeur.

Chuchunga, où j'arrivai le 22 novembre, est l'embarcadère de Jaën. Le seul moyen de transport que j'y trouvai fut un grand radeau, composé de grandes perches liées entre elles par des lianes. Avec un équipage de quatre Indiens, je me confiai à cette frêle et informe embarcation. Pendant les premières journées de cette navigation périlleuse, aucune étude ne fut possible. A demi submergé, obligé de surveiller mes effets qui d'un instant à l'autre pouvaient être engloutis, j'avais à peine le loisir de jeter un coup d'œil sur la campagne, déjà beaucoup moins montueuse et plus mollement ondulée.

A trois journées au-dessous de Chuchunga, le Marañon, grossi par le Santiago et large de deux cent cinquante toises, s'engouffre tout d'un coup entre deux parois de roches verticales et se resserre dans une largeur de vingt-cinq toises. On dirait qu'il a creusé le mur des Cordillères, désespérant de le surmonter. Ce détroit, que l'on nomme le *Pongo de Manseriché*, se prolonge de Santiago à San-Borja, et peut avoir deux lieues de longueur. Dans cet espace encaissé, le courant est si rapide qu'on parcourt, en moins d'une heure, les deux ou trois lieues qui séparent Santiago de Borja.

San-Borja est une petite mission indienne qui compte à peine quelques cases placées sous les ordres d'un chef métis. Toute la contrée qui l'avoisine, en descendant le cours du Marañon, est d'une fertilité si prodigieuse, qu'au milieu d'une végétation serrée et continue, il est presque impossible de rencontrer un seul caillou sur le sol. De San-Borja à la Laguna, l'un des chefs-lieux de la mission de Maynas, une foule de rivières et de ruisseaux se jettent dans le Marañon, tant sur sa droite que sur sa gauche.

La Laguna est le plus considérable hameau qui soit sur cette route. Les Maynas qui l'habitent ont un aspect sauvage, mais hardi et fier. La plus grande partie de cette mission se compose de naturels réduits et convertis. Tous les dimanches ils accourent des forêts environnantes pour entendre la messe dans la chapelle de la mission. Ce jour-là est pour eux un jour de délassement et de fêtes. Je partis de Laguna le 4 décembre, avec deux canots que j'avais loués. Quelques jarres de yuca mâchée pour faire de la chicha, des bananes, du poisson salé, telles furent nos provisions. Nous arrivâmes ainsi à Huarinas. La mission de Huarinas est entourée de quelques cultures analogues à celles que nous avions vues à Laguna. Les récoltes, le commerce, les débouchés, sont les mêmes dans les deux villages. Au-dessous, le Marañon s'encaisse et se dégage des îles qui jusque-là ont jalonné

son cours. La végétation du littoral semble aussi s'étioler et se rabougrir. On n'y voit plus les arbres vigoureux et gigantesques des Andes, mais des graminées, des fougères arborescentes, des arbustes, que couronnent çà et là quelques beaux palmiers.

La première mission après Huarinas, est San-Regis, que rien ne distingue des précédentes. C'est au-dessous de San-Regis que se jette dans l'Amazone cet Ucayali, l'un des plus larges affluents du Marañon, s'il n'en est pas le bras principal. A partir de ce point, le fleuve s'agrandit et devient presque une mer. Lacondamine, qui le sonda à cette hauteur, affirme avoir trouvé quatre-vingts brasses de profondeur, quoiqu'il fût alors à huit cents lieues de l'Océan.

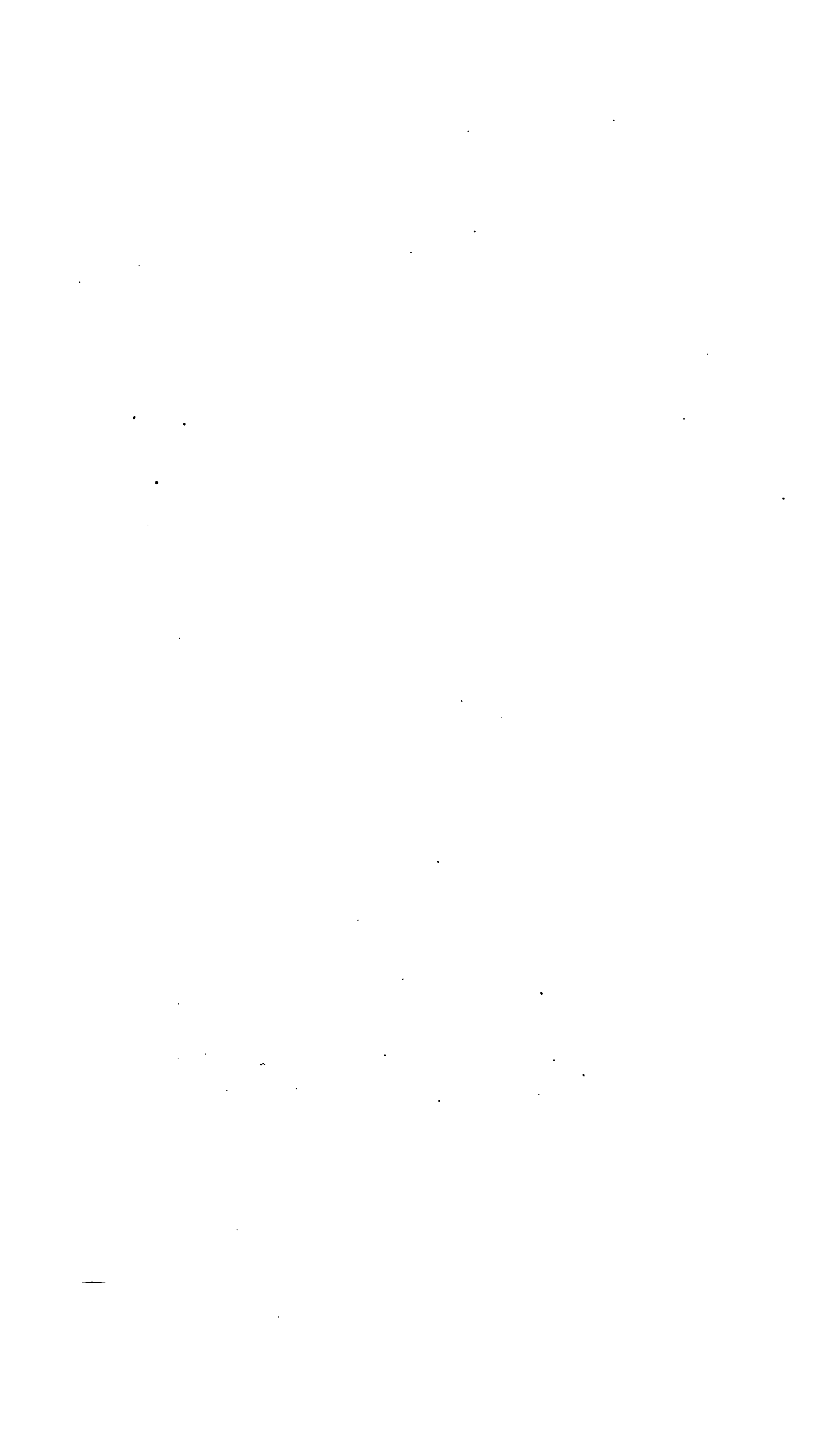
Au delà de San-Regis, est la mission de Joaquin de las Omaguas, village qui se compose d'une cinquantaine de couples occupés à la pêche et à la salaison du poisson. Les Omaguas, qui composent la partie principale de cette mission, formaient jadis une tribu puissante, qui occupait sur les bords de l'Amazone une étendue de six cents milles. Le nom d'Omaguas, ou têtes plates, provient de la coutume fort ancienne chez ces naturels d'aplatir entre deux planches la tête des nouveaux nés, avec la pensée de donner à l'ensemble du visage une ressemblance plus grande avec la pleine lune. La langue de ces peuples est harmonieuse à l'oreille et d'une prononciation facile et sonore. La végétation du Marañon, à partir de San-Joaquin de las Omaguas, est d'un luxe et d'une richesse prodigieuse.

Le Marañon, au-dessous d'Omaguas, prend un caractère plus grandiose; dans sa principale passe, il serait navigable pour des vaisseaux de guerre. Le courant, dans cet endroit, parcourt quatre milles environ à l'heure. A peu de lieues audessus d'Omaguas paraît la mission d'Iquitos, située sur un sol couvert de plantations bien tenues et au sommet d'une berge assez élevée. C'est un peu au-dessous d'Iquitos que l'on trouve la jonction du Marañon avec le rio Napo, fleuve considérable qui ne se perd dans le grand fleuve qu'après un cours de cent soixante lieues. Autrefois les Portugais disputaient à l'Espagne la possession de tous les pays situés à l'orient de ce fleuve. Le fait est que son cours, peuplé de races farouches et insoumises, n'appartient réellement à personne.

Oran, où j'abordai le 9, est une mission située sur la rive gauche du fleuve, et dont le voisinage est infesté de bêtes féroces. Après Oran vient la mission plus importante de Pebas, où nous abordâmes le 10 décembre. La grève était couverte d'Indiens qui semblaient ivres, et qui accueillirent nos canots avec des cris sauvages. Ils se promenaient sur le rivage armés de lances et de pieux empoisonnés. Quelques gestes d'amitié, quelques cadeaux de peu de valeur les calmèrent. Le gouverneur ou alcade de Pebas me parut être l'homme le plus important que nous eussions rencontré le long du fleuve.

Les Indiens de Pebas ont beaucoup de rapports avec les Omaguas. Lister Maw les divise en Yaguas et Origones: les Yaguas, que tous leurs caractères distinctifs semblent faire descendre de nobles familles péruviennes et même de

CÉRÉMONIE ET DANSE DES TECUNAS.



la famille des Incas, avec de belles et expressives figures, grands, bien faits, cuivrés, ayant la chevelure plus claire que le reste des Indiens, portant une ceinture d'écorce, se parant les bras et les jambes de longues feuilles d'assas; les Origones, plus noirs, plus petits, plus grêles, moins distingués de figure et de taille que les Yaguas, véritables autochthones de cette contrée intérieure, où les autres ne sont venus sans doute qu'à la suite de révolutions. C'est à Pebas qu'est la fabrique de poison pour les hameaux environnnants. Les Origones ont acquis une grande réputation pour la manière dont ils préparent ce suc mortel, qui semble ne point différer du *curare* des plaines de l'Orénoque.

Au delà de Pebas, il n'y a plus que des missions insignifiantes, comme Cochichenas et Loreto, avant d'arriver aux limites du Brésil. Le 16 décembre, j'arrivai à Tabatinga, autrement dit *Presidio de Tabatinga*, poste brésilien, limitrophe des possessions colombiennes. Tabatinga, avec son petit fort démantelé, est situé sur le bord septentrional du Marañon, au sommet d'une butte argileuse, dans l'endroit où le fleuve coule dans un seul lit encaissé et large à peine de trois quarts de mille. Une sentinelle hèle et arrête les étrangers qui se présentent pour pénétrer par cette frontière.

Autrefois, Tabatinga avait une importance commerciale qui semble aujourd'hui bien déchue. Les bâtiments qui datent de cette ère de prospérité tombent maintenant en ruines. Un entrepôt fondé sous le ministère du marquis de Pombal, le fort avec ses canons rouillés, tout a un aspect de délabrement et de décadence. Le poste lui-même ne se compose que de quelques maisons habitées par le gouverneur, et sa petite garnison. Les peuplades indiennes se tiennent dans les forêts, et ne les quittent que lorsqu'une fête, une danse, un festin, les attirent à Tabatinga.

Les plus importantes de ces tribus sont celles de Tecunas et des Maxurunas; les premiers campant sur les bords du rio Yavari, qui se jette à la droite du Marañon; les seconds, plus sauvages et habitant des forêts plus lointaines. Dans notre courte relâche à Tabatinga, je vis quelques-uns de ces Maxurunas complétement sauvages. Ils avaient le nez, les oreilles et les lèvres percées; le visage garni de plumes et d'épines d'arbre; le front rayé de noir et de rouge. Dans le nombre, on remarquait un chef de cette tribu d'une figure expressive, avec les cheveux coupés de manière à laisser autour de la tête un cercle large d'un pouce, le front et les joues tatouées par des bandes transversales. Des morceaux de coquilles lui traversaient les lobes des narines, les oreilles et la lèvre inférieure; plusieurs tiges de plantes semblaient comme fichées dans ses lèvres, et une longue plume d'ara rouge sortait des coins de sa bouche. Quand je l'aperçus sur la place de Tabatinga, il était en pourparler avec un chef de la tribu des Muras. Cette peuplade, l'une des plus redoutables et des plus nombreuses du Marañon, n'a, à aucune époque, été subjuguée ni par les Portugais, ni par les Espagnols. Elle infeste les bords de l'Ucayali et du Yavari, qui ne sont pas sûrs pour les voyageurs. Cachés derrière un arbre, ces sauvages épient le passage des canots,

les laissent s'engager à portée; puis, perçant d'abord le pilote d'un coup de lance, ils se précipitent sur l'équipage à coups de *tamacunos*, massues terribles qui, dans leurs mains, sont une arme mortelle.

Les Tecunas sont moins farouches. Quand une fête les appelle à Tabatinga, ils y arrivent en grand nombre dans leurs pirogues, nus, parés de bracelets aux bras et aux genoux, d'épaulettes et de coiffures en plumes, avec une ceinture élégante faite d'écorces d'arbre. Ces fêtes ne sont pas courtes; elles durent parfois jusqu'à trois jours, consacrés à la danse et à de copieuses libations de chicha. Le hasard me rendit témoin d'une de ces réjouissances vraiment curieuses. Après un jour ou deux d'orgie bachique, ces Tecunas se retrouvèrent sur pied pour danser. Le motif de cette réunion, c'était d'arracher, au son de la musique et avec accompagnement de danses, tous les cheveux de la tête d'un enfant de deux mois. Cette pratique d'arracher ainsi, en grande pompe, les cheveux d'un enfant le fait souvent périr au milieu d'horribles souffrances. L'épilation dure en effet quelquefois trois jours et trois nuits sans interruption; pratique atroce, qu'on ne peut ni justifier ni comprendre, à moins d'y voir une monomanie religieuse.

Nous quittâmes Tabatinga le 18 décembre, et nous arrivâmes le jour suivant à San-Paulo de Olivença. Entre les deux missions, se trouvait autrefois la villa de San-José, aujourd'ui entièrement effacée et n'offrant plus qu'une vaste forêt. L'insalubrité du local a fait déserter l'établissement. San-Paulo de Olivença est un des plus beaux endroits de tout ce littoral. Situé sur une berge élevée, à cent pieds de hauteur du niveau de la mer, ce village se présente en amphithéâtre au milieu de pelouses vastes et verdoyantes.

Les environs de San-Paulo de Olivença sont habités par les Campivas, les Tecunas, les Culinas, les Araycas, tous peuples nus, se peignant le corps de différentes manières. Les filles des Culinas sont renommées pour leur agilité à la course. Quand vient pour elles l'âge de puberté, on les couche dans un hamac suspendu au sommet de la hutte, et là, exposées à une fumée continuelle, oubliées et laissées sans nourriture, elles endurent le jeûne aussi près que possible de l'exténuation. Chez les Araycas, c'est le jeune homme qui doit chasser longtemps pour sa fiancée; qui doit, avant de mériter la fille, prendre soin du père, le défrayer et le nourrir. Chez les Campivas, la pratique la plus curieuse que l'on cite, est d'étendre les enfants dans un berceau en forme de pirogue, et d'y fixer leurs têtes entre des planchettes très-minces pour leur donner, par la pression, à peu près la figure d'une mitre.

Un jour de navigation me conduisit de San-Paulo à Iça, poste militaire où notre arrivée fut célébrée le soir par une illumination, pour laquelle on employa du beurre fait de graisse de tortue versée dans des écorces d'oranges. A la lueur de ces lampions, deux cents Indiens des plus beaux de la tribu des Passés exécutèrent une marche militaire. Ces hommes étaient nus; ils avaient la face tatouée de noir, et portaient à la main, les uns de longues perches, les autres des sarbacanes. C'est dans la même zone et près de l'embouchure du Tocantin qu'on trouve les

Cauxicunas, connus pour manger la chair des crocodiles. Il y a quelques années, ces peuples secouèrent le joug brésilien et tuèrent leurs missionnaires; aussi, depuis lors, éprouvent-ils un sentiment de crainte à l'aspect d'un étranger.

De Iça à Egas, embouchure d'un des grands affluents du Solimoës, le Yapura, on trouve peu d'habitations. La double rive du fleuve, insalubre et boisée, est livrée aux bêtes sauvages qui règnent dans les profondeurs de ces forêts. Le petit poste de Forte-Boa, sur la rive gauche du Solimoës, est le seul à citer dans cette longue et sinueuse étendue du fleuve. On arrive, au milieu d'un pays inculte, au village de Casara ou Alvarens, amas misérable de maisons situées sur les bords d'une petite rivière qui débouche dans le Solimoës. C'est en face de ce point que le Yapura se jette dans le grand fleuve. L'embouchure du Yapura, presque vis-à-vis de celle du Tefé, a près d'un mille marin de large. A mesure qu'on s'engage dans ce beau fleuve, on voit les rives se charger de forêts vierges. Spix et Martius pénétrèrent par la Majonas, bras latéral que forme une île. C'était l'époque des crues, et les eaux du Yapura, ordinairement plus claires que celles du Marañon, étaient alors jaunâtres et limoneuses. Au bout de sept jours de navigation, Spix et Martius atteignirent Sant-Antonio de Marapi, bourgade fondée il y a une cinquantaine d'années et habitée aujourd'hui par quelques tribus des environs. Un soir, en pénétrant dans une cabane, les deux naturalistes reculèrent d'effroi à la vue d'un magnifique serpent aux écailles jaunes et vertes, reptile long de quatre aunes et se tenant debout au milieu de cette habitation, comme un commensal familier et caressant. Quand les voyageurs entrèrent, ce singulier hôte se crut obligé de leur faire quelques politesses; il s'approcha d'eux en sautant, en dansant, à la voix d'un vieil Indien; puis il se roula et se déroula en longs anneaux, tantôt dans un sens tantôt dans un autre; puis enfin, après ces démonstrations amicales, se retira dans un angle de la case, sur un tas de foin, et n'en bougea plus. Les sorciers seuls savent apprivoiser ces reptiles, même les plus venimeux : ils leurs arrachent les crocs à poison, et les emploient ensuite pour la cure des morsures. Cette science les conduit à dominer les autres sauvages, aussi crédules que superstitieux.

Spix et Martius abordèrent ensuite au village de Malloca, situé sur la rive méridionale du Yapura, près du lac d'Acunaui. Dans l'une de ses anses, se groupaient quelques cabanes habitées par des Cauxicunas qui peuplent toute cette zone. Débarqués sur ce point, les voyageurs y trouvèrent un jeune Indien, bien fait, parlant assez correctement la *lingua geral*, et fils du chef de ce village. Il conduisit les étrangers dans une de ces grandes cases. L'attitude de ces sauvages était empreinte de timidité. Spix et Martius avancèrent donc sans crainte; mais quelle fut leur surprise, quand, après être entrés dans la cabane avec quelques-uns de leurs canotiers, ils se trouvèrent tout d'un coup en face de trente guerriers armés d'arcs et de flèches, assis sur des hamacs suspendus aux parois, ou appuyés sur les pieux intermédiaires; garnison redoutable et inquiète, immobile, silencieuse, l'arc tendu, et prête à décocher ses flèches contre les Européens,

au premier geste mal compris, au premier mouvement de retraite. La situation était critique : ces hommes n'avaient pourtant médité une sorte de guet-apens, que parce qu'ils appréhendaient eux-mêmes une attaque. L'apparition de plusieurs bateaux sur le lac leur avait fait craindre une invasion préméditée : ils avaient cherché à la combattre par la ruse autant que par la force. Attirés dans une impasse étroite, au milieu de guerriers sur leurs gardes, les Européens auraient tous succombé avant de combiner leurs moyens de défense. Spix et Martius comprirent qu'on s'abusait sur leurs intentions. Au milieu de ce péril, ils gardèrent tout leur sang-froid, détachèrent leurs cravates, et les agitèrent en signe d'amitié et de paix. A ces gestes, le chef des guerriers arrêta ses gens. Ce chef était un homme haut de cinq pieds huit pouces, à la poitrine large, aux formes athlétiques, que sa nudité rendait plus saillantes encore. En s'approchant des deux naturalistes, il fit un mouvement qui pouvait passer pour une accolade : il frotta contre leur visage son visage fortement barbouillé de roucou. Après les premières politesses, il questionna les voyageurs, à l'aide d'un interprète, sur le roi de Portugal et de Brésil, et prit de ce monarque une idée d'autant plus favorable, qu'on le lui dépeignit comme un homme d'une taille gigantesque.

La plus parfaite harmonie régna dès lors entre les naturalistes et les Indiens. Le chef donna, en signe d'amitié, un arc en bois rouge et un paquet de flèches empoisonnées. Ses sujets, généreux aussi dans la proportion de leurs moyens, y ajoutèrent d'autres armes et des fruits. Il n'y avait là que des hommes. Les femmes et les enfants avaient été réunis dans une cabane éloignée. Tant que les voyageurs restèrent dans l'intérieur du hameau, les femmes poussèrent des cris lamentables. Les hommes étaient fort bien faits, d'une couleur foncée. Aucun tatouage ne les défigurait; mais le lobe de leurs oreilles était prodigieusement agrandi. Ils n'avaient jamais vu de blancs. Aussi, tout ce qu'ils apercevaient, costumes, ornements, petits meubles de poche, tout paraissait vivement les intéresser. Les moindres gestes, les moindres mots étaient pour eux l'occasion d'une surprise. Ce qui les frappait surtout d'étonnement, c'était de voir le docteur Spix noter le vocabulaire de leur langue, à mesure qu'on lui en indiquait les sons et la valeur. Le chef indien gardait, du reste, un certain décorum vis-à-vis des siens. Quand les naturalistes quittèrent la cabane, il ne bougea point et chargea son fils de leur faire la conduite jusqu'au port.

Les voyageurs poursuivirent ainsi leur voyage, soit entre les îles, soit le long de la rive septentrionale du Yapura. Dans cette navigation au milieu de rives inconnues, la difficulté augmentait par l'accroissement de la vitesse du courant, par de nombreux troncs d'arbres cachés sous l'eau, par des myriades de moustiques, par une chaleur accablante, quoique dans une atmosphère pluvieuse et presque toujours sans soleil. Ils arrivèrent ainsi au petit village de San-Joâo do Principe, situé sur la rive septentrionale assez élevée dans cet endroit. San-Joâo do Principe est l'établissement portugais le plus reculé sur cette rivière. Fondé en 1808, il se peupla de familles de Coretas, de Yuris et de Yamas, venues des

forêts voisines. Les Indiens de San-Joâo do Principe ont été enlevés à l'autorité de leurs chefs indigènes pour passèr sous celle d'un blanc ou métis, ordinairement investi de pouvoirs arbitraires, trop éloigné, d'ailleurs, du contrôle civil et militaire, et abusant de sa position. A la suite de cet agent supérieur arrivent presque toujours le despotisme, l'intrigue, la disette, une misère profonde; fléaux auxquels les Indiens préfèrent les chances de leur vie errante et le calme de leurs forêts. Quoique sujet aux fièvres, ce lieu était bien choisi; des mulâtres de San-Paulo y avaient fixé leurs destinées nomades; car, de tous les créoles brésiliens, les Paulistos sont ceux qui ont à un certain degré l'instinct de colonisation agricole. Le terrain de San-Joâo était pour eux un magnifique champ d'exploitation; sa fertilité est vraiment fabuleuse.

Spix et Martius abordèrent ensuite au Sitio d'Uarivaui où ils furent reçus par le taubixava Miguel, chef yuri, connu dans tout le Yapura. Malgré leurs communications fréquentes avec les blancs, les Yuris sont de vrais sauvages des forêts, *Indios do mato*. Spix et Martius virent les danses de ces naturels, qui formèrent des passes militaires et figurèrent des évolutions. Cachés derrière de grands boucliers arrondis faits de peaux de tapir, ils échangèrent d'abord des gestes menaçants, puis ils se lancèrent leurs javelots. Rien de plus bizarre et de plus hideux que l'aspect de ces hommes aux muscles luisants, aux grimaces affreuses, aux cris soudains et redoublés.

Quand les voyageurs partirent d'Uarivaui, leurs sept bateaux étaient conduits par soixante rameurs. De ces Indiens, ceux qui étaient venus de l'Amazone avaient seuls un teint de bonne santé; les autres étaient pâles ou jaunes, et cette pâleur donnait un relief plus affreux au tatouage de leur figure. Malgré leur état morbide, les rameurs travaillèrent sans relâche, et les embarcations arrivèrent bientôt à la première cataracte nommée Cupati. A mesure qu'on en approchait, les rives du Yapura devenaient plus hautes et les forêts moins touffues. Le soir, la Serra de Cupati dévoila son sommet jusque-là caché sous de gros nuages; et, le jour suivant, on avait sous les yeux ces montagnes dont la hauteur est de 600 pieds environ au-dessus du lit du Yapura. Les flancs de cette chaîne sont boisés jusque dans leurs moindres anfractuosités. Les voyageurs approchaient alors de la cataracte. Elle faisait entendre un bruit sourd qui grandit et tonna bientôt avec un fracas terrible. Avant de trouver une issue, le Yapura semble avoir cherché dans tous les sens. Au-dessus de la cataracte, il couvre presque toute la campagne, revêtue d'une végétation serrée. C'est un lac dans lequel se reflètent des bois magnifiques. Mais dès qu'il a pu se creuser un chenal dans le roc, le fleuve s'y précipite avec une violence extrême. Le halage par cette passe est fort difficile. Les Indiens parviennent pourtant à faire remonter leurs pirogues à l'aide de cordes.

Une lieue au-dessus de cette cataracte, il s'en présenta une seconde plus considérable encore. Pour la franchir, il fallut enlever la cargaison des pirogues. Tout fut porté à dos d'hommes par les Indiens, qui gravirent péniblement les

masses immenses de rochers. Au delà de ce point, est le village de Manacura, habité par des Yuris, peuple guerrier, qui excellent à fabriquer le suc dont on enduit les flèches avec l'omon, plante vénéneuse abondante sur leur territoire. Plus haut encore, les rives s'abaissent d'une façon graduelle et si complète, qu'au village de Miranhas (Porto dos Miranhas) les cases des naturels sont presque au niveau du fleuve. Cinquante Indiens environ campaient dans ce hameau, sous l'autorité d'un chef, qui, suivant l'habitude des chefs indiens, avait pris un nom chrétien probablement sans avoir été baptisé. A peine les pirogues des voyageurs eurent-elles abordé à Porto dos Miranhas, que la population les entoura en poussant de longs cris, et qu'à l'instant même on les conduisit chez le chef suprême de la contrée. Il se nommait João Manoël; il étendait son pouvoir presque absolu sur tout le haut Yapura. Sans doute cet homme avait eu assez de courage et d'audace pour dominer sa tribu, et y faire des esclaves aussi bien que dans celles du voisinage. Pour vendre ces esclaves, il s'était adressé aux blancs, et ses rapports avec ceux-ci l'avaient entraîné à prendre quelques usages européens. Aussi était-il fier et joyeux de faire voir la chemise et le pantalon qu'il portait. Il ne l'était pas moins de manger dans une assiette de porcelaine, de se raser chaque jour, de se coiffer au besoin d'un chapeau. Différent en cela de tous les Indiens, qui ne peuvent souffrir les vêtements, il se plaisait à en porter et à se distinguer ainsi de ses sujets sauvages. João Manoël ne savait pas le portugais, mais il s'exprimait avec assez de facilité dans la langue *geral*. Cette attitude, cette demi-science, ce demi-costume, cette demi-civilisation du chef, contrastaient avec l'abrutissement complet et hideux de cette horde.

A peine les voyageurs étaient-ils arrivés à Porto dos Miranhas que l'on vit accourir des environs une foule d'Indiens sortis de leurs forêts. Ce qui les avait appelés, c'était le bruit des *trocanos*, frappés à l'instant. Cet instrument est composé de blocs de bois creusés, ou entaillés d'une ouverture oblongue. Couchés sur des poulies, ces blocs sont frappés avec des gourdins en bois munis d'une tête de gomme éastique, et il en résulte un son qui retentit au loin. La nature du bruit spécifie la nature de la nouvelle. La guerre s'annonce par un son, la demande de vivres par un autre, l'arrivée d'étrangers par un troisième. Aussi, à peine Spix et Martius avaient-ils paru dans leurs pirogues que le trocano de Porto dos Miranhas fit entendre ce cri d'appel : « Étrangers arrivant! » Ce signal retentit sur l'une et l'autre rive, et le tubixava, chef de Miranhas, annonça que, dans une heure, tous les *mallocas* de Miranhas, ses amis et alliés, sauraient la venue des deux naturalistes. Ce singulier télégraphe peut parler à la contrée de nuit, de jour, lui annonçer à chaque instant ce qui se passe sur les bords du fleuve. Arme dangereuse et terrible chez ces peuples sauvages, qui, ignorée des Européens, peut leur attirer sur les bras un grand nombre de tribus, au moment où ils croiraient n'avoir affaire qu'à une seule! Spix et Martius restèrent étonnés quand on leur expliqua la nature de l'instrument et les services qu'il rendait. Dans les premiers jours de leur arrivée, et quand l'intérêt qui s'attachait à eux avait le charme de la nou-

veauté, ils ne pouvaient dire un mot, faire un pas, sans qu'aussitôt le trocano racontât aux forêts environnantes : « Le blanc mange, le blanc dort; » ou bien : « Nous dansons avec le blanc; » et ainsi du reste. Aussi la curiosité amena-t-elle bientôt, du fond de la contrée, une foule de naturels qui sans cela n'en seraient peut-être jamais sortis. Il n'était guère rassurant pour nos deux voyageurs de voir cette affluence, chaque jour croissante, de tribus anthropophages, qui pouvait, d'un jour à l'autre, augmenter encore. Un mot mal compris, une querelle, suffisaient pour faire naître un conflit, au bout duquel ils avaient la perspective d'être tués, rôtis et dévorés. Aussi recommandèrent-ils à leurs gens d'éviter tout motif de collision, surtout de ne pas exciter la jalousie des hommes, qui semblaient surveiller leurs femmes avec une défiance inquiète. Il fallait éviter jusqu'à l'ombre d'un reproche et d'un malentendu. L'anthropophagie était si bien dans les mœurs de ce peuple, qu'aucun de ces hommes ne cherchait à s'en défendre. Le chef lui-même et sa femme, grande et belle Indienne, avoûaient naïvement avoir mangé de la chair humaine et l'avoir trouvée fort de leur goût.

Martius se rembarqua sur le Yapura, et remonta la rivière, qui avait considérablement baissé. Après huit jours de navigation, il arriva en vue de l'*Arara-Coara* (le trou de l'Arara), la plus grande cataracte du Yapura. Dans cet endroit, le fleuve a percé une montagne, et il se précipite en nappe d'écume au milieu du trou qu'il a fait. C'est un magnifique spectacle, tant à cause de la beauté de la chute et du volume de ses eaux, qu'en raison de la nature du paysage qui encadre ce saut fluvial. A droite et à gauche du lit du fleuve se dressent des rochers granitiques que tapissent des myrtes et des psydiums; puis; quand le roc cesse, la forêt commence avec ses voûtes éternelles et sombres. On ne peut se faire que difficilement une idée de l'horreur de ces lieux, qui semblent être encore dans leur état de bouleversement primitif.

Ce fut à cette chute du Yapura, si pittoresque et si affreuse, que s'arrêta le voyageur allemand. En présence d'un pareil obstacle, toute navigation devenait impossible. Dans cet endroit, les Indiens lui firent remarquer un rocher sur lequel se montraient quelques sculptures rongées par le temps. En même temps tous les hommes de l'équipage s'en approchèrent, en prodiguant tous les gestes du respect et répétant à l'envi l'exclamation : *Toupana! Toupana!* (Dieu!) Après avoir regardé longtemps, Martius découvrit cinq têtes, dont quatre étaient entourées de rayons et dont la cinquième avait deux cornes. Ces têtes étaient si frustes, qu'il fallait forcément les faire remonter à une antiquité très-reculée. Plus près de la rivière, sur un rocher aplati et horizontal qui avait à peu près neuf pieds de long, il distingua encore quelques autres figures que les hautes eaux devaient recouvrir, et qu'elles avaient rendues presque méconnaissables. On en comptait seize, aussi grossièrement exécutées que les précédentes, représentant des têtes de jaguars, de crapauds, et d'informes visages d'hommes.

Ayant ainsi atteint les limites du Brésil, Martius donna l'ordre de descendre de nouveau la rivière, et cet ordre fut accueilli avec des cris de joie par les

équipages indiens. En trois jours, la distance fut franchie, la pirogue revit le porto dos Miranhas, où Spix et tous ses hommes étaient rongés par les fièvres. La pirogue commencée avant le départ du naturaliste n'était pas prête. Joâo Manoël était absent; on attendait son retour d'un instant à l'autre. Spix et Martius pressèrent les travaux de construction; commencée avant leur départ, au bout de dix jours l'embarcation était à peu près terminée, quand les trocanos de la rive méridionale retentirent. C'était le signal du retour. Une flottille de pirogues couvrit en effet le fleuve, et ramena le chef et ses guerriers. Ils revenaient d'une expédition lointaine, portant avec eux un riche butin en cassave, bejus et hamacs. Les prisonniers venaient ensuite. Leurs figures étaient sombres; mais elles n'exprimaient pas la douleur; les vaincus ne faisaient entendre ni gémissements ni plaintes, quoique les vainqueurs les poussassent devant eux d'une manière brutale et atroce. Le butin fut porté dans les cabanes de Miranhas par les prisonniers qu'ils amenaient. Quand ce travail fut fait, on les laissa tous se promener librement, à l'exception d'un seul homme, très-robuste, à qui l'on plaça les pieds dans des entraves, parce qu'il avait essayé de s'enfuir. On ne donna rien à manger à ces prisonniers de toute la journée, puis on les répartit entre les guerriers vainqueurs qui, à leur tour, les revendirent au tubixava.

Vers le soir, les Indiens allèrent se livrer au sommeil; mais ils se relevèrent à l'entrée de la nuit et reparurent devant la cabane du chef, qui les régala de galettes et d'autres friandises de leur goût. Les naturalistes présents furent invités à prendre leur part de cette collation. Spix était assis à côté de Joâo Manoël, et celui-ci, lui montrant la cabane des prisonniers et accompagnant le geste d'une grimace effroyable, lui fit dire par son interprète qu'il avait fait de fort bonnes affaires dans le cours de cette campagne. En disant ces paroles, il supposait que Spix n'était descendu en toute hâte du haut Yapura que pour acheter autant de prisonniers qu'il y en aurait à vendre. Aussi ne fut-il pas médiocrement étonné lorsqu'en échange de quelques bagatelles, le voyageur lui donna autant de haches et de couteaux qu'il en attendait pour ses captifs. Ne voulant pas être vaincu en générosité, le chef indien joignit à ses cadeaux deux jeunes filles et trois petits garçons. Spix se garda bien de refuser ces pauvres créatures; toutes auraient péri à Porto dos Miranhas; déjà la plupart avaient la fièvre. Trois de ces jeunes enfants survécurent aux fatigues du voyage. Spix garda le plus âgé et donna les deux autres; le reste mourut.

Après un séjour assez prolongé à Porto dos Miranhas, les deux voyageurs reprirent le chemin de l'Amazone; les eaux ayant beaucoup baissé, ils eurent quelque peine à franchir le saut de Cupati, mais ce passage fut le seul qui offrit quelques difficultés. Peu de jours après, ils rentraient dans le grand fleuve.

Après avoir dépassé l'embouchure du Yapura où nous venons de suivre les deux savants allemands, on trouve la petite ville d'Égas, nommée Tefe par les naturels, du nom d'une rivière sur laquelle elle est située, à deux lieues environ de sa jonction avec le Solimoës. Égas est une des stations les plus importantes de

cette zone. Elle est l'entrepôt du commerce avec tout le Solimoës supérieur et ses divers affluents.

C'est à Égas que l'on trouve en plus grand nombre cette classe marchande de métis que l'on nomme dans le pays *Brancos*, acheteurs et vendeurs d'esclaves qui, éludant la loi par laquelle les Indiens ont été déclarées libres, s'établissent dans les comptoirs de l'intérieur pour y poursuivre leur commerce de chair humaine. Quand un branco a besoin d'Indiens, soit pour le défrichement de ses terres, soit pour aller les offrir à des planteurs qui manquent de bras, il commence par s'associer trois ou quatre spéculateurs du même genre, au nom desquels, comme au sien, il demande l'entrée des missions indiennes, c'est-à-dire de remonter le Yapura où se fait le plus grand trafic d'esclaves. Quand cette licence est obtenue, ces brancos arment une petite flottille de pirogues et s'embarquent sur le fleuve. Dans l'endroit où ils supposent que les forêts cachent une tribu, ils quittent les pirogues de nuit, se font guider vers la tribu et vont la surprendre dans ses hamacs. Cette espèce de guerre par guet-apens tient les sauvages dans des alarmes perpétuelles. D'autres fois encore, au lieu de recourir à des poursuites personnelles et pénibles, ces spéculateurs acharnés profitant des guerres de tribu à tribu obtiennent, moyennant quelques verroteries et quelques objets en fer, les prisonniers qu'on a faits.

Après deux jours de repos, je quittai Égas et m'embarquai sur le Tefé, rivière aux eaux limpides et profondes, pour regagner le Solimoës. D'Égas à la Barra do Rio-Negro, les petits villages indiens se succèdent sans offrir rien de saillant et de digne de remarque. L'aspect du fleuve, monotone et sauvage, n'est guère varié que par les bouches de ses nombreux affluents et les myriades d'îles qui l'envahissent.

J'arrivai le 8 janvier à la Barra do Rio-Negro, ville moderne située sur la droite de ce fleuve et à deux lieues de son embouchure dans le Solimoës. Considérable aujourd'hui et le plus important du district, ce poste ne date que de 1807. Avant cette époque, le chef-lieu de la *comarca* ou district était Barcellos, situé à dix journées de marche plus haut et sur les bords du rio Negro. Depuis lors, la forteresse de Barra, qui n'avait été créée que pour la défense du confluent, parut une position plus centrale et meilleure : on en a fait la ville essentielle de la contrée. Barra do Rio-Negro compte aujourd'hui 3,000 âmes. Bâtie sur un terrain que les débordements du fleuve respectent toujours et que n'infestent point les moustiques, la ville a des maisons qui ont l'aspect européen et dont plusieurs comptent deux étages. On y a commencé la construction d'un hôpital. L'église, qui fait face à la rivière, est un assez joli bâtiment, avec une place sur le devant et le fort à ses côtés. Il y a quelques ateliers de femmes pour la fabrication du coton et des cordages, et des entrepôts pour les denrées venues des provinces intérieures. Deux ponts qui traversent une petite rivière servent à lier entre elles les diverses portions de la ville. Toute la campagne environnante, mollement ondulée, est tapissée de prairies artificielles; les flancs des coteaux

sont couverts de plantations, tandis que des forêts épaisses garnissent les enfoncements. La ville de Barra est le marché principal de tous les indigènes; ils y vont échanger les produits de leur sol contre des marchandises d'Europe. Entre Barra et Barcellos, s'échelonnent une foule de petits postes intérieurs situés sur les bords du rio Negro et du rio Branco, son tributaire. On évalue la population totale des deux districts à 3 ou 4,000 âmes, qui vivent isolés et par familles. A la hauteur de Barra do Rio-Negro et sur la rive droite du Solimoës se trouve la métairie ou hacienda de Manacuru, autour de laquelle se groupent des huttes d'Indiens qu'on peut distinguer de la rivière. Elles sont peuplées de Muras. Spix et Martius, qui débarquèrent sur ce point, racontent que ces sauvages arrivèrent au-devant d'eux au nombre d'une soixantaine, hommes, femmes et enfants, pour obtenir quelques bouteilles d'eau-de-vie.

C'est encore à Spix et à Martius qu'on doit des notions sur le cours du rio Madeira, devant les bouches duquel je passai le soir. Les infatigables voyageurs remontèrent ce fleuve, l'un des plus considérables affluents de l'Amazone, dont l'embouchure est en partie cachée par une île. Le courant de ce fleuve était très-rapide. Il charriait une quantité énorme d'arbres flottés, circonstance qui lui a valu le nom qu'il porte, *Madeira* (bois). Après quatre jours de navigation, ils arrivèrent à la mission de Novo-Monte Carmel de Canoma, fondée en 1811 sur la rivière de ce nom, et peuplée de Mandrucus. Ceux qu'ils virent étaient des hommes de cinq pieds six pouces, musculeux, à poitrine large, le plus souvent d'une couleur claire, les traits du visage communs, fortement prononcés; les cheveux coupés court au-dessus du front; enfin le corps bariolé de lignes étroites qui, commençant au cou, se prolongeaient jusqu'à l'extrémité des orteils. La guerre est pour ces sauvages une habitude et un plaisir; aucune nation voisine n'a l'humeur plus belliqueuse. Autour de leurs cabanes, figuraient, plantées sur des pieux, des têtes d'ennemis; et un grand nombre de squelettes de jaguars, de coatis, de pecaris et d'autres animaux, donnaient à leurs villages l'aspect d'un vaste charnier. Malheur aux tribus qui deviennent leurs ennemies! Ils les poursuivent à outrance et avec un acharnement tel, que plusieurs d'entre elles ont été peu à peu anéanties. Quand le Mandrucu est vainqueur, il n'épargne aucun de ses antagonistes. Il renverse son homme, le saisit par les cheveux; et, avec un couteau court, fait d'un morceau de roseau, il détache avec une dextérité merveilleuse la tête du tronc. Cette adresse dans la décollation a valu aux Mandrucus le nom de *paï-quicè* (coupe-tête). Ces têtes s'arrangent et se préparent; puis, l'homme qui s'en est fait un horrible trophée ne le quitte plus. A la chasse et à la guerre, il le porte avec lui; quand il se retire dans la cabane commune pour dormir, il le place auprès de son hamac.

Après quelques jours passés à Canoma, Spix et Martius en repartirent et suivirent le cours de l'Iraria, qui sort du lac de Canoma pour aller rejoindre l'Amazone, où il arrive sous le nom de Furo de Rama. On parvint le soir à la mission des Mauhes, où ces peuples vivaient mêlés aux Mandrucus. A Villa-Nova da

Raynha les voyageurs retrouvèrent encore le Solimoës. Villa-Nova da Raynha est une bourgade qui consiste en plusieurs rangées de maisons basses, presque toutes sans fenêtres et couvertes en feuilles de palmier, étant la dernière mission de la comarca du Rio-Negro, on y a établi une espèce de douane provinciale. Deux canons de fer et trente soldats veillent à la défense de ce poste. Quelques petits caboteurs stationnaient à l'ancre au rivage, quand notre transport y passa. A une lieue au-dessous de Villa-Nova et sur le même côté du fleuve, se voient différentes constructions nommées la *Comandancia*, habitation ordinaire du chef de la frontière. Près de là, je pus voir quelques fabriques du pays. La première était une briqueterie qui pouvait confectionner à la fois quatre cents jarres destinées à contenir le beurre de tortue. Plus loin, se trouvait un atelier avec forge et enclume; plus loin encore, un hangar qui servait à la préparation des gâteaux de manioc. Quand j'y passai, une vingtaine d'Indiennes travaillaient sous la surveillance de la maîtresse de la ferme, métisse active et riche. La maîtresse était assise à l'une des extrémités du hangar, avec trois ou quatre cribles, au travers desquels elle passait la fleur de manioc pour en faire des gâteaux. Ces gâteaux, faits avec la partie la plus pure et la plus blanche du manioc, sont considérés, dans le pays, comme une nourriture de luxe; on les mange avec le café. Le reste du manioc sert à la distillation d'une espèce d'eau-de-vie.

Le jour suivant, j'étais à Obidos, situé sur un terrain élevé, à l'embouchure du rio das Trombetas, qui se jette à la gauche du fleuve. Obidos n'a rien de remarquable; c'est une mission comme toutes les missions déjà décrites; mais les bouches du rio das Trombetas rappellent un fait historique qui n'est point sans intérêt. Ce fut là, dit-on, qu'Orellana, le premier navigateur sur l'Amazone, ayant pris terre pour reconnaître la campagne, fut attaqué par des Indiens dans les rangs desquels combattaient des femmes. De là fut donné au fleuve le nom des Amazones. Obidos est le point le plus occidental du fleuve où la marée soit sensible. Large en cet endroit de quatre mille trois cent quarante-cinq pieds, l'Amazone est d'une grande vitesse; mesurée sur les bords, la profondeur en est de cent pieds.

Au delà d'Obidos, l'Amazone élargi est un véritable labyrinthe d'îles qui se confond avec la terre ferme. A peine a-t-on le temps de distinguer de grandes et régulières forêts, des plantations de cacao, entretenues avec un soin qui annonce le voisinage des villes purement créoles. Santarem, où nous arrivâmes le jour suivant, a déjà cet aspect. C'est un poste à la fois douanier et militaire, où l'on maintient une assez forte garnison. Sans être aussi grande que Barra do Rio-Negro, Santarem est plus régulièrement bâtie et mieux pourvue de commodités européennes.

Une journée suffit pour aller de Santarem à Porto do Moz, situé au confluent du grand fleuve et du fleuve Xingu, et qui n'a guère qu'une seule rue de maisons basses, couvertes en feuilles de palmier. Elle se présente alignée sur la rive au milieu de bouquets d'arbres et au centre des plantations les plus variées. La

population consiste en Indiens et en métis qui descendent des Tacuhepes et des Yurunas, tribus dont les hordes errent encore entre le Tocantin et le Topayos. A son embouchure à Porto do Moz, le Xingu a près d'une lieue de largeur. En face, et sur la rive opposée, on voit la villa d'Almeirim ou Paru, l'une des villes les plus anciennes qui soient sur les bords de l'Amazone. Longeant toujours la rive septentrionale, nous vîmes Arroyolos, où le fleuve tourne au N. E. pour déboucher par le canal de Bragance. Pour aborder à Garupa, sur la rive droite, il faut traverser tout le fleuve, c'est-à-dire un bras de mer. Les deux bords de l'Amazone sont si éloignés, en cet endroit, qu'on ne les aperçoit pas à la fois l'un et l'autre.

Au delà de Garupa, on n'aperçoit plus la rive gauche du fleuve; bientôt on quitte le lit principal pour entrer dans cette série de canaux d'eau salée, qui partagent l'Amazone en deux branches : l'une, la principale, allant se jeter au N. E.; l'autre, composée de mille petites branches et grossie du beau fleuve du Tocantin, allant former la baie de Para ou Belem, pour se jeter ensuite dans l'Océan, dans une direction à peu près parallèle à la grande embouchure.

Avant d'arriver à Santa-Maria de Belem, j'eus à relâcher encore au poste de Limoeiro, situé aux bouches du Tocantin, devenu ensuite le bras principal de cette portion de l'Amazone, qu'il semble même absorber. De Limoeiro, nous gagnâmes Santa-Anna, joli endroit qui nourrit une population favorisée. C'est dans ses environs que campent les Indiens Cumatas, tribu belliqueuse, dont l'humeur inquiète a plus d'une fois troublé la tranquillité de Para. Au delà de Santa-Anna, le lit du fleuve se rétrécit, et prend le nom d'*Igarape Merim*), *petit passage*); la navigation devient plus facile et plus douce. Les belles plantations, les maisons de plaisance, les champs de cannes glissent le long des deux rives dans l'espace d'une douzaine de lieues. Enfin, après avoir laissé Beja sur la droite, notre transport vint s'amarrer, le 28 janvier, sur la rade de Belem.

Santa-Maria de Belem ou le Para, fondée en 1816 par Francisco Caldeira, est située sur la rive droite de l'Amazone, en face de la grande île d'Onças, que continue une suite d'îles plus petites. A une lieue environ de la ville s'élève, sur un roc entouré d'eau, le petit fort Serra, qui commande les passes, et reconnaît tous les navires, avant de les laisser pénétrer dans le fleuve.

Le Para est la ville la plus importante de la région de l'Amazone, le port de mer, la capitale de cette portion du Brésil supérieur connue sous le nom de province du Para, qu'on subdivise en trois comarcas ou districts : celui du Para proprement dit, celui de la Guyane comprenant le Rio-Negro, enfin celui du Solimoës. De tout temps, la largeur de ses eaux, la beauté de ses rives, y attirèrent des voyageurs. L'avoir descendu était presque un titre de gloire; et, de nos jours encore, c'est une tâche assez pénible pour que la science et l'histoire des voyages en tiennent compte à qui l'accomplit. Le premier qui risqua cette longue navigation fut l'Espagnol Orellana, qui s'embarquant, en 1540, à cinquante lieues à l'E. de Quito, suivit le Cauca et le Napo, entra dans le grand fleuve et le descendit

jusqu'au cap Nord sur la côte guyanaise. Ce fut lui qui donna à ce vaste cours d'eau le nom poétique qu'il porte encore aujourd'hui. Ce fut lui qui appliqua à cet immense Thermodon du Nouveau-Monde la fable homérique de tribus de femmes guerrières, se défendant contre les peuplades qui les entouraient et combattant avec un sein coupé, pour manier l'arc avec moins de peine. Orellana prétend avoir rencontré, sur le bas Amazone, une tribu de ces femmes qui l'obligea à regagner ses chaloupes. Il est à peu près établi aujourd'hui que la circonstance qui a créé cette fiction, est la vue de quelques Indiennes aidant leurs maris dans les rencontres avec les Européens, et se défendant elles-mêmes les armes à la main.

Tel est l'ensemble des diverses contrées de l'Amazone, territoire immense et mal connu, qui, trois siècles après la découverte, attend encore aujourd'hui que la science européenne lui envoie ses Colombs et la politique ses Franklins.

CHAPITRE XX

DU PARA A MARANHAO

Pendant mon séjour au Para, je pus observer d'une manière assez complète cette ville déjà exactement décrite par les deux célèbres voyageurs tant de fois cités, Spix et Martius.

Devant le Para, le fleuve, qui coule entre la terre-ferme et l'île Marajo, a près de trois lieues de large. Vue de la rade, cette ville, située sur une grève unie et plate, ne semble consister qu'en deux rues parallèles, adossées à un arrière-plan de forêts vierges, sur lesquelles il a fallu conquérir l'espace qu'occupent les maisons. De ce point de vue, les deux premiers monuments qui frappent l'œil sont la Bourse et la Douane, situées près du rivage et presque au centre des lignes des maisons. Derrière, s'élèvent les deux clochers de l'église de Mercês; plus loin, le dôme de l'église Sainte-Anne, et au N. Sant-Antonio, couvent de capucins qui termine la perspective. A l'extrémité la plus méridionale, on voit le château et l'hôpital militaire, auxquels sont contigus le séminaire et la cathédrale avec ses deux clochers. Plus avant dans l'intérieur, paraît le palais du gouverneur, magnifique édifice construit sous l'administration du frère du marquis de Pombal.

C'est à l'E. du Para, que le comte d'Arcos, dont la carrière politique commença au Para, fit dessécher, au moyen de coupures, un vaste espace dont on a fait une promenade publique, la seule qu'on y voie. Para est redevable à ce parc de la salubrité qui règne dans son enceinte. Quoique située sur un terrain bas et par 1° 28′ de lat. australe, cette ville ignore les maladies qui dévastent les Guyanes; elle s'est même toujours maintenue à l'abri de la fièvre jaune, fléau de ces parages. Les seules maladies que l'on y connaisse proviennent de la mauvaise

nourriture, et attaquent les classes inférieures du peuple, dont l'ordinaire consiste en cassave à demi fermentée, en poisson et en viande salée.

En 1820, la population de Para était de 24,000 âmes. Comme cette ville est une des plus récemment bâties au Brésil, les créoles de sang européen s'y rencontrent en plus grand nombre qu'ailleurs. Les mulâtres et les nègres y sont, en revanche, plus rares, l'introduction d'esclaves de la côte d'Afrique n'ayant commencé sur ce point qu'en 1755, à l'époque où Joseph Ier publia son statut d'affranchissement des Indiens. Dans la ville et dans les métairies qui l'entourent, on trouve beaucoup d'*Angicos*, colons venus des Açores. D'autres descendent de Portugais qui, lorsque leur souverain eut, en 1769, abandonné Mazagran sur la côte du Maroc, vinrent s'établir au Brésil.

Les gens de la campagne ou *rosseiros* se distinguent moins des citadins par leurs mœurs et leurs usages qu'on ne l'observe dans les provinces plus méridionales du Brésil. Les rosseiros s'attribuent avec plus ou moins de droit le titre de *brancos* (blancs), quoiqu'il y ait chez eux mélange assez évident. Au-dessous, sont les *cafusos* ou métis, qui ne peuvent pas atteindre aux prétentions de *branco*. Ces cafusos vivent éparpillés aux environs de la ville. La dernière classe se compose de nègres et d'Indiens : ces derniers sont libres, et, comme l'exprime l'épithète locale, ils sont, non pas civilisés, mais seulement apprivoisés (*Indios mansos*). Les nègres et les Indiens, très-nombreux dans la province du Para, y ont conservé tous les caractères généraux de leurs races. Ils y remplacent les nègres esclaves, sont pêcheurs et portefaix, matelots, caboteurs et pilotes dans la navigation fluviale : on en emploie aussi à l'arsenal et aux travaux publics.

La population blanche du Para se distingue par son activité, sa franchise, sa probité, son caractère sérieux et tranquille, sa bienveillance hospitalière. Moins passionnés pour la musique que les Brésiliens méridionaux, les habitants ont plus de goût pour les études sérieuses. Capitale de la province, le Para est le siége des autorités qui l'administrent. L'arsenal et les chantiers sont sous la surveillance d'un intendant de marine. C'est de là que sortent les vaisseaux dont se renforce chaque année l'escadre brésilienne, les bois des forêts voisines étant plus compactes et plus résistants qu'aucun de ceux qui croissent dans les autres provinces. Chantier principal de la république, le Para n'a pas des fortifications en rapport avec cette destination. Ce qui la protége plus sûrement que les travaux de défense, c'est la difficulté des passes. Du côté de terre, le terrain, coupé de marais et de fossés, rend la place presque inabordable.

Quand on a dépassé la ligne des jardins, les environs du Para prennent tout à coup le caractère général d'une campagne coupée d'eaux et de forêts. Peu de chemins, mais des étangs au milieu desquels on a pratiqué de petits sentiers. Ordinairement les fermes et les métairies sont dans le voisinage des eaux, qui sont presque les seuls moyens de communication au milieu de ce réseau de rivières, de canaux et d'étangs. Le colon du Para, l'Indien, le mulâtre, sont tellement habitués à cette existence aquatique, qu'ils traversent le fleuve à son embou-

chure dans une pirogue creusée dans un tronc d'arbre. Une distance de plusieurs lieues, le mouvement de la marée, le ressac de la barre, la houle du large, rien ne les intimide. Si la pirogue est renversée, on cherche à la remettre sur sa quille, puis à la vider, et si la chose est impraticable, on gagne la côte à la nage. D'ordinaire, une de ces petites barques (*montaría*) est attachée à la proue des caboteurs. Elle sert à pénétrer dans les flaques d'eau qui débordent sur les terres.

Rien de plus riche, de plus majestueux que la végétation sauvage dont le Para est entouré. Non-seulement les rivages de l'Océan sont ici bordés d'une lisière toujours verte de mangliers, mais cette ceinture gagne les pays intérieurs et se prolonge depuis l'embouchure de l'Amazone et du rio du Para jusqu'à la villa de Cameta sur le Tocantin, puis à l'O. jusqu'à Garupa; enfin, sur toutes les îles basses qu'on pourrait nommer l'archipel du Para. Cependant, à mesure qu'on s'éloigne de l'Atlantique, les arbres particuliers aux plages maritimes deviennent de plus en plus rares, tandis que la végétation qui caractérise l'Amazone prend le dessus, empiète, grandit, se développe jusqu'à ce qu'elle règne seule. Des troupes innombrables de guaras ou courlis rouges nichent dans les sommets des palmiers, et promènent çà et là sur ce fond vert leurs ailes couleur de feu.

Les forêts humides qui entourent le Para sont infestées d'une foule d'insectes qui tourmentent également les hommes et les chevaux. Les *cupins*, fourmis blanches ou termites, causent aussi de grands ravages dans le pays. Elles pénètrent dans les maisons et dévorent tout ce qu'elles rencontrent.

La petite fourmi noire (*formica destructrix*) nommée *guguyogu*, si commune dans toutes les contrées intertropicales de l'Amérique, se creuse dans la terre des cavernes et des passages d'une étendue extraordinaire. Spix et Martius, ayant fait fouiller une couche d'ananas qu'elles dévastaient, reconnurent qu'une seule colonie occupait un espace de cent quatre-vingt-dix pieds carrés. Dans les jours où le soleil luif, et surtout après les jours pluvieux, on les voit tout à coup sortir de terre par myriades. Les neutres se jettent sur les arbres, notamment sur les orangers, qu'elles rongent avec voracité; les autres, les ailés mâles et femelles (*icans* des Indiens), les suivent, s'élèvent dans l'air en troupes épaisses à l'instant de l'accouplement, et s'abattent sur les arbres éloignés, dont le feuillage est dévoré en quelques heures. Contre les premiers, on emploie l'eau bouillante; contre les seconds, une fumée narcotique, en couvrant le feu de solanées arborescentes. Quelque hideuses que soient ces fourmis ailées, les Indiens les estiment comme un mets friand; ils les ramassent, les font rôtir dans une poêle et les mangent. On surprend souvent des naturels accroupis devant une fourmilière avec un long bambou creux, et avalant les fourmis qui remontent dans ce tube jusque dans leur bouche. Leur morsure est douloureuse; mais celle du *tanibara* ou fourmi noire à deux cornes, la plus grande de toutes, est réputée venimeuse.

Tous les insectes, moins brillants dans cette partie septentrionale du Brésil que dans les provinces méridionales, se produisent aux environs du Para en nombre

plus considérable. Il en est de même de tous les autres animaux. La quantité de crapauds et de grenouilles qu'on aperçoit dans le voisinage des fleuves, des rivières et des marais, passe toute croyance. Les grenouilles pondent une telle abondance d'œufs, qu'à la marée basse on en découvre des bancs entiers. Les caïmans et les grands oiseaux aquatiques se disputent ces œufs. Les Indiens les mangent aussi, même à demi éclos. Plus d'une fois, dans le courant de la navigation, les mariniers s'arrêtent, accostent le rivage, remplissent de ce frai le devant de leur barque; puis, arrivés chez eux, ouvrent les œufs, les passent entre leurs doigts, et les accommodent avec du beurre de tortue.

L'un des côtés les plus pittoresques des environs du Para, est celui qui baigne le rio Guama. Là, sont des forêts vierges qui s'étendent au N. et au S. de la ville. De gigantesques troncs d'arbres se montrent dans ces solitudes touffues. Cette magnifique végétation trouve ses conditions de développement non-seulement dans les rayons ardents du soleil, mais encore dans l'humidité dont la terre est imbibée. Ces colosses des bois semblent en être aussi les despotes; car ils absorbent la végétation d'un ordre inférieur.

Les environs du Para offrent encore beaucoup d'arbres de caoutchouc ou gomme élastique. Les Brésiliens nomment cette substance *seringeira*. C'est un arbre à la tige haute et mince, à l'écorce d'un gris jaunâtre, raboteuse en bas, lisse par-dessus. Cette écorce sécrète quelquefois spontanément, mais plus souvent quand elle est piquée, un suc laiteux qui se durcit à l'air et qui alors pend en cordons d'un gris pâle, de la grosseur d'une plume d'oie et de la longueur de plusieurs aunes. Quand ils recouvrent des branches minces, ces filaments forment des tuyaux élastiques qui, sans doute, ont indiqué aux naturels à quels emplois cette substance pouvait être propre. Les Indiens même en avaient fait des seringues et des tuyaux de pipe. Ce travail leur a valu le surnom de *seringeiros*. Quoique l'arbre à caoutchouc abonde dans l'État du Grand-Para et dans toute la Guyane française, la plus importante récolte de gomme élastique vient de la capitale de l'île Marajo. Durant une grande partie de l'année, et notamment aux mois de mai, juin, juillet et août, les seringeiros font aux arbres des entailles longitudinales et fixent au-dessous de petits moules en argile rouge d'un diamètre de dix-huit pouces. Quand le sujet est vigoureux et sain, ces moules s'emplissent en vingt-quatre heures. Leur forme ordinaire est celle d'une poire, comme nous le voyons par la forme du caoutchouc qui arrive en Europe. Pour que le suc, qui s'épanche en couches très-minces, sèche plus promptement et ne soit pas sujet à se corrompre, les moules qui doivent le recevoir sont exposés préalablement à la fumée qui provient de la combustion lente du fruit cru du palmier. Cette fumée donne au caoutchouc, dont la couleur naturelle est un blanc sale, la couleur brun foncé que nous lui connaissons, et contribue, en outre, à le rendre plus consistant et plus compacte. Cette préparation fait des manteaux et des surtouts que ne pénètrent ni la pluie ni la rosée.

Après cette reconnaissance détaillée de la ville du Para et de ses environs, je

songeai à gagner les provinces du Brésil méridional. Un caboteur devait mettre à la voile pour Maranhâo le 15 février; j'arrêtai mon passage et quittai le chef-lieu de la région de l'Amazone. Mon bâtiment ne tirant que quelques pieds d'eau, n'eut pas de peine à sortir des passes du rio du Para, dangereuses et difficiles seulement pour les gros navires.

Nous passâmes devant le fort du Barra, petite île où la police brésilienne délivre aux navires des passes d'entrée et de sortie; puis devant Mosqueira, qui fournit au Para ses pierres à bâtir. Plus loin, le canal s'élargit, et l'on voit paraître l'île des Guaribas, tapissée de mangliers peu élevés; puis, au delà, la pointe de Carmo, où le fleuve s'étend de plus en plus. Là, il est presque une mer : l'eau en est verdâtre et phosphorescente déjà, quoique non salée encore. En gagnant toujours vers l'O., paraissent les bancs de sable au N. de Salinas, qui servent d'indication aux marins. A cette hauteur, on laisse vers le S. E. la pointe de Taïba, afin d'éviter le bas-fond de San-Joâo, et l'on serre le cap Magoary, pointe avancée de l'île Marajo. Pour les navires qui vont en Europe, c'est à ce point que finit la navigation fluviale : ceux qui vont vers le S. ont encore à franchir le cap Tijiocca, qui projette au large une bande de récifs dangereux. Quelques jours après notre départ du Para, nous étions mouillés devant la capitale de la province de Maranhâo.

CHAPITRE XXI

PROVINCE DE MARANHAO.

San-Luiz de Maranhâo, au quatrième rang des villes du Brésil pour sa population et pour sa richesse, est située sur la côte occidentale d'une île que forment les deux rivières ou plutôt les deux baies du rio San-Francisco au N. et du rio Bacanya au S. La ville occupe le côté septentrional d'une langue de terre qui forme l'une des extrémités de l'île. Le plus ancien et le plus riche quartier de San-Luiz, le Baïro de Praia-Grande, est situé sur le rivage, où il occupe un terrain très-inégal. Les maisons, hautes de deux à trois étages, sont, pour la plupart, bâties en pierres de grès taillées et bien distribuées à l'intérieur. Les rues, toutes raboteuses, montueuses en partie, sont mal pavées ou ne le sont pas. La résidence du gouverneur est une assez pauvre construction. L'ancien collége des jésuites, l'hôtel de ville et les prisons publiques, forment les autres côtés de la place où il se trouve. Plus avant dans l'intérieur, s'étend le second quartier, Baïro de Nossa-Senhora da Conceiçâo, consistant en petits bâtiments entourés de jardins et de plantations, parmi lesquels s'élève une grande caserne nommée Campo de Urique. Outre ces deux églises principales, la ville en a trois autres, plus deux chapelles, les églises de quatre couvents, enfin celle de l'hôpital et l'église mili-

taire. Plusieurs de ces temples ont été érigés aux frais de riches bourgeois, ce qui atteste l'existence de grandes fortunes sur ce point.

Les fortifications de Maranhão sont bien au-dessous de l'importance de cette place. Le fort de San-Marcos, à l'entrée du port, est une tour carrée sur une hauteur. On le prendrait plutôt pour un phare et une vigie que pour un ouvrage de défense. De là on peut signaler les navires qui entrent dans les passes et qui en sortent. Quelques autres forts figurent du côté de la mer; mais nul ouvrage n'existe du côté de la terre : on dirait qu'on s'est fié aux rochers et aux bancs de sable, remparts naturels qui défendent Maranhão dans cette direction.

La population de Maranhão, en y comprenant la ville et ses dépendances, peut s'élever à 30,000 habitants, créoles portugais et nègres esclaves. La population de la province entière était, en 1815, de 210,000 âmes. Les Indiens purs ou métis sont rares. La population blanche de Maranhão est remarquable par l'élégance de ses manières et par son exquise politesse. La richesse du pays, le désir d'imiter les mœurs européennes, dont une foule de maisons anglaises et françaises ont donné le goût, mais aussi et surtout la liberté, l'éducation parfaite, les manières polies et douces des femmes de Maranhão, ont contribué à faire de cette ville l'une des résidences les plus agréables du Brésil. Presque toutes élevées en Portugal, les jeunes demoiselles du pays rapportent chez elles le goût du travail et de l'ordre, des habitudes de réserve et de tenue, trop souvent étrangères aux créoles. Aussi ont-elles fait les mœurs de cette ville, en prenant sur les hommes cet ascendant domestique, plus doux à subir qu'à combattre. Leurs vertus éclairées légitiment d'ailleurs cette part d'action et d'influence. Quant aux jeunes gens, on les envoie presque tous dans les bons colléges de France et d'Angleterre.

Le préjugé local veut que le climat de Maranhão soit trop chaud pour qu'on tente d'y fonder des écoles qui dispensent la jeunesse de ces émigrations; et ce préjugé, général au Brésil, a fait transporter, dans les villes d'Olinda et de Saint-Paul, les universités où l'on professe les sciences abstraites et sérieuses. Il y a pourtant à Maranhão un gymnase et des écoles inférieures. Des religieuses augustines qui, ne faisant point de vœux, peuvent rentrer dans le monde, rendent de grands services pour l'éducation des jeunes filles élevées sur les lieux.

Situé par 2° 29′ de lat. S. sous un climat équatorial, San-Luiz n'a pour combattre des chaleurs constantes et intolérables que les brises de mer et de terre. La température moyenne de l'année est de 21° 12′ Réaumur; elle irait beaucoup plus haut sans les vents du nord, qui jettent quelque fraîcheur dans l'atmosphère. La saison des pluies commence dans l'île en janvier, plus tard par conséquent que dans les contrées intérieures; elle dure jusqu'en juin et juillet avec une violence presque continue, par ondées, accompagnées de violents éclats de tonnerre. Voisine de la ligne et entourée de forêts qui poussent dans un sol marécageux, quoique élevé de 250 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, l'île est pourtant salubre et passe pour telle dans toute l'Amérique méridionale.

Sur la rive gauche du rio Miarim et au nord de Maranhão se trouve en terre-ferme la villa de Alcantara, la seconde ville de la province. Alcantara n'a pas, comme San-Luiz, une ceinture de forêts touffues; mais elle est entourée de prairies que dominent çà et là quelques bouquets d'arbres. Des palmiers à la tige élancée, armée d'aiguillons, des agaves dont la tête est fleurie, ornent les pentes des coteaux, et décorent la lisière des bois. De nombreux ruisseaux établissent dans le pays une canalisation naturelle. Enlacés en réseau, ils se jettent à la mer au milieu de haies de mangliers. Par intervalles, ces ruisseaux s'élargissent en étangs poissonneux que fréquentent les Indiens. Souvent ces vastes flaques se présentent sous l'aspect d'une pelouse verte, fraîche, avec des fleurs épanouies. Malheur au voyageur, s'il se confie à ce tapis émaillé ! A peine y a-t-il posé le pied que la prairie se détache et flotte comme une nouvelle Délos. Il vogue alors au milieu des tiges blanches de l'*arum*, inclinées sur l'eau comme des baguettes d'ivoire, et la masquant de leurs grandes feuilles barbelées. Le voyageur n'est plus en terre-ferme, il est sur un pont mobile, que des chaumes et des graminées vivaces ont formé au-dessus d'une eau limpide. Heureux encore si les caïmans ne s'irritent pas trop de se voir ainsi troublés dans leur domaine !

Ces singulières prairies mouvantes, connues dans le pays sous le nom de *Tremetaës* ou *Balsedos*, sont produites par le dépôt successif des particules terreuses, retenues par l'action de la marée, qui se fait sentir même dans les plus petits ruisseaux, et plus avant dans le pays, par la réunion et l'éruption des sources souterraines. Cette abondance d'eau est, comme on l'a vû, le caractère particulier du bassin de l'Amazone, où elle développe et entretient, malgré les ardeurs équatoriales, une magnificence indescriptible de végétation. Le nom indien des prairies de la province de Maranhão est *Pari* (pluriel *Parizis*), dont la ressemblance avec les *Beriberis* ou savanes de la Floride mérite l'attention des philologues. Ces parizis s'étendent à une certaine distance au N. d'Alcantara, puis entourent la baie de Cuma, ce qui leur a valu la désignation de *Pericuma*. Au delà du rio Tury-Assu, on les retrouve au milieu de forêts vierges. Elles servent de point de reconnaissance aux rares voyageurs qui font la route pénible de San-Luiz au Para à travers les terres.

Je quittai Maranhão, le 1er mars, avec un itinéraire tracé à travers les provinces intérieures. Je devais de là gagner Bahia. Quelques riches Portugais de Maranhão, hommes d'études et de savoir, se mirent du voyage. Embarqués à Bacanya sur le rio Mosquito, nous arrivâmes par plusieurs canaux marécageux aux bouches de l'Itapicuru, dans la baie de San-José. Remontant ensuite l'Itapicuru, nous vîmes sur ses deux rives un nombre infini de métairies et de fermes qui appartiennent à la paroisse d'Itapicuru-Grande. A Itapicuru, un commandant examine les passe-ports des voyageurs. Jadis les Portugais avaient sur la rive droite du fleuve le petit fort de Calvario ou de la Vera-Cruz, destiné à contenir les Indiens; mais aujourd'hui ce fort est en ruines, et la vigoureuse végétation de la forêt a déjà reconquis la place qu'on lui avait enlevée pour le bâtir. Vis-à-vis de

ce poste s'étend une chaîne de rochers qui entrave la navigation. C'est le passage le plus dangereux du cours de l'Itapicuru. Des pilotes (*passadores*) ont besoin de toute leur attention pour diriger les bateaux lourdement chargés à travers les pointes des écueils.

Déjà, à diverses reprises, dans le cours de notre navigation, nous avions quitté le soir nos barques pour camper sur la rive. Sur le point que nous avions choisi, nos sauvages improvisaient une cabane en feuilles, à l'aide de pieux et de feuillages, et préparaient ensuite le repas devant un grand feu. Parfois plusieurs d'entre eux se détachaient pour aller à la chasse, et nous rapportaient quelques gros *siganas*, oiseaux de la famille des gallinacés, gibier peu farouche, qu'ils tuaient aisément, et qu'ils substituaient volontiers à leur viande salée. La nuit, ces oiseaux poussaient des cris tellement perçants, que notre sommeil en était troublé. Les bords de ces rivières abondent aussi en iguanes, que nos bateliers poursuivaient avec le plus grand acharnement. Ce mets était pour eux un régal.

Les terres baignées par l'Itapicuru sont couvertes de champs de cotonniers d'une fécondité incroyable. Ces gousses blanches et laineuses qui s'épanouissent dans un rayon de plusieurs lieues semblent une vaste nappe d'argent. Sous la ligne, par d'intolérables chaleurs, c'est comme un champ de neige, ondulant à la brise. Les autres productions n'ont dans ce bassin ni moins de luxe, ni moins d'éclat, ni moins d'utilité. Les vergers de bananiers viennent mourir jusqu'aux bords du fleuve, et se mirent dans son lit du haut de ses rives élevées. L'Itapicuru roule, en effet, encaissé entre deux murs de rochers qui semblent servir de culées à la plaine. Souvent le fleuve, sinueux et rapide, a si peu d'eau qu'on est obligé d'alléger les barques qui le remontent. A la Coxeira-Grande, il faut subir cet embarras. En d'autres saisons, le fleuve grossit, s'élève, déborde même, et déracine la végétation agreste qui pousse le long des rochers qui le bordent.

Nous arrivâmes ainsi à Caxias, autrefois *Arrayas das Aldeas-Altas*, l'un des bourgs les plus florissants du Brésil. On compte dans son ressort (*termo*) plus de 30,000 habitants. Ce district doit sa prospérité à la culture du coton, qui y a pris un développement immense depuis que s'est fondée, vers la fin du siècle dernier, la société de Maranhão et du Grand-Para, dont le but a été l'amélioration des cultures intérieures. Plus de la moitié du coton que produit la province est expédié de Caxias à la capitale. Dans ces dernières années, le nombre de balles s'est élevé de 25 à 30,000, pesant chacune cinq à six arrobas (150 livres).

Deux tribus, dont la souche est commune, habitent ces environs : les Aponegi-Crus et les Macama-Crus; on les nomme aussi Caraoñus. On les voit souvent arriver à Caxias et courir par la ville, absolument nus. Leurs chefs les amènent de leurs forêts, situées entre le rio Miarim et le rio das Alpercatas, afin d'obtenir des blancs des vêtements, des haches, des couteaux et autres bagatelles. En échange, ils apportent des gâteaux de cire, des plumes d'oiseaux aux riches couleurs, des arcs et des flèches artistement travaillés. C'est depuis les premières années de ce siècle, qu'une paix sûre a été établie entre les Portugais et les Indiens

libres de cette province. Pour la maintenir, on comble de présents et de bons procédés ceux qui poussent leurs excursions jusqu'à Caxias; on les y indemnise de leur voyage par toutes sortes de cadeaux en tabac, toiles peintes et eau-de-vie. Ces Indiens sont de fort beaux hommes; ils ont des membres plus vigoureux, un port plus hardi, une démarche plus sûre, des mouvements plus fermes qu'aucun des sauvages que nous devions voir par la suite. Leur taille était en général élevée. Les traits des plus jeunes étaient agréables et ouverts. Cependant les yeux petits, le nez épaté et court, le front déprimé et saillant, accusaient toujours les caractères distinctifs des races américaines.

Au delà de Caxias, l'Itapicuru fait un coude; il faut le quitter et prendre des mules pour se rendre dans la province de Piauhy. L'Itapicuru, comme presque tous les fleuves de ces pays, a des sources encore mystérieuses. Nul Brésilien ne les a jamais reconnues. De Caxias jusqu'à la mer, il coule au nord-est, navigable presque dans toutes les saisons. De sa source à Caxias, innavigable à cause des barrages de rochers, il suit une direction plein nord à peu près parallèle à celle de son voisin le Parnahiba.

Notre route se poursuivit à travers une forêt, au milieu de laquelle paraissaient çà et là des clairières cultivées, où se montraient des métairies habitées par des colons. Nous gagnâmes ainsi le Parnahiba, le fleuve le plus considérable entre le rio San-Francisco et le rio du Tocantin. Le Parnahiba forme la limite entre la province de Maranhâo et celle de Piauhy. A l'endroit où nous le traversâmes, il roulait, sur une largeur de deux cents pieds environ, des eaux sales et jaunâtres, chargées de matières en décomposition, les seules eaux pourtant que les riverains puissent boire.

Le Parnahiba vient de la partie S. O. de la province de Piauhy. Traversant un pays plat et marécageux, que couvrent des forêts de palmiers, il a un cours libre et sans cataractes. Les Brésiliens ne le connaissent guère d'une manière exacte que jusqu'au confluent du rio das Balsas, les colonisations et les défrichements n'ayant pas été poussés plus loin. Dans la partie supérieure du Parnahiba, on navigue en pirogues; et, dans sa partie inférieure, en radeaux ou balsas faits de tiges de buriti. Son lit, généralement droit et profond, est praticable pour des navires de trois à cinq cents tonneaux. Ils viennent y charger à San-Joâo de Parnahiba, seul port maritime de la province de Piauhy, les cuirs secs et tannés, la viande salée, le tabac et le coton que produit la province. Le port de Parnahiba, peu profond et peu fréquenté pour ce motif, est situé à quatre lieues de la mer, à l'endroit où le fleuve s'y jette par six embouchures ensablées.

Après avoir traversé le Parnahiba, nous arrivâmes à la fazenda Sobradinha dans la province de Piauhy; après quoi, plus au S., parut le petit arrayal de San-Gonzalo d'Amarante, au pied d'une *serra* (coteau) de grès, haute de quatre cents pieds. Ce hameau consiste en quelques pauvres cabanes que domine une chapelle délabrée. Il y a cinquante ans, un commandant d'Oeïras, ayant vaincu plusieurs tribus d'Indiens qui infestaient les districts supérieurs, en dépaysa quinze cents

qu'il amena sur les bords du Parnahiba, pour y former des aldeas loin de leurs résidences primitives. Il ne reste plus maintenant sur ce point que cent vingt individus, dont quelques-uns d'origine mélangée. Les maladies, la petite vérole surtout, ont enlevé un grand nombre d'Indiens; d'autres se sont échappés pour retourner dans leurs foyers primitifs. Toutes les cases qui restaient avaient un aspect affligeant de désordre, de malpropreté et de misère. C'est le spectacle qu'offrent à peu près toutes les aldeas indiennes où l'on a réuni presque par force des hommes habitués à la vie nomade, en leur imposant pour chef un soldat ivrogne. La colonisation agricole a toujours mieux réussi. On a obtenu quelques résultats heureux en répartissant les Indiens dans des plantations ou fazendas, tandis que, dans les aldeas, ils marchent vers un abrutissement complet. Réunis dans des villages, ils s'énervent, ils perdent leur énergie physique; sous le contact presque mortel de quelques maladies européennes, les hommes s'étiolent, les femmes deviennent stériles. Il y a dégénérescence et dépopulation.

Après avoir quitté San-Gonzalo de Amarante, nous franchîmes la Serra et trouvâmes sur le versant méridional un pays coupé de coteaux, prolongements de la serra de Mocambo, et traversé par une foule de ruisseaux qui en descendent. Sur ce point, les métairies deviennent rares; les chemins sont marécageux et difficiles. On ne trouve aucun toit le soir pour s'abriter; il faut camper à la belle étoile. Après avoir laissé à droite la serra de Mocambo, on se trouve en face d'un système de larges plateaux que forment des montagnes de grès coupées par terrasses. Plus loin le sol s'abaisse en vallées; les étangs deviennent plus communs, et çà et là se développent des forêts de buritis, d'aricuris et de carnauvas, palmiers de divers ports et de diverses formes. Ensuite on passe le Caninde, qui est encore peu considérable, pour atteindre les bords de l'Uhuma; puis on arrive à l'Olho-d'Agoa, montagne qu'il faut gravir par un chemin escarpé.

Une lieue plus loin, paraît Oeïras, capitale de la province de Piauhy, séparée en 1774 de celle de Maranhâo. Quoique décorée du nom de chef-lieu, Oeïras n'est qu'un amas de maisons basses en terre, avec des murs blanchis à la chaux, à deux cents lieues de Bahia, à cent de Maranhâo. On ne trouve pas chez les habitants de cette ville intérieure le vernis d'instruction qu'on remarque dans les cités littorales; mais, en revanche, on y trouve de la simplicité dans les mœurs, de l'affabilité et une hospitalité bienveillante. Quoique principale ville du pays, Oeïras le cède, pour la civilisation et la richesse, à Parnahiba, dont la position sur la mer fait le point le plus florissant de cette province. La situation d'Oeïras ne lui permet même pas de servir d'entrepôt aux districts intérieurs, à cause de son éloignement des cours d'eau navigables. Le coton, le tabac, les suifs, les viandes salées de la province se chargent sur le Parnahiba ou sur l'Itapicuru. Oeïras n'en est pas moins un endroit agréable, plein de sites pittoresques et de perspectives charmantes. Ici des montagnes de grès rougeâtre, tantôt se dressant en brusques falaises, tantôt s'étendant en plateaux, couvertes, sous l'une et l'autre forme, soit d'une végétation d'arbustes, soit de prairies d'un vert grisâtre; ailleurs des

vallées riantes et sinueuses, roulant, dans leurs vertes profondeurs, des ruisseaux aux nappes d'argent.

Au sortir d'Oeïras, on voyage, entre des coteaux boisés, dans des vallées couvertes de palmiers carnauvas, sur lesquels voltigent de beaux et bruyants aras bleus; souvent on longe les rives du Caninde. On arrive ainsi à la serra dos Doës-Irmaos, formant une partie de la vaste chaîne de montagnes qui, sur une longueur d'au moins cinq degrés de latitude, sépare la province de Piauhy de celles de Pernambuco et de Bahia, situées plus à l'E. Les notions que l'on a sur cette chaîne sont incomplètes et vagues : de la confusion des noms est résultée une confusion dans l'état du gisement.

La serra dos Doës-Irmaos, qui sépare la province de Piauhy de celle de Pernambuco, se traverse par un petit col (*joqueiro*) peu élevé, large de soixante pieds, courant entre deux coteaux aplatis que parent de grosses tiges de cactus. Ce site, assez peu pittoresque par lui-même, ne justifie guère le nom (mont des Deux-Frères) que lui ont donné les naïfs Sertanejos. C'est tout bonnement un large plateau qui sert de point de partage entre les eaux du Caninde et du rio San-Francisco. De là, on descend dans la province de Pernambuco par une pente douce dont les flancs sont tapissés d'arbres et d'arbustes.

A ce point commence le Sertão de Pernambuco, qui s'étend entre le Rio-Grande et le Pontal, affluents de gauche du San-Francisco, puis se prolonge le long de ce fleuve jusqu'à ses cataractes et ne gagne que peu vers l'O. et le N.-O. C'est encore un pays chaud et sec; le petit nombre de ruisseaux qui l'arrosent tarit presque tous les ans, durant la plus terrible des sécheresses. Pour l'usage des métayers isolés et des caravanes qui traversent le pays, on a ménagé, de loin en loin, quelques citernes promptement épuisées. Souvent la moitié des chevaux et du bétail qu'on y amène du Piauhy meurt de soif ou de faim avant d'arriver au San-Francisco. Ce territoire, qui, par sa nature, diffère de ce qui l'entoure, forme aujourd'hui la subdivision politique nommée comarca do Sertão de Pernambuco.

Après avoir traversé ce comarca, on arrive au Registo de Joazeiro sur les bords du San-Francisco. Ce passage est le plus fréquenté de tous ceux que l'on trouve dans le Sertão de Bahia. C'est par là que se fait le commerce avec le Piauhy et le Maranhão. Là passent les marchandises européennes et les nègres esclaves qui se rendent aux plantations de l'intérieur. Un péage a été établi sur ce point et livré à ferme par le gouvernement. On y traverse le fleuve dans un bateau à voile qui dépose les passagers à Joazeiro.

Joazeiro appartient à la province de Bahia. C'est un arrayal ou village d'une cinquantaine de maisons et de deux cents habitants, qui doit son origine à la mission jadis établie dans son voisinage, et son importance actuelle à la route de Piauhy, qui traverse le San-Francisco, limite des provinces de Pernambuco et de Bahia.

Après quatre journées de route, nous arrivâmes à Villa-Nova da Raynha ou

Jacobina-Nova, misérable bourgade isolée au milieu de ces plaines. Cette bourgade est située au pied de la serra de Tiaba, dont on franchit le sommet à 1,200 pieds au-dessus de la base. Cette montagne est granitique, couverte d'arbres plus grands à mesure qu'elle s'élève. Avant de franchir ce col, l'eau est déjà très-rare, et la terre se couvre de tiges d'euphorbes. Un jour la sécheresse tuera tous ses malheureux habitants. Le rio do Peixe et les autres rivières n'offrent que des flaques isolées où l'on ne peut puiser; l'aridité y est excessive, la végétation maigre et dépouillée, l'air chaud et à peine respirable. Dans ces moments critiques, l'une des sources les plus abondantes de la contrée est celle de Corte. Cette source est tout simplement une fente profonde de douze pieds qui s'ouvre dans la masse granitique. Il faut s'y enfoncer pour recevoir dans une calebasse l'eau qui tombe goutte à goutte. Autour de cette ouverture se pressent chaque jour plus de trente femmes ou petits filles qui viennent recueillir la provision d'eau nécessaire pour le ménage. Quand les filtrations sont trop maigres, le juge du lieu se tient devant la précieuse source pour maintenir le bon ordre et veiller à ce que chacun descende à son tour dans le rocher. Les hommes y viennent aussi, de leur côté, armés d'un fusil, pour y soutenir, si besoin est, les droits de leurs familles. Tout ce que ces malheureux peuvent faire alors, c'est de s'empêcher de mourir de soif. Ce pays désolé s'étend depuis le rio do Peixe jusqu'à Feira da Conceição. Là recommencent les métairies et leurs cultures, les maisons de campagne, les vendas, toujours plus multipliées à mesure qu'on approche de la villa de Caxoeïra, située sur la rive du rio Paraguaçu.

Caxoeïra est riche et florissante. Elle a une église dédiée à Notre-Dame du Rosaire, un couvent de carmélites, un hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, une fontaine et deux ponts en pierre sur les petites rivières du Pitanga et du Caquenude, cours d'eau peu étendus qui servent à faire mouvoir quelques usines à sucre. De Caxoeïra à Bahia, la route est belle, riante, traversant des contrées toutes en culture et abondantes en ressources. Avec le reflux, peu d'heures suffirent pour ce trajet. Le 15 avril, nous étions arrivés à Bahia.

Bahia ou San-Salvador, située sur le côté oriental et presque à l'entrée de la baie de Todos os Santos, est une ville archiépiscopale, la plus riche, la plus florissante, la plus commerçante du Brésil, si l'on en excepte Rio-de-Janeiro. Elle a été même, pendant plus de deux siècles, la résidence des gouverneurs-généraux de la contrée. C'est depuis 1763 seulement que le gouvernement fut transféré à Rio-de-Janeiro avec le titre de vice-royauté.

Bahia est le grand entrepôt de tous les produits de ses diverses comarcas, et de ceux des provinces voisines. Sa longueur du N. au S., en y comprenant le faubourg Bom-Fim qui la termine au N., et le faubourg Victoria qui la termine au S., est de quatre milles environ. On la divise en deux parties, ville haute et ville basse. La plus haute et la plus vaste est située sur le sommet d'une charmante colline; l'autre s'étend à sa base même du côté de l'occident. La dernière partie de la ville se nomme Praya, parce qu'elle se prolonge le long de la baie.

Elle n'a qu'une seule rue où se concentrent tous les établissements commerciaux, les magasins des marchands et les vastes entrepôts nommés *trapiches*. La Ville basse est divisée en deux paroisses, Nossa-Senhora del Pilar et da Conceiçào. La dernière a une jolie église, dont la façade a été bâtie avec des pierres apportées d'Europe, et dont l'intérieur est richement décoré. Non loin de là, sont les chantiers et l'arsenal de la marine.

La cité haute (*cidade alta*) est sur un mamelon aux abords raides et escarpés. La situation est vraiment belle. La vallée avec ses *hortas* ou maisons de plaisance, une végétation toujours verte, des eaux vives, une rade calme et vaste, des navires à l'ancre ou à la voile, tout saisit le regard et force à l'admiration. Les maisons ont des fenêtres treillagées et des balcons. Quand on marche dans les rues, on rencontre à chaque instant des palanquins que portent des nègres. Ces palanquins sont d'une élégance souvent très-raffinée, avec un dôme surmonté de plumes, des sculptures dorées en relief, et des rideaux de mousseline ou de soie brodée. Les plus riches sont ceux des dames, qui s'y accroupissent sur de moelleux coussins et se font ainsi promener d'une maison à l'autre. Ces palanquins, que l'on nomme aussi *cadeiras*, sont un meuble de rigueur dans toutes les bonnes maisons. Leur luxe consiste dans l'élégance du baldaquin, dans la richesse des rideaux moirés, et dans l'éclat du costume des nègres qui les portent. La société de Bahia est douce, affable, polie, et renommée dans le Brésil pour ses bonnes manières. La haute classe a toutes les habitudes européennes avec les raffinements de luxe que comporte la vie créole.

La population de Bahia a été évaluée à 120,000 âmes, dont les deux tiers environ sont des nègres. Cette agglomération de races africaines sur le même point a si souvent failli devenir menaçante pour les maîtres de Bahia, qu'on surveille toujours avec le plus grand soin cette partie turbulente de la population, Autrefois les meurtres étaient fréquents et restaient presque toujours impunis. Mais, depuis le commencement du siècle, une police sévère a été organisée pour la répression des crimes et la surveillance des malfaiteurs.

Les noirs sont, en général, beaucoup mieux traités au Brésil que dans les colonies françaises et anglaises. Ils se rachètent assez fréquemment, et deviennent même libres sans rançon, sous des conditions prévues. Les nègres libres sont très-nombreux à Bahia; ils y sont admissibles à une foule d'emplois, deviennent industriels, militaires, ecclésiastiques. Les mulâtres marchent presque les égaux des blancs, et deviennent souvent des fonctionnaires très-distingués, soit dans l'administration, soit dans la magistrature.

Le commerce de Bahia, important et riche, fut longtemps presque concentré dans les mains de quelques maisons anglaises, puissantes par leurs capitaux et par leur crédit. Aujourd'hui, la concurrence a renversé cette espèce de monopole. Le principal objet d'exportation est le sucre, dont il sort par an près de quatre-vingt mille caisses de quarante arrobes chacune. Le tabac fournit également de belles cargaisons aux navires étrangers qui mouillent dans la baie.

Bahia n'est pas seulement un des plus riches et des plus actifs marchés de l'Amérique méridionale ; c'est, en outre, une résidence salubre, tempérée, ne connaissant aucune de ces épidémies qui dévastent la zône intertropicale, entourée d'une atmosphère qu'épurent et rafaîchissent des brises de terre et de mer. Les habitudes locales se ressentent du climat ; on y mène une vie molle et peu active. Légèrement vêtus, les Bahiens passent une partie de leur journée sur des hamacs que les noirs balancent, ou sur des nattes souples et fraîches.

Rien n'égale le spectacle animé qu'offrent le port et la rade de Bahia, surtout aux veilles des fêtes. Il faut voir alors des milliers de barques, qui accourent de vingt et trente lieues à la ronde ; il faut suivre le mouvement de ces quais, entendre les chants de ces nègres qui portent leurs fardeaux en cadence, considérer cette foule qui encombre le môle, le quai, la rue de la Praya et ses vastes entrepôts ! L'entrée de la baie a près de quatre milles de large ; la partie orientale seule présente un asile sûr pour les gros navires. Plus de deux mille bâtiments entrent et sortent chaque année.

CHAPITRE XXII

DE BAHIA AU PAYS DES MINES.

Après un séjour d'une semaine à Bahia, j'en repartis le 24 avril, avec quelques négociants qui se rendaient dans le pays des Mines.

A Caxoeïra dejà visitée, il faut quitter le Paraguaçu qui cesse d'être navigable, et prendre des montures. En deux jours de route, on arrive par un pays bien peuplé et bien cultivé à l'aldea de Tapera. Pour aller à la villa da Pedra-Branca, il faut se détourner un peu de la route. On y arrive par des sentiers étroits pratiqués à travers des coteaux boisés. Peïdra-Branca est un établissement qui ne date que d'une trentaine d'années, et qu'habitent des Cariris et des Sabuyas. Autrefois ces tribus vivaient dans les forêts voisines : aujourd'hui elles composent une communauté d'environ 600 âmes. Ces Indiens sont d'une taille moyenne et assez élancée, mais peu robustes. A l'opposé des autres indigènes, ils ne se défigurent en aucune manière. Fainéants et insoucieux, ils passent leur temps à tirer avec une sarbacane, des rats de champ, des oiseaux, ou d'autres bêtes sauvages ; quelquefois ils s'occupent à tuer et à voler le bétail des métayers, s'inquiétant fort peu de la peine qui les menace. Ils n'obéissent aux magistrats blancs qu'avec la plus grande répugnance, cultivent à regret et à leur corps défendant le maïs et la banane, préfèrent tresser des filets, des hamacs et des corbeilles, ou façonner de la poterie.

Jusqu'à Tapera, on voyage par une belle plaine ; mais plus loin le pays devient aride et ingrat. A Rio-Seco commence une contrée montagneuse qui s'accidente

de plus en plus à mesure que les terrains s'élèvent, jusqu'à ce que l'on parvienne à la région granitique entièrement privée d'eau. Les villages sont alors tout à fait dépourvus de ressources; on n'y trouve rien ni à boire ni à manger. Dans cette zone ingrate se rencontrent tour à tour Maracos, puis Yacari, dont la rivière roule, dit-on, une eau qui donne la fièvre. Au delà, il faut gravir plusieurs montagnes granitiques assez hautes avant d'arriver à Olho d'Argoa, où les hommes et les animaux ont grand'peine à s'abreuver dans les temps de sécheresse.

On parcourt ainsi les vingt lieues qui séparent le village de Simoro de celui de Maracos. La Serra de Simoro, dont la hauteur est de 3,000 pieds, peut être regardée comme la dernière ramification de la Serra de Montiqueïra. Elle forme la ligne de séparation entre le plateau et les terres basses de la province de Bahia. A l'O. le climat est plus inconstant et plus humide; à l'E., il est plus sec. On dit que, sur la pente orientale de cette chaîne, on a trouvé des diamants. Au milieu de ce pays alpin, là vallée du rio Simoro se révèle comme un mystérieux oasis. Ce torrent limpide y roule entre deux rives que couvre une végétation de plantes buissonneuses.

Le pays montagneux, aride et boisé, se prolonge jusqu'à Contas. Dans cette étendue de territoire, de grands espaces sont couverts de palmiers ardus, entrecoupés de bosquets d'aricuri, autre palmier avec la tige duquel les colons fabriquent en temps de disette un pain fort peu nourrissant. Quand on n'a pas vu de ses yeux la misère de ces Sertanejos, et l'insouciance avec laquelle ils savent se contenter des aliments les plus misérables, on ne saurait concevoir qu'une population se décide à se nourrir d'un pain confectionné avec des tiges d'arbre.

Villa do Rio das Contas fait diversion à cet aspect de détresse. C'est un fort joli bourg de 900 âmes. Comme le climat est peu favorable aux travaux agricoles, les habitants s'occupent de préférence de l'exploitation des mines et d'un travail d'échanges intermédiaires entre la côte et les districts intérieurs. Auprès des malheureux districts que nous venons de parcourir, Villa das Contas était un Élysée. L'élévation de son plateau lui donne un climat presque toujours tempéré.

Villa do Rio das Contas n'est guère qu'à une lieue de Villa-Velha. Ces deux bourgades sont séparées par des montagnes dont les roches annoncent la présence de mines métalliques. Quoique fort mal exploités, les rochers aurifères de ces montagnes ont cependant, depuis longues années, défrayé les mineurs de leurs pénibles travaux. Le métal précieux se retrouve aussi dans les eaux des rivières et des ruisseaux du voisinage. Les grains sont gros et très-purs. On a trouvé parfois des pépites qui pesaient jusqu'à huit livres.

Quand on quitte Villa-Velha pour aller vers l'ouest, il faut traverser la Serra de Joazeiro, pays aride et brûlé, avant d'arriver à Villa-Nova do Principe ou Caïtete. La Serra de Caïtete n'a pas l'aspect désolé des sommets que nous avions parcourus jusque-là. Elle se pare d'une végétation vigoureuse et brillante; comme elle, les vallons qui la continuent sont verts et bien feuillés; ils tranchent sur la

Serra da Gamalleira qui leur fait face, chaîne dont le caractère est plus sauvage et plus âpre. Après l'avoir gravie, on atteint enfin les sommets de la Serra dos Montes-Altos, monts granitiques, point d'attache de tout ce système. On descend des monts Altos par une série de mamelons dont les sommets arrondis et successifs forment un paysage d'un aspect monotone qui fatigue le regard. Après cinq jours de route, pendant lesquels on ne fait que monter et descendre, on arrive dans une plaine de grès ferrugineux, où l'on ne trouve d'autre eau que celle des mares et des creux de rochers; au delà de ce point, on entre dans une plaine calcaire et parfois crayeuse, couverte de cactus et d'arbres épineux.

On arrive ainsi sur la limite du Sertão de Bahia. Dans tout le territoire que l'on traverse au delà des fertiles plaines de Caxoeïra, on n'a rien à craindre pour soi; car les fazendas sont nombreuses, et on y trouve toujours de quoi nourrir les hommes; mais si l'on n'a pas la précaution d'emmener plusieurs mulets de rechange, on est exposé à se voir démonté pendant la route. L'eau et le fourrage manquent presque toujours dans les étapes du chemin, et quand les bêtes meurent, ce qui arrive fréquemment, on se trouve à la merci de la bienveillance des Sertanejos.

De tous les villages situés sur le rio San-Francisco, le plus décrié pour son insalubrité est Malhada, où nous arrivâmes ensuite. C'est un lieu d'exil pour les soldats qui y viennent avec la pensée d'une peine à subir et le désir de quitter cette atmosphère morbide : aussi la garnison se compose-t-elle d'un petit nombre d'individus hâves et amaigris. Vis-à-vis de Malhada et à peu de distance, au N. du confluent de Carynhanhaet du rio San-Francisco, est situé le village le plus méridional de la province de Pernambuco, qui se prolonge à l'O. de ce fleuve comme celle de Bahia à l'E. Le sel et l'éducation du bétail font la richesse de ce district étendu entre le fleuve et les provinces de Piauhy et de Goyaz. Le commerce du bétail est surtout très-actif à Carynhanha et à Malhada.

Accompagné de l'un des membres de notre petite caravane, je fis une excursion vers le Carynhanha, dont le cours sert de limite septentrionale à la province de Minas-Geraës. Cette rivière baigne le pied des montagnes qui forment le rameau le plus occidental de la chaîne calcaire qui accompagne le rio San-Francisco, mais qui, sous ce parallèle, s'éloigne beaucoup de ses bords. Ces montagnes offrent des masses de rochers isolées, carrées, allant en pente vers l'O., tantôt boisées sur tous les points, tantôt nues, sillonnées de ravins profonds et de cavités, ou hachées de la manière la plus singulière. Élevées comme les parois d'un mur sur les bords du fleuve, elles dressent pittoresquement vers le ciel leurs aspérités irrégulières.

Au moment où j'examinais avec attention cette roche calcaire, parsemée de rognons de pyrites sulfureuses, un animal assez semblable à une belette, s'offrit à nous. Il s'éloignait lentement comme pour gravir la montagne. Je ramassai une pierre pour la lui jeter, quand, levant le dos et écartant les cuisses, il lança sur moi un fluide verdâtre, d'une odeur pestilentielle et si insupportable que pour le

moment je perdis l'usage de mes sens, et me trouvai dans l'impuissance absolue de poursuivre cette bête. Une puanteur repoussante et pénétrante s'était tellement imprégnée dans mes vêtements, qu'il ne me fut plus possible d'en faire usage. Cet animal était un *juritataca* (moufette ou *méphitis phædus*) dont la liqueur ainsi projetée peut causer la cécité. Quoique cet animal soit très-commun au Brésil, il est difficile aux naturalistes de s'en procurer, parce que les chiens, une fois frappés de sa singulière arme défensive, n'osent plus le poursuivre.

Le soir, nous passâmes la nuit sous un grand joa, le seul arbre qui, dans ce canton aride, conserve ses feuilles durant la sécheresse. Le joazerio (*zyzyphus joazerio*), ainsi que le nomment les habitants, donne par sa cime touffue, large et arrondie, un caractère particulier aux paysages des districts intérieurs de Bahia, Pernambuco et Piauby, où il devient un végétal fort important pour la nourriture du bétail. Son fruit, qui mûrit dans les fortes chaleurs, contient une pulpe mucilagineuse. Alors cette pulpe remplace les pâturages d'une manière presque exclusive, et une mauvaise récolte de ces baies serait une catastrophe pour les troupeaux.

Après avoir quitté les bords du San-Francisco pour se diriger vers la province de Goyaz, on marche pendant six jours dans un désert sans habitants. Chaque soir, à notre halte, on liait les jambes des chevaux et des mulets, et on les lâchait ensuite pour les laisser pâturer en liberté. Des feux nombreux étaient allumés autour du bivouac, pour en écarter les bêtes féroces. Le pays, du reste, était très-beau. Pendant quatre jours, nous côtoyâmes le rio Formoso, qui ne mentait point à son nom. Les environs avaient toutes les beautés d'un jardin. Parvenu au Contagem de Santa-Maria, poste frontière de la province de Goyaz, nous nous trouvions au pied du versant oriental de la Serra de Paranam, dans une vallée profonde où l'on arrive par une route escarpée et pierreuse.

Le vâo ou vallon du Paranam est arrosé par un grand nombre de ruisseaux limpides, et parsemé de petites métairies situées entre des bouquets et des bocages entiers de palmier indraya. Comme toute la province de Goyaz, la vallée de Paranam n'est guère peuplée. Il y manque des mines d'or pour y attirer des habitants. On se borne à y élever du bétail et des chevaux, qui sont les meilleurs de toute la province de Goyaz. Dans la vallée de Paranam, on est éloigné de cent lieues de Porto-Real sur le Tocantin, où cette rivière commence à devenir navigable, et d'où l'on peut arriver au Para en quinze à dix-huit jours.

Cette route par eau est très-dangereuse. On y est exposé aux fièvres et aux attaques des Indiens. Parmi les nombreuses tribus qu'on y rencontre, il faut citer les Xerentes qui sont très-nombreux, et qui passent pour anthropophages. On ajoute même qu'ils tuent et mangent leurs parents qui, parvenus à la vieillesse, sont trop faibles pour se procurer leur subsistance. Quand ils surprennent une métairie, ils n'épargnent personne, et dépècent tous les chevaux, dont ils aiment beaucoup la chair.

La nation la plus puissante et la plus nombreuse dans le nord de Goyaz est

celle des Capopos, et dans le sud celle des Chavantes, leurs ennemis mortels. Les Capopos vivent sur les bords du Tocantin et de l'Araguaya. Ils poussent leurs incursions jusque vers les métairies du rio das Balsas dans la province du Maranhão. Déjà plusieurs de leurs aldeas ont été civilisées à demi, circonstance qui n'a pas toutefois brisé la force de leur tribu. Après quelques mois de vie sédentaire, les nouveaux colons retournaient presque tous à l'état sauvage. Ces Indiens sont de haute taille et de couleur très-claire. Courageux et robustes, ils n'attaquent leurs ennemis que de jour, tandis que les Capopos préfèrent les surprendre de nuit. Leurs armes sont l'arc, des flèches longues de six pieds, et une massue de quatre pieds, dont la partie supérieure est aplatie comme une rame. Pour s'exercer au maniement de cette arme, ils ont des luttes de divers genres, et une entre autres qui consiste à porter un bloc de bois de deux à trois quintaux, masse qu'ils agitent et lancent en courant. Le jeune homme qui n'en peut venir à bout n'a pas le droit de se marier. Ces naturels veillent avec soin sur la chasteté des jeunes gens, et assurent par là celle des filles. Ils permettent toutefois aux guerriers les plus hardis de s'approcher de leurs fiancées. L'infidélité des femmes est chez eux punie de mort. Comme dans une foule d'autres tribus brésiliennes, les soins du ménage et l'éducation des enfants pèsent entièrement sur les femmes. Les Chavantes excellent dans les travaux manuels. Moins fiers et moins insolents, ils feraient d'excellents ouvriers. Adroits dans tous les exercices du corps, intrépides nageurs, ils ont dans leurs manières un air de franchise et de dignité qui tranche avec les manières timides et incertaines des autres sauvages.

Afin de protéger les voyageurs contre les hostilités des Indiens, et de réunir pour eux quelques ressources à des distances rapprochées, le gouvernement a pris plusieurs mesures dont aucune n'a pourtant encore obtenu des résultats décisifs. Il a, entre autres, fondé une compagnie qui devait établir des ports et des entrepôts de commerce et de vivres, moyens à l'aide desquels on devait faire disparaître en partie les obstacles qui entravent en certains endroits la navigation intérieure. Quelque heureuse que soit cette idée, elle a échoué à l'exécution. En 1809, il avait été ordonné également de bâtir une ville au confluent de l'Araguaya et du Tocantin, mais ce projet a rencontré tant de difficultés, qu'aujourd'hui encore il n'existe qu'en germe. Le commerce du Goyaz avec le Para n'est pas assez important pour que les communications par les rivières puissent être fréquentes, et il en résulte que Bahia conserve à peu près le monopole de ces rapports qui se sont organisés par la voie de terre.

La capitainerie générale de Goyaz est un vaste plateau traversé par une chaîne de montagnes qui se ramifient beaucoup. Le climat y ressemble à celui de Minas-Geraës; l'atmosphère s'y maintient presque toujours sereine; la température, égale et constante. La saison pluvieuse commence en novembre pour finir en avril; les orages et les pluies sont plus fréquents dans les montagnes que dans les plaines. Aux époques qui correspondent à l'été d'Europe, les cantons élevés éprouvent souvent de petits froids qui portent dommage aux bananiers, aux cannes

à sucre et aux cotonniers. La plus grande partie du territoire occupé par les colons brésiliens n'a pas de forêts de grands arbres, comme celle de la côte. Les forêts sont basses et défeuillées pendant la saison sèche ; on y voit d'immenses plaines herbeuses. On y élève beaucoup de bœufs, de chevaux et de cochons ; mais peu de moutons, quoique le terrain leur convienne. Dans les cantons de l'intérieur, on récolte assez de sucre, de tabac et de rhum pour la consommation des habitants. La principale richesse de la province est dans ses mines d'or. C'est le minerai précieux qui a amené la population créole qui y réside.

A Contagem de Santa-Maria, dans la vallée de Paranam, la chaleur est quelfois extraordinaire. Dans cette vallée étroite et profonde, la réverbération des rochers, la fumée produite par l'incendie des herbes, rendaient la place vraiment peu tenable. Nous rebroussâmes chemin. Tirant à l'E., nous franchîmes le Paratinga, qui se jette dans l'Uruguay, affluent du San-Francisco. Au delà de cette rivière, le pays prit un aspect délicieux, entremêlé de bocages verts, de vastes prairies, de ruisseaux limpides et de groupes majestueux de palmiers burites. Les tapirs et les bêtes fauves abondaient dans ces bois ; ces animaux étaient si peu farouches que plus d'une fois nous les vîmes courir et paître près de notre bivouac.

Au delà de ce point, la route continue le long de deux rangées de coteaux, prolongement de la Serra das Araras, qui se rencontre à peu de distance. On descend ensuite par une vaste plaine qui s'abaisse insensiblement vers le rio das Pedras, ruisseau entouré de palmiers et de fort beaux arbres. Cet aspect du terrain dure jusqu'à Porto-Salgado, l'une des localités les plus intéressantes de la contrée.

Salgado est le chef-lieu d'une paroisse qui a quarante lieues de longueur sur vingt de large, et dont la population s'élève à 20,000 âmes. Elle s'étend sur le bord du rio San-Francisco jusqu'à la rivière de Carynhanha et comprend deux succursales, San-Joâo dos Indios et San-Gaetano de Japori. Salgado n'est point un chef-lieu, quoiqu'on y ait établi deux juges ordinaires, mais un *jusgado* (justice). On attribue à cette ville plus de cent ans d'existence, et c'est aux Paulistos, ces hardis colonisateurs, que l'on doit sa fondation. Son nom est celui de l'un de ses créateurs, et ne vient, comme on pourrait le croire, ni de la qualité un peu saumâtre de ses eaux, ni du commerce de sel qui s'y fait aujourd'hui.

Porto do Salgado, échelle intermédiaire de San-Româo à Joazeiro, deviendra une ville de premier ordre. Déjà elle est le chemin ordinaire des Sertanejos des Minas-Geraes, qui trouvent cette voie plus facile et plus expéditive vers le port de Bahia, que n'est le transport à dos de mulets jusqu'à Rio-de-Janeiro. En échange, l'habitant des Mines reçoit le sel des salines du fleuve et les marchandises d'Europe. San-Româo, au confluent du rio San-Francisco et du rio das Velhas, peut être regardé comme le premier port du fleuve.

Vis-à-vis de Porto do Salgado, et à quelques centaines de pas de la rive opposée du fleuve, est le Bejo do Salgado. Derrière Salgado même est la Serra de même

nom, chaîne bien boisée, du sommet de laquelle la vue plane sur toute la vallée baignée par le fleuve. Capão, village des environs, est situé sur les bords d'un étang qu'habitent des milliers d'oiseaux de toutes les espèces. On ne peut, si l'on n'a vu cet endroit, se faire une idée du nombre des volatiles qui animent ce paysage marécageux.

Notre halte à Porto do Salgado dura deux jours, au bout desquels nous quittâmes, le 30 mai, les bords du San-Francisco pour gravir le plateau de Minas-Geraës, élevé de 550 pieds au-dessus du niveau de la vallée.

Sur cette route, le premier endroit remarquable est Contendas, territoire désert encore vers la moitié du XVIIIe siècle, aujourd'hui très-peuplé, et qui doit le devenir davantage à cause de la surprenante fécondité des femmes. Contendas se compose d'une douzaine de maisons groupées sur un morne et dominées par une petite église assez mal entretenue. Les environs sont couverts de bois qui sont des *catingas*, sortes de fourrés dépourvus de feuilles dans la saison ardente. Contendas n'est ni un chef-lieu, ni une paroisse; c'est une simple succursale.

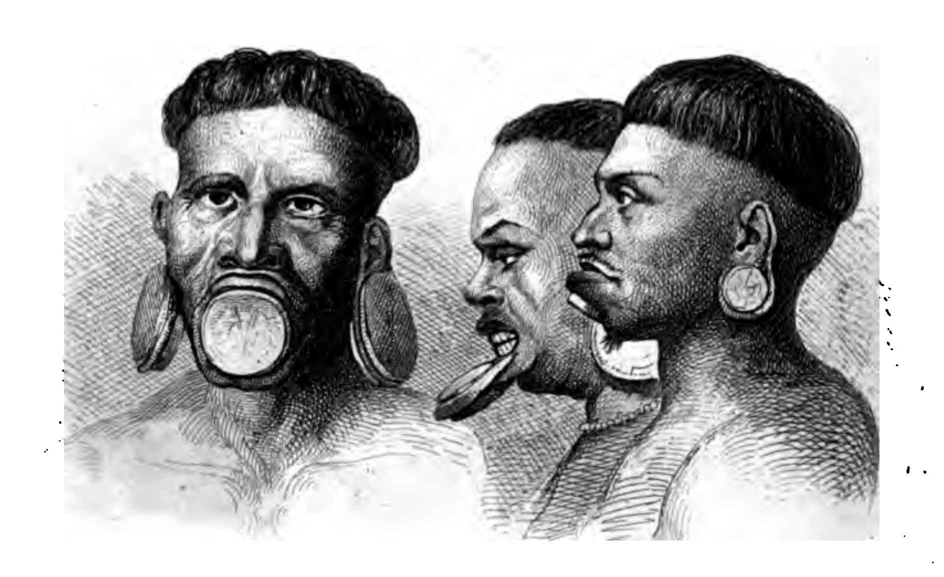
Après Contendas, paraît Formigas, succursale elle-même de la paroisse d'Itacambira. Formigas est l'un des points importants de la partie orientale du Sertão. On y fait un commerce considérable en bestiaux, en cuirs et en pelleteries. Le salpêtre s'exploite dans de grandes cavernes du voisinage, où l'on trouve aussi des restes d'animaux gigantesques. Dans les environs, existent des fazendas importantes à cause du nombre de bestiaux qu'on y élève. Les sucreries abondent dans ces districts, où l'on cultive en outre, avec succès, le manioc et le maïs.

Au delà de Formigas, le terrain s'élève. On traverse la Serra de Sant-Antonio, branche du Cerro do Frio.

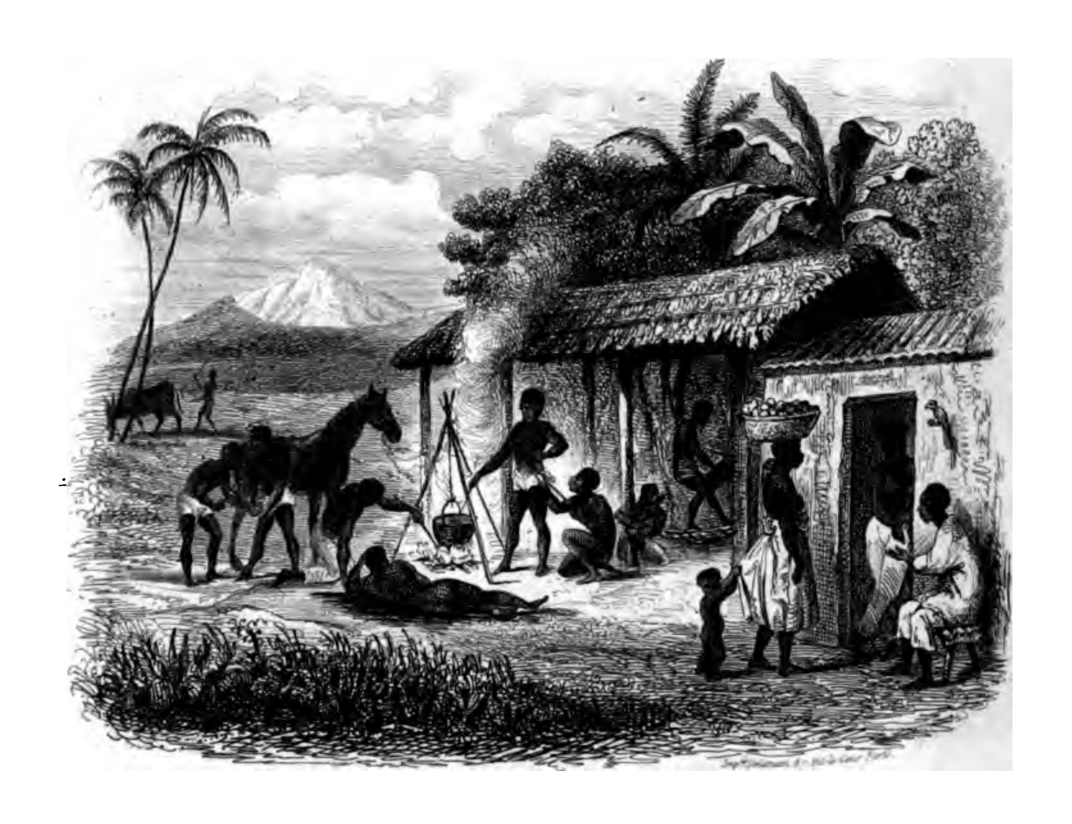
Nous continuâmes notre chemin sur ces crêtes élevées. A Porto-dos-Angicos, nous trouvâmes le Jiquitinhonha, qu'il fallut traverser pour arriver au plateau borné d'un côté par cette rivière, et de l'autre par l'Arassuahy. Ce plateau se prolonge au N.-E. vers leur confluent. Son élévation est de 2,000 pieds tout au plus au-dessus du niveau de la mer, et on ne remarque à sa surface d'autre relief considérable de terrain, qu'une chaîne de coteaux qui forme la ligne de séparation des eaux entre les deux rivières.

A Porto-dos-Angicos, nous étions sur la lisière même du pays des Botocudos, et, avant de pénétrer dans les forêts où ils campent à l'état sauvage, il ne restait plus qu'à traverser deux villages des Minas-Novas, San-Joaquim et Xacara.

C'est donc ici le lieu et le cas de parler de ces sauvages, les plus célèbres du Brésil. Les Botocudos, jadis nommés *Aimures* ou *Ambores*, sont, à ce qu'on croit, la tribu la plus considérable qui soit descendue des Tapuyas. A une époque très-reculée, ces Indiens, ajoute-t-on, furent obligés de se séparer des hommes de leur race; ils s'enfoncèrent dans les montagnes où ils prirent des mœurs plus féroces qu'aucune des tribus indiennes qui peuplent cette zone. Dans les premiers temps de l'établissement des Portugais sur le littoral, on les vit descendre en foule, massacrant et dévorant même leurs prisonniers. Les Tupinaës et les Tupiniquins



INDIENS BOTOCUDOS.



RANCHO INDIEN.

Publié par Furne à Paris.

les regardaient alors eux-mêmes comme des sauvages, et dès ce temps ils acquirent une réputation de barbarie et d'abrutissement qui s'est conservée jusqu'à nos jours. A l'heure actuelle, beaucoup moins nombreux, les Botocudos errent sur les confins de Porto-Seguro et de Minas-Geraës, habitant de préférence les bords du rio Doce. Ce fleuve, qui limite la province de Porto-Seguro, coule avec lenteur et majesté, et traverse, avant d'aller se jeter dans l'Océan, tout un pays de forêts touffues et primitives. C'est là que vivent les Botocudos, ainsi nommés par les Européens parce que le singulier ornement dont ils chargent leurs oreilles et leurs lèvres a la plus grande ressemblance avec le tampon d'une barrique qui, en portugais, se nomme *botoque*. Moins nombreux que les terreurs des colons ne les ont faits, ils sont disséminés sur une étendue immense de terrain, et ne sauraient offrir d'obstacle réel à une civilisation bien dirigée.

Comme la plupart des Indiens, les Botocudos marchent complétement nus ; ils ont les cuisses et les jambes menues, mais musculeuses, les pieds petits, la poitrine et les épaules larges, le cou court, le nez épaté, l'os des joues élevé et saillant. Ils portent leurs cheveux, toujours noirs, ras au-dessous des tempes, de manière à ne laisser qu'une touffe ronde au sommet de la tête. Ce qui caractérise les Botocudos des deux sexes, c'est l'usage hideux de se percer la lèvre inférieure et les lobes des oreilles pour y introduire d'énormes rouelles ou disques en bois qu'ils agrandissent avec l'âge. Ces têtes de Botocudos avec leurs lèvres distendues chargées de morceaux de bois, ressemblant à des dames de trictrac, leurs yeux bridés, leurs cheveux taillés en champignons, ne sont pas faites pour donner une idée avantageuse des races primitives qui peuplaient le continent américain.

Pour fabriquer les rouelles dont ils se parent, les Botocudos emploient le bois de jeunes *barrigudos* (*emburés* dans leur langue). Quand l'enfant commence à grandir, on lui perce l'oreille et la lèvre : puis on y introduit un morceau de bois, de petite dimension d'abord, pour y substituer, quand la plaie est cicatrisée, un morceau de bois plus grand. Agrandie peu à peu, cette rouelle peut acquérir jusqu'à trois pouces de diamètre. Le disque de bois introduit dans la lèvre n'entraîne pas les chairs tant qu'il n'a pas plus d'un pouce de diamètre ; mais, lorsqu'il est plus fort, il fait pendre toute cette partie du visage, et affecte lui-même une situation horizontale. Dans cet état, l'individu peut bien encore relever assez sa lèvre pour lui donner une position oblique, mais il ne peut plus l'appliquer contre ses dents, et encore ne la redresserait-il pas si elle n'était aidée par le morceau de bois lui-même sur lequel elle s'appuie. Le disque ôté, la lèvre reste pendante jusqu'au bas du menton.

L'un et l'autre sexe se peignent tantôt en rouge avec du roucou, tantôt en noir avec le fruit du genipayer. Les femmes et les enfants se plaisent surtout à se barbouiller le corps avec une espèce de symétrie. Les uns n'ont que des mouches, d'autres des plaques irrégulières, d'autres des bandes qui s'étendent en divers sens ; d'autres enfin se peignent de roucou toute la partie supérieure du visage jusqu'au milieu des joues.

D'une agilité inconcevable, les Botocudos vivent presque toujours à l'état nomade, tantôt émigrant par tribus, tantôt marchant par familles. Rien de plus curieux que de les voir portant tout avec eux, se frayant tantôt un chemin à travers les bois, tantôt s'engageant dans les gués d'une rivière. La tâche de l'homme se réduit à peu de chose dans ces émigrations. Il tient d'une main ses armes, de l'autre le gibier qu'il a abattu, tandis que la femme non-seulement porte dans un large sac tout le mobilier de la famille, mais traîne encore avec elle, soit sur les épaules, soit par la main, les enfants en bas âge.

Dans ces pèlerinages forcés à travers les terres, les Botocudos cherchent à trouver un endroit où la nature leur offre des ressources abondantes. Ils établissent le plus souvent leur camp à la proximité d'un fleuve. Nulle autorité régulière ne semble régner chez eux. Leur nation est divisée en tribus de cinquante à cent guerriers, non compris les enfants et les femmes. Ces tribus, indépendantes l'une de l'autre, ont chacune leur chef, dont la dignité est élective. Le commandement est donné au plus brave : souvent il n'attend pas qu'on l'élise, et se proclame lui-même. Ces chefs ont un pouvoir presque absolu, mais dans un cercle assez limité. Leur rôle est de diriger les marches, de conduire les hommes à la guerre, d'apaiser les différends, survenant presque toujours à l'occasion des femmes. En campagne, les chefs se distinguent par une manière particulière de se peindre le corps. En toute autre occasion, nul signe ne les fait reconnaître; ils redeviennent les égaux de leurs sujets. Chacun de ces chefs a une certaine étendue de forêts où il peut, à l'exclusion de tout autre, chasser et cueillir des fruits. La violation de ce territoire de la part d'une tribu voisine est une insulte qui équivaut à une déclaration de guerre.

A peine une tribu est-elle arrivée dans le lieu où elle veut s'arrêter, que les femmes allument du feu à l'aide d'un morceau de bois tendre assez long, et offrant une cavité sur laquelle on place perpendiculairement un autre morceau de bois plus dur qu'on fait ensuite tourner avec rapidité entre les paumes de la main. D'autres femmes tiennent pendant ce temps, au-dessous et à portée, un peu d'étoupe faite de l'écorce d'un arbre nommé en portugais *pao d'estopa*. Cette manœuvre dure jusqu'à ce que quelques étincelles soient venues allumer l'écorce. La construction des cabanes ne coûte pas de grands travaux à ces peuplades. Les Botocudos se contentent de planter sur le sol, les unes à côté des autres, de grandes tiges feuillées du cocotier, dont les sommités forment une espèce de voûte à deux pieds au-dessus. Cependant, s'ils doivent faire un long séjour, ils élèvent des cases d'une durée moins précaire, à l'aide de pieux fichés en terre, autour desquels ils entrelacent des feuillages et qu'ils couronnent par une toiture de grandes feuilles de *paltioba*. Dans l'intérieur de ces cabanes, on ne retrouve plus le hamac des autres tribus indiennes, mais un lit d'estopa sur lequel le chef de famille reste constamment étendu, ne s'occupant, ne s'inquiétant de rien, hors de la chasse et de la pêche, et laissant aux femmes toute la fatigue des soins domestiques. A côté du maître du logis se voient ses armes et divers ustensiles,

produits de son industrie, de petits pots grossièrement fabriqués, des gourdes ou calebasses pour conserver l'eau, des lignes à pêcher, des flûtes en roseau, enfin un grand filet dans lequel la femme transporte en route le mobilier de la famille, et où s'entassent pêle-mêle, outre quelques bagatelles d'Europe, des pointes de flèches, des paquets d'étoupe, du roucou, des carapaces de tortue, objets d'échanges avec les Portugais.

Les armes de ces sauvages sont remarquables par leur forme et leur élégance. Les flèches qui se fabriquent avec des roseaux sont garnies des plumes du hocco et du jacutinga. Ces flèches ont ordinairement six pieds; elles sont de deux espèces : les unes employées à la chasse et terminées par un morceau de bambou aigu; les autres, servant à la guerre et terminées par un morceau de bois. Ces dernières seules sont empoisonnées. Le prince de Neuwied affirme pourtant que les Botocudos ne connaissent pas les flèches vénéneuses.

Leur vie nomade et l'abus des femmes ne les laissent jamais parvenir à un âge avancé. Ils meurent jeunes, mais ils voient venir la mort sans crainte. Quand un Botocudo est malade, ses parents et ses amis entourent sa couche, et le pleurent quand il est expiré. Les morts s'enterrent les bras pliés sur la poitrine, et les cuisses pliées sur le ventre. Comme ils donnent aux fosses très-peu de profondeur, les genoux sortent de la terre lorsqu'elle commence à s'affaisser. Autour de la fosse est une espèce de dais composé de bâtons verticaux et horizontaux soutenant un dôme de feuillage. Dans la croyance que l'âme du défunt doit venir rôder autour de la fosse, ils ont soin de balayer le chemin et d'orner le dais du tombeau du poil des bêtes et des plumes des oiseaux qu'ils rapportent de la chasse.

Les filles des Botocudos se marient avant l'âge de nubilité, mais on ne leur donne pour époux que des enfants impubères. Quand deux enfants se conviennent, on les fiance au milieu de danses et de fêtes. En cas de divorce, les enfants restent avec leur mère tant qu'ils sont en bas âge; mais, devenus grands, ils rejoignent leur père. Les Botocudos connaissent et respectent le lien de famille; ils ne sont pas aussi scrupuleux sur la fidélité conjugale. Rien de plus commun parmi eux que l'adultère; mais le mari châtie vigoureusement sa femme surprise en flagrant délit, comme aussi la femme peut châtier le mari pris sur le fait avec une autre femme.

De ce côté septentrional, pays des Botocudos, Santo-Domingo est le dernier village de Minas-Novas. On peut le considérer comme le principal entrepôt des cotons qui s'expédient à Bahia, parce qu'il est le chemin de Conquista et seulement à six lieues de Tocayos, où les ballots, provenant de la récolte, s'embarquent sur le Rio-Grande do Belmonte. Là on traverse d'abord l'Arassuahy; puis, plus au sud, le rio Piauhy. Dans la partie supérieure du cours de cette rivière, on exploite des carrières de diverses pierres précieuses, entre lesquelles on estime surtout les chrysobérils blancs, que la pureté de leur eau fait ressembler au diamant. C'est une contrée bien boisée et féconde. Après avoir franchi le Morro da

Agoada-Nova, on trouve à Quartel do Alto-dos-Boys un détachement de dragons chargé de protéger ce district contre les incursions des Botocudos.

Dans les environs de Tocayos, sur les bords du Jiquitinhonha et près de l'île aux Pins (*Ilha do Pao*), on voit quelques Machaculis, peuplade indigène, qui, comme les Malalis, les Monochos, les Macunis, évitent la rencontre des Botocudos, leurs ennemis acharnés. Ces Machaculis s'étaient d'abord établis à Caravellas, où l'on chercha à les fixer dans des exploitations agricoles; mais, nonchalants comme le sont la plupart des indigènes américains, ils ne purent s'habituer à cette vie d'un travail constant et pénible. Ils prirent de nouveau la route de leurs forêts, et vinrent se fixer en 1801 auprès de Tocayos, où on les retrouve aujourd'hui toujours indolents, toujours aussi peu résignés à une existence sédentaire.

Ces peuplades occupent les bords du Jiquitinhonha ou Rio-Grande do Belmonte, qui est le plus grand cours d'eau des Minas-Novas. Le Jiquitinhonha prend sa source à peu de distance de Tijuco, au lieu appelé *Pedra-Redonda*, et ne devient navigable qu'à la hauteur de Tocayos, village distant de la mer de quatre-vingt-seize lieues. Dans cette étendue, son cours est traversé çà et là par des barrages qui rendent la navigation difficile, et qui obligent à décharger les pirogues et même à recourir au portage par terre. Il faut huit jours pour aller de San-Miguel à Belmonte où le fleuve a son embouchure, et dix-huit à vingt jours pour remonter de Belmonte à San-Miguel. La ville de Belmonte, située au confluent, est une bourgade chétive et ruinée, que fonda, il y a une soixantaine d'années, une tribu d'Indiens dont il ne reste aujourd'hui qu'un petit nombre. Cinquante maisons recouvertes en chaume, six cents habitants, une église, des rues tortueuses et obstruées par l'herbe qui y pousse, voilà ce qu'est Belmonte. Les habitants vivent presque tous de leur pêche.

De Belmonte à San-Miguel, le Jiquitinhonha traverse le pays des Botocudos, ce qui donnait jadis des inquiétudes pour la sûreté de cette navigation. Aujourd'hui cette inquiétude semble tout à fait dissipée; San-Miguel lui-même est occupé par des Botocudos et forme une espèce de poste demi-portugais, demi-indien. Ce nouvel état de la contrée doit reporter tôt ou tard l'attention sur une colonisation qui promet les plus beaux résultats. De San-Miguel jusqu'à l'Océan, le pays est couvert de forêts vierges qui fourniraient du bois pour toute espèce de constructions. La terre, grasse et féconde, produit abondamment le coton, le maïs, le riz. La canne à sucre y réussit également. Quelques essais de cafés ont donné aussi d'excellents produits. San-Miguel est bâti sur la rive droite du Jiquitinhonha. Le village se compose d'une rangée d'habitations que domine une maison plus grande et servant de caserne au commandant et aux soldats de la division. Le paysage de San-Miguel est charmant. Le Jiquitinhonha, large et imposant, offre sur sa rive gauche des montagnes vertes et touffues, tandis que, sur sa rive droite et devant le village, se prolongent des terrains en bon état de culture.

De San-Miguel à Fanado ou Villa-do-Fanado, la route se dirige à travers des catingas où croissent des cactus de formes différentes. On traverse ainsi une

foule de petits postes composés souvent d'une seule maisonnette, jusqu à ce qu'on arrive au hameau militaire nommé Quartel de Texeira. Comme le cours supérieur du Jiquitinhonha est compté parmi les rivières diamantines, et placé, comme tout le district des Diamants, sous une loi rigoureuse et spéciale, on a échelonné, de Tocayos à Quartel de Texeira, des détachements de soldats chargés de s'opposer à la contrebande des pierres précieuses. Ces soldats doivent empêcher qu'on ne cherche dans le lit du fleuve et à l'embouchure des rivières qui s'y jettent.

Au delà de Quartel de Texeira, nous prîmes sur la gauche pour atteindre Boa-Vista. Boa-Vista est un poste situé sur la rivière d'Arassuahy qui va se jeter dans le Jiquitinhonha, un peu au-dessous de Tocayos. On a tiré autrefois de l'or du lit de cette rivière; mais, soit à cause de ses eaux profondes, soit faute d'esclaves, on a renoncé à ce genre de travail pour s'occuper d'exploitations agricoles. Des pierres précieuses, comme les chrysolithes, existent aussi dans le lit de cette rivière; mais leur extraction présente les mêmes difficultés que celle de l'or. De Boa-Vista, on gagne Sucuriu, succursale d'Agoa-Suja. Sucuriu est située sur le penchant d'un morne au pied duquel coule une rivière de ce nom. Rien de plus triste et de plus désolé que l'aspect de ce village.

De Sucuriu à Chapada, la route, accidentée et pittoresque, rappelle les paysages suisses et tyroliens. Chapada est une bourgade vivante et peuplée, située sur la route des caravanes qui se rendent à Rio-de-Janeiro. Elle se déploie sur la crête d'un morne allongé qui s'étend à peu près de l'orient à l'occident, et qui est dominé lui-même de tous côtés par d'autres mornes formant comme un cercle autour du village. Jadis on y recueillait beaucoup d'or; mais de nos jours on a déserté ces lavages pour en chercher d'autres plus riches et plus productifs. Celui qui reste en exploitation à Batata, dans les environs de Chapada, a cependant des filons très-beaux. L'or s'y présente en veines, tantôt épars jusqu'à la surface du sol, tantôt en morceaux qui pèsent jusqu'à onze livres.

Villa-do-Fanado, ou Villa-do-Bom-Successo, qui vient ensuite, est située sur un plateau fortement convexe qui s'élève entre deux ruisseaux. La fondation de cette ville appartient encore aux Paulistos, qui y passèrent en 1727 pour se rendre sur les bords du rio Piauhy, dont on vantait beaucoup les richesses. Arrivés sur les bords du rio Fanado, ces aventuriers y trouvèrent beaucoup d'or, ce qui leur fit donner à ce cours d'eau le nom de Bom-Successo. On fonda d'abord sur ses rives un simple arrayal qui, le 2 octobre 1730, fut érigé en ville sous le nom de *Villa da Nossa-Senhora do Bom-Successo;* mais l'ancien nom a prévalu, et aujourd'hui c'est encore Villa-do-Fanado.

Le pays de Minas-Novas, dont Fanado est la capitale, ne fut guère découvert et exploité que vers ce temps. Il est borné au nord par ceux d'Urubu et de Rio-das-Contas, au sud par celui de Villa-do-Principe, à l'ouest par celui de Barra, enfin, à l'est par de vastes forêts et par les contre-forts de la chaîne parallèle à l'Océan. Ce pays peut se diviser en quatre régions très-distinctes, celle des *carrascos*, élevée et froide, celle des *catingas*, propre à la culture des cotonniers, enfin celle

des *campos*, la plus chaude de toutes et la plus propice à l'éducation des bestiaux. Le termo de Minas-Novas peut avoir cent cinquante lieues de long sur quatre-vingt-six de large; il comprend une population dont le chiffre n'est pas bien connu et qui varie, suivant les auteurs, de 20 à 60,000.

Dans l'origine, et le nom l'indique, ce pays était peuplé de mineurs et de laveurs d'or; mais depuis quelques années, les habitants ont reconnu que l'or n'était pas la vraie richesse de leur territoire, et ils se sont livrés à des cultures qui les indemnisent bien mieux de leurs travaux. Les paroisses de Fanado, d'Agoa-Suja, de Santo-Domingo, de Chapada, fournissent de magnifiques récoltes de cotons, que quelques manufactures locales commencent déjà à mettre en œuvre. Le peu d'or que l'on recueille encore dans le termo de Minas-Novas, et surtout celui de la rivière d'Arassuahy, est de la plus belle couleur; il arrive généralement au titre de 24 carats. La Serra Diamantine a déjà fourni beaucoup de pierres précieuses, et l'on croit que les veines n'en sont pas épuisées. Les petites rivières Calhao, Americanas et Junga présentent des aigues-marines d'un vert naissant ou d'un vert bleuâtre, des chrysolithes, des topazes blanches et quelques-unes d'autres couleurs, des grenats, des tourmalines rouges et vertes, enfin des *pingas de agoa* (goutte d'eau) qui imitent si bien les diamants, et qui ne sont que de petites topazes blanches, roulées dans les graviers des rivières.

L'air est pur, les eaux sont excellentes dans tout le termo de Minas-Novas. Jadis isolé de tout le Brésil, et situé à une grande distance dans les terres, ses communications sont devenues plus faciles de nos jours par la reconnaissance complète du cours du Jiquitinhonha, destiné à jouer un grand rôle dans le commerce des provinces qu'il baigne.

Voilà le tableau général des Minas-Novas, tel que des savants, MM. Auguste Saint-Hilaire, Spix et Martius et le prince de Neuwied, nous l'ont tracé. Le premier de ces voyageurs a parcouru cette contrée dans tous les sens, et c'est à lui que l'on doit les notions les plus complètes. Dans un long séjour qu'il fit à Villa-do-Fanado, il poussa diverses reconnaissances aux environs. Outre les villes qui figurent dans notre itinéraire, il a visité Santo-Domingo, entouré des plantations les plus belles et les plus prospères que l'on puisse voir. Santo-Domingo, fondé en 1728 par des aventuriers paulistes, fut aussi, dans les temps de la découverte, un district aurifère. M. Auguste Saint-Hilaire a visité encore Agoa-Suja sur les bords de l'Arassuahy. Comme Santo-Domingo, comme vingt autres postes, Agoa-Suja a été bâtie par des chercheurs d'or. Les habitants construisaient des digues pour resserrer les eaux de l'Arassuahy, puis lavaient le sable aurifère de la partie du ruisseau restée à sec. Aujourd'hui, la seule occupation des naturels, est la culture des terres.

LES LAVEURS DE DIAMANTS.

CHAPITRE XXIII

DISTRICT DES DIAMANTS.

Après un court séjour à Villa-do-Fanado, notre caravane avait repris sa longue et fatigante marche. Son itinéraire était tracé à travers le district connu sous le nom de *district des Diamants*, terre sacrée, terre sainte, dont chaque caillou semblait privilégié et qui formait l'apanage exclusif du souverain du Brésil. On ne pénètre dans ce sanctuaire qu'avec une autorisation spéciale, et on n'y séjourne que sous le coup d'une surveillance perpétuelle. La ligne douanière du district des Diamants se trouvait pour nous au pont du rio do Manzo, affluent du Jiquitinhonha. Là un poste de miliciens nous interdit le passage jusqu'à ce que le gouverneur eût envoyé la permission qui pouvait seule faire lever la consigne. Grâce à ce sauf-conduit, nous arrivâmes à Tijuco. Cette ville est bâtie sur le penchant d'un morne, au bas duquel coule, dans une vallée étroite, un ruisseau qui porte le nom de Rio San-Francisco.

Dans le court séjour que nous fîmes à Tijuco, il nous fut facile de recueillir les renseignements les plus étendus sur l'extraction et le commerce de diamants, qui longtemps ont rendu ce district si célèbre. Avant ces dernières années, la contrée Diamantine était une région mystérieuse, sur laquelle bien des fables avaient été débitées. Comme on s'exagérait les ressources qu'elle renfermait, on avait aussi exagéré les précautions à prendre pour en défendre les abords. Un cordon de dragons portugais entourait le district de manière à ne pas laisser plus de cinq ou six milles d'intervalle d'un poste à l'autre. Quand des voyageurs se présentaient pour sortir de cette enceinte sacrée, on les fouillait tous sans exception, dans leurs malles, dans leurs bagages et même sur leurs personnes. On allait plus loin encore; et, quand on soupçonnait un étranger d'avoir avalé quelque diamant, on retenait la caravane pendant vingt-quatre heures. Aujourd'hui ce luxe de surveillance est bien réduit. Soit que la richesse locale ait diminué, soit qu'on ait calculé que les frais du cordon douanier dépassaient la valeur des pierres recueillies, on entre et on sort beaucoup plus librement dans le district Diamantin.

Ce district, l'un des plus élevés de la province de Minas-Geraës, est une enclave de la comarca du Cerro-do-Frio. C'est à Bernardo Fonseca Leco que l'on doit la découverte d'un pays dont pendant longtemps on ne soupçonna point les richesses. Les pierres brillantes du Cerro-Frio ne furent recueillies pendant près d'un siècle que pour servir de jetons au jeu. En 1729 seulement, un nommé Lorenço de Almeïda envoya à la cour de Lisbonne quelques-uns de ces cailloux

transparents, qu'il se hasardait à donner pour des pierres précieuses. Alors l'importance de ce produit ne tarda pas à se découvrir.

Par un décret du 8 février, 1730, les diamants furent déclarés propriété royale. Il fut permis à tout le monde de s'occuper de leur recherche; et chaque nègre employé à ce travail fut soumis à une capitation de 20,000 à 50,000 reïs (125 à 190 francs), suivant la richesse du lieu exploité. Cependant des extractions nombreuses ayant fait baisser subitement le cours des pierres précieuses, on substitua, en 1735, à ce mode de capitation, une mise en ferme pour la somme annuelle de 138 contos de reïs (862,500 francs), à la charge par les fermiers de n'employer que six cents nègres au travail. Ce système de fermage subsista jusqu'en 1772, et le bail fut renouvelé six fois.

Le marquis de Pombal, en arrivant aux affaires, résolut de changer un système dont les concessionnaires avaient toujours abusé; mais ce ministre tomba d'un excès dans un autre, du gaspillage d'une ferme à tout l'odieux d'un monopole. A cette époque, le district de Tijuco fut érigé en État distinct, et une administration royale y fut chargée de l'exploitation des mines, dès lors interdite aux particuliers. On nomma trois directeurs-résidents à Lisbonne, trois administrateurs au Brésil, enfin un intendant général investi des pouvoirs les plus étendus. C'était à lui que ressortissaient tous les ordres relatifs au gouvernement de la province; la justice et la police étaient concentrées dans ses mains. Il pouvait bannir de sa juridiction tout homme qui lui faisait ombrage, et confisquer même ses biens, s'il croyait qu'ils eussent été acquis par un commerce frauduleux. Sous cet intendant général des diamants était l'*ouvidor* ou fiscal, espèce de procureur du roi, chargé de surveiller dans le conseil les intérêts du gouvernement; puis venaient les officiers de l'administration, les trésoriers (*caixos*), les teneurs de livres (*guarda-livros*), les commis et les écrivains (*escrivões*); tous se réunissant parfois en une assemblée générale qui avait pris le nom de *Junta real dos diamantes* (Junte royale des diamants).

Quand ce nouvel ordre de choses eut été établi, on fit un recensement rigoureux des habitants de la province. Quiconque ne prouvait pas nettement son origine et ses moyens d'existence était renvoyé. Si l'on essayait de s'introduire furtivement, on encourait, pour la première fois, une amende et un emprisonnement de six mois; et, pour la seconde fois, la déportation sur la côte d'Angola pendant six ans. Les esclaves eux-mêmes furent enregistrés et soumis à la plus active surveillance. Découvrait-on un esclave dont le nom n'était pas porté sur les registres, celui à qui il appartenait était condamné à trois ans de déportation, et à dix ans pour la récidive. La même peine était infligée aux esclaves. Les travaux relatifs aux diamants sont confiés à des administrateurs particuliers, dont le nombre varie selon les besoins du service. Chaque administrateur a sous ses ordres un nombre d'esclaves, dont la réunion forme ce qu'on nomme une *tropa*. Sous ces administrateurs particuliers sont placés des *feitores* (inspecteurs ou gérants) qui font exécuter les ordres de la junte, et surveillent les nègres pendant leur travail.

Les lieux où l'on établit un lavage de diamants et où l'on maintient une *tropa* de nègres se nomment *serviços* (services). Les nègres qui s'y rendent appartiennent à des particuliers qui les louent à l'administration. En 1776, ces travailleurs étaient au nombre de six mille; aujourd'hui quelques centaines d'esclaves au plus continuent cette exploitation. La nourriture de ces nègres consiste en *alqueira de fuba* (farine de manioc). On y ajoute un peu de sel, avec un morceau de tabac en corde. Quoique le travail du lavage soit fort rude et dangereux pour la santé, les esclaves le préfèrent à tout autre, soit parce qu'ils espèrent voler quelque pierre, soit dans l'espoir d'en découvrir une qui les mette à même d'obtenir leur liberté.

En effet, depuis l'origine de l'exploitation, il a été établi qu'un nègre serait acheté et affranchi dès qu'il trouverait un diamant du poids d'une *oitava* (3 grammes 6 décigrammes ou 17 carats et demi). Quand cet événement arrive, à l'instant même l'administration suspend le travail; on fait habiller l'esclave, on le paie à son maître et on lui rend sa liberté avec un certain cérémonial. Ses camarades le couronnent, le fêtent, et le portent en triomphe sur leurs épaules. Si la valeur du diamant est moindre que le prix de son rachat, il continue de travailler pour l'administration jusqu'à ce qu'il ait complété la somme. Pour les diamants qui ne pèsent pas trois quarts d'*oitava* jusqu'à ceux de deux vintins inclusivement, les nègres reçoivent de petites récompenses qui sont en raison de la valeur et de la pesanteur du diamant : un couteau, un chapeau, un gilet, etc.

S'il y a des récompenses établies, il y a aussi des punitions. Assis sur leurs siéges d'où ils surveillent les esclaves, les feitores tiennent ordinairement à la main un grand bâton au bout duquel s'allonge une grande lanière de cuir, dont ils se servent contre le nègre qui manque à son devoir. Quand la faute est grave, la peine est plus sévère. On attache le coupable sur une échelle, et deux de ses camarades lui appliquent sur les reins et sur les parties charnues des coups de *bacalhao*, fouet composé de cinq tresses de cuir. Les administrateurs seuls ont le droit d'ordonner cette peine; et, quand ils se conforment au règlement, ils ne dépassent pas cinquante coups.

Voici comment on procède au lavage et à la recherche des diamants. Lorsqu'on a extrait du fond de la rivière et réuni en tas une certaine quantité de *cascalhao*, ou gravier à diamants, on creuse une fosse d'environ deux pieds et on y amène l'eau. Dans cette fosse est un banc de bois sur lequel les nègres s'asseyent pour examiner et tirer le gravier. De leur côté, les feitores se placent sur des siéges élevés d'où ils ne perdent pas un seul des mouvements des nègres. S'ils se laissaient aller au sommeil, ils seraient renvoyés sur-le-champ. Devant eux s'alignent les travailleurs ayant chacun une sorte de plat creux en bois, d'environ quinze pouces de circonférence. Le nègre remplit ce plat de cascalhao et l'examine avec soin. Il ôte d'abord les plus gros cailloux, imprime à sa sébile un mouvement rapide de rotation, la plonge par instants dans l'eau de manière à en chasser tout le gravier et à n'y laisser que du sable. Si, dans ce sable, il aperçoit une pierre

brillante, il la prend entre le pouce et l'index, se lève de son banc, et la montre au feitore avec un air de satisfaction; puis il va la déposer dans une grande sébile ou *batea*, placée au milieu du hangar commun.

La grande difficulté consiste à empêcher les nègres de voler des diamants, dont ils connaissent tout le prix. Aussi les soins des feitores sont-ils dirigés vers une surveillance minutieuse. Quand les nègres ont fini, ils sont obligés de renverser leur sébile, d'étendre les bras, et d'écarter les doigts pour montrer qu'ils n'ont rien dérobé. Comme ils pourraient, s'ils restaient dans les mêmes canaux, cacher, pendant le lavage, un diamant parmi les cailloux, sauf à venir le reprendre après, on les oblige, de temps en temps, à passer d'un canal à un autre. En outre, on les fait battre des mains; puis, à la fin du travail, on leur passe les doigts dans la bouche et on les soumet à une visite scrupuleuse. Pendant le travail du lavage, les nègres sont ordinairement nus. Quand on soupçonne un esclave d'avoir avalé quelque diamant, on le met dans une prison, où on le force à digérer trois cailloux; s'ils sont expulsés sans qu'aucun diamant ait paru, on le relâche. Malgré ces précautions minutieuses, il se commet des larcins presque tous les jours. Jamais escamoteurs d'Europe n'eurent l'adresse et la subtilité de ces nègres pour dérober, sous les yeux même des feitores, les pierres qu'ils aperçoivent. Un intendant voulut un jour s'assurer par lui-même du degré où cette industrie était portée. Il fit venir un nègre qui jouissait, parmi ses compagnons, d'une certaine réputation d'adresse, plaça lui-même une petite pierre au milieu d'un amas de sables et de cailloux dans un hangar du lavage, puis promit la liberté à l'esclave, si, sous ses yeux même, il pouvait enlever la pierre sans être aperçu. L'esclave se mit à travailler, et l'intendant à le suivre des yeux sans le perdre un instant de vue. « Eh bien! où est la pierre? dit l'intendant au bout de quelques minutes. — Oh! répliqua l'esclave, si les blancs tiennent tout ce qu'ils promettent, je suis libre. » Et, en effet, il tira de sa bouche la pierre désignée et la montra à l'intendant.

Pour diminuer le nombre de pareils larcins, on a mis en vigueur une pénalité très-sévère contre les esclaves pris en flagrant délit. Tout esclave voleur de diamants était d'abord confisqué; mais on a bientôt senti que ce chatiment ne frappait que le maître. Aujourd'hui on fouette d'abord l'esclave, puis on le tient aux fers pendant un temps plus ou moins considérable. Ces esclaves condamnés aux fers forment une troupe séparée que l'on emploie aux travaux les plus rudes.

Malgré cette surveillance et cette pénalité, la contrebande la plus hardie règne dans les lavages et dans tout le district. Quand les pierres étaient plus abondantes, il existait une espèce de contrebandiers qui, réunis en troupes, allaient exploiter les ruisseaux de l'intérieur où ils étaient sûrs de faire une brillante récolte. Pendant que la masse de ces hommes travaillait à ce lavage défendu, quelques-uns d'entre eux se tenaient en sentinelle dans un endroit élevé; et, quand des soldats s'approchaient de ces gorges, à l'instant ils avertissaient toute la bande, qui se retirait alors dans des montagnes inaccessibles. C'est de là que ces hommes

furent surnommés *grimpeiros* (grimpeurs). Depuis que les diamants sont devenus plus rares, à peine quelques nègres isolés poursuivent-ils cette tâche ingrate d'aller fouiller le long des ruisseaux. Aussi le tort que font ces grimpeurs est-il bien moins réel que le trafic secret des *contrebandistas* achetant aux nègres les diamants dérobés, ou cachés, pendant le travail, entre les orteils, dans les oreilles, dans la bouche et dans les cheveux. Ces contrebandistas se chargent, en outre, de faire sortir du district des Mines les diamants dérobés. En dépit de la surveillance des soldats qui gardent les frontières, ils parviennent à franchir le cordon douanier; puis cachent leur marchandise prohibée au milieu des balles de coton, dans lesquelles elle parvient facilement, soit à Bahia, soit à Rio-de-Janeiro. Quelquefois ce sont les feitores eux-mêmes qui se livrent à la contrebande, et cela avec d'autant plus de facilité qu'ils peuvent faire entrer leurs propres nègres dans les *serviços* où ils sont employés eux-mêmes. Cette complicité d'hommes qui leur sont supérieurs a été la grande raison qui, dès l'origine, a porté les nègres au larcin. Les offres brillantes des contrebandiers ont fait le reste.

La contrebande a eu le double inconvénient de rendre le monopole illusoire et d'augmenter les extractions dans une proportion ruineuse pour la valeur des pierres. On a aussi accusé de péculat les employés subalternes de l'administration, ce qui est assez difficile à croire, quand on songe aux précautions sans nombre dont le gouvernement s'est entouré. A la fin de chaque journée, chaque feitore, surveillé par l'inspecteur, va porter chez l'administrateur particulier la sébile où a été déposé le produit du jour. Celui-ci prend le compte des diamants qui ont été trouvés; il en fait inscrire le nombre et le poids par un feitore que l'on nomme *listario;* puis on les dépose dans une bourse qu'il doit toujours porter sur lui. Au bout de chaque mois, les diamants sont remis au trésor; les trésoriers les vérifient, les repèsent, les inscrivent sur un livre, avec le nom du serviço et la date de l'envoi. Chaque année on expédie pour Rio-de-Janeiro ce que l'on a pu réunir dans les douze mois de l'extraction. Avant d'être expédiées, ces pierres sont tamisées pour être classées en douze lots de diverses grosseurs. Quand ces lots ont été enveloppés dans du papier et déposés dans des sacs, on en fait une caisse sur laquelle l'intendant, le fiscal et le premier trésorier apposent leur cachet, et cette caisse est ensuite envoyée sous escorte dans la capitale du Brésil.

De 1807 à 1817, on a calculé que le district des Diamants pouvait avoir fourni de dix-sept à dix-huit mille carats, dont l'exploitation coûtait jusqu'à un million de cruzades (2,880,000 francs), somme réduite depuis à trois cent mille. Longtemps la maison Hope et compagnie d'Amsterdam en fut la seule consignataire, à cause d'anciens engagements à éteindre; mais aujourd'hui ces produits, une fois hors du district Diamantin, peuvent être livrés au commerce dans toute l'Europe.

CHAPITRE XXIV

MINAS-GERAES.

Nous avions fait à peine une courte halte à Tijuco, et dans les premiers jours de juin nous étions de nouveau en route, nous dirigeant vers Villa-Nova-do-Principe. Ce chemin était déjà plus vivant et plus animé que ceux des Minas-Novas, du Sertão et de la province de Bahia. De temps en temps des caravanes se croisaient avec la nôtre dans ces défilés montueux. L'aspect de ces troupes voyageuses était quelquefois d'un effet pittoresque et singulier. Les habitants des Mines, avec leur physionomie brune et caractérisée, leurs larges chapeaux, leurs pantalons collants, un manteau jeté sur l'épaule, ou roulé sur le pommeau de la selle; des femmes en costume d'amazone, avec des chapeaux légers et coquets; des mendiants le long du chemin, des files échelonnées de mulets et de chevaux de bât, portant des marchandises d'Europe ou des cotons venus de Minas-Novas, tout cela, varié à chaque instant, commençait à tromper les ennuis du voyage, et semblait annoncer l'approche de villes plus peuplées et d'une civilisation plus ancienne.

Nous traversâmes ainsi plusieurs bourgades peu importantes avant d'arriver à Villa-do-Principe, capitale de la comarca de Cerro-do-Frio, qui se divise en deux termos, le Cerro-do-Frio proprement dit et Minas-Novas. La fondation de Villa-do-Principe ne date guère que de cent années. L'or que renferment les mornes qui l'entourent y attira d'abord quelques rares habitants, dont le nombre n'a fait qu'augmenter depuis. A Villa-do-Principe, je pus commencer à prendre une idée de l'exploitation et de la fonte de l'or, richesse de ces provinces. Comme les districts des Diamants, les districts des mines d'or ont leur juridiction et leurs lois spéciales.

La première restriction imposée aux colons de ces contrées, est celle de l'étendue de terrain qu'on leur accorde même pour la culture. Le gouvernement ne concède par *carta de sesmaria* (titre de possession) qu'une demi-lieue de longueur de terrain, quels que soient les moyens d'exploitation de l'adjudicataire; encore cette concession n'implique-t-elle pas le droit de fouiller le terrain afin d'y chercher des filons aurifères. Pour cela, il faut avoir un titre particulier, que le *guarda-mór* peut seul accorder, et qui porte le nom de *data*. Le chef de tous les *guarda-móres* est un *guarda-mór geral*, dont le titre est héréditaire dans la famille d'un riche Pauliste qui a fait jadis ouvrir à ses frais la route de Rio-de-Janeiro à Villa-Rica.

Pour exploiter cette concession quelle qu'elle soit, on a deux modes de minération : la minération de montagne (*mineração de morro*) et la minération de cas-

calhao (*mineraçao de cascalhao*), l'une et l'autre connues sous le nom générique de *lavra*. Dans la minération de montagne, on reconnait deux formations, l'une de sable, l'autre de pierres. L'or se rencontre, soit à la surface, soit dans l'intérieur des mornes, tantôt en poudre, en grains et en paillettes, tantôt en lames peu épaisses et plus ou moins grandes, rarement en morceaux d'un volume considérable. Il s'y présente ou disséminé dans sa matrice le plus souvent de fer, ou disposé en filons qui reposent sur un lit appelé *picarra*.

Pour extraire les substances aurifères, tantôt on fait un travail à ciel ouvert, consistant à couper les mornes perpendiculairement au sol jusqu'à ce qu'on arrive à l'or qu'ils recèlent; tantôt on ouvre des galeries, afin de suivre les filons dans l'intérieur des montagnes. Quand ces matières ont été extraites, on les brise pour exécuter ensuite l'opération du lavage. Cette opération de brisement n'est pas nécessaire pour le cascalhao, qui est un mélange de sable et de cailloux contenant des parcelles d'or. Le lavage est la seule méthode que les Brésiliens emploient pour séparer l'or des matières auxquelles il se trouve mêlé, quelle que soit d'ailleurs la nature de ces matières.

L'or recueilli se porte aux intendances provinciales, qui le pèsent et le fondent. L'or en poudre circulait jadis dans le pays; mais, la fraude s'en étant mêlée, on le prohiba. Alors il fallut que les mineurs portassent les petites quantités d'or dans les *casas de permuta* (maisons de change), ou à l'intendance de la province où il va aboutir en définitive. L'intendance ne reçoit pas moins de huit oitavas, valeur de soixante francs environ. Quand le métal arrive, le trésorier le pèse, et inscrit sur un papier volant le nom du propriétaire et le poids de son dépôt; puis il en prélève le cinquième du roi. L'or qui reste est ensuite remis au fondeur, qui le place dans un creuset en y mêlant un peu de limaille de fer. En dix minutes environ, l'or est fondu et décomposé par la présence du sublimé corrosif, puis versé dans un moule graissé avec de l'huile, retiré ensuite, et plongé dans l'eau. Après le refroidissement, on remet le lingot entre les mains de l'essayeur en second (*adjudande ensaiador*), qui grave à l'une des extrémités les armes du Portugal et à l'autre une sphère armillaire, le tout surmonté du millésime. L'essayeur en chef prend à son tour le lingot, en constate le titre, le grave avec un poinçon, et trace à côté l'R sacramentelle. Un certificat en bonne forme termine cette opération, dont le résultat le plus net est de laisser dans les caisses du gouvernement 20 p. 100 pour le cinquième prélevé à l'entrée, 18 p. 100 sur le monnoyage, enfin 2 p. 100 pour la manière assez irrégulière dont l'essayage se pratique. Aussi la contrebande trouve-t-elle de grands avantages à exporter l'or en poudre; et, malgré la surveillance la plus active, chaque année des valeurs considérables se dérobent de la sorte à la taxation fiscale.

Les exploitations d'or se font dans presque toute la province de Minas-Geraës; Ces produits, autrefois riches, ne donnent plus que des résultats médiocres, et toutes ces villes ou bourgades, florissantes à l'époque de leur fondation, n'offrent plus qu'un aspect d'abandon et de décadence. Il fut un temps où, pour

peindre l'abondance des filons que recélait la contrée, on disait : « Arrachez un touffe d'herbes dans les Minas-Geraës, et il en tombera des paillettes d'or. » En effet, rien n'égale la facilité avec laquelle les premiers mineurs se procuraient le précieux métal. Mais les veines aurifères allaient chaque jour se perdant; et, en outre, le déplacement des terres dans lesquelles on cherchait de l'or par les excavations enlevait pour longtemps à l'agriculture des terrains qui eussent été propices à tous les produits. Les mineurs gaspillaient leurs trésors aussi facilement qu'ils les amassaient, ne songeant point à l'avenir, et croyant avoir trouvé une source inépuisable de richesses. L'or, à mesure qu'il était extrait de terre, allait enrichir les négociants de Londres et de Lisbonne, et il en restait peu dans la contrée qui l'avait recélé dans ses entrailles.

Cependant on bouleversait tout le sol sans le cultiver. Au lieu de ces champs dont la fécondité symétrique charme le regard, la province de Minas-Geraës offrait un aspect de désolation et de deuil. La terre se jonchait de cendres et de charbons, de branches énormes consumées à demi; elle était hérissée de troncs noircis et sans écorce, véritables squelettes végétaux, qui contrastaient avec la beauté majestueuse des forêts environnantes.

Toute la province de Minas-Geraës, située à l'orient de la Serra de Mantiqueïra et de la chaîne qui la continue vers le nord, fut autrefois couverte de bois qui garnissaient son terrain onduleux et fortement accidenté. Dans cette partie du Brésil, quand on a fait un petit nombre de récoltes, la terre est envahie tout à coup par une grande fougère nommée *pteris*, que remplace ensuite une graminée visqueuse, grisâtre et fétide, nommée *capim gordura*, ou herbe à la graisse. Cette graminée reste bientôt maîtresse du terrain; elle étouffe toute autre végétation, et se montre armée d'une telle puissance que l'homme se retire devant elle. Là où se dressaient des arbres gigantesques entrelacés de lianes gracieuses, on ne voit plus que d'immenses plaines de *capim gordura* dont les graines s'attachent aux vêtements de l'homme et au poil des animaux. « *He una terra acabada* — c'est une terre perdue, » dit alors le cultivateur. Il paraît que cette graminée n'existe dans la province de Minas-Geraës que depuis cinquante ans à peu près. Ce court intervalle a suffi pour la rendre presque maîtresse du territoire.

Ces vastes champs déserts ne sont pas la seule cause de la décadence générale que l'on remarque dans l'intérieur de la province des Mines. Cet aspect de misère tient encore à ce que les bâtiments, construits en terre, se dégradent facilement. Dans les Mines, chacun est son propre architecte. Pour bâtir une maison, on enfonce dans la terre, à peu de distance les uns des autres, des morceaux de bois brut qui ont à peu près la grosseur du bras; puis, à l'aide de quelques lianes, on attache à ceux-ci des perches transversales très-rapprochées, de manière à former une espèce de cage que l'on remplit de terre. De minces cloisons divisent à l'intérieur ces pauvres chaumières.

La province des Mines est presque toute habitée par des colons, mulâtres et blancs. Ce n'est guère que sur la lisière de la contrée, et dans le pays limitrophe

de la province d'Espiritu-Santo, que l'on rencontre la tribu des Indiens Malalis, à demi civilisée comme les Macunis et les Machaculis dont il a été question, et les Coroados que nous verrons plus tard.

Quand notre caravane fut sur le point de quitter Villa-do-Principe, toutes mes observations étaient recueillies et mises en ordre. Nous traversâmes Conceiçâo, Gaspar-Soarez, Coçâo et Sabara, au delà de laquelle nous trouvâmes la Serra de Caraca, l'une des plus pittoresques chaînes de la province. Au pied même de la Serra, était un *rancho*, d'où le système général de ces montagnes se déroulait entièrement sous nos yeux. Ce rancho était le rendez-vous des voyageurs qui s'apprêtaient à franchir ou qui venaient de descendre la montagne. Dès que la Serra fut franchie, nous entrâmes dans le territoire de Villa-Rica, ou Oro-Preto, si célèbre dans l'histoire du Nouveau-Monde; et, le lendemain, nous arrivions dans cette cité déchue, comme tout le reste de la province. Presque tous les voyageurs qui ont passé à Villa-Rica, les savants surtout, ont cité le nom du baron d'Eschwege, industriel et minéralogiste à la fois, homme érudit et bon, dont la maison s'ouvrit toujours aux propagateurs de la civilisation et de la science. Le nom du baron d'Eschwege, colonel au service du Portugal, est donc inséparable de celui de Villa-Rica.

Villa-Rica renferme à peu près 2,000 maisons, mais elles sont peu habitées. Quand les mines donnaient de l'or en abondance, une foule d'émigrants étaient accourus, de tous les coins du globe, à Oro-Preto, et on y compta, dans ces temps de prospérité, plus de 20,000 habitants. Aujourd'hui, le nombre s'en élève à peine à 8,000. Villa-Rica est située sur des collines qui font partie de la chaîne d'Oro-Preto, qui s'étend le long d'un petit ruisseau qui en baigne le pied. Les maisons, disposées par groupes inégaux, y suivent les mouvements de ce terrain sinueux. La plupart d'entre elles sont d'une mesquine apparence. Entrecoupées de jardins longs, étroits et mal soignés, où l'oranger et le cafier étalent leur sombre verdure, ces maisons ne donnent pas une haute idée de la richesse et de l'importance de Villa-Rica. Tout, dans cette ville, au milieu des mornes nus et sévères qui l'entourent, atteste une déchéance et un abandon graduels; tout y est triste, sombre et mélancolique. Les rues qui s'étendent dans la partie de la ville que baigne l'Oro-Preto, sont toutes pavées et liées entre elles par des ponts en pierres, dont le plus beau et le plus moderne a été construit par le baron d'Eschwege. La rue principale court l'espace d'une demi-lieue environ sur le versant de la montagne. Les édifices publics les plus remarquables sont dix chapelles particulières, deux églises paroissiales, l'hôtel des finances, et surtout le château, résidence du gouverneur, qui, placé sur le sommet de la colline et armé de canons, commande une partie de la ville, et d'où l'on découvre une magnifique perspective sur toute la contrée.

La population de Villa-Rica ne diffère point de celle que l'on trouve dans toutes les colonies de l'Amérique méridionale. Les hommes y sont adonnés au plaisir et au jeu; les femmes y dépensent des sommes énormes pour leur toilette. Quoique

située dans l'intérieur des terres et presque cachée au milieu des gorges qui l'entourent, Villa-Rica est un marché assez fréquenté, tant par les Paulistes que par les Portugais. La population du district entier des Mines, évaluée à un demi-million d'âmes, y afflue de tous les points. Tous les genres de commerce y ont leurs facteurs et leurs maisons. Les routes du littoral et de l'intérieur viennent y aboutir; mais c'est surtout entre Rio-de-Janeiro et Villa-Rica que les rapports sont plus fréquents et les communications plus faciles. A peu près chaque semaine, il part de la ville une caravane emportant vers le littoral les productions de la contrée, cotons, cuirs, pierres précieuses et lingots d'or, pour rapporter en échange, du sel, du vin, des toiles, des mouchoirs, des miroirs, de la quincaillerie, ou des esclaves achetés pour le lavage des mines.

Les environs de Villa-Rica ne semblent pas offrir de grandes ressources agricoles : le terrain, sec et montueux, s'y prête mal. Les richesses métallurgiques sont, en revanche, fort importantes. Presque tous les métaux s'y rencontrent : le fer qu'on trouve par masses très-riches dans presque toutes les chaînes qui bordent le rio San-Francisco; le cuivre près de Fanado; le chrome et le manganèse dans le Paraopeha; le platine près de Gaspar-Soarez; le vif-argent, l'arsenic, le bismuth, l'antimoine, aux environs de Villa-Rica, sans compter l'or, l'une des ressources les plus réelles de la contrée. On a vu, à Villa-do-Principe, comment s'exploitait ce minéral. Les procédés d'extraction et de lavage ne diffèrent point à Villa-Rica.

Les Indiens qui habitaient la province de Villa-Rica ont été promptement expulsés par les colons accourus de tout le Brésil pour l'exploitation de l'or. A peine, de temps à autre, aperçoit-on sur la partie orientale de la capitainerie quelques troupes détachées de Cayapos. Presque toutes ces tribus ont reconnu l'autorité portugaise. Les seules peuplades dangereuses sont quelques Botocudos, cannibales qui habitent la partie inférieure du rio Doce. Dans les environs de Villa-Rica, et à six journées de chemin, campent des tribus de Coroados, de Puris et de Caropos, qu'ont tour à tour visitées le prince de Neuwied et Spix et Martius.

Dans le moment où Spix et Martius arrivèrent dans ce district, les Indiens Coroados étaient occupés à la récolte de l'ipécacuanha. C'est dans de sombres forêts où l'on ne peut guère entrer sans escorte, sous des voûtes que jamais le soleil n'a percées, que se trouvent de nombreuses plantes médicinales, et entre autres la célèbre racine de l'ipécacuanha dont l'usage est si commun en Europe. La raccine de l'ipécacuanha appartient à un petit arbrisseau (*cephœlis ipecacuanha*), qui croît toujours par groupes sur la partie la plus élevée de la Serra-do-Mar. La récolte se fait dans le mois d'avril, époque où la plante est à peu près mûre; elle s'opère, par les soins des Indiens et des nègres esclaves, immédiatement après la saison pluvieuse. Alors, la terre étant très-molle, il est plus aisé d'en extraire les racines. On les lie en paquets, qu'on fait sécher au soleil pour les vendre ensuite aux muletiers voisins ou aux marchands qui

viennent à cet effet, soit des campos des Goytacazes, soit de Rio-de-Janeiro.

Près des aldeas de Caropos et de Coroados, Spix et Martius virent des Puris que le prince de Neuwied avait étudiés avant eux, dans son voyage aux campos des Goytacazes et sur le rio Doce. Les Puris, les Coroados et les Caropos semblent appartenir à la même race d'hommes; ils sont carrés, trapus, très-charnus souvent. Ils ont la tête grosse et ronde, le visage large, les pommettes des joues ordinairement saillantes, les yeux noirs, petits et quelquefois obliques, le nez court et large, les dents très-blanches. Quelques-uns se distinguent pourtant par des traits plus prononcés, un nez recourbé, et des yeux très-vifs, agréables chez un petit nombre; sombres, sérieux et caves chez la plupart. La couleur de la peau est plus ou moins cuivrée, suivant l'âge, jaune chez les enfants comme chez les mulâtres. Telles sont les tribus visitées par le prince de Neuwied et par Spix et Martius.

Dans les derniers jours de juillet, nous avions quitté Villa-Rica et faisions route vers la capitale du Brésil. Nous traversâmes d'abord Boa-Vista, puis le hameau de Capao, ensuite Oro-Bramo, village d'une cinquantaine de maisons avec une église qui semble comme appuyée à une verte et fertile montagne. A Queluz les bois cessèrent; nous prîmes par un pays ras et découvert. Queluz est une petite ville qui fait partie de la comarca du Rio-das-Mortes. Bâtie sur une crête élevée, elle commande la route et produit de loin l'effet le plus pittoresque.

Ensuite vient Barbacena, célèbre dans la contrée par le nombre des mulâtresses complaisantes qu'on y rencontre. Barbacena est une jolie ville qui surprend l'œil habitué à la mesquinerie des hameaux de l'intérieur. On y compte aujourd'hui 2,000 âmes. A Registro-Velho nous vîmes des cultures charmantes, que rendait encore plus belles l'âpreté du pays environnant. Toute la route, de Villa-Rica à Rio-de-Janeiro, ne présente des villes que de loin en loin. Nous passâmes à Ribeirâo, petite halte de muletiers, à laquelle se rattache un épisode raconté par M. Auguste Saint-Hilaire, et qui donne une idée assez exacte du sort des nègres de l'intérieur.

« Suivant le cours d'un ruisseau, dit le savant naturaliste, j'arrivai à une plantation de maïs. La fumée qui s'élevait au milieu du champ annonçait quelque case à nègres; je me dirigeai de ce côté, et trouvai l'une de ces baraques que les nègres de la province des Mines ont coutume de construire quand ils sont obligés de coucher dans la campagne. Quelques pots de terre et des vases faits avec des gourdes coupées par la moitié de leur longueur, composent tout l'ameublement de ces chétifs abris. Devant celui où j'étais arrivé, je trouvai un nègre assis par terre qui mangeait des morceaux de tatou grillés sur des charbons: en me voyant, il s'empressa de me les offrir de la meilleure grâce du monde. Je le remerciai, et la conversation s'engagea entre nous. « Vous devez bien vous ennuyer tout seul au milieu des bois? — Notre maison n'est pas éloignée d'ici; d'ailleurs, je travaille. — Vous êtes de la côte d'Afrique; ne regrettez-vous pas quelquefois votre pays? — Non, celui-ci vaut mieux, et je me suis accoutumé à la vie que j'y

mène. — Mais ici vous êtes esclave ; vous ne pouvez jamais faire votre volonté. — Cela est désagréable, il est vrai, mais mon maître est bon ; il me donne bien à manger, et il me laisse cultiver un petit champ. Je travaille pour moi le dimanche ; je plante du maïs ; cela me donne un peu d'argent. — Êtes-vous marié ? — Non ; mais je me marierai bientôt ; quand on est ainsi toujours seul, le cœur n'est pas content. Mon maître m'avait d'abord offert une créole ; mais je n'en veux plus : les créoles méprisent les nègres de la côte. J'aurai une autre femme que ma maîtresse vient d'acheter, qui est de mon pays et parle ma langue. » Je tirai une pièce de monnaie ; je la donnai au nègre, et en échange il voulut absolument me faire accepter un concombre et quelques petits poissons.

Nous venions de quitter la province des Minas-Geraës, parcourue, dans sa plus grande longueur, avec des fatigues infinies. Cette province fut découverte, vers la fin du XVII° siècle, par Marcos de Azevado, qui remonta le rio Doce et le rio das Caravellas. Quelques années après seulement, Pernando Diaz Paës sollicita et obtint la faveur d'y aller faire des découvertes ; puis vint Rodrigue Arsão en 1695, et, après lui des bandes de Paulistes, qui quittèrent leur patrie pour aller à la recherche de l'or. Alors fut fondée Villa-Rica, et, presque au même instant, Marianna, Sabara, Caëte, San-João-del-Rey, San-José et Cerro-do-Frio. Cependant des essaims d'aventuriers accoururent bientôt de toutes parts, et une guerre s'engagea sur les lieux mêmes. Elle ne cessa qu'à l'arrivée de D. Lorenzo d'Almeïda, qu'on peut regarder comme le pacificateur du pays. Quatorze gouverneurs s'y sont depuis succédé jusqu'à la révolution qui sépara le Brésil du Portugal.

Dans la province de Rio-Janeiro, où nous entrions alors, le terrain change tout à coup de nature et d'aspect. A mesure qu'on approche, la route devient vivante. On pressent la grande ville. Des vendas à chaque pas, des caravanes de Mineiros s'avançant à travers des tourbillons de poussière, voilà ce qu'on rencontre le long des deux versants de la Cordillère maritime. D'une auberge nommée *Bemfica* qui couronne son sommet, nous pûmes embrasser tout le coup d'œil de sa charpente. Ces montagnes font partie de la chaîne immense qui, après avoir pris naissance dans le nord du Brésil, se prolonge parallèlement à la mer, traverse les provinces d'Espiritu-Santo de Rio-de-Janeiro, de San-Paulo, de Santa-Catharina, et qui, à l'entrée de celle du Rio-Grande de San-Pedro, décrit vers l'ouest une large courbure pour aller finir dans les Missions de l'Uruguay. Cette Cordillère, boulevard avancé du Brésil, le défendrait facilement contre une invasion ; elle est toute couverte de ces magnifiques forêts vierges, première curiosité du Brésil, pour l'étranger qui arrive. Rien n'est plus étonnant en effet que les grandioses proportions de ces végétaux, leurs contours, leur port, leur feuillage, leur aspect grave et austère. Quand on pénètre sous ces voûtes froides et solitaires, on se sent malgré soi saisi de crainte et de respect. Là, rien ne rappelle la fatigante uniformité de nos bois de sapins, de chênes ou de mélèzes ; chaque arbre a pour ainsi dire sa forme, son feuillage, sa verdure.

Ces forêts recèlent quelques animaux venimeux, comme les serpents; mais elles sont aussi l'asile d'une foule d'animaux innocents, tels que des cerfs, des tapirs, des agoutis, plusieurs espèces de singes, comme le *macaco barbado*, dont le hurlement ressemble au bruit d'un vent impétueux. Une foule d'oiseaux s'y plaisent et y voltigent. Dans ces mêmes solitudes volent et bruissent des milliers d'insectes dignes de l'attention du naturaliste, soit par la singularité de leurs formes, soit par la vivacité de leurs couleurs. Les papillons couvrent les fleurs de leurs myriades, ou forment au-dessus des ruisseaux comme des nuages mouvants d'or, de pourpre et d'azur.

De Bemfica, on gagne Agasru, petit village sur la rivière de ce nom. Dans ce trajet se découvre peu à peu la rade de Rio-de-Janeiro, l'une des plus vastes, des plus belles, des plus sûres qui soient au monde. On arrive ainsi à Porto-da-Estrella, où l'on trouve des barques commodes qui transportent les voyageurs jusqu'à Rio-de-Janeiro. Ce fut sur un caboteur semblable que nous entrâmes, le 10 août, dans la capitale de l'empire du Brésil.

CHAPITRE XXV

RIO-DE-JANEIRO. — SAN-PAULO.

A Rio-de-Janeiro, nous retrouvions l'Europe, ses impressions, ses habitudes, ses mœurs. Ce n'était plus l'Amérique primitive, celle que j'étais venu chercher. Des palais, des églises, des rues magnifiques, des navires par milliers, une population imposante, voilà ce que m'offrait Rio-de-Janeiro.

Rio-de-Janeiro ou Saint-Sébastien occupe la portion N. E. d'une langue de terre dont la pointe la plus orientale est la Puenta-do-Calaboço, et la pointe la plus septentrionale l'Armazem-do-Sol, à laquelle fait face la petite *ilha das Cabras*. La partie la plus ancienne et la plus importante de la ville est bâtie entre ces deux points, le long du rivage, dans la direction du N. O. au S. E., et dans la forme d'un parallélogramme un peu oblique. Dans sa plus grande longueur, la ville a environ un demi-mille. Les maisons, étroites et basses, sont en grande partie construites en blocs de granit, ou en bois dans les étâges supérieurs, et couvertes de tuiles. Les rues sont presque toutes pavées en granit.

Les montagnes qui s'étendent vers le N. E. sont en partie couvertes de larges constructions : on y voit le collége des Jésuites, le couvent des Bénédictins, le palais épiscopal, et le fort de Conceição. Toute cette suite de monuments, vue de la mer, est d'un effet imposant, quoique de près l'architecture en paraisse lourde et sans grâce. Du reste, l'arrivée d'une cour à Rio-de-Janeiro a fait faire à l'art un pas immense, et la capitale n'a pas été longtemps sans se ressentir de cette impulsion toute nouvelle. La plus belle construction sans contredit est l'aqueduc

terminé en 1740, et qui amène l'eau des torrents du Corcovado jusque dans les fontaines de la cité. De ces fontaines, la plus imposante est celle de Largo-do-Passo, située sur le quai même et en face d'un palais. Là viennent s'approvisionner d'eau fraîche les navires mouillés dans la rade, tandis que des milliers de mulâtres et de nègres se pressent sur ce point pour embarquer ou débarquer des marchandises. La baie de Rio-de-Janeiro, l'un des plus beaux havres qui soient au monde, est la clef de la partie méridionale du Brésil; elle a été fortifiée d'une manière assez complète depuis le jour où Duguay-Trouin y entra à pleines voiles et malgré les forts, pour rançonner la ville.

On se ferait difficilement une idée du commerce immense de Rio-de-Janeiro. Le havre, la bourse, les marchés, les rues parallèles à la mer, sont encombrés d'une foule de marchands et de matelots. Les langages divers de cette foule si mêlée, la variété des costumes, les chants des nègres qui portent des fardeaux, leurs chariots chargés de marchandises et traînés par des bœufs, les fréquents saluts des forts et des vaisseaux qui arrivent, le tintement des cloches qui sonnent la prière, les cris de la multitude, tout contribue à donner à cette ville une physionomie confuse, bruyante et originale.

La plus grande partie de la population de Rio-de-Janeiro se compose de Portugais et de Brésiliens blancs ou de couleur. Il est rare d'y rencontrer des Américains aborigènes. Avant qu'on eût fait de cette ville la capitale d'un royaume, elle comptait 50,000 habitants. Aujourd'hui on peut, sans exagération, regarder ce nombre comme quadruplé. L'arrivée d'une quantité considérable de Portugais à la suite de la cour, l'affluence toujours croissante d'Anglais, de Français, d'Allemands et d'Italiens, les uns négociants, les autres ouvriers, ont déterminé cette progression subite et considérable. A la suite de cet accroissement sont venus l'aisance, la richesse, le luxe, résultats d'un commerce et d'une industrie qui s'étendaient chaque jour. Un climat doux et tempéré et la salubrité de l'air y attirent des visiteurs de tous les points du globe.

Depuis le jour où le commerce de Rio-de-Janeiro est devenu indépendant de celui de la métropole, il a pris une extension prodigieuse. Les articles d'exportation sont nombreux et variés. Les principaux sont les sucres, les cafés, les cotons, les cuirs, le tabac, le rhum, l'huile de baleine, l'ipécacuanha, le riz, le bois de Pernambuco, le cacao, l'indigo, etc. Le total de ces exportations peut s'élever à plus de trois millions de piastres.

Si la ville de Rio-de-Janeiro offre un grand intérêt commercial, ses environs ne sont pas moins curieux à étudier, tant sous le rapport géologique que pour tout ce qui tient à l'histoire naturelle. Parmi quelques excursions que nous fîmes, il faut citer seulement celle de Tijuca, pèlerinage obligé de tout voyageur qui visite le Brésil. Par ces délicieux sentiers on arrive au milieu de la région verdoyante et montueuse d'où se précipite la cascade. Il est rare qu'on puisse parvenir le même jour sur le lieu de la scène. D'habitude on fait halte, soit dans une venda, soit dans une plantation, où le meilleur accueil attend le voyageur, et le lendemain,

au jour naissant, on se trouve en face de la cascade. Cette chute d'eau rappelle celles de Naples et de Tivoli. Un voyageur moderne, M. de Raigecourt, la compare à celle de Gavarni, mais sur une échelle plus petite. «C'est, dit-il, comme à Gavarni, une enceinte de rochers couronnés de quelque verdure et d'où l'eau tombe en plusieurs nappes..... Un sentier circule autour de la cascade, et là se voit une petite maison qui a appartenu à un artiste français, M. Taunay.»

Cette excursion à Tijuca ne fut que le début d'une reconnaissance plus longue poussée jusqu'au Parahiba. Après un jour de halte sur la Cordillère, nous prîmes la route de Mandioca, et bientôt se déroula devant nous un pays profondément accidenté, varié par des mamelons boisés et inégaux, offrant de loin en loin quelques vendas où l'on trouve une table et un gîte. Çà et là pourtant paraissaient quelques parties de terrain plus uni sur lesquelles nous rencontrions des *Caboclos* (Indiens civilisés) qui étaient venus dans ces montagnes à la chasse du jabiru. Rien de plus curieux que la manière dont ces Indiens se posent pour cette chasse. Afin de ne pas effrayer le gibier, ils se couchent sur le dos, bandent leur arc avec force à l'aide de leurs pieds, décochent ainsi des flèches contre les oiseaux qui passent au-dessus d'eux, et les atteignent souvent à des hauteurs prodigieuses. Au delà de ce point, nous visitâmes plusieurs fazendas qui toutes avaient à peu près le même aspect et le même caractère; puis nous rebroussâmes chemin vers Rio-de-Janeiro, où nous étions rendus trois jours après notre départ.

Le 1er septembre, résolu de quitter le Brésil par la province de San-Paulo, je profitai de la compagnie d'un naturaliste allemand qui allait partir pour cette ville. Montés sur deux mules et escortés de deux guides, nous quittâmes Rio-de-Janeiro. Notre première halte fut à Santa-Cruz, petite localité peuplée de 500 âmes seulement, qui n'a reçu que depuis peu, et par une faveur royale, le titre de ville. Sauf le château royal, on n'y voit que des masures. De Santa-Cruz nous gagnâmes, à travers une plaine unie et coupée de marais, la sucrerie de Toguahy, autour de laquelle la végétation présentait un coup d'œil magnifique. Une petite église, située sur une éminence, y commande toute la vallée. Là nous observâmes une espèce de pivert (*picus garrulus*) qui ne se rencontre que dans les campos, et précède le voyageur en poussant un cri perçant. De temps à autre, adossées à des collines défrichées à demi, paraissaient des habitations de planteurs, où se cultivent le café et la canne à sucre. Autour de ces petits champs clair-semés continue le luxe de végétation qui caractérise toute cette Cordillère maritime.

Au delà de la fazenda de Santa-Rosa, dépendance de Santa-Cruz, le chemin devient de plus en plus difficile et coupé par des mondrains et des fondrières. Ici commence une région complétement solitaire, où quelques huttes seulement apparaissent de loin en loin. Villa de San-Joâo-Marcos et le Retiro ne sont que deux haltes sans importance. Dans cette dernière on passe la nuit en plein air. Rien n'est imposant comme un bivouac dans ces bois déserts et majestueux. Le soir, quand l'araponga cesse ses cris vibrants et étranges, commence le bruit

monotone des sauterelles, mêlé au coassement lugubre des grenouilles, pareil au roulement du tambour, puis les gémissements du capucira, et la plainte d'une espèce de chèvre. Ces voix lamentables et tristes frappent l'âme de terreur, tandis que mille lueurs semblent l'inviter à des rêves de féerie ; sur nos têtes le firmament radieux de ses constellations australes, à nos pieds des milliers d'insectes lumineux qui parsemaient le sol comme autant de pierres scintillantes.

A la Fazenda-dos-Negros, nous atteignîmes la seconde chaîne de montagnes d'où sortent les sources du Parahiba. Comme la première, elle se compose entièrement de granit qui çà et là s'écaille et passe à l'état de gneiss. Au Morro-do-Formozo, montagne dont la forme arrondie rappelle les chaînes de Rio, nous trouvâmes les limites entre le territoire de Rio-de-Janeiro et de San-Paulo. De ce point, en descendant vers la vallée intérieure, la route se dirige le long de montagnes basses, plus agréables et plus peuplées.

Après trois jours de route, on arrive à Santa-Anna-das-Areas, joli petit village élevé récemment au rang de ville. A Santa-Anna-das-Areas se présenta à nous un capitão do matto, espèce de chef demi-portugais, demi-mulâtre, qui avait dans le pays la double autorité de l'influence personnelle et d'une investiture portugaise. Son bonheur fut grand de voir des étrangers qui arrivaient de la capitale brésilienne, et qui pouvaient même lui donner des nouvelles de la lointaine Europe. A ce titre, nous obtînmes de lui l'accueil le plus distingué. Il daigna s'enquérir de l'état de nos mules, nous en offrant d'autres au besoin pour les remplacer si elles ne pouvaient pas faire leur service.

Notre route se dirigeait alors vers le S. et sur les crêtes d'une chaîne élevée. Nous ne la quittâmes que pour nous enfoncer dans la vallée ombreuse et profonde de Tacasava. Diverses caravanes y campaient pour se rendre ensuite aux marchés de Rio-de-Janeiro. Les jours suivants nous marchâmes encore au milieu des montagnes; mais de beaux champs de maïs, de manioc et de cannes à sucre, récréaient le regard par intervalles. Enfin, après avoir franchi le dernier sommet de cette chaîne, nous entrâmes dans la riante et longue vallée du Parahiba. Vers ce point se présentait l'embranchement de deux routes, l'une, celle que nous suivions, allant de San-Paulo à Rio-de-Janeiro, l'autre se dirigeant vers les Minas-Geraës. A Lorena, la végétation change; le forêts disparaissent, les campos recommencent.

Les récoltes de tabac forment la richesse de Lorena et de Guaratingueta, situé deux lieues plus loin dans une savane étendue que baigne le Parahiba. Une circonstance assez singulière rapportée par Spix et Martius donnerait lieu de penser que les aborigènes de ce canton ont au moins quelques vagues notions d'astronomie. Guaratingueta en langue indienne signifie le lieu d'où le soleil revient sur ses pas. En effet, le tropique du capricorne passe tout au plus à une lieue de l'emplacement de ce village.

Le premier village après Guaratingueta est celui de Pendamhongaba. Taubaté, qui vient ensuite, se montre sur une colline tronquée à trois milles au S. E. de

Pendamhongaba. La ville domine la plaine, où se montrent quelques buissons clairsemés. On y distingue surtout, à gauche de la route, le couvent des Franciscains, à cause du joli quinconce de palmiers qui en forme l'avenue. Quoiqu'elle ne consiste qu'en une seule rue, Taubaté est pourtant l'une des villes les plus considérables de la province, et la date de sa fondation remonte presque aussi haut que celle de la capitale. Taubaté fournit, dans les premiers temps, un grand nombre de ces aventuriers qui allèrent dans les Minas-Geraës à la découverte de l'or.

Vers le S. de Taubaté, la route traverse la vallée du Parahiba, en longeant des collines boisées, que couvrent des fougères, des mélastomes et des aroïdées. La plaine n'est pas moins riche en espèces remarquables d'insectes et d'oiseaux; on laisse alors derrière soi les vendas de Campo-Grande, de Sahida do Campo, de Paranangaba et le village de San-José, pour arriver ensuite à la petite ville de Jacareni.

Les habitants de Jacareni peuvent se diviser en deux classes, les *Cafusos*, mélange de noirs et d'Indiens, et les *Mamelucos*, métis d'Indiens et de blancs. Les uns et les autres sont affligés de goîtres dont on ne peut se faire une idée, tant ils sont énormes. Les causes de cette difformité semblent à peu près les mêmes qu'en Europe; car elle ne se rencontre pas dans les parties élevées de ce territoire, mais dans les vallées basses et brumeuses du Parahiba. Les nègres de ce pays emploient avec succès la gomme arabique comme préservatif du goître.

Après Jacareni vient Aldea-da-Escada qui n'en est guère qu'à trois milles. Auprès de l'aldea est un couvent de Carmélites, naguère bien peuplé, aujourd'hui désert. Dans l'aldea se trouvaient une soixantaine d'Indiens, que dirigeait un prêtre, directeur à la fois religieux et politique. Ces Indiens sont des débris, non pas d'une seule nation, mais de nations diverses qui se sont mêlées et dispersées dans la province. Les montagnes d'Aldea-da-Escada sont les dernières de la Cordillère maritime. La végétation se produit sous un aspect de plus en plus riche, et donne à ce district l'air d'une terre de féerie. Le dernier village que l'on traverse avant d'arriver à San-Paulo est Moggy-das-Cruzes, dont les habitants ont déjà les formes distinguées des Paulistes. Ensuite paraît San-Paulo, à une distance de trois lieues environ. Cette ville, située sur une éminence, domine la grande plaine du Piratinunga.

Si l'on parcourt les Annales du Brésil, on voit combien est grande l'importance de San-Paulo sous le point de vue historique. C'est ici que les pères Nobrega et Anchieta essayèrent, dès 1552, de convertir au christianisme une tribu de Goyanazes, qui vivait tranquille sous son cacique Tebireça, et qu'après des efforts inouïs, ils parvinrent à fonder, dans l'intérieur du Brésil, le premier établissement ecclésiastique. Bientôt la salubrité du climat et le bon naturel des Indiens accrurent la population de la petite colonie, et un siècle s'est à peine écoulé, que déjà on retrouve les Paulistes engagés dans les entreprises les plus hardies. Tandis que le Portugal devient le vassal de l'Espagne, on les voit non-seulement mainte-

nir leur indépendance, mais encore prendre l'initiative de la guerre dans les provinces espagnoles les plus reculées; ou bien, entraînés par la soif de l'or et des diamants, courir à la conquête des districts qui recélaient ces richesses.

De cette vie aventureuse, il résulta que les Paulistes restèrent, au milieu du Brésil, comme une exception bien caractérisée, et que San-Paulo forma bientôt une petite république assez semblable aux républiques italiennes du moyen âge, turbulente comme elles, souvent en guerre, surtout avec le petit établissement rival de Taubaté. Le Pauliste est fier de tels antécédents; il se classe en dehors de ces colons brésiliens qui n'ont jamais eu d'impulsion et d'énergie propre. Les Paulistes étaient, il y a deux siècles, de véritables brigands, des flibustiers de terre-ferme. Ce n'est pas sans raison que les jésuites du Paraguay les ont peints sous de telles couleurs; car on sait assez avec quel acharnement ils ont si longtemps dévasté la république brésilienne. La civilisation les a un peu changés à leur avantage; mais ils ont conservé, de leur ancien caractère, une brusque franchise, un penchant décidé pour la vengeance, et beaucoup d'orgueil, ce qui les fait encore redouter de leurs voisins. On les dit d'ailleurs hospitaliers, serviables, actifs, industrieux; vertus qui, surtout aux yeux des étrangers, peuvent racheter bien des défauts. J'ajoute que ce qui pourrait, jusqu'à un certain point, faire excuser leur orgueil, c'est qu'indépendamment du souvenir des exploits de leurs ancêtres, ils semblent avoir, sur le pays qu'ils habitent, le double droit de la conquête et des alliances, la plupart des colons s'étant mêlés à des familles indiennes et ayant formé ainsi une race mixte entre les deux continents. Il est aisé de distinguer, à la couleur du teint, ceux des Paulistes qui se sont préservés de toute espèce de mélange avec les Indiens. Ils sont plus blancs même que les créoles portugais du Brésil septentrional. Rien n'est surprenant comme leur facilité à dompter les chevaux et leur adresse à chasser le bétail avec le lasso. La fatigue, la faim, la soif, rien ne les abat, rien ne les rebute. Aujourd'hui encore ce sont les plus hardis colonisateurs du Brésil.

Les femmes à San-Paulo ont la même simplicité, le même caractère expansif que les hommes. Quoique peu svelte, la taille des femmes de San-Paulo n'est pas sans grâce. Leur physionomie est agréable, ouverte et gaie. Leur teint n'est pas aussi pâle que celui des autres Brésiliennes; aussi passent-elles pour les femmes les plus attrayantes du pays; et leur costume, demi-portugais, demi-indien, ajoute encore à leurs avantages naturels. Les métis, soit de blancs et d'Indiens, soit d'Indiens et de noirs, sont passionnés pour la *battuque*, danse importée d'Afrique. Cette danse, qui reproduit, au milieu de la demi-civilisation de ces contrées, des tableaux cyniques que peut seule autoriser la barbarie la plus complète, n'en est pas moins, au Brésil, la danse favorite de toutes les classes, et la seule contre laquelle tous les efforts de la religion soient constamment restés impuissants.

La population de San-Paulo, en y comprenant les paroisses qui en dépendent, a été récemment évaluée à 30,000 âmes, dont la moitié forme la population blan-

che ou supposée telle, l'autre moitié la population de couleur. La population totale de la capitainerie de San-Paulo était, en 1815, de 215,000 âmes. Dans ce nombre, il faut comprendre une certaine quantité de nègres esclaves que reçoit chaque année la province.

Le goût du luxe européen n'est pas encore arrivé à San-Paulo au point où on le trouve dans les riches cités littorales du Brésil. On y préfère la propreté à l'élégance, le confortable antique aux formes changeantes de la mode. Il n'est pas rare de voir dans le pays de vieux meubles qui datent de la conquête, de vieilles glaces de Nuremberg, des tapis usés par le temps. La passion du jeu, qui fanatise toutes les colonies espagnoles, y cède à la passion de la musique, du chant et de la danse. San-Paulo renferme un cirque pour les taureaux, et une espèce de théâtre sur lequel les mulâtres jouent des pièces de leur façon ou qui sont imitées de la scène française.

La principale richesse de la province de San-Paulo consiste dans l'éducation du bétail. Dans ses vastes plaines errent, par troupeaux immenses, des bœufs, des chevaux, des mules. Sur 17,500 milles carrés que renferme la capitainerie, on n'en compte que 5,000, c'est-à-dire les deux septièmes environ, qui soient couverts de forêts, de sorte qu'il reste en champs ou en pâturages 12,500 milles carrés. A mesure que la population s'accroîtra, ces terrains prendront une nouvelle valeur et pourront centupler leurs richesses. Le climat de San-Paulo est un des plus beaux qui soient au monde. Située sous le tropique, la province souffrirait peut-être des chaleurs qui affligent cette zone, si l'élévation de ce plateau, qui compte douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, ne servait à tempérer les inconvénients d'une latitude rapprochée de la ligne.

Dans les environs de San-Paulo se trouve la fonderie royale d'Ypanema, et le village doit son origine aux dépôts de minerai de fer, trésors qui sont restés longtemps enfouis et inconnus dans les montagnes qui l'avoisinent. Ce fut en 1810 que l'entreprenant ministre comte de Linharès amena sur les lieux une compagnie de mineurs suédois, qui commencèrent par élever des ateliers en bois sur les bords de l'Ypanema, et qui y construisirent quelques fourneaux. La montagne qui produit cette quantité considérable de minerai s'élève à un quart de mille à l'O. de l'établissement, et se prolonge du N. au S. comme un promontoire d'une lieue de long. Son élévation au-dessus de l'Ypanema est d'environ mille pieds. Elle est couverte de bois épais, dans lesquels on entend, du matin au soir, les hurlements du singe brun. Quand on l'a gravie, on se trouve en face de blocs gigantesques d'un fer de roche magnétique qui atteignent souvent une hauteur de quarante pieds.

Tels furent les résultats de mon séjour à San-Paulo et de quelques excursions dans les environs. A cette époque je comptais déjà sept mois de route à travers les immenses contrées du Brésil, qui absorberaient la vie entière d'un voyageur. D'autres terres m'appelant, je résolus de quitter celles-là. A San-Paulo, je me trouvais dans une sorte d'impasse qui ne me donnait guère le choix d'un

itinéraire. Retourner à Rio-de-Janeiro, c'eût été me vouer à un voyage stérile et monotone. Aller à Santos, c'était m'exposer à ne pas y trouver d'occasion pour Montevideo. D'ailleurs, la perspective d'une navigation ne me souriait point. Je résolus d'aborder le pays des Missions du Paraguay par la voie de terre. Peu d'explorateurs avaient fait ainsi ce voyage. Je louai des mules, je pris un guide et me remis en route le 1er octobre. Je traversai tour à tour Itapetininga, Castro, Pitangui, San-Miguel, Tauha, où je vis des Charruas civilisés ou Pions, race que je devais, plus tard, observer mieux encore; puis, gagnant le rio Negro, je le remontai jusqu'au rio Paranal, où j'atteignis la frontière la plus septentrionale des Missions.

CHAPITRE XXVI

GÉNÉRALITÉS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES SUR LE BRÉSIL.

Quoique, par orgueil national, les Portugais attribuent la découverte du Brésil à leur compatriote Pedro Alvarez Cabral, cet honneur ne saurait être disputé au célèbre pilote espagnol Vincent Yantez Pinson, compagnon de Colomb dans son premier voyage. Pinson, parti d'Espagne en décembre 1499, poussa la route plus au S. que ne l'avait fait Colomb, et vint attérir, par 8° de lat. S., sur une terre qu'il nomma le Cap-Consolation, terre qui ne semble pas pouvoir être autre chose que le cap Saint-Augustin, situé à vingt milles environ au S. de Pernambuco. Pinson voulut en vain accomplir la cérémonie de prise de possession au nom du roi d'Espagne; les sauvages ne lui en laissèrent pas le loisir; et, plus tard, quand il voulut débarquer un peu plus haut vers le N., ces indigènes s'opposèrent à la descente avec des lances et des flèches.

Après Pinson, parut Pedro Alvarez Cabral, qui vit les côtes du Brésil dans son grand voyage aux Indes. Dans cette traversée, jaloux d'éviter les calmes qui règnent d'ordinaire sur la côte de Guinée, Cabral fit gouverner bien avant vers l'O. Il se trouvait par 17° de lat. S., lorsque des herbes flottantes l'avertirent du voisinage de la terre, qui parut en effet bientôt sous la forme d'une large montagne flanquée de plusieurs autres plus petites. Comme on était alors dans l'octave de Pâque, Cabral nomma ce sommet Montagne-Pascale. Le 3 mai 1500, il débarqua à Porto-Seguro qu'il consacra à la Sainte-Croix. Il éleva en conséquence une croix sur le rivage, et nomma la contrée *Terra-Nova da Vera-Cruz*, nom sous lequel elle a été chantée par le Camoëns. On trouva que le pays produisait, en grande abondance, des bois de teinture fort estimés depuis en Europe et dont la première cargaison y fut envoyée en 1515 par Juan Dias de Solis. Ce bois fut nommé bois de Pernambuco.

Sur la trace de ces premiers aventuriers s'élancèrent bientôt une foule de marins hardis et expérimentés : Coelho, D. Alfonso Albuquerque, et Juan Dias

DANSE DES PURIS.

de Solis qui parut sur cette côte en 1509, accompagné du célèbre pilote Pinson. Solis y revint encore en 1515, par ordre du roi de Castille, avec mission de chercher un passage aux Grandes-Indes par le sud de l'Amérique; mais sa navigation n'alla pas plus loin que la rivière de la Plata, qu'il nomma *Solis*. Il périt sur cette côte, massacré et, selon les historiens, dévoré par une peuplade d'anthropophages.

Vers cette époque on conçut l'idée de fonder sur cette terre des établissements plus stables. En 1516, Christovão Jacques entra dans la baie de Tous-les-Saints avec une escadre de caravelles, y rencontra deux navires français qui s'y trouvaient à l'ancre et s'en empara; puis, pour faciliter aux Portugais l'exploitation du bois de teinture, il établit un comptoir sur le canal qui sépare l'île d'Itamarica du continent.

En 1526, un Portugais au service de l'Espagne, Diego Garcia, mouilla, à son tour, dans la baie Saint-Vincent, se rendit ensuite à peu de distance des bouches de l'Uruguay, où il rencontra les navires de Sébastien Cabot, revêtu par Charles-Quint de la charge de pilote de Castille, avec la mission de se rendre d'Espagne aux îles Moluques, en tournant la côte de l'Amérique par le S.

Cependant, vers 1531, la célébrité des colonies de l'Espagne ayant fait craindre au Portugal que cette puissance rivale n'empiétât sur les droits que lui avait créés le partage d'Alexandre VI, Jean III se décida à envoyer vers le Nouveau-Monde une flotte imposante sous la conduite de Martin Alfonso de Souza. De Souza reconnut le cap Saint-Augustin, longea tout le rivage, vint mouiller dans la baie de Tous-les-Saints, relâcha à Porto-Seguro pour s'y ravitailler, pénétra pour la première fois dans la baie de Sainte-Lucie, dont il changea le nom en celui de Rio-de-Janeiro (Fleuve de Janvier), remonta la côte américaine jusqu'à Saint-Sébastien où florissait déjà une factorerie, visita Rio de la Plata et la baie dos Santos, et enfin ne quitta ces parages que lorsque la puissance portugaise s'y trouva complétement établie. Tout lui réussit dans cette expédition, sauf un essai de renonnaissance intérieure. Une centaine d'hommes envoyés à la découverte furent massacrés par les Indiens Carijos.

Quelques combats avec des aventuriers français marquèrent encore cette première phase de l'occupation. Quand les Portugais se furent assuré la jouissance paisible des divers postes, ils songèrent à organiser politiquement la contrée; ils la divisèrent en capitaineries qui furent données à titre de fiefs aux grands vassaux de la couronne. Les neuf premiers donataires, d'après l'historien Jean de Barros, furent : Jean de Barros, Coelho Pereira, Francisco Pereira, Figueredo Correa, Campo Tourinho, Fernandez Couthino, Pedro de Goes, Martin Alfonso de Souza et Lopez de Souza. Ces concessions n'eurent d'abord qu'une valeur précaire et nominale, la plupart des capitaineries ne se trouvant pas même limitrophes; mais peu à peu on se rapprocha, on s'aida, on se secourut. Des défrichements eurent lieu; et, comme la main-d'œuvre indigène faisait défaut aux conquérants, on tira des nègres des côtes de la Guinée. San-Salvador, aujourd'hui Bahia, fut bâtie; on

conquit sur les peuplades indigènes le territoire qui l'entourait. Ce fut dans cette ère de progression qu'une expédition française se présenta sur ces parages; elle était commandée par Durand de Villegagnon. Ce chef d'escadre huguenot parut à Rio-de-Janeiro, y construisit une citadelle qui aujourd'hui encore conserve son nom, et y jeta les bases d'un établissement considérable. Malheureusement la morgue du nouveau chef et des dissensions intestines arrêtèrent dans ses débuts cette colonie naissante. Le troisième gouverneur du Brésil, aidé des missionnaires Nobrega et Anchieta, vint à bout, en 1566, d'expulser les Français du sol qu'ils avaient conquis et de s'emparer du fort Villegagnon, leur dernier point de défense. Une autre colonisation tentée sur l'île de Maranham se présenta d'abord sous des apparences plus prospères; mais bientôt les Portugais, ayant réuni toutes leurs forces sur ce point, pressèrent avec tant d'opiniâtreté la petite garnison française, qu'elle fut obligée d'évacuer ce second poste et d'abandonner le Brésil à ses premiers possesseurs. Plus tard, pourtant, lorsque la France eut une injure réelle à réparer à Rio-de-Janeiro, le brave Dugay-Trouin effaça en un seul jour de victoire éclatante cette série de revers et de défaites.

Les Français ne furent pas les seuls qui disputèrent au Portugal la possession de ce riche territoire. La Hollande dirigea contre lui des expéditions plus formidables et plus heureuses. Sous Philippe IV, une flotte batave s'empara de Bahia; mais, assiégés dans la ville conquise, désunis entre eux et incessamment harcelés, les vainqueurs furent bientôt obligés de capituler. Plus tard, en 1630, les Hollandais firent encore une descente sur les côtes de Pernambuco, s'emparèrent tour à tour d'Olinda et du Récif, s'y fortifièrent, empiétèrent peu à peu sur la contrée environnante, et occupèrent tout le cours du rio San-Francisco jusqu'au Maranham. Cette occupation dura jusqu'au règne de Jean IV, qui reconquit le Brésil tout entier sur les Hollandais, et en fit une des puissantes annexes de son royaume d'Europe.

Ce fut alors qu'on organisa la colonisation d'une manière durable et réelle. Le système colonial avec ses restrictions y fut bien mis en vigueur; mais il ne s'y présenta point d'abord avec les accessoires funestes qui l'accompagnaient dans les diverses colonies espagnoles. Ce ne fut que peu à peu, et à la suite d'un système de monopole de plus en plus actif, que le commerce local se perdit dans le commerce de la métropole, et se vit contraint de devenir son esclave. Fermé aux étrangers, le Brésil s'épuisait pour enrichir quelques négociants de Lisbonne. Ses habitants marchaient sur du fer; et, sous peine d'aller périr sur les côtes de Guinée, ils étaient obligés de demander au Portugal des instruments aratoires; avec de vastes salines sous la main, il fallait demander du sel à des compagnies européennes qui le maintenaient à un prix exorbitant.

Ce système n'était pas seulement, pour le Brésil, un principe de désunion, c'était encore un principe de ruine. Pour conserver son influence sur de puissantes provinces, le Portugal les divisait entre elles et leur créait des intérêts distincts. Chaque district avait sa ligne de douanes, sa milice, son despote, sa

nature et sa qualité d'impôts. Il n'existait point de Brésil, mais seulement une multitude de provinces brésiliennes, sans unité, sans cohésion.

Voilà où en étaient les choses, lorsque, en 1808, parut, au Brésil, Jean VI, chassé du Portugal par les Français. Devant cet événement inattendu tomba une portion du système colonial. Le Brésil ne fut plus une dépendance de la métropole ; ce fut un État, ce fut un empire plus puissant que le royaume européen. On ouvrit les ports à l'étranger, on modifia les restrictions imposées à la production locale; on émancipa, dans une certaine mesure, l'agriculture et le commerce.

Malheureusement toutes ces réformes se firent avec précipitation, sans unité, sans homogénéité. Le comte de Linharès, premier ministre, avait des idées saines et utiles, mais il voulait trop faire, trop innover à la fois. Entouré d'empiriques qui ne voyaient que la théorie d'une réforme, il bâtissait au hasard des plans qui n'avaient aucune chance de réalisation, et négligeait ceux qui auraient pu être facilement réalisés. Aussi le bien produit à cette époque fut-il stérile, et il devait même plus tard aboutir à un désappointement complet. Quand Jean VI quitta le Brésil pour retourner à Lisbonne, la somme du mal l'emportait sur celle du bien.

Après son départ se réveillèrent les jalousies de capitainerie à capitainerie, et le nouveau souverain, D. Pedro, nommé empereur constitutionnel du Brésil, ne put parvenir, malgré sa fermeté et sa bienveillance, à neutraliser toutes les haines, à calmer toutes les rancunes. Entouré de ministres incapables ou intrigants, il ne sut pas toujours se défendre de leur influence et de leur mauvais vouloir.

Sous le nouvel empereur, le Brésil ne fut ni tranquille ni heureux. La guerre impolitique et désastreuse du Rio de la Plata, les pirateries de Cochrane, les révoltes de quelques provinces, contribuèrent à maintenir la contrée dans un état de trouble et d'incertitude. Un esprit de division tourmentait sourdement les provinces et semblait devoir aboutir à leur fractionnement politique. En vain, quand il eut épousé une jeune princesse allemande, issue des Beauharnais, D. Pedro voulut-il rétablir sa popularité par une tournée pompeuse dans la province des Mines. Cette démonstration d'apparat manqua complétement son but. Dès ce jour, poussé par des conseils maladroits ou par des partis exigeants, il ne fut plus le maître de la position, et à quelque temps de là il était obligé de se retirer devant une insurrection devenue toute-puissante. Il quitta le Brésil le 13 avril 1831, léguant à son jeune fils, D. Pedro II, un trône bien chancelant.

Sitôt après l'abdication de D. Pedro, le parti monarchique nomma une régence qui devait gouverner l'État durant la minorité du jeune empereur. Le parti de l'opposition se fractionna en ce sens, que les uns voulaient que la république fût immédiatement proclamée et que les autres prétendaient que le Brésil n'était pas encore assez préparé à recevoir cette forme de gouvernement.

Plusieurs provinces se soulevèrent, notamment Rio-de-Janeiro, Fernambouc, Maranham et Para. A Bahia, les révoltés s'emparèrent du pouvoir et proclamèrent

l'indépendance de cette province. Dans celle de Rio-Grande du sud, la lutte se prolongea jusqu'en 1844. Partout il se passa des scènes de violence horribles.

L'un des hommes le plus influents du Brésil, le père Feijo, ministre de la justice, fut nommé régent; mais voulant gouverner sans même recourir à l'assistance des Chambres, il fut dans la nécessité, en raison de l'opposition que ses prétentions soulevaient de toutes parts, de se démettre de cette haute fonction, et le pouvoir passa entre les mains d'Aranjo Lima qui représentait le parti rétrograde. Dans ces entrefaites, l'époque de la majorité politique de D. Pedro II fut avancée; il fut installé au pouvoir en 1841.

Deux partis divisent le Brésil; l'un, qui correspond au parti tory d'Angleterre, a pris la qualification de *Saquarema,* du nom d'une contrée où le ministre Rodrigues Torres avait une propriété; l'autre parti, qui représente les whigs, tire son nom de *Santa-Luzia,* d'un village où les libéraux, à la suite d'une affaire sanglante, furent mis en déroute par leurs adversaires politiques. Les *Santa-Luzias* ont gardé le pouvoir jusqu'en 1848. Comme de raison le parti *Saquarema* lui a succédé. On doit à ce cabinet d'avoir proposé, en 1850, une loi contre la traite des noirs qui a reçu l'approbation presque générale des Brésiliens. Nous parlerons de la rupture entre le Brésil et la confédération Argentine, quand nous nous occuperons de l'historique de cette dernière, afin de traiter la question dans une seule partie de ce livre.

Dans ses limites actuelles, le Brésil s'étend des bouches de l'Oyapock par 4° de lat. N. jusqu'au delà du Rio-Grande-do-Sul par 34° 30′ de lat. australe, et du cap Saint-Roch sur l'Océan Atlantique par 37° jusqu'à la rive droite de Yavari, un des affluents de l'Amazone, par 71° 38′ de long. O. Ainsi, la plus grande longueur du Brésil est de 930 lieues; sa plus grande largeur de 825, et sa surface de 385,485 lieues carrées, c'est-à-dire près de la moitié de l'Amérique du Sud. Sa forme est celle d'un triangle irrégulier; il confine au S. E. et au N. E. avec l'Océan Atlantique, au N. avec la Guyane française et avec la Guyane espagnole; à l'O. avec les républiques Colombienne et Péruvienne et avec les provinces du Rio de la Plata. Cette étendue de 1,000 lieues de côtes offre une foule d'excellents ports et de magnifiques baies. A part les écueils des Abrolhos, qui sont très-connus des navigateurs, la côte est presque partout accore et sûre.

Peu élevées, les montagnes du Brésil séparent le plateau de l'Amazone de celui de la Plata. Les affluents de droite du rio de Madeïra, l'un des principaux tributaires de l'Amazone, sont le Topayo, le Xingu et d'autres torrents du plateau de Parexis, d'où coulent le Paraguay et ses affluents supérieurs de gauche. La plupart de ces affluents sont aurifères. Du noyau des montagnes et des plateaux de l'intérieur, on voit couler au N. le Tocantin, au S. le Paranal et l'Uruguay, le rio de San-Francisco, l'un des plus grands cours d'eau du Brésil et lui appartenant presque exclusivement. De Bahia à Rio-de-Janeiro, on rencontre le Rio-Grande et le rio Doce, sans compter une foule de cours d'eau moins importants. On trouve beaucoup de lacs dans le Brésil, mais ils sont peu considérables.

Le granit constitue la majeure partie des montagnes brésiliennes; le calcaire s'y trouve en beaucoup d'endroits. J'ai parlé des richesses minérales du Brésil, de ses lavages d'or et d'argent. Le règne végétal n'est pas moins riche. On a vu combien d'espèces nouvelles de plantes recélaient dans leurs profondeurs ces forêts vierges où l'homme n'est entré qu'à peine. Le règne animal n'a ni moins de luxe ni moins de variété. On a vu ses oiseaux sans nombre, ses serpents, ses alligators, ses insectes aux mille couleurs, ses mammifères, ses poissons.

Le Brésil, à l'époque du système colonial, n'était accessible qu'à des voyageurs missionnaires; aussi resta-t-il longtemps assez mal connu. C'est seulement depuis 1808 que des explorateurs des nations les plus éclairées du globe semblent s'y être donné rendez-vous. Maw, Koster, le prince Maximilien de Neuwied, le baron d'Eschwege, Auguste Saint-Hilaire, Spix et Martius, Walsh, de Raigecourt, d'Orbigny, et une foule d'autres, ont tour à tour apporté le flambeau des sciences naturelles sur cette contrée si riche dont on ne fait guère encore que soupçonner les richesses.

CHAPITRE XXVII

PROVINCE DES MISSIONS. — PARAGUAY.

Plus je voyais de pays, plus ma curiosité était excitée. En abordant aux Antilles, j'avais trouvé partout les signes de la décadence du système colonial moderne, par l'inévitable émancipation des esclaves. J'avais vu dans les Guyanes française, hollandaise et anglaise, si fertiles et encore si mal connues, ce que peut l'industrie, soutenue par la persévérance, et l'inutilité de ses efforts, quand elle ne persévère pas; la Colombie et le cours de l'Orénoque m'avaient présenté l'image d'une autre émancipation, l'émancipation politique, qui n'attend, pour porter ses fruits, que plus d'instruction dans ses chefs, et l'augmentation, pour le peuple, du nombre des bras destinés à ouvrir dans ces vastes contrées des routes propres à doubler leurs produits, en en garantissant l'écoulement par le commerce; je venais de reconnaître, dans l'immense empire du Brésil, toutes les ressources que peuvent offrir à une administration éclairée, des avantages naturels sans égaux sur aucun autre territoire.

Un nouveau spectacle allait s'offrir à mes yeux dans ce qui me restait à voir de l'Amérique méridionale; l'Union de la Plata, la première province affranchie du joug de l'Europe, mais déjà si divisée dans ses membres; les républiques du Chili et de la Bolivie, qui semblent avoir mieux compris la liberté, si l'on en juge par la paix dont elles jouissent, après tant d'orages; et, enfin, la république du Pérou, si fertile en grands souvenirs; sans parler de ces terres perdues, mais pourtant si curieuses à explorer, étendues au midi du contiment américain, jusqu'au

détroit de Magellan, dont les habitants, connus sous le nom de Patagons, ont cessé d'être des monstres, sans rien perdre de leur originalité.

J'entrai dans la province des Missions vers le nord, par l'Estancia de San-Miguel, qui est regardée comme la capitale de la province, et a remplacé, San-Nicolas, plus rapprochée de l'Uruguay et dont elle est éloignée d'environ vingt-quatre lieues. Près de San-Nicolas, nous passâmes l'Uruguay à la façon habituelle du pays, où l'on ne trouve ni ponts, ni bacs. Heureusement nos gens, habitués à voyager dans le pays et qui en connaissaient les ressources aussi bien que les inconvénients, s'étaient pourvus de cuirs de bœuf. Ils les eurent bientôt ramassés par les quatre coins, de manière à leur donner une forme qu'un voyageur moderne compare assez plaisamment à celle d'un panier à masse-pains. Ils y placèrent aussitôt nos bagages, et il fallut bien que je m'aventurasse avec eux dans une de ces étranges embarcations que quelques-uns des plus vigoureux se mirent à remorquer à la nage, au moyen d'une longue courroie. Ce mode de navigation me souriait peu; mais je dus faire de nécessité vertu, et touchant enfin à l'autre bord, nous arrivâmes, sans autre inconvénient, aux ruines abandonnées de Santa-Maria la Mayor, fondée par les jésuites en 1626.

Triste et douloureux aspect! Quoique prévenu, j'avais le cœur serré en arrivant là. Je savais, d'ailleurs, que nous n'étions pas loin des *Tupis*, nation plus terrible encore que celle des Charruas que nous venions de quitter. Je me rappelais avoir lu qu'en janvier 1800 elle avait porté le ravage entre Santa-Maria la Mayor et la mission voisine de la Conception, souvenir qui n'était pas des plus propres à me rassurer. Nous ne cessions de parcourir des bois d'orangers et de pêchers, qui, jadis, disposés en allées, avaient servi d'avenues à ces riantes habitations, dont une croix de bois marquait souvent la place, aujourd'hui totalement désertée. Nous atteignîmes enfin Loreto, fondation laïque de Nuflo de Chavez, qui, en 1555, y avait rassemblé des Guaranis et établi ce qu'on appelait une *commanderie*, qui fut cédée aux jésuites en avril 1611, et transportée, en 1686, à l'endroit où l'on n'en trouve plus aujourd'hui que les restes. C'était la première de toutes les Réductions; et, à ce titre, elle m'intéressait davantage.

Nous devions près de là traverser le Parana pour entrer dans le Paraguay. Notre troupe fit halte en conséquence. Pendant que nos gens prenaient les devants pour s'occuper des arrangements nécessaires à notre passage, j'examinais les environs. Sur la place même où avait fleuri la plus ancienne des missions jésuitiques, je rappelais à ma mémoire ce que j'avais lu de l'origine, des révolutions et de la chute prématurée de cette fameuse république chrétienne, objet de tant d'écrits, sans qu'on puisse peut-être s'entendre jamais parfaitement sur ce qu'on en doit penser en bien comme en mal, en raison de la divergence des idées qu'on s'est faite de ses fondateurs.

La province des Missions (*Misiones*), considérée géographiquement, est une longue bande de terre qui s'étend dans la direction N. E. et S. E., resserrée au N. par le Parana et au N. E. par la vaste forêt dans le voisinage de laquelle j'avais

rencontré la famille de Charruas. Elle est baignée, sur la frontière orientale, par l'Uruguay, qui la sépare de l'empire du Brésil, et, du côté de l'O., elle a pour bornes, au N. la lagune d'Ybera, et, plus au S. le *Rio-Miriñaï* qui, sortant de cette lagune, va se perdre dans l'Uruguay, en suivant, de sa source à son embouchure, une direction N. et S. presque perpendiculaire à ce dernier fleuve. C'est dans cet immense terrain que florissaient ces quinze belles Réductions fondées par les jésuites, et constituant la république chrétienne du Paraguay, si violemment attaquée, et sortie triomphante de ses épreuves réitérées. La plus septentrionale en était *Corpus*, peut-être, suivant les mémoires, la plus agréable des Résidences de la province, et la plus méridionale *Yapeyu*, où les jésuites avaient un magnifique collége. Dans l'intervalle se trouvait *Candelaria*, située sur la rive gauche du Parana, et qui fut quelque temps la capitale de la république chrétienne. J'épargne à mes lecteurs la nomenclature de toutes les autres Résidences, d'autant plus que leur emplacement même, du moins pour plusieurs, est aujourd'hui devenu l'objet de controverses géographiques qui ne sont pas d'un intérêt général. Après environ une heure de navigation, employée à lutter contre un courant assez rapide, nous abordâmes enfin à l'autre rive. J'étais au Paraguay.

Je ne touchais pas sans un sentiment secret de crainte cette terre mystérieuse, depuis longtemps l'objet de tant d'hypothèses hasardées; cette terre, si neuve encore pour la curiosité de l'Europe, et dont le moindre attrait n'est sans doute pas le caractère singulier de l'homme qui la gouvernait, de ce Napoléon au petit pied, dont la vie semble n'être que la parodie de celle de ce redoutable dominateur de l'Europe moderne.

A peine débarqués, nous rechargeâmes nos bagages et nous nous remîmes en route, en longeant d'assez près les rives de ce beau fleuve du Parana, auquel ne nuisaient en rien, dans mon esprit, les souvenirs encore récents de l'Orénoque et du Marañon; moins varié, peut-être, dans ses accidents, parce qu'il coule invariablement en des plaines unies, mais non moins imposant par la masse de ses eaux. Malheureusement, je m'y trouvais juste à cette époque de l'année où ce fleuve inonde surtout les campagnes qu'il arrose; ce qui ne laissait pas de compliquer un peu les difficultés du voyage.

Nous approchions d'Itapua, premier lieu habité que nous devions rencontrer dans le pays, quand nous fûmes brusquement abordés par une douzaine d'hommes en veste bleue, pantalons blancs et chapeau rond, armés de sabres, de pistolets, de carabines, et accompagnés de quelques autres assez mal équipés, en habits bourgeois et portant des lances. Ils nous demandèrent impérativement nos passeports, et, sans attendre notre réponse, il nous entourèrent et nous conduisirent, plus vite que nous n'y aurions été de nous-mêmes, auprès du commandant militaire d'Itapua. C'était un détachement de ces nombreuses *guardias* ou postes militaires dont le dictateur a couvert les rives du Paraguay, du Parana et de l'Uruguay, pour empêcher de sortir de son empire, qui ressemble assez à l'antre du lion

de la fable; car tout y entre et rien n'en sort. Il n'en laisse pas sortir les indigènes, dans la crainte qu'à leur retour ils n'y rapportent des idées libérales qui pourraient lui nuire; les Espagnols, parce qu'il les regarde comme des otages; les étrangers, pour s'en servir comme d'intermédiaires avec les puissances européennes. Il ne se dissimule pas les inconvénients de l'entrée accordée à ces derniers; mais ces inconvénients sont plus que compensés par l'exactitude de la surveillance qu'il exerce sur eux. Il a établi partout une police des plus inquisitoriales et des plus vexatoires. Il se charge même souvent, en personne, de l'exécution de ses décrets; mais, dans les villes les alcades, et les commandants à la campagne, en sont particulièrement chargés. A cet effet, ils ont sous leurs ordres des espèces d'éclaireurs nommés *zeladores*, qui, de jour comme de nuit, voient et observent tout avec une étonnante sagacité. Il dispose, en outre, d'une sorte de police secrète que font volontairement un certain nombre d'amateurs. Pour être plus sûr de son fait, il a supprimé la poste aux lettres, tout en laissant subsister les maîtres de poste. Par là, il se procure de l'argent et se trouve nanti de toutes les lettres qui sortent ou qui entrent. Il les ouvre sans scrupule et les retient ou les renvoie, suivant que le contenu lui convient ou non; aussi ne prend-on plus la peine de les cacheter. Enfin on ne peut sortir du pays ni en parcourir l'intérieur sans passe-ports, délivrés pour la sortie par le dictateur exclusivement, et pour le voyage, par les commandants.

C'était en vertu de cette dernière mesure que nous venions d'être arrêtés. Au moment où j'entrai chez le commandant, j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater de rire, en le voyant affublé d'une grande robe de chambre d'indienne, vêtement *officiel*, espèce d'uniforme que portent, à l'imitation du dictateur, les commandants, les alcades, et en général tous les employés, mais sans jamais le quitter, pas même pour monter à cheval. Ce commandant paraissait être un fort brave homme. Il excusa de son mieux ses gens, de la brusquerie avec laquelle ils avaient rempli leur charge; puis, après avoir pris connaissance de mon passe-port brésilien, il m'apprit que je devais attendre quelques jours à la frontière le retour d'un messager qu'il allait expédier pour l'Assomption, à l'effet d'instruire le dictateur de mon arrivée, et de lui demander si son bon plaisir était que je traversasse le pays, en qualité de voyageur, sous laquelle je m'annonçais. « Au reste, ajouta-t-il, je ferai de mon mieux pour que le temps ne vous paraisse pas trop long. Votre qualité de Français n'est point à mes yeux un titre de réprobation, comme auprès de beaucoup de mes compatriotes; au contraire... Moi et deux ou trois autres personnes d'ici, que vous connaîtrez, nous aimons beaucoup les Français... »

Le lendemain, il me conduisit chez le curé et chez l'alcade d'Itapua, qu'il invita à venir passer la soirée chez lui, avec le *seigneur français*. J'avais eu le temps d'examiner tout à mon aise cette bourgade, l'une des premières fondées par les jésuites, puisqu'elle date de 1614, mais non pas alors à l'endroit où elle se trouve maintenant. Toutes les habitations, comme dans toutes les peuplades jésuitiques,

sont couvertes en tuiles, et les murs sont de briques cuites; le tout, d'ailleurs, disposé en rues et en places, comme en Europe, à la différence des bourgs et paroisses, dont les maisons sont disséminées dans la campagne, sauf un petit nombre groupées autour de l'église.

« La bourgade que vous venez de voir, me dit mon hôte, n'a pas plus de quatorze cents habitants; mais, située sur le Parana, entre le territoire des Missions d'une part et le Paraguay de l'autre, elle pourrait acquérir une importance commerciale, comme entrepôt pour le nord et pour le midi. Son Excellence a même cherché à établir là, vers 1822, une espèce de factorerie, par laquelle elle espérait concilier l'intérêt de son isolement politique avec celui du commerce dont elle sentait la nécessité; mais les entraves qu'elles a mises elle-même aux opérations n'ont pas tardé à tout gâter, et le projet a été abandonné. C'est, au reste, par Itapua que, deux fois, M. Bonpland a cherché à se mettre en communication avec Son Excellence... — M. Bonpland! interrompis-je; le connaissez-vous? — Beaucoup; et vous n'ignorez pas qu'il est, depuis 1821, prisonnier de Son Excellence; mais vous pourrez voir votre digne compatriote, car vous passerez près du lieu qu'il habite. Son Excellence l'accuse d'avoir entretenu des relations avec ses ennemis lors du passage d'Artigas, en déguisant ses mauvais desseins par la formation d'un établissement pour la préparation de l'herbe du Paraguay. En conséquence, elle envoya quatre cents hommes qui, après avoir détruit l'établissement, emmenèrent plusieurs prisonniers, et avec eux M. Bonpland, à qui elle assigna pour résidence Santa-Maria de Fe, dont il ne peut s'éloigner que de quelques lieues. » Et, se penchant à mon oreille, comme s'il eût craint d'être entendu : « Je crois que Son Excellence a tort. M. Bonpland est à mille lieues des vues politiques qu'on lui prête. S'il a formé des relations avec les chefs des Missions, c'est que le succès de son établissement lui rendait ces relations nécessaires. Dans tous les cas, il ne fallait pas, pour s'emparer d'un seul homme, massacrer une partie des Indiens, et frapper d'un coup de sabre à la tête M. Bonpland, qui n'opposait aucune résistance; il ne fallait pas piller ses effets, le conduire les fers aux pieds jusqu'à Santa-Maria, et oublier que, pendant le trajet, il a soigné lui-même ceux des soldats de Son Excellence qui avaient été blessés dans l'expédition. » Après ce que je venais d'entendre, la volonté seule du dictateur pouvait me retenir à Itapua. Le cinquième jour, pourtant, l'exprès revint avec l'autorisation demandée. Je ne songeai plus qu'à partir, après avoir, dans la perspective d'un long voyage, augmenté mon train et ma suite, avoir remercié de leur accueil mon digne hôte et ses amis, et leur avoir réitéré l'assurance d'être prudent, et de ne pas les compromettre.

Nous nous dirigeâmes sur San-Cosme, peuplade fondée en 1634 par le jésuite Formoso. Elle n'a aujourd'hui de remarquable que sa situation, près du Parana, en face de l'île d'*Apuipé*, la plus grande du fleuve, et à proximité de l'immense *estero y bañado* de Ñembucu, terrain entièrement noyé et couvert de joncs, comme il s'en trouve en si grand nombre dans toute cette partie. Nous avions

à traverser cinq ou six petits affluents du grand fleuve, opération lente et assez difficile, surtout quand les eaux sont élevées. Quant à notre charrette de bagages, à mesure que nous arrivions au bord de l'un des *arroyos* (ruisseaux), on la déchargeait et on la mettait à flot, traînée à la remorque par deux chevaux qu'on y attelait au moyen d'une grande courroie, et que guidait un homme monté sur l'un d'eux, tandis qu'un autre se plaçait debout derrière la charrette, pour lui faire contre-poids et la maintenir en équilibre, quand la force du courant la faisait pencher à droite ou à gauche. C'est ainsi que se passent, dans le pays, toutes les petites rivières.

Rien ne devant nous arrêter à San-Cosme, nous poursuivîmes notre route, en longeant de très-près l'estero de Ñembucu, couvert d'une innombrable quantité de canards, sur lesquels mes gens et moi nous ne tardâmes pas à faire main basse; car nous commencions à éprouver le besoin d'économiser notre provision de *charque* ou *tasajo* (viande séchée), nourriture principale des habitants de ces contrées. Ils étaient en si grand nombre, qu'un coup de fusil suffisait pour les abattre par douzaines; aussi fûmes-nous bientôt pourvus pour longtemps; mais quelques-uns de mes Indiens qui n'avaient point de fusil, les chassaient avec non moins de succès, au moyen de trois petites boules, adaptées à l'extrémité d'autant de longues courroies, qu'ils lançaient, en les faisant tournoyer, sur les canards, de manière à enlacer leurs ailes, et à les forcer de tomber ainsi à leurs pieds, sans pouvoir se dégager de leurs liens.

A Santiago, nous quittâmes les bords de l'estero que nous avions suivi, et nous commençâmes à nous enfoncer dans les terres, en nous élevant vers le nord. En arrivant à Santa-Rosa, je vis se justifier ce que m'avait dit le commandant d'Itapua. Le nom de M. Bonpland y était des plus populaires, et c'était à qui des habitants de la bourgade me conduirait au *Cerrito* (petite colline), lieu situé entre Santa-Rosa et Santa-Maria de Fe, et qu'il avait choisi pour son habitation. Avant de m'y rendre, je voulus, pour me faire une idée de l'ancienne splendeur des missions jésuitiques, visiter ce qui restait de celle de Santa-Rosa. Tel était l'éclat de son église que, pillée à diverses reprises par plusieurs des gouverneurs du Paraguay et par quelques-uns de ses administrateurs, puis dépouillée plus récemment, par le dictateur, de l'or et de l'argent qui la décoraient encore, elle n'en continue pas moins à tenir un rang distingué parmi les plus belles et les plus riches églises du pays.

Je me rendis avec empressement au *Cerrito;* mais je n'en pus voir le propriétaire, momentanément absent. Je fus réduit à contempler avec un sentiment pénible la résidence de ce digne missionnaire de la science, collaborateur de l'illustre Alexandre de Humboldt, dont j'avais récemment retrouvé les traces dans mon exploration des rives de l'Orénoque. M. Bonpland vivait là, se livrant à des travaux d'agriculture; pauvre, car les ressources du sol suffisaient à peine à sa subsistance; mais aimé, mais respecté de tous les habitants auxquels, aussi complaisant qu'instruit, il savait se rendre éminemment utile, tant par les sages con-

seils que ses connaissances générales lui permettaient de leur donner, pour leurs divers travaux, que par les secours spéciaux qu'il leur prodiguait comme médecin. Je souffrais de son malheur en songeant combien devait être triste pour un homme de cette portée une vie tout entière passée loin de ses parents et de ses amis, sans autre société que des Indiens à demi sauvages et des employés du dictateur, qui ne sont guère plus civilisés. Je savais que plusieurs tentatives faites en divers temps pour sa délivrance lui avaient été plus nuisibles qu'utiles, et je faisais, en quittant sa demeure, des vœux pour que, victime d'un premier caprice, un autre caprice vînt bientôt le rendre à la liberté et aux sciences [1].

Revenu du Cerrito, je donnai immédiatement à mes gens le signal du départ. Il me tardait d'arriver à l'Assomption, premier terme de mon pèlerinage au Paraguay; aussi ne m'arrêtai-je point à Santa-Maria de Fe, mission jadis si florissante, d'origine laïque, fondée en 1592 par Juan Caballero Bazan, et l'une de celles qui ont éprouvé, dans le cours des temps, le plus de révolutions.

Dans une halte nocturne sur les bords humides et boisés du Tebiquari-Guazu, je vis chasser, par mes Indiens, le fameux *tapir* ou *anta* (*tapir americanus*). La peau en est, dit-on, à l'épreuve de la balle. Les anciens Espagnols en faisaient des casques et des cuirasses. Il est caractérisé par un long cou, plus gros que la tête, et par un museau allongé, dont la forme, par son extrême contractilité, rappelle celle de la trompe de l'éléphant. Il est des plus voraces, jusqu'à manger de la toile, quoiqu'en liberté il ne se nourrisse que de végétaux. Sa chair est d'un assez bon goût, et il est très-facile à prendre; car les tapirs ne sortent que la nuit. On les tue à coups de fusil, en les chassant à l'aube du jour, avec des chiens courants.

Les localités que je trouvais semées sur ma route, après avoir passé le Tebiquari-Guazu, qui sépare les Missions du reste de la province, n'avaient guère, à mes yeux, d'autre mérite que celui de me rapprocher de la capitale; aussi traversai-je assez froidement Caapucu ou les Longs-Arbres; Tipari, non loin de l'Estero-Bellaco; Ita, la plus ancienne des peuplades des Carios ou Guaranis, vaincus là par Jean d'Ayolos, en 1536; Garabaré; Ipané, anciennnement *Pitun*, peuplade formée d'Indiens Guaranis; Frontera; Lambaré. A mesure que nous avancions, je reconnaissais avec intérêt, dans l'accumulation des lieux habités, l'indice certain du voisinage d'une grande ville, contrastant avec la dépopulation des immenses territoires que j'avais parcourus depuis Itapua jusqu'aux dernières Missions situées au N. du Parana.

Enfin, j'atteignis la capitale. Mon premier soin fut de m'y prévaloir d'une lettre de recommandation que m'avait donnée mon hôte d'Itapua pour un jeune Cordoveze, chez le père duquel Francia avait logé dans sa jeunesse, pendant son séjour à l'université, ce qui ne l'empêchait pas de retenir le fils, après lui avoir confisqué tout ce qu'il avait apporté au Paraguay. « Voici déjà plusieurs années

1. Ce qui eut lieu en 1832.

que je suis ici, me disait ce malheureux jeune homme, loin de mon pays et de ma famille, et Dieu sait quand et comment j'en sortirai, si jamais j'en sors. Je ne puis même pas nourrir l'espoir du succès d'une tentative désespérée, surtout depuis le malheureux résultat de celle de M. Escoffier, du comté de Nice, qui, passé de l'Assomption au Grand-Chaco, au travers du Paraguay, vers le milieu de 1823, a été arrêté à quelques lieues au-dessous de Ñembucu. Un de ses compagnons de fuite mourut de la morsure des serpents qui pullulent dans ces contrées sauvages; il courut lui-même le risque d'être enveloppé, avec les survivants, par un de ces incendies que les Indiens ou la foudre allument partout; il faillit mille fois être pris par les naturels; et, manquant d'armes, par imprévoyance ou autrement, peu s'en fallut qu'il ne mourût de faim, avec eux; encore avait-il pris le seul chemin qui lui offrît quelque chance de réussite; car il n'y faut pas songer du côté de l'est et du sud, hérissés de guardias, ni du côté du nord, non moins bien gardé et défendu d'ailleurs par un désert de cent cinquante lieues. » Un tel discours aurait pu refroidir mon ardeur de pèlerinage au Paraguay; mais mon parti était pris; et, en tout cas, comment reculer? Le pauvre garçon voulut bien me servir de cicérone et de guide dans la ville, qu'il ne connaissait que trop bien. L'Assomption (*Asuncion*), érigée en évêché le 1er juillet 1547, fut la seule capitale de tous les établissements espagnols dans ces contrées, jusqu'au 16 avril 1620, époque à laquelle Buénos-Ayres ayant été, à son tour, érigé en évêché, la cour de Madrid crut devoir séparer politiquement la province du Paraguay de celle de Rio de la Plata. Buénos-Ayres alors devint la capitale de cette dernière, et l'Assomption celle de l'autre.

La ville n'a rien de bien remarquable sous le rapport monumental. Du temps d'Azara, qui lui donne 7,088 habitants, elle possédait encore un collége fondé, en 1783, par les jésuites, en faveur de ceux qui ne pouvaient aller faire leurs études à leur grand collége de Cordova. On y enseignait les lettres, la philosophie et la théologie. Francia l'a supprimé en 1822. Elle avait plusieurs couvents; un de la *Merced* ou des pères de la Merci, dont il a fait un parc d'artillerie; un de Récollets, qu'il a changé en caserne; et celui de Saint-Dominique, situé sur les bords de la rivière, dont il a fait une église paroissiale, en remplacement de celle de l'Incarnation, abattue par son ordre. La ville en amphithéâtre est, d'ailleurs, fort irrégulièrement bâtie, sur un sol sablonneux dont la pente est souvent assez rapide. Les rues en étaient étroites, tortueuses et de longueur inégale; mais, par compensation, bordées d'orangers, dont l'ombrage n'était pas moins utile qu'agréable aux habitants, au milieu des sables brûlants sur lesquels elles étaient construites. Francia, en 1821, a fait abattre en grande partie les arbres, démolir des façades de maisons ou des maisons entières, pour ouvrir de nouvelles rues et pour élargir les anciennes. Les maisons étaient isolées, entremêlées d'arbres, de petits jardins; les places remplies d'herbes. Des sources partout jaillissantes coulaient partout en ruisseaux et s'étendaient en mares. Aussi despotique qu'ignorant, il traça des alignements ridicules, ordonna des nivellements impossibles, comblant

arbitrairement les sources, abattant d'un côté, édifiant de l'autre, sur la terre meuble, une foule de constructions, bientôt emportées par les orages, dans des rues non pavées, d'où les eaux enlevaient, en une nuit, les décombres qu'on y avait déposés pendant quinze jours pour les égaliser; le tout sans jamais parler d'indemniser les propriétaires, souvent forcés, d'ailleurs, de démolir à leurs frais leurs habitations. Après quatre ans d'exécution de ce beau système, presque tout était encore à faire ou à recommencer dans la capitale du Paraguay, qui, à mon arrivée, ne ressemblait pas trop mal à une ville bombardée depuis quelques mois.

Sous un régime tel que celui du docteur, un genre d'établissement ne pouvait manquer de m'intéresser. Je veux parler des prisons. Il y en a de deux sortes à l'Assomption : la prison publique et la prison d'État. La prison publique est un bâtiment de cent pieds de long, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, distribué en huit pièces, et une cour d'environ douze mille pieds carrés. Dans chacune des pièces, vivent de trente à quarante détenus, sans distinction de rang, d'âge, de position sociale; le maître et l'esclave, l'accusé et le coupable, le voleur de grands chemins et le débiteur insolvable, l'assassin et le patriote; tous mal nourris, mal propres, entassés douze heures sur vingt-quatre dans un local étroit, sous une chaleur de plus de trente-six degrés. La cour est encombrée de petites cabanes, où vivent ceux des prisonniers qui ne pourraient trouver place dans les chambres. Ce sont les moins malheureux. Une partie de ces derniers, condamnés aux travaux publics, sortent, tous les jours, enchaînés deux à deux, portant aux pieds un gros anneau de fer, souvent du poids de 25 livres. Les femmes habitent aussi la grande cour, où elles peuvent communiquer avec les hommes, et portent, comme eux, les fers, sans que la grossesse même puisse les exempter. MM. Rengger et Longchamp, qui ont visité ces prisons quelques années avant moi, célèbrent l'humanité du brave Gomez, forcé par le dictateur d'en accepter la surveillance, après y avoir gémi lui-même pendant plusieurs années comme prisonnier d'État. Les malheureux, traités comme tels, sont plus à plaindre encore que les autres. Leurs prisons sont dans les casernes, et consistent en petites cellules sans fenêtres ou en cachots humides, où l'on ne peut se tenir debout qu'au milieu de la voûte. Toujours au secret, toujours aux fers, toujours gardés à vue, pour eux aucune communication de famille; la nourriture la plus vile, point de secours en cas de maladie, si ce n'est quelquefois à leur dernière heure. Tant de peines ne suffisent pas. Il y a encore la confiscation des biens, qui n'est pas une des moindres ressources du revenu public, et que le dictateur seul prononce ordinairement contre ceux qu'on a déclarés traîtres à la patrie, mais qui s'applique aussi quelquefois à de moindres crimes. Un négociant emprisonné à la suite d'une dispute avec un officier de la douane, se vit confisquer tous ses biens, parce qu'il avait eu l'imprudence d'offrir à l'État trois mille piastres, pour racheter sa liberté.

L'un des édifices les plus remarquables de la ville est l'habitation des anciens gouverneurs, construite par les jésuites, peu avant leur expulsion, pour servir de

retraite aux laïques pendant certains exercices spirituels. Il est de forme à peu près carrée, isolé par de larges rues que le dictateur a fait percer à cet effet, et pourvu de deux galeries, dont l'une, extérieure, donne sur la grande place publique, et l'autre, intérieure, sur une vaste cour. C'est là que demeure Francia. En face, sur la place, se trouve un arbre, sous l'ombrage duquel doivent se rendre toutes les personnes qui lui demandent une audience, afin qu'il puisse juger par lui-même, en les voyant de ses fenêtres, s'il doit ou non les recevoir, ce qu'on apprend, après une attente plus ou moins prolongée, par l'arrivée d'un officier, chargé d'apporter ses ordres aux postulants.

Gaspard de Francia est né dans la province des Missions. On le croit issu d'une famille portugaise, cependant il aime à se dire Français d'origine. Ses parents l'avaient envoyé à Cordova où, après d'heureuses études, il fut reçu docteur en théologie; mais, de retour chez lui, il aima mieux exercer la profession d'avocat. On loue le courage et la probité qu'il déploya dans cette carrière, ainsi que son désintéressement, qui le portait à se contenter d'un très-modique patrimoine; mais il avait manifesté, dès sa jeunesse, cette inflexibilité de caractère, et une tendance à l'hypocondrie qui, plus tard, devaient en faire un tyran capricieux. Ses talents au moins relatifs lui ouvrirent bientôt la carrière des affaires. D'abord membre du *cabildo* (conseil municipal), il ne parut à la junte que pour lutter en vain contre des collègues aussi pervers que ridicules. Dans la conscience secrète de leur impéritie, ces derniers convoquèrent, en 1813, un nouveau congrès qui, non moins ignorant que la junte, voulant établir à toute force un gouvernement républicain, nomma chefs de l'État, avec le titre de consuls, l'ex-secrétaire de la junte révolutionnaire et son ex-président, D. Fulgencio Yegros, qui devaient alternativement exercer l'autorité. Dès l'année suivante, le consulat n'existait plus, et Françia était dictateur du Paraguay pour trois ans, aux appointements de 9,000 piastres, dont il ne voulut accepter que le tiers. Peut-être n'y avait-il pas alors au congrès et même dans le Paraguay tout entier dix personnes qui sussent au juste ce que c'est qu'un dictateur. Le pays ne tarda pas à l'apprendre. Francia s'était fait nommer dictateur à vie par le congrès de 1817, tout composé de ses créatures. Parvenu au terme de son ambition, il leva le masque. Un moment arrêté par Artigas, quand il l'eut vaincu et fait prisonnier, il se montra incessamment le plus cruel et le plus ombrageux des hommes, ne recevant qu'avec difficulté les personnes que les fureurs de son ennemi avaient forcées à chercher un asile au Paraguay, comparativement tranquille. C'est alors qu'il établit le singulier système administratif dont on chercherait vainement un autre exemple, sévissant contre tous ceux qui lui portaient ombrage, établissant, sur toutes ses frontières du nord et de l'ouest, de nombreuses guardias, pour combattre ou comprimer les Indiens qui l'inquiétaient dans ces directions, et transportant de force les vaincus dans la capitale ou dans les Missions, pour les fondre avec les blancs; politique atroce, sans doute, mais qui pourtant, par le fait, était la meilleure à suivre avec eux. Une conspiration contre lui, découverte en 1820, devint

l'occasion d'exécutions sanglantes et sans nombre, qui, pendant plusieurs années, enveloppèrent dans une même terreur les Espagnols proscrits, les nationaux et les créoles. Les étrangers étaient les seuls qu'il semblât vouloir épargner, et l'on a vu comment il les traite.

Je complète cette esquisse de son histoire par les détails curieux que nous ont transmis MM. Rengger et Longchamp, sur l'emploi d'une de ses journées. Après avoir peint sa résidence de ville, telle que je l'ai décrite moi-même : « Il y loge, disent-ils, avec quatre esclaves, savoir : un petit nègre, un mulâtre et deux mulâtresses, qu'il traite avec beaucoup de douceur. Les deux premiers lui servent à la fois de valets de chambre et de palefreniers; une des mulâtresses fait sa cuisine, et l'autre prend soin de sa garde-robe. Sa vie journalière est d'une grande régularité. Rarement les premiers rayons du soleil le surprennent au lit. Dès qu'il est levé, le nègre lui apporte un réchaud, une bouilloire et une cruche pleine d'eau, qu'il fait chauffer en sa présence. Alors le dictateur prépare lui-même, et avec tout le soin possible, son maté ou thé du Paraguay. Le maté pris, il se promène dans le péristyle intérieur qui donne sur la cour, en fumant un cigare, qu'il a soin de dérouler auparavant, pour voir s'il ne renferme rien de nuisible. A six heures, arrive le barbier, mulâtre sale et mal vêtu, mais l'unique membre de la faculté auquel il se confie. Si le dictateur est de bonne humeur, il se plaît à jaser avec lui, et souvent il se sert de ce moyen pour préparer le public à ses projets; c'est sa gazette officielle. Il se rend ensuite, vêtu d'une robe de chambre d'indienne, dans le péristyle extérieur qui règne tout autour du bâtiment; et là, reçoit, en se promenant, les particuliers admis à l'audience. Vers sept heures, il rentre dans son cabinet, où il reste jusqu'à neuf heures. Les officiers et les autres employés viennent alors lui faire leurs rapports et recevoir ses ordres. A onze heures, *le fiel de fecho* apporte les papiers qui doivent lui être remis, et écrit sous sa dictée jusqu'à midi. A cette heure-là, tous les employés se retirent, et le docteur Francia se met à table. Son dîner est très-frugal. Après le dîner, il fait la sieste; il travaille ensuite jusque vers les quatre ou cinq heures, qu'arrive son escorte pour la promenade. Le perruquier entre alors, et le coiffe pendant qu'on selle son cheval; cela fait, le dictateur visite les travaux publics ou les casernes, surtout celle de la cavalerie, où il s'est fait arranger une habitation. Dans ses promenades, quoique au milieu de son escorte, il est armé non-seulement d'un sabre, mais encore d'une paire de pistolets de poche à double canon. Rentré chez lui à la nuit tombante, il se met à l'étude; puis après une légère collation, à dix heures, il donne le mot d'ordre et ferme lui-même, en rentrant, toutes les portes de son habitation. » Les mêmes voyageurs le représentent spirituel, pénétrant, très-instruit, au moins relativement, libre d'une foule de préjugés, toujours désintéressé, malgré l'inégalité de son humeur, et parfois même généreux; du reste, tutoyant presque tout le monde, quoique excessivement jaloux de son autorité et des égards dus à sa personne.

Après plusieurs séances infructueuses sous l'arbre officiel, je fus enfin admis à

l'honneur de lui être présenté, pour lui demander la permission de continuer mon voyage. Je vis un homme de moyenne taille, âgé de soixante-dix ans, avec une physionomie régulière, des yeux noirs armés d'un regard vif, exprimant toujours la méfiance. Fidèle aux instructions que j'avais reçues, je ne m'approchai de lui que de six pas au plus, jusqu'à ce qu'il m'eût fait signe de m'avancer, et m'arrêtai alors à trois pas, les bras étendus le long du corps et les mains pendantes et ouvertes, car il craint qu'on n'y cache des armes. Il débuta avec moi, comme avec tout le monde, par un air de hauteur affectée qui, après quelques questions répondues simplement sur mes projets, se changea en un ton plus simple. En me parlant de Napoléon, son sujet favori, il n'oublia pas de comparer l'élève de Brienne à l'écolier de Cordova, et surtout au dictateur du Paraguay le dominateur de l'Europe, dont il admirait le gouvernement militaire et déplorait la chute, blâmant d'ailleurs vivement la France de s'être laissé prévenir par l'Angleterre dans la reconnaissance des républiques de l'Amérique du Sud, ce qu'il regardait comme une grande faute politique. Il professait surtout le plus grand dévouement pour la cause de ces républiques, qu'il se disait prêt à défendre envers et contre tous. Quant à ses idées sur la religion, il s'amuse souvent des superstitions auxquelles il a cherché à soustraire son pays; aussi il me demanda quelle était la mienne, puis il ajouta, comme son dernier mot sur cette matière : « Professe celle que tu voudras; sois chrétien, juif ou musulman; mais ne sois pas athée. » A la fin de la conférence, où il parlait souvent par brusques sentences, ayant eu occasion de lui rappeler sa noble conduite envers le fils d'une maison de Cordova, qu'il avait nommé son secrétaire, en reconnaissance des services reçus d'elle dans sa jeunesse, je crus pouvoir risquer quelques mots en faveur de mon pauvre Cordoveze, traité bien différemment. Il fronça le sourcil, ne me répondit rien, et me congédia par ce qui paraît être sa phrase obligée pour tous les étrangers qu'il admet à son audience : « Fais ici ce qui te plaira; personne ne t'inquiétera; mais ne te mêle jamais des affaires de mon gouvernement. » Je me retirai et me préparai à continuer mon voyage. Mon grand objet était rempli... J'avais vu Frància. Je m'embarquai sur le rio Paraguay pour le remonter jusqu'au fort Bourbon, afin de lier mes investigations dernières avec les précédentes.

Quoique favorisée par le vent, notre *chalana* (espèce de bateau plat) allait lentement, parce qu'indépendamment de la difficulté du courant, nous avions sans cesse à louvoyer pour passer entre les canaux, souvent assez étroits, que forment les îles nombreuses dont le cours du fleuve est obstrué, serrant, le plus souvent, la rive orientale, que je voulais voir de préférence en allant, et réservant pour le retour l'inspection de la rive opposée. A mesure que nous avancions, les traces de la civilisation devenaient, de moment en moment, plus rares. Nous n'eûmes bientôt plus sous les yeux que les eaux du fleuve, les falaises de son rivage et les épaisses forêts des îles qui le couvrent, retentissant, la nuit, des lugubres rugissements des jaguars dont elles sont remplies.

Nous n'atterrîmes qu'à *Ipita*, la dernière localité riveraine jusqu'à Villa-Real de

la Conception, et située à l'extrémité septentrionale du grand estero d'Aguaracaty, le troisième de ceux que je rencontrais sur ma route depuis Itapua, et qui n'est pas un des moins importants du Paraguay. Attirés bientôt dans la campagne par un mouvement extraordinaire, nous ne tardâmes pas à reconnaître qu'il s'agissait de donner la chasse à un *guazu-pucu*, qu'une vingtaine des hommes du lieu avaient fait lever dans l'estero, et qu'ils poursuivaient au grand galop avec leurs lazos ou longues courroies, cette arme si redoutable entre les mains de la plupart des habitants de ces contrées, rompus dès l'enfance à cet exercice. Mes Indiens, en amateurs passionnés, se mirent aussi à *lacer* le pauvre cerf, qui, malgré la légèreté de sa course et ses feintes adroites, tomba bientôt les cornes embarrassées dans les liens dont on le chargeait de toutes parts; car les chasseurs avaient cerné la portion du marais où l'animal aux abois espérait trouver un refuge. Aucun autre incident ne signala mon voyage jusqu'à Villa-Real de la Conception, si ce n'est la rencontre que nous fîmes, au confluent du rio Jejuy, dans le Paraguay, de quelques individus appartenant à l'une des huit hordes de la nation Guana, répandues dans les environs, sur les deux rives du grand fleuve. Cette nation, plus sociable que les autres, s'en distingue aussi par le soin avec lequel elle exerce l'hospitalité envers les étrangers; et la manière dont nous fûmes accueillis chez elle nous engagea à nous y arrêter un peu. Ses guerriers nous conduisirent à leurs huttes, de forme cylindrique, placées chacune au milieu d'une place carrée, formées de branches d'arbres et couvertes de paille, sans voûtes, sans fenêtres, sans autre ouverture que la porte.

Continuant ma navigation sur le Paraguay, qui, à partir de cette ville, se rétrécit sensiblement, je remontai jusqu'au fort Bourbon. Ce fort était le dernier terme de mon voyage vers le nord; aussi, déjà si près de la frontière septentrionale du pays, et touchant au Mato-Grosso, province brésilienne, où rien ne piquait spécialement ma curiosité, je ne songeai plus qu'à rétrograder et à redescendre le fleuve, en en longeant seulement la rive opposée. Nous n'avions pas, comme en allant, à lutter contre le courant; et, secondés par de bons rameurs, nous descendîmes rapidement vers le sud. Je reconnus, sur notre droite, une île considérable formée par deux branches distantes du Pilcomayo qui se jettent toutes deux dans le rio Paraguay. Bientôt la navigation, devenue plus difficile par la multiplicité des îles déjà vues, m'annonça le voisinage de la capitale.

Je n'eus rien de plus pressé, en arrivant, que de m'informer de mon pauvre ami, Cordovèze; le malheureux y était encore. Ma seconde démarche fut de me mettre tout de suite en mesure pour obtenir la permission de sortir du pays. Je ne dirai pourtant rien d'une nouvelle conférence que j'eus avec le dictateur, à ce sujet, et dont je n'attendis pas sans inquiétude le résultat; car le vent soufflait du N.-E.; et, en conséquence, suivant son habitude, dans ce dernier cas, le dictateur était fort mal disposé. Je fis cependant, par avance, toutes mes dispositions, en cas de succès; car lorsqu'on part, il faut partir, non pas seulement au jour, mais encore à l'heure prescrite, de peur de révocation des ordres. Dans ce

but, je m'étais logé le plus près possible de la rivière ; et, de ma galerie, qui donnait sur le *matadero* (la boucherie), je voyais les opérations par lesquelles les bouchers fournissent à la ville les approvisionnements nécessaires. Qu'on se figure un vaste espace couvert de poussière en été et de boue en hiver, et sur lequel les animaux *lacés* un à un sont ensuite tués, écorchés et dépecés sur la place, non pas, comme chez nous, par quartiers, mais en sections longitudinales, prises dans le sens des côtes. On les charge ensuite sur des charrettes, pour les transporter au marché. Les carcasses jugées inutiles sont abandonnées sans autres précautions sur le lieu même, ce qui ferait de toutes les villes un foyer d'infection et de maladie, si, plus prévoyante que les hommes, la nature n'eût ménagé un remède à cette inconcevable négligence dans d'innombrables volées d'oiseaux de proie, qui se réunissent autour des habitations pour y chercher leur nourriture.

Je n'avais plus qu'une pensée, qu'un désir, c'était de quitter le Paraguay ; et le cours des journées d'attente qui coulaient si lentement pour moi depuis mon retour à l'Assomption, ne m'offrait guère d'autres distractions que le spectacle, sinon agréable du moins curieux, des combats acharnés qu'après le départ des charrettes ces brigands de l'air se livraient sur les cadavres du matadero, qu'ils avaient en moins de rien dépouillés de leur dernier lambeau de chair. Fort ennuyé, très-impatient et déjà inquiet, je me livrais un jour à cette belle occupation, quand mon ami Cordovèze, ordinairement si mélancolique, se précipita tout à coup chez moi. « Je suis libre, nous sommes libres ! s'écria-t-il tout radieux ; je suis libre, nous sommes libres ! *Viva el excellentissimo señor !* répéta-t-il en ôtant son sombrero. Mais partons, partons sur-le-champ ! » Il me montra alors sous la même enveloppe, 1° un ordre du dictateur qui mettait à sa disposition une double cargaison de yerba, avec faculté de l'emporter sur-le-champ ; 2° la permission, pour moi, de m'embarquer avec lui. « Vive Francia ! » m'écriai-je à mon tour ; et deux heures après, nous voguions à pleines voiles vers le sud.

Nous rangions constamment la rive occidentale, pour ne pas rester en vue des guardias, dans le cas où une fantaisie dictatoriale aurait voulu nous faire rétrograder ; mais, rassurés enfin, à mesure que nous nous éloignions de l'Assomption, je désirai faire encore une petite halte au Chaco, pour toucher une dernière fois cette terre que je ne devais probablement pas revoir ; car une fois arrivé à Corrientes, mon itinéraire était tracé pour l'intérieur. Mon compagnon Cordovèze eut la complaisance de condescendre à mon vœu ; à peine fûmes-nous débarqués, que, derrière un petit bouquet d'arbres, nous découvrîmes un certain nombre de sauvages accroupis autour d'un feu. Nous voulûmes rétrograder, mais il n'était plus temps ; notre bonne contenance nous sauva. C'était une petite troupe de ces Tobas, l'une des nations les plus célèbres du pays parmi celles qu'ont illustrées leurs luttes avec les Espagnols, depuis l'époque de la découverte jusqu'à nos jours. Sans être à beaucoup près aussi dangereux, ils sont encore

fort redoutés. Décimés tour à tour par leurs guerres contre les Espagnols, par leurs combats contre les Bocobis, tribu qui fut toujours leur mortelle ennemie, de très-puissants qu'ils étaient, ils sont aujourd'hui réduits à un nombre peu considérable, et répandus, à de longs intervalles, entre le Pilcomayo au nord et le rio Vermejo, vers le midi.

Nous nous entretenions encore des Tobas, quand nous atteignîmes Ñembucu, dernière station un peu importante du Paraguay de ce côté. Enfin, notre arrivée à une grande île qui semble marquer le confluent du Paraguay avec le Parana, ainsi que le changement de direction des courants, nous firent connaître que nous entrions dans ce dernier fleuve, et que nous échappions à la domination de Francia : bientôt après, nous avions atteint Corrientes, et je crus, en y abordant, renaître à la liberté.

Avant de continuer mon voyage, et de décrire mes courses dans la république Argentine, je rassemble ici, en peu de mots, sur le Paraguay, quelques généralités géographiques et historiques, destinées à compléter autant que possible l'esquisse que j'ai donnée de ce pays intéressant.

Le Paraguay proprement dit, considéré dans son ensemble, d'après les meilleures cartes qu'on en ait tracées jusqu'à ce jour, présente la figure d'un parallélogramme irrégulier. Il est facile d'en déterminer les limites orientales et occidentales, parce que la nature en a fait les frais, en l'encadrant entre les deux grands fleuves du Paraguay et du Parana, qui l'entourent à droite et à gauche, et courent tous deux du N. au S., presque parallèlement l'un à l'autre; le second fléchissant, d'ailleurs, horizontalement, environ à la hauteur du 27° de lat. S. d'Itapua à Corrientes, direction E. et O., pour le borner au midi, et le séparer ainsi des provinces septentrionales de la république argentine.

On peut évaluer approximativement à dix milles lieues carrées la surface du pays; surface qui ne présente qu'une plaine unie et sensiblement horizotale, sauf peut-être quelques collines qui n'ont pas plus de quatre-vingt-dix toises de hauteur vers l'E., au 16e degré, croupes étendues et arrondies, qui paraissent se rattacher au système général de la petite cordillère du Brésil.

L'atmosphère est très-humide au Paraguay; mais, par un phénomène très-remarquable, cette humidité n'influe en rien sur la santé, pas plus que le voisinage des marais, des lagunes et des terrains inondés, dont les eaux, quoique vertes, ne sont point du tout insalubres. Si le Paraguay est un des pays les plus sains du monde, c'est aussi l'un des plus fertiles. Sans doute, comme les autres contrées de l'Amérique, il a ses végétaux et ses animaux nuisibles; mais de riches compensations en rachètent avec usure les inconvénients reconnus.

Je n'ai pu me procurer que des renseignements extrêmement vagues sur la population totale du pays. Le seul fait sur lequel il ne puisse pas à cet égard s'élever le moindre doute, c'est qu'elle est fort peu considérable, eu égard à l'étendue de terrain qu'elle occupe. Le recensement fait en 1786 n'en portait pas le chiffre à 100,000 âmes; vers 1801, Azara, d'après des opérations de cadastre,

le porte à 170,832; et, environ vingt ans plus tard, Rengger, sans pourtant rien garantir, l'évalue à peine à 200,000, en ajoutant que le gouvernement lui-même ne le connaît pas; Rengger le compose de blancs, de sang pur espagnol, de créoles, d'Indiens de sang mêlé (métis, mulâtres) et de noirs, classes qui diffèrent toutes de goûts et de costumes, mais que j'aurai l'occasion de mieux connaître et de mieux décrire, en les observant dans la république Argentine.

Que dirai-je maintenant de l'histoire du Paraguay? Elle est presque tout entière, pour les anciens temps, dans celle que j'ai donnée des Missions, et se complète naturellement, pour les temps modernes, par celle de Francia, qu'on vient de lire. A sa mort, arrivée en 1840, il se fit un changement dans la politique du pays; se trouvant atteint d'une maladie dont l'issue n'était point douteuse pour lui, le dictateur s'enferma un matin dans son cabinet, après avoir expressément défendu qu'on y entrât avant quarante-huit heures. Le délai expiré on ouvrit, et on le trouva mort sur une chaise, entouré de fragments de papiers brûlés : Francia avait quatre-vingts ans.

L'alcade de l'Assomption s'empara des pouvoirs, qu'il partagea bientôt avec Juan José Medina et Ocampus; mais à peine quelques mois s'étaient-ils écoulés, que don Mariano-Roque Alonzo, qui commandait l'un des quartiers de l'Assomption, et don Carlos Antonio Lopez, neveu du dictateur, se proclamèrent consuls. Un congrès composé de 400 membres convoqués pour la circonstance, confirma les deux consuls. En 1844, Lopez fut nommé seul président suprême pour dix ans par un nouveau congrès, et commença par octroyer à son peuple une constitution établissant un pouvoir législatif, un pouvoir exécutif et un pouvoir judiciaire. Il montra d'abord quelques bonnes intentions, et rendit, en 1846, sur le commerce extérieur et sur les douanes, plusieurs décrets à la faveur desquels des relations avantageuses devaient s'établir avec les États-Unis et l'Angleterre; mais peu à peu il est revenu en partie aux traditions antisociales du dictateur.

Tant que Francia vécut, le gouvernement de Buénos-Ayres ne fit valoir aucune prétention sur le Paraguay, mais sous ses successeurs, les prétentions s'éveillèrent, et c'est ce fait qui domine en ce moment la situation des deux États, par suite de la persistance avec laquelle Rosas poursuivit l'annexion de ce pays à la confédération du Rio de la Plata. Au mois de mai 1852, la confédération Argentine a reconnu l'indépendance du Paraguay.

CHAPITRE XXVIII

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — PROVINCES DE CORRIENTES ET D'ENTRE-RIOS
RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY.

Enchanté d'avoir visité le Paraguay, je l'étais encore plus d'en être sorti : j'avais vu l'Assomption, la première capitale de l'Amérique espagnole dans ces contrées : le principal objet de ma curiosité était maintenant Buenos-Ayres, qui l'avait remplacée à ce titre, dans ces mêmes colonies tourmentées par tant de révolutions. Mais avant de parcourir les provinces méridionales, il me restait encore à faire quelques excursions dans le nord, et au risque de me perdre dans les joncs de la province de Corrientes, au risque de me noyer dans ses marais, je résolus d'en parcourir les parties les plus importantes.

Mon plan de voyage dans l'intérieur n'était pas encore bien arrêté ; et comme les habitants du pays étaient les plus capables de fixer mes doutes à cet égard, je m'adressai à l'un d'eux, pour lequel on m'avait donné des lettres de recommandation : « Seigneur Français, me dit-il, si vous voulez voir ce qu'il y a de mieux dans le pays, je ne connais qu'une route à suivre... c'est celle du nord, presque parallèle au Parana, jusqu'à la frontière la plus orientale de la province, en passant par le *pueblo* (village) de Guaycaras, où vous verrez, au milieu de petits lacs, une trentaine de maisons, reste de l'ancienne mission fondée là par les jésuites, en 1588, et définitivement ruinée par ce maudit Artigas. Vous passez de là par ce que nous appelons *las Ensenadas* (baies ou golfes), terrains qui forment une commandacia, et qui sont remplies de petits lacs, où l'on doit vous prévenir qu'il y a beaucoup d'*yacarés* (caïmans), comme, au reste, dans tous ceux de ce pays-ci, à telles enseignes qu'aux environs de Caacaty, on en a tué dernièrement plusieurs milliers en moins de quinze jours, à la suite d'une chasse qu'on a faite par ordre de Son Excellence le gouverneur. En passant ensuite par San-Cosme, éloigné de onze lieues de Corrientes, et chef-lieu de la commandancia de las Ensenadas, vous arrivez à Itaty, sur le Parana. Les environs de ce village sont assez beaux et assez riches ; mais, fondé, à ce qu'on m'a dit, par les jésuites, en 1588, et jadis très-florissant, tant qu'ils l'ont administré, il est aujourd'hui tombé dans la plus extrême misère. Vous traversez ensuite plusieurs endroits, entre autres Iribucua, situé sur les falaises qui bordent le fleuve et du haut desquelles on a une vue magnifique, chose à laquelle, vous autres Français, vous attachez beaucoup d'importance ; et vous atteignez enfin *Barranqueras* (les falaises), hameau situé aussi au bord du Parana, dernier lieu habité de la province. Là, devra finir votre voyage, à moins que vous ne vouliez pousser jusqu'à laguna d'Ybera, encore éloignée de plus de quinze lieues, en gagnant *Yatebu* ou Loreto, premier village des anciennes Missions. Pour atteindre la lagune, il faut encore

aller jusqu'à *San-Jose-Cue*, sur la rive occidentale. C'est de ce côté qu'est l'ancien chef-lieu des estancias des jésuites. Quant au retour, continua-t-il, un assez joli tour à faire serait de revenir, en rebroussant chemin, de Loreto à San-Miguel; puis, traversant le rio de Santa-Lucia à Serdon, presque en face de Caacaty, vous seriez bientôt à ce bourg, et là... » Un inconnu, que je sus depuis être un Français, et auquel j'avais jusque-là fait peu d'attention, interrompit le Correntino en disant : « Vous savez que je dois aller à ma ferme du Yataïty-Guazu, pour la récolte du tabac; et, de là, à San-Roque pour les cuirs que j'ai vendus l'année dernière à Alonzo Garcias; je serais enchanté de faire ce voyage en la compagnie de Monsieur. » Puis, se tournant vers moi : « Mon cher compatriote, continua-t-il, que dites-vous de ma proposition? Vous voulez voir des esteros, des bañados, des cañadas, des rios... Si mon offre vous agrée, je vous en montrerai tant et tant, sans nous déranger de notre route, que vous en aurez bientôt par-dessus la tête. Je pars après-demain. »

Le surlendemain, de très-bonne heure, après avoir remercié celui à qui je devais une si bonne fortune, je traversais à cheval, avec M....., le *pantano*, ou marais d'une demi-lieue de large qui entoure presque toute la ville de Corrientes, et qui en rend les abords assez difficiles. « Il n'y a qu'une route directe pour San-Roque, me disait mon compatriote en cheminant, et ce n'est pas celle que nous suivons; car celle-ci nous mène à Caacaty, premier terme de notre voyage. Quand on veut se rendre d'abord à San-Roque, on se dirige vers le S., presque parallèlement au cours du Parana, à travers *las Lomas*, canton formé de petites collines, les seules montagnes de cette contrée, et couvert de jolies maisons isolées, où l'on cultive la canne à sucre, le manioc et le maïs. De là, passant le *Rachuel*, petit affluent du Parana, on arrive à des plaines sèches et couvertes de bestiaux, où l'on peut chasser à son aise les cerfs et les ñandus ou autruches américaines, que vous avez vus plusieurs fois sans doute. On passe ensuite la *Cañada del Empedrado* (marais de l'Empedrado), et la rivière du même nom, ainsi appelée à cause des pierres dont son lit est tapissé; puis un autre rio, puis celui d'*Ambrosio*, sur les bords duquel il n'est pas fort commode de se trouver avec de lourdes charrettes, à cause des vases dont ils sont remplis. Viennent ensuite les *Islas* (les îles), groupes d'arbres répandus sur une campagne rase entrecoupée de lacs d'une eau limpide que couvrent des milliers de canards, et l'on arrive enfin au bord de la *Cañada de Cebollas*, ou marais des Oignons, très-profonde et de trois lieues de largeur, qu'il faut pourtant bien traverser en ayant de l'eau fort souvent jusqu'à la sangle du cheval. On arrive enfin au rio de Santa-Lucia, bordé de palmiers carondaïs au feuillage en éventail, et, quand on a franchi cette rivière, dont le passage s'effectue ordinairement en pelota, on est à San-Roque, que vous verrez, mais où nous arriverons par une autre route. »

Mon compatriote parlait encore, quand nous atteignîmes la *Laguna Brava* (le mauvais Lac), rendue fameuse par la tradition d'une charrette à bœufs entraînée par le diable même dans les eaux, d'où l'on entend encore parfois les beuglements

de l'attelage. Passant bientôt le *Riachuelito*, nous arrivâmes à las Galarzas, que mon compagnon me dit être le premier des cinq postes ou *puestos*, espèce de succursales d'estancias, que nous devions trouver sur notre route avant d'entrer à Caaçaty. « *Ave, Maria !* » cria-t-il en frappant à la porte d'une pauvre cabane couverte en paille. « *Sin pecado concebida*, » répondit une voix de l'intérieur. La porte s'ouvrit, et je vis un homme d'un certain âge, mi-guarani, mi-espagnol, avec des cheveux pendants et un teint couleur de suie. « Pepito, mon ami, je vais à Caacaty. Le seigneur français et moi nous venons prendre le maté chez vous. — *La bendicion, señor,* » dit l'homme en se tournant vers moi. « *La tiene V. para siempre,* » répondis-je; et le même cérémonial accompli pour deux ou trois enfants, garçons ou filles, un vieux père et une femme de moyen âge, la connaissance était déjà faite. Nous nous assîmes sur des cornes de bœuf; nous prîmes le maté, sans pain; nous bûmes du lait, repas magnifique chez les paysans de la Maloyâ, et la siesta faite sur un cuir de bœuf, nous nous remîmes en route. Nos chevaux trébuchaient à chaque pas, quelquefois même il leur fallait nager, dans un marais de trois cents lieues de superficie, planté de grands joncs, dont une espèce particulière, tranchante comme un rasoir, coupe impitoyablement les jambes, quand on n'a pas eu la précaution de les envelopper de cuirs. Là des cerfs petits et grands, des taons, des moustiques sans nombre dans les grandes chaleurs, et surtout en janvier, le mois le plus chaud de l'année. Au milieu de tout cela, trois ou quatre estancias plus ou moins bien fournies, dont les habitants, toujours dans l'eau, nourris seulement de viande sèche ou d'oiseaux aquatiques, disputent sans cesse leur vie aux jaguars... Enfin nous atteignîmes Caacaty. J'étais brisé de fatigue; mais le bienveillant accueil que nous firent les habitants du bourg, tous amis de mon patron, m'eurent bientôt complétement restauré.

Le bourg de *Caacaty* (bois puant), fondé en 1780, n'est pas peuplé d'Indiens comme les autres, mais d'Espagnols et de descendants d'Espagnols. Il n'y a pas plus de sept à huit cents habitants; tous sont du sang le plus pur, presque tous parents, et vivent dans la plus intime union. Politiquement, c'est un des points les plus importants de la contrée, et, sans contredit, la première de ses commandancias, réunissant toutes les autorités possibles, puisqu'on y trouve un chef militaire, un alcade, des juges annuels élus par le peuple, un curé et un vicaire. Il est aussi des mieux partagés sous le rapport commercial, comme entrepôt, puisqu'il est distant seulement de trente lieues de Corrientes. Situé, d'ailleurs, dans le canton le plus fertile, qui s'étend entre la Maloya, à gauche, et le rio de Santa-Lucia, à droite, il renferme plusieurs pueblos, San-Antonio de Burucuya, qui tire son nom du grand nombre de grenadilles qu'on y trouve, Bella-Vista et Santa-Lucia, près du confluent de la rivière de ce nom. Tous ces villages, pour se changer en villes opulentes, n'attendent peut-être que les bienfaits d'une politique plus habile et plus conforme aux besoins de l'homme social au XIXe siècle. Au milieu de cette demi-civilisation, dont une localité relativement importante me présentait la piquante image, je fus frappé surtout de la cordialité, de la

franchise et de l'hospitalité des habitants de la campagne dans tout le nord de la république Argentine.

Mon compatriote, occupé de ses affaires dans le bourg, me laissa plusieurs jours à mes observations. La veille de notre départ, un des principaux habitants nous donna un grand festin où figurèrent un cochon rôti tout entier, une tête de bœuf aussi entière, du maïs sous toutes les formes, avec les grains grillés de la même plante, en guise de pain; du fromage partout; un grand pot de lait au dessert, passant de main en main autour de la table, et la soupe ou *locro*, servie à peu près au milieu du repas. Le soir, grand concert, où nous entendîmes un orchestre presque complet composé d'Indiens, qui exécutaient plusieurs airs nationaux avec des instruments de leur façon; et, entre autres, un vieil aveugle qui jouait, avec autant d'âme que de précision, d'une espèce de double flûte en roseaux. Ainsi, la musique avait un empire dans un petit bourg ignoré du Nouveau-Monde, au sein de sauvages marais!

En partant de Caacaty, nous nous dirigeâmes vers le S., et nous arrivâmes bientôt à la ferme de *Tacuaral* (bois de bambous). J'admirai là quantité de ces immenses bambous qui n'ont pas moins de trente pieds de haut, et qui s'emploient surtout à faire la mâture de quelques légères embarcations destinées à la navigation du Parana. On s'en sert aussi pour des échafaudages, pour couvrir les toits, pour construire certains radeaux dits *angadas*, qui, à certaines époques, transportent des marchandises de Corrientes à Buenos-Ayres.

Enfin nous arrivâmes à *Yataïtu-Guazu* (grand bois d'yataïs), bourg charmant, dont les environs sont couverts et parés de magnifiques palmiers yataïs, à la touffe arrondie, d'un vert bleuâtre, et aux longues feuilles courbées en jet d'eau. Mon compatriote était chez lui. Il me fit les honneurs de ses domaines en propriétaire aussi entendu que discret. Il me montra d'abord sa maison, couverte, comme toutes les autres, en feuilles de palmier et divisée en deux corps de logis, l'un servant d'habitation au maître et à sa famille, l'autre renfermant les magasins et les cuisines. Il y avait dans la cour une grande *ramada*, sorte de treillis élevé d'une vingtaine de pieds au moyen de quatre perches. On y arrive par une espèce d'échelle, et toute la famille y couche, dans les grandes chaleurs, à la belle étoile, sur des cuirs de bœuf, pour se préserver des moustiques qui ne s'élèvent qu'à une médiocre distance du sol. Mais les objets les plus intéressants de mon exploration furent les cultures locales, auxquelles M.... donnait d'autant plus de soin, que ce sont les articles les plus importants du commerce de la province. Je veux parler du tabac et de la canne à sucre. On fait de cette dernière, en la réduisant en sirop, une espèce de mélasse appelée *miel de caña*, qu'on aime beaucoup à Buenos-Ayres, où l'on en consomme une quantité considérable. On en fabrique aussi, par la fermentation et par la distillation, une *eau-de-vie de caña*, liqueur fort capiteuse et fort estimée de toutes les classes. Quant au tabac, que les Guaranis appellent *péti*, il se cultive dans toute la province. Un champ de tabac se forme souvent de terrains d'abord couverts d'yataïs, qu'on a coupés et dont on a

enlevé les troncs. Il suffit de labourer légèrement le sol ainsi dégagé et d'y semer les graines du tabac. Quand elles ont atteint de cinq à six pouces, on les plante en ligne, et, pour être bonne à cueillir, il faut que chaque feuille ait de dix à douze pouces de long et commence à devenir jaune. On réunit alors ces feuilles en *sartas*, ou faisceaux de six, qu'on fait sécher par divers moyens, et surtout en les suspendant sur des cordes sous des hangars disposés pour cet usage; puis on prend plusieurs de ces liasses, on les lie ensemble par les extrémités et par le milieu, de manière à leur faire prendre une forme cylindrique acuminée aux deux bouts : on en forme ce qui s'appelle un *mazo* (une carotte). Dans cet état, on les transporte à Corrientes, par charretées; et, de là, à Buénos-Ayres, où elles passent dans le commerce sous le nom de *tabac du Paraguay*. Le gouvernement espagnol s'en était réservé le monopole depuis 1748, et le commerce n'en était alors que peu productif; mais, devenu libre depuis l'émancipation, il est maintenant très-florissant.

Après quelques jours passés chez mon hôte, nous partîmes, sans autre délai, pour le rincon de Luna, estancia située beaucoup plus au S. Nous longeâmes d'abord le rio de Santa-Lucia, jusqu'à un poste dit Aguirré, où il nous fallut traverser cette rivière ou plutôt les marais qui la constituent dans cette partie. Mon guide en prit occasion de m'expliquer cette singulière hydrographie, dont j'avais sous les yeux le premier exemple un peu frappant. « Le cours de toutes nos grandes rivières, me disait-il, et même celui d'un grand nombre de nos petites, se forme de marais remplis de joncs ou *esteros*, ayant, à droite et à gauche, des *bañados* ou plaines rases couvertes aussi de plantes aquatiques et inondées aux temps des pluies; de sorte qu'il n'est pas rare de trouver ici des rivières qui, sans être navigables, ont pourtant souvent de deux lieues et demie à trois lieues de large, et qu'il faut passer sans ponts ni bacs, comme nous faisons celle-ci, ayant de l'eau jusqu'à la sangle du cheval. En traversant tour à tour des marais, des forêts d'yataïs, puis le *Batelito* (petit Batel), l'un des bras inondés du grand, et entre lesquels se trouve le rincon de Luna, nous finîmes par arriver, au milieu de belles plaines herbeuses, à l'habitation de ce rincon, en passant par sa *capilla*, ou chapelle, bâtie par les jésuites, les premiers propriétaires de l'établissement. La richesse du lieu consiste en six mille bêtes à cornes, tant vaches que bœufs et taureaux, deux cents chevaux et huit cents à mille bêtes à laine. J'étais étourdi de tout ce mouvement, et je m'en expliquai à mon guide. « Gardez votre surprise pour le Midi, me dit-il; ce n'est ici qu'une toute petite estancia. Vous en verrez près de Buénos-Ayres qui comptent jusqu'à trente, soixante mille têtes de bétail, et qui encore n'ont rien de fort extraordinaire; car il y en a beaucoup qui en ont jusqu'à deux cent mille. »

Le rincon de Luna dépend de la commandancia du *Yaguarétécora*, dont le chef-lieu est situé à quelques lieues au N. E. du rincon, entre le Batel et l'Ybera, et tire son nom, le *Parc du Jaguar*, de l'immense quantité de ces animaux qui s'y trouvent, ce qui explique facilement sa situation en des lieux à la fois maréca-

geux et boisés, leur résidence habituelle. Le titulaire de cette commandance, l'un des plus fameux *laceurs* du pays, se trouvait alors au rincon, en visite ou en tournée; et l'occasion était des plus favorables pour recueillir et résumer les notions les plus précises possible sur le tyran des déserts américains. Le *yaguarété*, le jaguar (*felis onca*, Lin.), que les Espagnols appellent *tigre*, présente, à peu de chose près, les caractères extérieurs de la panthère d'Afrique, quant à la couleur et à la forme des taches dont son pelage est orné. On le dit tout à fait indomptable, plus féroce que le lion d'Amérique ou *puma* (couguar) et plus fort que lui, au point de pouvoir traîner jusqu'à sa retraite un cheval ou un taureau tout entier, et même traverser une rivière chargé de sa proie, car il est excellent nageur. Il se nourrit, quand il ne trouve pas mieux, des poissons qu'il pêche la nuit, en laissant tomber dans l'eau sa salive, qui lui sert à les amorcer; il les tire avec sa patte, pour les rejeter par derrière lui sur le rivage. Il est, assure-t-on, absolument inaccessible à la crainte. Le nombre de ses ennemis peut l'étourdir, mais l'effrayer, jamais, quand une fois il est animé ou qu'il a faim; car, dès que son appétit est satisfait, il n'attaque plus aucune espèce d'animaux, ni petits ni grands. On assure qu'il a quelquefois poussé l'audace jusqu'à monter, de nuit, sur le pont des bâtiments naviguant sur les grands fleuves. Le commandant du Yaguarétécora était trop en fonds d'anecdotes sur ce sujet pour laisser tomber la conversation; mais il ne s'en tint pas là, et après nous avoir raconté, en rival généreux, les exploits d'un Portugais du Parana, qui braverait, dit-il, tous les yaguarétés du monde, avec son couteau dans la main droite, et sa peau de mouton roulée autour du bras gauche, il nous proposa de nous donner le spectacle d'une chasse au jaguar en règle, pour laquelle il était en mesure, ayant amené avec lui quelques-uns des meilleurs *tigreros* (chiens chasseurs de tigre) de sa résidence, auxquels plusieurs des personnes présentes joignirent les leurs.

Dès le lendemain matin, de très-bonne heure, nous étions en chasse, lui, le *capataz* ou maître berger du rincon, mon compatriote, moi et plusieurs *peones* ou domestiques de l'estancia, tous bien montés et armés jusqu'aux dents. Nous nous dirigeâmes au S., vers un fourré des plus sauvages. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue, que nos chevaux s'arrêtèrent tout court, dressant les oreilles et faisant tous leurs efforts pour reculer; signe certain de ce que le commandant appelait une rencontre des plus heureuses. En effet, il se leva bientôt, du milieu des hautes herbes, à une très-médiocre distance des plus avancés d'entre nous, un jaguar femelle, entouré de quatre petits, dont il semblait vouloir couvrir la retraite. L'intrépide commandant, piquant des deux, s'élança contre l'animal, malgré la résistance de son coursier, en faisant tournoyer autour de sa tête son lazo tendu, et enlaça, en un clin d'œil, l'un des petits jaguars; et, faisant force sur l'arçon de sa selle, l'entraîna loin de sa mère, que les chiens entouraient déjà à quelques pas de distance et la tenaient ainsi en arrêt. La bête, dont la fureur s'était accrue par l'enlèvement de son petit, poussait des rugissements épouvantables. Déjà, deux des plus jeunes tigreros avaient payé de leur vie, sous la griffe

du monstre, l'imprudence d'avoir franchi le cercle que ne passent jamais les tigreros plus expérimentés; et la scène, une fois ensanglantée, prenait un caractère de moment en moment plus sérieux. L'un de nos meilleurs cavaliers venait d'être désarçonné par son cheval épouvanté, et gisait tout froissé à quelque distance, quand le jaguar, s'élançant contre le coursier, lui mit une patte sur la crinière, de l'autre lui saisit les naseaux, lui tordit le cou en moins d'un instant, et l'étendit sans vie à ses pieds. Il n'y avait pas une minute à perdre. On éloigna en toute hâte le pauvre diable qui, heureusement, avait eu plus de peur que de mal. On serra de plus près la bête; on lui lâcha, presque à bout portant, quelques balles, dont une enfin l'étendit par terre; et, déjà sans vie, elle semblait menacer encore. C'était un spectacle horriblement beau; mais je crus reconnaître que les plus déterminés chasseurs n'abordent pas sans des craintes très-fondées ce redoutable adversaire, dont la taille et l'énergie seraient, au besoin, l'une des preuves de l'erreur des naturalistes, qui ont cru la nature animale inférieure en Amérique à ce qu'elle est dans les autres continents.

Mon compatriote et moi, nous partîmes pour San-Roque, le lendemain de ce bel exploit de chasse, qui dut faire bruit dans le pays; et, traversant le Batelito, puis une plaine remplie de lacs et d'yataïs, nous atteignîmes enfin San-Roque, bourg fondé vers le milieu du XVIII[e] siècle, et présentant, comme Caacaty, une place alongée, sur l'un des côtés de laquelle se trouve l'église. Je n'y fis pas un très-long séjour; et cependant, quoique fort bien reçu, grâce à M....., je dus reconnaître, au ton et aux manières des habitants, déjà pleins de morgue et de fierté, que je me rapprochais du midi. J'y fus surtout scandalisé de la fureur avec laquelle on y passe, dans toutes les classes, la meilleure partie du temps à jouer au *monte;* fureur telle que, pour assouvir cette déplorable passion, un Correntino de San-Roque jouerait, je crois, tout ce qu'il possède, sa femme, ses enfants, lui-même et son cheval, ce qui est peut-être plus dire encore. Si donc, à San-Roque ou dans les environs, on ne voit jamais d'ivrognes, il n'est pas rare d'y voir des gens s'escrimer du couteau, pour rétablir entre eux l'équilibre de la fortune; et cela, surtout, parmi la classe des bergers, la plus grossière de toutes, accoutumée dès son enfance à se livrer sans scrupule à toute la violence de ses passions.

Je venais de visiter avec intérêt cette province de Corrientes qui s'étend au S. de San-Roque, jusqu'au rio Guayquiraro ou *rivière aux Goitres*, nom qui lui vient sans doute du grand nombre de goîtreux qu'on y voit. Cette rivière forme la limite septentrionale de la province d'Entre-Rios, qui est intéressante par son immense forêt de Montiel (*monte grande del Montiel*); qui s'étend le long du Parana, à l'O., et du rio *Gualiguay-Grande*, à l'E., par les eaux qui la fertilisent, et qui, l'arrosant en tous sens, y nourrissent les beaux pâturages auxquels elle devra sa prospérité agricole, quand les plaies d'une guerre récente auront été fermées pour une population de vingt à trente mille âmes, si faible en comparaison de l'immense étendue du terrain. Je pris le parti de me rendre dans la *république orientale de l'Uruguay*, par un chemin qui me conduisit au pueblo de

Paysandu, situé sur la rive gauche de l'Uruguay, et le premier lieu habité de la république Orientale. Le lecteur me saura gré de l'y transporter tout d'un trait.

Arrivé là, ce n'était plus le même pays. Toujours des rivières et en grand nombre; toujours des plaines, mais pas aussi uniformément plates que celles que je venais de parcourir; et, au lieu de bañados, de cañadas, d'esteros, à n'en plus finir, des terrains secs, garnis de grandes herbes et d'arbustes clair-semés, qui, quoique d'un effet agréable, ne pouvaient se comparer en rien aux riches aspects des beaux palmiers que j'avais quittés en passant d'une rive à l'autre.

Je ne pouvais d'ailleurs entrer dans un moment plus favorable. La guerre entre Buénos-Ayres et les Brésiliens, pour la possession de Montevideo, venait de finir. D. Manuel Garcia, envoyé de Buénos-Ayres, avait conclu le traité en vertu duquel les troupes de Buénos-Ayres et celles de l'empereur du Brésil devaient évacuer le territoire de la Banda orientale. Ce traité détachait entièrement la province de la république Argentine, donnait un nouveau cours à ses destinées, et en formait un État particulier, sous le nom de *Republica oriental del Uruguay.*

Tel était l'état des choses à mon arrivée à Paysandu, hameau formé d'une douzaine de *ranchos* (chaumières) épars çà et là, bâti sur l'Uruguay. Tout y était en émoi; et partout, sur toutes les routes, les cris de *viva la patria!* se mêlaient au bruit de la marche des troupes étrangères qui, en exécution du traité, commençaient déjà leur retraite. Je descendis à une *pulperia,* l'un de ces misérables cabarets où l'on ne peut guère trouver autre chose qu'un abri et de l'eau-de-vie. A mon arrivée, il s'y présentait un détachement de miliciens de la nouvelle république, vrais *gauchos*, sous un autre costume, qui avaient joint au couteau et au lazo, la carabine et le sabre. J'appris d'eux que le blocus de Montevideo étant levé et les routes toutes libres, je ne devais trouver aucun obstacle à la suite de mon voyage. Je voulais voir cette ville comme capitale, me rendre ensuite à Maldonado, le point le plus important de tous ceux qui se trouvent à l'E. de la république, et relever ainsi la côte méridionale, seule intéressante à connaître sous le rapport de la civilisation; le reste ne présentant à parcourir que de sauvages déserts. Je m'entendis avec quelques marchands que les intérêts de leur commerce conduisaient à Montevideo. Nous louâmes en commun quelques charrettes, que nous remplîmes de marchandises et de bagages, et nous nous mîmes en route, bien armés; car la fin de la guerre ne nous rassurait pas suffisamment contre la possibilité de quelques rencontres fâcheuses. Nous eûmes plusieurs arroyos à traverser jusqu'au rio Negro, la principale rivière de la république et qui la parcourt du N.-N.-E. au S.-S.-E., pour se décharger dans l'Uruguay, à Santo Domingo Soriano. Arrivés ainsi au rio Negro, nous traversâmes le rincon de *las Gallinas* (le recoin des poules) où, le 24 septembre 1825, le brave Fructuoso Rivera, à la tête de 250 combattants, vainquit 700 Brésiliens commandés par le colonel Jardin, et leur fit plus de prisonniers qu'il n'avait lui-même de soldats.

Après avoir passé le rio Negro, juste en face de son confluent dans l'Uuruguay, nous arrivâmes à Santo Domingo Soriano, l'un des plus anciens établissements de

la province, et bâti en 1566 par des Espagnols qui parvinrent à y réunir des Indiens Chanas, habitants des îles qui couvrent le fleuve dans le voisinage. Je trouvai là ce bel Uruguay, dont j'allais bientôt contempler l'embouchure, du double au moins plus large qu'au point où je l'avais traversé dans la province des Missions. Quant au pueblo, il ne présentait rien de remarquable ; et, obligés de traverser à chaque instant des arroyos, ce qui est aussi fatigant qu'ennuyeux, nous ne rencontrâmes plus aucune habitation jusqu'à *las Vacas* (les Vaches), triste hameau, formé de baraques de terre couvertes en roseaux et dont le séjour n'était guère propre à nous remettre de nos fatigues; mais une vaste mer s'étendait devant moi. J'avais sous les yeux une partie de cet immense estuaire du Rio de la Plata que forment les eaux réunies de l'Uruguay et du Parana, avec ses passes et ses bancs de sable, si redoutés des vaisseaux. Nous entrâmes ensuite dans des plaines tout à fait horizontales où se trouvaient en quantité des *espinillos* (acacias épineux) à tête arrondie, où nichaient en nombre infini des anumbis et des perruches. Leurs cris étourdissants nous poursuivirent jusqu'à la petite rivière de San Juan, à l'embouchure de laquelle, en 1526, Sébastien Gaboto construisit un petit fortin détruit, quelques années plus tard, par les Charruas, ainsi que la ville fondée postérieurement au même lieu. C'est aussi là que ce célèbre aventurier accueillit le seul homme échappé au massacre de l'infortuné Solis, dans sa seconde expédition de 1515.

Nous arrivâmes enfin à la *Colonia del Sacramento*, la première des trois cités de cette côte qui, commandant le Rio de la Plata sur toute son étendue, promettait à la république naissante une prospérité que la paix seule peut lui garantir. Fondée en 1680 par le gouverneur portugais de Rio-de-Janeiro, la colonie fut ruinée, le 7 août 1680, par le gouverneur espagnol de Buénos-Ayres; et dès lors commença entre les Portugais et les Espagnols cette longue suite de différends par suite desquels, en cent quarante-neuf années, elle a changé quatorze fois de maîtres, jusqu'au moment où, en vertu du traité de D. Manuel Garcia, elle venait enfin d'être cédée à la nouvelle république.

Au delà de la Colonia s'étendent de belles plaines ondulées et verdoyantes, du sein desquelles s'élèvent par intervalle des blocs de granit d'une hauteur et d'une étendue souvent très-considérables, dont la présence, sorte de phénomène géologique très-remarquable, semble caractériser tous les terrains de cette route jusqu'à Montevideo. Le misérable pueblo de San José ne nous présenta que des maisons couvertes en roseaux, et n'est remarquable que par la grande victoire qu'Artigas y remporta sur les Espagnols, le 28 avril 1811. Cette victoire est, avec celle de *las Piedras* remportée par le même chef sur les royalistes, le 18 mai de la même année, un peu au N. de Montevideo, l'un des avantages qui contribuèrent le plus à assurer l'indépendance des provinces du Rio de la Plata. Elle aurait pu mériter à ce guerrier la reconnaissance de ses concitoyens, si son triomphe n'eût pas été tant de fois, avant et après, souillé par le sang et le brigandage.

Au delà de ce pueblo, après avoir passé le rio de San José, qui lui donne son nom et dont les bords sont couverts de bois, nous eûmes le spectacle désagréable d'une grande quantité de squelettes de bestiaux répandus sur toute la plaine, et qui témoignaient hautement des ravages de la guerre. De 1810 à 1820, au contraire, toute la Banda orientale était couverte de bestiaux sauvages, à tel point que les voyageurs avaient souvent peine à se frayer une route au travers de leurs innombrables troupeaux; mais telle est la miraculeuse fécondité de ce sol que, malgré cette abominable tuerie, les estancias du pays en sont encore abondamment pourvues, et fournissent sans peine aux besoins de la consommation et à ceux d'un commerce qui n'a pas cessé d'être la principale ressource de la contrée.

Parvenus aux bords du rio de Santa-Lucia, assez fort pour que nous dussions le passer en pelota, nous y fîmes halte, afin de décharger nos charrettes et faire tous les préparatifs nécessaires. Je n'ai rien à dire du pauvre village de Santa Lucia, que nous traversâmes sans nous y arrêter, et qui nous conduisit aux deux petits ruisseaux appelés *Canelon-Grande*, *Canelon-Chico* (le Grand-Canal, le Petit-Canal). Non loin de ces ruisseaux s'élèvent les clochers de la ville de *Canelones*, triste, pauvre et des plus mal bâties, quoique par circonstance, lors de l'occupation de Montevideo par les Portugais, elle ait pris rang de capitale et servi de résidence au gouverneur. L'approche nous en était annoncée par des troupes innombrables de chevaux, répandues dans les campagnes. Nous étions alors à quatre-vingts lieues de las Vascas; et, quatre jours après, nous entrions dans Montevideo, après avoir traversé des plaines nues dont rien, jusqu'à l'horizon le plus reculé, ne variait la monotonie.

J'étais muni de beaucoup de lettres de recommandation pour divers négociants et autres notables de Montevideo et de Buénos-Ayres. L'effet de l'une d'elles fut de me procurer un passage par mer, aussi agréable que facile, pour Maldonado, d'où je devais revenir ensuite par terre à Montevideo, complétant ainsi ma tournée à moins de frais, et le plus commodément possible. Je remis, en conséquence, à mon retour, l'exploration détaillée de la capitale; et, en m'embarquant dans le canot qui devait me conduire à bord d'une petite goëlette de charge, j'eus occasion de voir la ville de l'ancrage et de la rade. Elle se développe sur un petit promontoire, et ses maisons blanches d'un seul étage, en amphithéâtre, entremêlées d'arbres et de jardins, présentent, à distance, avec leurs toits en terrasses, un coup d'œil assez pittoresque.

Après une traversée qui ne présenta rien de remarquable, le troisième jour nous mouillons dans la rade de Maldonado, entre l'île Gorriti et la terre, où les petits navires sont à l'abri, tandis que les grands mouillent en dehors. Assise sur un terrain uni et sablonneux, Maldonado s'étend au front d'une colline de 250 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ses principaux bâtiments forment une belle place sur le côté nord de laquelle se trouve une auberge considérable, et, du côté du sud, une église non encore achevée lorsque j'ai vu la ville, mais qui

promettait d'être magnifique. Ces maisons ordinaires occupent le reste de la place; et toutes les rues adjacentes sont tirées au cordeau, mais n'ont rien de bien remarquable.

Maldonado, considérée sous le point de vue pittoresque, paraît moins se distinguer par elle-même que par ses environs, présentant, à côté de collines de granit chargées de terre végétale, des campagnes couvertes de blés qui, dans la saison, récompensent les soins du cultivateur par une récolte littéralement décuple de la semence. On cite, comme digne surtout de l'attention du voyageur, la fameuse montagne dite le Pain de Sucre (*Pan de Azúcar*), située à une assez grande distance à l'O. de la ville, et dans le voisinage de laquelle coule un petit ruisseau auquel on a conservé le nom de Solis, parce qu'en 1515 les rives en furent trempées du sang de cet infortuné voyageur, à qui l'Europe est redevable de la découverte du grand fleuve appelé depuis le Rio de la Plata. Maldonado, dont les fondements furent jetés vers 1724, ne reçut le titre de ville qu'en 1786; elle a beaucoup souffert, tant de ses guerres continuelles avec le Portugal et l'Espagne, que des divisions intestines auxquelles elle a été en proie, presque sans aucun relâche, depuis son origine. Sa principale ressource paraît avoir consisté toujours dans son commerce en cuirs de bœufs et en peaux de loups marins, que lui fournit en quantité l'île *de los Lobos*, située en dehors de la baie.

Je songeai bientôt à retourner à Montevideo; mais j'épargnerai à mon lecteur, déjà fatigué de me suivre dans ces plaines, le récit détaillé de cette dernière course, qui me ramenant à un point central, le seul peut-être, et bien certainement, de toute cette côte, le plus digne de son attention. Je me borne à dire que, dans la route de Maldonado à Montevideo, on franchit d'abord le seul terrain élevé du voisinage, faisant partie de la crête qui, sous le nom de Grande Cuchilla, forme l'un des principaux arcs-boutants de la table rase de ces contrées. L'extrémité méridionale en est la *Punta Negra* (la Pointe-Noire), présentant, au-dessus de l'eau, un front de trois cent cinquante pieds d'élévation perpendiculaire, et terminé par trois sommets séparés, qui le distinguent de tous les autres points de l'estuaire. Du côté de l'E., ses dentelures se voient de près de deux lieues. De l'E. à l'O., elle projette diverses branches qui divisent les eaux nées dans ces parties hautes, quoique inférieure en élévation à la crête même. En abandonnant ces hauteurs, le voyageur entre dans une plaine entrecoupée de petits cours d'eau, mais sans bois. La route tourne autour de la baie de Santa Rosa, dangereuse pour les vaisseaux, quand le vent souffle du S.-E., en y précipitant la masse des eaux de l'Océan. A mesure qu'on approche de Montevideo, la montagne qui lui donne son nom et qui est constamment en vue, domine tout le paysage, isolée, sans contre-forts, indépendante de toute crête, espèce de garde avancée de la grande Plata, et qu'on peut regarder comme une position militaire de la première importance.

Montevideo, capitale de l'État Oriental, qui, d'abord, a porté le nom de *San Felipe*, est bâtie sur une petite colline basse de roche primitive, entourée de

murailles et de fossés; la mer la baigne de tous les côtés, excepté celui de la terre. Cette ville compte aujourd'hui environ 15,000 habitants. Sa population, avant la guerre, était de 26,000 âmes. Montevideo fait un grand commerce, dont le principal débouché a toujours été Buenos-Ayres, qui en est distant de quarante lieues seulement; aussi quand j'arrivai, les magasins de tous les négociants de la ville étaient-ils encore encombrés, par suite de l'interruption des relations avec cette dernière cité depuis le commencement de la guerre.

Les habitants de Montevideo doivent à leurs fréquentes communications avec les étrangers des habitudes pleines d'aisance et de politesse. Leurs femmes, spirituelles et vives, ont quelquefois un air de fierté qui les a fait accuser, par quelques voyageurs, d'une affectation dans les manières qu'elles se font bientôt pardonner par la grâce réelle avec laquelle elles accueillent les étrangers.

Le climat de Montevideo est humide. Le temps dans les mois d'hiver est parfois mauvais, et le froid généralement vif. En été, la sérénité de l'air est fréquemment troublée par des tonnerres épouvantables, précédés de terribles éclairs, qui souvent causent des avaries aux navires, et que suivent des pluies quelquefois assez fortes pour détruire les moissons. La chaleur y est très-incommode, et les moustiques, dont les appartements sont alors remplis, en augmentent encore la fatigue, surtout pour les personnes non acclimatées.

Les environs de Montevideo sont agréablement variés de petites collines et de longues vallées qu'arrosent de jolis petits ruisseaux ; mais il est rare que la culture vienne animer le paysage. On ne voit guère d'enclos que ceux des jardins des principaux marchands, et presque nulle part on ne voit de bois.

Là s'arrête ce que j'ai à dire de Montevideo. Je pris congé de la république orientale de l'Uruguay, en faisant des vœux pour sa future prospérité ; je partis et m'embarquai sur le paquebot, afin de me rendre à Buenos-Ayres, où, grâce à la prudence d'un pilote habile, j'arrivai sain et sauf après avoir franchi les bancs nombreux et les écueils de toute espèce qui obstruent en grande partie l'estuaire du rio de la Plata.

CHAPITRE XXIX

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — PROVINCE DE BUENOS-AYRES.

L'Amérique du Sud espagnole a deux centres, deux foyers, d'où la civilisation est appelée à se répandre un jour sur toute sa surface, l'un sur le rivage du Grand-Océan, Lima, que je décrirai dans mes courses au sein de l'antique empire des Incas ; l'autre sur le littoral de l'Océan-Atlantique, Buenos-Ayres. que je vais décrire après avoir fait part au lecteur de mes principales observations sur le grand cours d'eau qu'elle domine ; car le lecteur ne me pardonnerait pas de me taire sur le Rio de la Plata, après lui avoir parlé de l'Orénoque et de l'Amazone,

MATADERO, BOUCHERIE PUBLIQUE.

qui l'égalent peut-être sous quelques rapports, mais qui ne le surpassent sous aucun.

J'étais arrivé sans accident à Buenos-Ayres; mais ce n'avait pas été sans éprouver plus d'une fois des craintes. J'avais, dans une première navigation, parcouru de Montevideo à Maldonado, et je venais tout récemment de traverser, dans un autre sens, l'immense estuaire de la Plata, formé des eaux du Parana et du Paraguay réunis, en y joignant celles de leurs innombrables affluents, depuis leur source jusqu'à leur embouchure, estuaire dont l'étendue n'a point de pareille dans le monde, puisqu'à son ouverture il a plus de cinquante lieues de largeur. Les rives des deux côtés en sont très-basses, surtout vers le S.; et celles du côté du N. quoique, de temps à autre, plus hardies et bordées de rochers, ne sont jamais faciles à distinguer d'un peu loin. La passe de l'île de *los Lobos,* que j'avais vue un peu au S. O. de Maldonado, celle de l'île de Flores, à l'O. de Montevideo; les rocs dont elle est semée dans toute son étendue, ses bas-fonds et ses bancs de sable enfin, entre lesquels on distingue surtout le *banc des Anglais,* le banc de *Ortiz,* le banc *Indio,* presque en face de Montevideo sur la côte de Buenos-Ayres, ne sont pas les seuls obstacles qu'y éprouvent les navigateurs. Peut-être ont-ils plus à redouter encore, dans ces parages, les vents de S.-O. si impétueux, appelés *pamperos,* qui, balayant par intervalles les vastes plaines des Pampas, d'où ils tirent leur nom, se précipitent sur la Plata avec une violence que ne vient arrêter le voisinage d'aucune terre. Les marins en redoutent la fureur, qui se calme rarement avant d'avoir fait beaucoup de mal aux vaisseaux, et se fait quelquefois sentir au loin sur l'Océan. En conséquence de ces divers dangers, les vaisseaux qui remontent la rivière sont dans l'habitude de jeter l'ancre dans tous les endroits où ils arrivent, et, quelque temps qu'il fasse, ils doivent n'avancer qu'avec les plus grandes précautions.

C'est sur la côte méridionale du Rio de la Plata, à plus de soixante-six lieues de son embouchure, que Buenos-Ayres est bâtie, sur une côte élevée au-dessus de la rivière de quinze à vingt pieds, niveau général du pays derrière elle. Sur le bord du fleuve, au midi de la ville, cette côte s'abaisse rapidement, laissant entre elle et l'eau un marais dont la largeur varie beaucoup. Le port de Buenos-Ayres, situé en face de la ville même, est divisé en deux parties, l'une appelée les Balises (*Balisas*), et l'autre l'*Amarado.* Aux Balises (port intérieur), l'ancrage est mauvais, il arrive souvent aux navires d'y faire quille, et l'on n'y peut décharger les petites embarcations. C'est toujours, au reste, près de la côte où se trouve un môle sur lequel la douan · a établi un poste, que débarquent les voyageurs; mais l'eau est souvent si basse, que les canots peuvent rarement approcher de la terre; et il y a toujours là un grand nombre de charrettes chargées de voiturer les arrivants à la rive. Quelquefois ces charrettes doivent s'avancer assez loin; car, lorsque les vents soufflent du N. ou du N.-O., l'eau est refoulée de son lit, au point que, souvent, on a pu faire à cheval jusqu'à trois lieues et plus, à partir de la côte. Un vent d'E., s'il est violent, produit un effet tout contraire,

en élevant les eaux à Buenos-Ayres; de sorte que, dans les gros temps, l'eau monte jusqu'au pied des maisons bâties sur la promenade.

Je ne fus pas moins surpris que beaucoup d'autres ont pu l'être avant moi du singulier mode de débarquement usité dans le pays, en voyant arriver à une distance assez considérable de la rive, auprès du canot qui nous avait amenés, les légères charrettes qui venaient nous prendre, avec leurs grandes roues et leurs deux chevaux, dont l'un était monté par un gaucho à l'air farouche. Le peu de solidité de ces charrettes, construites en roseaux et ouvertes par derrière, vous laissent exposé à être mouillé, avant d'arriver au rivage. Ainsi traîné lentement à travers les eaux sur la côte, l'arrivant ressemble bien plus à un criminel qui va sortir de ce monde qu'à un voyageur qui entre dans une grande capitale. Moins difficile ou de meilleure humeur, la cérémonie ne me parut pas avoir un caractère aussi lugubre, et je pris tout simplement possession du pays, en me faisant indiquer, tout de suite, dans la *calle de la Vitoria*, la maison d'un riche négociant pour qui j'avais des lettres d'un de ses correspondants de Corrientes.

Dire en détail comment je fus reçu de D. José Garcia, serait chose assez indifférente pour le lecteur. Ce digne *porteño* (surnom par lequel, dans le pays, on distingue particulièrement les habitants de Buénos-Ayres) me présenta sur-le-champ à sa femme et à sa famille, composée d'un fils d'environ vingt-cinq ans, officier dans le régiment des *colorados* ou des *rouges*, et de deux charmantes filles, dont l'aînée avait dix-huit ans et l'autre seize. On m'interrogea sur ce que je voulais voir; on s'intéressa beaucoup à mes recherches, et on se promit bien de m'y aider dans le pays. Dès le lendemain, le jeune officier s'était emparé de moi, et j'avais, avec lui, commencé mes promenades dans la ville, que j'ai explorée le plus souvent en sa compagnie.

Buenos-Ayres, avant l'époque où elle est devenue la résidence d'un vice-roi, passait pour la quatrième ville de l'Amérique du Sud; mais, depuis cette époque, elle le cède à peine à la ville même de Lima. Elle est régulièrement bâtie, et présente la forme d'un carré de trois quarts de lieue de long et d'une demi-lieue de large, divisé en un certain nombre de *cuadras* (carrés ou pâtés de maisons) séparés les uns des autres par de larges *calles* (rues). Ces rues sont droites et larges. Les deux principales sont celle de la Victoire, qui a reçu ce nom depuis la révolution, et celle de la Sainte-Trinité. La première des deux, qui traverse presque toute la ville, est habitée par la plus haute classe. Les maisons y sont bien bâties et construites en briques, blanchies avec soin, avec des cours spacieuses (*patios*), quelquefois pavées en marbre blanc et noir, et sur lesquelles on étend des voiles, pour les préserver des feux d'un soleil trop ardent. Les fenêtres sont défendues par un grillage de fer, qui leur donne un peu l'air de prisons. La plupart ont des balcons fermés par des jalousies, et sur lesquels on cultive des fleurs dont les parfums charment l'odorat, et dont l'éclat réjouit la vue, comme les œillets transplantés d'Europe, mais qui dans les nombreux jardins qui l'entourent, prennent à

Buenos-Ayres un acroissement miraculeux. Chaque jardin est arrosé par l'eau qu'on y apporte de la Plata, et dont on recueille une certaine quantité dans un réservoir dont chaque grand jardin est pourvu. Il faut ajouter, pour être vrai, que je décris ici le beau quartier de Buenos-Ayres; car le reste de la ville et les faubourgs, habités surtout par les métis et par les nègres, ont l'air très-sales et très-misérables.

La population totale de Buenos-Ayres est actuellement estimée à 60,000 âmes, sur lesquelles on peut porter à 3,000 le nombre des Espagnols de pur sang. Il faut observer que je ne parle ici que des indigènes, car s'il fallait tenir compte des étrangers, évalués à environ 30,000, on obtiendrait un total d'au moins 90,000 habitants.

La salubrité du climat de Buenos-Ayres, si bien indiquée par le nom même de la ville, est passée en proverbe. Située entre le 34e et 35e deg. de lat. S., Buenos-Ayres jouit d'une température qui ressemble beaucoup à celle des contrées méridionales de l'Europe. Dans un hiver ordinaire, l'eau gèle légèrement durant trois ou quatre jours; et si le phénomène se manifeste un peu plus longtemps, l'hiver passe pour dur. Dans toutes les saisons, mais particulièrement en été, il y a de fréquentes averses, accompagnées d'orages. Les éclats du tonnerre se succèdent presque sans interruption, et le ciel paraît en feu. On conserve la mémoire d'un de ces orages, qui éclata le 20 janvier 1793, et pendant lequel la foudre tomba trente-sept fois sur Buenos-Ayres, et tua dix-neuf personnes.

Il y a dans les rues plus de vie et de mouvement que dans aucune autre ville de l'Amérique méridionale. De nombreuses charrettes grossièrement construites, guidées par des demi-sauvages presque aussi brutaux que les animaux qu'ils conduisent; des commissionnaires nègres, mulâtres, indiens, chargés de ballots et de caisses; des dames en élégantes voitures anglaises ou françaises, traînées par des chevaux du pays, petits, mais vigoureux; d'autres cheminant à pied pour faire leurs emplettes ou rendre des visites; des prêtres et des moines, des marchands et des militaires, tous paraissant fort affairés; sans parler de l'éternel tintement des cloches (les églises sont toujours ouvertes à Buénos-Ayres), si insupportable pour des oreilles encore peu faites à cette harmonie; tout ce mouvement, tout ce bruit donne à la ville une physionomie particulière, et un certain air de grande cité qui ne laissait pas d'avoir son prix pour un Parisien tout récemment sorti des lagunes du Paraguay et de Corrientes.

Mon guide me conduisit d'abord à la douane, où j'avais à reconnaître et à réclamer mes effets, qui, suivant l'usage, y avaient été déposés pendant que j'entrais moi-même en ville du côté opposé. Ce bâtiment, qui ne se recommande guère que par sa situation au bord de la rivière, est, sous ce rapport, parfaitement approprié à son usage. De là, je devais aller me mettre en règle avec la police, dont les bureaux sont sur la grande place; mais, en nous y rendant, mon ami Lorenzo, fils de mon hôte, voulut me mener voir le fort (*el fuerte*), situé sur le bord de l'eau. En qualité de militaire, il était là dans son élément; mais comme d'ail-

leurs il ne manquait pas d'instruction, je recueillis de sa bouche, dans nos courses diverses, une foule de particularités précieuses sur l'objet actuel de ma curiosité.

« Voici, me dit-il, notre forteresse. Elle présente la forme d'un carré parfait garni d'ouvrages à chacun de ses quatre angles, entouré d'un fossé sans eau sur trois de ses faces. Le fort est bien armé et commande l'ancrage des balises; mais avec un peu d'adresse, en supposant qu'il y eût assez d'eau, une flotte ennemie pourrait faire beaucoup de mal à la ville, sans être fort incommodée par le feu de la forteresse. Il est vrai qu'une attaque est peu à craindre du côté de la rivière, défendue par les obstacles naturels que les bancs de sable et les bas-fonds de la Plata opposeront toujours à une surprise par mer. La garnison ordinaire en est très-faible; et, au besoin, trois mille hommes de milice des provinces sont toujours prêts à se joindre aux troupes réglées. Il sert de résidence au président de la république, et les bureaux du gouvernement sont dans son enceinte. Mais dirigeons-nous vers le S., et rendons-nous sur la *Plaza* (la grande place), qu'ornent deux de nos principaux monuments. »

La grande place, de la forme d'un carré parfait, est en face du port. « Quel est, lui dis-je, ce long bâtiment de construction moresque, occupant tout le côté oriental de la place, avec ses arcades surmontées d'une galerie ornée de vases gigantesques et sur le milieu desquelles s'ouvre une espèce d'arc de triomphe? — C'est la *Recoba*, notre Palais-Royal, garnie de boutiques de chaque côté. En face est le *Cabildo*, maison de ville sous les Espagnols, et maintenant prison et siége du pouvoir judiciaire. Il est orné de portiques, aussi construit dans le goût moresque, et vous y remarquez, indépendamment de son double rang d'arcades et de la tour carrée qui le domine, un balcon en fer du haut duquel les officiers municipaux haranguaient autrefois les citoyens dans les occasions solennelles; enfin vous voyez, au milieu d'assez belles maisons particulières, une partie de notre église cathédrale. — Et quel est cet obélisque quadrangulaire qui s'élève au milieu de la place, entouré d'une grille que soutiennent douze pilastres surmontés chacun d'une boule? — Ce monument, qui peut avoir trente pieds de haut, dit Lorenzo, n'est certes pas très-remarquable sous le rapport de l'art; mais vous allez reconnaître à quel titre il est précieux à tous les amis de la liberté. » Nous approchâmes, et j'y lus une inscription commémorative de la grande journée du 9 juillet 1816, dans laquelle les représentants des provinces unies du Rio de la Plata proclamèrent leur indépendance. Un chœur de jeunes garçons vient chaque année, le jour anniversaire de cet événement, chanter au pied de cet obélisque l'hymne patriotique du pays composé par D. Vicente Lopez. Cette fête se célèbre aussi par des jeux, des illuminations, des danses, des fanfares, au milieu de la foule empressée des nationaux et des étrangers accourus de tous les points pour y prendre part.

Je passais très-bien mon temps chez mon hôte. Je me promenais toute la journée, tantôt seul, tantôt avec son fils Lorenzo, et chaque soir nous retrouvait en famille auprès des dames, dans le salon où se réunissait beaucoup de monde,

car D. José Garcias était fort répandu. Dès le soir de ma première excursion, j'avais trouvé, en rentrant, toutes les dames assises sur le balcon. La tertulia, à laquelle j'étais invitée, était très-nombreuse et des plus brillantes. Un essaim de femmes toutes plus jeunes et plus jolies les unes que les autres, et luttant de fraîcheur et d'élégance, se pressaient dans un salon orné de glaces, de fraîches tentures, de riches tapis, de meubles brillants, et où figurait un magnifique piano, meuble aujourd'hui devenu indispensable dans une maison un peu bien montée.

Les deux filles de mon patron n'étaient pas des moins remarquables parmi tant de beautés rivales; mais plus de mantilles, plus de basquines andalouses. Les costumes sont surtout français pour l'un comme pour l'autre sexe. Un ornement tout spécial distinguera néanmoins toujours une Porteña de toutes les femmes du reste du monde; un ornement auquel elle tient autant et presque plus qu'à la vie. Cet ornement, c'est un peigne immense, dessinant, sur sa tête, un grand éventail convexe, plus ou moins riche suivant son rang et sa fortune, mais qui la suit invariablement partout. Les dames de Buenos-Ayres paraissent aimer beaucoup, dans leurs ajustements, l'éclat et la variété des couleurs : la plupart sont bien, et beaucoup d'entre elles sont des beautés exquises. Leur teint est ordinairement de la plus éclatante blancheur, contrastant avec l'ébène de leur belle chevelure. Leur nez est aquilin. Leur sourire plein de douceur, leurs grands yeux noirs, qui rendent si justement célèbres les dames espagnoles, ont une expression qu'on ne retrouve pas souvent dans les climats septentrionaux. Elles se distinguent, enfin, par la grâce et la majesté de leur port, dansant et marchant toujours bien, sans y mettre jamais la plus légère teinte d'affectation.

La société, en général, est agréable à Buenos-Ayres. Quand on a été convenablement présenté dans une maison, on peut y venir à toute heure; mais les heures du soir ou celles de la tertulia sont celles de la bonne compagnie. A toute heure, ai-je dit; et ceci me rappelle qu'en décrivant le mouvement général de la ville, je devais tenir compte d'une observation qui n'aura échappé sans doute à aucun voyageur un peu attentif; c'est qu'à Buenos-Ayres, comme dans beaucoup d'autres villes des pays chauds, et même du midi de l'Europe, il y a trois époques de la journée où la cité prend une physionomie toute différente; très-vivante depuis le lever du soleil, où les marchés, les rues, les places, les boutiques, les quais, sont couverts ou remplis jusqu'à deux heures; presque morte de deux heures à cinq, pendant la *siesta*, durant laquelle les affaires sont suspendues, les places désertes, les portes fermées; et, de cinq heures à la nuit, plus ou moins tard, suivant les saisons, sortant de sa léthargie pour reprendre son activité de la matinée, mais avec un autre caractère, car ce n'est plus autant l'activité commerciale, c'est celle des visites, des emplettes, des plaisirs. C'est l'heure de la promenade sur l'*Alameda*, ou *allée de peupliers;* l'Alameda, qui sert aussi de débarcadère, et que continue le *Bajo*. Le Bajo est le lieu le plus agréable de la ville, par la fraîcheur et la pureté de l'air qu'on y respire, et par la variété des

objets qui s'y présentent sur la rade, où la vue s'étend au loin; rendez-vous presque obligé de tous les promeneurs nationaux ou étrangers, qui s'y pressent à pied, en voiture ou à cheval, luttant, hommes et femmes, d'adresse, de grâces, de coquetterie. C'est vraiment un spectacle des plus originaux; et je ne sache guère que les beaux jours du *Corso* de Rome et de Naples, de *Hyde-Park* à Londres ou des *Champs-Élysées* de Paris, pour offrir plus de variété, plus de mouvement et plus de charme.

Un point d'où Buenos-Ayres se présente avec avantage, est celui qu'on appelle la *Plaza de Toros*, qui permet d'en embrasser toute la largeur depuis la rivière jusqu'à son extrémité la plus reculée vers le nord. Il est facile de juger de là du caractère général des bâtiments de la ville, contrastant entre eux par la couleur blanche ou rougeâtre qui les distingue, suivant qu'ils sont en pierres blanchies ou en briques laissées à leur teinte naturelle, qui, se mêlant au petit nombre d'arbres plantés de distance en distance dans l'intérieur ou au pourtour de la ville, sont d'un effet très-original. Cette place est située à l'extrémité septentrionale de la ville, et se développe sous la forme d'une large arène, où les troupes font la parade et ont une caserne. Il s'y élevait autrefois un amphithéâtre où l'on donnait en été, tous les samedis et les jours de fête, des combats de taureaux, comme ceux d'Espagne, et le gouvernement tirait un profit considérable de l'exploitation de ces jeux barbares. Le général Rondeau a honoré son directorat, en ordonnant la démolition de l'amphitéâtre. Ces jeux ne sont pas pourtant tout à fait abolis, tant est puissante la force des habitudes nationales! mais ils n'ont plus lieu que dans des amphithéâtres provisoires construits en planches et toujours à *Barracas*, village des environs. Les combats de coqs font aussi fureur à Buenos-Ayres, comme dans le reste de l'Amérique. A la porte de tous les individus appartenant aux classes les plus pauvres, on voit toujours un coq de combat attaché par la patte.

C'est par la Plaza de Toros qu'en 1807 une partie des troupes de l'expédition anglaise pénétra dans la ville, après en avoir forcé l'entrée du côté de la campagne; mais, en y arrivant, le général Whitelock trouva l'amphithéâtre et toutes les maisons environnantes changées en autant de forteresses, dont il ne put faire taire le feu qu'à la nuit, après avoir établi, dans l'amphithéâtre même, son quartier général, où fut signée, avec Liniers, la honteuse convention qui enleva la ville aux Anglais.

Un des édifices les plus remarquables de Buenos-Ayres est la cathédrale, qui se trouve au nord de la place de la Victoire; mais la guerre avec le Brésil a contraint d'interrompre les travaux de la façade, qui formera un portique à colonnes du plus bel effet. Le monument a été commencé, par ordre de Rivadavia, sous la direction d'un architecte français. L'intérieur en est simple; on y voit un autel d'une construction élégante, remarquable par ses ornements, et qui, placé au milieu de la nef, est éclairé par les jours ménagés dans une belle coupole; la concavité de ce dôme est divisée en compartiments ornés de fresques qui repré-

sentent, ainsi que les peintures du chœur, les actes des apôtres, sujets des mieux appropriés à la conversion des Indiens.

Il faut indiquer aussi, parmi les autres églises, celle de la Merced et celle de San Francisco, qui sont de beaux bâtiments, avec des coupoles et des clochers élevés dans le même style que ceux de la cathédrale. L'église de San Francisco est magnifiquement ornée, enrichie de deux tours peintes et vernissées et d'un dôme tout récemment restauré. On y voit un tableau de la Cène, exécuté par un artiste du pays, l'un des Indiens des Réductions, et qui passe pour un chef-d'œuvre. Il est exécuté en plumes dont la couleur imite la sculpture et la peinture, par le seul artifice avec lequel elles sont rapprochées et jointes ensemble.

Parmi les établissements d'un autre genre qui vous rappellent, plus ou moins, le nom de Rivadavia, leur fondateur ou leur appui, il faut distinguer l'Université, l'École normale et quelques institutions particulières. A quelque distance de la place de la Victoire, se trouve aussi un vaste bâtiment, sans contredit l'un des plus remarquables de Buenos-Ayres, sous le rapport architectonique. Il comprend, dans sa vaste enceinte, l'ancien collége des jésuites avec leur église, la salle de la Chambre des représentants, qui est petite, mais bien appropriée à son usage, et la bibliothèque publique, qui occupe cinq ou six salles et contient environ vingt mille volumes, la plupart rares et précieux. Le noyau de cette collection est dû à la munificence d'un moine ; mais elle s'est successivement enrichie des livres qui appartenaient aux jésuites, de ceux qu'on a recueillis dans les divers monastères, à l'époque de leur suppression, et des donations faites par des particuliers. Cette bibliothèque contient des ouvrages sur tous les sujets et dans toutes les langues des nations civilisées de l'Europe.

Mes études sur Buenos-Ayres touchaient à leur fin avec le temps que j'y avais destiné, et je les clos par une réflexion générale qui servit de texte à ma dernière conversation avec mon digne hôte D. José, la veille même de mon départ pour la Patagonie, réflexion que me suggérait tout naturellement l'aspect des lieux. « J'ai remarqué, lui disais-je, que vous adoptez promptement les innovations utiles qui viennent d'Europe, et qu'elles sont généralement vulgaires chez vous, bien avant même que notre esprit de routine les ait popularisées à leur berceau. — C'est l'effet de notre révolution, me répondit D. José. Nous sommes neufs encore pour des jouissances que nos tyrans s'étaient exclusivement réservées, et nous les accueillons avec avidité, comme l'enfant qui se jette sur les joujoux dont on l'a privé, sauf à les briser lui-même, une heure après, afin d'en avoir d'autres; car nous sommes un peu enfants, nous autres Porteños; mais le temps pourra nous mûrir; et il s'est déjà opéré bien des changements dans notre état social, malgré les entraves apportées à son amélioration. La liberté d'agir et de penser qui, précédant la révolution, devait l'amener et en garantir les résultats; la liberté du commerce, qui a forcé les naturels à mettre en œuvre leur activité et leur intelligence; les scènes de la guerre et de la politique accumulées depuis les dernières années sur un même point, toutes ces causes réunies ont eu pour effet

nécessaire de réveiller le génie national, si longtemps endormi. Je n'en doute pas, c'est à la trop courte administration de Rivadavia, de 1820 à 1827, que notre civilisation a dû surtout les immenses progrès qu'elle a faits dans cet intervalle. L'esprit d'amélioration se remarque partout. Ceux même qui sont le plus fortement prévenus contre la révolution ne peuvent s'empêcher de reconnaître que nous avons fait des progrès, et vous l'avez observé vous-même. Nos habitudes, notre ton, notre manière de vivre, se sont améliorés par suite de la libre introduction des coutumes étrangères, surtout de celles de la France, de l'Amérique du Nord et de l'Angleterre. En dépit même d'anciens souvenirs, tout nous détache de la mère-patrie, qui ne s'est montrée pour nous qu'une marâtre. Il s'est établi de fortes préventions contre tout ce qui est espagnol.

Ces réflexions d'un homme aussi impartial qu'éclairé résumaient pour moi l'état politique et moral de la république Argentine. Jointes à mes observations personnelles sur son aspect physique et sur son régime administratif, elles complétaient assez l'idée que je voulais m'en faire, pour que je crusse pouvoir poursuivre mon voyage dans le Sud, qui me restait à voir. Mes préparatifs étaient faits depuis longtemps. Je devais m'embarquer sur *la Juanita*, navire de D. José, qui allait au Carmen prendre du sel pour Buénos-Ayres, à l'effet d'en alimenter les saladeros; il me serait facile, après avoir exploré les environs, de revenir par terre du Carmen à la capitale. Je n'avais plus qu'à faire mes adieux à mon hôte et à sa famille, sans renoncer à l'espérance de les revoir. Le lendemain matin, de très-bonne heure, j'étais sous voile, et je faisais route pour la Patagonie.

CHAPITRE XXX

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — PATAGONIE.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde dont on ait plus parlé et qui soit moins connu que la Patagonie; elle est regardée, depuis plus de deux siècles et demi, comme la patrie d'un peuple de géants qui n'a jamais existé que dans l'imagination des premiers voyageurs, trop bien secondée, dans ses rêves, par la crédulité des uns, par l'ignorance des autres.

Quelque vagues et incertaines que soient les connaissances géographiques sur les côtes de ce pays, celles qu'on a sur son intérieur le sont plus encore. Le premier voyage par terre date du commencement du XVIIe siècle, sans qu'on puisse en indiquer la date précise. On l'attribue à Saavedra, gouverneur du Paraguay, qui, après avoir conquis le Patana et découvert le Chaco, aurait pénétré par terre jusqu'au détroit de Magellan; pris par les Indiens avec ses compagnons, puis miraculeusement soustrait à leur joug, il serait retourné dans le pays, et, dans son second voyage, aurait affranchi ses premiers compagnons de captivité. Cette expédition, que l'absence de tous détails rend déjà suspecte, est entachée

d'un caractère romanesque qui ne permet guère d'y ajouter foi ; mais on en peut toujours conclure que Saavedra est le premier Espagnol qui ait traversé la contrée. Concurremment à ce récit, on trouve, vers novembre de 1703, la continuation d'une mission fondée à *Nuestra-Señora de Nahuelhuani y de la Laguna*, chez les Puelches et les Poyas, vis-à-vis l'île de Chiloé. Le fondateur de cette mission avait été un P. Nicolas Mascardi ; mais c'est tout ce qu'en dit l'histoire. Plus tard, D. Bazilio Villarino remonta deux fois le Rio Negro de son embouchure à sa source, et périt assassiné par les Indiens. On ne trouve plus ensuite que les explorations partielles de D. Justo Molina en 1805, et de Luis de la Cruz en 1806 ; mais on peut, au moins en partie, suppléer au silence de l'histoire par le travail du P. Falconer, qui a pour lui le préjugé d'un long séjour dans le pays.

Tel était l'état de mes connaissances sur la Patagonie et l'idée théorique que je m'en étais faite par mes lectures, au moment où je m'embarquai pour la visiter. C'était à la fin du mois d'août 1829, et, poussés par un vent favorable, nous sortîmes bientôt de l'estuaire de la Plata, en voyant passer successivement devant nous le village de los Quilmes, l'enseñada de Barragan, la pointe de l'Indien, celle de las Piedras, et enfin le cap San Antonio, que quelques géographes regardent comme la pointe méridionale de l'embouchure du Rio de la Plata. Ce cap est de forme arrondie, et, dans son voisinage se trouvent *las arenas gordas* (les bancs épais), redoutés des bâtiments. Sur cette côte sont de petits lacs salés, marécageux, peuplés de jaguars ; puis, derrière, trois rangs de dunes au delà desquelles s'étend un pays fertile qui nourrissait beaucoup de chevaux sauvages et qui s'appelle le *Rincon de Tuyu* (le recoin de la fange ou de la terre glaise), en raison de la nature du sol de la contrée adjacente.

Jusqu'alors nous avions longé la côte ; mais, à partir de là, nous gagnâmes la pleine mer, et je ne sus plus du pays, jusqu'à ma destination, que ce que j'en appris par mes compagnons de voyage, qui y avaient atterri plus d'une fois. Ainsi, un peu au S. d'el Mar Chiquito, se trouve ce qu'on appelle le *Pays du Diable*, appellation qui n'annonce rien de bien satisfaisant pour la localité ; puis viennent les *cerros de los Lobos* ou collines des Loups-Marins, ainsi nommées du grand nombre d'animaux de cette espèce qui s'y trouvent. Nous passâmes devant la Baie-Blanche, devant l'embouchure du Colorado, devant la baie de San Blas, que je devais visiter plus tard ; enfin nous entrâmes dans le Rio Negro, où nous eûmes à affronter cette barre si redoutée de tous les marins. Nous remontâmes la rivière, et nous finîmes par jeter l'ancre devant le Carmen, non sans avoir couru le risque de faire côte, ce qui était arrivé dernièrement à plusieurs navires, mais ce qui nous fut épargné, grâce à l'habileté de notre pilote et au changement inattendu du vent, qui nous poussait beaucoup plus vite que nous ne l'aurions voulu. Je fus bientôt installé dans le fort ; il devenait pour moi un nouveau centre d'observations, et je me proposais de pousser de là diverses reconnaissances par mer ou par terre, dans toutes les directions, pour vérifier par moi-même, autant que possible, les faits que je ne connaissais encore que par les livres et par la con-

versation. C'est ainsi que, vers le S., profitant de la navigation de quelques pêcheurs de loups marins qui, tous les ans, parcourent cette côte, je m'avançai jusqu'au port Saint-Julien, passant par tous les points intermédiaires, depuis le Cap-Blanc, terre fort élevée et entièrement rase. Ce port, au reste, a été le dernier terme de mes courses personnelles vers le Midi, faute d'occasion pour aller plus loin ; mais heureusement que le voyage des vaisseaux anglais *l'Adventure* et *le Beagle*, chargés, en 1826 et 1827, de l'exploration du détroit de Magellan, va suppléer à mon silence.

Ces vaisseaux, partis à cet effet de Maldonado, avaient fait toutes voiles de cette ville pour la côte de Patagonie, où ils n'atterrirent que le 28 novembre 1826, au port Sainte-Hélène. Il y a là un bon ancrage pour plusieurs bâtiments ; mais il est exposé à une forte houle, et les vaisseaux y éprouvèrent une mer terrible qui faillit les jeter sur des rochers dont ils n'étaient éloignés que d'une encâblure. Le pays environnant est d'une stérilité effrayante : on n'y saurait voir la moindre trace de végétation ; un chaos universel semble y régner, et l'on n'entend sur la terre que les cris des poules d'eau, et le mugissement des vagues sur les noirs rochers qui bordent la côte, tellement déserte et dépouillée, qu'un bâtiment naufragé n'y trouverait aucune ressource. Quelques autruches, des chats-huants, des busards et diverses espèces d'oiseaux de mer partagent avec eux ce triste empire.

Je laisserai maintenant presque toujours parler l'auteur, en ne m'arrêtant toutefois qu'aux parties de son récit qui pourront être d'un intérêt général, comme tableau des mœurs et des lieux.

« Nous remîmes à la voile le 4 décembre. La première terre où nous ancrâmes fut le cap Beau-Temps, où, malgré son nom, nous éprouvâmes de forts coups de vent du S.-O. Cette terre n'est pas aussi montagneuse que le port Sainte-Hélène ; mais, de la mer, elle présente un aspect aussi triste et aussi désert.

On voyait, répandus dans les plaines éloignées, d'innombrables troupeaux de guanacos. Les aigles bruns, surpris à l'aspect de l'homme, planaient, en tournoyant, sur nos têtes et semblaient prêts à fondre sur nous. Dans tout le pays, pas la moindre trace d'un être humain. Cette partie de la côte de la Patagonie, du port Sainte-Hélène au cap des Vierges, offre le même aspect sauvage ; dans l'espace de mille milles, on ne verrait pas un arbre ou un buisson ; et toute la côte, à l'entrée septentrionale du détroit de Magellan, présente le même caractère. »

Le passage de ce qu'on nomme le premier Goulet, la partie la plus resserrée du détroit, puisque la Terre de Feu et la côte de la Patagonie ne sont éloignées là, l'une de l'autre, que de quatre ou cinq milles au plus, est aussi l'un des points les plus difficiles de cette navigation. Cette terre est assez élevée ; mais elle n'a rien de pittoresque. Les guanacos sont là très-sauvages et s'enfuyaient dès qu'ils voyaient les vaisseaux près de la rive.

Les navigateurs ne trouvent rien de remarquable jusqu'à la baie de Saint-Gré-

goire, où ils jettent l'ancre le 1er janvier 1827. « C'est un excellent ancrage, parfaitement à couvert des vents violents qui, dans ces parages, soufflent constamment. La côte est là d'un aspect plus agréable qu'aucune de celles que nous avions vues. On aperçoit, de temps en temps, une chaîne de montagnes couvertes de verdure; mais le plus souvent des précipices noirs et déchirés, des rochers menaçants, privés de toute végétation, couvrent le pays sur les deux côtes.

« Dans l'après-midi du même jour, profitant de la marée, nous fîmes voile pour le second Goulet, formé par l'île de Nassau et par le cap Grégoire. Ce second Goulet a environ treize milles de long sur quatre ou cinq de large. Les navigateurs espagnols l'ont appelé *Saint-Simon*, les navigateurs anglais *Saint-Barthélemy*. Nous jetâmes l'ancre à l'extrémité orientale de l'île Élisabeth, haute et âpre, sans arbres, mais verdoyante en plusieurs endroits. Le 5 janvier, nous remîmes à la voile avec un vent d'O. favorable pour passer entre l'île Élisabeth et les îles des Pingouins, ce qu'on regarde comme le passage le plus dangereux de tout le détroit. Nous eûmes bientôt franchi l'île Élisabeth, et nous arrivâmes à la Pointe-Noire. Là commence le pays boisé, et la côte, jusqu'à la Baie de l'eau douce, est couverte de forêts épaisses, contraste aussi frappant qu'agréable pour nous, après les déserts nus et arides que nous avions vus jusqu'à ce moment. Plusieurs centaines de troncs d'arbres arrachés par les vents gisaient épars sur la rive. A la Baie de l'eau douce, qui est sur la côte patagone, se trouve une rade très-ouverte, mais d'un assez bon ancrage, à environ un mille et demi de la côte. Les divers marais qui bordent la rive sont remplis d'oies excellentes, de canards, de sarcelles et de bécassines. Les oies sont ici les plus grosses et les plus emplumées de tout le détroit, avec de petites plumes noires, semées de petits points blancs. Dans la soirée du dernier jour de notre résidence en ce lieu, nous vîmes sept habitants de la Terre de Feu tournant une pointe dans leurs canots.

« Ils étaient de petite stature, le plus grand d'entre eux n'ayant pas plus de cinq pieds deux pouces, et tous, hommes et femmes, paraissaient des plus misérables. Les peaux de veau marin qui formaient leurs seuls vêtements flottaient en lambeaux autour de leurs corps noircis et huileux. Leurs cheveux, raides et noirs, ressemblant à des fanons de baleine, pendaient en désordre sur leur face et sur leurs épaules, et l'on aurait peine à concevoir des hommes réduits à une condition plus triste. Ils dévoraient avec avidité quelques morceaux de veau marin ranci.

« La côte, depuis la Baie de l'eau douce jusqu'au port *Famine*, vers lequel nous nous dirigions, présente toujours le même aspect, celui d'impénétrables forêts. La terre n'est pas très-élevée, la côte de la Terre de Feu ne s'apercevant qu'à grand'peine de celle de la Patagonie. Nous fûmes assaillis, dans notre passage au port Famine, de houles extrêmement violentes, et ce fut avec grande joie que, le 6 janvier, nous jetâmes l'ancre dans ce port. La terre est ici la plus haute que nous eussions vue jusqu'à ce moment. Le port Famine a reçu son nom de l'un des navigateurs qui nous y ont devancés. Les Espagnols, en 1584, y avaient

formé un établissement, et, de quatre cents personnes qui le constituaient, il n'en survécut que trois ou quatre, les autres étant littéralement mortes de faim. On y trouve en quantité de l'épine-vinette et des arbousiers, mais très-peu d'autres végétaux; on y trouve aussi beaucoup de moules, mais pas si grosses que celles que Byron dit y avoir vues. C'est un excellent port pour le bois et pour l'eau. Vers la partie S.-O. de la baie, il y a quantité de gros arbres qui paraissent avoir lutté des siècles contre les vents. En fait d'oiseaux, on y voit quelques sarcelles, des martins-pêcheurs, des vautours, des faucons, diverses espèces de chats-huants, des poules d'eau, des corbeaux, des grives, quantité d'oiseaux plus petits, et du poisson en abondance. La seine de *l'Adventure* y fit une véritable pêche miraculeuse. Quelques-uns des éperlans qu'on prit étaient d'une taille et d'un éclat extraordinaire, pesant chacun plus de trois livres. »

Le 15, *le Beagle*, laissant *l'Adventure* à l'ancre dans le port Famine, dut mettre à la voile pour continuer la mission d'exploration du détroit jusqu'à son entrée occidentale. La navigation par la pointe *Sainte-Anne* (cap *Shut up* de Byron, *San Isidro* des Espagnols) et par la baie de Saint-Nicolas, ne lui présente rien de très-intéressant jusqu'au cap Holland, où il arrive après avoir couru des bordées et sondé plusieurs fois par prudence. Ce cap est très-haut et large, et la côte de la Terre de Feu commence à prendre un aspect froid et désolé. Le 20, *le Beagle* était à la hauteur du cap *Forward*, promontoire aussi très-élevé. La côte y est couverte de bois épais et d'arbres qui s'élèvent presque jusqu'au sommet des montagnes. L'intérieur est très-élevé et couvert d'une neige perpétuelle. Je remarque, comme fait géographique assez important, que le cap Forward, situé à peu près au milieu du détroit de Magellan, est vraiment l'extrémité la plus méridionale du continent américain, bien que, dans l'opinion du plus grand nombre, le cap Horn, quoique situé de l'autre côté de la Terre de Feu, soit en possession de ce rôle. Du cap Forward, *le Beagle* arrive au *port Gallant*, l'un des havres les plus sûrs et les meilleurs du détroit. Du cap Gallant, d'où il part le 21, jusqu'au cap *Providence*, *le Beagle* trouve une côte garnie de hautes montagnes neigeuses, entremêlée de noirs rochers caverneux ou coniques, entre lesquels se montrent par intervalle des arbres et des rochers de l'aspect le plus sauvage. Le cap Providence présente un assez bon ancrage, mais c'est un port où il est dangereux d'entrer, surtout dans les gros temps, à cause des rochers qu'on y aperçoit au-dessus de l'eau.

L'expédition venait de parcourir près de deux cent cinquante milles de côte par des vents presque constamment contraires, avec des pluies et un froid continuels. Il fallait tout le courage du capitaine pour ne pas renoncer à l'accomplissement de sa mission; le 31 janvier, il se décide à pousser jusqu'au cap Pilar, distant encore de trente-cinq milles, et cela en dépit des vents contraires et de la houle venant du Grand-Océan; mais, repoussé malgré ses efforts, il est forcé de revenir au cap Providence, après avoir essuyé plusieurs gros temps et touché plusieurs fois. Le 1er février, le cutter du *Beagle* fut expédié pour chercher des

ports, et revint après six jours d'absence. Il avait reconnu, sur la Terre de Feu, le *Havre de la Séparation*, où *le Beagle* arriva le 15 du même mois.

Le lendemain les Anglais, ayant pris terre, furent assez heureux pour arriver dans une des huttes, au moment même où les Patagons préparaient et allaient prendre leur repas. L'équipage, durant son séjour parmi ces Indiens, les vit construire un canot. Il était formé de plusieurs morceaux d'une espèce d'écorce, sur le bord desquels ils faisaient plusieurs trous servant à les lier ensemble, à l'aide de boyaux de veau marin. La nature semble avoir doué ces peuples d'adresse et de persévérance; car il leur faut un travail long et difficile pour construire ces canots, sans autres outils que des coquilles de moule.

Le 20 février, le vaisseau se remit en route et se trouva bientôt au milieu d'un archipel qui n'est marqué sur aucune carte. Il paraîtrait que la côte, depuis le cap Providence jusqu'au cap Victoire, aurait été fort mal relevée par les précédents navigateurs. Après avoir fait toutes les observations nécessaires pour en bien fixer la latitude, le 27, le vaisseau appareilla du port Mardi pour son retour, car sa mission était remplie. En longeant la côte nord, il entra dans une immense baie à laquelle le capitaine du *Beagle* donna le nom de *cap Parker*. C'est une rade ouverte dont les deux côtés présentent trois îles basses, très-plates. Elle paraît avoir échappé à tous les navigateurs et n'est indiquée sur aucune carte. Descendus sur la côte, quelques-uns des hommes de l'équipage, après avoir traversé une forêt, trouvèrent une grande chute d'eau, au delà de laquelle ils aperçurent une plaine ouverte, garnie, de chaque côté, de hautes montagnes que couvraient des arbres de toute taille, les uns blanchissant de vieillesse, les autres parés d'une riche et brillante verdure. Un silence de mort régnait dans cette solitude, et n'était interrompu que par le bruit alors affaibli de la chute. Les Anglais y trouvèrent de très-bonne eau douce. En revenant au rivage, ils remarquèrent les ruines d'un *kraal* ou village abandonné, et crurent y reconnaître quelques indices d'anthropophagie. Après avoir séjourné quelque temps au cap Temur, l'un des plus mauvais ancrages de tout le détroit, ils arrivèrent le 1er mars au cap Upright, un des meilleurs qu'on y puisse trouver. On fit le tour du port, qui est fort grand et qui serait un rendez-vous excellent et des plus sûrs pour de petits bâtiments.

Le 3 mars, *le Beagle* rencontra une baleinière montée de six hommes, et appartenant au schooner *le Prince de Saxe-Cobourg*, capitaine Brisbane, naufragé le 19 décembre, dans la baie *Furie*, à l'entrée septentrionale du canal Barbara (Terre de Feu). On peignait la situation du capitaine Brisbane comme extrêmement dangereuse, les naturels augmentant chaque jour en nombre et manifestant des intentions hostiles. Ces hommes sont doux, à ce qu'on prétend, quand ils ne se sentent pas en force, mais leur caractère est tout différent dans le cas contraire. Le capitaine du *Beagle* se hâta alors de regagner le port Gallant, d'où il expédia un officier dans la baleinière à *l'Adventure*, pour le prévenir de son retard; un autre officier fut envoyé avec des forces dans le cutter et dans la cha-

loupe pour aller chercher le capitaine naufragé au port Furie, distant de dix-sept milles du port Gallant. A moitié du canal Barbara, ces derniers rencontrèrent beaucoup d'Indiens qui, avec leurs canots, s'efforcèrent de gagner de vitesse les embarcations anglaises, tandis que d'autres, du haut des rochers et des pointes de terre voisines de la rive, poussèrent un cri de guerre et les saluèrent, à leur passage, d'un grêle de flèches et de traits; ce fut une raison de plus pour se hâter de secourir les naufragés, qu'on trouva d'ailleurs en bon état de défense. Au retour on rencontra encore beaucoup d'Indiens, la plupart peints de rouge et de blanc, et d'un aspect si misérable qu'ils avaient à peine figure humaine; ceux-ci, à la différence des premiers, se montrèrent très-conciliants, et cédèrent volontiers aux Européens, en échange de couteaux, de colliers, etc., des lances, des arcs, des flèches et deux de leurs chiens, ressemblant à des renards par leur tête effilée, leurs longues oreilles, leur queue touffue, mais en différant par leur couleur, qui est d'un gris sale.

Le Beagle quitta le port Gallant le 10 mars et rejoignit *l'Adventure* le même jour au port Famine, après une absence de cinquante-quatre jours.

Les vaisseaux partirent du port Famine le 7 avril. Ils ne rencontrèrent rien de remarquable jusqu'au 10, à leur approche de la baie Grégoire; mais, dans la matinée de ce jour, les feux des Patagons couvraient la rive. « Quelques-uns d'entre eux étaient à cheval et agitaient dans l'air de grandes peaux, comme pour nous inviter à descendre. La rive était alors au loin garnie de naturels, et il pouvait bien s'y trouver rassemblées trois à quatre cents personnes, hommes, femmes et enfants. Ils s'étaient évidemment réunis pour un marché, car une immense quantité de plumes d'autruches, de peaux de guanacos et d'autres animaux étaient comme exposés à tous les regards. Presque tous les Indiens étaient à cheval, et de gros chiens, au nombre de près de cent cinquante, étaient couchés au milieu de ceux qui étaient à pied, distribués en divers groupes ou courant au loin dans la plaine par troupes de vingt ou trente. C'était un spectacle fort original que ce mélange d'Indiens sauvages, de chiens et de chevaux; les premiers, au nombre desquels se trouvaient des enfants à la mamelle, rangés en cercle autour de grands feux, où ils faisaient cuire de la chair de cheval. Beaucoup d'entre eux, encore jeunes, n'étaient pas mal pour des Patagons; mais les vieux étaient bien les êtres les plus horribles qu'on puisse voir sous figure humaine. »

Je borne ici mes extraits et mon analyse du voyage de *l'Aventure* et du *Beagle*, qui n'offrirait plus au lecteur rien d'intéressant sur la Patagonie. Il fallait que j'éprouvasse bien vivement le désir de tout voir et de tout observer par mes yeux autant que possible, dans cette contrée sauvage, pour me décider à prolonger mon séjour au Carmen; il serait difficile d'imaginer une plus triste résidence. Qu'on se représente, sur une colline entièrement dépouillée, ou n'offrant pour toute végétation que quelques rares et tristes bruyères, un petit fortin qu'annoncent à peine quelques embrasures de canon et le drapeau qui le surmonte; un peu au-dessous, sur la pente du coteau incliné vers la rivière, quinze à vingt

petites maisons entourées de quelques palissades destinées à retenir les chevaux et les bestiaux ; de loin en loin, sur l'une et l'autre rive, un petit nombre d'arbres rabougris qui semblent ne croître qu'à regret sur un sol ingrat, et ne font que mieux ressortir l'excessive nudité du reste du paysage dans toutes les directions et jusqu'à l'horizon le plus reculé... Voilà le Carmen, du moins tel qu'il se présente du côté de l'ouest, car, du côté opposé, on jouit de la vue d'une végétation plus animée, mais toute de transport et purement européenne. Voilà, dans son état actuel, le lieu qui peut un jour devenir la capitale de la Patagonie.

Quand j'arrivai au Carmen, tout y était encore en émoi par suite d'une attaque récente des Puelches, des Aucas et des Tehuelches ou Patagons, qui venaient de lever l'espèce de siége qu'ils avaient fait du fort. Les colons étaient toujours sur le qui-vive; et, malgré la supériorité de leurs armes, il leur eût peut-être été difficile de triompher de leurs ennemis, sans leur alliance avec quelques caciques voisins qui leur avaient prêté le secours et l'appui des tribus qu'ils commandaient, tribus fort mal disciplinées, mais qui, par leur connaissance du pays, ne laissaient pas de rendre de grands services aux Européens. Plusieurs d'entre eux venaient souvent au fort, et moi-même j'allais assez souvent à leurs campements qui n'étaient pas très-éloignés, curieux de m'instruire de leur statistique et d'étudier leurs habitudes en recherchant leur société.

On a constaté qu'aujourd'hui les nations de la Patagonie se réduisent à trois bien distinctes : 1° les *Tehuelches* ou *Patagons*, qui habitent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Rio Negro; 2° les *Puelches*, qu'on rencontre depuis le Rio Negro jusqu'au Colorado, en s'étendant quelquefois jusqu'à Buenos-Ayres; 3° enfin les nombreuses tribus das *Araucanos*, connus dans le pays sous les noms de *Pampas*, de *Pehuenches*, de *Huilliches*, etc., en raison des divers lieux qu'ils habitent. Les guerres des Indiens de ces régions contre les Espagnols ne sont que trop célèbres par le sang versé des deux côtés et par les haines acharnées dont elles ont été et sont encore la cause entre les indigènes et les colons étrangers. Depuis le milieu du XVIIIe siècle, elles ont pu quelquefois être interrompues, mais elles n'ont jamais totalement cessé. Aujourd'hui encore des agressions toujours imminentes tiennent en alarme le gouvernement de Buenos-Ayres, qui a vainement opposé ses meilleures troupes et ses meilleurs généraux à ses turbulents voisins, vaincus souvent sans être jamais soumis. Ces guerres d'extermination commencèrent en 1738. Un cacique taluhet avait péri victime de l'ingratitude des Espagnols, qu'il avait très-longtemps servis contre ses compatriotes. Ses compatriotes le vengèrent eux-mêmes, en attaquant et pillant quelques métairies voisines de Buenos-Ayres. Ces hostilités amenèrent de cruelles représailles de la part des Espagnols, et les atrocités des colons déterminèrent enfin un soulèvement général des nations indiennes, qui attaquèrent simultanément les Espagnols, depuis les frontières de Cordova jusqu'à l'embouchure de la Plata, sur une ligne de plus de cent lieues. Nouveaux combats, nouvelles défaites des Européens. Les fureurs de la guerre, ralenties quelques années, se ranimèrent avec plus d'acharnement que jamais en 1767, sur

la provocation des Espagnols. Plus prudents après de nouveaux échecs, ceux-ci sont réduits aujourd'hui à prendre contre leurs redoutables adversaires des mesures de défense, plutôt qu'une attitude offensive, dont le danger leur est enfin démontré.

Indépendamment des notions que j'avais acquises par diverses incursions dans le pays sur les mœurs publiques et privées des Indiens, j'avais vu quel parti les industriels européens savent tirer des salines naturelles du pays, en recueillant, au profit du commerce, le sel si abondamment répandu partout. J'avais été témoin, sur les rives du Rio Negro, d'une de ces abominables tueries de bestiaux exécutées pour les intérêts du commerce; là, dans un seul établissement on abat jusqu'à dix mille têtes de bétail à la fois, afin de les saler et de les convertir en charque. Il ne me restait plus rien à voir dans le pays que la pêche ou plutôt la chasse aux éléphants de mer; à cet effet, je dus me rendre à la baie de San Blas, un peu au N. du Carmen; mais comme rien ne me retenait plus dans cette localité, je pris en même temps mes mesures pour continuer de là ma route au nord, par les terres, en revenant à Buenos-Ayres.

L'éléphant de mer (*phoca leonina*, Lin.) mâle a de quinze à vingt pieds, et la femelle de huit à dix. Il n'a point d'auricules, à la différence de l'espèce qu'on distingue par le nom d'*otarie;* mais il est pourvu de longues moustaches; son œil est saillant et très-gros; ses nageoires antérieures sont douées d'une grande force, et son museau (le museau du mâle) est terminé par une trompe ridée d'environ un pied de long qui se renfle dans la colère, d'où le nom d'*éléphant marin*, que lui ont imposé le naturaliste Péron et les Anglais. Dans les premiers huit jours les petits grandissent, dit-on, de quatre pieds; ils pèsent déjà une centaine de livres, et au bout de quelques années ils ont atteint leur taille ordinaire. Ils paraissent ne vivre que vingt-cinq à trente ans. Ils se plaisent sur les îles désertes et sauvages, restent huit mois à terre, et ne se trouvent guère que sur les plaines sablonneuses. Ils sont très-intelligents, et susceptibles de s'apprivoiser et de s'attacher à leur maître.

La baie de San Blas, nommée *Bahia de Todos Santos*, ou baie de Tous-les-Saints par les Espagnols, et plus justement, par les marins, *baie de Tous-les-Diables*, à cause des coups de vent violents auxquels on y est souvent exposé, est située par le 40° 40′ de lat. S., et formée par plusieurs îles dont la plus grande, qui peut avoir quatre lieues de longueur, est l'*isla de las Gamas* ou l'*île des Daims*. Longtemps avant que d'y arriver, mes compagnons et moi nous fûmes frappés de cris horribles, semblables aux mugissements de taureaux furieux, ce qui nous annonça que la chasse était commencée; car c'est le cri que poussent les éléphants de mer quand ils sont attaqués. En arrivant, j'eus sous les yeux un spectacle désagréable, et qui ne laisse pas d'avoir quelque chose d'effrayant. Un grand nombre de ces colosses amphibies étaient aux prises avec autant d'Européens qui leur enfonçaient dans le ventre de longues lances, tandis que des Indiens plongeaient dans la gueule de quelques autres de ces animaux

des morceaux de bois enflammés, et les tuaient ainsi facilement; car, malgré leur aspect terrible et l'énormité de leur taille, ils sont en général, doux, peu redoutables, et font toujours beaucoup plus de bruit que de mal.

Les environs du Rio Negro et toutes les côtes de la Patagonie abondent également en deux autres espèces de phoques : les *lions marins* ou phoques à crinière (*phoca jubata*, Gmel.), sorte d'otarie, dont le mâle a le cou revêtu de poils plus épais et plus crépus que ceux du reste du corps. On les tue à coups de fusil et non pas à coups de lance, parce qu'ils ne se laissent pas approcher comme les éléphants; mais comme ils ont peu de graisse et que leur peau n'est bonne à rien, on ne les chasse guère. Quant à l'autre espèce, celle des *loups marins*, elle se distingue en loups marins à un poil et loups marins à deux poils. Les premiers ont un poil gris clair recouvert d'un duvet qui les rend précieux ; leurs habitudes sont les mêmes que celles des lions, et on les tue à coups de bâton.

Du Rio Negro au Colorado il y a dix jours de marche. Notre caravane était formée d'un certain nombre d'Européens qui, comme moi, retournaient à Buenos-Ayres; nous avions aussi parmi nous des Indiens Aucas, marchant avec leurs femmes et leurs enfants, qui conduisaient les bêtes de somme chargées des bagages et des vivres; tous marchaient, s'arrêtaient, chassaient alternativement, sous la direction du *vaqueano* (guide), personnage des plus importants dans ces circonstances; car de ses lumières et de sa prudence dépend le succès de ces longs voyages à travers des plaines sans fin où il n'y a pas de route tracée.

Le *Rio Colorado*, ou Rivière-Rouge, tire son nom de la couleur de ses eaux. Si le Rio Negro est le premier fleuve de la Patagonie, le Rio Colorado en est bien certainement le second. Il prend sa source dans les environs de Mendoza; et l'on peut conclure, de l'itinéraire d'une expédition ordonnée sur ce fleuve en 1828, par M. Parchappe, ingénieur français au service de la république Argentine, qu'il se compose de deux branches principales, l'une venant directement de l'ouest, l'autre directement du nord; il en résulte que c'est vraiment le Rio Colorado et non pas le Rio Negro qui reçoit le *Rio Diamante* et les autres rivières du versant des Andes au pied duquel se trouve Mendoza. Ces notions sont tout à fait contraires à celles que les cartes connues jusqu'à ce jour et tous les géographes ont uniformément consacrées. Le Rio Colorado a de commun avec le Rio Negro un phénomène qui les rapproche tous deux du Nil d'Égypte; c'est d'inonder périodiquement les immenses plaines qu'il parcourt.

Du Rio Colorado nous nous dirigeâmes vers la montagne dite la Sierra Ventana, qui en est éloignée de quatre jours de marche. Cette montagne se découvre, en mer, à une assez grande distance; elle est identiquement la même que le prétendu *Monte Hermoso*, qu'on en distingue sur les cartes, en le plaçant au bord même de l'Océan, tandis qu'il en est éloigné de plus de douze lieues.

Nous atteignîmes enfin la Baie-Blanche, située à quarante lieues marines au N. du Carmen, et que venaient habiter plusieurs des personnes dont se composait notre caravane. M. Parchappe y avait, l'année précédente (1828), fondé un éta-

blissement militaire destiné à répandre et à consolider, dans ces lieux sauvages encore presque inhabités, l'influence de la république Argentine; mais j'étais loin d'imaginer que j'y dusse retrouver un ami. Aussi, quand nous approchâmes du nouveau fort, quelle ne fut pas ma surprise, en voyant, à la tête du détachement qui vint nous reconnaître, le fils de D. José Garcias, Lorenzo, que je croyais n'embrasser qu'à Buenos-Ayres!... mais il avait changé d'uniforme. Il ne portait plus le shako noir bordé de jaune par en haut, la blouse rouge à collet noir, le pantalon gris et le sabre à gaîne de fer; il n'était plus *colorado*. « Ce corps, me dit-il après les premiers compliments, n'existe plus. Il avait été formé surtout pour combattre les Indiens; mais, depuis qu'ils ont cessé ou suspendu leurs agressions, le gouvernement l'a licencié; et moi, vous me retrouvez ici colon, ou plutôt défenseur de la nouvelle colonie; mes services pourraient bien lui être encore longtemps nécessaires; car les gens qui nous entourent ne semblent pas nous voir de très-bon œil nous étendre et nous fortifier de jour en jour davantage dans un pays dont ils ont bien, il faut l'avouer, quelque raison de se regarder comme les légitimes possesseurs. »

L'exploration de la baie et de ses alentours, généralement assez arides, devait m'être moins désagréable dans la compagnie de cet ami; aussi ne tardâmes-nous pas à battre ensemble la campagne. Nous partîmes du fort, situé au milieu d'une plaine fertile, sur la rive gauche et à cinq quarts de lieue de l'embouchure d'une des deux petites rivières qui se déchargent dans la baie. Cette baie n'est connue que depuis très-peu d'années; et les cartes les plus modernes, excepté celles de Brué, ne l'indiquent pas. Découverte par les pêcheurs qui vont sur toutes ces côtes à la poursuite des nombreux amphibies qu'on y trouve, c'est seulement en 1804 et 1805 qu'il en a été fait une reconnaissance officielle au nom du gouvernement de Buenos-Ayres. Un corps d'Indiens Pampas était campé dans le voisinage, et je ne pouvais manquer une si belle occasion de les comparer à leurs frères du Rio Negro, surtout en me souvenant qu'on les avait vus à la tête de toutes les coalitions formées contre Buenos-Ayres, depuis l'origine de cette ville jusqu'en 1794, époque à laquelle ils firent pour la première fois la paix avec les Espagnols.

CHAPITRE XXXI

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — LES PAMPAS. — MENDOZA

Près d'entrer sur le territoire propre aux Indiens Pampas, je rassemble, sur l'histoire et sur l'industrie de ces peuples, quelques notions générales qui serviront naturellement d'introduction aux renseignements que j'ai recueillis moi-même sur leurs mœurs et leur contrée.

Les Indiens Pampas, depuis 1535 jusqu'en 1794, disputèrent leur terrain aux

fondateurs de Buenos-Ayres avec une vigueur et une persévérance admirables. Après des pertes considérables, les Espagnols abandonnèrent la place; mais ils y revinrent et rebâtirent la ville. Les Indiens ne purent résister à ce second envahissement, et se retirèrent vers le S., dans les régions qu'ils habitent encore. Là ils vivaient comme auparavant, en chassant le tatou, le lièvre, le cerf et les autruches, qui s'y trouvaient en quantité; les chevaux sauvages s'y étant aussi beaucoup multipliés, ils se mirent de même à les chasser et à s'en nourrir de préférence aux bœufs sauvages, dont ils ne songeaient pas à faire leur nourriture. Il en résulta que ces animaux, à la multiplication desquels rien ne s'opposait, s'étendirent jusqu'au Rio Negro vers le S., par 41° de lat. S.; et dans la même proportion, vers l'O., jusque dans les environs de Mendoza et jusqu'à la cordillère du Chili. Les habitants de ces contrées voyant le bétail venir à eux, se mirent à le tuer pour s'en nourrir; puis, lorsqu'ils s'en trouvaient abondamment pourvus, ils vendaient le surplus aux habitants de Buenos-Ayres et de Mendoza, qui, dès cette époque, établirent un commerce immense provenant du suif et de la peau de ces animaux. Les Pampas se voyant privés de leurs bestiaux, commencèrent, par représailles, de nombreuses incursions vers le milieu du dernier siècle sur les terres et dans les enclos des habitants du district de Buenos-Ayres. Il s'ensuivit une guerre sanglante; car les Indiens, non contents d'enlever le bétail, tuaient les hommes, emmenaient avec eux les femmes et les enfants mâles, dont ils faisaient des esclaves. Ils ravagèrent souvent le pays, coupèrent longtemps les communications entre Buenos-Ayres, le Chili, le Pérou, et forcèrent les Espagnols à couvrir la frontière de Buenos-Ayres des forts où fut mise une garnison assez nombreuse pour les contenir. On prit les mêmes précautions dans les districts de Mendoza et de Cordova. Plusieurs nations indiennes s'étaient réunies pour cette guerre; mais les Pampas étaient toujours les premiers, et ils finirent par s'établir à vingt-cinq lieues au sud-ouest de Buenos-Ayres; ils s'étendent aujourd'hui sur toutes les plaines du pays auxquelles ils ont donné leur nom.

Les Pampas ont tous les caractères physiques des Indiens de l'Amérique; ils se teignent comme les autres Indiens, mais seulement le visage. Leurs cheveux sont longs et touffus; tantôt relevés la pointe par en haut, tantôt soutenus négligemment sur le front et autour de la tête, au moyen d'un bandeau d'une couleur tranchante, ce qui ne les empêche pas de tomber en mèches raides sur le front et sur le visage d'une manière plus pittoresque qu'agréable. Les femmes les divisent en deux moitiés qu'elles font retomber en queue serrée sur les oreilles et sur les épaules, le long des bras; elles portent des pendants d'oreilles, des colliers, des bijoux, et affectent ainsi une sorte de luxe et de coquetterie, sans être beaucoup plus propres que les autres Indiennes, ni beaucoup plus réservées; elles passent même pour être encore plus faciles. Les hommes vont presque nus à moins qu'il ne fasse froid; alors ils s'enveloppent la partie inférieure du corps d'une espèce de jupon (*chilipa*) d'étoffe fond blanc, rayé de brun ou chargé d'orne-

ments plus ou moins recherchés, d'une couleur foncée ; ils se couvrent les épaules d'un poncho qui tantôt se dispose en manteau, tantôt se drape en écharpe.

Les Pampas, pour la chasse comme pour la guerre, ne se servent que de bolas, de couteaux, de sabres sans gaîne, achetés par échange à Buenos-Ayres, et de lances de dix ou douze pieds de long, dont la hampe en roseau est ornée à l'extrémité d'une touffe de plumes d'autruche, et armée d'un fer qui la fait trembler sous son poids. Ils sont fameux par leur adresse à lancer les bolas, arme si formidable entre leurs mains, qu'à l'époque de la conquête, dans une bataille, ils enlacèrent et mirent à mort D. Diego de Mendoza, frère du fondateur de Buenos-Ayres, et neuf de ses principaux officiers qui l'entouraient à cheval, avec un grand nombre de ses soldats. En attachant des bouchons de paille enflammés à des bolas lancés isolément, ils parvinrent, dit-on, à incendier plusieurs maisons et même des vaisseaux à Buenos-Ayres. Les Pampas d'aujourd'hui ne sont pas moins adroits que leurs ancêtres à lancer les bolas, et jamais un Pampa ni un gaucho n'aperçoit dans la campagne un animal quelconque sans éprouver l'impérieux besoin de le poursuivre et de l'atteindre.

J'emprunte à M. Parchappe, qu'un séjour de plusieurs mois dans ces contrées a mis à même d'étudier leurs caractères physiques et géologiques, ainsi que leur étendue réelle, les détails qu'on va lire.

Suivant ce voyageur, le mot *pampas* qui signifie *plaine*, *plaine rase*, aurait été appliqué à une superficie de terrain beaucoup trop considérable, et toutes les Pampas ne seraient point exclusivement un terrain absolument plat et couvert de pâturages. Selon lui, les Pampas proprement dites, terrains essentiellement argilo-calcaires, seraient entourées de tous les côtés, excepté au N. et à l'E., par des terrains siliceux couverts d'arbres rabougris et épineux, lesquels, malgré l'opinion généralement adoptée sont loin de s'étendre eux-mêmes des régions chaudes des palmiers aux glaces du détroit de Magellan. Dans ces limites, les Pampas proprement dites présentent vers le N., entre le Rio de la Plata et le Rio Salado, et même plus au S., des éminences bien prononcées, mais qui s'effacent à mesure qu'on s'avance davantage dans la direction australe. Ces petits coteaux ou mamelons, appelés par les habitants espagnols *medano*, ou dunes, tranchent en été, par leur couleur jaunâtre, sur la teinte de la nappe uniformément verdoyante et sans arbres au milieu de laquelle ils s'élèvent ; dans la saison des pluies, ils se groupent en îlots sur la plaine noyée, comme les coteaux égyptiens au temps de l'inondation du Nil. « Du haut de ces petites éminences, dit M. Parchappe, l'œil parcourt, avec une sorte d'effroi, la vaste solitude qui les entoure. Dans ce silencieux et morne paysage, pas un arbre, pas un buisson qui vienne se dessiner sur l'azur du ciel. L'oiseau perdu dans l'immensité de la plaine espérerait en vain trouver une branche pour se reposer ; et la nature paraîtrait entièrement inanimée, si quelques cigognes ne venaient planer sur ces campagnes, et si les daims et les autruches ne laissaient de temps en temps apercevoir leur tête au-dessus des pâturages. »



LES PAMPAS

Indépendamment des estancias, toujours plus multipliées, et où l'on élève d'immenses troupeaux de bêtes à cornes; indépendamment des ranchos ou cabanes, devenant de moment en moment moins rares, l'approche du Rio Salado, ancienne limite de la province de Buenos-Ayres, nous était annoncée par les champs de chardons que nous apercevions déjà par intervalles plus rapprochés. Les estancias sont très-nombreuses jusqu'à vingt lieues au S. du Rio Salado; mais elles se multiplient à l'infini dans l'intervalle qui sépare ce fleuve du Rio de la Plata.

Nous arrivâmes enfin au Rio Salado, qui doit son nom, si prodigué dans la géographie de l'Amérique méridionale, à la salure de ses eaux, potables seulement pour les bestiaux. Cette rivière est si basse pendant presque toute l'année, que le cours en est à peine sensible; mais, vers le commencement d'octobre, elle s'enfle considérablement et déborde pendant deux ou trois mois. Après l'avoir passée sans trop de difficulté, quoique nous fussions à la fin de novembre, nous traversâmes les immenses chardonnières qui bordent tous les chemins et qui dissimulent au voyageur la présence des troupeaux dont ces champs si fertiles sont partout couverts. Ces chardonnières annoncent qu'on se rapproche de plus en plus de la civilisation. Encore quelques lieues, et nous touchions à la capitale. Des jardins plantés à l'européenne, de riches vergers s'élevant de toutes parts, des pêchers sans nombre, m'annonçaient le terme de notre voyage, et je n'avais plus d'yeux que pour apercevoir à l'horizon les premiers clochers de Buenos-Ayres. Laissant mes bagages en arrière avec la caravane, trop lente au gré de mon impatience, je sautai sur le meilleur cheval de la troupe; et, franchissant d'un temps de galop l'intervalle qui me séparait de la capitale, je retrouvai enfin mes chers hôtes de la *calle de la Vitoria*.

Je ne dirai rien de mon nouveau séjour à Buenos-Ayres, que ne signala aucun incident remarquable, excepté ma visite à l'une des estancias les plus importantes du voisinage de la ville. Je ne voulais pas quitter la capitale de la république Argentine sans avoir acquis des notions précises sur la manière d'élever les bestiaux dans un pays tout entier livré à cette branche de l'agriculture. Un riche estanciero, qui faisait des affaires avec D. José Garcias, m'en fournit bientôt les moyens. J'allai donc passer quelques jours dans son estancia, située dans une position des plus avantageuses, sur les bords du fleuve, établie à seize milles au N. de la Colonia, sur la petite rivière de San Pedro; elle renferme trois bâtiments : l'un sert d'habitation au *capataz* ou intendant et aux gauchos de service; le second est la cuisine, servant aussi d'asile aux noirs esclaves; le troisième, qui est le plus vaste, a dans son centre une chambre décemment meublée qu'occupe le propriétaire lorsqu'il visite l'établissement; de chaque côté s'étendent de vastes magasins pour la conservation des peaux, des suifs et autres produits.

Des milliers de bœufs et de chevaux paissent au loin dans les plaines environnantes; et le propriétaire, qui habite la ville, en confie la surintendance à un capataz, secondé par quelques gauchos ou esclaves subordonnés à ce dernier.

L'office de ces gens est de marquer les bestiaux et les chevaux, opération qui se fait tous les ans au mois de juin ou de juillet. Je fais seulement observer ici, au sujet de cette marque, qu'elle ne change jamais, de sorte qu'il y a beaucoup d'estancias qui emploient la même depuis deux siècles; lorsqu'un étranger vend un cheval, il est d'usage d'exiger qu'il représente celle de sa bête, comme preuve du droit qu'il a de s'en défaire. Les mêmes employés doivent aussi châtrer la plupart des jeunes taureaux; ils n'en réservent que le nombre rigoureusement nécessaire pour faire race, les autres étant destinés soit au travail comme bêtes de trait, soit à être engraissés, pour fournir leur chair aux saladeros et leurs peaux aux corroyeurs. Les employés sont encore chargés de faire de temps en temps, à cheval, le tour des limites de l'établissement, à l'effet d'y refouler tous les bestiaux qui pourraient s'en être écartés. Enfin, en hiver et au printemps, ce sont eux qui abattent les nombreux bestiaux pour avoir leurs peaux, leur suif, et pour en faire du *charque* ou bœuf séché. Le printemps est la meilleure saison pour le suif, parce que les pâturages sont extrêmement riches avant les chaleurs de l'été qui brûlent tout le pays. Les bœufs sont alors dans le meilleur état possible. Pendant l'été ils maigrissent un peu, et redeviennent gras à mesure que l'hiver avance et que les pluies renouvellent les herbages. On fait sécher les peaux avec grand soin, en les étendant sur des piquets; quand elles sont sèches, on les ploie en deux et on les emmagasine.

Les habitants des estancias, et en général les bergers de ces contrées, sont aussi peu civilisés que les Indiens; et leur manière de vivre a presque rendu sauvages les Espagnols qui l'ont adoptée. Leurs habitations sont au centre des estancias; et, dans presque toutes, les portes et les fenêtres sont remplacées par des peaux de bœuf. Chaque troupeau a un maître berger ou *capataz*, qui a un aide pour chaque millier de têtes de bétail. Jamais ces bergers n'accompagnent leurs troupeaux dans les champs, comme font ceux d'Europe; ils se bornent à y aller une fois par semaine, suivis d'un certain nombre de chiens, et galopent autour de leurs estancias respectives en poussant des cris. Le bétail, qui paît en liberté dans les environs, accourt alors de lui-même et se rassemble sur un seul point qu'on appelle *rodeo*, où on le retient quelque temps, et d'où ensuite on le laisse retourner à ses pâturages. Le but de cette opération est d'empêcher les animaux de s'écarter du domaine de leur propriétaire. On suit la même méthode avec les chevaux, qu'on réunit, non pas dans le rodeo, mais dans le *corral* ou parc de la ferme. Les bergers emploient le reste de la semaine soit à vaquer aux travaux intérieurs de l'estancia, soit à dresser leurs chevaux, mais le plus souvent à ne rien faire.

Ces bergers n'ont dans leur hutte d'autres meubles qu'un baril à mettre de l'eau, une corne à boire, quelques broches en bois pour faire rôtir la viande, et une petite bouilloire en cuivre pour préparer le maté. Ils sont tous robustes, endurcis à la fatigue, surtout les *mestizos* (métis) ou ceux qui sont issus d'unions entre des Espagnols et des Indiennes. Jamais ils ne laissent échapper un murmure

quand ils sont malades, au milieu même des plus horribles douleurs. Ils tiennent peu à la vie; on en a vu marcher au supplice avec le plus grand calme, et recevoir le coup mortel sans proférer une plainte.

Accoutumés à ne faire jamais que ce qui leur plaît, ils répugnent beaucoup à s'engager comme domestiques. Ils ne peuvent comprendre qu'on puisse s'attacher à un maître; et, fussent-ils même bien payés et bien traités, ils l'abandonnent quand l'envie leur en prend, sans lui faire leurs adieux ou tout au plus en lui disant : « Je m'en vais, parce qu'il y a assez longtemps que je suis avec vous. » Promesses, reproches sont inutiles; ils ne répondent pas, et rien ne peut les détourner de leur projet. Extrêmement hospitaliers, ils logent et nourrissent tout voyageur qui s'adresse à eux, et songent à peine à lui demander qui il est et où il va, dût-il rester plusieurs mois. Nés et nourris dans un désert, et n'ayant que peu de communications avec leurs semblables, ils ne connaissent pas l'amitié et sont disposés aux soupçons et à la fraude. Quand ils jouent aux cartes, accroupis sur leurs talons, la bride de leur cheval sous leurs pieds, pour qu'il ne s'éloigne pas, ils ont tout prêt un poignard ou un couteau fiché en terre à côté d'eux, pour égorger celui avec qui ils jouent, s'ils lui soupçonnent l'intention de les tromper.

L'habitude qu'ils ont du cheval, presque dès leur naissance, en fait d'incomparables cavaliers, soit pour se tenir fermes en selle, soit pour galoper continuellement, sans aucune fatigue. En Europe, on pourrait trouver qu'ils manquent de grâce; mais leur manière de se tenir à cheval les affranchit du danger de perdre un seul moment l'équilibre ou d'être désarçonnés, soit au trot, soit au galop, en dépit même des ruades, des écarts ou des saubresauts du cheval. On dirait presque que l'animal et le cavalier ne font qu'un, quoique leurs étriers ne soient que de simples triangles de bois si petits qu'ils ne peuvent recevoir que l'extrémité de l'orteil. Si leur cheval s'abat en courant au grand galop, ils sont sûrs de ne se faire aucun mal; ils tombent sur leurs pieds sans quitter la bride.

On trouvait autrefois, depuis le 30° de lat. S., une immense quantité de chevaux sauvages, et il n'était pas rare de voyager trois semaines dans une même plaine sans cesser d'en être entouré, de manière à ce qu'il devînt parfois difficile de se frayer un chemin au milieu d'eux sans risquer d'être foulé aux pieds. Ils couraient avec une vitesse incroyable; quand on les poursuivait, ils se heurtaient contre tout ce qui les arrêtait dans leur fuite. Dans les années de sécheresse, ils devenaient tellement furieux, qu'ils s'écrasaient souvent les uns les autres en se précipitant tous à la fois dans les lacs ou dans les marais qu'ils avaient pu trouver à grand'peine. Les étalons se disputaient les juments; chacun d'eux isolant son sérail, autour duquel il veillait sans cesse et qu'il défendait des pieds et des dents. Aujourd'hui tous ces chevaux errent en liberté dans la campagne, sans que leurs propriétaires en prennent d'autre soin que celui de les réunir une fois par semaine dans de vastes enclos (*corrales*), pour les accoutumer à ne pas s'écarter de leurs terres. Maintenant on ne voit plus dans ce désert un seul cheval sauvage, mais il

y a beaucoup de chevaux domestiques, et la facilité de s'en procurer explique, sans la justifier, la cruauté avec laquelle on les traite. On les force quelquefois à marcher trois ou quatre jours de suite sans leur donner ni à boire ni à manger, et jamais on ne les met à couvert.

Les observations précédentes sur les mœurs et les coutumes des habitants des estancias, jointes à mes études sur la civilisation naissante des sauvages qui peuplent cette contrée du N. au S. et aux notions que j'avais recueillies au sein des villes, venaient de compléter mes renseignements sur la république Argentine. Je ne songeais donc plus qu'à chercher, en d'autres contrées, des idées et des impressions nouvelles. Il me fallut néanmoins attendre encore à Buenos-Ayres, pendant plusieurs mois, une occasion favorable pour gagner Mendoza, d'où je voulais passer au Chili; car on ne traverse guère les Pampas dans un simple but de curiosité, et la voie des charrettes qui vont sans cesse de Buenos-Ayres à Mendoza était trop lente pour me convenir.

Enfin arriva le moment de mon départ. D. José Garcias, qui voulait toujours être mon génie tutélaire, me chargea de lettres de recommandation pour tous ses correspondants de Mendoza, du Chili et du Pérou. Je devais faire route avec un Mendozino qui retournait chez lui. Nous avions loué une espèce de voiture ou chaise de poste assez semblable à celle qui pouvaient avoir, sous Louis XIV ou sous Louis XV, le mérite d'être construites sur un nouveau modèle. Les vitres qui garnissaient autrefois les portières étaient remplacées, pour la plupart, par des bouchons de paille ou par quelques vieux ponchos destinés à empêcher la pluie d'inonder l'intérieur. Cette machine était montée sur des roues d'une immense circonférence, propres à la faire rouler plus commodément et avec plus de facilité au milieu des nombreux *pantanos* ou marais que nous devions trouver sur tout le chemin. Ces roues, dont les jantes étaient solidement liées les unes aux autres par des lanières de cuir de bœuf, étaient aussi garnies de peaux dans tous les sens pour les garantir des chocs sans nombre qu'elles devaient éprouver dans les parties rompues des routes. Je ne dis rien des harnais, qui étaient en parfaite harmonie avec le reste. Notre troupe se composait du Mendozino, d'un *peon* ou domestique qui nous servait à la fois de guide ou de cocher; de trois jeunes gauchos à la mine rébarbative, portant sur leurs épaules un poncho de laine, autour de la tête un mouchoir de madras surmonté d'un chapeau de feutre en forme de pain de sucre, et aux jambes des *botas de potros*, dont le poil était en dedans et qui laissaient passer leurs orteils à nu. Nous devions louer, de plus, deux postillons à chaque relais. Quant à nos bagages, deux chevaux les portaient, et nous n'oubliâmes pas une paire de matelas qu'il avait bien fallu prendre avec nous; car dans ces contrées sauvages on ne peut guère compter, en fait de commodités, que sur celles dont on a su se pourvoir. Le jour du départ arrivé, mes hôtes me demandèrent encore cette journée. Il fut résolu que la voiture irait m'attendre à la première poste, à sept lieues de là, et que j'irais la rejoindre à cheval avec un guide. Le soir, en effet, j'étais en route. Étranges auspices que

ceux sous lesquels je commençais un voyage dans un pays que je regardais comme perdu! De nuit, sur un cheval quinteux qui courait au grand galop, tantôt avec de l'eau jusqu'à la sangle, tantôt dans un gazon sec lui allant jusqu'à l'épaule, et, pour guide, un gaucho qui toujours chantait et n'interrompait ses chants que pour crier : En Avant! en avant! courant au grand galop lui-même, sans trop s'inquiéter si je le suivais, ce qu'il fallait bien faire, de gré ou de force, au risque de me voir à jamais abandonné. Nous courûmes ainsi plus de deux heures; enfin, nous arrivâmes à la maison de poste. J'étais mort de fatigue et tout trempé, malgré mon poncho; car depuis longtemps il pleuvait à verse.

Je descendis à la porte d'une misérable hutte où mes compagnons étaient déjà couchés. La lumière venait d'un hangar voisin qui servait de cuisine; autour des tisons d'un feu à demi éteint gisaient étendus des gauchos. Il n'y avait dans la hutte ni table ni chaise. Les murailles étaient formées d'une boue noire et remplies de trous assez larges pour recevoir, au besoin, une pièce de canon de gros calibre. Cette hutte présentait un aspect de misère assez peu propre à adoucir ma fatigue et mon désappointement. Les habitants de l'Amérique du Sud tiennent si fort à leur repos, que lorsqu'une fois ils sont au lit, il ne faudrait rien moins qu'un tremblement de terre pour les réveiller; aussi ne songeai-je pas même à demander à souper; et mon guide, après avoir mouché l'unique chandelle de suif attachée à la muraille, disparut en me laissant me reposer comme je l'entendrais sur mon matelas. Je le déroulai, j'étendis par-dessus une peau de bœuf, je m'y plaçai et je m'endormis bientôt, bon gré mal gré, transi de froid et mourant de faim.

Le lendemain à la pointe du jour, la voix rauque d'un gaucho nous annonça qu'il était temps de partir. Nous nous levâmes sur-le-champ; et, après avoir présidé à l'arrangement de nos bagages pour le voyage, nous prîmes le maté, pendant lequel mon Mendozino me décrivit la partie de la route que j'avais parcourue la veille. Cette route, en partant de Buenos-Ayres, est horriblement mauvaise, et une voiture européenne n'eût pas manqué d'y verser; mais la nôtre s'en était tirée, grâce à sa construction. Les deux ou trois premières lieues sont en partie cultivées, et les terrains sont entourés de poiriers épineux et d'agaves; on y voit aussi des *montes* ou bois de pêchers, qui sont presque les seuls arbres des environs de Buenos-Ayres. Le pays est sauvage et couvert de grands chardons, tandis que la route est coupée de pantanos, généralement remplis de carcasses d'animaux morts en les traversant, ou d'autres ossements qu'on y a semés pour donner quelque solidité à la route. A mesure qu'on avance, le pays s'améliore; la terre, même dans cette saison de sécheresse, est couverte de pâturages qui fournissent une nourriture suffisante à d'immenses troupeaux.

Le maté pris, et le maître de poste, payé d'avance suivant l'usage, nous ayant salués du bienveillant : *Vaya V. con Dios!* (Dieu vous accompagne!), nos six postillons attachèrent un bout de leur lazo à la voiture, l'autre à l'arçon de leur selle, et, poussant tous ensemble un grand cri, partirent au grand galop.

Rien n'anime plus que de voyager vite, et, en me sentant emporter à travers les plaines avec une vitesse d'environ quatre lieues par heure, j'oubliai mes tribulations de la veille, et je commençai à trouver que les choses n'allaient pas mal.

Notre course était si rapide, que nous atteignîmes bientôt la première poste, distante de six lieues, où il n'y avait qu'un petit nombre de misérables huttes, avec environ une douzaine d'hommes, de femmes et d'enfants, déguenillés. Les chevaux étaient dans le *corral*, enclos circulaire formé de pieux fichés en terre. Les postillons, en arrivant au grand galop, se séparèrent si promptement de la voiture qu'elle roula quelques moments sans chevaux ; alors chacun d'eux déroula son lazo et entra dans le corral pour choisir sa monture. Pourvus ainsi en quelques minutes de chevaux frais, nous nous remîmes bientôt en route au galop. A dix heures, nous entrions dans le joli village de Lujan, où nous devions déjeuner chez l'alcade, que connaissait mon compagnon de voyage.

Nous nous arrêtâmes devant la maison de l'alcade; il était assis dans le salon avec sa femme, qui pinçait de la guitare en accompagnant une autre dame. Nous fûmes reçus cordialement, et le déjeuner fut servi tout de suite. J'avais grand'-faim, après mon jeûne de la veille, et je fis honneur au repas, surtout au ragoût, excellent plat, bien qu'un peu bizarre, composé de poulets bouillis dans le riz et accompagnés de patates, de tomates, d'œufs et d'oignons. Nous nous promenâmes environ un quart d'heure dans le village. Il ne contient pas plus de huit cents habitants; mais il a une église et une prison, qui en sont les principaux bâtiments; et immédiatement après venait, par son importance, la maison de l'alcade. Le digne magistrat y tenait un petit magasin de denrées coloniales, de linge et de souricières.

Après avoir dit adieu à notre hôte, nous partîmes et passâmes successivement en divers endroits qui n'étaient composés que de maisons de boue, ayant une peau de bœuf en guise de porte, et dont les sales habitants sont le vrai portrait de l'indolence. Quelquefois nous étions obligés d'attendre que les chevaux fussent amenés du pâturage dans le corral, où ils entraient en galopant, comme dans une charge de cavalerie, faisant retentir l'écho de leurs hennissements. Ces chevaux ont l'aspect le plus sauvage, n'étant jamais touchés que pour recevoir une bride et un *recado*. On laisse croître leur crinière et leur queue ; et, comme on ne leur pare jamais les pieds, leur sabot prend toute sorte de formes. Quand ils arrivent paître au milieu des ronces, leur crinière est dans un tel désordre qu'ils ont l'air de revenir du sabbat; ils sont pleins de feu; et, quoiqu'ils ne soient nourris que d'herbes, ils sont durs à la fatigue.

Le premier poste un peu important où nous arrivâmes se nomme Arrecife. C'est une assez jolie résidence, munie d'une pulperia et d'une batterie de deux coulevrines, sur une plate-forme, destinée à repousser les attaques des Indiens. Près de là, nous rencontrâmes une de ces longues caravanes de charrettes (*carretas*), auxquelles il faut environ six semaines pour se rendre de Buenos-Ayres à

Mendoza, et qui sont, sur cette route, le seul moyen de transport pour les marchandises lourdes et embarrassantes.

Vers le soir, nous fûmes assaillis par un de ces orages si imposants dans ce pays. L'horizon prit un aspect des plus redoutables. Les nuages semblaient près de nous écraser de leur poids, tandis que les éclairs, si dangereux, mais si beaux, illuminaient tout le paysage, non par éclats intermittents comme en Europe, mais d'un seul trait de lumière, tantôt se dirigeant horizontalement, tantôt prenant une direction perpendiculaire, et venant ensuite se briser sur le sol. Le tonnerre rententissait d'une manière horrible; et à peine étions-nous arrivés à la maison de poste, que la pluie fondit par torrents et pénétra par mille ouvertures le faible toit de gazon de notre retraite. Nous passâmes, comme on peut le croire, une très-mauvaise nuit. Nous avions fait ce jour-là vingt-quatre lieues, et nous étions au petit ruisseau appelé *Arroyo del medio*, où la province de Buenos-Ayres finit et où commence celle de Santa-Fe.

A partir de l'Arroyo del medio jusqu'à l'Esquina de Ballesteros, les maisons de poste sont encore plus détestables. La partie du terrain comprise dans cet intervalle a toujours été le principal théâtre des combats entre les Indiens sauvages et les gauchos; aussi les habitations répandues sur cette ligne sont-elles fortifiées pour résister aux attaques des Indiens. La manière dont ces fortifications sont construites mérite l'attention, en raison même de sa singularité. Tout près les uns des autres sont plantés en cercle des poiriers épineux, espèce d'arbre qui s'élève à la hauteur de vingt-cinq à trente pieds, sorte de cactus à larges feuilles qui tire son premier nom du fruit qu'il porte, quoique ce fruit ressemble peu à la poire. C'est dans cette enceinte qu'à la première alarme se réfugient les habitants du hameau. Quelquefois ces ouvrages sont entourés d'un fossé. Les Indiens, n'étant armés que de bolas, de longues lances et de sabres, ne peuvent rien faire; les gauchos, qui ont ordinairement des fusils, font feu avec sécurité derrière leurs fortifications végétales; et ni chevaux ni hommes ne peuvent jamais les y atteindre.

Du temps des Espagnols, quelques-uns des forts que je viens de décrire étaient garnis de petits canons; mais ces canons, s'il en existe encore, sont maintenant si vieux et si mal entretenus, qu'il y aurait danger pour la garnison à s'en servir. En somme, ces fortifications sont fort insuffisantes quand les Indiens sont en nombre; et, comme ceux-ci préfèrent les surprises nocturnes, ils atteignent ordinairement leur but, et détruisent fréquemment en une seule nuit un hameau et toute sa population. On raconte d'horribles histoires des atrocités commises par les sauvages voisins, trop bien prouvées par les ruines noircies des huttes qui couvrent toute cette ligne du pays; mais les deux partis sont rarement en reste l'un avec l'autre, les gauchos ne manquant jamais de couper la gorge à tous les *maudits Indiens* qui tombent en leur pouvoir. J'ai vu dans une hutte, à *Candelaria*, deux enfants indiens qu'avait épargnés et adoptés un gaucho, après la mort de leurs parents dans l'une des escarmouches des Pampas. Ils jouaient à

la porte avec les enfants de leur père adoptif. L'aîné avait environ sept ans; tous deux étaient absolument nus, de couleur de tan, et extrêmement laids; leurs jambes étaient courtes et tortues; leurs longs corps semblaient gonflés comme des crapauds; leurs cheveux noirs tombaient en désordre sur leurs yeux plus noirs encore, et je ne crois pas avoir jamais vu de monstres plus hideux.

Le premier endroit de quelque importance que nous rencontrâmes après avoir traversé l'Arroyo del medio, fut le poste de Demochades, qui, par sa saleté, justifiait déjà plus qu'aucune autre localité du pays, l'une de mes remarques précédentes. Nous arrivâmes de nuit à un poste militaire, où nous fûmes trop heureux de trouver asile, la maison de poste, l'*Arroyuelo del Sauce* (le *petit ruisseau du Saule*), ayant été abandonnée. Nous trouvâmes là une centaine d'hommes revêtus de vieux uniformes, entassés dans un vieux bâtiment construit en boue; aux murailles étaient suspendus leurs sabres, leurs carabines, etc. Ces messieurs nous régalèrent du chant national de la république, que répétèrent en chœur avec eux nos gauchos, après quoi nous allâmes nous coucher. A peine avais-je fermé les yeux, que je sentis mon matelas, qui était étendu par terre, contreminé par les rats qu'il empêchait probablement de sortir de leurs retraites. Ils se firent enfin jour, et je les entendis bientôt trotter partout, grignoter mes habits, mes bottes; puis après m'avoir arpenté la figure, l'un d'eux me saisit le gros orteil, dont il se fût sans doute accommodé si je n'y avais mis obstacle. Le lendemain, nous trouvâmes le plus grand désordre dans nos effets, dont ils avaient entraîné à distance quelques-uns des plus légers, les cravates et les mouchoirs de poche. Les rats sont un des fléaux du pays, et ils sont si nombreux et si familiers dans toutes ces provinces, qu'un voyageur m'a dit en avoir tué de son lit, en plein jour, à coups de pistolet, et avoir eu beaucoup de peine à soustraire à leur voracité ses collections d'histoire naturelle.

Nous traversâmes, dans la matinée du 25, un pays des plus secs et des plus désolés, où l'on ne voyait que des chardons et des autruches. La première maison de poste où nous arrivâmes avait été abandonnée depuis longtemps. Dans ce cas, l'homme qui a fourni les derniers chevaux est obligé de transporter les voyageurs à la plus prochaine habitation ; mais on lui paie la station double.

Nous arrivâmes le lendemain à la *Cruz Alta*, puis à la *Cabeza del Tigre*, puis enfin à l'*Esquina de Lobaton*, lieux tous fortifiés à la manière du pays, et plus ou moins célèbres par les attaques des Indiens. Le dernier surtout, situé dans la province de Cordova, fut, quelques années après mon passage, en janvier 1833, défendu et sauvé miraculeusement des fureurs d'une *indiada* ou armée d'Indiens; un colonel des troupes du Tucuman et un Français, retranchés seuls derrière leurs remparts de cactus, étonnèrent tellement les assiégeants par la précision de leur feu, qu'ils les forcèrent à céder. Après trois heures de combat, les Indiens se retirèrent avec une perte de trois des leurs et un grand nombre de blessés, sans avoir pu, malgré des efforts réitérés, entamer la forteresse que défendaient les deux braves dont se formait la garnison.

A quatre lieues plus loin, nous passâmes le *Rio Saladillo*, dont les bords sont agréablement ornés de saules, qui donnent au pays un intérêt encore augmenté depuis quelque temps par l'absence totale de végétation. Les rives du Saladillo étant fort escarpées, nous fûmes obligés de faire un détour de quelques lieues pour trouver un gué où nous le passâmes, ce qui ne se fit pas sans difficulté, à cause de l'élévation du terrain; et, comme la maison de poste de Barrancas avait été abandonnée, force nous fut de pousser, le 28, jusqu'à Zanjon, la plus agréable et la plus commode des stations que nous eussions encore trouvées depuis notre départ de Buenos-Ayres. Nous arrivâmes le même jour au *Fraile Muerto* ou le Moine-Mort, qu'on peut appeler la capitale des Pampas; mais quelle capitale! Elle renferme environ cinquante huttes, peuplées d'à peu près deux cents habitants; cependant, quelque faible que paraisse ce poste, il est trop formidable pour que les Indiens osent l'attaquer, et ils se souviennent encore des leçons de prudence qu'ils y ont quelquefois reçues.

Nous étions toujours dans la Pampa; et pourtant, nous rencontrions déjà, de temps à autre, quelques arbres nains. Les plaines étaient plus ou moins couvertes de bestiaux qui délassaient nos yeux de la sécheresse du pays, et nous étaient plus précieux encore par l'avantage que nous retirions de leur lait, quand nous avions le bonheur d'arriver à temps pour en profiter. On trait les vaches le matin; mais elles ne donnent pas assez de lait pour qu'on puisse les traire deux fois par jour. La moisson était déjà faite et la saison trop avancée pour que je pusse reconnaître les progrès de l'agriculture. Je ne pouvais pourtant qu'être frappé de la manière ingénieuse dont on conserve la récolte dans un grenier des Pampas, au moyen de quatre pieux fichés droit en terre et surmontés d'un toit. Entre ces quatre pieux, on tend deux peaux de bœuf cousues ensemble pendant qu'elles sont encore humides; on empile ensuite le blé, aussi épais que possible, et on coud les peaux, en leur donnant la taille et la figure d'un éléphant; méthode ingénieuse pour préserver le grain de l'humidité et le défendre contre les insectes.

Nous ne trouvâmes rien de remarquable jusqu'à l'*Esquina de Medrano*, où nous arrivâmes le 30. On y entre par une grande salle plafonnée en roseaux, ce qui donne à la maison un air de propreté qui manque à toutes les autres, dont les salles n'ont point de plafond, mais seulement des toiles d'araignées pendant en festons autour de leur toit. La maison est bâtie dans une très-agréable situation, et les environs en sont plantés surtout en acacias épineux ou algarobos, dont les branches balaient la terre. Les habitants tirent un grand parti du fruit de cet arbre; lorsqu'il est mûr, il ressemble à une longue cosse jaune qu'on prendrait pour une fève de France. Il croît en longues grappes et est fort doux au goût. On en fait diverses sortes de confitures et une espèce de pain visqueux qui ne me parut pas fort agréable. A l'Esquina de Medrano se trouve la séparation des routes du Pérou et du Chili; la première se dirige à droite par Cordova, par Tucuman et par Salta, et la seconde (celle que nous suivions) par San Luiz et par Mendoza.

Après avoir franchi à grand'peine le *Rio Quarto*, quatrième grand cours d'eau qu'on trouve depuis Buenos-Ayres, nous arrivâmes au poste de Barranquitos, longue rangée de bâtiments avec une grande chambre pour loger les voyageurs. Une forte averse, tombée dans la nuit, retarda notre départ le lendemain. Nous approchions du pied des montagnes; et du haut d'une éminence voisine, je pus jouir de l'aspect agréable d'un grand nombre de collines entrecoupées de jolis vallons. Quel n'eût pas été le charme de ce paysage, si la main de l'homme eût cultivé cette contrée, à laquelle la nature a accordé la double faveur d'un sol riche et d'un si beau climat! Le soleil, qui animait de son éclat le plus vif ce paysage silencieux, fut bientôt obscurci, et une pluie retentissante se fraya de nouveau une route au milieu des collines de granit et des rochers sauvages précipités des montagnes au fond des vallées. Nous nous hâtâmes de chercher un asile à la maison de poste d'Achiras. Nous étions alors à cent quatre-vingt-six lieues de Buenos-Ayres.

Nous quittâmes le lendemain matin Achiras; et, après avoir voyagé à travers une contrée pierreuse, nous atteignîmes une plaine rase dans laquelle nous voyions, depuis longtemps, cheminer une longue file de mules qui ne tardèrent pas à faire halte à quelque distance. On rencontre souvent de ces mules chargées de figues et de vin, et qui vont continuellement de Mendoza à Buenos-Ayres, d'où elles rapportent des denrées européennes. Elles sont quelquefois au nombre de deux ou trois cents. Chaque mule porte, de chaque côté d'un grand bât en paille, un petit baril cerclé en bois, que recouvre une peau lacée comme celle d'un tambour, et qui, à mesure qu'elle se dessèche, consolide le baril même. Ces mules voyagent sur deux, trois et quatre files, attachées les unes aux autres par le nez et par la queue. Celle qui va devant est pourvue d'une clochette pour guider la marche. Ces grands convois sont rarement accompagnés de plus de trois ou quatre hommes, et tous les muletiers (*arrieros*) vont derrière, à l'exception d'un seul qui précède la mule conductrice.

La maison de poste de *Portezuelo*, que nous trouvâmes ensuite, est dans une situation fort curieuse, au milieu d'une petite crevasse à mi-côte d'une haute montagne de pierre : son verger de figuiers et de pêchers formait un contraste aussi frappant qu'agréable avec la surface nue du rocher. Nous quittâmes Portezuelo pour nous rendre au *Morro*, qui en est éloigné de sept lieues.

La terre était couverte de gazon; puis nous rencontrions, de temps en temps, des touffes de cette jolie petite verveine cramoisie dont la présence nous annonçait l'approche de San Luis. A mesure que nous avancions, le terrain s'accidentait davantage, et nous arrivâmes enfin à un pic beaucoup plus élevé qu'aucun autre de la chaîne. C'était le Morro, montagne en pain de sucre, hérissée de rochers et percée de cavernes, dernière cime de la Sierra de Cordova, du côté du S. Nous eûmes à traverser, jusqu'au *Rio Quinto*, un pays couvert d'algarrobos et continuellement coupé de collines et de vallées. Vers quatre heures, nous arrivâmes à la maison de poste du Rio Quinto, bâtie dans une jolie vallée, à travers laquelle

coule la rivière qui était alors un courant très-bas, roulant dans un immense lit dont les bords sont extrêmement escarpés. Ainsi que son nom l'annonce, c'est la cinquième rivière de quelque importance qu'on trouve depuis Buenos-Ayres.

En quittant le Rio Quinto, le lendemain matin, il nous fallut gravir une haute colline de pierre qui nous demanda beaucoup de temps et que nous eûmes encore à descendre. La route, pendant quelques lieues, ressemblait à celle que nous avions parcourue la veille; mais, en approchant de San Luis, elle se montrait plus ouverte; semblable aux Pampas, c'était une longue plaine unie, couverte de grandes herbes sèches, mais vertes en dessous. Vers le soir, nous entrâmes dans une contrée très-montagneuse, garnie de petits arbrisseaux et de poiriers épineux, et qu'on appelle la *Sierra de San Luis*. Deux lieues environ avant d'arriver à la ville, on passe par une gorge remarquable, entre deux montagnes dont l'entrée est ombragée d'arbrisseaux et qui ouvre une petite vallée où l'on remarque un bâtiment de quelque importance, orné d'une fastueuse colonnade, en face de piliers de bois. En tournant au pied d'une colline, on découvre la ville ou plutôt la place qu'elle occupe; car les maisons étant fort basses, sont presque entièrement cachées par les vergers de figuiers. Nos gens tenant beaucoup à ce que nous fissions une entrée brillante dans la capitale de la province, se rangèrent en ordre et nous firent traverser au grand galop plusieurs rues garnies de misérables maisons en boue, quoique disposées en *quadras*, comme pour mériter le titre de cité. Nous arrivâmes ainsi à la maison de poste, au milieu de tous les habitants, qui sortaient pour nous regarder.

San Luis de la Punta est situé dans une fertile vallée, au pied d'un rang de collines. C'est le seul endroit de quelque importance qui se trouve sur la route de Buenos-Ayres à Mendoza. San Luis est la capitale de la province du même nom; laquelle, après avoir fait partie de l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres, puis des Provinces-Unies du Rio de la Plata, est restée indépendante, à la dissolution tacite de cette fédération. Nous commencions à être fatigués, et il nous tardait d'arriver à notre destination. Nous partîmes, en conséquence, de San Luis, le plus tôt qu'il nous fut possible. Enfin, nous atteignîmes le *Rio Desaguadero*, dont la profondeur varie suivant les saisons. Nos gauchos se mirent à la nage, et notre voiture la traversa, grâce à ses grandes roues. En été, elle a au moins quinze pieds de profondeur, et on ne peut la traverser qu'au moyen d'une espèce de bac ou plutôt de pont de bateaux.

Nous nous trouvions alors au milieu de ce qu'on appelle proprement, dans le pays, la *travesia* ou le désert, qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur dans cette direction. C'est une plaine étendue au pied de la Cordillère, plaine perdue et sablonneuse, fortement imprégnée de sel, et qui paraît ne pouvoir produire naturellement ni pâturages ni aucun végétal utile à l'homme, semblable en cela à la plupart des terrains de l'Afrique septentrionale. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un sol si complétement stérile puisse, au moyen de l'irrigation seule, devenir de la plus étonnante fertilité. Nous souffrîmes beaucoup de la soif pendant

tout le trajet; mais, en arrivant sur la rive opposée du Rio Desaguadero, nous nous étions sentis encouragés et fortifiés par l'idée que nous entrions déjà sur le territoire de la province de Mendoza.

Le 7 avril, nous eûmes, pour la première fois, la vue de la Cordillère des Andes. Personne ne peut imaginer l'effet que produit, sur le voyageur, l'aspect de cette épouvantable barrière de montagnes. Ces colosses étaient entièrement couverts de neige, et si élevés que nous étions obligés de nous rejeter en arrière pour les voir. Ils semblaient appartenir à un monde différent; car on n'en voyait que la cime, le ciel étant au-dessus extrêmement clair, tandis que l'horizon était un peu obscurci au-dessous. Dans le cours de la journée, nous commençâmes à reconnaître quelque apparence de culture, et çà et là quelques clôtures arrosées. Les peupliers nous annonçaient l'approche de Mendoza; mais presque toute notre attention était absorbée par le spectacle imposant de la Cordillère, qui dominait toujours sur nos têtes.

Nous arrivâmes le soir à la maison de poste de *la Dormida*, située sur un terrain élevé et sablonneux qui commande la rivière du Tunuyan. Le pays que nous traversâmes le lendemain était en partie cultivé; et toutes les maisons étaient ornées d'allées de peupliers qui, bien que d'un effet assez monotone, ne laissent pas que de récréer les yeux dans une contrée presque entièrement dépourvue d'arbres. A mesure que nous avancions, le nombre des gens à cheval augmentait; des troupes de mules et de charrettes toujours plus nombreuses nous annonçaient l'approche d'une grande ville. Enfin nous entrâmes dans Mendoza le 8 avril, vers six heures du soir, et notre équipage nous conduisit au grand galop, comme d'usage, à la porte de la maison qu'occupait mon compagnon de route, au centre de la ville.

Mendoza, capitale de la province de ce nom, est une charmante ville située au milieu des vignobles, à 2,600 pieds au-dessus du niveau de la mer, au pied de la grande chaîne de la Cordillère des Andes. Cette ligne de montagnes gigantesques court N. et S., aussi loin que la vue peut s'étendre, avec ses sommets étincelant, tout le jour, de l'éclat d'un ciel sans nuages et toujours azuré, et perçant, la nuit, de sa blancheur argentée, le bleu obscur que la lune anime quelquefois de son inconstante lumière. Des milliers de petits ruisseaux, descendus des montagnes, fertilisent les plaines situées au-dessous, et portent leurs eaux claires et rapides dans toutes les rues et dans tous les jardins de la cité.

La ville, bâtie en *quadras* ou carrés rectangles d'égale étendue, ressemble extérieurement à toutes les villes espagnoles déjà décrites; mais elle est d'une grande propreté. Le seul endroit remarquable de son intérieur est la place (*la plaza*), où se trouve un assez pauvre bâtiment qui sert de cabildo. Au centre de la place entourée de peupliers, il y a une fontaine de cuivre assez propre, d'où s'élance un jet d'eau dans un bassin qui approvisionne la ville.

Mon compagnon m'offrit un asile chez lui jusqu'à mon départ pour la Cordillère. Sa maison était des plus agréables, munie de cours spacieuses, de riches

salons et de tout ce qu'on trouve d'agréments dans une maison opulente. Elle était meublée dans les goûts français et anglais combinés. A peine le bruit du retour du maître se fut-il répandu, que ses amis accoururent en foule pour le féliciter.

La réunion était très-nombreuse. La danse et la musique commencèrent presque immédiatement, et la soirée se passa dans la joie. Des glaces, des crèmes, des bonbons, des vins, des cordiaux, furent présentés à la ronde, et je fus enchanté de la manière aussi franche qu'amicale dont les dames de Mendoza se traitaient entre elles. Après m'être retiré dans une chambre à coucher des plus élégantes, on peut juger du bonheur avec lequel je jouis du repos le plus parfait dans un bon lit entouré d'une riche moustiquaire, moi qui, depuis si longtemps, n'avais trouvé, dans les Pampas, au milieu de bouges remplis de fumée, que le sol boueux pour couchette et des toiles d'araignées pour rideaux. Le lendemain, une jolie petite mulâtresse vint m'annoncer que la famille de mon hôte m'attendait pour déjeuner.

Le soir, je fis une promenade à cheval aux environs de la ville. Je fus charmé, dans cette excursion, d'une très-belle *alameda* ou promenade publique, l'orgueil et l'ornement de Mendoza. Elle consiste en quatre allées de beaux peupliers rangés en droite ligne, parallèlement à la Cordillère, et où l'on jouit d'une vue magnifique de ces montagnes. A l'une des extrémités de la promenade est un petit temple d'architecture grecque, consistant en une jolie frise soutenue par plusieurs colonnes. On y monte par quelques degrés faisant face à la promenade, parfaitement bien entretenue et fréquentée, tous les soirs, par les habitants qui y prennent des glaces, des fruits et autres rafraîchissements. Pendant le jour, c'est une charmante retraite où le feuillage des grands arbres défend les promeneurs des feux d'un soleil ardent. Mendoza peut être regardée comme l'une des villes les plus saines du monde. L'air y est extrêmement pur. Grâce au voisinage des montagnes, on n'y est pas aussi accablé par la chaleur que dans beaucoup d'autres localités.

Les voyageurs les plus récents ne sont pas d'accord sur la population effective de Mendoza ; car ils la portent à six, douze, vingt, trente ou trente-huit mille âmes ; calculs dont les premiers paraissent trop faibles et les derniers trop forts. Les Mendozinos sont fermiers plutôt que manufacturiers. Ils échangent les produits de leurs terres et de leurs bestiaux pour des articles manufacturés qu'ils reçoivent de Buénos-Ayres, de Cordova et des Indiens du sud. Quelques soieries et quelques cotonnades, qui viennent directement de la Chine et du Bengale au Chili, leur sont aussi apportées par le chemin des montagnes ; mais ce genre de commerce a considérablement perdu de son importance depuis que des relations directes se sont ouvertes avec Valparaiso par le cap Horn, et surtout en raison du peu de sûreté des routes de terre ; car il ne faut qu'une poignée de mécontents armés ou d'Indiens pour intercepter sur-le-champ toutes les communications.

La fortune et le commerce sont généralement concentrés, là comme partout ailleurs dans l'Amérique du Sud, entre un petit nombre de familles. Il y a quelques maisons appartenant à une classe supérieure, mais qui ne sont pas opulentes. Dans le reste de la population, plusieurs, par leur industrie, se sont acquis un peu de fortune; personne ne paraît être indigent, et presque tous les habitants possèdent quelques portions de terre qui, avec un travail modéré, suffisent à tous leurs besoins.

On accuse les Mendozinos d'être fiers, bigots, fantasques; mais, par compensation, on leur reconnaît de la douceur et des sentiments de bienveillance envers leurs inférieurs. Ils sont simples dans leurs manières et très-hospitaliers; et quoique privés d'éducation et de lumières, ils montrent, même dans les classes les plus pauvres, un sens droit, un jugement sain et une franchise qui rendent leur commerce très-agréable aux étrangers.

D'après tout ce qu'on vient de lire, on peut imaginer que je passais fort bien mon temps à Mendoza, au milieu de ses aimables habitants, dansant, chassant, montant à cheval ou me promenant à l'Alamada avec des femmes charmantes, et respirant les délicieuses brises qui descendent chaque soir des hauts sommets de la Cordillère neigeuse. Mais je commençais à sentir que les délices de Mendoza m'avaient déjà trop longtemps retenu; aussi, après avoir fait de nouveaux préparatifs pour un voyage d'un autre genre, le 14 avril je me mis en marche pour affronter les neiges et les précipices de la Cordillère.

CHAPITRE XXXII

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

Le rôle politique que la confédération Argentine est appelée à jouer avec les principaux États européens, demande que j'entre dans quelques détails géographiques et historiques.

Le territoire argentin se composait dans l'origine des cinq provinces suivantes : Buenos-Ayres ou Rio de la Plata, le Paraguay, le Tucuman, las Charcas et Potosi. Jusqu'en 1778, elles dépendirent de la vice-royauté du Pérou; à cette époque, elles furent érigées en une vice-royauté dont Buenos-Ayres devint la capitale. Au commencement du XIXe siècle, cette vice-royauté, prenant le titre de *Provinces-Unies de la Plata*, se divisa en vingt provinces. En 1825, le haut Pérou s'étant détaché de l'Union de la Plata, forma la république de Bolivia d'une partie des provinces de l'Union. Divers autres morcellements eurent lieu à différentes époques. En 1811, le Paraguay se détacha de l'Union pour se déclarer indépendant sous le docteur Francia; en 1828, Montevideo ou le Banda oriental se constitua en république orientale de l'Uruguay, etc. Aujourd'hui la république Argentine a une éten-

due de plus de 200 mille lieues carrées de la Cordillère des Andes, qui la sépare du Chili à l'océan Atlantique et du Rio de la Plata, ce grand fleuve qui la baigne, à la Patagonie et au détroit de Magellan. Sa population atteint à peine le chiffre de 800 mille habitants.

Un mot sur ces provinces doit trouver ici sa place. Depuis Buenos-Ayres, en suivant le cours du Parana, jusqu'à l'Esquina, depuis l'Esquina jusqu'à San-Luis, et, enfin, de San-Luis jusqu'à Mendoza, dans une direction occidentale, il se prolonge, au sud, une vaste étendue de pays plat, sans arbres, pays couvert de lacs nombreux s'enchaînant les uns aux autres à travers un sol sablonneux, et dont les eaux, qui proviennent de plusieurs rivières, se perdent et s'absorbent au milieu de ces sables mêmes.

Comme dans le reste de l'Amérique, les habitants appartiennent à quatre races qui diffèrent entre elles autant par les mœurs que par la nature physique : celle des *Indiens* ou *Américains;* celle des *blancs* ou *Européens*, parmi lesquels on appelle *Créoles* ceux nés de père et mère espagnols, et qu'on divise aussi en blancs habitants des villes, reproduisant, plus ou moins, dans leurs habitudes, celles de la mère-patrie, et en blancs habitants des campagnes, partagés en deux classes bien distinctes, celle des agriculteurs (pour la plupart *Indiens convertis*), et celle des bergers (*gauchos et peones*). Vient, en troisième lieu, la race des *nègres*, transplantés d'Afrique comme esclaves, et enfin celle de sang-mêlé qu'on désigne par le nom générique de *gens de couleur* (*pardoz sambas*), et dont il y a plusieurs espèces, entre autres les *métis* (*mestizos*), mélange de sang indien et blanc; et les *mulâtres* (*mulatos*), mélange de sang africain avec le sang indien ou celui d'Europe.

Je passe à l'exposé rapide des révolutions politiques dont les provinces de Rio de la Plata furent le théâtre depuis leur origine jusqu'à nos jours, en les rapportant presque toutes à leur capitale; car en Amérique, comme ailleurs, l'histoire des capitales est presque toujours celle des États aux destinées desquels elles président.

Buenos-Ayres a reçu son nom de son fondateur, D. Pedro Mendoza, en 1534, et le dut à la salubrité de son climat. Les premiers colons eurent beaucoup à souffrir. La ville fut brûlée; et, après avoir éprouvé la famine et tous les maux que cette calamité traîne à sa suite, les Espagnols, en 1539, abandonnèrent la place. De 3,000 hommes qui avaient quitté l'Espagne avec Mendoza pour la conquête de la Plata, un quart à peine gagna l'Assomption où se réfugièrent les restes de la colonie. En 1542, un nouvel armement fut tenté, et l'on essaya de rebâtir la ville; mais les hostilités des Indiens firent avorter ce nouveau projet : Buenos-Ayres fut encore abandonné. Ce fut seulement en 1580 que les Espagnols, qui déjà s'étaient établis à Santa Fe, sous les ordres de Juan de Garay, virent enfin réussir leur troisième tentative pour fonder une ville sur la place choisie par Mendoza. Les naturels, se souvenant qu'ils avaient déjà deux fois rasé les ouvrages des Espagnols, les attaquèrent de nouveau et incendièrent les tentes et

les huttes provisoires des colons; mais leur chef fut tué et on les mit en déroute. Avant qu'ils fussent en état de revenir à la charge, la ville avait une garnison et des fortifications capables de résister à de pareils ennemis. La cité commença dès lors à prospérer; et le vaisseau qui fit voile pour la Castille avec la nouvelle de sa construction, y porta une cargaison de sucre et les premières peaux qu'ait fournies à l'Europe le bétail sauvage qui déjà couvrait le pays et qui bientôt changea entièrement les mœurs des tribus du voisinage. Trente ans plus tard, on ne comptait pas moins d'un million de bêtes à cornes conduites des environs de Santa Fe dans le Pérou, tant elles avaient multiplié rapidement sur les plaines sans limites du Tucuman et de la Plata.

Les premiers trafiquants en Amérique, ne voulant que de l'or et de l'argent, estimaient peu les contrées qui n'abondaient pas en ces précieux métaux. Craignant que l'introduction des marchandises au Pérou par la voie de Buenos-Ayres ne nuisît à la vente des cargaisons des flottes et des galions qu'ils envoyaient à Panama, ils sollicitèrent et obtinrent du gouvernement la prohibition de toute espèce de commerce par le Rio de la Plata. Ceux à qui nuisait le plus cette mesure réclamèrent avec force; et, en 1602, ils obtinrent la permission d'exporter pendant six ans, sur deux vaisseaux qui leur appartenaient et à leur compte, une certaine quantité de suifs, de peaux et de charque, mais seulement dans les ports du Brésil et de la Guinée. A l'expiration du terme de cette permission, ils en sollicitèrent une prolongation indéfinie, avec extension à toute espèce de marchandises et droit d'exportation dans les ports d'Espagne. Les consulats de Lima et de Séville s'y opposèrent de toute leur force. Cependant, en 1618, les habitants des rives du Rio de la Plata furent autorisés à équiper deux navires, n'excédant pas chacun un certain tonnage. On leur imposa plusieurs autres conditions; et, pour empêcher tout trafic avec l'intérieur du Pérou, on établit à Cordova du Tucuman une douane où l'on percevait un droit de cinquante pour cent sur toutes les importations. Le terme de cette nouvelle permission écoulé, un ordre de 1622 le prolongea indéfiniment; et, pour augmenter la prospérité du pays, on établit à Buenos-Ayres, en 1665, une audience royale qui fut abolie comme inutile en 1672.

Cet état de choses durait depuis longtemps, quoique, par intervalles, des individus obtinssent la permission d'exporter des marchandises, lorsque enfin, en 1778, il fut permis au Rio de la Plata de se livrer à toute espèce de commerce, même avec l'intérieur du Pérou. Avant cette époque, à peine avait-on vu douze ou quinze vaisseaux autorisés à faire le commerce colonial de toute l'Amérique espagnole du Sud; et ils faisaient rarement plus d'un voyage en trois ans. En 1796, soixante-treize navires arrivèrent de la seule Espagne dans le port de Buenos-Ayres, avec des cargaisons évaluées à près de trois millions de piastres, et l'on en vit partir de Buenos-Ayres soixante-seize, dont cinquante et un pour la métropole, quatorze pour la Havane et onze pour la côte d'Afrique.

Dans les années qui suivirent, la guerre survenue entre la Grande-Bretagne et

l'Espagne amena des changements sensibles dans l'état de la colonie de la Plata, et la stagnation du commerce y fut telle, que les magasins de Buenos-Ayres et de Montevideo étaient encombrés de peaux et d'autres productions du pays, tandis que les marchandises européennes s'élevaient à des prix exorbitants, ou qu'il devenait même impossible de s'en procurer à aucun prix. Les habitants des États-Unis surent très-habilement profiter de cette fâcheuse situation; et, au moyen d'un commerce de contrebande, ouvert de connivence avec le gouvernement espagnol, ils continuèrent à fournir aux habitants de ces provinces les marchandises européennes, et à prendre, en retour, les productions du pays, jusqu'à l'époque où la fortune de la guerre mit momentanément Buenos-Ayres entre les mains des Anglais.

En effet, cette ville se rendit, le 28 juin 1806, aux troupes anglaises commandées par sir Home Popham et par le général Beresford. L'inactivité et l'incapacité du vice-roi, le marquis de Sobre-Monte, ont été sévèrement censurées par le doyen Funes, historien de Buenos-Ayres; il ne paraît pas, en effet, que cet administrateur ait fait le moindre effort pour défendre cette importante cité contre l'expédition anglaise ou pour la reprendre aux vainqueurs. Cet honneur était réservé à D. Santiago Liniers, Français de naissance, qui avait commandé l'un des vaisseaux de guerre espagnols à cette station. Cet officier, en l'absence du vice-roi, qui s'était retiré à Cordova, se mit à la tête de toutes les troupes qu'il put réunir sur les deux rives de la Plata; et, le 12 du mois d'août, il attaqua la ville sur plusieurs points avec un succès tel que le général anglais fut obligé de se rendre avec toutes ses troupes. Cet événement peut être mis au nombre des causes déterminantes de la révolution qui, depuis, a séparé ces provinces de la mère-patrie; car le peuple de Buenos-Ayres, indigné de la conduite de son vice-roi, voulut absolument revêtir son libérateur du pouvoir civil et militaire, avec le titre de capitaine-général.

Dans l'intervalle, des renforts anglais arrivèrent du cap de Bonne-Espérance, d'où la première expédition était partie; et sir Home Popham, après avoir fait une tentative inutile sur Montevideo, prit possession de Maldonado. Le gouvernement anglais, pour ne pas abandonner les avantages commerciaux si importants que semblait lui promettre la possession des rives de la Plata, prépara alors un armement destiné à s'en assurer la conquête. En février 1807, Montevideo fut pris d'assaut par les troupes que commandait sir Samuel Auchmuty. Le général Whitelocke arriva, au mois de mai suivant, à la tête d'un armement considérable; et, le 15 juin, on reçut un nouveau renfort que commandait le général Crawfurd. Avec ces forces, évaluées à huit mille hommes (que d'autres rapports portent à douze mille), on résolut d'agir immédiatement contre Buenos-Ayres; mais les Anglais ne furent pas plus tôt entrés dans la place, qu'ils se virent assaillis de toutes parts par un feu roulant de mousqueterie. Les rues étaient coupées de fossés profonds, garnis de canons; et, des fenêtres ainsi que du faîte des maisons, les assaillants étaient exposés aux effets meurtriers d'une grêle de projectiles, de

briques et de pierres. Il paraît que l'expédition avait été méditée sans tenir compte de la nature du pays ni du caractère de ses habitants, et qu'elle fut mal conduite. Plus d'un tiers de l'armée anglaise fut tué, blessé ou pris dans la désastreuse attaque du 5 juillet, sans aucune espèce d'avantages; et, le lendemain, on conclut un armistice que suivit une convention, par laquelle il fut arrêté que les Anglais évacueraient la Plata dans le délai de deux mois, et que tous les prisonniers faits des deux côtés seraient réciproquement rendus. Les Anglais perdirent aussi, par cette capitulation, Montevideo, qu'ils auraient pu défendre facilement, et qui leur eût assuré un excellent entrepôt.

L'année 1808 fut témoin de grands événements à Buenos-Ayres. L'invasion de la mère-patrie par les Français et la captivité de la famille royale n'y furent connues qu'à la fin de juillet, époque où un émissaire de Napoléon se présenta avec des dépêches pour le capitaine-général, qui réunissait les pouvoirs militaire et judiciaire. Liniers assembla les principaux officiers civils, et les lettres apportées par l'envoyé furent ouvertes et lues en leur présence. La conduite de Liniers dans cette circonstance fut molle et incertaine, et malgré ses efforts, l'émissaire français reçut l'ordre de se rembarquer immédiatement, et Ferdinand VII fut proclamé au milieu de grandes réjouissances. Bientôt après, une nouvelle junte centrale, élue sous l'influence d'Elio, déposa Liniers et l'exila à Cordova comme traître. Elio fut mis à la tête de l'armée et le marquis Cisneros fut choisi pour vice-roi dans l'été de 1809.

Les rigueurs du nouveau vice-roi, qui fomentèrent d'abord l'esprit d'indépendance, n'étaient que la stricte exécution des ordres venus d'Espagne. La déportation en Europe de quelques citoyens suspects, et l'emprisonnement de quelques autres, causèrent parmi le peuple une grande effervescence qui, à l'arrivée des désastreuses nouvelles reçues de la mère-patrie, se changea en sédition. « Un certain nombre de braves, dit le doyen Funes, s'unirent secrètement pour extirper la tyrannie, et, en exposant leur repos, leur fortune et leur vie, formèrent le plan de la révolution qui suivit... » « Dans la reprise de Buenos-Ayres, par l'expulsion des Anglais, ajoute-t-il, nous avions fait l'essai de nos forces, et nous nous étions convaincus que nous pouvions nous affranchir des lisières de l'enfance. Nous fûmes aussi poussés à cette mesure par l'intention présumée de Napoléon de perpétuer le gouvernement qu'il avait établi en Espagne. » Vers la fin de mai 1810, le timide Cisneros jugea nécessaire, pour rétablir la tranquillité dans la ville, de convoquer une assemblée délibérative formée des principaux habitants, qui, en qualité d'agents du peuple, élurent un pouvoir exécutif sous le titre de *Junte provisoire et gouvernementale des provinces de la Plata*. Cette junte fut officiellement installée le 25 mai, et chacun de ses membres prêta séparément serment d'obéissance à Ferdinand VII. L'histoire politique de la république Argentine peut ainsi se résumer dans ses faits principaux. Jusqu'en 1810, elle est restée sous la domination espagnole; en 1816, elle a proclamé son indépendance définitive par le congrès de Tucuman, et son union a été cimentée par des décrets de 1829.

Mais comme il arrive toujours chez les peuples qui viennent de s'émanciper, à peine à sa naissance, la république Argentine fut livrée à l'anarchie par ce qu'on appelle le parti fédéral, représenté par le général Rosas et par le parti unitaire dont le chef était Rivadavia.

La vie politique de Rosas, qui aujourd'hui a près de soixante ans, a commencé en 1820, époque à laquelle, à la tête d'un régiment, il soutint le gouverneur Rodriguez qui venait d'être investi de cette dignité. En 1828, il comprima l'insurrection soulevée par le général Lavalle; le 8 dé embre de l'année suivante, il fut élu gouverneur de Buenos-Ayres. C'est depuis lors qu'il a montré cette inflexibilité de caractère qui a assuré sa domination. En 1832, les avantages qu'il remporta sur les Indiens du sud de Buenos-Ayres augmentèrent encore sa puissance, et au retour de cette expédition, il fut élu, par les représentants, gouverneur et capitaine-général de cette province. Le 7 mars 1835, un décret lui déférait *la somme du pouvoir public* (pouvoir absolu). A chaque renouvellement quinquennal il fut toujours réélu, encore bien que chaque fois aussi il opposât un refus préparé à cette haute faveur des représentants. Rosas a forcé le parti des unitaires à mettre bas les armes, et il était parvenu, avec une grande persévérance, à donner au pays de bonnes institutions. Les avantages physiques de Rosas le servaient merveilleusement: une taille élevée, des traits accentués, un regard des plus pénétrants, une parole pleine de séduction et qu'il savait approprier aux hommes, aux circonstances; une puissance et une fécondité de travail des plus remarquables, une bravoure incontestée, tout lui assignait le haut rang auquel il était parvenu en brisant tous les efforts de ses adversaires, en fanatisant ses partisans. Rosas aujourd'hui est obligé de chercher un refuge sur la terre étrangère.

Mais la lutte qui a dominé par-dessus tout, c'est celle que politiquement on nomme *la question de la Plata*, et dont voici l'origine. Au commencement du gouvernement de Juillet, la France fut dans la nécessité de faire valoir auprès du gouvernement de Buenos-Ayres certains griefs, tels que le jugement et la condamnation de nos compatriotes, et l'incorporation forcée de quelques-uns d'entre eux dans les milices; il était devenu urgent de sauvegarder l'avenir des relations générales de l'Europe avec l'Amérique du Sud, en présence du mauvais vouloir qui s'y manifestait contre les étrangers. Le 23 mars 1838, Buenos-Ayres fut mis en état de blocus par notre flotte, et nous primes parti pour Rivera, ennemi déclaré de Rosas. De ce fait surgirent des embarras inextricables. En 1845, l'Angleterre est intervenue dans le débat, dont la solution est encore pendante.

CHAPITRE XXXIII

PASSAGE DE LA CORDILLÈRE. — CHILI. — SANTIAGO. — VALPARAISO.

Avant de quitter la république Argentine, j'avais recueilli tous les renseignements qui pouvaient guider mon inexpérience dans le passage de la Cordillère, et je crois devoir communiquer le résultat de mes observations aux voyageurs qui me suivront sur cette route, pour leur épargner plus d'un mécompte.

La route la plus ordinaire de Mendoza à Santiago du Chili est celle par où j'ai passé et que je vais décrire; il y en a plusieurs autres, entre lesquelles on distingue celle de *la Dehesa*, qui traverse la principale chaîne de la Cordillère; la passe de *los Patos*, qui traverse la principale chaîne située au N. du volcan de Aconcagna, et descend, par une pente de ravines; celle de *Portillo* (la petite porte) qu'on dit être l'une des plus courtes et des plus commodes, ainsi nommée parce que la gorge par laquelle on y pénètre dans la Cordillère est si étroite, qu'elle ne peut livrer passage qu'à une mule; aussi risque-t-on souvent d'y rester enseveli dans les neiges, si l'on a le malheur d'être surpris par des *temporales* ou tempêtes du pays. Il y a encore la passe dite de *Planchon;* mais il est rare qu'on la prenne, et elle n'est guère connue que de ceux qui font le commerce avec les Indiens des Pampas. Enfin, la passe d'*Antuco*, qui mène directement dans la partie méridionale du Chili. Je n'avais personnellement pas de choix à faire entre ces diverses routes; car mon itinéraire m'était tracé d'avance par le désir que j'avais de voir les fameuses mines d'Uspallata, ou tout au moins de me faire une idée des lieux où elles sont situées.

La première inquiétude qu'éprouve un voyageur, quand il arrive à Mendoza, est de savoir comment il devra s'y prendre pour continuer son voyage. Il lèvera toutes les difficultés en se procurant un *arriero* ou muletier, dont il y a toujours là un grand nombre qui attendent qu'on les emploie; mais, en passant son marché, qu'il prenne bien garde de n'être pas pris pour dupe; car aucun de ces hommes ne se fait scrupule de demander aux étrangers beaucoup au delà de ce qui lui est dû. Du commencement de novembre à la fin de mai, c'est-à-dire tant que la Cordillère est facile à traverser, le prix ordinaire est de huit piastres (quarante francs) par mule. En même temps le muletier s'oblige à prendre un renfort de bêtes ou à remplacer celles qui ne peuvent achever le voyage, et de plus à procurer, à ses frais, tout ce qui est nécessaire. On doit toujours préférer les mules quand on voyage dans la Cordillère; elles ont le pied plus sûr que les chevaux, sont beaucoup plus prudentes, s'effraient moins en cas de danger, et supportent avec plus de patience la fatigue et le manque de nourriture. On fait, terme moyen, treize lieues par jour, ce qui, vu l'état des routes, ne laisse pas d'être une assez bonne marche. La distance directe entre Mendoza et

Santiago n'est que de quarante lieues; mais, à cause des détours, on l'estime à cent sept, que les muletiers font d'ordinaire en huit jours.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que du passage de la Cordillère dans les moments où les routes ne sont pas couvertes de neige; mais, de juin à septembre, le voyage est beaucoup plus fatigant, plus long, plus coûteux. Dans cette saison, les deux versants de la Cordillère et la *cumbre* (son sommet) sont couverts d'une neige si épaisse, que les mules même n'y peuvent passer; dans ce cas, il faut faire à pied une partie notable de la route, en portant soi-même sur son dos ses provisions, sa selle, ses bagages, si l'on n'a engagé d'avance des *peones* pour ce service, ce qui entraîne à une dépense énorme. Cependant depuis l'établissement au Chili de maisons de commerce étrangères, la traversée de la Cordillère, en hiver, par des messagers et des voyageurs, est devenue plus fréquente. Le courrier la traverse aussi régulièrement tous les mois, aller et retour; mais les habitants du pays craignent trop le froid pour s'exposer aux fatigues d'un tel voyage. Il est en effet très-dur de parcourir une si large route dans la neige. Ce qui fait plus souffrir encore peut-être, c'est l'inflammation des paupières, causée par cette éclatante blancheur, surtout quand elle est augmentée dans les intervalles de beau temps par la réflexion des rayons solaires. A l'approche d'un ouragan, on doit avoir bien soin de gagner la *casita* (hutte) la plus voisine, au risque même d'y être retenu pendant huit, quinze jours ou même trois semaines, ce qui arrive souvent aux courriers. Les montées sont très-fatigantes, mais les descentes le sont peut-être encore plus, excepté pour les courriers et les peones, qui les exécutent *à la ramasse*, à peu près comme on fait dans quelques parties de nos Alpes européennes. Ils forment, avec une peau, une sorte de traîneau sur lequel l'homme se place avec sa selle, son bagage ou son fardeau, après s'être attaché fortement le tout autour de la ceinture, au moyen d'une lanière; puis il se laisse emporter sur la pente par son propre poids, et dirige sa course ou la ralentit quand elle devient trop rapide, en enfonçant son grand couteau dans la neige. Le voyageur n'a rien à craindre des avalanches, qui sont inconnues dans le pays, ou qui, du moins, y sont peu de chose. La neige de la Cordillère ne reste pas longtemps molle, comme dans les pays situés sous des latitudes plus froides. Bientôt après sa chute le soleil en fond la surface, qui, dans cet état de demi-fluidité, s'infiltre dans les masses poreuses situées au-dessous, et s'y glaçant de nouveau, devient un corps tellement solide, qu'il ne faut rien moins que les feux d'un soleil presque vertical pour le faire disparaître des montagnes.

Je devais faire route avec quelques marchands dont les uns allaient à Santiago, d'autres plus loin. Notre caravane se composait d'une trentaine de mules et de tous les muletiers ou peones destinés à les conduire. La route, à partir de Mendoza, quoique cette ville soit située tout à fait au pied de la montagne, ne monte pas immédiatement. Elle tourne autour de la base de la Sierra environ l'espace de douze lieues, et entre alors dans la contrée montueuse, sables arides

sans une goutte d'eau, sans un arbre sous lequel le voyageur puisse un moment trouver un asile contre les traits brûlants du soleil. En approchant des montagnes, la physionomie du pays change entièrement; le sol devient pierreux et porte la marque évidente des torrents qui le labourent en tous sens, quand la neige fond sur la Cordillère; la surface du sol est coupée de leurs lits desséchés, remplis de rocs et de buissons déracinés.

A mesure que nous avancions, les collines, d'abord assez basses, se relevaient peu à peu en se rapprochant et formaient une vallée toujours plus resserrée, qui nous conduisit enfin à la maison de poste de Villa Vicencio, près de laquelle sont des sources chaudes du même nom, assez célèbres dans le pays. Ces bains naturels sont situés sur un joli petit amphithéâtre entouré, de toutes parts, de hautes montagnes, et auquel on ne parvient qu'en gravissant un roc extrêmement escarpé. En quittant la ravine de Villa Vicencio, on entre dans une vallée étroite et profonde, couverte de verveine et de cactus. Les montagnes qui l'entourent sont si hautes et si escarpées, que le soleil, qui se lève à cinq heures pour les plaines, ne brille, dans ces vallées qu'après huit heures du matin. Nous traversâmes plusieurs places, entre autres l'*Alojamiento de los Hornillos*) le gîte des petits fourneaux), qui doit son nom à ce que sa pauvre hutte, aujourd'hui abandonnée, servait jadis à l'exploitation des mines de San Pedro.

Ici commence l'ascension du Paramillo, chaîne longue et étroite qui s'étend entre Mendoza et la plaine d'Uspallata. Le sommet de la première hauteur nous présenta une vue des plaines, au milieu desquelles on distinguait Mendoza, à la distance d'environ treize lieues. Le vent, sur ces hauteurs, est pénétrant; le sol y est sec et pierreux, et on n'y voit point d'apparence de végétation. A mesure que nous avancions, les montagnes devenaient plus rapides. J'admirais la sagacité des mules et le sang-froid avec lequel elles choisissaient la place la plus sûre pour y poser le pied. Elles s'arrêtaient souvent comme pour réfléchir au moyen d'éviter une crevasse ou de toucher un roc opposé; se tenant fermes sur leurs pieds de derrière, elles avançaient ceux de devant pour s'assurer si elles pouvaient en sûreté atteindre le point qu'elles avaient en vue. Quelquefois la route tournait brusquement, et il fallait monter par un sentier en zigzag, dont le pied des mules avait fait une espèce d'escalier. L'effet de l'ascension et de la descente par ces échelles est des plus singuliers, les têtes des mules prenant toutes différentes directions, à mesure qu'elles suivent les divers angles de la route, quoique toutes aient, en effet, la même destination. Au reste, la marche est si graduelle et l'animal qui vous porte paraît si sûr de son fait, qu'on n'éprouve pas un seul moment de crainte, excepté lorsqu'on s'avise de jeter un regard en arrière, sur le chemin qu'on a parcouru.

Nous avions atteint le premier plateau de montagnes, appelé par les habitants *las Sierras*, par opposition à la Cordillère ou chaîne plus élevée des Andes, généralement couverte de neige. Notre route passait alors à travers un terrain très-élevé, montant et descendant sans cesse, et nous cheminions de nouveau entre

deux rangs de montagnes noires totalement dépourvues de végétation. La vallée, en beaucoup d'endroits, était embarrassée de blocs immenses de rochers que les orages ou les tremblements de terre y avaient précipités. Les collines devinrent ensuite moins considérables, plus rares, et nous nous trouvâmes dans une vallée sauvage appelée la plaine d'*Uspallata*, servant de limite entre la chaîne de montagnes que nous venions de traverser et la Cordillère qui s'élevait devant nous jusqu'aux nues.

Arrivé à Uspallata, je fus trompé dans mon espoir de voir les mines de ce nom, qu'on appelle aussi de *San Pedro*, et qui sont situées un peu plus au nord; mais un de mes compagnons de voyage et d'autres personnes très-instruites m'ont mis à portée de satisfaire la curiosité du lecteur, tant sur cette mine en particulier que sur les mines de l'Amérique du Sud en général. Le minerai de San Pedro est une galène argentière. La montagne qui le contient paraît être une ardoise brune durcie.

D'après Miers, juge compétent en cette matière, les Chiliens sont de très-habiles mineurs. Ils extraient le minerai à beaucoup meilleur marché que les autres, par des procédés grossiers, il est vrai, mais fort économiques, et dont on ne pourrait les faire changer sans beaucoup d'embarras et de dommage. Dans les mines de l'Amérique du Sud, on ne descend pas dans les travaux par une ouverture perpendiculaire, mais par une galerie inclinée, si étroite et si basse que les mineurs sont presque obligés de se traîner sur leurs genoux quand ils veulent s'y introduire. On extrait le minerai au moyen de pics; mais quand le roc, trop dur, résiste à l'effort de ces instruments, on le fait sauter avec de la poudre à canon, opération dans laquelle les gens du pays sont très-experts. Les mineurs se nomment *barreteros*, et l'on appelle ceux qui transportent le produit au dehors *capacheros*, du nom des espèces de paniers de cuir employés à le faire parvenir à l'ouverture de la galerie. Des mules le descendent alors au pied de la montagne, où il est reçu dans des tubes de cuir pour être transporté à l'endroit destiné à en opérer la fonte et l'épuration.

La vallée d'Uspallata a été habitée, et l'on y voit encore les restes d'un village considérable et les murailles de boue qui formaient les enclos. Il est probable que les habitants de ce village étaient les mineurs employés à l'exploitation des anciennes mines. Aujourd'hui on ne trouve plus là qu'une misérable hutte où l'on passe ordinairement la nuit. Il y a enfin, dans le voisinage, un corps de garde où le gouvernement de Mendoza entretient quelques soldats, et où l'on examina nos passe-ports et nos bagages; car là finit son territoire.

Le lendemain, après avoir circulé pendant quelque temps dans la vallée, et traversé deux ou trois lits de torrents qui, dans la saison des pluies, apportent leurs eaux à la rivière de Mendoza, nous arrivâmes à la première de ces passes si fameuses; elle se nomme *ladera de las Cortaderas*, et tourne sur les flancs sinueux de la montagne, en s'abaissant et s'élevant tour à tour. Le plus souvent, le côté de la montagne est dans un état de décomposition d'où résulte un grand nombre de

fragments anguleux que les pluies entraînent, et dont l'accumulation forme un plan incliné assez raide ; c'est au milieu de ce plan qu'est tracée la route qui, dans ses parties les plus étroites, n'a guère que cinq pieds de large. De petites croix de bois, fichées de distance en distance, ne disent que trop le destin des malheureux qui ont péri.

Après avoir franchi la passe, nous entrâmes dans le lit desséché d'un torrent. Nous y passâmes la nuit de ce jour de fatigue ; et, prêts à affronter de nouveaux dangers, nous nous avançâmes le lendemain matin vers la fameuse *ladera de las Jaulas* (les caves), la seconde de ces passes qui impriment tant de crainte. Celle-ci est vraiment effrayante. Elle est de même formation que l'autre ; mais le chemin tracé par les mules y était rompu en trois endroits, et n'avait guère plus de neuf pouces de large, de manière qu'il fallait tourner autour des angles saillants de la montagne, sur l'espace le plus étroit possible ; les mules, ayant à poser les pieds sur des pointes, étaient obligées de redoubler de précautions. Cette passe n'est pas aussi large que celle de las Cortaderas, et la route y est plus solide, mais beaucoup plus rapide ; son nom lui vient de ce que la muraille de rochers suspendue sur la tête est percée de vastes cavités qui pourraient contenir un grand nombre de personnes.

Avant d'arriver à la troisième passe, nous traversâmes une partie pierreuse, célèbre dans le pays par une histoire merveilleuse qu'en racontent les arrieros. On y voit un bloc quadrangulaire divisé par deux fissures verticales en quatre sections distinctes, dont l'une s'écarte des autres. C'est la *Pierre de l'Inca* (Piedra del Inca), sur laquelle l'empereur du Pérou, dans les visites qu'il y faisait tous les trois ans, accomplissait quelques cérémonies religieuses. A l'époque de la chute de l'empire des Incas, un pouvoir mystérieux a fendu cette pierre, dont les diverses parties se rapprocheront et s'uniront de nouveau quand l'empire des Incas sera restauré.

On nous disait que la troisième passe, appelée *ladera de las Vacas* (des vaches), était si mauvaise, que nous ne pourrions la franchir sur nos mules. Nous en descendîmes donc, et nous nous acheminâmes à pied, chacun de nous chassant sa bête devant soi. A mon avis, cette passe n'est pas aussi terrible que les autres. Elle est beaucoup moins élevée et moins longue ; mais elle est peut-être plus difficile à la descente, à cause de son excessive rapidité, qui oblige les mules à précipiter leur marche. La vallée que nous venions de traverser est remplie de belles cascades et de torrents qui descendent du sommet des montagnes. L'eau de ces torrents est excellente et claire comme le cristal, mais extrêmement froide. Les muletiers, en les traversant, y plongent une corne de vache attachée à une ficelle, et étanchent ainsi leur soif, sans s'arrêter. Nous eûmes, à l'extrémité de cette vallée, une vue remarquable du côté oriental de la Cordillère. Elle est bornée par le pic de Tupungato, qui passe pour être le point le plus élevé des Andes du Chili, et qui nous semblait monter en cône au-dessus des points environnants.

Nous traversâmes ensuite le *Pont de l'Inca*, si célèbre dans toute l'Amérique.

Le Pont de l'Inca est une arche naturelle jetée sur la rivière de las Cuevas, dont nous n'avions pas cessé de longer les bords, depuis notre départ de la vallée d'Uspallata. Cette arche s'élève à cent cinquante pieds au-dessus de l'eau; elle est très-solide, très-compacte, et décrit une courbe elliptique assez régulière; elle est recouverte, en partie, de stalactites qui pendent gracieusement en spirales blanches, d'environ un pied de longueur.

Enfin nous arrivâmes au pied de la *Cumbre*, le sommet le plus élevé de cette partie des Andes. Nous étions à la casita de las Cuevas, à 10,044 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous devions repartir le jour suivant dans la matinée; car les muletiers sont dans l'usage de passer la Cumbre soit le matin de bonne heure, soit le soir, pour éviter certains vents très-violents qui soufflent sur la principale chaîne, de dix à quatre heures de la journée. Le lendemain, pendant que nous nous préparions à monter, en faisant un déjeuner composé d'oignons et de vin, qu'on regarde comme des préservatifs contre le froid et la raréfaction de l'air, une troupe de mules vint à traverser la Cumbre au-dessus de nous, et nous pûmes ainsi mesurer le chemin que nous avions à faire; elles me paraissaient de petits insectes. La montée de la Cumbre est longue, à cause des nombreux détours que fait la route; mais, quoi qu'en aient dit tous les voyageurs qui l'ont gravie, il n'y a là ni précipices ni dangers. Le seul inconvénient, c'est qu'on y met dix fois plus de temps qu'il n'en faudrait pour parcourir une route tracée en droite ligne sur le flanc de la montagne. Nous atteignîmes le sommet après cinq heures de marche. Je me trouvais alors à 1,876 pieds au-dessus de las Cuevas, et à 11,920 pieds au-dessus du niveau de la mer... Mais quel désappointement! Au lieu de la vue immense qu'on m'avait décrite et que mon imagination m'avait peinte, au lieu de ces vastes et fertiles plaines du Chili dont le riant aspect devait enchanter nos regards, derrière moi fuyait la vallée que je quittais, profonde, désolée, solitaire; au-dessus de moi s'élevaient des pics déchirés et couronnés de neiges, qui montaient en tournoyant dans les nues; devant moi, enfin, d'énormes montagnes noires s'entassaient sans ordre les unes sur les autres et paraissaient plus sauvages que celles que nous avions traversées. La descente, plus rapide et plus déchirée que la montée, semblait devoir nous conduire au fond d'un puits sombre. Nous trouvâmes l'air très-froid, et le vent nous coupait la figure. Beaucoup de voyageurs s'enveloppent, pendant tout le voyage à travers la Cordillère, pour se garantir du contact de l'air, et surtout pour défendre leurs yeux des reflets du soleil sur la neige. On a vu souvent des personnes arriver au Chili presque aveugles et rester plusieurs jours dans cet état de cécité, les lèvres tellement enflées qu'on a peine à les reconnaître. Mes compagnons et moi nous en fûmes quittes pour changer plus ou moins de peau.

Le côté de la Cumbre que nous avions à descendre était couvert de neige, et l'absence totale du soleil ajoutait à la tristesse naturelle de la scène. Comme il se compose de rocs escarpés et très-raides, la descente était plus mauvaise encore que la montée; mais le chemin était assez bien battu. Nous arrivâmes vers trois

heures au pied de la montagne du côté du Chili. Nous descendions toujours rapidement, et nous atteignîmes ainsi le lac de l'Inca (*Laguna del Inca*), dont on raconte des choses merveilleuses, notamment qu'il n'a pas de fond. Il est toujours plein et ne déborde jamais, quoique d'immenses torrents s'y déchargent; ce qui fait supposer qu'il a un écoulement souterrain.

Nous passâmes la nuit à l'*Ojo de Agua* (œil d'eau), lieu où nous découvrîmes à grand'peine un poirier épineux et quelques broussailles, qui nous servirent à allumer du feu. L'Ojo de Agua tire son nom d'une source qui jaillit près du sentier par lequel nous étions descendus, et les muletiers le connaissent par l'espèce de cresson qu'ils y recueillent. Cinq lieues plus loin, nous étions à un autre endroit où commence le territoire chilien et qui est une position militaire que nous trouvâmes abandonnée; dans un petit enclos qui en dépendait, nos peones découvrirent quelques pêchers, dont ils dévorèrent les fruits à peine mûrs. A partir de ce point, la vallée prend un aspect moins sauvage, et l'on s'aperçoit déjà qu'on s'approche d'un pays plus civilisé. La hauteur des montagnes diminue par degrés; leurs flancs commencent à se couvrir de verdure; on voit, en plus grande quantité, des poiriers épineux, chargés de leurs fleurs écarlates. Le 27 avril, nous nous éveillâmes aux cris d'une espèce de perroquet vert et jaune à longue queue, le premier être animé que nous eussions vu, sauf les guanacos et les condors, depuis notre entrée dans la Cordillère; dans la matinée, nous franchîmes le *Salto del Soldado* (le saut du soldat), ainsi nommé de l'aventure d'un déserteur de l'armée libératrice de San Martin, qui se précipita de la rive escarpée dans le torrent, et se déroba ainsi à ceux qui le poursuivaient. Nous quittâmes vers midi les chaînes de montagnes qui nous avaient accompagnés depuis Uspallata, et l'apparition de quelques pauvres *ranchos*, peuplés de gens plus pauvres encore, nous annonça bientôt que nous rentrions dans la civilisation. Nous étions dans la grande vallée d'Aconcagua, qui tire son nom du volcan qui la domine au nord, et où se voient deux cités, la *Villa Vieja* (la vieille ville) ou San Felipe, située au centre de la vallée, l'autre la *Villa Nueva* (la ville nouvelle) ou Santa Rosa. Avant d'y entrer, nous avions passé une dernière fois la rivière sur le *Pont de Cimbra*, pont indien construit en bois, suspendu par des lanières de cuir de vache ou lassos. Le plancher en est formé d'une espèce de roseaux particulière au Chili. C'est sur le plan de ces ponts légers, que sont construits les ponts suspendus en fer de l'Europe. Ces ponts, lorsqu'on les traverse, oscillent et vibrent à chaque pas. Ils sont néanmoins très-sûrs, parce qu'on ne les charge jamais que du poids d'une mule avec son fardeau et du peon qui la conduit.

Le 29, nous continuâmes notre voyage vers Santiago, dont nous n'étions plus qu'à environ vingt-deux lieues. Je ne voyais pas sans surprise des terrains entièrement infertiles entourés de pierres entassées, comme si l'on y eût attaché quelque prix. L'aspect des lieux démentait tout ce que j'avais entendu dire de la beauté et de la fertilité du pays. Huit lieues plus loin, nous entrâmes dans la vallée de Chacabuco, si fameuse par la victoire que le général San Martin y remporta sur

l'armée espagnole. San Martin était gouverneur de Mendoza à la fin de 1816, où les armées combinées d'O'Higgins et de Carrera avaient été défaites à Rancagua au Chili. San Martin en réunit les débris qui passaient par Mendoza; et, y joignant d'autres troupes rassemblées dans le voisinage, il se vit en six mois à la tête de quatre à cinq mille hommes, avec lesquels il entreprit d'enlever le Chili aux Espagnols. L'exécution de ce projet commença le 17 janvier 1817. Les passes par lesquelles il envahit le Chili étaient presque inaccessibles. La marche fut longue, fatigante et désastreuse; les troupes avaient à lutter à la fois contre le froid, la faim et toutes les privations possibles, et les trois divisions de l'armée marchaient chacune au même but, sans avoir aucune nouvelle l'une de l'autre. Le 12 février, elles opérèrent leur jonction sur les hauteurs qui dominent la Cuesta de Chacabuco. Les royalistes, commandés par le général Marcos, s'étaient retirés dans la plaine, pour y faire mouvoir plus facilement leur cavalerie, sur laquelle ils comptaient beaucoup, et s'y étaient formés en bataille; ils étaient à peu près égaux en nombre aux républicains, mais beaucoup mieux équipés. San Martin les attaqua et les mit, en quelques heures, dans une déroute complète; le lendemain, l'armée patriote entrait en triomphe dans la capitale. Nous passâmes la nuit dans un misérable rancho dont les habitants hospitaliers nous chantèrent, sur le théâtre même de la victoire, l'hymne national du Chili, tandis que trois grandes filles, tout en joignant leurs voix à celles du chœur, pétrissaient, à force de bras, leur pain fait de farine mêlée de graisse.

Le lendemain, nous arrivâmes au petit et pauvre village de Colina, près duquel sont des bains alimentés par deux sources. Le nombre des personnes que nous rencontrions sur la route augmentait à chaque instant, et l'échange fréquent des saluts entre les passants et nos muletiers nous prouvait qu'en fait de politesse les Chiliens ne sont en arrière d'aucune nation. Enfin, au détour d'une colline, à environ deux lieues de Santiago, nous aperçûmes les clochers, qui s'élevaient au milieu de plantations de peupliers. Les approches de la ville du côté de Colina ne sont pas pittoresques et n'en donnent pas une idée favorable. Je traversai les faubourgs, formés de maisons de boue, dont quelques-unes étaient ornées de devises peintes de diverses couleurs; je passai ensuite sur un pont en pierre de cinq arches, et j'arrivai chez un des habitants, pour qui j'avais des lettres. Sa maison était située à l'extrémité opposée de la ville, sur la place de la Monnaie, dans la Cañada, l'un des plus beaux quartiers. C'est en effet sur cette place que se trouve l'hôtel de la Monnaie, le plus vaste bâtiment de la cité. Au jugement des architectes, tout cet ensemble n'est pas heureux; mais, comparé aux édifices du même genre de l'Amérique, cet immense amas de briques, chef-d'œuvre des ouvriers envoyés d'Espagne pour le construire, n'est pas sans quelque mérite.

Santiago fut fondée, en 1541, par Pedrò Valdivia. Elle est située dans une plaine vaste et fertile, arrosée par les rivières Maypo et Mapocho. L'espace qu'elle couvre est bien plus considérable que ne le ferait supposer le chiffre de sa population; chaque demeure occupe une vaste étendue de terrain, parce que, indé-

pendamment de ce qu'elle n'a qu'un étage, à cause des tremblements de terre, elle a aussi par devant une vaste cour et par derrière un jardin. Cependant elle n'égale pas Buenos-Ayres en étendue; mais l'aspect en est plus agréable. Les rues larges sont ornées de trottoirs commodes et pavées en petits cailloux roulés qu'on tire du fond de la rivière. Des *asequias* (rigoles, canaux d'irrigation), d'environ trois pieds de large, sans cesse alimentées par le Mapocho, courent au milieu des rues. Les rigoles arrosent aussi les jardins; ceux des maisons principales sont grands et bien disposés, ornés, au milieu, de fontaines en pierre et plantés d'orangers, de grenadiers, de tilleuls, de vignes, d'arbres et de fleurs indigènes. La végétation est toujours active à Santiago, car l'hiver s'y fait à peine sentir, et la neige séjourne rarement sur la terre.

Comme les autres villes espagnoles, elle est divisée en carrés rectangles et réguliers. La partie S. E. de la ville est séparée du faubourg de la *Cañadilla* par une grande route de cent cinquante pieds de large, appelée la *Cañada*. Le rio Mapocho coule en dehors, à l'O. et au N. de la ville, et la sépare du faubourg de la *Chimba*, avec lequel elle communique par le pont que j'avais passé à mon arrivée. En pénétrant dans l'intérieur de la ville, on trouve d'abord, presque au milieu, la *Plaza* ou grande place, qui occupe l'espace de toute une quadra, où s'élèvent la résidence du directeur, le palais du gouvernement, la prison et la chambre de justice. La cathédrale est l'unique édifice en pierre de la ville. Quant au palais de l'évêque et aux autres bâtiments de la place, ils sont en ruines, et le premier tremblement de terre peut les renverser. Au centre est une fontaine de cuivre, alimentée par la rivière au moyen d'un aqueduc souterrain; elle fournit à toute la ville l'eau qu'on distribue dans des tonneaux transportés à dos de mule.

Il faut encore citer, près de la Plaza, le *Consulado*, grand bâtiment où se réunissent le tribunal de commerce, le sénat et le congrès national; la douane, très-vaste et bien appropriée à son objet; enfin le théâtre, édifice mesquin dont la salle peut contenir huit cents personnes: je n'ai rien à dire des représentations, si ce n'est qu'à mon avis les spectactrices elles-mêmes en font le charme presque exclusif.

La ville est divisée en cinq paroisses. Toutes les églises paroissiales sont d'une architecture grossière; mais celles des couvents sont belles. On distingue, entre autres, celle du couvent de San Domingo (Saint-Dominique), dans la rue du même nom; et celle des Jésuites, remarquable par les peintures dont son intérieur est orné, et par sa tour, construite en bois, pour mieux résister aux tremblements de terre. Il y a cinq couvents, dont deux de jésuites, servant aujourd'hui de collége national et de bibliothèque publique, et trois de franciscains. Les couvents ont tous des corridors ou cloîtres dans le style gothique, ornés de tableaux de saints et de martyrs. Chaque moine a sa cellule, dont une cruche d'eau, une image du Sauveur, quelques livres de dévotion, une table et une chaise, font tout l'ameublement. Le couvent de San Francisco, dans la Cañada, est très-beau et très-spacieux. Des palmiers et des cèdres élevés ornent les cours de ces

couvents, où se voit un grand crucifix de bois dont le pied est jonché de têtes de morts, et devant lequel les moines viennent s'agenouiller.

A l'angle oriental de la ville est la colline de Santa Lucia, où les Espagnols avaient bâti un fort qui commande la cité; ce fort fut évidemment élevé, non pour la défendre, mais pour la réduire, en cas d'insurrection. Au-dessus de cette colline, sur la rive méridionale de la rivière, se prolonge le *Tajamar* ou promenade publique, de près d'un tiers de lieue de long, toujours très-fréquentée le matin ou le soir, suivant les saisons. A gauche, règne un fort parapet bâti en briques, qui protége la ville contre les inondations du Mapocho. A droite est un siége prolongé pour les personnes qui veulent prendre le frais assises, tandis que beaucoup des promeneurs passent devant elles entre un double rang de peupliers d'Italie; derrière, plus à droite, sont quelques boutiques de confiseurs, et des *chinganas*, établissements qui ont quelque analogie avec nos guinguettes des environs de Paris, et qui sont le rendez-vous de toutes les classes du peuple.

On peut estimer la population de Santiago à 45,000 âmes, en y comprenant les habitants des faubourgs. Ils se divisent en deux classes bien distinctes: l'une se compose des riches, qui possèdent toutes les terres, le commerce et les places administratives; l'autre se compose des petits marchands, des artisans et des peones. Tous se distinguent par leur obligeance, par leur douceur et par leurs attentions pour les étrangers, qu'ils arrêtent quelquefois dans la rue pour les inviter à entrer dans leurs maisons.

Les *hacendados* ou propriétaires d'haciendas sont les habitants les plus riches de Santiago; quelques-uns de leurs domaines, le plus ordinairement situés dans les fertiles vallées d'Aconcagua, de Maypo, de Rancagua, de Melipilli, et dans les environs de la ville, sont d'un revenu considérable. Depuis la révolution, le haut commerce a pris une direction nouvelle et est presque entièrement passé des mains des hommes du pays dans celles des étrangers. Les classes inférieures sont très-pauvres; mais elles ont peu de besoins, et la douceur du climat ainsi que la fertilité du sol, favorisent leur indolence naturelle, de sorte que l'aspect général de la ville n'est pas celui de l'activité.

Les dames de Santiago sont agréables et pleines d'affabilité. Leurs amusements ne diffèrent pas beaucoup de ceux des dames de Buenos-Ayres, qui sont plus familiarisées avec les manières européennes. Elles dansent, pincent de la guitare et touchent du piano; leurs remarques sont piquantes et leur conversation est pleine de charme; mais leurs connaissances sont fort bornées, quoiqu'elles aient beaucoup de pénétration; on peut compter celles qui aiment la lecture. J'ai rarement vu dans leur bibliothèque d'autres ouvrages que Don Quichotte, Gil Blas, les Nouvelles de Cervantes, Paul et Virginie, quelques abrégés d'histoire et quelques livres de dévotion. J'en ai pourtant connu quelques-unes à qui les littératures française et anglaise étaient très-familières et qui parlaient et écrivaient les deux langues avec beaucoup de facilité. Tel était à peu près l'état de la capitale de la république chilienne à l'époque où je l'ai vue.

Après donc avoir parcouru en curieux la capitale du Chili et tous les villages environnants, après avoir visité plusieurs mines d'or de peu d'importance, il ne me restait plus qu'à voir le port important de Valparaiso. Deux routes différentes conduisent par terre de Santiago à cette ville. Sur la plus méridionale de ces routes, qui a trente-sept lieues de long, on trouve Barrancas, lieu ainsi nommé parce qu'il sert de canal au trop-plein des eaux du Maypo dans la saison des pluies. Bustamente, l'une des meilleures maisons de poste du Chili; Casa Blanca, que les Chiliens honorent du nom de ville, quoique ce ne soit plus qu'une misérable bourgade depuis le tremblement de terre de novembre 1822, qui en a renversé tous les édifices; enfin Cuesta de Valparaiso (1,260 pieds au-dessus du niveau de la mer), dont la descente, assez rapide, conduit au *Puérto*. La seconde route, plus au nord, quoique un peu plus longue que la première, a, sur celle-ci, l'avantage de ne présenter à franchir qu'une Cuesta au lieu de trois, mais plus haute qu'aucune des autres, puisqu'elle a 2,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. On y rencontre Polpayco, où se trouvent des carrières de plâtre abondantes; plus loin, le village de Tiltil, où se broient et s'amalgament les minerais d'or apportés des mines voisines; au delà, sur une montagne richement boisée d'où s'élancent mille sources délicieuses, dont la réunion forme l'un de ces lavages d'or si communs au Chili, se voit l'Asiento Viejo, où toutes les beautés de la nature contrastent avec la saleté, la misère et la paresse des habitants. C'est de là qu'on commence à gravir la chaîne, du haut de laquelle l'œil embrasse une vue immense, terminée par les plaines de l'Océan Pacifique. On remarque encore, sur cette route, la riche vallée de Limache, peuplée par les fermiers les plus opulents de tout le Chili; et l'on arrive enfin à Concon, à six lieues au N. de Valparaiso.

Si je n'avais eu à voir que le principal port de la république, j'aurais pris l'une de ces deux routes; mais pour éviter les retards et les frais d'une double navigation de Valparaiso à Conception et de Conception à ce port, d'où je devais me rendre par terre au Pérou, je préférai attaquer, par l'intérieur, le Chili méridional, sûr de trouver, dans cette direction, ample matière à d'intéressantes observations. Ma détermination une fois prise, je me joignis à quelques marchands qui se rendaient à la Concepcion. Ainsi, après un mois de séjour à Santiago, j'étais en marche pour l'Araucanie, car j'avais un vif désir de visiter ces fameux Araucanos, qu'a illustrés le poëme de Alonzo de Ercilla. Ce titre seul eût suffi pour un poëte jaloux de visiter la nation parmi laquelle le chantre de l'*Araucana* a choisi ses héros; mais c'était plutôt en observateur curieux que je voulais étudier ce peuple mal connu, la seule des nations américaines qui ait constamment combattu les Européens sans être vaincue, ou qui se soit soustraite à leur joug sans les fuir, phénomène assez remarquable pour mériter la sérieuse attention du voyageur.

En jetant, en effet, les yeux sur la carte, on voit le Chili divisé en deux parties bien distinctes, le Chili proprement dit au N., et le Chili indien au S.: le premier,

INTÉRIEUR D'UNE HACIENDA.

depuis la conquête, soumis au gouvernement directorial de Santiago ; le second, toujours possédé par les Indiens aborigènes qu'on doit encore regarder comme indépendants, puisqu'ils ont leurs chefs particuliers, et qu'ils sont régis par leurs lois et par leurs coutumes propres. Les limites de ces deux grandes divisions n'ont jamais été bien exactement fixées ; mais le rio Biobio est regardé généralement comme la ligne de démarcation, les Espagnols n'ayant jamais pu se maintenir au S. de cette rivière au delà des forts et des positions militaires dont ils en ont couronné les bords.

A peine sorti de la capitale, on entre dans les plaines de Maypo, où la grande route est, pendant quelque temps, parallèle au canal de Maypo. Ce canal, commencé sous le gouvernement espagnol et terminé en 1819, court N. et S. dans le sens de la Cordillère, sur une étendue d'environ neuf lieues. Cette création industrielle a eu pour effet immédiat de fertiliser la plaine aride qu'elle traverse, et, depuis son achèvement, elle a plus que triplé le nombre des terres cultivées. Déjà si précieuse à l'industrie, la plaine de Maypo n'est pas moins célèbre dans les annales politiques du Chili, comme théâtre d'une bataille sanglante que s'y livrèrent, le 5 avril 1818, les troupes royalistes commandées par Osorio, et les troupes patriotes conduites par San Martin. Après un combat acharné, la victoire de San Martin fut complète et assura l'indépendance du pays.

Quand on a franchi le rio Maypo, on entre dans la province de Rancagua, qui a deux lacs, l'un d'eau douce, vanté pour la beauté du paysage qui l'entoure et pour le poisson qu'on y pêche, les cygnes et les flamants qui en habitent les eaux ; l'autre est situé près de la côte, et son beau sel est un article de commerce considérable. La capitale de la province, appelée Rancagua ou Santa Cruz de Triana, que nous trouvâmes sur notre route, est située sur le rio Cachapoal qui la sépare de la province de Colchagua. Un peu à droite, dans une ravine de la Cordillère, sont les bains de Cauquenes, assis dans la position la plus romantique, sur un plateau très-étroit, au bord d'un précipice au pied duquel roule le Cachapoal, à la profondeur de cent pieds.

Nous traversâmes la province de Cochagua, située au S. de la précédente, sans que j'eusse occasion d'y faire aucune remarque particulière, si ce n'est sur son extrême fertilité, due sans doute aux nombreuses rivières qui l'arrosent. Nous traversâmes sans nous y arrêter San Fernando, sa capitale. Nous étions pressés de gagner Talca, destination de plusieurs de mes compagnons de voyage. Cette ville est située dans une petite vallée sur le rio Claro. Elle n'a pas plus de 1,000 habitants, mais les environs en sont bien cultivés. La province, en général, possède d'immenses ressources. Elle a une rivière du même nom qu'elle, l'une des plus importantes du Chili, et qui reçoit un grand nombre d'affluents.

Nous touchions à la province de Chillan, la plus septentrionale des quatre dont se compose la juridiction du S.; elle est petite, mais très-fertile ; elle est couverte, à l'E., de chaînes de hautes montagnes, et s'étend, à l'O., en plaines bien arrosées par la rivière Itata et ses affluents. Rien ne pouvait m'arrêter dans la capitale de

cette province; mais pouvais-je me refuser à profiter de l'occasion de faire, sur l'une des terres classiques du volcanisme, une excursion jusqu'au volcan d'Antuco, moi qui en avais vu un si grand nombre sans en avoir encore abordé aucun?

Je m'arrangeai avec quelques gens du pays connaissant parfaitement la langue et les habitudes des Indiens sauvages que nous pouvions rencontrer sur cette route nouvelle. Je pris congé de mes compagnons de Santiago, qui suivaient directement leur chemin vers le midi, et je tournai à droite, avec mes guides. Après avoir abrégé la course, autant que possible, grâce à leur connaissance des lieux, et traversé plusieurs villages insignifiants et une assez grande rivière (le rio *Laxa*), nous ne tardâmes pas à nous apercevoir, à la difficulté toujours croissante de notre marche ascendante, que nous allions entrer dans les Andes et en gravir un des sommets les plus élevés. Enfin, après avoir franchi le *Ruscuē*, torrent impétueux qui, dans les crues, rompt toutes les communications, nous eûmes la vue du volcan, qui se présentait à nos yeux dans toute sa magnificence. Nous nous arrêtâmes pour nous reposer au village d'Antuco, but de notre voyage.

La vallée d'Antuco, qui occupe le point habité le plus élevé des Andes, s'étend sur une longueur O. et E. de près de sept heures de chemin, et n'a pas moins de largeur. Le rio Laxa la sépare en deux parties presque égales. Elle présente de grandes beautés naturelles, et le village lui-même est fort romantique, situé au pied de ses hautes murailles, dont la verdure l'égaie. Toute la magnificence du paysage le cède encore à l'aspect du volcan, qui n'est éloigné du village que de quelques heures de marche. Il sort du cratère une fumée presque continuelle. L'aspect de ce pic est tous les jours nouveau, soit que sa cime se colore des rayons obliques du soleil, soit que la flamme de son cratère perce les nuages pendant la nuit, illuminant la neige qui l'entoure de toutes parts, ou le disputant d'éclat avec la lune argentée.

Le plus beau point dans la partie élevée de la vallée est le *pic de Pilgue*. A peine a-t-on gravi la moitié de la hauteur, qu'on arrive dans des prairies où se croisent la végétation alpestre et les plantes à la végétation vigoureuse et fortement colorée des tropiques. A mesure qu'on remonte dans la vallée d'Antuco, les images gracieuses deviennent de plus en plus rares, on voit se développer peu à peu les caractères de la plus terrible puissance volcanique. Les rocs se dépouillent de leur verdure et se calcinent, et de hautes murailles de laves se manifestent à la vue. On est alors entouré de basaltes et de laves affectant mille formes fantastiques, et le sauvage torrent (le *Tvun Leuvu*) se présente comme pour interdire au voyageur l'accès de la haute balustrade de montagnes sur laquelle il se trouve. A la prière des habitants, le gouvernement a fait construire en cet endroit un fort et y a mis une petite garnison. Un précipice et une montagne à pic à gauche; le torrent sauvage à droite; devant, une petite colline surmontée d'une plate-forme juste assez large pour renfermer la garnison dans l'intérieur d'une palissade, tel est l'aspect de ce fort de peu d'importance.

L'ascension du volcan nous coûta trois heures de la marche la plus pénible ; car, lorsque après avoir fait cinquante pas, on s'arrêtait pour reprendre haleine, on se sentait souvent entraîné, par la rapidité de la pente, à quinze pieds en arrière. Nous atteignîmes enfin la dernière pointe, et nous arrivâmes à un endroit du cratère où personne avant nous n'était encore parvenu. Le sommet du volcan consiste en une petite plaine ciculaire au milieu de laquelle s'élève, comme une muraille de cinquante pieds, une éminence revêtue de laves. Après le pic du Ténériffe et le Cotopaxi, le volcan d'Antuco est, sans contredit, le plus raide des pics connus.

La descente fut longue et dangereuse ; cependant nous nous retrouvâmes sans accidents au milieu de la vallée, d'où je repris la route qui conduit à Talcahuano, l'une des villes frontières du Chili proprement dit ; mais, cette fois, j'étais seul avec le muletier et le peon indispensables ; car mes valeureux guides à Antuco étaient retournés à Chillan. Je repassai le Ruscuë, le Laxa, après quoi j'eus à traverser une longue et ennuyeuse travesia, semée de matières volcaniques, et qu'on suppose, avec quelque raison, avoir jadis été un lac. Elle me conduisit à *Yumbel*, capitale de la province de Rere, très-petite ville, ou plutôt village entouré d'une muraille carrée, flanquée d'un bastion sur chaque face, et qui a soutenu, avec avantage, plus d'un siége contre les Indiens. J'eus ensuite à passer le long du Biobio, le roi des fleuves du Chili, que j'admirais pour la première fois, un chemin très-difficile, à gauche duquel s'élèvent des montagnes boisées et fertiles et qu'on appelle les défilés (*angostias*) de Gualqui ; chemin si étroit, si raboteux, si glissant, que, dans la saison des pluies, on courrait mille fois le risque d'y perdre sa monture. Mais qu'était-ce pour moi qui venais de franchir les Andes ? C'est le dernier point remarquable jusqu'à Talcahuano, où j'arrivai après trois ou quatre jours de marche depuis mon départ du volcan.

De toutes parts entourée de montagnes, Talcahuano est une ville par elle-même peu remarquable, si petite et si capricieusement bâtie, qu'à peine, en Europe, on lui donnerait le nom de bourgade. En 1825, elle n'avait pas plus de 15 à 1,600 habitants ; mais sa position géographique et la sûreté de son port lui promettent un rang distingué dans l'avenir, sinon comme ville marchande, du moins comme entrepôt de Conception. Elle est située sur une presqu'île qui tient à Conception par une langue de terre que les crues du Biobio couvrent quelquefois de manière à en faire momentanément une île. Remplie de sources et fort boisée en quelques endroits, elle borde à l'orient la baie de ce nom.

A trois lieues S.-E. de Talcahuano se trouve la ville de Conception, où l'on se rend par une plaine infertile et de l'aspect le plus triste. Conception est la seconde ville du Chili, la rivale de Santiago, la capitale de la troisième juridiction chilienne, et, en particulier, de la province de Puchacal ou Penco, riche en mines d'or ; mais, quand je l'ai vue, elle conservait encore les traces de la désolation qu'y a laissée le passage des hordes de brigands et des divers partis qui s'y sont disputé la victoire. Bien des années s'écouleront avant qu'elle reprenne son

premier éclat. On y arrive sans que rien annonce l'approche d'une grande ville, et l'on y parvient entre une longue rangée de maisons détruites dont les ruines ont un très-beau caractère d'architecture. Il n'est pas de coup d'œil plus désolant que celui de tant d'édifices imposants, dont les portes et les fenêtres laissent entrevoir encore les ornements dorés et les fresques noircies par la fumée.

Autrefois Conception était aussi populeuse que Santiago. Les premières familles du Chili formaient une partie de la population de cette ville, portée à plus de 20,000 âmes, et les Espagnols en préféraient la température à celle de beaucoup de provinces de leur propre patrie. Un gouverneur, une cour épiscopale, quantité de hauts dignitaires espagnols, qu'y attirait le besoin de se délasser de leurs travaux, y formaient une société brillante. La richesse, l'hospitalité des habitants, la beauté de leurs femmes, faisaient l'admiration de toute l'Amérique du Sud. Conception, maintenant, n'a presque plus rien de remarquable. Un couvent de femmes pour trente pensionnaires a seul bravé la tempête. Le palais archiépiscopal tombe en ruines, le palais du gouverneur a éprouvé le même sort et n'a jamais été terminé; il ne reste de la cathédrale qu'une petite portion des combles.

Le spectacle de tant de grandeurs passées m'affligeait. Je me hâtai de m'y soustraire en passant le Biobio, où je fus, pendant la traversée, témoin et presque acteur d'une chasse en *balsa*, sorte d'embarcation fort singulière en usage dans tout le pays. C'est un canot d'une apparence assez fragile, mais sur lequel les habiles marins de cette contrée naviguent avec confiance dans tous les fleuves et vont même fort souvent très-loin en mer. Il se compose de deux peaux de lion de mer cousues et rapprochées de manière à leur donner la forme de l'animal vivant, elles ont huit à neuf pieds de long, et sont cylindriques et gonflées d'air : le tout est maintenu par de légères traverses de bois et un mince clayonnage. Le pilote s'assied à l'une des extrémités, maniant par le milieu deux longues rames engagées de chaque côté dans une petite échancrure. Quelques coups vous éloignent de la côte, et le passager descendu pour la première fois dans une balsa ne se voit pas sans inquiétude isolé au milieu des vagues sur cette espèce de ballon nautique, où il n'a d'autre point d'appui que les minces parois sur lesquelles les peaux sont fixées.

Le passage effectué, j'étais sur le territoire où la république chilienne n'a plus d'autorité hors de la portée du canon des forts dont les Espagnols ont couvert les rives du Biobio depuis son embouchure jusqu'à sa source. Je gagnai Arauco, petite ville fortifiée qui semble avoir donné son nom à la portion du pays qu'on appelle Araucanie, et où les Indiens du S. viennent faire des échanges. J'allai au petit village indien de Tubul, situé au S.-O. d'Arauco; j'y fis connaissance avec le *toqui* ou *ulmen* (chef) du lieu, homme doux et hospitalier en temps de paix, mais terrible, me dit-on, dans la guerre, et fier d'appartenir à cette race belliqueuse qui, seule de tous les Indiens de l'Amérique, est restée maîtresse chez elle. Je dus à l'influence de mon hôte, comme chef des guides, une escorte et toutes les faci-

lités possibles pour me rendre à Valdivia. Je voulais m'embarquer dans ce port pour Valparaiso, avant de mettre à la voile, j'ai recueilli et mis en ordre toutes les notions que j'ai pu rassembler, soit par moi-même, soit par des informations prises ou des autorités consultées sur la géographie de cette partie du Chili, ainsi que sur les mœurs et usages de ses habitants. C'est le résultat de ces curieux renseignements que je consigne ici. Si l'on trouve dans cette esquisse sur les Indiens du Chili méridional quelques traits qui rappellent, plus ou moins, les Indiens Patagons et les Indiens Pampas, on ne devra pas s'en étonner ; car l'analogie la plus sensible règne, entre ces peuplades diverses, qui sont toutes des branches plus ou moins considérables de l'immense tronc des *peaux rouges* de l'Amérique du Sud.

Les Indiens dont je m'occupe dans ce moment appartiennent à la troisième grande division, celle des *Araucanos*, distingués, suivant les régions qu'ils occupent, en *Pampas;* en *Pehuenches*, dont je vais surtout parler; en *Guinchis* ou *Conches* ou en *Huilliches;* ces deux dernières nations habitant la contrée qui s'étend au midi de Valdivia, jusqu'aux îles Chiloé. C'est, dit-on, surtout dans sa partie occidentale, un pays magnifique, doté d'un climat délicieux et dont le sol est très-uni, particulièrement vers le S.

L'Araucanie, si mes recherches ne me trompent pas, s'étend du N. au S., de la rivière Biobio à la plaine ou *llanos* de Valdivia, et, de l'E. à l'O., des Andes à l'Océan Pacifique. Les Araucanos sont plus avancés que les Indiens des Pampas, qui n'ont point de résidence fixe et ne vivent que de chasse et de pillage, tandis que ceux du Chili ont des demeures, se livrent à l'agriculture, et vivent de leur travail.

Les chefs sont vêtus à peu près comme tous les autres Chiliens : chemise de laine, culotte, ceinture, poncho, *ojotes* ou sandales de peau; mêmes éperons, même selle, mêmes larges étriers de bois. Les autres Indiens ne portent guère qu'une espèce de jupon assujetti aux reins par une ceinture et un poncho sur les épaules. Il serait absurde de leur attribuer, comme l'ont fait certains voyageurs, des progrès quelconques dans les sciences intellectuelles; ils n'ont ni langage écrit ni hiéroglyphes qui en tiennent lieu ; quoique passionnés pour les liqueurs fortes, ils paraissent, en général, doux et exempts de plusieurs des vices des autres nations sauvages. Ils admettent la polygamie. Les femmes se font avorter au moyen d'une plante médicinale qu'elles cachent avec soin ; leur sort est d'ailleurs celui de toutes les femmes sauvages : elles sont vouées aux travaux les plus pénibles et à la servitude conjugale. Les Araucanos ne paraissent point étrangers à l'exploitation des mines d'or et d'argent; ils fondent ces métaux dans des creusets grossiers, exposés à un courant d'air. Leurs connaissances en médecine ont été exagérées; elles se bornent à l'application de quelques plantes, et dans le traitement des maladies interviennent aussi les *machis* (sorciers) avec leur tambour magique et leurs hideuses contorsions. Leurs mariages offrent quelque analogie avec ceux des anciens Spartiates, dans l'usage d'enlever furtivement la

fiancée. Leurs funérailles sont semblables à celles des Pampas et des Patagons; elles rappellent les mœurs homériques par l'enterrement du guerrier avec ses armes, par le sacrifice d'un cheval sur sa tombe, et par le dépôt qu'on y fait de comestibles pour nourrir le mort pendant le voyage. Mais le trait dominant du caractère des Araucanos est leur orgueil militaire, qui ne leur a jamais permis de demander la paix; ils sont vindicatifs comme tous les Indiens, mais susceptibles de patriotisme, d'attachement et d'hospitalité.

Il s'agit maintenant des Pehuenches, autres habitants du pays qui ont beaucoup de rapport avec les Araucanos proprement dits, et que j'en rapproche sans les confondre. Ils ressemblent surtout aux Pampas, si ce n'est pas absolument le même peuple; errants comme eux, ils sont comme eux tantôt ennemis, tantôt alliés des colons, suivant leur caprice ou leur intérêt. J'en avais déjà vu quelques-uns aux environs d'Antuco; ils s'étaient établis là, après avoir été chassés de leur patrie, et ils parlaient la langue araucanienne, sans presque entendre un mot d'espagnol.

Le nom des Pehuenches (*hommes des pins*) est formé du mot *che*, homme, et du mot *pehuen*, grand arbre, pin. Cet arbre est commun dans toute l'Araucanie. Les Pehuenches sont essentiellement nomades. Ils errent çà et là dans les Andes, se présentant tantôt en pasteurs occupés seulement de leurs troupeaux, tantôt en brigands avides de butin qui descendent dans les plaines et y portent le meurtre et le ravage. Ils ne s'arrêtent et ne construisent quelques cabanes que lorsque les mois de juillet et d'août, couvrant les hauteurs d'une neige épaisse et gonflant les torrents, les forcent à suspendre leurs courses habituelles. La forme de leurs demeures, leur genre de vie, la nature de leurs entreprises, leurs armes, les font beaucoup ressembler aux peuplades qui parcourent les steppes du nord de l'Asie. Leurs camps (*tolderias*) sont placés dans les plaines ou au bord des ruisseaux. Tout autour les troupeaux errent sans gardiens; devant chaque tente (*toldo*) se voient toujours un cheval sellé et la terrible lance fixée en terre comme chez les Tobas.

Au milieu de la hutte brille un bon feu, sur lequel se trouve toujours quelque mets que chaque membre de la famille vient prendre quand la faim le presse. Le signal du départ donné, les tentes sont roulées, et des bêtes de somme transportent ailleurs le village errant. Quelques peaux pour servir de couche, quelques sacs carrés, aussi de peau, le recado et ses sangles, la lance et le lasso avec ses boules (*laquen bolas* des Chiliens), composent tout leur mobilier. La femme panse, selle, bride le cheval de son mari, décharge les animaux dans les halles, leur donne la nourriture, allume le feu, cuit les aliments, et, dans les marches, porte son enfant à la manière des Caraïbes. Le moindre oubli de ses devoirs lui attire les traitements les plus barbares.

Il existe chez cette nation un usage qui rappelle singulièrement la *fraternité d'armes* des anciens peuples germains et scandinaves et l'*hetœria* des anciens Grecs. C'est l'union que contractent sous le nom de *lacu* (couple), deux hommes

qui croient se convenir. La mort seule peut dissoudre cette fraternité. Les deux amis couchent sous la même tente, combattent ensemble, et chacun des deux doit être prêt à se sacrifier pour l'autre.

Les Pehuenches sont souvent en guerre avec leurs voisins, à cause de leurs troupeaux, qui les obligent à chercher partout de vastes pâturages; leurs empiétements continuels sur les territoires limitrophes leur attirent de fréquentes querelles, auxquelles toute la nation prend part. Dans le combat, chaque chef agit de son côté avec ses guerriers, sans garder aucun ordre de bataille et sans se concerter avec les autres chefs. Leur principal stratagème consiste à saisir un point faible de l'ennemi et à s'en approcher, pendant la nuit, avec toute l'adresse et la patience propres aux Indiens. A l'aube du jour, ils se précipitent sur le malheureux village en poussant d'affreux hurlements, de telle sorte que les habitants ont à peine le temps de fuir. Tout ce qui a quelque valeur devient leur proie. Les hommes faits et les adolescents sont immolés sans pitié; les femmes, les enfants sont emmenés captifs, et le village est réduit en cendres; après quoi, ils disparaissent aussi rapidement qu'ils sont venus.

Les Indiens font rarement des prisonniers. Ils combattent tous jusqu'au dernier soupir plutôt que de se rendre. Un fait arrivé à Antuco, pendant mon séjour dans ce village, donnera une idée de leurs mœurs militaires. Un parti de Pehuenches était revenu du sud, après avoir fait prisonnier un chef de Moluches. Le lendemain, le prisonnier parut devant le fort, au milieu d'un double cercle de guerriers armés. On avait creusé à ses pieds trois fosses, et il tenait à la main un petit bâton. Il se mit à célébrer ses exploits, nommant les ennemis qu'il avait vaincus, et rompant, à chaque nom, un morceau du bâton qu'il jetait dans une des fosses, en le foulant aux pieds; l'auditoire poussait des cris de fureur, tandis que les lances se rapprochaient de plus en plus de la poitrine du Moluche, jusqu'à ce qu'enfin le fier guerrier tomba sous les coups de ses vainqueurs en proclamant sa dernière et sa plus éclatante victoire.

On avait, à la même époque, arrêté, près d'Antuco, deux Pehuenches ennemis, qui furent bientôt reconnus pour espions, et comme tels condamnés à mort. Ils devaient être fusillés le lendemain. Certains du sort qui les attendait, ils saisirent un moment propice pour escalader la palissade et le fossé du fort, et s'enfuirent dans la direction du volcan. Arrêtés par le torrent, l'un d'eux tomba bientôt percé de balles; l'autre, pour se soustraire à la poursuite la plus acharnée, avait fait un long détour, qui finit par le ramener vers la cascade près de laquelle le fort est bâti. Entouré de tous côtés, il gravit la dernière pointe des rochers qui dominent l'abîme où le torrent se précipite avec un bruit épouvantable. Là, le malheureux étendit les bras vers le volcan, dans les entrailles duquel réside le dieu Pillan, le plus puissant de tous, à qui sont donnés les éclairs et le tonnerre, et que tous les Indiens implorent à leur dernière heure. C'était un spectacle saisissant que celui de cette haute figure brune, à la chevelure épaisse flottant en désordre, et dont les traits peignaient le désespoir. Le plus hardi des soldats s'approchait déjà

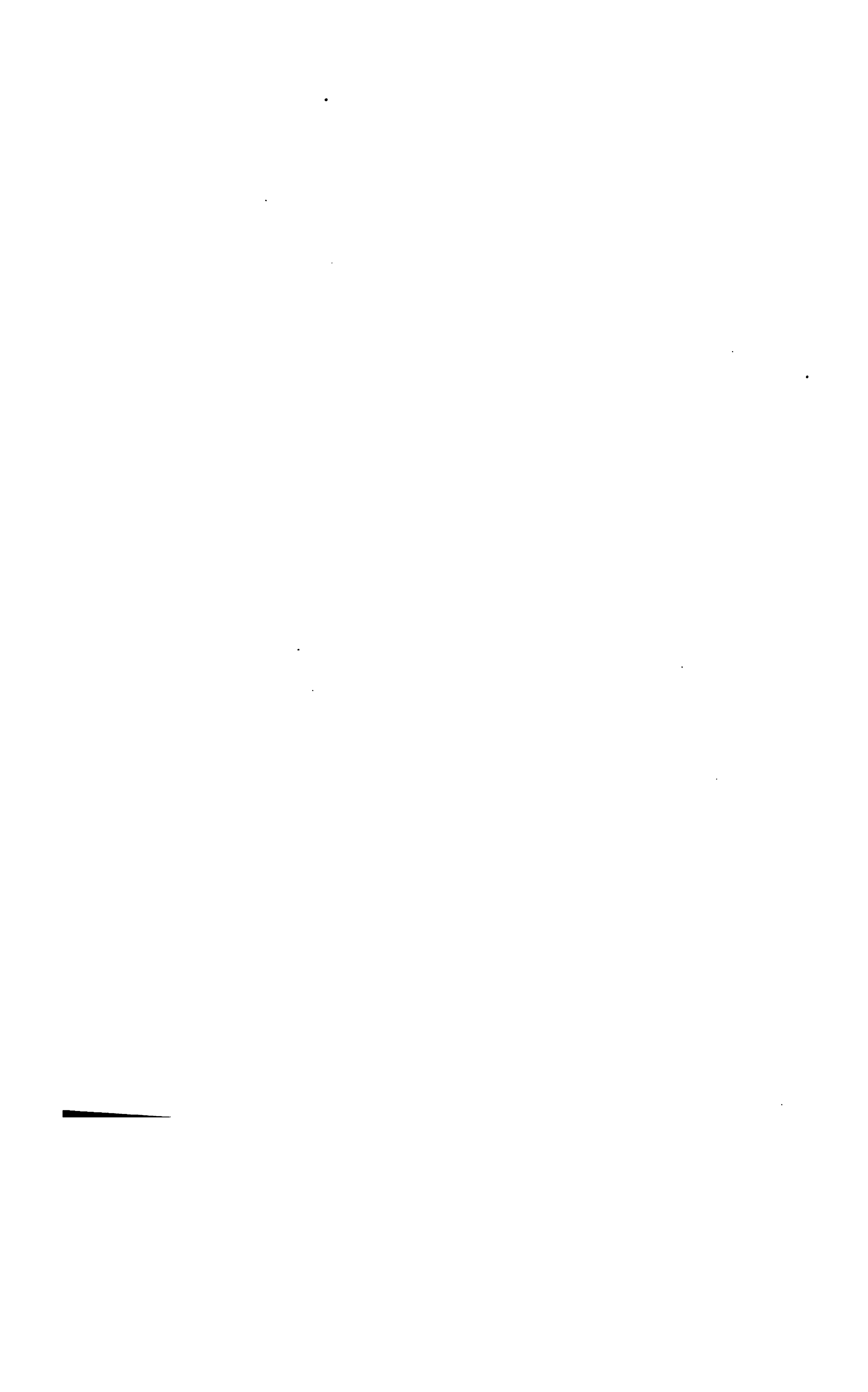
lentement de ce lieu périlleux, et allait saisir le fugitif, quand celui-ci, s'enveloppant la tête de son poncho, se précipita dans l'abîme avec un cri perçant dont le souvenir me remplit encore de terreur.

Les Espagnols, indépendamment de Conception et des forts du Biobio, avaient fondé six villes sur divers points de l'intérieur de l'Araucanie : la ville impériale, Villarica, Auzol ou la Frontera, Cañete, Osorno, toutes successivement détruites par les Indiens, et Valdivia, qui seule a pu se maintenir au milieu de tant de ruines, mais qui n'est, avec son territoire, qu'un point isolé dans le pays.

En y arrivant, je fus extrêmement surpris de trouver si petite une ville qui passe pour l'une des plus importantes du Chili, et qui, en y comprenant un faubourg indien, n'a guère plus de huit cents habitants; mais en voyant son port, qui est assurément le plus beau de tous les ports chiliens, sans même en excepter Concepcion, je compris l'importance qu'on y attache. Il est bien défendu, et, dans les différents forts ou batteries qui le protégent de tous côtés, lord Cochrane, quand il prit la ville en 1810, trouva cent vingt pièces de canon de divers calibres. Valdivia est située à l'embouchure du Rio Callacalla, sur une pointe de terre élevée qui commande un pays magnifique; elle a été fondée en 1553 par D. Pedro Valdivia, dont elle porte le nom. Les Indiens l'enlevèrent aux Espagnols en 1599, et la détruisirent en 1603; elle fut rebâtie et repeuplée en 1645. Avant la révolution, elle servait de bagne ou *presidio* aux condamnés du Pérou et du Chili.

J'étais depuis huit jours à Valdivia. Je saisis la première occasion qui se présenta pour me rendre à Valparaiso. Aucune circonstance digne d'être notée ne signala pour moi cette navigation, et j'arrivai promptement au troisième port de la république chilienne, que les habitants de Santiago appellent *Puerto*, le port par excellence, par opposition au nom de *pueblo* (le village), qu'ils donnent eux-mêmes à leur ville.

Rien n'égale l'étonnement du voyageur au premier aspect de cette place si improprement nommée *Valparaiso* (vallée du paradis), avec son *almendral* (terrain des amandiers), dont le nom ne représente plus guère qu'une tradition, car il n'y a presque plus d'amandiers dans cette partie. Que peut-il dire, en effet, quand au lieu du riche tableau que ces noms charmants ont retracé à son imagination, il n'aperçoit qu'un petit nombre de maisons irrégulièrement bâties sur le bord d'un bassin profondément encaissé, formé par une ligne demi-circulaire de collines qui s'élèvent de douze cents pieds au-dessus de son niveau? Mais cette première impression ne dure pas; et, à mesure qu'on approche, la vue se repose avec intérêt sur quelques points, entre lesquels on distingue le *Monte-Alegre*, couronné d'élégantes demeures de construction anglaise. La ville se divise en deux parties, le port et l'almendral. L'almendral est situé à l'E. du port, auquel il sert de faubourg. Quant au port, c'est la partie la plus importante de la ville, le centre de son commerce et de son activité. Les marchandises s'y déchargent; on y voit les bureaux et les magasins des négociants et des autorités. Il



VALPA

semble, à la première vue, ne consister qu'en une seule rue bâtie au pied d'une montagne à pic, et où l'on remarque, entre autres édifices, une douane magnifique ; mais bientôt, en pénétrant dans les *quebradas* (gorges de la montagne), on découvre des centaines de maisons d'abord invisibles, et l'on ne s'étonne plus de voir enfin une ville, qui a compté une population de 10 à 15,000 âmes, aujourd'hui portée à plus de 40,000, y compris un très-grand nombre d'étrangers.

La situation centrale de Valparaiso en a fait, jusqu'à présent, le principal dépôt de toutes les ressources du Chili, et l'habitude prise par tous les navires baleiniers ou autres d'y relâcher, soit qu'ils viennent du cap Horn, soit qu'ils viennent des régions septentrionales, assure à cette ville une importance commerciale déjà considérable, et qui ne peut que s'accroître encore ; mais la baie de Valparaiso a le grave inconvénient de n'être sûre que de septembre à la fin d'avril, exposée qu'elle est, depuis mai jusqu'à la fin d'août, aux vents du N.-O.; aussi est-elle tous les ans, en hiver, le théâtre d'un plus ou moins grand nombre de sinistres. Sous ce point de vue, les ports de Conception et de Valdivia lui sont de beaucoup préférables.

Valparaiso, ville exclusivement commerçante, et sans monuments remarquables, ne pouvait être pour moi que d'un intérêt secondaire, en dépit même de l'affabilité de ses habitants, qui ne s'occupent pas moins de leurs plaisirs que de leurs affaires. Je n'y séjournai pas longtemps, et, après avoir visité ses deux forts, San Antonio et Baron, qui commandent l'ancrage ; après avoir reconnu, avec douleur, les traces encore trop nombreuses du terrible tremblement de terre de 1822, qui l'avait renversée dans sa presque totalité, je pris mon passe-port pour le N., et me dirigeai vers la Bolivie.

Je partis de Valparaiso vers le 15 juillet; j'atteignis bientôt le rio Quillota, dont le passage, en cette saison, n'est pas sans danger. La route suit d'assez près les bords de la mer, et conduit, par la jolie vallée de Ligna, jusqu'au petit port de Quillamari ; on se rend de là à la vallée de Chiupa, où déjà se fait sentir la différence de fertilité marquée par la nature entre les provinces du nord et celles du midi. C'est dans cette vallée qu'est la petite ville d'Illapel, où sont des mines de cuivre assez riches, et où on élève des chevaux qui passent pour les meilleurs du pays. A mesure que nous avancions, la végétation prenait un aspect plus triste et plus pauvre, et la présence des animaux n'animait plus guère le paysage. Plus d'algarrobos, plus de beaux arbres; mais encore quelquefois des aloès et des poiriers épineux, et quelques troupeaux éloignés de guanacos sauvages, quelques chèvres, quelques vaches solitaires ; de temps à autre, un champ de blé suspendu au front d'une montagne à une hauteur considérable, attendant sans succès les pluies de l'hiver, expérience précaire tentée pour les cultivateurs pour s'épargner les frais écrasants de l'irrigation. Je ne trouvai rien de remarquable jusqu'à Coquimbo, agréablement située sur une espèce de terrasse, à l'embouchure de la rivière de ce nom. C'est une ville petite, mais assez propre. Les champs cultivés qui l'entourent forment un contraste frappant avec les terres qu'on voit plus

loin. Son existence dépend tout entière de l'exportation du produit des mines voisines. Son port est situé à trois lieues au sud. Elle a sept à huit mille habitants. C'est une espèce de capitale du Chili septentrional.

De Coquimbo, je me dirigeai sur Guasco, qui en est éloignée de soixante-deux lieues, et qui appartient à la province de Copiapo. De toutes les provinces du Chili, celle de Copiapo est la plus riche en mines, mais elle n'en est pas plus opulente, parce que beaucoup de ces mines sont inexploitables, surtout celles de Chuco-Alto, au nord, abondantes en or et en argent, et qui, jusqu'à ce jour, ont été inaccessibles à l'avidité même des Européens. Le pays est montagneux, aride, dépourvu de toute espèce de végétation. La principale ville, ou plutôt le principal village, Guasco, a seul une apparence de vie; car, plus on avance sur cette route, plus les habitants sont clair-semés, et ce n'est pas là qu'il faudrait chercher à étudier les mœurs et les coutumes des *Guasos*, qui sont les gauchos, ou paysans du Chili, et qui ressemblent beaucoup, à tous égards, à ceux que l'on rencontre dans la République Argentine. J'en vis pourtant quelques-uns dans les environs un peu moins sauvages de Guasco. Leur coiffure a surtout quelque chose de fort bizarre, et il est assez original de voir des gens à jambes nues ou couvertes de grossières pièces de cuir, les talons armés de gros éperons; quelques-uns d'entre eux ont une mine telle qu'on ne les rencontrerait pas sans crainte au coin d'un bois dans notre Europe civilisée. J'arrivai enfin à Copiapo, deux fois détruite depuis peu d'années par les tremblements de terre, et récemment rebâtie en adobes blanchies; c'est un lieu bien pauvre, bien triste, et le courage me manqua tout à fait pour aller plus loin. Heureusement j'appris à Copiapo qu'en ce moment un petit navire chilien était à l'ancre, prêt à faire voile pour Cobija. L'occasion était excellente, et je n'avais que seize lieues à faire pour m'y rendre.

Le lendemain, au point du jour, au moment où le bâtiment appareillait, un cri soudain s'éleva parmi notre petit équipage. Tous les regards se dirigèrent à la fois sur un des plus hauts rochers qui bordaient la rive. Une masse noirâtre s'élevait lentement au-dessus du roc en tournoyant dans les airs. C'était un condor... Un condor, cet oiseau si rare même dans les lieux qui lui servent de retraite, et que j'avais à peine vu deux ou trois fois dans mes courses au milieu des Andes et sur les côtes de la Patagonie. On sait à combien de contes absurdes cet oiseau célèbre a donné lieu; peu s'en est fallu que son existence, ainsi que celle du phénix, ne se trouvât reléguée dans le domaine des fables. Personne ne croit plus maintenant qu'il enlève des taureaux, des cerfs, des enfants; mais on reconnaît qu'il nuit beaucoup aux troupeaux. On sait que la taille du plus grand n'excède pas celle du *vautour des agneaux* (*vultur barbatus*) des Alpes, et il ne paraît pas, terme moyen, avoir plus de trois mètres d'envergure, ce qui est encore énorme. Le condor ne préfère pas, comme on l'a dit, les montagnes aux plaines, puisqu'on le retrouve dans les plaines comme sur les montagnes; mais ce qui le décide surtout sur le choix de son habitation, c'est la nature des lieux, qu'il aime dépouillés, arides, pourvu qu'il y trouve des llamas ou des alpacas, des

phoques ou des otaries, sa nourriture habituelle. Sa force consiste surtout dans son bec, avec lequel il entame, déchire et dépèce sa proie, et non dans ses ongles, qui sont longs, mais sans énergie. Cet oiseau n'est pas seulement remarquable sous le rapport de l'histoire naturelle ; il l'est aussi sous le rapport archéologique ; car, en des temps auxquels l'histoire ne remonte pas, il paraît avoir été l'objet de l'adoration des peuples du Pérou, comme le symbole de leur gloire.

CHAPITRE XXXIV

CHILI. — GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

Considéré dans son ensemble géographique, le Chili, situé sur la côte occidentale du continent de l'Amérique du Sud, présente la forme d'un immense parallélogramme, neuf fois plus long que large, et compris entre les 24e et 44e degrés de lat. S. La population est évaluée à près de 1,400,000 habitants.

On a, jusqu'à ce jour, méconnu les caractères topographiques de cette contrée, en la supposant formée de plateaux élevés allant de la mer au pied de l'immense Cordillère, tandis qu'on doit, au contraire, la regarder comme une partie de la Cordillère même, divisée transversalement en hautes chaînes et en vallées correspondantes qui descendent vers la mer, diminuant toujours, non pas en ligne directe, mais par des détours très-variés, ayant rarement moins de 1000 pieds et généralement plus de 2,000 pieds d'élévation au-dessus de la base des vallées qui les coupent.

Le climat du Chili est assurément l'un des plus beaux et des plus sains du monde, surtout vers la mer, parce qu'il est là moins sujet aux passages trop brusques du chaud au froid. Les mois de janvier et de février sont les plus chauds de l'année ; mais après la chaleur du jour, dès que le soleil est couché, il souffle une brise qui rafraîchit l'air et rend les nuits fort agréables ; aussi les habitants font-ils presque de la nuit le jour. Il y a, pendant les soirées d'été, de fréquents orages dans la Cordillère ; on aperçoit souvent les éclairs qui illuminent les sommités sur toute la ligne, mais la distance ne permet pas d'entendre le bruit du tonnerre. Les mois de juin et de juillet sont les plus froids. Il est rare qu'il tombe de la pluie, si ce n'est entre les mois de mai et d'août. On a remarqué que les hivers les plus secs sont ordinairement suivis de saisons plus abondantes. On ne voit jamais de neige à la côte ; de juin à novembre la Cordillère des Andes en est couverte dans toute son étendue ; mais le soleil la fait fondre avant le mois de décembre, et on n'en voit plus après le mois de mars.

Quelques avantages que présente le Chili pour l'excellence de son climat et pour la fertilité de toutes les parties de son sol susceptibles d'irrigation, ces avantages sont plus que contre-balancés par les tremblements de terre auxquels

le pays est sujet. Rien n'égale la terreur qu'impriment ces terribles phénomènes; les animaux mêmes courent effrayés dans toutes les directions, et semblent avoir la conscience du danger qui les menace.

Les premières notions de l'histoire du Chili ne datent que du milieu du XVe siècle et sont dues aux Péruviens. L'Inca Yupanqui, vers l'an 1450, vint à Atacama, située au N. du désert de ce nom qui borde le Chili au N., avec une armée qui soumit, presque sans coup férir, les habitants de Copiapo, de Coquimbo, de Quillota, de Mapocho; mais elle fut arrêtée là par les Promaucenos et leurs alliés. Après avoir pénétré au S. jusqu'au pays situé entre les rivières Maule et Rapel, les Péruviens n'osèrent plus avancer. Cette rivière devint la limite des Incas et des tribus non soumises.

La découverte du Chili par les Espagnols et le récit de leurs premiers établissements dans cette contrée forment un des chapitres les plus intéressants de l'histoire des conquêtes des Européens dans l'Amérique du Sud. Après la mort de l'Inca Atahualpa, en 1535, Pizarro, jaloux de l'influence et de l'ambition de son compagnon Almagro, lui présenta la conquête du Chili comme un objet digne de ses talents, et l'engagea à la tenter, quoiqu'il eût alors plus de soixante-dix ans.

Almagro partit de Cuzco, cette même année, avec cinq cent soixante-dix soldats et quinze mille Péruviens. Deux routes mènent au Chili dans cette direction : l'une le long de la côte de la mer, par le désert d'Atacama; l'autre par les Andes. Il prit par impatience la plus courte, celle des montagnes, où le froid et la faim lui firent éprouver des maux incroyables. Il y perdit cent cinquante de ses compatriotes, dix mille de ses alliés, et arriva enfin à Copiapo, avec quelques cavaliers, assez à temps pour procurer des secours efficaces à ceux de ses compagnons restés dans les montagnes. Bien traités par les Chiliens et reçus d'abord avec une vénération qui tenait de l'idolâtrie, la soif de l'or porta bientôt les Espagnols à des excès qui ne tardèrent pas à leur aliéner les habitants du pays; et, malgré des renforts reçus du Pérou, ils furent arrêtés par les Promaucenos sur la frontière où, le siècle précédent, l'avaient été les Péruviens. Almagro abandonna tout le Chili, et revint en 1538 à Cuzco, où le frère de Pizarro le fit mettre à mort.

Pedro Valdivia fit, en 1540, une seconde tentative avec deux cents Espagnols et un corps de Péruviens; mais il n'eut pas à vaincre autant d'obstacles naturels, car il était parti en été. Il ne fut pas aussi bien reçu que son prédécesseur. Chaque pas qu'il faisait dans le pays était marqué par un combat; et pourtant, après avoir fondé Santiago et obtenu des secours du Pérou; après avoir conquis l'alliance des Promaucenos, probablement jaloux de leurs voisins du midi, il franchit la redoutable frontière. En 1550, il avait atteint le Biobio, jeté les fondements de Conception; malgré les efforts du brave Aillavilla, chef des Araucanos, il établit, en cinq ans, dans tout le pays, plusieurs villes et quelques forts. Enfin Lautaro, jeune héros araucanien, prit Valdivia, le mit à mort et brûla Concep-

tion ; déjà il marchait triomphant sur Santiago, quand il fut, à son tour, vaincu et tué par Villagran, successeur de Valdivia. Après la mort de Lautaro, les Espagnols rebâtirent Conception, fondèrent Cañete, et découvrirent les îles Chiloë. D. Alonzo de Ercilla, l'Homère de cette Iliade américaine, et souvent acteur lui-même dans les combats acharnés qu'il a décrits, grava sur un arbre son nom et la date de cette découverte, le 31 janvier 1558.

Une guerre acharnée continuait toujours entre les Espagnols et les Araucanos. Mais, vaincus partout, les Araucanos ne purent empêcher les Espagnols de se consolider toujours de plus en plus sur leur territoire. Philippe II, en 1575, avait établi à Conception une *audiencia*, qui, en 1609, fut transportée à Santiago, position plus avantageuse en ce qu'elle exposait moins l'administration aux attaques des aventuriers français, anglais et hollandais, qui troublaient alors la tranquillité des gouvernements espagnols sur les côtes de l'Océan Pacifique.

Le prodigieux agrandissement de l'Espagne avait épuisé ses ressources ; les malheurs qu'éprouva la métropole sous ses successeurs tombèrent, en grande partie, sur ses établissements d'outre-mer ; et, à mesure qu'on leur demandait plus d'argent, leur position leur rendait les contributions de plus en plus intolérables, en raison même de la fausse politique qui leur interdisait impérieusement l'exercice et le développement de toute industrie. Les premiers vice-rois avaient été des hommes de talent ; mais il en fut tout autrement de leurs successeurs, depuis l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. A cette époque, les besoins de la cour de Philippe V firent mettre à l'enchère les hautes fonctions administratives des Indes occidentales. Les vice-rois, ne pouvant plus se distinguer par les armes et par la politique, se rejetèrent sur le commerce ; ils en écartèrent avec soin les étrangers, et s'en réservèrent le monopole. Leurs excès en tout genre devinrent tels ; leur avarice, leurs extorsions, leur tyrannie étaient si flagrantes, que la cour de Madrid ne pouvait plus longtemps fermer les yeux sur des abus dont elle souffrait la première. Les trésors de l'Amérique étaient à jamais perdus pour elle ; et, dès 1709, Amelot, ministre de Louis XIV en Espagne, prévoyait une révolution. Les vice-rois furent abolis au Chili ; on y substitua des capitaines-généraux qui ressortissaient à la vice-royauté du Pérou ; mais les abus ne changeaient pas, seulement ils avaient lieu sur une plus petite échelle.

Quelques-uns de ces nouveaux officiers et des vice-rois leurs supérieurs méritent cependant d'être distingués par leur dévouement au bien des peuples ; et le Chili, en particulier, doit de la reconnaissance à D. Ambrosio O'Higgins, soldat irlandais, qui, après avoir servi dans les armées espagnoles, commandé des troupes sur les frontières du Chili, repoussé plus d'une fois les Indiens, remit les villes et forteresses dans un état de défense respectable, rebâtit Osorno détruite, et fit une excellente route de Valdivia à cette dernière ville, pour faciliter les relations avec Chiloë. De retour dans la capitale, il bâtit des ponts, construisit la route de Santiago à Mendoza par la Cumbre, et facilita les communi-

cations avec Valparaiso. Il mourut en 1799, laissant une famille pauvre et une mémoire honorée.

La date de cet événement nous rapproche de l'époque où les colonies espagnoles allaient réclamer auprès de la mère-patrie, d'abord des priviléges égaux aux siens, et puis leur indépendance que les flottes et les armées de la vieille Espagne n'étaient plus en état de leur contester. Les causes de la révolution furent identiquement les mêmes au Chili que dans la Colombie et dans la république Argentine.

Le premier propagateur des idées révolutionnaires fut un créole nommé Antonio Alvarez Jonte, chargé d'affaires de Buenos-Ayres et du Chili à Londres, et postérieurement envoyé à Santiago de Chili. Dès le 18 septembre 1810, les propriétaires et les principales autorités furent convoqués, et l'on décida qu'il serait formé, au nom du roi, une junte provisoire de cinq membres.

Au mois d'avril de l'année suivante, la révolution était déclarée. On avait déposé et banni le président, dissous l'audience, mis à sa place une chambre des appels; la junte était investie du pouvoir exécutif et un congrès était convoqué. Tout se faisait au nom du roi. Les premiers mouvements furent incertains, comme il arrive toujours, entravés qu'ils étaient par deux partis formés au sein du congrès, celui des Penquistos et celui des Carreras. Le succès momentané du second de ces partis, qui avait pour chef José Miguel Carrera, brave officier, l'un des membres de la junte, faillit compromettre les intérêts de sa cause. Après une guerre civile de près de cent ans, dont les royalistes profitèrent au moins pour reculer leur chute, le général Bernardo O'Higgins, digne fils du dernier vice-roi, fut appelé, par les vœux de tous, à terminer la querelle avec les Espagnols. Il rapprocha momentanément les partis; mais les suites de leur longue désunion devaient bientôt se faire sentir. Osorio, chef royaliste, vainquit les patriotes à Rancagua, le 2 octobre 1814; et, profitant de sa victoire, rétablit pendant deux ans l'autorité espagnole à Santiago, tandis que les débris de l'armée républicaine se ralliaient à Mendoza et que les chefs vaincus allaient, soit aux États-Unis, soit à Buenos-Ayres, pour demander du secours.

Le gouvernement de Buenos-Ayres, qui venait d'assurer son indépendance, ne pouvait rester indifférent à celle du Chili; rien, en effet, ne lui était garanti, tant que les Espagnols resteraient maîtres du Chili et du Pérou; il était donc l'allié naturel des Chilenos. La guerre recommença plus vivement que jamais en 1817; mais de nouveaux acteurs occupaient la scène : le général Marcos pour les royalistes; et, pour les patriotes, avec O'Higgins, le général San Martin, Mendozino, agissant au nom de la république Argentine. La bataille de Maypo (5 avril 1818) fut le dernier coup porté à la tyrannie espagnole, et la fit à jamais disparaître du sol du Chili.

Dans l'intervalle, le général O'Higgins avait été proclamé directeur suprême; et le gouvernement avait pris la forme sous laquelle il s'était constitué lors de la première révolution, à cette différence près qu'il ne se reconnaissait plus sujet

du roi d'Espagne et des Cortès, et que, s'étant déclaré complétement indépendant, il avait annoncé une constitution pour le mois d'avril 1817.

Mais si la lutte était finie sur le territoire, elle ne l'était pas sur mer. Il fallait songer à se créer une marine ; et, comme les Romains de l'antiquité, les Chilenos s'ouvrirent cette nouvelle carrière par une victoire. Cependant, ils avaient besoin d'appui ; appelé par eux en 1818, lord Cochrane partit de Valparaiso, le 19 janvier 1819, à la tête d'une escadre chilienne, pour aller combattre les ennemis de la nouvelle république jusqu'au centre de leur puissance au Pérou. Il ne fut bientôt bruit que de ses succès sur toute la côte péruvienne ; partout il gagnait des amis à la cause des Chiliens. Revenu en 1820 sur les côtes méridionales du Chili, Cochrane accomplit, dans la prise de Valdivia, le 2 février de la même année, l'un des exploits de marine les plus remarquables par le sang-froid et l'héroïsme de son exécution, ainsi que par l'étendue de ses résultats.

Depuis son élection comme directeur suprême, D. Bernardo O'Higgins faisait tous ses efforts pour introduire dans les diverses branches de l'administration toutes les améliorations possibles, et, ne songeant qu'au bonheur des peuples, il résumait toute sa politique dans ce mot digne d'Aristide : « S'ils ne veulent pas être heureux de bonne volonté, il faut qu'ils le soient par force. »

D'un autre côté, les héros de Maypo et de Valdivia réunissaient leurs talents pour affermir la révolution chilienne en révolutionnant le Pérou. Ils partirent à cet effet (20 août 1820) avec des forces de terre et de mer relativement considérables. Cette expédition, commencée sous les plus brillants auspices, faillit manquer par les irrésolutions peut-être calculées de San Martin. Cependant les troupes patriotes prirent possession de Lima le 13 juillet 1821, et le lendemain, le général entra dans la capitale du Pérou. Les Espagnols s'étaient retirés à Cuzco, où le vice-roi avait son quartier-général. A peine entré, le général San Martin s'établit lui-même chef de l'État sous le titre de protecteur du Pérou; et, au lieu de rendre compte de ses opérations au gouvernement chilien, dont il devait se regarder comme l'agent, il se posa en chef d'un État nouveau et indépendant, trancha du dictateur, et traita même avec un dédain superbe l'habile coopérateur à qui il devait une si grande partie de ses succès. Abreuvé d'injustices et de dégoûts, lord Cochrane partit le 16 janvier 1823 et alla offrir ses services à l'empereur du Brésil, après s'être vu, de la part de San Martin. en butte à des accusations qui n'ont jamais été justifiées. Quant à San Martin, revenu l'année précédente à Santiago, où sa conduite au Pérou lui avait fait perdre entièrement son ancienne popularité, il ne tarda pas à reconnaître qu'il était menacé de se voir enveloppé dans une tempête politique qui se préparait depuis longtemps, et que lord Cochrane avait prévue.

O'Higgins avait proposé au congrès de juillet 1822 une mesure de finance dont le but louable, mais peut-être impolitique, était d'empêcher la contrebande. Il espérait par là favoriser l'industrie nationale; mais cette mesure, qui compromettait bien des intérêts privés, indisposa une grande partie de la nation

contre le directeur suprême. Dès lors, le général Freyre, quoique sa créature et son protégé, avait résolu de prendre les armes contre lui, s'il était nécessaire, pour le renverser et commander à sa place. O'Higgins, qui n'ignorait pas ses projets et ses intrigues, s'était flatté vainement d'étouffer la révolte sans employer la force. Dès le mois de décembre 1822, le nord et le midi étaient en pleine insurrection contre lui, et les Coquimbanos marchaient sur la capitale. Le mouvement eut lieu à Santiago le 18 janvier 1823. Sommé par les rebelles de donner sa démission, O'Higgins, pour ne pas troubler la tranquillité publique, déposa son autorité entre les mains d'une junte provisoire, sous la condition qu'un congrès général serait sur-le-champ convoqué. San Martin, prévoyant l'orage qui le menaçait, était retourné à Mendoza. Le général O'Higgins s'était rendu à Valparaiso dans l'intention de s'embarquer pour le Pérou. Au moment où il y arrivait, son vainqueur s'y présentait aussi, venant de Conception, avec 1,500 hommes. On arrêta l'ex-directeur; mais la partie la plus éclairée du peuple intercéda pour sa liberté, et Freyre fut obligé de se contenter de le mettre en surveillance. De là Freyre se rendit à Santiago avec ses troupes; mais il n'entra pas dans la ville. Il promit tout ce qu'on promet en pareil cas. Nommé directeur par le congrès, où ses partisans étaient en majorité, il refusa et s'enfuit seul dans la direction du rio Maule, comme pour se dérober aux honneurs. Il parut ne céder qu'à la force, et il ne fut pas plus tôt en place, qu'on ne vit plus en lui que l'instrument d'un parti.

Après une session de plus d'un an, à la fin de 1823, la nouvelle constitution, depuis si longtemps promise, fut promulguée. C'est à partir de 1830, lors de l'avénement du général don Joaquim Prieto à la présidence de la république, que le Chili prend place parmi les nations, grâce surtout à l'ascendant de don Diégo Portalès, ministre de la guerre et de la marine, et l'un des hommes d'État les plus recommandables de l'Amérique du Sud, l'âme des conseils de Prieto.

En 1850, le Chili fut troublé à l'instigation du parti ultra-libéral, qui voulait conduire le pays d'après les doctrines les plus subversives, par imitation de ce qu'on avait vu en France en 1848; mais, après quelques mesures de rigueur, le calme fut rétabli.

CHAPITRE XXXV

BOLIVIE. — POTOSI. — CHUQUISACA.

Après une navigation qui ne m'offrit rien de remarquable, j'abordai enfin cette terre si célèbre par les antiques souvenirs de son histoire, par ses arts, son gouvernement, son culte, ses monuments, et surtout par les malheurs de ses habitants, à qui leur défaite même assure la sympathie de tous les peuples, quand leurs vainqueurs n'ont recueilli que honte et exécration de leur facile triomphe dont l'humanité eut tant de fois à gémir. J'étais au Pérou!

Depuis la dernière révolution, cet immense territoire s'est formé en deux républiques distinctes : la république du Pérou (l'ancien Bas Pérou), divisée en sept départements : Truxillo, Lima, Arequipa, Junin, Ayacucho, Cuzco, Puno; et la république de Bolivie (ancien Haut Pérou), qui en comprend six : la Paz, Cochabamba, Oruro, Chuquisaca ou Charcas, Potosi, Santa Cruz de la Sierra. C'est par la Bolivie que je commençai mes courses péruviennes, en me réservant de visiter ultérieurement le Bas-Pérou, dont les départements septentrionaux me conduisaient directement dans l'Amérique du Nord. La Bolivie tient son nom, comme république, de son fondateur, le général Bolivar, dont elle fut la dernière création. Ce pays avait appartenu d'abord à la vice-royauté de Lima, puis, en 1778, à celle de Buenos Ayres. Sa capitale est Chuquisaca. C'est de cette ville qu'éclata, en mai 1809, la première étincelle de ce mouvement d'indépendance qui allait devenir universel dans l'Amérique du Sud, et dont les effets se font encore ressentir dans quelques-unes de ces républiques de fraîche date.

Je débarquai à Cobija, satisfait de toucher de nouveau sans accident la terre-ferme, mais peu flatté du spectacle qu'elle offrait alors à mes yeux. Il serait, en effet, difficile d'imaginer un aspect plus triste, plus aride, que celui que présente cette baie, où est situé le *Puerto la Mar* ou Cobija. C'est le seul port que possède la république de Bolivie, et il a si peu d'apparence, que, lorsqu'on y descend, on ne le reconnaît qu'au drapeau blanc que les habitants arborent, comme signal, sur la pointe du rocher qui le défend du vent du sud.

On jouit dans ce port de la plus grande liberté commerciale possible; le gouvernement, afin d'y attirer des navires, n'a établi aucune espèce de douane ni de droit d'entrée, et s'y contente d'un modique droit de deux pour cent sur les marchandises. Mais quel séjour d'ailleurs! deux ou trois arbres, tout au plus, sur toute la côte, restes des établissements qu'y ont tentés il y a longtemps quelques Européens, forcés de les abandonner par défaut de ressources; trente ou quarante maisons, qui n'ont aucune apparence; partout des sables que n'arrose jamais la moindre pluie et qu'humecte rarement la rosée. Tel était le *Port de mer* de la république de Bolivie à l'époque où je l'ai vu, en 1829; mais on sait qu'il a bien changé depuis, qu'il est devenu l'une des places de commerce les plus actives du Grand-Océan, et qu'il rivalise d'importance avec Valparaiso.

Je me décidai tout de suite à ne pas m'arrêter longtemps dans un séjour aussi stérile pour un voyageur. Néanmoins, en y attendant l'un des convois de mules établis pour les transports à l'intérieur, j'eus occasion de faire quelques observations intéressantes sur les indigènes. Près de Cobija, je vis en effet pour la première fois quelques Indiens ayant pour toute demeure des peaux de chiens de mer tendues sur quatre pieux, et pour seule nourriture un peu de maïs; pour moyen d'existence, la pêche, qu'ils vont faire quelquefois à trente ou quarante lieues le long de la côte dans de fragiles balsas, du genre de celles

que j'avais vues au Chili. Leurs mœurs sont toujours les mêmes, sauf une religion imposée; ils sont graves, et vivent entre eux, éloignés des étrangers. Ils chantent, pourtant ces infortunés! mais leurs chants, véritables élégies sauvages, sont des plaintes, des regrets, des souvenirs d'amour ou de gloire. Ce sont des cœurs affligés qui invoquent la mort ou protestent contre la tyrannie. Garderaient-ils encore la mémoire de leur grandeur déchue? Auraient-ils la conscience de l'avilissement dans lequel ils sont tombés? J'avais déjà entendu plusieurs fois de ces *tristes* ou chants péruviens, si répandus dans toute l'Amérique; mais il est difficile de rendre l'impression qu'ils produisent sur les lieux mêmes qui les ont inspirés et dans la bouche d'hommes dont ils semblent retracer les sentiments les plus intimes.

Je parcourus plus de quarante lieues d'une contrée des plus arides avant d'atteindre Calama; c'est là que je trouvai la première peuplade indigène, pauvre, misérable. Rien n'égale la monotonie d'un pareil voyage, parmi des sentiers pierreux, sur toute cette route, où l'on ne rencontre pas une pulperia..... Pourtant j'avançais toujours, gravissant et descendant des montagnes nues, plus ou moins élevées, entrecoupées de tristes pampas; je franchis, entre autres rivières, une des sources du Rio Pilcomayo, le même que celui que j'avais vu se jeter dans le Paraguay, près de l'Asuncion. Enfin, sans que la route devînt plus commode et le pays plus beau, tout sembla m'annoncer l'approche d'une grande ville. Le pays n'était plus désert. Je voyais passer et repasser des paysans conduisant des ânes et des troupes de beaux llamas, trottant légèrement, chargés de fruits, de légumes et de maïs. Soudain apparut devant moi, dans l'éloignement, une haute montagne colorée de diverses teintes, de la forme d'un cône parfait. C'était cette montagne célèbre, dont les trésors cachés ont été, pendant plus de deux siècles, l'objet des efforts laborieux de la cupidité toujours excitée et jamais satisfaite; c'était la montagne et la ville de Potosi.

La ville de Potosi est située dans la province de ce nom, à 13,265 ou 15,000 pieds (anglais) au-dessus du niveau de la mer, par 19° 50′ de lat. La découverte accidentelle de ses richesses minérales, en 1545, lui fit donner le nom d'*Asiento* ou station de mine; mais, dans la suite, elle fut élevée au rang de ville, et devint la capitale d'une intendance. Suivant un dénombrement fait en 1611, elle comptait, alors, 150,000 habitants, consistant surtout en *mitayos* de toutes les tribus existant entre Potosi et Cuzco, dans un espace de plus de trois cents lieues. Ces malheureux étaient, en général, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, venus avec eux pour les soulager dans le pénible travail de l'exploitation des mines.

Le voyageur, en approchant par Potosi de quelque côté que ce soit, émerge, en quelque sorte, de profondes ravines, et découvre enfin la ville quand il en est tout près, au pied du fameux Cerro argentifère, qui peut avoir environ trois lieues de circonférence à sa base. Le sommet du mont s'élève de plus de 2,000 pieds au-dessus de la cité, et conséquemment de 17,000 pieds anglais

au-dessus de la mer. On regarde le Cerro comme étant d'origine volcanique. Plus de cinq mille *boca-minas* ou bures y ont été ouverts, fait dont il ne faudrait pas conclure qu'il s'y trouve autant de mines distinctes, car plusieurs d'entre elles ont chacune de deux à trois entrées. On n'exploite guère aujourd'hui que cinquante ou soixante de ces mines; les autres ont été abandonnées, inondées ou détruites par les éboulements. Le sommet de la montagne a été tellement fouillé qu'on n'y peut plus travailler; le bas, au contraire, vers le tiers du cône, n'a presque pas été touché, à cause des nombreuses sources qui empêchent les travaux. S'il faut en croire une anecdote répandue dans le pays, le hasard seul a fait découvrir les trésors qu'elle renferme. Un Indien, nommé Diego Gualca, en poursuivant un llama sur un sentier escarpé, s'accrocha à un petit buisson pour monter plus facilement, déracina l'arbrisseau et mit à nu une masse d'argent de la plus grande richesse. On rapporte cet événement à l'année 1545.

Sans entrer dans aucun détail de métallurgie, je crois devoir résumer ici, en peu de mots, les procédés généraux mis en usage au Pérou pour l'exploitation des mines. On emploie autant d'Indiens que la mine en peu contenir, à extraire le minerai des filons. Les mineurs joignent à la force de leurs bras celle des machines et de la poudre à canon. Les pièces ainsi détachées se transportent à l'entrée de la mine, où on les brise en plus petits morceaux; puis on les porte à dos d'ânes ou de llamas à l'*ingenio* (laboratoire pour l'amalgame). Le minerai va ensuite au moule qui le réduit en poudre; puis on le passe par des cribles en fil d'archal, opération très-dangereuse que les ouvriers font la figure couverte d'une espèce de masque, les narines et les oreilles bouchées avec du coton. Vient ensuite l'amalgame du minerai pulvérisé, avec une certaine quantité d'eau et de sel. Les peones l'amènent, en le foulant aux pieds, à la consistance d'une boue épaisse, à laquelle on ajoute, suivant les circonstances, du vitriol, du plomb, de l'étain, du mercure. L'amalgamation dure quinze jours ou environ et est suivie du lavage, qui a lieu dans une sorte de puits. Le lavage fini, il en résulte des masses, qui, après avoir éte passées au four, s'appellent *pinas* et qu'on porte à la banque nationale où elles sont achetées pour le compte du gouvernement. Quelques années avant la révolution, il y avait en activité, dans le Potosi, quarante ingenios qui réalisaient par semaine huit mille marcs (4,000 livres) d'argent pur, ce qui a pu autoriser M. de Humboldt à dire que les mines du Potosi étaient les premières en importance après celles de Guanaxuato au Mexique. Tout a bien changé, à cet égard, depuis la révolution; quinze ans de guerre civile ont si cruellement ravagé le pays et tellement réduit la fortune des plus opulents mineros, qu'on ne trouve plus que quinze ingenios qui toutefois, produisent encore quinze cents marcs d'argent par semaine.

La ville de Potosi est bâtie sur un terrain inégal. Les rues en sont plus propres que celles d'aucune des villes que j'eusse vues jusqu'alors dans l'Amérique du Sud, Mendoza peut-être exceptée. L'usage de blanchir l'extérieur des maisons

contribue sans doute beaucoup à leur donner cet air de propreté; mais cette observation n'est pas applicable à leur intérieur, où tout est horriblement sale, à très-peu d'exceptions près, même dans les premières maisons. Au centre de la ville est une place spacieuse. Le palais du gouvernement, longue rangée d'édifices très-bas, comprenant les *Salas de justicia*, la prison et un corps de garde, en occupe un côté; le trésor et les bureaux de l'administration un autre; un troisième est occupé par un couvent et par une église en construction, qui n'est qu'une masse énorme de granit gris, mais qui, après son achèvement, s'appellera la cathédrale; enfin, sur le quatrième côté, se trouvent des maisons particulières. Au milieu de la même place s'élève un obélisque de soixante-dix pieds de haut qui atteste que si Potosi a été au Pérou la dernière ville affranchie, elle fut la première à élever un monument à la gloire de ses libérateurs; car cet obélisque y a été construit en 1825, avant l'arrivée de Bolivar.

Dans une de mes promenades, j'eus bientôt l'occasion de distinguer et de reconnaître les diverses classes des habitants de Potosi. En face de la future cathédrale se trouvaient réunis une créole de la première classe de la société, avec un châle attaché sur le sommet de la tête et encadrant la plus gracieuse figure; le colonel d'un régiment colombien au service de la république; un des députés au congrès, enveloppé de sa large *capa;* et une *chola* (paysanne indienne), que distinguaient son châle et son écharpe faits dans le pays, ses larges *topas* d'argent sur la poitrine et ses simples sandales de peau. Plus loin je reconnus une Indienne de la cité, avec son *guagua* (enfant), dont le costume ne diffère de celui de la chola que par la richesse de la chaussure, qui coûte souvent jusqu'à dix piastres; et un paysan péruvien, portant pendue à son côté la bourse qui contient sa provision de coca. Le coca est une sorte de feuille aromatique analogue au maté du Paraguay, et que tous les Péruviens mâchent avec délices.

Le climat de Potosi est désagréable, et j'y ai ressenti en un seul jour la température des quatre saisons. Le matin, de bonne heure, on éprouve un froid très-vif; vers midi, on jouit de la température de nos beaux jours du mois de mars; de midi à deux ou trois heures, au soleil, la chaleur est accablante, tandis qu'à l'ombre et le soir, il fait non-seulement frais, mais très-grand froid. Les créoles semblent y être très-sensibles : ils regardent ce climat comme frappé d'un hiver éternel, qu'ils divisent en hiver sec et en hiver humide.

La position géographique de Potosi, dans le plan que je m'étais tracé, était pour moi une espèce de centre d'opérations d'où je ne devais partir pour le Pérou qu'après avoir fait diverses excursions sur les points les plus remarquables de la république bolivienne. Aussi ma première excursion eut pour objet la province de Tarija, qui appartenait encore à la République Argentine, mais dont les politiques de Potosi prévoyaient déjà l'accession prochaine au territoire du département de Chuquisaca, événement arrivé en effet un an ou deux après. Dirai-je mon passage par les villages d'Otavi, de San-Lucas, de Mavokiri, pays d'apparence volca-



LE CARNAVAL À POTOSI.

nique, presque sans habitants; pays ou l'on voit des femmes couvertes de diamants et de perles, et où l'on peut à peine trouver du pain ?

Après avoir traversé de hautes montagnes, j'entrai dans la vallée de Cinti, vignoble de près de trente lieues de long, arrosé par une rivière dont les bords sont plantés de pêchers, de figuiers et d'autres arbres à fruit. Quant à la ville de ce nom, elle est pauvre et d'un aspect misérable, malgré sa situation romantique. Là, j'étais encore à quarante lieues de Tarija. C'est dans cette province que se trouve le *Cerro del Palmar* dont les Indiens tirent de temps en temps de gros morceaux d'or natif, mais que les Européens n'ont pu exploiter jusqu'ici, à cause du secret gardé sur ses trésors par leurs possesseurs naturels. J'eus bientôt à traverser la rivière de San-Juan. Ce cours d'eau, presque impossible à passer dans la saison des pluies, forme de ce côté la frontière de la province de Tarija. En pénétrant dans cette province à travers un affreux désert et la branche de la Cordillère qu'il faut monter et descendre pour arriver dans la plaine, on serait loin de croire qu'elle est une des contrées les plus fertiles de la terre. J'étais écrasé de fatigue quand, le douzième jour de mon départ de Potosi, j'arrivai à Tarija.

La ville de Tarija peut avoir environ 2,000 habitants. Très-indolents par caractère, ils aiment beaucoup mieux faire la siesta que de s'occuper des arts et de l'industrie, qui leur sont encore à peu près inconnus. Quelques recommandations de leurs amis de Potosi me firent recevoir, par plusieurs d'entre eux, avec la plus gracieuse hospitalité. Le lendemain de mon arrivée, il fut question d'une excursion à l'ancienne mission jésuitique de Salinas, distante d'environ quarante-cinq lieues; c'était une excellente occasion de voir le pays, et d'autant plus agréable, que plusieurs dames de la ville devaient être de la partie. Les dames de Tarija sont célèbres pour leur adresse à monter à cheval; elles se distinguent même souvent dans les courses de chevaux, amusement favori de toutes les classes. Plus d'une fois, je pus reconnaître que mes belles compagnes de voyage n'avaient jamais besoin du secours de leurs écuyers pour descendre ou se mettre en selle. Elles montent à peu près à la manière anglaise; mais la selle est plus petite et couverte d'un *pellon* ou manteau de diverses couleurs sur lequel elles s'asseyent avec beaucoup de grâce. Quelquefois elles montent en croupe derrière le cavalier, en mettant le pied comme dans un étrier, sur un nœud coulant ménagé à cet effet à la queue de l'animal, tandis que le cavalier leur donne la main pour les soutenir. Notre excursion dura près de quinze jours, et fut une véritable partie de plaisir où, comme dans la meilleure compagnie d'Europe, je vis constamment s'allier la décence la plus austère avec la plus grande liberté.

Notre route, pratiquée au milieu de riches forêts de grands arbres, nous conduisit dans une vallée verdoyante où nous trouvâmes la plus aimable hospitalité, au village de San Luis, exposé quelquefois au fléau dévastateur des sauterelles, dont la fertilité du sol a bientôt réparé les ravages. Le pays semblait s'enrichir à mesure que nous avancions. Nous eûmes à traverser plus de onze fois en quatre

lieues le rio de Salinas, qui arrose la délicieuse vallée où, après six jours de marche, nous trouvâmes enfin l'ancienne mission du même nom. Après l'expulsion de la société dont les travaux, partout prospères, avaient été très-avantageux au pays, cette mission passa entre les mains des franciscains. Un moine âgé nous reçut à la porte du couvent; c'est un bâtiment irrégulier auquel est annexée une église, et qu'entourent vingt ou trente huttes habitées par quelques Indiens *chiriguanos* convertis au christianisme. Ces nouveaux chrétiens ont tous beaucoup de peine à se soumettre à la rigueur d'une loi religieuse qui leur interdit la pluralité des femmes; ils ne sont pas moins ignorants, d'ailleurs, que les compatriotes sauvages qu'ils ont quittés. Le seul avantage réel qu'on retire de la mission est le maintien de la paix entre les Indiens et les créoles de la province; les Indiens visitent souvent en troupes nombreuses leurs amis de la mission, et ces rapports fréquents les ont habitués à ne plus regarder les blancs comme leurs ennemis naturels.

Une course de plus de huit jours, faite avec deux ou trois de mes compagnons de voyage, pendant que les autres, avec les dames, nous attendaient à la mission sous la garde du vieux moine franciscain, m'a convaincu qu'il n'y a peut-être pas au monde de contrée plus riante et plus fertile. La canne à sucre, le tabac, le riz, le maïs et le coton y viennent parfaitement dans certains districts. Le gros bétail s'y multiplie et engraisse partout à la satisfaction du fermier, qui n'a guère à craindre pour ses troupeaux que la visite des jaguars; mais l'humidité du climat n'y est pas favorable aux moutons, ni à la culture du blé, qui, dans quelques parties de la province, est pourtant abondant et beau. La température est si variée, qu'on a dit avec raison qu'un Norvégien et un Italien pourraient y trouver chacun le climat propre à sa constitution et à ses habitudes.

De retour à Tarija, il me fallut bientôt songer à regagner Potosi; je partis pour cette ville, en disant adieu à mes hôtes et à cette belle rivière de Tarija, l'un des affluents du Rio Vermejo; mais je pris une autre route plus occidentale, celle de Tupiza, petite ville qui, de ce côté, sert de frontière à la République Argentine et à la Bolivie. Ma première station fut ensuite le village de Santiago de Cotagaïta, pittoresquement situé dans une vallée bien cultivée et entouré de montagnes que couronnent des cactus assez grands pour qu'on en puisse construire des maisons. A la poste d'Escara, je pris pour guide un de ces Indiens qui continuent de s'appeler *postillons*, quoiqu'ils aillent toujours à pied. On raconte de ces *postillons pédestres* des choses vraiment merveilleuses; et l'un d'eux, qui s'avouait médiocre marcheur (*andador*), tout en faisant lestement sept lieues sans prendre un seul instant de repos, me disait que tels de ses camarades avaient fait et faisaient souvent, en un seul jour, le voyage d'Escara à Caïza, où nous allions (traite de vingt-une lieues de poste). Il m'assurait qu'il n'est pas rare de voir ces *andadores* faire trente lieues du lever du soleil à son coucher. Caïza, petit village assez propre avec une grande église, est le dernier endroit, jusqu'à Potosi, où l'on puisse trouver des chevaux et des rafraîchissements; toutes les postes inter-

médiaires ayant été détruites. J'étais encore à plus de trente lieues de ma destination, où j'arrivai pourtant sain et sauf, mais pour repartir sur-le-champ, car je ne voulais pas laisser échapper l'occasion de faire agréablement le voyage de Chuquisaca avec un jeune homme de cette ville qui rentrait dans sa famille. Il n'y a pas loin de Potosi à Chuquisaca, et il ne nous fallut pas plus de trois jours pour nous y rendre.

Nous passâmes la première nuit de notre voyage à dix lieues de notre point de départ, au poste de Bartolo, où nous nous aperçûmes d'un adoucissement notable dans la température ; j'avais déjà fait cette observation à une moindre distance, dans ma première excursion vers le sud. Le lendemain, à une matinée très-froide succéda une journée des plus chaudes. Je pus reconnaître l'heureuse efficacité d'un poncho blanc contre l'ardeur du soleil. Quelques buissons et de petits arbres décoraient la route, qui traversait de rudes montagnes et de profondes vallées, où la hutte solitaire de quelque Indien offrait seule, de temps à autre, des traces de culture; mais les pâturages couverts de troupeaux bien nourris nous annoncèrent bientôt que nous ne resterions pas longtemps dans une contrée stérile. Le troisième jour nous descendîmes d'une montagne rapide dans une étroite vallée, au fond de laquelle roule le rio Pilcomayo, l'un des principaux tributaires du Parana, et que je traversai à près de 2,000 milles de cette puissante rivière. Le paysage est d'une rare magnificence. Du haut de l'immense montagne où se développe la route qui tournoie sur ses flancs richement boisés à leur base, on aperçoit d'abord la vallée où s'encaisse le fleuve. De loin en loin se montre un groupe de huttes indiennes dont les paisibles et industrieux habitants travaillent dans leurs jardins à fournir le marché de Chuquisaca d'orge, de maïs, de fruits, de légumes. Du côté opposé, la route suit une montagne escarpée, pareille à celle que nous venions de descendre, et passe auprès d'une *quinta*, dont un peu plus de goût et d'industrie eût fait, sans peine, un site pittoresque et romantique. Une course d'environ deux heures à travers un pays médiocrement peuplé, mais fertile, nous amena dans la vallée qui court alors en serpentant et déroule, sur les deux côtés de la rivière, les aspects les plus variés et les plus piquants de la nature sauvage.

En approchant de Chuquisaca, on distingue d'abord les tours qui s'élèvent de chacun des angles de la cathédrale; puis les dômes et les clochers des églises et des couvents sans nombre fondés aux jours passés de la domination ecclésiastique. La vue de ces édifices fait naître dans l'esprit de l'étranger des idées d'espace et de grandeur qui s'évanouissent quand il entre dans la ville ; elle a néanmoins un aspect de propreté, d'aisance et de bien-être, et, sous ce rapport, elle l'emporte sur toutes les villes qu'on rencontre depuis Buenos-Ayres jusqu'à Lima, sur une ligne de plus de mille lieues.

Chuquisaca, appelée aussi *la Plata* (la ville d'argent) ou *Charcas*, a été, jusqu'à ces derniers temps, la résidence d'un archevêque qui vivait dans la splendeur. Elle est située dans une petite plaine entourée d'éminences qui la défendent

de l'inclémence des vents. Le climat y est doux; mais, pendant l'hiver, on y éprouve des tempêtes terribles et les pluies y durent longtemps. La ville est fournie d'eau par plusieurs fontaines publiques qu'alimentent des aqueducs. Les plus belles maisons n'ont qu'un étage; mais elles sont vastes et possèdent des jardins délicieux. Chuquisaca a été fondée, en 1529, par un des officiers de Pizarro, après sa désastreuse conquête du Pérou. Elle est bâtie sur les ruines d'une ancienne ville indienne nommée, *Choquechaka* ou *Pont-de-l'Or*, à cause des trésors avec lesquels les Incas la traversaient en se rendant à Cuzco. On y établit un évêché en 1551; elle devint, en 1559, le siége de l'audience royale de los Charcas et fut érigée en archevêché en 1608. Miller lui donne une population de 18,000 âmes. Elle est aujourd'hui la capitale de la république de Bolivia, et l'ancien palais archiépiscopal est devenu la résidence du président.

En visitant les églises et les couvents de la ville, je découvris, parmi plusieurs tableaux négligés, quelques belles toiles apportées d'Espagne et d'Italie par les jésuites. Il était piquant pour moi de retrouver, dans une des villes centrales du Nouveau-Monde, des ouvrages que n'auraient peut-être pas désavoués les grands maîtres du *trecento*. Je m'y procurai aussi un assortiment de tableaux sur des sujets religieux, ouvrages des Indiens de Cuzco, qui sont célèbres par leur habilité en peinture. Ils imitent le plus brillant coloris, particulièrement celui des chairs, avec une exactitude surprenante; mais comme ils n'ont ni instruction ni modèles, leurs figures, quoique généralement agréables, manquent de style et d'expression; quant aux accessoires, aux draperies par exemple, cédant à leur passion pour tout ce qui brille, ils couvrent d'or et d'argent les robes de la Vierge, de Joseph et de tous les saints, ce qui rappelle absolument l'enfance de l'art dans notre Europe, du temps des Cranak et des Albert Durer. Tout ce luxe se retrouve naturellement sur leurs personnes, et j'ai souvent souri en rencontrant des femmes qui croient; sans doute, ajouter beaucoup à leurs grâces par la magnificence empesée de leur costume. La femme de distinction est vêtue d'un jupon rond à petits plis, orné, vers le bas, d'une large garniture qui tranche sur le fond, et surchargé d'une broderie en or; ses cheveux, réunis sous un grand peigne en or, sont enlacés de rangs de perles et pendent par derrière en plusieurs tresses; le corsage blanc, à manches larges et serrées au poignet, est recouvert d'une espèce de chasuble richement brodée. Si l'accoutrement des femmes du peuple est moins coûteux, il n'est ni moins brillant, ni moins lourd. La variété et le bariolage des couleurs les plus vives et les plus tranchées en sont le caratère distinctif. Les hommes ne sont pas moins que les femmes remarquables par la singularité de leur costume; ils portent un casque à houppe rouge, des culottes noires, d'où sortent des jambes toujours nues avec des sandales de cuir. Ils ont une veste verte, sous une espèce de surtout tricolore garni de franges rouges et jaunes. Ce sont des *Quichuas*, Indiens ou métis, derniers représentants des anciens Fils du Soleil.

Les dames de Chuquisaca sont célèbres pour leur affabilité envers les étran-

gers, et ma résidence parmi elles m'a permis de reconnaître qu'elles méritent bien cette réputation. Leurs habitudes tiennent le milieu entre la vivacité des Françaises et la réserve des filles d'Albion, tandis que leur taille bien prise rappelle la noble fierté des femmes espagnoles.

De Chuquisaca, j'aurais bien voulu pénétrer plus à l'E., dans ces contrées intérieures et mystérieuses des *Chiquitos et des Mojos*, qu'on ne connaît presque que par ouï-dire. Quel bonheur, si j'avais pu, l'un des premiers, parcourir et révéler à l'Europe ces vastes provinces dont elle soupçonne à peine l'existence! Mais je dus me borner à quelques excursions vers les frontières des Chiquitos, où des voyageurs modernes ont vu répandus, sur une superficie de plus de 12,000 lieues, les restes des missions les plus florissantes qu'aient fondées les jésuites en Amérique, sans même en excepter celles des rives du Parana et de l'Uruguay. Il dut être curieux pour ces voyageurs de voir encore en activité ces institutions religieuses qui, là seulement, ont survécu à l'existence de leurs adroits et infatigables fondateurs, au milieu de peuples chrétiens seulement de nom, et qui mêlent, sans scrupule, le souvenir de leurs anciennes superstitions aux pompes austères du catholicisme.

Je ne pouvais m'engager dans ces déserts; je ne pouvais, non plus, visiter le département fertile et montagneux de Santa Cruz de la Sierra, situé au S. de Moxos, ni sa capitale, qu'on me disait semblable à Corrientes pour le système de constructions. Ses maisons sont, comme dans cette dernière ville, bâties assez irrégulièrement, presque toutes d'un seul étage, et couvertes, les unes en paille, les autres en troncs de palmier coupés en deux et taillés en tuiles; elle n'a, du reste, aucun monument digne d'attention. Je ne pouvais, non plus, visiter le département de Cochabamba, qu'une rivière fertilise et parcourt transversalement de l'O. à l'E., en devenant, sous le nom de Rio-Grande, l'un des affluents du Mamoré. Toutes ces courses, en m'éloignant du centre, m'auraient demandé beaucoup de temps, et je n'avais pas encore vu le département de la Paz, où j'espérais, comme dans l'un des plus anciens foyers de la civilisation péruvienne, recueillir le plus de notions intéressantes et curieuses sur l'état de la nation. Je me hâtai donc de revenir à Potosi; j'y étais arrivé le lendemain de mon départ de Chuquisaca, le 27 février 1840. Mais quel spectacle s'offrit à mes yeux! Je croyais entrer dans une ville inhabitée. Portes et fenêtres étaient fermées; pas une âme vivante dans les rues. Le prudent condor, qui ordinairement évite la demeure de l'homme, planait sur la ville et semblait étonné de la solitude générale. Un silence de mort régnait partout, comme si tous les habitants eussent été enfermés dans la tombe ou plongés dans le dernier sommeil. Tous dormaient, en effet! Je sus bientôt le mot de cette énigme : la veille c'était le Mardi Gras, et ils avaient passé tout le jour et la nuit suivante dans les fêtes et dans les banquets, mettant de côté les affaires de ce monde ou de l'autre pour ne plus songer qu'à jouir du *dernier jour* du Carnaval.

Les vieillards des deux sexes, un pied déjà dans la tombe, pour prendre part à

la fête, se mêlent aux plus jeunes générations. Ils redeviennent enfants pour un jour, et toute la population ne fait plus qu'une seule famille en délire. On s'inonde mutuellement de farine, d'empois en poudre, de bonbons; on jette aux dames et l'on reçoit d'elles des coquilles d'œufs remplies d'eaux parfumées. Telle avait été l'occupation de la veille; et la danse, les courses à cheval, le chant, les cris, l'abus des boissons de toute espèce pendant vingt-quatre heures de suite, avaient tellement épuisé les habitants, que, le jour de mon arrivée, une moitié d'entre eux était au lit pour cause d'ivresse et l'autre par excès de fatigue.

Vers le soir, la vie sembla rentrer dans Potosi. Ranimés tout à coup, les joyeux habitants étaient debout, et tous, suivant l'ancien usage, parés des costumes les plus riches, se promenaient à peu de distance de la ville, au pied de leur immense montagne. Là était formée une grande tertulia de repos et de causerie, tandis que ceux qui avaient conservé quelque force dansaient sur nouveaux frais et avec une nouvelle ardeur. Cette réunion, qui se prolonge jusqu'au coucher du soleil, a pour but d'*enterrer le Carnaval.* A la fin de la soirée, les guitares, les flûtes, les flageolets, sont enveloppés de crêpes ou de rubans noirs.

Les scènes que je viens de décrire sortent tout à fait des habitudes des Potosinos; et, en rentrant dans le cercle de la vie ordinaire, peut-être ne trouverait-on pas au monde de ville si grande et si peuplée où il y ait si peu de réunions et si peu de plaisirs. La société s'y borne littéralement à deux ou trois familles, où l'on passe, chaque soir, une demi-heure à pomper l'herbe du Paraguay à l'aide d'un tube, à entendre crier une guitare ou à s'asseoir sur un banc placé contre la muraille, le menton enveloppé dans son manteau, pour répondre : *Si señor!* à toutes les observations qui s'échangent sur la rigueur des vents du sud, ou ce que nous appelons, en Europe, *la pluie et le beau temps.* Les dames, accroupies sur un tapis dont le parquet est couvert, ou entassées dans un coin et enveloppées dans leurs mantes de laine, vous pressent, de temps en temps, de prendre un autre maté; mais rien de plus fatigant que de les voir toute une soirée absolument sans occupation, l'ennui peint sur le visage. Pour les hommes, vous pouvez compter qu'ils ne parlent jamais que d'une chose; et, comme ils s'occupent exclusivement d'exploitation de mines, n'espérez pas que, quelque prolongée que soit la conversation, il puisse être question d'autre chose que de filons récemment découverts.

Après un séjour d'une semaine, je partis pour Oruro, chef-lieu du département du même nom, au N. de Potosi, à environ soixante-six lieues de cette dernière ville. A une lieue de Potosi, on trouve un passage étroit appelé le *Puerto,* où les rocs, s'élevant à droite et à gauche, à une hauteur de deux à trois cents pieds, se rapprochent de temps à autre, de manière à se toucher au sommet; la tradition rapporte que cette fissure extraordinaire fut faite par le diable, qui, luttant contre saint Antoine et vaincu par lui, tourna fort impoliment le dos à son vainqueur, et, humilié de sa défaite, donna un tel cours à sa vengeance que les

montagnes voisines se fendirent. Une image de saint Antoine, placée dans une niche, est là comme preuve du fait; et malheur à qui oserait en douter! Sur la plus grande partie de cette route, au village indien d'Yocalla, à celui de Langunillas et dans beaucoup d'autres, jadis florissants et populeux, je ne trouvai que ruines et désolation; inévitable effet des guerres civiles!

Le cinquième jour de mon voyage, à l'extrémité d'une plaine unie comme l'Océan, j'aperçus enfin la ville jadis opulente d'Oruro. Elle ne compte pas aujourd'hui plus de 4,000 âmes, ce qui n'est pas la moitié de ce qu'elle possédait avant la révolution, et encore ses malheureux habitants sont-ils réduits à une grande indigence, par suite de la destruction de leurs mines d'étain et d'argent, objet pour eux autrefois du commerce le plus productif et le plus étendu. Ces mines ont été longtemps fameuses et étaient comptées parmi les plus riches du Pérou; mais, par suite de l'abandon où elles sont tombées, elles se sont remplies d'eau et sont restées improductives. On citait les prodigieuses fortunes de plusieurs familles d'Oruro, et surtout celle d'un certain Juan Rodriguez, qui avait chez lui, en argent ou en or, tous les ustensiles de l'usage le plus ordinaire.

Je ne restai à Oruro que le temps nécessaire pour prendre quelque repos, et je partis bientôt pour la Paz. Après avoir traversé dix lieues de plaines plates et désertes, j'arrivai au village de Caracollo où je reçus du curé une hospitalité très-cordiale; il faut dire, à la louange du clergé du pays, que cette hospitalité s'obtient avec la plus grande facilité : un salut des arrivants et une bénédiction de l'hôte en font toute la cérémonie; après quoi bêtes et gens sont reçus sans difficulté, à la seule condition tacite de se conformer aux usages et coutumes; ce qui n'est, en tout pays, que justice et convenance. De Caracollo j'arrivai à Sicacica, jolie ville assez importante, qui naguère avait de 3 à 4,000 habitants, mais qui aujourd'hui n'en compte que quelques centaines.

Arrivé le lendemain au village ruiné de Calamarca, je pus remarquer, de chaque côté d'une route commode et unie, des montagnes plus basses, aux flancs moins rapides et plus verdoyants que celles que j'avais vues jusqu'alors au Pérou. Le quatrième jour de mon départ d'Oruro, quel spectacle s'offrit à nos yeux, dans un ciel d'azur qu'embrasaient les rayons d'or du soleil levant? C'était le majestueux Ilimani, le géant des Andes, dans toute sa pompe sauvage, dominant la région des neiges et brillant du plus vif éclat, quoique éloigné de plus de dix lieues.

A quinze milles plus loin, à la poste de Ventilla, il me restait encore à parcourir, jusqu'à la Paz, quatre ou cinq lieues d'une plaine rase, couverte de pierres brisées, de buissons verdoyants. Depuis Potosi, à peine avais-je vu un arbre, et je n'en devais pas voir encore jusqu'à ma destination, tandis qu'à peu de distance de la Paz se rencontrent des forêts immenses. A mesure que j'avançais, je m'étonnais de ne rien trouver qui indiquât l'existence d'une ville. Je voyais bien divers groupes d'Indiens et des troupes de mules, de llamas, d'ânes, passant et repassant avec ou sans fardeaux; mais pas un édifice, pas une de-

meure, pas un clocher, quoique le tintement des cloches vînt, par intervalle, frapper faiblement mon oreille. Des rochers dépouillés, arides, battus des vents, des montagnes couvertes de neige, s'élevaient directement devant moi et m'offraient une insurmontable barrière. Où donc y avait-il une ville? Avançant néanmoins, toujours plus impatient de résoudre cette question, je me trouvai tout à coup au bord d'un précipice, au fond duquel s'étendait la grande et populeuse cité de la Paz, dont les toits couverts en tuiles rouges et les maisons blanches contrastaient avec les ranchos enfumés des Indiens. Tout autour on voyait, revêtus de leurs teintes vertes et jaunes, des blés, des fruits, des légumes, des produits de toute espèce. Des arbres, portant à la fois des fruits, des bourgeons et des fleurs, complétaient cette scène de magnificence végétale et fertile Éden, entouré de précipices nus et arides, que couronnent des monts battus des orages et dressant dans les nues leurs fronts couverts de neiges, sur lesquelles tombent inutiles tous les traits du soleil des tropiques... Je restai quelques minutes suspendu au bord de l'abîme pour contempler. Des hauteurs d'où j'avais découvert la ville, j'aurais cru pouvoir y jeter un caillou, tant la transparence de l'air rapprochait les objets. J'en étais pourtant encore à une lieue, et je mis trois quarts d'heure à descendre dans les faubourgs.

Arrivé à la Paz, je me rendis chez l'un des habitants de la ville, D. Diego, à qui j'étais particulièrement recommandé; c'était un homme d'une instruction variée, et capable d'appeler et de fixer mon attention sur les objets les plus remarquables de ce pays si curieux pour le naturaliste et pour l'antiquaire, par la singularité de sa contexture géologique et par ses nombreuses ruines de l'existence de deux civilisations anciennes. « Vous êtes ici, me disait mon hôte, sur un plateau de 4,000 mètres de hauteur, et qui s'élève entre deux chaînes bien distinctes de nos Andes. L'une est la *Cordillera oriental*, au N., dont le sol, quoiqu'il présente plusieurs points volcaniques, est granitique, tandis qu'une partie du plateau n'est que secondaire. L'autre, qui s'étend au S.-O. et qu'on appelle la *Cordillera de Chuluncani*, est partout volcanique, comme l'atteste évidemment le grand nombre de pierres ponces qu'on y trouve à chaque pas. Son plateau s'élève à 4,400 mètres; ses sommets sont d'une hauteur considérable, et plusieurs d'entre eux couverts de neiges perpétuelles; mais, quelque importante que soit cette masse de montagnes, elle ne saurait être comparée à celle que présente la Cordillère orientale, car cette dernière offre trois *nevados* principaux. On appelle ainsi les points couverts de neiges perpétuelles.

« En remontant notre vallée dans la province d'Umasuyos, entre la Cordillère au N. et le lac de Titicaca au S., après avoir traversé les nombreux cours d'eau qui alimentent le lac, en descendant des montagnes, on arrive enfin à la ville de Sorata, ou Esquivel, au-dessus de laquelle s'élève le plus septentrional de ces nevados, le *Sorata* ou *Aucumani*, à 7,696 mètres de hauteur. Vous apercevez de ma fenêtre la cime nue et imposante du gigantesque Ilimani, qui atteint une élévation de 7,315 mètres (24,200 pieds). Il forme l'extrémité méridionale de la

Cordillère de la Bolivie. Vous douteriez-vous, à le voir si grand, que nous en sommes à plus de dix lieues? Quant au troisième nevado, situé entre Sorata et l'Ilimani, à peu près à distance égale de l'un et de l'autre, c'est l'*Huayma Potosi* (le petit Potosi). Je ne vous parle pas d'au moins quinze sommets intermédiaires, également neigeux, qui couronnent la crête de la Cordillère. »

Après ce premier exposé de la topographie du pays, mon obligeant cicérone, qui devait, sous peu, se rendre à Arica où quelques affaires d'intérêt l'appelaient, m'offrit de m'accompagner jusqu'à la frontière. Nous devions partir dans quelques jours, et visiter, sur la route, le lac de Titicaca et les ruines de Tiaguanaco.

Dès le lendemain, suivant ma coutume, je rôdais, de fort bonne heure, au milieu de deux files de paysans, qui étalaient sur le marché leurs paniers remplis des beaux produits de leurs jardins. Les paysannes, cholas ou indiennes, étaient plus jolies et mieux vêtues que celles de Potosi. Leur coiffure, qui a beaucoup de rapport avec la toque polonaise, s'en distingue par l'excessive ampleur du fond, qui paraît destiné à en faire, au besoin, une espèce de parasol, meuble fort utile dans une contrée où le soleil est rarement voilé par les nuages. Elles ont les cheveux pendants par derrière en petites tresses; aux oreilles, de larges boucles en argent ou en métal plus précieux. En rentrant de ma promenade, je félicitai D. Diego de la prospérité commerciale dont me paraissait jouir sa ville natale, qui compte près de 20,000 habitants.

« La Paz, me dit-il, est le grand comptoir du Pérou. On y apporte toutes les marchandises de la côte de l'Océan Pacifique, et les marchands, grands ou petits, viennent les y prendre pour les détailler dans les villes et dans les villages de l'intérieur. Il est peu de villes d'Europe qui présentent, sur un terrain aussi peu étendu, un plus grand mouvement d'affaires. Les marchandises anglaises y abondent, et on les y préfère aux objets manufacturés de France et d'Allemagne, quoique ces derniers figurent aussi très-avantageusement sur notre marché. Les marchands européens y versaient d'abord toutes sortes de marchandises sans valeur chez eux, dans l'espoir d'en trouver ici le prompt débit. Ils changent maintenant de marche, ils se sont aperçus du juste dédain que notre goût, enfin plus exercé, montre pour toutes ces bagatelles; mais si la Paz est aujourd'hui florissante, si un plus brillant avenir lui est réservé, elle a passé par bien des épreuves. Beaucoup de nos habitants l'ont vue deux fois assiégée et réduite aux dernières extrémités dans l'insurrection des Indiens, sous Gabriel Tupac Amaro et ses partisans. Pendant près de deux années, de 1780 à 1782, le Pérou fut partout en feu, du Cuzco à Chuquisaca : il perdit au moins un tiers de sa population. Le bandeau royal des Incas brilla quelques moments, sous les murs de la capitale, au front du chef des rebelles, et peu s'en fallut que la masse des Péruviens ne relevât le trône du Cuzco. Une démonstration aussi énergique, de la part d'un peuple naturellement docile et doux, peut vous surprendre; mais vous savez de quoi sont capables des hommes que poussent à bout les excès d'une tyrannie sans bornes. Des corrégidors aussi avides qu'inhumains exerçaient envers les malheu-

reux Indiens tous les genres d'oppression. Les progrès des lumières ont rendu impossible le retour de pareilles horreurs, et quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux hommes dont le sang généreux a payé, dans nos plaines, le triomphe de l'humanité! »

Au jour fixé par D. Diego, nous étions en route pour le voyage projeté. « La plaine aride que nous parcourons, me disait-il, n'a pas moins de trente lieues de largeur de l'une des Cordillères à l'autre. Le lac que nous allons voir en occupe l'extrémité N.; et, du côté où nous sommes, elle est semée de villages que séparent de petites distances et arrosés d'un grand nombre de cours d'eau qui se jettent tous dans le lac. » Arrivés sur ses bords, qui sont presque partout fort escarpés, nous nous embarquâmes à bord d'un petit navire, pour visiter d'abord l'espèce d'archipel qu'y forment un grand nombre d'îles. Mon guide me fit remarquer les tombeaux et les ruines d'anciennes habitations, dont elles sont couvertes pour la plupart. Il y retrouvait des traces pour lui évidentes de l'existence des Incas, et l'une des preuves qu'il en donnait était leur parfaite analogie avec les anciennes constructions péruviennes qu'on trouve encore au Cuzco. Pendant notre navigation d'une île à l'autre, il ne m'épargnait pas les observations sur le lac, qu'il me disait être très-profond, excepté dans ses parties les plus orientales, et n'avoir souvent pas moins de 480 pieds de profondeur.

Cette première exploration terminée, nous cinglâmes droit au N., et bientôt nous nous trouvâmes dans un vaste canal, bordé, à droite et à gauche, de hautes montagnes aux croupes assez arrondies, quoique s'élevant perpendiculairement à une hauteur considérable. L'aspect de ce détroit où nous n'avions que l'eau sous nos pieds, le ciel sur nos têtes, avait quelque chose de sombre et de solennel. Nous y entrâmes à pleines voiles. A gauche, on apercevait quelques maisonnettes, bâties à mi-côte ou au sommet d'une colline de médiocre hauteur avec une petite église et un clocher. « Voilà San Pedro! » me dit mon cicérone, et voici San Pablo, » ajouta-t-il en se tournant vers la droite et en me montrant un autre village à peu près de la même étendue, mais situé sur une rive beaucoup plus unie, abritée aussi par de hautes montagnes. « Nous sommes dans le détroit de Tiquina qui nous mène de la partie méridionale du lac dans sa partie septentrionale, beaucoup plus vaste, et s'étendant jusqu'à Huancane, dans la province de ce nom; rappelez-vous que nous voguons sur une mer élevée de 4,000 mètres au-dessus du Grand Océan. » Toujours poussés par le vent, nous abordâmes bientôt l'île de Coati ou de *la Lune*, où se trouvent les ruines du fameux temple de la Lune où les Vierges du Soleil vivaient dans le luxe et dans les honneurs, objet de vénération pour les peuples, presque à l'égal du grand Inca, dont elles partageaient la gloire.

Après avoir quitté Coati, nous gagnâmes l'île de Titicaca ou *del Sol;* bientôt nous fûmes assaillis d'un de ces violents orages qui descendent des Andes et rendent si souvent la navigation du lac dangereuse. Heureusement, il éclata au moment où nous abordions, et nous en fûmes quittes pour la peur. « L'île de

Titicaca, mot qui signifie *montagne de plomb*, me dit D. Diego, est la principale de toutes ces îles, et donne son nom au lac entier. Les naturels croient que c'est dans cette île que Manco Capac a résidé primitivement et qu'il a reçu sa mission divine; aussi l'ont-ils en grande vénération. Cette île a trois lieues de long sur une de large, avec cinq lieues de tour. Elle est montagneuse et peu cultivée; mais partout elle est fertile et abonde en fleurs. »

Nous étions descendus à terre, et je cherchais de tous mes yeux une pierre, un pilier qui pût au moins m'indiquer la place de ce temple magnifique élevé au Soleil par les Incas, et dont on a prétendu que les murailles étaient revêtues d'or pur. « Il ne reste plus que des ruines informes de toute cette antique splendeur, me dit Diego. Chaque Péruvien, à commencer par le grand Inca, pour qui c'était un devoir sacré, étant obligé, tous les ans, de visiter ce temple et de déposer une offrande dans son trésor, les richesses qu'on y avait accumulées étaient immenses; mais, à l'époque de la conquête du pays par les Espagnols, tout fut ruiné. Les Indiens ajoutent même que la plus grande partie des richesses du pays furent jetées dans le lac quand les Espagnols y entrèrent; entre autres objets précieux on y jeta, dit-on, la grande chaîne d'or faite par ordre de l'Inca Huayna Capac, qui avait deux cent trente-trois aunes de long. Mais, en laissant de côté tout ce qu'il faut accorder à l'amour du merveilleux, il reste encore dans l'histoire des anciens Péruviens assez de grandes et belles choses pour vouer à jamais à l'exécration les odieux oppresseurs de cette malheureuse nation. »

Nous nous rembarquâmes, et, cinglant droit au S. entre les îles Chique et Pariti, nous atterrîmes au petit bourg de Taraco, d'où nous nous rendîmes aux fameuses ruines de Tiaguanaco. Le premier objet que j'aperçus me dédommagea du désappointement que j'avais éprouvé à la première vue des monuments péruviens, dans ma promenade sur le lac. « Ne soyez pas surpris, me dit Diego, le portique monolithe que vous avez sous les yeux et dont l'étonnante conservation atteste la solidité, a dû survivre à tous les orages, car il ne tentait pas la cupidité des conquérants. Sa grandeur et sa masse, ainsi que la singularité du système architectonique auquel il appartient, attestent l'existence et le passage d'une nation que je regarde comme bien plus ancienne et plus puissante que la nation des Incas. Voyez ces statues colossales, ces enceintes entourées de piliers énormes; contemplez ces massifs de constructions dont les pierres le cèdent à peine en dimensions à celles des monuments de l'ancienne Égypte; examinez ce portique couvert de sculptures en reliefs plats, dont les principaux détails accusent indubitablement l'importance qu'on attachait au condor, considéré comme emblème politique de grandeur et de gloire, ou plus probablement comme objet particulier d'un culte. Tous ces objets n'attestent-ils pas la préexistence d'une civilisation plus ancienne que celle des Incas même; d'une civilisation dont celle de ces derniers, tout imposante qu'elle puisse paraître, ne serait encore qu'un débris.

Pendant que D. Diego me parlait, je ne voyais autour de moi qu'un labou-

reur conduisant sa charrue au pied des ruines; et assise non loin de lui, une pauvre bergère faisant paître à ses brebis l'herbe rare et courte de la plaine; tous deux s'inquiétaient fort peu sans doute d'histoire et d'archéologie péruviennes. Tout en causant, mon compagnon de voyage et moi, nous avions repris notre route et nous avancions toujours dans la direction de l'O., qui nous conduisit enfin sur les rives du Desaguadero.

« C'est ici que nous nous quittons, me dit Diego, quand nous eûmes passé la rivière; car voici la limite entre la République Bolivienne et celle du Pérou. Ma route directe pour Arica est de franchir la Cordillère occidentale par la passe la plus rapprochée d'ici, en tirant droit à l'O.; tandis que vous, qui gagnez Puno, vous devez remonter au N., le long du lac. Mais nous pourrons nous revoir à la côte; et si j'y suis encore quand vous y viendrez, n'oubliez pas que vous avez en moi un ami. »

Il me tendit cordialement la main, et après un échange du bienveillant *vaya V. con Dios*, qui répond à notre : *bon voyage!* nous nous séparâmes.

CHAPITRE XXXVI

PÉROU, AREQUIPA, LIMA.

C'était par les rives du Desaguadero et après avoir traversé en partie le lac péruvien, que je touchais aux limites du Pérou. Les contrées dont je sortais, les villes que j'avais visitées, ce lac même et son île où je m'étais arrêté un instant, tous ces lieux illustrés par des traditions incertaines, avaient évoqué en moi les souvenirs de leur histoire, et m'avaient reporté, bien loin dans le passé, aux jours paisibles où l'Européen ne naviguait pas sur les flots du lac et ne profanait pas ses retraites saintes. Cependant mon émotion était plus vive à mesure que j'approchais du pays dont le nom éveille en nous l'idée de merveilleux trésors, et qui apparaît à nos yeux comme inondé d'or et de soleil. Voyageur errant à travers le monde, j'avais vu disparaître bien des illusions, s'effacer devant l'inflexible réalité bien des songes. N'avais-je pas contemplé au pied d'une montagne éboulée, au milieu de maisons en ruines, ce qui reste des antiques splendeurs du Potose? Eh bien! en dépit de ces déceptions, le Pérou était encore pour moi un lieu plein d'un charme magique; il m'apparaissait avec sa civilisation singulière, ses glorieux Incas, ses vierges du Soleil, ses temples splendides; puis, au milieu du peuple confiant et pacifique, se montrait tout à coup la figure brutale de ce soldat heureux, le porcher Pizarro, que la fortune fit l'un des conquérants du monde.

Trois cents ans avant la conquête espagnole, les Péruviens étaient plongés dans la barbarie la plus profonde; leurs tribus errantes et hostiles n'avaient pas encore appris à trouver dans l'agriculture les ressources de la vie, quand apparu-

rent deux enfants du Soleil qui se firent leurs législateurs. Manco-Capac et Mama Ucollo enseignèrent aux hommes le labour, aux femmes le tissage. Ils venaient des contrées inconnues de l'orient. Manco avait un visage majestueux, il portait une longue barbe et n'avait pas le teint basané ; on dit que ce fut seulement après une retraite et des méditations de plusieurs années dans l'île du lac Titicaca, qu'il enseigna les arts et les lois de la société aux Américains barbares. Ceux-ci, pleins de reconnaissance, lui accordèrent une autorité absolue dont héritèrent ses successeurs. Les Incas étaient respectés comme des divinités ; leur sang était sacré et ne fut jamais souillé par aucun mélange. Douze monarques se succédèrent ; tous firent le bonheur de leurs sujets, et s'ils augmentèrent leur empire, ce fut, de l'aveu même des populations soumises, pour répandre les bienfaits de la civilisation sur les peuples voisins.

Huayna-Capac, douzième souverain, conquit le royaume de Quito, et doubla ainsi son pouvoir et l'étendue de l'empire. Mais il osa déroger aux lois de ses ancêtres, et sa race en fut punie ; contre le principe fondamental qui défendait de souiller le sang royal par une alliance étrangère, il épousa la fille du souverain vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laissa le royaume de Quito à sa mort arrivée vers 1529. Huascar son autre fils, dont la mère était du sang royal, eut en partage le reste de ses États. Cette disposition pour la succession de l'empire parut si contraire à une maxime antique et sacrée de la monarchie, qu'elle excita dans la capitale du Pérou, Cusco, un mécontentement général. Huascar voulut que son frère abandonnât le trône de Quito et le reconnût pour son souverain. Mais Atahualpa avait attaché à sa cause les vieux soldats de son père qui l'avaient suivi à Quito, et avec leur secours il n'hésita pas à marcher à la rencontre de son frère. Il fut victorieux et abusa cruellement de sa victoire. Convaincu de la faiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfants du Soleil descendus de Manco-Capac. Il n'épargna que la vie de son rival fait prisonnier dans la bataille, espérant légitimer son usurpation en donnant les ordres en son nom.

Sur ces entrefaites, les Espagnols avaient découvert l'Amérique et conquis le Mexique. Du sommet des montagnes qui traversent l'isthme de Panama, un aventurier avait entrevu dans le lointain la mer du Sud et les terres immenses qu'elle baigne : les conquérants ne manquèrent pas à cette seconde partie du Nouveau-Monde. Un bâtard, un enfant trouvé et un maître d'école, Pizarro, Almagro et Hernando Luque, associèrent leurs ressources et leur industrie pour aller à la découverte vers le sud, et soumettre les régions de l'or. D'abord ils ne furent pas heureux, Almagro perdit un œil dans un combat, sur la côte. Pizarro essuya tant de fatigues et de revers, que la plupart des aventuriers, ses compagnons, l'abandonnèrent ; mais il ne se rebuta pas, ses instances et celles d'Almagro et de Hernando, triomphèrent du mauvais vouloir du gouverneur espagnol ; il reçut un léger renfort dans l'île de Gorgonne où il s'était retiré, mit à la voile et découvrit, en 1526, les côtes du Pérou. Ce fut seulement trois années après cette première

reconnaissance des contrées qu'il voulait conquérir, que Pizarro fut en mesure d'entreprendre une expédition décisive. Ses forces ne consistaient qu'en trois vaisseaux et en cent quatre-vingts soldats, dont trente-six cavaliers.

En arrivant dans la province de Coaque, les Espagnols surprirent une ville et y trouvèrent de grandes richesses. Ce fut avec une admiration mêlée de frayeur que les Américains virent ces hommes armés de fer et montés sur un animal qui leur était inconnu, lancer à leur gré la foudre. Ils virent en eux des êtres d'une nature supérieure, et Huascar crut que les dieux protecteurs de ses droits lui envoyaient ce secours contre l'usurpation de son frère. Pizarro mit à profit les dissensions civiles pour s'avancer au cœur du pays jusqu'à la résidence royale de Caxamalca. Atahualpa vint à sa rencontre et lui envoya de riches présents : des offres de service furent échangées, et l'Inca se détermina à recevoir en amis ces êtres extraordinaires, dont il ignorait les motifs et dont il ne savait que penser. Il les laissa traverser un désert sablonneux où le plus petit effort pouvait les anéantir, puis un défilé si étroit qu'une poignée d'hommes aurait suffi pour empêcher le passage.

Arrivé à Caxamalca, Pizarro prit possession d'une place entourée d'un grand rempart en terre, où s'élevait à côté du palais de l'Inca un temple du Soleil. Il se fortifia dans ce poste avantageux, et envoya des messagers porter aux Indiens la protestation de ses intentions pacifiques. La réception fut hospitalière et pleine de confiance. Les Espagnols, qui n'avaient encore vu que quelques petits caciques, furent étrangement surpris du cérémonial dont le monarque était entouré ; leurs regards s'attachèrent avidement sur les immenses richesses étalées devant eux. Les ornements de l'Inca, les vases d'or et d'argent dans lesquels était servi le repas qu'on leur donna, la multitude d'ustensiles faits de ces précieux métaux, fût un spectacle qui surpassait tout ce que leur cupide imagination avait pu concevoir. La description qu'ils firent à leur retour de toutes ces richesses, suggéra à Pizarro le dessein de s'emparer de la personne de l'Inca. Il prépara froidement le plan de cette trahison, et prit ses mesures de manière à ce que sa victime ne pût lui échapper.

La magnificence déployée par Atahualpa dans cette première entrevue retarda la marche du cortége. Ce fut seulement vers le soir qu'il s'avança assis sur un trône orné de plumes de diverses couleurs, couvert de plaques d'or et enrichi de pierres précieuses. Derrière ce trône porté par les premiers courtisans, s'avançaient les grands officiers et, dit-on, trente mille soldats. Les Espagnols étaient rangés en bataille et attendaient impatiemment le cortége. Dès que l'Inca fut près du quartier, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main, un bréviaire dans l'autre; il développa les mystères de la religion chrétienne, parla de la toute-puissance du pape, et somma Atahualpa d'embrasser le christianisme et de reconnaître l'autorité du roi de Castille. L'interprète n'avait pu rendre que très-imparfaitement un discours dont il ne comprenait pas le sens ; il en transmit cependant assez pour que dans sa réponse

l'Inca persistât dans le culte de ses pères et dans l'autorité qu'il tenait d'eux. Comme il demandait à Valverde où il avait appris les choses extraordinaires qu'il enseignait, « Dans ce livre, répondit le moine en lui présentant son bréviaire. » L'Inca le prit avec empressement, et, après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de son oreille : « Ce que vous me donnez là ne parle pas et ne me dit rien, » dit-il en jetant le livre à terre. Les Espagnols prirent prétexte de cette prétendue profanation, ils entourèrent l'Inca, poussèrent la cavalerie sur la masse d'Indiens qui l'accompagnait, firent feu de leurs mousquets sur cette troupe compacte, qui fut dispersée. Les officiers d'Atahualpa lui faisaient un rempart de leur corps, ils furent massacrés, et l'Inca devint prisonnier de Pizarro. Les richesses trouvées dans le camp surpassèrent toutes les espérances des Espagnols. En vivant au milieu des étrangers, l'Indien démêla bientôt leur passion dominante, il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté, et offrit une rançon qui étonna les Espagnols, malgré tout ce qu'ils savaient de la richesse de ce royaume. La chambre où il était gardé avait vingt-deux pieds de long sur seize de large ; il s'engagea à la remplir de vases d'or et d'argent jusqu'à hauteur d'homme. Pizarro accepta et tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor devait s'élever.

Atahualpa, transporté de joie par l'espoir de recouvrer sa liberté, envoya des messagers par tout l'empire avec ordre de rapporter sa rançon. Les Américains, habitués à respecter les ordres du souverain, obéirent avec promptitude, et bientôt les dépouilles des temples et des palais affluèrent à Caxamalca. Les vases et les ustensiles furent fondus, et quant le *quint* dû à la couronne d'Espagne eut été mis à part, il resta encore plus de 25 millions à répartir entre les aventuriers. Jamais butin aussi considérable n'avait été partagé entre un si petit nombre de soldats. Ces sacrifices ne sauvèrent pourtant pas l'Inca ; Pizarro et ses compatriotes s'étaient accoutumés à regarder les Américains comme une espèce d'êtres inférieurs, ne méritant pas le nom d'hommes et ne devant pas en avoir les droits. Dans sa convention avec Atahualpa, son but était de profiter de l'autorité du monarque pour recueillir les trésors du royaume ; quand il l'eut atteint, il garda l'Inca prisonnier, puis, de concert avec Almagro, il le mit en accusation sous prétexte qu'il n'était pas chrétien. Un des Indiens qui servaient d'interprète, ennemi d'Atahualpa, et espérant par sa mort obtenir une de ses femmes, excitait les Espagnols à le faire périr. Le prince hâta lui-même sa perte par une circonstance malheureuse.

Parmi les arts d'Europe, celui de lire et d'écrire attirait particulièrement son admiration. Il recherchait si c'était un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir ses doutes, il pria un des soldats qui le gardaient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à divers Espagnols en leur demandant ce qu'il signifiait, tous lui firent la même réponse. Pizarro entrant un jour chez lui, l'Inca lui présenta son pouce. Le chef des Espagnols ne savait pas lire, il fut convaincu d'ignorance. Dès ce moment, Atahualpa le méprisa et ne cacha pas

ses sentiments. Blessé d'être humilié par un barbare, Pizarro jura sa perte; le plus étrange tribunal fut organisé, on y informa un procès criminel selon les usages d'Espagne, et Atahualpa, condamné à être brûlé vif, obtint comme une faveur d'être étranglé, à condition de recevoir le baptême.

Le fils de Huayna-Capac fit preuve à ses derniers moments d'un grand courage. L'année de la mort de son père, une comète avait paru; une autre d'une dimension énorme et d'une couleur verdâtre, se montra quelques jours avant qu'il fût conduit au supplice; l'Inca demanda à sortir de son cachot pour aller contempler l'astre malfaisant qui avait présagé les malheurs et la ruine de sa race. Après lui, Pizarro donna la royauté à l'un de ses fils, puis à Manco-Capac, frère de Huascar; mais l'État était désorganisé, le désordre s'était étendu à toutes les parties de l'empire : c'en était fait à jamais et de la dynastie des fils du Soleil et de la première société péruvienne.

Mais les souvenirs de cette funèbre histoire nous ont emmené bien loin de la petite ville de Juli, la première que nous rencontrâmes entre le Desaguadero et la Cordillère. J'y entrai par une nuit obscure, et je n'oublierai pas l'effet singulier que produisaient sur le chemin une quantité de vers luisants si nombreux que l'atmosphère en était tout éclairée. C'est ainsi, sous ces nuits du tropique, que le voyageur peut poursuivre sa route, alors même que lui manque la clarté de la lune : il a pour se guider quelques étoiles au ciel et des milliers de scintillements dans le gazon. Le matin, quand nous nous remîmes en route, le soleil commençait à refléter à l'horizon ses feux vermeils sur les flots paisibles du lac dont nous suivions le bord; de longues bandes de hérons blancs et de flamingos fuyaient devant nous, et de loin en loin apparaissait l'église ou la fontaine de quelques-uns des jolis villages dont les maisons blanches se mirent dans le lac. Nous étions sur le chemin de Puno; la terre était un véritable jardin couvert de fleurs; qui par une singularité remarquable sont toutes jaunes. Sur les pentes des chaînes voisines, la végétation la plus brillante et la plus variée, mille oiseaux se jouant sur les eaux du lac dont les rives sont tapissées de joncs touffus, l'air le plus pur, le plus beau ciel, et sous les pieds un gazon épais et vert qui produit les plus riches graminées, tel est l'aspect de cette contrée délicieuse.

Puno, capitale d'un département, fut autrefois une ville riche par son commerce et célèbre par ses mines d'or. Aujourd'hui, elle est bien déchue de sa splendeur. Quelques troupeaux de vigognes, animal grand comme une brebis et couvert d'une laine fine et douce qui lui pend en longues soies sur la poitrine, des llamas et des alpacas en grand nombre sont, avec de rares produits du sol, tout l'objet de son commerce. J'appris en ce lieu que, sous une apparence de prodigalité, la terre se montre quelquefois parcimonieuse envers ses habitants; elle n'a pas donné de bois aux Péruviens de ce district, et souvent, au milieu d'un luxe de végétaux superflus, elle se refuse aux productions nécessaires. La faute en est sans doute à l'extrême élévation du terrain. Puno et le lac sont à environ 12,000 pieds au-dessus de l'Océan.

Mon projet était de redescendre vers le sud et de suivre la côte depuis Arica. Je me m's en route à travers une vaste pampa dont rien ne rompait la monotonie, si ce n'est quelques maisons rondes, uniformes de construction, semées dans la plaine déserte et attestant l'ancienne existence de populations qui ne sont plus. La pampa suivait une pente ascendante assez prononcée, nous gravissions le versant oriental de la Cordillère de la côte ; quelques villages indiens se montraient çà et là dans l'un d'eux. Nous demandâmes au curé combien il avait de paroissiens : « Deux, nous répondit-il, mon neveu et moi. » Un peu plus loin, nous pûmes observer dans toute leur pureté les mœurs, les habitudes, les constructions des anciens habitants : maisons rondes en pierre, à toits coniques, couverts d'une herbe du pays ; foyer au centre et dont la fumée n'a pas d'autre issue que l'unique porte qui sert d'entrée. Pour meubles, un tambour, une flûte, une espèce de violon. A l'extérieur, plusieurs enclos où l'on réunit, la nuit, en plein air, les llamas, les moutons et les alpacas. Tels sont les trésors des habitants qui sont chrétiens seulement de nom et n'ont d'autre langue que l'antique idiome aymara. Leur haine pour un ancien ennemi est encore brûlante au fond de leur cœur, en dépit du temps, et s'ils reçoivent bien l'Espagnol et le voyageur, c'est à la crainte, non à l'hospitalité, qu'il faut attribuer leur complaisance.

Je montais toujours. L'endroit que je venais de quitter s'appelle Morocollo; peu après l'avoir dépassé, j'atteignis le nevado de Chipicani, l'un des plus hauts sommets de la Cordillère. Le froid s'y faisait vivement sentir, toutes les eaux du voisinage étaient glacées; je m'empressai de franchir cette région désolée. Bientôt nous laissâmes derrière nous les neiges, puis aux plantes rares du sommet des monts succéda une végétation plus vive et plus variée; le cactus péruvien commençait à égayer nos yeux de l'éclat de ses grandes fleurs blanches. Enfin, j'arrivai, après cinq jours de fatigues, sur la pente d'un ravin profond où s'élèvent quelques maisonnettes et une église pittoresquement située; j'avais devant moi le village de Palca.

Nous approchions du pied de la Cordillère, et le pays que nous traversions était en même temps pittoresque et animé par toutes les richesses de la nature. De grands arbres semblables aux peupliers d'Italie, balançaient au-dessus de nous leur feuillage ; des grenadiers, des figuiers, des oliviers, s'alignaient ou se groupaient autour des ruisseaux, et pour qu'il ne manquât rien à l'originalité du paysage, au moment où je passais un cavalier recevait en croupe derrière lui une femme à laquelle il tendait officieusement la main, tandis que le pied de la dame s'engageait comme dans un étrier, sur un nœud pratiqué à cet effet à la queue du paisible coursier. Je retrouvai cette coutume à Tacna, le pays du monde où l'on aime peut-être le plus l'équitation, car les dames de la ville font jusqu'à leurs visites à cheval, et les habitants pauvres se servent d'un âne à défaut de quadrupède plus relevé.

Tacna est une rue presque longue d'une lieue, qui s'élève au milieu d'une espèce d'oasis de verdure et d'arbres qu'entourent une nature inanimée et une

bande de sable et de rochers nus. Ses maisons en pierre blanche n'ont pour la plupart qu'un rez-de-chaussée, sont fort petites, et se terminent par un toit pointu fait de roseaux entrelacés. Il y coule une rivière qui n'a de l'eau que deux fois par semaine, le manque de bois s'y fait sentir, la vie matérielle est chère; mais le climat est agréable et salubre, les habitants suppléent par l'industrie et le commerce aux ressources que leur a déniées la nature, et font de bonnes affaires avec la Bolivie.

Au sortir de Tacna s'étend une triste et monotone pampa, longue de quatorze lieues qu'il faut franchir pour arriver à Arica. Elle n'offre pas l'apparence de végétation, et aucune route n'a pu être tracée sur ses sables mobiles. Dans ce petit désert, un guide malveillant pourrait égarer le voyageur. Rien de plus triste que ce parcours; mes yeux avaient pour unique distraction les carcasses de quelques mulets abandonnés par les conducteurs de caravanes. Aussi, quelque misérable que me parût Arica au premier aspect, je me réjouis de revoir une ville et des humains.

Le premier objet qui saisisse le voyageur à l'abord d'Arica est le *Morro*, montagne de 700 pieds de hauteur, d'une blancheur éblouissante, et dont les flancs escarpés descendent perpendiculairement jusqu'au bord de la mer. Autour du Morro, pas d'eau, d'immenses masses de sable, partout l'apparence de la stérilité. Arica n'est pas, on le voit, un séjour bien attrayant; de plus les émanations malsaines du bord de la mer et des eaux stagnantes de rio de Arica sont funestes pour la santé.

Mon premier soin en arrivant fut de demander mon hôte de Bolivie, Diego; J'appris de lui que son départ d'Arica était fixé au surlendemain, et qu'il devait se rendre à Lima par Arequipa. Je m'en réjouis, car cela m'assurait d'un obligeant compagnon pour une partie importante de mon voyage.

Nous allâmes ensemble explorer la ville. Le port est vaste, mais mal abrité contre les vents du nord; il est terminé par un môle qui, tous les soirs, est pour les habitants une promenade où ils viennent jouir de la fraîcheur d'une brise légère qui descend des Andes. Je voulus examiner de près le Morro; j'attribuais à la nature même de la roche l'extrême blancheur de son sommet et d'une partie de ses flancs, qui contraste d'une manière pittoresque avec la couleur brune des autres collines sablonneuses dont la ville est entourée de toutes parts du côté de la terre; mais cette teinte blanche est l'effet du *guano*, fiente des oiseaux de mer de diverses espèces, des fous, des cormorans qui couvrent tout le rivage. On peut dire sans exagération que les volées de ces oiseaux obscurcissent le soleil, et il faut les avoir vus s'élancer de leurs retraites par bandes immenses, pour se faire une idée juste de ce singulier spectacle. Le guano est un objet de commerce considérable pour toutes les provinces littorales du Pérou; un peu humecté, il devient un excellent engrais qui double le produit des terres ou triomphe de leur stérilité. Il est près du rivage quelques îles entièrement couvertes de cette matière, où des bâtiments de diverses nations venaient chercher l'engrais précieux; le Pérou

s'est opposé dans les derniers temps à cet empiétement sur ses droits, et l'on sait que le chargement du guano par des navires étrangers faillit n'être rien moins qu'un *casus belli*. Autour d'Arica, la végétation est peu développée, et ce n'est guère que sur le bord de son chétif rio qu'on trouve quelques champs de canne à sucre, des cotonniers, des bananiers et des vignes en petit nombre.

Après avoir visité ce triste séjour, je partis joyeusement avec Diego; nous allions voir Arequipa et son volcan. L'aspect du chemin que nous suivions en longeant la côte est plein de tristesse; devant nous se développait une mer immense, et au delà du flot qui bat toujours la grève, l'esprit pouvait entrevoir cette poussière d'îles qui parsème le grand Océan; il se rappelait aussi les fatigues, les misères, les lents efforts du vieux monde pour pénétrer dans cette vaste mer, et c'était un grand spectacle et une source abondante de pensées; mais quand les yeux se reportaient sur le sol que nous foulions, ils ne retrouvaient qu'une lande stérile sous un ciel toujours calme, et ne voyaient que quelques familles indiennes végétant dans la plus extrême misère sur cette côte ingrate.

Nous quittâmes le bord de la mer pour nous diriger vers une montagne escarpée, dont l'ascension ne dura pas moins d'une heure et demie; puis nous atteignîmes un plateau sans végétation et couvert d'un sable dont l'éblouissante blancheur fatigue la vue; là, pas de routes tracées, car le vent soulève les dunes, transporte leurs monticules mobiles, et couvre le sentier qu'avait creusé la main de l'homme. A l'extrémité du plateau sablonneux, se trouvait un immense précipice, dont le côté opposé, éloigné d'environ deux tiers de lieue, était au niveau du sol que nous foulions. Au fond de ce gouffre coulait une petite rivière bordée de blés, de vignes et d'arbres à fruits. La rencontre de ces vallées au milieu d'une plaine aride et sablonneuse produisait sur nous la sensation de bien-être et de rafraîchissement qu'éprouve le voyageur à la vue du groupe de dattiers et de la claire fontaine de l'oasis au milieu du Sahara.

Le village de Siguas était à 1000 pieds au-dessous de nous; nous y parvînmes par les zigzags d'un étroit sentier qui plongeait sur la vallée, et nous y passâmes quelques heures délicieuses de repos au milieu des huttes indiennes. La partie du désert qui nous restait à franchir au delà de la vallée n'était pas bien vaste, et bientôt une grande croix de pierre puis des murailles blanches se montrèrent à la clarté de la lune; c'était Arequipa.

« Il est plus facile de bâtir une maison neuve que d'en démolir une vieille, » dit un proverbe des habitants de notre ville, et en effet, la pierre blanche et molle dont ils construisent leurs maisons, durcit à l'air et n'a qu'après un peu de temps une forte consistance. Le rareté du bois a fait élever des toits en pierre qui donnent aux demeures l'aspect triste de couvents; les murailles sont très-épaisses, pour prévenir les effets des fréquents et désastreux tremblements de terre; on se souvient encore à Arequipa de celui de 1826, qui eût détruit la ville de fond en comble s'il eût duré une minute de plus.

A quatre lieues environ d'Arequipa, s'élève dans un isolement majestueux, une

montagne volcanique qui présente la forme d'un cône. Le sommet en est toujours couvert d'une fumée qui paraît quelquefois comme un léger nuage dont la blancheur contraste avec le bleu sombre du ciel; quand la fumée augmente et s'épaissit, c'est l'annonce d'une prochaine explosion. On dit que la montagne n'a jamais jeté de flammes, quoique son cratère soit couvert de cendres; la hauteur en est considérable; quelques Anglais seuls ont gravi jusqu'aux neiges de son sommet.

De novembre en mars, il pleut continuellement à Arequipa; mais passé cette saison, plus une goutte d'eau, plus un nuage. Il m'a semblé que dans le courant de toute l'année, la ville était mortellement ennuyeuse; pas de société, pas de distractions; de temps en temps, le spectacle d'une danse indienne; d'ailleurs des mœurs et des coutumes sans originalité. Je fus réduit, pour passer le temps, à m'occuper d'antiquités péruviennes: c'étaient des jarres de terre et de bois trouvées dans les tombeaux, et curieuses par les figures monstrueuses et bizarres d'hommes et d'animaux qui leur servent d'ornements. Malgré l'intérêt de mes nouvelles études, je vis arriver avec plaisir le moment de notre départ pour Lima. Mon compagnon de voyage partageait mon impatience; après avoir terminé ses affaires à Arequipa, il me proposa de nous épargner les deux cent dix-sept lieues de côte monotone que nous avions à parcourir par terre; nous retournâmes à la côte, et nous nous embarquâmes pour Lima; Lima, *la ville des rois*, l'un des centres de civilisation dans l'Amérique espagnole.

Nous débarquâmes quelques jours après au Callao, port de la capitale du Pérou. Le côté méridional de la baie est formé par l'île Lorenzo, amas de sable et de rochers noirs, qui fut détachée, dit-on, du continent par le tremblement de terre de 1746. Quand on a franchi ce point, la ville et ses batteries se présentent aux yeux, et le fort principal, *Real-Felipe*, quoique dans une situation désavantageuse, ne laisse pas que d'avoir quelque chose d'imposant. Derrière le fort, par un temps clair, se voient des montagnes plus élevées que couronnent au loin les gigantesques sommets des Andes, dont quelques-uns se cachent dans les nuages. Rien de plus beau que ce panorama contemplé des hauteurs du Callao; à l'heure où le soleil se couche, même après que l'ombre s'est étendue sur la plaine, les dômes et les clochers des églises de Lima brillent encore dans le lointain éclairés par les rayons de l'astre à son déclin, et lorsque la capitale est à son tour plongée dans l'obscurité, la crête des Andes, toujours illuminée, se détache sur l'horizon comme un phare gigantesque allumé par les mains de la nature.

Au sortir du Callao, une magnifique avenue de peupliers mélangés de saules pleureurs, et des allées d'orangers couverts de fleurs et de fruits conduisent à Lima. C'est une entrée digne de la ville qui fut fondée le jour de l'Épiphanie, et que l'on a appelée *los reyes;* les gazons, les ruisseaux, le charme tout entier des environs, sont comme une promesse de plaisir et l'annonce d'un séjour délicieux. Cependant, quand on a passé la belle porte pleine de magnificence qui sert d'entrée du côté du Callao, on se trouve dans une rue pauvre, bordée de maisons ina-

chevées, sans étages ou en ruines. Chaque construction s'élève entre cour et jardin, ou au milieu d'un *patio* qui sert de refuge aux habitants pendant les tremblements de terre. Les appartements sont de plain-pied; on supplée parfois à l'absence d'étages en les doublant. C'est-à-dire qu'au delà de la cour s'ouvre un péristyle qui conduit dans une immense salle ou vestibule, d'où l'on passe dans un grand salon qui n'en est séparé que par une cloison à jalousies ou à fenêtres, avec barreaux et sans glaces. Grâce à cette disposition, l'air circule et répand dans les appartements une fraîcheur fort agréable. Les portes des salons sont toujours ouvertes pendant le jour, excepté à l'heure du repas, de sorte que de la rue on peut voir ce qui se passe dans l'intérieur des appartements et les personnes qui s'y trouvent.

Dans les grandes maisons, le patio est ordinairement situé derrière le corps principal du logis; ses murs sont pour l'ordinaire décorés de fresques représentant quelque sujet religieux; cependant les tableaux peints depuis quelques années sont plus profanes; ils sont aussi plus négligés et attestent en même temps la décadence des mœurs et celle des arts.

C'est au fond de la vallée du Rimac, sur le dernier versant de la chaîne des Andes, que Lima a été bâtie; la rivière qui l'arrose, desséchée en été, torrentueuse en hiver, est parsemée d'îlots couverts de bouquets d'arbustes, de joncs et de plantes aquatiques. Ses eaux font tourner quelques moulins et servent à l'entretien des fontaines publiques et à l'arrosement des rues et des jardins. Le palais, qui donne son nom à une vaste place, sept églises et de nombreux couvents, sont les monuments les plus remarquables de la ville péruvienne.

Je visitai ces édifices, dont l'aspect est plus saisissant de loin que curieux dans le détail, et je me dirigeai ensuite vers l'ancienne prison inquisitoriale. On sait quelle fut en Espagne et au Pérou la puissance de l'inquisition, qui ne fut abolie dans ce dernier État qu'en 1811 par un décret des Cortès. J'avais eu occasion de lire dans la relation d'un voyageur anglais qui m'a précédé à Lima, M. Stevenson, quelques détails sur la suppression de ce tribunal inique; je les reproduirai en partie, pour que le lecteur se fasse une idée des tourments et des supplices de toute nature imaginés par les Dominicains.

« La foule, dit M. Stevenson, instruite de l'acte des Cortès, se porta vers la prison dont les portes venaient d'être ouvertes, et j'y entrai moi-même. Dans la première salle, les meubles furent mis en pièces; puis on souleva d'épais rideaux de velours, qui ornaient le dais sous lequel prenaient habituellement place les juges inquisiteurs; ils furent tirés avec tant de violence, que le dais et un crucifix qui y était attaché tombèrent avec fracas. En retirant le crucifix des ruines du tribunal, nous nous aperçûmes avec surprise que la tête du Christ était mobile; une échelle était cachée derrière le dais. C'était ainsi que les inquisiteurs pouvaient à loisir faire un miracle et souvent arracher au milieu des tortures, à un innocent, l'aveu d'un crime qu'il n'avait pas commis. L'aspect de ce crucifix frauduleux transporta les assistants de colère; beaucoup s'écrièrent : « Il y a encore des victimes dans les

cellules, cherchons-les », et la porte qui conduit à l'intérieur fut bien vite enfoncée. La première chambre que nous rencontrâmes s'appelait *le secret;* cette dénomination excita notre curiosité, et la porte fut également forcée. Nous nous trouvâmes dans les archives. Là étaient les dossiers d'un grand nombre des assistants, qui à leur insu avaient eu l'honneur d'attirer l'attention du saint tribunal. Chacun mit dans sa poche ce qui le concernait lui ou ses amis. Moi-même, voyageur et passager dans la ville, j'étais mentionné comme hérétique et dangereux. Je fis un autodafé des notes pieuses. Un grand nombre de livres défendus étaient enfermés dans la même chambre; nous y découvrîmes aussi, à notre grande surprise, une masse de mouchoirs de coton imprimé. Ils avaient encouru le déplaisir de l'Inquisition, à cause d'une figure de la Religion placée au centre, laquelle tenait un calice d'une main et une croix de l'autre. Le manufacturier étourdi n'avait pas pensé que de la sorte on cracherait et se moucherait sur la croix. Pour prévenir ce crime, le tribunal avait acheté toute la pacotille, se dispensant d'en payer le prix au propriétaire, bien heureux encore de ne pas voir sa boutique confisquée au profit du sacré collége.

« Nous entrâmes ensuite, toujours par la violence, dans une autre pièce qui était la salle de torture. Au centre, il y avait une vaste table ayant huit pieds de long sur sept de large; à chaque extrémité, l'on voyait un collier de fer, s'ouvrant par le milieu, et destiné à recevoir le cou de la victime. De chaque côté du collier étaient de fortes courroies garnies de boucles pour fixer les bras près du corps; sur les côtés de la table, on voyait d'autres courroies pour maintenir les poignets; ces attaches correspondaient à des cordes placées sous la table et amarrées à l'axe d'une roue horizontale; à l'autre bout étaient des liens pour les pieds avec des cordes fixées sur la roue. En étendant un homme sur cette table, on pouvait lui tirer les membres dans toutes les directions et lui disloquer toutes les articulations. La table infâme fut brisée. Vint ensuite le tour d'un pilori vertical placé contre le mur; on y apercevait une grande ouverture et deux petites : elles étaient destinées à la tête et aux poignets, et correspondaient dans la muraille à des trous semblables; en sorte que le patient pouvait être flagellé par les frères lais sans les voir et sans en être reconnu.

« Les fouets, maculés de sang, étaient de toutes dimensions. Il y en avait en fil de fer avec des éperons, d'autres en cordes nouées, d'autres en cuir. Le long des murs pendaient des chemises de crin dont le patient était revêtu après la flagellation. Des ossements humains armés de cordes tenaient lieu de bâillons; des pinces de roseau servaient à interdire tout mouvement de la langue. Dans un tiroir il y avait des quantités d'écrous à doigts; c'étaient de petits anneaux en fer semi-circulaires, qui pouvaient se fixer à chaque doigt et se visser à volonté pour écraser les ongles et broyer les os.

« Il y avait au fond de la pièce un cheval de bois peint en blanc; nous crûmes d'abord que c'était un instrument de supplice, et en une minute il fut mis en pièces; nous nous étions bien trompés, c'était au contraire l'instrument de la

réhabilitation et il attestait l'équité du tribunal. Quand une victime avait été brûlée, si quelque temps après on la reconnaissait innocente, son effigie vêtue de blanc et placée sur le cheval était promenée en grande pompe à travers les rues, pour que réparation lui fût convenablement faite.

« Après avoir visité tous les recoins de cette mystérieuse prison, nous nous retirâmes vers le soir, emportant livres, papiers, fouets, instruments de torture, etc. Le lendemain l'archevêque convoqua les fidèles à la cathédrale et déclara excommuniés tous ceux qui avaient pris et qui garderaient en leur possession quoi que ce fût qui eût appartenu à l'ex-tribunal. Pour ma part, je bravai la sentence en dépit des flammes éternelles dont j'étais menacé. L'endroit où on brûlait à Lima les victimes de l'Inquisition est proche de la *plaza del Toro;* c'était à la porte de l'église de *los Desamparados* (les Abandonnés) qu'on les livrait aux bourreaux pour les conduire au bûcher. »

Pour ma part, quand je visitai la prison, je vis en grand nombre de petites cellules isolées et disposées dos à dos; les portes étaient disposées de telle façon que toutes avaient accès par des galeries différentes. Les cellules étaient de dimensions diverses, selon le degré de la faute et du châtiment; il y en avait dans lesquelles les prisonniers ne pouvaient se coucher de toute leur longueur; dans quelques-unes, des anneaux étaient encore scellés à la muraille.

Je dirai peu de chose du cimetière de Lima; il est vaste, planté d'arbres aromatiques au feuillage toujours vert et porte le nom emphatique de *Panthéon.* J'ai hâte d'en venir à la partie attrayante de mon séjour, les distractions qu'il m'offrit et les observations que je pus faire sur les mœurs et les habitudes des habitants.

Des traits remarquablement fins, de beaux yeux, de petites dents blanches, des cheveux noirs qui dans leur profusion tombent à terre, un pied petit, une jambe fine, de la grâce et de l'esprit, telles sont les femmes de Lima. Leur éducation est imparfaite et souvent incomplète; mais qu'importe? elles y suppléent par les charmes naturels de leur entretien. Leur mise est élégante et recherchée; elles sont toujours coiffées en cheveux avec des fleurs naturelles, qu'elles aiment passionnément; elles ne portent que des bas de soie et des souliers de satin. Telles vous les rencontrez quand elles sortent en voiture pour se promener ou faire des visites. Mais il est un autre costume plein de mystère et de charme, qui souvent recouvre le premier. Cette jeune femme qui le matin va à l'église ou court les magasins, qui le soir marche d'un pas furtif, peut-être à un rendez-vous, a recouvert sa toilette d'une jupe (*saya*) prenant la taille à la ceinture et descendant jusqu'à la cheville du pied; cette jupe est en étoffe de soie et plissée, elle saisit les formes et les accuse presque aussi nettement que la draperie mouillée d'un sculpteur. Au-dessus de la saya, s'attache *el manto* (la mantille), qui s'arrête à la taille avec un cordon et revient par derrière sur la tête et le visage, qu'elle enveloppe en se croisant de manière à ne laisser voir qu'un œil. Quelle que soit la couleur de la saya, *el manto* est toujours en soie noire. Les

femmes ne sauraient être reconnues dans ce costume, sous lequel elles déploient une grâce pleine de charme.

Pendant l'été, les dames ne portent sous la saya et la mantille qu'une chemise brodée et un fichu. Ainsi vêtues, on les appelle *topadas*. L'usage d'aller *tapada* a été à plusieurs reprises réprimé et interdit par les lois; mais les femmes n'ont fait de concession que pour le seul jour du vendredi-saint. N'ont-elles pas en effet les meilleures raisons à alléguer? le soleil brunit leur teint, et puis elles ne pourraient visiter les malades et faire des charités sans être vues.

L'usage a donc prévalu, et c'est dans les promenades, quelquefois dans les bals et au parterre du spectacle qu'il faut les voir. Vives agaceries, causeries petillantes. A Lima la vie est un long carnaval. Avoir toujours vingt-cinq ans, sa liberté, et vivre au milieu de ce monde aimable et frivole sous ce climat délicieux, au milieu des cercles où l'or circule et couvre les tapis, avec ces femmes gracieuses, assis près d'elles sur leurs sophas! — Mais, hélas! le présent est un point insaisissable, on ne saurait lui prendre longtemps ses jouissances et ses voluptés. — Le soleil qui le matin inondait de ses rayons le versant des Andes, vient de noyer dans la mer ses derniers feux vermeils. Allons, étranger, il faut reprendre ton bâton de voyage et le chemin interrompu. Pour ma part, j'avais joyeusement employé le temps de mon séjour. Diego avait terminé ses affaires, nous partîmes pour Truxillo.

Le jour de mon départ j'appris que Lima n'était pas toujours une ville aussi riante qu'il m'avait semblé, et un habitant qui avait vu le fameux tremblement de terre de 1828 me fit cette description du terrible fléau : Quand les premières secousses se firent sentir, les rues ordinairement désertes, à l'exception de celles qui avoisinent le palais, se remplirent soudain de monde. Chacun était sorti dans le costume qu'il portait chez lui; comme le tremblement commença de nuit, beaucoup étaient en chemise. Les uns se jetaient à genoux, le visage contre terre, ou se frappaient la poitrine en répétant *meá culpá*, d'autres faisaient publiquement leur confession. Cependant, les filous, plus aguerris et sachant que le fléau pourrait passer et les laisser encore vivants, mettaient à profit la confusion générale et dévalisaient maisons et habitants. Les secousses continuaient par intervalle, on entendait le fracas des vitres brisées, des poutres qui s'écroulaient. Dans le port, les navires entraînés par des tourbillons s'entre-choquaient et coulaient à fond, d'autres étaient emportés dans les terres. Le tremblement le plus terrible fut celui de 1746. Aujourd'hui encore, par un temps clair, on peut voir au fond de la mer la moitié des maisons du Callao qui s'écroulèrent pendant ce sinistre.

Il est à Lima un usage singulier et qui peint à merveille les mœurs espagnoles de la ville et ses sentiments religieux au milieu des plus vives passions. Toutes les fois que l'*Angelus* sonne, les personnes qui passent dans les rues s'arrêtent et se découvrent au premier tintement de la cloche. L'habitude en est tellement prise, que si un jour de fête, vers le soir, on se trouve sur la place du Palais à

examiner les équipages, les cavalcades, les promeneurs, les tapadas qui rentrent en ville par le pont au milieu d'un bruit confus de chevaux, de voitures, de cris et de conversations, on est frappé lorsque vient l'Angelus de voir tout ce mouvement, tout ce bruit cesser tout à coup. L'immobilité et le silence succèdent. Mais le dernier coup de l'Angelus est à peine sonné que tout recommence, agitation, tumulte. Pendant le moment de recueillement, chacun avait fait une prière et un retour sur soi-même; le bruit reprend par un souhait pieux que chacun adresse à son voisin.

C'était avec regret, qu'en partant de Lima pour Truxillo, j'abandonnais sans les avoir visités les départements de Cuzco, d'Ayacucho et de Junin. Je ne pouvais cependant pas repasser pour la troisième ou quatrième fois la barrière redoutable que m'opposait la Cordillère orientale, ayant encore à visiter de si vastes parties de cette Amérique que je voulais parcourir entière. Diego, qui connaissait ces provinces en détail, voulut bien, pour son adieu, m'en donner une description dont je résume ici les traits les plus importants.

Cuzco est bâtie sur un sol très-inégal, au milieu d'une plaine étendue et fertile, qu'arrose la petite rivière de Guatanay, presque toujours à sec, excepté trois mois de l'année. D'après la tradition reçue, elle fut fondée en 1043, par Manco-Capac lui-même, le premier des Incas, et divisée par lui en haute et basse ville. Son nom signifie le *centre*, et l'on ajoute que c'était la seule place des domaines originaires des Incas qui eût l'aspect d'une cité. « En la parcourant, me dit Diego, on est tout à la fois surpris et affligé de la grandeur et de la magnificence de ses édifices, et du honteux abandon dans lequel ces ruines imposantes sont destinées à périr tout à fait. La forteresse et le temple du Soleil, ce capitole et ce colisée de la Rome péruvienne, avaient surtout frappé d'admiration les Espagnols, lorsqu'en 1534 Pizarro s'empara de la ville. Il reste encore dans un état de conservation parfaite plusieurs parties des murailles de la puissante forteresse située sur une haute colline, un peu au N. de la ville. Elles sont bâties en pierres énormes, polyangulaires, de différentes dimensions, placées les unes sur les autres sans ciment, et si bien jointes qu'on ne pourrait introduire entre elles une aiguille. On se demande encore par quels procédés mécaniques les Péruviens ont pu transporter et élever ces masses véritablement cyclopéennes et les ajuster avec tant de précision. Quant au temple du Soleil, on n'en voit plus que quelques murs sur lesquels on a élevé un couvent de Dominicains. Le grand autel est construit à l'endroit même où s'élevait l'image d'or du Bel péruvien; les moines occupent les cellules qu'habitaient les vierges du Soleil; et des champs de blé et de luzerne ont remplacé les jardins royaux et les ménageries qu'enrichissaient jadis les images fantastiques de buissons et de fleurs gigantesques en or et en argent massif. Indépendamment des restes de beaucoup de maisons antiques respectées par le temps, en raison de leur solidité, de leur masse et de l'excellence de leur travail, j'y ai encore vu les ruines d'une grande voie bâtie par les Incas et qui conduisait jusqu'à Lima, et les vestiges de quelques passages souterrains qui

menaient du palais des Incas à la forteresse; tous ces édifices donnent à la ville un air antique et romanesque qui inspire un sentiment de vénération alternativement doux et pénible.

« On éprouve un serrement de cœur à l'idée que tant de monuments des arts, ouvrage des enfants du Soleil, ont pu être défigurés ou détruits par le vandalisme des Européens, capables d'y substituer de sang-froid les monuments de leur tyrannie. Ainsi, non loin du temple, se voit la place où les Espagnols établirent le *quartel* ou camp retranché, dans lequel, vaincus par le nombre, ils se réfugièrent et soutinrent un siége. Les moines disent qu'un jour les Péruviens mirent le feu aux fortifications; mais au moment où les assiégés allaient périr dans les flammes, la Vierge Marie descendit dans un nuage, éteignit l'incendie et accorda la victoire aux propagateurs de la sainte foi catholique. La cathédrale bâtie près de là, qui subsiste encore dans tout son éclat, contient une chapelle dédiée, en commémoration de ce miracle, à *Nuestra Señora del Triunfo.* Parmi les constructions du Cuzco, il faut citer les couvents de Saint-Augustin et de la Merced, qui sont magnifiques. Le Cuzco passe toujours pour la seconde ville du Pérou; et, suivant Miller, elle avait, en 1825, plus de 40,000 habitants, qui conservent encore le souvenir de fêtes solennelles, défendues par les Espagnols comme ayant quelque rapport au culte des anciens Incas.

« A vingt lieues au delà de Cuzco, du côté de l'E., vous ne trouveriez plus que des tribus indomptables et indomptées, qui ne permettent guère à l'étranger de pénétrer dans leur pays. Je vous conduirai donc tout de suite à Guamanga (département d'Ayacucho), siége épiscopal, université, à environ moitié chemin entre Lima et le Cuzco, ornée d'une belle cathédrale et ayant à peu près 26,000 habitants. De là, nous dirigeant vers le N.-E., nous arrivons au village d'Ayacucho, à jamais illustré par l'action immortelle dont il a été le théâtre. Cette action eut lieu le 9 décembre 1824, dans une plaine presque carrée, d'environ une lieue de circonférence, flanquée à droite et à gauche de profondes ravines et de hautes montagnes, qui dominent de toutes parts le village; les royalistes occupaient les sommités de cette espèce de défilé, qui pouvaient devenir nos fourches caudines si notre cause n'avait triomphé. L'action s'engagea vers neuf heures du matin. Il fallait assurer les avantages de la victoire de Junin, remportée le 6 août de la même année. « Des efforts de ce jour, s'écria notre brave général Sucre, dépendent les destins de l'Amérique du Sud! Soldats, continua-t-il, en montrant à l'armée les colonnes ennemies qui descendaient des montagnes, un autre jour de gloire va couronner votre constance!... » Le succès récompensa tant d'héroïsme. Avant la fin du jour, le chef des royalistes capitulait sous la tente de Sucre, et le résultat du triomphe fut la soumission de toutes les villes qui résistaient encore et l'accession à la cause patriotique de toutes les cités du midi qui hésitaient à s'y joindre, tandis que toutes celles du nord l'avaient déjà embrassée.

« Les autres localités du département d'Ayacucho, entre lesquelles on distingue Huancavelica, à peu de distance au S.-O. d'Ayacucho, doivent surtout leur impor-

tance au rôle qu'elles ont joué dans la révolution; on peut en dire autant des villes du département de Junin, au N. du dernier, formé, dans toute son étendue, des sommets, des versants et des vallées intermédiaires de notre triple boulevard, à l'E. duquel s'étendent, tout au long, les immenses *Pampas del Sacramento;* ces pampas sont arrosées par de nombreux cours d'eau et peuplées d'une foule de tribus indiennes encore mal observées ou totalement inconnues. Mais vous allez partir pour nos provinces septentrionales, et à d'autres appartient le droit de vous servir de guide; car je ne les ai pas visitées. » Cette conversation avait eu lieu la veille de mon départ pour Trujillo, vers lequel je me dirigeai, le lendemain, au soleil levant.

Il y a de Lima à Trujillo cent dix-huit à cent trente lieues environ. Dès qu'on quitte le voisinage immédiat de la capitale, le chemin est à peine tracé sur des collines abruptes, d'où l'on court le risque de tomber dans la mer; mais la vue est ensuite réjouie à l'aspect de la fertile vallée de Chancay, à laquelle succèdent bientôt des collines de sable qui mènent à deux misérables huttes indiennes appelées *los Pescadores* (les Pêcheurs), où, dans la guerre de l'indépendance, cinquante patriotes osèrent charger deux cents royalistes; ils périrent tous, excepté trois, qui reçurent une médaille commémorative de l'événement.

En quittant Pescadores on arrive à *la Loma*, espèce de pâturage qu'entretiennent les brouillards des collines, et où les Indiens mènent paître leurs troupeaux de gros et de petit bétail. Huacho est une ville très-sale, habitée par de pauvres Indiens, la plupart pêcheurs, et célèbre pour avoir quelque temps servi de quartier général à San Martin. La vallée qui sépare Huacho d'Huaura, le poste le plus voisin, est riante, fertile, bien arrosée. Cette ville même est parfaitement bâtie et jouit d'une belle vue sur la baie de Salinas. Jusqu'à environ une lieue plus loin, le pays est agréable; mais alors recommencent les *pampas sin agua* (plaines sans eau) qui conduisent jusqu'à Supe, ville qui n'est guère plus agréable que Huacho, et à Baranca, près de laquelle il faut traverser la rivière du même nom. On arrive ensuite à Pativilca, où finit le département de Lima et commence celui Trujillo. Peu après on rencontre des ruines des anciens Indiens appelées *forteresses*, dont une est au sommet d'un rocher suspendu au-dessus des flots, vraie roche Tarpéienne, du haut de laquelle, dit-on, du temps des Incas, on précipitait les criminels condamnés à mort. La route, à partir de là, traverse un horrible désert où l'on ne trouve que les carcasses des mules qui sont mortes de fatigue sur les collines de sable mouvant.

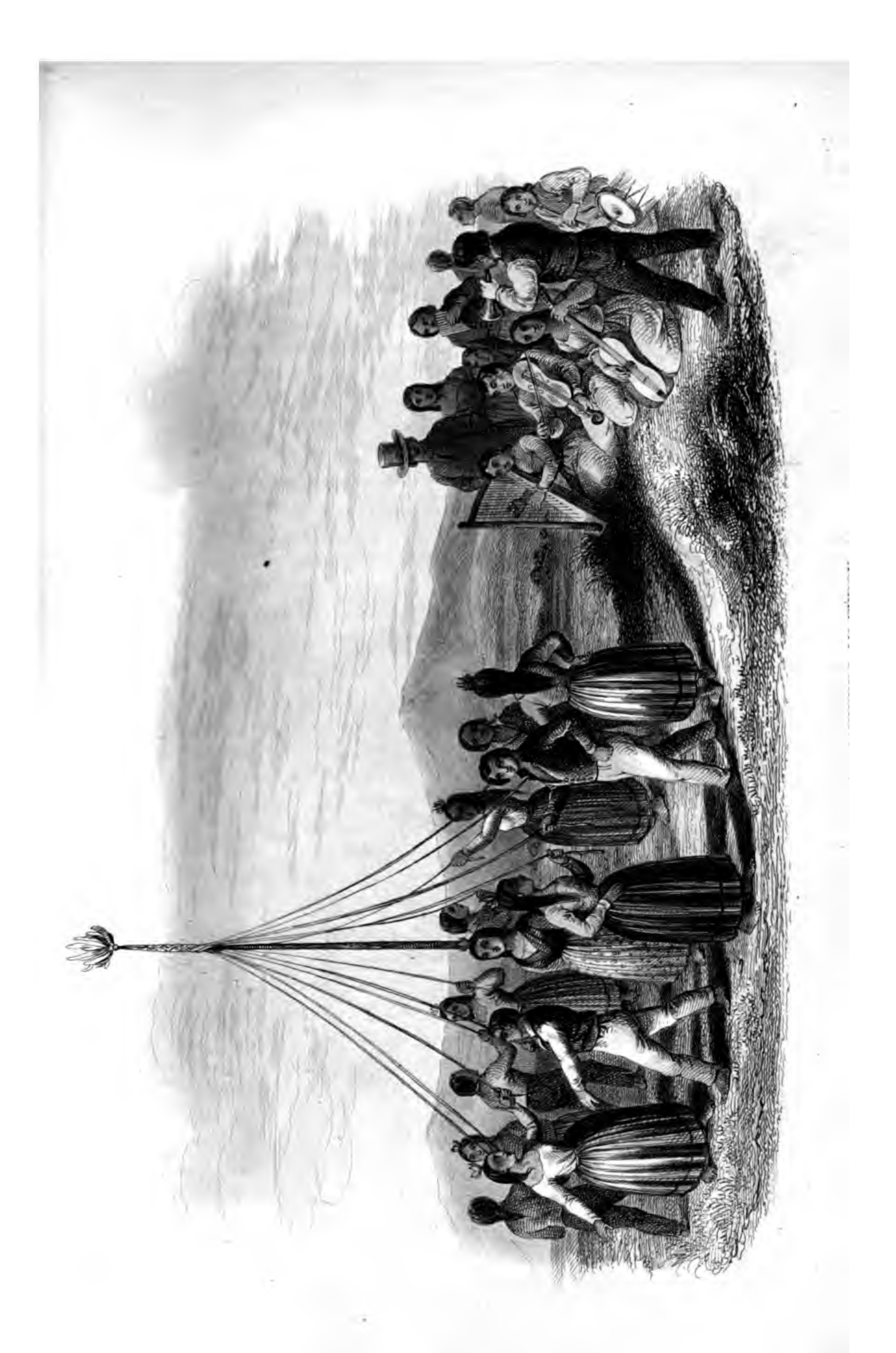
Le soleil était brûlant, et encore suivions-nous la mer, où l'air est moins lourd et le sable moins profond. Quel voyage! Nous n'entendîmes que les cris des oiseaux de mer, les sifflements des veaux marins, les gémissements du ressac jusqu'à Guarmay. A quatre lieues de là, on traverse *las Culebras* (les Couleuvres), le seul endroit de la route où l'on marche sur la terre ferme. Nous arrivâmes ensuite à Casma, où nous ne vîmes, dans une sale auberge, que des joueurs et des buveurs en querelle, s'inquiétant fort peu de leur belle vallée, célèbre par ses

cotonniers. Dix lieues de sable conduisent de Casma à Nepeña, où nous entrâmes un dimanche. Tout le monde y était en habits de fête, et la plupart des hommes s'amusaient à faire combattre des coqs, divertissement en usage dans toute l'Amérique méridionale.

Le pays est sablonneux et couvert de collines jusqu'à Santa. Nous rencontrâmes plusieurs restes de villes indiennes, et surtout deux rues, parallèles l'une à l'autre, qui s'étendent en ligne droite l'espace de plus d'une lieue, avec les ruines des maisons en partie enterrées dans le sable. Santa est une ville considérable située dans une plaine fertile. Elle possède un excellent port, visité souvent par des navires de Lima qui viennent y chercher du riz, du sucre et du saindoux. Santa est à l'embouchure d'une rivière du même nom assez difficile à passer dans la saison des grosses eaux, parce qu'elle est alors rapide et profonde, mais dangereuse en toute saison, à cause des trous qui forment des tournants. Aussi se trouve-t-il là des Indiens à cheval toujours prêts à secourir les voyageurs. Ils sont ordinairement deux pour guider chaque passager : l'un va devant, afin de rompre le courant, l'autre soutient le cheval du voyageur quand il le voit entraîné. Sur la rive opposée est une hacienda où l'on trouve des chevaux et des provisions. Immédiatement après, on entre dans un désert aride où les rochers sont incrustés de sel; puis on arrive à Viru, qui n'a rien de remarquable, et à Mocha, très-grande, mais ruinée, avec une vaste église. De ce dernier lieu à Trujillo, la route traverse un pays bien cultivé où de belles haies ne permettent pas de voir les champs qu'elles entourent.

Trujillo, chef-lieu du département du même nom, à deux lieues de la mer, dans la grande et riche vallée de Chimu, aux pieds des Andes, peut être appelée une miniature de Lima. Comme Lima, elle est entourée d'une muraille d'environ douze pieds de haut, formant une suite de bastions et de courtines. Elle peut avoir une lieue et demie de circonférence et contient de 7 à 10,000 habitants. Les rues sont larges, coupées à angles droits par quadras, avec une *plaza mayor* (grande place) au centre. Peu de maisons ont plus d'un étage, à cause des tremblements de terre. Les principales sont bâties et meublées à peu près comme à Lima. Elle a une *alameda* ou promenade, formant une partie de la route d'Huanchaco. Outre la cathédrale, elle a plusieurs églises paroissiales ou conventuelles. Les dames s'habillent et vivent à peu près comme dans la capitale. Quoique située à quatre degrés seulement plus près de la ligne, la température y est meilleure, et l'on y est moins sujet aux fièvres, sans doute parce que l'air y circule mieux. Trujillo fait un grand commerce avec la capitale, Guayaquil et Panama. On expédie aussi de Trujillo de l'or et de l'argent, provenant des mines que la ville possède à peu de distance de la Cordillère. Les retours consistent surtout en marchandises anglaises.

Huanchaco, port de Trujillo, n'est qu'une espèce de rade ouverte. La ville même n'est qu'une réunion de misérables huttes indiennes formées de quatre piliers, dont les intervalles sont garnis d'un tissu de roseaux et que couvre un toit



de même matière. Les seules constructions auxquelles on puisse donner le nom des maisons sont une douane et deux ou trois autres bâtiments qui ont vue sur la rive. Il est extrêmement difficile de débarquer à Huanchaco, à cause de l'épouvantable ressac qui s'y fait sentir. Il est rare que les chaloupes osent y aborder. Quand on veut descendre à terre, on est obligé de recourir aux gens de la côte; et pour que le débarquement s'opère, il faut, de leur part, autant d'adresse et de courage que de force et de présence d'esprit. Les Indiens n'emploient, pour la pêche et pour leurs relations avec les vaisseaux, que des balsas, au lieu de canots et de barques.

Le département de Trujillo paraît avoir été très-peuplé sous les Incas, car le pays est plein de ruines indiennes. Parmi les plus curieuses se trouvent, à moitié chemin de Trujillo et de Huanchaco, celles d'une vaste cité, le grand Chimu, dont on dit que les chefs ont longtemps défendu l'indépendance contre les Incas. Plusieurs de ses bâtiments sont encore très-bien conservés, et l'on y voit aussi les restes de grandes *huacas;* à différentes époques, les Espagnols tirèrent de ces huacas des trésors considérables, ce qui les détermina à exempter de tout tribut les Indiens de cette vallée, auxquels ils en devaient la connaissance. Les huacas sont des *tumuli*, qui ressemblent à des collines ordinaires, mais sous lesquelles l'exploration a fait découvrir différents petits caveaux où l'on a trouvé des masses d'or et d'argent, des squelettes encore enveloppés de leurs linceuls, des vases de terre de formes curieuses, et beaucoup d'autres ouvrages.

L'intérêt de mon voyage littoral au Pérou cesse à Trujillo; car, au delà, le long de cette côte aride et sablonneuse, rien ne pouvait plus piquer ma curiosité. Je commençais à me fatiguer de ne rencontrer, à chaque pas, que des Indiens et des métis tous vêtus de la même manière. J'avais déjà vu Guayaquil et ses environs; les Caucas, au delà, ne m'intéressaient guère. Sur toute cette côte resserrée entre les flots du Grand-Océan et les neiges éternelles de la Cordillère, je me trouvais à l'étroit; il me semblait y étouffer. Je me serais plus volontiers rejeté de nouveau vers l'E., s'il s'était présenté une occasion favorable; mais, ne pouvant la trouver, je fus obligé de me contenter des renseignements puisés dans la relation du lieutenant anglais Maw et de son compagnon Hinde.

Ces deux Anglais entreprirent, en 1827, de vérifier si, comme on le leur avait donné à entendre, une route par le Pérou, jusqu'à la rivière des Amazones, était praticable; ils avaient à cœur aussi de fournir au commerce anglais de la côte des notions plus précises sur les régions intérieures, encore peu connues.

Ils partirent donc le 10 décembre 1827. En quittant Trujillo, la route traverse plusieurs chaînes servant de base à la Cordillère, et monte enfin sur le plateau élevé de Caxamarca. On descend de là dans la profonde et fertile vallée de la Magdalena, mais dont le climat est chaud et insalubre; puis on commence à gravir péniblement la première Cordillère, jusqu'à ce qu'enfin on ait en vue la vallée et a cité de Caxamarca, dont les haies et les rangées d'arbres, les clochers, les dômes et les maisons couvertes en tuiles présentent l'aspect d'un paysage euro-

péen. Caxamarca possédait jadis un palais des Incas; il n'en reste plus que quelques pierres. La ville peut avoir 7,000 habitants; et, à une lieue de distance vers l'E., sont les fameux bains des Incas, d'où le malheureux Atahualpa fut porté, sur un trône d'or massif, à la rencontre des Espagnols de Pizarro.

Bientôt les voyageurs franchissent la seconde Cordillère. Près du sommet, ils voient s'élancer du flanc des montagnes les innombrables torrents destinés à former la branche la plus occidentale de l'Amazone, et ils ont une première vue de ce roi des fleuves américains. Cependant les difficultés de la route se compliquent. Il leur faut monter et descendre la troisième Cordillère, plus rapide, plus escarpée que les deux précédentes. Ils restent longtemps perdus dans les nuages; au-dessous d'eux se déroule une ceinture de forêts sur laquelle les nues demeurent suspendues. Ils arrivent à un sentier en échelle où les mules glissent plutôt qu'elles ne marchent et qui les mène à une riche vallée; puis, ils gravissent encore une chaîne couverte de bois dans la direction N.-E., et atteignent la ville de Chachapoyas, chef-lieu de la fertile province du même nom. Le 24 décembre, ils partent pour Moyobamba, et arrivent le soir au pueblo de Toulea, la dernière station habitée avant d'entrer dans la Montaña, qui s'étend à l'E. jusque sur les bords de l'Amazone. Le 27, ils entrent dans les bois, où se développe à leurs yeux un luxe d'arbres et de fleurs dont aucune expression humaine ne peut donner une idée. Les routes étaient tellement rompues, tellement escarpées, qu'ils étaient souvent obligés de se courber sur leurs mules; ils couraient en outre à chaque instant le risque d'être accrochés, déchirés ou étranglés par l'étreinte des mille arbustes et des plantes épineuses dont il fallait pénétrer le fourré toujours plus épais. Au coucher du soleil, épuisés de fatigue et de besoin, dans une clairière où leurs mules enfin trouvent à paître sur les bords d'un ruisseau qui leur promet quelque fraîcheur, les voyageurs plantent leur tente près d'un gros arbre.

Le lendemain, après avoir franchi la *Ventana* (la Fenêtre), rocher presque perpendiculaire où l'on a creusé des niches pour que les mules puissent poser le pied, nos voyageurs arrivent à Moyobamba ou *Santiago de los Valles*, ville de 50,000 âmes. Le 7 janvier, ils se rendent à pied, la route n'étant plus praticable même pour les mules, au lieu dit *Balsa Puerto*, distant de cinq journées, où ils s'embarquent dans des canots sur une rivière tombant d'un rocher sous un angle de 45°. Un peu plus loin, ils aperçoivent, du haut des dernières chaînes des Andes, la vaste plaine qui s'étend devant eux; quoique couverte de bois, elle leur paraît comme une vaste mer. Ils sont parvenus à l'*Escalera* (l'Escalier) ou plutôt l'*Échelle*. Ce passage, en quelques endroits, est presque perpendiculaire, avec des entailles pratiquées dans le rocher. Habitués aux routes des Andes et même à la Montaña, ce passage les étonne encore. Ils s'embarquent le 15 janvier sur le *Cochi Yaco*, l'un des affluents du Guallaga (ou *Huallaga*), rivière beaucoup plus considérable, dont les bords sont garnis d'arbres peu élevés, servant de refuge aux ours, aux juguars, et autres animaux sauvages.

Ici s'arrête le voyage du lieutenant Maw et de son compagnon; mais, pour compléter la description de cette frontière orientale du Pérou et du Guallaga qui l'arrose, j'emprunte les traits les plus marquants de la relation de M. Pœpig, voyageur allemand, qui parcourut plus tard ces contrées dans la même saison de l'année. M. Pœpig, parti de Lima, aborde le pays beaucoup plus au S. et descend la rivière dans une grande partie de son cours. Arrivé à la mission de Sion, habitée par les Indiens de la nation *Xibitos*, il met en avant auprès d'eux la recommandation du vicaire d'Uchiza, situé beaucoup plus haut sur le fleuve même. L'auteur ne parle pas très-favorablement de la piété des Indiens, non plus que des mœurs de leurs guides spirituels; car, pasteurs et troupeau, il les représente tous livrés à l'ivrognerie et ouvrant à peine les églises, même les jours de fête. Il va ensuite camper près du *Malpaso de Tabaloyacu* dont le mugissement imprime l'effroi. Les navigateurs franchissent ce premier passage, après avoir, avec beaucoup de peine, remis à flot leur canot submergé; immédiatement après, ils en rencontrent un second, la mer Morte (*Cachihuanusca*), au delà duquel M. Pœpig reconnaît, pour la première fois, la formation de gypse bleuâtre qui ne quitte plus ces rivages jusqu'au Pongo de Huallaga. Sa première station est à Juanjuy, peuplée seulement de déserteurs et entourée de forêts qui renferment de nombreux jaguars. Diverses contrariétés l'y retiennent longtemps; et, il part (le 25 novembre) pour continuer son voyage.

Le 26 novembre, les voyageurs atteignent les célèbres salines de *Pilluana*. Ces salines sont fort utiles aux habitants du pays, qui en exportent les produits en gros blocs carrés. En quittant Pilluana, le voyageur gagne le petit village de Juan Guerra, où le conduit une navigation d'une heure sur la petite mais profonde rivière de San Miguel ou Rio de Moyobamba. Il se loue beaucoup de la réception que lui font les habitants de ce petit village, tous Lamistes ou nés dans le district de Lamas, l'un des plus remarquables du Pérou par le courage, la bonté, l'intelligence, la sociabilité de sa population.

Ici le voyageur abandonne la rivière pour appuyer un peu au N.-O. et gagner le petit village de Tarapoto, situé sur une légère éminence, non loin du grand village de Cumbasa. Ces deux endroits, par les verts gazons, les beaux saules, les petits jardins qui les entourent, lui rappellent les paysages de l'Europe. Dans le sud, à la distance de cinq lieues, on distingue la ville de Lamas; à droite, les sombres rives du fleuve; et, sur la gauche, les dernières pointes de la Cordillère des Andes se détachant en blanc sur l'azur des cieux. Ce circuit avait épargné à M. Pœpig et à sa suite les deux *malpasos* d'*Estero* et de *Chumia*, dont l'aspect seul fait pâlir les Indiens des missions de Chassuta, quoiqu'ils aient la réputation d'être les meilleurs mariniers de tout le Huallaga.

Le 30 novembre, M. Pœpig reprend son voyage et gagne la région des montagnes; après une ascension de moment en moment plus pénible, il atteint le sommet le plus élevé, le pic de l'Ouragan (*Huaira Purinam*), du haut duquel il aperçoit, profondément encaissé à ses pieds, le Huallaga, avec ses chaînes de

collines qui semblent s'étendre jusqu'à l'Ucayale; dans le lointain, les plaines de l'Amérique intérieure lui apparaissent comme un océan d'un vert noir, confondu avec les lignes de l'horizon. Après deux heures de marche dans un sentier rapide, il arrive au village de Chassuta, situé entre deux murs de rochers presque perpendiculaires. Chassuta que recommande comme embarcadère sa position au-dessous des grands malpasos dont il a été question, est habité par environ quatre-vingts couples indiens, vivant des produits de leurs champs.

Parti de Chassuta le 3 décembre, M. Pœpig, vers le milieu du jour suivant, franchit heureusement le dernier malpaso (*Yuracyacu*), endroit où le fleuve, large de quatre cents pas et d'une incroyable profondeur, tombe avec un horrible fracas de la hauteur de quatre cents pieds. Les Indiens s'y hasardent cependant avec leurs canots chargés de sel, parce qu'il ne s'y trouve aucun écueil. M. Pœpig découvre bientôt les gorges du Pongo de Huallaga. Le pays qu'on parcourt avant d'y parvenir est d'une variété prodigieuse. Ici l'on traverse des forêts vierges, dont les interstices laissent apercevoir au loin de sombres montagnes; là, d'autres montagnes se rapprochent encore. Ce mur de rochers s'élève incessamment, riche de végétation. On n'est pas loin alors du Pongo, l'une des puissantes portes de rocs par lesquelles la plupart des fleuves des Andes débouchent dans les plaines.

Le plus étroit de ces passages porte le nom de *Salto de Aguiere*. On le traverse avec une rapidité extraordinaire, qu'augmente encore le courant d'air qui mugit dans cet abîme et pousse les embarcations d'une rive à l'autre. On est ensuite assailli par des myriades de moustiques, et l'on arrive à des îles presque inondées, où l'on voit des troupes de caïmans étendus au soleil. La nuit, les échos redisent, de distance en distance, le cri effrayant des singes hurleurs ou *carayas*, répété en chœur par leurs nombreuses troupes. Enfin M. Pœpig voit la plaine s'étendre sur les bords du fleuve; et à mesure que les rochers du Pongo s'enfoncent à l'horizon et bleuissent à ses regards, tandis qu'il respire avec plus de liberté, les dernières traces des Andes s'effacent et disparaissent devant lui. Il passe sans accident la barre de *Chipurana*, banc de boue jeté en travers du fleuve, qui, depuis longtemps, roule couronné d'arbres et de verdure, et, entrant dans un torrent paisible bordé de plaines sur ses deux rives, M. Pœpig, trois jours après son départ de Chassuta, touche enfin à Yuvimaguas, premier village des Maynas proprement dits. Parvenu avec lui à la dernière limite orientale du Pérou, près du point où je viens de laisser Maw, je m'arrête, après avoir lié ainsi mon exploration à celle que j'ai précédemment faite de la Colombie.

J'achève ce chapitre par quelques notes sur l'histoire du Pérou, qui se compose des deux républiques nouvelles de Bolivia et du Pérou proprement dit.

Le Pérou fut la dernière des provinces espagnoles qui prit part à la grande révolution qu'ont amenée les premières années du XIXe siècle; ce fut au Pérou que les royalistes firent leurs derniers efforts pour maintenir en Amérique l'autorité de la métropole. Leurs défaites à Cotogaita le 27 octobre 1810, et à Tupiaza le 7 novembre de la même année, rendirent les Argentins maîtres du

haut Pérou; ils ne tardèrent pas à le perdre par l'imprudence d'un de leurs chefs, et la question de l'indépendance resta plus que douteuse jusqu'à l'entier affranchissement du Chili, époque à laquelle San Martin et lord Cochrane, libérateurs de cette dernière province, songèrent à porter au Pérou leurs armes victorieuses.

Lord Cochrane avait déjà fait, en 1819, une tentative inutile sur le Callao. Il fut plus heureux en 1820. L'armée libératrice partit de Valparaiso le 21 août; forte seulement de 4,500 hommes et de neuf pièces de canon, elle avait à lutter contre 7,800 hommes de troupes réglées, à Lima et à Callao, sans parler d'une armée de 23,000 royalistes répandue sur toute la surface des provinces à délivrer. Le débarquement des troupes républicaines eut lieu sans opposition, le 8 septembre, près de Pisco; et après une conférence inutile à Miraflores, avec le vice-roi Pezuela, une suite d'exploits sur terre et sur mer, uniques peut-être dans les annales de la guerre, fit successivement tomber au pouvoir des deux chefs toutes les positions ennemies, et enfin la capitale où San Martin fit son entrée triomphale le 12 juillet, le vice-roi l'ayant abandonnée dès le 6. L'indépendance du Pérou fut proclamée le 28. Le 3 août, San Martin se déclara lui-même *Protecteur du Pérou*, et prit, en cette qualité, la direction suprême des affaires civiles et militaires; l'un des premiers actes de son administration fut l'abolition du tribut des Indiens et de la *mita*.

Des mésintelligences éclatèrent bientôt entre le Protecteur et lord Cochrane, qui, abandonnant la cause de l'indépendance, alla offrir ses services à l'empereur du Brésil. Cependant le vice-roi tenait toujours, et ses troupes avaient fait éprouver aux patriotes plusieurs échecs que fit oublier la bataille de Pinchincha, gagnée sur les royalistes, le 24 mai 1822, par le général colombien Sucre, et dont le résultat fut l'affranchissement de Quito. Le 20 septembre, San Martin abdiqua le pouvoir suprême entre les mains du congrès de Lima, installé le même jour, et se retira avec le titre de *Fondateur de la liberté du Pérou*. Ses ennemis l'accusèrent d'avoir manqué d'activité et d'énergie dans la guerre de l'indépendance, d'avoir usurpé l'autorité souveraine, d'avoir gouverné tyranniquement par d'indignes ministres et d'avoir abandonné la cause de la liberté au moment du péril; mais il n'appartient qu'à l'impartialité de l'histoire d'examiner la valeur de ces charges. Le gouvernement qui lui succéda ne montra que désaccord et faiblesse, et l'état des affaires devint tel que la capitale tomba le 18 juin au pouvoir du général royaliste Canterac, contraint, il est vrai, dès le 17 juillet suivant, de la rendre au général Sucre, qui était accouru au secours de la république avec 3,000 hommes de Guayaquil, 1,000 Buenos-Ayriens et 1,000 Péruviens.

Cependant, la cause de l'indépendance était cruellement compromise, et il y avait peu d'apparence que les patriotes pussent tenir contre une force de 20,000 hommes, quand Bolivar lui-même, le libérateur de la Colombie, résolut de sauver le Pérou. Le 1er septembre 1823, il fit son entrée à Lima; investi immédiatement de l'autorité suprême, politique et militaire, il ne tarda pas à justifier par ses

actes l'enthousiasme et la confiance qu'il inspirait. Une sorte de charme s'attachait à son nom, et on le regardait comme le seul homme qui pût sauver la république. L'armée libératrice marcha sur Pasco au mois de juillet. Le général Sucre était chef d'état-major. L'armée patriote entrait en campagne forte d'environ 9,000 hommes; l'armée active des royalistes, commandée en chef par Canterac, l'était d'environ 9,200. J'ai déjà parlé des batailles de Junin (6 août) et d'Ayacucho (9 du même mois) gagnées, l'une par Bolivar en personne, l'autre par le général Sucre; toutes deux furent décisives, et eurent pour résultat l'occupation rapide de toutes les provinces que les royalistes retenaient encore, et la prise de Callao (12 janvier 1826), seule place qu'ils eussent conservée, brisa le dernier anneau de la chaîne qui avait si longtemps retenu dix-sept millions d'Américains sous la dépendance de la monarchie espagnole.

Dans l'intervalle, considérant combien les manières, les usages et même la langue de la majorité des habitants du haut Pérou différaient de ceux des provinces du Rio de la Plata, la république Argentine, avec autant de générosité que de justice, avait fait le sacrifice de ses droits sur des territoires à la liberté desquels elle avait si puissamment concouru; et, dans une assemblée générale de députés, convoquée à Chuquisaca, au mois d'août 1825, le haut Pérou avait été déclaré indépendant sous le nom de Bolivie.

Le libérateur avait résigné ses pouvoirs entre les mains du congrès du bas Pérou, assemblé à Lima le 10 février de la même année (1825). A la prière des Limeños, il les retint pourtant avec une répugnance apparente ou réelle (qui oserait prononcer?), et partit bientôt pour Chuquisaca; sa marche vers le pays qui venait de recevoir son nom ne fut pour lui qu'un triomphe. En mai 1826, il proposa et fit accepter au congrès de Bolivie la constitution qu'il avait rédigée pour la nouvelle république; mais il fut trompé dans l'espoir de la faire accepter au Pérou, où elle était impopulaire, et où l'on commençait à se fatiguer de la présence des troupes colombiennes, dont les habitudes ne sympathisaient point avec celles des Péruviens. Une opposition modérée d'abord se traduisit bientôt en une conspiration contre la personne du libérateur. Les Péruviens, qui n'avaient plus caché leurs sentiments après le départ de Bolivar, déclarèrent ouvertement, en mars 1827, que la constitution bolivienne leur avait été imposée et qu'à un congrès général seul, et non pas à de simples colléges électoraux, appartenait le droit de déterminer la forme de gouvernement qui convenait au pays. Un nouveau congrès fut assemblé à Lima le 4 juin; on y mit dédaigneusement de côté la constitution bolivienne; le général La Mar fut nommé président de la république du Pérou; et, à la suite d'une imprudente déclaration de guerre du Pérou à la Colombie, l'armée péruvienne osa entrer, en 1828, sur le territoire colombien, où, le 25 février, elle fut complétement battue et presque détruite par Bolivar à Tarqui, près de Jiron, dans la province de Quito. Cette action mit fin à la guerre, terminée dès lors par un traité qui fit le plus grand honneur à la modération et à l'équité du vainqueur.

Cette levée de boucliers ne fut pas le seul tort des Péruviens envers le libérateur; car, avant cette époque, ils avaient offert leur appui à un parti anti-colombien qui, soutenu par eux, attaqua le général Sucre, élu président de la Bolivie, en 1826, par la volonté du peuple. Après s'être défendu en vainqueur d'Ayacucho, ce héros, enfin obligé de céder au nombre, partit pour le Callao, d'où il retourna auprès de Bolivar, sans tirer des Péruviens d'autre vengeance que celle de leur dicter un peu plus tard, après leur défaite à Tarqui, les conditions équitables et modérées du traité de paix dont je viens de parler.

Pendant longtemps le général Santa-Crux nourrit le dessein de réunir la Bolivie et le Pérou dans une confédération, à l'effet 1° de combattre cette idée de séparation et de morcellement qui trop souvent avait présidé à la formation des nouveaux États américains, et 2° de procurer à la Bolivie, par cette jonction des deux pays, les issues qui lui manquent presque complétement sur l'Océan Pacifique. L'hostilité déclarée du Chili vint comprimer l'élan de Santa-Cruz, et les dissensions intérieures empêchèrent l'examen de ce projet.

Depuis l'année 1844 le Pérou jouit, comparativement, d'un état de calme qui tourne au profit de son bien-être matériel. Le commerce du Guano prend des développements immenses. En 1844, on expédiait 15,857 tonneaux de cet engrais; en 1850, l'exportation s'élève à 128,128 tonneaux représentant une valeur de 3,845,640 piastres.

CHAPITRE XXXVII

ÉTATS DE GUATEMALA (CONFÉDÉRATION DE L'AMÉRIQUE CENTRALE).

Je voulais, en quittant le Pérou, pénétrer dans l'Amérique du Nord par l'un des ports de la Confédération mexicaine : un caboteur se rendait à Acapulco, je m'embarquai avec lui. La traversée fut d'abord heureuse; mais assaillis par un coup de vent à la hauteur du Nicaragua, nous fûmes obligés de chercher un abri dans le port de Realejo.

Realejo, située au fond du havre de Cardon, est peuplée de métis presque tous artisans, forgerons, calfats ou charpentiers employés au radoub des navires qui viennent s'y abattre en carène. D'excellents bois de construction, des chantiers actifs, des manufactures de toile à voile, forment la plus grande richesse de ce port, dont l'importance est plutôt maritime que commerciale. Du reste, rien, dans l'aspect des lieux et de la population, n'était nouveau pour moi. La conquête espagnole, en passant sur le Nouveau-Monde, semble lui avoir donné une physionomie uniforme. Partout le croisement des races entre les vainqueurs et les vaincus a créé ce type cuivré, que l'on retrouve avec toutes ses nuances depuis le Mexique jusqu'au Chili, type que modifient, sans l'altérer beaucoup, tantôt le régime hygiénique, tantôt les différences de température.

La ville de Realejo date des premiers jours de la conquête. Elle fut fondée en 1534 par quelques compagnons d'Alvarado, qui, dans leur marche vers le Pérou, ayant rencontré sur les bords de ce havre un emplacement convenable, s'y établirent en se séparant du gros de la troupe. C'est à peu de distance de Realejo que s'étend le lac de Nicaragua, moins remarquable peut-être par lui-même que par les projets qu'il a fait naître. Le lac de Nicaragua, l'un des plus grands de l'Amérique centrale, a cinquante lieues de l'E. à l'O, sur trente lieues du N. au S.; sa profondeur moyenne est de dix brasses avec un fond de vase, excepté sur les bords où le fond est de sable blanchâtre.

Ce lac abonde en poissons qui suffisent à la consommation des villes voisines. Une multitude d'îles s'y élèvent, comme autant de corbeilles vertes ou fleuries, et lui donnent l'aspect le plus pittoresque et le plus vivant. Quoiqu'une multitude de ruisseaux se jettent dans ce vaste bassin, et que la petite rivière de San Juan en soit le seul déversoir, on a remarqué, comme un singulier phénomène, qu'à aucune époque de l'année il n'y a ni crue ni décroissance dans les eaux du lac, qui gardent toujours le même niveau. La véritable importance de ce bassin est moins dans son étendue que dans un plan de jonction des deux Océans, par son intermédiaire.

On sait combien d'esprits positifs et d'imaginations ardentes ont, de nos jours, rêvé le projet gigantesque de couper par un vaste chenal cette langue de terre qui forme le chaînon d'attache des deux Amériques, combien d'industriels ou d'ingénieurs ont cherché à réaliser ainsi la jonction de l'un et de l'autre Océan. Opérer cette jonction, serait résoudre en effet le plus grand problème maritime et commercial que les hommes poursuivent depuis qu'ils ont renoncé à percer l'isthme de Suez. Il est donc utile de l'envisager dans sa généralité.

Parmi les divers points sur lesquels on a tour à tour dirigé des enquêtes savantes, il en est cinq qui plus que les autres ont fixé l'attention des ingénieurs et des hydrographes : l'isthme de Darien, celui de Panama, l'isthme de Tehuantepec, la baie de Honduras, et enfin le lac de Nicaragua.

L'isthme de Darien, traversé dans presque toute son étendue par le fleuve Abrato et par son affluent le Naïpi, navigables tous deux, semble un lieu propice à ces travaux de jonction qui uniraient Cupica dans la mer du Sud à Porto-Bello et à Carthagène. Ce projet, étudié soigneusement par M. de Humboldt, et repris, il y a deux années, par l'ingénieur suédois M. Greiff, est plein d'avenir.

Quant au percement de l'isthme à Panama même, M. de Humboldt donne l'une des raisons qui s'y opposent : « L'élévation du terrain, dit-il, forcera l'ingénieur à avoir recours, soit à des galeries souterraines, soit au système des écluses. Par conséquent, les marchandises destinées à passer l'isthme de Panama ne pourront être transportées que dans des bateaux plats, incapables de tenir la mer. » Un autre obstacle non moins sérieux serait l'absence complète d'un bon mouillage pour les navires à Panama, et surtout dans l'Atlantique, à l'embouchure du rio Chagres.

C'est encore à M. de Humboldt que l'on doit un plan de canalisation de l'isthme de Tehuantepec qui, arrosé par trois fleuves, sembla de prime abord favorable au projet : le pays était excellent, le climat très-sain, la population suffisamment active; mais on a reconnu que le Chipa, principal courant d'eau, n'était praticable, même pour les pirogues, que pendant la saison des pluies. D'un autre côté, la navigation par la mer des Caraïbes et le golfe du Mexique est redoutée des bâtiments qui viennent d'Europe ou de l'Amérique septentrionale. Toute cette région manque de ports, et l'on s'est borné avec raison, en 1851, à établir une bonne route entre la partie du rio Huasacualco, qui cesse d'être navigable et les lagunes de Tehuantepec.

Les montagnes qui séparent le Hunduras et son grand fleuve le Motagua de l'océan Pacifique, présentent une barrière insurmontable pour un canal maritime.

Reste donc à examiner le système de canalisation du lac de Nicaragua. M. Michel Chevalier a bien exposé, dans un travail publié en 1844 par la *Revue des Deux-Mondes*, les objections que ce projet soulève, et que de récentes études ont confirmées. Un magnifique cours d'eau, le San Juan, met le lac en communication avec l'Atlantique; le lit du fleuve a reçu des améliorations qui permettent de le remonter, et de traverser le lac. Depuis deux ou trois ans, un service de bateaux à vapeur est organisé pour le transport des passagers, quoiqu'il y ait parfois sur cette petite mer des coups de vent d'une grande violence; mais il faudrait percer la muraille qui existe entre le lac de Nicaragua et l'océan Pacifique, puis, arrivé jusqu'à la mer, trouver un bon port, et il n'y en a pas. Des modifications ont été apportées à ce plan primitif : des projets secondaires, jusqu'au nombre de sept, ont été proposés. Aucun d'eux n'a, il paraît, de valeur réelle, puisque tous ont été abandonnés, et que, pour le moment, les systèmes de canalisation ont fait place à une entreprise plus modeste et plus facile : l'établissement d'un chemin de fer. Une compagnie américaine jette dans sa partie la plus étroite de l'isthme une voie ferrée qui, partant de l'île et de la ville de Manhanilla sur la baie de Limon, arrivera en droite ligne à Panama par Gatun et Gorgona. Les ingénieurs s'accordent à reconnaître l'excellence de ce tracé, les travaux touchent à leur terme; et bientôt, en attendant que le même navire porte à pleine voile ses marchandises de l'un à l'autre Océan, la vapeur sera l'intermédiaire qui facilitera les communications de l'industrieuse Europe avec les riches contrées des côtes orientales de l'Asie.

Ces considérations, inspirées par le lac de Nicaragua et par les vastes plans qu'il a vus naître, nous ont un peu éloigné de Realejo. Un séjour de vingt-quatre heures suffit à notre caboteur pour s'y ravitailler; mais, au lieu de pousser jusqu'à Acapulco, comme cela était convenu entre nous, il me signifia qu'il allait rebrousser chemin vers Panama. Que faire? J'avais cru abréger ma route, en abordant au Mexique par l'ouest; je me voyais forcé de changer mon itinéraire, de retourner vers l'isthme pour gagner ensuite par terre Porto-Bello, d'où je

pourrais m'embarquer sur un navire à la destination de Vera Cruz. Je pris ce parti, et dans les deux mois de retard que me valut ce changement de direction, je mis en ordre mes notes sur l'État de Guatemala que je n'avais fait qu'entrevoir.

Dans les premiers âges de son existence connue, le royaume de Guatemala tira son nom du mot *quanhtemali* (vieux tronc pourri), parce que les Mexicains qui guidèrent Alvarado vers le roi des Kachiquels, maître de la contrée, trouvèrent, près de l'endroit où il tenait sa cour, un arbre que l'âge avait usé et fendu. Le nom en demeura à la capitale que fondèrent les Espagnols.

Cette région favorisée appartenait autrefois à divers peuples, gouvernés chacun par leurs chefs et constamment en guerre les uns avec les autres. De là vient aujourd'hui encore la confusion de dialectes qui règne dans cet État. Toutes ces tribus, d'origine, de langues, de mœurs, de costumes divers, ne s'accordent que sur un seul point, le catholicisme. C'est la seule unité que l'on retrouve au milieu de tant de contrastes.

Aujourd'hui cinq républiques, dont la principale est encore le Guatemala, occupent l'étendue de l'isthme. Lorsque le Mexique eut secoué le joug de l'Espagne, les provinces de l'Amérique centrale se proclamèrent à leur tour indépendantes. Le dictateur du Mexique, Iturbide, fut nommé protecteur de l'isthme; puis une confédération unit, de 1824 à 1839, les cinq républiques sous le nom de Guatemala. Des discordes survinrent, la guerre civile agita pendant trois ans l'État fédéral, enfin il fallut se séparer et proclamer l'indépendance réciproque des provinces. Les cinq républiques sont : Guatemala, Costa-Rica, Nicaragua, Honduras et Salvador.

1° *Guatemala.* — Treize districts ou provinces composent cette république d'une étendue de 4,500 lieues carrées, et peuplée de 560,000 habitants. Bornée au N. et au N.-O. par les États-Unis mexicains, au S. par l'Océan Pacifique et à l'E. par la baie de Honduras et la mer des Antilles, elle ne touche que par le S.-E. aux deux états de Honduras et de Salvador.

Le gouvernement de Guatemala est démocratique, électif et représentatif. La religion catholique est la religion de l'État. Les pouvoirs suprêmes y son confiés 1° à un président élu par la nation; 2° à une chambre de représentants élue par les districts; 3° à une cour suprême composée de sept membres nommés aussi à l'élection, et qui régit les tribunaux de cantons et de districts : c'est ainsi que sont représentés le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire.

Nueva Guatemala est située sur un plateau que recouvre une brillante végétation. Bâtie en 1772, quand les éruptions de deux volcans voisins eurent détruit en grande partie Guatemala l'Antigua, la capitale moderne est coupée d'une façon régulière, avec des rues tirées au cordeau. Les maisons, à un seul étage à cause des tremblements de terre, ont comme attenances des jardins, des cours et des terrasses; presque toutes sont desservies à l'intérieur par une eau vive que des aqueducs amènent dans la ville et dans les faubourgs. Toutes ces cir-

constances donnent à Guatemala un aspect d'ordre, d'élégance et de propreté. Autour de la grande place, sont les plus beaux édifices de Nueva Guatemala, avec leurs péristyles réguliers et à colonnades. Du côté de l'est se trouve l'entrée principale de l'église métropolitaine, avec le palais archiépiscopal à sa droite et le collége des Infantes à sa gauche. Dans le centre de la place, on remarque une belle fontaine en pierre, dont l'eau arrive de deux lieues de distance. La cathédrale, quoique petite, et inachevée, est d'un assez joli style. D'autres églises, celles du Panthéon et de Sainte-Thérèse, un amphithéâtre en pierres destiné au combat des taureaux, et plusieurs autres édifices, complètent cet ensemble de constructions qui est d'un très-bel effet. Sous le rapport intellectuel, Nueva Guatemala n'est pas moins avancée : elle compte plusieurs instituts littéraires, parmi lesquels il faut citer l'Université, l'Académie des beaux-arts, la Société économique, la bibliothèque publique, le cabinet d'histoire naturelle et le musée d'anatomie.

Les habitants de Guatemala sont en général doux, affables, hospitaliers, mais en revanche mous et indolents. Les ouvriers y sont intelligents et habiles, surtout dans la sculpture, dans l'orfévrerie et dans la lutherie. On a vu des ouvrages de sculpteurs distingués s'exporter non-seulement pour Mexico, mais encore pour l'Europe où ils obtiennent les suffrages des artistes.

2° *Costa Rica.* Le territoire de cette république est d'une étendue de 2,240 lieues carrées; sa population dépasse 100,000 âmes, dont 90,000 blancs et 10,000 Indiens. La république est souveraine, libre et indépendante. Parmi les devoirs que la constitution impose aux citoyens, il est un article qui recommande d'être hospitalier; un autre porte qu'à partir de 1853, pour jouir de ses droits de citoyen, il faudra savoir lire et écrire; entre autres dispositions qui font perdre les droits civiques, nous citerons l'ingratitude envers ses père et mère, l'abandon de sa femme et de ses enfants, ou la violation notoire des obligations imposées par la famille. La religion catholique est la religion exclusive de la république; aucun autre culte n'y est salarié. Par une déclaration solennelle du 30 août 1848, Costa Rica a pris le titre de *nation souveraine.*

3° *Nicaragua.* Cette république, sur une étendue de 3,500 lieues carrées, compte 350,000 habitants. Des dissensions civiles ne cessent de l'agiter. Depuis 1848, ses démêlés avec l'Angleterre ont une certaine gravité, en raison des conséquences qu'ils peuvent avoir. Les Anglais se sont emparés du port de Saint-Jean de Nicaragua, sous le prétexte que l'extrémité orientale de cet État fait partie du royaume des Mosquitos, dont ils sont protecteurs depuis le règne de Charles II. Ce port Saint-Jean est situé tout près de l'un des endroits où l'on a projeté le canal de jonction de l'Océan Pacifique avec l'Atlantique.

4° *Honduras.* Cet État est le plus étendu des cinq républiques de l'Amérique centrale; sa population dépasse 400,000 habitants. Il est riche en produits de toute espèce, maïs, raisin, cacao, coton, café, etc., et renferme de vastes et excellents pâturages; ses montagnes recèlent de nombreuses mines d'or et d'argent;

et dans les plaines ainsi que sur le bord de la mer s'élèvent quelques villes qui ne sont pas sans importance : la capitale, Comayagua ou Valladolid, a un évêché, une belle église et un collége, plusieurs couvents et un riche hôpital. Sa population est de 18,000 âmes. Le principal port est Omoa, situé au pied des Andes. Truxillo, ville fortifiée, est bâtie au bord d'un lac où nous retrouvons comme un souvenir de l'antique fable de Délos; on dit que des îles flottantes, couvertes de gros arbres, y changent de place au gré des vents. Enfin Copan, simple bourgade, atteste par des pyramides, des portiques et des sculptures, une splendeur et une civilisation qui ont disparu.

5° *El Salvador*, limitée au N., à l'E. et à l'O. par les États de Guatemala, de Honduras et de Nicaragua, au sud par l'Océan Pacifique; cette république n'a que 1,000 lieues d'étendue et une population de 100,000 âmes. La participation de Salvador aux troubles de Guatemala, ses efforts pour reconstituer une alliance fédérative avec Honduras et Nicaragua, ses démêlés avec l'Angleterre qui la bloque depuis novembre 1850, voilà le résumé de son histoire politique.

Tel est l'aspect statistique et géographique de l'ancienne Confédération de Guatemala. Il serait fort difficile de démêler, au milieu des traditions orales, confuses et incohérentes, ce qu'il était avant les jours de la conquête. On croit pourtant que la contrée eut pour premiers maîtres des Indiens venus du Mexique, et qui, une fois établis sur le territoire, s'y fractionnèrent en quatre nations distinctes avec leurs chefs et leurs gouvernements : les Quichés, les Kachiquels, les Zutugiles et les Mans. Des guerres sanglantes ne tardèrent pas à naître entre ces diverses peuplades; elles duraient encore à l'arrivée des Espagnols.

Dans ces jours de sauvage et belliqueuse indépendance, les indigènes n'étaient pas, comme on les voit aujourd'hui, incultes, chétifs, abâtardis. La civilisation chrétienne, qui les a soumis à l'obéissance, semble avoir nui à leur développement. En voyant aujourd'hui cette race si déchue, on a peine à croire qu'en d'autres temps elle ait pu bâtir des cités si vastes et si bien défendues, des palais si magnifiques, des ouvrages construits avec art, comme ceux dont les vestiges subsistent encore. De nos jours, le plus grand luxe des riches Indiens consiste en un logement à plusieurs pièces irrégulières et mal disposées, et leur code de lois ne se compose guère que de traditions demi-sauvages, amalgame étrange de paganisme et de la loi chrétienne. C'est pourtant ce même peuple qui a construit Utatlan, Mixco, le grand cirque de Copan, son hamac de pierre et la caverne de Tibulca. Quand on remarque presque sur tout le globe ce dépérissement graduel et général de toutes les races noires ou cuivrées au moment où elles se trouvent en contact avec la race blanche, on ne peut plus considérer ce fait comme une circonstance isolée et fortuite que les vainqueurs auraient pu empêcher ou qu'ils auraient fait naître ; il faut y voir ce doigt providentiel du progrès, qui introduit peu à peu dans le monde des éléments nouveaux pour une œuvre nouvelle, et qui ne peut fonder la civilisation de la race blanche que sur l'extinction ou la fusion lente des races noires ou cuivrées.

On ne peut nier, toutefois, qu'une sorte de riche et grande civilisation ne régnât parmi ces peuplades du Nouveau-Monde, au moment où elles furent atteintes par la conquête. Dans la forme de gouvernement, on connaissait la succession au trône par ordre de primogéniture, mais avec survivance acquise au frère cadet, de manière à ce que la couronne ne fût jamais exposée à tomber entre des mains inhabiles. Le conseil suprême de Quiché était composé de vingt-quatre seigneurs, avec lesquels le roi délibérait sur les affaires de l'État. Ces conseillers étaient investis de grands priviléges; ils avaient l'honneur de porter sur leurs épaules le fauteuil royal quand le monarque quittait son palais. L'administration de la justice et des revenus publics était dans leurs attributions. Leur puissance se trouvait ainsi fort grande; mais elle avait pour contre-poids une tout aussi grande responsabilité. A la moindre faute ils étaient sévèrement punis.

Ces peuples avaient des lois pénales auxquelles le souverain lui-même n'échappait pas. Convaincu de cruauté et de tyrannie, le roi pouvait être déposé par les *ahaguaes* (premiers nobles), qui tenaient à cette occasion un conseil solennel et secret; d'autres fois, on se contentait de confisquer les richesses du roi flétri, pour les donner à son successeur.

Si les ahaguaes se rendaient coupables de quelque crime d'État, d'un complot ou d'une malversation, on les condamnait à mort, et leurs parents étaient vendus comme esclaves. Tout crime contre le roi ou contre les libertés publiques était puni de la même manière, la mort, la confiscation, et l'esclavage des proches. Les voleurs étaient condamnés à payer la valeur des objets dérobés, plus une amende; s'ils tombaient en récidive, l'amende était doublée; au troisième délit, on les condamnait à mort, et ils étaient exécutés, à moins qu'un homme puissant ne les rachetât; au quatrième, ils étaient impitoyablement précipités du haut d'un rocher. Le rapt était puni de mort, l'incendie aussi, et comme les incendiaires passaient pour les ennemis du pays, le feu n'ayant pas d'action limitée et pouvant brûler une ville quand on ne voulait brûler qu'une maison, toute la famille du coupable était bannie du royaume. Celui qui se soustrayait à l'autorité de ses maîtres payait une amende la première fois, et la seconde il subissait la peine capitale. Le vol des choses saintes, la profanation des temples, entraînaient la mort du coupable, l'infamie de sa famille. Une loi assez singulière était celle qui autorisait un jeune homme, désireux de prendre sa femme dans une maison, à payer cette alliance à l'aide de services domestiques pour un temps limité, et de présents faits aux parents de sa future. Si, le temps d'épreuves une fois écoulé, on lui refusait la jeune fille, les parents étaient tenus de rendre ses présents au jeune homme et de le servir à leur tour aussi longtemps qu'il les avait servis. Cet usage se retrouve identiquement le même dans l'archipel malais.

Considérées dans leur ensemble, ces lois sont sages en grande partie, justes quoique sévères, logiques quoique entachées de cruauté. Parmi les coutumes

qui portaient l'empreinte de cette justice sauvage, il faut citer surtout la manière dont on cherchait à s'éclairer sur la vérité d'une accusation. Si le prévenu avouait son crime, on l'exécutait à l'instant même; s'il le niait, il était mis à la torture. On le dépouillait de ses vêtements; puis, après l'avoir suspendu par les pouces, on le fouettait d'une manière cruelle.

Les Indiens de ce temps portaient divers costumes qui indiquaient leur rang et leur fortune. Les nobles seuls pouvaient avoir un vêtement de coton blanc marqueté de diverses couleurs. Les cheveux, fort longs, étaient tressés et retenus par derrière. A leur extrémité figurait une ganse, signe distinctif des chefs militaires. Sur les épaules se jetait un manteau blanc orné de figures d'oiseaux, de lions, et autres décorations de cordelettes ou de franges. Les oreilles et la lèvre inférieure toujours percées recevaient, comme parure, des pendants d'or et d'argent ayant la forme d'une étoile : les insignes d'une charge et d'une dignité se portaient toujours à la main. L'habillement des Indiens modernes est au contraire simple et pauvre. Deux pièces de même étoffe leur servent, l'une de ceinture, l'autre de turban. Quelques Indiens de la côte sud ont adopté ce costume, mais dans ce canton le plus grand nombre ne portent guère que le *maztate*, qui est leur langouti ou calimbé.

La physionomie des indigènes de Guatemala diffère peu de celle des races primitives de l'Amérique; et, quoique séparées entre elles par la langue, les tribus se rapprochent par le type.

Le nombre de leurs dialectes est fort considérable, et nul État du Nouveau-Monde n'en offre une aussi grande variété. C'est une confusion dont il est difficile de se faire une idée. Dans l'État seul de Guatemala, on compte vingt-six idiomes, dont les *radicaux* offrent de grandes différences.

A cette esquisse sommaire et rapide se bornent les traits saillants de l'État de Guatemala. Il existe, d'ailleurs, entre ce pays et le Mexique de tels rapports archéologiques, ethnologiques et historiques, que le tableau de Guatemala peut être considéré comme un simple avant-propos à celui des provinces mexicaines.

CHAPITRE XXXVIII

CONFÉDÉRATION MEXICAINE. — VERA-CRUZ. — MEXICO.

Je traversai l'isthme de Panama à l'endroit même où les Américains construisent leur chemin de fer; les terrassements étaient achevés; on posait les rails, et bientôt la reine du monde, la locomotive, allait étonner de ses sifflements aigus cette région sauvage et détacher ses nuages grisâtres sur son ciel toujours pur. Je ne fus pas long à gagner Porto-Bello, où je m'embarquai pour le Mexique.

C'était la seconde fois que je sillonnais cette mer des Antilles par laquelle avait

débuté mon voyage : là bas, à ma droite, derrière ce calme horizon, je cherchais à voir si quelque jeu des flots, quelque nuage menteur ne pourrait pas faire illusion à mon imagination complaisante et lui feindre les rivages d'Hispaniola, la gracieuse île d'où j'avais emporté mes meilleures impressions, les premières et les plus vives. Mais le flot était paisible, pas un nuage n'altérait l'éclatante pureté du ciel, et, autour de moi, matelots et passagers se plaignaient de la monotonie de la traversée. Quel charme cependant d'être porté mollement et bercé à peine, sur cette mer transparente qui reflète une lumineuse atmosphère! Lorsque nous pénétrâmes dans le golfe du Mexique, l'air fut comme embaumé de senteurs enivrantes que les brises prennent sur les montagnes couvertes de fleurs et emmènent à des distances prodigieuses du rivage.

Un matin nous étions encore dans nos cabines quand un cri retentissant nous appela tous sur le pont : Oribaza! avait dit le matelot en vigie sur la poulaine. En effet, on pouvait entrevoir, quoique nous en fussions encore à cinquante lieues, le pic qui dessinait au milieu des lueurs blafardes de l'aube sa cime gigantesque. Pendant toute la journée, le sommet neigeux parut et disparut comme une masse fantastique, tantôt ne laissant voir qu'un diadème de nuages, tantôt se découronnant et montrant ses grandioses proportions. Ce fut avec la distraction d'un tel spectacle que nous nous approchâmes de Vera-Cruz. Son fanal nous apparut d'abord, puis son château de San Juan de Ulloa, le dernier point que les Espagnols aient occupé sur ce territoire; puis encore les nombreuses tours de la ville, ses dômes, ses fortifications, ses rochers, ses vaisseaux à l'ancre sous le canon des ouvrages.

San Juan de Ulloa, situé sur une île, et qui, si l'on en croit la tradition, ne coûta pas moins de deux cents millions de francs, date des premiers jours de la conquête. En 1518, Juan de Grijalva qui la visita lui donna le nom qu'elle a conservé. Ayant trouvé sur ce point les restes de deux victimes humaines, il demanda aux indigènes pourquoi ils sacrifiaient des hommes, et ceux-ci lui répondirent que c'était par l'ordre des rois d'*Acolhua* ou du Mexique. De là le nom d'*Ulloa;* de là aussi celui d'*ilot des Sacrifices*, donné à un écueil voisin.

Après avoir passé autour des batteries qui font face à la ville, nous pénétrâmes dans l'intérieur des ouvrages. Le fort nous parut en bon état et bien armé. De là et dans la même embarcation, nous gagnâmes la ville qui, du large, offre un charmant coup d'œil. Ce système de fortifications régulières qui venaient se confondre avec les faîtes irréguliers des maisons bourgeoises, des palais publics, des églises paroissiales, des couvents, des hôpitaux; la longue ligne des terrasses, sorte de damier blanc suspendu sur la ville, ses dômes blanchâtres, ses aiguilles pittoresques et variées, tout cela plaisait au regard. Malheureusement la mort habite sous cet extérieur riant; la fièvre jaune y moissonne largement les Européens qui s'exposent à son influence. Elle est endémique à Vera-Cruz comme à la Havane et à la Nouvelle-Orléans, et elle y fait même plus de ravages qu'en aucun autre endroit.

Nous débarquâmes à Vera-Cruz sur un petit môle construit en maçonnerie et consolidé à l'aide de saumons en fer; puis, après une courte halte à la douane, nous nous dirigeâmes vers la meilleure posada. Grâce à quelques lettres de recommandation, j'eus bientôt des amis dans ce port mexicain, où je ne devais pas, par prudence, faire un long séjour. Sous le coup de la fièvre jaune qui dévastait alors le pays, mal logé, mal couché, je devais me hâter de voir ce que Vera-Cruz offrait d'important et de curieux. Ma première course me porta vers l'*alameda*, promenade obligée que l'on trouve dans toutes les villes coloniales, et rendez-vous du monde élégant qu'elles renferment. L'alameda de Vera-Cruz est fort convenable. Quant à la société qu'on y rencontre, elle varie suivant les heures et les jours, le Nouveau-Monde ayant comme le nôtre son code de fashion et d'étiquette.

A mon retour de la promenade, je vis pour la première fois un corps de troupes mexicaines. Les officiers étaient revêtus d'uniformes brillants et chamarrés d'or; mais le costume des troupes répondait mal au luxe des chefs. Les bataillons se composaient d'Indiens assez gauches sous leurs habits, et paraissant presque embarrassés de leurs armes.

Les marchés de Vera-Cruz ont un meilleur aspect que ses promenades. Quand j'y passai, leur enceinte était encombrée de naturels et d'Indiens dont les costumes originaux formaient un intéressant spectacle. Le marché à la viande seul provoquait le dégoût. La viande s'y découpe en longues lanières, et, au lieu de la vendre au poids, on la vend à l'aune. Pour la conserver, on l'expose au soleil et on la sèche sans sel.

Les églises sont peu remarquables. Les autels, chargés de bas-reliefs et de dorures de mauvais goût, sont ornés de tableaux médiocres et de statues; du reste, point de soin ni de propreté dans les temples. Les chandeliers et les trépieds en argent massif étaient si mal entretenus, qu'on les eût crus de plomb.

Les maisons particulières sont plus agréables à voir. Elles sont construites dans le style mauresque, avec deux ou trois étages souvent dominés par un kiosque qui reçoit les brises de la mer. La plus belle place de la ville a l'un de ses côtés formé par le palais du gouvernement, et l'autre côté par la cathédrale, qui est assez remarquable. L'un et l'autre édifice ont des portiques sous lesquels les piétons peuvent circuler. La ville n'a que six églises desservies, quoiqu'on y aperçoive, au premier coup d'œil, plus de douze clochers. Plusieurs de ces édifices portent encore les stigmates des combats acharnés dont Vera-Cruz fut le théâtre. Cette lutte fut si désastreuse qu'au lieu de 16,000 âmes de population, chiffre donné par M. de Humboldt, la ville n'en comptait guère que 8,000 en 1825. On dit que ce chiffre est remonté depuis à 12 ou 13,000. Soit à cause de cette dévastation, soit par suite de l'insalubrité de la plage, les rues conservent, dans presque tous les quartiers, une physionomie triste et silencieuse. Les environs, dévastés et déserts, se composent d'un terrain sablonneux et peu susceptible de culture. Aussi tous les objets de première nécessité, apportés de fort loin, sont-

ils, à Vera-Cruz, d'une cherté excessive. Ce spectacle morne et désolé d'une ville qu'entourent des marécages pestilentiels, cette absence de denrées à un prix raisonnable, cette fièvre jaune, épée de Damoclès sans cesse suspendue sur la tête de l'Européen qui débarque, tout cela contribue à faire de ce port du Mexique un séjour dangereux. Les rapports sociaux n'y sont pas même une compensation à ces causes d'ennui et de tristesse. On y vit isolément.

Je retrouvai, au milieu des rues, se promenant comme des oiseaux privés, cette espèce de vautours qui semblent chargés du soin de la voirie dans les villes intertropicales. Quand leur tâche de balayeurs est remplie, ils reprennent leur vol vers les toits des églises, où ils gîtent par centaines.

L'eau, sous le sol de Vera-Cruz, se trouve à un mètre de profondeur; saumâtre et malsaine, elle ne sert guère qu'au lavage. Les habitants aisés ont des citernes et boivent de l'eau de pluie; le peuple puise la sienne dans un fossé. Cette disette d'eau a été regardée de tout temps comme le principal obstacle à la prospérité de Vera-Cruz; on s'était occupé dans le dernier siècle de détourner la belle rivière de Xamapa; mais tous les frais faits jusqu'ici ont été inutiles, quoiqu'ils n'aient pas absorbé moins de trois millions.

Après quarante-huit heures de séjour, je me mis en route dans une voiture traînée par huit mules. Le hasard m'avait procuré un compagnon de route, un ingénieur anglais. Pendant quelques heures, la voiture sillonna péniblement les sables de la plage, puis elle tourna vers la gauche et se dirigea vers Santa-Fé, qui, comme tous les villages que nous allions rencontrer, était un groupe de huttes, construites en bambou et recouvertes en feuilles de palmiers. Pour aérer ces demeures, on se borne à laisser des jours entre les cannes, afin que la brise pénètre à l'intérieur. Ce logis n'a qu'une porte, qui s'ouvre sur la pièce unique dans laquelle la famille entière, le bétail et la volaille logent pêle-mêle. Telles sont les habitations des naturels, et par conséquent les seules posadas ou auberges que nous eussions à espérer sur la route. C'est là qu'il fallait se reposer le soir, au pied des chevaux qui mangeaient leur maïs, à côté des chiens qui faisaient un vacarme effroyable, au milieu de ces hommes et de ces femmes, confondu parmi les poules et les porcs, et livré aux cuisantes morsures des moustiques.

L'aube du jour suivant nous trouva debout et poursuivant notre chemin, tantôt à travers les marécages, tantôt dans une mer de sables. Quelquefois apparaissaient çà et là, comme des oasis, quelques sites verdoyants que décoraient de pittoresques chaumières d'Indiens, cabanes proprement construites, et d'un aspect tout autre que les *ranchos* (tavernes) de la route. Chemin faisant, nous pûmes observer une foule d'animaux et de plantes : des chats sauvages et un couguar, plusieurs espèces d'aigles, des faucons, des coucous, des loriots, des rossignols de Virginie, qui se laissaient approcher jusqu'à portée de pistolet.

Quelques heures avant d'arriver à Puente del Rey (*Pont du Roi*), nous atteignîmes cette portion de route dont parle M. de Humboldt, et qui, conçue jadis

sur une grande échelle, au lieu d'être aujourd'hui, comme l'augurait le savant voyageur, achevée à la gloire de la persévérance espagnole, reste délaissée et en ruines, après que des millions y ont été engloutis. L'aspect de Puente del Rey est une compensation à ce mécompte. Rien de plus joli que le site dans lequel il s'encadre, rien de plus gracieux que les arches élégantes et blanches sous lesquelles roule la rivière Antigua, après avoir baigné le pied de mamelons rocheux et boisés. Cet emplacement fut, en 1815, le théâtre d'un combat sanglant entre les insurgés mexicains et les troupes espagnoles. Santa-Anna et Vitoria en firent à diverses reprises la clef de leurs opérations. Aussi les rochers qui dominent le chemin ont-ils été changés en redoutes et sont-ils couronnés de canons. Le pont est d'une construction remarquable. Les arches sont en pierre, bien liées entre elles et dressées avec une certaine élégance : la chaussée est large, et le petit village de Puente, qui se projette sur les deux côtés sous un rideau de beaux arbres, ajoute à l'effet de ce délicieux paysage.

A Puente, nous pûmes observer ce que l'on nomme l'Indien de la *Tierra caliente*, homme simple à qui peu suffit et qui se nourrit de fruits venus presque sans culture. Un machete, une selle et un cheval, voilà les objets de plus grand luxe parmi eux. De Vera-Cruz à Puente del Rey, c'est à peine si la centième partie du terrain est en culture. Le reste se compose de landes et de jachères.

Mais au delà de Puente del Rey commencèrent une autre végétation et un autre paysage. Après avoir dépassé le plan del Rio, qui a aussi un beau pont d'une seule arche, on commence à gravir l'Encerro, premier sommet des plateaux mexicains du côté de Vera Cruz. A mesure que l'on gravit cette hauteur, on sent l'air se raréfier, on voit le paysage changer de caractère. Les fruits et les fleurs de la Tierra caliente disparaissent, et bientôt on aperçoit des bouquets de chênes, limites de la fièvre jaune, barrière que la terrible maladie ne franchit jamais. Là rien ne rappelle plus l'aspect désolé des régions littorales. On se croirait dans un parc d'Europe, si la forme et le port des arbres n'avaient un caractère spécial. Pour augmenter l'illusion, au sommet du plateau qui conduit à Xalapa, la route élargie devient une chaussée pavée qui traverse tantôt des champs de maïs, tantôt des vergers, tantôt de petits bois de bananiers et d'aloès. Par intervalle, à travers les treillages de bambous, on entrevoyait le faîte de charmantes habitations qui semblaient comme enterrées dans des corbeilles de fleurs. De cette hauteur, à 4,300 pieds au-dessus de la mer, on pouvait promener les regards sur tout le système géologique de la contrée, embrasser cette suite de chaînes verdoyantes, dont Perote et Orizaba formaient le dernier plan.

Au milieu de distractions pareilles, nous atteignîmes Xalapa, qui depuis longtemps se montrait au loin avec ses églises et ses maisons harmonieusement découpées, quoique irrégulières. Xalapa est l'Éden des négociants qu'a fatigués l'insalubre climat de Vera-Cruz. C'est là qu'ils viennent, hâves et maladifs, reprendre quelques forces contre les endémies du littoral.

Xalapa, vu à distance, au pied de la montagne basaltique de Macultepec, a

plutôt l'air d'une fortification que d'une ville. Le couvent de Saint-François qui la domine, bâti du temps de Cortez, ressemble de loin à une redoute; et en effet, dans les premiers temps de la conquête, on donnait à ces édifices une forme qui les rendait utiles au besoin contre une insurrection d'indigènes. Ce couvent de Xalapa est situé merveilleusement; il domine toute la contrée, donnant vue jusqu'à l'Océan et embrassant les cimes colossales du Coffre de Perote et du pic d'Orizaba sur la pente des Cordillères.

Xalapa n'est plus aujourd'hui ce qu'elle fut jadis. Les malheurs nés des guerres récentes, les préjugés toujours vivants, n'ont pas permis que vainqueurs et vaincus vécussent encore en parfaite harmonie dans la nouvelle république. L'avenir seul opérera cette fusion. En attendant, une foule d'éléments d'ancienne prospérité ont disparu de ces provinces. La foire de Xalapa est du nombre. Xalapa était le grand entrepôt mexicain des marchandises européennes. A peine débarquées à Vera-Cruz, on les transportait à dos de mulet jusqu'à la grande foire de Xalapa, et de tous les coins du Mexique accouraient des marchands qui venaient y faire leurs emplettes annuelles; et la ville, qui en temps ordinaire ne comptait guère que 12,000 habitants, en avait alors près de 50,000. Aujourd'hui cette importance commerciale a cessé, et Xalapa n'est plus que la maison de plaisance de Vera Cruz. Les maisons y sont bâties à l'ancienne manière espagnole, élevées de deux étages : elles entourent une cour carrée, au milieu de laquelle coule une fontaine où s'élance un jet d'eau.

Après une courte halte à Xalapa, nous reprîmes notre chemin vers l'intérieur. Sur notre horizon se trouvait toujours le géant de ces montagnes, le pic d'Orizaba, et à ses côtés le Coffre de Perote, ainsi nommé à cause de la forme de son sommet. Au pied de l'Orizaba s'étendent les deux villes d'Orizaba et de Cordova, célèbres l'une et l'autre par le tabac et le café que l'on récolte dans les environs. Un petit nombre de villages indiens est disséminé sur tout le terrain, couvert d'une magnifique verdure. On arrive ainsi, par une succession de sites délicieux, jusqu'au village de San Rafael.

De San Rafael à Perote, la route, fort peu praticable, traverse des steppes animés de loin en loin seulement par quelques fermes ou haciendas. Avant d'arriver à cette ville, nous aperçûmes pour la première fois de grandes plantations d'agave américaine ou grand aloès, arbre qui fournit le *pulque*, liqueur favorite des Mexicains. L'agave croît à Perote jusque dans les rues de la ville, et elle s'y élève à une hauteur merveilleuse. Quelques feuilles ont dix pieds de long, quinze pouces de large et huit pouces d'épaisseur. Sur des tiges hautes de vingt pieds s'étendent, comme des bras de candélabres, des rameaux couverts de fleurs d'un jaune éclatant. Dans ces plaines croissent aussi les plus beaux nopals que l'on puisse voir, arbres de vingt-quatre pieds de diamètre avec des feuilles rondes et polies.

Perote, bâtie en pierre, n'a à proprement parler qu'une rue, bordée de maisons basses et tristes. L'importance de cette ville est dans une forteresse du

même nom et située au N. Cette forteresse, adossée à une chaîne de montagnes qui borde la vaste plaine, est un ouvrage qui, bien qu'assez imposant, est tout à fait inutile à la défense du pays. Perote a aussi donné son nom au sommet nommé *Coffre de Perote.* C'est une montagne de porphyre basaltique moins remarquable par sa hauteur que par la forme bizarre de son rocher culminant, qui lui a valu le nom aztèque de *Naucampatepetl* (montagne en quatre parties). De la cime de ce mont, on découvre la plus magnifique vue; d'un côté s'étend tout le plateau de la Puebla et la pente orientale des Cordillères du Mexique couverte d'épaisses forêts, de fougères arborescentes; de l'autre, l'Océan avec ses côtes dentelées où apparaissent comme d'imperceptibles points, Vera-Cruz et le château d'Ulloa.

A Perote, se présente la tête orientale du vaste plateau central. La nature y est morne, triste, désolée comme sur tous les terrains volcaniques; et cette physionomie sombre et aride varie peu jusqu'à la Puebla de los Angeles, où nous entrâmes par le faubourg du Nord. La Puebla n'était plus une de ces bourgades dépeuplées, comme tout ce que nous avions aperçu le long du chemin; c'était une ville bruyante et animée. Pour l'embrasser dans son ensemble, il faut monter jusqu'à la terrasse de l'église de Notre-Dame de Guadalupe, et on la voit se déployant sur le plateau d'Anahuac, au milieu d'un territoire bien cultivé, avec ses maisons régulières et propres et ses églises, qui, pour le luxe intérieur et pour les formes architecturales, ne le cèdent pas même à celles de Mexico. Elle conserve encore, soit dans sa forme, soit dans les habitudes de ses habitants, on ne saurait dire quel parfum des jours de la conquête. Les décorations gothiques, sous ce climat conservateur, sont restées fraîches comme au premier jour; les dorures, les statues coloriées, tout a gardé son premier éclat, tout cela semble dater d'hier.

Les rues de la ville sont droites, larges, se croisant à angles réguliers, pavées de larges dalles et pourvues de trottoirs; les maisons assez vastes, de deux à trois étages, ont des toits plats, dont quelques-uns sont couverts en tuiles vernies, arrangées en mosaïque, et formant des peintures qui représentent presque toujours des sujets tirés de l'Écriture-Sainte.

A la Puebla de los Angeles, on ne compte pas moins de soixante églises et vingt couvents dont le luxe ferait pâlir notre luxe européen. La cathédrale est surtout une merveille d'or et d'argent accumulés sans goût, mais avec une profusion incroyable. Le grand autel forme à lui seul une église dans une église. C'est un morceau construit avec les plus beaux marbres, avec les pierres les plus précieuses du Mexique; il attire, il éblouit par l'aspect de ses colonnades, avec ses plinthes d'or brun, et son autel d'argent massif, couvert de vases, aussi d'or et d'argent, admirablement ciselés. On évalue à deux millions la valeur de ce splendide autel.

La Puebla, seconde ville du Mexique, siége d'un évêché dont la richesse balance presque celle de l'évêché de Mexico, est administrée par quatre alcades qui ont au-dessous d'eux d'eux seize magistrats subalternes. Malgré tant d'avantages,

la Puebla ne semble pas avoir une nombreuse population. Ce n'est guère que dans les églises aux jours de grandes fêtes, ou dans les rues quand une procession les traverse, qu'on peut voir sa société élégante et riche. A part ces jours privilégiés, tous les quartiers sont presque déserts.

La route de la Puebla à Mexico nous offrait, à l'aide d'un petit détour, l'occasion de visiter la pyramide de Cholula, monument de la première civilisation de ces contrées.

C'est entre Mexico et la Puebla, au pied de la chaîne volcanique qui part du pied du Popocatepetl, et près de l'antique ville de Cholula, que se trouve la pyramide bien conservée sur la face occidentale. Autour du monument, à peine voit-on quelques pieds d'agaves et de dragonniers. Le reste est sans verdure et sans eau.

Pour bien comprendre ce qu'est ce monument, il faut savoir que chacun des peuples qui occupèrent tour à tour le territoire mexicain, les Toltèques, les Cicimèques, les Acolhuès, les Tlascaltèques, et enfin les Aztèques, peuples divisés seulement par les querelles politiques, mais identiques pour l'origine, les mœurs et la langue, tenait à honneur de bâtir des édifices qu'ils nommaient *teocallis* (maisons de leurs dieux). Quoique de dimensions diverses, ces édifices avaient tous la même forme, celle de pyramides à plusieurs assises, dont les côtés suivaient la direction du méridien et du parallèle du lieu. Le teocalli s'élevait au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur; et dans cette enceinte étaient des jardins, des fontaines, des habitations pour les prêtres, quelquefois même des magasins d'armes. On arrivait par un escalier au sommet de la pyramide tronquée, et l'on trouvait sur la plate-forme deux chapelles votives, partie essentielle du monument, dans laquelle on renfermait les idoles colossales. Ces chapelles ainsi placées étaient vues de toute la foule en adoration éparse dans la plaine, et le sacrificateur se plaçait à l'endroit le plus évident.

Parmi les teocallis, le plus ancien et le plus célèbre est le teocalli de Cholula. On l'appelle encore *la montagne faite de main d'homme* (*monte hecho a mano*). Aujourd'hui la forme du monument a été tellement altérée, qu'on le prendrait pour une colline naturelle recouverte de végétation. La grande route de la Puebla à Cholula traverse même la pyramide.

Le teocalli de Cholula a quatre assises toutes d'une hauteur égale. Autant qu'il est possible de le voir à des arêtes peu distinctes, il a dû être exactement orienté d'après les quatre points cardinaux. La base de la pyramide est deux fois plus grande que celle des pyramides égyptiennes, mais sa hauteur n'est que de cinquante-quatre mètres. Le monument est construit en briques non cuites qui alternent avec des couches d'argile. Les traditions locales veulent qu'il existât jadis dans l'intérieur de la pyramide des cavités destinées à la sépulture des rois; et, en effet, vers la fin du dernier siècle, les travaux de percement de la route de la Puebla firent découvrir dans les flancs de la pyramide une maison carrée construite en pierre et soutenue par des poutres de cyprès chauve (*cupressus dis-*

ticha). Cette maison renfermait deux cadavres, des idoles en basalte et des vases vernissés, peints avec art. Elle n'avait pas d'issue.

A son sommet était jadis un autel dédié à Quetzalcoatl, le dieu de l'air, littéralement le *serpent revêtu de plumes vertes*. Ce Quetzalcoalt, le Manco-Capac des Mexicains, et, comme le législateur péruvien, blanc et barbu, était grand prêtre à Tulan. Il s'imposait des pénitences cruelles; il s'était percé les lèvres et les oreilles, et se meurtrissait le corps avec les piquants des feuilles d'agave ou avec les épines du cactus. Sa vie fut un âge d'or pour les peuples d'Anahuac. Jamais, au dire de la tradition, la terre ne fut plus féconde, jamais les races d'oiseaux ne furent plus belles, les espèces plus éclatantes de plumage. Mais il en fut de cette ère comme de celle de Saturne et de Rhée; elle dura peu. Après avoir demeuré vingt ans parmi les Cholulans, leur avoir enseigné l'art de fondre les métaux, avoir réglé leurs notions chronologiques et astronomiques, Quetzalcoatl se dirigea vers les bouches du Guazacoalco et disparut en disant qu'il reviendrait plus tard pour gouverner de nouveau ces peuplades. Depuis lors on fit un dieu de ce sage, et quand Cortez se présenta sur les rives du Mexique, Montezuma crut que Quetzacoatl revenait ainsi qu'il l'avait dit. « Viens, lui disait-il, viens; nous savons que tu es notre Dieu, et nos traditions disaient bien que tu étais parti vers le soleil, mais que tu reviendrais un jour. Je vais t'abandonner le trône, dont je n'étais que le dépositaire. » Et les Espagnols répondaient par des massacres à cet accueil; des rois mexicains, l'un fut tué, l'autre périt dans les flammes.

Après avoir exploré ce teocalli, nous arrivâmes à Cholula, jadis si célèbre dans toutes les provinces mexicaines comme but de pieux pèlerinages. On sait que, visitée en chemin par Cortez et ses soldats, Cholula déguisa un guet-apens sous les plus amicales apparences, et que, pour y échapper, il fallut au général espagnol toute sa présence d'esprit et tout son courage. Cholula expia cruellement les machinations secrètes de quelques caciques. Cinquante mille habitants périrent sous le fer du vainqueur.

Au delà de Cholula, un chemin qui traverse d'immenses plantations d'agaves nous conduisit à de beaux bois de pins et de chênes, d'où nous découvrîmes la magnifique vallée de Mexico, ses lacs, enfin son rideau sombre et onduleux de montagnes volcaniques, se découpant hardiment sur l'azur du ciel. Cette perspective étendue et variée saisissait le regard. Quand on se trouve au niveau de la plaine, l'horizon se rétrécit; à la hauteur d'Ayotla, on n'a plus devant soi qu'une route semée de scories, et à sa gauche le lac de Chalco, sur lequel volent des milliers d'oiseaux aquatiques. Enfin, après quelques heures de marche au milieu de la chaussée triste et solitaire qui, autrefois, traversait le grand et célèbre lac de Mexico, on entre dans l'opulente capitale de la Nouvelle-Espagne par des faubourgs boueux et sales, au milieu d'une population déguenillée et misérable.

Le premier mouvement de l'étranger est de chercher la ville sur un lac, liée au continent par des chaussées. C'est ainsi que l'histoire la décrit. Et pourtant le



MEXICO.

Mexico actuel est éloigné de quatre mille cinq cents mètres du lac de Tezcuco, et du lac de Chalco de plus de neuf mille mètres.

Mexico, quoique bien diminuée d'étendue, se développe toujours à la même place, mais le lac de Mexico a peu à peu abandonné la sienne. « La plaine, disait Cortez, contient près de soixante-dix lieues en circonférence, et dans cette plaine se trouvent deux lacs qui remplissent presque toute la vallée, car à plus de cinquante lieues à l'entour, presque tous les habitants naviguent en canot. Ces lacs, l'un d'eau salée, l'autre d'eau douce, sont séparés par une petite rangée de montagnes. Quatre digues mènent à la ville; elles sont faites de main d'homme. La ville est grande comme Séville ou Cordoue. Les rues sont très-droites et très-larges, les unes moitié à sec, les autres moitié occupées par des canaux navigables garnis de ponts de bois très-bien faits, et si larges que dix hommes à cheval peuvent y passer de front. Le marché, deux fois grand comme celui de Séville, est entouré d'un portique immense, sous lequel on expose toutes sortes de marchandises, comestibles, ornements en or, en argent, en pierres fines, en os, en coquilles et en plumes, de la faïence, etc. On y trouve des pierres coupées, des tuiles, des bois de charpente; il y a des ruelles pour le gibier, d'autres pour les légumes; il y a des maisons où les barbiers rasent la tête; il y en a d'autres qui ressemblent à des boutiques de pharmaciens, dans lesquelles se vendent les médecines déjà faites, les onguents et les emplâtres. Le marché offre un si grand nombre dec hoses que je ne saurais les nommer. Pour éviter la confusion, chaque genre de marchandise se vend dans une ruelle séparée. Au milieu de la grande place est une maison que je nommai l'*audiencia*, dans laquelle sont constamment assises onze ou douze personnes, lesquelles jugent les disputes qui ont lieu à cause de la vente des marchandises. Il y a d'autres personnes qui se tiennent continuellement dans la foule même pour voir si l'on vend à juste prix. On leur a vu briser les fausses mesures qu'ils avaient saisies aux marchands. » Voilà comment Cortez décrivait, en 1520, l'aspect extérieur de Tenochtitlan, aujourd'hui Mexico. Quant à sa topographie, on manque de documents exacts. Cortez fit, il est vrai, dresser un plan de Mexico; mais il n'existe plus que des fragments de cette carte.

L'ancienne ville de Mexico communiquait avec le continent par trois digues. La quatrième, mentionnée par Cortez, était sans doute la chaussée qui conduisait à Chapultepec. Tenochtitlan était divisée en quatre grands quartiers, division qui a été conservée jusqu'à nous dans les limites assignées aux quartiers Saint-Paul, Saint-Sébastien, Saint-Jean et Sainte-Marie.

Ainsi, quoique située à quelque distance de l'un et l'autre lac, la ville actuelle se trouve sur l'emplacement de la ville ancienne. Ce n'est point elle qui s'est éloignée de l'eau, c'est l'eau qui s'est retirée d'elle. Ce fait est le résultat des déboisements considérables que la vallée a subis : les nouveaux quartiers de la ville exigeant une grande quantité de bois de charpente, on abattit d'abord les arbres qui se trouvaient le plus à portée, et de proche en proche on arriva ainsi au pied du rideau

de montagnes qui entoure le vallon de Mexico. Alors le manque de végétation exposant le sol à l'action directe des rayons solaires, et le feuillage des arbres n'attirant plus les rosées de la nuit pour les distiller ensuite en gouttes chaque matin, il s'ensuivit que le vaste réservoir ne fut pas alimenté en proportion de ses déperditions, et le dessèchement marcha si vite que le lac de Tezcuco, le plus beau des cinq lacs de la vallée, celui que Cortez nommait une mer intérieure, est réduit aujourd'hui à un tiers de son ancien développement.

On pourrait difficilement aujourd'hui reconstruire l'ancien Tenochtitlan par la pensée et sur les vestiges qui en restent. Çà et là on découvre quelques restes d'habitations particulières que les Espagnols eux-mêmes nous ont décrites comme peu élevées; mais rien d'intact nulle part, rien qui soit en bon état de conservation. Dans leur zèle à refaire un nouveau monde sur d'autres bases, les Espagnols ne laissèrent pas pierre sur pierre, quand ils eurent repris Mexico les armes à la main. « Les habitants étaient si opiniâtres, dit Cortez, que je ne savais plus comment empêcher la ruine de la capitale, qui était bien la plus belle chose du monde. Ils n'avaient d'autre désir que de combattre. Dans cet état de choses, calculant que quarante à cinquante jours s'étaient écoulés depuis l'investissement de la place, je formai le dessein de démolir d'un côté et de l'autre toutes les maisons à mesure que nous nous rendrions maîtres des rues, de sorte que nous n'avancerions pas d'un pied sans avoir tout détruit et abattu derrière nous, convertissant en terre-ferme tout ce qui était eau, quelle que pût être la lenteur de ce travail et le retard auquel nous nous exposerions. Pour cet effet, je réunis les chefs de nos alliés, et je leur expliquai la résolution que j'avais prise. Je les engageai à faire venir un grand nombre de leurs laboureurs avec leurs *coas* (espèce de houes), et nos amis et alliés approuvèrent ce projet, car ils espéraient que la ville serait détruite de fond en comble, ce qu'ils désiraient ardemment depuis longtemps. »

A cet appel de destruction générale répondirent tous les habitants de la contrée, auxquels le joug de Tenochtitlan était depuis longtemps odieux. Pour venger d'anciennes oppressions ou de vieilles injures des rois aztèques, les chefs de la contrée voisine et des provinces éloignées virent offrir leur concours à l'anéantissement de la capitale. Ce fut ainsi que l'on mit les canaux à sec, de manière à pouvoir y faire agir la cavalerie. Les maisons de Mexico, basses comme les maisons chinoises, étaient bâties partie en bois, partie en tetzonli, pierre spongieuse, légère et facile à briser. « Aidés par 50,000 Indiens, dit Cortez, nous gagnâmes la grande rue de Tacuba, et nous brûlâmes la maison de Guatimozin. On ne cessa de brûler et de raser les maisons. » Jamais sac de ville ne fut plus complet; jamais on ne put dire d'une manière littéralement plus vraie, qu'il ne resta pas pierre sur pierre de la cité primitive.

A l'époque de la conquête, Montezuma habitait de magnifiques résidences, et nul monarque au monde n'était entouré de plus de faste et de plus de splendeurs que ce monarque mexicain. Il changeait d'habits quatre fois par jour, ne repré-

nait jamais celui qu'il avait mis une fois, et en faisait présent aux nobles ou aux soldats qui s'étaient bien comportés à la guerre. Un grand nombre d'ouvriers étaient attachés au seul service de la cour. Les armuriers préparaient pour le musée des armes offensives et défensives; des peintres, des orfèvres, des sculpteurs, des ouvriers en mosaïque travaillaient aussi constamment pour le prince et pour les favoris.

Tous les officiers attachés au palais étaient des hommes du premier rang. Outre ceux qui résidaient dans l'enceinte souveraine, six cents seigneurs feudataires venaient chaque matin prendre les ordres du roi. Les dames d'honneur n'étaient pas moins nombreuses, et le roi, après avoir choisi celles qui lui plaisaient le plus, accordait les autres comme récompense à ses seigneurs favoris. Tous les grands feudataires de la couronne étaient tenus de passer une partie de l'année à la cour et d'y laisser, quand ils retournaient dans leurs États, leurs fils ou leurs frères en otages, pour servir de garantie de fidélité au roi.

Personne ne pouvait entrer dans le palais, soit pour le service du monarque, soit pour conférer avec lui, sans ôter sa chaussure à la porte. Il n'était pas permis non plus de paraître devant le souverain en habits pompeux : ce procédé eût paru un manque de respect pour la majesté du trône. En conséquence, à l'entrée du palais, les seigneurs, à l'exception des seuls proches du roi, revêtaient des habits plus modestes. Avant de s'adresser au souverain, ils faisaient trois salutations, en disant à la première : *seigneur;* à la seconde : *mon seigneur;* à la troisième : *grand seigneur*. On parlait bas au roi, et on recevait la réponse de son secrétaire, en conservant une attitude de très-humble attention. En prenant congé, il ne fallait pas tourner le dos au trône.

La salle d'audience était aussi la salle à manger du roi; il prenait ses repas sur un large coussin. La nappe et les serviettes étaient en coton très-blanc et d'une extrême finesse. Les ustensiles de cuisine étaient en terre de Cholula. On préparait le chocolat et les autres boissons de cacao dans des coupes d'or et de coquilles marines précieuses. Le service était somptueux et abondant. Trois ou quatre cents jeunes seigneurs apportaient en cérémonie le dîner et se retiraient ensuite. Alors, avec une baguette, le roi indiquait les mets dont il désirait manger, puis il faisait distribuer le reste aux nobles qui attendaient dans l'antichambre. Les seuls spectateurs admis au repas étaient quatre favorites du sérail, chargées de présenter l'eau et l'aiguière, l'écuyer tranchant et six des principaux ministres, qui se tenaient à une distance respectueuse, recueillis et silencieux. Pour égayer le repas, souvent on faisait venir des musiciens, ou bien quelques bouffons de la cour, choisis parmi les hommes contrefaits que le roi pensionnait. Après le dîner, on apportait une grande pipe de roseau dans laquelle était du tabac mêlé à de l'ambre liquide. Le repas était suivi d'une espèce de sieste, et la sieste de l'audience. Quand le roi sortait, ses nobles le portaient sur leurs épaules dans une petite litière couverte d'un dais magnifique. Toutes les personnes qui se trouvaient sur son passage devaient s'arrêter et fermer les yeux. Quand il voulait

descendre de sa litière et marcher, on étendait devant lui des tapis pour que son pied ne touchât point la terre.

Dans un vaste enclos de murailles où Cortez assure qu'une ville de cinq cents feux aurait pu tenir, le temple principal ouvert sur quatre faces élevait ses murs crénelés avec leurs figures de serpents. Chaque année, dit Zumarraga, premier évêque de Mexico, vingt mille victimes humaines étaient sacrifiées. Acosta dit qu'à certains jours de l'année cinq mille personnes étaient immolées en différents lieux de l'empire, et vingt mille un autre jour. Enfin d'autres écrivains avancent que sur la seule montagne Tepejacac, on faisait une hécatombe de vingt mille personnes à la déesse Tonanteiu. Tous ces temples étaient remplis d'idoles. Dans les premières années de l'occupation, les Franciscains en brisèrent plus de vingt mille généralement faites d'argile et de certaines espèces de pierre et de bois, quelquefois aussi d'or et d'autres métaux. Le zèle à détruire ces emblèmes fut si vif et si exagéré, qu'un missionnaire dominicain mit en poussière une petite idole faite d'une précieuse émeraude et dont on lui offrait quinze cents sequins. Ce fanatisme d'iconoclastes devint fatal aux monuments de la vieille capitale. Les plus magnifiques édifices tombèrent renversés sur le sol, et l'on consacra leurs matériaux à divers usages. Les bois, les jardins royaux furent entièrement rasés, et lorsque Cortez bâtit la nouvelle ville, il ne restait de l'ancienne que la base de quelques constructions.

Cependant Mexico offre encore un champ très-vaste aux recherches de l'archéologue. Dans diverses parties de la ville, on retrouve des idoles sculptées, qui ont servi comme simples matériaux à la construction des maisons bourgeoises et des édifices publics. Çà et là se rencontrent quelquefois à demi enterrés, d'autres fois à la surface du sol, tantôt l'idole du grand serpent, monstrueuse déité, représentée d'ordinaire au moment où elle dévore une victime humaine; puis des statues de grandeur naturelle, des autels de granit, des pans entiers de murailles sculptées, de beaux torses; enfin la grande et célèbre divinité qui, longtemps enfouie sous la galerie de l'Université, a été récemment tirée de la poussière par les soins de Bulloch. Ce monstre colossal figurait, à ne pouvoir en douter, dans le temple principal, où tant de milliers d'hommes étaient chaque année égorgés en son honneur. C'est un bloc de basalte de neuf pieds de haut, dans lequel on a taillé une figure difforme, qui a autant du tigre que de l'homme, autant du singe que du reptile. Deux grands serpents lui tiennent lieu de bras, et sa draperie se compose de festons de vipères. Ses côtés sont deux ailes de vautour, ses pieds ceux d'un tigre qui ouvre les griffes, et entre ces deux emblèmes paraît la tête d'un autre serpent à sonnettes, qui semble glisser le long de l'idole. Quant à ses ornements, ils cadrent avec la forme du monstre : c'est un énorme collier de cœurs humains, de crânes et de mains qui sont soutenus par des entrailles; collier repoussant et hideux qui couvre entièrement la poitrine de la statue, en laissant voir seulement le haut des seins. Sans doute, au temps où le peuple l'adorait, cette statue devait être peinte de couleurs qui ajoutaient à son effet terrible.



LA GRANDE PLACE A MEXICO.

Publié par Furne Paris

Le Mexico moderne, comme on l'a vu, quoique situé en terre ferme, est construit tout entier sur l'emplacement de l'antique capitale des Aztèques. Son nom est d'origine indienne : il signifie, dans la langue aztèque, l'habitation du dieu de la guerre. Placée à une hauteur de 1,168 toises, dans la zone équatoriale, sa température reste à peu près toujours la même; il n'y tombe de la neige que tous les trente ou quarante ans. Si l'on consulte les recensements officiels, la population actuelle de la capitale paraît être, en y comprenant les troupes, de 170 à 180,000 âmes, qui peuvent se diviser moitié en blancs, moitié en hommes de couleur.

L'aspect général de Mexico est agréable et régulier. Quand on regarde du haut d'une de ces terrasses qui dominent les habitations, on remarque avec plaisir cette symétrie des rues larges et propres, cette ordonnance élégante des maisons bourgeoises que dominent de loin en loin les dômes des grandes églises ou les clochetons gracieux des petites paroisses; ici la cathédrale, là San Juan de Dios, plus loin la Santa Vera Cruz, ailleurs le faîte régulier des casernes de l'artillerie. Cette masse de constructions semble se relever encore par l'effet des montagnes neigeuses qui se dessinent dans le lointain, et par cette ceinture de montagnes vertes qui forment le plan secondaire.

Plus on voit Mexico, plus on s'y habitue et plus il plaît. Les rues larges, belles, unies, ont jusqu'à deux milles de longueur. Les maisons, d'une hauteur égale, et généralement à deux étages, sont ornées de balcons de fer travaillé, quelquefois de bronze peint ou doré. On entre au rez-de-chaussée par de doubles portes ornées en bronze, qui conduisent dans une cour plantée d'arbres et embaumée de fleurs. Les maîtres se logent au premier étage, les serviteurs occupent le rez-de-chaussée. Dans les pièces très-hautes et très-aérées, on a ménagé toutes les jouissances d'un climat chaud à côté de quelques précautions contre des froids subits. La façade des maisons, peinte à la détrempe, en blanc, en rouge ou en vert, a une apparence riante et aisée. Sur quelques-unes on lit des passages de l'Écriture ou de pieux centons; d'autres fois, le revêtement est en carreaux de porcelaine qui forment des arabesques ou d'autres dessins du plus gracieux effet, quelquefois même des tableaux entiers empruntés à la Bible. C'est là un coup d'œil riche, merveilleux, fantastique, dont aucune ville d'Europe ne peut donner l'idée. Les parois de Mexico sont un musée qui luit au soleil. On dirait une de nos villes méridionales tapissée de tentures pour une fête solennelle. Ici seulement la décoration est permanente et indélébile. Les murs des escaliers intérieurs sont souvent couverts de la même matière, avec une profusion de dorure qui tranche sur le bleu et le blanc de la porcelaine.

Les toits, pavés de briques et couverts en grande partie d'arbres à fleurs, sont une suite de terrasses qui offrent le soir la plus ravissante promenade. La vue y plane sur les lacs de la vallée, sur ces *chinampas*, qui sont autant de vases de fleurs, et sur les chaînes vertes ou neigeuses de l'horizon.

Parmi les lieux les plus remarquables de Mexico, il faut citer en première ligne

la grande place ou Plaza Mayor, l'une des plus belles qui soient au monde. Du côté de l'E. se trouve la cathédrale avec le Sagrario ou église paroissiale. Le magnifique palais du vice-roi forme le côté du nord; la façade du midi est occupée par d'imposantes maisons, au milieu desquelles on remarque la *Casa del Estado*, palais bâti par Cortez; enfin la façade de l'ouest consiste en une rangée de bâtiments avec des portiques où sont des magasins bien fournis, quelques administrations et des greniers d'abondance. Au milieu de la place s'élève une statue équestre de Charles IV, exécutée par un artiste espagnol à Mexico même. C'est un morceau d'un beau travail et qui fait honneur au statuaire. Avec le palais et ses décorations la place serait irréprochable, si l'on n'y voyait figurer un misérable édifice nommé le *Panian*, espèce de bazar que tiennent des détaillants espagnols.

Aujourd'hui on se ferait difficilement une idée de ce qu'était la ville de Mexico un ou deux siècles après sa fondation, quand les mines du Potosi défrayaient le luxe le plus orgueilleux et le plus prodigue que l'on pût voir. Tout était or et argent dans cette capitale. Les vêtements y étaient d'une richesse inouïe; des milliers d'équipages encombraient les rues; on n'y voyait presque point de piétons. Rien de plus curieux à ce sujet que la relation d'un auteur anglo-américain, Gage, qui visita Mexico en 1648. « La moitié de la ville, dit-il, a équipage. C'est un proverbe commun, qu'il y a quatre belles choses en ville : les femmes, les habits, les chevaux et les rues. Mais j'ajouterai à cela les voitures, qui surpassent celles de Madrid et des autres capitales de la chrétienté. On n'y épargne ni l'or, ni l'argent, ni les pierres précieuses, ni le brocart d'or, ni les superbes soies de la Chine. Les Indiens qui se sont faits chrétiens ont surpassé les Espagnols dans cette espèce de travail. Le vice-roi de Mexico commanda, en 1625, un papagayo (perroquet) en or, en argent et en diamants avec ses couleurs naturelles, et ce perroquet, exécuté avec un art admirable et une perfection extraordinaire, fut offert au roi d'Espagne. On estimait à cinq cent mille ducats sa valeur tant en matière qu'en travail. Dans le couvent des Dominicains la lampe suspendue au milieu de l'église a trois cents branches d'argent travaillées pour contenir des cierges, et cent petites lampes dans lesquelles on brûle de l'huile, chacune d'un travail différent, et si excellent qu'on évalue le tout à quatre cent mille ducats. Ces ouvrages merveilleux embellissent les rues où sont les orfévres.

« Les femmes ont deux grandes passions, celle du jeu et celle de la toilette. Pour avoir des joueurs dans leurs parties de primes (*primeras*), elles appellent quelquefois les étrangers qui passent. Dans leur toilette, les hommes et les femmes sont d'une recherche excessive; ils y emploient la soie, les diamants et les perles. Une boucle de chapeau et un cordon en diamants ne sont point des objets rares parmi les gentilshommes, et les simples marchands en ont quelquefois en perles. Il n'est pas jusqu'à la négresse esclave, qui n'étale sa chaîne d'or, ses bracelets de perles et ses boucles d'oreilles en pierres de couleur. La tenue des mulâtresses est fort attrayante. Elles portent une jupe de soie ou d'étoffe de laine, chargée

d'une grande quantité de galons d'or ou d'argent, et bordée d'un double rang de larges rubans d'une couleur vive, avec des aiguillettes d'or ou d'argent tombant sur le devant de la jupe jusqu'en bas, et de même par derrière. Leur corsage est juste à la taille, lacé en or ou en argent et sans manches ; et elles ont de plus une ceinture de grand prix, semée de perles et de nœuds d'or. Leurs manches, larges et ouvertes en bas, sont de toile fine de Hollande ou de Chine, brodées soie et or, soie et argent, ou seulement en soie de plusieurs couleurs. Ces manches tombent presque jusqu'à terre. Leurs cheveux sont retenus par une résille que fixe sur le front un beau ruban de soie, d'or ou d'argent, sur lequel se trouve brodée quelque devise d'amour. Le sein cuivré de ces femmes n'est couvert que par les bijoux de leurs colliers. Quand elles vont par les rues, elles portent un petit manteau blanc de linon ou de batiste bordée de dentelle ; quelquefois elles le placent sur leur tête, la largeur ne couvrant que le haut de la taille, et laissant paraître leur ceinture et leurs aiguillettes de jupes. D'autres fois la mantille est placée sur le cou, l'un des bouts coquettement jeté par-dessus l'épaule gauche, afin que le bras droit puisse se développer et montrer la grande manche. Leurs souliers, très-hauts, ont plusieurs semelles, et quelques femmes les ont bordés en dehors d'un galon d'argent, attaché par des clous à large tête, aussi d'argent. »

Ce tableau de 1648, dans lequel respire un parfum de volupté et de luxe, ne serait plus vrai de nos jours. Mexico a encore de grandes magnificences, mais les dernières révolutions ont déplacé et disséminé les fortunes de telle sorte qu'aujourd'hui le pays n'a plus rien de ces allures fastueuses. Les églises seules rappellent encore les merveilles des jours de la conquête.

On remarque aussi le couvent des Franciscains, immense établissement qui jouit d'une magnifique dotation d'aumônes. Le couvent des Dominicains et son église sont aussi des objets dignes de remarque. Depuis l'époque de l'indépendance, on a plus d'une fois employé ce monastère comme prison d'État. Devant l'église même était une pierre sur laquelle on fixait le poteau des victimes destinées à l'auto-da-fé des inquisiteurs. En face était le palais de l'Inquisition, bâtiment élégant qu'on a converti en école polytechnique.

Le palais du vice-roi offre des beautés d'un autre ordre. L'étendue, l'élégance, la symétrie des constructions, en font l'un des plus beaux monuments qui existent en ce genre, même en Europe. Il occupe tout le côté méridional de la grande place, et contient plusieurs administrations publiques, la prison, la monnaie, le jardin botanique, la bibliothèque, l'imprimerie du gouvernement, etc.

Enfin, dans l'hôpital de Jésus, dont la fondation remonte à Cortez, on voit une table d'acajou massif, curieuse non-seulement parce qu'elle est faite d'un seul bloc, mais parce qu'elle a appartenu au conquérant du Mexique. Là aussi reposent les cendres de Cortez, renfermées dans un coffre couvert de barres de fer.

Mexico n'a qu'une salle de spectacle, édifice vaste et bien bâti, dont la forme intérieure est celle d'un fer à cheval allongé qui se rétrécit beaucoup du côté de la scène. L'orchestre, les décorations, les costumes et les acteurs sont inférieurs à

tout ce que l'on peut voir de plus mauvais en Europe. Le théâtre, ouvert tous les soirs, n'attire guère l'élite de la société de Mexico; et, comme les spectateurs conservent la faculté de fumer, il en résulte bientôt un nuage qui empêche de distinguer ce qui se passe sur la scène.

L'*Alameda* (promenade publique) est belle, spacieuse et bien ombragée. Elle consiste en trottoirs pavés, ornés de fontaines d'un goût médiocre et de statues plus médiocres encore. Quelques promeneurs à pied et en voiture s'y montrent de loin en loin.

Outre l'Alameda, il y a une autre promenade *el Parco* plantée de deux allées d'arbres et longue de deux milles; elle se termine tout à coup auprès d'un pont et d'une grande porte sous laquelle passe le canal de Chalco. C'est vers cet endroit que se dirigent surtout les voitures et les cavalcades. Rien de plus gracieux que son aspect les dimanches et les jours de fêtes. Dans toutes les directions se croisent des canaux couverts d'une barge et remplis d'Indiens proprement vêtus et la tête couronnée de fleurs. A la proue de chaque canot est un musicien qui joue de la guitare, tandis que le reste de la troupe se livre au chant et à la danse.

Il n'y a pas de spectacle plus étrange à Mexico, que les marchés de la ville avec leurs myriades d'Indiens accourus des environs. A peine le soleil est-il levé, qu'on voit glisser sur le canal de Chalco plusieurs centaines de canots, de toutes grandeurs et de toutes formes, chargés d'une variété infinie de denrées, qui s'y élèvent en pyramides. D'ordinaire, ce sont des femmes qui dirigent ces canots; elles les poussent avec de longues perches, tandis que le reste de la famille, vieillards ou enfants, se groupe sous une tente située au milieu de l'embarcation.

Le débarquement de ces cargaisons se fait un peu au sud du palais, près du grand marché. Des poissons de toutes sortes, des tortues, des grenouilles et des axalots (espèce de salamandre) foisonnent de toutes parts. On ne pourrait se figurer la beauté de ce qui s'étale en fait de fruits, bananes, citrons, grenadilles, ananas, dattes, melons, tomates, etc.

Il y a peu d'hôtels et peu d'auberges à Mexico. Le plus bel hôtel, celui de la Sociedad, a plusieurs salles de billard, une table d'hôte, un café, etc. Ses portes sont presque toujours obstruées de mendiants hideux, aveugles, boiteux, bossus, culs-de-jatte, qui se traînent à terre ou se portent sur le dos les uns des autres.

L'aspect des boutiques est en général pauvre et mesquin. Rien n'y figure sur l'étalage : il faut être un habitué de la ville pour savoir où se vendent les objets. Les ouvrages d'orfévrerie se font à la main par de bons ouvriers ciseleurs; les fabriques de galons d'or et d'argent exécutent les articles de passementerie dans la plus grande perfection, et à un prix très-convenable. Les ateliers de tailleurs sont peu nombreux; quant aux ateliers de modes, ce sont des hommes qui les exploitent. Les hommes cousent presque au milieu de la rue des robes de mousseline; ils confectionnent des garnitures, des fleurs, des bonnets, tandis qu'à quelques pas de là, dans une maison voisine, de pauvres filles, à genoux sur le sol, sont employées à broyer le chocolat.

Le commerce des drogues est fort étendu dans le pays, et les pharmaciens y occupent une place considérable. Des milliers de boîtes, de tiroirs, de cuves, de bocaux, de bouteilles, de jarres, rangés dans un assez bel ordre, et mystérieusement étiquetés, donnent à leurs boutiques l'aspect de cabinets d'alchimites. Les barbiers ont une grande importance à Mexico; leurs boutiques sont des plus belles et des plus brillantes : le métier y est fort lucratif. Une séance de barbier est payée à l'égal d'une visite de médecin. Les carrossiers sont les plus habiles des ouvriers indigènes : leurs voitures sont solides, élégantes et simples. Les meilleurs peintres du pays s'emploient à leur décoration.

A Mexico, les costumes varient beaucoup d'une classe à l'autre. Les Espagnols et les blancs natifs portent des habits confectionnés à l'européenne, au dehors des fracs et des redingotes, dans leurs maisons des surtouts ou des vestes de calicot imprimé. Les dames et les enfants marchent dans les rues toujours vêtus de noir. Les femmes ont la tête découverte : quelquefois seulement, elles jettent un léger voile par-dessus leurs beaux cheveux. Elles sont fort recherchées dans leur chaussure.

Quant aux costumes des classes pauvres, Espagnols, métis, ou Indiens, ils varient suivant les provinces. Quelques-uns n'ont presque pour vêtement qu'une couverture de laine roulée autour du corps. D'autres ont un chapeau de paille avec un justaucorps à manches et des culottes courtes, ouvertes sur les genoux, en peau de chevreau ou de pécari, avec le poil tourné en dehors. Par-dessus ce vêtement, sont des caleçons de calicot qui descendent jusqu'à mi-jambe. Leur chaussure consiste en sandales de cuir assez semblables à celles des Romains.

Les environs de Mexico ne sont pas moins curieux que la capitale même.

La vallée de Mexico est un bassin entouré d'un mur circulaire de montagnes porphyritiques très-élevées. Ce bassin reçoit et absorbe toute l'humidité de la rangée montagneuse qui l'entoure; aucune rivière n'en sort, si ce n'est le petit ruisseau de Tequisquiac, qui va se jeter dans le rio de Tula. En revanche, les quatre lacs principaux de la vallée, Chalco, Tezcuco, San Cristobal et Zumpango, reçoivent six à sept rivières, dont la plus considérable est le rio de Guantitlan. Ces quatre lacs s'élèvent par étage, à mesure qu'ils s'éloignent du centre de la vallée.

A une époque antérieure, ils menaçaient toujours Mexico et la vallée d'inondations désastreuses; et même aujourd'hui, que d'immenses travaux d'écoulement ont été réalisés, les habitants ne voient pas sans inquiétude les crues subites de leurs lacs. Parmi les inondations dont l'histoire a conservé la date, les cinq principales se rapportent aux années 1553, 1580, 1604, 1607 et 1629. Depuis lors, la ville a été préservée de calamités pareilles par les travaux d'une habile construction.

Aux environs de Mexico, on remarque entre autres bourgs et villages : Guadalupe, moins célèbre par sa population de 2,000 âmes que par le riche et célèbre sanctuaire de Nuestra Señora de Guadalupe, bâti sur la colline de Tepejacac, à la

place où s'élevait jadis le temple de la Cérès mexicaine (*Cen-teotl*), la déesse du maïs. C'est un vaste et majestueux édifice, dans lequel on montre avec respect une image de la Vierge. Les ornements en or, en argent et en pierreries abondent dans cette église. Dans le palais qui lui est contigu, bâtiment fort beau et tenu avec le plus grand luxe, habitent de somptueux chanoines. Nuestra Señora de Guadalupe est une des chapelles votives les plus célèbres du Nouveau-Monde. Des parties les plus reculées du Mexique et des États limitrophes, partent chaque année des milliers de pèlerins qui s'y rendent en caravanes pour faire leurs dévotions.

Teapan, capitale de l'État de ce nom, Tacubaya, gros bourg où se trouve la maison de plaisance de l'archevêque; Tacuba, l'un des sites les plus délicieux de la contrée, et où l'on voit encore la belle chaussée en pierre par laquelle Cortez fit son entrée dans Tenochtitlan; San Cristobal, que caractérise sa digue, défense incomplète contre les eaux du lac; Otumba, célèbre au temps de la conquête, aujourd'hui pauvre et ruinée; Huexotla, importante jadis comme l'attestent ses murailles et ses ruines. On y voit encore des fondations que l'on peut attribuer à un ancien palais, au milieu duquel se trouvaient deux réservoirs en assez bon état de conservation.

Mais des villes de la vallée, nulle n'est plus célèbre dans l'histoire que Tezcuco, ancienne capitale d'un royaume indépendant. Au premier aspect, Tezcuco trahit ses grandeurs passées : on y heurte à chaque pas des fondations de temples, des restes de forteresses, des débris de palais. Tezcuco était l'Athènes de l'Amérique, la ville des historiens, des orateurs, des poëtes, des artistes mexicains.

En effet, d'après les récits de Gama, l'un des auteurs qui nous ont légué le plus de renseignements sur l'ancien Mexique, le royaume d'Acolhuacan dont Tezcuco était la capitale, était l'un des plus florissants et des plus peuplés de l'ancien Mexique. D'abord indépendant et assez étendu, il fut bientôt réduit, puis incorporé à l'empire. Parmi les rois qui ont gouverné l'État avec quelque gloire, la tradition a surtout conservé le nom de Nezahualcoyotl, le Solon de l'Anahuac. Ce roi fit quatre-vingts lois dont le texte existe encore. Elles ordonnaient entre autres choses qu'un procès, tant civil que criminel, ne durerait que quatre-vingt-dix jours; le vol, le meurtre, l'adultère, l'ivrognerie, étaient sévèrement punis. Le moindre vol des productions du sol était surtout frappé de châtiments très-sévères; mais en revanche, Nezahualcoyotl avait ordonné que tous les terrains côtoyant les grandes routes fussent semés de blé pour les malheureux. Afin de mettre les juges à l'abri de toute prévarication, il les faisait nourrir, loger et entretenir aux frais de sa maison. Ce monarque fut en outre, dit la chronique, un artiste célèbre, un bon astronome et un poëte distingué. Doux et tolérant, il essaya d'abolir les sacrifices humains; mais ses sujets l'obligèrent à les rétablir. Seulement il restreignit cette mesure barbare dans l'immolation des seuls prisonniers. On ajoute encore qu'il érigea en l'honneur du Créateur une tour haute de neuf étages, au sommet de laquelle était une chambre peinte en

bleu, avec des moulures dorées, où se tenaient des hommes avec la charge de frapper, à certaines heures, sur des tables de fin métal pour en tirer des sons; le roi, en les entendant, tombait à genoux, et offrait ses prières au Créateur de 'univers.

Telles sont les localités saillantes aux environs de Mexico. Ce plateau et la chaîne des mines sont les deux points importants de la Confédération mexicaine. C'est de ce centre que partent les ordres politiques du président de la Confédération et les ordres religieux de l'archevêque. Autour d'une ville, dont on porte la population à 180,000 âmes, on conçoit d'ailleurs que la contrée ait atteint un haut degré de richesse par les perfectionnements de la culture et par l'importance des débouchés.

CHAPITRE XXXIX

CONFÉDÉRATION MEXICAINE. — DISTRICT DES MINES.

Après une semaine de séjour à Mexico, il me restait à accomplir un voyage essentiel, celui du district des mines. Pour accomplir cette tournée d'intérieur assez longue et assez pénible, je me pourvus de bonnes mules de Durango, les seules qui puissent supporter de telles fatigues, et je me dirigeai vers Guanaxuato.

Après une halte à Huehuetocan, notre caravane arriva à Tula, sur la rivière de ce nom. Tula est une jolie petite ville, avec une église fort curieuse, en ce sens qu'elle a été construite suivant les règles de l'art militaire, avec des remparts élevés percés de meurtrières, et surmontés de petites tours. De Tula, par un chemin semé de scories, on arrive à Arroyo Sacro, poste peu important, où l'on trouve à peine une petite hacienda, dont les greniers servent de logement aux voyageurs. Plus loin paraît San Juan de Dios, jolie petite ville, bien pourvue d'auberges, et offrant au voyageur une foule de commodités inconnues pendant tout l reste de l'itinéraire.

On arriva ensuite à Queratero, divisée en cinq paroisses, et qui compte 40,000 habitants. Quelques églises, et dans le nombre celle de Guadalupe, sont fort belles; on remarque aussi parmi les couvents celui de Sainte-Claire, qui a deux cent cinquante pensionnaires. C'est une construction très-vaste qui, à l'intérieur, ressemble à une petite ville avec des rues et des places régulièrement tirées au cordeau. L'aspect général de la ville est tout manufacturier. La moitié des maisons a des boutiques sur la rue, et la plus grande partie des habitants est occupée dans les travaux des fabriques de drap.

Entre Queratero et Zelaya s'étend le Baxio, pays célèbre à la fois par ses richesses agricoles, et parce qu'il a servi de théâtre aux plus cruelles scènes de la

dernière guerre civile. Après Zelaya se montre Salamanca, dont la population est de 15,000 âmes; puis vient Irapuato qui en a près 20,000, avec un couvent d'une architecture élégante. La population des deux localités se compose presque toute de cultivateurs. Entre Irapuato et Guanaxuato, on rencontre Barras, charmant village posé comme une oasis sur les bords de la *barranca*, et qui ne forme qu'un massif de verdure. La végétation semble serpenter avec le ruisseau et se perdre avec lui à l'horizon. Au delà, rien n'offre plus le moindre intérêt jusqu'à ce qu'on arrive à l'une des portes de Guanaxuato.

La ville de Guanaxuato, quoiqu'elle ait beaucoup souffert d'une longue suspension de travaux, garde encore des traces nombreuses de son opulence primitive. Les magnifiques maisons des Otero, des Valenciana, des Ruhl, des Perès Galvez, la riche église bâtie par les soins du marquis de Rayas, la route de Valenciana, des chapelles somptueuses élevées sur tous les points, sont autant de souvenirs de l'époque où ce lieu célèbre livrait à la circulation d'immenses richesses. Tout ce pays appartient aux anciennes et puissantes familles des mineurs. La comtesse Ruhl a d'immenses propriétés du côté d'Aguas Calientes; les Perès Galvez sont maîtres d'une grande portion de San Luis Potosi, et les Obregon, descendants du premier comte de Valenciana, possèdent de magnifiques haciendas près de Léon et en d'autres districts. L'État de Guanaxuato, malgré sa dépopulation, contient environ 450,000 âmes.

Quoique les montagnes du nouveau continent renfermassent, comme celles de l'ancien, une foule de dépôts de fer, de cuivre, de plomb et d'autres minéraux utiles, on ne songea pas, aux jours de la conquête, à les exploiter, parce qu'à côté de ces richesses la terre en recélait d'autres plus séduisantes. Le Nouveau-Monde avait dans ses flancs de l'argent et de l'or, on ne lui demanda pas autre chose. Peu importait que l'on manquât de fer et d'acier pour les métiers utiles, pourvu qu'on eût de l'or et de l'argent, signes de richesse et de luxe.

Déjà, avant l'arrivée des Espagnols, les indigènes du Mexique, comme ceux du Pérou, connaissaient l'usage de ces métaux; ils ne se contentaient pas, comme on l'a pensé, de ceux qui, à l'état natif, se trouvent à la surface du sol et dans le lit des torrents, mais ils se livraient aussi à des travaux souterrains pour l'exploitations des filons; ils perçaient des galeries et creusaient des puits. Cortez nous apprend qu'au grand marché de Tuoctitlan on vendait de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb et de l'étain. Les habitants de la Trapoteca séparaient l'or, au moyen du lavage, des terrains d'alluvion. Ils payaient leurs tributs soit en grains d'or natif, soit en barres d'or fondu. Dans les grandes villes de l'Anahuac, on fabriquait des vases d'or et d'argent, quoique ce dernier métal fût peu estimé. Les Espagnols ne pouvaient même se lasser d'admirer l'habileté des orfévres mexicains, et quand Montezuma eut forcé la noblesse aztèque à prêter hommage au roi d'Espagne, les dons offerts à cette occasion furent évalués à 162,000 *pesos de oro*. On conçoit combien les Espagnols, à la vue de ce métal, passion de l'ancien monde, durent mettre d'empressement à en rechercher les gîtes,

et aussi en moins de deux siècles ouvrirent-ils plus de cinq cents exploitations.

La méthode d'exploitation des mines, telle qu'elle était pratiquée d'abord, et que l'on ne modifia que très-lentement, est dispendieuse, lente et défectueuse. Les galeries et les puits sont en général trop grands et trop coûteux, et ils ont l'inconvénient de ne pas communiquer entre eux. L'entrée de quelques mines, et surtout de celles de Valenciana, étonne par la facilité qu'elle offre; mais à ces avantages extérieurs semblaient autrefois se borner les soins des ingénieurs chargés de la distribution du travail. Un Européen, habitué à jouir de tant d'ingénieux moyens de transport, aurait peine à croire que tout le minerai arraché au filon était autrefois transporté à dos d'hommes hors des galeries souterraines. Les ouvriers employés à cette tâche se nommaient des *tenateros*. Les tenateros, espèce de bêtes de somme, restaient chargés pendant six heures de leur journée d'un poids de deux cent vingt-cinq à trois cent cinquante livres. Ils montaient et descendaient ainsi plusieurs milliers de gradins par des puits inclinés de plus de 30°. Le minerai, mis dans des sacs (*costales*) tissus avec du fil de pite, était chargé sur leurs épaules, portant sur une couverture de laine qui empêchait les travailleurs de se blesser le dos. On rencontrait dans les mines des files de cinquante à soixante de ces portefaix, parmi lesquels on voyait des enfants de dix à douze ans et des vieillards sexagénaires. En montant les escaliers, ils jetaient le corps en avant et s'appuyaient sur un bâton. On conçoit toute la force et toute la vigueur qu'il fallait pour supporter longtemps un tel fardeau. Dans l'intérieur de la mine, on se sert de mulets pour les travaux pénibles.

Maintenant le métier de mineur est un métier libre dans tout le Mexique : aucun métis, aucun Indien ne peut être contraint à cette exploitation. De tous les mineurs, le mineur mexicain est le plus libre, et aussi le mieux rétribué. Il gagne de vingt-cinq à trente francs par semaine; mais, à côté de ce bénéfice licite, il en est d'autres qui le sont moins. Le mineur mexicain est aussi porté au vol que le diamantaire brésilien, et l'on est obligé d'exercer à son égard une surveillance non moins grande. Disons quelques mots sur le procédé d'amalgamation.

Depuis longtemps, on connaissait au Mexique la propriété qu'a le mercure de se combiner avec l'or. Les anciens ne l'ignoraient pas. Ils se servaient de l'amalgamation pour dorer le cuivre et pour recueillir l'or contenu dans des vêtements usés. Avant la découverte de l'Amérique, des mineurs allemands semblent aussi avoir employé le mercure soit dans le lavage des terres aurifères, soit pour retirer l'or des filons, soit à l'état natif, soit mêlé aux pyrites de fer. Toutefois ce procédé appliqué d'une manière fort restreinte n'avait que de lointaines analogies avec le procédé d'amalgation des minerais d'argent, découverte précieuse à laquelle on doit les promptes exploitations réalisées dans nos âges modernes. Cette découverte eut lieu au Mexique en 1557; on la doit à un mineur de Pachuca, nommé Bartolomeo de Medina. A peine l'eut-il employée, que les mineurs renoncèrent presque tous à la fonte. En 1562, cinq années après, on comptait déjà trente-cinq usines dans lesquelles le minerai était traité par le mercure.

A l'époque où nous visitâmes Guanaxuato, les mines n'avaient plus cette activité merveilleuse qui avait signalé la fin du siècle passé et les premières années de celui-ci. On y voyait encore, quoiqu'en petite quantité, les *rescatadores* ou *azogueros* (amalgamateurs) travaillant pour leur compte, et qui, estimant à vue d'œil un amas de farines métalliques, l'achetaient sur cette simple évaluation. En 1826 et 1827, les achats de ce genre ne se montaient guère plus qu'à dix mille francs par semaine. Les calculs statistiques les plus récents portent à 838,857 marcs d'argent la production des mines du Mexique de 1824 à 1830, c'est-à-dire au tiers environ pour sept années de ce qu'elles produisaient autrefois pour une seule année. Il est vrai qu'avant de pouvoir s'installer dans cette exploitation, la compagnie anglo-mexicaine, qui s'en est rendue adjudicataire depuis 1824, avait besoin de réparer les dommages causés par un long abandon.

L'un des plus grands ouvrages de la Compagnie anglo-mexicaine fut l'épuisement de la mine de Valenciana. Les divers puits de la mine et toutes ses galeries étaient inondés; les communications souterraines étaient détruites, et des fragments de roches calcaires détachés des parois encombraient les passages. Il fallut procéder à l'épuisement par le procédé si lent des malacates, et y employer huit de ces machines qui travaillèrent jour et nuit sans désemparer pendant plusieurs années, au bout desquelles l'exploitation put recommencer.

Telles sont en résumé les mines de Guanaxuato. Les procédés d'exploitation y étant à peu près les mêmes que dans les autres districts, il suffit maintenant, pour compléter ce tableau des mines du Mexique, de citer les généralités des autres districts, savoir : Zacatecas, San Luis Potosi, Sombrerete, Catorce, Durango au nord du Mexique, Real del Monte, Tasco, Tlalpuxahua, Temalscatepec et d'autres moins importants au midi.

L'un des principaux avantages de Zacatecas, comme district de mines, c'est la supériorité de son hôtel des monnaies sur ceux des districts voisins. En vingt-quatre heures la monnaie de Zacatecas peut battre 60,000 piastres. Les bénéfices de cet établissement sont de 20 à 30,000 piastres par an.

Parmi les fortunes merveilleuses que l'exploitation des mines a produites, il faut citer celle du capitaine Zuniga, à San Geronimo et à Santa Ana. Cette fortune, qui date de 1787 et 1789, était si considérable, que le capitaine put appliquer, sans s'appauvrir, quatre millions de piastres à des institutions de bienfaisance. Zuniga, était un simple muletier qui transportait dans ces montagnes de la viande et d'autres denrées dont on lui donnait le poids en argent. Encouragé par l'exemple des fortunes soudaines qui se faisaient sous ses yeux, il vendit ses mules, et avec le produit (2,000 piastres environ) il acheta les deux mines qui devaient lui valoir dans la suite de si grandes richesses. C'était alors simplement des gîtes indiqués; mais, dès les premières fouilles, le minerai se montra si abondant et si riche que ce fut bientôt une fortune complète. A l'aide de ses millions, Zuniga obtint le grade de capitaine. Sa magnificence était telle que le vice-roi lui-même ne put se soustraire à son influence. Aux jours des grands baise-

mains, Zuniga paraissait à la cour avec un mouchoir rempli de bijoux d'or; mais il ne faisait que traverser la salle d'audience où le vice-roi recevait ses dignitaires. « Je ne viens pas voir Votre Excellence, disait-il, je suis un barbare ; je ne comprends rien à l'étiquette des cours ; je viens voir ma petite enfant. » Sa petite enfant était la jeune fille du vice-roi, à qui les bijoux d'or étaient destinés.

Un séjour d'une semaine à Guanaxuato et aux environs me suffit pour me donner une idée assez complète des districts des mines et de leur exploitation renaissante. Quand cette exploration fut terminée, je repris le chemin de Mexico, où je ne demeurai cette fois que le temps nécessaire pour rencontrer une occasion agréable et sûre pour Vera Cruz, où je devais m'embarquer pour les États-Unis d'Amérique.

CHAPITRE XL.

HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE DU MEXIQUE.

L'histoire de la conquête du Mexique est un drame qui vit dans toutes les mémoires. Comment Cortez aborda le 21 avril 1519 sur la péninsule de Yucatan ; ce qu'il lui fallut d'efforts opiniâtres pour arriver le 8 novembre suivant dans la capitale du Mexique; par quels moyens atroces il y entra et s'y maintint; le meurtre de Montezuma, ce roi d'un âge d'or, qui ne voyait dans la venue des conquérants étrangers que l'accomplissement d'une prophétie; le massacre de la noblesse mexicaine ordonné par Alvarado; la résistance héroïque de Guatimozin et son supplice affreux ; la conquête définitive de cet empire, au milieu d'une immense dévastation; les villes détruites, les populations égorgées; l'Évangile, cette charte de paix, prêché avec le fer et le feu ; personne n'ignore cette lamentable histoire, cette invasion brutale et sanglante d'intrépides aventuriers, ce récit d'héroïsme éclatant et d'atrocités révoltantes, cette prise de possession dans laquelle tout l'or de l'Amérique ne put pas la défendre contre le fer de l'Europe.

Ce fut sur des ruines que Cortez fonda au Mexique le pouvoir espagnol. Le système d'oppression et de pillage ne mourut point avec lui. Malgré tous les efforts de Charles-Quint pour améliorer le sort de ses nouveaux et lointains sujets, on perpétua au Mexique la politique de dépopulation, en traitant les indigènes comme des bêtes de somme. Les vice-rois que l'Espagne envoyait au Nouveau-Monde n'avaient souci que de leur fortune et de leur pouvoir; ils s'inquiétaient peu des misères chaque jour accrues des peuples qu'ils gouvernaient. Autour d'eux, la vénalité avait formé commé un cercle impénétrable au contrôle supérieur. Si loin de la métropole et avec tant d'or sous la main, les vice-rois du Mexique étaient de vrais despotes, ne relevant presque que de leurs caprices.

Par toutes sortes de moyens, ils cherchaient à y étouffer l'élan des progrès qui éveillent toujours chez les peuples le sentiment de leur dignité et de leur indépendance. Le monopole pesant à la fois sur l'industrie et sur l'agriculture, les droits énormes tant à l'entrée qu'à la sortie des produits, la mise à l'index d'une éducation libérale, tout était combiné de façon à perpétuer l'ignorance, et, avec l'ignorance l'esclavage des regnicoles.

Sans les événements de 1808, longtemps peut-être ce système eût régné sur le Nouveau-Monde. Ces événements, qui ébranlèrent l'existence politique de la métropole, ne furent pas sans doute le motif de la révolution coloniale; mais ils en devinrent l'occasion et le prétexte. Napoléon venait d'envahir la Péninsule hispanique; il en faisait une annexe de l'empire français et posait sur la tête de son frère la couronne de Ferdinand. A cette nouvelle, un mouvement éclata au Mexique; mouvement qui prit d'abord le caractère d'une protestation en faveur du souverain légitime, mais qui, plus tard, devint une déclaration d'indépendance. Le vice-roi qui gouvernait alors, José Iturigarray, voyant que les colonies espagnoles restaient désormais sans lien avec la métropole, isolées et livrées à elles-mêmes, voulut organiser une junte, dans laquelle devaient entrer en proportions égales des créoles et des Européens. Cette assimilation indisposa ces derniers; ils conspirèrent contre le vice-roi, s'emparèrent de sa personne et l'embarquèrent pour Cadix alors au pouvoir de la junte insurrectionnelle. Bientôt cette junte envoya son homme de confiance, Venegas, qui devint la tête et le bras du parti européen, marchant désormais vers l'oppression du parti créole. De là naquit cette révolution qui, conçue d'abord dans une pensée de fidélité au souverain légitime, devait aboutir à l'indépendance coloniale et à une ère d'émancipation. Les Américains ne purent souffrir sans impatience et sans haine l'autorité du nouveau gouverneur. Ils complotèrent à leur tour. Il s'organisa dans tout le royaume une ligue, à la tête de laquelle se mirent des dignitaires civils et religieux. Trahis et dénoncés aux vengeances du vice-roi, les conjurés levèrent l'étendard de la révolte. Le moine Hidalgo, recteur de la ville de Dolores, désigné comme la première victime de Venegas, fut aussi le premier insurgé. Le 10 septembre 1810, au moment où les soldats du vice-roi venaient le saisir, il fit sonner le tocsin et appela les populations aux armes. Deux mois après, il eut 30,000 hommes sous ses ordres, mal armés, mal disciplinés, il est vrai, mais hardis, exaspérés et entreprenants.

Ce fut alors que commença cette guerre trop longue pour être racontée. Hidalgo, n'ayant d'appui contre des troupes aguerries que dans des moyens révolutionnaires, offrit en perspective à ses soldats le pillage et la dévastation. Il assiégea Guanaxuato, s'en rendit maître; les richesses métalliques de la contrée tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et le soldat le moins bien partagé eut une valeur de cinq cents à mille piastres; mais telle était l'ignorance de ces Indiens qu'ils prenaient les doublons pour des médailles dorées, et les échangeaient pour quatre réaux.

Ces triomphes eurent leurs revers. Les excès commis par Hidalgo, les prédications des prêtres qui excommunièrent en masse tous les insurgés, la bravoure farouche du général espagnol Calleja, amenèrent une réaction. Hidalgo, fait prisonnier à Chihahua, fut exécuté le 27 juillet 1811, et tous les Indiens que l'on put saisir furent passés par les armes. Jamais boucherie ne fut plus affreuse et plus générale.

Le sang appelait le sang. José Maria Morelo prit la place de Hidalgo. Plus habile et plus prévoyant, il essaya de débaucher la révolution politique, en continuant l'insurrection militaire. Il convoqua une junte à Zultepec, et fit formuler une constitution qui faisait du Mexique une annexe indépendante de l'Espagne, relevant du patronage de Ferdinand. Malheureusement Morelo n'avait pas des forces suffisantes pour fonder son œuvre par les armes. Vaincu comme Hidalgo, il périt comme lui. Alors parut Xavier Mina, le neveu du général de ce nom si célèbre dans la Péninsule. Le jeune Mina combina à Londres le plan d'une insurrection nouvelle, et en 1817, à la tête de 450 hardis aventuriers, il débarqua à Soto la Marina, sur la côte mexicaine. Comme on lui avait promis des renforts, il laissa sur le lieu du débarquement 130 hommes, et, avec les 320 autres, il marcha à la conquête du Mexique. Dès le second jour, 1,500 créoles déterminés se rallièrent à lui. Il marcha sur San Luis de Potosi, battit sur la route un corps de 2,000 royalistes, entra dans la ville, puis se dirigea sur Guanaxuato qui lui ouvrit ses portes avec enthousiasme. Si, à ce moment, Mina eût sur-le-champ poussé vers la capitale, c'en était fait de Mexico. Le vice-roi Apocada n'eût pas cherché à le défendre; mais Guanaxuato fut une espèce de Capoue pour les vainqueurs; et, pendant qu'ils y faisaient une halte, les royalistes trouvèrent le temps de rassembler leurs forces. Ce n'eût rien été encore si un guet-apens n'eût compromis tout à coup le sort de la révolution. Dans une reconnaissance isolée, le jeune chef, l'âme de cette entreprise, Mina, fut fait prisonnier et fusillé par le général Orantia. C'était une perte immense. L'armée confédérée se dispersa sous divers généraux qui, chacun de leur côté, tinrent la campagne. Cette nouvelle guerre de guérillas sans cesse renaissante eût à la longue usé les forces royalistes, quand même un événement imprévu n'eût pas tout à coup décidé de l'avenir du Mexique. Le colonel Iturbide, envoyé à Acapulco avec un des régiments les plus dévoués, passa aux rebelles et se posa comme généralissime de l'indépendance mexicaine. En quelques mois, il devint si puissant que les nouveaux vice-rois, Novella et O'donoju, transigèrent avec lui et reconnurent l'indépendance de l'État émancipé.

Iturbide, qui s'était proclamé *Général en chef de l'Armée impériale*, entra à Mexico en triomphateur. La municipalité vint lui offrir en grande pompe les clefs de la ville. Une junte provisoire, installée avec solennité, confirma les titres qu'Iturbide s'était attribués et nomma une régence à l'empire. Malheureusement, Iturbide ne sut ni reconnaître ni ménager le principe révolutionnaire qui l'avait fait vaincre. Il visa à une dictature. Des actes de cruauté gratuite et de despo-

tisme intempestif ébranlèrent son pouvoir naissant, et le ruinèrent avant qu'il eût acquis quelque force. Santa Anna ayant proclamé la république à Vera Cruz, la désertion se mit parmi les troupes d'Iturbide, qui venait de se faire couronner empereur avec la plus grande magnificence. La dissolution du Congrès et l'arrestation de quelques membres ne purent sauver le dictateur. Vitoria et Vergas à Vera Cruz, Guerrero et Bravo à la Puebla, Jural à San Luis de Potosi, proclamaient à la fois la république. Une dernière rencontre trancha la question. L'empereur fut battu, et ce fut la fin de l'empire. Le Congrès exila Iturbide en Italie, avec une pension de 25,000 piastres. Il s'embarqua à Antigua le 11 mai 1823; mais, poussé par son humeur inquiète et ne se tenant pas pour déchu, il ne craignit pas de reparaître en 1824 sur le territoire mexicain. Cette fois, saisi par le général Felipe de la Garza, il fut fusillé quelques jours après son débarquement.

Cependant le nouvel État se constituait à l'ombre d'un pouvoir exécutif composé des généraux Vitoria, Bravo et Regrete. En janvier 1824, la Charte mexicaine fut promulguée : elle proclamait une république fédérale. Après avoir établi l'indépendance absolue du pays, adopté le culte catholique comme religion de l'État, la constitution divisait la république en dix-neuf districts, attribuait le pouvoir législatif à un Congrès composé de deux chambres, les représentants et le sénat, et mettait le pouvoir exécutif entre les mains d'un président et d'un vice-président élus par les congrès des provinces. Désormais les drapeaux mexicains furent décorés de l'aigle, perchée du pied gauche sur le cactus de la cochenille [1]. Deux rameaux furent brodés des deux côtés de cet écusson, l'un de laurier, l'autre de chêne, en mémoire des premiers défenseurs de l'indépendance. Telle fut la nouvelle Confédération mexicaine. Le général Don Guadalupe Vitoria fut nommé président; le premier congrès mexicain se réunit le 1er janvier 1825.

La nomination du général Vitoria excita parmi ses quatre concurrents une rivalité qui a été l'origine des dissensions politiques, si funestes depuis lors au Mexique. Deux partis se sont formés et subsistent encore : le parti monarchiste et le parti démocratique. Jusqu'en 1837, ce ne sont qu'émeutes et changements de présidents, sans que jamais la paix revienne avec l'un ou avec l'autre.

En 1838, des différends s'élevèrent entre la France et le Mexique. Dans le pillage de Mexico, des magasins français avaient été saccagés; à Puebla, des Français avaient été massacrés; le droit des gens avait été cruellement violé sur d'autres parties du territoire, et les réclamations du gouvernement étaient demeurées sans effet. Le 27 novembre 1838, le contre-amiral Baudin, mouillé dans la rade de Vera-Cruz, se rendait maître du fort considéré comme imprenable de San-Juan de Uloa. Le président Bustamente refusa de ratifier la capitulation, et le Congrès déclara la guerre à la France. Enfin, le 9 mars 1839, un

1. Ce cactus s'élève sur un rocher au milieu d'un lac, et l'aigle tient dans ses serres du pied droit un serpent qu'il déchire avec son bec.

traité nous assurait une indemnité de 600,000 piastres. Lors d'une émeute terrible qui eut lieu en 1840, Santa-Anna revint encore au pouvoir, et ce fut pendant sa seconde dictature que, sous le prétexte d'un territoire contesté entre le Texas (devenu province américaine) et le Mexique, les États-Unis déclarèrent la guerre à la république présidée par Santa-Anna. Après une lutte qui dura près de deux ans, les Américains, maîtres de Vera-Cruz, de Mexico et d'une partie du territoire mexicain, traitèrent de la paix, qui fut conclue en 1846, et dont les conditions furent la cession de la haute Californie et du Nouveau-Mexique, moyennant une indemnité de quinze millions de piastres.

En résumé, le Mexique est dans la plus déplorable situation. L'anarchie y règne sur tous les points. Ces États rompent tour à tour les liens qui les réunit à un centre commun, et le moment est peut-être arrivé où le gouvernement fédéral n'aura plus même sous sa dépendance la ville où il siége. De tous les côtés l'insurrection et la guerre civile s'étendent au milieu des plus désastreuses complications. La marine du Mexique est, comme son armée, insignifiante et incapable de rendre aucun service réel; elle se compose de quelques pauvres bâtiments hors d'état de tenir la mer; il n'y a dans les ports ancun magasin d'approvisionnement et aucune ressource pour la guerre. Quant à l'armée de terre, elle compte plus de chefs que de soldats.

L'une des plus grandes influences politiques de l'État mexicain, c'est le clergé. Son pouvoir ne semble pas même avoir été compromis par les révolutions, parce qu'il en fut l'un des agents les plus actifs et les plus opiniâtres.

Depuis la guerre de l'indépendance et l'organisation nouvelle qui en est résultée, le commerce a entièrement changé de mains. Toutes les vieilles maisons espagnoles ont dû quitter un pays qui n'était plus sûr pour elles, et des négociants accourus de tous les coins du monde, Anglais, Américains, Français, Allemands, Suédois, Italiens, sont venus établir la concurrence dans un pays où elle n'avait jamais existé. Ne laissant que des agents à Vera-Cruz, ils ont fondé à Mexico une foule de comptoirs.

Le Mexique est borné au nord par les États-Unis et par son ancienne province du Texas, maintenant indépendante, qui le sépare de la Louisiane; au sud, par l'Amérique Centrale; à l'ouest, par l'Océan Pacifique; à l'E., par le golfe du Mexique. Le territoire du Mexique est d'environ 110,000 lieues carrées, sur lequel sont disséminés environ sept millions et demi d'habitants, dont deux de blancs et cinq de races indiennes.

L'intérieur du Mexique est un immense plateau qui, baigné par deux mers, s'exhausse en pentes presque insensibles à environ 7,000 pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique et du Pacifique. Sur les pentes qui s'élèvent graduellement à partir de la côte, le voyageur, à mesure qu'il s'éloigne de la mer, voit se succéder tous les climats, depuis la température accablante du Sénégal jusqu'au printemps des bords de la Seine, toutes les richesses naturelles, depuis les productions équatoriales, le café, la canne à sucre, la vanille, le cacao, le coton, les

bananiers et les bois de teinture et d'ébénisterie, jusqu'au blé d'Europe, aux oliviers d'Espagne et d'Italie, aux sapins des Alpes.

Pour exprimer ces différences de température qu'ils ressentaient plutôt qu'ils ne les expliquaient, les Indiens ont jadis divisé le pays en trois natures de climats: la *Tierra caliente* (terre chaude), dans laquelle ils comprennent tout le littoral et les ravins de l'intérieur, sol sur lequel peuvent croître les productions tropicales; la *Tierra fria* (terre froide), renfermant tous les districts montagneux qui s'élèvent depuis la hauteur moyenne du plateau jusqu'aux sommets chargés de neiges éternelles; enfin la *Tierra templada* (terre tempérée), la partie du sol qui se trouve entre l'un et l'autre de ces niveaux, et qui participe à la fois de l'une et l'autre température.

Les Indiens, descendants des peuples trouvés sur les lieux à l'époque de la conquête, semblent être de la race aztèque, qui avait reçu des Toultèques les éléments d'une civilisation assez remarquable. Dans le nombre, il y en eut alors qui se soumirent au joug des nouveaux maîtres et le subirent patiemment; d'autres qui se retirèrent devant la conquête et restèrent ainsi indépendants. Ces derniers sont ceux que les Espagnols ont désignés sous le nom d'*Indios bravos*. Ils occupent aujourd'hui la lisière qui sépare les possessions mexicaines des possessions des États-Unis.

Les indigènes du Mexique reproduisent le type américain que nous avons souvent décrit: couleur basanée, cheveux plats et lisses, peu de barbe, le corps trapu, l'œil allongé et un peu bridé, les pommettes saillantes, les lèvres larges. Parmi ces indigènes, ceux qui se sont résignés au joug espagnol et qui se vouent aux travaux du sol dans les plaines du plateau mexicain, arrivent d'ordinaire à un âge fort avancé. Ils n'ont pas à essuyer les fatigues de la vie errante qui épuise les peuples chasseurs et guerriers du Mississipi et des savanes du rio Gila. Sans l'abus du pulque, ces indigènes parviendraient à une très-grande longévité. Il est fort difficile de juger l'âge d'un Indien sur sa physionomie. Une tête qui ne grisonne que fort rarement, l'absence de barbe et une peau peu sujette à se rider, perpétuent même parmi les personnes âgées un certain air de jeunesse. Les couples centenaires, homme et femme, se rencontrent assez fréquemment dans la zone tempérée, située à mi-côte de la Cordillère. Ces vieillesses sont robustes et heureuses. Parmi ces Indiens, peu de louches, de boiteux, de manchots et de bossus. Un fait singulier, c'est que dans les pays où les Européens et les créoles sont affligés de goître, les Indiens ignorent cette infirmité. La taille de ces aborigènes et des métis qui en proviennent est fort avantageuse, et M. de Humboldt cite un géant métis, Martin Salmeron, haut de sept pieds.

On ne peut guère, sur ce que sont aujourd'hui les Indiens, apprécier ce qu'ils étaient, sous le rapport des mœurs et des habitudes sociales. L'esclavage, qui altère si profondément les types, agit encore plus profondément sur les coutumes et les mœurs. Ensuite, il faut dire que les femmes de la classe distinguée parmi les anciens Mexicains aimèrent mieux toutes contracter des mariages avec les

vainqueurs que de subir le mépris que ceux-ci témoignaient pour les Indiens. De là il est résulté que les indigènes actuels sont les descendants de la race la plus pauvre et la plus misérable de l'ancien Mexique, des portefaix, des mendiants, des colporteurs, qui, dès ce temps, pullulaient dans la capitale. Comme traits généraux, on peut seulement dire que l'indigène mexicain est grave, triste et silencieux. Son caractère est résigné, mais ferme; docile, au besoin énergique. Quoique en apparence il ait renoncé à ses anciennes pratiques, au fond du cœur il ne les a point oubliées. Le changement de culte n'est pas, même après trois siècles, un fait accompli pour lui. Dans l'origine, le nouveau rituel catholique se confondit dans leur pensée avec la mythologie mexicaine; le Saint-Esprit avec l'aigle des Aztèques. Les missionnaires, loin de les détourner de ces croyances, y entraient au contraire et s'y prêtaient. De cette façon, quoique en gardant toujours un amour vague pour leurs rites anciens, les indigènes en ont à peu près perdu la formule. Le cérémonial catholique a détrôné le cérémonial aztèque; mais en dehors de l'appareil extérieur, des fêtes, des processions, du sacrifice divin, aucune pensée profonde de dogme et de morale n'a pénétré dans ces populations encore incultes. Douées d'une intelligence grave et réfléchie, ces tribus ne semblent pas pourvues du sens de la poésie et de l'imagination. Point de gaieté, point de laisser-aller, même dans la danse et dans la musique. Les chants sont mélancoliques et lugubres. Quant à la danse, les hommes seuls s'y livrent pendant que les femmes présentent à la ronde des liqueurs fermentées.

Les Mexicains ont conservé un goût particulier pour la peinture et la sculpture sur pierre et sur bois. Rien de plus merveilleux que leurs petits ouvrages exécutés à l'aide d'un mauvais couteau. Ils ont encore pour les fleurs le même goût que Cortez observa de son temps; goût que les hommes des hautes classes poussaient alors jusqu'à faire venir de loin des plantes exotiques, ainsi que le prouve le fameux arbre à mains (*cheirostemon*) trouvé à Chapultepec. Au grand marché de Mexico, le détaillant, soit qu'il vende des fruits ou du pulque, a toujours le soin d'orner sa boutique d'un amas de fleurs qu'il renouvelle chaque jour. Caché derrière un rempart de verdure, devant lui s'élève une espèce de charmille formée d'herbes fraîches et surtout de graminées à feuilles délicates, et au centre desquelles s'élèvent des pyramides de fruits.

A côté de ces Indiens soumis aux Espagnols, il en est d'autres peu nombreux qui, ainsi qu'il a été dit, ont reculé devant la conquête. Pêcheurs ou chasseurs, ils occupent aujourd'hui ou la partie la moins accessible des terres centrales, ou les pays frontières dans lesquels les Espagnols n'ont jamais porté leurs armes. Ce sont les Comanches, les Mecos, les Apaches, les Lipans, presque toujours en guerre avec les créoles et infestant les districts de la Nouvelle-Biscaye, de la Sonora et du Nouveau-Mexique. Ces sauvages, qui diffèrent peu des hordes de l'Amérique méridionale, ont plus d'activité, plus d'imagination, plus de force de caractère que les Indiens cultivateurs. Ils espèrent, dit-on, mais sans doute en vain, reconquérir cette importance et cette grandeur de leurs premiers âges,

qu'attestent des monuments tels que les ruines de Culhuacan, improprement nommées ruines de Palenque. Ces vestiges d'une grande ville, cachés dans les profondeurs de vastes forêts, étaient restés pendant trois siècles ignorés de nos antiquaires, lorsqu'en 1787 le capitaine Antonio del Rio et D. José Alonzo de Calderon rencontrèrent sur leur chemin ces décombres, les plus curieux et les plus étendus qui soient dans le Nouveau-Monde. Dans toute cette étendue de ruines, on distingue des temples, des fortifications, des tombeaux, des pyramides, des ponts, des aqueducs, des maisons, et on retrouve encore enfouis sous le sable des vases, des idoles, des instruments de musique, des statues colossales, enfin des bas-reliefs d'une assez belle exécution et ornés de caractères qui semblent être de véritables hiéroglyphes. L'aspect des lieux, le fini de quelques-unes des sculptures, la forme générale des monuments, tout accuse une civilisation antique supérieure à ce que l'on rencontre dans le reste du Mexique.

Le district fédéral de Mexico, sa capitale et ses localités les plus importantes ont été parcourus. Il ne reste plus qu'à mentionner Acapulco, autrefois le premier port du Mexique, quand le galion de Manille venait y déposer les richesses de l'Inde. Acapulco n'est plus aujourd'hui qu'une ville déchue, adossée à une falaise abrupte, dont les réverbérations ne contribuent pas peu à y perpétuer une atmosphère insalubre. La population n'y va guère à plus de 4,000 âmes. Dans l'État de la Puebla, on a visité, en passant, le chef-lieu la Puebla de los Angeles et Cholula, la ville des teocallis. Il faut citer encore Tlascala, ville déchue et qui n'a guère d'importance que dans ses souvenirs. Tlascala, quand Cortez arriva au Mexique, était l'une des cités les plus puissantes du plateau de l'Anahuac, garnie d'une population que le conquérant espagnol porta au-dessus de celle de Grenade. Le territoire, fertile et peuplé, renfermait, d'après les statistiques du temps, treize villes, qui composaient autant de seigneuries indépendantes. Les seigneurs de ces villes relevaient de quatre chefs et formaient avec eux un grand conseil qui nommait le généralissime de l'armée. Ces seigneurs contribuaient à la défense du territoire, en mettant sur pied un contingent armé. Les Tlascaltèques se déclarèrent, dès les premiers jours de l'invasion, les alliés de Cortez; ils aidèrent les Espagnols à prendre Tenochtitlan et contribuèrent à sa ruine. Après la conquête, Tlascala fut admise à se gouverner encore par ses propres caciques sous la surintendance d'un fonctionnaire espagnol. Jusqu'à la révolution, elle ne paya qu'un tribut à l'Espagne. Depuis lors, elle a été fondue dans l'État de la Puebla.

Dans l'État de Queretaro, outre la capitale de ce nom déjà visitée, on cite Cadereite, importante par ses mines d'argent, et San Juan del Rio, célèbre par une foire et surtout par le sanctuaire de Notre-Dame, appelé *la Madona de San Juan del Rio*, que visite chaque année une foule de pèlerins. C'est un temple d'une architecture simple et magnifique, dans le centre duquel s'élève un autel d'une belle dimension et que couronne un dôme grandiose.

Après les détails donnés sur les districts des mines, il faut ne citer que pour mémoire l'État de Guanaxuato, en donnant quelques lignes à Leon, charmante

petite ville, jadis florissante et centre du commerce du Baxio, plus tard dévastée par les guerres qui ensanglantèrent ce territoire; au fort de Sombreros, boulevard des patriotes; au fort de los Remedios, célèbre par les cruautés de son commandant, le P. Torrès; à Hidalgo ou *Dolores*, qui a pris son nom du célèbre curé Hidalgo, premier chef de la révolution mexicaine; à Allende, Irapuato et Salamanca, localités importantes; enfin à el Jaral, résidence du marquis del Jaral, qui possède en biens-fonds 40,000 milles carrés, sur lesquels paissent trois millions de têtes de gros et de menu bétail.

L'État de Michoacan ou de Valladolid a aussi des mines, celles de Tlalpuxahua; mais le reste de la contrée n'a qu'une importance agricole. Situé sur la pente de la Cordillère d'Anahuac, avec ses prairies étendues et arrosées de ruisseaux, l'État de Michoacan jouit du climat le plus doux et de l'atmosphère la plus salubre. C'est dans son sein et à l'E. du pic de Tamitaro que s'est formé, dans la nuit du 9 septembre 1759, le volcan de Jurullo, produit de l'une des révolutions physiques les plus extraordinaires que l'on connaisse. Jusqu'alors on n'avait jamais vu, en effet, à trente-six lieues de distance des côtes et à plus de quarante-deux lieues d'éloignement de tout autre volcan actif, une montagne de scories et de cendres sortir d'un millier de petits cônes enflammés. Cet événement eut lieu sur les terres de San Pedro de Jorullo, l'une des plus grandes et des plus riches haciendas du pays. Au moment où l'éruption eut lieu, on vit, sur une étendue de plusieurs milles, sortir de terre des flammes, et des fragments de roches incandescentes jaillir à des hauteurs prodigieuses, tandis qu'à la lueur du feu volcanique on apercevait le travail de la croûte terrestre se gonflant et se ramollissant à vue d'œil. Aujourd'hui encore, des milliers de petits cônes poussent au dehors leurs fumerolles, et dans plusieurs on entend un bruit souterrain qui semble accuser la présence d'un fluide en ébullition. C'est du milieu de ces fours que se sont élevées à quatre ou cinq cents mètres au-dessus de l'ancien niveau des plaines six grandes buttes, dont la plus élevée est le volcan de Jorullo, volcan en activité qui a vomi du côté du nord une immense quantité de laves scorifiées et basaltiques. Les lieux principaux de l'État sont: Valladolid, sa capitale, siége d'un évêque, ville bien bâtie et peuplée de vingt à vingt-cinq mille habitants. On y remarque la cathédrale, le séminaire, l'un des plus fréquentés de la Confédération, et l'aqueduc dont la construction a coûté près de 500,000 francs. Pascurao, sur les bords du lac de ce nom; Zintzunzant, ancienne capitale de l'État des Tarasques, et célèbre dans tout le Mexique pour les ouvrages en plumes qui sortaient de ses fabriques. « Il est étonnant, dit M. Beltrami, qu'on puisse si bien combiner des milliers de petites plumes, dont quelques-unes ne sont pas de la largeur d'une tête d'épingle, et en former une draperie, une chevelure et des nuages, le ciel et la terre, un paysage et des fleurs, le tout d'un ouvrage parfait et certes des plus délicats. Ces plumes sont collées, plaquées sur du fer-blanc que leur apportèrent les Espagnols, et qui leur était auparavant inconnu. »

L'État de Xalisco ou Guadalaxara, traversé de l'E. à l'O. par le rio de San-

tiago, cours d'eau considérable, s'étend en partie sur le plateau et sur la pente occidentale de la Cordillère d'Anahuac. La capitale, Guadalaxara, est une grande et belle ville, siége d'un riche évêché. Elle a des rues spacieuses et tirées au cordeau, des places nombreuses, grandes et symétriques, des fontaines qu'alimente un aqueduc de quinze milles de longueur, des couvents et des églises superbes, parmi lesquels on cite la cathédrale, d'une architecture bizarre, mais riche à l'intérieur; l'église de Saint-François, l'église et le couvent des Augustins. La population de la ville peut être évaluée à 30,000 âmes. Dans le même État, on trouve San Blas, à l'embouchure du Santiago, petite ville, mais importante comme forteresse et comme arsenal maritime, dont le climat est tellement malsain que, dans la saison sèche, les employés sont obligés de se retirer à Tepic, résidence agréable et salubre; Bolanos, réputée pour ses ruines; Barca et Colula, bourgs commerçants, le dernier cité pour un temple antique; enfin Chapala, autre bourg sur les rives du lac de ce nom et situé en face de Mescala, célèbre dans les annales de l'indépendance par la résistance qu'y opposa une poignée d'insurgés aux efforts des Espagnols. Aujourd'hui l'île de Mescala est un bagne.

L'État d'Oaxaca est l'un des plus beaux cantons de ce pays déjà si beau. Pureté et salubrité du climat, fertilité du sol, richesse et variété des produits, tout y concourt au bien-être des habitants. Dans toute la province, surtout à mi-côte, dans la région tempérée (*Tierra templada*), à trois lieues de la capitale, se trouve l'énorme tronc de *cupressus disticha* qui a trente-six mètres de circonférence. Cet arbre antique est ainsi plus gros que tous les baobabs de l'Afrique, ce qui paraît moins étonnant depuis que M. Anza a découvert que c'était la réunion de trois individus distincts. Dans l'État d'Axaca se retrouvent plusieurs vestiges de la civilisation aztèque, et entre autres l'édifice de Mitla ou *Miguitlan*, qui, en langue mexicaine, signifie lieu sombre. Parmi les villes de cet État, il faut citer la capitale Oaxaca, l'une des plus belles villes du Mexique, l'ancienne *Huaxyacac*, qui s'élève sur les bords du rio Verde, au milieu de plantations de nopals. La ville, bâtie en pierres vertes, a un air de grâce et de fraîcheur. C'est près d'Oaxaca que l'on a trouvé l'une des plus curieuses sculptures de l'ancien Mexique, un bas-relief représentant un guerrier qui sort du combat paré des dépouilles de l'ennemi. A ses pieds gisent des esclaves nus et dans diverses attitudes. Toute la vallée d'Oaxaca est semée de charmants villages, bourgades ou villes; ici Talixtaca et Huyapa, les jardins de la capitale, tapis à l'ombre de bois de citronniers ou d'orangers; Zachita, rempli d'antiquités non encore étudiées et résidence des rois tzapotèques, où l'on récolta le premier froment apporté par les Espagnols; Azompa, cité pour ses poteries; Chilapa, pour son église gothique; Ocatlan, au pied de la Sierra, d'où le grand Esprit rendait ses oracles; enfin la Misteca, seul point du Mexique où l'on récolte la cochenille. Au delà de ce rayon, on remarque Tepozcolula, importante par ses fabriques; Tehuantepec, populeuse et riche de ses salines, ville dont le nom a retenti en Europe à propos de la canalisation de l'isthme.



GRAND TEMPLE DE PALENQUE.

L'État de Yucatan, formé d'une partie de la Péninsule du Yucatan, fut, dans les premiers temps de la conquête, peuplé d'établissements européens, comme le prouvent des ruines encore existantes. Aujourd'hui c'est une contrée à peu près déserte, qui n'a qu'un port de quelque valeur : Campêche. C'est un des pays les plus chauds de l'Amérique équinoxiale. Les Indiens Mayas qui l'habitent ne furent dans aucun temps soumis aux rois aztèques; mais ils eurent leur civilisation propre, comme le prouvent les monuments découverts chez eux par les Espagnols. Dans cet État se trouvent en abondance les arbres qui fournissent le fameux bois de campêche, lequel a pris son nom du lieu où on l'embarque. Cet arbre (*hematoxylon campechianum*), très-abondant dans tout le Yucatan et sur la côte de Honduras, se retrouve épars dans diverses forêts de l'Amérique équinoxiale. La capitale de cet État, Merida, est une ville peu importante, siége d'un évêché et d'une cour de justice. Dans l'État de Tabasco, on ne trouve que de petites villes, Santiago de Tabasco, le chef-lieu, et Nuestra Señora de la Vitoria, célèbre par la descente de Cortez, qui aborda sur ce point et y remporta sa première victoire sur la terre mexicaine.

L'État de Sonora et Cinsaloa est une contrée fort dépeuplée, quoiqu'elle compte deux cent quatre-vingts lieues de littoral, depuis la grande baie de Bayona jusqu'à l'embouchure du Rio Colorado.

L'État de Chihahua, l'une des anciennes *provincias internas*, est de tous les districts mexicains celui qui nourrit le plus d'*Indios bravos* sur ses frontières septentrionales. Leurs tribus les plus nombreuses et les plus pillardes sont les Comanches et les Chichimèques. Semblables aux Bédouins de l'Arabie, ces infatigables maraudeurs n'interrompent leurs guerres et leurs discordes que pour ravager de concert les établissements espagnols. Les Comanches ont appris comme les Patagons à dompter les chevaux sauvages; ils sont devenus des cavaliers intrépides, et malheur à la caravane qui tombe entre leurs mains! Ils ignorent leur patrie primitive et mènent une vie errante sous de grandes tentes de cuir de buffle, toujours accompagnés de leurs chiens et de leurs chevaux. Nulle horde n'a des habitudes plus sanguinaires : leurs prisonniers sont mis à mort, à l'exception des enfants, qui ne sont épargnés que pour devenir esclaves. Aussi entre ces Indiens et les Espagnols est-ce une guerre d'extermination.

L'État de Nuevo Leon a pour capitale Monterey, siége d'un évêché et d'une cour de justice; c'est la ville la plus importante vers cette frontière des États-Unis. Dans la province de Tamaulipas on remarque, près de la ville d'Altamira, une montagne isolée si gigantesque qu'on n'ose la croire bâtie par les hommes, si parfaitement coupée en pyramide, si régulière, et ayant si peu d'affinité géologique avec le terrain environnant, qu'il est impossible de l'attribuer à la nature. C'est là certainement l'une des plus étonnantes merveilles du monde.

Enfin, puisque, n'ayant pu voyager à travers toutes ces provinces du Mexique, nous sommes réduit à en donner une si aride nomenclature, nous terminerons par quelques mots sur sa vieille Californie, seule partie de cette contrée naguère

obscure, aujourd'hui si attrayante et si peuplée, que conserve le Mexique. La mer Vermeille fut explorée dès 1535 par Cortez, qui s'avança jusqu'à l'embouchure du rio Colorado. La presqu'île, traversée par une longue chaîne de montagnes volcaniques, passa longtemps pour un pays fortuné, sorte d'Eldorado où l'or abondait, où des villes plus riches que Mexico et Cuzco contenaient d'immenses populations. Cette fable eut longtemps créance; mais quand les voyageurs se hasardèrent, sur la foi de ces brillantes promesses, dans la péninsule, ils ne trouvèrent ni la fameuse ville de Cibola, dont on avait raconté tant de merveilles, ni ses trésors; une terre nue se présenta devant eux : peu de végétation, peu d'eau, quelques naturels sauvages vivant de la chasse du mouflon, sorte de brebis, voilà tout ce qu'ils rencontrèrent. Aussi cette terre ingrate cessa d'être visitée par les aventuriers, et ne vit plus d'habitants européens que quelques courageux missionnaires.

CHAPITRE XLI

ÉTATS-UNIS. — LE TEXAS. — LA NOUVELLE-ORLÉANS. — LES NATCHEZ.

Me voici de retour à la Vera-Cruz; je laisse derrière moi, et sans beaucoup de regrets, des régions immenses que j'ai à peine entrevues : à quoi bon s'exposer à des périls sans profit sur cette terre mexicaine que déchirent la guerre civile et l'anarchie? D'ailleurs le voyageur a ses prédilections instinctives; une contrée l'attire : pourquoi? souvent il l'ignore. Du moins avais-je mes raisons pour ne pas aimer le Mexique; c'était assez d'avoir visité ses mines d'argent et rendu, en passant, hommage aux débris majestueux, mais solitaires et tristes, de sa civilisation éteinte. De plus, le voyageur, au milieu de ses fatigues et de ses émotions toujours nouvelles, a des jours d'affaissement, des jours même où il manque de courage; toujours errant dans des pays inconnus, loin de sa patrie et de ceux qu'il aime, il sent s'affaiblir son désir de tout voir, sa curiosité s'émousse. Où donc alors est l'enthousiasme du départ? Il regarde autour de lui et ne voit que des visages indifférents; il se retourne, et dans sa longue carrière il n'a souvenir que d'amitiés mortes en naissant, de liaisons passagères et rompues en même temps que formées : alors il se prend à regretter son bon Paris avec ses gais hivers, et ses amis, et toutes ses jouissances.

Mais c'est là une impression mauvaise quand on se trouve à la Vera-Cruz; je l'eus bientôt secouée. J'avais devant moi le plus beau et le plus riche théâtre d'explorations : cette terre où se lève une civilisation immense assez puissante à son matin pour rayonner sur le monde, et qui peut-être commence une nouvelle phase de l'humanité. Après la Grèce, Rome et l'Europe; après les arts, la guerre et la politique, règne l'industrie; l'industrie sortie enfant d'Angleterre et renvoyée souveraine par la terre d'Améric et de Cortez! Qu'est donc en réalité cette

nation bizarre dont j'ai entendu si diversement parler? Tout égoïste et mesquine selon les uns, toute grande et libre selon les autres. — Marchands! — grands citoyens! — fière de son indépendance! — terre de l'esclavage! — Qu'est-elle? Je voulais le savoir, je voulais la visiter, l'étudier profondément, me faire une opinion, et il y avait là de quoi réveiller l'ardeur d'un voyageur comme à ses premiers pas.

Je voulais aussi vous voir, Indiens de mes souvenirs; chercher la tombe d'Atala, et aller, par la terre des Natchez, sur les pas de Chactas et de René; je voulais m'asseoir sur les rives du fleuve, et peut-être m'entretenir avec les derniers d'une tribu portant la cendre de leurs pères. Ah! je me trompais; je n'ai pas fumé le calumet avec les bons Natchez, et je n'ai pas vu le Mohican sauvage et fier. Aujourd'hui l'Indien n'est plus le guerrier roi de la forêt: c'est un trafiquant sans bonne foi et souvent un ennemi sans loyauté. En contact perpétuel avec le rebut de la civilisation, il n'a pris de l'Europe que les maladies et les vices. C'est une race qu'on pourra éteindre, mais non transformer. Le gibier, sa principale nourriture, a diminué annuellement, en butte à une incessante et stupide destruction; cette ressource peut manquer d'ici à cinquante ans, et la dernière tribu indienne suivra le dernier troupeau de bisons. Alors, dans ces vastes régions où déjà coulent silencieusement les grands fleuves, on n'entendra plus le cri de guerre de l'*Indien du sang* et du *Pied noir:* la solitude ne sera troublée que par le loup blanc ou l'ours gris qui, le soir, promènent sur la lisière des bois leurs fantastiques fantômes, jusqu'au jour où la civilisation bruyante, débordant toujours, défrichera les rives sauvages et viendra mirer ses maisons dans les eaux des fleuves.

J'aurais voulu parcourir dans toute leur étendue les États-Unis; mais il suffit de jeter les yeux sur une carte de cette nation immense pour comprendre combien une telle entreprise est au-dessus des forces humaines. Il me fallait donc faire un choix des contrées que j'allais visiter. J'étais au Mexique : allais-je remonter par terre vers le N. dans le Texas, cette province rebelle qui, après avoir conquis son indépendance, en a fait volontairement le sacrifice à la Confédération américaine? Un voyage de cette nature présentait de grandes difficultés, et d'ailleurs je n'estime pas un pays qui, pouvant être libre, fait si bon marché de sa nationalité; je résolus de m'embarquer pour la Louisiane et de m'arrêter dans la ville française la Nouvelle-Orléans. Un navire américain était en partance pour cette ville; j'y pris passage.

Ce n'était pas sans un peu de remords que je laissais entièrement inexplorés le rio del Norte, le Colorado du Texas, et la ville d'Austin; aussi je saisis avec empressement, pendant la traversée, l'occasion de m'instruire de plusieurs détails que voulut bien me donner un Français de la Louisiane sur la nouvelle province américaine, où il avait longtemps séjourné.

« Vous savez comme moi, me dit-il, que le Texas, compris entre le rio del Norte, le golfe du Mexique, la rivière Rouge et l'Arkansas, est à peu près aussi

vaste que la France ; c'est un de nos compatriotes de Montréal, Cavelier de la Sale, qui y a pénétré le premier vers 1685; et, comme s'il y avait quelque lien secret entre ce pays et la France, c'est là aussi que les courageux débris de l'armée de la Loire ont essayé d'établir le Champ-d'Asile. Ils ont échoué et sont presque tous morts : paix à leur souvenir ! La Confédération américaine est aujourd'hui maîtresse des ressources et des richesses de ce territoire : le Texas a été incorporé aux États-Unis par un acte solennel de la Convention réunie à Austin le 15 février 1845. Vous souvenez-vous, ajouta mon interlocuteur, de cette expédition récente qui avait pour but la conquête de Cuba? Elle a échoué, Lopez a subi la peine du garrot ; mais laissez faire, si je ne suis pas mauvais prophète, elle se renouvellera. Rapprochez ce fait de l'acquisition du Texas, puis du Nouveau-Mexique, et vous entreverrez la réalisation du vœu émis un jour à la tribune de Washington : *Le golfe du Mexique doit devenir un lac américain.*

« — Certes, interrompis-je, dominer de la Nouvelle-Écosse à la Havane et au Yucatan, s'étendre sur le grand Océan par Monterey et San-Francisco, posséder de l'Amérique septentrionale tout ce qui n'est pas glacé ou désert, voilà qui est digne de cette nation née d'hier, et à laquelle cependant on ne saurait présager un trop grand avenir. Je comprends la persévérance avec laquelle le Congrès a poursuivi l'adjonction du Texas, qui pourtant n'a pas un port, et, m'a-t-on dit, est désert dans toute la partie septentrionale.

« — Oui, désert au temps de la domination mexicaine; mais parcourez aujourd'hui les bords de l'Arkansas et de la Sabine, vous y verrez des légions de noirs demandant au sol ses riches productions, le riz, le sucre, le coton. Les Américains, qui sont philanthropes juste autant qu'il faut pour ne pas nuire à leurs intérêts, se sont bien gardés d'abolir l'esclavage dans les États du Sud. Les Mexicains sont indolents et fiers comme leurs ancêtres espagnols; les grandes nations supprimaient l'esclavage : ils ont fait largesse et ont émancipé leurs noirs. Voilà pourquoi le Texas, dans de vastes portions de son territoire, restait inculte. Il est devenu propriété américaine, et bien vite les planteurs de la Louisiane, de la Floride et même de la Caroline du Sud sont accourus traînant des troupeaux de nègres pour récolter sur cette terre vierge les productions dont elle est prodigue. Tout habitué que je sois, comme Américain et voyageur, aux richesses de la nature, j'ai rarement vu une contrée aussi agréable et d'une végétation aussi luxuriante. Un trait caractéristique qui m'a frappé, c'est qu'on n'y voit pas, comme sur les bords du Mississipi et de ses affluents, d'immenses marécages formés par les rivières; les cours d'eau, au lieu de déborder, coulent dans des berges profondes; aussi le climat n'est pas insalubre, et l'atmosphère n'est pas chargée de miasmes et d'exhalaisons malsaines. De plus, rien ne récrée mieux l'œil que les arges prairies entrecoupées de ce qu'on appelle *les îlots de bois.* Entre les rivières s'étendent de vastes espaces couverts d'un beau gazon où les fleurs se renouvellent toute l'année, et au milieu desquels s'élèvent çà et là de hautes futaies : ce sont les îlots ; ils varient dans leur étendue, et embrassent quelquefois 500 hec-

tares. Ajoutez un climat naturellement chaud, mais tempéré par les brises de la mer dont on jouit très-loin dans l'intérieur, et vous ne serez pas étonné d'apprendre que l'Amérique du Nord envoie au Texas ses phthisiques, et qu'ils y renaissent mieux que les poitrinaires d'Europe dans votre Italie; chez nous, on a coutume de dire que tout l'ouest du Texas est un jardin de santé. Cependant, car il faut être juste, ce pays a aussi ses inconvénients: l'Européen s'y trouve exposé à la fièvre jaune ou aux fièvres intermittentes; mais ces maladies sont encore assez rares, et elles épargnent souvent les étrangers.

« Si, continua mon bienveillant cicerone, je ne craignais de vous fatiguer par une sorte de sèche nomenclature, je vous dirais toutes les riches plantes et les arbres dont est couvert le Texas : ce sont le cèdre, le chêne, le pacanier, le noyer, le frêne, l'orme, le cotonnier, le gommier, et bien d'autres; le riz, l'indigo, le tabac, la canne à sucre, le maïs, qui produit souvent cent boisseaux par acre; la pomme de terre, qui en produit cent vingt; les fraises, les pêches, les figues, les oranges, les grenades, le raisin et tous vos fruits renommés. Et le ver à soie, l'insecte de la cochenille, qui pourront créer des industries et des ressources nouvelles pour nos contrées, les abeilles, les bestiaux, les chevaux errants en troupes sauvages. Leurs petites oreilles pointues, la finesse de leur robe, indiquent qu'ils proviennent des chevaux d'Espagne amenés par Cortez à l'époque de la conquête; ils sont forts, ont les jambes fines et sont dressés facilement pour la selle. J'omets les richesses minérales, l'or et l'argent des montagnes de Saint-Saba, la houille, dont la qualité est supérieure, le minerai de fer, le sel, le bitume, l'ardoise.

« — Votre Texas est un paradis, ne pus-je m'empêcher de dire. Et ses habitants?

« — Ah! ce sont des hommes primitifs, me répondit-on, mais non dans l'état d'innocence. La population est de deux sortes, les indigènes et les colons. Êtes-vous dans l'intention de visiter les peuplades américaines, ou de vous en tenir aux villes des États-Unis? »

Et comme je manifestais l'intention d'aller en Floride :

« — Eh bien! je ne vous dirai rien des Comanches: vous les retrouverez à peu près chez les Séminoles. Je ne vous détournerai pas de cette excursion, car je sais qu'un voyageur librement éloigné de son pays pour visiter les contrées lointaines ne recule pas devant les dangers, et satisfait sa curiosité même au milieu des périls. Cependant qu'il me soit permis de faire un vœu : je souhaite bien vivement que vous ne tombiez pas au milieu de quelque tribu hostile, car ces sauvages estiment plus le scalp d'un blanc que celui d'un Indien. Il en est de même des Comanches. Cette nation a été pendant plus d'un siècle la terreur des colons espagnols. Elle est très-amoindrie, et continuera à reculer vers les déserts et les montagnes du N.-O. à mesure que la population blanche s'étendra. Or il faut remarquer que les colons du Texas, qui, en 1835, n'étaient guère plus de 40,000, atteignaient le nombre de près d'un demi-million en 1840, et que depuis dix ans cette population a plus que doublé. Leurs villes San-Felipe de Austin et Houston, dont les noms

rappellent deux hommes chers aux Texiens, semblent grandir à vue d'œil; un peu de temps encore, et elles égaleront quelques-unes des principales villes de la Confédération. Les mœurs des colons sont sauvages et souvent brutales; beaucoup d'entre eux ne connaissent de loi que la force et leur volonté; ils passent leur temps à cheval, chassant le buffalos et le cerf sauvage ou surveillent leurs plantations et maltraitent leurs noirs. Dans les villes, les mœurs sont plus régulières et la civilisation plus complète; mais, entre nous, quoiqu'un bateau à vapeur remonte jusqu'à Houston le rio de los Brazos, je n'engagerais pas un voyageur habitué aux commodités et aux raffinements des grandes villes à visiter avant quelques années d'ici les capitales du Texas[1]. »

En conversant de la sorte, j'avais le double agrément de m'instruire et de tromper l'ennui de la traversée. D'ailleurs mon nouveau compagnon était d'une obligeance extrême; c'était un véritable Français, comme il s'en rencontre à la Nouvelle-Orléans et au Canada; devenus de fait Anglais ou Américains, mais n'ayant de souvenir et d'affection que pour la patrie de leurs pères, fiers du sang qu'ils portent dans leurs veines et avides de détails et de récits sur cette France que souvent ils ne connaissent que par les traditions du foyer.

Sept jours après notre départ, le paquebot, qui était fin voilier et commandé par un marin habile, Américain froid et impassible, toujours occupé de ses affaires, fut en vue de la côte; bientôt nous entrâmes dans les eaux du père des fleuves, le Meschacebé dont les flots jaunâtres tranchent sur ceux plus transparents du golfe. On était alors en avril; le 15, à la pointe du jour, nous distinguâmes à l'horizon deux petites embarcations qui faisaient force de voiles vers nous, et qui semblaient s'abîmer dans la mer. C'étaient de hardis pilotes américains, toujours à l'affût des bâtiments qui arrivent et luttant de vitesse, au risque de se perdre, pour nous atteindre. Aussitôt que l'un d'eux eut touché le navire, il se cramponna aux cordages, s'élança sur le bord, et prit le commandement des manœuvres, dont notre capitaine se démit immédiatement. Nous arrivâmes au phare; là était un bateau à vapeur nommé *le Crampuse*, qui fit allumer ses feux, bouillir ses chaudières et vint avec vitesse jeter un câble à notre bâtiment pour le remorquer jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Dans ce premier trajet entre les rives du Mississipi, je pus admirer les bois gigantesques qui le bordent; c'est un beau spectacle avec la masse d'eau que ces forêts encadrent : puis, çà et là, au milieu des grands arbres, on distingue une vaste éclaircie, des habitations et des champs, où est cultivée la canne à sucre. Nous débarquâmes près du quai, en face du marché : ce ne fut pas sans un certain plaisir que je me vis exempt des ennuyeuses formalités de douanes; quant aux passe-ports, on ne les exige pas aux États-Unis. A peine étions-nous descendus qu'un cocher de place nous interpella en français : *Où*, demanda-t-il, *faut-il conduire ces messieurs?* A ces mots, je levai vivement

1. Ces renseignements sur le Texas sont en partie empruntés à la notice de M. Ashbel Smith dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, mai 1844, et à un article de M. Cucheval Clarigny, *Revue des Deux-Mondes*, juillet 1844.

la tête : des noms biens connus frappèrent mes yeux, rue de Chartres, de Toulouse, Royale; vraiment j'allais me croire à Paris, si par malheur un coup d'œil n'eût détruit l'illusion : mon cocher était un nègre. Je laissai à mon compagnon, qui connaissait la ville, le soin de me conduire, et nous descendîmes à l'hôtel *Planters and Merchants, Canal street*, à ce qu'il paraît le meilleur.

La Nouvelle-Orléans est la ville des États-Unis qui rappelle le mieux une ville d'Europe; les rues sont coupées à angles droits et, comme je viens de le dire, conservent encore leurs noms français. — En ce moment un mouvement général et rapide était imprimé aux affaires industrielles; une ville tout entière venait d'être fondée dans le quartier de l'Estrapade, les terrains prenaient une grande valeur, et on citait des fortunes considérables réalisées en peu de jours par les anciens propriétaires. Le commerce était prodigieux et ne cessait de s'étendre. Au surplus nous arrivions au moment de la grande activité : c'est pendant les mois de février, de mars et d'avril que se règlent les affaires; des masses de marchandises venant de l'intérieur sont débarquées sur les quais; les bateaux à vapeur sillonnent en foule le Mississipi, et l'affluence des individus qui y montent ou en descendent témoigne en faveur de cette infatigable activité, type du caractère américain : déjà dans cette ville encore française, on se sent au milieu d'un peuple spéculateur qui ne perd pas son temps.

Je pus faire ces remarques le jour même de mon arrivée; mais ce fut seulement le lendemain que je me mis en campagne pour visiter les monuments, et faire connaissance avec les mœurs et les distractions des habitants. Je n'ai rien à dire du palais d'État, de celui du gouverneur, de l'arsenal et du palais de justice; ils se distinguent des demeures privées par de plus grandes proportions, mais sont peu remarquables. J'errais lentement à travers les rues, regardant les visages, m'arrêtant aux magasins, me laissant aller au charme de lire de temps en temps sur les boutiques un nom qui me semblait français et d'examiner des enseignes qui parfois me rappelaient l'esprit parisien, quand je me trouvai en face d'un grand bâtiment autour duquel se faisait plus de tumulte et d'agitation que partout ailleurs. C'est, me dit-on, la Bourse; j'y entre : des cris incohérents, un vacarme à ne rien entendre, et des marchandises de toute sorte. Puis, voilà que dans un coin je vois une négresse avec deux jeunes garçons, on les vendait aux enchères; la mère avait les mains appuyées sur la tête de ses fils, tous les trois pleuraient dans la crainte d'être achetés séparément : c'était un spectacle à fendre le cœur; l'encanteur, élevé sur une estrade, faisait d'ignobles lazzis et vantait sa marchandise; j'étais indigné, j'aurais, je crois, acheté les malheureux pour leur rendre la liberté, si la somme n'eût été si forte; ils furent adjugés à 1750 piastres. Dès ce jour je conçus une triste idée des propriétaires d'esclaves, qui traitent des hommes comme des chevaux ou des chiens; et je ne tardai pas à me convaincre qu'aux États-Unis, dans ce pays de la philanthropie, l'intérêt est plus que partout ailleurs le mobile de toutes les actions.

Je commençai aussi dès ce séjour à la Nouvelle-Orléans à remarquer les distinc-

tions tranchées établies par la différence des races entre les individus, même lorsqu'ils sont également libres. Ce fut surtout au théâtre Français, où l'on donnait *la Muette de Portici*, que j'eus une preuve manifeste de l'exclusion des couleurs entre elles : au premier rang des loges la race blanche, au second les mulâtres ; le troisième était abandonné aux nègres. Jamais il n'y a mélange, et j'ai pu me convaincre que jamais mulâtresse ne va aux premières et qu'elle empêcherait une femme noire de venir aux secondes. En ma qualité d'étranger et d'homme au-dessus des préjugés, je voulus tenter l'épreuve de m'asseoir au second rang ; mais on m'en détourna parce que les mulâtres ne tolèrent pas non plus les blancs. Cependant ils sont hommes de bonne compagnie et souvent de riches négociants. Leurs femmes sont mises comme celles des premières et pour la plupart elles sont aussi blanches ; mais leur sang a été mêlé, et c'est une tache infamante pour de longues générations [1].

C'est là un odieux préjugé que rien n'excuse ; cependant il est juste de convenir qu'à la Nouvelle-Orléans les dames de la race blanche semblent avoir quelques droits aux hommages exclusifs des hommes. On voit rarement une ville de cette étendue où elles soient aussi jolies et surtout aussi gracieuses ; un peu de coquetterie et une charmante modestie font en elles un délicieux mélange ; on dit aussi qu'elles ont toutes les qualités d'épouses et de mères. Pour moi, étranger de passage, je retrouvais dans leurs salons toute la grâce, toute l'affabilité de nos jeunes Parisiennes. Et, sans aucun doute, c'est à leur origine qu'elles doivent ces qualités si précieuses au milieu d'une société anglaise par les mœurs, froide et compassée.

La fondation de la Nouvelle-Orléans date des commencements du XVIIIe siècle et se rattache à la création financière de l'Écossais Law. Trente ans environ après que l'infatigable La Sale eut exploré les rives du Mississipi et fondé dans cette région les premiers établissements français, le frère du navigateur Herville qui s'était également distingué par ses excursions et ses tentatives de colonisation en Louisiane, l'officier Bienville traça les plans d'une ville destinée à remplacer les fondations infructueuses de la baie de Biloxi et du fort Dauphin. C'était en année 1717 ; la ville fut appelée, par déférence pour le régent, Nouvelle-Orléans, et reçut ses premiers habitants l'année suivante. A ce moment, Law, en grande faveur à la cour de France, créait la Société d'Occident ou du Mississipi. Le crédit et la perspective des richesses de la Louisiane étaient les premiers mobiles mis en usage pour étendre les opérations de la banque. C'était à qui obtiendrait ces actions hypothéquées sur les terres de la Louisiane ; les spéculateurs acquéraient dans cette contrée des possessions immenses ; une espérance illimitée encourageait leurs entreprises : le Mississipi réaliserait les fables de l'Eldorado, car on centuplerait en Amérique la fortune abandonnée en Europe ; aussi était-ce une frénésie universelle, l'or se changeait en papier, le papier en territoire. Pour

1. M. Cochelet, *Souvenirs d'un voyage de Mexico à New-York*, Bulletin de la Société de Géographie, avril 1845.

beaucoup ce ne fut qu'un rêve et ils eurent un triste réveil. Toutefois un immense essor avait été imprimé à la colonisation de la Louisiane; grand nombre des concessionnaires s'y étaient rendus, le sol était défriché, et la ville nouvelle, heureusement située pour le commerce et la navigation, recevait un rapide accroissement. Les guerres européennes ralentirent ces progrès, puis une grande injustice commise envers les indigènes par le commandant d'un fort français menaça un instant la colonie.

Parmi les peuplades au milieu desquelles les Français s'étaient transportés, les Natchez étaient les plus policés et les plus puissants; une tradition qu'ils nommaient *l'ancienne parole* leur apprenait que leurs ancêtres, établis vers le couchant, s'étaient alliés aux hommes blancs, aux guerriers du feu, quand ceux-ci vinrent sur leurs demeures flottantes pour envahir les régions d'Anahuac. Puis, ajoutait l'ancienne parole, quand le Cacique eut succombé, les Natchez furent attaqués à leur tour et ne purent sauver leur indépendance qu'en s'expatriant et en fuyant loin des vainqueurs. Ce fut ainsi que de proche en proche ils gagnèrent les contrées qu'arrose le Mississipi; là, environnés de nations sauvages, ils ne tardèrent pas à dégénérer; cependant on retrouvait encore dans quelques-uns de leurs usages domestiques, de leurs principes religieux et de leurs procédés d'industrie, des traces d'une civilisation qui avait été autrefois plus avancée. Leurs villages étaient mieux bâtis, leurs champs mieux cultivés; leur société civile était moins imparfaite que celle des autres Indiens; ils croyaient au Grand-Esprit et à des génies intermédiaires, et leur année, qui commençait à l'équinoxe du printemps, était divisée en mois auxquels ils avaient donné des noms d'animaux et de plantes utiles. Le temps avait réduit leur nombre, mais ils conservaient leur fierté sauvage et l'esprit d'indépendance.

M. de Chepar, commandant du fort Rosalie, après avoir cherché dans les campagnes voisines le lieu où il pourrait former un grand établissement agricole, jeta les yeux sur le village de la Pomme occupé par une tribu de Natchez : il en fit venir le chef, et lui déclara que les habitants devaient évacuer ce village parce que lui-même l'avait choisi pour y fixer sa résidence. Le chef indien chercha vainement à le toucher en lui rappelant l'accueil fait par les Natchez à sa nation : « Quand vous êtes venus nous demander de la terre, nous vous en avons accordé; « nous en avions assez pour vous et pour nous. Le même soleil nous éclairait; la « même terre pouvait nous nourrir, recevoir nos tombeaux et passer à nos « enfants. Pourquoi nous ravir les forêts et les prairies que nous partageons avec « vous, les cabanes où nous vous avons reçus, la natte où nous avons fumé « ensemble le calumet de paix? »

Mais le chef indien ne put fléchir cet insensé; il obint pour toute grâce que le départ serait différé jusqu'après la moisson : il lui fallut même acheter ce délai par un tribut de grains. Alors les Natchez méditèrent une sanglante vengeance; ils résolurent d'exterminer les Français. Leur Grand-Soleil invita les autres tribus à se joindre à la sienne contre les oppresseurs; les anciens se réunirent en con-

seil et firent alliance contre l'ennemi commun. Le complot fut en partie révélé par quelques jeunes Indiennes; mais le commandant dédaigna l'avis qui lui avait été donné et il fut victime de sa confiance.

Au jour fixé, 28 novembre 1729, les Natchez affluèrent à la résidence du commandant, sous prétexte de lui remettre leur redevance en grains; en même temps d'autres se répandirent dans les habitations isolées autour de la forteresse. Un coup de fusil est le signal du massacre : le commandant est égorgé, les soldats surpris avant d'avoir pu se réunir cherchent inutilement à faire usage de leurs armes. La colonie française du pays des Natchez périt presque tout entière; quelques enfants et quelques femmes furent seuls épargnés. Après le massacre vint le pillage. Le fort fut détruit, les armes et les provisions devinrent la proie des sauvages. Une conspiration formée par quelques noirs fut en même temps découverte à la Nouvelle-Orléans; les auteurs en furent arrêtés, et avouèrent que leur plan se reliait au complot si cruellement exécuté par les Natchez.

A la nouvelle d'un si tragique événement, la Louisiane se couvrit de deuil; Périer, qui en était gouverneur, résolut de venger le sang répandu; mais ses forces étaient insuffisantes. Il eut recours à l'alliance des Choctaws, ennemis de la tribu des Natchez. Leurs guerriers se joignirent à un corps de deux cents Français commandés par le major de Loubois, et investirent une forteresse élevée par leurs ennemis à peu de distance du fort Rosalie. Les Indiens se défendirent pendant un mois avec opiniâtreté; puis, presque forcés dans leurs retranchements, ils menacèrent de brûler les prisonniers qu'ils avaient faits dans leur premier soulèvement, si les Français ne se retiraient vers le fleuve. Loubois consentit à cette condition, et les femmes, les enfants et les noirs qui avaient échappé au massacre lui furent remis. Il voulut, le lendemain, renouveler l'attaque de la place; mais les Natchez l'avaient évacuée pendant la nuit et il ne trouva que des habitations désertes. Il détruisit les retranchements indiens, fit relever dans le voisinage le fort Rosalie, où il laissa une garnison, et ramena à la Nouvelle-Orléans les femmes et les enfants qu'il avait délivrés.

Mais la guerre n'était pas terminée : les Natchez, devenus d'irréconciliables ennemis, étaient pleins de haine et du désir de se venger; ils surprirent et tuèrent dans les forêts une partie des soldats et des ouvriers qui allaient y chercher des matériaux pour la reconstruction du fort; ils attaquèrent les voyageurs, ils pillèrent les habitations isolées, et n'espérant plus se maintenir sur leur territoire lorsqu'ils apprirent que de nouveaux préparatifs se faisaient contre eux, ils se retirèrent sur la rive occidentale du Mississipi, vers les hauteurs qui séparent les bassins de la rivière Rouge et de l'Arkansas. Le gouverneur les poursuivit dans cette retraite. Un jeune Indien, que les Français surprirent à la pêche, leur indiqua, en voulant leur échapper, le sentier qui conduisait au principal établissement de sa tribu, et le nouveau poste qu'ils avaient fortifié fut investi. Les Natchez se défendirent cette fois encore courageusement; ils firent,

avec audace et succès, plusieurs sorties; mais l'explosion d'une bombe, qui tomba au milieu des femmes et des enfants, fit tant de ravage, qu'ils demandèrent une suspension d'armes et proposèrent de capituler. Leur dessein était de prolonger jusqu'au soir les négociations et de mettre à profit les ténèbres pour s'échapper ; mais leurs ennemis surveillaient les approches de la place : ceux qui en sortaient y furent rejetés. Un petit nombre s'enfuit, les autres se rendirent à discrétion et furent emmenés comme esclaves à la Nouvelle-Orléans; les femmes furent dispersées dans les habitations de la colonie, et l'on transféra les hommes à Saint-Domingue. Ainsi s'éteignit une nation d'abord amie, mais qu'une odieuse injustice avait soulevée : l'orgueilleuse brutalité d'un homme avait amené cette série de crimes et de calamités.

Le grand chef des Natchez était au nombre des prisonniers; ceux qui restaient de sa tribu étaient trop faibles pour continuer à combattre; ils se retirèrent chez les Chikasaws et leur demandèrent de les adopter : « La terre de nos pères est « envahie; l'incendie a dévoré nos forêts, nos habitations et nos récoltes; nous « n'avons plus que des armes, accordez-nous un asile, nous partagerons vos « fatigues et nous combattrons vos ennemis. »[1]

Cette longue lutte avait considérablement affaibli la colonie française; elle eût succombé si le gouverneur Périer n'eût, à force d'adresse et de prudence, évité de nouvelles inimitiés. Les Natchez étaient exterminés; il rechercha l'alliance des autres tribus sauvages, ménagea la fierté de leurs chefs, et réussit même à faire la paix avec ceux qui avaient secouru ses ennemis. On rapporte que les anciens des Padoucas et des Kansez réunis autour de lui jurèrent d'oublier leur querelle. « Depuis longtemps, dit leur chef, le soleil est rouge et couvert de « nuages, les eaux sont troubles et sanglantes, la terre est dévastée et les « champs qui nous séparent sont hérissés d'épines. Enfin le jour devient plus « brillant, l'eau plus claire et plus pure, la terre reprend ses fleurs, et la paix « aplanit les chemins. Suivons la volonté de l'Esprit, et que le tomahawk jeté « dans le fleuve, roule avec ses eaux jusqu'à la grande rivière qui doit l'ensevelir « sans retour. »

Pendant le cours du XVIIIe siècle, la Louisiane fut de loin associée aux vicissitudes de sa métropole. Enfin, après la désastreuse guerre de sept ans, la France, déjà privée de la Nouvelle-Écosse, du Canada, du cap Breton, du fleuve Saint-Laurent, sacrifia sa dernière colonie, et pour compenser les pertes de son alliée l'Espagne dans les Florides, elle lui abandonna la Louisiane (10 février 1763). L'opinion publique ne ratifia pas cette cession, et ce fut avec une affliction profonde que les habitants de la Nouvelle-Orléans cessèrent d'être Français.

Le gouvernement de Louis XV commettait une grande faute en abandonnant le Mississipi et la seule colonie que ne lui eût pas enlevée la guerre. De plus, il

1. *Histoire de la Nouvelle France*, par le père Charlevoix. Nous avons cru inutile de rappeler les mœurs et les usages religieux des Natchez, que chacun a pu lire dans le poëme de M. de Chateaubriand.

privait les colons expulsés du Canada et de la Nouvelle-Écosse de leur retraite naturelle. Cependant la Nouvelle-Orléans ne cessa pas de s'intéresser à son ancienne métropole et ses habitants accueillirent avec enthousiasme l'idée de redevenir Français, lorsqu'en 1800 le premier consul obtint la rétrocession de la Louisiane. Les plans de Napoléon pour relever notre puissance coloniale n'eurent pas de succès : on sait comment échoua l'expédition de Saint-Domingue. La Louisiane isolée devenait une possession difficile à défendre contre les entreprises des Anglais; Bonaparte prêta l'oreille aux propositions de l'Union Américaine, et, dans le désir de développer sa puissance territoriale et d'opposer un contre-poids aux forces maritimes de l'Angleterre, il céda la Louisiane, moyennant une somme de quatre-vingts millions (30 avril 1808).

Aujourd'hui, bien que d'autres générations et d'autres intérêts se soient succédé, et que, dans cet espace d'un demi-siècle, la Nouvelle-Orléans ait dû à sa dernière condition des éléments de prospérité, elle est encore française par le cœur, et cette ville ne serait pas un séjour désagréable pour un Parisien, sans la fièvre jaune, qui, pendant la saison chaude, n'épargne guère les étrangers. Cependant il est juste de dire que ce fléau diminue depuis qu'on a entrepris le desséchement des marais du Mississipi, et qu'il a beaucoup perdu de la malignité qui, dans les épidémies de 1816 et de 1829, faisait jusqu'à quatre-vingts victimes par jour.

CHAPITRE XLII

ÉTATS-UNIS. — LE MISSISSIPI. — L'OHIO. — SAINT-LOUIS. — LE MISSOURI.

De la Nouvelle-Orléans, on peut remonter par le Mississipi et l'Ohio jusque vers New-York. Je voulais bien faire une excursion sur le grand fleuve, je me serais même engagé volontiers dans une vaste reconnaissance des régions intérieures par le Missouri, mais ce n'était pas le moment; j'avais résolu de visiter la Floride et de me rendre par terre, s'il était possible, le long des monts Alleghanys, jusqu'à Washington, d'où je gagnerais facilement les autres grandes villes de la Confédération. C'était, à vrai dire, un rude chemin, et pour l'accomplissement duquel il faudrait courir beaucoup et s'exposer à de grandes fatigues, mais j'y étais résolu. Je voulais parcourir la Floride; si on me demande pourquoi, je ne saurai trop que répondre. C'était d'abord parce que je voulais observer de près ses grandes tribus indiennes; peut-être ensuite était-ce parce qu'elle porte un gracieux nom, qui n'avait cessé de me plaire depuis le jour où, enfant, je l'avais entendu pour la première fois. Je ne pouvais cependant négliger l'occasion, me trouvant à la Nouvelle-Orléans, de parcourir les rives du Mississipi et de remonter jusqu'à l'Ohio, quitte à redescendre. Ce trajet que tant d'autres faisaient pour leurs affaires et en ne se souciant guère de l'intérêt qu'offrent les rives pitto-

resques et les sites grandioses, je l'accomplis pour mon plaisir. Dans le nombre on peut dire immense de bateaux à vapeur qui sillonnent le grand fleuve et ses affluents, il en est dont la rapidité est partout ailleurs sans rivale. Ceux de l'Ohio, destinés pour Louisville, sont renommés entre tous pour ce mérite si apprécié des Américains. Il n'est pas rare que la chaudière éclate ou que le navire se heurte contre l'un des troncs d'arbres gigantesques qui embarrassent le lit du fleuve; alors la catastrophe peut être complète, si elle a lieu de nuit ou par un grand orage : le vieux fleuve engloutit des victimes, mais c'est là un exemple sans profit, et le lendemain un autre bâtiment passe à toute vapeur sur le tombeau de la veille.

« Il faut voir, me disait un jour un Américain enthousiaste de cette célérité qu'il n'avait retrouvée nulle part, il faut voir un bon capitaine : il n'a pas de repos qu'il n'ait dépassé ceux mêmes qui sont partis huit heures avant lui. A bord, sur les vingt-quatre heures, il n'en dort pas quatre; il a l'œil à tout, utilise tous les bras, et, par son infatigable activité, déjoue tous les calculs de la concurrence. »

Pour moi, que rien ne pressait, j'appréciais peu ce mérite; je ne m'embarquai pas sur un bâtiment de l'Ohio; je préférais courir moins de risques et jouir plus commodément de mon voyage : je pris passage sur *le Neptune*, gros bâtiment qui, quoique bon marcheur, le cédait, sous ce rapport, à beaucoup d'autres; j'avais un peu modifié mon plan d'excursion : le navire allait à Saint-Louis, dans l'État de Missouri. Il y avait une distance de cinq cents lieues; c'était dix jours pour remonter et cinq pour descendre.

Le 25 au matin, un coup de canon annonça notre départ; des quais, couverts de spectateurs, on nous envoya trois hourras! La cheminée lançait vers le ciel ses épaisses bouffées de vapeur, le bateau se mit en mouvement, et nous commençâmes à remonter le vieux père des fleuves.

Le Mississipi prend sa source dans les lacs de la *Biche*, de la *Tortue* et des *Cèdres*. Son aspect, au-dessus de l'embouchure du Missouri, est si différent de ce qu'il est au-dessous, qu'on ne doute plus maintenant que le dernier ne soit le cours principal, et le premier le tributaire. Au-dessus de l'embouchure du Missouri, le Mississipi est rarement obstrué de bancs de sable, ses eaux sont claires et limpides et le courant modéré. Au-dessous, au contraire, il est encombré d'îles et de bancs immenses, l'eau devient bourbeuse et le courant impétueux; il prend tous les caractères qui distinguent le Missouri. Le Mississipi a un ou deux kilomètres de largeur quand ses eaux sont basses; peu de chutes ou de rapides l'interrompent dans toute la longueur de son cours. Ses sources sont élevées à treize cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Son courant est généralement de quatre à six kilomètres à l'heure, et varie selon la hauteur de ses eaux : il est quelquefois de près du double. Dans les mois de mai et de juin, il sort presque régulièrement de son lit et couvre la plaine. La plus grande surface inondée commence dans l'État de Missouri, au confluent de la rivière Kaskaskia, et s'étend au nord jusqu'à l'embouchure du Missouri. Il y a peu de sol plus fertile que tout

ce terrain noyé, mais il est très-insalubre; les terres qui bordent le fleuve sont plus élevées que celles des seconds plans, et les eaux en se retirant laissent des étangs et des lagunes qui exhalent, en été, des miasmes pernicieux.

La rive droite du Mississipi, jusqu'à vingt-cinq lieues de la Nouvelle-Orléans, est bordée de jolies habitations où les Louisianais qui ne remontent pas au nord, vers les eaux de Saratoga, à la chute du Niagara ou au Canada, vont passer l'été. Notre première halte fut à la petite ville de *Bâton-Rouge*, fondée jadis par les Français, comme la plupart des établissements de la rive occidentale. En ce lieu, le terrain, ordinairement si plat et si bas du Mississipi, s'exhausse de trente à quarante pieds, et on cesse de jouir d'une perspective assez singulière que j'avais admirée au sortir de la Nouvelle-Orléans. Dans cette ville, le fleuve plus élevé que les terres n'est retenu que par des digues, et il en résulte qu'à une certaine distance, les maisons et les arbres du rivage paraissent à moitié plongés dans l'eau. Nous laissâmes sur notre gauche l'immense rivière Rouge, qui se jette dans le Mississipi, et nous arrivâmes à Natchez, jolie ville de cinq à six mille habitants, qui s'élève sur une hauteur. Natchez est agréablement située; il s'y trouve de riches propriétaires et d'importantes maisons de commerce pour la vente des cotons; cependant on nous dissuada d'y descendre, parce que beaucoup de vagabonds de l'État de Mississipi s'y rassemblent et que nous aurions pu y être dévalisés. En cet endroit, le fleuve a dix-huit cent soixante-dix pieds de large, et sa profondeur, au-dessous du confluent de *la Fourche*, est de cent cinquante-trois pieds; la différence entre les eaux les plus basses et les plus hautes est de vingt-trois pieds, le fleuve a donc toujours une profondeur de cent trente.

Le caractère particulier du Mississipi tient à la majesté de son cours et aux forêts épaisses qui baignent leur pied dans ses eaux. Tantôt ce sont des arbres de haute futaie, chargés de lierre, de lianes et de vigne sauvage; tantôt de hautes charmilles d'acacias. Les peupliers de la Caroline, les magnolias et les platanes y sont des arbres géants et semblent là depuis la Création; mais, tôt ou tard, le fleuve en aura raison. Nous nous arrêtions ordinairement une fois par jour pour renouveler notre provision de bois; car on en trouve de tout préparé et disposé en chantier de distance en distance, sur la longueur du fleuve jusqu'aux chutes de Saint-Antoine. L'embarquement du bois est un singulier spectacle et qui mérite d'être décrit. Les marchands se tiennent sur le rivage, à proximité du bateau; en passant, les capitaines disent leurs prix, qui sont aussitôt acceptés ou refusés; c'est ordinairement deux ou trois piastres la corde. Quand les parties sont d'accord, le bateau à vapeur s'arrête. Le capitaine donne un coup de sifflet, et aussitôt les passagers d'en bas se précipitent à terre pour transporter le bois sur leurs épaules et le jeter dans le bateau. Ces passagers sont, pour la plupart, les patrons et les mariniers des lourdes barques qui descendent le Missouri, l'Ohio ou le Mississipi, chargées des produits du nord de l'Amérique; on brise leurs bateaux à la Nouvelle-Orléans, parce qu'ils ne pourraient pas remonter le courant rapide du fleuve; les mariniers retournent chez eux par les bateaux à va-

peur, moyennant une faible rétribution, mais sous la condition de faire toutes les corvées de la traversée. Il faut voir comme le capitaine gourmande les retardataires et les stimule de la voix et du geste, lorsqu'ils ne s'empressent pas de faire leur service. Aussi les vingt à trente cordes de bois que l'on embarque chaque jour, sont-elles mises à bord avec une extrême promptitude.

Le cours du Mississipi est souvent entravé et rendu difficile par les *snags* et les *sawyers*, arbres déracinés par l'action des eaux et entraînés dans le fleuve, où ils s'enfoncent au milieu de la vase, ne laissant voir que leur tête menaçante et inclinée vers le courant. Ce sont quelquefois des troncs de cinq à six pieds de diamètre; un bâtiment lancé avec force, qui vient heurter contre ces masses, se brise et coule bas. C'est un accident qui n'est pas rare, quand on remonte le Mississipi; car, pour éviter la violence du courant, on est obligé de naviguer le plus près possible des bords, et c'est là que se trouvent les snags. Les sawyers (*scieurs*), cédant à la pression du courant, paraissent et disparaissent avec un mouvement de va-et-vient semblable à celui d'une scie de moulin, ce qui leur a fait donner leur nom.

On rencontre aussi des îles de bois formées par de grandes masses d'arbres, dangereuses surtout pour les barges qui descendent au large, en se laissant entraîner à la rapidité du courant.

Je m'attendais, en remontant le Mississipi, à un spectacle à la fois sauvage et gracieux; j'avais présentes à l'esprit « les îles flottantes de Pistia et de nénuphars, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons, les serpents verts, les hérons bleus, les flamants roses, les jeunes crocodiles s'embarquant passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et je voyais la colonie déployant ses ailes d'or aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve. »

Mais hélas! j'ai été moins heureux et moins poëte que l'auteur d'*Atala;* je n'ai pas vu non plus d'ours enivrés de raisins chancelant sur les branches des ormeaux; les caribous ne s'y baignent pas, car ils ne dépassent pas les régions du bas Canada, et jamais jeune ni vieux crocodile ne s'aventurent dans le fleuve par-delà les Natchez.

Seulement nous rencontrions de temps en temps de grandes barges remplies de bestiaux; elles venaient du Kentucky, de l'Ohio ou des autres grandes rivières, et elles arrivent en foule à la Nouvelle-Orléans vers le commencement de mai. Parfois dans le lointain nous apercevions la vapeur d'un stamboat naviguant dans la solitude; c'est comme en pleine mer : on se regarde de loin, on voit s'agiter la cloche, salut d'usage; on tâche de lire le nom du bâtiment, et bientôt tout a disparu.

Nous nous arrêtâmes à *Memphis*, à la *Petite-Prairie* et à *New-Madrid*, où nous fîmes du bois pour la dernière fois avant d'atteindre le confluent de l'Ohio. Ce petit hameau avait été témoin, il n'y avait pas longtemps, de l'explosion du bateau à vapeur *le Caledonia.* Cet accident avait coûté la vie à un grand nombre de personnes. Une croix portant une inscription s'élevait en face, sur une hauteur, et indiquait

l'endroit où l'on avait enterré les morts. Le stamboat était encore là avec ses tuyaux fendus, ses chaudières renversées, ses poutres brisées et ses fenêtres en éclats. C'était un triste spectacle. De tels malheurs étaient très-fréquents, et à l'époque de mon voyage, il ne se passait pas de semaine, qu'un stamboat ne crevât son *boiler*, ne s'engageât dans les *snags*, ou ne prît feu.

Par bonheur, aucune émotion de ce genre n'interrompit l'uniformité de notre voyage. J'avouerai qu'au bout de quelques jours les bords du Mississipi commençaient à me sembler bien monotones : à bord, je n'avais aucune distraction ; notre société se composait de commerçants de Saint-Louis, d'émigrants et d'une troupe de comédiens qui, par leur aspect et leurs propos, ne donnaient pas le désir de lier connaissance avec eux. Le seul incident remarquable fut la mésaventure de notre maître d'hôtel, mulâtre qui eut la maladresse de se laisser choir dans le fleuve. Fort heureusement j'étais dans la galerie extérieure du bateau à prendre le frais, et j'aperçus sa grosse tête crépue qui s'élevait au-dessus des vagues. Le pauvre diable tirait silencieusement une vigoureuse coupe vers le rivage, dont nous n'étions éloignés que d'une cinquantaine de pieds; le capitaine fut averti, la machine arrêtée, et, en quelques minutes, un canot le ramena à bord, en dépit de la croyance populaire dans le pays : que quiconque tombe dans le Mississipi est un homme perdu. Sans nous, le malheureux mulâtre serait resté abandonné dans ces forêts et il y aurait péri, car il ne serait jamais parvenu à faire entendre ses cris aux stamboats qui nous auraient suivis.

Le lendemain de cet accident, nous arrivâmes au confluent du Mississipi et de l'Ohio, entre les trois États du Missouri, de l'Illinois et de Kentucky. La différence des eaux des deux rivières est bien marquée : la première est jaune et fangeuse; l'Ohio, au contraire, mérite le nom que lui donnèrent autrefois les Français (*Belle-Rivière*), il est bleu et limpide, repousse pendant longtemps la boue de son voisin, et garde la rive gauche en descendant jusqu'à une distance considérable. Nous le laissâmes à notre droite, et nous continuâmes de remonter le Mississipi. En cet endroit, des rochers escarpés rendent les bords du fleuve très-pittoresques; ils sont dominés par les débris de plusieurs établissements élevés par les Français, dans le XVIII[e] siècle. Aujourd'hui, les moins délaissés de ces villages sont le Cap-Girardeau et Sainte-Geneviève. Ce dernier, fondé en 1760, est le principal entrepôt des mines de plomb qu'on exploite dans les environs. Les Français de Saint-Louis l'appellent *Misère.*

Un grand nombre d'Indiens se trouvaient sur le rivage, quand nous arrivâmes à Sainte-Geneviève. Ils avaient les joues peintes en vermillon, des anneaux pendant aux narines et aux oreilles, une couverture pour vêtement autour du corps et des châles pour coiffures. Presque tous étaient armés de fusils et parlaient un peu le français. Ils nous conduisirent chez un vieillard né en France, dont la maison est le rendez-vous de tous les Indiens. Un compatriote, encore plus vieux que lui, vint lui faire visite pendant que nous y étions et se montra ravi de nous voir; il nous raconta en détail sa vie de marin, ses combats contre les Maroquins

et sa captivité chez les Barbaresques. Les Indiens, de leur côté, nous parlaient de chasses à l'ours, à la panthère et aux bisons, et nous promettaient de nous faire tuer à notre aise de ces derniers, si nous voulions les suivre à cent cinquante lieues dans l'intérieur.

Nous nous rembarquâmes avec deux de leurs chefs, un Delaware et deux Chipewas, qui se rendaient à Saint-Louis pour y recevoir le prix des terres qu'ils venaient de vendre aux États-Unis. Nous eûmes aussi comme nouveau passager, un vieux commerçant de pelleteries français, dont j'écoutai avec beaucoup d'intérêt les récits de voyage à la rivière Columbia en Californie, et en d'autres pays où l'avait conduit son industrie. Aujourd'hui ces voyages présentent beaucoup moins de difficultés qu'autrefois ; car on va jusqu'aux *Montagnes Rocheuses* en wagon ou char-à-bancs à quatre chevaux, en remontant le long du Missouri. Il est vrai que c'est un voyage assez long; on vit du gibier qu'on tue; le bison forme la principale nourriture du voyageur : la bosse de cet animal est un mets exquis dont on ne se lasse jamais. Les compagnies qui vont chasser les castors en Californie partent également dans de grands wagons, du fort Osage, sur le Missouri. On s'arrête à trois ou quatre heures de l'après-midi, et pendant qu'une partie des voyageurs prépare le gibier tué la veille, ou répare les voitures et les harnachements, l'autre se répand dans les prairies, à la chasse des bisons, des cerfs, daims, chevreuils, chèvres sauvages, perdrix ou gelinottes. Les chevaux paissent paisiblement aux environs du camp, et le lendemain on les siffle pour le départ : ils sont fort dociles à ce signal.

Enfin, nous arrivâmes à Saint-Louis. C'est une jolie ville de 10 à 15,000 âmes, fondée en 1664 par les Français ; elle s'élève sur une légère éminence qui la met à l'abri des inondations du fleuve. La plupart des maisons sont bâties en briques, quelques-unes sont en bois; celles des Français n'ont généralement qu'un étage et sont entourées d'une galerie couverte. On y traverse le Mississipi dans un bac traîné par des chevaux, et, de l'autre côté, la vue de Saint-Louis est charmante ; ses maisons blanches et rougeâtres se prolongent pendant deux milles le long du fleuve, et dans toute cette étendue, le rivage est garni de bâtiments à vapeur et de bateaux de toute sorte. Saint-Louis est une ville très-commerçante, et dont la population s'accroît chaque jour. Elle sert d'entrepôt général pour toutes les pelleteries de l'Amérique du Nord. De là, on leur fait remonter le Mississipi jusqu'à la *Prairie-du-Chien*, puis la rivière *Wisconsid;* elles parviennent au lac Michigan par la rivière du *Renard*; enfin des stamboats les emportent à Buffalo et à New-York par le canal Érié.

La plupart des voyages, aux États-Unis, se font par eau, sur des bateaux à vapeur, et dans aucun pays on ne franchit les distances avec plus de vitesse. De Saint-Louis, au petit village de la Prairie-du-Chien, on ne met que trois jours. Le fort de Crawford, où se tient un détachement de troupes régulières, fut, à plusieurs reprises, le théâtre d'engagements assez sérieux entre les troupes des États-Unis et des tribus indiennes, commandées par le fameux *Faucon-Noir*, qui

ne céda qu'après une longue résistance. En cet endroit, le fleuve encore très large, perd beaucoup de sa rapidité, et ses eaux sont moins limoneuses. Nous traversions un pays varié de bois, de vastes prairies, de savanes et de montagnes. A moitié chemin de Saint-Louis à la *Prairie-du-Chien*, on rencontre le village de Galena, principal entrepôt des mines de plomb des environs; ces mines sont très-considérables et extrêmement riches.

En continuant à naviguer sur le fleuve au-dessus de Saint-Louis, je modifiais mon itinéraire qui devait se borner d'abord à remonter et à descendre le Missis-sipi; je voulais échapper à l'ennui immédiat du retour, et profiter de mon excursion pour visiter les États de Missouri et d'Illinois, puis redescendre par l'Ohio. Un de mes grands désirs en arrivant à Saint-Louis était de faire la chasse aux bisons. On m'avait assuré que j'en trouverais près de cette ville; mais, comme il arrive souvent en pareil cas, je n'en vis pas trace. Il y avait déjà cinquante ans que ces animaux avaient quitté les environs, et il faut aujourd'hui, pour en rencontrer, s'enfoncer à plus de deux cents lieues dans l'Ouest le long du Missouri; ils s'éloignent à mesure que la civilisation avance vers eux. On m'a dit que dans les immenses prairies qu'ils parcourent on les trouve par milliers et réunis en troupeaux. Les sauvages les chassent à cheval, armés d'arcs et de flèches; ils se précipitent hardiment au milieu d'eux; les bisons prennent la fuite et se dispersent à travers la prairie; alors le chasseur lance son cheval vers l'animal qu'il a choisi et le perce d'une flèche. Puis, sans s'occuper davantage de sa proie, il court à un autre et continue d'en frapper dix ou douze, monté toujours sur le même cheval. Quelquefois le bison blessé se jette sur le chasseur, mais jamais il ne l'attaque sans avoir été provoqué. Les Indiens mangent la chair du bison à l'exclusion de toute autre, et vendent sa peau après l'avoir tannée. Si j'avais été bien informé en partant de la Nouvelle-Orléans j'aurais pu voir des bisons sans aller si loin, car en remontant l'Arkansas jusqu'au fort Gibson on en trouve un grand nombre qui fournissent un agréable passe-temps aux officiers américains de la garnison.

Quelque temps avant mon arrivée à Saint-Louis, plusieurs bateaux à vapeur avaient été jusqu'à *Councill Bluff*, à près de 200 lieues plus haut sur le Missouri, et cependant il s'en faut que ce fleuve soit ouvert à la navigation comme le Mississipi. Les bancs de sable, les *snags*, les arbres qu'il charrie, présentent de grands dangers. En outre il n'y a pas de bois préparés sur ses bords comme le long du Mississipi. Il faut s'arrêter, abattre des arbres, les scier et les couper, ce qui prend beaucoup de temps. Cependant la compagnie américaine des pelleteries envoie quelquefois ses bateaux à vapeur jusqu'à l'embouchure de la *Rivière Jaune*, où se trouve l'établissement le plus reculé sur le Missouri.

Autrefois le pays au-dessus de Saint-Louis n'était que prairies; mais les Indiens s'en étant éloignés, et ayant négligé de brûler les herbes comme ils ont coutume de le faire chaque année pour chasser le gibier dans les forêts, les bois y ont poussé par bouquets peu fourrés et peu épais. Je les traversai en voiture pour

aller à Saint-Charles, village français sur le Missouri : ils sont remplis de lapins et de perdrix; on sait que la perdrix américaine perche, au contraire de la nôtre; le fouet de notre cocher en faisait lever des quantités sur notre passage. Je traversai à Saint-Charles le fleuve, qui en cet endroit est le plus sale et le plus sauvage qu'on puisse imaginer.

Le Missouri prend sa source dans les montagnes Chipewa; ses eaux sont couleur de cendre; son courant est plus fort que celui du Mississipi ou de toute autre rivière de l'Ouest : il est ordinairement de cinq milles à l'heure, et il y a peu de sécurité pour les établissements de ses rives, car souvent il envahit des milliers d'arpents à la fois en emportant les maisons et les plantations. La crue de ses eaux dure de mars en juillet; il commence à baisser dans le mois d'août et continue ainsi jusqu'à ce qu'il soit pris par la gelée.

Je passai la nuit à Saint-Charles, et le lendemain j'allai visiter à six milles de ce village un site assez curieux nommé les *Mamelles*. Ce sont deux collines arrondies, de même hauteur et de même forme, qui s'élèvent l'une près de l'autre au milieu d'une prairie. Du haut de ces collines on voit à la fois le Mississipi, le Missouri et l'Illinois. Il se trouve en cet endroit comme aux environs de Saint-Louis des sortes de tertres appelés *mounds* qui furent probablement élevés jadis dans un but religieux et qui ont survécu au culte qui les fit édifier. Ils sont au nombre de quarante. Le plus grand s'appelle *Monk-Mound*, quelques trappistes y fixèrent vers 1820 leur demeure. Sa circonférence est de huit cents mètres et sa hauteur de trente. Les autres tertres sont moins élevés et répandus à distances inégales dans la plaine. On trouve près de ces *mounds* des vases de terre et des ossements humains.

Ma visite la plus intéressante à Saint-Louis fut celle que je rendis au gouverneur Clark, le fameux voyageur qui le premier avec Lewis traversa, de 1805 à 1808, le continent américain jusqu'à la rivière Columbia. Il a chez lui un muséum des plus rares. J'avoue cependant que lorsqu'il me proposa de me le faire voir, il ne piqua que médiocrement ma curiosité, car je savais par expérience ce que les Américains décorent du nom de *Muséum*. Aux États-Unis la passion des muséums est générale, chacun veut avoir le sien, et l'on s'y passe cette fantaisie à bon marché : un crocodile empaillé suspendu au plafond, un vieil orgue dans un coin, voilà ce qui souvent constitue un cabinet de curiosités avec la pompeuse inscription MUSÉUM en lettres d'or sur la porte. Mais la collection du général Clark est très-précieuse; elle contient toutes sortes de pelleteries les plus rares, des costumes de sauvages, des armes, des portraits de chefs indiens, des minéraux, des fossiles, etc. Le général en a recueilli lui-même la plus grande partie dans ses voyages; le reste lui a été donné en présent par les diverses tribus indiennes qui ont toutes pour lui une grande vénération et l'appellent leur père.

Je partis de Saint-Louis au commencement de juin pour Louisville dans l'État de Kentucky sur l'Ohio, en traversant par terre les États Illinois et l'Indiana pour visiter ces vastes prairies dont j'avais si souvent entendu parler. Jusqu'à la ville de

Vincennes, qui est de fondation française, comme son nom l'indique, la route traverse presque continuellement de ces magnifiques prairies et une entre autres qui forme un triangle dont la base a plus de trente lieues de large et qui se récrécit jusqu'à six et même trois lieues. Quand le vent souffle sur cette immense quantité d'herbes élevées, on les voit ondoyer comme les flots de l'Océan, et leur horizon se confond au loin avec le ciel. Elles étaient alors remplies de fleurs et de fraises dont les ours sont très-friands. Le chemin était très-mauvais, et le terrain que nous parcourions généralement marécageux; des milliers de ruisseaux et de petites rivières, tous tributaires du Mississipi, et gonflés par des pluies récentes, couraient devant nous en tous sens et nous obligeaient souvent d'aller à travers plaines chercher des passages moins dangereux que ceux que l'on suivait habituellement. C'était sur cette route qu'un jour l'évêque de Saint-Louis avait manqué périr en traversant un pont en malle-poste. Le pont s'était rompu, tout était tombé dans l'eau, les chevaux, la voiture et l'évêque, qui ne s'était sauvé que par miracle. Dans cette partie des États-Unis, les routes n'offrent pas grande sécurité au voyageur. Les ponts, faits en général de pièces de bois très-minces, posées les unes près des autres sans être clouées, n'ont pas de garde-fous et leur largeur est juste celle d'une voiture : cela n'empêche pas le hardi *driver* américain de les traverser au galop, car peu lui importe que ses voyageurs arrivent sains et saufs, pourvu que le *mail*, grand sac de cuir qui contient les lettres et les journaux, vienne à bon port; c'est là pour lui le point important; le reste n'est qu'accessoire.

Le second jour de notre voyage, il faisait déjà très-chaud à huit heures du matin. Il n'y avait pas d'air, les herbes étaient immobiles, et la prairie était unie comme une mer calme, lorsque je crus remarquer à l'horizon un mouvement extraordinaire. Je pris ma longue-vue, et je découvris un troupeau d'une cinquantaine de cerfs couchés et agitant leurs grands bois, sans doute pour chasser les mouches qui les tourmentaient. J'en vis arriver deux au galop, et, tout à coup, bondissant tous ensemble, ils s'enfoncèrent dans l'immensité de la prairie et disparurent. On ne ferait nulle part de plus belles chasses que dans ces prairies. A chaque instant, sur notre passage, se levaient des coqs de bruyère qui venaient se poser en face de nous, et nous regardaient stupidement, le cou tendu au-dessus des herbes. Les perdrix y abondent, mais elles ne sont guère plus grosses que nos cailles, les bécassines et les râles y sont en nombre immense.

A six heures du soir notre voiture versa, mais sans blesser personne. C'était dans un bois; comme on voyage toujours avec une hache, des clous et des cordes, en cas d'accident de ce genre, pendant que quelques-uns contenaient nos quatre chevaux presque indomptés, les autres coupèrent deux jeunes arbres et les fixèrent parallèlement en guise de ressorts sous la caisse de la voiture. Cette substitution de ressorts d'une nouvelle espèce n'était pas des plus douces sur la détestable route que nous suivions. Au milieu de la nuit, parcourant un chemin fort peu solide, fait avec des arbres posés les uns près des autres sur un marais, entourés d'eau de tous côtés, menacés de rester à chaque instant dans la vase,

nous vîmes tout à coup sur notre droite briller deux yeux dans l'épaisseur du bois. Nous nous arrêtâmes, les chevaux hennirent, le cocher fit claquer son fouet; les yeux disparurent en silence pour revenir briller plus loin : c'était sans doute une panthère ou un loup. Ces animaux sont très-communs dans l'État d'Illinois, ainsi que les chats sauvages, les opossums, les ours, les cerfs et les chevaux sauvages. Ceux-ci sont généralement petits, mais vifs et bien formés. On les dresse facilement. Ce sont les Français du pays qui se chargent de les prendre et de les dompter, et ils ont presque le monopole de cette industrie : ils les vendent habituellement de cent à deux cents francs. Les Indiens font un grand usage de ces chevaux; c'est pour ce motif sans doute qu'on les appelle *Indian ponies.*

Nous arrivâmes le troisième jour à dix heures du matin à Vincennes, où l'on voit encore les restes des fortifications élevées par les Français, et nous repartîmes à deux heures. En général on voyage d'une manière très-fatigante dans l'Illinois et l'Indiana : malgré le mauvais état des routes, les chevaux vont toujours au galop jusqu'à ce qu'ils soient harassés. A cinq heures nous traversâmes en bac le *White-River* (rivière blanche), puis nous prîmes au village de Washington un petit cocher, vif, hardi, entre deux vins, comme c'est l'habitude dans l'ouest de l'Amérique; il semblait, avec sa voiture et ses chevaux au galop, n'ayant pour éclairer sa marche dans cette nuit profonde qu'une seule lanterne, poursuivre dans le fourré un cerf ou un sanglier. Nous arrivâmes toutefois sans accident à dix heures à *Snake-Town* (la ville des serpents). En Amérique on donne le nom de ville au moindre hameau. Ici, il n'y avait que deux maisons. Les environs de *Snake-Town* sont infestés de congos, de mocassins et de serpents à sonnettes. Leur nombre cependant commence à diminuer depuis qu'on coupe ou brûle les bois, et les cochons, qui s'en nourrissent impunément, parce que, dit-on, leur graisse les préserve du venin de ces reptiles, en font aussi une grande destruction. Le serpent à sonnettes, qui s'entend d'assez loin, est moins dangereux que les congos et les mocassins, qui rampent en silence. Les nègres, travaillant jambes nues dans les bois, sont souvent victimes des morsures de ces serpents. Les mocassins sont si communs, surtout dans les marais et dans les lieux humides, qu'on fait des chaussures avec leurs peaux.

Nous ne nous arrêtâmes à *Snake-Town* que le temps nécessaire à notre souper, puis nous repartîmes avec notre petit cocher qui, dans la crainte sans doute de manquer à sa hardiesse ordinaire, prit, pour se donner du cœur, une large dose de *whiskey.* A minuit il arrêta tout à coup la voiture, en nous adressant ces paroles : « Oh! gentlemen! recommandez vos âmes à Dieu, car nous allons traverser à *damn'd frightful littl old river.* » Nous arrivions en effet sur les bords escarpés, sombres et boisés, d'une rivière dont l'eau noire courait avec rapidité en se brisant contre un snag; d'énormes chauves-souris volaient au-dessus de son lit. C'était le bras oriental du White-River. Nous mîmes pied à terre; nous allumâmes quelques chandelles, qui furent bientôt éteintes par un coup de vent, et nous fîmes entrer les chevaux dans le bac : il y avait juste place pour eux et la

voiture. Quoique cette rivière ne fût pas large, son courant était si fort, que nous fûmes obligés de remonter assez haut en nous halant le long du bois à l'aide des branches pour nous redescendre au lieu d'abordage. Malgré cette précaution, et surtout malgré les efforts du batelier pour maintenir, avec de larges avirons, l'avant du bateau du même côté et l'approcher du rivage opposé, il suivit bientôt le courant et dépassa le but. Mais l'arrière y ayant touché, nous nous accrochâmes avec tant de force aux branches d'arbres du rivage, que nous parvînmes à arrêter le bac et à le fixer avec des cordes. Les chevaux furent dételés et la voiture fut traînée par derrière, manœuvre assez difficile à cause de l'escarpement du bord. Cependant à trois heures du matin nous roulions de nouveau sur la route. Notre jeune cocher fut remplacé par un vieux, mais non moins hardi et non moins ivre, qui, avec quatre vigoureux *ponies*, nous mena merveilleusement vite. Nous croyions en avoir fini avec les accidents de ce voyage, lorsqu'à la fin d'une descente, en faisant de vains efforts pour arrêter ses chevaux, il nous cria de monter sur l'impériale. Nous avions à peine eu le temps de mettre la tête à la portière que les quatre chevaux s'élancèrent au galop dans une *creek impétueuse* que nous avions devant nous. Heureusement nous n'eûmes dans la voiture que six pouces d'eau, qui s'échappèrent sur-le-champ par les trous pratiqués au fond exprès pour ces sortes d'accidents assez communs dans le pays. Enfin, le 14 au soir nous arrivâmes, toujours par de détestables chemins, à New-Albany, sur la rive droite de l'Ohio. De là nous eûmes bientôt gagné Louisville, où je me rembarquai pour la Nouvelle-Orléans [1].

CHAPITRE XLIII

ÉTATS-UNIS. — TRIBUS INDIENNES, LEURS USAGES, LEURS GUERRES, LE FAUCON-NOIR.

Jamais je n'ai senti plus vivement l'impuissance de l'homme que dans mon voyage à travers les États-Unis. Jetez les yeux sur une carte de l'Amérique du Nord, vous verrez le long fleuve Arkansas se déroulant jusqu'aux montagnes Vertes, puis, entre le Missouri, la chaîne Ozark et les montagnes Rocheuses, vous lirez *Indian Territory* (territoire Indien); là, des noms à demi connus éveilleront dans votre esprit l'idée de mœurs bizarres, et vous vous direz : Ah! si je voyageais, ce ne sont pas les villes où se retrouvent plus ou moins nos habitudes, où tout est pour le mieux quand on a à peu près imité Londres ou Paris, ce ne sont pas ces villes que je voudrais voir, je m'enfoncerais dans le pays inculte des Osages, je vivrais au milieu d'une tribu sauvage de corbeaux ou de kanzas, et

1. Ce chapitre est emprunté souvent textuellement à un article publié par M. Eugène Ney dans la *Revue des Deux-Mondes:* le Mississipi, mars 1833. Cette relation n'est pas la plus récente, mais nous l'avons adoptée comme étant l'une des plus véridiques et des plus agréables.

ce serait un piquant contraste, avant de visiter les cités populeuses et actives de la confédération. Voilà pour ma part ce que je pensais et disais quelquefois avant de quitter Paris, quand le soir, chaudement assis au coin de mon feu, j'étudiais le lieu de mes excursions futures. Je comptais pour rien les marches de vingt heures, l'isolement, je n'avais pas vu encore le souffle de la tempête arracher dans les forêts les arbres séculaires, et il ne m'était jamais arrivé, par une nuit obscure, affamé, harassé de fatigue, d'avoir à me coucher sur la terre humide. En ce moment je m'apercevais que si l'esprit a sa volonté, notre pauvre corps a ses exigences; les difficultés du trajet cependant bien simple que je venais d'accomplir entre Saint-Louis et Louisville me prouvaient qu'il était à peu près impossible de tenter une excursion dans le territoire indien; je dus me conformer à mes premières dispositions, redescendre l'Ohio, et me contenter, en tournant avec regret mes regards vers l'ouest, des renseignements de ceux qui, favorisés par les circonstances ou entraînés par leur industrie, avaient traversé des parties de cette curieuse contrée.

Les États-Unis ont pour ainsi dire détaché momentanément de leur empire ce territoire pour en faire la résidence permanente de certaines tribus et nations indiennes que le gouvernement y a fait transporter. C'est une région immense où l'on rencontre tantôt des prairies fertiles traversées par des rivières bordées de forêts, et tantôt des plaines légèrement ondulées qui partent de la chaîne Ozark et s'élèvent graduellement à mesure qu'elles se rapprochent des montagnes Rocheuses; elle comprend dans sa partie occidentale *le grand désert américain* long de deux cents lieues, de l'État de Missouri au Texas. Là, pendant de longues journées de marche, le voyageur ne rencontre que des rochers nus, du gravier ou du sable; de loin en loin seulement ses regards sont récréés par la vue de quelques plantes, le cactus ou la vigne sauvage, et il ne trouve pour étancher sa soif qu'une eau saumâtre et amère. Pendant la saison des pluies, le désert est traversé par des cours d'eau coulant à pleins bords, il y pousse alors un peu d'herbe; les Indiens profitent de ce moment pour chasser les bisons et les chevaux sauvages, qui accourent par grandes troupes dans ces pâturages. Le territoire indien tout entier est peuplé de gibier, élans, daims, coqs de bruyère, oiseaux aquatiques; là, comme les Sioux au nord du Missouri, les Indiens chassent le bison montés à cheval et armés de l'arc ou du fusil. Ils jettent le *lasso* aux chevaux sauvages, ou quelquefois, avec une grande habileté, leur plantent une balle de fusil dans le cou pour occasionner une paralysie temporaire. Les chevaux de ces prairies sont sujets à un singulier vice appelé dans le pays *stampede*. C'est une panique sous l'influence de laquelle, saisis tout à coup d'un effroi frénétique, ils rompent leurs liens, se lancent au galop et ne s'arrêtent que lorsqu'ils tombent, succombant à la terreur et à la fatigue.

Le territoire indien est sillonné par des rivières dont les principales sont la Platte ou rivière Basse, qui, malgré sa largeur, se traverse à pied sur presque tous les points, et l'Arkansas parcouru par les bateaux à vapeur de son embou-

chure au fort Gibson. Ses habitants, transplantés de tous les points des États-Unis sur le territoire, se partagent inégalement cette nouvelle patrie; ils conservent pour la plupart leurs mœurs originelles, mais en partie modifiées par de nouvelles conditions d'existence. Le gouvernement américain favorise au milieu d'eux l'établissement des missionnaires, et sa politique est humaine et bonne s'il a l'intention de les préserver du contact des blancs et de les amener graduellement au christianisme et à la civilisation. Quelques-uns de ces sauvages montrent une singulière aptitude pour l'instruction et l'industrie. On m'a raconté qu'un Chérokée nommé Sequoya, ayant vu quelques livres dans les écoles des missionnaires, et appris que les caractères d'écriture représentaient des mots dans la langue parlée, voulut adapter à sa propre langue un procédé de signes analogue. Il essaya d'abord de désigner chaque mot par un caractère, mais un si grand nombre de figures était d'un usage impossible. Alors il observa que les mêmes syllabes se représentaient plusieurs fois dans des mots différents et imagina un alphabet syllabique; le nombre des caractères appliqués aux différentes syllabes et propres à les représenter se réduisit à quatre-vingt-cinq. Chaque syllabe chérokée finit par un son vocal ou nasal, et les combinaisons des consonnes avec l'un ou l'autre de ces sons n'excèdent pas ce nombre total.

Dès ce moment les Chérokées purent avoir une écriture assez complète pour transmettre toutes les idées qu'ils voulaient exprimer dans leur langue. Le premier usage de cette découverte a été la publication de la gazette *Phœnix Chérokée*, qui circule dans les demeures indiennes et y trouve un grand nombre de lecteurs. Ce premier pas vers la civilisation a été suivi de progrès importants; les Chérokées se sont donné un gouvernement régulier, avec des lois fixes, des cours, des shériffs et tout ce qui peut assurer leur exécution. Aujourd'hui on trouve chez eux des manufactures de laine et de coton, et des usines de fer et de sel. Au sud de ces Indiens presque civilisés s'étendent, m'a-t-on dit, les Creeks. Ceux-ci se sont adonnés volontiers aux travaux de l'agriculture, sans toutefois abandonner la chasse; leurs vergers et leurs champs sont bien cultivés, leurs jardins sont en plein produit, et ils approvisionnent de vivres le fort Gibson. Ils ont permis à quelques missionnaires de s'établir au milieu d'eux et se policent chaque jour davantage. La tribu des Séminoles, ou Indiens fugitifs, dont je devais visiter en Floride les débris, a été transportée presque tout entière dans le territoire, en 1840, à la suite de ses longues guerres avec les Américains. Alliés originairement à la nation des Creeks et parlant le même langage, les Séminoles ont été établis auprès d'eux; mais leur indolence naturelle n'a pas permis qu'ils fissent autant de progrès dans la civilisation. Près d'eux s'étendent les Chickassaws, les Choctaws, les Delawares, les Osages et bien d'autres. Quelques-uns sont indigènes et ils se refusent, plus que tous les autres, à l'introduction des mœurs étrangères. De ce nombre sont les Osages. Chez eux on retrouve la rudesse des habitudes primitives : le seul travail digne d'un homme est la guerre ou la chasse; le Grand-Esprit serait offensé si une Peau-Rouge s'avilissait

jusqu'à partager les travaux de la terre abandonnés aux femmes. Le Grand-Esprit est le père de la tribu : c'est lui qui la protége et qui veille sur elle entouré des génies secondaires, habitants de la lune et du soleil. Il y a aussi un mauvais génie, un esprit malfaisant qu'il ne faut pas offenser : on le conjure par des prières et des offrandes; il aime la fumée qui s'élève des chiffons brûlés en guise d'encens; mais de toutes les offrandes, la plus agréable pour lui c'est le tabac. Ces sauvages ont leurs médecins, leurs prêtres et leurs sorciers. Le même homme peut réunir ce triple caractère, sans cependant obtenir une grande influence; chaque guerrier porte dans un sac des os, des plumes et des débris de toute sorte : c'est assez pour guérir les maladies et les blessures. La tribu a aussi ses fétiches sacrés, malheur à celle qui perd les siens! Les Chérokées, les Choctaws et tous les autres qui ont lâchement cédé leurs terres aux blancs quand ils sont venus habiter les bords de la Platte et de l'Arkansas, avaient égaré leurs fétiches protecteurs.

L'Indien sauvage n'a de demeure fixe que pendant l'été. Quand vient l'automne, il plie sa tente, et tout l'hiver il poursuit le gibier dans les prairies. Une vertu qui ne se dément pas, que la tribu soit errante ou qu'elle ait fixé ses demeures, c'est l'hospitalité. Un étranger est sacré : à lui ce qu'il y a de mieux dans le wigwam, le siége le plus commode, les bons repas, la couche la meilleure. La polygamie et le divorce sont au nombre des habitudes indiennes; il est des femmes qui ont été répudiées cinq ou six fois; un homme prend autant de femmes qu'il en peut nourrir, souvent il épouse toutes les sœurs dans une famille. L'adultère est puni quelquefois par la peine de mort, quelquefois par l'amputation du nez. La condition des femmes est la plus misérable qu'on puisse voir : elles ont en partage tout le travail et toute la fatigue; elles sèment le grain, fabriquent les vêtements et les chaussures, dressent les tentes, coupent le bois, charrient l'eau, et portent le bagage. Sous un wigwam d'Indien sauvage, l'étranger est surpris de voir son hôte fumer sa pipe nonchalamment étendu au coin du foyer, tandis que la femme se livre aux plus rudes travaux et manie des fardeaux qui semblent au-dessus de ses forces. La loi la plus rigoureusement observée par les sauvages est celle du talion, meurtre pour meurtre. Le chef de la tribu doit son élévation à la naissance ou souvent aussi au courage dont il a fait preuve dans les guerres.

Le courage est pour l'Indien la première des vertus; c'est aussi chez lui la moins rare. Enfant de la nature, né au sein d'une société primitive qui souvent ne connaît pas d'autre loi que la force, toujours en lutte avec les êtres de la création, les animaux qu'il faut frapper pour vivre ou la tribu hostile qui lui dispute sa proie et ses forêts, comment n'estimerait-il pas avant tout le courage? Honneur au guerrier qui frappe son ennemi du tomahawk et emporte comme un trophée sa chevelure! Honneur encore à celui dont la longue carabine a sûrement atteint un adversaire malgré la distance! Que de patience et d'adresse, combien de vertus guerrières n'ont eu d'autres témoins, au fond des gorges sau-

vages, que les antiques forêts ! Asseyez-vous sous la hutte indienne et interrogez le passé de ces peuples qui n'ont pas d'histoire, le jeune homme ne saura que vous montrer les scalpes desséchés des ennemis qui sont morts de sa main, et il vous dira, en remontant les générations, combien d'hommes forts et braves ont été tués par son aïeul et son père.

Entre les Indiens et les blancs, la lutte a commencé du jour où les colonies européennes se sont étendues au delà du rivage, et il a fallu la supériorité des armes et la discipline européennes, aidées des dissensions des tribus, pour triompher des sauvages habitants de l'Indiana, de l'Illinois ou du Missouri. Battus et refoulés par l'invasion, les Indiens ont reporté plus au sud le théâtre de la guerre; changeant alors le nom qu'avaient porté leurs ancêtres contre un autre nom qui leur rappelât sans cesse leurs misères et leur proscription, ils s'appelèrent Séminoles (fugitifs); ils continuèrent à combattre, et il y a dix années seulement que le gouvernement américain a pu faire transporter sur le territoire indien les débris de ces derniers défenseurs de la barbarie contre la civilisation.

A ce moment où je descendais paisiblement l'Ohio, j'apprenais des détails sur les guerres indiennes qui ont autrefois ensanglanté les localités que je venais de parcourir. Lorsqu'en 1787 les États-Unis prirent possession de Vincennes, ils érigèrent un fort au confluent du Vabash et de l'Ohio, pour protéger contre les Indiens leur nouvelle acquisition; les sauvages vinrent contempler curieusement les travaux et voulurent les entraver quand ils surent leur destination; de là une guerre qui dura trente ans et où les généraux américains eurent souvent le désavantage. Hammer fut défait dans deux batailles; Saint-Clair, gouverneur du territoire du Nord-Ouest, dans lequel l'Ohio et l'Indiana se trouvaient compris, fut battu et presque toutes ses troupes furent massacrées à Fort-Washington, au lieu où aujourd'hui s'élève Cincinnati. Ces succès des tribus indiennes étaient dus en partie à deux jeunes guerriers dont l'un se faisait passer pour prophète, tandis que l'autre méritait le titre de chef par sa force, sa beauté et surtout son courage. Ce chef, qui est devenu célèbre, s'appelait Tecumseh; il appartenait à la tribu des Schwanes et était né sur le Scioto, près de l'Ohio. Le gouvernement des États-Unis avait, après la défaite de Saint-Clair, envoyé contre les Indiens le général Wayne, qui battit complétement les tribus aux Rapides de Maumee, en 1794. Une pacification de quinze années suivit cette fatale défaite; mais pendant tout ce temps Tecumseh et son frère ne restèrent pas inactifs; tous deux ils parcoururent les diverses peuplades, s'appliquant à pacifier les querelles pour réunir contre l'ennemi commun les anciens fils de l'Amérique. Tecumseh était encore dans les régions lointaines de l'ouest quand son frère recommença les hostilités. C'était en novembre 1811, le général Harrison, commandant des troupes américaines, s'avança jusqu'à Tippecanoe (la ville du prophète), où les sauvages étaient réunis au nombre de six cents. Avant de commencer les hostilités, il leur proposa une négociation. Les Indiens parurent accueillir avec empressement les propositions de paix qui leur furent faites et

demandèrent la journée du lendemain pour délibérer. Pendant la nuit le prophète consulta *son grand médecin* et déclara à ceux qui le suivaient que l'ennemi était en leur pouvoir et qu'il ne se réveillerait plus; puis il les entraîna vers le camp des Américains. La milice fut réveillée par le cri de guerre, et un terrible combat s'engagea au milieu de la confusion et de la nuit : plus de deux cents soldats furent égorgés, mais le général Harrison parvint à rallier quelques troupes, les forma en colonne et chargea les sauvages à la baïonnette. La lutte se prolongea encore longtemps; il eut enfin l'avantage : les sauvages furent dispersés, et la ville du prophète fut livrée aux flammes. Tecumseh accourut pour venger son frère : il était soutenu par les Anglais qui, du Canada, envoyèrent un général et quelques troupes au secours des Indiens rebelles. Pendant deux années, grâce à son habileté et à son activité infatigable, il résista aux Américains; mais, accablé par des forces supérieures, il succomba à la bataille de Thames, dans le Canada (octobre 1813). Son frère émigra dans l'extrême ouest, où il reçut du gouvernement anglais une pension.

Avec Tecumseh, le chef indien le plus célèbre est le *Faucon Noir* (Black Hawk), qui a soulevé, en 1832, les Saques et les Renards, dans l'Illinois. Une discussion au sujet d'une ruche d'abeilles sauvages fut l'origine de cette guerre; les guerriers indiens s'assemblèrent et ravagèrent le Michigan, pendant que le général Atkinson réunissait quelques mille hommes. Le Faucon Noir fut vainqueur en plusieurs rencontres et détruisit des corps isolés de l'armée américaine. Cependant le général Atkinson le força à se réfugier derrière le Mississipi, puis le poursuivit dans cette retraite et détruisit toute son armée. Le chef s'échappa; mais il essaya inutilement de rallumer la guerre. Convaincu de l'inutilité de ses efforts, il vint trouver son ennemi et s'abandonna à sa discrétion, en lui adressant des paroles empreintes de cette mâle éloquence qui est naturelle à sa nation. Voici la traduction d'une partie de son discours : « Moi et mes guerriers, nous sommes tes prisonniers. Je voulais continuer la guerre; j'ai fait mes efforts pour que vous tombiez dans une embuscade : mais votre général sait les ruses de guerre des Indiens. Je n'ai pas craint de vous combattre face à face, et je me suis bien battu; mais vos fusils savent viser. Les balles volaient dans l'air comme des oiseaux et sifflaient comme le vent d'hiver dans nos arbres; mes guerriers tombaient, le combat allait mal. Je vis approcher mon jour de malheur! Le soleil se leva sombre le matin; le soir, il se coucha sous un nuage épais, et sembla une boule de feu : c'était le dernier soleil du Faucon Noir. Vous savez pourquoi nous avons fait la guerre; tous les blancs le savent, et ils devraient en avoir honte. Nous avons été chassés de nos demeures; on nous méprisait, on nous repoussait; et cependant nous n'avions ni volé ni menti. Un Indien qui, chez nous, serait aussi méchant que vous les Visages Pâles, ne pourrait pas vivre : il serait mis à mort et dévoré par les loups. Les Visages Pâles sont de méchants maîtres d'école; ils nous apportent des regards menteurs et font des actions déloyales; ils sourient à l'Indien pour le tromper; ils lui secouent la main, mais c'est pour gagner sa confiance et l'eni-

vrer, le trahir et lui prendre ses femmes. Alors nous devenons nous-mêmes hypocrites, trompeurs, adultères, fainéants, parleurs, et mauvais travailleurs. Nous avons invoqué le Grand Esprit; nous sommes venus vers votre père : son grand conseil nous a fait de belles promesses; mais tout a empiré. Il n'y avait plus de daims dans nos forêts; l'opossum et le castor s'étaient enfuis; les sources se desséchaient; nos femmes et nos enfants n'avaient plus de vivres; nous avons convoqué le conseil et fait un grand feu. L'esprit de nos pères s'est levé et nous a dit : Vengez les injures, ou mourez. Nous avons tous parlé devant le feu du conseil, et c'était beau à voir! car les tribus ont fait entendre le cri de guerre, et le guerrier a déterré son tomahawk. Nos couteaux étaient prêts, le cœur du Faucon Noir a bondi dans sa poitrine quand les guerriers se sont rangés pour la bataille. Aujourd'hui qu'il est vaincu, le Faucon s'en ira joyeux dans le monde des esprits, son père viendra à lui et lui donnera des louanges parce qu'il a fait son devoir. Adieu, ma nation! le Faucon Noir a essayé de te sauver et de venger tes injures; il a bu le sang de plus d'un Visage Pâle. Il est prisonnier, et ses projets sont détruits; son soleil se couche. Dis adieu au Faucon Noir! »

Ajoutons que les Américains traitèrent humainement ce noble prisonnier. Ils le conduisirent à Washington, où il eut une entrevue avec le président Jackson, au mois d'avril 1833. En 1837, il visita de nouveau les États de l'Atlantique, en compagnie de quelques autres chefs; ils furent reçus en cérémonie à New-York et à Boston. La puissance et l'industrie des blancs parut les surprendre; ils admiraient surtout les merveilles de la vapeur. Depuis ce temps, le Faucon Noir vécut toujours amicalement avec les blancs, et mourut dans la retraite qu'il s'était choisie sur la rivière des Moines, le 3 octobre 1838 [1].

Tels furent les renseignements que, dans mon trajet de l'Ohio à la Nouvelle-Orléans, je pus recueillir sur les tribus indiennes, en attendant que j'allasse moi-même m'asseoir au foyer de la hutte sauvage.

CHAPITRE XLIV

FLORIDE, SOURCE DE WAKULLA (FONTAINE DE JOUVENCE)

N'est-il pas désavantageux, quand on fait un long voyage, de voir deux fois la même ville, et ne risque-t-on pas d'affaiblir ou même de détruire les premières impressions par un second séjour dans les lieux qu'on a déjà visités? Telle était la question que je m'adressais à moi-même en mettant pour la seconde fois le pied sur les quais de la Nouvelle-Orléans; là où une cité française semblait m'être apparue pleine d'activité et de commerce, je ne retrouvais plus que des rues

1. *Tribus indiennes des États-Unis*, par M. Gallatin, 1842. — *Les États-Unis d'Amérique, Aperçu statistique, historique, géographique*, etc., par S. G. Goodrich, consul des États-Unis, à Paris, 1852.

presque silencieuses, des maisons qui me semblaient inhabitées; ces noms français qui m'avaient tant charmé dans ma première visite me semblaient une dérision sur des murailles de briques; enfin je ne comprenais pas comment un si morne aspect avait remplacé tant de mouvement et de vie. J'eus bientôt le mot de l'énigme : l'été est la saison de la fièvre jaune, les Yankees (on appelle ainsi les Américains des États de l'est) étaient remontés au nord, et les riches négociants de la ville s'étaient rendus aux eaux de Saratoga et aux autres lieux de réunion, ou s'étaient retirés dans leurs maisons de plaisance.

On comprendra que dans de telles conditions je ne sois pas resté longtemps à la Nouvelle-Orléans; j'étais pressé de commencer mon excursion en Floride; je pris le chemin de fer de l'Est, qui me conduisit aux lacs Borgne et Pontchartrain, où je m'embarquai sur un bateau à vapeur. Ces lacs ou plutôt ces lagunes sont d'un triste aspect, leur eau est sale; une atmosphère toujours nuageuse plane à leur surface et semble en écarter les oiseaux aquatiques, à l'exception des seuls pélicans qui s'y complaisent. Après quelques heures de navigation nous parvînmes aux limites de l'État de Mississipi; la rivière d'Alabama, qui donne son nom à l'État dans lequel nous allions entrer, se jette dans la baie Mobile, et c'est à l'embouchure de ce fleuve que se trouve la ville du même nom. Mobile est l'entrepôt des quantités immenses de coton que produit l'Alabama; son port ne peut recevoir de navires tirant plus de huit pieds d'eau; tel est le motif qui a empêché cet ancien chef-lieu de la colonie française de devenir, à la place de la Nouvelle-Orléans, sa capitale définitive. Mobile était, quand j'y passai, à peu près déserte, à cause de la saison d'été et de la fièvre jaune; j'appris qu'habituellement cette ville compte plus de vingt mille habitants, et que, grâce à l'administration américaine, sa prospérité s'accroît chaque jour. J'y quittai le bateau à vapeur pour gagner par terre Pensacola. Du petit village de Blakeley à Pensacola, nous cheminâmes à travers de hautes forêts où, pour tracer une route, on avait seulement coupé des arbres en laissant les souches en terre. C'était un fort agréable voyage d'une vingtaine de lieues, parcourues en char-à-bancs. Autour de nous, tout était solitaire et silencieux, des chevreuils et des dindons sauvages se levaient le long de la route sur notre passage; dans un moment où nous avions mis pied à terre, un opossum se montra, nous nous mîmes à sa poursuite, et nous pensions l'atteindre, quand il nous échappa en se blottissant dans les broussailles. Si la route était attrayante, le gîte et le souper le furent moins : nous fûmes obligés, avant d'arriver au but de notre voyage, de chercher un refuge dans une pauvre cabane où, pour apaiser notre faim, nous dûmes nous contenter de lait et de maïs. Pendant la nuit nous fûmes plus d'une fois réveillés par les hurlements des loups.

Le lendemain, après quelques heures de marche, la forêt s'éclaircit, puis disparut derrière nous; la mer se montra de nouveau à l'horizon vers notre droite, et bientôt apparurent, sur une pente légèrement inclinée, les maisons de Pensacola; nous entrions dans la Floride occidentale. Pensacola est une fort

agréable ville, moitié espagnole, moitié américaine ; on y exécute des travaux qui la rendront le premier arsenal militaire des États-Unis sur le golfe du Mexique. Son port, l'un des plus vastes et des plus profonds de l'Atlantique, pourra contenir cinquante bâtiments dont seize vaisseaux de ligne et un nombre proportionné de frégates; quatre grands bassins seront construits pour le radoub des vaisseaux, enfin un chemin de fer de plus de cinquante lieues reliera la ville à Montgomery, sur l'Alabama, pour recevoir une partie des colons qui descendent cette rivière. Au moment de mon passage, ces travaux étaient en cours d'exécution : un superbe fort s'élevait à l'entrée de la rade sur l'île de Sainte-Rose ; un phare, haut de quatre-vingts pieds, projetait au loin ses feux éclatants ; et l'hôpital militaire, la caserne, ainsi qu'un vaste magasin d'approvisionnements, étaient terminés.

La Floride occidentale ressemblait trop à l'État d'Alabama et à tout le reste de cette région méridionale des États-Unis pour que je m'y arrêtasse longtemps. C'est plus à l'est, dans la Floride du milieu, que se trouvent les lacs, la rivière Appalachicola, la ville de Tallahassée, la célèbre fontaine qui, selon la tradition, rajeunit ceux qui s'y plongent ; enfin c'était là, ou en descendant plus au-sud dans la péninsule, que je pouvais espérer de rencontrer quelques débris des peuplades indigènes ; je m'empressai donc de partir pour Tallahassée. Les moyens de communication et de transport sont de moins en moins faciles à mesure qu'on avance vers l'est. Cependant j'eus l'avantage de me faire conduire assez rapidement à la ville d'Appalachicola ; j'avais rencontré un habitant de ce petit port, amené par les affaires de son commerce à Pensacola ; il voulut bien m'offrir une place dans sa voiture, et j'acceptai de grand cœur. Chemin faisant, j'essayai, selon mon habitude, de mettre le temps à profit en questionnant mon compagnon sur la contrée que j'allais parcourir ; mais il était Américain et ne comprenait rien à ma passion de voyageur. Quand il sut que ce n'était aucunement pour des affaires d'industrie ou d'intérêt que je me trouvais isolé dans l'un des États les moins populeux de l'Union, il se montra très-surpris, et je crois qu'il douta de mon bon sens ; il me demanda si c'était pour voir des caïmans, dont la Floride fourmille plus que toute autre partie du globe, et pour contempler des cotonniers que je m'exposais, pendant les chaleurs de l'été, à toutes les fatigues d'un tel voyage, à la fièvre et aux autres inconvénients qu'il m'énuméra en conscience. Moi je lui répondis que j'avais déjà vu des multitudes de caïmans et des plantations innombrables de cotonniers et de cannes à sucre, que je n'avais pas de raison particulière de visiter la Floride, mais simplement un désir vague et peu motivé, que c'était bien suffisant, et que d'ailleurs j'avais tant voyagé que je ne craignais plus beaucoup les fatigues. Puis, je sollicitai quelques détails sur un pays qu'en qualité d'habitant il devait bien connaître. Mais il n'y avait pas moyen de nous entendre : à des questions sur les mœurs et la description de la contrée, il répondait balles de coton et marchandises. Cependant cet Américain était un excellent homme, très-serviable et très-hospitalier ; quand nous fûmes arrivés à

Appalachicola, il ne voulut jamais que je cherchasse à me loger ailleurs que dans sa maison, et toute sa famille, composée de sa femme, d'un jeune homme de dix-huit à vingt ans, et de deux jeunes filles, m'en fit les honneurs comme si j'eusse été un parent ou un ami de longue date. Il faut bien, dans tout voyage, accepter tels que Dieu les a faits ceux qui se trouvent sur notre chemin; aussi, tout en regrettant d'obtenir au sein de la Floride même si peu de renseignements sur ce pays, et me voyant réduit aux seules ressources de mes investigations personnelles, je ne pus que me féliciter de la cordiale affabilité de mes hôtes, et j'avouerai même que, lorsque je les quittai le surlendemain, j'éprouvai comme un serrement de cœur à rompre cette amitié de la veille. Il est si doux à l'étranger d'avoir à presser une main amie et à échanger des paroles affectueuses quand depuis longtemps il ne se voit entouré que d'hôteliers, de marchands avides, et de tous ces êtres pour lesquels il est une proie et un butin.

Au surplus, j'étais en veine de bonne fortune, et aujourd'hui que ma course est achevée, que, mon voyage accompli, je me repose et vis de souvenirs, je regrette moins que jamais mon excursion en Floride, et ce n'est pas sans une émotion agréable et vive que je me souviens d'un bon compagnon de voyage, d'un compatriote, fils joyeux du hasard, qui pendant quelques mois a suivi mon chemin, et puis qui m'a quitté parce que, lorsque j'ai voulu me reposer, il n'avait pas encore satisfait son besoin d'aventures. Un de mes plus grands ennuis dans presque tout mon voyage était l'isolement auquel m'avait fatalement condamné ma vie errante. J'avais de loin en loin trouvé de bienveillants compagnons, Diégo, par exemple, dans mes courses en Bolivie et au Pérou; depuis, les rencontres ne m'avaient pas manqué, mais ces relations passagères me faisaient sentir plus vivement mon isolement quand je me retrouvais seul. A plusieurs reprises j'avais engagé des domestiques, mais tous m'avaient quitté en ne voyant pas la fin de mes courses aventureuses; si j'essayais d'en prendre quelque nouveau, il me demandait où je voulais aller, et quand je lui montrais le nord de l'Amérique pour terme de mon voyage, il refusait de me suivre : aucun ne consentait à s'exposer pour de l'argent aux fatigues que, voyageur, je bravais pour mon plaisir. C'était souvent un sujet de découragement et de tristesse : n'avoir personne avec qui échanger ses impressions, s'entretenir de ce que l'on a vu, et repasser ses souvenirs!

Le jour où je quittai la bonne famille d'Appalachicola, j'étais dans ce sentiment d'ennui; j'avais pris une place sur l'un des bateaux à vapeur qui remontent la rivière, mon intention était de débarquer à la hauteur de Tallahassée et de me diriger vers cette ville. J'étais assis sur le pont du navire, et, le coude sur le bordage, la tête dans la main, je regardais avec nonchalance fuir les forêts de chênes verts et les magnolias tout enlacés de lianes et de vignes sauvages. A côté de moi des hommes de peine descendaient dans l'entre-pont du charbon de terre pour chauffer la machine. Tout d'un coup je me retourne, j'avais entendu ces mots :

.............graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas [1].

Je ne me trompais pas, c'était un vers de l'ode à Sextius et celui qui précède ce gracieux passage :

Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto
Aut flore............. [2].

Un vers d'Horace sur le bateau à vapeur remontant l'Appalachicola, mais c'était du français ! Celui qui venait de faire cette singulière citation était un jeune homme ; il avait le visage et les mains toutes noircies par son travail, je courus à lui.

— « Ah ! me dit-il avec une extrême politesse, vous savez le latin et vous êtes Français, je vous en félicite, Monsieur. Mais n'est-il pas vrai que je ressemble à Vulcain ?

— Sans m'expliquer, répondis-je, la bizarrerie de votre situation, je vois en vous un homme de distinction et, je crois, un compatriote. Permettez-moi, je vous prie, de vous serrer la main.

— Tout à l'heure, ajouta-t-il en riant, *nunc decet* se les laver. Et il me quitta.

Quelques instants après il remonta et vint à moi :

— Quelle bonne fortune, me dit-il, de rencontrer un Français quand il y a si longtemps qu'on vit au milieu de ces ennuyeux Américains et des Espagnols pauvres, ignorants et orgueilleux ! Combien y a-t-il de temps que vous avez quitté la France et comment tout se passe-t-il dans notre pauvre pays?

— Je ne saurais vous le dire, repartis-je, car il y a bien longtemps que je voyage à travers les deux Amériques. Je suis, comme vous, avide de tout ce qui vient de là-bas ; mais quand la nouvelle du bruit que fait notre ville, de son tumulte et de ses révolutions vient à moi, c'est comme un écho faible et lointain. Vous, Monsieur, si je ne crains d'être indiscret, par quel hasard vous rencontré-je ici ?

— Moi, c'est une histoire bien simple : j'étais à Paris, je n'avais pas d'argent, je m'ennuyais ; j'ai voulu faire fortune, et je suis parti pour la Californie ; là du moins je n'ai rien perdu, parce que je n'avais rien ; mais, convaincu de l'impossibilité de m'enrichir, ne pouvant vaincre les dieux et le destin, je me suis embarqué matelot jusqu'à Panama, homme de peine jusqu'à la Vera-Cruz, et me voici chauffeur sur l'Appalachicola !

— Ne pouviez-vous donc pas vivre à Paris?

— Je pouvais y vivre et j'y ai vécu jusqu'à vingt-trois ans. Vous serez peut-être bien étonné d'apprendre que celui qui vous parle a passé des grades en Sorbonne. J'aime le latin, parce que dans Horace il y a un vers pour chacune des

1. Vulcain ardent embrâse les lourds fourneaux des Cyclopes.
2. Il convient maintenant de couronner notre tête brillante de myrte vert ou de fleurs....

circonstances de la vie. J'aime passionnément l'histoire. — Faire renaître le passé, vivre avec les générations qui ne sont plus, les embrasser dans leur ensemble, voilà qui est beau ! Mais c'est beau comme étude, non comme métier. J'allais devenir professeur; il fallait m'enterrer dans une ville de province, épeler à des enfants les grands hommes de notre antiquité grecque et latine, me rendre l'histoire odieuse à force de la répéter comme un devoir. Je suis parti. Mais en Californie, avec mon latin et mon grec, je n'étais absolument bon à rien; je ne pouvais être ni mineur, ni maçon, ni charpentier; je n'entends rien au commerce : j'ai vu bien vite que je ne ferais pas fortune. Alors, affranchi de mes espérances ambitieuses, je me suis mis à voyager par le monde.

— Monsieur, interrompis-je, permettez-moi de vous adresser une question : vous n'avez pas un but déterminé, il vous importe peu, peut-être, où vous irez ? Moi, j'ai parcouru toute l'Amérique du Sud; je viens du Mexique; je veux voir la Floride, New-York, les États-Unis, sans doute le Canada, peut-être le Groënland; je ne connais plus le froid ni la chaleur, je méprise la faim et la soif; le matin, j'ignore presque toujours où le soir je reposerai ma tête; j'aime tout ce qui est imprévu. Voilà ma vie. Je vous en prie, il faut saisir au passage cette vieille divinité chauve, l'occasion. Eh bien ! plutôt que d'aller seuls, chacun par un chemin, unissons-nous, et soyez mon compagnon de voyage. »

En lui parlant ainsi, j'étais ému; je lui tendais la main : je ne sais quelle sympathie m'entraînait vers cet étranger et me faisait l'aimer avant de le connaître.

Il paraissait hésiter, son visage s'était assombri. Je crus comprendre quel sentiment de délicatesse le retenait; je me tus. Ce fut lui qui rompit le silence.

— « Je suis pauvre, me dit-il, et cependant j'aime par-dessus tout mon indépendance. Vous voyez comme je vis et quel métier je fais; pourtant je suis content, parce que demain, s'il me plaît, je serai libre. J'ai voulu être touriste : je le suis comme il plaît à la fortune.

— Je ne puis, répondis-je, me faire matelot avec vous; faites-vous voyageur avec moi. La liberté est le premier bien : que la vôtre soit toujours sauve! Entre compatriotes, entre concitoyens, on peut bien se rendre service; j'ai des ressources plus que suffisantes : acceptez-les comme les vôtres. Si c'est une dette, vous l'acquitterez en amitié, en gaieté, et comme vous voudrez plus tard. »

Il accepta. Nous convînmes que je me rendrais à Tallahassée, et qu'il viendrait m'y rejoindre au bout de quelques jours, après avoir accompli son engagement pour ce voyage avec notre capitaine.

En descendant à terre, j'étais plus joyeux que je ne l'avais jamais été. J'allais donc avoir un compagnon, un homme instruit avec qui je pourrais m'entretenir, et qui ne craindrait pas de m'accompagner en quelque lieu que me conduisît mon caprice de voyageur. J'avais été obligé de remonter le fleuve jusqu'au confluent des rivières Flint et Springcreek, où le bateau s'arrête seulement au village de Montvernon; nous nous quittâmes en cet endroit, lui, promettant de me rejoindre, et moi, songeant, pour me distraire, à bien observer le pays. Le village où

je descendis est formé de cabanes en bois bâties dans la forme des maisons italiennes; l'arsenal seul est construit en briques : c'est un bâtiment entouré d'une haute muraille et flanqué de tours pentagones. En attendant l'occasion de me rendre à la capitale, je me logeai dans une auberge sur le bord de la rivière; de ce point on jouit d'une vue magnifique sur le fleuve qui coule au milieu d'une vaste plaine toute parsemée de palmiers nains, de magnolias et de chênes. Auprès de mon auberge je vis deux énormes *tumuli* couverts d'arbres, puis une élévation artificielle très-remarquable de cent quatre-vingts pieds de haut; on y parvient par une chaussée en terre. Ce doit être un travail d'une haute antiquité. Les soldats américains l'ont altéré en le surmontant d'un retranchement dans leurs dernières guerres contre les indigènes.

Le lendemain je descendis le fleuve sur la rive gauche, et je ne tardai pas à voir deux huttes de bois situées sur une éminence : on les appelle le village d'Aspalaga. Un peu au-dessous, l'Appalachicola se répand en forme de lac, et au milieu de son vaste et paisible bassin on voit surnager un îlot de verdure près duquel le Chipola mêle ses eaux limpides aux flots jaunâtres du fleuve. En cet endroit je pris une route transversale qui devait me conduire à Tallahassée. J'étais monté sur un petit cheval espagnol plein de vivacité, et escorté d'un guide que j'avais pris à Montvernon. Il me fit faire un détour pour me conduire aux lacs Lafayette et Jackson. Le premier est situé dans un petit territoire extrêmement fertile, d'une superficie de douze lieues carrées, qui fut accordé par le gouvernement américain au général Lafayette à titre de récompense nationale. L'autre offre l'exemple d'un phénomène qui n'est pas rare en Floride : il semble que toute cette péninsule soit minée par les eaux; tantôt une masse d'eau sort de terre et couvre tout d'un coup une plaine cultivée; tantôt, au contraire, un lac disparaît et laisse le sol entièrement à sec. Ici l'eau avait fait une irruption soudaine et couvert les chemins et les travaux des Indiens; on peut encore distinguer au fond de cette eau paisible des arbres et de grands végétaux pendant une partie de l'année. Les lacs nombreux qui entourent Tallahassée, leurs bois nombreux, de vastes solitudes interrompues seulement de loin en loin par quelques plantations de coton ou de cannes à sucre, donnent un aspect sauvage aux abords de la ville. Sur le bord des lacs se pressent des troupeaux de daims; au-dessus planent les aigles à tête blanche, tandis que des volées immenses d'oiseaux aquatiques les parcourent en tout sens. Les eaux, presque toujours limpides, semblent inviter le voyageur à y chercher un délassement; mais il faut bien s'en garder si l'on est seul, car le caïman sort tout d'un coup du milieu des joncs sa tête hideuse, et peut emporter un membre de l'imprudent baigneur.

Tallahassée, dont le nom signifie *vieux champs*, n'a pas encore trente ans d'existence. Cette ville a été fondée en 1824 par M. Duval, gouverneur de la Floride; elle est placée à peu près à distance égale de l'Océan et de la frontière occidentale de l'État, à environ sept lieues du golfe du Mexique. Le pays qui l'entoure est boisé, riche et fertile, mais insalubre, et on eût évité ce grave incon-

vénient en fondant la ville à une ou deux lieues plus au sud, au milieu de vastes forêts de pins, sur un sol pauvre et sablonneux. La population actuelle est peu considérable; les maisons, au nombre de trois cents environ, sont dispersées sur un vaste terrain; elles sont pour la plupart en bois, quelques-unes ont été construites en briques. Le Capitole est de ce nombre: c'est le lieu des réunions du sénat. L'église du culte épiscopal, qui fut achevée en 1837, jouit aussi de cet avantage.

J'allai attendre Paul, mon nouvel ami, dans la meilleure auberge, qui est vaste, il est vrai, mais peu confortable. Du porc et des choux, des patates et du pain de maïs, composaient le menu quotidien. Quant au lit, il était si bien abrité, qu'une nuit qu'il plut à verse je fus entièrement mouillé. Tallahassée n'est pas un lieu où il faille s'aviser d'être malade; je n'ai pas pu m'y procurer une orange ou un citron, et un jour que je demandais quelque adoucissant pour calmer une forte irritation de poitrine, on m'offrit du *kirschwaser*. C'est cependant une ville importante que cette capitale de la Floride : il s'y publie deux journaux, et elle jouit d'un chemin de fer. Voici en quoi celui-ci consiste : sur des rails qui s'étendent dans un espace de sept lieues, de Tallahassée au petit port de Saint-Marc d'Apalache, on a posé des sortes de chariots que tirent deux mules conduites par des esclaves. Le trajet s'accomplit en sept heures. A plusieurs reprises on a essayé de remplacer les mules par une locomotive; mais c'était une tentative trop dangereuse, à cause de la construction imparfaite de la voie. Nous rîmes bien, mon ami et moi, quand nous vîmes ce chemin de fer brouette; nous ne pouvions cependant nous dissimuler son utilité pour le transport des cotons, en examinant le sol sablonneux dans lequel les chevaux enfoncent à chaque pas.

Notre premier soin, après notre réunion, fut de quitter Tallahassée pour visiter la source de Wakulla, la plus singulière qu'on puisse voir. Les premiers aventuriers qui pénétrèrent en Floride avaient entendu dire par les indigènes de Cuba que, vers cette contrée encore inconnue, ils trouveraient une source dans laquelle il suffisait de se plonger pour rajeunir. Ils se précipitèrent à la recherche de ce merveilleux trésor; beaucoup d'entre eux moururent de fatigue dans l'expédition, et les autres ne rajeunirent pas; mais ils avaient vu l'un des plus bizarres prodiges de la nature : un réservoir d'eau bleue et transparente d'une immense profondeur, large comme un fleuve en sortant de terre, et lançant dans l'air une vaste colonne d'eau écumante. C'était assez pour que leur récit, enrichi par l'imagination, donnât naissance à la légende de la fontaine de Jouvence.

Nous nous rendîmes au petit village de Saint-Marc, qui doit son origine à un château construit jadis par les Espagnols, et aujourd'hui ruiné. C'est le lieu du confluent d'une rivière du même nom avec le Wakulla. Là, nous pûmes louer une chaloupe conduite par des nègres et partir pour notre petite expédition. Après avoir doublé la pointe du fort, nous entrâmes dans la rivière, qui est très-large en cet endroit, et dont les bords bas et marécageux n'offrent d'autre végétation que quelques cèdres et pins, petits et clair-semés. A peine eûmes-nous fait



une demi-lieue que la scène changea entièrement, et d'épaisses forêts couvrirent les sinuosités des deux rives. La nature prenait un caractère de grandeur sauvage qui impressionnait fortement l'âme; des chênes, des cèdres, des catalpas, des gommiers, se pressaient les uns sur les autres et étaient étroitement enlacés par des lianes et des vignes sauvages; d'énormes magnolias et de gigantesques chênes verts se faisaient remarquer par l'éclat de leur feuillage, tandis que les chamœrops et les palmiers se courbaient avec grâce sous le poids de leurs pesantes feuilles digitées. De toutes les branches des arbres pendaient des *tillandsias*, mousses parasites, qui, apparaissant comme de longs voiles, donnent à l'ensemble un singulier aspect de tristesse. Au reste, toute cette végétation était fraîche, et ses diverses nuances formaient un contraste de la plus grande richesse. A mesure que la matinée s'avançait, des myriades d'animaux venaient peupler ces solitudes : le pélican, les aigrettes d'une blancheur éclatante, de jolies perruches, des espèces diverses de grues, de canards, de geais, de troupiales, de grands aigles à tête blanche, passaient et repassaient au-dessus de nous, comme étonnés de nous voir, tandis qu'autour de notre embarcation de grands alligators, tantôt immobiles, ne laissaient apercevoir au-dessus de l'eau que l'orbite de l'œil et l'extrémité du museau, tantôt nageaient avec rapidité, ou encore traînaient lourdement dans la vase leur corps hideusement trapu.

Nous avions à lutter contre un courant d'environ une lieue à l'heure; mais des obstacles plus sérieux venaient à chaque instant éprouver notre patience : la rivière devenait assez étroite et très-tortueuse; dans quelques endroits il n'y avait que deux ou trois pieds d'eau de profondeur, tandis que la moyenne était de douze à quinze; de longues herbes, des roseaux et des cannes rendaient nos progrès très-lents, et d'immenses troncs renversés nous opposaient à chaque instant des obstacles presque insurmontables; ce n'était que la hache à la main que nous pouvions nous ouvrir un passage, et tandis que nos nègres maintenaient l'embarcation, Paul et moi, bravement perchés sur l'extrême avant, nous faisions l'office de pionniers. Bientôt nous pénétrâmes dans d'immenses cyprières, et ce n'était pas un petit travail que celui de diriger le canot au milieu des cyprès gigantesques dont la base est si remarquablement renflée. Nous n'étions plus qu'à une lieue du but de notre excursion. Nous aperçûmes une éclaircie; l'espoir d'un prompt repos ranima notre vigueur; nous surmontâmes les obstacles qui se pressaient en foule autour de nous, et nous ne tardâmes pas à entrer dans le vaste bassin ovalaire que forme la source. Sa largeur est de trois cents pieds, sa profondeur est de soixante-seize; la température de la surface était de 17° 1/2; le thermomètre attaché à la sonde et lancé au fond indiqua un degré de moins. L'eau est d'une admirable limpidité, et sa pureté telle, que l'on distingue sans peine les plus petites plantes qui croissent au fond et les milliers de poissons qui circulent en tous sens. Une crête de roches calcaires qui partagent le bassin semblait à fleur d'eau, lorsque la sonde nous apprit qu'elle était à trente pieds de profondeur; l'embarcation semblait suspendue au-dessus d'un précipice sans fond, et cette

impression était si vive que je sentis la tête me tourner, et, par un mouvement instinctif, je me retins fortement aux bords du canot.

Des paroles ne sauraient exprimer la ravissante beauté du paysage. Cette végétation si fraîche et si forte qui se presse sur les bords du bassin, la pureté de ces eaux d'un bleu d'azur, le calme parfait qui nous entourait, tout donnait une majestueuse magnificence à cette belle scène et portait l'âme à une religieuse méditation dont nos nègres eux-mêmes ressentirent l'influence; car, immobiles, et n'osant pour ainsi dire profaner la sainteté du lieu par un bruit humain, ils restèrent un instant comme en extase, se reposant sur leurs avirons, et frappés de la grandeur imposante de cette nature si belle et si tranquille : « *It is beautiful, very beautiful, Sir,* » me dit enfin l'un d'eux; et, rappelés ainsi d'un monde idéal à celui des tristes vérités, nous ordonnâmes d'accoster dans l'endroit le plus découvert; un grand feu fut allumé, et un repas promptement préparé vint réparer nos forces.

L'eau de la source est fort bonne à boire, bien que celle de la rivière soit désagréable et saumâtre. Quelques provisions que nous avions apportées et du gibier que nous tuâmes sans peine nous avaient composé un souper suffisant. Nous résolûmes de passer la nuit en cet endroit. Les nègres veillèrent tour à tour pour empêcher que le feu ne s'éteignît, et notre sommeil ne fut troublé que par le cri de la panthère et des loups.

Le lendemain, en m'éveillant, je trouvai sous un pli de mon vaste manteau un serpent à sonnettes, et nous étions entourés de mocassins; par bonheur, ces reptiles étaient restés inoffensifs. Nous prîmes une tortue, nous cueillîmes quelques plantes, et nous nous rembarquâmes. Notre retour s'effectua avec une grande rapidité.

CHAPITRE XLV

PLANTEURS ET SÉMINOLES. — PREMIÈRES EXPLORATIONS DES EUROPÉENS EN FLORIDE ET VERS LE MISSISSIPI.

De retour à Saint-Marc, il s'agissait de nous recueillir et de savoir par quel chemin nous nous dirigerions. Une partie de la Floride venait d'être explorée; nous avions visité ses fleuves, ses bois, ses plaines, et nulle part, au milieu des solitudes, ni sur les rives sauvages du Wakulla, je n'avais rencontré la moindre trace d'indigènes; je savais pourtant que cette rivière avait été fréquentée par les Séminoles, et particulièrement par le chef fameux *Tiger-Tail* (Queue de Tigre). Le plus illustre des voyageurs qui nous avaient précédés en Floride, M. de Castelnau, avait vu, il n'y avait pas quinze ans, au confluent de la Flint et de l'Appalachicola, le chef indien Ecouchatemico, *roi de la Terre Rouge*, et s'était assis dans sa demeure, recouverte d'écorces ou de feuilles de palmiers; je n'ignorais pas non plus que le lieu où s'élève Talahassée était, en 1825, tout couvert de peu-

plades indiennes. Avaient-elles donc été si complétement transportées de l'autre côté du Mississipi qu'il n'en restât pas quelques individus, et traverserais-je les États-Unis sans voir une Peau Rouge?

Je fis part de cette crainte à mon compagnon; il me plaisanta d'abord, demandant si j'étais fatigué de porter ma chevelure, et ajoutant que, pour voir des sauvages, il suffisait d'observer autour de nous les mœurs des planteurs. Ce sont, en effet, de singuliers hommes. La veille de notre départ de Tallahassée, un colon en avait assassiné un autre au milieu d'une discussion d'intérêts, et le même jour nous avions vu deux planteurs ennemis se rencontrer à cheval sur la place et engager aussitôt, au poignard et au pistolet, un combat auquel avaient pris part leurs esclaves et leurs amis. A Saint-Marc, où nous nous trouvions, ce n'était que disputes et querelles; de riches planteurs se vautraient ivres dans les rues; d'autres jouaient en plein air et faisaient entendre les plus effroyables blasphèmes; puis tout d'un coup ils quittaient le jeu pour s'assommer à coups de poing ou de bâton ferré; enfin des paysans s'amusaient à fouetter de malheureux esclaves et riaient à se tenir les côtes de leurs contorsions et de leurs cris.

Paul me rappela aussi que la saison dans laquelle nous étions est meurtrière en Floride pour les étrangers; aussi décidâmes-nous que notre dernière tentative pour satisfaire mon désir se bornerait à traverser la péninsule dans sa largeur, de Saint-Marc à la ville espagnole de Saint-Augustin.

Nous fîmes nos préparatifs de départ : ils consistèrent à nous procurer une bonne carabine et deux paires de pistolets. J'avais mon fusil à deux coups. Nous montâmes chacun un de ces chevaux qu'on appelle *indiens poncés*, animaux de petite taille, au poil long, à l'œil enflammé, vifs, entêtés, mais supportant admirablement la fatigue, et doués d'un instinct singulier pour retrouver leur chemin dans l'épaisseur des bois; puis nous nous adjoignîmes un nègre affranchi qui faisait le métier de guide. Le lendemain nous partîmes en nous dirigeant vers l'est.

Nous éprouvions comme un soulagement à quitter ces villes maudites où règne la force brutale, et à errer de nouveau au sein des forêts majestueuses et paisibles. Là cependant nous retrouvions encore des traces de la barbarie qui pèse sur ces contrées : de temps en temps apparaissait un cadavre suspendu par le cou à une branche d'arbre, c'était la victime du *juge Lynch* (lanterne). Sous ce nom s'est organisé un tribunal arbitraire, qui sait faire exécuter ses jugements au plus profond des forêts; sa sévérité ne s'exerce guère que contre ceux qui sont soupçonnés défavorables à l'esclavage et contre les voleurs de chevaux.

La première journée de notre marche n'amena aucun incident. Pendant la chaleur de midi, nous fîmes halte sous un fourré de magnolias, près d'un ruisseau qui coulait sur un lit de cailloux et de sable fin en formant des multitudes de petites cascades; le soir le gibier que nous avions tué nous composa un repas abondant, et, lorsque la nuit fut venue, nous établîmes notre campement au milieu d'un terrain sec et sablonneux, le plus loin possible des grands arbres

abattus par les planteurs, et qui exhalent, en se décomposant, des miasmes délétères. Le lendemain nous nous étions mis en marche aux premières lueurs du jour; à dix heures, nous étions parvenus sur les bords d'une rivière assez considérable. Nous étions dans l'embarras pour la traverser; notre nègre nous dit qu'il devait y avoir un gué un peu plus haut, et qu'en passant tous trois à cheval, il n'y avait rien à craindre de la part des caïmans. Avant de tenter le passage, nous résolûmes de nous reposer un instant dans ce site véritablement enchanteur : la rivière coulait à nos pieds, le soleil colorait de ses chaudes teintes le feuillage des arbres, la vigne serpentait le long des chênes et retombait en longs festons, les clématites répandaient dans l'air une senteur embaumée, les convolvules fermaient leurs corolles gracieusement nuancées comme pour se garantir de l'ardeur du soleil; c'était en face de nous un tapis de feuillage et de verdure et au-dessus de nos têtes un berceau de fleurs. Nous étions assis près de la rive, contemplant en silence ce spectacle ravissant, quand tout d'un coup je suis tiré de ma rêverie par un mouvement de broussailles; je me retourne, et j'aperçois une tête gigantesque qui, au premier moment, me semble celle d'un serpent immensément long. Je l'avoue, je sentis une sueur froide me couvrir le front; je poussai un cri, notre nègre vit le danger; sans balancer, il se précipita sur le monstre, et le frappa, sous le ventre, de son poignard; le caïman, se retournant, renversa le courageux nègre, et se roula sur lui. En ce moment, Paul survint, il me prit des mains mon fusil, que j'avais presque laissé échapper, et le déchargea dans l'œil du reptile; notre noir se releva couvert de vase et de sang. Cette scène s'était passée en moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire.

Ce fut notre unique aventure pendant les cinq jours que dura le trajet; nous contournions des lacs, nous traversions des rivières, des forêts; nous avions franchi, non sans peine, le large fleuve Saint-Jean; les perruches passaient près de nous en volées nombreuses; au bord des eaux, nous rencontrions le flamant et le cormoran des Florides; le héron, attentif, guettait gravement sa proie; l'oiseau moqueur faisait entendre son rire bizarre; un matin nous vîmes un de ces petits ours noirs qui vivent presque entièrement sur les arbres et n'attaquent jamais l'homme; la nuit, nous entendions l'aboiement de l'alligator mêlé aux hurlements de la panthère : tous les animaux de cette région semblaient s'être donné rendez-vous sur notre passage, mais nulle part il n'y avait trace d'indigènes; aussi, lorsque nous arrivâmes à Saint-Augustin, convaincu de l'impossibilité de contenter mon désir, j'allais y renoncer quand enfin ma curiosité fut satisfaite.

Il y avait grande rumeur dans la ville au moment où y entra notre petite cavalcade; les habitants semblaient tous réunis sur le place et parlaient avec animation : on pouvait distinguer au milieu de leurs discours les mots de voleurs et de brigands. Je demandai de quoi il s'agissait à l'hôtelier chez lequel nous descendîmes.

— « Ce n'est rien, me dit-il, il s'agit de faire une battue dans les *evergladas*, et de tuer le plus possible de ces misérables Indiens.

— Il y a donc ici des Indiens? demandai-je brusquement.

— Hélas! oui, seigneur étranger, les Américains les ont chassés de tout le reste du pays, mais ils se sont bien gardés, sans doute parce que nous sommes Espagnols, de détruire ceux qui infestent les abords de notre ville, et il n'y a pas de jour que ces brigands ne commettent quelque méfait; hier le commandant de la ville a perdu deux chevaux, et il suppose que les Indiens les lui ont volés.

— C'est pour ce grief que vous allez les tuer comme des bêtes fauves? interrompit Paul.

Et se tournant vers moi, il ajouta en français :

— Si vous m'en croyez, nous irons tirer quelques coups de carabine avec ces pauvres Séminoles, ce doivent être de braves gens; certainement ils ne peuvent pas valoir moins que nos hôtes. »

Je riais de cette chevaleresque folie quand on vint proclamer l'innocence des Indiens : les deux chevaux n'étaient qu'égarés, et on venait de les retrouver. Le tumulte s'apaisa, et la chasse fut remise à une autre fois. J'en fus extrêmement satisfait, espérant que je pourrais sans trop de risque m'aventurer chez les Indiens. L'hôtelier espagnol tâcha de m'en dissuader; mais, voyant notre dessein bien arrêté, il nous engagea à prendre avec nous un médecin de la ville qui, prisonnier autrefois des sauvages, s'était tiré de leurs mains sain et sauf en guérissant l'un d'eux, et qui depuis avait conservé avec les débris de la tribu des relations d'amitié. Cet homme était d'autant plus précieux qu'il parlait la langue des Creeks ; il consentit à nous accompagner. Sur son conseil nous laissâmes nos armes, et il se proposa de nous présenter comme des grands médecins d'Europe qui avaient voulu visiter les Indiens sur le renom de leurs vertus et de leur courage.

Les Indiens que nous allions voir appartiennent à la tribu des *Muscogis*. Ils se soulevèrent en 1818 avec les *Mikasoukis*, dont le nom signifie sans chefs héréditaires, les *Yamesses*, et tous ceux qui étaient compris sous la dénomination de Séminoles depuis qu'ils avaient quitté d'autres régions pour se réfugier en Floride. Lorsque l'Espagne eut cédé cette province aux États-Unis, en 1819, deux Anglais, Arbuthnot et Ambrister se joignirent aux Indiens rebelles. Le général Jackson marcha contre eux; les tribus firent preuve de courage, cependant elles furent vaincues, les deux Anglais faits prisonniers furent exécutés en vertu du jugement d'une cour martiale. Le général Jackson essaya de gagner les Indiens par la douceur de ses traitements; le chef des Mikasoukis, Neomaltha, amené devant lui, avait demandé à mourir dans les tourments; le général lui laissa la vie et lui accorda des terres sur les bords de l'Arkansas. Cependant la guerre recommença en 1835. Le général Floyd s'avança au midi jusque dans les marais de la Floride, il fouilla les halliers ou everglades, fit aux Indiens une guerre d'extermination et réussit à s'emparer de leur chef Oscéola; mais il ne put les soumettre. Ce fut alors que le

gouvernement de l'Union fit cerner les tribus, arrêter les chefs, prendre les femmes et déporter tous ses prisonniers sur la rive droite du Mississipi. Les Indiens, que j'allais voir étaient du petit nombre de ceux qui avaient échappé à leurs ennemis en cherchant un refuge au plus profond des marécages, et ils préféraient une existence précaire et misérable sur le sol où ils étaient nés au bien-être qu'ils eussent trouvé sur le territoire indien.

Nous étions partis pour aller trouver nos Indiens, le matin au lever du soleil. Après une assez longue marche dans des terrains sablonneux, nous parvînmes à un endroit presque nu, où le sol coupé de flaques d'eau ne produisait que des broussailles et quelques pins chétifs. Notre guide nous fit faire halte, puis il s'avança seul une centaine de pas environ et poussa un long cri guttural. A ce signal, les broussailles parurent s'animer, et de chacun des buissons sortit une tête d'Indien; en un instant nous fûmes environnés de ces hommes au regard farouche, au visage menaçant. Sur quelques mots de notre médecin, les sauvages nous entourèrent et nous marchâmes avec eux le long des rigoles et des halliers jusqu'à ce qu'enfin nous parvînmes à une sorte de hameau composé de cabanes en écorces de pin. Il y avait une cahute plus grande que toutes les autres, ce fut dans celle-là que nous entrâmes. Quelques vieillards étaient assis en cercle et fumaient dans de longues pipes; ils étaient vêtus d'une sorte de chemise en peau de daim, avaient aux jambes de longs bas de cuir, aux pieds des mocassins, et plusieurs d'entre eux se drapaient fièrement dans de longues couvertures. Tous étaient armés, une longue carabine était suspendue à leurs épaules, au côté ils portaient un couteau à scalper; leurs tomahawks, des arcs et des flèches, des boucliers en peau d'alligator étaient épars dans la cabane, et un mouchoir rouge que chacun d'eux portait sur la tête ajoutait à l'effet pittoresque et sauvage de leur aspect.

Des chevelures étaient suspendues le long des parois, et ces hideux trophées étaient les seuls ornements de ce lieu; on ne les contemple pas sans une profonde horreur, cependant nous ne pûmes nous empêcher de rire quand nous sûmes à quel singulier hasard un combattant américain avait dû la vie dans les dernières hostilités. Il était tombé blessé, un Indien se précipita sur lui pour le scalper; il portait une perruque qui resta facilement dans les mains du vainqueur. Celui-ci, après le premier moment d'étonnement, la rejeta sur le malheureux blessé qu'il ne daigna pas achever, et s'en alla, en disant : *Le lâche, il avait coupé d'avance sa chevelure.*

Dans un coin de la hutte il y avait quelques femmes, elles étaient occupées à des travaux de ménage, leur visage ne me parut pas désagréable; elles portaient de longues robes de toile brodée de petites perles et de paillettes, des mocassins de peau très-ornés et des pièces de drap ou de toile dont elles recouvrirent tout leur corps à notre approche.

Le Floridien, notre compagnon, alla vers un des vieillards qui semblait être un chef, il lui tendit une pipe, reçut la sienne en échange, fuma quelques bouffées, nous la passa ensuite, et quand eûmes fumé à notre tour, Paul et moi, nous

pûmes nous asseoir, nous étions de la maison. Le chef leva gravement la main droite, puis fit entendre des sons qui paraissaient produits exclusivement par la gorge et le nez, et que le médecin nous traduisit ainsi :

— Soyez les bienvenus, vous les Visages Pâles qui venez en amis sous la hutte de l'homme rouge. L'homme rouge n'est pas méchant, il craint le Grand Esprit, et cependant, vous le voyez, il se cache, car le Yankee l'a poursuivi comme le loup et la panthère.

Je répondis : — Nous sommes des terres lointaines d'Europe, nous avons entendu parler du courage des guerriers séminoles et nous avons désiré te voir pour te témoigner notre amitié et notre estime. Veux-tu accepter ces armes? je souhaite qu'elles te servent contre tes ennemis. En même temps je lui tendis une paire de pistolets que j'avais apportés comme présent.

Il les prit gravement : — L'homme rouge n'a plus rien, dit-il, on a usurpé sa terre et ses forêts, on a détruit ses demeures, et il n'a plus pour vivre que du manioc et des fruits sauvages; mais il ne quittera pas la terre où il est né, car c'est là que dorment les os de ses pères.

— Vous n'avez cependant pas toujours habité ces régions? lui demandai-je.

— Non, les pères de nos pères venaient du grand fleuve, et leurs aïeux avaient vécu dans une région de hautes montagnes d'où ils voyaient le soleil se lever dans la mer, et le soir encore se coucher dans un autre océan; mais patience! le jour viendra où l'homme rouge à son tour sera le maître; il suspendra dans sa cabane des milliers de chevelures, l'homme pâle fuira, nous danserons encore la danse de la victoire, et les filles du soleil sortiront des marais d'Ockefanoké pour revenir habiter sous nos tentes, car elles attendent que le Grand-Esprit ait achevé de voir quels sont les guerriers vraiment braves et forts.

J'essayai de savoir à quel fait se rattachait cette sorte de légende des filles du soleil; mais j'interrogeai en vain le vieux chef, il se tut et recommença à fumer gravement.

Notre guide nous avertit qu'il était temps de nous retirer, et il se chargea pendant le retour d'ajouter quelques détails sur les usages des Séminoles. Leurs principaux plaisirs sont les danses et le jeu de paume; leur danse de guerre est la même que celle des autres nations indiennes : les guerriers armés du tomahawk se partagent en deux bandes et simulent un combat. Ils ont aussi les danses du cochon, du cerf, du caïman, dans lesquelles ils imitent les cris et les mouvements de ces divers animaux. La plus remarquable de toutes est celle du *maïs vert*, sorte d'offrande des prémices de leurs récoltes à une divinité inconnue.

Ils s'accompagnent de tambourins en dansant et s'attachent aux pieds et aux genoux des coquilles qui s'entre-choquent à chaque mouvement et produisent le son des castagnettes. Pour le jeu de paume ils se mettent de chaque côté vingt-cinq à quarante; ils sont nus avec une pièce de toile autour des reins; leur corps est peint et ils se mettent des plumes dans les cheveux. Ils se préparent souvent à cet exercice par des jeûnes et quelquefois ils se font des incisions avec un couteau,

aux bras et aux jambes pour se saigner et se rendre, disent-ils, plus légers. Un chef lance la balle entre les deux groupes, et le parti qui l'a lancée le premier douze fois est réputé vainqueur. Ils ne doivent pas saisir la balle avec la main, mais la recevoir avec adresse au moyen de deux petits bâtons. Ils mettent beaucoup d'acharnement à cet exercice, qui se termine rarement sans que des blessures graves aient été reçues.

Il est fort rare que les femmes soient admises aux danses des hommes; cependant quelquefois tous les individus de chaque sexe se réunissent sur deux lignes en face l'un de l'autre, puis se prenant par la main, ils s'avancent et reculent en chantant un air grave et monotone.

Le docteur floridien avait observé que chez les peuples sauvages, les douleurs de l'enfantement sont nulles si on les compare avec celles qu'éprouvent les femmes des nations civilisées. Quelques heures après sa délivrance, la femme séminole marche, et le lendemain elle reprend les durs travaux imposés à son sexe. L'enfant maintenu sur une planche et entouré de bandelettes et de grains de verroterie est attaché à son dos par deux courroies. Lorsqu'elle travaille dans les champs, elle le suspend ainsi à une branche d'arbre. Les enfants sont élevés avec une grande douceur, et de bonne heure prennent des habitudes d'indépendance; jusqu'à dix et douze ans les deux sexes vont nus, mais avant cet âge, les garçons conçoivent déjà des idées guerrières, et affectent de mépriser les femmes. Ils passent tout leur temps à essayer leur adresse à tirer de l'arc. Quelques années plus tard, ils joignent un parti d'Indiens, et s'ils reviennent avec le scalpe d'un ennemi ils sont admis au rang et aux droits des guerriers. Le guerrier séminole est brave et altier; on sait comment Néomaltha parla au général Jackson dont il était le prisonnier: « Tu es un grand chef, lui dit-il, ceux qui t'avaient précédé n'étaient que des vieilles femmes; fais-moi mourir dans les tourments, car si tu étais mon prisonnier, je voudrais voir jusqu'où s'étend ton courage. » Lorsqu'il apprit qu'on lui laissait la vie et que de plus on lui accordait des terres, il s'écria: « Conduisez-moi loin, bien loin, car ne pouvant plus combattre les blancs que je « hais, je veux au moins ne plus les voir! »

Cette Floride, où la nature a jeté à profusion le luxe de sa végétation et toutes ses richesses, mais où la main de l'homme a porté la dévastation et laissé la solitude, fut jadis florissante et peuplée; son soleil mortel pour les hommes d'Europe animait toute une création vigoureuse. Sur cette terre embaumée du parfum des fleurs, au bord des merveilleuses fontaines, vivaient des peuplades indigènes, peu civilisées, peu laborieuses, heureuses cependant, car elles avaient peu de soucis et de besoins, et le sol compensait par la munificence de ses dons la rareté de leurs travaux.

Ce fut le jour des Rameaux de l'an 1512 qu'un Espagnol, qui avait accompagné Christophe Colomb dans son second voyage, Juan Ponce de Léon, reconnut les côtes de la presqu'île américaine, entrevue dès 1497 par le navigateur anglais Jean Cabot, qui n'y avait pas débarqué. Le rivage qui se présentait aux Espagnols,

en ce jour de solennité catholique, tout parsemé de fleurs, reçut le nom de Floride. Le vieux Ponce chercha avec anxiété la fontaine qui devait rappeler dans son corps usé par la vieillesse la vigueur du jeune âge; il explora la péninsule, de Saint-Augustin aux îles de la Tortue, puis, quand il fut obligé de retourner vers Porto-Rico sans avoir atteint le but de ses recherches, il ne se laissa pas aller au découragement, il entreprit, quelques années plus tard, une nouvelle expédition, mais cette fois il trouva la mort dans cette contrée où il venait puiser une nouvelle vie. Les naturels le massacrèrent avec une partie de ses compagnons, Vasquez de Aillon, le second aventurier qui se hasarda à pénétrer en Floride, eut, en 1524, le même sort que Ponce de Léon. Attiré dans l'intérieur des terres par les Indiens, qui, après avoir bien accueilli les premiers venus, avaient été victimes de leur perfidie et emmenés comme esclaves, Velasquez périt avec deux cents des siens.

Ce désastreux résultat ne découragea pas les Espagnols; ils s'imaginaient que le sol de la Floride devait recéler de fécondes mines d'or. Pamphilio Narvaez découvrit la baie de Pensacola et y débarqua en avril 1528. A la tête de trois cents hommes dont quarante cavaliers, il pénétra dans l'intérieur, se dirigeant vers le nord. Pendant quatre-vingts jours, la petite troupe chemina à travers des forêts si épaisses, qu'il fallait se frayer avec la hache un passage à travers les débris d'arbres renversés par les ouragans, fracassés par la foudre ou tombés de vétusté. Des marais, des flaques d'eau, au milieu desquels depuis des siècles s'amoncelaient ces débris de la végétation, couvraient les plaines; de larges rivières arrêtaient la marche des aventuriers, puis, lorsqu'ils avaient surmonté tous ces obstacles, si quelque village indien se présentait devant eux, au lieu d'y espérer aide et secours, ils trouvaient des ennemis implacables, et il fallait combattre. Narvaez, déçu dans ses espérances, ne rencontrant ni l'abondance ni les richesses qu'il croyait trouver, renonça à poursuivre sa marche vers le nord, il se dirigea vers l'ouest, gagna l'embouchure de l'Appalachicola, et construisit quelques embarcations pour reprendre la mer; on était alors en septembre, et il fut exposé à la violence des ouragans qui accompagnent l'équinoxe. La flottille aventureuse parvint, en suivant le rivage, jusqu'à l'embouchure du Mississipi, fut emportée en pleine mer par le courant du fleuve et dispersée par le gros temps. Le navire qui portait Narvaez ne reparut pas, quelques barques échouèrent sur les îles sablonneuses de la côte où leurs équipages périrent de la fièvre et de la faim. Presque tous les aventuriers moururent. Un seul eut du bonheur au milieu du désastre de ses compagnons, ce fut Alvar Nunez; il gagna la confiance des Indiens en s'attribuant l'art de deviner et de guérir il étonna leur esprit par des prodiges, gagna leur amitié par des cures merveilleuses, et profita de l'ascendant qu'il avait su conquérir au milieu d'eux pour sauver trois de ses compagnons faits prisonniers; il s'échappa avec eux et parvint à Mexico où l'accueillit Fernand Cortez.

Les aventuriers n'avaient pas été heureux en Floride; cependant tant de revers

ne découragèrent pas leurs successeurs de chercher, sur la foi de quelque tradition incertaine, des richesses et des merveilles qui s'évanouissaient à leur approche. Le plus illustre de ceux dont le nom se rattache aux premières explorations en Floride et dans la Louisiane, est sans contredit Ferdinand de Soto. Déterminé à fonder dans la presqu'île un établissement durable, Ferdinand partit d'Espagne à la tête de douze cents hommes. L'année suivante, il jeta l'ancre dans la baie de Tampa, après avoir laissé à Cuba la moitié de sa troupe, dans la crainte de manquer de subsistances. De ce point, il se dirigea au nord et à l'ouest à travers les contrées occupées alors par la nation puissante des Cherokees. Puis il passa sur le territoire actuel de l'Alabama, et livra aux Indiens une bataille dans laquelle plusieurs milliers d'entre eux trouvèrent la mort. Les Espagnols continuèrent leur chemin, mais il fallait sans cesse être prêt au combat, et toutes les rencontres n'étaient pas aussi heureuses que la première. Cependant, au milieu des fatigues et des misères de l'expédition, un allié inattendu protégea les Espagnols. Ce fut une femme, elle s'appelait Copachiqui et régnait sur la puissante nation des Chickasaws, au bord de l'Yazoo.

Lorsqu'elle apprit que des étrangers, au visage blanc, étaient venus des régions où se lève le soleil, elle fut curieuse de les voir, et vint à leur rencontre avec huit nobles dames et un grand cortége des chefs et des guerriers de sa cour. La reine traversa le fleuve avec sa suite, vint admirer les étrangers, et les reçut en grande pompe sur la rive. Elle détacha un cordon de perles roulé trois fois autour de son corps et le présenta à Ferdinand de Soto, puis elle fit construire un radeau et conduisit les Espagnols sur la rivière jusqu'à la ville, où ils furent fêtés et admis à de grands festins, sous des berceaux de rameaux verts. Des tombeaux, des temples vastes et nombreux, couverts de toits faits de coquilles brillantes, qui reflétaient à leur lever les feux du soleil, des statues, des édifices de toute sorte, frappèrent les regards des Espagnols. Les femmes leur apportaient des présents de perles, les hommes leur offraient leurs fruits et le produit de leur chasse ; ils étaient les bienvenus dans cette contrée hospitalière, mais là, comme au Pérou, comme au Mexique, les Espagnols ne purent s'abstenir de ces infâmes cruautés que rien ne motivait et qui frappaient, au milieu de leur confiance et de leur affectueux accueil, ces peuplades bienveillantes. Un matin, Ferdinand de Soto s'empara de la reine et de ses femmes, saisit son or et ses richesses, massacra les Indiens qui s'opposaient à cette perfidie, et força ses prisonnières à suivre à pied son armée dans un espace de cent lieues. Copachiqui parvint à s'échapper ; tous les efforts des Espagnols pour la reprendre furent inutiles, et désormais, au lieu d'hôtes et d'amis, les envahisseurs ne trouvèrent plus que des tribus hostiles sur leur passage.

Parvenus à la ville de Mauvila, ils furent accueillis avec une apparente bienveillance par le chef du pays *Tascaluza*. C'était un géant renommé parmi les Indiens pour sa force et son courage ; il avait résolu de détruire le corps d'armée espagnol. Il fit loger les chevaux en dehors des murs de la ville, et essaya d'amu-

ser ses hôtes par des fêtes et des danses de jeunes femmes; puis, à la première querelle, il se jeta sur eux et engagea le combat le plus terrible qui, selon la tradition, ait jamais ensanglanté les territoires indiens. La bataille dura neuf heures. Les Espagnols, surpris d'abord par cette agression soudaine, se remirent bientôt; ils se formèrent en un corps compacte, et, retranchés derrière une muraille, ils firent feu sur la masse de leurs ennemis, qui se présentaient à découvert, jetant sans se décourager leurs flèches et menaçant de leurs tomahawks inutiles cet ennemi qui lançait la foudre. L'historien espagnol Vega assure que 10,000 Indiens périrent dans cette journée. Les Espagnols eurent 18 tués et 150 blessés. On suppose que Tascaluza trouva la mort en combattant; mais sa renommée est parvenue jusqu'à nous, et l'on prétend que la ville actuelle de Tuscaloosa marque l'emplacement de sa capitale.

Les Espagnols, quoique découragés, continuèrent leur marche en avant et parvinrent aux domaines d'un chef nommé Vitachuco, dans la Floride occidentale. Ce roi, comme Tascaluza, reçut les étrangers avec l'apparence de l'hospitalité; puis il rassembla secrètement 10,000 guerriers, qui attaquèrent les Espagnols avec l'énergie du désespoir. 900 sauvages furent jetés dans le lac, où plusieurs nagèrent pendant quatorze heures; ceux qui n'étaient pas noyés furent faits prisonniers en abordant; le chef eut le même sort, et son armée fut dispersée.

Après ces aventures, les Espagnols marchèrent au nord-ouest et découvrirent le Mississipi, qu'ils traversèrent probablement près du confluent du Saint-François. Ils s'avancèrent même jusqu'au Missouri, mais ils ne tardèrent pas à revenir sur leurs pas. Ils passèrent l'hiver en Louisiane, sur les bords du Washita, et au printemps ils descendirent le fleuve. C'est là, près de son embouchure, que Soto tomba malade et mourut. Son corps, enseveli dans un manteau, fut jeté dans le fleuve. Les aventuriers, réduits à un petit nombre, errèrent longtemps encore, et enfin demi-nus, affamés, ils parvinrent à Mexico. Jamais expédition n'avait commencé avec de plus ambitieuses espérances, et n'avait subi autant de désastres. Ces hommes avaient erré pendant quatre années à travers des pays sauvages, franchissant des fleuves, des marais, des forêts sans fin, combattant des indigènes dix fois supérieurs en nombre, décimés par les accidents, la maladie et les batailles. Leur hardi conducteur avait été enseveli dans les profondeurs du fleuve qu'il avait découvert, et de tous ses compagnons il n'était revenu que ce qu'il en fallait pour témoigner des souffrances et des désastres de l'expédition [1].

1. Essai sur la Floride du milieu, par M. le Comte de Castelnau. *Nouv. Ann. des Voy.*, t. 100. — Essai sur les Séminoles de la Floride, par le même. *Bullet. de la Soc. de Géogr.*, juin 1842. — Aperçu statistique sur la Floride, par M. David, consul de France à la Nouv. Orléans. *Bullet. de la Soc. de Géogr.*, mars 1839. — *Les États-Unis*, par Goodrich.

CHAPITRE XLVI

CAROLINE DU SUD. — L'ESCLAVAGE. — MŒURS POLITIQUES AUX ÉTATS-UNIS.

Cette visite aux débris des peuplades séminoles complétait mon voyage en Floride. Je n'avais plus aucun motif de rester dans cette contrée. Je la quittai d'autant plus volontiers que mon compagnon de voyage me pressait de remonter vers le nord, afin de connaître les mœurs des véritables Américains, de ceux qu'on appelle Yankees. Paul avait eu l'occasion d'observer en Californie leur caractère individuel; il voulait étudier l'esprit de la nation. Il me représentait les Américains comme les seuls qui fussent capables en Californie de s'enrichir : ils avaient porté au milieu des Mexicains, des Français, des Allemands, des hommes de toute nation, leur finesse de spéculation, et surtout leur activité. Une curiosité cauteleuse, une audace froide, une sagacité redoutable, sans aucune connaissance et sans aucun souci des raffinements de la vie civilisée, des convenances sociales et des règles délicates de la politesse, tel était le mélange de qualités et de défauts que Paul me signalait chez les Américains. Ce caractère, nous le retrouvâmes partout lorsque nous eûmes quitté les États où vivent en grande majorité les planteurs, race distincte qui descend presque entière des colons espagnols. Les États-Unis laissent une impression particulière à ceux qui les ont visités. Le voyageur croyait aborder l'État le plus démocratique du monde, et nulle part il ne rencontre l'aristocratie sous plus de formes et de nuances. J'avais signalé à la Nouvelle-Orléans le mépris de la race blanche pour tout ce qui porte dans les veines une goutte de sang noir; nous retrouvâmes partout ce mépris et l'exclusion qu'il entraîne. Paul me disait plaisamment un jour : « Ici on ne naît pas noble, on naît infâme. » Mais là ne se bornent pas les distinctions. Nous assistions une fois à un bal donné dans l'une des villes du Nord par les principaux négociants : « Où donc, demandai-je, est mademoiselle X...? » Je désignais une charmante jeune personne que j'avais vue peu de jours auparavant chez notre consul. « Elle ne se hasarderait pas à venir, me dit sèchement une lady : son père est ouvrier. » Je savais son père établi dans le principal quartier et l'un des plus riches marchands de la ville; cependant les négociants ne l'admettaient pas parmi eux, parce qu'il travaillait comme manufacturier à la confection de ses produits. Ces préjugés sont peu de chose à côté de la plaie hideuse de l'esclavage. Qu'on le croie bien, les détails du roman mélodramatique qui en ce moment émeut le monde, *la Case de l'oncle Tom*, ces détails les plus révoltants, n'ont rien d'exagéré[1]. Après avoir vu chez les planteurs combien est misérable la condition des esclaves, nous allions

1. Nous réservons, pour le Voyage en Afrique, des renseignements authentiques, dus à un capitaine de corvette, en croisière à la côte de Guinée, sur la traite et la condition des Noirs. La misère et les souffrances physiques et morales de ces malheureux surpassent tout ce qu'il est possible d'imaginer.

assister aux débats des abolitionistes et des partisans de l'esclavage ; les meetings, les réunions de toute sorte nous étaient ouverts en quantité innombrable, car l'illustre proscrit hongrois Kossuth parcourait les États, et c'était aussi l'époque de ce qu'on a plaisamment appelé *les remuements de piété* (revival) : des prédicateurs de toutes les sectes voyageaient, s'arrêtant dans les villes et dans les campagnes pour prêcher leurs doctrines et faire des prosélytes.

Voilà quel nouvel attrait de curiosité offrit notre voyage, quand le bateau qui nous avait pris à Saint-Augustin nous descendit dans la ville de Savannah, à l'embouchure de la rivière du même nom, dans l'État de Georgie. Savannah est la principale cité commerçante de cet État; la plupart des importations et des exportations passent par son port; elle a une population de près de vingt-huit mille habitants, et ses rues sont larges et bien alignées. Le chemin de fer que nous y prîmes nous conduisit à Milledgeville sur l'Oconéa, qui, bien que chef-lieu de la Georgie, est inférieure à Savannah sous le double rapport de la population et du commerce. De cet endroit, qui n'avait rien de remarquable, nous nous dirigeâmes vers Augusta, marché intérieur de la Georgie; puis, abandonnant cet État, nous pénétrâmes dans la Caroline du Sud.

Cet État, lorsque nous y passâmes, était dans une grande effervescence; on y parlait beaucoup des griefs du reste de l'Union ; ce n'était pas sans une grande amertume que les riches planteurs rappelaient les différents échecs qu'ils avaient subis : ils se plaignaient de l'annexion de la Californie, qui n'a pas d'esclaves, et donnera dans le Congrès la majorité aux États opposés à l'esclavage; mais ils déploraient surtout l'issue de l'expédition de Lopez. On sait que cet aventurier essaya d'arracher Cuba aux Espagnols pour rattacher cette île à l'Union; son entreprise, secrètement encouragée par les États du Sud, s'exécutait tout entière à leur profit : il s'agissait, pour les planteurs, de trouver un débouché à leurs esclaves, marchandise humaine qui encombre quelquefois les marchés du Sud; il s'agissait surtout d'acquérir au Congrès cette précieuse majorité que leur arrachait l'adjonction de la Californie. Enfin, la Caroline du Sud tout entière s'indignait du succès immense que commençait dès lors à obtenir la production de mistress Beecher Stowe, *l'Oncle Tom*. Selon les cultivateurs, c'était un livre perfide, propre à égarer l'opinion publique et à entraîner la ruine des ressources et des richesses de tout le Midi.

« Comment, nous disait l'un d'eux, voulez-vous que nous émancipions nos esclaves? Qu'est-ce que l'Union compte en faire le jour où elle les aura rendus libres et où ils se refuseront au travail? Qui cultivera le riz, le sucre, le coton, le tabac? Faudra-t-il les établir dans une portion des États-Unis, et créer un territoire nègre comme nous avons créé un territoire indien? Mais ce sera nous donner des voisins et à coup sûr d'implacables ennemis. Or, quel est le secret de la force de l'Union? C'est qu'elle est à peu près souveraine dans la moitié de son continent, et que, pour elle, il n'y a pas d'équilibre américain, comme il y a un équilibre européen chez vous. »

Ce fut Paul qui se chargea de répondre à ce plaidoyer en faveur de l'esclavage. « Je reconnais, dit-il, que parmi les esclaves, il en est qui, grâce au caractère particulier de leur maître, sont moins misérables que ne les représente l'auteur de *l'Oncle Tom;* mais avouez que, pour la plupart, la peinture n'est pas exagérée. Un noir est-il un homme, lui qui cependant est revêtu des attributs et de la forme humaine? Il n'y a pour lui ni droits politiques, ni droits civils, ni droits naturels, même lorsqu'il est affranchi, et que de fait il entre en jouissance des droits civils et politiques. Repoussé de partout, exclu de cette société qui légalement lui semble ouverte, il ne peut se servir d'aucun des droits qui lui sont conférés; quant aux droits politiques, je le comprends, car il serait absurde de le laisser concourir à des lois chargées d'opprimer lui et sa race. Le noir esclave ne se marie pas; car, pour empêcher la validité de son mariage, il suffit du caprice de son maître. Il n'est pas père; car ses enfants appartiennent au planteur, comme le croît des animaux. Il ne possède rien; car il est la chose da'utrui. Dans votre Caroline, dans le Tennessée et la Louisiane, ne sait-on pas que non-seulement le contrat passé avec l'esclave est nul, mais que de plus il entraîne le double châtiment des parties contractantes? De toutes vos lois, ajouta Paul, qui avait récemment lu ce code barbare et qui s'animait à ce souvenir, de toutes vos lois, la plus odieuse est, à mon avis, celle qui punit d'une amende de 100 livres sterling un maître, s'il apprend à lire à son esclave; observez bien qu'on empêche les noirs de connaître les doctrines de l'Évangile et de pratiquer la religion. En Georgie, cette interdiction est complète et formelle, puisqu'un juge de paix a le droit de dissiper une assemblée religieuse d'esclaves. Si par hasard un malheureux s'évade, tous les États du Sud sont d'accord pour le mettre hors la loi, et il est permis au premier venu de le saisir, de le fouetter, et même de le tuer à coups de fusil. Vous ne savez que faire des noirs émancipés? Envoyez-les à la colonie africaine de Libéria. Quant à cette autre objection de la ruine des États du Sud, elle n'est pas fondée; car il est bien constaté que partout dans ces États, lorsque des travailleurs blancs émigrés du Nord, et quelquefois venus d'Europe, s'y sont établis, leur travail a produit plus du double de celui des noirs. La raison en est simple: les uns travaillent pour eux, avec activité et intelligence; les autres, au contraire, suivent, sous le fouet, une vieille routine, et ne tirent aucun profit de leur labeur. Nous avons vu, en traversant la Floride, de malheureux noirs consumés par la fièvre dans les rizières, et forcés au travail jusqu'au moment où ils tombent épuisés. Leurs maîtres savent bien qu'ils vont périr, mais ils se préoccupent avant tout de ne rien perdre et de retirer de l'esclave, avant qu'il soit mort, l'argent qu'il a coûté. Tenez, voici une annonce que j'ai lue par hasard et soigneusement recueillie, à Monroe en Louisiane. » Et il tira de son portefeuille et lut la réclame suivante: « *Chiens de chasse pour les nègres.* — Le soussigné « présente ses respects aux citoyens d'Ouacheta et des paroisses circonvoisines; il « les prévient qu'il a loué un terrain et une maison d'habitation à deux milles et « demi à l'est de la propriété de John Whele, sur la route qui conduit de Monroe

« à Bastrop, et qu'il y entretient une belle meute de chiens dressés pour attraper « les nègres. Les personnes qui désirent faire courir après leurs nègres feront « bien de s'adresser à lui. On le trouve toujours dans sa maison, lorsqu'il n'est « pas en chasse, et, en pareil cas, il laisse des indications sur le point où on « pourrait le rencontrer. — Prise : 5 dollars par jour, lorsque les traces du « fugitif ne sont pas indiquées. En cas d'indication du chemin, le prix sera de « 25 dollars si le nègre est pris. » M.-C. GOFF. »

Mon ami avait prononcé cette diatribe sans s'interrompre, et j'aurais essayé inutilement de l'arrêter. L'Américain auquel il parlait avec tant de franchise l'écouta impassiblement, et, quand il eut fini, se contenta de secouer la tête et de dire : *On voit bien que vous êtes jeune et Français.* Dans son intention, cette double épithète signifiait insensé.

L'homme du Sud ne peut, ni par tempérament ni par tradition, comprendre l'abolition de l'esclavage. Il faut observer que le climat a développé en lui une indolence et une oisiveté naturelles; et surtout, il faut se souvenir, comme l'ont remarqué de savants publicistes, que deux éléments bien distincts ont concouru à la formation des États-Unis. En Virginie et dans le Sud, des aventuriers, des chercheurs d'or, de rudes cultivateurs sortis des dernières classes de la société européenne, fondèrent un établissement aussitôt envahi par l'esclavage; tandis qu'au nord de l'Hudson, les hommes d'élite de l'Angleterre apportaient, avec leur religion proscrite, des déclarations de droits pures de toute iniquité. L'esclavage dut survivre à la révolution qui affranchit la colonie anglaise, parce que les États du Sud n'eussent pas proclamé leur indépendance si l'abolition de l'esclavage eût été l'une des conditions du pacte fédéral. Aujourd'hui, la Caroline du Sud s'agite plus que tous les autres États à esclaves pour s'affranchir des idées abolitionistes et libérales du Nord; elle n'a proposé rien moins qu'une scission, et si la Virginie eût voulu suivre ses conseils et se fût moins souvenue qu'elle est la patrie de Washington, de Jefferson, et le berceau de la liberté, Richemond balancerait aujourd'hui l'influence de Washington. Dans cette lutte, où le Nord parle au nom de l'humanité, il a le beau rôle, et jusqu'ici il conserve l'avantage. C'est ainsi que j'ai vu voter le fameux *Wilmot proviso*, qui interdit, au nom de la constitution, l'introduction de l'esclavage dans les nouveaux États de l'Union. J'ignore, pour ma part, où cette hostilité des deux partis les eût entraînés, et j'eusse assisté peut-être à la dissolution de ce monde, qui a cependant tant d'éléments de grandeur, et, je le crois, un si vaste avenir, sans l'intervention d'un homme de bien, d'un vrai patriote, sans le compromis de M. Clay. M. Clay, riche colon du Sud, propriétaire d'esclaves, mais connu pour ses opinions libérales sur l'esclavage, se posa en médiateur, fit suspendre les mesures irritantes et inutiles, telles que l'émancipation des noirs dans le district fédéral, accorda des satisfactions aux deux partis, et permit à la discussion, en apaisant les animosités, de suivre une marche régulière. On ne saurait trop admirer l'esprit de conciliation, la modération, la sagesse et le patriotisme des hommes éminents de

l'Union en cette circonstance et dans les cas graves. C'est, à mon avis, le secret de la grandeur et de l'avenir des États-Unis : là se trouvent toujours des hommes calmes et sages pour apaiser l'irritation des partis et balancer ce que les mœurs en général, et surtout les mœurs politiques, ont de rudesse et souvent même de brutalité.

Les clubs fameux et les conciliabules de l'année 1848 doivent n'être que peu de chose en comparaison des meetings américains et des discussions électorales. On a parlé, chez nous, de la corruption des électeurs et des fraudes du scrutin ; que dirait-on donc des habitudes américaines à cet égard ? Entrez dans une taverne en temps d'élection, vous voyez deux hommes assis l'un près de l'autre : le premier fume sa pipe et ne dit mot, le second fait entendre par intervalles une parole rapide : *Six dollars, — dix dollars, — trente dollars.* Vous êtes en présence de l'électeur et du candidat. Tant que le premier garde la pipe suspendue à ses lèvres, il est vertueux ; quand la pipe est à bas, il est vendu. En 1840, eut lieu à propos de l'élection du général Harrison ce que l'on a appelé « *l'agitation des bûches* » (*log cabin agitation*). C'était un autre genre de corruption, consistant en déjeuners mêlés de cidre, de bière, de jambon, assaisonnés de chansons politiques, et servis dans des cabanes de bois aux *trappers* et aux *squatters* des solitudes de l'Est. En 1844, le parti *whig* (ce nom désigne, chez les Américains, le porti hostile aux démocrates) éprouva une défaite inattendue, parce que les deux États de New-York et de Pensylvanie, dont ils se croyaient sûrs, donnèrent à leurs adversaires une majorité de quelques voix, et il imputa cet échec aux fraudes électorales des démocrates. Il les accusa, non sans quelque fondement, d'avoir fait voter à New-York un certain nombre de Canadiens, arrivés le matin et repartis le soir par le chemin de fer ; il les accusa aussi, et avec encore plus de fondement, d'avoir fait voter, à l'aide de faux certificats, un grand nombre d'Irlandais qui n'avaient point acquis la naturalisation. C'est, en Amérique, une fraude qui se renouvelle perpétuellement et qui enlève aux élections des grands ports de mer toute espèce de sincérité ; les émigrants qui débarquent chaque jour aux États-Unis fournissent des milliers d'électeurs improvisés. Rien n'est plus facile que de déterminer les émigrants, et surtout les Irlandais, à voter dès le lendemain de leur débarquement ; au besoin, on leur persuade qu'ils en ont le droit. On raconte la colère d'un Irlandais dont un président de scrutin refusait le bulletin, et qui s'écriait avec indignation qu'il s'était présenté le matin même en huit autres endroits, et que personne ne lui avait encore fait l'affront de refuser son petit papier.

La durée du séjour nécessaire pour acquérir la naturalisation dans les divers États est si courte, que les autorités municipales ne font jamais difficulté de délivrer un certificat, et les présidents de section ne s'avisent guère d'en exiger la présentation, surtout quand les électeurs suspects arrivent, bannières et tambours en tête, avec le flot du parti auquel le président lui-même appartient.

A New-York et dans quelques autres villes, les émigrants sont assez nombreux

pour exercer une influence sensible sur les élections locales. Ils se sont empressés d'en tirer parti : les Irlandais, bien organisés, votaient avec ensemble dans toutes les élections, passant sans cesse d'un parti à l'autre avec la seule préoccupation de s'emparer des petites charges électives. Le parti démocratique fut accusé, en 1844, d'avoir abandonné ses candidats aux charges municipales pour obtenir en retour le vote des Irlandais dans les élections présidentielles. Cette invasion par les étrangers des fonctions municipales et de tous les emplois qui en dépendent, était devenue à cette époque si fréquente et si complète, qu'elle exaspéra les Américains. Ils ne purent supporter d'être ainsi dépouillés par de nouveaux venus qui étaient à peine citoyens. On réclama vivement contre l'influence illégitime exercée sur les affaires de l'Union par des étrangers. Une agitation commença, des associations se formèrent pour réclamer la révision des lois de naturalisation, et pour ne porter dans les élections que des candidats américains de naissance. Ce fut l'origine du parti des *natifs Américains*, qui parvint à réprimer complétement l'abus.

Pendant notre séjour dans les grandes villes de l'Union, nous ne fûmes pas seulement témoins de ces singulières manœuvres électorales qui faisaient dire aux censeurs sévères que la véritable différence entre les partis était celle qui existait entre les *ins* et les *outs*, c'est-à-dire entre les gens en place et leurs envieux. Nous assistâmes aussi à des démonstrations politiques de toute nature. J'anticiperai sur mon voyage à New-York, pendant que je décris les mœurs politiques, afin de mieux les envisager dans leur ensemble.

Avant tout, il faut savoir qu'en Amérique la chose la plus précieuse n'est pas l'argent, mais le moyen de l'acquérir, le temps. C'est de leur temps que les Américains sont le plus avares; les citoyens livrés à leurs affaires n'organisent pas mais font organiser les démonstrations politiques. Aux États-Unis abondent autant qu'ailleurs les capacités déclassées ou incomprises et les avocats sans cause, ce fléau de tous les pays et de tous les temps. Ces hommes se font courtiers d'élections et agents des partis, parce qu'ils peuvent donner leur temps. Il y a dans chaque commune un comité permanent, annuellement rééligible, chargé de correspondre avec les autres comités du parti. Les agents politiques s'introduisent dans ces comités, ils enrégimentent les habitants de leur circonscription, ils réchauffent les tièdes, ils recrutent les indécis et forment une phalange compacte; pour eux, en attendant que la victoire électorale leur donne une des charges municipales, ils vivent sur les cotisations par lesquelles les citoyens du parti subviennent aux dépenses du comité, au loyer de son local, à l'entretien des bannières, aux frais de musique, de pétards et de salves d'artillerie les jours de manifestations. Dans les grandes villes les cotisations des partis produisent des sommes très-fortes. A New-York le comité permanent des démocrates est propriétaire d'un immense édifice appelé *Tammany-Hall*, où se tiennent les réunions générales; la salle principale peut contenir plusieurs milliers de personnes. Le comité a sous ses ordres un grand nombre d'employés et un orchestre qui, dans

les réunions publiques, exécute des airs démocratiques entre chaque discours. Lorsqu'un personnage important du parti vient à New-York, on ne manque jamais d'organiser une procession en son honneur. Plusieurs milliers de démocrates, divisés en colonnes, ayant chacune à leur tête un corps de musique, précédés et suivis de canons qu'on décharge par intervalles, vont chercher à *Tammany-Hall* les bannières du parti et se portent sous les fenêtres de l'Hôtel de Ville. Une sérénade est donnée au visiteur, et trois formidables hourras en son honneur ébranlent toutes les vitres. Il paraît alors au balcon et prononce un discours que ceux qui n'entendent pas applaudissent de confiance. Le cortége défile ensuite pendant plusieurs heures et va faire le tour de la ville avant de rentrer à *Tammany-Hall*, où les chefs félicitent leurs soldats de l'enthousiasme qu'ils ont montré et du bon ordre qu'ils ont gardé. Les whigs ne manquent pas, à l'occasion, d'en faire autant pour leur coryphées.

On le voit, les mœurs politiques aux États-Unis sont loin d'être pures et intègres comme on a pu se l'imaginer. Cependant le mal est moins grand qu'on ne pourrait le croire : après la démonstration, chacun va paisiblement à ses affaires, et les hostilités se bornent à des discours. Chez nous il n'en serait pas de même, les partis en viendraient aux mains et une émeute sauvage ensanglanterait la ville. Les Américains me semblent encore, malgré leurs désordres politiques, véritablement grands pour deux causes. Outre les chefs des partis, ils ont des patriotes, modérateurs des factions, et ces patriotes, ils savent, au besoin, les écouter. Rome aussi, au temps de sa puissance et de sa force, était déchirée par les factions, mais elle était grande, parce qu'elle oubliait ses dissensions dans les jours de péril.

J'ai vu, aux États-Unis, de véritables citoyens : M. Clay, vieillard vénérable, et qui a su apparaître comme le génie de la conciliation; Daniel Webster[1], le plus éloquent et l'un des plus éminents de l'Union, on pourrait l'appeler l'agitateur de la paix, l'O'Connell de la civilisation; on le voyait, on le rencontrait partout, haranguant ses concitoyens en faveur de la concorde et de la paix. Je l'entendis à Boston lors de mon passage; il disait à ses commettants : « Habitants du Massachusets, vous avez conquis cet océan et ces rivages, vous avez conquis votre sol aride, vous avez conquis les préjugés du monde entier; saurez-vous conquérir, dompter vos propres préjugés? » Lorsque, le 9 juillet 1850, le général Taylor mourut dans la haute positiou qu'il devait à ses victoires, ses dernières paroles furent pour son pays : « Je me suis efforcé, dit-il, de faire mon devoir. »

Les Américains savent distinguer ces hommes utiles, et ils leur tiennent compte de leur dévouement. La nation entière semblait être aux obsèques du général Taylor; et lorsque M. Clay se retira de la lutte parlementaire, après le rejet de son bill de compromis dans le sénat, les manifestations du peuple en sa faveur allèrent jusqu'à l'importunité. A Philadelphie, dès que la nouvelle de son arrivée se fut répandue, la foule se porta à sa demeure; M. Clay s'excusa de ne pouvoir

1. Récemment mort candidat à la présidence de 1853.

parler, à cause de l'état de sa santé; une voix s'écria : « C'est bien, mais vous viendrez nous revoir quand vous serez remis. » M. Clay en donna l'assurance, et aussitôt la foule poussa trois hourras pour le compromis et trois grognements pour ceux qui l'avaient rejeté. Puis elle se précipita sur M. Clay pour l'embrasser, lui serrer la main et lui témoigner son affection. Les forces de l'illustre vieillard ne purent tenir à des démonstrations d'affection aussi vives; il parvint enfin à s'échapper et se retira dans sa chambre, où la foule le suivit encore. Cette affection obstinée finit par exaspérer M. Clay; il dit tout net qu'il était venu chercher le repos et la paix, qu'ils le rendaient fou, qu'il les priait de cesser. Il refusa de donner la main à un citoyen qui s'avançait pour la serrer; elle avait été comme broyée à force d'être pressée par les robustes mains des Yankees. La colère de M. Clay ne les fâcha pas; les Américains ne se découragent pas pour si peu. A défaut d'accolades, ils lui envoyèrent des lettres en si grand nombre, disent les journaux américains, que la journée n'eût pas suffi à les lire. De telles démonstrations peuvent être brusques et importunes, mais du moins elles témoignent du cœur et de la reconnaissance.

Je terminerai cette esquisse bien incomplète des mœurs politiques aux États-Unis par quelques mots sur la réception faite par les États-Unis au chef hongrois Kossuth. Cette réception peint la singularité du caractère Américain et la facilité avec laquelle il s'enthousiasme, puis délaisse l'objet de son admiration. Quelques membres du congrès témoignèrent, à plusieurs reprises, de leur sympathie pour les Hongrois pendant la lutte de ce peuple avec l'Autriche. Le général Cass demanda même au gouvernement de cesser toutes relations avec les Autrichiens, et, au moment où la guerre était le plus acharnée, un chargé d'affaires fut envoyé par la république au gouvernement révolutionnaire de Kossuth. De là avec l'Autriche une querelle et une mésintelligence, qui sont l'origine de la résolution prise bientôt après par le congrès en faveur du chef Hongrois. La Turquie avait déclaré qu'elle ne prolongerait pas au delà du 1er septembre 1851 l'internement des réfugiés. Le cabinet de Washington réclama, par l'intermédiaire de son chargé d'affaires, le bénéfice de posséder Kossuth, et une frégate à vapeur, *le Mississipi*, fut mise au service des exilés.

Kossuth arriva à New-York dans les premiers jours de décembre. Avant son arrivée il s'était fait précéder, pour ainsi dire, par une longue adresse de remerciements aux États-Unis. La réception qui lui fut faite par les Américains fut au moins égale à celles qui accueillirent autrefois Washington et Lafayette. Dans les villes que traversait l'ex-dictateur, les rues étaient encombrées par la foule, les maisons étaient pavoisées de drapeaux; les applaudissements bruyants et sympathiques des spectateurs accueillaient partout sa présence, et tout cela n'était rien encore à côté des marques d'admiration individuelle; la voiture de Kossuth s'arrête un instant, vite un faiseur de portraits au daguerréotype dresse ses instruments et profite de cette courte minute pour avoir un portrait du fameux Magyar. La décoration de Broadway, grande rue de New-York, était

splendide : des devises s'étalaient sur la façade de tous les monuments publics, devises empreintes de l'esprit américain et portant le cachet humoristique de la nation; la plus remarquable sans contredit était celle-ci : « *Les États-Unis à l'ours russe : Mêle-toi de tes affaires.* » Les harangues, les discours adressés à Kossuth sont innombrables. De jeunes demoiselles lui écrivirent des vers signés *une fille de la liberté ;* les ministres protestants le déclarèrent venu sur la terre pour abattre le règne de la papauté et rétablir le règne du Saint-Esprit, les maires et les aldermen le comparèrent à Washington. Deux banquets splendides lui furent offerts, l'un par la municipalité, l'autre par la presse. Enfin, après un séjour de quinze jours à New-York, Kossuth, comblé de félicitations, d'adresses, d'éloges, partit pour Washington, où le congrès venait de s'assembler.

On connaît l'esprit des discours de Kossuth; tous avaient pour but de persuader aux Américains qu'ils devaient abandonner la politique de non-intervention, pratiquée par eux depuis Washington, et c'est là qu'il faut chercher le secret de cette désaffection rapide des Américains à son égard. Tant qu'il s'était borné à répéter sur tous les tons son cri familier, mort à l'Autriche! les Américains l'avaient applaudi; mais lorsqu'ils le virent cherchant à engager leur pays dans une politique désastreuse, ils mirent presque autant d'empressement à le délaisser qu'ils en avaient mis à le fêter et à l'entourer. La réception que lui fit le congrès fut plus que froide, et cependant les ovations faites à Kossuth ont porté les premiers coups à la politique traditionnelle de l'Amérique et inauguré une politique nouvelle qui peut conduire à l'intervention. Sans doute la démocratie européenne s'en réjouira, mais ce sera avec tristesse que les vrais Américains verront leur pays compromettre par là, sans fruit, son riche avenir [1].

CHAPITRE XLVII

RICHEMOND. — WASHINGTON. — BALTIMORE. — PHILADELPHIE.

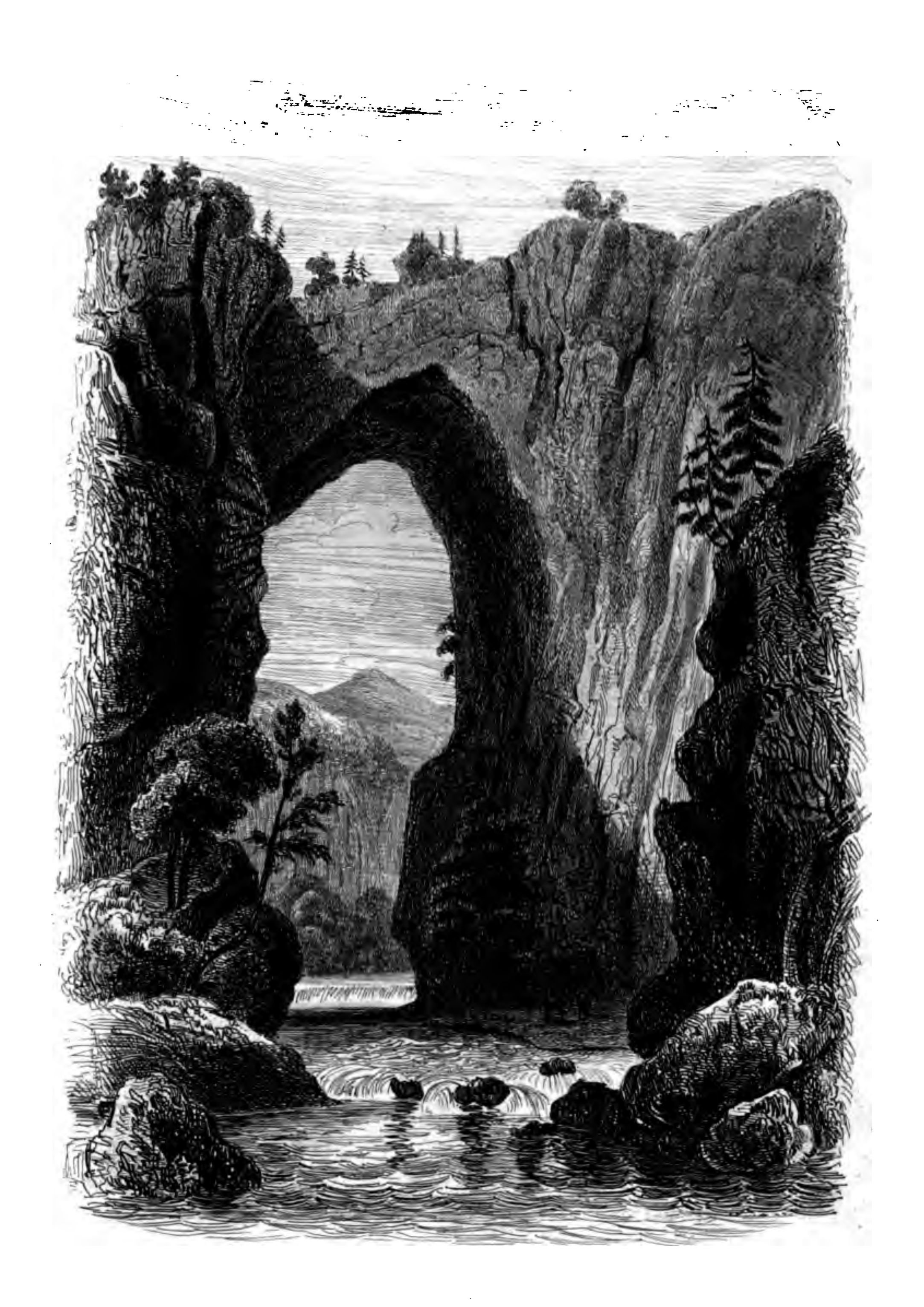
La vie politique des Américains nous a emmenés bien loin de Columbia ; nous ne séjournâmes guère dans cette ville, qui n'offre rien de remarquable. Son chemin de fer nous conduisit à Charleston, au confluent de l'Ashley et du Cooper, à deux lieues de l'Océan. Cette ville est la seconde du Sud. Son port est commode, assez profond, et défendu par un fort qui s'élève dans l'île Sullivan, charmante résidence d'été, à l'embouchure de la rivière. Il y avait une population nombreuse à Charleston et dans les environs au moment de notre passage; c'est dans cette

1. Ce chapitre a été fait avec l'ouvrage de M. G. de Beaumont, sur l'Esclavage aux États-Unis, 2 vol in-8°, 1836; — la Société américaine et les partis de l'Union, par M. Cucheval-Clarigny, *Rev. des Deux-Mondes,* janv. 1850; — les Américains et l'avenir de l'Amérique, par M. Philarètes Chasles, mai 1850, — et les Annuaires des Deux-Mondes, de 1850 et 1851.

ville, où l'air est pur et sain, que les planteurs et les riches habitants du bas pays viennent passer l'été.

Un bateau à vapeur nous prit à Charleston, et, passant sans s'arrêter devant les villes, peu nombreuses, de la Caroline du Nord, dont la capitale rappelle l'illustre et malheureux Raleigh, nous conduisit directement à Richemond, sur la rivière James. Ce chef-lieu de la Virginie doit à son heureuse situation au sein d'une contrée riche et bien cultivée, son importance commerciale. Le tabac, les grains, le chanvre, la houille, passent par son port; les chutes du James permettent de disposer d'une force hydraulique immense pour manufacturer le fer, le coton, la farine, le tabac, etc. D'ailleurs l'aspect de Richemond est plein de charme. Cette ville s'élève vers la chute inférieure du James, à l'endroit où s'arrête la marée. Nous aperçûmes en arrivant les maisons de briques, s'élevant en amphithéâtre et dominées par le Capitole, d'où la vue embrasse un vaste espace. Deux ponts traversent le fleuve et conduisent à Manchester, sur la rive opposée. De Richemond nous nous dirigeâmes vers le nord, en traversant à cheval une région fertile, entrecoupée de basses collines, ramifications les plus éloignées du versant oriental des Alleghanys. Nous hâtions notre marche, car la capitale de l'Union, Washington, n'était plus qu'à une courte distance; cependant il était impossible de nous refuser au charme des sites agrestes ou délicieux de la contrée; nous nous détournâmes même à plusieurs reprises du chemin direct pour contempler les curiosités dont la nature s'est plue à enrichir la Virginie. Dans le comté de Rokbridge, nous vîmes un pont, arche immense de rochers, qu'une convulsion du globe a jetée sur un abîme, au fond duquel court un petit ruisseau, tributaire du James. A chaque pas nous rencontrions de vastes cavernes incrustées de cristaux et de brillantes stalactites. Dans le comté de Giles, sur le sommet d'une montagne, s'étend une nappe d'eau d'un mille et demi de circonférence et d'une profondeur considérable. Autrefois, disent les anciens habitants de la contrée, le lit de ce lac était simplement un terrain marécageux dans le centre duquel se forma un petit étang qui s'accrut graduellement; un ruisseau qui sourdait dans la montagne cessa de couler, et le lac se déroula tout à coup au sommet du mont. Enfin, en arrivant aux limites de l'État de Maryland, sur les larges bords du Potomac, nous admirâmes le spectacle imposant que présente ce fleuve : il se précipite avec impétuosité à travers une chaîne de montagnes, se brise de roc en roc, et ses rives escarpées et béantes forment d'immenses précipices. Ces divers spectacles étaient une digne introduction à notre visite aux chutes du Niagara. La nature a entassé dans l'Amérique ses merveilles; tout dans ce monde a un caractère imposant et sauvage de rudesse et de grandeur; le voyageur qui a traversé les Cordillères ou les Andes, franchi le Mississipi ou les Amazones, et frissonné sous la voûte mugissante du Niagara, oublie les paysages renommés d'Europe et dédaigne le Rhin, les sites de l'Écosse, ou ce qu'il appelle alors les grandeurs mesquines des Alpes.

Des chutes du Potomac, nous inclinâmes à l'est vers le district de Columbia,



PONT NATUREL EN VIRGINIE.

Publié par Furne Paris

qui, on le sait, fut cédé en 1790 par le Maryland et la Virigine aux États-Unis, et forma, dix ans plus tard, la capitale de la Confédération. Le sol du district est montueux; une campagne triste, maigre et peu féconde, conduit à la capitale, et rien ne semble annoncer l'approche d'une grande ville. Cependant quand on arrive aux portes de Washington, son aspect solitaire et silencieux ne manque pas d'une certaine majesté. Ce n'est pas l'activité bruyante du littoral, la surexcitation fiévreuse qui pousse des milliers d'hommes vers des intérêts industriels ou commerciaux, c'est le calme et le repos de la réflexion; on sent que New-York, Philadelphie, la Nouvelle-Orléans, Boston et cinquante autres villes de moindre importance sont les bras de l'Union, mais que la tête, le cerveau sont à Washington. Isolée des grands foyers commerciaux, Washington peut seule pondérer et combiner des intérêts quelquefois rivaux. Les premiers chefs de l'Union virent Washington sous ce point de vue, et ils ne craignirent pas de nommer capitale de l'Union une ville qui en est à peine la vingtième pour l'importance. L'emplacement de Washington fut choisi à distance à peu près égale des frontières nord et sud des États-Unis; le plan en fut tracé par un officier d'origine française, le major Lenfant. Elle s'élève sur la rive gauche du Potomac à l'extrémité d'une langue de terre que baignent d'un côté le bras principal et de l'autre une branche du fleuve. Une petite rivière, nommée *Tiber-Creek*, traverse la capitale et réunit, à l'aide d'un canal, les deux bras du Potomac.

Washington est dans une situation heureuse, convenable et salubre. En s'élevant par un talus graduel, des bords de la rivière vers l'intérieur, le terrain forme une foule de perspectives charmantes, et offre une pente suffisante à l'écoulement des eaux pluviales. Les rues sont larges et se coupent à angles droits; plusieurs aboutissent à de vastes avenues, qui portent chacune le nom d'un État de l'Union. Ces rues sont désignées par des numéros et par des lettres de l'alphabet; toutes ces constructions résultent d'un plan qui, par son étendue, ne peut être accompli que dans un temps encore éloigné. A diverses époques l'accroissement de Washington fut troublé par des catastrophes fatales. Érigée en capitale du gouvernement depuis 1800, elle réalisait chaque année des agrandissements successifs, lorsque le 24 août 1814, les Anglais, vainqueurs à Bladensbourg, firent leur entrée dans la capitale américaine. Le général ennemi brûla les chantiers, les navires, les corderies, les entrepôts avec leurs marchandises, et n'épargna pas les palais, les musées, les bibliothèques et même le Capitole.

Ce monument gagna à son désastre d'être reconstruit plus beau et plus grand. Le 24 août 1818, jour anniversaire de la dévastation britannique, on commença les travaux auxquels est dû le monument actuel. C'est un édifice d'ordre corinthien, bâti en pierres de taille; il a trois coupoles, et celle du milieu, correspondant à la vaste salle nommée la Rotonde, a quatre-vingt-cinq pieds de diamètre. L'aspect extérieur du palais consiste en deux ailes massives, avec des demi-colonnes adhérentes au mur et des croisées dans les entre-colonnements; puis dans le milieu et en face du grand dôme est un perron qui conduit à un

péristyle à colonnade corinthienne; le tout est jeté sur une vaste place qui en agrandit l'effet. Quant à l'intérieur, rien de plus beau que cette rotonde. Elle est, comme tout le reste du Capitole, en marbre; son dôme est imposant; le pavé en est magnifique, et la disposition acoustique de la salle est telle que les moindres sons s'y répercutent d'une manière merveilleuse. Des sculptures, placées dans des niches à environ quinze pieds du sol, représentent chacune un des faits mémorables de l'histoire américaine, et ajoutent à l'effet harmonieux de l'ensemble. La Chambre des représentants est un édifice riche et élégant. C'est une salle demi-circulaire avec des colonnes de brèche du Potomac, sorte de pierre bleue et polie. La bibliothèque publique est renfermée dans le même édifice; elle est ornée de peintures qui rappellent les principaux épisodes de la révolution. Deux objets singuliers attirèrent notre attention : c'étaient les portraits de Louis XVI et de Marie-Antoinette, gage de reconnaissance consacré dans l'édifice national par la liberté américaine.

Nous ne pûmes assister à une séance, les Chambres ne tenant leurs sessions qu'en hiver; il paraît que les représentants parlent de leur place et ne lisent jamais leurs discours; ils conservent le chapeau sur la tête, et leur assemblée n'a, m'a-t-on dit, rien d'imposant. Les assistants eux-mêmes restent couverts, s'étendent sur leurs banquettes, et un écriteau placé sur les tribunes leur recommande de *ne pas étendre leurs jambes sur la balustrade parce que la boue des souliers tombe sur MM. les représentants.* Le manque de respect dans la tenue envers eux-mêmes, envers ceux qui les entourent et même envers les femmes, est, je l'avoue, un des défauts les plus rebutants pour un Français, aux États-Unis.

L'hôtel du président fait pendant au Capitole. C'est un édifice à deux étages avec un riche soubassement et un portique d'ordre ionique. On élève en ce moment à Washington un monument qui se composera d'un obélisque, le plus haut monolithe du monde, et d'une vaste colonnade circulaire. Nous visitâmes encore avec intérêt l'arsenal de la marine, l'un des plus beaux établissements de ce genre; au milieu de sa cour principale, une colonne rostrale a été érigée en l'honneur des marins américains morts dans un combat glorieux devant Alger; les Anglais cherchèrent à la détruire; elle porte encore les traces des coups de sabre dont ils l'ont frappée; les Américains n'en ont effacé aucune, mais ils ont gravé sur la base du monument cette phrase : *Mutilé par les Anglais en* 1814. Nous vîmes aussi le musée d'artillerie, pourvu d'armes curieuses; le théâtre, le cirque, le fort du Potomac, etc. L'Institut de Columbia, consacré à l'éducation, est divisé en cinq sections, pour les mathématiques, les sciences physiques, les sciences morales et politiques, la littérature et les beaux-arts. Le *Columbia college*, fondé en 1821, est sous la direction des Baptistes.

A côté de Washington s'élève Georgetown, qui peut être considéré comme un faubourg de la métropole dont elle est séparée seulement par une petite anse ou crique. Le monastère catholique occupe une situation délicieuse sur une éminence d'où la vue embrasse la ville. Georgetown fait un commerce considérable;

mais la navigation de la rivière est obstruée par un barrage qui se trouve au-dessous de la ville.

Washington est une ville de fondation récente; sa population augmente chaque année dans une proportion immense : elle n'avait pas 4,000 habitants en 1800; en 1820 elle en avait 13,000; 23,000 en 1840, et aujourd'hui ce chiffre est presque doublé. Le site où cette capitale d'une puissante nation s'élève était, dit une tradition, singulièrement occupé à la fin du XVII[e] siècle : un gentleman du nom de Pape en était le propriétaire, il avait appelé Tibre le Potomac, et les petites maisons qui s'étaient élevées autour de sa demeure avaient pris le nom de Rome. Tel est l'esprit américain, esprit bizarre et plein de contradictions; la petitesse s'y rencontre à chaque instant à côté de la grandeur; voici Rome aux États-Unis; vous trouverez aussi Carthage, Thèbes, Utique, Ithaque et tous les grands noms du passé représentés par d'obscures bourgades : est-ce un hommage à ce qui fut grand et vit dans la mémoire? n'est-ce pas seulement une dérision puérile, une enfantine parodie?

Un chemin de fer nous conduisit de Washington à Baltimore; la distance entre ces deux villes est de soixante kilomètres; il fallut deux heures et demie pour accomplir ce trajet; les chemins de fer américains marchent avec beaucoup moins de rapidité que les chemins anglais et même que les nôtres.

Baltimore est pour l'importance la troisième ville de la Confédération; elle a comme la plupart des autres pris un accroissement considérable autant qu'imprévu. En 1765, une cinquantaine de maisons s'élevaient tristement sur un sol insalubre, au milieu de vastes marécages; aujourd'hui les marécages ont été desséchés, et une population de 180,000 âmes s'agite dans l'immense cité. L'embouchure du Patapseo forme à Baltimore un havre commode et spacieux, défendu par le fort Mac-Henri. La ville sert de grand marché commercial à la baie de Chesapeak, mer intérieure qui relie entre elles les principales cités américaines, et elle se trouve, grâce à sa position avantageuse, en possession du négoce du Maryland, d'une grande partie de la Pensylvanie occidentale et des États de l'ouest; elle a des manufactures de laine, de coton, de papier, de poudre, de fer, d'alun, etc; dans son voisinage immédiat, on voit des moulins à farine considérables. Cette ville commerçante renferme aussi plusieurs établissements scientifiques et littéraires : l'Université du Maryland avec son école de médecine, l'une des meilleures de l'Union; elle contient de précieuses collections scientifiques, et a comme attenance un vaste hôpital; le collége de Sainte-Marie, sa riche bibliothèque, et son cabinet de physique et de chimie sont des fondations catholiques. On compte encore deux académies, la bibliothèque de la ville, établissement considérable, et le musée, où l'on admire une riche collection de curiosités sauvages. Parmi les monuments publics de Baltimore, il faut citer la colonne élevée à la mémoire des citoyens morts le 13 septembre 1814, en défendant la ville contre les troupes anglaises qui, victorieuses à Bladensbourg et maîtresses de Washington, furent repoussées à Baltimore. La colonne monumentale qui

perpétue ce fait, *Battle monument*, a cinquante-cinq pieds environ de hauteur; elle est d'un style sévère et d'une belle exécution. La statue de la Victoire en couronne le faîte, et sur les côtés sont inscrits les noms des braves qui moururent alors en combattant. Le monument élevé à Washington est une colonne de cent soixante pieds en marbre blanc. Au sommet est la statue colossale du héros, et des bas-reliefs en bronze rappellent les traits les plus saillants de sa vie. Nous visitâmes aussi quelques églises; la plus remarquable est la cathédrale catholique, dont la coupole rappelle celle du Panthéon romain. L'ensemble de Baltimore, placé sur un terrain onduleux, n'a pas la régulière monotonie des villes du littoral. Chaque quartier a sa physionomie propre, son aspect, son caractère. De plusieurs points élevés de la ville on domine non-seulement la masse des constructions, mais on aperçoit encore au loin, d'un côté, les eaux brillantes de la Chesapeak, et de l'autre le sombre rideau de forêts qui limite l'horizon du paysage.

Nous accomplissions assez rapidement cette partie de notre voyage, visitant cependant en conscience les édifices, et observant autant que possible les mœurs et le caractère des habitants, pour avoir le droit de nous former une opinion à leur égard. J'avouerai que nos impressions n'étaient pas toutes en faveur de nos hôtes américains; les Français appellent des noms de grossièreté et d'importunité des habitudes ou des questions qui aux États-Unis semblent naturelles, et il nous arriva plus d'une fois de subir les interrogatoires indiscrets de nos compagnons de voyage sur notre pays, l'Europe et tout ce que nous avions vu. Mon ami s'amusait quelquefois à se jouer de la curiosité de ses voisins; il me fit bien rire et raccourcit la distance qui nous séparait de Baltimore à Wilmington, dans le Delaware, en racontant à l'un d'eux ses aventures extraordinaires au Japon, où il n'était jamais allé, et en donnant de graves conseils à la nation américaine sur la manière dont elle devait s'y prendre pour étendre ses relations avec les Japonais ou pour leur faire la guerre. L'Américain n'était pas entièrement la dupe de mon ami, et lui demandait comment il avait pu si bien visiter une contrée où les étrangers ne pénètrent pas; mais Paul avait une réponse à toutes les objections, et quand nous descendîmes à Wilmington, son imagination avait fait les frais d'un merveilleux voyage.

Wilmington est la principale ville, mais non la capitale du Delaware. Elle est agréablement située près de la jonction du Brandywine avec le Christiana. Les moulins à farine du Brandywine sont les plus considérables des États-Unis, à l'exception de ceux de Rochester. Dans un espace de cinq lieues autour de la ville, il y a environ cent moulins et fabriques hydrauliques, dans lesquels la farine, le coton, la laine, la fonte de fer, le papier et la poudre sont travaillés. On sait que le Delaware, colonisé au XVIIe siècle par les Finnois et les Suédois, est la partie de l'Amérique qui porta le nom de *Nouvelle-Suède*. Les Hollandais en furent maîtres à leur tour, jusqu'en 1664. Le duc d'York concéda toute la presqu'île à Penn, et elle resta annexée à la Pensylvanie jusqu'en 1776; depuis ce temps elle forme dans l'Union un État séparé.

Le chemin de fer nous conduisit de Wilmington à la ville des quakers, Philadelphie, la première de l'Union après New-York. Philadelphie est située sur une espèce d'isthme entre le Schuylkill et la Delaware, à quatre milles environ de leur confluent. En arrivant au débarcadère, nous eûmes de la peine à nous défendre de la foule des porteurs nègres qui se disputaient nos bagages. Enfin, deux d'entre eux restèrent possesseurs de nos malles, et nous conduisirent vers High-Street, magnifique rue où nous trouvâmes un hôtel commode et confortable.

Au premier abord, Philadelphie a un aspect de grandeur imposant : sa forme est celle d'un parallélogramme. Les rues y sont vastes, larges, belles, bien disposées, et se coupent à angles droits. Celle où nous étions, High-Street, va d'un fleuve à l'autre ; le Broad-Street a cent pieds de large, les autres en ont cinquante ou soixante. La plupart sont pavées en cailloux au milieu de la chaussée, et en briques sur les trottoirs, bordées d'arbres et arrosées à l'aide de pompes. Sur un seul point de la ville les rues sont étroites et insalubres, c'est sur les bords de la Delaware ; le quartier négociant de Water-Street a été construit tout entier de la sorte ; la fièvre jaune y prit naissance en 1793, aussi le gouvernement municipal de Philadelphie s'occupe-t-il à grands frais de faire disparaître ce quartier, qui jure avec la propreté, l'élégance et la tenue des autres.

Conçue dans une pensée de vie commode, mais simple, la ville de Penn a conservé quelque chose des formes puritaines de ses fondateurs. Les monuments de pur luxe y sont fort rares, et dans aucun on ne remarque la prodigalité de décors, la pompe d'architecture profane qui distingue les autres grands édifices de l'Union. Cependant quelques constructions diffèrent de la masse des constructions uniformes et simples. La banque des États-Unis, établie en 1816, avec un capital de trente-cinq millions de dollars, est un bâtiment fort remarquable, construit tout en marbre blanc sur le modèle du Parthénon. On cite ce monument comme l'un des meilleurs morceaux d'architecture qui soient aux États-Unis. Il se compose d'un péristyle orné de huit colonnes cannelées, qui ont quatre pieds environ de diamètre. La longueur totale de l'édifice, le portique compris, est de cent cinquante pieds, et sa largeur de quatre-vingts. La principale entrée a un beau perron de six marches en marbre. Les bureaux de la banque occupent le centre de ce palais. L'édifice tout entier est à l'épreuve de la bombe depuis les caves jusqu'aux toitures, qui ont un revêtement de cuivre. Le palais de l'État est un bâtiment assez simple et fait en briques, où fut rédigée et signée la déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776. Ce fut dans ce même palais que se réunit, en 1787, l'assemblée chargée de formuler la constitution fédérale. Tant que dura la guerre de la révolution, le congrès tint ses séances dans le même local. L'édifice est surmonté d'une coupole où se trouve une horloge illuminée la nuit. A côté de ces monuments, il faut placer la Monnaie, le seul établissement de ce genre que possède l'Union, l'université, l'académie des beaux-arts, le masonic-hall, loge des francs-maçons, mélange assez incorrect de briques et de marbre, de niches en

ogives et de colonnades, de gothique et d'antique, avec un clocher de quatre-vingts pieds de hauteur.

Les fondations littéraires et scientifiques abondent à Philadelphie; une foule de sociétés savantes font d'elle l'Athènes de l'Union; on y compte les sociétés philosophique, de médecine, d'agriculture, des sciences naturelles, d'encouragement pour les inventions mécaniques. Sa faculté médicale est la première des États-Unis. L'académie des beaux-arts, avec ses collections de tableaux, parmi lesquels se trouve une portion de la galerie de Joseph Bonaparte, le musée de Peel et ses riches collections, l'observatoire, le jardin botanique de Bartram, complètent à peu près cette série d'établissements publics.

Trois cependant que nous n'avons pas mentionnés attirèrent spécialement notre attention : l'un est un pont couvert sur le Schwylkill, pont en bois qui reçoit le jour d'une longue suite de meurtrières pratiquées à hauteur d'homme. Rien de plus gracieux au coup d'œil que l'arche presque droite de ce pont, espèce de cage jetée sur la rivière au milieu d'un pittoresque paysage. Le second monument est la maison pénitentiaire, située à quelque distance de la ville, sur un plateau aéré et salubre. Cette maison occupe un espace de dix acres de terrain; la prison, qui se trouve dans le centre de ce carré, est une construction éminemment appropriée à cet usage. Quand on entre dans la cour intérieure de cet établissement, on se croit plutôt dans un atelier que dans une maison de correction. Tous les hommes travaillent avec assiduité; ici on taille et on scie de grands blocs de pierre; là, on forge le fer; ailleurs, sous une vaste galerie, se groupent divers corps de métiers, tailleurs, tisserands, cordiers, cordonniers, passementiers, etc., travaillant tous, non-seulement pour ajouter quelques douceurs à l'ordinaire de la maison, mais encore pour se créer une petite épargne au moment de leur mise en liberté. Le système d'isolement partiel, hors des heures de travail, a prévalu sur l'isolement complet, et semble avoir beaucoup mieux réussi. Chaque détenu a sa cellule particulière; cette mesure supprime la contagion du vice et du crime; mais les ateliers réunissent les habitants de la maison, et le spectacle de cette grande famille d'ouvriers tranquille et laborieuse, se plaisant d'autant plus au travail qu'elle redoute les ennuis de la solitude, est bien supérieur au spectacle affligeant de nos bagnes, où des hommes abrutis et dégradés travaillent sous le fouet, au bruit de leurs chaînes. Des mesures sages et paternelles ont produit des améliorations sensibles chez la plupart des détenus américains et amené quelquefois des conversions éclatantes. Les mêmes hommes que la débauche et la paresse avaient jetés dans la voie du crime, réunis par milliers et devenus presque sociables, n'ont pour surveillants que quelques guichetiers et ne semblent pas vouloir faire le moindre effort pour recouvrer leur liberté.

Le troisième objet digne d'une attention particulière est la grande machine hydraulique qui fournit des eaux à tout Philadelphie. Elle est située du côté de Fair-Mount, sur la rive du Schwylkill, au milieu d'un délicieux paysage. Les réservoirs sont placés sur le haut d'une montagne qui domine la rivière. Le chemin,

vers le sommet, est une sorte de rampe pourvue de gradins en bois dur et solide, avec quelques plates-formes par intervalles. Sur l'une d'elles, on a construit un temple. Les réservoirs, entourés de palissades, contiennent un volume d'eau considérable qui arrive à la ville en traversant quinze milles environ de conduits. Autrefois l'eau était mise en jeu par la vapeur, mais on y a substitué une machine hydraulique à laquelle la rivière donne l'impulsion. Cette machine se compose de cinq roues, dont l'une est en fer ; quand elles sont toutes les cinq en mouvement, elles peuvent soulever sept millions de gallons d'eau en vingt-quatre heures. La rivière tout entière a été éclusée pour communiquer à la machine plus de force et d'action. Water-Works est en même temps un but de promenade pour la population, qui vient jouir des beautés de ce site magnifique.

Pour les mœurs, Philadelphie est encore la ville de Penn et des puritains de l'Union. Quoique la secte de ses quakers, austères et bizarres moralistes, tende à se fondre peu à peu dans le reste de la population, on voit pourtant dominer encore dans la masse une certaine rigidité de mœurs, l'inflexibilité de principes, l'austérité qui formaient la base de leur code religieux. A Philadelphie, la vie américaine revêt des allures calmes et douces, on retrouve plus que dans toute autre ville de l'Union les jouissances du foyer domestique, les coutumes simples et les joies de l'intérieur. Le jour même de notre arrivée dans la ville puritaine, nous fûmes frappés par les dehors singuliers des quakers. Les hommes, graves et silencieux, étaient vêtus d'habits à la française avec culottes et bas gris, sans boutons de métal sur toute leur personne, la tête couverte d'un feutre à larges bords ; les femmes, en robes étroites et mesquines, couleur noisette, un chapeau même nuance, relevé comme une coquille et fermé en entonnoir; des manches aussi serrées et des tailles aussi hautes que du temps de l'Empire. Quand on voit ces singuliers personnages circuler avec leurs manières et leur physionomie d'une autre époque, au milieu d'une population active et nouvelle, on ne peut, au premier moment, s'empêcher de rire. — Voici le silencieux quaker avec sa silencieuse compagne. — En outre, cette uniformité de costume déroute et trompe celui qui cherche à découvrir si l'homme qu'il a sous les yeux est un savant tout occupé de ses méditations, ou un laboureur tranquille et calme parce qu'il ne pense à rien. Mais, sous le rapport social, dans les grandes villes américaines, surtout dans les villes moins graves que Philadelphie, l'imperturbable sérénité des quakers repose de l'ambition générale, du tourbillon des intrigues et du tumulte des passions.

Leurs institutions sont essentiellement philanthropiques ; ils ont fait entendre les premiers vœux pour l'abolition de l'esclavage. La plupart riches, parce qu'ils ne dépensent rien, ils rachètent souvent des nègres dans les provinces méridionales, et les ramènent serviteurs libres au sein des États du Nord. Les quakers prirent la part la plus active à l'association qui se forma pour fonder la colonie de Libéria et envoyer à la côte d'Afrique, libres et assez instruits pour sentir les bienfaits de la liberté, ceux des noirs qui étaient parvenus, à force de travaux, à

se racheter eux-mêmes des mains de leurs maîtres. Répandre le sang est le plus grand crime à leurs yeux ; les quakers ne servent pas dans la milice : ils préfèrent, en temps de guerre, payer une somme au gouvernement. L'égalité, mais cette égalité véritable qui nivelle tous les hommes et leur interdit le luxe, règne au plus haut degré chez ces religionnaires républicains; ils ne connaissent pas d'autre manière d'aborder un homme que le mot « toi ». Parfois le voyageur élégant et orgueilleux se trouve choqué et regarde avec mépris celui qui l'interpelle si familièrement. Ce même homme cependant donne aussi le nom de frère au nègre rejeté de la société, et brave, jusque sur les bords du Mississipi, le préjugé le plus enraciné aux États-Unis.

On retrouve dans la conduite des quakers quelque chose de fier et d'indépendant qui subsiste à travers les siècles sans se laisser modifier par eux ; ils restent stationnaires, impénétrables à ce qui les environne, et conservent, au milieu du torrent qui autour d'eux entraîne tout, leurs usages, leurs mœurs, leurs vêtements, si exactement remplacés par d'autres pareils, qu'il semble qu'un quaker porte toute sa vie le même frac, les mêmes souliers à boucle. Mais, quand ils se trouvent rassemblés dans une ville comme à Philadelphie, et que leur influence se répand sur toute une province, il en résulte aux yeux des étrangers cette uniformité, cette monotonie générale qui feraient prendre l'imposante capitale de la Pensylvanie pour une communauté. L'intolérance est le grave défaut des quakers : pour les spectacles, ils n'en admettent aucun; les réjouissances publiques, ils n'y prennent aucune part; tout ce qui tend à flatter la vanité d'une personne, à l'honorer, à lui prouver même de la reconnaissance, tout cela est superflu à leurs yeux.

On les dirait aussi inaccessibles à la douleur qu'au plaisir. J'ai vu, dans les rues de Philadelphie, passer le cortége d'un quaker défunt. Les proches suivaient le cercueil, tristes, mais sans verser une larme; aucun chant funèbre n'accompagnait le corps; les amis marchaient en grand nombre, rangés en deux files, calmes et silencieux. Il régnait un recueillement si profond, que sans le bruit de leurs pas pesants on n'eût pas tourné la tête: les femmes étaient à gauche, vêtues de blanc, les hommes à droite. Quand ils revinrent du cimetière, la nuit s'était abaissée sur les rues spacieuses, ils repassèrent dans le même ordre, on eût dit des fantômes promenant leur linceul, ou bien, à leurs chapeaux larges et aplatis, on les eût pris encore pour une suite de ces évêques du moyen âge rangés le long des colonnes dans les vieilles cathédrales.

Suivant eux il est impossible et même coupable d'essayer de rendre une image de la Divinité; ils n'ont pas, à proprement parler, de prêtres fixes : celui qui se sent inspiré se lève, monte en chaire et prêche. Nous passâmes plusieurs fois à minuit dans des villages de Pensylvanie, dont les temples étaient encore éclairés : quelques-uns des habitants blâment hautement ces assemblées nocturnes et parlent de scandales qui se passeraient dans les ténèbres de la nuit. J'ignore ce qu'il faut penser de cette assertion, je ne puis cependant nier que tous les quakers n'aient

pas une égale réputation de vertu et de probité. On reproche aussi à la plupart d'entre eux d'être riches sans utilité, d'amasser des trésors qui s'enfouissent et se perdent pour le bien général, et surtout de se refuser à aider leurs compatriotes dans les grandes solennités. Voici un exemple de ce fait, qui se produisit lorsque Lafayette se détermina, vers la fin de sa carrière, à revoir les États-Unis. Ce fut pour l'illustre général une suite de triomphes tels que jamais potentats de l'Orient ni conquérants de tous les siècles n'en virent dans l'éclat de leur puissance. La reconnaissance intime, l'allégresse, la joie spontanée, se manifestèrent de la façon la plus excentrique. A New-York, le vieillard marcha sur des tapis de fleurs depuis le State-House, où s'était tenue la première assemblée du congrès, jusqu'à Castle-Garden; là les festins, les bals l'attendaient, et tout ce que l'Hudson, la Delaware et l'Océan portaient de stamboats, forma une flotte pavoisée et tonnante. Boston réunit ses milices et ne cessa aussi de faire gronder son artillerie. Quand ce fut le tour de Philadelphie, la partie de la ville qui ne se croyait pas répréhensible aux yeux de Dieu en glorifiant un être créé, rivalisa de zèle pour recevoir dignement le vainqueur de *Brandiwine*. La voiture de Lafayette devait être attelée de quatre chevaux couleur café, du plus grand prix; deux appartenaient à un magistrat, mais les deux autres, soigneusement renfermés dans les écuries d'un riche quaker, étaient là dans une citadelle imprenable; il fut impossible, malgré toutes les supplications, de l'amener à ce qu'il prêtât volontairement ses chevaux pour traîner en triomphe un homme, un mortel. On le sollicita vainement. Les autres quakers applaudissaient à la fermeté de leur coreligionnaire. Enfin un soir le propriétaire des deux coursiers si enviés se présente furtivement chez le maire : « Frère, viens à minuit, mon écurie ne sera pas fermée à clef. » Ce fut par ce compromis avec sa conscience que le quaker consentit à participer indirectement au triomphe [1].

A Philadelphie, il n'y a guère de divertissements, et les réunions ont toujours un but religieux ou commercial. Le seul objet qui intéresse vivement les habitants, ce sont les débats politiques qui se mêlent plus ou moins à la vie intime de chaque citoyen. Les manières aisées et élégantes, l'abandon, le laisser-aller, la gaieté et la grâce françaises se trouvent dans la ville puritaine moins encore que partout ailleurs. Nous assistâmes à un bal qui fut donné par hasard pendant notre séjour. Les chaises étaient rangées en demi-cercle bien serré; les dames, arrivées à la file dans l'appartement s'assirent à côté les unes des autres et se mirent à causer entre elles par groupes et à voix basse. De leur côté, les hommes isolés et à part, conversaient de la politique du jour, d'une vente ou d'un achat, sans s'inquiéter du cercle des femmes. A intervalles, l'orchestre se faisait entendre; les cavaliers s'approchaient alors des dames, les invitaient à une valse ou à une contredanse, et dansaient avec un sérieux et une impassibilité étranges, souvent même sans engager la conversation.

1. Nouv. Annal. des voy., t. 70.

Ces mœurs commencent cependant à se tempérer, et quelques mois plus tard, dans la saison d'hiver, nous eussions pu voir, m'a-t-on dit, quelques salons où un peu d'élégance et de vivacité se sont introduites derrière le luxe et la richesse ; mais ce ne sont là encore que des exceptions, et des exceptions d'autant plus rares, que les vieux quakers crient à l'abomination et au scandale, et accusent la génération rebelle de déserter avec le puritanisme les vertus de ses pères.

Ce qui surtout recommande Philadelphie, c'est le nombre et la perfection de ses établissements de charité ; les pauvres, les orphelins, les malades, les infirmes, sont entourés d'institutions secourables, et, chaque année, la municipalité, déjà très-riche, reçoit des particuliers des dons et des legs qui lui permettent d'étendre encore ses mesures de bienfaisance. Un généreux citoyen, Stephen Gerard, donna, il y a vingt-cinq ans, l'exemple de cette munificence, par un legs d'un million de dollars (cinq millions de notre monnaie).

Le climat de la ville et de ses environs est inégal : très-chaud en été, très-rigoureux en hiver. La police y est faite à peu près comme en Angleterre. La nuit, des *watchmen* veillent à la sûreté des citoyens. Pour les cas d'incendie, on a des troupes de pompiers fort bien organisées. Point de garnison, point d'uniformes dans la ville : les soldats y sont inutiles ; il n'y a guère de rixes, et peu de délits et de crimes s'y commettent.

L'État de Pensylvanie tout entier est l'un des plus riches en même temps que l'un des plus vastes de l'Union. La moitié seulement de ses habitants est d'origine anglaise ; les Suédois et les Hollandais furent les premiers possesseurs du sol, et leurs enfants se sont transmis les vertus patientes et laborieuses que leurs aïeux avaient apportées. Des Écossais, des Irlandais, des Flamands sont survenus depuis en grand nombre ; la ville d'*amour fraternel* semblait attirer de préférence les pauvres gens chassés de leur patrie par la misère. Cette terre de prédilection a prospéré sous le soc de leur charrue, et, grâce à des procédés agricoles et des améliorations venus d'Europe, la Pensylvanie est aujourd'hui l'État de l'Union le mieux cultivé.

CHAPITRE XLVIII

NEW-YORK. — L'HUDSON. — LE NIAGARA.

Après quelques jours de station à Philadelphie, nous prîmes le chemin de New-York, curieux d'abord de visiter la ville, puis de remonter, par l'Hudson et ses canaux, jusqu'aux chutes du Niagara.

Entre les grandes villes de l'Amérique, comme en France ou en Angleterre, la vapeur, en accélérant les communications, a enlevé aux chemins tout ce qu'ils avaient de pittoresque ou de poétique. Autrefois, de Philadelphie à Trenton, le trajet s'accomplissait sur la Delaware, par de jolis bateaux à vapeur, et on avait

tout le loisir d'admirer les beautés d'une campagne tantôt magnifiquement cultivée, tantôt inculte ; aujourd'hui la vapeur vous emporte, et on ne songe guère, au bruit de la locomotive et dans l'atmosphère de charbon, à admirer les sites.

Trenton, chef-lieu du New-Jersey, est une assez jolie ville ; mais, selon la loi qui semble générale dans l'Union, elle est quatre fois moins peuplée que la seconde ville du même État, Newark. Nous ne nous arrêtâmes ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux villes, et nous parvînmes directement dans la véritable capitale des États-Unis.

La belle, la grande rue de l'immense New-York est Broadway ; c'est le rendez-vous des étrangers et le lieu de séjour des citadins les plus riches. Quand le temps est beau, la foule s'y porte, comme à Paris sur les boulevards, et afflue dans les cafés et dans les salons de lecture. De magnifiques magasins bordent cette rue, et on y remarque les principaux édifices de New-York. L'hôtel de ville est un vaste palais dont la façade est en marbre blanc. Dans l'intérieur, des pièces somptueusement ornées servent aux séances des cours de justice : la principale contient les portraits de Washington et des hommes les plus illustres de l'Union.

La Bourse s'élève dans Wall-Street ; c'est une belle construction en marbre blanc et à deux étages. Le rez-de-chaussée est occupé par la direction des postes. Le portique, auquel conduit un perron à degrés de marbre, est orné de colonnes ioniques de vingt-cinq pieds de hauteur. Au centre est la Bourse, de forme ovale et recevant le jour par un fort beau dôme. Dans la coupole, se trouve un télégraphe qui correspond avec celui des bouches du fleuve, à plus de trois lieues de distance.

Un édifice dont l'aspect nous fut particulièrement agréable, parce que son caractère gothique le distinguait du mode général des autres constructions et nous rappelait en partie nos églises de France, fut la Trinité. Les premières constructions de cette église remontent à 1696. Bâtie alors dans des proportions trop restreintes, elle fut élargie en 1737 ; puis incendiée en 1776, elle ne fut reconstruite que dix ans après. Le monument actuel est en pierres et d'ordonnance gothique. Il contient un excellent jeu d'orgues et les seules cloches qui soient dans la ville. La chapelle de Saint-Paul est une construction élégante, avec un portique d'ordre ionique, consistant en cinq colonnes de pierre brune supportant un fronton dans le centre duquel figure, au fond d'une niche, la statue de saint Paul. Sous le portique, est le beau monument élevé par ordre du Congrès à la mémoire du général de Montgomery, qui fut tué à la bataille de Québec en 1775. L'aiguille de l'église a deux cents pieds de hauteur, et l'ensemble du temple est vraiment agréable et gracieux.

Outre ces églises, qui se recommandent aux artistes, on en compte près de cent autres, toutes plus ou moins remarquables. Le collége de Colombia, situé non loin de l'hôtel de ville, a un siècle d'existence ; ses attenances considérables consistent en une chapelle, des salles de lecture, une librairie, un muséum, des cabinets de physique et d'astronomie, un observatoire et un vaste parc.

La Société-de-Librairie, dans Nassau-Street, commencée en 1740 et détruite une première fois au commencement de la révolution américaine, est aujourd'hui un établissement florissant qui compte près de vingt mille volumes, dont plusieurs sont rares et précieux. L'institut de New-York forme une attenance de l'hôtel de ville ; ses pièces sont occupées par les diverses académies et sociétés savantes. La ville contient encore un nombre immense d'édifices publics, hospices, prisons, écoles, etc.

Le Park-Theatre est un bel édifice dont la construction coûta, en 1778, près de deux cent mille dollars. Incendié en 1820, il fut rebâti l'année suivante ; c'est le théâtre le plus fréquenté et le plus agréable ; le New-York-Theatre lui est cependant supérieur pour les formes architecturales.

Les plus belles rues de New-York se croisent avec le Broadway ou sont comme cette longue voie, parallèles à l'Hudson. Quelques rues sur les bords mêmes du fleuve sont étroites, sales et tortueuses. C'était là que se groupait l'ancien New-York avec ses chétives maisons en bois, dont on retrouve çà et là des échantillons. Aujourd'hui les maisons, généralement construites en briques, ont de deux à trois étages ; elles sont élégantes et simples. Le long du fleuve, il n'y a pas de quais proprement dits, mais seulement des débarcadères.

Pendant les quelques jours que nous restâmes à New-York, nous fîmes une courte excursion en mer et dans Long-Island. Le rivage, vu du large, était d'un aspect frais et riant ; à cinq milles de distance apparaissaient le phare de Sandy-Hook, les hauteurs de Neversinsk, les îles et leurs forts, le tout parsemé de jolies maisons de campagne qui forment comme les cases blanches d'un échiquier sur ce fond d'un vert tendre et nuancé. Plus loin se déploie comme un phare avancé tout le littoral de Long-Island ; à l'extrémité s'ouvrent les bouches de l'Hudson, dont les eaux baignent les quais de New-York. Partis avec la marée, nous revînmes avec elle ; elle nous conduisit dans le fleuve au milieu des perspectives animées et changeantes de ses deux rives : une foule de navires se croisant en tous sens attestaient l'activité incroyable de ce port. A trois lieues de la ville, les côtes de Long-Island et de Straten-Island, opposées l'une à l'autre, forment un détroit commandé par des fortifications. Ce système de défense se complète par diverses redoutes.

Quand on a jeté l'ancre au milieu de l'Hudson, le spectacle le plus animé se déploie aux regards. Au coup d'œil d'une riche et féconde campagne succède le bruit d'une cité active et populeuse. Le vaste fleuve hérissé de mâts, les deux rives couvertes d'entrepôts et de bruyantes demeures, une foule animée, mille canots sur le bassin, tout cela signale la prospérité, le luxe, la richesse. Un chiffre donnera une idée du mouvement qui se fait par New-York : les arrivages pour son port se sont élevés, en 1849, au nombre de 9,010. La population de la ville doit en ce moment dépasser 600,000 habitants. Cette prospérité, cette population, sont loin d'être le dernier terme de la grandeur que l'avenir réserve à New-York : la ville ne suffit pas à la foule qui s'y presse. A ses portes une autre

cité, peuplée déjà de 100,000 âmes, s'étend comme un faubourg : c'est Brooklyn dans Long-Island, séparé de New-York par la rivière de l'Est, et mis en communication incessante avec la ville par un service de bateaux à vapeur. Brooklyn est a résidence d'une portion de la bourgeoisie de New-York. Des promenades charmantes et des maisons de campagne égaient toute l'île, et du haut de ses sommets, on jouit du plus beau point de vue qu'offre la ville de New-York, surmontée de quelques clochers aigus et flanquée d'une forêt de navires. Au N.-E. de Brooklyn, sur une langue de terre nommée le Wallabout, se trouve le chantier de la marine des États-Unis, avec une maison pour le commandant, divers magasins spacieux et un vaste hangar en bois sous lequel on peut construire les plus vastes vaisseaux de guerre. Ce fut auprès de ce chantier que sauta, en 1829, la frégate à vapeur *le Fulton*.

Quand nous en eûmes assez de New-York, de ses édifices et de ses habitants à la désinvolture coloniale, semi-anglaise, semi-hollandaise, nous prîmes le bateau à vapeur d'Albany. L'Hudson est un fleuve large et jeté entre deux berges hautes et déchirées. A quelques lieues de New-York, au lieu de se rétrécir, il s'élargit et semble former un vaste lac qui baigne des campagnes fertiles. Du lac Champlain à la mer, dans un parcours de cent lieues, l'Hudson, semblable à un magnifique canal uniformément large et profond, est navigable pour les gros bâtiments, et sa pente est si douce que la marée remonte jusqu'à Albany. Nous pouvions de notre bateau admirer une foule de points de vue délicieux. Aux environs de New-York apparurent les longues suites de falaises rocheuses qui semblent s'être ouvertes un jour pour donner passage aux eaux. Deux murailles de rocs, du sommet desquels pendent çà et là quelques buissons, encaissent le fleuve, et le paysage, sur les deux rives, est âpre et sévère. C'est ce fleuve sauvage qui a vu les essais de la prodigieuse invention humaine qui supprime les distances : Fulton a fait sur l'Hudson les premiers essais de la vapeur dédaignée par le vieux monde. Plus loin, par larges échappées, la campagne se déploie dans toute sa magnificence; puis se montrent quelques villes coquettes, Newbourg, bâtie en amphithéâtre sur les bords du fleuve, et le site délicieux de Catskill. Nous fîmes une halte dans ce lieu enchanteur, dominé par de hautes montagnes. Profitant du délai qui nous était accordé par le patron du bateau, nous pûmes voir la chute du Catskill, avant-goût de la cataracte du Niagara, charmante miniature de l'une des grandes beautés de la nature. C'est une chute d'eau tombant par flocons écumeux de quarante pieds de hauteur au milieu de collines boisées qui se groupent d'une façon tourmentée et confuse. Les monts Catskill et la belle maison qui couronne l'un de leurs sommets présentent une scène d'un autre caractère au milieu d'une nature à peu près semblable. Là, une construction à péristyle, et terminée par un fronton élégant, rappelle le travail des hommes au sein d'une forêt de chênes et de mélèzes vieux comme le monde, et parmi des beautés incultes et sauvages.

C'est au milieu de tels tableaux, renouvelés sans cesse, que nous arrivâmes à

Albany; nous l'apercevions au travers de feuillages touffus, avec ses habitations en partie échelonnées sur la falaise, en partie massées à ses pieds. Ses clochers, entrevus de loin, lui donnaient l'apparence d'une cité populeuse et importante. Albany, située sur la rive droite du fleuve, au point de jonction du canal de l'Érié, est la troisième ville de l'État de New-York pour le commerce et la population. Peuplée aujourd'hui de plus de cinquante mille habitants, cette ville a des manufactures de fer, de tabac, des distilleries, des brasseries, etc. Quelques-uns de ses édifices sont remarquables, entre autres le Capitole, le théâtre, l'arsenal, la prison, etc. Parmi ses institutions scientifiques et marchandes, il en est une singulière, c'est une librairie flottante qui, pour l'usage des voyageurs, remonte et descend le canal Érié, grand chemin des chutes du Niagara. Nous nous embarquâmes sur cet immense canal qui passe à Troy, à Utica et à Rome, reçoit à Montezuma la rivière de Sénèque, puis traverse Lyon et Palmyre, car il semble que tous les souvenirs d'histoire et de géographie aient été réunis sur ses bords.

Le canal Érié offre, comme l'Hudson, une série de délicieux points de vue. Le premier et le plus agréable est celui de la ville de Schenectady, charmant endroit tout ombragé de massifs de verdure et baigné par les eaux limpides de la Mohawk. A peu de distance de ce lieu, on découvre la petite chute de la Mohawk, cascade où la rivière bouillonne sur un lit de roches aiguës en rongeant le pied des mélèzes penchés vers le gouffre. Sur la même rivière se trouve une autre chute beaucoup plus considérable, celle de Cohoes; là, tout le cours d'eau se précipite perpendiculairement d'une hauteur de soixante-dix pieds et large de quatre cents. Nulle part, on ne voit une nappe aussi régulière et aussi continue. On dirait de loin une vaste surface d'argent laminé dans lequel le soleil se joue et chatoie.

Au delà de ce point, le paysage est toujours varié et charmant; puis bientôt, à la hauteur de Tonnewanta, nous entendîmes au loin un bruit sourd, c'était le grondement perpétuel du fleuve qui s'entend à douze milles à la ronde.

En ce lieu nous revîmes des sauvages; une hutte s'élevait près de l'endroit où nous avions pris terre, nous y entrâmes; deux Indiens étaient assis les jambes croisées, et fumaient tranquillement. Auprès d'eux, une vieille femme raccommodait des mocassins, et un jeune homme mangeait des pommes de terre et du lait. Autour de ces quatre personnages, tous les ustensiles de ménage gisaient à terre dans une affreuse malpropreté. Notre présence ne parut pas les surprendre et ne les dérangea pas, ils restèrent impassibles; j'allai à l'un d'eux et lui adressai la parole en anglais; il me répondit tant bien que mal, et consentit, moyennant quelques pièces d'argent, à nous servir de guide dans notre course vers les chutes.

Nous nous mîmes en marche; déjà, à trois milles de distance, on pouvait distinguer au-dessus de la chute le tourbillon du Niagara qui n'est pas une de ses moindres singularités. Les bords du fleuve ne tardèrent pas à apparaître; en cet endroit, ses eaux étaient resserrées par deux murailles de rochers séparées seulement par un intervalle de quatre cents pieds. Entre ces deux rives perpendi-

culaires, on remarque une excavation semi-circulaire dont l'ouverture a plus de mille pieds de largeur et la longueur à peu près deux mille; l'eau bouillonne en cet endroit, écume et tourne d'une manière qui prouve sa profondeur prodigieuse et la pression qu'elle éprouve. En avançant vers la chute, la scène change à chaque pas. Pour arriver à la grande cataracte, il faut, pendant une partie du chemin, marcher sur une couche de pierres calcaires où se trouvent des débris de poissons, d'écureuils, de renards qui, surpris par le courant un peu au-dessus des cataractes, ont été précipités dans le gouffre, brisés et rejetés sur la grève. Plus on approche des chutes, plus la route devient pénible. En quelques endroits, la berge s'étant éboulée, on est obligé de se frayer un chemin à travers les vides formés entre les crevasses des rochers et des arbres, et de marcher sur des rochers glissants que les vapeurs de la cascade tiennent sous l'aspersion d'une rosée constante. Bientôt cette rosée devient une pluie réelle, et quand nous nous trouvâmes à un mille du saut, nous étions aussi mouillés que si nous avions essuyé la plus forte averse. Ce fut de cette distance à peu près que nous jouîmes du premier point de vue de la cataracte. Placés sur un rebord avancé que formait la berge, nous vîmes le fleuve se précipitant sur une largeur de quinze cents pieds au milieu d'un nuage de vapeurs humides et fines. Vers le milieu de la nappe, l'eau était d'argent, tandis que les couleurs changeantes du ciel lui donnaient sur les côtés tous les reflets des nuages. On ne saurait rendre avec la parole cet aspect formidable et merveilleux d'un fleuve qui se précipite d'une hauteur de cent cinquante pieds environ.

Quand on est parvenu à peu de distance des cataractes, le chemin est moins rude et moins périlleux. On descend le long de l'escarpement de la rive en suivant un sentier qui serpente entre des broussailles et des arbres dont la masse cache entièrement la chute. Près de l'extrémité de ce chemin, le spectacle se déploya dans toute sa grandeur. Un instant encore cependant nous ne distinguâmes rien, un nuage immense d'une pluie épaisse nous inondait, et nos oreilles étaient assourdies par un fracas bien plus fort que celui du tonnerre. Mais le vent emporta le nuage de pluie, et nous nous vîmes comme entourés de toutes parts par les cataractes immenses, tandis qu'un gouffre agitait au-dessous de nous ses vagues écumantes et tumultueuses.

La largeur de la chute surpasse celle de la rivière; avant d'arriver au gouffre, celle-ci fait à gauche un détour considérable, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique. Une île partage la cataracte en deux branches; celle qui se trouve du côté du Canada est la plus large, sinon la plus haute. Chateaubriand, décrivant cette chute du Niagara, le plus merveilleux phénomène de la nature, dit : « ..... Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse des eaux qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes ses couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge : mille arcs-en-

ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours [1]. »

La rapidité extrême du fleuve avant qu'il se précipite, faisait regarder comme chimérique, la construction d'un pont; ce pont a cependant été construit d'abord en bois, puis en fil de fer. Il est suspendu, et d'une légèreté et d'une solidité extrêmes; en y passant, nous lui imprimions un balancement qui, uni au bruit de la chute et à l'éclat de la nappe d'eau, donnait le vertige. Un instant je m'arrêtai et m'attachai d'une main, en fermant les yeux, à la balustrade de fer. Avoir songé à suspendre ce pont léger et flexible sur l'abîme qui au-dessous tourne et se précipite, est une œuvre gigantesque et vraiment américaine.

Au-dessus de la chute, le Niagara a trois quarts de mille de largeur, et ses rapides forment comme l'avant-scène du grand spectacle qui se déroule plus bas; le rapide est très-incliné; le fleuve coule en cet endroit avec une impétuosité effrayante dans un canal de rochers raboteux, et la résistance qu'il rencontre le change en une masse d'écume d'une rive à l'autre; un peu au-dessus du bord de la cataracte, l'énorme masse d'eau glisse en silence et se dérobe presque subitement; on n'aperçoit plus qu'un nuage de vapeur. En revanche, au delà du rapide, le Niagara coule si lentement dans son large lit, qu'on le prendrait pour un lac. La rive américaine, couverte de bois, n'offre en ce lieu que de rares habitations; on n'y entend que le bruit de la chute et le cri des oiseaux sauvages; et la nature, dans ce court espace, réunit deux scènes tout à fait opposées, l'une bruyante et terrible, l'autre calme et douce.

Nous nous arrachâmes non sans peine à cette scène de grandeur et de majesté, et après nous être reposés dans l'un des hôtels confortables que la spéculation américaine a élevés pour les voyageurs en ce lieu sauvage, entre les dernières huttes indiennes et le fleuve qui mugit, nous reprîmes dès le lendemain le chemin d'Albany. Il semblait que nous dussions faire une excursion sur les lacs, c'était en effet le moment propice, mais il fallait encore visiter Boston et le nord de la confédération; il fallait aussi, l'avouerai-je, nous reposer. La saison d'automne était venue, amenant déjà les pluies et le froid, l'hiver à son tour allait survenir avec ses rigueurs; nous voulions consacrer cette saison à nos dernières visites aux villes de l'Union; nous voulions recueillir nos impressions, puis au printemps, quand reviendraient le soleil et la chaleur, repartir d'un pied allègre pour le Canada, la terre de nos compatriotes, la France américaine.

1. *Atala*, épilogue.

CHAPITRE XLIX

BOSTON. — LOWELL. — MŒURS AMÉRICAINES.

A Albany nous prîmes le chemin de fer qui nous emporta vers le Massachusets. Ce nouvel État était, par la perfection des procédés agricoles, par ses manufactures, les premières de l'Union; par les soins qu'il apporte à l'éducation, l'un des plus curieux qui se fussent offerts à notre exploration. Au Massachusets, il n'est pas un enfant qui ne puisse recevoir gratuitement une éducation convenable, et dans les grandes villes il y a des écoles supérieures accessibles à tous. L'État payait, en 1850, deux cent soixante-deux mille dollars pour l'enseignement, et trois cent cinquante-cinq mille pour le soutien des académies. De plus, si nous voulions voir une ville industrielle et manufacturière par excellence, c'était Lowell qu'il fallait visiter.

Nous trouvâmes Boston agréablement située sur une péninsule montueuse, au fond de la baie de Massachusets; le havre est excellent et protégé par deux forts; les plus grands vaisseaux y peuvent être contenus au nombre de cinq cents. La presqu'île est liée avec Roxbury par un isthme étroit, avec Brockline par une solide chaussée de terre, et avec Cambridge, Charlestown et South-Boston par des ponts d'une immense longueur. Boston est l'une des plus belles villes de l'Amérique et l'une des plus commerçantes. Vue du large, elle est d'un effet imposant et grandiose. De vastes édifices occupent son enceinte; l'hôtel de ville domine une hauteur d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les campagnes environnantes; le palais d'État, l'un des plus beaux qui soient aux États-Unis, contient une statue de Washington. Des théâtres, une salle de concerts, la douane, le nouveau marché, des établissements scientifiques, en tête desquels il faut placer l'Athénée, qui possède une bibliothèque de plus de trente mille volumes, l'académie des sciences et des arts, la société historique de Massachusets, et plus de cinquante églises, tels sont les monuments qui attestent l'opulence de cette grande cité, dont la population doit en ce moment dépasser cent quarante mille habitants.

Boston est la patrie de Franklin, et cette ville a dans l'Union une physionomie tranchée; c'est une ville aristocratique, et aussi anglaise que Londres. Écoutez un Bostonien, il vous dira qu'on ne parle bon anglais que dans sa ville. Là se sont maintenues les vieilles coutumes; on y chante encore les hymnes nasales des calvinistes de Cromwvell, et après dîner on reste longtemps à table. Calviniste du Covenant, gentilhomme anglais du XVIIe siècle, tel est l'habitant de Boston, susceptible par-dessus tout sur ce qui concerne sa cité.

Et il a droit d'en être fier, de cette cité où l'intelligence, la sévérité des mœurs, la probité et l'économie sont en honneur. Cette ville puritaine a la gloire insigne

d'avoir porté dans la vie des manufactures la régularité féconde des habitudes religieuses et la pureté des mœurs de famille, d'avoir concilié l'exploitation industrielle la plus active avec le respect de la liberté et les droits de l'humanité. Il n'y a aucune analogie entre la vie des manufactures en France ou en Angleterre, à Boston ou à Lowell.

Lowell, village obscur il y a trente ans, aujourd'hui ville de trente-cinq mille âmes, est située au point de jonction du Merrimack et de la Concorde. Il n'y avait, en 1816, dans cette localité, que deux ou trois cabanes de planteurs; une masure faite de bûches, un autre édifice revêtu de plâtre, dominant le cours du Merrimack, une taverne couverte d'ardoises au service des voyageurs visitant les cascades pittoresques de Pawtucket, voilà tout. Aujourd'hui les filateurs de Lowell mettent en mouvement deux cent mille fuseaux; presque tous les moulins de quelque importance appartiennent à diverses corporations qui sont au nombre de treize, et dont la principale, connue sous le nom de *Compagnie Merrimack*, est propriétaire du grand canal qui va prendre au niveau supérieur de la chute l'eau qui met en mouvement les machines. Non-seulement le canal est à elle, et par conséquent elle dispose de la force motrice, mais elle a eu soin d'acheter à bas prix tous les terrains environnant les chutes. Reine de l'industrie du pays, si quelque compagnie d'ordre inférieur, possédant des usines ou des manufactures, subsiste, c'est uniquement sous son bon plaisir. En 1844, ces diverses compagnies avaient fabriqué soixante millions de mètres de cotonnade imprimée, teint quinze millions de mètres de la même étoffe, et absorbé pour le transformer ainsi la huitième partie de tout le coton produit en Amérique.



Vous approchez de Lowell, point de fumée, de miasmes infects, d'exhalaisons putrides, de rues tortueuses; rien d'insalubre; l'atmosphère est vive et saine, un volume d'eau considérable arrose les rues, et l'anthracite que l'on brûle, au lieu de houille, ne vomit pas de ces colonnes de vapeurs noires qui pèsent sur Manchester et sur Sheffield. Tout est tranquille et même gai; l'animation réglée de la ville, la propreté des demeures, la satisfaction des visages vous séduisent. Les écoles sont nombreuses; les pauvres gens envoient leurs enfants dans les écoles primaires, dont on ne compte pas moins de trente. Huit écoles supérieures donnent aux plus aisés une éducation complète. Les ouvriers qui estiment la science ont fondé, de leurs deniers, sous le nom de *Salle des gens de Labeur*, une institution où ils vont recevoir des leçons de langues modernes.

La vie des ouvrières de Lowell est bien plus remarquable encore. La jeune fille quitte la maison paternelle à quinze ans et se fait inscrire à Lowell. Elle y gagne huit shillings quatre pence (9 francs 20 centimes) par semaine, quelquefois davantage, sans compter la nourriture, qui lui est fournie. On la paie mensuellement; n'ayant presque rien à dépenser pour son logement et son vêtement, qui est simple, elle dépose à la banque des ouvrières ses économies, que l'on fait profiter, amasse ainsi 2 ou 3,000 francs, se marie à un colon de l'ouest, part pour les prairies et les forêts lointaines, aide son mari dans l'exploitation d'un lot de terre

où la famille bâtit son manoir, vit propriétaire et fermière jusqu'à un âge en général avancé, et meurt paisible après avoir élevé une demi-douzaine d'enfants pour la même carrière. Rien ici ne rappelle la vie de hasard, d'excitation et de caprice si commune et si séduisante dans les grandes villes d'Europe, rien ne favorise l'affaissement du sentiment religieux et celui du sentiment de famille. Un peu de pédantisme calviniste vient répandre sur ces mœurs, comme à Genève et à Glascow, une demi-teinte de ridicule. Ces ouvrières si morales ont quelquefois le tort de se faire *bleues* et d'enrichir *l'Almanach des Muses* de Lowell de leurs vers élégiaques, incolores et faibles. Mais qu'importe! laissons à chacun ses faiblesses, et ne blâmons pas des passe-temps si pleins d'innocence.

A côté de ces mœurs industrielles méritantes et louables, plus que partout ailleurs, nous observâmes, à Boston, dans leur bizarrerie, les mœurs religieuses. Je l'ai déjà dit, et ne saurais trop le répéter : peuple de contradictions, de sagesse et de folie, ce peuple américain offre à l'observateur un étrange problème : prévenu en sa faveur, celui qui le visite trouvera matière à bien des éloges et lui prédira toutes les fortunes de l'avenir ; prévenu contre lui, il pourra relever dans le cours de son voyage mille bizarreries, et il aura à lui jeter mille reproches. Société grande mais jeune encore, qui se forme et s'élabore ; image de l'homme, qui partout porte en soi le bien et le mal, les deux inévitables éléments de sa nature. Aux États-Unis, toutes les religions sont tolérées, chacun y honore Dieu selon les inspirations de sa conscience. Nous avions vu des catholiques romains, des baptistes, des méthodistes, des presbytériens et des congrégationalistes, nous avions entendu des Frères Moraves, des unitairiens, Paul avait vu dans l'Utah des Mormons ; nous apprîmes que Boston avait donné naissance quelques années avant notre passage à une secte non moins bizarre, celle des millérites.

Dès les premiers jours de colonisation, le Massachusets fut agité par le fanatisme qu'avaient apporté avec eux les émigrés puritains. « Entre 1688 et 1692, dit une chronique, nous eûmes à Boston un exemple singulier et formidable des ruses du démon. Dans une famille respectable, quatre jeunes enfants, dont le plus âgé était une fille de treize ans, et le plus jeune un garçon de neuf ans, furent saisis d'une attaque violente de convulsions démoniaques, qui avaient tous les symptômes signalés par les meilleurs auteurs sur cette matière. Ces enfants se plaignaient d'être mordus, torturés et pincés par des êtres invisibles. Ils aboyaient comme des chiens et miaulaient comme des chats. Le père de famille, effrayé, alla chercher le grand médecin des âmes, le célèbre docteur Oakes, théologien expérimenté. Celui-ci déclara que les enfants étaient possédés. Une vieille Irlandaise, servante dans la maison, fut dénoncée comme sorcière, par la fille aînée, qui avait eu des querelles avec cette femme, et qui l'accusa de lui avoir jeté un sort ; les trois autres enfants confirmèrent la déclaration de leur aînée. Les quatre ministres évangéliques de Boston et celui de Charleston, qu'on envoya chercher tout exprès, se réunirent dans la maison du père, et firent de longues prières communes, au moyen desquelles le plus jeune

garçon se trouva soulagé. Les trois autres persistèrent, et les magistrats mirent en prison l'Irlandaise. Interrogée si elle était sorcière, elle répondit qu'elle s'en flattait. Comme elle était très-pauvre et peu considérée, elle estima apparemment que ses rapports avec le démon relèveraient son crédit, et qu'il y avait là de quoi se vanter; elle se trompait : on la pendit. »

Pendant cinquante ans, ce fut dans le Massachusets, une épidémie de possessions démoniaques. Quatre ans après que la jeune fille, n'étant plus l'objet de la curiosité populaire, fut rentrée dans l'obscurité de sa vie privée, tout le village de Salem en fut saisi. Des scènes bizarres se passèrent dans les églises calvinistes; les femmes, ennemies et rivales, se levaient au milieu du service et s'accusaient mutuellement de sorcellerie. Beaucoup d'innocents périrent, et ce mouvement ne s'apaisa que dans les supplices.

Ces farouches croyances se sont adoucies, mais Boston est encore l'une des villes qui présentent le plus de singularité dans leur caractère religieux; on y retrouve une partie de la sève puritaine et les sectes les plus bizarres. Vers 1843, le prophète Miller se mit à annoncer la fin du monde pour le 23 décembre 1844; l'événement ayant prouvé la fausseté de ses calculs, il remit au 23 octobre 1847, date précise, l'accomplissement de la catastrophe. Les masses populaires du Nord furent ébranlées, et ce mouvement fanatique s'étendit jusqu'à Philadelphie. Fermiers et cultivateurs négligèrent les travaux des champs; il fallut que des officiers publics, nommés à cet effet, s'occupassent de faire rentrer les grains. « J'espère, disaient les fermiers en acquittant leurs redevances, que ce sera la dernière fois. » Concorde, petite ville du New-Hampshire, fut entraînée tout entière dans le mouvement. Entre Plimouth et Boston, beaucoup de propriétaires vendirent leurs maisons et leurs domaines, et concoururent de leurs deniers à la construction du tabernacle où devaient se réunir les fidèles, vêtus de robes blanches, pour monter au ciel. La spéculation des Bostoniens fit de ces robes blanches une affaire lucrative; on lisait partout des annonces, conçues en ces mots : « Robes blanches magnifiques, à très-bon marché pour toutes les tailles, du meilleur goût, et prêtes à livrer pour l'ascension du 23. » Quelques prédicateurs méthodistes et plusieurs journaux fomentèrent cette étrange hallucination. Il y eut des habitants de New-York, qui passèrent la nuit du 23 au 24, revêtus de leurs longues robes blanches, attendant la trompette et l'ange du Seigneur. Une jeune personne, sur le point de se marier, ayant reçu de son fiancé un collier de prix, voulut, quand elle sut que la fin du monde approchait, consacrer ce présent de noces à l'œuvre sainte du tabernacle. Le joaillier auquel elle le porta pour le vendre, lui demanda si elle n'était pas millérite, et sur sa réponse affirmative, « Voici, lui dit-il, des couverts d'argent sur lesquels je fais graver les initiales de votre ministre; je dois les lui livrer à la fin du mois, il ne croit pas un mot de ce qu'il vous prêche. »

On éleva, dans un des quartiers les plus fréquentés de Boston, un hangar temporaire en planches mal jointes et assez grand pour contenir de deux à trois

mille personnes. L'édifice allait crouler sur la tête des passants; les magistrats intervinrent et exigèrent que l'on bâtît une salle plus solide. La troupe des hallucinés s'y rendit en effet, le 23 octobre 1847, et y passa la nuit en prières. Ils étaient vêtus de robes blanches, prêts disaient-ils, à monter (*to go up*), et chantant à perdre haleine :

« Je suis tout blanc; mon âme est prête,
« Je vais monter, rien ne m'arrête! »

La salle, ornée de fleurs, était éclairée par de grands chandeliers bibliques et tapissée de textes hébreux. La nuit s'écoula, l'aurore parut, personne ne monta, et la société fit banqueroute. La salle, vendue par autorité de justice, est devenue un théâtre.

Le charlatanisme, la spéculation, l'hypocrisie, viennent se mêler aux manœuvres religieuses et les exploiter. Un prédicant s'établit dans un village, allume les esprits, enflamme les cœurs et fait contribuer les crédules. Chez un grand nombre de prétendus fanatiques, le rigorisme antique est pure simagrée. Nous assistâmes un jour à *un revival;* les habitants d'un comté du New-Hampshire, à côté du Massachusets, étaient depuis longtemps, il paraît, avides d'émotions religieuses; enfin un ministre mennonite, renommé entre tous, par la passion de son langage et la hardiesse de ses figures, fit publier qu'il allait prêcher au milieu d'eux. C'était une fête que nous nous promîmes bien de ne pas manquer.

Au jour désigné, au milieu d'une foule compacte, nous vîmes apparaître sur une sorte de tréteau un personnage pâle, maigre, exténué, l'œil cave, le front couvert d'un foulard rouge, le cou nu, l'air d'un condamné marchant avec résignation au supplice; il faisait peine à voir. Tout se tut, il prononça lentement quelques mots, puis des murmures entrecoupés, puis un axiome, puis un autre, et, sa voix s'élevant par degrés, il entra dans son sujet, et traita des peines de l'enfer. Il fit la peinture des supplices réservés aux damnés; ses gestes s'animèrent, son œil s'enflamma, sa parole devint aigre et véhémente, il suait à grosses gouttes. S'interrompant un instant, il ôta son habit, puis recommença son infernale description, dont toutes les images, empruntées à tout ce qu'il y avait de plus révoltant et de plus hideux dans la vie physique, inspiraient un si violent dégoût que nous sortîmes. Les femmes, épouvantées, tombaient dans des convulsions, se jetaient dans les bras l'une de l'autre, et chacune d'elles avait de l'émotion pour son argent. Un tel langage ne nous parut pas être celui que parle la religion, et nous ne fûmes pas étonnés d'apprendre à quelque temps de de là, que notre prédicateur, après avoir essayé de vingt métiers, ne s'était arrêté à cette industrie religieuse que comme à la plus facile et à la plus lucrative.

Les mœurs, les habitudes, les singularités de toutes sortes que présente le caractère américain, tel était le sens de nos observations pendant ces derniers mois passés aux États-Unis; nous visitâmes bien encore quelques villes; mais à

quoi bon entrer dans des détails sur Providence, Concord ou Portland? Ne suffit-il pas de dire que là, comme dans toutes les autres cités, nous retrouvâmes cette activité et cette puissance de l'industrie américaine que nous avions admirées à Philadelphie, New-York ou Boston. L'Amérique n'est pas une nation où le cœur absorbe toute la vie, comme dans ces contrées d'Europe dont la capitale a seule de l'animation; ses villes sont autant de bras infatigables, toujours prêts au travail, toujours prompts au profit.

Mais les mœurs, quel singulier mélange de bien et de mal! Modèles de charité évangélique si l'on se reporte aux institutions vraiment fraternelles qui abondent dans les grandes villes, ou à cette association industrieuse et féconde qu'on nomme *l'Abeille*, elles deviennent une source intarissable de ridicule et de mépris quand on se rappelle le dédain des castes entre elles, cette proscription de classes nombreuses de citoyens, et quand, par contraste, éprouvant l'effet de l'axiome démocratique « Je vaux autant que vous, » toujours placé dans la bouche des pauvres, pourvu qu'ils soient de pure race blanche, on a essayé en vain de se procurer un domestique ou essuyé tous les ennuis et toutes les disgrâces si bien décrits par la voyageuse anglaise mistress Trollope. Je citerai textuellement quelques-unes des scènes de la vie américaine, racontées avec autant de sel que de vérité.

La voyageuse voulant s'établir en Amérique, non loin de Cincinnati, chercha à se procurer des domestiques. « La plus grande difficulté d'un établissement dans l'Ohio, dit-elle, est de trouver, comme on dit en Amérique, des gens *qui vous aident;* car ce serait presque un crime contre la république d'appeler domestique un citoyen libre. Toute la classe des jeunes filles qui ne peuvent gagner leur vie qu'en travaillant, est élevée dans l'idée que la plus abjecte pauvreté est préférable au service domestique. Des centaines de femmes travaillent dans des moulins à papier pour la moitié des gages qu'elles recevraient dans une maison; mais elles pensent que la domesticité compromettrait leur égalité, et il n'y a guère que l'envie d'obtenir quelque article de toilette qui puisse les déterminer à s'y soumettre. Cependant un de mes amis se donna tant de mal pour me procurer une fille, qu'un matin j'en vis entrer une chez moi. C'était une grande et forte personne qui me dit :

— « Je viens pour vous aider. »

« Cette nouvelle m'était trop agréable pour que je n'accueillisse pas bien celle qui me l'annonçait. Je lui demandai donc ce que je lui donnerais par an.

« Seigneur Dieu! s'écria la demoiselle avec un gros rire, on voit bien que vous
« êtes une Anglaise. Sur ma foi, j'aimerais bien à voir une jeune demoiselle (lady)
« s'engager à l'année en Amérique! j'espère bien trouver un mari avant peu de
« mois; autrement je serais une tout à fait vieille fille, car j'ai déjà dix-sept ans;
« et puis peut-être faudra-t-il que j'aille à l'école. Vous me donnerez un dollar et
« demi par semaine, et Philis, l'esclave de ma mère, viendra une fois par semaine
« de l'autre côté de l'eau, pour m'aider à nettoyer. »

« J'acceptai le marché avec une respectueuse soumission, et voyant qu'elle se préparait à se mettre à l'ouvrage avec une robe jaune parsemée de roses rouges, je lui dis doucement que c'était dommage de salir une si jolie robe, et qu'elle ferait mieux d'en mettre une autre.

« Mon Dieu ! c'est ma meilleure et ma plus mauvaise, me répondit-elle, car je n'en ai pas d'autre. » « Et, en effet, je trouvai que cette jeune demoiselle avait quitté la maison de son père sans autres vêtements que ceux qu'elle portait. Je lui donnai aussitôt de l'argent pour acheter ce qui lui était nécessaire, et nous nous mîmes à l'ouvrage, mes filles et moi, pour lui faire une jupe. Elle applaudit d'un sourire quand la besogne fut terminée ; mais jamais nous n'en eûmes une parole de remerciement, non plus que pour aucune autre chose que nous ayons pu faire pour elle. Elle ne cessait de nous demander quelques-unes de nos hardes à emprunter, et lorsque nous refusions : « A la bonne heure, disait-elle, mais je « n'ai jamais vu gens aussi regardants que vous. Il y a des jeunes demoiselles de « mes amies qui vivent auprès des vieilles femmes de la ville, et elles et leurs filles « leur prêtent tout ce qu'elles demandent. Je parie que vous autres Anglaises vous « pensez que nous empoisonnerions vos habits, comme si nous étions des né- « gresses. »

« Cette jeune demoiselle me quitta au bout de deux mois, parce que je refusais un jour de lui prêter assez d'argent pour acheter une robe de soie pour un bal où elle voulait aller. « Alors, me dit-elle, ce n'est pas la peine que je reste ici plus longtemps. »

« Une autre fille se présenta pour m'aider. C'était une jolie personne à qui la nature avait donné les dispositions les plus douces et les plus aimables ; mais ayant entendu répéter mille et mille fois qu'elle valait autant qu'une autre femme, que tous les hommes étaient égaux et les femmes aussi, et que c'était un péché et une honte pour une Américaine libre d'être traitée comme une servante, tous ses bons sentiments s'étaient aigris, et la gentillesse de ses manières s'était transformée en une susceptibilité que la moindre chose irritait.

« Lorsqu'elle apprit qu'elle devait dîner à la cuisine, sa jolie lèvre se contracta : « Je vois bien, dit-elle, que c'est parce que vous ne me trouvez pas assez bonne pour manger avec vous. » Je m'aperçus bientôt qu'elle ne mangeait presque pas, et qu'elle passait le temps du dîner dans les larmes. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour la réconcilier avec sa condition et la rendre heureuse ; mais je suis persuadée qu'elle me haïssait. Je lui donnais de très-gros gages, et elle demeura jusqu'à ce qu'elle eût obtenu différents articles de toilette assez coûteux. Alors, un beau matin, elle vint me trouver avec ses habits de fête, et me dit : « Il faut que je sorte. — Quand rentrerez-vous ? lui demandai-je. — Je crois, me dit-elle, que vous ne me reverrez pas. »

« Et voilà comment nous nous séparâmes. Sa sœur était aussi avec moi, mais sa garde-robe n'était pas encore au complet : elle demeura quelques semaines encore, puis partit. »

Cette même susceptibilité démocratique des classes inférieures se présenta à mistress Trollope sous une autre forme, durant son séjour à la campagne.

« Il n'y avait pas trois jours que j'étais établie à Mohawk lorsque deux enfants en haillons, vinrent me demander je ne sais plus quel remède pour leur mère qui était malade. Quand ils l'eurent, le plus grand tira de sa poche une poignée de petite monnaie, et me demanda combien il devait me donner. — Nous ne consommions pas tout le lait de notre vache; on le sut et on vint me le demander, mais tous ceux qui se présentaient offraient de le payer. — Lorsqu'ils virent enfin que la vieille Anglaise (ils appelaient ainsi mistress Trollope) ne voulait rien vendre, je suis persuadée qu'ils ne l'aimèrent pas davantage; mais ils parurent penser que si elle était folle, ce n'était pas une raison pour qu'ils le fussent aussi, et ils ne cessaient de venir *emprunter* telle ou telle chose, comme ils disaient, mais toujours d'une manière et avec des formes qui mettaient à couvert leur dignité et leur indépendance. Une femme me faisait prier de lui prêter une livre de fromage; une autre une demi-livre de café. Souvent une demande de lait m'arrivait avec la condition qu'il fût bien frais et non écrémé; une fois le messager refusa le lait en me disant avec dignité : « Ma mère avait seulement besoin d'un peu de crème pour son café. »

« Je ne pus jamais leur persuader, pendant plus d'un an que j'habitai le village, que je n'entendais point vendre les vieilles hardes que je leur donnais. Ils étaient si obstinément décidés à faire du commerce avec moi, que tout en prenant ils me disaient : « A la bonne heure, mais je compte que vous me ferez travailler pour cela; envoyez-moi chercher quand vous aurez besoin d'un coup de main. » Cependant comme je ne les envoyais jamais chercher et qu'ils ne cessaient de me répéter constamment la même formule, je commençai à soupçonner qu'ils ne me parlaient ainsi que pour éviter cette phrase la plus odieuse de toutes aux Américains : « Je vous remercie. »

Mistress Trollope subit encore bien d'autres conséquences de l'égalité américaine.

« Ce qui, ajoute-t-elle ailleurs, me déplaisait le plus, c'étaient les fréquentes visites dont j'étais assaillie. Fermer sa porte est une chose dont personne ne s'avise dans l'ouest de l'Amérique. On m'avertit qu'une telle licence serait considérée comme un affront pour tout le voisinage. J'étais ainsi exposée à me voir troublée à chaque instant et de la manière la plus déplaisante par des gens que souvent je n'avais jamais vus et dont plus souvent encore les noms m'étaient tout à fait inconnus.

« Les indigènes, accoutumés à cet usage, emploient pour le supporter une méthode que je n'ai jamais pu prendre sur moi d'appliquer. Vingt fois j'ai vu des personnes de ma connaissance ainsi envahies par des visites, sans avoir l'air d'en être le moins du monde troublées; elles continuaient leur occupation ou leur conversation avec moi, à peu près comme si de rien n'eût été. — Quand le visiteur entrait, elles lui disaient : « *Comment vous portez-vous?* » et lui secouaient

la main. — « Assez bien; et vous? » était la réponse du visiteur, et là se bornaient les civilités. Si le nouveau venu était une femme, elle ôtait son chapeau; si c'était un homme, il gardait le sien; puis, prenant possession de la première chaise qu'il trouvait, il s'y établissait, et restait là une heure sans dire un seul mot. A la fin, il se levait tout à coup, en disant : « Il est temps que je m'en aille, je crois. » Puis après une nouvelle poignée de main, il s'en allait avec l'air parfaitement satisfait de la réception qu'on lui avait faite.

« Il n'était pas en mon pouvoir de conserver cette philosophique tranquillité. Je ne pouvais, tant qu'on était là, ni lire, ni écrire, je me figurais toujours que je devais entretenir la personne qui m'honorait de sa visite. Je vais donner au lecteur le procès-verbal d'une de ces conversations, rédigé immédiatement après l'événement; ce sera un échantillon du ton et des idées des visiteurs qui me venaient. Cette fois c'était un laitier.

« Eh bien ! nous voilà donc maintenant loin de la vieille terre. Ah ! vous avez bien des choses à voir ici, j'imagine.

— « J'espère effectivement en voir quelques-unes.

— « C'est un fait. — Ah çà ! je pense bien qu'il n'y a pas assez de place dans votre petite île, pour qu'il y croisse du blé d'Inde (maïs) de la beauté de celui que vous voyez ici.

— « Il n'en croît point du tout, Monsieur.

— « Est-il possible ! Alors je ne m'étonne plus des terribles histoires que nous lisons dans les papiers, que le pauvre peuple là-bas, meurt de faim et de besoin.

— « Mais nous avons du froment.

— « Oui, les riches, sans doute; quant aux pauvres, je présume que ce n'est pas souvent qu'ils en ont chez vous.

— « Vous en avez certainement en beaucoup plus grande abondance que nous.

« Je le crois bien !

— « Et ne disent-ils pas aussi, que si un pauvre homme est assez adroit là-bas pour mettre quelques dollars l'un sur l'autre, votre roi tombe sur lui et emporte tout? Le fait-il réellement ?

« — Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu parler de pareille chose.

— « Ah ! je pense qu'ils sont joliment discrets sur cela. Vos gazettes ne sont pas comme les nôtres, je suppose ? Maintenant nous disons et imprimons tout ce qu'il nous plaît.

— « Il me semble que vous dépensez bien du temps à lire les gazettes.

— « Hé ! je vous demande comment nous pourrions le dépenser mieux? Que doivent faire des hommes libres, sinon veiller sur leur gouvernement, et prendre garde que ceux à qui ils donnent les places, fassent leur devoir ?

— « Je pense pourtant quelquefois, que vos clôtures pourraient être en meilleur état, et vos routes mieux entretenues, si vous donniez moins de temps à la politique.

— « Dieu soit loué! On voit bien que vous ne savez guère ce que c'est qu'un pays libre. Qu'est-ce qu'une bonne route en comparaison de la liberté d'un Américain né libre; et qu'importe une barrière rompue par-ci par-là, auprès de savoir si les hommes que nous avons trouvé bon d'envoyer au Congrès, parlent proprement et comme nous leur avons donné mandat de parler.

— « C'est donc par devoir alors, que vous allez au cabaret lire les gazettes?

— « Il n'y a pas de doute; et qui ne le ferait pas, ne serait pas un véritable Américain né libre. Je ne dis pas que le père de famille doive toujours caresser la bouteille; mais je dis que j'aimerais mieux que mon fils s'enivrât trois fois par semaine, que de le voir ne pas prendre souci des affaires de son pays. »

La petite maison de campagne de miss Trollope avait un grand portique dont l'ombrage de plusieurs beaux acacias faisait une délicieuse chambre de repos. « Nous y étions un jour, dit notre voyageuse, lorsque nous aperçûmes dans un champ, tout près, quelques travaux qui semblaient annoncer des projets de construction. Ces symptômes nous alarmèrent; nous avançâmes vers les ouvriers et nous leur demandâmes de quoi il s'agissait. « Il s'agit, nous dit l'un, d'un abattoir pour les cochons. » Il faut savoir que la quantité de cochons consommée en Amérique est immense, et que nous en voyons chaque jour de grands troupeaux se diriger vers la ville, Je fus donc fort effrayée de la nouvelle, et réfléchissant que le lieu choisi pour établir cette boucherie était environné à peu de distance de différentes maisons appartenant à des personnes de distinction, je demandai à l'ouvrier si ces personnes ne s'y opposeraient point, pour cause d'*incommodité?* — « Pour cause de quoi? » reprit-il avec étonnement. — Je lui expliquai ce que je voulais dire. « Il n'y a pas de danger, mistress : c'est bon pour un pays de tyrannie comme le vôtre, où l'on songe plus au nez d'un riche qu'à l'estomac d'un pauvre. Mais nous sommes trop libres, nous, pour avoir une loi de cette espèce. »

La démocratie américaine semble avoir amené le mépris pour les femmes; comme en dépit de l'égalité elles ne font point partie du souverain, elles demeurent étrangères à la vie politique de leurs maris; et comme cette même vie politique occupe sans cesse ces derniers, et les absorbe, il s'ensuit que les hommes et les femmes forment deux races isolées et qui ne se rapprochent guère que pour les choses indispensables. De là sans doute cette grossièreté d'habitudes, l'éloignement de tous les goûts élégants et des arts, enfin l'infériorité des femmes, lorsque, ne prenant pas le dessus sur leur condition, elles ne se font pas protectrices des noirs, membres des clubs féminins, publicistes ou orateurs dans les meetings.

Je terminerai ce rapide extrait des observations de mistress Trollope par une anecdote qui peint l'esprit d'épargne et de spéculation dont les enfants même sont possédés aux États-Unis.

« Il y avait dans le village une maison que sa pauvreté faisait remarquer; elle avait un si grand air de misère, que cela m'empêcha pendant longtemps d'y

entrer. Un jour cependant, informée que j'y trouverais des poulets et des œufs dont j'avais besoin, je me décidai à le faire. Je frappai, et quand la porte s'ouvrit, je fus sur le point de renoncer à mon entreprise. Jamais pareil repaire de saleté et de misère n'avait frappé mes yeux. Une femme, vivante image de la malpropreté et de la fièvre, tenait sur son bras gauche un sale enfant, tandis que de la droite elle pétrissait de la pâte dans une huche. Une grande fille maigre, de douze ans, était assise sur un tonneau, rongeant une croûte de pain. Quand j'eus dit l'affaire qui m'amenait, la femme me répondit : « — Je n'ai ni poulets ni œufs à vendre; mais mon garçon en a, et en abondance. Holà! Nick, s'écria-t-elle en se tournant vers le haut d'une échelle qui se perdait dans une ouverture du plafond, descends; voici une vieille femme qui a besoin de poulets. »

« Au même instant, Nick parut au haut de l'échelle; je reconnus en lui un des principaux personnages d'une troupe de polissons que j'avais remarqués dans mes promenades, jouant aux billes dans la poussière, et jurant à qui mieux mieux ; il avait l'air d'avoir une dizaine d'années.

« — Avez-vous des poulets à vendre, mon garçon? lui dis-je.

« — Oui, et des œufs aussi, et plus que vous ne m'en achèterez. »

« M'étant informée du prix, je me rappelai que c'était précisément celui que je payais au marché; mais au marché on me livrait les poulets tout plumés et tout prêts à être mis en broche; je fis part de cette observation à mon jeune commerçant.

« — Oh! si ce n'est que cela, me dit-il, je puis vous retrousser vos poulets tout aussi bien qu'on fait au marché.

« — Vous, Nick? j'imaginais que vous aimiez trop les billes pour être capable de pareille chose.

« Il me lança un regard moqueur : — Vous ne me connaissez guère, dit-il; quand avez-vous besoin de vos poulets? »

« Je le lui dis, et à l'heure indiquée il me les apporta fort bien préparés. Depuis, je fis souvent affaire avec lui. Lorsque je le payais, il plongeait toujours la main dans le gousset de son pantalon. Comme c'était là sa caisse, je présume que la citadelle était mieux fortifiée que les ouvrages extérieurs de la place, lesquels tombaient en ruines. Il avait coutume d'en tirer plus de dollars, de demi-dollars et de menue monnaie que sa sale main n'en pouvait contenir. Cela excita ma curiosité; et quoique j'éprouvasse un dégoût involontaire pour ce petit juif, il m'arrivait presque toujours de causer avec lui.

« — En vérité, Nick, vous êtes bien riche, » lui dis-je un jour qu'il étalait avec son ostentation ordinaire son petit trésor. Il se mit à sourire avec une expression qui n'était nullement enfantine, et il me répondit : « Ce serait une mauvaise affaire pour moi si je n'avais d'argent que ce que j'en montre. »

« Je lui demandai comment il menait son commerce. Il me dit qu'il achetait des œufs au cent et des poulets à la douzaine, des vendeurs qui allaient au marché

et qui passaient devant leur porte; qu'il engraissait les poulets dans une cage qu'il avait construite lui-même, et qu'après il en tirait le double; et que pour les œufs, ils lui donnaient aussi un bon bénéfice vendus à la douzaine.

« — Et donnez-vous de l'argent à votre mère?

« — Ah! bien oui, me répondit-il en me lançant un autre regard sournois.

« — Eh! qu'en faites-vous donc, Nick? » Son visage me répondit très-franchement : qu'est-ce que cela vous fait? Mais sa bouche fut plus discrète, et il me dit d'une manière assez gracieuse : « Je le soigne, Madame. »

« Comment Nick avait-il gagné son premier dollar, c'est ce qu'on ne savait pas. J'appris que lorsqu'il entrait dans la boutique du village, la personne qui était au comptoir regrettait toujours de n'avoir pas deux paires d'yeux; une fois ce dollar gagné, l'intelligence, l'activité, l'industrie avec laquelle il réussit à le faire croître et multiplier, aurait été charmante de la part de l'un de ces petits héros irlandais de miss Edgeworth qui aurait porté le profit à sa mère, mais était détestable dans la personne de Nick. Aucun sentiment humain ne semblait échauffer son jeune cœur, pas même l'amour de sa personne; car il n'était pas seulement sale et déguenillé, mais il avait l'air à demi mort de faim, et je suis sûre que la moitié de ses dîners et de ses soupers servait à engraisser ses poulets.

« Dans l'histoire de Nick, l'un des traits caractéristiques est l'indépendance de cet enfant de dix ans. C'est un exemple entre mille du caractère avide, sec et spéculateur que cette indépendance engendre. Selon toutes les probabilités, Nick deviendra très-riche, et rien n'empêche qu'il ne soit un jour président de l'Union[1]. »

Cette indépendance hâtive, l'amour précoce de l'argent joint à la sécheresse du cœur chez des enfants, une sotte exagération du principe d'égalité, un manque absolu des usages de politesse et de discrétion admis en Europe chez toutes les nations; ces défauts nous ont bien souvent choqués comme mistress Trollope, dans le cours de notre voyage aux États-Unis; mais si graves qu'ils paraissent, je le répète encore, ne condamnons pas les Américains; ils rachètent ces fâcheuses imperfections par des vertus : associations utiles et pratiques, pour faciliter le travail, pour encourager la tempérance, pour émanciper les noirs; associations qui ont étendu la colonisation, amélioré la condition des ouvriers, fait disparaître dans de grandes villes l'ivrognerie, donné aux noirs affranchis la retraite de Libéria, et fécondé sous toutes les formes ce sol prédestiné par une magnifique nature aux grandes choses. Hommes, c'est-à-dire êtres imparfaits, n'exigeons pas ici plus qu'ailleurs la perfection; et, nous réjouissant du bien, nous détournant du mal, admirons cette inépuisable puissance de la main divine qui façonne sans relâche le même corps, et rajeunit par une forme nouvelle l'antique société des hommes.

1. Domestic manners of the Americans, by mistress Trollope. Extraits traduits par Th. Jouffroy dans la *Revue des Deux Mondes*, juin-juillet-octobre 1832. — Philarète-Chasles, mai 1850.

CHAPITRE L

CALIFORNIE. — SAN FRANCISCO. — LES MINES.

Un des soirs de l'hiver que nous passâmes ensemble au milieu des États du Nord, nous étions assis, Paul et moi, auprès du foyer de notre modeste chambre d'hôtel; nous nous chauffions gaiement, tandis qu'au dehors le vent faisait entendre ses grondements longs et monotones, et que la pluie frappait aux vitres. Combien de fois, par un temps pareil, nons nous étions trouvés sans souper et sans gîte sous le ciel froid et sombre. — « Moi, je me souviens d'avoir franchi les Andes par une nuit aussi triste, affamé, tout mouillé, marchant longuement sans savoir quand se montrerait une maison hospitalière, et j'en frissonne encore. » — « Moi, j'ai aussi, par une nuit fraîche et pluvieuse, traversé la Sierra-Verde vers le territoire des Yakis, au Mexique. Nous étions trois compagnons, Français tous trois, et, pour nous donner courage, nous disions en chœur une chanson de France. » Et de là nous remontions la chaîne des souvenirs, et nous retournions vers le passé. Dans une de ces longues causeries, charme du voyageur, qui souvent se prolongeaient, sans que nous nous en fussions aperçus, la nuit presque entière, je priai Paul de me raconter avec quelques détails son séjour en Californie; car, au moment où s'était déclarée la fièvre d'or, errant dans les pampas de l'Amérique du Sud, je n'avais entendu que vaguement parler des entraînements et des effets merveilleux de ce délire; et aujourd'ui, séparé de cette contrée par toute la largeur de l'Amérique et par les Montagnes Rocheuses, je n'avais aucun espoir de la visiter. Mon ami se prêta volontiers à la satisfaction de mon désir, et commença son récit de la sorte.

« J'étais à Paris lorsqu'on apprit en Europe qu'une contrée du nouveau Monde venait de révéler ses richesses. La nouvelle fut d'abord accueillie avec peu de confiance; pour ma part, je me rappelai la fable décevante de l'Eldorado, et je fus incrédule. Mais bientôt les récits se confirmèrent; le bruit de l'or fut assez retentissant pour se faire entendre dans le grand tumulte de l'Europe; les journaux venus d'Amérique nous racontaient comment de pauvres gens, des matelots déserteurs, partis sans autre aide que leurs bras et une pioche, avaient soudainement réalisé toute une fortune; un entraînement irrésistible s'empara des esprits; on se montrait sur la carte cette merveilleuse Californie presque inconnue la veille : là étaient la fortune et l'or, l'or avec toutes les jouissances embellies par le rêve, c'était là qu'il fallait aller.

« Vous savez, mon ami, combien peu ma condition était alors en harmonie avec mes goûts, je ne sais quel désir de visiter les terres lointaines me pressait depuis longtemps; au milieu de mes occupations paisibles, ma pensée toujours

inquiète se reportait vers les régions des larges fleuves et des vastes forêts; j'étais pris de cette fièvre de voyage que vous avez ressentie comme moi.

« Sur ces entrefaites, un ouvrage intitulé *Exploration de l'Orégon et des Californies*, par M. Duflot de Mofras, tomba entre mes mains; j'y lus, au milieu de détails géographiques, que l'aspect du pays était des plus riants; que dans la longue suite de vallées dont il se compose, on cultive la vigne, l'olivier, les orangers, tous les fruits d'Europe : vins semblables à ceux d'Espagne, forêts épaisses, gibier de toute sorte, de la solitude, de l'espace, de l'air; c'était un pays, n'eût-il pas une once d'or, qui me semblait digne d'être visité. Alors, comme tant d'autres, léger de bagages, riche d'espérances, je partis gaiement.

« A mon arrivée, il s'en fallait bien que la Californie fût encore une solitude; sa capitale, San-Francisco, était déjà la Babel des nations, une ville étrange où se heurtaient tous les usages, tous les costumes, toutes les races, tous les idiômes. Pendant la traversée, j'avais entendu, au sujet de la Californie, les propos les plus contradictoires; nous étions alors à la fin de 1849, et l'existence des mines ne semblait pas partout bien constatée : les uns disaient que c'était une immense duperie, un *yankee puff* pour attirer les colons et les capitaux dans la contrée; les autres prétendaient que toute cette région était malsaine et inhospitalière; à Valparaiso, on nous avait prévenus que nous n'y rencontrerions ni lois ni gouvernement, ni garantie d'aucune sorte pour nous et nos biens. A Taïti, aux îles Sandwich, mêmes doutes, même défiance, même curiosité. Tout le monde était donc sur le qui-vive et dans une complète incertitude.

« Bientôt la côte se montra, la baie immense de San-Francisco laissa entrevoir son étroite ouverture entre deux montagnes qui dominent la mer, et nous aperçûmes au milieu d'une forêt de mâts, les pavillons de toutes les nations, français, anglais, chinois, chiliens; sur les ponts des navires, nous entendîmes les cris de toutes les langues; sur le port nous vîmes une agitation et un mouvement inexprimables. A côté de ce tumulte, et comme par contraste, une multitude de navires semblaient entièrement déserts et mornes; ils avaient été abandonnés par leurs équipages emportés vers les placers par cette fièvre jaune minérale (*mineral yellow fever*) qui régnait à ce moment dans toute sa force. Le commodore Jones, après avoir vu déserter un grand nombre de ses matelots, avait dû conduire sa croisière dans la mer du Sud, pour attendre que les esprits se fussent calmés; le bâtiment *l'Ohio*, qui portait le pavillon de commandement, avait perdu cent quarante hommes en quelques jours; tous les autres vaisseaux étaient à moitié délaissés par leurs équipages. Dans la ville, on racontait comment la même effervescence s'était emparée des troupes : le colonel Stevenson avait été abandonné de tout son régiment; et le commandant de Monterey, colonel de dragons, après avoir vu partir un à un tous ses soldats, resté seul avec les bagages, s'était mis à utiliser les chevaux en les chargeant de tous les effets qu'il put se procurer, pour aller les vendre aux placers.

« San-Francisco comptait déjà, à la fin de 1849, 50,000 âmes. Cette ville qui,

quinze mois auparavant, contenait à peine une vingtaine de cabanes grossières, promettait, grâce à son port et au voisinage des mines, de devenir la capitale de la mer Pacifique. La ville, lorsque j'y arrivai, avait une bourse, un théâtre, des églises de plusieurs cultes chrétiens, et quelques maisons en pierre; on venait aussi de réserver un emplacement pour le cimetière. Auparavant, quand un homme avait cessé de vivre, on ouvrait tout simplement le sable et on l'y déposait sans croix, sans prières. La plupart des demeures étaient construites en bois ou simplement en toiles soutenues par des piquets. Le feu avait déjà porté une fois, à cette époque, ses ravages à travers ces constructions primitives, mais le désastre avait été vite réparé, il ne restait plus aucune trace de l'incendie, et je pus voir des deux côtés de la ville, en suivant la plage, de longues rangées de tentes se prolongeant à perte de vue, et présentant un aspect plein d'originalité. Au surplus, la ville semblait se développer à vue d'œil; chaque jour, on enfonçait à la vapeur des pilotis composés de pins énormes amenés de l'Orégon ou de la côte nord de Californie, et en peu de temps un nouveau quartier était conquis sur le port. On poursuivait aussi, mais avec moins d'activité, le pavage en bois des rues; ce pavage, quoique très-coûteux, était rendu indispensable, par la boue infecte et épaisse qui recouvre toutes les rues de la ville.

« Je m'aperçus dès le jour de mon arrivée de la cherté exorbitante de la vie matérielle, et je tremblai pour ma bourse légère en apprenant que le prix d'un œuf s'élevait jusqu'à cinq francs, et que quelques pommes de terre en pouvaient coûter trois. Les charpentiers, menuisiers, gens de main-d'œuvre, étaient payés cinq piastres par jour (25 francs); les maçons, leur état était en ce moment le meilleur, ne travaillaient pas à moins de huit. Que faire? Comment m'utiliser dans cette vaste ruche où la moindre inaction devait amener la plus profonde misère? C'était un grave problème, et que la modicité de mes ressources ne me laissait que peu de temps pour résoudre. Le hasard parut me servir à souhait le jour même de mon arrivée : je m'étais dirigé vers une taverne de pauvre apparence, pour prendre mon repas du soir; il se trouva qu'elle était tenue par un Français; celui-ci ne pouvait suffire seul au service de ses nombreuses pratiques, il me reconnut pour compatriote, et apprenant que je n'avais pas de moyens d'existence, il me proposa de prendre la place de son garçon qui, la veille, avait été assassiné dans une rixe; je devais être logé, nourri, et recevoir une piastre par jour. C'était, comme début, une magnifique condition. Je commençai le lendemain même mon service; mes fonctions me laissaient peu de loisirs, cependant je fus bien aise d'avoir trouvé une occupation qui me permît d'observer la singulière société au milieu de laquelle j'allais vivre.

« Quels singuliers visages, quels bizarres costumes passaient devant mes yeux! des enrichis de la veille, des malheureux condamnés par le destin, malgré leur activité, à rester toute leur vie pauvres, des gens qui avaient touché presque à la fortune, et dont les espérances et les profits s'étaient engloutis dans une dernière

spéculation. Les visages étaient d'autant plus variés, et les gens qui passaient devant moi d'autant plus nombreux, que mon patron joignait à son industrie les bénéfices d'une table de jeu, circonstance que j'ignorais lorsque j'entrai chez lui. Rien de plus étrange que le spectacle qu'offrait tous les soirs, après huit heures, notre maison. Au dehors, une foule immense en obstruait les portes; à l'intérieur les joueurs avides se forçaient un passage jusqu'à la table de *monte*, et, dans leur fougue impatiente, en venaient souvent aux mains. Ailleurs, c'est avec les armes naturelles que se vident en général les querelles de cette sorte. En Californie, une injure ou même un simple froissement étaient à l'instant suivis d'un coup de poignard ou de pistolet. « Silence là-bas! » criait-on de la banque lorsqu'il partait un coup de pistolet dans la salle, « vous faites trop de bruit, damnés coquins que vous êtes! » *I'll make a hole in hou* (je ferai un trou dans votre personne), criait-on d'un autre point; *may the devil take me if I don't* (que le diable m'emporte si je ne le fais pas), telles sont les observations courtes mais énergiques qui retentissaient de tous côtés. Négociants en faillite, banqueroutiers poursuivis par la justice, faiseurs de projets et chercheurs d'aventures de tous les pays, telle était la société au milieu de laquelle il fallait vivre.

« Un fait qui me surprit cependant tout d'abord, c'était la rareté des vols malgré les facilités de tout genre qui s'offraient aux mauvais instincts de la population agglomérée dans la ville. Ainsi, dans la cour des maisons particulières, devant les portes, dans les rues, sur les places publiques, partout des tas de marchandises venues de tous les points du globe éparpillées là, en apparence sans protection ni surveillance aucune, demeuraient intactes. La raison que je ne tardai pas à connaître en est dans le code de morale particulier à la Californie, code accepté et reconnu de tous. Ainsi, il est bien permis de s'y passer le caprice d'un coup de couteau ou de pistolet dans une affaire de vengeance personnelle ou dans une querelle, mais toucher au bien d'autrui est le plus grave des crimes: une vingtaine de balles partent à l'instant des tentes et des maisons voisines, et vont chercher le voleur. Marchand, mineur, batelier, tout le monde est prêt à quitter ses occupations pour s'élancer à sa poursuite, car tout le monde est int ressé à empêcher le vol. Un autre fait également curieux était la rapidité toute sommaire avec laquelle s'exerçait la justice. Dans les premiers temps de mon séjour, l'alcade d'un district voisin de la ville avait acquis une grande réputation et beaucoup d'estime pour la fermeté et la sévérité qu'il apportait dans la répression des crimes et des délits. Or, sa réponse unique et invariable, quand on amenait un inculpé devant son tribunal, était : « Pendez! » et ce jugement s'exécutait toujours à la lettre et sans miséricorde. Si par hasard quelqu'un faisait l'observation : « Mais l'inculpé peut ne pas être coupable, écoutons sa défense. — Ah bah! répliquait l'alcade; vous le savez bien, citoyens, il n'y a pas d'innocents parmi nous. S'il n'a pas commis le délit en question il en a commis d'autres, ici ou ailleurs. Pendez! » Les assistants disaient : « Il a raison! » et ils mettaient le jugement à exécution.

« A ce moment on suivait encore l'ancien système espagnol, qui, laissant tout pouvoir à l'alcade, n'admet pas l'intervention du jury. Depuis, ce système a été modifié, les Américains éprouvant une répugnance invincible à se passer d'un accessoire qui seul empêche la justice de dégénérer en despotisme. Il est vrai que l'adoption du jury ne servit, dans les circonstances où l'on était alors, qu'à rendre la procédure un peu plus grotesque. Une fois, je vis un jury de douze ivrognes se constituer pour juger un autre ivrogne. Le verdict de culpabilité fut suivi de la formule favorite de l'alcade : « Pendez ! » Alors je fus témoin de la scène la plus étrange qui se puisse imaginer. Le président du jury, lui-même fortement pris de vin, tira de sa poche une Bible, et en lut un chapitre au malheureux condamné; puis chaque juré l'embrassa en l'assurant qu'un sentiment de devoir avait seul dicté son verdict. « Allons, camarade, ajoutèrent-ils, du courage; il te reste encore quinze minutes à passer ici-bas pendant qu'on prépare la corde, comment désires-tu les employer? Veux-tu une pipe et du tabac? on te les donnera. Préfères-tu du *brandy ?* » Puis jury, condamné et spectateurs allèrent s'enivrer tous ensemble.

« Au milieu de la vie agitée et tumultueuse de San-Francisco on n'est pas sans rencontrer quelques distractions en dehors du jeu ou des observations physiologiques. Des musiciens donnent des concerts, et jouent les airs de tous les pays; ils sont sûrs de faire de bons profits, car rien ne plaît tant à l'exilé que les accents qui lui rappellent la patrie. Un instrumentiste ordinaire gagne une once (80 fr.) dans sa soirée; un violoniste qui ne joue pas trop faux peut espérer le double. De plus, il y a des journaux en grand nombre. De mon temps on en comptait huit : l'*Alta California*, le *Pacific-New*, l'*Evlning Picayune*, le *Journal of Commerce*, etc. Au surplus, dans l'intérieur, la moindre localité a aussi sa feuille publique qui, tous les matins, hormis le dimanche, célèbre sur tous les tons, la grandeur de la ville, son importance, l'avenir qu'elle ne peut manquer d'obtenir, grâce à son excellente position; enfin le bonheur et la richesse de quiconque aura l'heureuse pensée d'acheter un ou deux lots de ses terrains.

« San-Francisco a plusieurs théâtres. Le principal est le *Jenny Lind Theatre*, où l'on joue les pièces de Shakspeare. Les frères Ravel y montraient aussi leur force et leur adresse. Ces deux Hercules faisaient fureur; la concurrence vint troubler leurs succès : un théâtre rival s'éleva auprès du leur, et on lisait sur la nouvelle affiche : *Venez voir ceux qui surpassent les frères Ravel !* Ces lieux de réunion m'ont semblé fort tristes : dans toutes les parties de ces salles on ne voyait que des têtes d'hommes raides et affairés.

« San-Francisco avait aussi des bals, mais quels bals ! Comme aux théâtres, on n'y voyait que des hommes. Les femmes commencèrent cependant, vers le moment de mon départ, à devenir moins rares; mais celles qui avaient suivi leurs maris restaient au comptoir ou dans leurs ménages, et j'avoue que les bals de San-Francisco ne méritaient pas de les en faire sortir. Il y avait cependant un petit endroit de la rue Clay, *Adelphi-Theatre*, où de certains tableaux vivants

avaient beaucoup de succès, à en juger par le prix des places fixé à quatre et cinq piastres. De plus, pendant le jour, ceux des riches qui voulaient manger leur argent dans le lieu même où ils l'avaient gagné, pouvaient boire, fumer, monter à cheval en compagnie des personnages de ces tableaux.

« Je compléterai la description de San-Francisco en parlant de l'effet singulier produit par les petites maisons en tôle, en fer-blanc, en zinc, en fonte, en fer laminé, et surtout en bois, venues de Suède, de France, d'Angleterre, d'Amérique. La Chine en avait aussi envoyé un nombre considérable, et elles étaient les plus jolies, les mieux faites, et les moins chères : on s'en procurait une au prix de 50 ou 60 piastres. Elles me parurent charmantes avec leurs dessins grisâtres, leurs toits presque plats, et leurs fenêtres garnies de feuilles d'écaille tenant lieu de vitres. On rencontrait aussi des cabanes sauvages faites de branches de chênes verts, de bruyères, recouvertes de toile ou de terre; des tentes, des baraques de toutes dimensions, de toutes pièces, enfin des sortes de guérites à peine suffisantes pour contenir et abriter un seul hôte. Les nouveaux quartiers de la ville étaient en partie situés dans les bas-fonds ou sur les monticules; leur sol, encore aux trois quarts couvert de broussailles, est composé d'un sable fin et profond, dans lequel on peut à peine marcher. En été, le vent du nord, qui souffle avec force, vous envoie des nuages de ce sable dans les yeux, rappelant le simoun du désert, avec cette différence toutefois qu'en même temps il vous glace par son froid pénétrant.

« Ajoutez, pour compléter ce tableau d'ensemble, que les intervalles qui séparent ces habitations sont encombrés d'animaux domestiques. Chevaux, mulets, vaches, porcs, poules, vivent en liberté dans ces singuliers quartiers, et il est facile de juger des inconvénients qu'entraîne une pareille population : l'odorat et l'ouïe en sont continuellement offensés. Cependant tout cela, vu d'un coup d'œil du haut des monts, offre un panorama qui ne manque ni de charme ni de magnificence.

« Mon séjour à San-Francisco n'avait rien qui me déplût; ma condition n'était pas désagréable, car il n'était pas humiliant de demander, comme tous ceux qui m'entouraient, mes moyens d'existence à mes bras. Grâce à assez d'économie et à des bénéfices produits par des courses et des commisssions qui, en Europe, eussent passé pour un métier de portefaix, mais dont personne ne rougit en Californie, je voyais s'augmenter mon petit pécule, lorsqu'un accident inattendu renversa ma brillante position. Parmi nos nombreuses pratiques, il en était un assez grand nombre qui ne payaient jamais, et, circonstance que mon associé m'avait dissimulée quand il m'engagea, c'était en voulant contraindre l'une d'elles à partir, que le garçon mon prédécesseur avait été tué. Parmi ceux qui s'obstinaient à boire et à manger chez nous sans payer, se trouvait un Américain, matelot déserteur, toujours le pistolet à la main et la menace à la bouche. Las de ses persécutions, mon hôte alla un jour trouver le fameux alcade dont j'ai parlé au commencement de ce récit, et lui demanda protection.

Le magistrat écrivait en ce moment un verdict qu'il venait de prononcer. A la plainte qu'on faisait, il ne répondit point; seulement, lorsque les circonstances eurent été détaillées, il étendit la main, prit sur la table un pistolet à deux coups, et l'offrit au plaignant sans lever les yeux de dessus son papier. — « Qu'est-ce, monsieur l'alcade? Que voulez-vous? — Prenez, répondit le magistrat avec son laconisme habituel. Vous vous laissez insulter, c'est que vous n'avez pas de pistolets. Prenez, vous me le rendrez après. » Mon compatriote ne goûta pas cette façon de se faire à soi-même justice; il ramassa ses effets, son argent, et ferma boutique. De la sorte, je me trouvai pour la seconde fois sans profession et avec peu de ressources au milieu de San-Francisco. A vrai dire, je ne m'en émus guère; j'avais observé la ville et ses habitants, j'étais curieux de connaître par moi-même les mines et l'intérieur de la contrée; il n'y avait rien de mieux, dans ce désir, que de prendre le métier de mineur; ce fut la résolution à laquelle je m'arrêtai.

« Quelques Français, récemment arrivés comme moi en Californie, s'étaient associés dans l'intention d'explorer les placers du sud; je me joignis à eux, et le surlendemain nous partîmes, portant chacun avec nous toute notre fortune: une pioche, une pelle, la battée, le berceau pour recueillir l'or, des couvertures, une poudrière au côté, un fusil à deux coups ou un *rifle*, longue carabine, deux pistolets pendus à une ceinture de cuir, avec un large couteau pour gratter les trous dans les fentes des rochers; enfin un sac contenant des provisions. Nous commençâmes notre vie aventureuse, toujours en marche, toujours cherchant, campant là où la nuit nous surprenait, et repartant aux premières lueurs du jour pour des excursions nouvelles. Lorsque nous avions trouvé une place où nous espérions être payés de nos peines, nous nous y arrêtions, marquant au moyen de quatre piquets plantés aux quatre coins, selon la loi des placers, l'emplacement que nous voulions exploiter.

« Le pays que nous parcourions était d'une grande magnificence; nous étions alors au mois d'avril, et à chaque pas les tableaux les plus enchanteurs se déroulaient devant nos yeux à travers les gorges de la Sierra-Nevada. Des fleurs aux couleurs éclatantes embellissaient les coteaux et les ravins; des arbrisseaux couvraient le sol de leurs bouquets embaumés. A mesure que nous gravissions les divers échelons de la chaîne de montagnes, la nature y devenait plus imposante, et déroulait devant nous de nouvelles grandeurs. Les blocs, les pyramides de granit, jetés sur les bords des torrents, attestaient d'antiques convulsions du sol, et cependant, là encore, la terre conservait sa fécondité; les églantiers, les vignes sauvages enlaçaient de leurs rameaux les rochers; les marronniers de Judée, les saules, les lauriers n'avaient rien perdu de leur vigueur.

« Les premiers jours de notre excursion se passèrent bien; nous marchions ainsi d'enchantements en enchantements. Mais nos peines grandirent avec nos plaisirs, puis ne tardèrent pas à les dépasser. Les montagnes devenaient tellement élevées que les deux mules qui portaient notre petit bagage pouvaient à

peine avancer. Peu à peu la riche végétation qui nous avait tant charmés faisait place à la végétation plus sévère des chênes et des pins. Nous eûmes encore une jouissance délicieuse, ce fut lorsque, parvenus au sommet le plus élevé, nous vîmes se dérouler sous nos pieds un panorama immense. Ce n'était plus la ligne restreinte d'un horizon borné que nous apercevions; l'œil plongeait dans l'immensité sans rassasier sa vue, et il semblait que nous planions sur le monde. Je n'avais encore vu qu'un spectacle qui égalât ce tableau sublime : c'est dans une tempête du cap Horn, quand le navire, se dressant à la cime des lames, sortait du gouffre où il semblait englouti, et laissait voir d'un coup d'œil les mille cimes d'une mer furieuse, montagnes vivantes qui s'avançaient sur nous en frémissant, et qui mêlaient leurs voix à la voix terrible des vents déchaînés.

« Quand nous eûmes redescendu l'autre versant de la Sierra, nous commençâmes nos explorations; souvent des cours d'eau peu larges et peu profonds, mais très-rapides à cause de leur pente inclinée, se présentaient devant nous; nous les essayions, mais bientôt l'expérience nous apprit qu'il n'y a pas d'or dans les montagnes à base de granit. Si quelques ruisseaux qui les traversent en possèdent une certaine quantité, c'est qu'il leur fut apporté de loin par les courants venus des terrains aurifères; et cet or est fin et mince, parce que celui d'un plus grand poids a été beaucoup plus tôt entraîné au fond. Les principaux placers du sud sont ceux du Toualamé, de la Mariposa et de l'Agua-Frio; on venait d'en découvrir plusieurs autres. Nous visitâmes d'abord celui d'Oro-Grosso, où des mineurs avaient trouvé de l'or en grains de la valeur de plusieurs piastres et même de plusieurs onces. Stimulés par ces succès, nous établîmes en ce lieu notre campement, et nous nous mîmes à *travailler au couteau*, c'est-à-dire que nous creusions la terre jusqu'à ce que le roc fût dégarni; puis nous grattions avec soin dans les fentes des rochers et au fond du lit de l'*Arroyo* (c'est le nom qu'on donne au cours d'eau); nous ramassions ensuite à la main ce que nous pouvions trouver d'or. Un matin, il y eut parmi les mineurs du placer un grand enthousiasme. Un marin de notre pays, après avoir percé un trou d'environ cinq pieds carrés sur neuf à dix de profondeur, trouva d'un seul coup dans les fentes du fond onze onces en or magnifique, parfaitement pur; un seul morceau pesait six onces. La joie fut générale; cette heureuse trouvaille nous semblait à tous de bon augure; et nous travaillâmes avec ardeur autour du terrain privilégié, espérant obtenir notre part de la veine, mais la veine prenait fin dans le trou où elle avait pris naissance; notre travail fut insuffisamment récompensé, et nous fûmes obligés de nous mettre de nouveau en quête d'une place et d'une fortune meilleures.

« L'association que nous avions formée, mes compagnons et moi, en partant de San-Francisco, était loin de prospérer; à peine si, jusqu'à ce moment, nous avions trouvé de quoi vivre au jour le jour. Nous nous dirigeâmes, dans l'espoir d'être plus heureux, vers la Mercedès, l'une des rivières qui prennent leur source dans la Sierra-Nevada, et dont les bords ont été le plus exploités.

« Il est rare aux mines que l'homme reste isolé; son isolement entraînerait l'impuissance dans les grands travaux. Les mineurs unissent donc leurs forces pour rendre leur travail plus profitable. Nous étions un groupe de dix mineurs volontairement placés sous la direction de celui qui avait fait preuve de plus d'habileté; nous ne nous épargnâmes pas la peine et la fatigue. Voici en général comment procède le travail aux mines.

« Avant de rien entreprendre, les travailleurs les plus expérimentés se concertent et pèsent les chances favorables ou contraires. Les contours des rivières sont préférés, parce que c'est là que l'or a dû s'arrêter. Quand les terrains aurifères sont sur des ardoisières, et c'est le cas le plus fréquent dans le sud, on cherche à connaître la direction que suivent les couches d'ardoises. Les couches sont debout; les premières, feuilletées et souvent un peu tendres, ont la forme d'un delta parfait. A mesure qu'on avance en profondeur, le delta s'élargit, devient plus épais et forme des blocs compactes très-durs. Les ardoises sont favorables aux mineurs quand elles ont la même direction que le courant; elles forment alors des rigoles où l'or est poussé par l'eau jusqu'à ce qu'il rencontre un obstacle. Lorsque, par un heureux hasard, la nature a formé une cavité au bout de ces rigoles, il peut se faire que l'or s'y soit amassé grain par grain pendant des siècles et qu'on y trouve une fortune. Malheureusement rien de semblable ne nous arriva.

« Les mineurs ont aussi les plateaux en grande estime. Quand le courant est étroitement emprisonné dans un lit de rochers, il entraîne tout dans sa force; puis, s'il trouve une plate-forme où il s'étale à son aise, ses eaux y déposent le précieux métal.

« Lorsque les mineurs commencent un trou, la moitié d'entre eux pioche la terre. Cette opération terminée, les autres mineurs les remplacent et enlèvent la terre à la pelle, en sorte que le travail ne se trouve jamais interrompu et que la fatigue est également partagée. Pour rendre l'exploitation possible, on creuse dans le trou un réservoir destiné à recevoir l'eau des sources. Un homme épuise constamment cette eau au moyen d'une battée en bois ou en fer-blanc; en de certains endroits on a introduit l'usage des pompes. A chaque nouvelle couche, le mineur essaie la terre pour connaître sa valeur. Il est rare que l'or se trouve en quantité suffisante dans les premières couches pour qu'elles méritent d'être lavées. Cependant il arrive quelquefois que dans les terrains primitifs on en rencontre quelques grains jusque dans la terre végétale, mais en petite quantité. Cette terre *ne paie pas*, dit le mineur, et il la rejette pour aller droit au roc, car c'est là qu'est la mine. Il redouble de vigilance à mesure qu'il en approche, et avec de l'expérience il apprend à distinguer la bonne terre à première vue. Cette terre, enlevée avec précaution et mise sur une peau de bœuf, est portée auprès du berceau ou machine à laver, où elle est travaillée par deux ouvriers.

« Le nom de berceau s'applique bien à ces machines, et par leur forme et par l'action du mineur, qui les balance sans cesse avec vivacité. Sous le berceau est

placée une caisse de deux pieds de longueur, au fond de laquelle se trouve une plaque de tôle percée de trous de la largeur du pouce. C'est dans cette caisse que les mineurs placent la terre aurifère. Tandis que l'un verse sans cesse de l'eau pour délayer la terre et en séparer l'or, l'autre agite avec activité la machine dans ses deux mains. L'eau et la boue passent, tandis que l'or reste sur la planche du fond, d'où il s'échappe rarement si la machine est bien faite et manœuvrée par un bras intelligent. Mis de côté, le métal est de nouveau lavé le soir dans une battée pour être dégagé du sable fin et du minerai de fer dont il est mélangé. On le pèse ensuite dans de petites balances; son poids est inscrit par les mineurs; de là on le porte sous la tente, dans un endroit connu de tous; le samedi soir, la récapitulation est faite par les ouvriers réunis; on le pèse de nouveau, puis on procède au partage. Jamais je n'ai vu d'exemple de soustractions individuelles à la masse commune.

« La partie du trou la plus riche est presque toujours le roc même. Après avoir enlevé avec soin la terre qui le recouvre, le mineur entame la roche à l'aide d'une pince qui sert de levier; cette roche doit être brisée, car c'est dans ses moindres fissures, dans des veines refermées, que se rencontre l'or. Le terrain auquel un travailleur a droit varie selon les lois des placers, car chaque mine a ses lois, ses règlements et aussi ses magistrats et sa police. Sur les bords de la Mercedès, nous avions droit chacun à vingt pieds le long de la rivière, et le mineur était à la fois propriétaire du lit de la rivière et de ses deux bords. Il en était de même à la Mariposa. A l'Agua-Frio, chaque travailleur n'obtenait que vingt pieds carrés, et, dans les mines du nord, l'affluence des mineurs était telle que l'étendue du terrain accordé à chacun d'eux avait été restreinte à six pieds carrés. Les mineurs disposent de leur terrain comme ils le jugent convenable; un pieu planté aux extrémités en marque la limite. Il ne leur est point permis de jeter leurs déblais sur le terrain voisin s'il est exploité.

« Les premiers venus trafiquent souvent de leur emplacement; j'ai même entendu dire que, dans les placers du Nord, il était impossible d'obtenir un trou si on ne l'achetait de son propriétaire, et que le prix de cette vente pouvait s'élever jusqu'à dix livres d'or, si le trou était riche ou présumé tel. Certains acheteurs ne font pas une mauvaise affaire en achetant une place à ce prix élevé; mais, pour quelques rares succès, combien de déceptions, à commencer par moi et mes compagnons! Il semblait que la fortune nous poursuivît avec acharnement. Autour de nous il y avait quelques heureux; plusieurs jours d'un travail stérile étaient tout d'un coup compensés pour eux par quelque riche trouvaille; mais nous, nous avions beau piocher, laver, creuser le sol, à peine si nous y trouvions de quoi vivre. Toujours dans l'eau ou au grand soleil, accablés sous le poids de la terre qu'il fallait porter de la rive du fleuve à notre berceau, courageux cependant et infatigables, nous n'avions que de maigres bénéfices. A vrai dire, nous n'étions pas les seuls dans cette condition. Puis, quelle existence pour reposer de tant de peines! Le matin, à l'aurore, en nous levant, nous déjeunions, c'est-à-dire que

nous trempions dans du thé ou dans du café noir un pain fait sans levain, mal cuit, et lourd comme du plomb. Quelquefois, pour plus de régal, nous faisions des crêpes ou des *tortillas*. Ce dernier mets consiste en pâte de farine cuite dans la graisse salée; mais il a l'inconvénient d'amener, par un usage trop prolongé, le scorbut. Au lard et à la farine s'ajoutèrent à la longue les haricots, les lentilles, le riz, puis les pommes de terre; enfin la nourriture fut jugée succulente quand nous pûmes substituer à la graisse fondue qui servait d'assaisonnement à tous les mets l'huile d'olive achetée une piastre le demi-setier.

« Le dimanche on ne travaille pas aux mines, et cependant on ne saurait dire que ce jour soit consacré au repos. Le mineur fait ce jour-là un voyage à la ville ou à l'établissement le plus voisin pour en rapporter des provisions de bouche. Souvent il a plusieurs lieues de marche, et il lui faut revenir avec une charge énorme à travers des défilés presque inaccessibles. Si la semaine a été bonne, le mineur joint à ses provisions du pain frais, une bouteille d'eau-de-vie et quelques fruits secs qu'il paie une piastre la livre. Si au contraire elle a été mauvaise, il se contente du plus strict nécessaire, et ce fut ce qui m'arriva pendant presque tout mon séjour aux mines. Combien cependant ai-je percé de trous! combien j'ai lavé et remué de terre sans autre succès qu'une ou deux piastres par jour, c'est-à-dire ce qui était indispensable pour ne pas mourir de faim! Je ne me décourageais guère cependant: après avoir perdu mon temps et épuisé sans profit mes forces, je recommençais le lendemain mes recherches avec une nouvelle ardeur, soutenu par l'exemple d'un mineur qui, après avoir été constamment malheureux, perça un dernier trou au placer du Stanislas et trouva sous une roche, à dix pieds dans le sol, des masses d'or en grains pour une valeur de 48,000 piastres (200,000 fr. environ). Mais la fortune ne récompensa pas ma persévérance.

« En présence de notre malheur constant, l'association que nous avions formée à San-Francisco s'était dissoute, et plusieurs d'entre nous avaient préféré retourner à la ville pour se livrer aux métiers les plus rudes plutôt que de tenter encore la chance des mines. Vivre dans la ville de l'état de portefaix ou dans les montagnes du métier de mineur m'était à peu près indifférent. Cette dernière condition était plus rude, mais elle me semblait moins désagréable et me présentait l'avantage de compléter mes remarques et mes observations. Je fis donc encore un court séjour sur les rives du San-Joaquin, qui, avec le Sacramento, est le fleuve le plus considérable de cette partie de la Californie. Tandis que le Sacramento coule vers le sud, le San-Joaquin, au contraire, prend sa source dans la Sierra-Nevada, remonte vers le nord, communique avec le lac de Tule, reçoit sur sa droite la Mercedès, la Toualemie, le Stanislas, le Calaveros, cours d'eau aurifères, et se jette, en se joignant au Sacramento, dans la baie de Suisoon. Ses bords sont couverts d'une riche végétation, et il arrose des plaines parsemées de fleurs où errent en liberté des troupes de cerfs et de chevaux sauvages.

« Certes, le San-Joaquin est un beau fleuve, et partout ailleurs que sur un théâtre d'agitation et de tumulte passionné, on aimerait, seul ou avec un ami

admirateur de cette riche nature, remonter dans une barque le cours sinueux de ses eaux qui roulent un mica étincelant comme le diamant au soleil; mais je ne pus m'empêcher de rire quand je me rappelai une jolie carte que j'avais achetée, près de partir pour la Californie, afin de me renseigner sur les placers; l'éditeur avait jugé convenable d'y dorer la précieuse plaine que le fleuve arrose. C'était charmant et tentant; il semblait que le matin on n'eût qu'à partir pour faire sa provision d'or; le soir on reviendrait coucher à la ville. Par malheur, de San-Francisco au Joaquin il y a douze jours de chemin, et quand, après la saison des pluies, les flots ont couvert la plaine, comme partout ailleurs ils y déposent du limon, mais pas d'or, car on rencontre le précieux métal sur les bords des affluents du fleuve, mais on n'en a découvert qu'aux sources du fleuve même.

« L'industrie la plus lucrative que j'aie vue sur le San-Joaquin était celle de trois braves gens qui, logés dans une cabane faite de troncs d'arbres, passaient dans une barque les voyageurs et les rançonnaient à leur aise : une piastre par personne, une once par voiture; de plus, ils vendaient des vivres à des prix proportionnés.

« Je voyageais seul le long des rives du San-Joaquin, et les journées que je passai ainsi, indépendant, sans trouble et sans désir, en présence d'une nature enchanteresse, sont les plus heureuses journées de ma vie californienne; je marchais depuis les premières heures du jour jusqu'à l'heure où le soleil est dans toute sa force; je me reposais alors sous une cabane construite à la hâte de branchages de chêne et de laurier. La nuit, j'avais même campement, et ma carabine me faisait vivre. Des tourterelles, des perdreaux, des oiseaux bleus, des écureuils, des lièvres, des lapins, m'offraient une proie facile; de loin en loin je distinguais la marche lente et grave d'un ours, mais je respectais cet hôte paisible, qui n'attaque pas l'homme et se nourrit d'herbes et de glands. Parfois, avant l'aurore, j'étais éveillé par les piétinements d'un troupeau de chevreuils. Caché alors derrière un endroit touffu, je pouvais choisir ma victime et la frapper à coup sûr.

« Mon but était de me rendre aux mines les plus méridionales, où se pratiquent les *dry diggings* (extractions sèches), et de tenter si ce nouveau procédé serait pour moi plus lucratif. Là on se sert exclusivement d'une pioche ou d'une barre de fer pointue qu'on enfonce dans la couche granitique après avoir balayé la terre qui la recouvre, et dont l'épaisseur dépasse rarement quatre pieds. Les bénéfices sont moins certains, mais aussi beaucoup plus importants. On voit souvent des chercheurs d'or travailler des jours entiers sans amener à la surface une seule pépite, puis rencontrer, au moment où ils s'y attendent le moins, *a pocket* (une poche) renfermant pour une valeur de trois à quatre mille francs, et quelquefois au delà. Le bruit de la découverte court aussitôt à travers le pays. Dans tous les campements voisins, on se met en mouvement, on se dirige vers cet endroit favorisé, on se répand tout à l'entour, on se livre à des recherches minutieuses, on fait en peu d'heures un travail de déblaiement digne des Cyclopes. Point de résultat, car, chose remarquable, les *pockets* aux *dry diggings* sont pres-

que toujours isolés. On dirait que l'or, après avoir été entraîné des monts par de fortes pluies, à une époque où ces pics volcaniques n'étaient pas encore recouverts de terre végétale, s'est arrêté aux inégalités de la couche pierreuse en se logeant dans les interstices et les cavités du sol. Toutes les pépites ont les coins plus ou moins arrondis, circonstance qui prouve qu'elles ont été roulées longtemps.

« Les aventuriers de tous pays et de tout état, les paresseux, les joueurs, les commerçants ruinés, les officiers de terre et de mer, les savants et les poëtes, se portent de préférence vers les *Dry diggings;* là, si l'on risque de mourir de faim, on obtient avec moins de fatigue des résultats qui éclipsent complétement ceux de la vallée du Sacramento. Que de bizarres rapprochements la soif de l'or opère! le philosophe qui, il y a peu de temps, lançait, dans une grande ville un traité longtemps médité, et peu apprécié, sur une nouvelle organisation de la société humaine, se voit forcé de vivre côte à côte, et sur un pied d'égalité parfaite, avec un échappé des prisons de Sydney, et tous deux ne se querellent pas trop. Ce sont, en effet, des bruits bien exagérés que ceux qui prétendent qu'aux mines tout est meurtre, vol et pillage; il n'en est rien, les mauvais instincts sont contenus par la sévérité des jugements et par la rapidité des exécutions. Il y a certainement eu de graves désordres, mais ils se sont produits d'une manière exceptionnelle, et voici un exemple de leur répression.

« Il s'était formé, dans les premiers temps qui ont suivi la découverte des mines, une bande composée d'Américains, de Français et d'Anglais, sous le nom de *hounds*, limiers. Son but avoué, était de réunir, au moyen de souscriptions volontaires, de quoi secourir ceux de ses membres qui, n'ayant pas réussi aux mines et se trouvant incapables de travailler, désireraient rentrer dans leur patrie respective. Pendant quelque temps, on n'eut qu'à se louer des *hounds*, qui seuls maintenaient l'ordre à San-Francisco en prêtant main-forte aux autorités. Peu à peu cependant, des querelles s'élevèrent entre eux et les Chiliens qui, très-versés dans les procédés d'extraction de l'or, et travaillant par bandes, obtenaient de beaux résultats. Les *hounds* notifièrent à leurs rivaux qu'ils eussent à quitter les lieux, et, sur leur refus, ils leur livrèrent bataille. Vaincus dans plusieurs rencontres, les Chiliens se réfugièrent à San-Francisco. Les *hounds* les y suivirent : chaque jour il s'élevait des rixes sanglantes. Il n'y avait plus ni paix ni sécurité dans la ville, car les malfaiteurs de tous pays se mêlèrent à ce désordre, où ils trouvaient leur profit. On saccagea des maisons, on brûla des magasins, on pilla des dépôts de vins. Cet état d'anarchie subsista impunément, malgré les réclamations des gens paisibles, jusqu'au jour où l'on apprit que les *hounds* s'étaient livrés à d'épouvantables excès dans un campement de Chiliens : ils avaient outragé et massacré plusieurs femmes, puis mis le feu aux tentes et brûlé les cadavres. La nouvelle de ces atrocités arriva à San-Francisco le soir. Le lendemain, de grand matin, un nommé Brennan, chef de la secte de ces *mormons*, dont je vous parlerai plus tard, se dirige sur la grande place en agitant violem-

ment une sonnette qu'il tient à la main. Les habitants se réunissent autour de lui. Brennan monte sur une table et harangue la foule, lui demandant si elle souffrira longtemps qu'une bande de brigands commette tous les excès; il traita les assistants d'égoïstes et de lâches, et, s'armant d'une paire de pistolets, dit qu'il saurait bien tirer vengeance du premier *hound* qu'il rencontrerait. La foule répondit à cet appel; le cri *aux armes!* retentit d'un bout de la ville à l'autre. Français, Anglais, Allemands, tous s'enrôlèrent pour cette croisade : le soir, les chefs des *hounds* étaient enlevés et pendus. A partir de ce moment, l'ordre n'a cessé de régner dans la ville et sur les placers.

« Aux mines, les hommes des diverses nations, s'associant entre eux, ne se sont guère mélangés, et conservent, au milieu de travaux uniformes, et malgré une existence semblable, leur caractère et leurs usages distinctifs. Les Américains, toujours actifs, industrieux, sont particulièrement propres aux spéculations dans les villes; cependant, beaucoup de colons de l'ouest, rompus aux plus rudes fatigues, exercent la profession de mineurs. Le dimanche, quelques-uns d'entre eux se réunissent, et chantent en chœur dans leur cabane des chants religieux; d'autres font la lecture des livres saints. Un jour, je passais près de leurs campements, non loin d'un monticule sur lequel s'étaient arrêtés les wagons des émigrants de l'ouest; j'entendais par intervalles sortir de ces lieux déserts une voix éloquente dont l'écho m'apportait les mâles accents; je m'approche, et je vois une quarantaine d'hommes assis par terre écoutant avec un religieux respect la parole de leur vieux prêtre. Celui-ci était debout au milieu d'eux, une main appuyée sur le tronc d'un arbre desséché, de l'autre il montrait le ciel où étaient leurs frères, qui avaient succombé dans le chemin, tués par la famine et par les maladies. Je voyais ces rudes paysans attendris, et pleurant au souvenir de ceux qu'ils avaient laissés dans les chemins de l'Eldorado, et j'étais ému moi-même. Tous les Américains ne sont pas aussi religieux, et beaucoup d'entre eux s'en vont le dimanche s'asseoir autour des tables de jeu, perdant et gagnant de l'air le plus flegmatique du monde. En général, ils jouent petit jeu, avec des jetons en bois, faute de menue monnaie : ces jetons ont la valeur de dix cents (*dix sous*).

« Les Français sont, après les Américains, l'élément le plus nombreux de la population en Californie. Ils m'ont paru aimables et gais; était-ce prévention en leur faveur, ou parce que j'étais gai moi-même? Ils eurent dans le principe plus d'une opposition à surmonter, et je les ai vus déployer de la fermeté et du courage. Un moment, des bandes d'Américains, principalement venues de l'Orégon, voulurent expulser tous ceux qui ne parlaient pas l'anglais. Les Français, sérieusement menacés, se préparèrent à la défense. Ils se rangèrent sous les ordres d'un officier qui se trouvait aux mines, et expédièrent un parlementaire aux Américains pour les prévenir qu'on les attendait de pied ferme, et qu'on les recevrait à coups de carabine dans le cas où ils passeraient des menaces aux faits.

« Ces derniers se consultèrent alors sur la conduite qu'il fallait tenir à l'égard des Français. Quelques-uns d'entre eux voulurent livrer bataille, mais la grande

majorité se prononça pour la paix. — Pourquoi, s'écria un orateur, nous battrions-nous avec eux? leurs pères ont été les amis de nos pères. Ils ont combattu ensemble pour la même cause, celle de l'indépendance de notre patrie contre les mêmes ennemis! — Et, aux noms de Rochambeau et de Lafayette, au lieu de combattre les Français, on leur envoya une députation pour les prier d'assister à un banquet célébré en l'honneur de l'anniversaire de l'indépendance. Les Américains de l'Ouest aiment véritablement la France, et l'appellent encore *la grande alliée*. Pour ces paysans, pour ces cultivateurs, l'époque de l'indépendance américaine est l'âge héroïque de leur pays. Il n'en est pas un qui ne connaisse les incidents de cette grande lutte, qui ne se rappelle et vénère tous les noms qui y ont figuré. Quant aux événements postérieurs de leur histoire, ils n'en ont qu'une idée vague et ne savent guère s'il y a eu jamais désaccord entre la France et leur nation.

« Le dimanche, les Irlandais qui travaillent aux mines font une grande consommation de brandy ou de gin (eau-de-vie et genièvre); ils boivent ces liqueurs moyennant quatre réaux (2 fr. 50) le verre.

« Quant aux Mexicains, ils célèbrent, comme dans leur pays, toutes les solennités religieuses. Quoique travaillant pour la plupart isolément dans les *cagnades* (petits ruisseaux), ils se réunissent le soir et les dimanches au même campement. Ils s'agenouillent au pied d'un arbre où l'un d'eux a gravé une croix avec la pointe de son couteau et célèbrent l'office à leur façon; puis ils chantent des cantiques et en font suivre les refrains de houras et de coups de fusil. Ordinairement, ils se privent de jouer dans les jours de fête religieuse, et on peut dire que c'est pour eux la plus grande privation.

« Dans les derniers temps de mon séjour, je vis substituer, aux procédés primitifs d'extraction, d'autres procédés ingénieux et compliqués pour séparer les paillettes d'or de la terre et des sables qui les renferment, et il en résulta pour quelques inventeurs des bénéfices considérables. En d'autres endroits, on détournait les rivières de leur lit naturel au moyen d'endiguements, et on lavait le limon qu'elles avaient déposé dans leur course séculaire. Une compagnie, composée exclusivement d'avocats et de médecins de New-York, a commencé des travaux de ce genre près de *Mormon-Island,* sur le théâtre même de la première découverte de l'or. C'est la seule compagnie qui ait su se maintenir sur le sol de la Californie en conservant entre ses membres l'union nécessaire. Toutes les sociétés qui se sont organisées si bruyamment, soit aux États-Unis, soit en France, soit en Angleterre, se sont dissoutes dès le jour de leur arrivée à San-Francisco. L'ouvrier et le mécanicien transportés en Californie peuvent parfaitement se passer de la compagnie, qui compte sur leurs bras pour s'enrichir, et ils s'en vont aux mines; les directeurs restent seuls avec leurs papiers en règle, mais dont ils ne savent que faire, car la justice locale, la seule à laquelle ils puissent recourir, est hors d'état de donner une sanction suffisante à ses arrêts. La seule association que j'aie vue prospérer en Californie est celle de la famille, qui tra-

vaille avec ensemble et ardeur pour un profit commun, sous la direction de son chef.

« Pour moi, seul ou avec des compagnons, sur les cours d'eau ou aux mines sèches, je ne prospérai nulle part; las de cette lutte où la fortune se montrait si opiniâtre à me fuir, je m'avouai vaincu, et je renonçai à ces folles richesses dont mon imagination avait, lors de mon départ, caressé l'espérance. Autour de moi la fièvre et les maladies faisaient des ravages; je voulus au moins conserver ma santé, mon unique bien, et, résolu à demander ma vie à tous les métiers qui se font par le monde, je dis un long adieu à la Californie, terre des déceptions, digne séjour de la déesse aveugle et capricieuse, et je repris gaiement mon bâton de voyage[1]. »

CHAPITRE LI

INDIENS DE LA CALIFORNIE. — PREMIÈRES EXPLORATIONS. — MISSIONS. COLONS ESPAGNOLS. — PÊCHEURS DE PERLES.

« Mais, ajouta Paul, avant de quitter la Californie, je vous dois quelques détails sur une partie de la population qui vous intéressera particulièrement, si j'en juge par l'insistance que vous avez mise à chercher les peuplades séminoles; je veux parler de ses Indiens. Au temps des missions et sous le régime des Jésuites, ces premiers habitants du sol furent heureux et parvinrent à un degré de civilisation vraiment remarquable. Mais, depuis, les gens venus de l'Orégon les ont traqués comme des bêtes fauves, et je les ai vus les abattre à coups de *rifle* comme un gibier. Avides de vengeance, les malheureux s'en prennent à tous les blancs du mal que leur font les Américains; aussi la guerre a maintenant un caractère général, à tel point que ceux mêmes qui plaignent sincèrement les populations indiennes sont forcés de les combattre dans un intérêt de défense personnelle. Cette animosité des Indiens n'est pas le moindre des dangers que l'on ait à courir dans les mines.

« Quelques-uns des Indiens se sont mis à exploiter les richesses du sol; dans ce nombre, on distingue les tribus entre la Mercedès et les sources du San-Joaquin, qui ont pris pour chef un blanc du nom de Savage, après l'avoir enlevé tout jeune et nourri au milieu d'eux. Cet homme est remarquable par son intelligence; il parle la langue de seize tribus, et, de plus, l'anglais, l'espagnol et le français; son influence sur les Indiens est considérable, et c'est à cette circonstance que les blancs doivent quelquefois d'être respectés. Ceux des Indiens qui méconnaissent l'autorité de Savage, et qui sont le plus hostiles aux étrangers, se

1. *La Californie à la fin de* 1849, par M. Patrice Dillon. — *Revue des Deux-Mondes,* janv. 1850. — *Lettres écrites de la Californie, en* 1850 *et* 1851, par M. Derbec, *Journal des Débats,* et *Nouv. ann. des Voy.*, t. CXXVII, CXXVIII, CXXIX, CXXX.

L'ÉTANG DES OISEAUX PRÈS LE RIO FRANCISCO.

sont retirés vers la rivière du Roi, affluent de gauche du San-Joaquin. On ne peut se hasarder en cet endroit qu'avec des forces considérables; cinquante mineurs, qui s'engagèrent un jour imprudemment sur les bords de la rivière, furent taillés en pièces, et sept d'entre eux seulement échappèrent au massacre.

« Les Indiens, à l'exception de ceux de Savage qui portent une chemise de couleur et un pantalon, et des hommes qui se sont loués comme domestiques dans les *ranchos* du pays, n'ont d'autres vêtements que quelques couvertures. Étendus à terre, cachés dans les hautes herbes, ils s'enfuient à l'approche des blancs, ou quand ils les abordent c'est pour leur demander des *galettas* et de *l'aguardiente* (eau-de-vie). Ils font alors mille assurances pacifiques, mais il n'en est pas moins bon de se tenir sur ses gardes. La plupart d'entre eux sont tatoués et se sont percé la cloison des narines pour y introduire un os sculpté et teint en couleur brillante. Les oreilles reçoivent un ornement analogue. Leurs cheveux sont épais et noirs; quelques Indiens les laissent tomber sur le cou, d'autres les relèvent sur la tête en forme de casque et les lient avec un ruban rouge.

« J'ai vu ces hommes recourir à l'antique nourriture des Pélasges et des fils de Deucalion; ils se nourrissent de glands soit verts, soit cuits dans l'eau ou dans les cendres, soit broyés et réduits en farine: ces glands sont nourrissants et peu amers; il en est qui ont la dimension d'une grosse noix. Les femmes en font des approvisionnements considérables, puis elles les broient entre des cailloux, et pétrissent leur farine en forme de pains; elles sont seules chargées de ce soin, car sur les bords du San-Joaquin comme dans le territoire indien, comme en Floride, ce sont elles qui se livrent aux travaux les plus durs; quand la tribu change de campement, elles traînent les provisions et les bagages, et tandis que les hommes marchent nonchalamment sans rien porter que leur arc et leurs flèches, on voit ces malheureuses pliant sous les plus lourds fardeaux. Les Indiens recourent aussi à la chasse pour se nourrir, mais ils frappent indistinctement les animaux des forêts ou les animaux domestiques; tant pis pour les mineurs s'ils n'ont su se garder d'un vol ou d'une surprise, leurs mules et leurs chevaux sont dévorés. Les sauterelles, les grenouilles, les souris, et jusqu'aux serpents servent aussi de pâture à l'Indien; profitant de l'instant où le serpent à sonnettes dort au soleil, étendu dans la poudre des sentiers, il le frappe avec adresse d'un coup mortel, tranche la tête avec un caillou et mange le corps. J'ai entendu dire, il est vrai, que le même mets se sert, assaisonné d'une façon particulière, sur la table des riches planteurs.

« L'un des mets les plus bizarres et les plus recherchés de ces hommes sauvages, c'est le guêpier. Il n'y a point d'abeilles en Californie; en revanche, les guêpes y sont très-nombreuses et multiplient vite, malgré la consommation qu'en font les Indiens. Elles déposent au fond de petites cases cylindriques, semblables à celles des abeilles, une espèce de miel qui sert à la nourriture des jeunes guêpes. Ce miel est d'une excellente qualité; les insectes butinent au loin et vont chercher souvent à une grande distance leur nourriture. Pour savoir où se trouve

le guêpier, voici comme les Indiens s'y prennent : il est une graine sucrée que la guêpe recherche de préférence, le sauvage à l'affût de sa proie introduit dans cette graine fendue une petite feuille blanche d'une extrême légèreté, et si le malheureux insecte s'en empare, son ennemi suit cette trace et atteint l'objet de sa convoitise ; le nid est enfumé, et les guêpes et le miel deviennent sa proie.

« Comme le Séminole, l'Indien de Californie habitue de bonne heure son corps aux rudes fatigues, apprend à manier l'arc ou le fusil, et se livre aux exercices guerriers ; là aussi la mère porte son nouveau-né, elle ne s'en sépare pas au milieu de ses travaux dans la campagne ou sous les forêts, et suspend son berceau de lianes aux branches des chênes. Quand un Indien est mort, ses proches brûlent son cadavre et en recueillent soigneusement la cendre, car chez ces peuples primitifs on retrouve du moins le culte des aïeux et du souvenir.

« Plus heureux qu'en Floride, j'ai pu voir dans la Sierra-Nevada les jeux guerriers et les amusements des Indiens. Debout, les pieds joints, un d'eux lançait à une immense hauteur une flèche qui retombait dans sa main. Un autre faisait tracer dans l'air une courbe à son trait avant qu'il atteignît le but déterminé. Quelquefois un d'entre eux s'élançait avec l'agilité d'un écureuil au sommet d'un arbre, y fixait un but que les flèches atteignaient presque toujours ; ou bien, deux guerriers, placés à une certaine distance, et en apparence ennemis, s'envoyaient des flèches qui les eussent frappés d'un coup mortel si leur adresse ne les leur eût fait éviter d'un simple mouvement d'épaules. Il fallait alors les voir animés, l'œil en feu, se courbant ou se relevant, prompts comme l'éclair, afin de parer les coups de leur adversaire !

« Aux mines, l'Indien est le grave souci du travailleur ; celui-ci courbé sur le trou au fond duquel il cherche la fortune, entend tout d'un coup un sifflement à son oreille, c'est la flèche meurtrière ; un cri retentit, son ennemi s'élance pour découper une chevelure. Il faut alors saisir la carabine qui doit, toujours armée, ne jamais quitter le mineur. Mais aussi que de sanglantes représailles ! Je traversais un bois sur les rives du San-Joaquin par un petit chemin qui serpentait à travers des fourrés épais ; dans le lointain, au-dessus de la cime des liéges et des sumacs, des vautours tournoyaient en grand nombre et semblaient s'exciter à fondre sur une proie en poussant des cris de convoitise et d'effroi ; j'approchai, une scène hideuse frappa mes yeux : sept cadavres indiens étaient pendus aux arbres, les uns par le cou, d'autres par une jambe, d'autres par les bras. Tous étaient affreusement mutilés et n'offraient que des vestiges informes de figures humaines. Les meurtriers s'étaient acharnés sur ces cadavres avec une férocité inexplicable. La hache, le couteau, avaient accompli sur eux leur sanglant ministère, puis les bourreaux avaient par dérision attaché à leurs mains le *macana*, casse-tête de bois de fer, et dénatté leurs longs cheveux qui balayaient le sol. Les armes éparses, les débris qui jonchaient la terre, attestaient une lutte longue et acharnée. Je fus frappé d'horreur ; partout du sang versé et d'implacables fureurs, même sous ce ciel calme et pur, au milieu de tant de splendeurs !

La main des hommes rendait odieux ce site que la nature s'était plu à embellir.

« Mais, au milieu de tous ces détails, ajouta mon ami, j'ai négligé de vous apprendre un point qui n'est pas sans intérêt, c'est la manière dont furent découvertes les richesses minérales de la Californie. Une antique tradition plaçait vers ces contrées les fantastiques royaumes de Cibola et de Quivera; depuis longtemps on pêchait dans l'une des Californies des perles précieuses, et la rumeur populaire prétendait que c'était là la moindre partie des trésors que recélait cette vaste région. Plusieurs voyageurs avaient signalé les mines d'or du Sacramento; en 1844, M. de Mofras les avait mentionnées parmi les richesses naturelles de la contrée, cependant elles ne commencèrent à être exploitées qu'en 1848. Un ancien, capitaine des gardes suisses, chassé de France par la révolution de Juillet, M. Sutter, se réfugia en Californie, et y acheta un terrain assez considérable. Ses serviteurs trouvèrent un jour, en creusant le sol dans sa propriété, sous la couche végétale, une quantité d'or considérable. Le capitaine leur enjoignit de garder le silence sur cette bonne fortune, et commença l'exploitation des richesses que le hasard plaçait sous sa main; mais le secret ne fut pas gardé. Au bruit de la grande nouvelle accoururent tous les aventuriers du pays : sur le sol, dans les ravins, au fond des ruisseaux, partout on trouvait de l'or. Lorsque le gouvernement américain s'émut de ce fait, et envoya le colonel Mason en vérifier l'exactitude, quatre mille individus étaient occupés à recueillir le précieux métal, et l'on dit qu'à ce moment leurs bénéfices ne s'élevaient pas à moins de cent dollars par jour. Ce fut alors que les journaux publièrent la découverte enfin véritable de l'Eldorado, et, qu'avec tant d'autres, je partis à la poursuite de cette fortune qui n'a cessé de me fuir. »

Tel fut le récit de Paul. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'ajouter quelques mots sur les villes secondaires, de mentionner les premières explorations des Européens, et de placer en regard de la Californie agitée et populeuse de ces dernières années, une esquisse rapide de ce que fut cette région avant la découverte des mines, sous la domination paisible des missionnaires, au temps de sa silencieuse prospérité. San José, bien qu'inférieure à San-Francisco et à Monterey, a été désignée pour servir de résidence au congrès. Cette ville est située dans une agréable position au fond de la belle vallée de Santa-Clara. Monterey est la seconde ville de l'État; elle a été reconstruite en 1827, à quelque distance de l'ancien presidio de San-Carlos de Monterey fondé en 1770; nul édifice de quelque importance ne s'y fait encore remarquer, mais son emplacement admirable, sur une baie qui ne le cède en étendue qu'à celle de San-Francisco, semble lui présager une destinée brillante.

C'est à l'illustre conquérant du Mexique, à Fernand Cortez, qu'est due la découverte des Californies; une terre où l'imagination des Espagnols avait rêvé des trésors fantastiques fut le but primitif de l'expédition. Il était aussi question d'une île habitée par les Amazones, région plus favorisée même que le Mexique et le Pérou, dans laquelle on ramassait l'or et les perles à pleines mains. Un parent

de Cortez, Diego Hurtado de Mendoça, envoyé à la découverte, fit une expédition infructueuse où il trouva la mort. Cortez partit lui-même, en 1536, découvrit la côte de Californie, l'explora sur une étendue de cinquante lieues, et fonda la colonie de San-Felippe. L'année suivante, Alvaro Nuñez, plus connu sous le nom de Cabeça de Vaca, aborda à son tour ce rivage. C'était ce même aventurier qui, échappé aux désastres de l'expédition de Panfilo Narvaez, avait parcouru la Floride, la Louisiane, et traversé le Mexique. Il contribua par sa relation, à accréditer les traditions de richesses et de merveilles dont avaient parlé ses prédécesseurs. Ce fut à cette époque que le mythe fameux de Cibola s'empara de toutes les imaginations; le moine Fray Marco de Nina disait avoir entrevu dans le lointain sept villes resplendissantes, et il en avait pris possession, au nom du roi d'Espagne, en plantant deux croix à l'entrée d'une vallée qui y conduisait. L'or et l'argent accumulés dans ces villes, les portes mêmes des cités enrichies de turquoises, la prodigieuse quantité de perles que produisaient des rives inconnues, tous ces rêves déterminèrent une nouvelle expédition plus considérable que les précédentes : c'était à elle qu'il appartenait de conquérir la vérité et de faire évanouir tant de songes.

L'imagination des Espagnols n'avait pas seule fait les frais des merveilles qui poussaient sans cesse vers les régions de Californie de nouveaux aventuriers; la première tradition en remontait à un Indien du nom d'Oxitipar, qui était mort depuis plusieurs années, mais dont la narration était soigneusement conservée dans les archives de Mexico. « Aux jours de son enfance, disait-il, accompagnant son père qui échangeait dans l'intérieur du pays des plumes d'oiseaux et des panaches contre de l'or et de l'argent, il avait vu sept villes si grandes, qu'elles égalaient Mexico avec ses faubourgs. Là, des rues entières étaient habitées par des orfèvres, et l'or était le métal le plus commun; mais, pour parvenir à ce séjour fortuné, il fallait, pendant quarante journées, marcher à travers un pays désert et de peu de ressources [1]. »

Ce fut sur la foi de ces récits, qu'une double expédition terrestre et maritime partit sous les ordres du gentilhomme Francisco Vasquez de Coroñado et du capitaine Alarcon. Le premier se dirigea à la tête d'une petite armée sur la colonie de Culiacan, à l'entrée du désert. Là, il ne trouva aucune des ressources qu'on lui avait fait espérer; il fut saisi de crainte et de tristesse en présence d'une maison en ruines, seul débris de l'établissement fondé dans le pays, et il commença à douter des rêves et des récits des Indiens. Néanmoins il poursuivit sa route; mais, quel ne fut pas son découragement, quand il parvint au pied du rocher aride sur la cime duquel s'élevait Cibola! Cette ville fameuse était composée de quelques chétives maisons peu spacieuses, et pouvait contenir deux cents habitants.

1. Mémoires et documents publiés par M. Ternaux-Compans. *Voyage de Cibola*, par Pedro de Castaneda de Nagera; Paris, 1838, 1 vol. in-8.

« Dieu veuille, dit l'historien de l'expédition, Dieu veuille que les malédictions des chrétiens ne soient pas écoutées du ciel, et que les mensonges de Fray Marco, le moine, lui soient pardonnés dans l'autre vie! » Que d'imprécations, en effet, que de reproches durent assaillir ce malheureux, dont les rêveries enthousiastes avaient entraîné ses compagnons au milieu d'un désert, en face d'un rocher où les Indiens s'étaient réunis pour livrer combat. Une lutte longue et acharnée eut lieu sous les murs de Cibola; des deux côtés on combattit avec courage : enfin les Espagnols furent vainqueurs. Vasquez de Coroñado, blessé pendant l'action, s'établit dans la ville; son lieutenant, Melchior Diaz, continua seul, à la tête de quatre-vingts hommes d'élite, à marcher en avant.

Après bien des fatigues et des misères, Diaz parvint à un vaste fleuve, le *Rio-del-Tizon* (sans doute le Colorado), large de deux lieues à son embouchure. Là, il apprit qu'on avait vu, il n'y avait pas longtemps, les vaisseaux d'Alarcon. Il marcha toujours, et bientôt, au pied d'un arbre, il trouva des lettres dans lesquelles le chef de l'expédition maritime lui apprenait que la Californie n'était pas une île, et que, ne trouvant pas de communication entre les mers, il était retourné vers le Mexique. L'exploration du golfe Vermeil était complétée par cette découverte. Cependant, la cour d'Espagne cacha si longtemps ce fait géographique, que plus d'un siècle et demi plus tard l'incertitude n'avait pas cessé sur ce point, et l'on doutait encore que la vieille Californie se rattachât au continent. Diaz revint à Cibola; Vasquez de Coroñado et ses soldats passèrent quelques années encore dans la région qu'ils avaient découverte, puis ayant épuisé leurs ressources, réduits à un petit nombre, affaiblis par la fièvre, ils revinrent au Mexique sans rapporter le moindre avantage de cette expédition entreprise avec de si vastes espérances.

Tant d'insuccès n'empêcha pas de nouvelles explorations. Un attrait de curiosité, à défaut des richesses que l'on cessait d'espérer, entraînait vers ces régions peu connues les navigateurs. Le plus illustre de ceux-ci est l'Anglais Francis Drake, qui prétendit enlever aux Espagnols l'honneur de leur découverte, et imposa à la région qu'il reconnut le nom de Nouvelle-Albion, 1579. — Enfin, la Haute-Californie, celle qui devait réaliser en partie les rêves du moine Fray Marco et de l'Indien Oxitipar trois siècles après leur mort, fut complétement reconnue dans les dernières années du XVIe siècle par le capitaine espagnol Sébastien Viscaïno et par son lieutenant Martin d'Aguilar.

Après les reconnaissances et les expéditions guerrières, viennent les conquêtes pacifiques des missionnaires et de la civilisation. Les Californies continuèrent quelque temps encore en Europe à être presque inconnues; le plus souvent, les régions qu'elles embrassent étaient désignées sur les cartes, au XVIIe siècle, par le nom de *terra incognitissima*, et ce fut en ce lieu que l'illustre Bacon crut pouvoir placer son *Atlantis*, cherchant une contrée où des connaissances certaines ne contrediraient pas les créations de son esprit. Cependant, en 1678, la cour de Madrid fit choix de trois religieux qui devaient organiser une mission dans les

Californies et porter aux peuplades sauvages de ces contrées le nom du vrai Dieu. Les PP. Kino, Bautista Copart et Mathias Goñi furent choisis pour l'accomplissement de ce travail apostolique. Ces hommes courageux s'avancèrent à travers les régions désertes, sans autres armes que la parole divine, sans autres artifices que la douceur et la persuasion. Ils apprirent la langue des grandes tribus, reconnurent géographiquement la contrée, et fondèrent le village de Saint-Bruno. Mais leurs nobles travaux ne portèrent pas immédiatement des fruits, et ces hommes de paix s'endormirent avant d'avoir entrevu l'heureux succès de leurs efforts. Le P. Kino, infatigable dans son zèle, renouvela à trois reprises différentes ses tentatives pour fonder un établissement durable ; n'y pouvant réussir, il pénétra, en compagnie d'un hardi capitaine français, Mathieu Mangé, au milieu des tribus féroces des Apaches, puis, en 1701, il remonta le Colorado, et traça d'une manière positive la configuration du pays.

De ce moment, la terre était préparée, il suffisait d'y semer le grain. Les successeurs de nos trois missionnaires furent assez heureux pour convertir d'abord quelques Indiens, puis, par leur douceur et leur patience, ils réussirent à faire de nombreux prosélytes; enfin, ils enseignèrent à des hommes naguère plongés dans une barbarie profonde les premiers arts de nos sociétés d'Europe. Réunis sous la direction de leurs pères spirituels, répartis en missions sur le territoire, les Indiens n'étaient pas ces malheureux proscrits, ennemis et victimes des blancs, tels que nous venons de les voir, ils étaient des hommes de paix et de travail ; au lever du soleil, la cloche sonnait l'angelus, et tous se dirigeaient vers l'église ; après la messe venait le repas du matin pris en commun, puis le travail. Au milieu du jour, pendant la forte chaleur, les travaux étaient interrompus; deux heures après, chacun reprenait ses occupations jusqu'à ce que sonnât, une heure avant le coucher du soleil, l'angelus du soir, qui ramenait les divertissements et les jeux chers à ces tribus. Telle était l'existence que menaient sans discordes et sans ennui des hommes dont la religion avait vaincu la rudesse primitive. Hélas ! ceux que façonnaient la paix et la prière, disparaissent aujourd'hui dévorés par les épidémies ou massacrés par des étrangers nouveau-venus ; et cependant l'industrie, les arts, étendent chaque jour leurs progrès et leurs conquêtes, les villes s'élèvent, les déserts se peuplent, le sol est fécondé ; la civilisation ne peut-elle donc accomplir fraternellement son œuvre, et lui faut-il, à cette fille despotique du vieux monde, tout le sang de ceux qu'elle ne connaît pas pour être de sa race !

Les missions ont été ruinées par la révolution mexicaine : le nouveau gouvernement abandonna la Californie au pillage et aux malversations de quelques fonctionnaires qui mirent la main sur les biens des moines et dispersèrent les associations indiennes. Voici comment un des Indiens convertis s'adressait, en 1842, à un voyageur qui s'entretenait avec lui des anciens jours de prospérité : « Aujourd'hui nous sommes bien malheureux ; les Pères ne peuvent plus nous protéger, les autorités elles-mêmes nous dépouillent. N'est-il pas douloureux de nous voir

arracher violemment ces missions que nous avons construites, ces troupeaux rassemblés par nos soins, et de nous trouver sans cesse exposés avec nos familles aux plus mauvais traitements et à la mort? Serions-nous coupables en nous défendant, en retournant dans nos tribus vers les montagnes, en emmenant le bétail qui pourrait nous suivre[1]? » Toutes les vexations, toutes les tyrannies assaillirent en effet les malheureux missionnaires, et leurs établissements n'ont cessé de dépérir jusqu'au moment où l'annexion de la province aux États-Unis et l'affluence des étrangers venus de toutes les nations à la recherche de l'or leur a porté le dernier coup.

Outre leur population indienne et leurs missionnaires, les Californies comptaient encore avant la découverte des mines un certain nombre d'habitants, Espagnols d'origine, et chez lesquels on retrouvait les mœurs, les défauts et les qualités de leurs ancêtres. « Ces hommes, dit M. de Mofras, sont de belle race, jamais ils ne vont à pied. Leur premier soin en se levant est de seller un cheval qui reste attaché à la porte de leur maison, et dont ils se servent même pour franchir des distances de moins de cinquante pas. Leur vie s'écoule dans l'oisiveté la plus complète; jamais un colon californien ne travaille la terre. Si l'on entre dans un rancho, on est assuré de trouver les hommes couchés, fumant et buvant de l'eau-de-vie; les femmes seules s'occupent un peu d'agriculture et de jardinage; elles parviennent à louer quelques Indiens et à faire de petites semailles.

« Ces femmes sont en général grandes, fortes, et ont conservé le type de beauté des femmes espagnoles; leur fécondité est extrême; leur existence est fort active, la plupart des travaux ordinairement réservés aux hommes leur étant dévolus; elles manient les chevaux et le lazo avec autant d'adresse que leurs maris, auxquelles elles sont d'ailleurs bien supérieures par l'intelligence et les qualités morales.

« Les Californiens, qui naissent pour ainsi dire à cheval, sont les plus intrépides cavaliers qu'on puisse imaginer; ils aiment avec passion les courses; et les paris exorbitants qu'ils font entre eux ne contribuent pas peu à leur ruine. Nous avons vu des rancheros risquer sur la vitesse de leurs chevaux cent et deux cents têtes de bétail. Ils sont aussi grands amateurs de jeux de cartes, qui pour la plupart sont des jeux de hasard, de combats de coqs, de courses de taureaux et d'ours. Pour empêcher les deux ennemis de se fuir, ils attachent l'un par la patte droite de derrière, et l'autre par la patte gauche. L'ours, plus adroit, sort presque toujours vainqueur de la lutte. Au moment où le taureau baisse la tête, il lui plonge ses griffes dans les naseaux, et avec l'autre patte il lui déchire le poitrail. Bien rarement le taureau parvient à se soustraire à cette étreinte en perçant son antagoniste avec ses cornes.

« Ce n'est que dans les occasions de fêtes que les habitants sortent de leur apa-

1. Duflot de Mofras, *Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermeille*, Paris, 1844, t. I, p. 345.

thie, ils deviennent alors infatigables pour le plaisir. On les voit danser jusqu'à deux jours et deux nuits sans autre interruption que celle nécessitée par les repas. Lorsqu'un mariage ou toute autre fête est célébrée dans le pays, on rencontre sur les routes des convois de charrettes traînées par des bœufs et remplies de femmes, de vieillards et d'enfants. D'autres fois, on trouve des caravanes entières de trente et quarante personnes de tout sexe et de tout âge, courant au galop, munies de violons, de guitares et autres instruments.

« Le premier soin des Californiens en vous abordant est de vous tendre la main, de vous offrir de l'eau-de-vie et de vous demander votre nom, votre profession et le but de votre voyage; quant à eux, répondant d'avance à toutes les questions qu'on pourrait leur faire à ce sujet, ils vous engagent à les accompagner soit *al rodeo de mi señor tio* (au ferrage des bestiaux de monsieur mon oncle), soit *á la boda de mi prima* (à la noce de ma cousine). Si l'on accepte, on est sûr d'être parfaitement reçu; mais souvent les estimables parents demeurent à cent ou cent cinquante lieues de l'endroit où la proposition vous est faite. Presque tous les colons de race espagnole étant unis par des liens de parenté, ces excursions se renouvellent fréquemment; les habitants semblent regarder comme la chose du monde la plus simple de faire deux ou trois cents lieues pour danser quelques jours. Il faut cependant bien se garder d'accepter si l'on ne sait manier le lazo pour s'assurer un cheval, la hache pour couper le bois, l'aviron pour traverser les lacs et les rivières, la carabine pour tuer le gibier et défendre sa vie contre les bêtes fauves et les Indiens des tribus errantes.

« Les chevaux californiens ont une vitesse telle qu'il est bien difficile à un cerf d'échapper au lazo d'un ranchero qui le poursuit. Les colons leur mettent un mors très-puissant, et au milieu d'une course rapide, ils les habituent à s'asseoir en quelque sorte sur l'arrière-train, au moyen d'une forte pression de la bride et des éperons. Cette manœuvre rend la bouche des chevaux très-dure; mais elle est fort utile, surtout lorsque le cavalier prend avec le lazo des taureaux, des ours et des animaux d'une si prodigieuse grosseur. Une fois, en effet, qu'une des jambes ou des cornes du taureau ont été saisies par le nœud coulant, il fait des efforts terribles pour se dégager. Si dans ce moment le cavalier et la monture marchaient, la traction opérée sur le lazo, fixé au pommeau de la selle, les renverserait tous deux. Dès que le taureau est pris dans le nœud, le cavalier rassemble son cheval, et pour faire contre-poids, s'incline fortement du côté opposé à celui où la corde est tendue.

« Quelquefois le déroulement du lazo est si rapide, que l'homme a les phalanges du pouce droit broyées contre l'arçon et emportées par la corde. Il arrive aussi que l'ours ou le taureau, une fois saisis, fondent sur le cavalier, qui n'a alors d'autre ressource que de couper vivement le lazo avec un couteau caché dans sa botte droite, près du genou, et de prendre la fuite. Les Californiens sont d'une extrême adresse à cheval, et rien n'est plus curieux que de les voir *lacer* un animal au galop en indiquant d'avance à quelle partie du corps la corde s'ar-

rêtera. Le lazo n'a pas de boules comme celui des *Pamperos* de Buenos-Ayres; il se compose simplement d'une corde en cuir de la grosseur du doigt, terminée par un nœud coulant, longue de trente pieds environ, et formée de lanières de cuir tressées fortement, mais conservant une grande souplesse. Pour le lancer, l'homme tient l'extrémité dans sa main droite, s'il est à pied, ou attaché à la selle, s'il est à cheval. Il forme le nœud, et dispose des tours de cinq à six pieds de long qu'il réunit entre les doigts et le pouce; puis il décrit plusieurs courbes au-dessus de sa tête, ce qui sur un cheval lancé au galop est loin d'être aisé; puis, au moment favorable, il jette le lazo, en ayant soin de le faire ouvrir en l'air, de manière à ce que l'animal se trouve pris comme dans un cercle qui se rétrécit subitement. L'usage du lazo est si commun, que les enfants, les Indiens des missions et même les femmes le manient également bien.

« Le costume habituel des Californiens consiste en un large pantalon de drap, ouvert à partir du genou, et laissant voir un caleçon; d'une chemise en toile blanche brodée, avec une cravate noire jetée autour du cou; d'une ceinture en soie et d'une veste ronde en indienne, avec des bouffantes aux manches et sur la poitrine, ou d'une veste de drap brodée et ornée de passementeries; enfin de souliers en peau de daim, et d'un chapeau noir à larges bords, entouré d'un énorme galon, ou décoré d'aigles en argent. La *sarape* ou la *manga*, sortes de manteaux, recouvrent ce costume.

« Quand les rancheros montent à cheval, ils s'attachent au-dessous du genou, à l'aide de jarretières brodées, des espèces de jambières qu'ils nomment *botas*. Ces jambières, dans le pli desquelles ils placent le long couteau qui ne les quitte jamais, sont formées de pièces de cuir corroyé assez épais, mais très-souple, ayant environ quinze pouces de hauteur sur un pied et demi de large. Ils portent encore une paire d'énormes éperons, dont les étoiles n'ont pas moins de quatre pouces de diamètre, et sont composées de cinq branches à pointes émoussées. Ces éperons sont destinés moins à piquer le cheval qu'à exercer une pression sur ses flancs, et à le forcer à enlever de terre l'arrière-train si on lui lâche la bride, et si on le retient à s'asseoir en quelque sorte sur les hanches.

« Le costume des femmes est plus simple que celui des hommes; il se compose généralement d'une robe en indienne ou en soie, dont la coupe suit de loin les modes françaises; d'un *rebozo*, espèce d'écharpe en coton ou en soie, avec lequel elles se couvrent la tête au besoin, et qu'elles remplacent les jours de fête par de grands châles en crêpe de Chine brodés; un très-petit nombre ont conservé la mantille noire espagnole. Dans l'été, au lieu d'une robe entière elles n'ont qu'une jupe (*enaguas*), dont la partie supérieure est d'une couleur différente du reste. Les bas de soie et les souliers de satin sont réservés pour la grande toilette. Lorsqu'elles vont tête nue, elles laissent pendre leurs nattes, ou même tomber leurs cheveux sans les tresser; lorsqu'elles se coiffent elles portent au sommet de la tête un fichu en soie noire. Le chapeau, dont la dimension est énorme, ne leur sert que pour monter à cheval; elles emploient des selles

d'hommes en se formant seulement un étrier plus long pour le pied gauche, avec une ceinture attachée au pommeau de la selle. Si un homme et une femme montent le même cheval, le cavalier est placé en croupe, et la femme devant, la tête protégée contre les rayons du soleil par le chapeau de son compagnon, qui se couvre lui-même d'un foulard.

« Les Californiens ont un goût aussi prononcé pour la musique que pour la danse; la guitare espagnole est leur instrument favori, et, dans les réunions que l'on nomme *fandangos*, il n'est pas rare d'en voir improviser des paroles sur les airs qu'ils jouent, des couplets en l'honneur des dames, et des pièces satiriques contre les ridicules de la société. Souvent une strophe commencée par un homme est terminée par une femme. Il existe un certain pas nommé *el son*, exécuté par une personne seule; lorsque c'est une femme qui danse, les cavalleros, qui sont généralement des parents, font pleuvoir des piastres autour d'elle.

« Le commerce des habitants est agréable et facile, ils sympathisent particulièrement avec les Français. L'hospitalité est toujours leur première vertu. Cependant, plusieurs circonstances ont, dans les derniers temps, corrompu une partie des bonnes qualités du colon californien; le contact des étrangers, en introduisant parmi eux des habitudes de luxe, a augmenté leurs besoins, et n'a fait que les exciter au pillage des missions; la désorganisation des milices espagnoles les a rendus moins braves; et leur penchant naturel pour le jeu et l'ivrognerie s'est accru à ce point, qu'on ne rencontre guère de Californien qui ne porte dans les fontes de sa selle, à côté de ses armes, une bouteille d'eau-de-vie. « La bouteille pour l'ami, disent-ils, et les armes pour l'ennemi. »

« Il y a quelques années, un missionnaire fit entendre ces paroles, qui, par malheur, étaient devenues une juste expression de la vérité : « Il y a dans ce pays-ci deux races bien distinctes, les barbares et les demi-barbares; les demi-barbares sont nos pauvres Indiens, et les barbares ce sont les gens dits de raison et qui n'en ont pas. Parmi les indigènes, nous trouvons au moins la docilité et l'amour du travail, tandis qu'on ne voit parmi les blancs que propension au jeu, à la paresse et à l'ivrognerie. »

Telle était cette société devant laquelle nous nous sommes complu à nous arrêter en décrivant ses usages, ses mœurs, ses plaisirs et même son costume, parce qu'aujourd'hui, dans la Californie livrée à l'industrie américaine, et surtout envahie par les hommes de toutes nations, elle s'efface et disparaît avec l'originalité qui faisait son charme; bientôt, des colons californiens paresseux et intrépides, rudes et hospitaliers, qui, durant trois siècles, ont foulé du pied de leurs chevaux un sol saturé d'or, il ne restera que le fugitif souvenir consigné dans le livre du voyageur.

Puisque nous sommes encore en Californie, il ne semblera pas hors de propos peut-être, de dire quelques mots de la pêche des perles dans la Vieille-Californie, partie de la province qui, on le sait, est restée mexicaine. C'est dans la mer Vermeille, près d'un grand nombre d'îlots et d'îles dont les plus remarquables

sont Espiritu-Santo, Cerralbo, San-Francisco, San-José, que se pêchent les huîtres à perles. On arme à la Paz, dans le rio Yaki et à Guaymas, huit ou dix petits navires de quinze à quarante tonneaux, montés par deux cents *buzos* (plongeurs). Leur salaire consiste uniquement dans une portion des bénéfices qu'on leur abandonne. La pêche commence en mai et finit en octobre; dès que ses opérations sont commencées, les plongeurs deviennent l'objet d'une surveillance incessante; le *captaz*, ou chef d'une brigade, est chargé de ce soin. On confie d'ordinaire cette autorité presque toujours despotique à un homme que sa force morale ou physique a fait respecter ou craindre de ses camarades.

Ces plongeurs sont accompagnés de leurs familles. A leur suite viennent les sorcières des diverses tribus, parmi lesquelles les buzos sont recrutés. Ces femmes qui exploitent la crédulité indienne ont pour mission de charmer les requins, d'endormir leur férocité ou leur vigilance. C'est le métier le plus commode et le plus lucratif. Les *rescatadores* (racheteurs) se transportent également au *buceo* (pêcherie) pour racheter aux plongeurs la part de bénéfice qui leur est payée en perles. Puis d'autres spéculateurs de bas étage arrivent en foule pour ouvrir des *tendajos* (cabarets) ou des *casas de partida* (maisons de jeu). Comme la saison de la pêche des perles est aussi celle de la pêche des tortues à écaille qui attire de nombreuses flottilles à Cerralbo et Espiritu-Santo, une population nomade de quelques centaines d'habitants se trouve subitement réunie dans ces îles désertes pendant plusieurs mois de l'année. A peine arrivés, les pêcheurs réparent les huttes de la campagne précédente; au besoin ils en bâtissent de nouvelles, et la campagne commence.

Les barques disposées pour la pêche contiennent les rameurs et les plongeurs. Ces derniers se jettent à l'eau alternativement, c'est-à-dire que, pendant que l'un plonge, l'autre se repose. Une corde au bout de laquelle est attachée une assez grosse pierre, et qu'ils tiennent entre l'orteil et les doigts du pied, leur sert à plonger avec plus de rapidité. L'autre bout de la corde, attaché au canot, les aide à remonter plus facilement, quand leur poids s'est augmenté de celui des coquillages qu'ils vont détacher sur les roches, à dix et douze brasses de profondeur. Ces coquillages remplissent un filet que les plongeurs portent devant eux comme un tablier. Il n'est pas rare de voir ces hommes rester jusqu'à trois et quatre minutes sous l'eau; après quoi ils remontent brisés de fatigue, ce qui ne les empêche pas de plonger ainsi dans une matinée quarante ou cinquante fois. Les meilleurs plongeurs sont en général les Indiens Yakis, qui vivent sur les bords de la rivière de ce nom, près de Guaymas. Ce sont eux qu'on emploie de préférence, à cause de leur intrépidité et de leur adresse. Bien que les requins se réunissent en grand nombre près de ces pêcheries, ainsi que les *mantarayas*, espèce de raies monstrueuses longues de près de quatre mètres, et qui dévorent les hommes, les Yakis plongent dans ce terrible voisinage avec une audace qui fait frémir, surtout si on considère la seule arme qu'ils aient à leur disposition : c'est un morceau de bois dont les extrémités sont aiguisées et durcies au feu. Cette arme grossière,

qu'ils portent à la ceinture de leur caleçon de cuir, s'appelle *estaca*. On sait que, par la conformation de sa mâchoire inférieure, le requin, pour saisir sa proie, est obligé de se retourner; c'est ce moment qu'ils choisissent pour enfoncer le pieu dans la gueule de leur ennemi, dont les mâchoires alors ne peuvent plus se rejoindre. Un seul genre de requin, le *tintorera*, met en défaut le courage des Yakis et leur fait éprouver cette horrible angoisse que cause aux autres hommes la vue d'un requin ordinaire.

Chaque soir on amoncelle et on parque sur le rivage les huîtres qui ont été arrachées des rochers, et là, sous la garde spéciale des *capatas*, on les laisse s'ouvrir par la putréfaction que le soleil ne tarde pas à développer. Quand cette putréfaction est complète, on procède au lavage à peu près comme pour le sable aurifère. Ce lavage se fait aussi dans de grandes auges en bois; on fouille avidement cette horrible décomposition, qui exhale au loin des miasmes empoisonnés, et on en extrait les perles. Celles que l'on pêche ainsi sur toute la côte de la Californie, à la mission de la Paz, à Loreto, ne se distinguent pas en général par la blancheur de leur eau et la pureté de leur orient comme les perles de l'Inde; leur couleur est bleuâtre; les plus grosses sont même d'une couleur irisée tirant sur le noir-violet; elles affectent surtout la forme de poires. Ces perles, toutefois, ne laissent pas d'être d'une certaine valeur, et sont employées à des parures de deuil. Il n'est pas d'ailleurs, sur toute la surface de la république mexicaine, de femme jouissant de quelque aisance qui ne possède un collier de perles d'un grand prix, et ces perles ne viennent que de Californie. On conçoit dès lors toute l'importance qu'on attache à l'extraction de ces perles et le grand nombre de spéculateurs qui s'en emparent.

Une fois la pêche terminée, toute cette population nomade remonte dans les canots qui l'ont amenée; les Indiens retournent dans les villes louer leurs bras pour un autre travail; les sorcières vont raconter à leurs tribus la puissance de leurs incantations; les rescatadores vont, d'habitation en habitation, réaliser le bénéfice de leurs achats; les cabaretiers portent ailleurs leurs buvettes, les banquiers leurs baraques de jeux; les pêcheurs d'écailles, enfin, rapportent à leurs armateurs le fruit de leur campagne, et les îles redeviennent désertes jusqu'à la saison suivante. Pendant ce temps le travail mystérieux qui forme la perle s'accomplit de nouveau; des monceaux de coquilles de nacre blanchissent le rivage et l'encombrent. Primitivement les navires d'Europe en retour obtenaient une prime pour en débarrasser la grève en les chargeant comme lest. Plus tard on payait un droit de 2 francs par tonneau, et maintenant le gouvernement en fait un objet de spéculation, car ce sont ces écailles qui fournissent la nacre. La pêche des perles, très lucrative dans le siècle dernier et au commencement de ce siècle, se ralentit; les huîtres diminuent, et les bénéfices sont beaucoup moins considérables que par le passé.

Ici la mer s'épuise à donner ses richesses, comme plus au nord le sol à fournir de l'or; et cependant jamais ces côtes, connues si tard, si longtemps désertes,

ne perdront l'animation qu'elles doivent à leurs trésors. Le navigateur n'abandonnera pas leurs parages et l'homme ne fuira pas la terre qui l'a enrichi, car la nature a doté cette région privilégiée d'autres avantages, sources de richesse plus durables que l'or et les perles. Entrevoyez au sein de l'Océan les îles Sandwich, puis la Chine, puis l'Inde; imaginez l'isthme de Panama aisément franchi, et vous aurez le secret de cet avenir qui promet à la Californie et à ses magnifiques ports le commerce et l'industrie, mines inépuisables de notre monde!

CHAPITRE LII

MONTAGNES ROCHEUSES. — OREGON. — UTAH. — MORMONS.

Au moment où la fièvre de l'or s'était le plus emparée des esprits et entraînait vers la Californie un grand nombre des Américains de l'est, un officier anglais au service des États-Unis, le colonel Fremont, depuis longtemps célèbre par la hardiesse de ses excursions dans les vastes plaines du Mississipi, tenta le passage en Californie par la voie de terre à travers les montagnes Rocheuses. L'aventureux voyageur devait en même temps étudier le tracé d'un chemin de fer destiné à relier New-York à San-Francisco. C'est à l'endroit où le Rio del Norte et l'Arkansas prennent leur source, que le colonel se proposa, en remontant le Rio del Norte, de franchir les montagnes. Il recruta le long de l'Arkansas ses compagnons, trappeurs exercés aux plus rudes fatigues, et bien qu'on fût alors en décembre, il se résolut à exécuter son dessein. La rigueur de la saison, la difficulté de se procurer des vivres dans une région déserte et couverte de neige, et surtout l'inexpérience du guide qui se présenta pour conduire les voyageurs, entraînèrent l'expédition dans les plus grands désastres. Beaucoup de ceux qui étaient partis périrent de froid et de fatigue; le colonel franchit presque seul, au plus fort de l'hiver, dans la journée de Noël, les montagnes, à 12,000 pieds au-dessus de la mer, par le 38e degré et demi de latitude. Il a retracé ses souffrances et celles de ses compagnons dans plusieurs lettres publiées à Washington par le *National intelligencer*. On parlait beaucoup de cette expédition quand nous visitâmes les États-Unis; peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'en extraire les détails propres à donner quelques notions sur ces régions inaccessibles au voyageur vulgaire.

« ..... Nous quittâmes le Haut-Pueblo, à la source même de l'Arkansas, le 29 novembre 1848, avec plus de cent bonnes mules et avec cent trente boisseaux de blé destinés à nourrir nos attelages quand nous serions dans les hautes montagnes. A Pueblo j'avais engagé pour guide un vieux trappeur, Bill William, qui a passé vingt-cinq ans de sa vie à chasser dans les montagnes Rocheuses.

« L'enrôlement de cet homme fut la grande faute de l'expédition; il n'avait jamais connu ou il avait entièrement oublié les lieux par lesquels nous devions

passer. Entrés dans les montagnes, nous employâmes deux semaines à faire le trajet de quelques jours, suivant une ligne tortueuse à travers des neiges épaisses qui fermaient déjà les passes, et perdant le temps à chercher notre chemin. Le 11 décembre, nous nous trouvâmes à la source du Rio del Norte, à l'endroit même où cette rivière sort de la Sierra San-Juan, un des points les plus élevés et les plus impraticables des montagnes Rocheuses, et que ne franchissent pas les trappeurs et les chasseurs, même en été. C'est à travers cette chaîne escarpée que notre guide nous conduisait, et pleins encore de confiance dans les connaissances de cet homme, nous allions en avant avec une fatale résolution. Déjà la neige, même sur les bords de la rivière, arrivait à la poitrine des mules; elle tombait fréquemment dans la vallée, et sans interruption sur les montagnes.

« Le froid était intense; nous continuâmes avec ardeur à nous diriger vers le sommet des montagnes; la neige était plus épaisse à mesure que nous avancions, et après quatre ou cinq jours de labeurs et de fatigues, marchant et grimpant tous à pied, nous atteignîmes les crêtes entièrement nues placées au-dessus de la région où croissent les arbres, et qui forment le point de partage entre les eaux tributaires de l'Atlantique et celles qui descendent vers l'Océan Pacifique. Sur ces hauteurs les tempêtes règnent tout l'hiver, et un vent furieux gronde avec une incessante furie. A notre première tentative pour franchir le sommet, nous fûmes assaillis par une *pouderie*, c'est-à-dire un tourbillon de neige épaisse chassée par le vent, et permettant à peine de voir à quelques pas devant soi. Nous fûmes obligés de battre en retraite, plusieurs d'entre nous étaient gelés au visage et aux mains, et nous avions perdu un grand nombre de mules. Il neigeait abondamment. Le lendemain nous renouvelâmes notre tentative; nous traçâmes une route, ou mieux, une tranchée à travers la neige, et malgré la *pouderie*, nous arrivâmes au haut de la montagne. Nous en franchîmes la crête, et, redescendant un peu, nous campâmes immédiatement au-dessous, à l'entrée de la région boisée. Notre trace ressemblait à un chemin qu'aurait suivi une armée en déroute; elle était jonchée de ballots abandonnés, de selles, de vêtements épars et de cadavres de mules. Nous campâmes à environ douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Devant nous, le pays tout entier était enseveli sous la neige. La tempête continuait, tout mouvement fut paralysé; marcher en avant était impossible, revenir sur nos pas également impossible.

« Une ruine inévitable fondait sur nous. Nos pauvres animaux périrent les premiers. Plus bas, dans la région boisée, la neige était si épaisse qu'ils ne pouvaient trouver à se nourrir. Quelques jours suffirent pour détruire notre magnifique équipage de mules; elles se tenaient serrées les unes contre les autres, et à mesure qu'elles gelaient, on les voyait s'abattre et disparaître sous la neige bientôt accumulée. Quelquefois elles s'échappaient, et, descendant la montagne, prenaient leur course vers les bois, jusqu'à ce qu'elles fussent arrêtées par des neiges trop profondes, au sein desquelles la *pouderie* ne tardait pas à les ensevelir. Le courage commença à manquer à quelques-uns d'entre nous.

« Nous nous traînâmes, en portant à dos les bagages, jusque dans la vallée du Rio del Norte ; je me déterminai à détacher de cet endroit quelques hommes vers les établissements espagnols du Nouveau-Mexique, afin d'en ramener des provisions et des mules pour transporter notre bagage. Nous avions pour quinze jours de vivres ; je fis choix du guide William et de trois de mes hommes les plus déterminés. Cette petite bande fut placée sous les ordres de King et nous quitta le lendemain de Noël.

« Nos camarades partis, nous organisâmes un campement où furent transportés les bagages, puis nous attendîmes le retour des absents. Mais les jours se succédaient sans apporter de nouvelles, la neige ne cessait de tomber, les courages commençaient à faiblir, l'un de nos compagnons s'écarta du retranchement, jeta sa couverture en travers de la route que nous avions suivie, se coucha dessus et attendit que la gelée le frappât de mort.

« Seize jours se passèrent sans aucune nouvelle de ceux que nous avions envoyés en avant ; l'inquiétude m'accablait. Je me déterminai à partir moi-même, à la fois pour aller à la recherche de nos camarades, et pour ramener du secours des établissements mexicains. Je laissai le camp avec tous les bagages sous le commandement de Vincent Haler, avec ordre de me suivre au bout de quelques jours, et je descendis de la rivière avec trois compagnons ; nous portions nos armes et des provisions pour deux ou trois jours. Si je ne rencontrais pas King, mon intention était de pousser jusqu'à la plantation mexicaine de Colorado, petit affluent du Rio del Norte, d'où j'expédierais le secours le plus prompt possible à Vincent Haler et aux siens.

« Le lendemain de notre départ, nous tombâmes sur une piste toute fraîche d'Indiens ; nous la suivîmes : elle aboutissait à la rivière et descendait le long de ses bords. Le cinquième jour, nous surprîmes un Indien sur la glace de la rivière. Il se trouva être un utah, fils d'un chef de la Grande-Rivière que nous avions connu, et il se comporta amicalement avec nous. Nous campâmes cette nuit près des Indiens. Par le don d'un fusil et de mes couvertures, je déterminai l'Utah à nous conduire comme guide à la plantation du Petit-Colorado et à prendre avec lui quatre de ses chevaux pour porter notre petit bagage. Ces chevaux étaient tout à fait misérables et ne marchaient qu'au pas. Nous avançâmes l'espace de six ou sept milles. Vers le soir, nous aperçûmes un peu de fumée au-dessus d'un bouquet de bois à quelque distance de la rivière ; nous y allâmes avec le pressentiment que ce devaient être nos envoyés. Nous ne nous trompions pas. Ils n'étaient plus que trois, les trois plus affreux spectres que j'aie jamais aperçus. Ils avaient cruellement souffert de la faim ; King en était mort quelques jours auparavant. A l'aide des chevaux indiens, nous transportâmes ces malheureux jusqu'à la plantation du Petit-Colorado, que nous atteignîmes quatre jours plus tard, après avoir fait dans la neige et à pied cent soixante milles.

« Nous ne trouvâmes au Petit-Colorado ni chevaux, ni secours. Le lendemain matin, je me rendis à cheval au Rio-Mondo, et de là à Taos, vingt-cinq milles

plus loin, et, la matinée suivante, Godey partit avec quatre Mexicains, trente mules et des provisions pour aller au secours de Vincent Haler et de ses compagnons.

« Plusieurs jours s'écoulèrent sans que j'eusse aucune nouvelle des uns ni des autres; la grêle, la pluie, la neige, ne cessaient de tomber. Mon inquiétude était vive, et j'allais retourner sur mes pas, quand enfin Haler arriva, mais presque seul. Il était parti du camp le septième jour après moi, sans provisions, laissant toutes les mules enterrées sous la neige. Le découragement prit un à un ses compagnons. Manuel, un Indien chrétien de la tribu de Cosumné, dans la vallée du San-Joaquin, se laissa aller au désespoir après avoir fait quelques milles; il pria Vincent de lui brûler la cervelle; sur le refus de celui-ci, il se coucha dans la neige pour attendre la mort.

« La marche continua; Wise perdit courage, jeta son fusil et sa couverture, se coucha dans la neige et mourut. Cinq autres encore s'endormirent un à un sur le sol glacé. La situation de la bande devenait désespérée; Vincent se résolut à la dissoudre. Il dit à ses compagnons qu'il avait fait pour eux tout ce qui était en son pouvoir; que leur dernier espoir était dans le secours tant attendu; que le mieux était de se disperser et de descendre le plus promptement possible, chacun selon ses forces, le cours de la rivière; qu'il fallait prendre bon courage et marcher; que pour lui, s'il devait mourir, la mort le trouverait debout. La séparation s'accomplit. Sept hommes continuèrent à accompagner Haler; trois d'entre eux périrent encore, et lorsque le secours de Godey rejoignit les survivants, ils étaient accablés de fatigue, épuisés par la faim, et tous se mirent à pleurer comme des enfants. Les nouveaux venus, Godey et les siens, recueillirent une dizaine d'hommes épars et les sauvèrent; ils ne purent rien rapporter de nos bagages et de nos équipements; la neige recouvrait tout. L'expédition avait perdu onze hommes et son matériel[1]. »

Telle fut la triste issue de cette courageuse entreprise, à laquelle on peut faire le reproche d'imprudence, car il semble étrange qu'elle ait été tentée au cœur de l'hiver et avec un guide inexpérimenté. Elle témoigne des difficultés immenses que présentent les montagnes Rocheuses à qui veut les franchir; elle témoigne aussi de l'audace des Américains et de leur ferme volonté à vaincre les obstacles jetés par la nature entre les États industrieux de l'est et les riches contrées récemment acquises au bord de l'Océan Pacifique.

Entre les montagnes Rocheuses et la mer, outre la Californie, s'étendent les vastes territoires d'Utah et de l'Oregon. Ce dernier, situé au nord de la Californie, tire son nom du grand cours d'eau qui prend sa source dans les montagnes Rocheuses, à une faible distance du Missouri. Cette région n'est habitée que par des tribus indiennes : les Têtes-Plates, les Nez-Percés, les Modèles, les Umquas, dont quelques-uns, errants dans les plaines ou à travers les forêts de chênes, de

1. *Nouv. annal. des Voyag.*, t. 122.

sapins et de cèdres, possèdent de grandes troupes de chevaux; les autres vivent au bord de la mer; leurs ressources consistent dans la pêche, dans la chasse et dans leurs échanges de pelleteries et de fourrures contre des fusils et de la poudre. Quelques milliers d'Américains se sont établis au milieu d'eux, font le commerce ou bâtissent des métairies et cultivent le sol. Chaque année des émigrants peuplent cette région et y tentent des colonisations individuelles avec plus de succès que ne le fit, il y a quarante ans, la compagnie fondée dans ce but par le riche négociant allemand Astor. Cette tentative a été rendue célèbre par le littérateur américain Washington Irving. Aujourd'hui il ne reste plus aucun vestige de l'ancien fort Astoria, et sur son emplacement s'élève une pauvre maison habitée par une seule famille.

Les misères de toute sorte et les déceptions avaient assailli dès le premier jour l'expédition astorienne. Les émigrants mirent à la voile sur le vaisseau *le Tonquin*, commandé par un homme dont la violence et la cruauté étaient extrêmes; la société, dont le but était le commerce des fourrures, se composait de matelots européens, de quelques Indiens, de commerçants allemands, de marchands de New-York. M. Alexandre Ross était de ce nombre. A peine partis, le despotisme du capitaine révolta tout l'équipage. Mécontent d'un matelot, il le jeta par-dessus le bord; voulant se défaire de huit de ses hommes, il leur fit passer la barre du fleuve sur une barque, et ils périrent tous; enfin il abandonna plusieurs passagers dans une île déserte. Après avoir ainsi assuré son autorité par la terreur, il débarqua son monde sur les bords de l'Orégon. C'était là que l'attendait une mort affreuse, prélude des drames sanglants dont la colonie astorienne allait être victime.

On faisait le commerce avec les indigènes, qui apportaient à bord des pelleteries et recevaient en échange des grains de verre et des couteaux. Un de ces sauvages ayant endommagé, par mégarde, le treillis qui entourait le bâtiment et s'étant enfui, le capitaine exigea que le coupable lui fût amené.—Ses compagnons jugèrent que l'offense était trop légère et n'y consentirent pas; ils furent retenus prisonniers. L'Indien vint le lendemain se livrer lui-même, il fut mis à mort. Le surlendemain, aucun des hommes de sa tribu ne se présenta, mais le jour d'après ils firent demander deux passagers qui les avaient toujours bien traités. — « Le capitaine est-il encore irrité? » demandèrent-ils. — « Non, et vous pouvez revenir à bord en toute liberté. » Le lendemain ils arrivèrent en grand nombre et avec des intentions qui semblaient pacifiques.

Le capitaine, selon l'habitude de ces natures féroces qui passent d'un excès de fureur aux protestations cordiales, crut les apaiser en les accueillant à bras ouverts. — « Vous avez tort, lui dit M. Ross, de ne prendre aucune précaution; je connais les Indiens, leur confiance apparente cache quelque trahison. » Le capitaine répondit : — « Je leur ai donné une leçon, ils n'oseraient bouger. » Vainement l'autre lui représenta que les actes de la plus cruelle vengeance se cachaient sous un calme apparent. Le commerce continuait. Les Indiens ache-

taient grand nombre d'effets, qu'ils jetaient par-dessus le bord dans leurs pirogues. Tout semblait aller pour le mieux. Enfin, au bout d'une heure, les femmes quittent le navire, et tout à coup le long hurlement de guerre des Indiens retentit de la poupe à la proue; les pirogues prennent le large. Chaque matelot sans défense est assailli par un Indien qui l'égorge; le capitaine seul armé, en tue deux, est massacré et jeté à la mer. M. Ross s'y élance lui-même, il est recueilli par les femmes. En quelques minutes tout était fini. Le seul blanc qui survécût à bord était Étienne Weeks, armurier; il avait saisi une hache et se défendait avec le courage du désespoir; il se réfugia dans la soute aux poudres. Forcé dans ce dernier asile, il fit sauter le navire, et soixante-quinze Indiens périrent avec lui. Telle fut la terreur imprimée à la tribu par ce drame terrible, que les femmes n'osèrent pas toucher M. Ross et le déposèrent sur le rivage, où il alla retrouver, à travers les bois, d'autres aventuriers que le capitaine avait débarqués sur les bords de la Columbia.

Mais ici commencent de nouveaux désastres : l'expédition astorienne n'avait pas mesuré ses forces. Abattre un arbre, construire une maison, même une hutte, semer, recueillir, chacune de ces opérations si simples a coûté des siècles à l'éducation de l'humanité, qui n'est grande que par le progrès, l'accumulation des connaissances et leur habile exploitation. Les arbres qui environnaient de toutes parts les aventuriers étaient tellement serrés et enlacés, que la hache ne savait où frapper. Parmi ces hommes hardis et forts, pas un bûcheron; l'apprentissage qu'ils eurent à faire fut laborieux : on commença par abattre avec beaucoup de peine des rameaux et des branches dont on fit une espèce d'échafaud qui s'élevait à côté de l'arbre gigantesque qu'il s'agissait de renverser. Des haches, dont le manche avait de deux à cinq pieds, commencèrent à frapper dans la forêt; le bruit du fer tombant sur le tronc noueux des vieux arbres retentissait au loin. A peine le tranchant faisait-il quelque impression sur ces géants séculaires. A chaque nouveau coup, à chaque frémissement du feuillage, les colons regardaient autour d'eux; mais tantôt l'arbre s'arrêtait dans les branchages supérieurs des chênes voisins, tantôt il se précipitait écrasant l'échafaud et ceux qui l'occupaient; souvent aussi les Indiens, attirés par le bruit, se cachaient derrière les halliers et tuaient à coups de flèches les usurpateurs de leurs domaines. Après trois mois d'un labeur pénible et continuel, à peine un acre de terre était-il défriché. « Dans cet espace de temps, dit M. Ross, mes cheveux noirs étaient devenus blancs : j'avais vieilli dans la lutte. » En peu de mois, ces hardis et aventureux pionniers avaient disparu, tous étaient morts, à l'exception de M. Ross, qui a survécu pour raconter leurs misères et leur désastre [1].

L'Orégon parcouru, il y a huit ans, par M. Duflot de Mofras, n'était jusqu'alors connu que par les explorations des voyageurs intrépides Lewis et Clarke, qui

1. *Astoria os Anecdotes of Entreprise,* beyond the Rocky Mountains. New-York, 1834.

furent chargés de remonter le Missouri depuis son confluent avec le Mississipi jusqu'à sa source, puis après avoir gravi et traversé les montagnes Rocheuses, d'aller reconnaître s'il n'existait pas sur ce point une communication par eau entre les deux Océans. Cette mission se prolongea pendant neuf années de 1804 à 1813. Lewis et Clarke, plus heureux que le colonel Fremont, se trouvèrent au pied des montagnes dans le milieu du mois d'août, et ils les franchirent à l'endroit où prend sa source un grand cours d'eau, affluent de la Columbia, auquel fut donné le nom du premier de ces voyageurs. A l'ouest des montagnes, ils se trouvèrent au milieu des Indiens Chochonis et Têtes-Plates. Les mœurs et les usages de ces tribus ne se sont guère modifiés depuis ce temps : l'homme s'occupe de chasse et de guerre, il soigne son cheval; les fatigues, les rudes travaux sont départis à la femme; partout on retrouve l'hospitalité, la vertu du sauvage.

C'est au sud de l'Orégon et au nord de la Californie que s'étend l'Utah. Ancienne possession mexicaine, l'Utah tomba au pouvoir des États-Unis avec la Nouvelle-Californie, et obtint en 1850 un gouvernement territorial. Des montagnes et des déserts de sable, de riches pâturages et de grandes vallées où coule le Colorado de l'ouest, tel est l'aspect varié que cette région présente. Le caractère particulier qui la distingue est un grand lac d'une forme irrégulière et renfermant beaucoup d'îles. On suppose qu'il a environ trente lieues de longueur. Il est extrêmement salé et trop peu profond pour offrir beaucoup de facilités à la navigation. Le rivage occidental consiste en plaines unies d'une terre molle et dépourvue de végétation, où coulent des ruisseaux d'eau salée et sulfureuse. Le sel recouvre la terre et brille au soleil; un vaste champ assez solide pour que les mules puissent passer dessus comme sur la glace, produit un mirage qui défigure les objets de la façon la plus bizarre. La rivière Utah, ou le Jourdain, comme l'appellent les Mormons, est un petit cours d'eau qui unit le lac Utah au grand Lac Salé. Le lac Utah a quinze lieues de longueur et reçoit de nombreux courants d'eau fraîche qui descendent des montagnes; son eau reste douce, bien que l'on ait découvert sur sa limite méridionale un filon considérable de sel de roche engagé dans l'argile. Ces lacs sont à environ quatre mille pieds au-dessus de la mer. Pendant la saison sèche, tous les objets qui les entourent sont incrustés de sel.

Le territoire de l'Utah est habité par de petites bandes d'Indiens qui, pour la plupart, tirent de la chasse et de la pêche une pauvre subsistance. La principale tribu est celle qui a donné son nom au territoire. A ces habitants primitifs du sol se sont ajoutés quelques émigrants, et, depuis 1848, les Mormons, sectaires bizarres, qui méritent quelques détails.

Vers 1830, un Américain de Palmyre, dans l'État de New-York, Joe Smith, se déclara apôtre et fit appel aux populations des bords de l'Ohio pour leur prêcher la foi véritable; bientôt un certain Sydney-Rigdon qui, après avoir essayé de tous les métiers, s'était affilié à l'une des mille associations religieuses des États-Unis, vint le trouver, armé d'un vieux roman inédit sur les tribus primitives de l'Amérique. Ils s'associèrent. *Le Manuscrit retrouvé*, c'était le titre de l'ou-

vrage, fut modifié pour la circonstance, et ce roman devenu Évangile, publié sous le nom de *Bible d'or*, fut le code religieux des nouveaux croyants. Pour frapper plus puissamment l'esprit de la foule, Smith lui raconta comment le livre « écrit selon les connaissances du prophète en des caractères appelés *l'égyptien réformé*, » lui avait été transmis miraculeusement par des plaques d'or trouvées sous terre, et voici quelle était l'histoire du précieux volume : Après la dispersion des hommes à la tour de Babel, la famille de Jared vint, sur l'ordre de Dieu, se fixer au Nouveau-Monde, et donna naissance à un peuple dont le prophète Ether écrivit l'histoire. Nephi trouva ces annales et les continua. Ce saint personnage devint la souche d'une tribu considérable, les Nephites, race pieuse, amie de la paix et bien différente des Lamanites, peuple impie et pervers. Aussi Dieu, dans sa colère, rendit ces derniers noirs, de blancs qu'ils étaient : ce furent les premiers nègres. Ils se repentirent, et Dieu leur restitua leur couleur primitive. Bientôt les Nephites à leur tour abandonnèrent les voies du Seigneur. Ils se fixèrent dans le nord, les Lamanites dans le sud, et les deux peuples rivaux et ennemis en vinrent aux mains, se livrèrent, près de l'isthme de Darien, un combat qui dura un nombre de jours considérable, et à la fin duquel le carnage avait été si grand, qu'il ne survécut qu'un seul homme. Cet homme était le prophète Mormon, qui reprit l'ouvrage d'Ether et de Nephi, continua les précieuses annales, les enfouit sous terre, puis remonta au ciel. C'était au bienheureux Smith qu'il était réservé de retrouver dans le XIX[e] siècle, avec ces annales, les enseignements véritables de la foi.

Les Mormons, ou *Saints des derniers jours*, ils s'appellent ainsi, attendent la réalisation du règne de mille ans prédit par saint Jean dans l'Apocalypse. Ils pensent, comme les Anabaptistes, qu'il y a impiété à baptiser les enfants, et que ce sacrement ne doit être administré qu'aux personnes adultes. Dieu est, dans leur religion, un être matériel, sujet aux passions, habitant une grande ville qui a ses maisons et ses rues comme les villes de notre globe. Jésus, son fils, a sa résidence particulière; il boit et mange comme un simple mortel; il a pour son service des domestiques en livrée et même des nègres, sans compter les innombrables légions d'anges et de séraphins. Tous ceux qui veulent participer à la félicité du règne prochain de mille ans, doivent se faire rebaptiser, s'associer à la communauté mormonne, ne reconnaître d'autre autorité ecclésiastique et civile que celle des prêtres de Melchisedech institués par J. Smith.

Quand il y aura un nombre suffisant de fidèles, Dieu rappellera les dix tribus d'Israël, dont on a perdu la trace, et elles rebâtiront le temple de Jérusalem ; il y aura de grandes batailles, mais Israël sera vainqueur; il n'y aura plus qu'un seul royaume en Europe et en Asie, et le règne de mille ans sera inauguré !

L'apôtre Joe Smith conduisit ses prosélytes de l'Ohio dans le Missouri, puis dans l'Illinois, où il fut assassiné en juin 1844. Repoussés de ce dernier État, ils ont franchi le désert et planté leurs tentes sur les bords du grand Lac, aux confins de la Californie. Là, ils ont fondé la ville de *Deseret* (ruche à miel), qui

aujourd'hui est en pleine voie de prospérité, et déjà commence à s'élever un temple qui, par sa richesse et sa splendeur, effacera ce que l'on raconte des merveilles du temple de Salomon. Une université, des écoles ont été établies, et des journaux propagent les nouvelles doctrines; enfin des missionnaires prêchent en Europe et en Asie l'évangile Mormon. Le nombre de leurs prosélytes, en en Angleterre et dans le Danemark, est, il paraît, considérable. Ils ont fait même, dit-on, quelques conversions en France, et rebaptisé aux environs du Havre une douzaine de néophytes.

Les rapports de ceux des voyageurs qui les ont visités sont assez contradictoires au sujet de leurs mœurs. Paul en avait vu quelques-uns et les trouvait parfaitement ridicules, mais il se rappelait avec quelle énergie leur chef avait contribué à la répression des Hounds à San-Francisco. Un voyageur qui a vécu au milieu d'eux, M. Stansbury, les présente comme des gens chastes, chez lesquels, au lieu de l'envie, des contestations et des jalousies mesquines qui flétrissent la plupart des autres sectes, on rencontre la paix, l'harmonie et l'enjouement[1].

Cette étude lointaine de la nouvelle église complétait nos observations sur les États-Unis. Nous allions quitter cette région à laquelle la nature a prodigué les éléments de l'industrie et de la grandeur future, et qui semblerait destinée à accumuler les jouissances et le bonheur, si le bonheur, rare visiteur de toutes les sociétés et de tous les âges, se plaisait au milieu des passions humaines, ami du lourd bien-être, plus que de l'esprit et de ses paisibles voluptés[2].

CHAPITRE LIII

PREMIÈRES COLONISATIONS AUX ÉTATS-UNIS. — VIRGINIE ET NOUVELLE-ANGLETERRE.

Ce fut sous le règne de la reine Elisabeth que les Anglais tentèrent leurs premiers établissements en Amérique. Déjà, en 1498 et 1553, Jean et Sébastien Cabot avaient découvert Terre-Neuve et le Labrador; Drake avait, en 1562, renouvelé la hardie navigation de Magellan et reconnu les côtes de Californie; seize ans plus tard, sir Humphry Gilbert obtint des lettres patentes pour former une colonie dans le Nouveau-Monde. Cet aventurier ne réussit pas, deux expéditions

1. Livre de Mormon traduit en anglais par T. Smith, et de l'anglais en français par J. Taylor et E. Bolton. — *L'Illustration* du 9 avril 1853.

2. Une erreur a été commise dans le chapitre XLII au sujet de Saint-Louis dans le Missouri. Cette ville qui en 1840 n'avait encore que 16,000 habitants, en compte aujourd'hui près de 100,000; le recensement de 1850 lui en attribuait 82,744. C'est à son heureuse situation au confluent du Missouri, du Mississipi et de l'Illinois, que Saint-Louis doit cet immense développement. Ses bateaux à vapeur entretiennent un service régulier, par toutes les saisons de l'année, avec la Nouvelle-Orléans, Louisville, Pittsburg, Fort-Snelling à 300 lieues plus haut sur le Mississipi et Fort-Leavenworth à 230 lieues en amont sur le Missouri.

successives échouèrent, et il périt dans la seconde. Son beau-frère Walter Raleigh, qui l'avait accompagné, ne fut pas découragé. Il obtint, en 1584, la confirmation des privilèges accordés à Gilbert; son armement fut plus heureux; il aborda sur une terre riche et fertile à laquelle fut donné, en l'honneur de la souveraine, le nom de *Virginie*.

De 1586 à 1596, Raleigh envoya trois expéditions en Virginie; elles ne furent pas heureuses, et presque tous ceux qui y prirent part périrent dans les tempêtes, par les attaques des sauvages ou par la faim. Leur unique résultat fut de répandre en Angleterre, puis en Europe, le goût du tabac. Les indigènes regardaient cette plante comme un présent des dieux, destiné à consoler l'homme des misères de la vie; Raleigh et quelques jeunes gens de la cour adoptèrent l'usage qu'en faisaient les Indiens, et la même habitude ne tarda pas à se propager parmi tous les seigneurs.

En 1603, l'année même de la mort d'Élisabeth, un navigateur du nom de Barthélemy Gosnold, parti sur une petite barque avec trente compagnons, se rendit en Virginie par un chemin plus direct que celui qu'avaient jusque là suivi ses devanciers, et à son retour, se mit à la tête d'une association dont le but était de fonder, dans les régions explorées par Raleigh, un établissement définitif. Le roi Jacques Ier donna sa sanction à ce projet, sans toutefois concéder toutes les possessions américaines à une seule compagnie. Il divisa l'Amérique en deux parts, Virginie du sud et Virginie du nord, et donna la première à la compagnie de Londres, la seconde aux compagnies de Bristol et de Plymouth; le gouvernement de cette double possession était réservé à un conseil séant à Londres et nommé par le souverain; les compagnies devaient jouir de grands avantages commerciaux.

De cette époque, 1606, date véritablement l'existence de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre, et c'est autour de ces deux colonies et avec leur appui que s'élèvent et grandissent les colonisations postérieures. Le capitaine Christophe Newport fut mis, la même année, à la tête de l'expédition qui devait suivre les traces de Barthélemy Gosnold; il débarqua à la baie de Chesapeak et y jeta les fondements d'une ville qu'il nomma James-Town. De violentes inimitiés soulevées entre les chefs causèrent un grand préjudice à la colonie naissante jusqu'au moment où un homme remarquable par son activité et son génie, John Smith, fut mis en possession du commandement. La famine et les maladies avaient réduit à cinquante le nombre de ses compagnons; il recourut aux tribus indiennes, exigea par les armes les subsistances que l'on refusait à ses prières, engagea un commerce d'échanges; et déjà l'établissement prospérait sous son habile direction, lorsque surpris par un parti d'Indiens hostiles, il fut fait prisonnier. Fiers de tenir entre leurs mains le chef des blancs, les sauvages promenaient en triomphe leur captif, en attendant que le moment fût venu de le faire périr. Lui ne se découragea pas, il étonna ces barbares par des prodiges; sa boussole leur sembla un instrument magique; il les épouvanta par les effets de la poudre; un jour il

écrivit quelques mots, les fit porter à James-Town, et les Indiens s'émerveillèrent de ce que le papier avait parlé. Malgré l'ascendant que Smith semblait avoir conquis sur ces hommes crédules, les chefs de la tribu voulurent le mettre à mort; déjà l'arrêt était prononcé; conduit vers la pierre du sacrifice, le jeune homme allait être frappé du coup mortel, lorsque la fille de l'un des principaux guerriers de la tribu, la jeune Pocahuntas, se précipite sur lui, le couvre de son corps, s'expose la première aux coups du tomahawk, et par son dévouemęnt lui conserve la vie.

Reconduit à James-Town, Smith trouva la colonie réduite à trente-huit individus si misérables qu'ils voulaient quitter cette terre. Il obtint avec peine de reculer le départ, et bientôt un vaisseau venant d'Angleterre apporta des vivres et cent nouveaux colons. Alors, commencèrent les défrichements et la culture, mais un fâcheux incident vint interrompre ces utiles travaux. L'un des colons crut avoir trouvé de l'or dans un ruisseau voisin de James-Town; tous abandonnèrent aussitôt les travaux de la terre; ils furent trompés dans leurs espérances, la famine ne tarda pas à se faire sentir de nouveau. L'industrieux Smith eut alors recours aux Indiens; toujours protégé par la tribu de Pocahuntas, il puisa des ressources dans les trafics et le commerce, explorant pendant quatre mois les régions qui plus tard ont formé les États de Virginie et de Maryland. Il sut pendant ce temps pourvoir abondamment aux besoins de ses compatriotes, et recueillit sur la contrée des notions si précises, que la carte qu'il dressa à cette époque est encore aujourd'hui l'une des plus estimées.

La Compagnie de Londres obtint, en 1629, des modifications importantes à sa charte; la principale fut que le conseil nommé par ses membres aurait seul le privilége de faire les lois et les règlements de la colonie. Le premier acte du conseil fut de choisir pour gouverneur général lord Delaware, qui fit partir une expédition de neuf bâtiments portant cinq cents planteurs. Cette utile mesure fut suivie d'un véritable malheur; Smith, blessé par l'explosion accidentelle d'un baril de poudre, fut contraint de retourner en Angleterre, et la colonie, privée de son chef habile, retomba dans le désordre. Les Indiens cessèrent de fournir des vivres; ils attaquèrent les Européens, qui en moins de six mois furent réduits à soixante hommes. Gates et Summers, chefs de l'expédition envoyée par lord Delaware, avaient été jetés par une tempête dans les Bermudes, où, pendant dix mois, ils subsistèrent des productions de ces îles. Quand ils purent les quitter, au lieu de trouver une colonie florissante, ils ne virent que misère et désolation; ils résolurent de fuir cette terre fatale pour chercher à gagner l'île de Terre-Neuve, comptant y trouver des secours; au moment où ils commençaient à descendre le fleuve, ils rencontrèrent trois vaisseaux portant lord Delaware, un nombre consirrble de nouveaux planteurs et des ressources de tout genre.

Lord Delaware reprit possession de James-Town, et, par son administration à à la fois forte et douce, il fit fleurir cette colonie jusqu'à son départ, en 1611. La prospérité continua sous son successeur Thomas Dale, qui fit un traité avec les

Indiens. Cette union avait été précédée par un événement remarquable : Pocahuntas, la jeune Indienne qui avait sauvé la vie à Smith, visitait souvent les Anglais. Un colon, John Rolf, épris de sa beauté, l'épousa; ce fut une cause de liaison étroite entre les Anglais et les indigènes. Rolf conduisit sa femme en Angleterre; la fille du Cacique fut reçue et traitée comme princesse par Jacques et la reine; elle se fit chrétienne et revint en Amérique, où elle donna naissance à un fils auquel beaucoup des principales familles de Virginie reportent aujourd'hui leur origine.

Sir Thomas Dale employa tous ses soins à l'administration. Les terres cultivées en commun produisoient peu, parce qu'elles n'appartenaient à personne; Dale assigna à chacun une propriété, et la valeur des terres sextupla. La culture du tabac occupait particulièrement les colons et comptait déjà parmi leurs principales sources de profit. De nouveaux émigrants accouraient en foule à la nouvelle de la grande prospérité de l'établissement de Virginie; il ne manquait plus que des femmes pour que la colonisation fût complète. Le gouverneur fit venir d'Angleterre des jeunes filles pauvres et de bonnes mœurs. A la même époque aborda à James-Town un vaisseau hollandais chargé de nègres, les planteurs les achetèrent et leur abandonnèrent la culture du sol: ce fut en Amérique l'origine de l'esclavage. En cette année, 1619, Thomas Dale fut remplacé par sir Yeardley. Le nouveau gouverneur convoqua une assemblée générale de Virginie; le nombre des habitants s'était tellement accru, que onze villages se firent représenter. Une telle mesure introduisait dans la colonie le système représentatif; la compagnie de Londres donna sa sanction à cette forme de gouvernement et en fixa les bases. Le gouverneur était investi du pouvoir exécutif: un conseil nommé par la Compagnie tenait lieu de chambre haute; les députés des bourgs formaient la chambre des Communes. La Compagnie se réserva la révision et la suprême ratification des lois. Ainsi se trouva établie la constitution de Virginie; ses habitants, de serviteurs d'une association de marchands, devinrent des citoyens libres. Le résultat immédiat de ce changement fut l'extension de la colonie et l'accroissement de l'industrie; des récoltes abondantes assuraient la subsistance des planteurs, le tabac était devenu un objet de commerce lucratif, de nombreux établissements s'étaient formés le long des rivières de la baie de Chesapeak, aucun obstacle ne semblait plus entraver la prospérité de l'établissement, lorsque les inimitiés des Indiens, longtemps contenues, se réveillèrent plus terribles que jamais et remirent en question le sort des Européens.

Powhatan, père de Pocahuntas, était mort en 1618, et avait eu pour successeur un guerrier d'un courage intrépide, d'une grande force de corps et d'une extrême dissimulation. Ce chef tourna ces qualités contre les Anglais; il résolut de les exterminer et de reconquérir par un massacre général le sol qu'ils avaient usurpé. Pendant quatre années, les mesures de soulèvement furent concertées avec un incroyable secret. Les blancs, sans défiance, vivaient en toute sécurité au milieu des Indiens, dont la conduite n'avait fait naître aucun soupçon, quand, le

22 mars 1622, toutes les plantations furent envahies à la fois, et en moins d'une heure, trois cent quarante-sept victimes tombèrent sous les coups des meurtriers. Le massacre eût été général si la veille un Indien n'eût révélé le complot à son maître Richard Pace. Celui-ci courut avertir le gouverneur de James-Town, la ville fut mise à l'abri d'un coup de main, et le même avis fut communiqué aux plus voisines habitations.

Cette catastrophe eut des suites terribles pour la jeune colonie : tous les établissements furent abandonnés, les planteurs prirent les armes, se concentrèrent dans James-Town, et une guerre d'extermination commença. Les Indiens furent poursuivis partout comme des bêtes féroces : ils se réfugièrent dans leurs forêts inaccessibles à d'autres qu'à eux ; les Anglais eurent recours à la ruse pour les en faire sortir ; ils firent à leur chef des offres de paix avec une si apparente sincérité, que celui-ci s'y laissa prendre et revint avec la plupart des siens occuper les villages qu'il avait abandonnés. Les blancs ne parurent pas d'abord les inquiéter, puis au moment de la récolte, ils tombèrent sur leurs ennemis, égorgèrent tout ce qu'ils purent atteindre et repoussèrent le reste dans les bois, où un si grand nombre périt de faim que quelques-unes des tribus voisines de James-Town furent entièrement détruites. Alors seulement les établissements purent se relever, et l'industrie se ranima. A cette même époque, les autres rivages de l'Amérique étaient progressivement envahis par l'émigration anglaise.

En vertu du partage de 1606, la Compagnie de Plymouth avait acquis le droit de fonder des établissements dans la partie nord de l'Amérique, mais cette Compagnie resta bien au-dessous de celle de Londres, dont la prépondérance était assurée par d'immenses capitaux et d'actives relations. En 1607 fut formé à Sagahadoc un faible établissement que la rigueur du climat ne tarda pas à faire abandonner. Le capitaine Smith, ce zélé colonisateur, reconnut par mer la plus grande partie de la côte, il en traça un tableau séduisant, lui fit donner le nom de Nouvelle-Angleterre, mais il ne put, malgré tous ses efforts, engager la Compagnie à faire de nouvelles tentatives. Les commencements de la Virginie n'étaient pas de nature à encourager les aventuriers ; il faut un motif puissant pour décider des hommes à quitter le sol qui les a vus naître et les contraindre à de rudes travaux. Les dissensions religieuses auxquelles l'Angleterre était en proie produisirent ces hommes, et leur donnèrent le courage de surmonter les obstacles qui avaient fait échouer les premiers établissements.

Parmi les partisans de la réforme anglaise persécutés sous le règne de Jacques I[er] se trouvait un nommé Brown, qui chercha un refuge en Hollande. Désespérant de rentrer en Angleterre, Brown se tourna vers l'Amérique. Il obtint facilement de la Compagnie de Londres une concession de terrains, et en 1620 il s'embarqua avec cent vingt proscrits comme lui pour aller s'établir sur le fleuve Hudson. Le capitaine chargé de conduire ces émigrants se laissa gagner par les Hollandais, qui avaient le dessein de se fixer dans les mêmes lieux, les mena au cap Cod, tout à fait en dehors des limites de la Compagnie anglaise : la saison

était trop avancée pour risquer les fatigues d'un nouveau voyage : les Brownistes se fixèrent sur un point de la province de Massachusetts, qu'ils appelèrent la Nouvelle-Plymouth.

La rigueur du climat, les maladies et les attaques des Indiens furent autant de causes de destruction pour cette colonie mal pourvue des objets nécessaires à la vie. La moitié des émigrants périt avant le printemps; ils n'étaient soutenus dans leur misérable existence que par la consolation de professer sans crainte leurs opinions religieuses sous l'empire d'un système de gouvernement institué par eux. Si peu de secours leur vinrent d'Europe, que deux ans après ils n'étaient encore que trois cents, vivant misérablement dans une ville qu'ils avaient bâtie sur un terrain qui ne leur appartenait même pas. Ce fut en 1630 que la Compagnie de Plymouth leur en fit la cession. Jamais ils n'obtinrent de charte royale, et ce fut en Amérique le seul exemple d'une association libre dont les membres reconnaissaient l'autorité de magistrats nommés par eux; ce chétif établissement végéta jusqu'au jour où il fut réuni à une Compagnie plus puissante, celle de la baie de Massachusetts.

La Compagnie de Plymouth n'avait pu réussir à coloniser la moindre partie du territoire qui lui était cédé. En 1620, une nouvelle charte plus étendue fut accordée à une autre Compagnie; elle ne réussit pas mieux que l'ancienne. La Nouvelle-Angleterre serait restée déserte longtemps encore si les causes qui avaient forcé les Brownistes à s'expatrier ne se fussent renouvelées. Un grand nombre de puritains achetèrent du congrès de Plymouth les terres comprises entre le Merrimack et la rivière Charles; ils obtinrent une charte basée sur celles que les deux Compagnies avaient reçues à leur formation, et, presque certains de ne pouvoir être inquiétés sur l'exercice de leur religion, ils équipèrent cinq vaisseaux et partirent au nombre de trois cent cinquante. Ils abordèrent au cap Anne et fondèrent un premier établissement auquel ils donnèrent le nom de Salem. La colonie perdit cent hommes dans les rigueurs du premier hiver; mais l'année suivante il en arriva quinze cents autres, et la plupart des colons voulurent choisir un emplacement plus favorable; ils se dirigèrent vers la rivière Charles, et fondèrent sur ses bords la ville de Charlestown; d'autres s'avancèrent jusqu'au fond de la baie de Massachusetts, où ils fondèrent Boston, qui ne tarda pas à devenir la ville principale de la Nouvelle-Angleterre, et dont l'industrie, le commerce et la navigation prirent un rapide essor.

Les colonies de cette partie de l'Amérique durent leurs progrès aux principes de gouvernement qui leur furent appliqués dès l'origine. Elles cessèrent d'être dans la dépendance de la compagnie sous les auspices de laquelle elles avaient été fondées; elles acquirent l'exercice du pouvoir législatif, et chacune des villes qui s'établirent successivement obtint le droit de représentation. En même temps des lois salutaires encouragèrent l'industrie, réprimèrent la paresse, donnèrent un grand essor à l'agriculture et organisèrent un service militaire destiné à prévenir la perfidie et les insurrections des Indiens.

En quelques années la prospérité de la colonie, la police de son Église, furent des sujets d'admiration pour les puritains de la métropole. Des troupes nombreuses de partisans des doctrines proscrites allèrent rejoindre leurs coreligionnaires. Parmi eux se trouvait un homme que ses talents ont rendu célèbre, Henri Vane, fils d'un membre du conseil privé du roi; arrivé dans la colonie en 1635, Vane fut bientôt jugé digne des plus hauts emplois, et, dès l'année suivante, il fut nommé gouverneur d'une voix unanime. Les premiers temps de son administration furent heureux; mais bientôt il ne trouva plus dans les affaires de la colonie un champ assez vaste pour son activité et ses grands talents. Il se jeta dans les subtilités théologiques, et devint le chef d'une secte dont les dogmes bouleversèrent le pays. On fut obligé de réunir un synode où ces doctrines furent déclarées erronées, et Vane se vit contraint de quitter l'Amérique.

Ces querelles, qui troublaient le repos du Massachusetts, contribuèrent cependant à répandre et à accroître la population dans l'Amérique anglaise. Un ministre anabaptiste, Roger William, banni de Salem en 1634, avait acquis des Indiens un terrain vers le sud, et s'y était fixé; rejoint par les partisans des doctrines de Vane, il obtint des indigènes la propriété d'une île fertile à laquelle il donna le nom de *Rhode-Island*. La forme du gouvernement de cette nouvelle colonie fut la plus démocratique jusqu'en 1663. Les mêmes causes répandirent quelques émigrants anglais dans le Connecticut, déjà colonisé en partie par les Hollandais. Soixante individus, hommes, femmes, enfants, quittèrent en 1635 les villes voisines de Boston, et, chassant devant eux leurs troupeaux, leur unique bien, ils marchèrent à travers les forêts et les terres désertes jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le but de leur voyage.

Il en fut à peu près de même pour le Maine et le New-Hampshire. Le territoire qui a formé ces deux États avait été cédé par la Compagnie de Plymouth à sir Fernando Georges et au capitaine Mason. Ceux-ci essayèrent inutilement de coloniser cette région, jusqu'au moment où les dissensions religieuses y conduisirent des habitants. Bientôt ce lieu devint le refuge des dissidents sortis des autres colonies; chacun se fixa où il voulut; chaque canton se gouverna à sa manière : ce ne fut que longtemps après que ces provinces eurent une constitution régulière et permanente.

En étendant leurs établissements, les Anglais se trouvèrent exposés à de nouveaux dangers. Les Indiens des tribus voisines de la baie de Massachusetts étaient faibles et peu guerriers; il n'y eut avec eux aucune hostilité, parce que d'ailleurs les premiers colons ne s'établirent que sur des terrains qu'ils avaient achetés. Il n'en fut pas de même dans Rhode-Island et le Connecticut. Là, les nouveaux colons se trouvèrent entourés de tribus puissantes et belliqueuses, les Naragansets et les Pequods. Heureusement ces nations étaient ennemies; si elles s'étaient réunies contre les envahisseurs de leur territoire, c'en était fait d'eux; mais elles se divisèrent, et les Naragansets recoururent à l'alliance des blancs. Pendant quelque temps la guerre eut des résultats incertains; les Pequods ne cessaient

d'inquiéter les Européens dans leurs établissements et dans leurs plantations, lorsque le capitaine Mason tomba sur eux à l'improviste. Une terrible mêlée s'engagea sur les bords de la rivière Mystique ; les blancs, accablés sous le nombre, commençaient à plier, lorsque l'un d'eux mit le feu à une cabane indienne ; l'incendie se propagea, et en un instant tout le village fut la proie des flammes ; six cents Indiens y périrent, hommes, femmes, enfants. On extermina à coups de fusil ceux qui se réfugièrent dans les bois, et ce ne fut qu'après cette cruelle extermination que la colonie put se développer sans obstacle.

En même temps la population était augmentée par les émigrations que l'oppression de Charles Ier faisait croître chaque jour. Le nombre des émigrants devint si considérable, que le gouvernement défendit à tout capitaine de recevoir à son bord des passagers sans être munis d'une permission spéciale. Cette mesure, souvent éludée, fut exécutée dans une circonstance remarquable : John Hampden, Cromwell et d'autres puritains avaient frété des navires qui devaient les transporter dans la Nouvelle-Angleterre ; au moment de s'embarquer, ils furent arrêtés par un ordre supérieur : ce malheureux roi retenait par la force les hommes qui devaient briser son trône et le conduire à l'échafaud.

Les mesures du gouvernement pour entraver les émigrations furent regardées par presque toute la nation comme contraires aux droits des citoyens ; en 1638, trois mille personnes s'embarquèrent, bravant les rigueurs de la défense plutôt que de subir l'oppression religieuse. Charles, irrité de ce mépris de son autorité, lança contre la corporation de Massachusetts un *quo warranto* ou ordre de comparaître devant le conseil du Banc du roi pour usurpation des droits de la couronne. Son intention était de réorganiser la colonie sur un autre plan ; mais l'orage qui commençait à gronder sur l'Angleterre éclata avec tant de force, qu'il n'eut plus le temps de songer aux affaires d'Amérique.

Les émigrations cessèrent avec la révolution ; les puritains, maîtres de l'Angleterre, n'eurent plus besoin d'aller chercher au loin le libre exercice de leur religion : cependant ils n'oublièrent pas leurs frères d'Amérique. Un acte de la chambre des Communes, en 1642, exempta de tous droits les marchandises exportées d'Angleterre et celles venant des colonies qui seraient importées dans la métropole. Cette disposition fit faire de rapides progrès à l'industrie et au commerce. En récompense de ces preuves d'affection fraternelle, les puritains d'Amérique prirent des mesures énergiques pour empêcher toute tentative en faveur de la cause royale. La Virginie, étrangère aux querelles religieuses, resta seule attachée au roi et accueillit quelques années plus tard ses partisans proscrits.

En 1643, les colons hasardèrent une mesure qui augmenta leur sécurité et leur pouvoir, et fut un grand pas vers l'indépendance. Sous prétexte des dangers auxquels les colonies étaient exposées de la part des Indiens, le Massachusetts, Plymouth, le Connecticut et New-Haven formèrent une fédération offensive et défensive sous le nom de *colonies unies de la Nouvelle-Angleterre*. Chaque colonie demeurait séparée et conservait sa juridiction distincte ; mais, en cas de guerre,

chacune d'elles devait fournir son contingent en hommes, en provisions et en argent, proportionné au nombre d'habitants. On décida qu'une assemblée formée de deux commissaires pour chaque province, munis de pleins pouvoirs dans les questions d'intérêt général, se réunirait annuellement. Par ce pacte fédératif, les colonies se considéraient comme sociétés indépendantes, possédant tous les droits de souveraineté et affranchies de toute autorité. La gravité des événements qui se passaient en Angleterre empêcha l'attention de se fixer sur cet acte; peut-être même les chefs du parlement ne virent-ils pas sans plaisir cette démonstration qui s'accordait avec leurs sentiments révolutionnaires.

Enhardis par cette approbation tacite, les colons déployèrent ouvertement leur esprit d'indépendance; le premier acte de leur assemblée fut d'ordonner l'établissement à Boston d'une Monnaie, où furent frappées des pièces d'argent portant d'un côté le nom de la colonie, et de l'autre un arbre, symbole de son accroissement et de sa vigueur. Plusieurs mesures d'intérêt public furent accompagnées d'actes injustes dictés par le fanatisme. Ainsi le Rhode-Island ne put faire partie de la confédération, parce que toutes les sectes y étaient professées, et, dans le Massachusetts, on persécuta les partisans de l'Église anglicane et les presbytériens. Ceux-ci s'adressèrent en vain au parlement : leurs plaintes ne furent pas écoutées.

Cromwell, maître du pouvoir, continua de favoriser ouvertement la Nouvelle-Angleterre, dont il devint le protecteur spécial. La colonie obtint le privilége de commercer même avec les nations ennemies de la métropole, et s'occupa de son organisation intérieure.

Lorsque vint la restauration des Stuarts, l'assemblée générale du Massachusetts sollicita de Charles II le maintien de la forme du gouvernement existant et le libre exercice du culte puritain. Le roi, qui avait craint une déclaration d'indépendance, se contenta de cette soumission apparente. Il confirma la charte du Massachusetts, et en accorda une aux colonies de Connecticut et de Rhode-Island. Ce bon accord apparent ne tarda pas à être troublé par les mesures arbitraires qu'entraînait l'acte de navigation, qui, on le sait, interdisait l'importation et l'exportation des marchandises dans l'Angleterre et dans ses colonies par des vaisseaux et des équipages autres que ceux des Anglais. Le Massachusetts annula cet acte pour sa part, et commerça librement avec toutes les nations. En même temps cette province s'arrogea la suprématie sur le New-Hamsphire et le Maine, et les gouverna malgré la charte de propriété accordée à sir George et au capitaine Mason.

Cette prospérité croissante fut arrêtée par une agression des indigènes, la plus terrible que la Nouvelle-Angleterre eût encore éprouvée. Les tribus voisines avaient un chef courageux et habile, connu sous le nom de Philip; l'agrandissement des Européens lui semblait la ruine de sa nation; il se procura des armes, réunit par une alliance des tribus longtemps hostiles, et, à la tête de trois mille hommes, commença les hostilités, en 1675, avec une audace remarquable. La

guerre eut ses alternatives de succès et de revers, et fut signalée des deux côté par des cruautés épouvantables. L'assassinat de Philip y mit seul un terme. Six cents des plus braves colons avaient péri, et la plupart des villages avaient été détruits ou saccagés.

De nouvelles discordes avec les rois Charles II et Jacques II, au sujet de l'acte de navigation et de la possession du Maine et du New-Hampshire, eussent amené peut-être de la part du Massachusetts une proclamation d'indépendance prématurée, sans la révolution de 1688. A cette nouvelle (avril 1689), un soulèvement instantané renversa le gouverneur et les adhérents des Stuarts; la royauté de Guillaume fut acclamée dans la colonie.

En 1632, le Maryland avait été formé par Charles I[er] d'un démembrement de la Virginie.

La Caroline avait été colonisée trente ans plus tard par des royalistes proscrits.

Un homme d'origine anglaise, sir Hudson, avait pris, dès 1609, possession des territoires de New-York et de New-Jersey au nom de la Hollande; ces établissements, occupés par force et par surprise en 1664 par les Anglais, reconquis par les Hollandais en 1673, avaient été définitivement cédés à la Grande-Bretagne l'année suivante. New-Amsterdam, la colonie hollandaise, prit à ce moment le nom de New-York; la partie voisine de la Nouvelle-Angleterre reçut le nom de New-Jersey, et la colonie de l'Hudson celui d'Albany.

Une partie du New-Jersey, achetée en 1676, par le quaker Guillaume Penn, pour servir d'asile à ses coreligionnaires persécutés, avait pris le nom de Pensylvanie, et déjà Philadelphie commençait à s'élever. Ainsi se trouvaient jetés sur le sol américain tous les fondements de la grande république future. Les cent ans qui séparent ces colonies isolées du jour où elles se réunirent pour proclamer l'indépendance, sont remplis par les guerres contre les Indiens, plus d'une fois soulevés, et contre les possessions françaises du Canada et de la Louisiane. C'est la période pendant laquelle elles deviennent vraiment fortes et passent de l'enfance à une puissante jeunesse. Nous avons assisté à leurs commencements longs et difficiles, nous allons les retrouver réclamant leur liberté et secouant le joug de la métropole[1].

CHAPITRE LIV

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE. — WASHINGTON. — FRANKLIN. LAFAYETTE.

Pendant les longues guerres du XVIII[e] siècle, les colonies de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne avaient souffert des discordes de leurs métropoles, et plus d'une fois les colons américains du Massachusetts ou de la Virginie s'étaient demandé quand viendrait le moment de ne plus combattre que pour la défense

1. Robertson. *Histoire de l'Amérique.*

des intérêts personnels et du territoire. L'habitude de discuter les droits, la connaissance des bénéfices considérables que l'Angleterre tirait de ses colonies, un mécontentement excité par quelques restrictions, particulièrement nuisibles au commerce de Boston, jetèrent les premiers ferments de discorde entre la métropole et ses colonies.

La guerre de sept ans avait entraîné l'Angleterre dans une longue suite d'expéditions dispendieuses qui avaient accru la dette de l'État. On avait envoyé en Amérique les troupes et les approvisionnements nécessités par les hostilités, sans réclamer des colonies, pendant la guerre, le remboursement de leur valeur. Mais au retour de la paix, le gouvernement espéra obtenir ce recouvrement par la voie des impôts, et il proposa au parlement d'établir un droit de timbre en Amérique. Cette taxe devait s'appliquer aux actes de toutes sortes, civils et ecclésiastiques, et ses produits devaient être versés en Angleterre dans la caisse de l'échiquier.

Ce projet de bill proposé au parlement le 10 mars 1764, donna naissance à des discussions d'une extrême aigreur sur les droits respectifs de la métropole et des colonies. Les partisans de l'impôt attribuaient au parlement le droit d'étendre ses actes à toutes les possessions britanniques; beaucoup des plus influents colons de l'Amérique soutenaient de leur côté, en principe, qu'ils ne devaient être soumis qu'aux impôts votés par eux. Le bill fut reproduit l'année suivante à la Chambre des communes et ne rencontra d'opposition que chez William Pitt, comte de Chatam, qui ne fut pas écouté. A cette nouvelle, les colonies firent éclater leur ressentiment; elles résolurent de suspendre le commerce avec leur métropole et de ne faire usage que des articles de leurs propres manufactures. Boston donna l'exemple en interdisant l'importation des laines; des réunions populaires se formèrent dans les principales villes et irritèrent les mécontentements; une association d'hommes exaltés qui se donnèrent le nom d'*Enfants de la Liberté*, se déclara gardienne des franchises coloniales et promit de se porter sur tous les points où l'on voudrait exécuter la loi du timbre. L'assemblée législative de Virginie prit l'initiative de la résistance ouverte et déclara que la sanction de la Chambre haute et l'approbation du roi étaient insuffisantes sans l'aveu des autorités locales. Le gouverneur général des colonies américaines, dévoué à la métropole, essaya de changer l'opinion de la législature en dissolvant la Chambre; seuls les membres hostiles à la déclaration ne furent pas renommés, et la protestation devint unanime. La province des Massachusetts s'y associa et ses représentants convoquèrent, pour le 1er octobre 1765, un congrès des députés de toutes les colonies. Cette assemblée se tint à New-York, et proclama le droit des colonies de n'être imposées que par elles-mêmes; en même temps elle adressa des représentations au roi et aux deux Chambres. Une telle unanimité dans la résistance produisit assez d'impression en Angleterre pour faire retirer la loi du timbre. En même temps, comme les embarras financiers qui l'avaient provoquée continuaient à subsister, le gouvernement crut pouvoir substituer des

taxes commerciales à l'impôt rejeté. Un nouveau bill fut présenté au parlement pour établir des droits d'entrée aux colonies sur le thé, sur le verre, le papier et les couleurs. Cette loi de douanes devait être mise en vigueur à dater du 20 octobre 1767, et pour en surveiller l'exécution, le gouvernement britannique créa une administration permanente qui avait son siége à Boston et répandait ses agents dans tous les ports. La colonie, enhardie par la concession qu'elle avait obtenue sur la loi du timbre, fit éclater contre les nouvelles mesures la plus vive opposition. Des lois somptuaires qui avaient proscrit deux ans auparavant l'usage des laines et des vêtements venus d'Angleterre, furent renouvelées, l'usage du thé fut interdit, la résistance devint universelle.

Depuis l'origine de ces contestations que des pamphlets et des journaux avaient répandues dans les dernières classes de la société américaine, les colonies entretenaient en Angleterre des agents chargés de défendre leurs intérêts et d'appuyer leurs remontrances. Au nombre de ces députés se trouvait Benjamin Franklin. Le grand citoyen, l'homme de bien qui allait devenir l'un des libérateurs de sa patrie, était déjà célèbre par une œuvre dont plus d'un siècle n'a pas vieilli la logique et l'admirable bon sens, *l'Almanach du bonhomme Richard;* le monde savant reconnaissait dans ses observations sur l'électricité atmosphérique et sur les moyens de maîtriser la foudre, la plus belle découverte de cette période du siècle. Né à Boston en 1706, coutelier, imprimeur, poëte, fondateur des presses typographiques et de la bibliothèque de Philadelphie, Franklin était surtout populaire par son zèle à semer les bienfaits et à servir les intérêts de la colonie. Mandé à la barre de la Chambre des communes lors de l'agitation soulevée par les taxes nouvelles, il sut répondre aux partisans de l'impôt par un admirable plaidoyer en faveur de ses compatriotes.

Cependant l'Angleterre jugeant le mouvement des colonies une insubordination sans consistance et sans danger sérieux, espéra l'arrêter dans son foyer même, en envoyant des troupes à Boston; le général Gage, qui se trouvait à New-York, se transporta à la tête de quelques régiments dans la ville rebelle, au commencement d'octobre 1768. Les esprits furent vivement exaspérés par cette occupation militaire; ils le furent plus encore, lorsque le parlement, approuvant ces mesures, déclara que les infracteurs des dernières lois seraient jugés en Angleterre. L'assemblée de Virginie se hâta d'adresser au gouvernement britannique des remontrances contre une décision qui prétendait arracher des citoyens à leurs juges naturels. Sa démarche n'eut aucun succès; alors les associations se réorganisèrent et s'étendirent de proche en proche. L'assemblée du Massachusetts déclara ne pouvoir délibérer librement tant qu'une garnison anglaise occuperait la ville; elle se refusa à fournir les subsides demandés pour l'entretien de ces troupes, et cette résistance fut aprouvée dans New-York, le Maryland et la Delaware.

Le gouvernement anglais fit une demi-concession. Révoquant les taxes sur le verre, le papier, les couleurs, il ne laissa subsister que les droits sur le thé. Les colonies ne tinrent aucun compte de cet acte, qui semblait arraché par la résistance,

et se plaignirent avec la même amertume de la taxe qui était maintenue. La fermentation, plus vive à Boston que partout ailleurs, avait amené plusieurs rixes sanglantes; quelques citoyens périrent, en 1770, dans un émeute, et la garnison fut contrainte de se retirer au fort William.

Deux années se passèrent en demi-mesures et en inutiles essais de rapprochement entre les deux partis. Le commerce de la métropole avec les colonies se trouvait arrêté; l'administration des douanes entravait à son tour les relations des colonies avec les autres pays, et cet état de gêne ne laissait subsister qu'un trafic de contrebande également funeste à tous les intérêts. De nouveaux désordres ne tardèrent pas à éclater: un des agents de l'administration des douanes ayant voulu faire exécuter avec rigueur un règlement sur la contrebande, fut enduit de goudron, couvert de plumes et exposé sur un tombereau aux huées de la populace. Peu après arrivèrent à Boston plusieurs cargaisons de thé expédiées de Londres par la Compagnie anglaise des Indes orientales. Le peuple ne voulut pas en permettre le débarquement; puis, comme les navires ne s'éloignaient pas, une vingtaine de matelots travestis en Indiens les envahirent, et jetèrent à la mer les caisses de thé. D'autres envois avaient été refusés à New-York, à Philadelphie et à Charlestown.

Le ministre anglais, lord North, crut qu'il suffisait, pour comprimer ces résistances, de traiter avec rigueur Boston, qui avait continuellement donné le signal du désordre. Il proposa aux Chambres de fermer au commerce le port de cette ville et de transporter ses priviléges au port de Salem; un second bill enlevait à la colonie du Massachusetts la nomination de ses juges et de ses magistrats. A la nouvelle de ces mesures violentes, toutes les provinces américaines firent éclater leur indignation. Les lois devaient être mises à exécution le 1er juin 1774: l'assemblée de Virginie déclara que ce jour serait consacré au deuil, au jeûne et à la prière. Les principaux citoyens du Massachusetts demandèrent la formation d'un congrès général: toutes les autres provinces émirent le même vœu, elles nommèrent leurs députés, et l'ouverture de la session fut fixée au 4 septembre, dans la ville de Philadelphie.

Cependant le général Gage avait fermé le port de Boston, et interdit les arrivages et la sortie des bâtiments. Cette mesure, qui avait pour but de ruiner une ville commerçante, et qui menaçait de la misère une classe nombreuse de commerçants, d'artisans et de navigateurs, eut pour résultat de faire éclater l'enthousiasme des villes pour l'intérêt commun et de révéler le sentiment de patriotisme dont les États furent animés dès le premier jour. Philadelphie, New-York, Charlestown, ouvrirent des souscriptions en faveur de Boston; Salem, où l'on voulait transporter son commerce offrit à ses négociants et à ses armateurs l'usage libre et gratuit de son port et de ses magasins aussi longtemps que dureraient les mesures de rigueur.

Les Bostoniens enhardis par ces témoignages de la sympathie générale se préparèrent ouvertement à la résistance, et lorsque le gouverneur fit occuper et

fortifier par les troupes l'isthme qui sépare la ville du continent, pour intercepter tous secours extérieurs, trente mille hommes se levèrent dans le Massachusetts, dans le New-Hampshire et le Rhode-Island. On exerça les milices, et partout, excepté dans le Canada et les Florides acquises récemment par l'Angleterre, l'insurrection fut prête.

Le congrès réuni à Philadelphie, à la fin de 1774, sut dès l'origine s'entourer d'une autorité et d'une force d'opinion propres à vaincre toutes les résistances particulières. Il se composait de cinquante-cinq membres représentants de toutes les provinces, excepté de la Georgie, qui n'envoya ses députés que l'année suivante. Les droits des colons, la vie, la liberté, la propriété, furent solennellement déclarés, on approuva la résistance du Massachusetts, toutes relations furent déclarées suspendues entre l'Amérique et l'Angleterre jusqu'au moment où les infractions faites aux libertés auraient été réparées. Des représentations furent adressées au général Gage sur l'illégalité de ses mesures d'occupation à Boston; en même temps une supplique fut adressée à Georges III et à la nation anglaise. Enfin des proclamations rappelèrent les infractions faites aux priviléges coloniaux, et engagèrent les citoyens américains à la résistance au nom de leurs droits et de la religion.

Le gouvernement anglais tint peu de compte de l'adresse du Congrès. Lord North espérant isoler le Massachusetts et faire abandonner sa cause du reste des colonies, proposa au Parlement de déclarer cette province en rébellion, de sévir contre elle, et de ménager les autres, notamment New-York et la Caroline du Nord, qui ne s'étaient pas ouvertement prononcées contre la juridiction du gouvernement britannique. L'envoi d'un corps de dix mille hommes en Amérique fut en même temps décidé. Les Américains n'attendirent pas l'exécution de ces mesures rigoureuses, le peuple pilla dans le Rhode-Island les arsenaux; l'assemblée du New-Hampshire fit occuper le fort de Guillaume et Marie: des manufactures d'armes furent établies dans le Massachusetts, la Pensylvanie et le Maryland; de toutes parts on leva et on organisa des milices; la guerre allait commencer.

Un premier conflit eut lieu à Salem entre le peuple et les soldats; il fut suivi d'un engagement des milices à *Lexington*, près de Concord, contre les troupes anglaises que le général Gage envoyait détruire quelques magasins militaires, 18 avril 1775. Les Américains assaillirent les Anglais, les harcelèrent, et leur tuèrent trois cents hommes. Ce fut le signal des hostilités générales; en quelques jours, une armée de trente mille hommes bloqua dans Boston la garnison anglaise et coupa toutes les communications de la ville avec le continent. Sur ces entrefaites, trois généraux Howe, Clinton et Burgoyne amenèrent d'Angleterre au gouverneur Gage un renfort de douze mille hommes. Celui-ci voulut en profiter pour occuper la presqu'île de Charlestown qui domine Boston vers le nord. Le général Putnam, chef de l'armée américaine, pénétra ce dessein et envoya le colonel Prescott sur les hauteurs de *Bunker's Hill* à l'entrée de la presqu'île. Les

Américains employèrent la nuit à s'y fortifier, et le lendemain la surprise de leurs ennemis fut extrême lorsqu'ils virent la batterie qui menaçait Boston. Gage résolut une attaque générale pour déloger ses adversaires de la hauteur; ses colonnes montèrent deux fois à l'assaut et furent deux fois repoussées. Enfin, après une défense héroïque, les patriotes furent contraints de céder faute de munitions; ils se replièrent sur leurs premières positions. Les Anglais avaient eu mille hommes tués ou blessés, la perte des Américains ne s'élevait pas à plus de moitié. Telle fut la bataille de Bunker's Hill, qui donna aux fédérés la mesure de leur courage et de leur force.

La lutte se trouvant définitivement engagée, l'Angleterre fit des préparatifs formidables, et, de son côté, le Congrès ouvrit sa deuxième session, 10 mai 1775. Ses membres s'occupèrent d'abord de centraliser les opérations en choisissant un général en chef qui, par ses qualités militaires et ses vertus civiques, inspirât une complète confiance, plût à l'armée et à la nation et conciliât les partis. L'opinion générale désigna pour remplir ce haut poste un homme qui s'était déjà distingué dans les guerres contre les Français et que signalaient son énergie et la modération de son caractère, George Washington, né à Bridge-Creek en Virginie, le 22 février 1732. Le général se rendit de suite à son poste, et prit à Cambridge, près Boston, le 2 juillet, le commandement de l'armée américaine. Ce fut à ce moment que la Georgie envoya ses députés à Philadelphie; l'union fédérale se trouvait par ce fait composée de treize provinces, le Congrès s'occupa d'établir d'une manière formelle les clauses de leur association. Chaque colonie conservait le droit de faire ses lois particulières et de les modifier à son gré; l'assemblée générale aurait le pouvoir de déterminer la guerre ou la paix, de négocier une réconciliation avec la Grande-Bretagne, de s'occuper de tous les intérêts généraux. Les charges de la guerre et toute autre dépense de la confédération seraient acquittées par un trésor commun. Un conseil de douze membres exécuterait les mesures ordonnées par le Congrès et serait chargé, dans l'intervalle des sessions, de tous les soins du gouvernement.

L'acte d'union fédérale proposé aux provinces semblait apporter tant d'obstacles à une réconciliation, qu'un grand nombre d'Américains qui la désiraient sincèrement s'effrayèrent à la perspective d'une révolution et d'une rupture complète avec la métropole. Les agents et les fonctionnaires dévoués à l'Angleterre profitèrent habilement de ces craintes pour faire naître entre les citoyens des colonies un commencement de mésintelligence. Un complot en faveur de la métropole, tenté en Virginie par l'ancien gouverneur lord Dunmore et par un nommé Conelly, fut découvert et puni. Dans les deux Carolines et en Georgie les esprits étaient très-divisés. Il n'en était pas de même dans les provinces du nord où, à l'exception de New-York, que ses intérêts commerciaux rattachaient plus particulièrement à l'Angleterre, le dévouement à la cause républicaine était absolu. Les deux partis se disputèrent l'alliance des Indiens. L'acte d'union consacrait plusieurs articles à fixer avec ces voisins encore redoutables, les relations de la

colonie, à prévenir les fraudes, les injustices, les empiétements de territoire, enfin à poser les bases d'un pacte d'alliance offensive et défensive avec les six nations iroquoises. Les colons canadiens avaient déclaré qu'ils conserveraient la neutralité dans la guerre de l'Angleterre et de ses colonies; le gouverneur de cette nouvelle possession anglaise, Carleton, envoya des émissaires chez les Indiens pour les exciter à prendre les armes et chercher par tous les moyens à se concilier l'amitié des tribus iroquoises. Il y réussit, grâce à l'influence d'un Anglais, le colonel Johnson, qui depuis de longues années s'était fixé au milieu de ces sauvages. Avec les renforts que ceux-ci lui promirent, Carleton résolut de faire une diversion sur les bords de l'Hudson pour délivrer Boston.

Le Congrès prévint ce dessein en envoyant sur le lac Champlain le major général Montgomery, qui prit Montréal; de cette ville, où il laissa une garnison, le courageux général voulut poursuivre sa marche malgré les rigueurs de l'hiver. La plupart de ses soldats, volontaires des milices, accoutumés à s'enrôler pour une campagne et à passer l'hiver dans leurs foyers, se débandèrent. Washington, qui de son camp surveillait toutes les opérations de la guerre, envoya le colonel Arnold avec un renfort de onze cents hommes à Montgomery. Les deux officiers se rejoignirent non loin de Québec et vinrent assiéger la place; un fort qui couvrait les approches de la ville basse fut emporté; la troupe guidée par Montgomery, menaçait la batterie même qui défendait les murailles, lorsque le général fut tué d'un coup de canon. Sa mort entraîna la ruine de l'expédition : Arnold fut blessé; le capitaine Morgan et une partie des troupes furent faits prisonniers après avoir déployé une extrême valeur.

Cependant Washington pressait dans Boston le général Howe, qui avait succédé à Gage dans le commandement. Pendant la nuit du 4 mars, il fit occuper par deux mille hommes la presqu'île de Dorchester, qui domine Boston au sud comme Charlestown la domine au nord; et, maître de ce point important, il s'apprêtait à donner un assaut général à la ville, lorsque Howe, reconnaissant le péril de sa situation et désespérant de sauver la place, demanda et obtint de sortir librement. Les milices libérales entrèrent dans Boston le 20 mars 1776. Le parti des patriotes accueillit avec des transports de joie la nouvelle de ce succès, qui semblait pour la cause américaine le gage d'un triomphe certain.

En ce moment le Congrès préparait un acte qui interdisait toute réconciliation entre la métropole et la colonie rebelle : un comité composé de Jefferson, John Adams, Franklin, Sherman et Levingston, rédigeait une déclaration d'indépendance. Les abus, les usurpations, les injures du gouvernement britannique, la longue patience des colons, y étaient rappelés; les Anglais, frères d'origine, avertis des injustices du pouvoir, avaient été sourds à la voix de la justice et du sang; la nécessité amenait une séparation... « En conséquence, représentants des États-Unis d'Amérique, assemblés en Congrès général, attestant devant le juge suprême du monde la droiture de leurs intentions, au nom et par l'autorité du peuple des colonies, ils déclaraient solennellement : que ces colonies devenaient

de droit États libres et indépendantes, qu'elles étaient affranchies de toute allégeance envers le gouvernement britannique, qu'elles pouvaient déclarer la guerre, conclure la paix, contracter des alliances, régler leur commerce, accomplir tous les actes des États libres. A l'appui de cette déclaration, pleins de confiance dans la protection divine, ils engageaient les uns envers les autres leur vie, leur fortune, leur honneur. »

La déclaration d'indépendance fut signée de tous les membres du Congrès, solennellement proclamée et consacrée par des réjouissances publiques dans les grandes villes, 4 juillet.

Cet acte décisif eut cependant un résultat désavantageux : beaucoup de citoyens, tout en blâmant la conduite de la métropole, refusèrent de rompre avec elle sans retour, et les partisans de l'Angleterre mirent à profit ce désaccord pour afficher hautement leur opinion et prendre le nom de torys ou loyalistes. New-York accueillit avec faveur le parti anglais : aussi fut-ce vers cette ville que le général Howe dirigea les forces considérables que son frère amenait d'Angleterre. De son côté, Washington fit passer à Brooklyn, dans Long-Island, douze cents hommes sous les ordres du général Putnam. Les hostilités s'engagèrent immédiatement sur ce point; l'armée anglaise débarqua le 22 août, son général tourna les positions des Américains, enveloppa leurs corps d'armée par une série de manœuvres habiles et les tailla en pièces. Vainement Washington accourut, en personne, à Brooklyn; la position n'était plus tenable, il fallut l'abandonner, puis un mois après évacuer New-York; l'armée avait perdu trois mille hommes dans la bataille de *Brooklyn* ou de *Long-Island*.

Washington, forcé à la retraite devant un ennemi vainqueur et supérieur en nombre, s'établit dans de fortes positions près de New-York; partout les Anglais le rencontraient entravant leur marche, déconcertant leurs plans sans jamais pouvoir l'amener à une bataille; à ce moment il mérita le nom de *Cunctator*. Toute son habileté et son patriotisme étaient nécessaires dans les circonstances difficiles où il se trouvait : l'armée était faible, le trésor pauvre, la flotte presque nulle; une flottille venait d'être détruite sur le lac Champlain par Carleton, vainqueur de trois généraux Vooster, Thomas et Sullivan, envoyés dans le Canada au secours d'Arnold. « Notre position est vraiment effrayante, écrivait le généralissime au Congrès; nos troupes se découragent; la milice est déconcertée, indocile et impatiente de rentrer dans ses foyers. Un grand nombre de ceux qui la composent sont déjà partis. Des compagnies, des régiments presque entiers se sont retirés, ce qui reste est sans discipline. Je l'ai déclaré plus d'une fois, on ne peut pas compter sur la milice et sur des troupes engagées pour aussi peu de temps : notre cause est perdue si sa défense n'est pas confiée à une armée permanente. » Le Congrès décréta pour la campagne suivante la formation d'une armée de quatre-vingt-huit bataillons composés d'hommes enrôlés, à leur choix, pour trois ans ou pour toute la durée de la guerre.

Cette mesure était excellente, mais elle présentait d'extrêmes difficultés : le

New-York, le New-Jersey et le Maryland, de plus en plus dévoués au parti anglais, se refusèrent aux enrôlements. Le recrutement ne s'opéra qu'avec lenteur dans les États de la Nouvelle-Angleterre et de Virginie, bien que leurs habitants fussent unanimes pour la cause de l'indépendance; les soldats avaient tant souffert dans les deux campagnes d'hiver du froid, de la famine et des maladies, que le découragement exprimé par un grand nombre nuisait aux engagements volontaires. Enfin les finances étaient dans un état déplorable. Le Congrès avait eu recours au crédit dès le début de la guerre, et créé, faute de revenus pour la soutenir, un papier-monnaie que le patriotisme de la majorité des citoyens maintint d'abord au pair avec l'or et l'argent. Bientôt des émissions fréquentes commencèrent à discréditer ce papier; vainement l'assemblée usa de rigueur et déclara traître quiconque établirait une différence entre le papier et les espèces d'or et d'argent, elle ne put empêcher une baisse qui anéantit presque cette unique ressource.

A la fin de 1776, la situation des Américains semblait désespérée. L'armée du général Howe, campée sur les bords de la Delaware, n'attendait que la saison des glaces pour franchir cette barrière, et le Congrès était menacé dans Philadelphie. Au milieu de si rudes épreuves, le général et les représentants de la nation déployèrent une vertu antique. Retirés à Baltimore, les premiers se refusèrent à toute transaction avec la métropole, et ils envoyèrent aux principales puissances européennes des députés pour exposer leurs griefs contre l'Angleterre et solliciter des secours. Franklin fut chargé de cette mission en France; il sut se concilier l'amitié de la nation. Tout Paris admirait ce vieillard aimable et simple, le front ombragé de cheveux blancs, qui venait, un bâton à la main, sans pompe, sans faste, raconter les misères de sa patrie. *Quel est*, disaient ceux qui ne le connaissaient pas, *ce vieux paysan qui a l'air si noble?* Son illustration scientifique ajoutait au prestige; la cour et la ville l'accueillirent avec enthousiasme, et, s'il n'obtint pas de suite l'appui de la France, du moins il conquit toutes ses sympathies. Un jeune homme de vingt ans, le marquis de Lafayette, donna à la noblesse l'exemple du dévouement à la cause américaine; sourd aux représentations de ses amis, surmontant tous les obstacles, le gentilhomme chevaleresque s'échappa de Versailles pour porter son épée et sa fortune aux planteurs d'Amérique.

Lorsque Lafayette débarqua à George-Town, avril 1777, Washington venait de rendre un peu de confiance à ses soldats. Avec ses trois ou quatre mille hommes, il avait, par une suite de mouvements habiles, resserré dans des limites étroites et dans une position défensive l'armée anglaise, puis il avait surpris et désarmé trois régiments hessois. Cependant sa position était encore bien difficile. « On attend beaucoup de moi, écrivait-il, je le sais; et cependant, sans armes, sans munitions, sans rien de ce qu'il faut à un soldat, que puis-je faire? Ce qui est bien mortifiant, c'est que je ne saurais me justifier aux yeux du monde qu'en déclarant mes besoins, divulguant ma faiblesse et faisant tort à

la cause que je soutiens. Je suis décidé à ne pas le faire... Ma situation m'est quelquefois amère à ce point, que si je ne consultais le bien public plutôt que mon propre repos, j'aurais depuis longtemps tout mis sur un coup de dé. »
En même temps que l'entraînement irréfléchi de quelques officiers et l'impatience des soldats reprochaient au général sa circonspection et ses lenteurs, Howe, fortifié par un renfort de troupes hessoises et de nombreuses recrues, s'efforçait de l'attirer à une bataille. L'Anglais attaqua enfin Washington, 11 septembre, près de la rivière de *Brandywine;* le général Cornwallis enveloppa l'aile droite de l'armée américaine, qui perdit quatorze cents hommes. Lafayette fut blessé d'un coup de feu dans la bataille; cette défaite entraîna la perte de Philadelphie.

A l'annonce de ce revers, le Congrès déploya toute sa fermeté; il confirma le pouvoir dictatorial du généralissime, et l'invita à prendre toutes les mesures que son patriotisme jugerait convenable pour le salut public. Washington fut à la hauteur de sa tâche; cinq jours après sa défaite, il se trouvait en présence de l'ennemi, surveillant toutes ses manœuvres, prêt à saisir la première occasion de succès. Cette occasion, il crut l'avoir trouvée à *Germantown*, en attaquant de nuit les retranchements anglais, 4 octobre; mais les ennemis avaient été prévenus; la lutte fut vive, la perte à peu près égale de part et d'autre, et le résultat douteux. Vingt jours après, les Hessois éprouvèrent un échec à *Red-Banck.* Mais le fait glorieux qui rétablit l'équilibre entre les adversaires fut le succès complet du général américain Gates dans le nord.

Les Anglais avaient envoyé au commencement de cette campagne le général Burgoyne au Canada avec un corps d'armée, pour reprendre les forts dont les Américains s'étaient emparés dès le début de la guerre, puis rejoindre le général Howe par l'Hudson et les lacs. Burgoyne réunit dix-huit mille hommes et engagea des corps nombreux de sauvages; il obtint d'abord des succès rapides, et chassa devant lui, jusqu'à *Saratoga*, les colons frappés de terreur. Mais des pluies abondantes, le mauvais état des chemins et la difficulté de traîner l'artillerie dans un pays presque impraticable, arrêta les Anglais et permit aux milices de se rallier. Quelques succès relevèrent leur courage, elles firent lever le siége du fort de Stanwick. Le 19 septembre, Gates, attaqué par toutes les forces de Burgoyne, balança la victoire, força son ennemi à se replier dans son camp de Saratoga et parvint à l'y enfermer. Le général anglais espéra vainement que ses lieutenants lui amèneraient du secours; réduit à ses seules ressources, il voulut tenter une retraite vers le Canada. Mais la prévoyance de ses ennemis avait accumulé les obstacles sur sa route. Enfin, abandonné des Indiens, affaibli par les désertions, réduit à cinq mille hommes exténués de fatigues, en présence d'une armée trois fois plus nombreuse, il capitula. Le 17 octobre, toute son armée mit bas les armes et ne fut libre qu'à la condition de s'embarquer pour l'Angleterre, avec serment de ne plus servir en Amérique pendant le reste de la guerre.

Ce succès détermina la cour de Versailles à se déclarer ouvertement pour

les Américains. Le 6 février 1778, un traité d'amitié et de commerce fut conclu entre le roi de France et les États-Unis d'Amérique, dont l'indépendance était reconnue. On y joignit un traité éventuel d'alliance offensive et défensive pour le cas où la guerre éclaterait entre la France et l'Angleterre.

Cette circonstance, jointe au désastre de Burgoyne et à l'opiniâtreté que déployaient les colonies dans la résistance, détermina le gouvernement anglais à essayer une transaction. Le ministre, lord North, fit de nouveaux armements de terre et de mer, mais en même temps il envoya trois commissaires pour rétablir la concorde; de plus, le chevalier Clinton qui, en 1777, succéda au général Howe, joignit à la qualité de général en chef celle de commissaire pour la paix. Les Anglais offraient beaucoup plus dans le *bill conciliatoire* que les Américains n'avaient demandé au commencement des troubles. Ils consentaient à suspendre les hostilités, à donner au commerce la liberté et des garanties, à ne tenir des troupes dans les colonies que de l'aveu du Congrès, à concourir à l'acquittement des dettes de la guerre, à admettre des députés américains dans le Parlement, enfin à accorder tous les priviléges qui n'auraient pas pour résultat le démembrement.

Mais ces tardives concessions furent inutiles, et le Congrès déclara que si le roi d'Angleterre voulait la paix, il devait reconnaître l'indépendance des États-Unis et rappeler sa flotte et son armée. La guerre continua.

Clinton, pressé par une armée supérieure en forces, abandonna Philadelphie, où le Congrès vint reprendre ses séances. Le commandant anglais fut battu dans sa retraite à *Montmouth*, et repoussé jusqu'à Sandy-Hook, d'où l'amiral Howe conduisit les troupes à New-York. Quelques jours après, août 1778, le comte d'Estaing, envoyé par la France au secours des Américains avec une escadre de douze vaisseaux de ligne, parut à la hauteur de Sandy-Hook, puis se dirigea sur Rhode-Island, et une grande bataille navale était imminente sans une tempête qui sépara les deux flottes. Après quelques tentatives sans résultats importants dans les provinces septentrionales, Clinton, sur la fin de la campagne, porta ses opérations vers le midi, et envoya en Georgie, sous la conduite du colonel Campbell, un corps de troupes qui obtint quelques succès.

La campagne de 1779 fut peu active : Clinton et Washington s'observaient; le premier, trop faible pour attaquer les Américains; le second, retranché dans de fortes positions, attendant ses alliés les Français, et occupé à ranimer la vigueur de ses concitoyens et à combattre l'apathie qui s'était emparée d'eux depuis que leurs victoires et l'alliance française semblaient assurer le succès de la cause républicaine. Malheureusement l'intérêt avait prévalu sur le patriotisme chez un grand nombre d'hommes; des agioteurs spéculaient sur les variations du papier-monnaie; la confusion se répandait des finances de l'État dans les fortunes privées, les hommes méprisables s'enrichissaient, les honnêtes gens tombaient dans l'indigence.

Les hostilités avaient presque cessé en Amérique; elles semblaient transportées

entre la France et l'Angleterre dans leurs colonies respectives, aux Indes, au Sénégal, aux Antilles. Le comte d'Estaing, vainqueur dans plusieurs combats navals, fit voile pour l'Amérique et vint mettre le siége devant Savannah en Georgie, mais il fut blessé dans l'assaut meurtrier qu'il livra sans succès à cette place, et retourna en Europe avec presque toute sa flotte. Au mois de mars 1780, Clinton, enhardi par le départ du comte d'Estaing, s'embarqua à New-York avec une partie de son armée pour une expédition dans la Caroline du Sud; il assiégea et prit Charlestown, où il laissa, en retournant à New-York, le général Cornwallis qui remporta deux victoires signalées sur les généraux Gates et Green, commandants de l'armée américaine du midi. Des faits encore plus fâcheux, la trahison d'Arnold et l'insubordination des soldats, jetèrent l'inquiétude chez les vrais patriotes. Arnold, accusé de déprédations et condamné par Washington à la réprimande publique, renia la cause de l'indépendance et se donna aux Anglais, 1780; au commencement de l'année suivante, les troupes de Pensylvanie, mal payées, mirent aux arrêts leurs généraux et leurs officiers; elles marchèrent sur Philadelphie, commandées par un sergent-major, pour demander leur solde au Congrès; il fallut toute la prudente fermeté de Washington pour les faire rentrer dans le devoir et arrêter la contagion.

Ces fâcheux événements eurent du moins pour résultat de réveiller l'ardeur des Américains et de les arracher à leur indolence. Un secours de cinq mille hommes leur arrivait de France sous la conduite du chevalier de Ternay et du comte de Rochambeau; leurs corsaires avaient fait sur la marine marchande anglaise des prises considérables; enfin les Hollandais continuaient, malgré les plaintes de l'ambassadeur anglais, à fournir aux colonies insurgées des armes et des munitions. Les opérations militaires, 1781, furent plus heureuses que celles de l'année précédente. Le général Green accomplit, à la tête de l'armée du Midi, une série de manœuvres remarquables, et poussa devant lui son ennemi Cornwallis jusqu'à *Yorktown* en Virginie. Washington s'avançait de son côté avec l'armée du Nord réunie au corps de troupes françaises. Cornwallis fut rapidement cerné par ces forces et par la flotte française sous les ordres du comte de Grasse. Ainsi environné de toutes parts, il se défendit courageusement, mais le 17 octobre, quatrième anniversaire de la capitulation de Burgoyne, ne pouvant se maintenir dans une place démantelée, ses deux dernières redoutes enlevées par Lafayette et Vioménil, la retraite impossible, il demanda à traiter, et deux jours après il se rendit avec son armée composée de sept mille hommes. En mémoire de cet événement qui allait terminer la guerre, le Congrès décida qu'une colonne triomphale serait érigée à Yorktown, et, comme témoignage de sa reconnaissance, il offrit à Washington deux drapeaux et aux comtes de Rochambeau et de Grasse deux canons pris sur les ennemis.

Les succès du général Green concoururent, plus au sud, avec ceux de l'armée combinée. Descendant des hautes montagnes de la Santee, il chassait l'ennemi de poste en poste jusqu'aux lignes de Charlestown, où il le força à se renfermer : de

sorte qu'à la fin de la campagne, les Anglais ne possédaient plus sur le continent américain que cette place, Savannah et New-York.

Les Anglais avaient été plus heureux sur les autres théâtres de la guerre; néanmoins l'opinion publique et même le Parlement se déclarèrent contre une guerre qui avait déjà coûté plus de 100,000,000 livres sterling, et dont chaque jour démontrait davantage l'inutilité. Le ministère de lord North fit place à un autre cabinet qui adopta en principe la nécessité de faire *la paix avec l'Amérique, dût-on reconnaître son indépendance*. Le général Carleton remplaça Clinton; il fut mis à la tête de forces considérables pour obtenir les conditions les plus avantageuses, mais il reçut en même temps l'ordre de traiter de la paix. On était au commencement de 1782. Les Français, après quelques succès dans les Antilles, venaient d'être complétement battus sur mer, à la Jamaïque; le comte de Grasse avait perdu sept vaisseaux de ligne et été fait prisonnier. Carleton, dans l'espoir de rendre plus profitable ce succès contre la France, s'empressa d'offrir au Congrès la reconnaissance immédiate et entière de l'indépendance américaine s'il voulait se détacher de l'alliance française. Les États déclarèrent unanimement qu'ils regarderaient comme ennemi public quiconque proposerait de traiter sans le concours de la nation magnanime qui les avait assistés dans leur péril. Les hostilités se prolongèrent quelques mois encore sans but et sans utilité; enfin des négociations ouvertes à Versailles amenèrent, le 20 janvier 1783, les préliminaires de paix convertis en traité définitif le 8 septembre de la même année: les colonies d'Amérique étaient reconnues *nation libre*, *souveraine et indépendante*.

Les talents et le patriotisme de Washington avaient puissamment contribué au salut de son pays pendant la guerre; il était réservé à ce grand homme de le sauver d'un péril intérieur, immédiatement après la paix. La solde des troupes était fort arriérée; l'empressement du Congrès à les licencier leur fit craindre de perdre la récompense de leurs services; elles furent sur le point de se soulever et de marcher sur le Congrès. Washington se porta médiateur entre l'armée et l'assemblée, rétablit la concorde, et, après avoir sauvé sa patrie de la guerre civile, se démit du pouvoir qu'elle lui avait confié. Le 23 décembre, il se rendit à Annapolis, où le Congrès général tenait ses séances, déclara que sa mission était accomplie, qu'il ne lui restait qu'à résigner les pouvoirs dont il avait plu à ses concitoyens de l'investir, et qu'à prier le Tout-Puissant de répandre ses bénédictions sur l'Amérique et sur les hommes chargés de veiller à ses destinées. Il remit entre les mains du président sa démission, et peu de jours après, simple particulier, sur les bords du Potowmac, *à l'ombre de sa vigne et de son figuier*, le héros de l'indépendance était redevenu le modeste planteur virginien [1].

1. Botta, *Guerre d'Amérique*. — *Vie de Washington*, par Jared Sparks, Introduct. par M. Guizot. — M. Roux de Rochelle, *États-Unis d'Amérique*.

CHAPITRE LV

LA CONSTITUTION. — PRÉSIDENCE DE WASHINGTON.
DÉMÊLÉS AVEC LA FRANCE ET L'ANGLETERRE. — PRÉSIDENTS.

Pendant la durée de la guerre, le Congrès s'était constitué en permanence et avait établi sous le nom de *Confédération* une constitution qui, créée pour les nécessités du moment, ne tarda pas à être jugée incomplète. Une Convention convoquée en mai 1787, se réunit à Philadelphie, sous la présidence de Washington; elle s'occupa de régler les rapports de la Confédération avec l'Angleterre et les autres nations, et fonda la Constitution actuelle, dont nous mentionnerons les principales dispositions.

« Tous les pouvoirs législatifs appartiennent au Congrès des États-Unis, qui sera formé d'un sénat et d'une chambre des représentants. Cette chambre sera composée de membres élus tous les deux ans par le peuple, âgés au moins de vingt-cinq ans, et citoyens des États-Unis depuis sept ans.

« Il y aura un représentant pour 30,000 âmes, et chaque État en aura au moins un. On fera tous les dix ans le dénombrement de la population. Cette chambre choisira ses officiers, et elle aura seule le pouvoir de mise en accusation contre les fonctionnaires publics.

« Le sénat sera composé de deux sénateurs choisis par la législature pour chaque État. Ils devront être âgés de trente ans et jouir des droits de citoyens depuis neuf ans. Le vice-président des États-Unis sera président du sénat, mais il ne pourra voter que lorsque les voix de l'assemblée seront également partagées.

« Le sénat aura seul le pouvoir de prononcer sur les accusations faites par l'autre chambre. Son arrêt ne pourra s'étendre qu'à priver l'accusé de ses fonctions et à le déclarer inhabile aux emplois publics; la partie convaincue n'en sera pas moins traduite devant les tribunaux pour être jugée et punie selon les lois.

« Le sénat sera renouvelé tous les six ans.

« Le Congrès s'assemblera au moins une fois par année, et il ouvrira habituellement sa session le premier lundi du mois de décembre.

« Les sénateurs et les représentants recevront une indemnité de huit dollars par jour pour leurs services; ils auront dans tous les cas, excepté dans ceux de trahison, le privilége de ne pas être arrêtés durant leur présence à la session, et depuis leur départ pour s'y rendre jusqu'à leur retour.

« Un sénateur ou un représentant ne pourra pendant la durée de son mandat être nommé à aucun emploi civil créé dans cet intervalle; et aucune personne

pourvue d'un office par les États-Unis, ne pourra durant ses fonctions être nommé membre de l'une ou de l'autre chambre.

« Le pouvoir exécutif est confié à un président des États-Unis : ses fonctions et celles du vice-président durent quatre années et on procède à leur nomination de la manière suivante : chaque État nomme des électeurs en nombre égal à celui des sénateurs et des représentants qu'il a le droit d'avoir dans le Congrès. Les électeurs s'assemblent dans leurs États respectifs, et chacun d'eux vote par bulletin et désigne deux candidats. Les listes sont envoyées cachetées au président du sénat, qui les ouvre en présence des deux chambres. Celui qui a réuni le plus de voix est nommé président, s'il a la majorité du nombre total des électeurs. Si personne n'obtient la majorité, la chambre des représentants fait un choix parmi les cinq candidats qui ont eu le plus de suffrages. Le candidat à la vice-présidence qui a obtenu le plus de voix est nommé à cette fonction. Il remplace le président en cas de mort ou de démission.

« Le président est commandant général des forces de terre et de mer ainsi que des milices. Il accorde des lettres de sursis et de grâce, excepté dans le cas d'accusation par la chambre des représentants. Il conclut les traités avec l'avis et le consentement du sénat, nomme les ambassadeurs, les officiers publics, les consuls. Dans les cas extraordinaires, il peut convoquer les deux chambres.

« Chaque bill qui aura passé dans les deux chambres, sera présenté avant de devenir loi, au président des États-Unis. S'il l'approuve il doit le signer : dans le cas contraire, il le renvoie avec ses objections, à la chambre où ce bill a pris son origine : s'il est ensuite approuvé par les deux tiers des membres de l'une et de l'autre chambre, il acquiert force de loi.

« Le Congrès lève les droits, taxes et impôts, règle le commerce avec les nations étrangères et entre les divers États de la Confédération, lève et entretient les armées, subvient à l'entretien de la marine, fixe la valeur des signes monétaires.

« Le pouvoir judiciaire est remis à une cour suprême et aux cours inférieures que le Congrès a droit d'établir.

« Tous les procès criminels, excepté en cas d'accusation par la chambre des représentants seront soumis à un jury.

« Les États de la Confédération se garantissent mutuellement leurs institutions. Les citoyens d'un État ont droit aux priviléges et immunités des citoyens des autres États. »

Les treize provinces qui avaient pris part à la guerre de l'indépendance discutèrent dans leurs assemblées particulières les mérites de cette constitution, qui fut adoptée par onze d'entre elles. Le 4 mars 1789 on procéda à la nomination des deux premiers magistrats; Washington fut élu président à l'unanimité, et John Adams, l'un des plus ardents promoteurs de la liberté et l'un des auteurs principaux de la constitution, fut appelé à la vice-présidence. Quelques dispositions postérieures ajoutèrent des garanties nouvelles aux libertés de presse, de

parole, de réunion, de religion et de pétition, confirmèrent le privilége d'*habeas corpus* inscrit dès le principe dans la constitution, et donnèrent une plus large base au suffrage universel.

Une année après la promulgation de la constitution, l'un des pères de l'indépendance, Franklin, mourut le 18 avril 1790 dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge. Tout le peuple de Philadelphie assista à ses funérailles. Cet hommage rendu à la sagesse et à la vertu eut un écho de l'autre côté de l'océan; l'assemblée nationale de France décréta que ses membres prendraient le deuil pour trois jours, et Mirabeau fit à Franklin cette oraison funèbre : « Il n'est plus, cet homme qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe un torrent de lumière. Le sage que deux mondes réclament, tenait sans doute un rang bien élevé dans l'espèce humaine. Les nations ne doivent porter le deuil que de leurs bienfaiteurs; la France doit au moins un témoignage de souvenir et de regrets à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté. »

La présidence de Washington, continuée en 1793, dura huit années. Dans ces fonctions, le général continua à déployer les vertus et l'inébranlable fermeté qui avaient signalé sa vie militaire. Deux partis divisèrent les États-Unis dès leur origine : les fédéralistes et les démocrates; tous deux attachés sincèrement, malgré les déclamations de leurs partisans et leurs récriminations mutuelles, au gouvernement républicain et à l'union des États; mais le premier plus aristocratique, favorable à la prépondérance des classes élevées et à la force du pouvoir central; le second, parti local, désirant l'indépendance presque entière des gouvernements d'États.

Au premier jour de son pouvoir, Washington se déclara hautement fédéraliste, opposé aux prétentions locales et populaires, partisan déclaré de l'unité et de la force du pouvoir central. Cependant, par un esprit d'admirable équité, il voulut que les deux partis fussent représentés dans le conseil souverain et, à côté des fédéralistes Hamilton et Knox, il appela dans son cabinet Jefferson et Randolph, chefs de l'opinion démocratique. Les premières luttes des deux partis se manifestèrent à l'occasion de la dette énorme contractée pendant la guerre par le Congrès. Le désordre des finances était extrême : dettes de l'Union envers les étrangers, envers les nationaux; dettes des États particuliers contractées en leur nom mais pour le service de la cause commune; bons de réquisition; marchés de fournitures; intérêts arriérés; d'autres titres encore. Et dans ce chaos, point de revenus assurés et suffisants pour faire face aux charges multipliées.

Le parti démocratique proposait de ne pas accepter toutes ces charges. A chaque État ses dettes, quelque inégale que pût être la répartition du fardeau; entre les créanciers des catégories, selon l'origine des créances et le montant réel de leurs déboursés. Comme secrétaire du trésor, Hamilton proposa le système contraire : la concentration et l'acquittement intégral à la charge de l'Union, de toutes les dettes étrangères et américaines, quels que fussent les contractants;— l'établissement d'impôts suffisants pour faire face à la dette publique et à son

amortissement; — la fondation d'une banque nationale capable de seconder le gouvernement dans ses opérations financières et de soutenir son crédit. C'était là le parti de l'honneur et de la dignité. Washington soutint constamment Hamilton et ses mesures, et le succès récompensa leur noble conduite ; la sécurité rentra dans les esprits, l'activité dans les affaires, l'ordre dans l'administration. L'agriculture et le commerce se développèrent, le crédit s'éleva rapidement. La prospérité eût été complète, si d'autres embarras ne fussent survenus. Une guerre avec les Indiens, commencée depuis quelques années, traînait en longueur et exigeait de grands efforts ; puis le bruit de la révolution française ébranlait l'Amérique ; et enfin les deux partis, fédéral et démocrate, ne gardaient plus de mesure dans leurs débats, et la presse de l'opposition se livrait à la plus amère violence. Washington en concevait une inquiétude extrême : « Si le mécontentement, la méfiance, l'irritation, sont ainsi semés à pleines mains, écrivait-il à Randolph, si le gouvernement et ses officiers ont incessamment à subir les outrages des journaux, sans qu'on daigne seulement examiner les faits ou les motifs, je crains qu'il ne devienne impossible à aucun homme sous le soleil, de manier le gouvernail et de tenir ensemble les pièces de la machine. »

Une lettre de Washington au marquis de la Luzerne montre avec quelle merveilleuse sagacité il jugea dès son début la révolution française, et pressentit ses grandeurs, ses excès, et même ses crimes. Lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, résolu à entretenir des relations amicales avec toutes les nations, sans dépendre d'aucune, à créer une *politique américaine*, le président proclama la neutralité des États-Unis. Cette conduite obtint d'abord l'approbation générale ; mais bientôt, la position des neutres se compliqua de graves difficultés : les décrets, les actes de l'Angleterre à leur sujet, blessèrent l'Union dans sa dignité et ses intérêts. D'un autre côté, le ministre de France aux États-Unis, Genêt, compromit par sa passion et ses emportements les intérêts de sa nation ; il osa distribuer des lettres de marque, enrôler des corsaires, agir en souverain sur un territoire étranger, puis entrer en lutte ouverte avec Washington. Le cabinet américain demanda le rappel de ce ministre maladroit. Genêt retourna en France, mais il laissait aux États-Unis sa fièvre révolutionnaire. La Grande-Bretagne redoublait à ce moment de tyrannie envers les neutres ; cependant Washington maintint et assura la paix, parce qu'il voyait là seulement un gage de prospérité et d'avenir pour sa patrie. Mais le fondateur de la république acheta ce bienfait au prix de sa popularité et de son repos. Les ennuis et les dégoûts ne cessèrent plus de l'abreuver ; dans les réunions publiques et dans les journaux, la fureur des partis dépassa toute mesure. De toutes parts, chaque matin, éclataient contre lui les adresses de blâme, les lettres anonymes, les invectives, les calomnies, les menaces. Son intégrité même fut scandaleusement attaquée.

Il demeura impassible ; seulement, plus d'une fois il témoigna à ses amis, dans sa correspondance, son profond dégoût pour ces hommes qui le maltraitaient comme un malfaiteur, et lorsque sa seconde présidence fut achevée, il quitta ce

pénible fardeau du pouvoir, se refusant à une troisième magistrature; il alla reprendre à Mount-Vernon sa vie tranquille, en attendant qu'il *descendît dans les demeures du repos.*

Un motif dominant avait, il le dit lui-même, dirigé Washington dans toute sa vie politique : donner du temps à la nation pour asseoir et mûrir ses institutions encore récentes, et pour s'élever sans secousse à ce degré de consistance et de force qui seul pouvait lui assurer le gouvernement de ses propres destinées. Tel fut le vœu de cet homme grand sans jactance, complétement dévoué à sa patrie; la Providence toujours équitable a permis que ce vœu fût accompli, et de plus, mesurant à tant de vertu sa noble récompense, elle a voulu qu'à l'idée de grandeur s'unît dans l'esprit des hommes un sentiment de vénération profonde, quand ils prononceraient ce nom de Washington porté par l'un de leurs véritables bienfaiteurs.

John Adams de Quincy (Massachusetts), jurisconsulte renommé et vice-président pendant les présidences de Washington, le remplaça et prêta serment le 4 mars 1797. Le Directoire suscita l'année suivante des embarras aux États-Unis, à l'occasion de leur commerce, auquel il voulait mettre les mêmes entraves que l'Angleterre. Une rupture sembla imminente, et John Adams vint trouver Washington dans sa retraite pour le prier de se dévouer encore une fois au service de sa patrie. Le grand citoyen y consentit, mais ses dernières forces s'épuisèrent dans les travaux que lui imposaient l'organisation d'une armée et la préparation de plans militaires. Une inflammation à la gorge se déclara dans la nuit du 13 décembre 1799 et l'enleva en vingt-quatre heures.

Cette nouvelle fut rapidement portée de Mount-Vernon à Philadelphie; le peuple tout entier témoigna une immense douleur; le Congrès suspendit sa séance, et le lendemain il décida que le deuil serait porté par tous les représentants le reste de la session, que les citoyens des États-Unis seraient invités à prendre le crêpe pendant trente jours, qu'un monument de marbre serait élevé dans la ville fédérale au père de la liberté, et qu'une oraison funèbre serait prononcée à ses funérailles par un représentant en présence des deux chambres réunies au temple luthérien.

La mort de Washington, qui, même au milieu des préparatifs de guerre, s'était montré bienveillant pour la France et conciliateur, eût pu amener un fâcheux résultat dans les relations des deux puissances, si le gouvernement directorial n'eût fait place à un gouvernement bien autrement habile et énergique. Bonaparte, premier consul, se prêta à une réconciliation avec les États-Unis, septembre 1800, et leur céda deux années plus tard la Louisiane, moyennant 15,000,000 de dollars.

Les États-Unis firent cette importante acquisition sous la présidence de Jefferson, qui, appelé à la première magistrature en 1801, conserva ses fonctions jusqu'en 1809. Ce président, choisi dans le parti démocratique, inaugura la politique qui depuis ce jour n'a cessé de prévaloir dans l'Union et qui la dirige encore. Quel-

ques difficultés survenues entre les États-Unis, la France et l'Angleterre, interrompirent de 1807 à 1809 les relations commerciales entre l'Europe et l'Amérique.

Des événements plus graves signalèrent la double présidence de Madison de 1809 à 1817. Pendant la magistrature de cet éminent légiste, les Indiens se soulevèrent sous deux chefs célèbres, Tecumseh et son frère le *prophète;* nous avons vu déjà qu'ils furent défaits après une longue et courageuse résistance à Tippecanoe. Les griefs, mal éteints en 1809, se renouvelèrent contre l'Angleterre. Des vexations continuelles exercées par la nation britannique sur les neutres, le droit de visite imposé aux navires américains, tous les obstacles apportés à leur commerce, et, en même temps, les vieilles inimitiés toujours vivantes, déterminèrent le Congrès à déclarer la guerre à la Grande-Bretagne le 29 juin 1812. Les hostilités s'engagèrent sur les frontières du Canada et furent d'abord peu favorables aux Américains, qui, battus au fort Détroit, perdirent par cette seule défaite, ce fort et tout le territoire de Michigan. Les Indiens se joignirent aux Anglais et créèrent à l'Union de grands embarras en attaquant sans relâche ses milices. Les revers assez nombreux de la république sur les frontières du nord et à l'armée du centre furent compensés sur mer par une série de combats heureux et de brillantes victoires. A la fin de 1813 et au commencement de 1814 les généraux Jackson et Floyd, chargés de la guerre contre les Indiens des États du Sud, furent complétement vainqueurs. Les Creeks, la tribu la plus puissante d'entre eux, subirent une paix imposée aux conditions suivantes : céder une partie de leur territoire; ouvrir des routes à travers leur pays et permettre la navigation de leurs rivières; cesser toutes relations avec les Anglais et les Espagnols; restituer tout le butin qu'ils avaient fait pendant la guerre. Ceux des Indiens qui se refusèrent à la soumission et préférèrent l'exil à la dépendance imposée par ce dur traité, cherchèrent un refuge plus au sud, et ce fut eux que depuis on désigna sous le nom de Séminoles.

Dans le nord, quelques combats furent livrés entre les Anglais et les Américains, avec des alternatives de succès et de revers, pendant l'année 1813. Résolus à frapper un coup décisif, les Anglais firent des préparatifs considérables au milieu de 1814, et, dans les premiers jours du mois d'août, l'amiral Cochrane débarqua six mille hommes, sous le commandement du général Ross, à Benedict, sur le Potomac, non loin de la ville de Washington qui, depuis l'année 1800, était devenue la capitale de la Confédération. Les Américains défendirent inutilement le passage du Potomac; leurs ennemis, vainqueurs à Bladensburg, s'avancèrent sans obstacle sur la route de Washington, où ils entrèrent le 24 août. Ils livrèrent aux flammes les principaux monuments, et s'avancèrent sur Baltimore; repoussés sous les murs de cette ville, ils se rembarquèrent, pillèrent encore le petit port d'Alexandria, puis partirent chargés d'un butin précieux. Les succès des Anglais étaient considérables, mais cette fois encore les Américains rachetèrent par des victoires maritimes leurs nombreux revers; le commodore, Donaugh,

détruisit complétement à Plattsburg, sur le lac Champlain, la flotte anglaise, 7 octobre 1814.

Malgré cette défaite, les Anglais prétendirent imposer au Congrès des conditions de paix humiliantes, et la guerre continua. Ce fut vers la Floride et la Louisiane que les Anglais dirigèrent leurs tentatives d'invasion. Ils attaquèrent le fort Bowyer, puis détachèrent une expédition importante contre la Louisiane. Le général Packenham attaqua la Nouvelle-Orléans à la tête de 12,000 hommes. Jackson venait de prendre Pensacola sur les Espagnols, et il surveillait attentivement les mouvements de l'armée anglaise. Il s'avança contre elle, livra bataille et tua aux ennemis 2,000 hommes et leur général, 15 janvier 1815.

Vingt jours avant cet événement, le 24 décembre 1814, un traité de paix avait été signé par les représentants de l'Amérique et de l'Angleterre, à Gand, en Belgique. Les conquêtes furent simplement restituées de part et d'autre.

Cette guerre était à peine terminée que le gouvernement envoya une escadre dans la Méditerranée, pour punir Alger et les autres États barbaresques d'avoir, pendant la guerre avec l'Angleterre, commis des pirateries sur des navires américains. Le commodore Decatur, chargé de cette expédition, exigea promptement d'Alger, de Tunis et de Tripoli, une forte somme d'argent pour racheter leur violation de neutralité.

Madison eut pour successeur, de 1817 à 1825, James Monroe, de Virginie, sous l'administration duquel les Indiens séminoles furent soumis, et la Floride fut acquise à l'Union en vertu d'un traité avec l'Espagne en 1819. Lafayette visita les États-Unis en 1824; nous avons dit avec quel enthousiasme il fut accueilli par les Américains.

John Quincy Adams de Massachusetts, fils de l'ancien président du même nom, et homme d'État distingué, 1825-1829, puis Jackson, 1829-1837, occupèrent successivement la présidence. Sous l'administration de Jackson, la banque des États-Unis, fondée depuis quarante ans, n'obtint pas le renouvellement de sa charte et cessa d'exister. Des réclamations contre les impôts s'élevèrent dans le Sud : J. C. Calhoun, de la Caroline du Sud, se mit à la tête de cette opposition, et fit adopter les principes de *nullification*, en vertu desquels un seul État acquérait le droit d'annuler les lois votées par le Congrès. Cet élément de discorde ne subsista pas, grâce à la courageuse opposition de Henry Clay, et au *bill de compromis* qui fut accepté par le Congrès. Une guerre formidable avec les Séminoles commença en 1835, et se poursuivit jusqu'en 1841, sous l'administration de Martin Van Buren. Ce fut à la suite de cette guerre, qui ne coûta pas moins de 40,000 dollars, que les débris des tribus séminoles furent transportés sur le territoire indien.

En 1841, le successeur de Van Buren fut le général William Henry Harrison, de l'Ohio. Ce président mourut au bout d'un mois et fut remplacé par le vice-président, John Tyler, de Virginie, sous lequel un mouvement se déclara dans le Rhode-Island, pour renverser l'ancienne charte et établir une constitution nouvelle. Le parti dit *du suffrage*, à la tête duquel se trouvait Thomas Dorr, procéda

spontanément et sans aucune règle légale à la confection d'une constitution, en vertu de laquelle Dorr fut nommé gouverneur. Les citoyens du parti de *l'ordre et de la loi* prirent des mesures actives contre cette rébellion. Dorr s'enfuit, puis revint avec un corps d'insurgés; ses partisans vinrent le trouver en armes, mais ils se dispersèrent devant les troupes du Congrès, en mai 1844. Le mois suivant ils firent une nouvelle tentative pour renverser le gouvernement légal; la loi martiale fut proclamée; des forces considérables furent dirigées contre eux, et ils furent dispersés. Dorr s'enfuit, revint, fut pris, emprisonné, puis relâché l'année suivante après la proclamation d'une constitution nouvelle légalement instituée. La frontière du Canada fut fixée par un traité avec l'Angleterre au mois d'août 1842. Nous avons déjà vu qu'en février 1845 le Texas fut annexé à l'Union.

James Polk de Tennessee fut président de 1845 à 1849. Le grand événement de son administration est la guerre avec le Mexique, de 1846 à 1848. Le général Taylor se distingua pendant cette période par plusieurs brillantes victoires, et le général Scott prit les villes de la Vera-Cruz, Puebla et Mexico. Le Mexique ne racheta sa capitale que par la cession des vastes territoires du Nouveau-Mexique et de la Californie. Les frontières de l'Orégon furent déterminées avec l'Angleterr en 1846.

Le général Zachary Taylor, du Mississipi, nommé président en 1849, mourut seize mois après son élection, et fut remplacé par le vice-président Millard Fillmore de New-York. Enfin, personne n'ignore que M. Pierce a été appelé le 4 mars 1853, à la première magistrature des États-Unis.

CHAPITRE LVI

POSSESSIONS ANGLAISES. — HAUT CANADA. — LE LAC ONTARIO. LE FLEUVE SAINT-LAURENT.

Ce fut par une délicieuse matinée de printemps que nous nous embarquâmes sur le lac Ontario, saluant d'un dernier regard l'Union américaine. Nous nous dirigions vers le Canada. Sur cet autre rivage nous ne devions pas retrouver l'activité bruyante des États-Unis; là, de grandes forêts, la solitude, des villes rares; mais en revanche que de sympathies et quelles émotions toujours chères au voyageur! Français nous allions presser des mains françaises, entendre notre langue, causer de la patrie, et, comme à la Nouvelle-Orléans, jouir de cet accueil cordial et vraiment affectueux que le Canadien réserve pour celui qu'il appelle son frère de France.

Nous étions alors à la fin d'avril; la nature nouvellement ranimée semblait sourire et nous promettre bon voyage; les jeunes pins exhalaient une odeur déli-

cieuse; les oiseaux chantaient leurs premiers chants; la brise en passant dans les arbres secouait les gouttes de rosée qui glissaient des feuillages dans les eaux du lac; et au bruit de l'équipage, au monotone mouvement des avirons, on voyait les cerfs avancer au travers des taillis leurs têtes rameuses, puis quand ils nous avaient aperçus, s'enfuir par la forêt.

Dans son vaste prolongement à l'ouest du Niagara et de la bourgade qui porte le même nom, le lac Ontario forme un port que l'on nomme Burlington-Bay; en cet endroit s'étendent des terrains boisés et une série de sites sauvages au milieu desquels s'élève le petit village de Dancaster, l'un des plus riches de ces lieux solitaires. Là je vis pour la première fois une fabrique de sucre d'érable; le travail qu'exige cette industrie se fait dans les bois. Pour obtenir le suc, on perce un trou dans la partie inférieure de l'arbre et on y introduit un petit morceau de bois; le suc découle alors dans une auge placée au-dessous et que l'on vide, quand elle est pleine, dans un grand réservoir. La partie liquide s'évapore par la cuisson, et le résidu, purifié de différentes manières, donne le sucre d'érable; il est moins doux que celui de la canne, et a un goût moins agréable; mais il est à peu près le seul, grâce à la facilité avec laquelle on se le procure, que consomment les fermiers canadiens.

Au delà de Dancaster, la rivière de l'Ouse coule vers le lac Erié, après avoir serpenté dans un pays ouvert et fertile entre deux rives bordées d'arbrisseaux. Non loin de l'embouchure de l'Ouse, on rencontre, m'a-t-on dit, un village iroquois qui renferme environ deux cents Indiens à demi civilisés. Il s'y trouve une église où la doctrine chrétienne est prêchée et enseignée en iroquois par un pasteur qui appartient à la tribu; mais c'est toujours la vie primitive et sauvage que ces indigènes préfèrent au fond de leur cœur.

Les Sioux, les Algonquins et les Iroquois ou Hurons occupaient cette région à l'époque où les Français l'envahirent. Les premiers s'étendaient à l'ouest entre le lac Supérieur et les sources du Mississipi; les Français ne les connurent guère que par les récits des chasseurs et des missionnaires. Ils parcouraient le pays à la manière des Tartares, vivant de leur chasse dans des prairies où ils dressaient pour quelques mois leurs tentes nomades. C'était un peuple simple et paisible, mais qui, lorsqu'on l'attaqua, ne se montra jamais inférieur en courage et en férocité aux autres hommes rouges. Les Algonquins étaient subdivisés en un grand nombre de tribus; ils peuplaient les deux rives des lacs et du Saint-Laurent. Les Iroquois résidaient le long de la rive méridionale du Saint-Laurent, des lacs de la rivière Sorel au lac Michigan, et possédaient les vastes et fertiles plaines situées entre l'Hudson et l'Ohio. Supérieurs aux Sioux et aux Algonquins sous plusieurs rapports, ils cultivaient les arts de la paix et excellaient dans ceux de la guerre. Ils furent vainqueurs dans presque tous les combats avec leurs voisins, et soutinrent une lutte longue et opiniâtre contre les envahisseurs européens.

Depuis l'occupation étrangère, leur existence est devenue misérable; leurs

vertus sauvages se sont effacées pour faire place aux vices de notre civilisation. Leurs habitations sont sales et mal bâties; beaucoup d'entre eux se nourrissent en été de poisson, qu'ils pêchent dans leurs rivières; en hiver ils ont recours aux bienfaits du gouvernement. De leurs anciennes qualités, ils ont conservé une mémoire excellente et une éloquence forte et simple: « Cette liqueur, disait un sauvage en parlant de l'eau-de-vie, doit être extraite de langues et de cœurs; quand j'en ai bu, je ne connais plus la crainte et je parle divinement. » L'ivrognerie, par malheur, est devenue leur vice habituel; ils vendent tout ce qu'ils possèdent pour obtenir en échange des liqueurs fortes. Le gouvernement anglais prend grand soin des débris de ces peuplades : deux fois l'année un médecin parcourt leurs villages et distribue des médicaments. Annuellement aussi une distribution de présents a lieu sur les bords de l'Ouse et à l'extrémité occidentale du lac Érié. Tant de ménagements ont pour but d'obtenir de la part de ces sauvages une attitude pacifique et la neutralité en cas de guerre. Ennemis dangereux, ils sont toujours des alliés faibles et inutiles. Jamais les Anglais, quand ils les ont eus pour auxiliaires, n'ont pu les plier à la discipline. Ils prenaient la fuite au commencement de l'action, et revenaient seulement pour dépouiller les morts. Cependant la connaissance qu'ils ont des localités et leur adresse au tir, les rendent redoutables dans une guerre d'escarmouche. Les Iroquois de l'Ouse possèdent des secrets qu'ils ne veulent révéler à personne; ils teignent les piquants du porc-épic et toutes les substances de couleurs durables et brillantes, et connaissent les propriétés de plusieurs plantes douées de vertus médicinales très-énergiques. Ils savent aussi tendre des appâts qui ne manquent jamais d'attirer certains animaux au piége. Presque tous connaissent les sources salées; mais comme c'est le lieu que les bêtes fauves fréquentent le plus habituellement, ils se refusent à indiquer leur situation, dans la crainte d'attirer les chasseurs et de voir détruire le gibier.

En s'éloignant de l'Ouse et en gagnant la partie du district que l'on nomme Long-Point, on traverse une campagne unie et semblable à un jardin de plaisance parsemé de quinconces, qu'on dirait taillés de la main des hommes. C'est dans cette partie du Canada que se trouvent, au dire de plusieurs voyageurs, de petits serpents doués d'une propriété singulière de fascination; nous ne pûmes observer ce fait, mais voici ce que raconte à ce sujet un voyageur anglais : « Un jour, dit-il, je rôdais dans les bois; arrivé au bord d'une mare, j'aperçus à sa surface une grenouille qui flottait dans un état d'immobilité apparente comme si elle se fût chauffée au soleil. Je lui donnai un petit coup de ma baguette sur le dos; à ma grande surprise, elle ne bougea pas; je la regardai plus attentivement; elle éprouvait un bâillement convulsif et un tremblement dans les pattes de derrière; bientôt je découvris un serpent noir, roulé sur les bords de la mare et tenant la grenouille assujettie par le pouvoir magique de ses yeux. S'il tournait sa tête d'un côté, sa victime le suivait comme maîtrisée par une attraction magnétique. Quelquefois elle reculait faiblement; mais bientôt elle revenait en avant comme entraînée par un désir mêlé de répugnance. Le serpent se tenait vis-à-vis d'elle,

la gueule demi-béante, et ne détournait pas un seul instant ses yeux de dessus sa proie. Je détruisis le charme en jetant un morceau de bois dans la mare entre les deux animaux : le serpent recula, et la grenouille plongeant sous l'eau, disparut dans la vase. »

Le territoire de Long-Point est un de ceux qui offrent le plus d'avantages naturels dans le Haut-Canada. Le gibier y est commun ; des volées de pigeons sauvages y passent au printemps et en automne; ils volent en rangs si serrés qu'on en peut tuer un grand nombre d'un seul coup de fusil. Des ruisseaux d'une eau vive et transparente coupent la contrée dans tous les sens ; les arbres fruitiers sont hâtifs et féconds.

Plusieurs colonisations ont été essayées dans ce lieu, naguère encore sauvage et solitaire ; une forge a été fondée à Long-Point pour l'exploitation d'un riche minerai de cuivre découvert dans le voisinage. Tout près de cet endroit, une source d'eau minérale sort de terre et forme un bassin de soixante pieds de circonférence et d'une profondeur considérable ; les bords en sont incrustés de soufre pur dont l'odeur se sent à un quart de mille de distance. A dix lieues de Long-Point paraît la colonie Talbot, ainsi nommée de son fondateur. Les colons sont presque tous Anglais ou Écossais. Ils vivent entre eux dans une sorte de démocratie qui ne semble pas avoir d'analogie ailleurs. Hospitaliers, ils s'entr'aident avec empressement, et admettent tous les émigrants nouveaux au bénéfice du système fraternel qui les régit.

Les rives du lac Ontario, que nous continuâmes à côtoyer, nous conduisirent à la capitale du Haut-Canada, York, ville assez régulière dont les rues se coupent à angles droits. On y compte cinq à six cents maisons, bâties pour la plupart en bois ; cependant quelques habitations sont en briques ou en pierres. Les édifices publics sont la maison du gouverneur, la chambre des assemblées provinciales, une église, un palais de justice, une prison, mais surtout un collége, l'une des constructions les plus remarquables du pays. La position d'York, sur la rive nord-ouest du lac Ontario, auprès d'un excellent port, lui assure pour l'avenir une importance véritable sous le rapport commercial et au point de vue militaire. Aucune ville canadienne n'a grandi et ne s'est développée aussi rapidement. En 1793, le terrain qu'elle occupe n'offrait qu'un seul wigwam indien ; au printemps suivant, l'emplacement de la future capitale fut fixé et l'on commença à construire des maisons. En moins de six ans, York offrait déjà l'aspect d'une petite ville; aujourd'hui elle contient 6000 à 8000 âmes, et est en pleine voie de prospérité.

Nous avions pris à la précédente station le bateau à vapeur; il fit à York une courte relâche, puis gagna le milieu du lac, et nous voguâmes rapidement vers Kingston. Vingt-quatre heures après, cette ville, la plus importante et la plus populeuse du Haut-Canada, se déroula devant nous. Kingston est cachée par une pointe de terre qu'il faut doubler pour apercevoir les maisons, les chantiers et l'arsenal. Du large, la ville offre un joli aspect. Située à l'endroit où le lac Ontario débouche dans le Saint-Laurent, elle est comme la clef de cette double naviga-

tion. Sur l'emplacement où elle s'étend aujourd'hui existait le fort français Frontenac. La fondation de la ville ne remonte qu'à 1783; et tel fut son accroissement rapide qu'aujourd'hui elle se développe le long du rivage dans une étendue de près d'un mille. Sa population peut s'élever à 9000 âmes. La plupart des maisons sont en pierre de taille, dont il existe en cet endroit d'immenses carrières. Kingston pourra, grâce à ce précieux avantage, être complétement fortifiée, et devenir presque imprenable au fond de sa presqu'île. L'importance navale de cette ville est extrême; c'est là que stationne la flotte anglaise, condamnée à pourrir par suite des derniers traités. *Le Saint-Laurent*, de cent douze canons, et la frégate *la Psyché*, s'en vont morceau par morceau dans le port de Kingston, tandis qu'en face et sur l'autre rive du lac, à vingt-quatre milles de distance, à Sacket's-Harbour, *l'Ohio,* magnifique vaisseau de cent vingt canons, appartenant aux Américains, éprouve une destinée semblable. Les deux puissances ont mutuellement renoncé à entretenir une marine de guerre sur les lacs de l'intérieur. Les Anglais toutefois conservent avec le plus grand soin sur les chantiers couverts de l'arsenal de Kingston deux vaisseaux de soixante-quatorze, une frégate et quelques autres bâtiments inférieurs. Pour l'importance commerciale, la ville a considérablement grandi depuis trente ans; des entrepôts magnifiques se sont élevés, et tous les objets qui s'échangent entre Montréal et le Haut-Canada ont leur marché à Kingston. Des premiers beaux jours du printemps à la fin de l'automne, le port et la ville offrent un spectacle d'une extrême animation : des navires de quatre-vingts à deux cents tonneaux, employés à la navigation du lac, chargent et déchargent les marchandises, et le mouvement de magnifiques bateaux à vapeur complète cet ensemble d'activité maritime à laquelle l'ouverture du canal Rideau a ajouté une impulsion nouvelle. Parmi les étrangers qui traversent la ville, on remarque surtout une foule d'émigrants qui se rendent avec tout leur mobilier dans les colonies du Haut-Canada. Aux environs de Kingston rien n'invite à des exploitations agricoles; le sol y est médiocre, et sa nature argileuse et froide se prête difficilement à la culture.

A Kingston nous quittâmes la navigation à vapeur, qui ne franchit pas les limites du lac, et nous prîmes une des embarcations qui descendent le fleuve Saint-Laurent. Ces embarcations sont conduites par des Canadiens qui parlent une sorte de jargon français. Ce sont les descendants des premiers colons de la contrée. Nous avancions tantôt à la voile, quand le temps était favorable, tantôt à l'aviron; alors, pour ramer en mesure, les Canadiens faisaient retentir ces solitudes d'une chanson française, et plus d'une fois notre cœur a battu quand nous entendions, même au milieu du vent et de la pluie, nos rameurs entonner des airs qui nous rappelaient la patrie, et que nous retrouvions sur ces rivages éloignés, chez ces fils de la Nouvelle-France, le courage et la gaieté de l'ancien caractère national.

Notre navigation n'était pas sans charme; le jour nous jouissions des splendeurs d'une riche nature, glissant sur les eaux transparentes du fleuve, admirant

la végétation puissante qui domine ses rives; le soir nous faisions halte, et nous dressions pour la nuit nos tentes sur le rivage. Aussitôt à terre, nos Canadiens allaient à la chasse, et toujours ils nous rapportaient quelque pièce de gibier. Dès les premiers jours, nous fîmes la rencontre de deux pirogues d'Indiens, qui sortirent tout à coup de derrière une langue de terre et s'avancèrent de notre côté. Les femmes étaient assises; les hommes, debout, maniaient leurs pagaies avec une rapidité remarquable. Leurs têtes étaient ornées de cercles d'acier et de plumes; le reste de leurs vêtements se composait de peaux de bêtes fauves et de longs manteaux d'écarlate couverts d'oripeaux et de débris d'ornements. Leur langage était dur et guttural; on eût dit qu'ils se querellaient sans cesse. Nous prîmes terre en même temps que ces Indiens, et notre présence ne parut aucunement les intimider. Sans s'inquiéter de nous, les femmes se mirent aussitôt à couper du bois pour le feu, et les hommes ayant rassemblé des perches et de l'écorce de bouleau, se mirent à construire un wigwam. Quand nous fûmes tous installés, eux de leur côté, nous du nôtre, chaque caravane commença son repas, et celui des Indiens eût été fort maigre si nous n'y eussions ajouté un peu de nos provisions, accompagnées d'une bouteille de rhum.

Ce cadeau fut une véritable fête. Les sauvages nous remercièrent par des cris bruyants, et se passèrent à la ronde la liqueur jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une seule goutte. Alors dans les deux camps ce fut un singulier spectacle; d'un côté, nos Canadiens, qui ne s'étaient pas épargnés non plus, assis autour d'un grand feu, chantaient des chansons à demi françaises, jouaient aux dés, ou essayaient de faire la lecture d'un livre de piété, en l'accompagnant des plus sonores et des plus énergiques jurons; de l'autre, les Indiens, entassés dans leur wigwam autour du feu, où rotissait leur gibier, jouaient, riaient, bavardaient, hurlaient. Peu à peu les manifestations devinrent moins bruyantes jusqu'à ce qu'enfin les deux troupes tombèrent dans un profond sommeil.

Ce fut ainsi que nous traversâmes le lac des Mille-Iles, bassin immense qui justifie son nom, et sur lequel les îles semblent avoir été semées. Par leur nombre, ces îles donnent le vertige quand elles semblent glisser le long de l'embarcation, courir, se masquer, s'effacer, pivoter, former mille groupes bizarres; car elles varient d'aspect, de forme et de grandeur. Il y en a de fertiles et de stériles, de hautes et de basses, de rocheuses et de verdoyantes, de boisées et de nues. Quelques-unes ont un quart de mille de longueur, d'autres n'ont que quelques pieds. Leur réunion offre sur une petite échelle une variété plus grande de baies, de ports, de passes et de canaux qu'il n'en existe dans tout un continent. On n'a jamais compté exactement le nombre de ces îles, mais on suppose qu'il dépasse de beaucoup quinze cents. Entre quelques-unes le courant est si rapide qu'on ne le remonte qu'avec une extrême difficulté. Les bateliers s'égareraient au milieu de ces bouquets de verdure s'ils n'avaient soin de s'y créer des points de reconnaissance qui leur jalonnent le chemin.

L'eau rapide du fleuve nous eut bientôt portés à Brockville, et de là à Prescott,

deux postes sur le Saint-Laurent qui n'ont guère qu'une importance militaire. Prescott renferme une cinquantaine de maisons et un fort en terre, occupé par quelques soldats. Dans l'avenir, ce lieu pourra acquérir une certaine importance; c'est là que l'on commence à naviguer avec des goëlettes et des sloops. Entre Prescott et Kingston, le lit du fleuve est tellement obstrué et le courant si rapide, qu'à peine de petits bateaux à vapeur ou des embarcations plates peuvent y naviguer. Si l'on canalisait cette portion du fleuve, Prescott deviendrait promptement l'entrepôt des marchandises expédiées dans l'ouest de la province, et de celles qui descendent de Montréal.

Au-dessous de Prescott, les bords du fleuve n'offrent que des champs en demi-culture et des maisons en solives, spectacle monotone et fréquent dans le Haut-Canada. A cinquante milles plus bas, nous rencontrâmes la colonie écossaise de Glengary. Cette colonie, l'une des premières qui aient été fondées dans l'intérieur du Canada, se composait de pauvres cultivateurs, jetés dans cette contrée par la misère. Les colons eurent à lutter contre tous les obstacles du climat et du sol; ils les ont vaincus par leur persévérance, et la colonie est dans l'aisance, sinon dans une complète prospérité. Les maisons, construites en solives, ne renferment presque toutes qu'une chambre. La plupart des colons ont défriché environ soixante à soixante-dix acres; quelques-uns en ont éclairci à peine trente ou quarante. Quand on parcourt ces champs de création récente, on est presque épouvanté de voir combien la nature tend à regagner du terrain sur le travail des hommes, et combien son action est incessante et dominatrice. Les arbres de ces forêts sont d'un âge extraordinaire; aux cercles concentriques du bois, on en reconnaît qui ont quatre et cinq siècles. Le sol se compose, à la profondeur de plusieurs pieds, de substances végétales entièrement décomposées; il est en quelque sorte trop fertile pour les travaux ordinaires de l'agriculture; certains champs ont produit vingt années de suite sans recevoir le moindre engrais. Depuis vingt ans, la colonie de Glengary a grandement amélioré ses terres et ses méthodes de culture. Cette population, composée dans l'origine presque entièrement d'Écossais grossiers, éprouve aujourd'hui, avec l'aisance, le besoin d'une civilisation plus grande. Des écoles ont été ouvertes dans le pays, et les progrès de l'intelligence ont suivi ceux de la fortune.

Cependant il existe encore un contraste frappant entre les fermiers du Haut et du Bas Canada, comme nous pûmes nous en convaincre à notre arrivée à la Chine. Ce village, situé sur le Saint-Laurent, à l'endroit où le fleuve se développe pour former le lac Saint-Louis, marque la limite entre les deux provinces canadiennes. C'était un endroit fort insignifiant naguère, mais qui depuis vingt ans acquiert une certaine importance comme entrepôt des denrées récoltées dans les environs.

Autour de la Chine commencent à se développer de belles plantations, exploitées par des fermiers canadiens établis de père en fils. Ces paysans ont le teint brun et les traits caractérisés; ils sont d'une structure athlétique. Leurs yeux

sont petits, brillants, et vifs. Adroits, spirituels, prévenants, ils se montrent envers les étrangers d'une politesse affectueuse et familière. On se ferait difficilement une idée de la cordialité avec laquelle nous fûmes accueillis à Sainte-Anne, jolie ferme à l'embouchure de la rivière des Ouatouacs dans le Saint-Laurent. Aux premiers mots que nous prononçâmes, un jeune homme auquel nous nous étions adressés reconnut que nous étions Français; à peine prit-il le temps de nous répondre : se précipitant dans l'intérieur de la ferme, il appela son père et ses frères : — *Des Français!* dit-il, *deux Français!* — Et aussitôt nous nous vîmes entourés, fêtés. On nous accorda la plus affectueuse hospitalité; le soir après le repas, ce furent mille questions sur la France. Le père nous raconta que sa famille était venue de Normandie au Canada avec le marquis de Beauharnais; il nous dit comment son grand-père avait servi au régiment de la Reine, et ajouta qu'un des plus vifs plaisirs, au fond des forêts canadiennes, était, pour le colon, de voir un *Français de France.*

Les Canadiens, en général, sont habitués à ne considérer comme véritablement supérieur que ce qui vient de France; ils laissent percer cette prévention favorable dans les moindres choses : la plus belle race des canards domestiques s'appelle des canards de France; les souliers de cuir anglais sont des souliers français, les livres sterling des louis, l'Europe la France, et tous les blancs sont des Français. Ils ont fait partager aux Indiens cette croyance, si bien qu'un vieux guide, un métis iroquois auquel on demandait où avait été confectionné un fort beau fusil qu'il portait sur l'épaule, répondit qu'il venait de *la vieille France de Londres.* Le nom de Napoléon est vénéré au milieu de ces agriculteurs, et beaucoup de jeunes hommes le portent.

Le lendemain du jour où nous étions descendus à la ferme, le père nous prêta ses meilleurs chevaux, et l'un des fils voulut nous servir de guide dans nos explorations. Nous nous dirigeâmes vers une forêt touffue qui étend ses ombres épaisses derrière Sainte-Anne. La profondeur de ces bois primitifs est impénétrable à l'œil; ce sont littéralement d'immenses cavernes de verdure. Une obscurité d'un ton mat y borne la vue, excepté dans les endroits où les rayons brisés du soleil laissent entrevoir le ruban sinueux d'un ruisseau, ou le charmant découvert d'une pelouse.

Sur la rive droite du Saint-Laurent, le pays est au contraire uni, ouvert et bien cultivé. Le froment rouge, le sarrasin, le seigle, le maïs, y sont les cultures principales. Dans le chemin que nous fîmes à travers ces campagnes, nous trouvâmes presque partout un terrain plat et entièrement sec. Les champs, de forme irrégulière, étaient divisés par des séparations en bois qui attristaient ce paysage, et n'avaient ni la gaieté ni la solidité des haies vives d'aubépine, si communes dans nos campagnes. La route était d'ailleurs animée par de nombreux voyageurs presque tous en voiture. Peu de Canadiens vont à pied; tout fermier est à peu près en état d'avoir un cheval et une calèche. Les chevaux canadiens n'ont pas pour eux l'apparence; ils sont d'origine normande, petits et

grossièrement taillés, mais vigoureux; ils s'animent sous le fouet et ne bronchent jamais. Quel air plein de fierté a le paysan canadien conduisant son cheval chétif et sa voiture mal assurée! on le voit, vif, gai, plein de pétulance, il parle alternativement au cheval et au voyageur, indiquant à l'un les beautés du paysage, flattant l'autre d'un compliment ou le réveillant avec une menace. La calèche et le cheval, tels sont les premiers meubles d'un Canadien, ce qu'il nomme *son établissement*. Les chaleurs de l'été étant excessives dans le Bas-Canada, personne, à moins d'une nécessité pressante, ne se hasarde à parcourir à pied une longue distance, et c'est une habitude qui subsiste dans les autres saisons.

Aux abords du village de la Chine, le Saint-Laurent a une sorte de rapide qui barre sa navigation. Dans une largeur d'un demi-mille, le courant est si violent que l'eau, en frappant le roc qui s'avance, est lancée en l'air en jets hauts de plusieurs pieds. Le lit du fleuve, en cet endroit, doit être composé de rochers d'une saillie immense et d'une forme très-bizarre, car la masse d'eau est tellement déchirée et tourmentée par les inégalités sur lesquelles elle coule, que l'aspect en est presque effrayant. Deux courants semblent se disputer le passage et se heurter sans mêler leurs flots. Dans des endroits, la masse glisse, unie comme du cristal, sur un lit pierreux, jusqu'à ce que des fragments de rocher la divisent et lancent dans l'air des nuages d'écume qui resplendissent des couleurs du prisme. Le milieu du rapide est coupé par une petite île bien boisée, qui ajoute à la majesté de la scène.

En cet endroit, les grandes embarcations s'arrêtent. Des canots seuls, conduits par de hardis Canadiens, peuvent se risquer sur ces eaux tourmentées. On songe à établir dans une direction parallèle à tous les rapides du Saint-Laurent des canaux qui remédieront à ces intermittences dans la navigation. Cette pensée a présidé aux travaux du canal de la Chine à Montréal; de plus, le canal Rideau joint la navigation du lac Ontario à celle du Saint-Laurent. De Kingston, où il prend naissance, à la rivière avec laquelle il communique et qui lui a donné son nom, le canal traverse une série de petits lacs. La rivière Rideau se jette dans le Saint-Laurent à Bytown.

Cette ville fondée en 1815 par le colonel By, aux bouches de l'Oftawa, un peu au-dessous de la magnifique cascade de la Chaudière, et en face du beau village de Hull, situé dans le Bas-Canada, est comme la Chine, sur la limite des deux provinces. Sa position était si bien choisie que, dans la deuxième année de sa fondation, elle avait déjà une population de 2,000 âmes. Cette ville se partage en deux parties situées sur les deux rives du canal. Les maisons, en bois, forment des rues d'une extrême régularité. Du sommet de la hauteur sur laquelle Bytown s'élève, l'œil contemple l'un des plus admirables points de vue qui existent au Canada. Au loin, après une suite de collines mollement onduleuses, on distingue les établissements et l'église de Hull, les îles vertes et pittoresques qui coupent le cours du fleuve; au delà et à l'horizon, la contrée développe sa surface tourmentée et sa charpente de rocs au sein desquels coulent des eaux presque tou-

jours tumultueuses et bouillonnantes. Sur un plan plus rapproché, l'Oftawa forme le beau rapide des Chênes, qui devient la double et magnifique cascade de la grande et la petite Chaudière. Si le regard se lasse d'admirer l'immensité de ce spectacle, il peut se reporter au cadre plus étroit qu'embrasse le pont de l'Union, sur le canal Rideau et sur l'Oftawa, perspective gracieuse, où la verdure, l'eau et le soleil se jouent au milieu des merveilles de l'industrie humaine.

De Bytown à Montréal, la traversée est à peine de quelques heures. L'aspect lointain de cette ville est enchanteur. Là, sur les bords du fleuve élargi, s'étend une campagne légèrement montueuse et couverte des plus riches cultures. Plus de scènes sauvages et grandioses, mais le spectacle de la civilisation agricole ; des fermes de toutes parts, des champs chargés de riches et ondoyantes moissons. Quand nous aperçûmes Montréal dont les clochers se détachaient sur le rideau vert des montagnes, nous ne pûmes retenir un murmure de surprise. Depuis que nous naviguions sur le Saint-Laurent et l'Ontario, mon compagnon et moi nous avions presque oublié l'aspect extérieur des grandes villes, et nous avions devant nous la seconde capitale, la première cité du Canada.

CHAPITRE LVII

BAS-CANADA. — MONTRÉAL. — QUÉBEC.

Montréal, symétriquement disposée sur une île du fleuve, presente un ensemble harmonieux dont les aiguilles et les monuments qui rompent cette régularité augmentent le charme. Quoique placée au-dessous de Québec dans la division politique, Montréal est cependant la ville la plus importante du Canada. Elle a tous les avantages, avantages de situation, de population, de sol, de climat, d'importance territoriale, de richesse industrielle. De plus, elle fut la première ville fondée sur le territoire sauvage de Hochehaga. Dans ses débuts, Montréal, fréquemment attaquée par les sauvages, se fit une sorte d'enceinte dont on voit encore aujourd'hui quelques vestiges. C'est actuellement une fort belle ville, divisée en haute et basse, avec des rues aérées, commodes, propres; les plus importantes sont parallèles à la rivière. Les maisons sont presque toutes bâties en grès et recouvertes en étain ou en fer laminé. Dans la rue Notre-Dame, la plus belle de la ville, et qui se prolonge du faubourg de Québec à celui des Récollets, se trouve la cathédrale, magnifique édifice de style gothique, pouvant contenir jusqu'à dix mille personnes. L'église anglicane, le séminaire de Saint-Sulpice, le couvent de Notre-Dame, des casernes, un théâtre et le monument élevé à Nelson, belle colonne d'ordre dorique de trente pieds de haut et que surmonte la statue du célèbre marin, sont les édifices les plus remarquables. Il

en existe un grand nombre d'autres, ainsi que des instituts littéraires ou agricoles, des sociétés d'encouragement, des colléges et des écoles.

L'importance de Montréal est un fait contemporain. Avant qu'une ligne suivie de bateaux à vapeur se fût établie entre cette ville et Québec, on y comptait à peine 15,000 âmes; c'est le nombre qu'on y a constaté à peu près en 1815. Depuis ce temps, des communications promptes et multipliées se sont établies entre les deux Canadas, et Montréal a à peu près absorbé toute l'importance commerciale du Saint-Laurent. En quinze ans, sa population a doublé; aujourd'hui elle doit s'élever à 50,000 habitants. C'était à Montréal qu'avait fondé son siége la fameuse *compagnie du Nord-Ouest*, qui, après avoir paralysé les opérations de la compagnie de la baie d'Hudson, a fini par se fondre avec elle. Par suite de cette fusion, Montréal est devenue l'un des entrepôts les plus importants du commerce de pelleteries. On y a compté jusqu'à trois mille facteurs, chasseurs ou agents de la société.

Quinze à vingt bateaux à vapeur continuellement en activité défraient le service avec Québec et Halifax. Les passagers et les marchandises abondent sur cette ligne; le havre de Montréal n'est pas très-vaste, mais il offre un abri assuré, la profondeur ordinaire de l'eau est de trois à quatre brasses et demie avec un excellent ancrage sur tous les points. Un inconvénient sérieux de ce havre est le rapide de Sainte-Marie, situé à un mille plus bas; son courant est si impétueux, qu'on ne peut pas le remonter avec les vents du nord-est.

La population de Montréal est toujours française, malgré les nombreuses émigrations anglaises des trente dernières années. Le caractère de ses habitants est bienveillant et hospitalier; la société y est spirituelle, agréable et communicative. Cette ville a peu de pauvres, et nous trouvâmes aux hommes de la classe inférieure un air de vigueur, de satisfaction et de gaieté. Les environs sont riches en sites magnifiques et en belles cultures. A la distance d'un mille et demi environ de la ville, est une colline dont elle a tiré son nom; la hauteur de ce monticule paraît être de cinq à six cents pieds. Sa pente, d'abord assez douce, devient promptement raide et escarpée; mais une fois arrivé sur le plateau, on y découvre une vue immense et magnifique. L'œil plane sur le riant bassin au milieu duquel le Saint-Laurent coule large comme une mer. Le gouvernement établit sur ce point une forteresse qui commandera tout le cours du fleuve. L'espace entre la colline et la ville est garni de vergers et de jardins qui produisent d'excellents légumes et les meilleurs fruits, fraises, groseilles, framboises, prunes, pêches, abricots; les pommes surtout sont d'une exquise qualité, la pomme de neige et la pomme grise n'ont pas de rivales. Sur les côtés du chemin qui coupe la montagne est un bâtiment en pierres entouré d'une enceinte; on le désigne indifféremment par les noms de *Château des seigneurs de Montréal* et de *Maison des prêtres*. De vastes jardins et vergers sont attachés à cet établissement.

Après quelques jours de halte à Montréal, nous reprîmes notre navigation vers Québec sur un magnifique bateau à vapeur. C'est principalement entre les deux

grandes villes du Bas-Canada, sur la rive gauche du Saint-Laurent, que se trouve resserrée la population française; là, dans un espace de cent vingt lieues, le voyageur est en pleine France : rivières, îles, montagnes, terres, tout a un nom français. Ce sont les comtés de Beauharnais, Berthier, Chambly, Lachenay, Richelieu, Bouville, Terrebonne, Vereliéres; les seigneuries de Lery, Lacalle, d'Autrey; les fiefs Chicot, du Sablé, Saint-Ignace, Tremblay, et tous les noms de la vieille France féodale. Nous ne nous arrêtâmes pas dans ces domaines où cependant nous eussions reçu le même accueil hospitalier qu'à la ferme Sainte-Anne. Le Français canadien, content de peu, attaché à sa religion et à ses usages, possède, à côté de beaucoup d'indolence, un fonds naturel de talents et de courage qui n'aurait besoin que d'être cultivé par l'instruction : il se livre avec ardeur aux travaux les plus rudes, il entreprend pour un gain modique les voyages les plus fatigants. Certains colons fabriquent eux-mêmes les étoffes de laine et de lin dont ils s'habillent; ils tissent ou tricotent leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille, et tannent les peaux destinées à leur fournir les chaussures; tout, jusqu'à leurs charrues et leurs canots, est le produit de leurs mains.

Le visage des Français du Canada est long et mince; leur teint brunâtre et hâlé devient quelquefois, par suite du mélange avec la race indigène, aussi foncé que celui des Indiens: leurs yeux petits et noirs ont beaucoup de vivacité; le nez avancé est aquilin; les lèvres sont peu épaisses, les joues maigres et les pommettes saillantes. Ils ont conservé dans leurs manières des traces de leur première origine. Une politesse noble et aisée règne dans leur conversation; ils se présentent avec un air qui les ferait prendre pour les habitants d'une grande ville plutôt que d'une contrée demi-sauvage. Ils montrent de la déférence envers leurs supérieurs et rarement de la rudessse envers leurs subordonnés : la plus parfaite harmonie règne entre eux. Souvent les enfants de la troisième génération demeurent dans la maison paternelle; ils se marient jeunes et se voient de bonne heure entourés de nombreux descendants; aussi, hors des villes les mœurs sont très-pures et les ménages heureux.

La gaieté française conserve au milieu d'eux son empire. Les plaisirs y ont le caractère simple et un peu grossier qu'ils avaient en France avant le raffinement introduit sous Louis XIV: les parents et les amis s'assemblent tous les jours autour d'une table chargée de mets solides; à côté d'un énorme quartier de bœuf ou de mouton, on voit de vastes terrines remplies de soupe ou de lait caillé. Immédiatement après le dîner, qu'anime une gaieté franche et bruyante, les violons se font entendre; tout le monde se livre à la danse, les menuets et les gigues se succèdent avec rapidité.

Les Canadiens suivent scrupuleusement les modes de Paris; seulement, hors des villes, ils sont quelquefois arriérés d'une cinquantaine d'années. Les femmes du Canada sont remarquables par leur grâce et leur brillante santé; elles rappellent les Cauchoises par l'éclat de leur teint, la régularité de leurs traits et la beauté de leur taille. Bonnes épouses, mères tendres, elles font le bonheur de

leur famille ; le seul plaisir pour lequel elles aient un vif penchant est la danse. Les arts d'agrément ne sont pas négligés dans l'éducation des jeunes personnes de bonne famille ; le dessin forme une partie importante de leur instruction ; la musique compte des élèves jusque dans les fermes et les villages. Les salons de Québec et de Montréal retentissent des airs mélodieux des plus illustres compositeurs. On n'ignore pas qu'en 1826 la célèbre cantatrice, madame Malibran, fut accueillie avec enthousiasme sur les théâtres du Bas-Canada. Enfin dans la classe inférieure, d'anciennes chansons normandes sont répétées en chœur par une jeunesse joyeuse. A côté de tant de qualités se trouvent bien quelques défauts ; il faut, par exemple, avouer que le Canadien est peu sobre et qu'il est enclin à l'ivrognerie [1].

Du bateau à vapeur qui nous avait emportés de Montréal, nous distinguions les villages cachés dans leurs bouquets d'arbres ; les maisons, les fermes, les champs en culture, disparaissaient devant le sillage rapide du bateau. Nous fîmes une courte station au charmant village de la Prairie, à huit milles environ de Montréal. Cette localité est intéressante par son commerce et sa population ; elle a de jolies rues, des maisons fort bien bâties et hautes quelquefois de deux étages. Des ouvriers de toutes les professions, mécaniciens, forgerons, détaillants, peuplent ce village, pour qui d'ailleurs le mouvement des bateaux à vapeur est une source de richesses.

Le village de Saint-Joseph est inférieur en étendue à celui de la Prairie ; mais sa situation est encore plus agréable : au confluent de la rivière que l'on appelle indistinctement Richelieu, Sorel ou Chambly, avec le Saint-Laurent, est située la ville de William Henry, non loin d'un fort bâti en 1665 par les soins de M. de Tracy, comme boulevard contre les attaques des Indiens. Ce fort est d'une construction assez régulière, il renferme des magasins, des casernes, et peut contenir une importante garnison. Devant le fort, la berge de la rivière a de dix à douze pieds d'élévation ; sur le côté opposé sont des chantiers propres à des grandes constructions. Nous passâmes encore devant le village de Trois-Rivières, remarquable par son commerce ; Saint-Maurice, par les forges d'un fer excellent ; Saint-John, station des bateaux à vapeur qui vont du lac Champlain au Saint-Laurent ; enfin devant le fort Chambly, dont les Anglais ont restauré et agrandi les fortifications. Dans l'intérieur et sur la droite du fleuve, nous laissions un des plus jolis sites que l'on puisse voir, celui du village de Saint-Hyacinthe, pittoresquement groupé aux bords du Richelieu, avec un pont qui lie les deux rives.

Enfin, après avoir admiré les mille aspects du Saint-Laurent, tantôt s'élargissant pour former le lac Saint-Pierre, tantôt se resserrant un peu au-dessous de la Pointe-aux-Trembles et de Saint-Augustin, nous arrivâmes à un endroit où le fleuve s'encaisse entre deux rangées de falaises d'un aspect dur et sauvage ; puis à leur débouché se révéla à nous Québec, en un point où le fleuve se développe et

1. Maltebrun, *Précis de Géographie universelle*, t. VI, p. 71-72.

se partage pour étreindre l'île d'Orléans. Là les eaux, violemment refoulées par la marée qui remonte jusqu'à Trois-Rivières, se trouvent souvent dans un état de turbulence et d'agitation qui leur donnent l'aspect d'une mer. Les maisons de Québec, confusément entassées sur une falaise, dominent le bassin du fleuve et les mâts des navires mouillés à leur pied.

Québec fut fondée en 1608 par Samuel Champlain, ingénieur-géographe du roi de France, sur l'emplacement d'un village indien nommé Stadaconé, et sur le sommet du cap Diamant. Les progrès de la ville furent dans l'origine précaires et lents, à cause des attaques sans cesse renaissantes des sauvages. Tombée en 1629 entre les mains des Anglais, Québec fut reprise par la France en 1632 avec le reste du Canada; depuis ce moment la ville grandit rapidement, elle devint capitale de la colonie française en 1663. Les Anglais, jaloux de son importance, essayèrent de la reconquérir de nouveau à la fin du même siècle, mais ce fut seulement cent ans plus tard, par le traité de Paris, désastreux pour les colonies de la France, que notre ville passa entre leurs mains.

Québec se développe en amphithéâtre; elle est située sur un promontoire au N.-O. du Saint-Laurent et sur la pointe du cap Diamant, qui s'élève à plus de trois cents pieds au-dessus du niveau de la rivière. En certains endroits cette falaise est tout à fait perpendiculaire; son aspect général est triste et dépouillé, bien que des pins et quelques buissons aient pris racine dans les excavations du terrain. Du sommet du cap, vers le Saint-Laurent, s'étend une pente douce et une suite de collines jusqu'au lieu dit *Coteau de Sainte-Geneviève*, qui domine à pic de cent pieds le fleuve. A sa base commence la plaine : elle se prolonge jusqu'à la rivière de *Saint-Charles*, qui forme l'autre côté de la presqu'île ; de l'une à l'autre rivière s'étendent les fortifications de Québec, véritable enceinte de la cité; elles ont environ deux milles trois quarts de circuit. La ville, outre sa grande division entre haute et basse, est partagée en domaines et fiefs, les domaines du roi, ceux du séminaire, le fief Saint-Joseph dépendant de l'Hôtel-Dieu, et les terres qui appartenaient à l'ordre des Jésuites. Ces divisions ne comprennent ni les faubourgs, ni les réserves militaires. En 1622, Québec ne comptait pas plus de 50 habitants; en 1759, la population en était évaluée à 8 ou 9,000; aujourd'hui elle s'élève à 30 ou 40,000. Les édifices publics sont le château de Saint-Louis, l'Hôtel-Dieu, le couvent des Ursulines, celui des Jésuites, dont on a fait des casernes, les cathédrales catholique et protestante, l'église écossaise, la Bourse, la Banque, l'hôpital militaire, le Palais de Justice, la prison; enfin le monument élevé à Wolf et à Montcalm, ces deux intrépides généraux, l'un Anglais, l'autre Français, qui trouvèrent la mort, en combattant l'un contre l'autre, sur le même champ de bataille.

Le château de Saint-Louis est un nid d'aigle, bâti en pierre et à pic sur un précipice; sa plate-forme domine la contrée, le bassin du fleuve, l'île d'Orléans, la pointe Lévi et toute la campagne. La forteresse de Saint-Louis couvrait une vaste étendue de terrain et était flanquée de deux forts bastions à chaque angle, liés

entre eux par une courtine. Il ne reste aujourd'hui que peu de vestiges de ce vaste système de défense.

L'un des plus curieux monuments de Québec est certainement la colonne élevée en 1827 aux généraux Wolf et de Montcalm par le gouverneur anglais, comte de Dalhousie, idée touchante et pieuse qui réunit sous le même monument les honorables défenseurs de deux causes rivales. L'inscription, des plus simples, porte : *Mortem virtus communem, famam historia, monumentum posteritas dedit*[1]. Le Palais de Justice est un monument en pierres, de structure moderne, vaste, bien disposé, remarquable par son ordonnance. Toutes les églises des diverses sectes sont aussi de fort beaux édifices. Les couvents, les casernes, les hôtels de la ville, les marchés, ont l'aspect des monuments d'une grande ville.

Voici comment l'illustre géographe Maltebrun résume la description de Québec : « Un superbe bassin où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté; une belle et large rivière; des rivages partout bordés de rochers escarpés, parsemés ici de forêts, là surmontés de maisons; les deux promontoires de la Pointe-Levi et du cap Diamant, dont le sommet est élevé de 350 pieds au-dessus du fleuve; la petite île du cap Diamant et la majestueuse cascade de la rivière Montmorency, tout concourt à donner à la capitale du Bas-Canada un aspect imposant et vraiment magnifique. Mais de toutes les beautés il n'en est pas de plus terrible et de plus grande que celles de la citadelle, l'une des plus formidables qui soient au monde. Cette citadelle est ceinte de fortes murailles et garnie d'une artillerie qui la rend presque imprenable; les casemates, quand elles seront finies, pourront mettre cinq mille hommes à l'abri des bombes; l'arsenal contient des armes pour cent mille hommes. »

Parmi les monuments exclusivement scientifiques et littéraires de Québec, il faut mentionner le collége et le séminaire, des écoles élémentaires, une bibliothèque publique, et une foule de sociétés d'histoire, de littérature, d'agriculture, de médecine, etc. Québec est le siége d'un évêché catholique et d'un évêché anglican; cette ville est aussi la résidence du gouverneur, qui a le titre de capitaine général de toute l'Amérique anglaise.

Les environs de Québec abondent en sites d'une extrême beauté, parmi lesquels il faut surtout mentionner la cascade de Montmorency. La rivière qui forme cette chute traverse un pays sauvage et très-boisé, sur un lit de rochers aigus, jusqu'au moment où elle arrive au précipice; alors elle tombe d'une hauteur de deux cent quarante pieds, perpendiculairement, et sans rencontrer aucun objet dans sa chute. Excepté dans la saison des débordements, le volume de la rivière est peu considérable; mais, en traversant le lit de rochers qui borde le sommet du précipice, la masse d'eau est tellement augmentée par l'écume, qu'elle présente au regard comme une nappe de neige. Une vapeur considérable

1. Leur courage leur donna une mort commune, l'histoire la même renommée, la postérité le même monument.

s'élève du fond du gouffre et présente au regard, quand le soleil brille, les couleurs du prisme dans tout leur éclat. La largeur de la cataracte, à son sommet, n'est que de cinquante pieds. Au-dessous, les eaux sont retenues dans une espèce de bassin par un rocher d'une seule pièce, qui occupe la presque totalité de la largeur de la cataracte, et à l'extrémité duquel elles s'échappent et coulent doucement dans le Saint-Laurent, qui n'en est éloigné que de trois cents pas. La singularité qui distingue la chute de Montmorency, c'est que, dans sa hauteur considérable, elle n'est brisée par aucun obstacle, et le regard peut l'embrasser dans son majestueux ensemble.

La rivière de la Chaudière, autre affluent du Saint-Laurent, beaucoup plus éloignée de Québec, mais où cependant les habitants de cette ville aiment à se rendre, est presque partout interceptée par des rapides et des cascades bruyantes. La principale chute de la Chaudière est formée de trois cataractes distinctes, qui se réunissent en une seule avant d'atteindre le bassin qui les reçoit. La continuelle action de l'eau a creusé, dans le rocher qui forme ce bassin, de profondes excavations où les eaux se précipitent avec fureur et tournoient en bouillonnant comme dans une chaudière. La chute est moitié moins grande que celle de Montmorency, mais elle est cinq fois plus large. Ses environs sont beaucoup plus agréables; car, à Montmorency, excepté quelques arbres épars, on ne voit que la cataracte; au lieu que les bords de la Chaudière sont parfaitement boisés, et, au travers des masses de rochers que l'on rencontre de distance en distance, on aperçoit les sites les plus agrestes et les plus romantiques.

L'hiver est très-long et très-rude à Québec, quoique les chaleurs de l'été y soient de leur côté fort vives. Les gelées produisent auprès de Montmorency un singulier phénomène, lorsque le Saint-Laurent est pris au-dessous de la chute : la vapeur et les gouttes d'eau tombent à l'état de givre; ces molécules solides s'agglomèrent et finissent par former un monticule irrégulièrement conique qui, augmentant toujours, atteint, à la fin de l'hiver, des dimensions énormes. En mars 1829, il atteignit cent vingt pieds de hauteur. La face du cône du côté de la cataracte est ornée de brillantes stalactites, provenant du ruissellement continuel de l'eau sur le flanc du monticule. C'est un spectacle vraiment merveilleux, quand le soleil et l'écume de la chute se jouent sur ce monceau de glace; les habitants de Québec nous parlèrent avec enthousiasme de sa magnificence. Un autre spectacle non moins magique de ces contrées, est celui qu'offre une forêt après la pluie, pendant les fortes gelées de l'hiver. Les gouttes d'eau se cristallisent sur les branches des arbres, et, si vient un rayon de soleil, elles étincellent des couleurs de l'arc en ciel; puis la nuit, par un beau clair de lune, on dirait les arbres vêtus d'or et semés de perles, de diamants et d'améthystes.

C'est aux vents de nord-est et nord-ouest et à leur persistance qu'il faut attribuer l'intensité du froid et la neige qui couvre la terre, de la fin d'octobre au milieu d'avril, dans le Bas-Canada. La mauvaise confection des routes et leur

mauvais entretien font cependant de cette rude saison la saison des affaires pour le Canadien. Le fermier n'a pas à craindre alors que les roues de ses chariots s'enfoncent dans un sol mobile ou qu'elles soient brisées par l'extrémité des troncs d'arbres, qu'on ne prend pas la peine de déraciner dans les terrains nouvellement défrichés. Il est exempt aussi de la poussière fine et brûlante que fait lever en été son attelage. Aussi longtemps que la neige recouvre la terre, un traîneau roule sur sa surface avec autant de solidité que de vitesse. Ces courses, m'a-t-on dit, sont un des vifs amusements du Canadien. Munis, hommes et femmes, de gros bas de laine passés par-dessus la chaussure ordinaire, et de gants de peau de daim doublés également de laine, la tête enfoncée sous de longs bonnets fourrés à capuchon, et le corps abrité, des pieds à la ceinture, par la peau de buffle, qui, avec la peau d'ours dont est garni l'intérieur du traîneau, les protége contre le froid, ils bravent les temps les plus rigoureux. Souvent cinq ou six familles se réunissent, montent dans leurs traîneaux et arrivent à l'improviste chez un ami, habitant à dix ou douze milles de distance. On prend du thé, on échange quelques anecdotes, et l'on revient chez soi le même soir.

Endurci par ce rude climat, l'habitant du Canada jouit d'une santé vigoureuse. Exempt de contagions et d'épidémies, exempt surtout de cette fièvre jaune si fatale à ses voisins de l'Union, il parvient à une extrême vieillesse. Les contrées qu'il habite ne sont cependant pas exemptes d'inconvénients même fort graves. L'été ramène des nuées d'insectes qui, pendant les mois de mai, juin, juillet, août et septembre, torturent affreusement ceux dont la peau n'est pas suffisamment endurcie. Dans l'intérieur des maisons, des myriades de mouches vulgaires ne vous laissent pas jouir d'un instant de repos; elles assiégent le nez, les yeux, les oreilles, les lèvres, et pendant qu'on les chasse sur un point, elles vous accablent sur l'autre. Si, sortant de l'habitation, on veut jouir de la brise délicieuse qui règne dans l'atmosphère pendant cette saison de l'année, ou que, pour éviter les ardeurs du soleil, on se retire sous les ombrages épais d'un bois, les mosquites à longues pattes, les mouches de sable, mille insectes venimeux circonviennent le malheureux voyageur et le forcent, par des attaques multipliées sur son visage, ses mains et ses jambes, à retourner dans sa demeure, au milieu de ses premiers ennemis.

Nous éprouvâmes plus d'une fois ce cruel inconvénient dans nos promenades aux environs de Québec, et il nous fit moins regretter le séjour de cette ville hospitalière, lorsque au bout d'un mois nous songeâmes à la quitter pour explorer, après le Canada, une autre de nos anciennes colonies, la Nouvelle-Écosse, puis Terre-Neuve, et de là, avant de rentrer en France, poser le pied sur les terres glacées du Groenland et d'Islande. De cette région immense, qui porte le nom de Nouvelle-Bretagne, visiter les Canadas et la Nouvelle-Écosse seulement, c'est bien peu, à ce qu'il semble; mais voyez ces lacs et ces cours d'eau sans nombre : du fleuve Mackensie au Labrador, sur le lac de l'Esclave ou le Ouinnipeg, cherchez une ville, vous ne la trouverez pas; çà et là, un fort jeté par la

compagnie d'Hudson au milieu des tribus sauvages pour les contenir et protéger son commerce, mais nulle part des ressources assurées, un abri pour reposer le voyageur de ses fatigues. Et comment pourrait-il, si aventureux qu'il pût être, se hasarder sans motif, sans profit, à travers cette contrée froide et sauvage? Paul et moi, nous n'en eûmes pas même la pensée; nous nous contentâmes de recueillir quelques renseignements sur la compagnie d'Hudson, qui domine seule ces régions silencieuses, et sur l'Amérique russe, que nous ne pouvions pas davantage explorer à l'autre extrémité du continent.

CHAPITRE LVIII

COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON. — TRADITIONS ET CROYANCES INDIENNES.

La compagnie d'Hudson fut instituée en vertu d'une charte à perpétuité octroyée, le 2 mai 1669, par le roi Charles II. Elle était, en partie, formée par une association de marchands de fourrures de la cité de Londres, et obtint le privilége d'exploiter tous les pays baignés par la baie d'Hudson et les régions que ses agents pourraient découvrir. Les fondateurs n'étaient qu'au nombre de dix-huit; mais, parmi eux, on comptait les noms les plus illustres de l'Angleterre. La direction en fut confiée à un gouverneur, assisté d'un comité de sept membres, et les actions furent fixées à la somme de cent livres sterling. Grâce à la sage administration de ses créateurs, la société acquit une importance rapide. Indépendamment de ses priviléges commerciaux, la compagnie en obtint de politiques fort considérables. Elle eut le droit de fonder des villes et points fortifiés, de faire des lois pour maintenir l'ordre dans ses territoires (pourvu que ces lois ne fussent point en opposition avec celles d'Angleterre), de saisir et de transporter dans la Grande-Bretagne tout Anglais surpris trafiquant dans son domaine; et, de plus, les amiraux et officiers de la couronne reçurent l'ordre d'assister la compagnie dans l'exécution et le maintien de ses priviléges.

Les limites incertaines de ses territoires ne tardèrent pas à causer des différends entre les Anglais et les habitants de la Nouvelle-France. De là une guerre qui ne cessa que lorsque, par le traité de Paris, la France eut cédé le Canada à l'Angleterre. La compagnie de la baie d'Hudson se trouva alors sans rivale; déjà elle avait jusque là réussi à écarter toute concurrence, en dépeignant ses territoires comme les plus sauvages et les plus stériles de cette région; elle acquit un développement considérable et une immense richesse, qui ne cessa de s'accroître pendant vingt ans.

En 1783, cette prospérité fut entravée tout d'un coup par la concurrence que suscita à la compagnie de la baie d'Hudson une association formée à Montréal,

sous la dénomination de Compagnie du Nord-Ouest. Cette compagnie nouvelle s'établit avec le privilége d'exploiter les régions inconnues du continent américain baignées par la mer à l'ouest, et qui n'étaient pas comprises dans la charte de la compagnie d'Hudson. En 1789, la nouvelle société avait déjà établi des forts près du lac Atabasca, un peu au-dessous du cinquante-neuvième parallèle. Un de ses membres, sir Alexandre Mackensie, fit, la même année, un premier voyage dans la mer Polaire, découvrit le fleuve qui porte son nom, et, en 1792, repartit pour une seconde expédition, à la recherche du haut cours du Rio Columbia, qui devait le mener à l'Océan Pacifique. La compagnie du Nord-Ouest dirigea particulièrement ses établissements vers la Nouvelle-Calédonie, et ce fut elle qui, en 1813, acheta aux Américains l'établissement d'Astoria, à l'embouchure de la Colombie.

La rivalité entre les deux compagnies anglaises qui exploitaient les mêmes contrées ne fit que s'accroître, et, après les différends les plus graves, une guerre ouverte éclata en 1814 sur le territoire de la Rivière-Rouge. Les agents de la compagnie du Nord-Ouest voulurent expulser une colonie écossaise établie au sud du lac Ouinnipeg avec l'autorisation de la compagnie d'Hudson. Les colons et les employés des deux partis en vinrent aux mains, et, après des succès et des revers balancés, des établissements brûlés, pris et repris, les Écossais furent battus, en 1816, au Portage des Prairies, sur la rivière *Qui Appelle*, et le gouverneur des territoires de la compagnie d'Hudson fut tué avec dix-sept de ses compagnons.

Le parlement anglais, pour prévenir le retour de ces déplorables collisions, réunit en une seule les deux compagnies rivales sous le nom de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. L'acte d'incorporation, rendu en 1821 par le parlement, accorda pour vingt et un ans à la compagnie le privilége exclusif de trafiquer dans tous les territoires indiens possédés ou réclamés par la Grande-Bretagne dans l'Amérique du Nord, en plaçant toutefois cette compagnie sous la juridiction des cours de justice du Haut-Canada. Depuis cette époque, la puissante corporation qui, de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique, compte sans les Indiens, douze mille individus à son service, constitue une sorte d'empire dans l'Amérique anglaise.

Le capital de la compagnie s'élève à huit cent mille livres sterling (vingt millions de francs), et ses bénéfices montent annuellement à six millions deux cent cinquante mille francs. Les trois chefs-lieux de la compagnie sont : Montréal, la factorerie d'York, dans la baie d'Hudson, et le fort Vancouver, à l'ouest des Montagnes Rocheuses, sur le Rio Columbia. Un gouverneur honorifique de la compagnie réside à Londres et vérifie annuellement les comptes. Un autre gouverneur général habite les possessions anglaises et inspecte chaque année les principaux forts. Trois agents spéciaux résident dan les trois chefs-lieux ; ils ont sous leurs ordres vingt-trois surintendants de districts ou chefs facteurs, qui n'ont pas de traitement fixe, mais une part dans les bénéfices. Au-dessous des fac-

teurs en chef, trente-cinq commis principaux, puis les officiers de santé, les commis, enfin les apprentis commis.

Après vingt-cinq ans de service, les agents, en se retirant, ne reçoivent pas de pensions viagères, mais ils jouissent pendant deux années de leur traitement entier, et, pendant cinq ans, de la demi-solde; la compagnie leur fournit en outre des rations de thé, de vin, de sucre, de rhum et de vivres de toute espèce. Parmi ces employés, très-peu sont Européens; la plupart, nés dans les forts, sont fils des agents et des femmes indiennes. Le nom général d'*engagés* s'applique à tous les travailleurs de la compagnie, forgerons, charpentiers, tonneliers, trappeurs de castors, chasseurs, bateliers et même fermiers. Les engagés chargés de parcourir le pays en canots, pour le transport des marchandises, sont désignés plus spécialement sous le nom de *voyageurs*. Ces engagés sont des Français-Canadiens, des hommes de sang mêlé dits *Bois Brûlés*, et des Iroquois métis. La langue française est la seule en usage parmi eux; ils professent la religion catholique. Leur engagement est fixé à trois ans; beaucoup d'entre eux, devenus libres, se sont établis autour des forts Vancouver ou Mac-Louglin et Nesqually, et au fond de la baie de Puget, portant sur les rivages de l'Océan Pacifique les souvenirs et le langage de leur première patrie.

La compagnie emploie pour son commerce de la côte nord-ouest cinq corvettes de trois cent soixante tonneaux, montées par dix-huit ou vingt hommes d'équipage, et un bateau à vapeur. La cargaison de pelleteries et de fourrures que l'un de ces bâtiments, *le Colombia*, porta à Londres en 1841, avait une valeur de treize cent mille francs.

Le fort Vancouver, fondé en 1824 par le docteur John Mac Loughlin, est l'établissement le plus important de la compagnie dans l'ouest. Il est situé sur la rive droite du Rio Colombia, à trente lieues de l'embouchure de ce fleuve, dans une petite plaine large d'un mille, au pied d'une colline couronnée de bois superbes. Sa situation est extrêmement pittoresque : devant le fort se déroulent d'immenses plaines couvertes de verdure, au milieu desquelles le fleuve roule ses eaux limpides ombragées d'arbres gigantesques, tandis qu'au sud-est le mont Hood contraste par sa neige éternelle avec la couleur sombre des forêts de pins qui l'entourent. L'enceinte du fort renferme trente bâtiments, qui contiennent une population de sept cents individus, dont vingt-cinq anglais, et cent engagés Français-Canadiens avec leurs familles. Autour du fort, sont répandues les huttes des Indiens Tchinouks, qui se servent d'un jargon formé de mots indiens mêlés de mots français et de quelques expressions anglaises.

Comme tous les autres Indiens de ce territoire, les Tchinouks distinguent fort bien, à première vue, les différentes nations de blancs; ils désignent les Espagnols de la Californie par le nom de *Spagnols*, et les Anglais par celui de *Kinsor*, corruption des mots « king George »; ils appellent les Américains *Boston*, sans doute parce qu'ils viennent presque tous de cette ville, et les Français-Canadiens *Fransé* ou *Pasayouk*, c'est-à-dire visages blancs, les Français étant les premiers

blancs qui aient franchi les Montagnes Rocheuses. C'est aussi avec les Français que les Indiens entretiennent les rapports les plus familiers.

Le mouvement commercial du fort Vancouver est assez considérable ; c'est le point où arrivent généralement les produits des autres forts du territoire, et c'est aussi de là que partent les caravanes et les brigades de porteurs qui vont distribuer les marchandises dans les stations de l'intérieur. Le fort Vancouver, qui à l'extérieur ressemble à une grande ferme entourée de bâtiments d'exploitation agricole, n'est donc en réalité qu'un comptoir et une boutique de la Cité de Londres. Une quinzaine de commis sont occupés aux échanges avec les Indiens, à la vente et aux écritures ; ils se réunissent dans leurs bureaux au son de la cloche, dès sept heures du matin, et y travaillent jusqu'à neuf heures du soir, sauf les moments destinés aux repas, qui se prennent en commun et sous la surveillance de l'agent supérieur.

Le soir, les jeunes commis se réunissent pour fumer dans une chambre nommée le Salon des Célibataires, *Bacheler's Hall;* chacun raconte ses voyages, ses aventures, ses combats avec les Indiens : l'un s'est vu forcé de manger ses mocassins ; l'autre est si sûr de sa carabine, qu'il ne vise les ours que dans la bouche pour ne pas endommager leur peau ; quelquefois aussi des mélodies écossaises se mêlent aux chansons canadiennes, et la gaieté française anime les robustes Highlanders. Les habitations sont des espèces de casernes où rien ne rappelle le confort anglais. Le mobilier consiste en une petite table, une chaise ou un banc, et un lit de camp en planches avec deux couvertures de laine.

Le dimanche, la salle à manger se convertit en oratoire, et l'un des employés lit les prières de la liturgie protestante. Les Français se réunissent à la chapelle pour y faire des lectures pieuses, assister aux offices et chanter des cantiques, en l'absence des prêtres. Depuis quelques années, il y a un missionnaire à Vancouver ; avant son arrivée, ceux du Ouallamet ou du Nesqually y venaient une fois par mois.

De Montréal à Vancouver, le parcours est de dix-huit cents lieues et la durée du voyage de quatre mois et demi. De cet immense espace, soixante-quinze lieues seulement s'accomplissent à cheval, tout le reste se fait en bateau par les lacs et les rivières. La rivière Rouge, le lac Ouinnipeg, le fort Georges, situé au milieu des tribus redoutables des Indiens Pieds-Noirs, le fort Assiniboine, Jasper, où l'on franchit les Montagnes Rocheuses, sont les principales stations de ce long parcours. En hiver, c'est avec des traîneaux tirés par des chiens que s'effectuent les voyages ; trois de ces animaux suffisent pour traîner un poids de deux cents livres. Lorsque la neige n'est pas assez solide, on est obligé de voyager à pied avec des raquettes, chaussures faites de planchettes en sapin, très-minces, longues de deux mètres et larges de dix-huit pouces ; des extrémités et du centre partent diverses lanières qui viennent se rattacher à la cheville. Les Français-Canadiens, qui sont habitués à marcher avec cet appareil, font dix et douze lieues par jour, en portant des poids de cinquante et soixante

kilogrammes. On ne saurait d'ailleurs imaginer les atroces douleurs qu'occasionnent aux personnes qui commencent à s'en servir, l'affection connue sous le nom de *mal des raquettes*. Le frottement enflamme et met à nu les tendons du pied, qui s'excorient et se gangrènent si le froid est intense. L'usage des raquettes peut devenir très-dangereux, si la neige se ramollit trop vite : le voyageur court alors risque, malgré leur large superficie, d'être englouti et de périr au milieu de terrains détrempés[1].

Deux cent mille Indiens environ peuplent, avec les agents de la compagnie, les territoires qui portent le nom de Nouvelle-Bretagne. Outre les Algonquins, les Iroquois et les Sioux, que nous avons mentionnés dans le Haut-Canada, on compte, parmi les principales tribus, celles des Assiniboins, des Chippeways, des Mandans; et sur les bords de l'Océan Glacial, comme dans le Labrador, des Esquimaux. Ces derniers sont d'une taille médiocre; généralement robustes, basanés, leur tête est large, la face ronde et plate, les yeux noirs, petits et vifs, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux noirs, les épaules larges; ils sont gais, vifs, mais rusés. Leurs canots sont de bois ou de côtes de baleines fort minces, et entièrement recouverts de peaux de phoques; ils ont vingt pieds de long sur un pied et demi de large, et sont maniés avec une seule rame. De si frêles embarcations contiennent quelquefois quinze personnes. Les Esquimaux sont vêtus de peaux de phoques ou de bêtes fauves; leurs vêtements, garnis d'une sorte de capuchon, ne descendent que jusqu'à mi-jambe. Des bottes de peau enveloppent les pieds des hommes et des femmes; les femmes peuvent placer leurs enfants dans leur capuchon, taillé beaucoup plus large pour cet usage.

Aucun pays n'est plus morne ni plus sauvage que celui dans lequel sont répandues ces peuplades errantes : de tous côtés s'élancent des montagnes noires et raboteuses, dont les sommets sont recouverts de neiges éternelles. A l'horizon, l'œil s'arrête sur des blocs immenses de glace. La côte est peuplée de phoques et d'oiseaux aquatiques; dans l'intérieur, comme dans toute cette partie du continent, errent les renards, les ours et les loups.

Les autres Indiens sont moins misérables que les Esquimaux; c'est par leur intermédiaire que la compagnie d'Hudson se procure la plupart des pelleteries qu'elle exporte en Angleterre; et c'est en échange de couvertures de laine, de draps grossiers, de souliers, de haches, de mauvaises armes, de miroirs, d'ustensiles vulgaires, de verroterie, que ses agents obtiennent les plus précieuses fourrures. Voici quelles étaient, il y a une vingtaine d'années, les principales conventions d'échange : pour plusieurs belles peaux de loutre de mer d'un grand prix, on donnait un panier de riz, un baquet de rhum ou de mélasse délayée avec de l'eau de mer, deux poignées de tabac en feuilles, douze pierres à fusil, douze cartouches, et quelques petits paquets de vermillon; pour une seule peau de loutre de mer, valant en Angleterre deux cent cinquante ou trois cents

1. Duflot de Mofras, t. II, *passim*.

francs, une malle de Chine garnie de clous dorés; pour cinq peaux de castor, une couverture de laine; pour une peau de castor, une livre de tabac.

La petite vérole a fait, à plusieurs reprises, d'affreux ravages au milieu des tribus indiennes. Les Mandans occupaient, il y a une cinquantaine d'années, treize villages; le fléau en a supprimé onze. Un voyageur qui a passé quelque temps au milieu des débris de cette peuplade, jadis puissante, donne sur les Mandans des détails dont nous extrairons ce qui concerne leurs croyances religieuses.

Comme les autres indigènes de l'Amérique, ces Indiens admettent une vie future. On retrouve dans quelques-unes de leurs traditions un certain rapport avec les révélations de la Bible : un déluge, l'arche de Noé et l'histoire de Samson. Le Seigneur de la Vie, *Ohmahank-Noumakchi*, est le premier et le plus puissant des êtres : il a créé la terre, les hommes et tout ce qui l'environne. Tantôt il se montre sous la figure d'un vieillard, tantôt sous celle d'un jeune homme, mais toujours il porte une longue queue. Après lui vient le premier homme, *Noumank-Machana*, créé par le Seigneur de la Vie, mais pourtant aussi de nature divine. Il est comme un être intermédiaire entre le Créateur et le genre humain. Contre eux, *Ohmahank Chiké*, *le vilain de la terre*, lutte pour dominer le monde; mais ils sont plus puissants que le mauvais génie. Dans Vénus, *étoile du jour*, réside un quatrième être protecteur des hommes, sans lequel depuis bien longtemps ils auraient péri. Un autre encore, mais sans pouvoir, parcourt sans cesse la terre sous une forme humaine, sorte de juif errant que l'on appelle le loup menteur des prairies. Il y a aussi un démon des songes, qui apparaît à ceux qui vont mourir; un jour il était venu dans les villages des Mandans, puis il a disparu, et on ne l'a revu depuis qu'en rêve.

C'est dans le soleil qu'habite le Seigneur de la Vie. Dans la lune, il y a une vieille qui ne meurt pas; on n'a jamais su qui elle était, mais sa puissance est fort grande, et il faut lui adresser des sacrifices et des offrandes. Son fils aîné est le jour, le second est le soleil, le troisième la nuit. Elle a aussi trois filles, l'étoile de l'orient, l'étoile polaire et l'étoile du soir.

Le tonnerre est produit par le vol d'un oiseau gigantesque; on ne l'entend pas quand il vole doucement; il habite dans les montagnes un nid grand comme un fort, il se nourrit de cerfs et des animaux des bois. L'éclat de ses yeux forme l'éclair qui brille dans la nuit. Les étoiles sont tous les hommes morts dont l'âme erre dans le ciel; l'une d'elles descend sur la terre quand une femme accouche, et anime le corps du nouveau-né. L'arc-en-ciel est le génie qui accompagne le soleil. L'aurore boréale n'est pas un signe divin; il y a vers le nord des tribus de puissants guerriers; quand les premiers d'entre eux se réunissent avec les grands médecins, et font cuire dans de vastes marmites leurs prisonniers, ils répandent sur la terre ces lueurs fugitives de l'horizon.

Avant que la terre existât, le Seigneur de la Vie créa le premier homme. Celui-ci, se promenant sur les eaux, rencontra un canard qui plongeait. L'homme dit

à l'oiseau : « Tu plonges si bien, va au fond et rapporte-moi un peu de terre. » Le canard obéit, l'homme répandit la terre sur la surface de l'eau, en prononçant des paroles magiques, et les eaux disparurent. Mais sur la nouvelle terre mise à nu, il ne croissait pas un brin d'herbe. Le premier homme se promenait, se croyant seul, quand il aperçut un tesson de vase en terre : « Je croyais être seul ici, dit-il, mais il faut qu'il y ait eu des hommes avant moi ; tesson, tu es mon grand-père. » Un peu plus loin il rencontre le Seigneur de la Vie : « Oh ! voilà un homme comme moi, » s'écria-t-il ; et s'approchant de lui, « comment cela va-t-il, mon fils? » Mais le dieu répondit : « Ce n'est pas moi qui suis ton fils, tu es le mien ! » Le premier homme dit : « Je nie tes paroles. » Le Seigneur de la Vie répliqua : « Tu es mon fils, et je te le prouverai : plantons en terre un bâton de médecine que nous tenons à la main, celui de nous qui se lèvera le premier sera le plus jeune et le fils de l'autre. » Ils s'assirent donc, et se regardèrent longtemps l'un l'autre, jusqu'à ce qu'enfin le Seigneur de la Vie pâlit, et sa chair quitta ses os ; sur quoi le premier homme s'écria : « Maintenant, tu es certainement mort ! » Et ils se regardèrent encore pendant dix ans. Comme au bout de ce temps les os du Seigneur de la Vie étaient complétement blanchis, l'homme se leva, et dit : « Oui, maintenant il est certainement mort ! » Il prit alors le bâton d'*Omàhank-Noumakchi*, et le tira hors de la terre; mais au même instant le Seigneur de la Vie se leva en disant : « Me voici, je suis ton père et tu es mon fils ! » Le premier homme le reconnut pour son père. Puis, comme ils s'en allaient tous deux, le Seigneur de la Vie dit : « Cette terre n'est pas bien faite, il faut que nous la refassions mieux que cela. » Dans ce temps, le bison était déjà sur la terre. Le Seigneur de la Vie l'appela, lui dit de creuser le sol et d'en rapporter l'herbe, puis il l'envoya chercher du bois. Il partagea avec l'homme le bois et chaque brin d'herbe, et lui ordonna de former la rive septentrionale du Missouri, et fit lui-même la rive sud-ouest, qui est si agréablement diversifiée par des collines, de petites vallées et des bois. L'homme, au contraire, fit tout le terrain uni, avec de grandes forêts à peu de distance de la rivière. Quand le Seigneur vit cet ouvrage, il secoua la tête et dit : « Tu n'as pas bien fait cela ; on ne peut se mettre en embuscade dans ta prairie pour prendre des bisons, et les hommes ne pourront y vivre. » Il le conduisit sur l'autre bord de la rivière et dit : « Vois ici, j'ai des sources et des ruisseaux en grand nombre; j'y ai pratiqué des collines et des vallées où j'ai placé toutes sortes d'animaux et de beaux arbres. Ici l'homme peut vivre de la chasse et se nourrir de la chair des animaux. »

Ensuite ils songèrent à créer le genre humain. Quand les hommes se reproduisirent, le premier homme leur dit qu'il allait les quitter, qu'il s'en allait vers l'ouest mais que s'ils avaient besoin de lui il les secourrait; ainsi fit-il quand des ennemis puissants les attaquèrent dans leur village de *Natka-Passahé;* il les délivra, puis il disparut, et jamais depuis on ne l'a revu.

Ce fut alors que les blancs, qui ont toujours été les ennemis des Indiens, firent

monter les eaux si haut que toute la terre fut submergée; mais les anciens reçurent du premier homme l'inspiration de construire une tour de bois sur le sommet d'une montagne. Ils bâtirent une arche dans laquelle une partie de la nation trouva un refuge, et repeupla la terre quand les eaux se furent abaissées.

Par une singularité bizarre, on retrouve chez les Mandans l'envoûtement tel qu'il se pratiquait chez nous au moyen âge. Ils façonnent une image de leur ennemi en bois ou en argile, et introduisent au cœur une aiguille ou un piquant de porc-épic, persuadés qu'ils doivent ainsi le faire périr [1].

Les croyances ne sont pas les mêmes chez les diverses tribus, comme le témoigne une tradition racontée au colonel Morgan par les Indiens iroquois, à l'occasion d'ossements de mammouths trouvés non loin des sources de l'Ohio. « Le Grand-Esprit créa le monde, puis les espèces d'oiseaux et d'animaux qui l'habitent maintenant. Il fit ensuite l'homme, mais l'ayant formé blanc, très-imparfait et d'un mauvais naturel, il le plaça sur un des côtés de ce monde, où il habite encore, et d'où il a trouvé récemment un passage à travers les grandes eaux, pour venir en Amérique et opprimer les hommes rouges. Le Grand-Esprit n'étant pas satisfait de son ouvrage, prit un morceau d'argile noire, et fit ce que les blancs appellent un nègre avec une tête laineuse. Cet homme noir valait beaucoup mieux que le blanc; mais il ne répondait pas encore au vœu du Grand-Esprit parce qu'il était imparfait. A la fin, le Grand-Esprit étant parvenu à se procurer un morceau d'argile complétement rouge, en forma l'homme rouge, absolument selon son intention, et il en fut si satisfait qu'il le plaça sur la grande terre, séparé des blancs et des noirs, et lui donna des règles de conduite en lui promettant le bonheur s'il les observait fidèlement. L'homme prospéra et fut heureux pendant plusieurs siècles. Mais la jeunesse imprudente, oubliant à la fin les bons préceptes, devint perverse. Pour l'en punir, le Grand-Esprit créa le grand buffle (c'est le nom que les Iroquois donnent au mammouth) dont on voit encore les os. Il fit la guerre à l'espèce humaine, et la détruisit toute, à l'exception de quelques individus qui se repentirent et promirent au Grand-Esprit de vivre selon ses lois s'il voulait les délivrer de cet ennemi. Aussitôt la foudre détruisit la race des mammouths, à l'exception d'un mâle et d'une femelle qui vivent enfermés dans la montagne prêts à en sortir de nouveau si l'occasion l'exige [2].

Le chasse de l'ours, du bison et du castor a de tout temps fait vivre ces Indiens. L'ours est chassé pour sa fourrure, cependant on mange sa chair. Les troupeaux de bisons, détruits sans mesure, diminuent de nombre chaque jour. Mais nul animal n'a disparu plus complétement devant les hommes que le castor; on ne le trouve plus dans aucune région des États-Unis, ni au Canada, ni en Californie. C'est seulement sur quelques rivières de l'Orégon et sur les lacs nom-

1. *Voyage dans l'Amérique du Nord*, exécuté en 1832, 1833 et 1834, par le prince Maximilien de Wied-Neuwied, traduit en français : chez Artus Bertrand, 1841.

2. Le colonel G. Morgan cité par Talbot, *Voyage dans le Canada*, 1818-1825.

breux de la Nouvelle-Bretagne, que les Indiens le chassent encore. Le castor est un amphibie de quatre pieds environ de longueur sur quinze pouces d'une hanche à l'autre. Il est indistinctement blanc, fauve ou noir. Son poil est de deux sortes par tout le corps et long partout, si ce n'est aux pattes. Ce poil atteint sur le dos une longueur de deux pouces, mais il diminue du côté de la tête et de la queue. Le plus court est un duvet très-estimé dans le commerce sous le nom de poil de castor. Le castor vit quinze ou vingt ans. La femelle porte quatre mois, et sa portée ordinaire est de quatre petits. Les muscles de cet animal sont forts, ses os durs, ses dents tranchantes. Ses pieds, garnis de membranes, l'aident à nager, et sa queue est celle d'un poisson. Les castors vivent par troupes de trois à quatre cents, et forment des espèces de bourgades près des lacs et des rivières. Leur premier soin, quand ils s'établissent dans un endroit, est d'aller aux environs, couper de très-gros arbres, qu'ils abattent avec leurs dents et traînent ensuite du côté de l'eau. Avec leur queue, ils se forment une sorte de truelle au moyen de laquelle ils maçonnent les pieux en se servant de terre grasse. Leurs cabanes sont élevées sur pilotis au milieu de petits lacs retenus par leurs digues. La figure de ces habitations est ronde ou ovale; elles sont voûtées en cintre, et les parois ont deux pieds d'épaisseur; un tiers de l'édifice est plongé dans l'eau. La place que le castor occupe dans sa cabane est marquée par des branches de pin et du feuillage.

C'est dans le courant de l'été que les castors se livrent à leurs travaux; ils se nourrissent alors de fruits, d'écorces, de feuilles d'arbres et de quelques poissons. En même temps ils font leurs provisions d'hiver; c'est du bois tendre qu'ils empilent dans l'eau. Au retour de la belle saison, les castors quittent leurs cabanes, menacées par les inondations, et reprennent leurs courses à travers la plaine. Ils reviennent au logis quand les eaux se sont écoulées. Si la violence de l'inondation ou les dévastations des chasseurs ont endommagé leurs demeures, ils les réparent. C'est pendant l'hiver que se fait la chasse du castor; sa peau est alors plus mince et son poil plus fourni. Les castors, dont les cabanes sont bâties au milieu des lacs, se construisent aussi de petits logements en terre ferme à une centaine de pas, et c'est là qu'on les surprend au passage, et qu'on les tue à coups de fusil. Les trappeurs les prennent quelquefois aussi au piége. En chasse on mange leur chair; leur queue est aussi estimée par les Indiens et les trappeurs de l'Ouest, que les bosses de bison parmi les chasseurs du Haut-Mississipi.

CHAPITRE LIX

HISTOIRE DU CANADA.

Le Vénitien Cabot fut le premier qui montra à l'Europe la route du Canada. Parti d'Angleterre avec une escadre de six navires, au printemps de 1497, il découvrit les îles de Terre-Neuve et de Saint-Jean, et longeant le continent, pénétra jusqu'au 67e degré et demi de latitude. Cabot ne forma pas d'établissement dans les régions qu'il venait de découvrir, et ce fut seulement un demi-siècle plus tard que l'Angleterre songea à poursuivre ses découvertes. Ce fut un Français qui découvrit le Canada proprement dit. Denis ayant mis à la voile de Honfleur pour Terre-Neuve, en 1506, entra dans le golfe de Saint-Laurent, dont il leva la carte et explora les côtes adjacentes. Deux ans après, un navigateur de Dieppe, Thomas Aubert, pénétra dans le Saint-Laurent. Mais ce nom ne fut donné au fleuve qu'en 1535, par Jacques Cartier, de Saint-Malo, qui le remonta entièrement. Cartier prit possession du territoire au nom du roi de France, forma des alliances avec les indigènes, bâtit un fort, et hiverna dans le pays, auquel il donna le nom de Nouvelle-France. Plusieurs essais de colonisation eurent lieu jusqu'en 1551 ; mais le vice-roi Roberval ayant péri dans un naufrage, et les Indiens se montrant très-hostiles aux Français, qui avaient surpris et enlevé plusieurs d'entre eux, ces tentatives furent interrompues jusqu'en 1581. A cette époque les indigènes renouèrent amitié avec les Français ; l'importance de la pêche du cheval de mer, à laquelle se livraient des bâtiments de Saint-Malo, et du commerce des fourrures, décida le gouvernement à entreprendre la conquête complète du Canada. Le marquis de la Roche, l'officier Chauvin, Chatte, gouverneur de Dieppe, et Pierre de Gast, seigneur de Monts, reçurent successivement cette mission. Ce dernier seul put en partie l'accomplir. Il se concilia l'amitié des indigènes, répandit au milieu d'eux des missionnaires, et ce fut à cette époque que commença l'affection sincère qui depuis n'a cessé d'unir les tribus indigènes et les colons français.

L'historien du Canada, M. Garneau [1], a observé que les Espagnols s'étaient répandus dans le Nouveau-Monde pour chercher de l'or ; les Anglais pour conquérir leur liberté religieuse ; les Français pour y répandre les lumières du christianisme. Cette remarque peut sembler partiale en notre faveur, et cependant elle ne manque pas de justesse. Tandis que les premiers explorateurs se livraient aux plus infâmes violences chez des peuples naïfs et simples, ou que les puritains cherchaient à pratiquer en paix leur culte austère, les colons français, plus sympathiques aux peuplades indigènes, les séduisant par la vivacité et la gaieté de

1. *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, par F. X. Garneau, 3 vol. in-8°. Québec, 1852. C'est l'ouvrage le plus complet qui existe sur notre ancienne colonie.

leur caractère; puis avec eux venaient les missionnaires jésuites, pour qui la grande œuvre n'était pas le commerce ou les conquêtes, mais la conversion des âmes. Appuyés à Québec quand Champlain eut donné cette capitale aux possessions françaises, les missionnaires se répandirent parmi toutes les peuplades indiennes de la baie d'Hudson au Bas-Mississipi. Un bréviaire et une croix à la main, ils devancèrent les plus intrépides voyageurs. On leur doit la découverte d'un grand nombre de contrées avec lesquelles ils firent alliance au nom de la croix. L'effet de cet emblème religieux sur l'esprit des sauvages, au milieu des forêts profondes et silencieuses de l'Amérique, eut sans doute un caractère triste et touchant qui désarmait ces esprits farouches, mais accessibles aux sentiments profonds et vrais. Les doctrines de paix et de douceur qu'enseignait le missionnaire contribuèrent à resserrer les nœuds qui l'unissaient à ses néophytes, et à pénétrer mieux de cabane en cabane, de peuplade en peuplade, jusque dans les contrées les plus reculées.

Dévouement héroïque et humble dont aujourd'hui la trace subsiste dans l'affection du Canada pour la France, et aussi dans la prédilection de toutes les classes de la population pour le catholicisme.

Lorsque Champlain fonda Québec, l'établissement du Canada se trouvait dans une véritable prospérité. Par malheur, le chef français commit l'imprudence de prendre parti pour les Algonquins dans leur guerre contre les Iroquois, et il faillit perdre dans une irruption de ces fiers guerriers, en 1621, tout le fruit de treize ans de travaux. Quelques années plus tard, éclatèrent des querelles religieuses qui compromirent gravement les intérêts de la colonie. En 1627, le cardinal Richelieu retira l'autorité aux huguenots, qui l'avaient jusqu'alors exercée, pour la confier à cent catholiques qui constituèrent ce qu'on appela la compagnie des *cent associés*, dont ce prélat et le marquis d'Effiat étaient chefs. Les Anglais profitèrent de ces dissensions pour s'emparer, en 1629, de Québec, après avoir détruit à l'embouchure du Saint-Laurent une escadre française. Le traité de Saint-Germain restitua le Canada à la France, en 1532, et Champlain continua à l'administrer jusqu'à sa mort. Sous l'administration de ses successeurs, MM. de Montmagny, 1636, d'Allebourt, 1647, de Lauson, 1658, et d'Argenson, 1660, la colonie se peupla lentement; elle ne compta longtemps que 15 à 17,000 blancs, et des guerres continuelles avec les Iroquois nuisirent à son développement. Derrière les sauvages, que les gouverneurs de Courcelle, de Frontenac et de la Barre furent particulièrement obligés de combattre, se trouvaient sans cesse les Anglais, toujours prêts à susciter des embarras aux établissements français quand ils n'étaient pas en lutte ouverte contre eux. En 1701, le chevalier de Caillière réussit à apaiser les différends entre les colons et les indigènes, et conclut une paix générale. Mais la colonie jouit peu de cette pacification; ses longues guerres avec les Anglais commencèrent presque en même temps. Quelques hostilités eurent lieu en 1709 et 1710; cependant elles eurent pour théâtre l'Acadie et Terre-Neuve plus que le Canada, et furent interrompues, en 1713, par la paix

d'Utrecht. Une lettre du gouverneur, M. de Vaudreuil, résume la situation de la colonie française à cette époque : « Le Canada n'a actuellement que 4,480 habitants en état de porter les armes, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à soixante. Les vingt-huit compagnies des troupes de la marine que le roi y entretient ne font en tout que 628 soldats ; ce peu de monde est répandu dans une étendue de cent lieues. Les colonies anglaises ont 60,000 hommes en état de porter les armes, et on ne peut douter qu'à la première rupture ils ne fassent un grand effort pour s'emparer du Canada, si l'on songe que la ville de Londres, dans ses instructions données à ses députés pour le prochain parlement, leur enjoint de demander aux précédents ministres pourquoi ils ont laissé à la France le Canada et l'île du Cap-Breton. »

M. de Vaudreuil fit de grands efforts pour mettre le Canada à l'abri de l'ambition anglaise. Québec et Montréal furent entourées de fortifications, et mises en état de soutenir un siége. Le successeur de Vaudreuil, le chevalier de Beauharnais, fils naturel de Louis XIV, continua à développer les forces militaires de la colonie ; de nouveaux forts furent construits le long de l'extrême frontière. En même temps des travaux de défrichement et de viabilité furent entrepris ; des lois fermes et prudentes mirent fin à quelques abus, et pendant dix-neuf ans le Canada jouit d'une paix profonde.

De nouvelles dissensions éclatèrent vers 1745. Les Anglais s'étaient emparés de l'île du Cap-Breton, et élevaient des réclamations au sujet de la frontière du Canada. Des deux côtés on prépara des armements pour soutenir les prétentions rivales. Après un arbitrage et des contestations sans résultat, les Français franchirent en force les lacs et établirent des postes sur l'Ohio en 1753. De son côté, le gouverneur de Virginie reçut l'ordre de bâtir deux forts sur l'Ohio, et de chasser les usurpateurs. Les Français ne voulaient rien moins qu'établir une ligne de postes militaires le long de l'Ohio et du Mississipi, depuis le Canada jusqu'à la Louisiane. Washington, âgé seulement de vingt-un ans, fut opposé aux Français, et chargé de les expulser du territoire contesté. Le jeune chef s'empara du fort Duquesne, et l'année suivante, lorsque la témérité du général Braddock compromit les armes anglaises, sa fermeté sauva les débris de l'armée.

Les Français, battus près du fort Crown-Point par le général Johnson, reçurent, en 1756, un renfort conduit par le maréchal de camp de Montcalm. Ce nouveau général s'attacha à repousser les Anglais des postes dont ils s'étaient emparés dans le Haut-Canada et sur la rive droite du Saint-Laurent. La prise du fort Oswego, sur le lac Ontario, le rendit maître d'un matériel considérable d'artillerie et de munitions de guerre, qu'il fit transporter à Montréal, au fort Frontenac et au fort de Niagara. Le fort George, au sud du fort Oswego et du lac Champlain, fut également emporté. L'Angleterre, inquiète, ne négligea rien pour animer ses colons contre la France ; le clergé anglican souleva les populations contre les oppresseurs catholiques, et la lutte devint à la fois nationale et religieuse. De son côté, Montcalm, plein d'activité, communiquait son ardeur à

tous les colons, et préparait une expédition offensive. Il se dirigea vers New-York à la tête de 3000 hommes, et battit non loin du Niagara 22,000 Anglais, 1758. Les Français furent moins heureux sur un autre point : une flotte anglaise s'empara de Louisbourg, à l'extrémité du Cap-Breton, et trois cents voiles remontèrent le Saint-Laurent en juin 1759 pour bloquer Québec, pendant que deux armées la pressaient par terre. Le général Wolf était à la tête de cette redoutable expédition. De Montcalm, qui s'était empressé d'accourir au secours de la place, soutint pendant deux mois, sans s'émouvoir, un siége meurtrier ; les ennemis, établis dans l'île d'Orléans, avaient pris le fort Niagara, il en construisit un nouveau ; sa résistance opiniâtre commençait à lasser ses adversaires, quand ils s'aperçurent qu'un point escarpé de la rive était mal gardé par les Français. Un détachement d'infanterie légère et de montagnards écossais le gravit, et Wolf s'établit avec 5000 hommes sur les hauteurs d'Abraham. Montcalm lança contre son ennemi 2000 soldats et quelques milliers de colons qui furent repoussés; alors il s'élança à pied à la tête de sa troupe, et il rétablissait la bataille, quand une balle l'atteignit dans les reins. Sa mort décida de la journée; les Anglais victorieux, bien que le général Wolf eût été tué d'un coup de feu dès le commencement de l'action, s'avancèrent jusque sous les murs de Québec. La ville ouvrit ses portes le lendemain. La capitulation de Montréal, survenue le 8 septembre de l'année suivante, livra le Canada aux Anglais. Le traité de Paris, 1763, confirma diplomatiquement un fait que les armes avaient établi. La cession fut entière et complète; deux seules conditions furent mises par le gouvernement français à cet abandon définitif d'une de nos plus précieuses colonies : Louis XV voulut qu'une clause expresse garantît aux catholiques de la Nouvelle-France le libre exercice de leur religion; l'Angleterre accéda à ce désir. De plus, il fut stipulé que les anciens sujets de la France auraient, pendant dix-huit mois, le droit de vendre leurs propriétés, et de se transporter où bon leur semblerait, sans que les autorités anglaises pussent s'y opposer.

Les Anglais remplirent mal cette condition; au lieu de ménager les susceptibilités de leurs nouveaux sujets et de respecter les traditions françaises, ils soumirent le Canada aux lois de la Grande-Bretagne dès 1764, quelques mois après le traité de Paris. Ce fut l'origine d'un mécontentement universel, et des réclamations nombreuses s'élevèrent; attachés à leurs vieux usages, les Canadiens redemandaient leur coutume de Paris, les dîmes et tout le régime féodal. L'Angleterre ne fit aucune attention à leurs griefs jusqu'en 1774 ; les lois de procédure civile et criminelle demeurèrent en vigueur, et elles furent administrées par des individus aussi étrangers à la jurisprudence anglaise que les Canadiens eux-mêmes. A Québec et aux Trois-Rivières, c'étaient des militaires qui prononçaient dans les matières civiles et criminelles. « A Montréal, dit le général Murray dans un rapport au Parlement, on avait choisi pour juges des hommes sans éducation et sans moralité qui, ayant leur fortune à faire, étaient peu scrupuleux sur le moyen d'y parvenir. »

En 1774, quand les États-Unis furent en pleine insurrection, les réclamations du Canada obtinrent beaucoup plus de faveur; *le bill de Québec* restitua aux Canadiens l'ancien régime dans son intégrité; tout changement, même profitable, fut repoussé par les habitants de la colonie; ils rejetèrent l'institution du jury: les nobles, parce qu'ils se trouvaient humiliés d'être jugés par des vilains; ces derniers, parce qu'ils ne voulaient pas être dérangés de leurs occupations sans indemnité. Ce fut à cette occasion que, dans le Parlement anglais, lord Burke, confondant l'esprit de notre nation avec les préjugés de quelques colons étrangers à toute organisation publique, prononça ce mot qui peint à merveille l'orgueil britannique: « Un vieux proverbe dit qu'un Anglais a toujours valu deux Français, je crois que dans le cas actuel cinquante Français valent à peine un Anglais. »

Le rétablissement de la législation française calma immédiatement l'agitation qui régnait dans le Canada, et l'Angleterre put faire de sa nouvelle possession une place d'armes pour combattre l'insurrection de ses colonies. Cependant, au bout de quelques années, les avantages consacrés par le bill de Québec semblèrent insuffisants aux Canadiens; ils s'en plaignirent dès 1775, et, en 1786, ils demandèrent par une pétition l'établissement d'une constitution représentative et d'une législation formée de lois françaises et de lois anglaises. Cette réclamation demeura d'abord sans effet, mais quatre années plus tard, la révolution française effraya les hommes d'État de Londres sur l'avenir d'une colonie toute peuplée de Français. Le vaste territoire canadien, qui jusqu'à ce moment avait porté le nom de province de Québec, fut divisé en deux parties qu'on appela Haut et Bas-Canada. Les deux nouvelles provinces furent confiées à un gouverneur, un lieutenant-gouverneur, deux conseils, l'un législatif, l'autre exécutif, et à une chambre d'assemblée pour chaque province. Les membres du conseil législatif, au nombre de vingt-six pour le Bas-Canada et de dix-sept pour la province haute, sujets nés ou naturalisés dans la colonie, furent nommés en vertu d'un mandat royal; leurs fonctions étaient viagères, à moins qu'ils ne se fussent absentés pendant quatre années sans l'autorisation du roi. Les membres du conseil exécutif nommés par le roi, remplissaient dans la colonie les mêmes fonctions que les membres du conseil privé en Angleterre; il y en avait treize pour le Bas-Canada et six pour le Haut. La maison d'assemblée se composa de députés choisis tous les quatre ans par les électeurs justifiant d'un revenu net annuel de quarante schellings. Les habitants des villes devaient posséder un terrain du rapport de 5 livres sterling par an; le Bas-Canada nommait cinquante députés, et le Haut quarante.

Cette constitution fit cesser toute agitation, et le Canada se montra attaché à l'Angleterre dans la guerre de 1812 contre les États-Unis; mais quelques années plus tard ces concessions furent à leur tour jugées insuffisantes. De nombreuses insurrections, de 1832 à 1840, ont abouti à la réunion des deux Canadas; mais là ne se bornent pas les prétentions de la colonie. Les patriotes de Québec et de Montréal appellent de leurs vœux l'indépendance; d'autres colons, travaillés par

les émissaires de l'Union américaine, manifestent le désir d'être annexés à cette puissante confédération, et celle-ci, pleine d'une ambitieuse espérance, provoque les manifestations, se fait adresser des pétitions, et attend avec impatience le moment où, maîtresse du Canada, elle dominera tout le continent septentrional et ajoutera d'un coup deux millions d'habitants à sa population.

Telle sera sans doute la destinée prochaine de notre colonie; mais quel que soit l'avenir du Canada, la vieille métropole, la France est assurée d'y trouver toujours affection et sympathie. Histoire vraiment touchante que celle de ces pauvres émigrants! Venus pour fixer les destinées de leur postérité à l'extrémité de l'Amérique septentrionale, détachés comme les feuilles d'un arbre que le vent arrache et disperse, jetés dans un monde nouveau, ils ont religieusement gardé, au milieu de mille révolutions et de mille tempêtes, les usages, le culte, le langage de leurs pères. Ils se sont accrus d'eux-mêmes; et, sans amertume, sans plainte contre cette France qui les délaissait, glorieux de la voir marcher à la tête de la civilisation, ils l'ont suivie affectueusement de leurs vœux et de leurs regards au milieu de ses vicissitudes, dans la mauvaise fortune comme dans la prospérité.

CHAPITRE LX

NOUVEAU BRUNSWICK. — ACADIE OU NOUVELLE ÉCOSSE.

De Québec à Halifax, port principal de la Nouvelle-Écosse, le trajet est de huit jours, en passant par Frédéricktown, capitale du Nouveau-Brunswick; ce voyage s'accomplit à travers les forêts par des chemins récemment ouverts. Il ne serait pas sans charme si on n'était assailli continuellement, pendant la saison de l'année où nous l'accomplîmes, par les insectes innombrables qui sont le plus grand fléau de toute cette région. Nous étions quatre ou cinq voyageurs conduits par un guide et comme perdus sous les immenses ombrages des sapins, des érables, des bouleaux, des frênes, des ormes et des peupliers séculaires. Quelle différence entre ces arbres gigantesques et les frêles arbustes de nos forêts au milieu desquels on rencontre à peine de loin en loin un tronc vigoureux! La cognée se promène aussi, cependant, au milieu de la forêt américaine, mais la forêt est inépuisable, et c'est à peine si quelques éclaircies témoignent de l'œuvre meurtrière du bûcheron. La population du Nouveau-Brunswick est peu considérable; sa principale industrie consiste dans l'exploitation des forêts. Les bords de la rivière et de la baie de Miramichi ont longtemps fourni les plus beaux bois de construction de toute l'Amérique; mais en cet endroit on a trop détruit sans replanter, et les massifs autrefois les plus peuplés sont presque dégarnis. On ne saurait se faire une idée de la quantité énorme de bois qui ont été abattus, équarris et exportés

de Miramichi; l'exploitation se reporte aujourd'hui vers le centre de la contrée. Voici comment s'organise et procède un parti pour exploiter une forêt.

Le parti, composé de gens loués par un maître bûcheron qui les paie et les entretient, ou d'individus qui s'associent et partagent les profits du travail commun, réunit les provisions, les vêtements et les outils nécessaires à la campagne. Des haches, une grande scie à quatre mains, des ustensiles de cuisine, un baril de rhum, du tabac, des pipes, des vivres, deux ou trois paires de bœufs destinés à tirer le bois hors de la forêt, tel est l'attirail avec lequel la troupe se met en marche et remonte les rivières jusqu'au lieu désigné pour l'établissement d'hiver. Arrivés sur le terrain, les bûcherons le déblaient, puis construisent une vaste baraque dont les côtés ont quatre ou cinq pieds de hauteur et dont le toit est formé de planches ou d'écorce de bouleau. Le foyer est placé soit au milieu, soit à l'une des extrémités; la fumée n'a d'autre issue que la porte; du foin, de la paille ou des branches de sapin sont jetés à terre le long d'une des parois, et le soir les hommes s'y étendent les uns à côté des autres, les pieds tournés au feu; quand le feu baisse, le premier qui s'éveille ou qui se sent froid y jette cinq ou six bûches et le brasier est ardent toute la nuit. L'un des hommes de la troupe est cuisinier; il a soin que le déjeuner soit toujours prêt avant le point du jour : à ce moment chacun prend le coup du matin, c'est-à-dire une forte portion de rhum, puis se lève et procède à son premier repas. Ce repas se compose de pain et quelquefois de pommes de terre avec du bœuf bouilli, du porc ou du poisson, et du thé auquel on mêle de la mélasse. Le dîner et le souper sont ordinairement composés de même, seulement une soupe aux pois remplace le thé. Après le déjeuner, la troupe se partage en trois bandes : l'une coupe les arbres par le pied, l'autre les abat et les ébranche, la troisième les tire du fourré à l'aide des bœufs et les conduit vers le chemin le plus proche d'un cours d'eau ou vers le cours d'eau lui-même; les branches sont brûlées sur place.

L'hiver entier se passe dans ces travaux sans relâche pendant que la neige couvre le sol à une hauteur de plusieurs pieds; c'est en avril, lorsque les neiges fondent, que les bûcherons mettent à l'eau les pièces de bois coupées pendant l'hiver, les réunissant en radeaux lorsque la rivière le permet. L'eau dans cette saison est très-froide, et les bûcherons y sont souvent du matin au soir pendant des semaines entières; il s'écoule un mois ou un mois et demi du commencement du flottage au moment où le marchand prend livraison des bois, et aucun genre de vie n'est plus pénible que celui des bûcherons dans cette période : ces hommes sont plongés à mi-corps dans l'eau de neige glaciale qui vient des lacs; aussi la plupart sont atteints de douleurs intolérables ou emportés par les fièvres quand l'été ramène les ardentes chaleurs. Pour se ranimer et se donner des forces contre le froid, presque tous absorbent des quantités énormes de liquides spiritueux; cette habitude ne les quitte pas lorsque après avoir vendu leurs radeaux, ils ont quelques semaines de répit. Les bûcherons ne travaillent que pendant l'hiver, parce que les moustiques qui nous ont tant incommodés leur rendraient

le travail entièrement impossible en été, et que, sans les neiges qui nivellent et affermissent le sol, sans la fonte de ces neiges qui facilite le flottage des bois, ils ne parviendraient qu'avec des peines infinies à extraire du milieu des forêts le fruit de leurs rudes travaux.

Le Nouveau-Brunswick exploite quelques mines de houille, et l'on nous dit que les États-Unis tiraient de cette province une assez grande quantité de gypse et de manganèse.

Frédéricktown n'est guère peuplée : c'est une petite ville qui n'a pas 5,000 âmes ; elle s'élève dans une charmante position, sur la rive gauche du Saint-Jean, qui est navigable jusqu'en cet endroit pour les bâtiments de cinquante tonneaux. Les sinuosités de la rivière enferment de trois côtés la ville dans sa petite presqu'île, et de l'autre l'œil contemple une ceinture de gracieuses collines. Les maisons sont en bois et de chétive apparence. Frédéricktown, dont la fondation remonte à 1785, possède l'assemblée législative de la province, la cour de justice, une caisse d'épargne, une société des émigrants, une société d'agriculture, une église, quatre chapelles, une bibliothèque, un collége.

Malgré ces divers avantages, la véritable capitale du Nouveau-Brunswick est la ville de Saint-Jean, à l'embouchure de la rivière de ce nom, c'est la place commerciale de la province ; elle s'élève sur une pointe de terre qui s'avance dans le havre vers l'embouchure du fleuve.

Le sol sur lequel ses maisons s'élèvent est raboteux et inégal, comme celui de toute la contrée voisine. Les rues sont coupées à angles droits, et les maisons, assez jolies, sont pour la plupart en briques. Deux églises, quatre chapelles, des magasins, des casernes, un hôpital, composent les édifices publics de cette ville. Ses établissements d'utilité sont plusieurs imprimeries, des écoles et deux bibliothèques, des sociétés religieuses et de bienfaisance. Le port de Saint-Jean, principal havre du comté et de tout le littoral, est commode, sûr, profond, et assez spacieux pour contenir un nombre considérable de bâtiments. Au milieu de l'entrée, est une petite île nommée Partridge, sur laquelle est construit un phare, et plus loin, dans l'intérieur du havre, est une barre, qui se prolonge du côté ouest jusqu'à la pointe de la péninsule sur laquelle la ville est bâtie. Cette barre est entièrement découverte à la marée basse, bien qu'il y ait encore assez de profondeur dans le canal pour les gros bâtiments. L'un des priviléges les plus précieux dont puisse jouir ce havre, où la marée varie de seize à vingt-quatre pieds de hauteur, est de n'être jamais embarrassé par les glaces, quelque rigoureux que puisse être l'hiver.

Quelques milles au-dessus de la ville, la rivière Saint-Jean forme une cascade qui semble se précipiter d'une forêt de pins, entre deux parois de rochers qu'on dirait taillées de main d'homme.

Au lieu de poursuivre notre course à travers les forêts sauvages du Nouveau-Brunswick, nous préférâmes nous embarquer à Saint-Jean, et nous rendre par mer à Halifax. Du moins pouvions-nous de la sorte échapper à nos implacables

ennemis les moustiques. Le Nouveau-Brunswick fut occupé jadis par des tribus indigènes qui ont entièrement disparu. La plus remarquable fut celle qui a laissé son nom au territoire de Gaspé, entre le Saint-Laurent et la baie des Chaleurs. Les Gaspésiens distinguaient les aires de vent, connaissaient quelques étoiles, et traçaient des cartes assez justes de leur pays. Une partie de leur tribu adorait la croix avant l'arrivée des missionnaires et conservait une singulière tradition sur un homme vénérable qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie. Cette tradition peut se rattacher à un évêque du Groenland qui, en 1121, visita la terre que les Islandais désignaient, dès cette époque, sous le nom de Vinland.

Halifax, où nous débarqua le petit bâtiment que nous avions pris à Saint-Jean, dans le Nouveau-Brunswick, est la capitale de la Nouvelle-Écosse. Son aspect, en venant par mer, est délicieux. Ses maisons, peintes avec soin, et ses clochers, s'élancent du milieu de jardins et de grands arbres, et sont répandues en amphithéâtre sur une colline peu élevée, mais qui se prolonge au loin. On distingue à distance quelques maisons de campagne, et, entre autres, celle de l'amiral, qu'on appelle *Admiralty-House*. Elle a une pelouse verte sur le devant, avec une barrière blanche qui borde la route. De l'autre côté de la ville, à un mille environ, se trouve, sur le bord de la mer, un village nommé Dartmouth, dont chaque bâtiment a l'air d'une maison de campagne, par son élégance et le jardin qui l'entoure. Derrière s'élèvent des collines couvertes de forêts. A quelques pas sur la droite du village, on distinguait six cabanes d'Indiens *Micmacs*, derniers débris des tribus qui jadis ont possédé ces contrées. Ces indigènes, à demi civilisés, vivent paisiblement du produit de leurs ouvrages en porc-épic.

A l'entrée et au milieu du port, s'élève l'île Saint-George, très-bien fortifiée, et en face s'étend un grand lac de plusieurs lieues de tour, bordé de jolies maisons de campagne et de bois magnifiques. Nous pénétrâmes dans l'intérieur de la ville. Les rues pavées ou macadamisées se coupent à angles droits, et nous remarquâmes des églises, des chapelles, un hôpital, un dock vaste et commode, et deux casernes. Dans les rues, il y avait beaucoup de cavaliers, de marins et de soldats, mais peu de bourgeois.

Halifax fut fondée, en 1749, par le gouverneur Cornwallis, au lieu même où les Anglais descendirent pour la première fois sur cette terre, qu'ils nous ont disputée avec plus de persévérance encore que le Canada. Elle grandit rapidement sous l'administration anglaise, et aujourd'hui elle compte, avec Montréal et Québec, parmi les premières villes de ses possessions américaines. C'est à son admirable havre, où mille vaisseaux pourraient mouiller en sûreté, qu'Halifax doit cette prospérité toujours croissante.

Nous fîmes, dans la Nouvelle-Écosse, un séjour d'une semaine, pour visiter cette contrée jadis française. Un jour, revenant d'une excursion sur les bords d'un joli lac du côté de Dartmouth, nous rencontrâmes deux paysans à peu près vêtus comme les nôtres. Ayant entendu dire qu'il y avait encore des Français

établis dans le pays, je leur demandai en français s'ils venaient de loin. « Ah! jarniqué, me répondit l'un d'eux, je venons de plus de vingt milles de dedans la contrée! » C'était d'un village nommé Chenscook, qui est entièrement français et composé d'une soixantaine de familles. Il y en a encore, au cap Breton et aux environs, un assez grand nombre. Ils ont conservé le dialecte de nos paysans; ils nous accueillirent avec empressement, comme au Canada, et nous dirent que nous étions les premiers *Français de France* qu'ils eussent vus de leur vie.

L'Acadie a appartenu à la France jusqu'au traité d'Utrecht, et ses habitants ont montré la même répugnance que les colons canadiens à subir le joug de l'Angleterre. Ce fut le motif d'un attentat odieux à leurs personnes et à leurs propriétés, que commirent les Anglais en 1755. Les habitants d'origine française furent saisis tous à la fois et déportés hors du pays qu'ils cultivaient et où ils étaient nés. Premiers occupants, les colons français avaient défriché les meilleurs terrains et poussé au loin leurs conquêtes sur les forêts et les déserts; une antipathie profonde régnait entre eux et les nouveaux maîtres de la contrée; quelques Anglais avaient tenté des colonisations, et nulle part ils n'avaient été accueillis avec bienveillance par les anciens habitants. De plus, les tribus indiennes ne sympathisaient qu'avec les Français; elles avaient souvent pris part aux hostilités et combattu les Anglais, quelques-unes d'entre elles s'étaient converties au catholicisme, avaient adopté la langue française, et elles pouvaient devenir des alliées utiles : en sorte qu'une influence toute française vivait encore dans cette contrée, où la domination de la France n'existait plus. Les Anglais se vengèrent par des vexations et une tyrannie sans fin. Aussitôt après la cession de la Nouvelle-Écosse, on enjoignit à tous les colons de prêter serment de fidélité au nouveau souverain ou de quitter le pays. Ils consentirent à prêter le serment, à condition qu'on ne les forcerait jamais à prendre les armes contre leur première patrie, la France, ni contre leurs anciens alliés les Indiens. Le gouverneur leur promit que cette restriction serait admise, et la prestation du serment fut ainsi faite. Mais le gouvernement anglais refusa de sanctionner la promesse du gouverneur, et exigea qu'un second serment fût prêté immédiatement sans aucune restriction. Les Acadiens rejetèrent à l'unanimité cette demande, et ils persistèrent constamment depuis dans leur refus. Ce différend traîna en longueur d'année en année, durant près d'un demi-siècle.

Plusieurs fois il arriva que, lors des guerres des Anglais contre les Français au Canada, ou contre les Indiens du voisinage, des Acadiens furent trouvés combattant avec ces derniers. La grande majorité de la nation était éminemment pacifique et ne prenait aucune part dans ces sanglants conflits. Les Anglais n'en accusèrent pas moins ces cultivateurs tranquilles de sympathiser avec leurs ennemis, et on reprocha aux missionnaires français d'exercer dans ce pays, et surtout chez les Indiens, une influence hostile aux intérêts britanniques. Les officiers anglais conçurent une grande animosité contre les Acadiens, et bientôt ils prétendirent que l'existence de ce peuple était incompatible avec leur propre sécurité;

ne pouvant l'exterminer en masse, ils résolurent de l'expulser de ses foyers. En même temps, comme ils craignaient que les Acadiens, en se réfugiant dans le Canada, ne vinssent y ajouter aux forces du principal ennemi, ils prirent le parti de les transplanter dans toutes les provinces de la domination anglaise, en les disséminant de manière à ce qu'ils ne pussent plus se réunir.

Convaincus de l'impossibilité de s'emparer à la fois d'une population entière, si le projet de la déporter était connu d'avance, ne pouvant surtout empêcher que les Acadiens ne se dispersassent et ne se missent à l'abri de toute recherche dans le fond des forêts, où les Indiens qui leur étaient dévoués leur auraient porté secours, les Anglais réunirent leurs victimes par un stratagème pour s'en emparer. Une proclamation fut envoyée à chaque établissement pour ordonner au peuple de se rassembler à jour fixe dans un certain endroit; la rédaction en était assez obscure pour que le but de la convocation ne pût être deviné.

« Aux habitants des districts de Grand-Pré, Minas, Rivière-Canard, vieillards, « jeunes hommes et garçons

« Son Excellence nous ayant instruit des dernières résolutions de Sa Majesté à « l'égard des Acadiens, et désirant que chacun soit pleinement satisfait, nous « ordonne de les leur communiquer telles qu'il les a reçues lui-même. Il enjoint « donc strictement par ces présentes à tous les habitants des districts ci-dessus « nommés, de se réunir à l'église de Grand-Pré, le vendredi 5 septembre, à trois « heures après midi, afin qu'ils soient instruits de ce que nous avons à leur com« muniquer, déclarant qu'aucune excuse ou prétexte ne seront reçus, et que les « absents seront punis de la confiscation de leurs propriétés. »

Par cette ruse, toute la population de la province fut surprise simultanément, et voici ce qui se passa à Grand-Pré, dans le *King-County*. A trois heures de l'après-midi, selon l'ordre qui leur avait été donné, les paisibles et confiants Acadiens des environs, au nombre de douze cent neuf hommes, tous en état de porter les armes, mais désarmés en ce moment, se rendirent à l'église de Grand-Pré. Les soldats anglais entourèrent l'église et s'emparèrent de toutes les issues. Le colonel Winslow se plaça avec ses officiers au centre, et parla ainsi : « Messieurs, je tiens en main les ordres du roi, qui me sont envoyés par le gouverneur Lawrence. Il m'ordonne de manifester la résolution de Sa Majesté à l'égard des habitants français de sa province de la Nouvelle-Écosse, où, depuis plus d'un demi-siècle, il leur a été accordé plus d'indulgence qu'à tous ses autres sujets, en quelque partie que ce soit de ses colonies. Quoiqu'il me soit pénible de vous faire part d'une décision sévère, je vais mettre de côté mes propres sentiments, et, pour obéir aux ordres que j'ai reçus, vous faire connaître la volonté de Sa Majesté.

« Vos terres, maisons, troupeaux, appartiennent, à partir de ce jour, à la couronne, ainsi que tous vos autres effets, excepté votre argent et vos meubles. Vous êtes obligés de quitter la Nouvelle-Écosse. Tous les habitants de ce district doivent donc se préparer à un prompt départ. Mais je suis heureux de pouvoir

leur assurer qu'il leur sera permis d'emporter avec eux leur argent et leurs meubles, autant que cela n'embarrassera pas les bâtiments chargés de les transporter. Je dois vous informer aussi que le bon plaisir de Sa Majesté est que vous restiez sous la surveillance des troupes que j'ai l'honneur de commander : vous êtes donc considérés dès ce moment comme prisonniers du roi. »

Il y avait à peu près à Grand-Pré quatre mille âmes. Leurs troupeaux étaient environ de vingt mille têtes, chevaux, vaches, bœufs, moutons. Les malheureux Acadiens ne voulaient pas croire aux paroles de l'officier anglais; puis, quand le doute ne fut plus possible, ils firent éclater leur indignation; mais les soldats anglais les entouraient de toutes parts, prêts à faire feu sur leur troupe désarmée. Les larmes, les prières, étaient impuissantes; la plupart s'enfuirent à travers les bois. On eut recours à tous les moyens pour les faire revenir : des menaces d'incendie ne tardèrent pas à se réaliser; dans le seul district de Minas, quatre cents maisons et cinq cents étables furent réduites en cendres, ainsi qu'une église et tous les moulins. La terreur fut telle, au fond des bois, que, sur quarante jeunes gens qui s'étaient échappés, vingt-cinq revinrent d'eux-mêmes; mais ils arrivèrent pour voir brûler leurs propriétés. Le reste fut égorgé comme des bêtes fauves, par les soldats mis à leur poursuite.

Le 10 septembre fut le jour fixé pour l'embarquement. Dès le point du jour les tambours résonnèrent dans les villages, et à huit heures le triste son de la cloche avertit les pauvres Français que le moment de quitter leur terre natale était arrivé. Les soldats entrèrent dans les maisons et en firent sortir tous les habitants, qu'on rassembla sur la place. Jusque là chaque famille était restée réunie, et une tristesse silencieuse régnait parmi les exilés. Mais quand le tambour annonça l'heure de l'embarquement, quand il fallut abandonner pour toujours la terre où ils étaient nés, se séparer de leurs parents, de leurs amis, sans espoir de se revoir jamais, emmenés par des étrangers leurs ennemis, dispersés au milieu d'eux, dont ils ne connaissaient ni le langage, ni le culte, ni les coutumes, alors, accablés par le sentiment de leurs misères, ils fondirent en larmes et se précipitèrent dans les bras les uns des autres. Le tambour battait toujours, et on les poussa vers les bâtiments stationnés dans la rivière. Deux cent soixante jeunes gens furent désignés d'abord pour être embarqués sur le premier bâtiment; mais ils s'y refusèrent, déclarant qu'ils n'abandonneraient pas leurs parents et qu'ils ne partiraient qu'au milieu de leurs familles. Leur demande fut rejetée : les soldats croisèrent la baïonnette et marchèrent sur eux. Ceux qui voulurent résister furent blessés, et tous furent obligés de se soumettre.

Depuis l'église jusqu'au lieu de l'embarquement la route était bordée d'enfants et de femmes qui, à genoux, au milieu de pleurs et de sanglots, bénissaient ceux qui passaient, faisaient leurs tristes adieux à leurs maris, à leurs fils, et leur tendaient une main tremblante. Les jeunes gens furent suivis par les hommes; toute la population mâle de Minas fut jetée à bord de cinq vaisseaux de transport, stationnés dans la rivière de Gaspareaux. Chaque bâtiment était sous

la garde de six officiers et de quatre-vingts soldats. A mesure que d'autres navires arrivèrent, les femmes et les enfants y furent embarqués, et éloignés ainsi en masse des champs de la Nouvelle-Écosse. Le sort déplorable et inouï de ces infortunés excita la compassion même de la soldatesque. Les colonnes de fumée qui s'élevaient de toutes parts, les débris brûlants de tant d'habitations, témoignaient jusqu'où l'œuvre de destruction avait été menée. Pendant plusieurs soirées consécutives, les bestiaux se réunirent autour des ruines fumantes comme pour y attendre le retour de leurs maîtres, tandis que les fidèles chiens de garde hurlaient près des foyers déserts.

A Annapolis et à Cumberland, les Français ne se rendirent pas à la proclamation, soupçonnant un piége. Lorsque les transports, chargés de les emmener, arrivèrent à Annapolis, les soldats trouvèrent les maisons désertes. Les habitants avaient fui dans les bois avec leurs femmes et leurs enfants; mais la fatigue, la faim, la misère, forcèrent bientôt une grande partie d'entre eux à venir se rendre prisonniers, tandis que les autres s'enfoncèrent dans les forêts, où ils vécurent avec les Indiens; quelques-uns furent assez heureux pour s'échapper au Canada.

Trois cent cinquante maisons furent incendiées au même moment à Cumberland; la fumée chassée dans les bois par le vent, avertit les Français de la vengeance de leurs oppresseurs, et du haut des arbres ils virent avec horreur les flammes dévorer tout ce qu'ils possédaient. Spectateurs passifs de leur propre ruine, ces malheureux ne purent supporter l'idée de voir leur église anéantie; quand le clocher disparut au milieu d'une épaisse fumée puis reparut tout en feu, ils sortirent des bois avec leurs amis, les Indiens, se précipitèrent sur les Anglais et les massacrèrent. Mais, entourés bientôt de toutes parts, accablés sous leurs ruines fumantes, ils furent contraints de chercher de nouveau un refuge dans la forêt.

Le reste des Acadiens, au nombre de huit mille, fut conduit et dispersé dans les colonies anglaises. Impitoyablement dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, séparés de leurs familles, entassés dans les petits navires qui servaient à la traite des nègres, et jetés dans des contrées hostiles à leur patrie, à leur religion, à leurs mœurs et à leurs habitudes, ils y arrivèrent pauvres, humiliés, ignorant le sort de leurs amis. Une grande partie des femmes et des enfants périrent à bord, par suite des mauvais traitements. Au milieu des misères sans nombre qui les assaillirent dans leur nouvelle condition, les déportés désiraient ardemment retourner dans la Nouvelle-Écosse. Un jour, ceux qui avaient été jetés en Georgie se concertèrent, puis ils partirent soudain, et après un voyage long et hasardeux ils atteignirent New-York et Boston. Mais là, le gouverneur les fit arrêter, et on les jeta de nouveau à la côte de Georgie.

Peu à peu cependant quelques-uns rentrèrent et furent tolérés, à la condition de se soumettre aux lois anglaises. Aujourd'hui les cantons de Clare et de Tuskett contiennent plusieurs villages français dont les habitants descendent de ces Acadiens proscrits; ceux que nous rencontrâmes, et qui nous parlèrent avec le lan

gage de nos paysans de Normandie, étaient de ce nombre. C'est, de toute la Nouvelle-Écosse, la population qui cultive le mieux la terre; chaque famille a au moins un cheval et un char à-bancs. Le dimanche on voit ces familles acadiennes se promener dans ce rustique équipage sur la route d'Annapolis, où elles viennent ordinairement passer la journée.

Cette ville, ainsi appelée en l'honneur de la reine Anne, fut le lieu du premier établissement des Français dans l'Acadie, et porta dans l'origine le nom de Port-Royal, siége du gouvernement jusqu'en 1750. De 1640 à 1713, pendant les guerres des deux nations rivales, Port-Royal changea continuellement de maîtres, et sur les murs du fort, qui aujourd'hui n'offrirait pas la moindre résistance à la plus légère attaque, ont flotté alternativement, pendant un siècle, les drapeaux de France et d'Angleterre. La ville est bâtie sur une pointe de terre qui s'avance dans la rivière et forme deux bassins, l'un à droite, l'autre à gauche. Les Anglais négligent cette ancienne capitale, et ses fortifications tombent en ruines.

Tout le pays qui environne Annapolis est extrêmement pittoresque; la route qui y conduit, en venant de Windsor et Halifax, bordée de hautes masses de granit, de beaux saules, de ruisseaux serpentant au milieu de bouquets de bois de couleurs éclatantes et variées, présente sans cesse un tableau charmant. Sur la route d'Halifax à Annapolis, on passe sur un pont de bois une petite rivière, nommée le Bloody-Creek, à laquelle se rattache une légende qui se raconte, non sans frayeur, dans le pays. En 1712, le capitaine Pigeon et vingt hommes y furent envoyés en bateau pour faire du bois sur ses bords. Ils venaient de passer le ruisseau, et commençaient à se mettre à l'œuvre, lorsqu'une troupe de sauvages, cachée derrière les arbres, se précipita sur eux et massacra le capitaine Pigeon et ses hommes, excepté deux qui s'échappèrent. Plusieurs fois on a trouvé des armes et des ossements sur le lieu du massacre; mais une preuve bien plus forte de la vérité de ce récit, c'est que chaque nuit, quand la lune se lève, on voit errer sur les bords de la rivière l'ombre du capitaine.

« Le vendredi 17 avril 1812, à six heures du soir, moi, Désiré-Aimé Martin, pêcheur, revenais avec mon chien de Bridge-Town, où j'avais pêché, et je portais cinq gros poissons dans mon panier. Mon chien allait devant moi, et je pensais au capitaine Pigeon en passant le ruisseau, quand soudain, au milieu du pont, mon chien s'arrête, dresse l'oreille, et regarde du côté du bois. J'arrive près de lui, et alors je vois vingt soldats habillés de bleu. Le capitaine Pigeon, habillé comme eux, marchait l'épée à la main; il traversa le ruisseau. Moi je me signai. Peu à peu ils entrèrent tous dans le bois en silence; j'entendis le bruit des haches contre les arbres; je vis leur sommet s'agiter, et les oiseaux perchés dessus pour y passer la nuit s'envoler. J'entendis le bois craquer et tomber. Mais tout d'un coup des cris horribles retentirent; je frémissais; le feu brilla à travers les arbres; les coups de fusil se firent entendre. Une balle a passé devant moi; alors je me suis mis à courir, et ne me suis arrêté qu'en ville. »

Ceci est la déclaration faite par Martin à son curé ; et telle est la légende qui se raconte dans le pays.

« Nous avons tant vu de choses, me dit Paul quand nous eûmes achevé la lecture de ce rapport, que je serais bien aise de me trouver face à face avec quelques revenants; si la proposition ne vous effraie pas trop, allons visiter ce fameux Creek. » — Nous nous dirigeâmes vers le Bloody-Creek. Il était nuit profonde; pas le moindre bruit; tout d'un coup, arrivés à la tête du pont : — « Entendez-vous? me dit mon compagnon, voici le capitaine. » L'eau s'agitait, et à la lueur de la lune, nous vîmes un grand caribou qui, droit sur ses pattes, nous regardait; il s'élança vers les bois; mais Paul avait abaissé son riffle, et le pauvre animal fut la victime expiatoire offerte aux mânes du capitaine Pigeon.

Après la Nouvelle-Écosse, il ne nous restait aucune contrée à visiter sur le continent; Terre-Neuve et l'Islande, telles étaient pour ainsi dire les dernières étapes de ce long voyage, qui pendant six années m'avait promené par les pampas, les forêts, les montagnes et les grandes villes du double continent [1].

CHAPITRE LXI

ILES FRANÇAISES DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

Le bâtiment qui nous conduisait à Terre-Neuve devait s'arrêter en passant aux îles françaises de Saint-Pierre et Miquelon. Nous fûmes fort aises de cette occasion, qui nous permettait de saluer des compatriotes et de visiter les deux rochers que la France a conservés seuls en Amérique. Notre bâtiment parti d'Halifax, passa sans s'arrêter devant une île qui a aussi, comme toutes celles du golfe Saint-Laurent, appartenu à la France au temps où notre domination balançait en Amérique la puissance anglaise; c'est l'île du Cap-Breton, jadis Ile-Royale. Cette possession et l'île Saint-Jean qui s'allonge plus à l'ouest, vers les côtes de la Nouvelle-Écosse et du Brunswik, ne nous furent pas enlevées par le traité d'Utrecht. Quelques-uns de nos colons et des Indiens Abenaquis leurs alliés y cherchèrent un refuge au commencement de l'occupation anglaise; plusieurs les quittèrent depuis; plusieurs s'y fixèrent et augmentèrent leur population. Les Anglais ne tardèrent pas à attaquer ces deux îles françaises; Louisbourg, la capitale du Cap-Breton, tomba en leur pouvoir en 1758, et cinq ans après l'île entière fut conquise; cédée par la France, elle devint un comté. Aujourd'hui, l'île du Cap-Breton et Saint-Jean, devenue l'île du Prince-Édouard, sont misérables et peu

1. *Historical and descriptive Sketches of the maritime colonies of British America*, by J. M' Gregor; London, 1828. — Voyage à la Nouvelle-Écosse, par M. Eugène Ney. *Revue des Deux Mondes*, 1831, t. II.

habitées. Louisbourg, qui jadis compta 10,000 habitants, n'abrite plus autour de son beau port et dans ses fortifications imposantes et vastes, qu'un cinquantaine de pauvres cabanes de pêcheurs. Au temps de l'occupation française, cette ville était le centre des pêcheries, et la station de nos forces navales. Arichat est aujourd'hui la ville la plus florissante du Cap; elle compte environ 2000 âmes, négociants ou pêcheurs.

Ship-Harbour, sur le détroit de Canso, qui sépare le Cap-Breton de la Nouvelle-Écosse, est un petit port assez fréquenté des navires, le Canso étant le passage le plus sûr pour pénétrer dans le golfe Saint-Laurent. Toute cette île est importante par ses vastes et excellentes baies, par les pêcheries et le commerce considérable auquel elles donnent lieu, enfin par d'inépuisables mines de houille.

Il n'en est pas de même de nos deux îles; quels tristes et pauvres rochers! Après une navigation de quelques jours, notre navire pénétra dans le détroit que forment une masse haute et isolée de rochers et l'île de Saint-Pierre. Ce détroit n'est pas sans péril; la lame écumait sur les brisants; un pilote de l'endroit parut dans son petit canot au milieu des vagues; il monta à bord, et nous conduisit à travers plusieurs passes dangereuses en rade de Saint-Pierre.

Nos regards se portèrent sur la ville, dont nous étions à un mille; mais la partie qu'on pouvait voir du pont n'offrait pas un spectacle bien riant. Au pied de montagnes couvertes de rochers s'élevaient une centaine de maisons de bois, sombres, basses et d'un triste aspect. Un petit clocher se distinguait sur l'église, à côté d'une maison d'assez bonne apparence qui, nous dit-on, était le palais du gouverneur; mais pas le moindre mouvement, personne dans la rue, et on ne voyait dans le port que cinq ou six bricks et une corvette toute pavoisée des couleurs nationales. On nous dit qu'elle venait directement de France, amenant à l'île un nouveau gouverneur. En sorte que, outre la satisfaction de serrer la main à un compatriote nouvellement arrivé, nous allions assister aux fêtes de son installation. Nous descendîmes à terre; le pavillon venait d'être hissé à l'hôtel du gouvernement, et la corvette répondait aux coups de canon partis de la ville.

Saint-Pierre est pendant cinq mois de l'année enveloppé de brumes épaisses qui laissent rarement voir le soleil, et pendant cinq autres mois la neige couvre presque constamment la terre; septembre et octobre, quelquefois novembre, sont très-clairs. Dans les beaux jours on voit parfaitement les côtes de Terre-Neuve, qui sont à huit lieues de distance, et la montagne du Chapeau-Rouge, qui en est à seize. Pour toute défense, la ville a cinq gendarmes et trente hommes embarqués sur *le Stationnaire;* en outre, il y a une petite pointe de terre, nommée *Pointe-aux-Cahons*, entourée de fagots et de gazon, d'où percent trois canons servant à rendre les saluts aux bâtiments étrangers qui entrent. Les Anglais nous ont défendu, par les traités, d'en avoir davantage. Les maisons, bâties toutes en bois, sont pour la plupart faites à Brest. Celle du gouverneur est de beaucoup la plus belle; elle a un étage et des mansardes; on y arrive par un tapis de gazon entouré d'une palissade à hauteur d'appui, et traversé par une

allée qui conduit au perron; quatre pierriers en défendent l'entrée. Les armes de France sont peintes sur la porte, et entourées de tonneaux, d'ancres, etc., ce qui lui donne assez l'apparence d'une enseigne de bureau de tabac. Il y a une église et un hôpital, où les malades sont soignés par des sœurs de Saint-Joseph; quelques boutiques, trois billards, et un café où se tiennent ordinairement les officiers de marine.

Ce doit être un bien triste séjour pendant l'hiver. Toutes les communications sont alors interceptées avec l'Europe, l'Amérique, Terre-Neuve et même Miquelon et Langlade (petite Miquelon). La chasse est la seule distraction qu'on puisse se procurer pendant toute cette saison. C'est vers la fin d'avril qu'arrivent les bâtiments de pêche; les Basques paraissent généralement les premiers. La division de guerre y vient vers la moitié de mai, commandée par une corvette. On y envoyait anciennement une frégate, mais on y a renoncé, les petits navires étant plus commodes dans ces parages. Le commandant de la division est aussi inspecteur des îles, et il expédie ses navires sur différents points de Terre-Neuve pour protéger au besoin nos pêcheurs contre les Anglais. Il s'y transporte aussi, et retourne en France vers la fin d'octobre, laissant une goëlette qui ne peut en partir qu'après les derniers bâtiments de pêche, vers la fin de novembre. De mai en octobre, Saint-Pierre a assez de mouvement. Un grand nombre de *banquiers*, bateaux qui font la pêche sur le grand banc, viennent y sécher leurs morues. Ceux de guerre, soit français, soit anglais, y viennent plusieurs fois, et le gouverneur a toujours à sa table des officiers, qui lui font oublier l'ennui de sa solitude. Les bâtiments de la station de la Havane quittent cette ville pendant l'hivernage, et remontent jusqu'à Saint-Pierre, où les morues et l'oseille rétablissent en peu de temps les équipages qui, presque toujours, y arrivent malades. Cette colonie a sur toutes les autres, telles que le Sénégal, la Guyane et les Antilles, l'avantage d'être parfaitement saine. Quant à la société de la ville, elle se compose de quelques négociants et de quelques employés du gouvernement.

La physionomie générale de l'île a peu changé depuis le temps où Cassini fixait la latitude du bourg de Saint-Pierre. Voici la description qu'en fait l'illustre géographe : « Saint-Pierre est une petite île, sa plus grande longueur est environ de deux lieues; Miquelon est un peu plus grande. Saint-Pierre cependant est le chef-lieu de la colonie. La sûreté de son port y attire un grand nombre de bâtiments, et c'est probablement la seule raison qui a décidé le gouverneur français à y fixer sa résidence, car j'ai entendu dire que Miquelon était plus agréable. Je me suis quelquefois promené dans l'intérieur, pour étudier le pays et en observer les productions. Tout ce que j'y trouvai, ce furent des montagnes que l'on ne gravissait pas sans danger. Les petites vallées qui les séparaient n'étaient pas plus praticables; les unes, pleines d'eau, formaient une longue suite d'étangs; les autres étaient encombrées de petits sapins et de quelques chétifs bouleaux, seuls arbres que j'aie vus pousser dans le pays. Aucun d'eux n'a plus de douze pieds de hauteur. Miquelon est mieux partagée pour les bois.

« La plante la plus agréable que je trouvai dans l'île est une espèce de thé, ainsi appelé par les habitants; il ressemble beaucoup à notre romarin, tant par la feuille que par la tige. Il y a aussi une autre plante appelée anis, qui se prend également infusée dans de l'eau bouillante. On peut juger combien les habitants de cette île sont privés des premières nécessités de la vie; le blé n'y pousse pas, et tout, jusqu'aux moindres objets, vient de France. Les maisons sont bâties dans une petite plaine le long de la mer. Il y a de petits jardins où poussent avec peine quelques laitues, qui sont mangées avec avidité lorsqu'elles sont encore vertes. Le manque de pâturages empêche d'avoir beaucoup de bestiaux, et en fait de viandes fraîches on est réduit aux volailles. On fait de la soupe avec des têtes de morues. Notre arrivée à Saint-Pierre fut célébrée par la mort d'un bœuf. C'était la plus belle réception que les habitants de cet endroit pouvaient nous faire. Aussi Saint-Pierre doit-il être considéré simplement comme un abri ouvert aux pêcheurs en détresse. »

Malgré sa tristesse et ses inconvénients, cette île a un grand charme quand on ne fait qu'y passer; elle est extrêmement giboyeuse; pour ma part j'y ai tué plusieurs renards argentés.

Lorsque le gouverneur fut installé, nous allâmes lui rendre visite; il nous fit un très-cordial accueil, nous retint à sa table et, quelques jours après, nous emmena avec le commandant, les officiers de la corvette et deux ou trois habitants, faire une partie de chasse sur l'île du Grand-Colombier. Cet amas de rochers a quatre cents pieds de haut, et il est dangereux à gravir à cause de la terre, de la mousse et des pierres qui y manquent sous les pieds. Dans cette position, n'ayant rien où l'on puisse s'accrocher, plusieurs personnes ont été entraînées jusque dans la mer. Avant d'y débarquer, nous étions déjà éblouis par les milliers d'oiseaux qui tourbillonnaient autour de nous, tels que canards blancs, gaudes, gaudaillons, moyaques, becs-scie, merles jaunes, canes de roches, marchands et calculots. Rien de plus singulier et de plus comique que la physionomie de ces calculots. Ils vous regardent en passant de l'air le plus sérieux; déjà éloignés, ils retournent la tête en volant pour vous voir encore, et reviennent souvent se mettre sur le rocher qui vous porte. On les prend à la main quand ils sont dans leurs nids; ils ne s'envolent pas, mais se défendent à coups de bec; ceux qui sont logés au-dessus avancent la tête dehors, et regardent avec beaucoup de gravité ce qui se passe, jusqu'à ce que leur tour arrive. Leurs œufs sont très-bons à manger. La tête du calculot est rouge et très-grosse en comparaison du corps; l'œil est très-grand et noir, et le bec s'ouvre de côté au lieu de s'ouvrir de haut en bas. Le corps est blanc et noir, les ailes sont rouges et noires et très-courtes.

Nous nous dispersâmes sur le Colombier, chacun alla de son côté, et je restai isolé avec deux canotiers qui m'aidaient à ramasser mon gibier, chose peu facile, car il tombait quelquefois à cent pieds au-dessous de moi. Les calculots venaient droit devant moi en volant très-vite, et, comme j'étais peu d'aplomb, il ne m'était

pas aisé de les tirer. En une heure je tuai quarante-trois oiseaux, et j'en perdis beaucoup. Nous rapportâmes en tout cent dix-huit pièces.

A deux lieues de Saint-Pierre est Langlade ou la Petite-Miquelon; il s'y trouve plusieurs sites pittoresques, entre autres la *Belle-Rivière*, remplie de saumons, et sur les bords de laquelle on bâtissait une ferme. La végétation de cette île est surprenante; on y élève maintenant beaucoup de bestiaux, et des agriculteurs venus de France savent tirer parti de cette terre qu'on avait regardée longtemps comme incapable d'être cultivée. Le détroit qui séparait autrefois Langlade de Miquelon n'existe plus, et j'ai passé de l'une à l'autre à pied sec sur de petites collines hautes de quinze à vingt pieds, et couvertes d'une luxuriante verdure. Un bâtiment anglais qui allait de Québec en Irlande, se fiant à ses cartes, voulut passer dans ce détroit, s'y perdit, et la côte est encore jonchée de ses débris.

Nous allâmes un jour à Miquelon, présenter le nouveau gouverneur aux habitants. Je tuai un loup marin en chemin. Les autorités, au nombre de trois, vinrent sur la plage au-devant du gouverneur; un coup de canon le salua à son débarquement, et le commissaire s'excusa d'avoir été si parcimonieux, sur ce qu'il n'y avait plus de poudre dans la colonie. Le bourg de Miquelon consiste en une cinquantaine de maisons alignées sur la plage, toutes en bois comme celles de Saint-Pierre.

C'est la plus grande des trois îles, et elle est, dit-on, plus froide en hiver et plus exposée que les autres à la pouderie. Ce phénomène particulier à ces climats, et dont nous avons vu plusieurs des compagnons du colonel Freeman devenir victimes dans les Montagnes Rocheuses, consiste en une sorte de neige d'une extrême subtilité, qui s'insinue jusque dans les endroits les mieux clos; elle s'y introduit par les moindres interstices. En plein air, elle est emportée horizontalement par l'impétuosité du vent, qui en accumule quelquefois des monceaux auprès des murailles et des éminences, et, comme elle ne permet ni de distinguer dans les rues les objets les plus voisins, ni même d'ouvrir les yeux, on peut à peine se conduire, et on perd la respiration. Plusieurs personnes, surprises par ces tempêtes, se sont égarées et ont été trouvées plus tard ensevelies sous la neige.

Il y a quelques années, un pêcheur dont la mère se mourait, voulut aller chercher le chirurgien qui demeurait à quelque distance de la ville; on tâcha en vain de l'en dissuader. La nuit était noire et un vent glacial faisait tourbillonner la neige avec fureur. Il se décida à suivre le bord de la mer, craignant de s'égarer s'il prenait à travers la plaine. Toute la nuit se passa, le jour vint sans qu'il fût revenu et qu'on eût de ses nouvelles : le chirurgien ne l'avait pas vu ; à la fonte des neiges, une vieille femme heurta du pied quelque chose, elle regarda et vit le cadavre du pauvre pêcheur.

Le mieux, pour celui qui est surpris par la pouderie, est de faire comme les Indiens : assis à terre, ils se laissent couvrir de neige, et la secouent seulement de temps en temps par le haut. De cette manière on a bien moins froid que si on restait exposé au vent; et quand la tourmente a cessé on sort de sa retraite.

Nous traversâmes Miquelon à cheval; nous trouvions de temps en temps un sentier à peu près frayé, mais le plus souvent nous suivions les dunes où la mer venait baigner les pieds de nos chevaux, nous traversions quelquefois des marais et des mousses où ils enfonçaient jusqu'au poitrail. Après avoir passé la langue de terre qui réunit les deux îles, nous arrivâmes près du Cap-Percé, à Langlade, où nous attendaient les embarcations; elles nous reconduisirent à Saint-Pierre. Nous avions laissé partir le bâtiment qui nous conduisait à Terre-Neuve; le commandant de la station française nous offrit passage à son bord, nous acceptâmes bien volontiers, et prenant congé du gouverneur de nos îles, nous fîmes voile de nouveau pour Terre-Neuve[1].

CHAPITRE LXII

TERRE-NEUVE. — PÊCHE DE LA MORUE.

Ce fut à la fin de juillet que nous partîmes de Saint-Pierre pour le Croc, port situé au nord-est de Terre-Neuve. Le temps était serein, et nous vîmes les côtes de la *Grande-Terre* toute la journée jusqu'au *Chapeau-Rouge;* de là au cap *Race*, que nous doublâmes, puis à Saint-Jean, où nous étions le lendemain à midi, ayant fait quatre-vingts lieues en vingt-quatre heures, nous nous tînmes constamment à quelques milles des côtes, et il fut facile de distinguer les maisons blanches de la ville au fond du port, et le fort *Amherst* sur la montagne. La nuit le vent fraîchit, et le lendemain nous nous trouvâmes entourés de blocs de glace; c'était pour nous un spectacle tout nouveau; quelques-uns de ces blocs étaient de véritables montagnes de quatre lieues de long et de mille pieds de haut. On dirait de grandes îles sortant de la mer, et c'est un spectacle magnifique que de voir ces masses éclatantes dorées par les feux du soleil. Quoique avec la brume qui est très-fréquente dans ces parages la navigation soit difficile au milieu de ces montagnes, on peut cependant s'apercevoir de leur voisinage avec un thermomètre qu'on présente aux côtés du bâtiment; de plus elles projettent au sein de la brume une lueur brillante.

Une matinée, étant venus trop au nord, nous vîmes le cap Charles au Labrador, et une longue suite de côtes élevées s'étendant au nord-est. Nous passâmes la nuit sous l'île de Grois, en vue de vingt-cinq montagnes de glace, et entourés de baleines qui tournaient en soufflant autour de notre bâtiment. Une d'elles passa sous le beaupré et inonda deux hommes qui se trouvaient en vigie sur le gaillard d'avant. Le lendemain, il faisait beau temps, la brise donna, nous parcourûmes les sinuosités de la côte et nous entrâmes dans le port du Croc; ce port est presque

1. Eugène Ney. Voyage à Terre-Neuve et aux îles françaises. *Revue des Deux Mondes*, 1831, t. II.

circulaire ; on y est complétement à l'abri ; l'entrée en serait assez difficile à distinguer s'il n'y avait un gros cap nommé *Cap-de-Vent* à bâbord sur lequel est un mât surmonté d'un ballon.

Au fond du port à gauche est l'embouchure d'une jolie rivière, large de trois cents pieds environ, longée de collines couvertes de sapins, de rochers, et faisant plusieurs détours qui la rendent très-pittoresque, c'est l'*Épine-Cadoret*. Ce que je vis au premier abord de ce pays me parut charmant quoique sauvage; des bois composés de bouleaux et de sapins couvraient une gradation de collines entassées les unes sur les autres et couronnées de verdure; la végétation y est très-active, et le vent nous apportait les parfums des fleurs, surtout de l'angélique, qui embaume ces forêts.

Dès son arrivée, le commandant établit sur les bords de la rivière quatre matelots jardiniers pour avoir quelques légumes. Nous allâmes les voir le lendemain de leur translation à terre; nous les trouvâmes la tête et les yeux horriblement enflés, ne pouvant soulever leurs paupières et éprouvant de vives souffrances; les moustiques les avaient mis dans ce triste état; avec le temps cependant l'enflure de leur visage disparut, leurs yeux se rouvrirent, et ils en furent quittes pour les démangeaisons qu'occasionnent les piqûres de ces insectes. Pendant ces temps calmes, les moustiques sont en possession de l'air depuis la moitié de juin jusqu'à la moitié d'août, et souvent, dans les bois, on les trouve par bandes si épaisses qu'ils interceptent la lumière; ils disparaissent par la pluie et par le vent du nord-ouest.

Peu de jours après notre arrivée, le commandant nous mena voir deux établissements de pêche dans le port même, l'*Anse du sud-ouest* et *la Genille*. Les bateaux dont on se sert pour la pêche de la morue sont de différentes grandeurs. Les uns ne contiennent que deux hommes, d'autres trois et quatre. Les pêcheurs tiennent aux deux côtés du bateau deux lignes portant chacune deux hameçons: l'appât ou *boëte* varie avec la saison : on emploie ordinairement le hareng, le maquereau, le capelan, la jeune morue, ou même la chair de l'oiseau de mer. Les morues ont une longueur moyenne de deux ou trois pieds, cependant on en prend sur le Grand-Banc qui sont longues de cinq. Il n'y a pas de poisson plus vorace et dont la bouche soit plus grande proportionnellement à sa taille. On trouve souvent dans son ventre de gros coquillages; l'estomac ne les digère pas, mais il a la faculté de les rejeter en se retournant comme une poche. La fécondité de ce poisson est prodigieuse ; le nombre des œufs d'une seule morue se monte à plusieurs millions; les têtes de morue portent avec elles dans l'obscurité une lueur phosphorique très-vive.

C'est un peu avant le jour que les embarcations s'installent sur un banc peu profond; chaque ligne est bien attachée à l'intérieur, le pêcheur s'établit à égale distance de ses deux lignes qu'il remue de temps en temps. Dès qu'une tension se manifeste, il tire à lui, jette le poisson dans le bateau et dégage son hameçon. Quand la morue est grande et forte, on l'accroche avec une gaffe dès qu'elle

paraît à la surface de l'eau, précaution d'autant plus utile que l'extrême vivacité des mouvements du poisson et la grandeur de sa bouche lui permettent souvent de s'échapper. Quand le chargement est complet, les pêcheurs le portent à terre pour le préparer; mais s'il n'y a pas assez de poisson et qu'ils soient trop loin de terre, ils passent la nuit en mer, dans leurs mauvaises embarcations non pontées, mouillés, exposés au froid et aux vagues, n'ayant pour vivres qu'un peu de biscuit et quelques verres d'eau-de-vie.

L'endroit où se prépare la morue s'appelle échafaud; c'est une plate-forme couverte, ou un grand hangar élevé sur le rivage, dont un côté se projetant sur la mer, est fortement étayé et défendu par de gros arbres qui le garantissent du choc des bateaux et des bâtiments. On y monte du côté de la mer au moyen de poutres placées horizontalement de distance en distance en guise de marches. Sur le devant de la plate-forme est une table; d'un côté est placé le *décolleur*, qui prend le poisson, lui coupe le cou jusqu'à la nuque avec un couteau, puis le pousse vers l'étêteur qui est à sa droite; celui-ci le prend de sa main gauche, et avec l'autre sort le foie qu'il jette dans un tonneau sous la table, ainsi que les entrailles qui tombent dans la mer par un trou du plancher. Il place ensuite le cou du poisson sur le bord de la table ronde et coupante placée devant lui, appuie dessus avec la main gauche, et, poussant le corps de la droite, il l'envoie au trancheur en face, et la tête séparée du corps tombe dans la mer. Le *trancheur* prend le poisson de la main gauche, et, commençant depuis la nuque, en ayant soin de tourner le couteau en dedans pour suivre toujours la grande arête, il tranche jusqu'à l'extrémité de la queue. Relevant alors l'arête avec son couteau, il pousse le poisson ainsi fendu dans une brouette, et l'arête brisée tombe dans la mer par une ouverture pratiquée près de lui au plancher.

Quand la brouette est pleine, on la conduit au *saleur*. Toutes ces préparations se font avec la plus grande rapidité, quoique avec beaucoup de soin, parce que la valeur du poisson dépend surtout de ce qu'il n'y manque rien. Quelquefois on conserve les langues; dans ce cas, on jette de côté le nombre de têtes dont on a besoin, et pour ne pas retarder le travail de la table, d'autres personnes les ramassent.

Le *saleur* est à l'autre bout de l'échafaud; dès que la brouette est devant lui, il prend les poissons, un à un, les place par couches, et jette dessus, avec la main, une certaine quantité de sel, en ayant soin d'en proportionner la quantité à la taille de la morue et au degré d'épaisseur de ses différentes parties. C'est du saleur que dépend la réussite de tout le travail; s'il n'y a pas assez de sel sur le poisson, il ne se conserve pas; s'il y en a trop, la place où il y a excès devient noire et humide; s'il est exposé au soleil, il se grille; si on le retourne, il redevient humide et se brise quand on le manie, tandis que celui qui est salé et séché comme il faut devient blanc, ferme et compacte. La quantité de sel à donner dépend beaucoup aussi de sa qualité. Le poisson doit rester cinq ou six jours en pile, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment chargé de sel; ce temps écoulé, il doit être

lavé aussitôt que possible. On le met alors dans des cuves de bois remplies d'eau ou dans des espèces de cages à jour dans la mer ; on l'en retire un à un, on le frotte sur le ventre et sur le dos avec un drap de laine et on le met égoutter sur le plancher On continue ainsi jusqu'à ce qu'on en ait une quantité suffisante pour travailler le lendemain ; la morue peut rester dans cet état deux jours, mais pas plus, parce qu'elle perdrait de son poids, le sel n'y tiendrait plus, et elle supporterait moins bien les variations de temps.

Le lendemain, on étend le poisson pour le faire sécher, le côté ouvert exposé au soleil, puis on en place deux ou trois l'un sur l'autre, tête sur queue, le dos en l'air pour empêcher que le côté ouvert ne souffre de l'humidité. On l'étend de nouveau le lendemain matin, et le soir on en met cinq ou six les uns sur les autres, et on augmente toujours le nombre jusqu'à ce que le quatrième jour il y en ait dix-huit ou vingt, toujours le dos en l'air et un peu inclinés, de manière à laisser écouler l'eau la nuit s'il vient à pleuvoir. Le cinquième soir, le poisson est suffisamment sec lorsque le temps n'a pas été mauvais ; on en fait alors de grosses piles, semblables à des meules de foin, le dos en l'air, et le tout recouvert de paillassons pour les abriter des rosées abondantes qui tombent pendant les nuits d'été. On les étend une fois encore, puis on les emmagasine ou on les embarque sur les divers bâtiments.

Une seule goutte d'eau pourrait non-seulement gâter un poisson ; mais encore étendre l'infection à toute une pile et à une cargaison entière ; on examine avec soin l'état du ciel pendant que les morues sèchent, et à la moindre apparence de pluie, elles sont retournées. Les endroits pour sécher la morue s'appellent *vignots* et *rames*. Ce sont des lits de branches de sapin, sur lesquels on place le poisson ; les premiers diffèrent des seconds en ce qu'ils sont élevés de terre sur des piquets pour laisser circuler l'air autour.

Les foies de morue sont placés dans de grands baquets, *cajots*, d'où on laisse l'huile s'écouler par la putréfaction.

Terre-Neuve est l'endroit du monde où l'on prend le plus de poisson ; tous les jours nous allions relever des filets dans lesquels nous trouvions chaque fois cinq ou six beaux saumons, et on en pêchait de tous côtés une quantité telle que leur vue suffisait à rassasier. Parmi les poissons de Terre-Neuve, le capelan nous a semblé le meilleur ; il n'est pas plus grand qu'un goujon, il est nacré et très-brillant ; on le prend par milliers en juillet. Ce poisson sert de principale nourriture et d'appât à la morue ; il se présente par bandes épaisses de huit et dix pieds. En temps de calme, c'est à qui viendra à la surface de l'eau, et on les reconnaît de loin au frémissement de la mer. Dans la rivière, il suffisait d'un coup de seine pour ramener des truites, des plies, des anchois, des homards ; nous prenions aussi quelques anguilles : l'œil au guet, les pieds dans l'eau, et une petite fourche à la main, nous attendions que l'anguille sortît de dessous la pierre où elle était cachée ; il ne faut pas manquer d'adresse pour la piquer : un faux coup, et on se percerait les pieds ou ceux des personnes qui vous secondent.

La pêche, la promenade et la chasse occupaient fort agréablement nos journées, grâce à l'obligeant accueil du commandant qui nous avait retenus à son bord. Un jour nous fîmes, avec un enseigne et le premier chirurgien, la partie de nous rendre à l'île de Grois, large rocher sauvage de cinq cents pieds de haut, couvert de bois et d'étangs, et renommé pour la quantité de gibier qui s'y trouve. Nous eûmes rapidement franchi les trois lieues qui le séparent de la *Grande-Terre*. Aussitôt débarqués, nous commençâmes à gravir; mais ce n'était pas une entreprise sans difficulté; nous étions au pied de rochers perpendiculaires, ne sachant par quel côté les aborder. Quelquefois des mousses perfides présentaient l'aspect de la plus grande solidité, et nous nous y enfoncions presque à mi-corps; d'autres fois nous rencontrions des petits sapins de deux pieds de haut, si fourrés, si forts, qui nous enlaçaient tellement, qu'il était très-difficile d'en sortir. Après avoir grimpé longtemps, nous fûmes sur la plate-forme, et nous choisîmes, près d'un ruisseau coulant à travers des sapins, une assez jolie place pour construire notre cabane. Les chaloupiers repartirent, et nous restâmes dix. Une cheminée fut adroitement construite; les haches abattirent les bois de construction et de chauffage; on alluma du feu, on plaça dessus la marmite avec une morue pour la soupe. La cabane avait vingt pieds de long, six de large et cinq de haut; une lanterne était pendue au milieu pour la nuit; les provisions d'un côté, la soute aux poudres de l'autre; au milieu une large toile pour nous servir de lit.

Aussitôt ces préparatifs accomplis, nous nous répandîmes deux par deux, dans les plaines rocailleuses, dans les marais et autour des étangs. Des outardes, de grandes oies, des perdrix, furent nos premières victimes; nous étions partis surtout avec le projet de chasser le caribou, espèce de daim dont la tête est garnie de longs bois et dont les jambes épaisses se terminent par un pied semblable à celui de la vache; mais aucun ne se laissa approcher. La nuit vint, nous rentrâmes, et c'est alors que commença un véritable supplice : les moustiques nous attaquèrent.

On ne peut se figurer dans quel état nous mirent ces insectes; ils fondaient sur nous par milliers; aucune partie du corps n'était exempte de leurs morsures, les pieds gonflaient à tel point qu'il était impossible de conserver des chaussures. Tous les moustiques de l'île s'étaient donné rendez-vous sous notre tente; ma figure fut en partie protégée contre leurs attaques, grâce à un voile de gaze dont j'avais eu soin de me munir, mais de forts gants que je portais aux mains furent percés de part en part et mes mains se trouvèrent dans un déplorable état. Ce n'était que plaintes et gémissements sous notre grande toile. Pendant ce temps, chaque matelot montait la garde une heure à tour de rôle et alimentait le feu pour éloigner les ours qui auraient pu faire diversion aux moustiques.

A quatre heures du matin, la sentinelle nous éveilla, et ce fut une agréable surprise pour des chasseurs, que la vue de cinq caribous arrêtés en face de nous sur une colline. Trois d'entre eux prirent le galop et disparurent, les deux autres

restèrent encore quelque temps et les suivirent bientôt au pas. Nous nous dispersâmes dans la plaine, laissant dans notre cabane trois invalides avec la fièvre, et dans l'impossibilité de faire un pas; mais nous ne revîmes plus les caribous. L'île entière est coupée de tous côtés de leurs sentiers, qui sont aussi bien tracés que s'ils avaient été faits par des hommes; ils viennent des bois, et conduisent presque tous à des marais, à des étangs ou à des ruisseaux. La seule pièce que je tuai fut une outarde; je la tirai à balle à grande distance, posée: quelques plumes furent arrachées; elle s'envola assez haut, mais tout à coup elle tomba comme une masse dans un précipice qui descendait jusqu'à la mer, se frappant de roche en roche, et je ne fus pas tenté d'aller la chercher. En regardant en bas, les embarcations des pêcheurs paraissaient de petits points noirs.

Nous fûmes pendant trois jours en proie aux moustiques; pour manger, il fallait nous mettre dans la fumée de notre grand feu; je relevais alors un coin de mon voile, et passais dessous ma cuiller qui, en général, était déjà remplie à moitié de ces infâmes bêtes. Enfin, le quatrième jour au matin, nous vîmes arriver, à travers la brume, les chaloupiers qui venaient nous chercher. Notre aspect excita d'abord leur gaieté, mais au bout de quelques minutes les moustiques leur donnèrent assez d'occupation pour leur ôter l'envie de rire de notre misère. Nous mîmes le feu au bois, à la cabane, à tout ce qui voulut brûler, et nous partîmes. Notre retraite fut difficile, mais s'effectua sans accident à travers les cascades, les mousses profondes, les rochers qui roulaient à nos pieds et sur nos têtes. La chaloupe poussa au large au milieu des loups marins, qui plongèrent aussitôt qu'ils nous aperçurent. Ces animaux fréquentent en grand nombre les rivages de Terre-Neuve et du Labrador; on les voit quelquefois en troupes immenses sur les glaces flottantes et les rochers isolés On les chasse pour obtenir leur fourrure et l'huile que produit leur graisse. Les plus gros sont tués à coups de fusil; on frappe simplement les autres d'un gros bâton sur le nez; ce moyen est préférable, parce qu'il n'endommage pas leur peau. La pêche à la baleine se faisait aussi jadis aux environs de Terre-Neuve, mais cette industrie a été jugée trop peu lucrative, et on y a renoncé.

A notre retour de Grois, nous trouvâmes la baie et le port du Croc remplis de hautes montagnes de glace, et nos matelots occupés à les remorquer le plus près possible de terre. Nous tirâmes quelques coups de canon dessus : dans certains endroits, le boulet n'y faisait qu'un simple trou et s'y logeait, dans d'autres il enlevait d'énormes éclats, et les jetait au loin dans la mer. Pendant deux jours le port en fut encombré, et le navire était obligé constamment de filer sur ses câbles pour éviter d'être choqué par elles.

Vers la fin de juillet, j'étais allé avec le commandant et un enseigne, en canot, aux Saints-Juliens, établissement de pêche à trois lieues nord du Croc. Jusque-là, les côtes ne sont qu'une suite de hauts rochers noirs à pic, contre lesquels viennent se briser des vagues immenses. Des Saints-Juliens où nous déjeunâmes, tandis que le capitaine se rendait aux îles Fichot où il était appelé par les affaires

de son service, je gagnai la baie aux Lièvres, où des hommes venaient d'être envoyés pour faire du bois. Un soir que je rentrais souper, je vis arriver un des ouvriers tout essoufflé; il avait vu un ours blanc à cinquante pas de nous, et il venait nous en prévenir. Nous n'étions que trois armés, cependant nous nous décidâmes à marcher à la rencontre de cet ennemi. A peine étions-nous placés à quinze pas les uns des autres, derrière le bois où nous devions l'attendre, que nous entendîmes un bruit sourd. Il me sembla voir passer quelque chose, mais dans le doute je n'osai faire feu. Mon voisin lâcha ses deux coups de suite. — « Je l'ai tiré, me cria-t-il, il a tourné sur lui-même, et je n'ai plus rien vu. » — Il faisait nuit, nous ne pûmes retrouver notre ours, nous retournâmes alors au campement, ayant soin de nous protéger toute la nuit par un feu de vingt pieds de haut. Le lendemain au jour, nous reprîmes la route du bois, à la recherche de l'animal. Nous avancions avec précaution à dix pas les uns des autres, quand tout à coup j'entends crier : « Le voilà, il est blessé ! » J'accours, et au fond d'une espèce de bassin desséché, d'environ trente pieds de profondeur, je vois un ours énorme dont la gueule, tournée vers nous, montrait des dents redoutables; il remuait la tête et les jambes de devant, mais sous lui il y avait du sang, et je remarquai que celles de derrière étaient sans mouvement. Nous le visâmes tous ensemble, et lui tirâmes dix coups de fusil; sa tête tomba, et une longue langue sanglante sortit de sa gueule entr'ouverte. Un joyeux hurra se fit entendre, et on essaya de le tirer de sa fosse, ce qui ne se fit qu'avec beaucoup de peine et de fatigue. Il mesurait juste six pieds; ayant eu la veille les deux jambes de derrière cassées, il n'avait pu sortir de ce trou dont la pente était assez rapide.

Quand nous revînmes au Croc on était encore occupé avec les glaces. Il semble étonnant que ces masses énormes puissent fondre. Mais les vagues les coupent au niveau de la mer, elles se divisent et elles finissent par disparaître dans les latitudes plus méridionales, et se brisent contre les rochers où les portent les courants.

Le séjour du Croc, pendant l'hiver, peut ne pas être désagréable, et j'y serais volontiers resté enfermé dans les glaces, comme le fut l'amiral Saunders dans un port de l'ouest qui prit son nom depuis cette époque. En faisant un toit sur le bâtiment, on pourrait s'y tenir très-chaudement, et mouillés dans la rivière, nous y aurions été parfaitement à l'abri; des livres, des armes, des munitions eussent permis de passer fort bien le temps. Le gibier abonde à cette époque, quand il est pressé par la faim, rien ne l'intimide; il se fait tuer aux pieds du chasseur. Un Anglais qui passe tout l'hiver au Croc à garder nos cabanes, envoie au printemps de nombreuses fourrures à Saint-Jean. La mer est prise jusqu'à Grois, et les caribous viennent à pied sec de cette île à la Grande-Terre; les loups marins sont aussi très-aisés à approcher; et pour avoir des gelinottes et des perdrix, cet Anglais n'a qu'à nettoyer une place sur la neige, devant sa maison, et à y mettre de la graine; aussitôt de tous les environs viennent se faire tuer ces pauvres oiseaux.

Vers le commencement d'août arrivèrent les courlieux. Le courlieu est un oiseau gros comme une bécasse; son bec est un peu plus long et recourbé, et son ventre a une couleur rosée; son plumage est brun et noir : on dit qu'il vient d'Afrique. Ceux que je vis arrivaient par le nord; on les voit d'abord au Quirpon, dernier port au nord de l'île; ils s'y arrêtent quelques jours et descendent au sud. Dans les premiers jours d'août on les voit par petites compagnies, puis bientôt, par volées de quatre ou cinq mille. Ils s'alignent, font des évolutions aériennes, s'allongent en triangle, se courbent en demi-cercle, s'abattent tous ensemble, et se relèvent tout à coup aussi rapides que le vent. Ils se nourrissent d'une petite graine noire, dont le goût ressemble assez à celui du raisin, et que l'on nomme *graine à courlieu;* elle leur donne un parfum exquis et en fait un manger délicieux. Ils s'en enivrent, et, pour s'en remettre, et et activer, dit-on, leur digestion, ils viennent sur le bord de la mer se frotter le bec sur le sable, où il est très-facile de les prendre. Des mousses en ont tué jusqu'à cent avec un bâton; ils ne s'envolent pas, et les coups de fusil ne les effraient nullement.

Pendant que le commandant expédiait au Quirpon un lieutenant avec la chaloupe pour aller inspecter les registres de pêche, il nous mena avec lui dans quelques excursions maritimes au sud du Croc, entre autres à Carrouge. C'est le plus beau port de l'île, situé à quatre lieues du Croc; il y a quatorze *échafauds*, et c'est le plus grand des établissements français. De là, nous allâmes aussi à la Conche à quelques lieues plus loin. En sortant du port de Carrouge nous vîmes un endroit en mer où quelques années auparavant s'était perdu un canot d'une frégate française avec un enseigne de dix hommes. Il passa sans le savoir au-dessus de roches nommées à Terre-Neuve, *roches chatouilleuses.* Lorsqu'il fait calme, on ne peut savoir où elles se trouvent, à moins que quelque bouée ne l'indique; quand il y a un peu de mer, cela se voit aisément, car alors elle y brise avec force. En temps de calme, une planche, une pierre qu'on y jette, un coup de rame suffirait pour y faire élever de suite plusieurs lames énormes qui déferlent avec un bruit de tonnerre; mais quelques minutes après les vagues s'abaissent, et la mer est unie de nouveau. Les avirons des canotiers soulevèrent des vagues qui les engloutirent, et l'on ne retrouva le lendemain que quelques planches éparses de l'embarcation.

Le départ du navire était prochain. Avant de nous séparer nous convînmes de faire à Grois une nouvelle excursion. Le 16 août, dans la soirée, le ciel était clair et parsemé d'étoiles, la chaloupe eut ordre de se tenir prête pour deux heures du matin. Avec une jolie brise de nord-ouest, nous fûmes à Grois en deux heures; doublant la première pointe sud, nous nous arrêtâmes au pied d'une gorge à pic, ancien lit sans doute de quelque cascade, encombré de débris de rochers, mais où ne se voyaient pas ces bois fourrés qui avaient tant arrêté notre marche la première fois.

Nous descendîmes dans une petite anse, au pied de ce ravin, mesurant de l'œil

la hauteur que nous avions à gravir, et ne sachant trop ce qui nous attendait au sommet. Nous étions neuf chasseurs avec quatorze chaloupiers qui devaient nous aider à porter nos vivres, biscuit, vin, eau-de-vie, voiles, marmites. Deux éclaireurs que nous avions envoyés au haut du ravin nous firent signe de monter, et nous nous mîmes en route; mais ce ne fut qu'après des difficultés inouïes que nous arrivâmes au sommet de la montagne, en nous traînant sur les genoux et les mains : quelquefois nous roulions de haut en bas avec les pierres qui manquaient sous nos pieds, sans avoir un arbrisseau, une branche pour s'accrocher et se retenir. Nous eûmes ensuite à descendre le revers de la montagne, à passer un torrent qui, à cent pas sur notre droite, tombait en cascade dans la mer avec un bruit étourdissant, après quoi il fallut gravir encore à travers bois et rochers. Nous franchîmes le cours d'eau, et nous nous arrêtâmes dans une petite plaine émaillée de plates bières et entourée d'un marais. Par précaution contre les moustiques, nous traçâmes le plan de notre cabane sur cette plate-forme qui était exposée à tous les vents. Nous étions adossés à un petit bois, d'où nous planions sur toute la mer étendue devant nous. Quand il faisait clair, on voyait à plus de douze lieues.

Les haches furent distribuées. Les pins les plus élevés furent bientôt attaqués, apportés et dressés; en peu d'instants deux cheminées furent construites, et trois heures après notre arrivée tout était terminé. La tente était cette fois plus grande que la première, et très-solidement construite.

Le lendemain, dès trois heures du matin, nous étions sur pied. Il faisait encore nuit et froid; cependant nous partions pour nous mettre à l'affût des caribous. Notre chasse fut beaucoup plus heureuse que dans la première excursion; pour ma part je tuai deux de ces animaux. Des courlieux, des gelinottes, des oiseaux aquatiques furent en grand nombre nos victimes pendant deux jours. Mais le soir de la seconde journée, entraînés par notre ardeur pour la chasse, nous n'étions pas encore rentrés au campement à onze heures, et alors commencèrent nos infortunes; la brume était très-épaisse, et une *brise carabinée* nous glaçait; nous étions dans l'eau jusqu'aux genoux, car Grois n'est que bois, marais, étangs et rochers : on ne peut se tenir sur les rochers, où le vent vous emporterait comme une feuille morte, ni dans les bois où tout mouvement est impossible.

Quand nous voulûmes rentrer, glacés par la brume et par le vent qui nous poussait les uns sur les autres, nous cherchâmes en vain à nous reconnaître, il nous était impossible de trouver notre chemin : force nous fut d'attendre : nous avions devant nous un ou deux étangs dont les bords opposés disparaissaient sous un nuage de brumes grises que le vent faisait glisser sur leur sombre surface; autour et derrière s'allongeaient des marais entourés de mousses vertes et profondes, puis des broussailles et des étangs noirs. On n'entendait que le bruit du vent et celui des volées de courlieux qui passaient près de nous, sans que nous pussions les voir, en poussant leur petit cri aigu.

La nuit était profonde, et nous errions à l'aventure, quand, en réponse à nos cris de détresse, nous entendîmes deux coup de fusil : nos compagnons étaient à notre recherche. Ce ne fut pas sans joie que nous revîmes notre modeste tente. Mais quels coups de vent pendant toute la nuit! Nous nous attendions à être enlevés à chaque instant et à rouler au fond du précipice qui n'était qu'à vingt pieds de distance. L'eau entrait par vagues, et nous étions couchés dedans. Le lendemain et le surlendemain, même temps; la mèche à feu était éteinte, impossible de la rallumer, nos provisions étaient épuisées, il fallut songer au départ bien que la mer fût très-forte. A six heures, nous regagnâmes l'embarcation; la mer semblait s'être un peu calmée, nous nous décidâmes à partir.

Des hauteurs où nous étions, on voyait un énorme feu allumé près de la chaloupe par les marins qui étaient chargés de la garder. Il faisait presque nuit, et, à la lueur de ce feu réfléchi par la mer, à côté de ces hautes murailles de rochers, avec ces paquets et ces armes pêle-mêle, on eût dit une bande de pirates.

La mer brisait avec force, il faisait froid, et il commençait à venter un peu; pour ne pas être mise en pièces par le choc, la chaloupe était obligée de se tenir au large. Quels que fussent les dangers que nous présageât l'état de la mer, nous nous embarquâmes. Nous étions vingt-six dans cette frêle embarcation, entassés les uns sur les autres avec les armes, le gibier, etc. La lame était très-longue; cependant, tant que nous suivîmes la côte, nous fîmes assez de progrès. Bientôt la nuit fut profonde : la lune jetait de temps en temps à travers les nuages sa lumière sur la cime des vagues, et doublant le cap, nous les vîmes venir à nous grosses et menaçantes, roulant avec fracas. *Présente le bout à la lame;* mais nous n'avancions pas. *Rentrez vos avirons! mâtez votre mât de misaine et votre grand mât! Larguez la misaine, le taille-vent!* Mais il n'y avait presque pas de vent et une mer terrible. *Demâtez! Armez vos avirons! Avant partout!*... Le courant et les lames nous entraînaient, et nous étions toujours à même distance de terre. Grois s'élevait noir et perpendiculaire à notre droite. Nous tournions sur nous-mêmes, et, le vent de nord-ouest commençant à se lever, la mer devint encore plus forte; la chaloupe était pleine d'eau. Trempés et transis de froid, nous regardions cette bruyante lame si immense, si puissante auprès de nous si petits, perdus au milieu de ce chaos de l'Océan. Si nous avions été pris de côté, c'était fait de nous!

A minuit la lune se coucha et nous laissa dans d'épaisses ténèbres. Le vent augmenta encore, et du nord-ouest. A une heure il y eut aurore boréale. Les pêcheurs de Terre-Neuve donnent le nom de *marionnettes* à ce phénomène. On voit au nord des fusées monter et descendre, des bombes éclater, paraître et disparaître, tout le ciel briller, puis retomber dans l'obscurité. Tout s'évanouit bientôt; le sillage seul de notre chaloupe nous éclairait, et il était curieux de voir le feu courir sur le dos des vagues bien loin derrière nous. Nous luttâmes péniblement jusqu'au jour; à ce moment, le soleil augmenta le vent qui grossit encore

la mer; cette tempête ne se calma que vers les six heures; nous étions alors à un mille de terres que la hauteur des vagues nous avait empêchés jusque-là d'apercevoir, et nous vîmes que nous avions bien gouverné, par le plus grand hasard. A huit heures enfin nous entrâmes dans la baie du Croc, ayant été treize heures à faire trois lieues.

Telle fut à Terre-Neuve notre dernière expédition. Je vis en arrivant les mâts de perroquet dressés, la corvette allait appareiller. Nous fîmes nos adieux et de chauds remerciements au capitaine et à tous les officiers nos compatriotes qui nous avaient fait passer au milieu d'eux un mois plein de charmes, et tandis que la corvette faisait voile de nouveau vers Saint-Pierre et Miquelon, nous nous mîmes en quête d'un bâtiment qui nous conduisît en Islande[1].

CHAPITRE LXIII

DESCRIPTION ET HISTOIRE DE TERRE-NEUVE

L'île de Terre-Neuve porte, le long de ses côtes et dans la profondeur de ses larges baies, des marques visibles d'une grande révolution qui à une époque reculée changea sa forme et son étendue primitive. Elle est séparée à l'est du fleuve et du golfe Saint-Laurent, par un canal de trois lieues de large, appelé *détroit de Belle-Ile*; sa forme est triangulaire; elle a onze mille huit cent trente-trois lieues carrées. La difficulté de pénétrer dans l'intérieur et le peu de succès qu'ont obtenu les différentes explorations, font qu'on en sait peu de chose, si ce n'est cependant que le sol est rocailleux et généralement stérile, qu'il y a des montagnes à pic couvertes de bois, des vallées étroites et sablonneuses, et quelques grandes plaines de bruyères; mais on n'y voit ni arbres ni buissons. Ces plaines portent dans le pays le nom de *barrens* ou landes. Les lacs, les étangs y sont très-nombreux, et les sources d'une eau très-pure abondent de tous côtés. Quelquefois le terrain est si marécageux qu'on n'y peut aller à cheval, et on court des dangers même à pied. Les côtes sont généralement couvertes de petits bois suspendus qui descendent jusqu'à la mer, ou coupées à pic en précipices. Au sud-ouest de l'île s'élèvent des montagnes assez hautes. Sur toute la côte, on trouve de nombreuses rivières, de belles rades, de magnifiques ports et de larges espaces sur la plage, couverts de galets qui y semblent mis exprès pour faire sécher le poisson pris dans les environs. Il y a de vastes baies de plusieurs lieues de profondeur où les bâtiments sont dans la plus grande sûreté, abrités par les terres élevées qui les entourent.

A trois milles environ de l'extrémité nord-est de la baie de la Conception, est

1. Eugène Ney. Voyage à Terre-Neuve.

une petite île nommée Baccalao, remarquable par le nombre extraordinaire d'oiseaux de mer qui établissent leurs nids sur ses flancs déchirés. On les appelle *oiseaux de Baccalao;* ce sont, surtout pendant la brume, d'utiles pilotes que la nature semble avoir ménagés aux marins, qu'ils avertissent de l'approche des côtes. Aussi le gouvernement anglais leur accorde-t-il une protection spéciale, et défend-il de les tuer ou de prendre leurs œufs. Cependant, malgré la proclamation du gouverneur, qui paraît à ce sujet chaque année, séduits par le grand profit que donne la vente de ces oiseaux, de leurs plumes et de leurs œufs, des hommes hardis réussissent, avec des cordes et des filets, à balayer les œufs et à prendre les oiseaux eux-mêmes.

La baie de la Conception, qui s'enfonce à vingt-huit lieues dans les terres, contient deux villes : *Harbour-Grace* et *Carbonier*. De cette ville à *Pointe-de-Grat*, est un espace rempli d'une population nombreuse, occupée exclusivement à la pêche, malgré l'âpreté des côtes et les nombreuses pertes qu'elle y éprouve chaque automne par les coups de vent, les tempêtes et les vagues, qui quelquefois emportent les échafauds et submergent les embarcations.

Le port Saint-Jean n'est pas loin de la baie de la Conception; c'est un des meilleurs de l'île; il se trouve entre deux montagnes à peu de distance l'une de l'autre, dont à l'est les extrémités forment une entrée fort étroite. Ce port a deux milles de profondeur jusqu'à l'embouchure de la rivière du *Petit-Castor*. Au sud, s'élèvent de hautes montagnes à pic, et au nord les forts William et Townsend. La ville de Saint-Jean est le siége du gouvernement et de la cour suprême de l'amirauté de Terre-Neuve. C'est une place importante en temps de guerre, et c'est dans son port que se réunissent en convoi tous les bâtiments de l'île lorsqu'ils repartent pour l'Angleterre. Les forces de terre et de mer qui s'y trouvent donnent la vie et le mouvement à cette ville et sont la source de sa prospérité. Le difficile accès du port, la position imposante des montagnes qui s'élèvent à l'entrée, des forts et des batteries nombreuses, rendent la ville presque imprenable. Un seul bâtiment peut entrer à la fois dans le port, et il serait facilement coulé si les forts tiraient dessus.

La population de cette ville est environ de 15,000 habitants, et celle de l'île de 80,000. Le gouverneur y étalait, lors de notre passage, un grand luxe. La société nous sembla élégante et choisie; les femmes étaient agréables et jolies, et la saison d'hiver nous parut fort joyeuse. On y donne des bals, on y joue la comédie en société, les acteurs sont des officiers des bâtiments de guerre ou de la garnison.

Après Saint-Jean, la plus grande ville est Plaisance, située dans la baie de ce nom, au sud de l'île, et dont le port est si grand que cent cinquante navires pourraient s'y tenir dans la plus grande sûreté. Parmi les îles et les baies de Terre-Neuve, on trouve des noms qui presque tous rappellent quelque circonstance : telles sont la baie de la Désolation, la baie du Diable, la baie de la Rencontre, la baie de l'Ours-Blanc, la baie des Cinq-Cerfs, l'île Brûlée, la pointe

Blanche, la pointe Enragée, dont la position sauvage, exposée au golfe Saint-Laurent, entourée de rochers, semble justifier ce nom, surtout quand, dans une tempête, le vent souffle du sud ou du sud-ouest. La plus grande rivière de l'île est l'Humber, qui a trente-huit lieues de long, du sud au nord, et se jette sur la côte ouest.

Par sa latitude, Terre-Neuve devrait jouir de la température du nord de la France: mais une des particularités qui distinguent l'Amérique Septentrionale des autres parties du globe, est son climat. Terre-Neuve, une partie de la Nouvelle-Écosse et le Canada se trouvent dans la même latitude que l'Europe centrale, et partout, dans ces trois pays, les rivières sont gelées pendant l'hiver à plusieurs pieds d'épaisseur, la terre y est constamment couverte de neige, et tous les oiseaux émigrent. Alors, pendant les nuits glaciales, le ciel est pur, d'un beau bleu, et les nuits sont superbes. Les astres ont plus d'éclat que de l'autre côté de l'Atlantique, et les aurores boréales sont très-fréquentes. Mais lorsque le vent de nord-ouest souffle, apportant les tourbillons de neige, des tempêtes soudaines se déchaînent, le vent siffle de toutes parts et chasse la neige avec furie; les maisons craquent et vacillent, et l'eau de mer est éparpillée au loin sur la terre comme de la poussière de neige. Au printemps et en automne, l'île est couverte de brumes humides qui rendent la navigation près des côtes très-dangereuse.

En juin, juillet, août, les chaleurs deviennent très-fortes; les nuits sont alors superbes; la clarté du ciel, l'air pur et serein, l'éclat de la lune et des étoiles, surtout celles de l'horizon, qui brillent comme des phares lointains, forment un magnifique tableau. On ne saurait se figurer une de ces superbes baies dans une de ces nuits brillantes. Leur vaste surface est couverte de myriades de poissons de formes et de grandeurs différentes; les baleines noires et lisses sortent de l'eau et replongent, leurs jets d'eau élevés retombent en gouttes étincelantes; les morues bondissent et reflètent l'éclat de la lune sur leur surface argentée.

Septembre, octobre, ramènent les frimas; une mer houleuse et plus sombre bondit sur les côtes en rugissant, secoue, arrache les échafauds et les cabanes des pêcheurs. Le vent tourne du sud-est au nord-est, ramenant la neige et faisant présager déjà les rigueurs de l'hiver.

Parmi les animaux qui peuplent l'île de Terre-Neuve, l'ours, le cerf, le caribou, le renard rouge et argenté, sont les plus grands; ensuite viennent les lièvres, les martres, les loutres, les castors. C'est surtout dans les grands froids qu'on les chasse, car c'est à cette époque que les peaux ont le plus de prix. Presque tout ce qui est animé porte alors la livrée d'hiver; les différentes couleurs qui distinguaient les animaux se changent en un blanc uniforme, et tous, jusqu'aux chiens et aux chats, prennent une robe plus douce et plus épaisse, de longs poils blancs et lustrés qui tombent au printemps.

Le quadrupède le plus précieux de cette île est le chien, formant une espèce à part et nommé chien de Terre-Neuve. La race véritable et pure n'y est pas aussi commune qu'on pourrait le croire, et ce n'est guère que dans les baies de Plai-

sance, de Fortune et de la Conception qu'on peut le trouver. Docile et susceptible d'un grand attachement, il est facile à contenter pour sa nourriture. Il vit de poisson frais cru ou bouilli, de pommes de terre ou de choux ; quant à la boisson, ce qui lui plaît le plus est le sang de mouton. Son amour pour l'eau fraîche ou salée, chaude ou glaciale, la grande profondeur à laquelle il peut plonger, le temps considérable qu'il peut passer sous l'eau, et ses pattes palmées, le rapprochent de la classe des amphibies. De même que les chiens du Labrador et du Groënland, ceux de Terre-Neuve ressemblent beaucoup au loup. A l'état sauvage, ils chassent en meutes et dévorent leur proie. On a prétendu que le type du chien de Terre-Neuve n'était pas original et que ce quadrupède descendait d'un dogue anglais et d'une louve indigène.

Il existait à Saint-Jean, il y a quelques années, une société dite Béotique qui s'était proposé de connaître la retraite et le nombre des habitants primitifs de l'île pour établir avec eux des relations amicales, et ils employaient dans ce but deux Indiens rouges élevés à Québec qui voyageaient à travers les forêts les plus désertes, se faisant des pirogues en peau quand il y avait des lacs à traverser, et vivant des castors et des caribous qu'ils tuaient. Ces deux hommes étaient très-cuivrés et sans barbe. Leurs cheveux étaient noirs, lisses et très-longs. Ils portaient des culottes de peau, des mocassins pour chaussures, et étaient armés chacun d'un fusil de fabrique anglaise.

Leurs recherches avaient été jusqu'alors infructueuses, et ils supposaient qu'il n'existait plus d'Indiens rouges dans l'île. Cependant ils étaient dans l'erreur, car un jour on nous raconta qu'une petite fille de Saint-Jean étant hors de la ville à cueillir des fruits de plates-bières, fut tout à coup effrayée en voyant un Indien arrêté devant elle à quelque distance. Elle poussa un cri, à l'instant même une flèche vint s'enfoncer avec force à ses pieds. Elle cria au secours, on accourut; le sauvage fut poursuivi, des soldats firent des battues dans les environs, mais ils ne purent le retrouver. La pointe de la flèche était faite avec un gros hameçon redressé. Le peu de ces Indiens, qui étaient dans l'île, ont été en grande partie détruits, comme des bêtes fauves par les Anglais qui habitent les côtes. Pressés par la faim et le besoin, ces malheureux, pendant l'hiver, s'approchaient des habitations et du rivage, et les Anglais chargés de garder les cabanes des pêcheurs français les tuaient à coups de fusil. A diverses époques, des tentatives furent faites par le gouvernement anglais pour ouvrir des communications avec les sauvages de Terre-Neuve, mais elles furent presque toujours sans succès.

En 1703, un nommé Scot s'étant engagé sans armes, parmi eux avec plusieurs de ses compagnons, fut lâchement assassiné. Cependant, quelques années après, un capitaine anglais croisant le long des côtes, vit un grand nombre d'Indiens Micmacs campés sur le rivage. Il eut une conférence avec les chefs, et réussit à conclure avec eux, au nom de la tribu entière, un traité de paix et d'amitié qui devait durer avec l'Angleterre aussi longtemps que le soleil et la lune continueraient à briller au ciel. Depuis, les Anglais n'ont vu les indigènes qu'à de rares

intervalles, des promesses d'amitié ont été échangées plusieurs fois, des meurtres ont été commis par les Indiens, de grands massacres par les Anglais, et il ne reste que bien peu des premiers habitants de l'île.

Terre-Neuve et les bancs qui l'entourent ont été fréquentés par les Européens dès les premières années du XVI[e] siècle. Un voyageur français écrivait alors : « Avant d'arriver au Grand-Banc, les marins en sont avertis par une multitude d'oiseaux dont les plus connus sont les gaudes, les fouquets, et les happe-foies, appelés ainsi de leur empressement à dévorer les foies de morues qu'on jette à la mer en ouvrant le poisson. Ces bancs, disait-il, sont des montagnes qui s'élèvent du fond de la mer à une distance de trente, trente-six et quarante brasses de la surface. La longueur du banc est de deux cents lieues, et de dix-huit, vingt et vingt-quatre de large..... » Ces détails sont assez d'accord avec nos cartes modernes.

Jean Cabot partit d'Angleterre en 1497; le 24 juin il découvrit terre, et donna au premier cap qu'il vit le nom de Bonavista qui lui est resté. Il pénétra dans la baie du même nom, et vit plusieurs indigènes couverts de peaux, beaucoup de cerfs, d'ours, de perdrix et d'aigles. Il prit alors possession de cette île pour le roi d'Angleterre et l'appela Baccalao, nom que donnaient les indigènes aux morues. Il retourna bientôt à Londres, emmenant trois sauvages avec lui.

En 1501, le Portugais Gaspar de Cortereal, partit de Lisbonne et arriva à Terre-Neuve, où il aborda dans une baie large et profonde qu'il appela baie de la Conception. Il visita toute la côte est, fit le tour par le sud, et donna le nom de terre de Labrador ou Terre du Laboureur à celle qui se trouve à l'ouest de l'île parce qu'il pensait que par sa latitude elle pouvait être cultivée.

En 1504, Bergeron, et deux ans plus tard, Jean Denis de Honfleur, tous deux Français, allèrent à Terre-Neuve. En 1534, Jacques Cartier arriva avec deux navires et cent vingt-deux hommes à Bonavista. C'était au mois de mai, la terre était encore couverte de neige, et les côtes environnées de glaces. Il fit le tour de l'île et y remarqua la quantité de beaux ports qui s'y trouvent, mais le froid était si vif qu'il se rembarqua. En 1525, Jean Verrasini prit possession de l'île de Terre-Neuve pour François I[er], et lui donna le nom qu'elle a porté depuis. De son côté, vingt ans après, un négociant de Londres, Hoare, alla s'y établir avec un grand nombre d'aventuriers anglais. Ils surmontèrent les premières privations, les misères de leur établissement, et finirent par prospérer.

La France et l'Angleterre envoyèrent d'un commun accord leurs pêcheurs à Terre-Neuve dans le cours du XVII[e] siècle, et sous le règne de Louis XIV ces pêcheries augmentèrent considérablement nos richesses et nos forces navales. « C'est à ces expéditions lointaines, dit un Anglais, que la France doit le développement de sa puissance maritime; on peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur l'état de sa marine avant qu'elle envoyât des bâtiments à Terre-Neuve. Elle n'en avait alors qu'un petit nombre, de tonnage et de forces médiocres; mais depuis, elle a combattu les forces combinées de la Hollande et de l'An-

gleterre, et elle arme des corsaires qui ont infesté nos côtes et ruiné nos négociants. »

La France employait en effet à cette industrie seize mille hommes, répartis sur près de cinq cents bâtiments, dont quelques-uns, armés en guerre, portaient seize et quarante canons. « Les Français, dit le même Anglais, par leur frugalité, par le prix du sel qu'ils ont à meilleur marché que nous, possédant les endroits les plus commodes pour pêcher, nous ont complétement battus dans ce commerce. La partie du sud-ouest où ils s'établirent, et particulièrement dans le voisinage du cap Ray, est la meilleure; ils y sont rarement gênés par les glaces, tandis que la petite partie des pêcheries anglaises étant plus au nord-est, est encore obstruée de glaces souvent même au commencement de mai. Elles empêchent les bâtiments d'entrer dans les ports, et le poisson ne se prend que lorsqu'elles se sont éloignées des côtes. »

Ces récriminations envieuses contre notre prospérité maritime, présageaient contre notre colonie des attaques qui, en effet, ne tardèrent pas à s'effectuer. En 1702, une escadre anglaise attaqua et détruisit les pêcheries françaises et s'empara de Saint-Pierre, dont elle rasa le petit fort armé alors de six canons. À son tour, Saint-Ovide, commandant de la ville française de Plaisance, saccagea Saint-Jean en 1708, et la France posséda toute l'île jusqu'au traité d'Utrecht, par lequel elle la céda aux Anglais, ne se réservant qu'un droit de pêche du cap Bonavista à la pointe nord de l'île, mais en renonçant au droit de jamais fortifier aucun point ou d'y rien bâtir, si ce n'est les cabanes et les échafauds nécessaires à la pêche. Ils n'avaient pas non plus le droit d'y séjourner, passé le temps nécessaire pour sécher le poisson.

Le traité de Paris confirma ces conditions du traité d'Utrecht, en y ajoutant cependant le droit de pêche dans le golfe Saint-Laurent, mais à trois lieues des côtes appartenant à l'Angleterre. Les îles Saint-Pierre et Miquelon furent également cédées à la France, mais avec défense de jamais les fortifier, et d'y entretenir une garde de plus de cinquante hommes.

Il est inutile de rappeler que ces faibles concessions ont été renouvelées par le traité de 1814. Depuis cette époque cependant la pêche ne cesse d'augmenter, et chaque année voit de nouveaux armements partir des ports de Bretagne et de Normandie. Cette pêche occupe environ quinze mille marins, et c'est une bonne école, car la navigation y est difficile et pénible[1].

1. Eugène Ney. Voyage à Terre-Neuve.

CHAPITRE LXIV

AMÉRIQUE RUSSE — COMPAGNIE IMPÉRIALE RUSSE-AMÉRICAINE. — ASPECT DE LA CONTRÉE. — MŒURS INDIGÈNES.

Emportés à travers une mer glacée, mais qui du moins nous ramenait du côté de la France, nous n'avons pu visiter à l'autre extrémité du continent cette froide contrée qu'on appelle l'Amérique russe. Des comptoirs, quelques amas de huttes sauvages, des tribus errantes et affamées, tel est le spectacle que présente au voyageur cette triste région. Cependant, comme au milieu des misères communes à toutes ces races que Dieu a jetées sur les rivages de l'Océan arctique, les déshéritant de leur part de soleil, on distingue des traits particuliers, des mœurs bizarres, nous emprunterons aux relations des voyageurs qui se sont aventurés dans cette partie de l'Amérique, quelques détails sur les sauvages peaux-rouges et sur les Aléoutiens, amateurs passionnés du jeu d'échecs.

Ce fut dans le milieu du XVIIe siècle que les Russes commencèrent à se montrer dans l'Océan Pacifique. On ignorait alors si l'Amérique était unie à l'Asie ou si elle en était séparée par une mer de glace. Djéneff le premier pénétra, en 1648, de la mer Glaciale dans l'Océan Pacifique, traversant le détroit de Behring, longtemps avant le navigateur qui lui a donné son nom. La veuve de Pierre le Grand, Catherine, fit construire en 1728 un navire à l'embouchure de la rivière Kamtchatka, dans le but d'examiner les véritables limites orientales du nord de l'Asie. L'expédition était commandée par Behring, capitaine danois au service de la Russie et marin expérimenté.

Dans un premier voyage, Behring traversa le détroit qui porte son nom, et s'approcha deux fois de la côte d'Amérique. Vingt-deux ans plus tard, ce même navigateur reçut la mission d'examiner la côte ouest de ce continent; il reconnut une montagne élevée qu'il appela Saint-Élias, et dont le sommet, visible à plus de cinquante lieues en mer, forme la ligne de démarcation entre l'Amérique russe et l'Amérique anglaise. Lorsque, l'année suivante, Behring eut succombé aux fatigues de cette expédition, son successeur, le capitaine Tschirikoff, s'avança sur la côte d'Amérique jusqu'au cinquante-sixième parallèle, vers l'archipel du Prince de Galles. Le navigateur Kretlinzin étendit ces découvertes en 1768, sous l'impératrice Catherine II, par la reconnaissance des îles Aléoutiennes et de la presqu'île d'Alaska. A la même époque se forma à Irkoutsk, une compagnie de marchands de fourrures, pour exploiter ce commerce dans les possessions américaines de la Russie; et, sous le czar Paul Ier et ses successeurs, les expéditions de Krusenstern, Liziansky, Langsdorff et Kotzebue, ont complété les découvertes de Behring.

La Compagnie impériale russo-américaine qui s'était formée en 1799 sous le

patronage du czar Paul Ier, obtint, en 1819 et 1839 le renouvellement de sa charte des empereurs Alexandre et Nicolas. Son siége est fixé à Saint-Pétersbourg; elle est gouvernée par un comité formé de trois directeurs dont l'un est le contre-amiral baron de Wrangel, et placée sous la surveillance du département du commerce. Toute l'Amérique russe est soumise à l'autorité d'un gouverneur, résidant à la Nouvelle-Archangel, et qui est toujours un capitaine de vaisseau de la marine impériale. Les officiers commandant les bâtiments de la Compagnie appartiennent aussi à la marine impériale, et il est permis aux officiers des différents corps de l'armée russe de prendre du service dans cette Compagnie : la durée de l'engagement des agents est de cinq ans.

Jusqu'en 1818, tous les employés avaient une part dans les bénéfices, mais on reconnut que cette organisation entraînait de grands désordres, et depuis cette époque tous les engagés et officiers reçoivent un traitement fixe, des rations et des frais d'aller et retour. Le voyage s'accomplit ordinairement par la Sibérie. L'Amérique russe n'est point comme le Kamtchatka un lieu de déportation et l'on n'y voit pas de condamnés politiques.

La marine de la Compagnie impériale se compose de six corvettes de cinq à six cents tonneaux, et d'un nombre égal de bricks moins grands; elle dispose en outre d'un bateau à vapeur, *le Nicolas*, de la force de soixante-dix chevaux, de quelques chaloupes et d'une multitude de canots en peaux de phoque, *baïdarkas*, *baïdares*, *cayoukas*, qui servent à la pêche de la baleine et des animaux marins.

Le nombre total des Russes, créoles et Indiens, employés au service de la Compagnie, ne saurait être évalué à moins de douze mille personnes, dont mille Européens, y compris les équipages des navires. Chacune des cinq sections qui servent de divisions politiques à l'Amérique russe est soumise à un chef appelé *perodovtchik* (l'ancien). Tous les établissements ou postes se nomment *artels*. Le plus considérable est celui de la Nouvelle-Archangel, qui renferme huit cents habitants. Ce fort fut fondé en 1802 par M. de Baranoff, qui pendant de longues années eut à lutter contre les Indiens maîtres des épaisses forêts de l'île de Sitka. Toutes les constructions de la Nouvelle-Archangel, maisons et forteresse, sont bâties en madriers; le fort est armé de plusieurs batteries et protégé par des ouvrages propres à tenir en respect les indigènes. La Nouvelle-Archangel possède une église grecque, une chapelle luthérienne, un hôpital, une école, un observatoire astronomique et météorologique, un cabinet d'histoire naturelle, une salle de réunion que les officiers russes convertissent l'hiver en théâtre, et une bibliothèque où l'on trouve les meilleurs ouvrages dans toutes les langues.

Le climat de Sitka est humide et pluvieux; on compte à peine annuellement soixante ou quatre-vingts jours de beau temps; la terre est couverte de neige pendant cinq mois, bien que le thermomètre ne descende guère au-dessous de douze degrés. Pendant l'été il s'élève à vingt-cinq. Le terrain occupé par les Russes autour de la Nouvelle-Archangel est tellement limité, que le manque de prairies pendant l'été et de fourrages en hiver, ne permet point d'élever de bestiaux. Il

n'existe à Sitka qu'une douzaine de vaches et un seul cheval amené de Californie. En revanche, les bois de l'île sont considérables; peu propres à la construction des navires, parce qu'ils sont mous et facilement dévorés par les vers, ils pourraient cependant être exportés aux îles Sandwich, et sur plusieurs points de la Californie, des côtes du Mexique et même du Chili qui en sont complétement dépourvus, et devenir un objet important de commerce. Mais toute l'attention de la Compagnie est concentrée sur la pêche de la baleine, des loutres, des morses, des veaux marins, et sur la chasse des ours, des castors et des renards rouges, noirs, bleus et argentés, qui fourmillent dans ces archipels.

La pêche de la baleine ne se fait pas avec de grands navires; rien n'égale la hardiesse et l'habileté avec laquelle les Indiens kodiaks et aléoutes vont à sa rencontre, assis dans de petits canots de peaux de phoques; quelquefois un seul homme armé d'une lance attaque ce monstrueux cétacé dont l'huile, la graisse et la chair offrent à ces Indiens un aliment qu'ils préfèrent à tout autre. La baleine est frappée d'un harpon auquel a été attachée une vessie qui indique en flottant sur l'eau la route que suit l'animal blessé. Lorsqu'il plonge, les pêcheurs préparent leurs lances pour le frapper de nouveaux coups jusqu'à ce qu'il ait expiré.

Quelques bâtiments anglais et américains sont les seuls qui aillent à Sitka, échanger des marchandises européennes contre des pelleteries. La plupart des fourrures que produit l'Amérique russe sont expédiées à Petropaulowsk, Okhostk, Iakoutsk, et, à travers toute la Sibérie, jusqu'à Nijni-Noswogorod, et même quelquefois jusqu'à Leipsick.

Tous les engagés de race blanche de la Compagnie, ouvriers et matelots, sont confondus sous le nom de *promichleniks*, et soumis dans les différents postes au service militaire. Leurs appointements s'élèvent à trois cent cinquante ou quatre cents roubles en papier : le rouble-papier vaut un franc. Le capital de la Compagnie impériale, appliqué à ses seuls établissements d'Amérique, s'élève à plus de quatre millions de roubles-papier, représentés par la valeur des constructions, marchandises, munitions, navires, approvisionnements et objets de toute sorte. Ses dépenses consistent dans la solde de ses employés et l'achat des produits des manufactures européennes, elles dépassent le chiffre de cinq cent mille roubles. Cependant les bénéfices de la Compagnie ne sauraient être évalués à moins d'un million.

Il se peut que dans l'avenir les territoires russes de l'Amérique prennent une haute importance, si l'on considère que la Russie, déjà maîtresse de la mer d'Okhostk et des îles Kouriles, touche par deux points à la Chine et au Japon, et que là encore, comme dans l'Inde, comme en Europe, elle heurte l'ambition anglaise et médite d'ouvrir à sa marine les ports des deux vastes empires de l'Asie [1].

L'une des dernières et des plus complètes explorations d'une partie de

1. Duflot de Mofras. *Exploration de l'Orégon*, t. II, p. 297-320.

l'Amérique russe, est celle que fit de 1842 à 1844 M. le lieutenant de marine Zagoskine dans la direction de la baie Kotzebue, par les ordres de M. le capitaine Etoline, gouverneur des possessions russes. Le courageux voyageur partit du fort Saint-Mikhail, à l'embouchure de l'Ounalaklik; il décrit ainsi l'île dans laquelle cette redoute, l'une des stations russes les plus importantes pour le commerce, est située : « La surface de l'île est coupée par des rangées de collines ayant au plus une hauteur de trois cents pieds, entre lesquelles s'étalent plusieurs lacs mis en communication entre eux et avec la mer par un grand nombre de rivières. Le sol y est, comme dans toute l'étendue de la baie, tapissé de mousses. Sur le penchant des collines croissent des bruyères à fruits noirs, des airelles rouges et quelques plantes dont les fruits fournissent un aliment sain et agréable. L'aune et le boursault, sorte de saule, garnissent vers le midi les collines et croissent dans quelques cavités profondes; mais bien rarement ces arbrisseaux atteignent plus de cinq pieds. Les céréales ne mûrissent pas, à l'exception de quelques choux et de quelques navets; seule, l'herbe croît en quantité suffisante pour nourrir une cinquantaine de bêtes à cornes. Il serait facile d'importer autour de la redoute des chevaux yakoutes, qui, habitués à gratter la neige en hiver, pour se procurer leur nourriture, s'acclimateraient sans aucune difficulté. Il existe dans l'île deux villages peuplés d'indigènes. L'un, situé dans le voisinage du fort, porte le nom de Tachnik; l'autre, placé à l'extrémité du cap Stefens, s'appelle Alvik. Tous deux, après avoir été très-peuplés, ont été depuis peu ravagés par la petite vérole, à tel point que le premier ne renferme plus que dix-neuf habitants, et le second quarante-cinq. Ces Indiens se livrent à plusieurs industries dont ils vont vendre les produits au fort. »

Ce n'est que pendant l'hiver qu'il est possible de traverser ces régions par les chemins tracés sur la neige gelée; des chiens forts et de grande taille étaient attelés aux traîneaux de M. Zagoskine, et c'était par un froid de vingt degrés que le voyageur se hasardait à travers un pays peu connu et sans ressources. « A la fin de la première journée, dit-il, nous fîmes halte près d'une barabora (hutte américaine) en partie écroulée et comblée par la neige. Bon gré, mal gré, il fallut se résigner à s'y entasser en masse, tandis que les chiens, rendus à la liberté, essayaient de se caser dans les crevasses des parois pour s'abriter un peu contre le froid. Pour moi, je fus tellement transi par le vent glacial qui s'engouffrait par-dessous la couverture, du côté des pieds, qu'il me fut impossible de parvenir à fermer l'œil, et que je ne cessai de me retourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, cherchant en vain le repos qui me fuyait. La taie d'oreiller qui recouvrait un sac posé sous ma tête en guise de coussin, commença, par l'effet de la respiration, à se couvrir d'humidité, puis, la gelée survenant, je sentis plus d'une fois ma joue se coller au coussin. Tel est aussi le désavantage des longues chemises en peau de rennes, que les voyageurs du pays ont l'habitude de passer par-dessus leurs vêtements ordinaires : elles exposent le dormeur à avoir les pieds gelés, et de plus, l'air froid, qui ne cesse de s'introduire par-dessous, a bientôt

condensé les vapeurs humides, et raidi les peaux servant de matelas et de couvertures. »

Les habitants de Kikhtangouk, premier village où l'expédition arriva le lendemain soir, firent un accueil cordial aux voyageurs et les reçurent dans la hutte principale. Le lieutenant et ses gens s'installèrent dans la *kagime*, pièce qui, dans chaque habitation, remplit à la fois l'office de salon, de salle à manger, de bain-étuve et même de chambre à coucher. «J'assistai en ce lieu, dit M. Zagoskine, aux préparatifs d'une solennité qui se célèbre le 1er janvier de chaque année dans tous les villages du littoral, la fête de l'*immersion des vessies dans la mer*. Plus de cent vessies, exclusivement extraites d'animaux abattus à coups de flèches et décorées de peintures fantastiques, pendaient à une courroie tendue horizontalement le long de la muraille dans l'intérieur du kagime. Quatre oiseaux sculptés en bois, un chat-huant à tête d'homme, une mouette et deux perdrix étaient suspendus en avant, et tous obéissaient à un mécanisme de ficelles artistement disposées; le chat-huant battait des ailes et remuait la tête, la mouette frappait le plancher de son bec, comme si elle eût été en train de pêcher du poisson, et les perdrix, s'avançant l'une sur l'autre, se becquetaient. Enfin un pieu enveloppé dans de la paille était dressé au milieu de l'âtre. Le jour durant, beaucoup de monde vint visiter ces chefs-d'œuvre de l'art indigène. Des hommes vêtus de légers *torbasses*, ou chemises faites de peaux de jeunes rennes, des femmes portant des caleçons de peau à la mode des Tchouktchas et des chemises couvertes de broderies, la tête et les bras ornés de bracelets de grains de rassade et d'anneaux, exécutèrent des danses devant nous en l'honneur de Jounc-Ak, l'Esprit de la mer. Chaque fois que la danse cessait, l'un des assistants s'en allait arracher quelques brins de paille du pieu et y mettait le feu, pour les faire brûler en guise d'encens devant les oiseaux et les vessies. La principale cérémonie de la fête consiste, comme son nom l'indique, dans l'immersion des vessies dans la mer. D'ailleurs il est impossible de se procurer aucun détail sur l'origine et les motifs de ces différentes coutumes; les vieillards à qui on demandait pourquoi seulement des vessies d'animaux tués à coups de flèches, et ce que signifiaient les simulacres d'oiseaux, répondaient que c'étaient des pratiques usitées du temps de leurs ancêtres. »

Les voyageurs, montés sur ces sortes de longs patins usités en Sibérie pour glisser sur la neige (lijas) mirent cinq jours pour se rendre de Kikhtangouk à Ounalaklik et passèrent quatre nuits au bivouac. D'abord le temps se montra favorable; mais bientôt survint un chasse-neige qui d'heure en heure augmentait d'intensité. Cependant il fallait avancer presque à l'aventure, sans la moindre apparence de voie frayée. Un vent violent chassait une neige pressée contre le visage; elle remplissait l'orbite de l'œil et s'y soudait en menaçant d'aveugler le voyageur. Par un singulier effet d'optique, les objets les plus insignifiants acquéraient alors des proportions extraordinaires; quelques broussailles aperçues à petite distance se transformaient en gros buissons, et la moindre cavité apparais-

sait sous la forme d'un vaste lac entouré de rivages abrupts. Parvenu en un certain point, l'illusion se dissipait tout à coup comme par enchantement. Pour rendre plus cruelles les souffrances de cette marche prolongée, les courroies des patins coupaient les doigts de pieds, faute d'habitude de s'en servir. « Le 9 décembre, dit M. Zagoskine, nous avions établi notre campement au pied d'un tertre, suivant la coutume habituelle, lorsque, vers minuit, le vent acquit un degré de violence extraordinaire, suivi bientôt d'une *pougra*[1] terrible. La neige, en tourbillonnant alentour du bivouac, transforma en moins de dix minutes traîneaux et chiens en monticules neigeux. Sans perdre un seul instant, nous nous dépêchâmes de nous transporter sur le côté de la colline opposé au vent. Là, nous nous assîmes le dos tourné à l'escarpement, les jambes pliées pour les garantir de la gelée et le corps enveloppé dans nos couvertures repliées sous les genoux. Dans cette position, armés chacun d'un bâton, nous attendîmes courageusement notre sort. Bientôt le tourbillon amoncela la neige autour de nous et par-dessus nous, et c'est alors que nos bâtons nous servirent à maintenir constamment une ouverture suffisante à la respiration. Une croûte de glace provenant des évaporations du corps se forma tout autour de moi, sorte de moule où j'étais emprisonné. De temps en temps, comme il avait été convenu, nous proférions des cris perçants, dont l'objet était d'arracher au sommeil, c'est-à-dire à une mort certaine, celui qui aurait commencé à s'assoupir. Cinq heures d'inexprimables angoisses se passèrent ainsi, après lesquelles, grâce à Dieu, l'ouragan s'étant apaisé, nous pûmes songer à nous débarrasser de la neige sous laquelle nous étions ensevelis. Par bonheur, nous sortîmes tous de cette épreuve sains et saufs; si nous ne nous fussions pas abrités à l'avance, nous eussions sans nul doute succombé, à cause de l'énorme épaisseur de la neige. En pareil cas, la mort est occasionnée soit par suffocation, soit à cause du grand poids dont il est impossible de se délivrer. »

Plus loin, ce furent d'autres difficultés qu'il fallut vaincre : dans plusieurs endroits, l'expédition rencontra un sol revêtu de buissons épais, à travers lesquels on ne parvint à se frayer un passage qu'en faisant jouer la hache ; ailleurs, ce furent d'énormes blocs de glace, portés et déposés sur le rivage par les hautes eaux d'octobre; il fallut les franchir en les escaladant et en transportant par-dessus les traîneaux et leur chargement.

Telle est, pendant la saison d'hiver, cette sauvage contrée; courbe sur son traîneau, aveuglé par la neige, glacé par la bise, le voyageur marche, marche toujours; et toujours devant lui s'étend le champ de neige éblouissante, toujours à son oreille siffle le vent glacial et monotone. De loin en loin, il rencontre la misérable hutte du sauvage, heureux quand elle ne renferme pas un ennemi et quand il lui est permis de s'asseoir sous son toit enfumé. M. Zagoskine visita des campements d'Indiens peaux-rouges, qui plusieurs fois avaient attenté à la vie

1. Le même ouragan de neige qu'on appelle plus au sud et à Terre-Neuve *pouderie*.

des voyageurs russes; il sut entretenir avec ces barbares des relations amicales, et continuant son chemin, passa trois années à errer au milieu de ces peuplades dans un espace immense, entre des forts lointains et sur les bords de fleuves inconnus et dont la mémoire se refuse à garder les noms étranges.

« Les populations répandues sur les rives du Krigh-Pak et du Kouskovime sont, dit le voyageur, généralement de taille moyenne. Les femmes y sont comparativement plus grandes et plus fortes que leurs maris; elles ont le visage rond, et leur peau est d'une remarquable blancheur. Un grand nombre d'entre elles se font tatouer le dessous du menton, de manière à figurer deux lignes parallèles de couleur bleue. Elles portent des perles ordinairement en verre bleu, suspendues au-dessous du nez à un fil passé dans la cloison nasale. Sous la lèvre inférieure, qui est également percée, se maintient horizontalement une baguette en os de deux pouces de longueur, enjolivée de rassades, grains de verre, de petits grelots et de coquillages. Dans cet étrange accoutrement, ces femmes offrent l'aspect le plus déplaisant.

« Hommes et femmes portent également une espèce de pardessus en peau de renne, auquel on donne le nom de *parka*. Ceux que l'on tient en réserve pour les occasions solennelles sont couverts de broderies et garnis en plusieurs endroits de fourrures de prix. Pour chaussure, ces Indiens font usage de souliers en peaux de poisson; les bas en peau de renne s'emploient dans les courses éloignées, quand il faut braver pendant longtemps des froids rigoureux; dans l'usage journalier, ces sauvages se contentent de bas tressés avec des herbes de marécages. Les peaux d'esturgeon servent à la fabrication de manteaux utiles, surtout quand tombe le grésil. Avec les intestins du veau marin sont confectionnées des espèces de chemises, que les danseuses revêtent lorsqu'il s'agit de quelque représentation mimique extraordinaire, ce vêtement, tout de luxe, présentant fort peu de solidité. La chemise, au moment où la danseuse entre en scène, est raide et opaque; mais la transpiration, jointe à la chaleur du lieu, ne tarde pas à lui rendre sa souplesse et sa transparence : que la danseuse se garde bien alors d'un mouvement trop brusque! il n'en faudrait pas davantage pour déchirer le tissu, accident qui provoque des rires immodérés de la part de l'assistance.

« Parmi les diverses industries auxquelles s'adonnent ces indigènes, on peut placer au premier rang l'art de sculpter et de travailler la pierre et le bois. Ils confectionnent de jolis et vastes vaisseaux pour conserver leurs provisions; d'autres vases moins spacieux, et destinés à contenir des mets ou des boissons, sont très-souvent décorés de figures en relief, en os ou en pierre, représentant des animaux fantastiques, des figures d'hommes ou des oiseaux; ces reliefs sont toujours peints en rouge au moyen d'une argile colorée. On admire avec quel art les mêmes ouvriers fabriquent toute espèce de masques destinés aux représentations théâtrales; leurs boîtes, figurines, boucles, sont d'un travail parfait. Pourtant leur outillage se réduit à un méchant couteau et à quelques clous faisant office de vrille.

« Les habitants de ces campements ont deux sortes d'habitations : des cabanes pour l'hiver, et des huttes qu'ils appellent *bàrabores* pour l'été. Ces barabores sont établies le plus près possible des cours d'eau, car le poisson est la principale nourriture de ces Indiens. Ils y joignent diverses graines, quelques racines des fruits sauvages, et quelquefois la chair de renne, de loutre ou de castor.

« Comme en Sibérie, les sorciers et chamans jouissent d'une grande faveur dans cette région glacée de l'Amérique. Si un homme tombe malade, vite sa famille envoie querir les chamans. Deux de ces magiciens, assistés d'une sorcière, entreprennent la cure. Les chamans se placent auprès du patient, armés de leurs *boarbnas* ou tambours magiques, tandis que la sorcière se livre à des évocations, gémit, grogne et glousse; elle simule une altercation avec les esprits impurs qui tourmentent le malade : l'esprit est rétif et refuse de sortir; alors la vieille se précipite sur le lit, promène ses mains décharnées sur le corps du malheureux; en vain le démon veut échapper, son ennemie finit par le saisir, et élevant les bras le jette à l'écart. Aussitôt les tambours retentissent, et les magiciens s'écrient en hurlant : *Il est parti! il est parti!* Le même exorcisme se pratique jusqu'à curation complète, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ne demeure pas dans le corps du malade un seul esprit impur, opération qui réussit toujours à merveille, à moins toutefois que l'âme du moribond ne s'échappe de son corps avec les esprits malins.

« L'année se partage en vingt mois inégaux, dont le premier a son point de départ en septembre, époque où la provision de poisson a été complétée pour la longue saison d'hiver. Les noms de ces mois sont pris dans les faits de la nature : mois des rennes, époque du givre. Quant aux années, elles s'accumulent comme elles veulent; elles se succèdent, et l'insouciant Indien n'y prend pas garde; ignorant du lendemain, sans souvenir de la veille, il n'existe que pour un triste présent, sans même savoir quel âge il a vécu. Comme tous les nomades, les hommes de ces tribus ont interrogé de leurs regards le ciel dans les nuits froides, mais brillantes, de leurs contrées; ils connaissent plusieurs constellations et savent distinguer les planètes des étoiles fixes.

« On ne saurait imaginer combien les représentations sont en faveur sur les bords du Kouskovime et du Krigh-Pak. Elles se composent de pantomimes, de scènes récitées et de danses exécutées par les acteurs en masque. Prié d'assister à une réunion extraordinaire du soir, je fus introduit dans un vaste *kagime*, garni de spectateurs, hommes, femmes et enfants, les uns à demi vêtus, les autres entièrement nus. Six lampions jetaient sur l'assistance une terne clarté, et une chaleur âcre et suffocante nous prenait à la gorge. Plusieurs nattes, suspendues en manière de rideaux au fond de la pièce, dérobaient à notre vue le vestiaire. Sur l'un des côtés se tenaient quatre musiciens munis de tambours. Les préparatifs achevés, la représentation commença par l'entrée en scène de deux vieillards, mal vêtus et la figure barbouillée. La scène dialoguée qu'ils exécutèrent avait pour objet de railler les spectateurs de s'être rassemblés pour assister à des pan-

tomimes et à des danses réputées nouvelles, mais dont ils avaient dans leur jeunesse dérobé le secret à l'inventeur. Lorsqu'ils se furent retirés, la scène demeura vide quelques instants, puis un danseur svelte et vigoureux s'élança dans une nudité complète, et se livra à des exercices d'une adresse et d'une force surprenantes. Deux danseuses placées à ses côtés et portant des chemises transparentes en peau de poisson, exécutèrent des pas souples et des mouvements de corps lents et onduleux. Le danseur, dont le visage était couvert d'un masque représentant une tête d'oiseau fantastique, se démena longtemps au son continuel et bruyant du tambour, en faisant entendre des cris qui rappelaient le croassement du corbeau. Quand la danse fut terminée, les parents du danseur allèrent à la ronde distribuer de menus présents aux invités. Une pantomime succéda au ballet et mit fin au spectacle. Trois acteurs y prirent part : le premier, affublé d'un masque à museau de chien, représentait un chien attelé à une narta qu'il tirait courageusement; le second acteur, la figure couverte d'un masque à visage d'homme, représentait le conducteur du traîneau, et s'occupait à le pousser par derrière; enfin le troisième acteur, chargé de représenter l'esprit des forêts, avait aussi un masque humain, mais d'un aspect hideux, monté sur un cou de grenouille et entouré d'une auréole de plumes d'aigle. Voici quel était le sujet de la scène : l'automne venue, un habitant, qui avait quitté son village, y retourne pour passer l'hiver; le chien attelé à sa narta est docile et vigoureux; jamais il n'a failli en route, et cependant le voici qui s'arrête brusquement, tout son corps est saisi d'un tremblement dont il est impossible de deviner la cause; son maître l'excite à avancer, mais l'animal ne bouge pas; surpris, l'Indien lève la tête : ses regards rencontrent alors l'esprit, qui, posté sur son chemin, lui barre le passage. « Esprit, que demandes-tu? lui dit-il. — Attentif à veiller sur toi, répond le protecteur des forêts, je te préviens qu'il règne à cette heure une épidémie dans ton village; presse-toi donc de retourner sur tes pas, car la mort t'attend sur le seuil de ta demeure! — Non! Laisse-moi poursuivre ma route : je veux revoir ma cabane; embrasser, s'il en est temps encore, ma femme et mes enfants, ou sinon succomber avec eux; car, s'il faut mourir, je préfère que ce soit dans le lieu qu'ont habité mes ancêtres et où reposent leurs dépouilles [1].»

1. *Reconnaissance d'une partie des possessions russes en Amérique*, par L. Zagoskine, 2 vol. in-8°, avec carte, publiés à Saint-Pétersbourg en russe. Nous nous sommes servis des extraits de cette relation donnés par les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. CXXV et CXXVI, et par le *Bulletin de la Société de Géographie*, de juin 1841.

CHAPITRE LXV

ILES ALÉOUTIENNES ET LEURS HABITANTS.

Ces îles Aléoutiennes s'étendent de la presqu'île Alaska jusqu'au Kamtschatka fermant au sud la mer de Behring. Les Aléoutes, les îles Andréanors, toutes bouleversées par des éruptions volcaniques, les îles aux Renards, les îles aux Rats, sont les principaux groupes de ce long archipel. Leurs populations pacifiques et indolentes, heureuses bien longtemps d'une paisible oisiveté, furent nombreuses jadis, mais la domination étrangère a passé sur elles, apportant tous les fléaux d'Europe, les épidémies, l'eau de feu, l'oppression. Les Russes leurs maîtres ont imposé à ces pauvres sauvages le catholicisme, et ceux-ci ont adopté cette foi nouvelle, presque sans résistance, presque sans regrets pour leurs croyances et leurs vieilles superstitions.

Hommes bizarres, famille à part au milieu de ces tribus sauvages qui peuplent l'Amérique et l'Asie du nord, les Aléoutiens ne déploient pas l'activité, la brutale et guerrière énergie de tous les autres Indiens. Quand ils sont pressés par la faim, ils se résignent à chasser et à pêcher, mais s'ils ont à manger pour le jour, ils suspendent leur travail. — A quoi bon le travail pour un lendemain qui peut ne pas être? Aussi quelles affreuses famines, quelles longues disettes! Cependant ils ne se plaignent pas; ainsi est faite pour eux la vie; sur leurs rochers stériles la nature a été parcimonieuse, et de génération en génération, tel est l'usage, ils ont vu la faim habiter avec eux leurs demeures. Au milieu d'une si profonde misère, ils savent pourtant être bons et généreux: si un pêcheur s'est emparé de quelque proie abondante, il ne met pas en réserve une part de son butin; tous les hommes de la tribu sont conviés au repas, et tous viennent; assis paisiblement, sans avidité, sans cris, ils attendent leur part. On ne croirait pas, à les voir si calmes, que depuis plusieurs jours beaucoup d'entre eux n'ont pas mangé. Et ce n'est pas une lâche apathie que ce calme, cette insouciance, cet amour d'un *far niente* sans soleil. Pénétrez sous la hutte de l'Aléoutien : des hommes rangés en cercle, pâles, décharnés, le visage calme; mais l'intelligence brille dans leurs regards fiévreux; ils exercent les nobles facultés de l'esprit; attentifs, la main suspendue, deux d'entre eux jouent aux échecs, et la passion de la lutte anime tous les visages.

Un missionnaire russe, M. Venjaminov, qui pendant un temps assez long a habité les îles Aléoutiennes, a publié à Saint-Pétersbourg, en 1840, un ouvrage dont nous reproduirons, en les abrégeant, quelques fragments d'après les *Nouvelles Annales des Voyages*. L'aspect volcanique de l'archipel et des convulsions encore fréquentes attestent que jadis la chaîne d'îles qui le forment

dut être unie et servir de lien entre les deux continents. Vers 1795, la partie culminante des rochers de l'île *Ounimak* s'écroula avec d'horribles déchirements, et une si grande quantité de cendres en sortit, qu'en plein jour une obscurité complète enveloppa les villages environnants, pendant que la glace séculaire, changée en torrents, sillonnait les flancs de la montagne. Le 10 mars 1825, une éruption semblable eut lieu dans la partie N.-O. de la même île. La montagne jetait des flammes à cinq endroits, et la cendre couvrait à plusieurs pouces de hauteur le pic occidental d'Alaska. Le jour s'était changé en nuit, et la neige fondue s'écoulait en vastes nappes vers la mer, qui pendant plusieurs mois conserva la nuance trouble qu'elle en avait reçue. En avril 1826, les îles Pribilow éprouvèrent un violent tremblement de terre, et il n'est pas d'année que deux ou trois secousses ne soient ressenties dans plusieurs parties de l'archipel.

Les Aléoutes, découvertes en partie par Behring en 1741, et explorées plus tard, en 1759, par des *promichleniks*, ne tardèrent pas à attirer ces aventuriers russes par l'immense abondance de leur gibier à fourrure; il suffira de mentionner que de 1787 à 1817 on a tiré des seules îles Pribilow au delà de deux millions et demi de peaux d'ours marins, sans compter les renards de roche et les loutres de mer. De 1817 à 1838, la valeur de l'exportation a atteint le chiffre de dix-sept millions de roubles.

Lorsque les promichleniks pénétrèrent aux îles Aléoutes, ils trouvèrent une population nombreuse qui leur fit un accueil hospitalier. Mais bientôt des différends s'élevèrent; les Russes maltraitèrent brutalement leurs hôtes paisibles; ceux-ci voulurent se venger et chasser les envahisseurs : de là une guerre d'extermination dans laquelle périrent des milliers d'indigènes. Les mesures les plus tyranniques ne cessèrent d'opprimer ces malheureux, et les épidémies, les accidents de mer, vinrent chaque jour amoindrir les populations, en même temps que leurs faciles ressources disparaissaient avec le gibier détruit incessamment par les Russes.

Si on interroge les Aléoutiens sur leur origine, ils disent que leurs ancêtres ont habité un grand pays vers l'ouest, et que de là ils se sont avancés de proche en proche sur les îles désertes jusqu'au continent américain. Dans leur conformation extérieure, ils ont une ressemblance frappante avec les Iakoutes; les os des joues sont proéminents, les yeux bridés, les jambes arquées, les cheveux noirs; ils accusent avec la race mongole une parenté qui décèle leur origine asiatique. Petits, maigres et nerveux, courbés par leur habitude constante de vivre pliés en deux dans leurs barques, ils présentent un triste aspect. Les yeux sont vifs et perçants, le nez un peu plat, la bouche grande. Leur conformation est robuste et leur permet de supporter des travaux et des fatigues de toute sorte. Ils restent sur leurs barques quatorze ou vingt heures sans prendre de repos, et marchent pendant de longues journées chargés de poids considérables. Ils ont des mouvements gauches et empruntés; cependant ils savent au besoin déployer une

adresse et une activité dont on ne les eût pas crus capables. Un talent extrême d'imitation les a vite initiés à tous les arts manuels apportés par les Russes; ils deviennent presque sans travail excellents charpentiers, menuisiers, maçons, serruriers, cordonniers; d'autre part, leur esprit semble très-apte à saisir les notions abstraites, telles que les mathématiques, les dogmes de la religion chrétienne, etc.

Le trait principal du caractère aléoutien est une patience que rien ne lasse. Aucune fatigue ne peut vaincre la patience de l'Aléoute quand il se résout au travail; alors il est lent, mais ne fléchit pas; sa tâche remplie, trempé et l'estomac vide, il s'étend sans murmurer sur la terre nue qui lui sert de lit. Une sorte d'impassibilité est devenue une seconde nature pour cet homme endurci aux privations dès son enfance; il sait souffrir de la faim pendant plusieurs jours sans se plaindre, et jamais les douleurs les plus vives ne lui arrachent un gémissement. A la chasse, un Aléoute tombé dans un piége à renards se faisait arracher avec le plus grand sang-froid les dents de fer qui lui déchiraient le pied et achevait lui-même cette cruelle opération, trouvant que son compagnon ne se hâtait pas assez. La cupidité, l'envie, n'entrent pas dans l'esprit de ces gens paisibles; chez eux le vol est inconnu. Seulement leur esprit est timide et craintif, et ils sont enclins à la ruse. Sur mer ils déploient une adresse et une intrépidité merveilleuses pour chasser le phoque et la baleine. Leur sang-froid se déploie également dans leurs combats avec les bêtes sauvages. Ils vont à la chasse aux ours armés d'un fusil ou d'un arc, et quand ils n'ont pas frappé leur ennemi d'un coup mortel, ils se fient à leur adresse pour lui échapper. C'est ainsi que dans une de ces occasions un chasseur saisit un ours par les oreilles, s'élança sur son dos et le perça avec son couteau d'une blessure mortelle.

Naturellement silencieux, les Aléoutes se trouvent réunis quelquefois pendant des journées entières sans prononcer une parole, et c'est seulement dans les longues soirées d'hiver que, pour faire passer le temps, ils se racontent entre eux leurs histoires traditionnelles ou celles qu'ils ont apprises parmi les Russes. Avec une telle parcimonie de paroles, les disputes sont rares entre eux; en général, ils ne se laissent jamais aller non plus à des discussions avec les Russes, même quand ils ont le plus raison. « Tu sais cela mieux que moi, se contentent-ils de dire à leur adversaire ; tu es Russe. » Malgré la froideur naturelle de leur caractère, ces hommes ont pour leurs enfants une tendresse profonde. Les meilleurs morceaux, les vêtements les plus chauds, sont pour eux, et quand les vivres manquent, les enfants ont à peine à en souffrir.

Le tabac est indispensable pour les Aléoutes, et ils ont aussi le goût le plus vif pour l'eau-de-vie; cependant ils conservent jusque dans l'ivresse le calme qui les distingue. Le christianisme a modifié et épuré leurs mœurs primitives, mais le contact des Russes a aussi altéré beaucoup des traits de leur caractère. Sous la législation primitive, la polygamie ne leur était pas interdite; mais comme les femmes coûtaient cher en présents de fiançailles, la plupart des Aléoutes n'en

avaient qu'une ou deux au plus, et très-peu allaient au delà de six. Par un usage bizarre, la polyandrie régnait aussi parmi eux, et, outre son mari, la femme avait droit d'en prendre un autre, dont le nom peut se traduire par le mot *adjudant.* Celui-ci participait à tous les droits du mariage, et était tenu de contribuer à l'entretien du ménage; en cas de séparation, les enfants restaient à la mère ou étaient confiés à l'oncle.

Chez les Aléoutes on pleurait les morts pendant vingt-quatre jours. Quinze jours après le décès, un des membres de la famille embaumait le corps et l'enveloppait dans le meilleur habit du défunt; puis on l'étendait dans une espèce de cercueil recouvert de peaux, et on le laissait encore quinze jours dans la iourte. Le seizième jour on le portait au lieu de l'enterrement, et on le déposait dans une tombe, qui, pour les riches et les plus distingués de la tribu, se composait d'un coffre carré peint de couleurs éclatantes. Les pauvres et les esclaves étaient enterrés dans des fosses. Auprès du corps on déposait différents objets, tels que des armes, des ustensiles de chasse, etc., et on avait soin de le disposer de manière à ce qu'il ne touchât pas la terre. Outre le deuil général de toute la famille du défunt, celui des veuves était encore assujetti à des cérémonies particulières. Durant tout le temps du deuil elles étaient considérées comme impures et enfermées dans une iourte particulière ou dans une partie de la iourte isolée au moyen de nattes, et elles n'en pouvaient sortir qu'après l'achèvement des funérailles.

Malgré leur caractère pacifique, les Aléoutes furent longtemps en guerre, dans l'origine, avec quelques-uns de leurs voisins, et, en même temps, une loi de sang, sorte de *vendetta* qui voulait que le meurtre punît le meurtre, entretenait chez eux les discordes civiles. Ils s'adonnaient surtout à une guerre de surprises et d'embuscades. Ils avaient pour armes des flèches et des javelots faits avec des os ou du bois dur et garnis d'une pointe en pierre. Les couteaux tranchants d'un côté et quelquefois des deux, et longs de dix ou onze pouces, étaient également en pierre. Les armes défensives consistaient en une cotte de joncs tressés qui leur couvrait tout le corps, et ils portaient à la main gauche un bouclier de bois pour se garantir la tête de l'atteinte des flèches ennemies.

Les femmes aléoutes portaient aux mains et aux pieds des chapelets de pierres de couleur et préférablement d'ambre; elles avaient aussi l'habitude de se tatouer le corps de diverses figures. On reconnaissait les filles des familles riches et distinguées aux figures et aux signes variés qui exprimaient symboliquement le nombre des ennemis et des animaux abattus par leurs ancêtres. Les hommes se perçaient la cloison du nez et les oreilles pour y placer des os ou y suspendre des anneaux de cristal; mais ils ne pratiquaient pas, comme beaucoup des peuplades de l'Amérique du Nord, l'usage de se barbouiller le visage de diverses couleurs.

Avant la religion chrétienne, les superstitions du chamanisme, répandues chez toutes les nations du nord de l'Asie, régnaient chez les Aléoutiens; ils reconnais-

saient un Dieu créateur, mais ne lui rendaient aucun culte, parce qu'il ne se mêlait pas des choses de la terre, laissant ce soin aux bons et aux mauvais génies. On adorait les astres, et surtout le soleil et la lune, qui se vengeaient eux-mêmes de ceux qui ne les adoraient pas : les rayons du soleil frappaient d'aveuglement celui qui avait mal parlé de cet esprit souverain ; la lune tuait ses contempteurs à coups de pierres, et pour médire des étoiles on était tenu de les compter, tâche qui devait rendre fou. Pas de temples ni d'idoles, mais des lieux sanctifiés, qui se trouvaient près de chaque village, sur une hauteur ou sur un rocher; les femmes et les jeunes gens ne devaient pas approcher de ces sanctuaires ; un châtiment inévitable atteignait le coupable qui avait méprisé cette loi : il était frappé de quelque maladie grave dont il mourait ou qui tout au moins lui faisait perdre la raison. Les hommes, au contraire, et les vieillards visitaient les lieux saints à des époques déterminées, et, avec des cérémonies mystérieuses, y déposaient leurs offrandes, qui consistaient ordinairement en peaux de bêtes sauvages, ou bien en plumes d'oiseaux aquatiques. Les chamans étaient, chez les Aléoutes, comme partout dans ces régions, les intermédiaires entre les esprits et l'homme, entre le monde visible et le monde invisible. Néanmoins ils ne jouissaient que de peu de distinctions parmi le peuple, et ne prenaient part ni aux repas de noces, ni à ceux des funérailles. Ils étaient rarement riches; beaucoup mouraient dans la misère, et ils vivaient, disaient-ils, en butte aux mauvais esprits qui les poursuivaient jusqu'à ce que, par un serment terrible, ils se fussent voués à leur service.

C'était une croyance générale que les âmes et les ombres des morts revenaient invisibles au milieu des leurs, qu'elles les accompagnaient comme de bienfaisants génies au milieu des vicissitudes de la vie; aussi fallait-il les invoquer surtout dans les guerres entreprises pour venger une insulte faite à la famille. L'usage des talismans était universel, et nul n'ignorait que celui-là était sûr de vaincre qui marchait au combat ceint d'herbes marines tressées avec des nœuds magiques. La mer rejetait parfois sur le rivage le *tchimkieh*, pierre merveilleuse qui avait le pouvoir d'attirer comme un puissant appât toutes les bêtes sauvages; le chasseur qui la possédait n'avait pas besoin même de poursuivre sa proie : les plus magnifiques animaux venaient d'eux-mêmes s'offrir à ses coups. Mais combien était rare la possession de ce talisman ! Un javelot enduit d'un peu de graisse humaine prise à un cadavre perçait infailliblement une baleine d'un coup mortel. Malheur à l'époux que sa femme avait trahi en son absence, ou dont la sœur avait manqué à la chasteté de jeune fille! Tout bonheur l'abandonnait à la chasse; la baleine passait près de lui, et il ne pouvait l'atteindre; les loutres de mer nageaient en le narguant autour de ses baïdares.

Ces superstitions naïves d'un peuple à son enfance ont en partie disparu devant le christianisme; les traits du caractère national s'effacent chaque jour, et malgré l'intelligence manifeste et la patience industrieuse de cette race, on ne saurait constater aucun progrès chez elle depuis que sont survenus les Euro-

péens; loin de là, l'indolence s'est accrue sous l'influence des mauvais traitements, et sous l'action de ce poison terrible qui a tant de charmes pour l'homme sauvage, l'eau-de-vie. Indomptables ou paisibles, pacifiques ou guerrières, nulle part, les peuplades américaines ne peuvent trouver grâce devant ce destin qui les poursuit : partout où l'homme blanc se dresse devant elles comme un génie malfaisant, elles disparaissent. Ce ne sont pas seulement les brillants fils du Soleil, les guerriers de Cuzco ou les nobles sujets de Montezuma dont les descendants végètent dans la misère ; ceux-là aussi se sont vus dépossédés de leur patrimoine auxquels leurs aïeux avaient légué quelques rochers stériles pour unique héritage [1].

CHAPITRE LXVI

VOYAGES AU POLE ARCTIQUE ET PASSAGE DU NORD-OUEST.

La baie de Baffin communique-t-elle avec l'océan Glacial? Cette question géographique dont la solution est encore incertaine préoccupe depuis longtemps les navigateurs; peut-être n'a-t-elle pour le commerce que peu d'intérêt, car le passage existât-il, il serait rarement praticable, et là où les terres se seraient ouvertes, les blocs immenses de glace opposeraient au navigateur leur infranchissable barrière. Mais ce problème émeut la curiosité, et l'homme orgueilleux s'indigne de ne pas connaître, même dans ses limites glacées, une partie de son terrestre domaine. Un nouvel attrait dirige depuis quelques années vers ces régions l'attention des peuples maritimes : on dit que par de là les glaces et non loin des terres de la Sibérie ou du Groenland, s'ouvre une mer libre au sein de laquelle s'élèvent peut-être des terres mystérieuses que jamais n'ont foulées les pas de l'homme, et que la nature, dans sa capricieuse largesse, peut avoir enrichies de ses dons. C'est aussi au milieu des glaces de cette région qu'ont disparu les navires de Franklin, et tous les peuples s'intéressent au sort de ce navigateur, si faible que soit encore l'espoir de le retrouver. Il ne sera donc pas sans intérêt de rappeler les principales explorations dans cette partie boréale de l'Amérique, et de mentionner les plus célèbres de ces hardis marins, dont les caps, les détroits, les glaces de la mer arctique portent les noms, et redisent le laborieux courage.

Frobisher est le premier navigateur qui, en 1576, ouvrit la route aux explorations boréales; il ne dépassa guère le Groenland, et son expédition n'eut que peu de résultat. Mais six années plus tard, Davis tenta le même chemin; c'était un marin habile et d'une grande expérience : il partit d'Angleterre avec un

1. *Les îles Aléoutes et leurs habitants*, par M. Venjaminov. Article de M. Erman, traduit de l'allemand, dans les *Nouv. Annal. des Voyages*, t. CXXII-CXXIV.

navire abondamment pourvu de tout ce qui pouvait assurer le succès de son entreprise dans les mers glaciales. Sa première découverte fut la terre que l'on nomme *Désolation;* parvenu ensuite, par le 67e degré de latitude, dans une mer libre de glaces, il mouilla dans une vaste baie en face d'une montagne à laquelle il donna le nom de *mont Raleigh.* Une seconde expédition en 1586 fut entravée par les glaces. Dans un troisième voyage, le navigateur revit le mont Raleigh, reconnut les îles de Cumberland, et explora une portion du détroit qui a conservé le nom de *détroit de Davis.* De retour en Angleterre il ne cessa, jusqu'à sa mort, de dire que ce détroit était le chemin qui devait offrir un passage vers les mers du nord-ouest.

Les Hollandais à leur tour tentèrent l'entreprise, Guillaume Barentz partit par deux fois de la Nouvelle-Zemble avec une escadre; il découvrit l'*île de l'Amirauté*, mais là se borna tout son succès; il mourut dans sa deuxième expédition. Ses navires enfermés dans les banquises, énormes amas de glaces, regagnèrent à grand' peine les établissements russes puis la Hollande, 1597.

En 1602 nous retrouvons les Anglais dans la voie des découvertes avec Weymouth, qui relève le *cap Warwick.* Cinq ans après, Hudson réalise une série de travaux importants. Il remonte au Groenland, touche au Spitzberg, et parvient au 82e degré. Il reconnaît tout l'espace qui s'étend entre le Spiztberg et la Nouvelle-Zemble, puis, en 1609, dans une expédition demi-anglaise, demi-hollandaise, il remonte le cours du fleuve américain qui a gardé son nom, l'*Hudson.* En 1610, il entreprend un nouveau voyage avec Coleburne, revoit la terre Désolation et entre dans le détroit et dans la mer qui ont conservé son nom. Le courage et la persévérance de ce navigateur avaient d'autant plus de mérite qu'il lui avait fallu vaincre le mauvais vouloir et les rébellions de ses équipages. La baie d'Hudson venait d'être découverte, les navires y avaient passé l'hiver, ils allaient mettre à la voile pour retourner en Angleterre, quand une nouvelle révolte éclata parmi les matelots; le capitaine, son fils, et six hommes qui leur étaient dévoués furent jetés dans une chaloupe et abandonnés seuls, sans ressources, sur la mer glacée. Ils ont péri sans doute, car jamais depuis on n'a entendu parler du navigateur.

L'expédition non moins célèbre qui suivit fut celle de Bylet et du pilote Baffin en 1613. Le 6 mai, Baffin reconnut le Groenland à l'est du cap Farewell; puis il pénétra entre les *îles de la Résolution* et releva dans la mer d'Hudson, par le 64e degré l'*île du Moulin.* L'expédition revint en Angleterre après avoir inutilement tenté un passage par la mer d'Hudson. Alors on songea à une tentative nouvelle par le détroit de Davis. Baffin y entra le 14 mai; il doubla le *cap Diggs*, l'*anse des Baleines*, puis s'avança jusqu'au 78°. Le marin reconnut également l'autre côté de la large baie qui porte son nom, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut retrouvé les *îles Cumberland.* Alors il reprit le chemin de l'Angleterre; sa pensée était qu'un passage devait exister par le nord-ouest, mais non par le détroit de Davis.

Pendant quinze années la Compagnie Anglaise suspendit ses recherches, et ce

fut seulement en 1631 qu'un navire revit le détroit d'Hudson; le chef de la nouvelle expédition, Lucas Fox, se borna à constater, par l'inspection des marées, que l'océan Atlantique ne pouvait pas être la cause des flux dans les parages du *Wellcome* au nord de la baie d'Hudson. James, compagnon de Fox, ne sut pas se dégager à temps des glaces, et il fut obligé d'hiverner sur l'*île de Charleston*. Après de longues et cruelles souffrances, il parvint à sortir des glaces, visita la côte qui fait face à l'*île de Marbre*, et revint en Angleterre déclarant qu'il ne croyait pas à l'existence d'un passage, ou que s'il en existait un, il devait être si mal situé qu'il y aurait peu d'avantage à le découvrir.

Ces expériences malheureuses refroidirent la Compagnie Anglaise; l'échec du Danois Munk ne fut pas de nature à la réveiller de son indifférence. La grande expédition qui suit appartient aux Russes. Le navigateur Behring reçut en plein sénat, de la bouche même de Pierre le Grand, ses instructions. Nous avons dit déjà que ce fut vers la partie occidentale de l'Amérique et dans le détroit qui a gardé son nom que ses investigations furent dirigées.

En Angleterre l'esprit de découvertes reprit faveur dans le milieu du XVIII[e] siècle. Une souscription de dix mille livres sterling fut ouverte pour organiser une nouvelle expédition, et couverte en peu de temps. Deux vaisseaux partirent sous la conduite de Moore Smith et d'Ellis le 11 mai 1746. Ces capitaines hivernèrent au *port Nelson*, reconnurent les îles visitées par leurs prédécesseurs, en découvrirent de nouvelles et dressèrent une carte plus complète de la mer d'Hudson. Pendant plusieurs mois Ellis explora avec une chaloupe le canal Welcome, mais le mauvais temps contraria ses travaux, et l'expédition retourna en Angleterre. Vers la même époque, la Compagnie d'Hudson envoya par terre le voyageur Hearne qui partit du lac des Iles, suivit dans son cours la *rivière de Cuivre*, et traversa avec des misères et des souffrances inouïes le territoire des Indiens, Cuivre et Chiens. « Ces hommes, dit le voyageur, sont d'une taille moyenne, bien faits et robustes, quoiqu'un peu maigres; ils n'ont pas autant d'activité que les habitants de la côte occidentale de la mer d'Hudson, et leurs traits diffèrent essentiellement de ceux des tribus voisines; ils ont le front et les yeux petits, les pommettes des joues saillantes, le nez aquilin, le visage assez plein, le menton grand, la peau douce et unie. Tous ont sur chaque joue trois ou quatre lignes parallèles qu'ils tracent avec une aiguille introduite sous la peau. Ils frottent ensuite cette blessure de charbon pilé. Ils sont très-intéressés et usent de tous les artifices pour tromper les Européens. »

Ce voyage de Hearne, dirigé par la Compagnie dans un but exclusivement commercial, fut longtemps tenu secret, et sans doute son journal n'eût jamais été publié si Lapérouse ne l'eût trouvé dans le fort de la Compagnie pris en 1782. Ce voyage fut publié en Angleterre dix années plus tard.

A ce même moment, Mackenzie était envoyé sur les traces de Hearne par cette Compagnie du Nord-Ouest dont le siége était à Montréal et qui fit à la Compagnie d'Hudson une si rude concurrence. Parti du fort Chippeway en 1789, le nouvel

explorateur visita la rivière de l'Esclave, le lac où elle se jette, et découvrit le grand fleuve auquel il donna son nom; il descendit ce fleuve jusqu'à l'Océan et revint au fort Chippeway après quatre mois d'absence. Il repartit en 1793, et, cette fois, parvint au Grand-Océan, où il visita les découvertes de Vancouver. En un lieu qui porte le nom de Cascades, il planta en terre un poteau sur lequel fut écrit : *Alexandre Mackenzie est venu ici du Canada, le 22 juillet* 1793. Un mois après, le voyageur était de retour au fort qui avait été son point de départ.

Enfin, de 1819 à 1820 et en 1826, le capitaine Franklin reprit les traces de Hearne; il parcourut les bords de la rivière de Cuivre, découvrit le *Bak's river*, puis gagna la *baie Melleville* et remonta jusqu'au *cap Turnagain*. Après une longue et pénible exploration de la côte, il regagna l'intérieur du continent par un autre chemin.

Pendant que ces voyages par terre s'accomplissaient, de nouvelles expéditions avaient lieu par mer. La première, du capitaine Ross, remonte à 1818; ce navigateur montait *l'Isabelle*, et son lieutenant Parry *l'Alexandre*. Ils pénétrèrent dans le détroit de Davis, jusqu'au *cap Dudley-Diggs* et reconnurent que la côte en s'éloignant formait une grande baie remplie de baleines, de goélands et de macareux. Ils virent des Esquimaux montés sur des traîneaux attelés de chiens. Ces indigènes ressemblent aux Groenlandais; seulement ils ont le visage plus large : tous avaient la barbe longue, mais peu fournie. Leurs casaques sont en peaux de phoque, ornées de peaux de renard noir et munies de capuchons en peaux d'ours et de chien; leurs chaussures sont en peaux de phoque. Au nord du cap Dudley-Diggs, la mer semblait moins obstruée de glaces; cependant cet obstacle se montra plus fréquent à mesure qu'on avança. Plus loin, l'expédition se trouva à l'entrée du détroit que sir James Lancaster avait signalé sans y pénétrer. La mer était assez libre, le vent favorable, le détroit fut exploré. Sa largeur était de cinquante milles. Cependant, après quelques lieues faites dans ce passage, Ross renonça à pousser plus loin parce qu'on lui annonça la présence de la terre dans l'est. Il perdit ainsi l'honneur de cette découverte qui était réservée à Parry.

L'année suivante, Parry reçut le commandement de *l'Hécla* et du *Griper*. Il s'engagea dans le détroit de Lancastre, et reconnut que sa largeur augmentait à mesure qu'on avançait vers l'ouest. Sur la gauche s'ouvrait un bras de mer qui reçut le nom de goulet du Prince-Régent. Le détroit qui faisait suite au canal de Lancastre fut appelé détroit Barrow, du nom du secrétaire de l'Amirauté. Les navires se trouvaient alors par 74° 25′ de latitude N., et le temps était généralement clair et serein. L'approche du pôle magnétique faisait varier les aiguilles aimantées. Le 4 septembre, l'expédition coupa le centième méridien à l'ouest de Greenwich, ce qui donna droit, pour les équipages des deux vaisseaux, à la récompense nationale de 5,000 livres sterling promise par un acte du parlement à tout Anglais qui, le premier, pénétrerait à ce point des régions polaires. Peu après, les navires s'étant trouvés environnés par les glaces, Parry vira de bord et

vint prendre ses quartiers d'hiver dans la baie de l'*Hécla* et du *Griper*. On fit tous les préparatifs d'hivernage. On démâta les navires, on déblaya les ponts, sur lesquels furent adaptées des cabanes qui avaient été apportées d'Angleterre, et que l'on recouvrit à l'intérieur de grosses étoffes en bourre de laine. Le froid était alors à 14°; on voyait encore çà et là quelques rennes, mais ils disparurent vers la fin d'octobre. Déjà la raréfaction de l'atmosphère produisait dans les esprits un profond abattement. Les effets de la température agissaient comme l'ivresse; ceux que le froid violent saisissait avaient l'œil égaré et la langue épaisse; la peau restait attachée à toutes les substances métalliques. Le 4 novembre, le soleil disparut. Vers la mi-décembre, le froid fit éclater une grande partie des bouteilles de jus de citron, le vinaigre gela dans les tonneaux.

Cependant Parry sût, au milieu de cette vie étrange et nouvelle, entretenir parmi son équipage la discipline, l'ordre et la régularité. Les travaux de tous les jours, le service du dimanche, tout était ponctuellement réglé; on alla jusqu'à jouer la comédie sur le pont, afin de distraire l'équipage. Parry composa lui-même une pièce de circonstance intitulée : *le Passage du Nord Ouest*, ou *la Fin du Voyage*. On publia aussi un journal hebdomadaire intitulé : *Gazette de la Géorgie septentrionale*, ou *Chronique d'hiver*.

On revit le soleil le 4 janvier. Le froid, très-vif à ce moment, augmenta encore, et le thermomètre descendit à 39° le 14 février. Le dégel commença à la fin d'avril. Le 1er juillet, Parry fit le tour de la terre sur laquelle il avait stationné et la nomma *Ile Melville*. A côté, il découvrit la *Terre Sabine*, et fit sur ce sol glacé un trajet de cent quatre-vingts milles. Les vaisseaux ne furent dégagés que le 1er août; ils continuèrent à se diriger vers l'E., et parvinrent au 113° 46′ de longitude O. Mais là se présenta une infranchissable barrière de glaces. Au sud, Parry constata l'existence d'une terre qu'il nomma *Terre de Banks*, puis il se dirigea de nouveau à l'est, et revit la baie de Baffin, après un séjour de onze mois dans les mers polaires.

Ces importantes découvertes et le parallèle sous lequel on était parvenu donnèrent une grande probabilité à l'existence d'un passage entre la mer d'Hudson et l'Océan Arctique. *La Furie* et *l'Hécla* furent armés pour continuer ces découvertes. Les deux navires pénétrèrent dans la baie d'Hudson, traversèrent la baie Répulse et le détroit de Lyon, hivernèrent dans la baie de Winter, découvrirent le détroit auquel fut donné leur nom. Au 85°, d'énormes masses de glace arrêtèrent cette navigation audacieuse. Parry renouvela, en 1824, un quatrième voyage avec ces mêmes navires. L'hiver fut très-doux et permit de reconnaître tout le canal du Prince-Régent. Enfin, dans un dernier voyage, Parry essaya à l'aide de tous les moyens d'atteindre le pôle sur une mer de glace. Il partit avec des traîneaux attelés de rennes et de chiens; mais au 82°, la violence avec laquelle les glaces se portaient au sud obligea l'intrépide capitaine à retourner vers les navires. L'un d'eux, *la Furie*, échoua et se perdit sur les glaces.

La seconde exploration maritime de James Ross fut entreprise dans le but de

continuer les découvertes de Parry. Ce fut un particulier, le négociant Booth de Londres, qui pourvut aux frais de cette expédition. *La Victoire* et *le Krusenstern* partirent le 24 mai 1829; Ross pénétra dans le détroit du Prince-Régent et hiverna au port Félix. Les précautions de cet hivernage, la vie des matelots, l'ordre dans les travaux et les délassements, furent imités de ce qu'avait fait Parry. Le 9 janvier 1830, l'expédition aperçut des Esquimaux; ils furent salués du mot *téma*, paix, et entrèrent dans des relations amicales. Ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient parler des Européens, dont le nom, dans leur langue, était *Kablenaïts*. Le 10 janvier, Ross visita un village esquimau, qu'il nomma *North-Endon*. C'était un amas d'une douzaine de huttes de neige, confusément entassées dans une petite anse et semblables à des chaudrons renversés. La principale pièce de ces huttes était un dôme circulaire de dix pieds de diamètre pour une seule famille. Vis-à-vis de la porte était un banc de neige, occupant à peu près le quart de l'espace et recouvert de peaux, c'était le lit commun. Une lampe éclairait et chauffait à la fois tout l'intérieur.

Dans le cours de cet hivernage, les marins furent témoins de la manière dont les Esquimaux chassent le bœuf musqué. Le neveu du capitaine, James Clarke Ross, qui, à son tour, guida plus tard les navires anglais dans ces mêmes régions, courut un grand danger à l'une de ces chasses périlleuses : un bœuf harcelé par les chasseurs, venait droit à lui, quand il eut le bonheur de l'ajuster et de l'étendre raide mort.

Au retour de la belle saison, le capitaine Ross voulut explorer par lui-même la terre qu'il avait appelée *Boothia-Felix*. Il partit en traîneau dans le mois d'avril et découvrit des sites pittoresques et effrayants. Il constata le gisement du cap Félix, prit possession du pôle magnétique, parcourut la vallée de Graham, au centre de laquelle s'élève un rocher immense en forme de champignon, et reconnut les îles Tilson et la rivière Saumarez, encaissée dans des rochers à pic tout chargés de neige.

L'état des glaces interdit le retour en Angleterre, et l'expédition hiverna dans le port où fut abandonnée *la Victoire*, et qui garda le nom de ce navire. L'année suivante encore, le retour fut impossible, et ce ne fut que le 26 août 1833, que les hommes de l'expédition purent rejoindre avec un canot, seule embarcation disponible, le navire *l'Isabelle* de Hull, qui recueillit Ross et ses compagnons.

A la même époque où ces courageux marins revenaient en Angleterre, la France, à son tour, entrait en lice. Un jeune officier, M. Jules de Blosseville, se hasarda vers les régions du nord; malheureusement son navire, *la Lilloise*, était petit et faible; l'entreprise eut une issue fatale.

En juillet 1833, *la Lilloise* rencontra au nord de l'Islande les premières glaces, elle reconnut une partie de la côte nord-est du Groënland, dont les points principaux ont conservé des noms d'officiers français : cap Savary, baie Gourdon, cap Tupinier, île Daussy, cap Beaupré, baie Brongniart, etc. Mais en cet endroit on



VILLAGE DE NEIGE



CHASSE AU BŒUF MUSQUÉ



perdit les traces du navire, et lorsque la France inquiète envoya successivement dans les mêmes mers *la Bordelaise* et *la Recherche*, il fut impossible de rien apprendre sur le sort de nos marins. Avaient-ils été engloutis dans une tempête? les glaces avaient-elles, en se rapprochant, fait éclater leur navire comme les doigts brisent une coquille de noix? Jamais la France n'a rien su de la destinée de ses courageux enfants auxquels elle rend l'hommage d'avoir porté les premiers dans ces tristes mers son pavillon national.

En 1839, Dease et Simpson firent un nouveau voyage dans la mer Arctique; ils découvrirent la presqu'île *Adélaïde*, reconnurent le littoral de l'Amérique, depuis Adélaïde jusqu'à l'île Melbourne et au cap Alexandre; Dease donna son nom à un détroit qui sépare la pointe Turnagain d'une terre qui fut appelée île Victoria. Plusieurs années après, le docteur Raë découvrait l'isthme de Raë qui unit la presqu'île Melville au continent américain, entre les baies Repulse et Committee, et faisait par terre quelques découvertes.

C'étoit aussi le moment où un navigateur, vétéran de ces régions polaires, s'était hasardé de nouveau au milieu des glaces de la mer inconnue, qui déjà avait été visitée par tant de navigateurs. En 1845, deux navires, *l'Erebus* et *le Terror*, commandés par sir John Franklin, pénétrèrent dans le détroit de Lancastre, puis on cessa de recevoir de leurs nouvelles. Sans doute ils étaient enfermés dans les glaces immobiles comme Ross en 1832; on s'inquiéta peu d'abord, ils avaient des provisions pour trois années et des munitions de toute sorte en abondance. Mais quand les trois années furent écoulées sans qu'on eût rien appris sur leur sort, l'amirauté donna au capitaine sir James Clarke Ross le commandement des vaisseaux *l'Enterprize* et *l'Investigator*. Ce marin avait acquis sous son oncle l'expérience de la navigation dans les mers polaires. Il avait pour mission de visiter soigneusement les détroits de Lancastre et de Barrow, le chenal Wellington, et d'atteindre, s'il était possible, Winter-Harbour dans l'île Melville. Les instructions que reçut le capitaine Ross sont datées du 9 mai 1848. Le 13 juillet, les deux bâtiments appareillaient de l'établissement danois d'Upernavick sur la côte nord-ouest du Groenland. Le calme presque constant, des glaces qu'on eut une peine extrême à franchir, un hiver hâtif et rude, empêchèrent que les tentatives de l'expédition eussent un autre succès que la reconnaissance des rivages septentrionaux de l'île North-Sommerset où hiverna l'expédition dans le port Léopold.

D'autres expéditions eurent lieu dans le même but de retrouver Franklin. Les navires *le Résolute*, *l'Assistance*, *le Pionnier*, *l'Intrépide*, *Lady-Franklin*, *Sophie*; les bâtiments des États-Unis, *le Rescue* et *l'Advance*, enfin *le Prince-Albert* envoyé par lady Franklin elle-même, renouvelèrent en 1850 et 1851 la tentative de Ross, sans plus de succès. Ces diverses expéditions dans les mêmes parages diffèrent peu par les détails. Nous nous bornerons à mentionner avec quelques particularités celle du *Prince-Albert*, à laquelle prit part un lieutenant de la marine française, M. Bellot, et de reproduire en partie le récit que ce jeune officier a

fait à Paris devant les membres de la Société de Géographie, des périls et des émotions de son exploration aventureuse.

Le Prince-Albert était une petite goëlette de quatre-vingt-dix tonneaux montée seulement par dix-huit hommes. Après une première campagne en 1850, sous les ordres du capitaine Kennedy, à l'entrée des détroits du Prince-Régent et de Barrow, le bâtiment revint en Angleterre. Il repartit en 1851 pour les mers glaciales, et c'est à cette deuxième expédition qui s'est prolongée en 1852, que M. Bellot a participé.

« Nous étions, dit l'officier français, tous *teeto talers*, c'est-à-dire que nous n'avions à bord ni vin, ni bière, ni spiritueux ; et je n'hésite pas à attribuer à cette sage mesure, en grande partie, la bonne conduite si soutenue de notre équipage, et l'harmonie qui n'a cessé de régner sur notre bâtiment, en dépit des privations et du manque de tout comfortable.

« Peu de temps après avoir dépassé le cap Farewell, à l'extrémité sud du Groenland, le 22 juin, *le Prince-Albert* entra dans les glaces et commença à s'y frayer un passage dans la direction de l'établissement danois d'Upernavick où nous nous proposions d'acheter des chiens et des traîneaux esquimaux. Un coup d'œil jeté sur la carte montre que la baie de Baffin se rétrécissant vers le sud, les glaces qui sont d'abord mises en mouvement dans le haut de la baie par les brises du nord, tendent à s'accumuler à cette gorge et à bloquer le détroit de Davis, même quand l'ouverture opposée est libre. Ce n'est que par une série de va-et-vient que les glaces passent enfin ce barrage et viennent se dissoudre dans l'Océan Atlantique.

« Cette mobilité des glaces, nécessaire à la navigation, en forme précisément le danger, puisqu'on se trouve placé entre les glaces poussées par la brise et la côte ou les glaces solides qui n'en sont pas encore détachées. Il est inutile d'insister sur la force que possèdent des masses qui ont souvent plusieurs lieues d'étendue, et qui, une fois en mouvement, ne sauraient être arrêtées par aucune résistance humaine. Un bâtiment à voiles se trouve placé dans des conditions d'autant plus défavorables que les vents doivent précisément souffler de la direction où l'on veut se rendre pour entr'ouvrir les glaces dans cette direction. Or si la brise est forte on ne remonte qu'avec peine et avec danger au milieu des glaçons, qui forment autant de roches mouvantes; si le temps est calme, les moyens de marche en avant se réduisent à un halage très-lent ou à la remorque des embarcations. L'application du propulseur en hélice aux bâtiments à vapeur donne à ces derniers une supériorité considérable, qu'eût détruite en partie l'encombrement des roues à aubes exposées à tous les chocs des glaçons.

« Dans les bouleversements que causent les tempêtes, qui sont bien loin d'être aussi rares au delà du cercle arctique qu'on le suppose généralement, la forme des glaces devient très-irrégulière ; aussi arrive-t-il souvent qu'à une centaine de mètres devant soi on voit une nappe d'eau plus ou moins étendue dont on n'est séparé que par une langue étroite de glace. Nous cherchions alors à nous y pratiquer une ouverture, soit en dirigeant le navire avec toute la vitesse possible sur

la partie la moins large, soit avec des scies d'une vingtaine de pieds de long qui se manœuvrent avec une corde et une poulie placée au sommet d'un triangle formé par de longues perches, soit enfin en faisant jouer la mine. Lorsque les glaces ne sont pas trop compactes, on fait entrer le navire dans l'ouverture pratiquée, et il agit sur les côtés comme un coin. Plus d'une fois, pendant cette opération, il arrive que les glaces, mues par les courants ou par la brise, se rapprochent après s'être perfidement écartées un instant, et le bâtiment se trouve soumis à une pression dangereuse. Malheur à celui qui ne sait pas prévoir ou suffisamment observer les signes précurseurs de cet accident presque toujours fatal! La glace, que rien n'arrête, passant au dessous du navire, le renverse ou le brise s'il résiste. J'ai vu des plaines de glace se dresser, pour ainsi dire, le long des flancs du navire et retomber sur le pont en blocs, que tout l'équipage se hâtait d'aller rejeter de l'autre côté, dans la crainte de sombrer sous leur poids énorme.

« Le 12 juillet, nous arrivâmes à Upernavick, l'établissement le plus septentrional sur la côte ouest du Groenland. Il y a une trentaine d'années, on y voyait encore des pierres couvertes d'inscriptions runiques qui semblent indiquer que les Islandais, auxquels on a attribué la découverte de l'Amérique, poussèrent au moins fort loin leurs courses dans le Nord. Cet établissement sert d'entrepôt à l'huile et aux fourrures des animaux que tuent les Esquimaux du voisinage, et que viennent chercher tous les ans des navires danois. En sortant de ce port, nous tombâmes au milieu de la flotte des baleiniers qui retournaient au sud, afin de passer sur la côte ouest de la baie de Baffin, ayant trouvé les glaces impraticables dans le nord; ils suivaient d'ailleurs les contours du corps principal des glaces où la baleine se tient de préférence. Cet animal, traqué de plus en plus dans tous ses repaires, a émigré dans des contrées plus paisibles, et la pêche de la baleine, qui a occupé jadis de soixante à quatre-vingts navires de trois cent cinquante tonneaux, n'en a employé qu'une vingtaine dans les dernières années. Les baleiniers avaient rencontré l'escadre américaine, et nous apprîmes avec étonnement que ces deux navires, saisis par les glaces, au mois d'octobre 1850, à la bouche du canal Wellington, avaient été entraînés malgré eux pendant l'hiver, courant les dangers les plus graves, et ne s'étaient dégagés qu'en 1851 par le travers du cap Walsingham. En outre des éléments nouveaux fournis à la science géographique par leurs miraculeuses aventures, ils donnaient aussi les nouvelles les plus encourageantes sur les recherches entreprises. L'escadre arctique avait trouvé sur l'île Beechey des preuves authentiques du séjour de Franklin dans la baie formée par cette île et le cap Riley, pendant l'hiver de 1845 à 1846. Trois tombes avec inscription de noms et de dates ne laissaient point de doute à cet égard.

« Deux jours après, nous pûmes féliciter les Américains eux-mêmes de leur heureuse délivrance, et, de compagnie, nous remontâmes jusqu'à l'entrée de la baie Melville, fameuse par les désastres qui s'y reproduisent chaque année, et

qui ont fait donner le nom de Pouce-du-Diable à un pic remarquable et peu éloigné de la côte. Au sortir de la baie de Disco, nous étions tombés au milieu de montagnes flottantes de glace, dont nous pûmes compter souvent plus de deux cents en vue à la fois, la moyenne ayant de cent à cent cinquante pieds de hauteur. Cette baie est pour ainsi dire le chantier où se forment et sont lancées ces masses énormes, à cause des glaciers dont elle est bordée, et dont les îles flottantes ne sont que des fragments qu'en détache l'action de la chaleur et de la pesanteur. La même cause agissant sur les montagnes de glace ou *bergs*, détruit souvent leur équilibre par l'altération de leurs formes, et plus d'une fois nous fûmes témoins de la scène imposante de ces masses qui se brisent avec des détonations semblables à celles de la foudre, et qui se renversent subitement sur elles-mêmes au milieu des vagues qu'elles font jaillir à une grande hauteur.

« Force nous fut, après une vingtaine de jours de labeurs et d'attente pleine d'inquiétudes, de nous éloigner le 4 août pour tâcher de trouver, plus au sud, un passage à l'ouest. Nos amis les Américains persistèrent à essayer de passer au nord des glaces pour entrer dans le détroit de Lancastre. Nous atteignîmes enfin Pond's-Bay le 24 août, et là, quelques Esquimaux vinrent à bord, mais ils ne purent nous donner des renseignements, soit sur les navires de Franklin, soit sur l'escadre envoyée à leur recherche. L'apparition de ces pauvres créatures dans leurs frêles pirogues de peau, nous permit de constater les caractères ethnologiques déjà reconnus par les navigateurs précédents. Un croquis fait par l'un d'eux de la côte que nous connaissions, témoigna une fois de plus de leur singulière aptitude géographique.

« Nous étions enfin sur le terrain de nos recherches, en face du fameux détroit de Lancastre, où des coups de vent successifs ne nous permirent que difficilement d'entrer. Notre but était d'examiner les deux rives du détroit de Barrow, et d'avancer jusqu'à l'île Griffith, où nous comptions trouver des nouvelles du commodore Austin et des autres bâtiments. Mais les glaces ne nous le permirent point, et, en attendant que les brises de l'ouest eussent déblayé le passage jusque-là, nous explorâmes les deux côtés du golfe du Prince-Régent, jusqu'à Fury-Beach et Port-Neill. Les glaces que nous trouvions constamment devant nous, s'opposèrent à notre progrès dans cette direction, et, après quatre jours passés à Port-Bowen, nous essayâmes de débarquer à Port-Léopold, où des vivres avaient été laissés en 1849, pour l'usage de Franklin et de ses compagnons.

« Dans une de ces tentatives, M. Kennedy avait laissé le navire et s'était éloigné avec une embarcation et cinq hommes. Pendant la nuit, les glaces nous entourèrent, et nous fûmes entraînés à trente milles de lui, sans que nul effort pût s'y opposer. Le navire s'arrêta enfin et fut mouillé dans la baie de Batty, et, à partir de ce moment, nos efforts durent se concentrer sur une tâche plus immédiate que le but principal de notre expédition : il nous fallait d'abord rejoindre et ramener à bord nos compagnons de voyage. Après six semaines de tourments et des ten-

tatives que les éléments firent avorter, je pus enfin arriver jusqu'à eux, et tous ensemble nous regagnâmes le navire.

« *Le Prince-Albert* était pris dans les glaces qui, s'épaississant tous les jours, lui formèrent peu à peu une sorte de bassin solide, d'où il ne sortit qu'au mois d'août suivant, c'est-à-dire trois cent trente jours après. Nous nous mîmes donc à faire nos préparatifs d'hivernage avec d'autant plus d'activité, que nous avions à réparer le temps perdu par suite de l'accident qui nous était arrivé. La plus grande partie des provisions fut déposée sur la glace ou dans les magasins construits en neige, afin d'augmenter l'espace naturellement restreint à bord d'un navire aussi petit que le nôtre, où le renouvellement de l'air et les soins d'une propreté rigoureuse exigeaient une certaine ampleur pour notre habitation. Le navire fut recouvert au-dessus du pont d'une tente de laine et entouré sur les côtés d'une épaisse muraille de neige qui empêchait le rayonnement à l'extérieur de la chaleur que nous n'eussions pu entretenir autrement qu'au prix d'une grande quantité de combustible.

« Dans le courant de janvier, une excursion de quelques jours fut entreprise pour voir si Franklin ou quelque autre s'était rendu à la plage où *la Fury* s'était perdue en 1824, et sur laquelle avait été débarquée une grande quantité des provisions de ce navire. Cette excursion à une époque où le soleil avait disparu de l'horizon pour ne se remontrer que cent dix jours plus tard, nous permit de nous assurer de la possibilité d'un voyage même à cette époque de l'année, grâce aux habiles dispositions prises par M. Kennedy. Nous avions adopté, en effet, le genre de vie et les coutumes des Esquimaux et des Indiens pour nos voyages, et il ne nous fut pas difficile de voir combien la nature les a pourvus de moyens bien supérieurs à ce que nous donneraient les raffinements de la civilisation. Les vêtements de peau, les mocassins ou les bottes de peau de phoques, formaient notre accoutrement; le pemmican, préparation indienne de viandes, qui contient, sous un petit volume, beaucoup d'éléments nutritifs, était notre nourriture exclusive; des traîneaux, avec ou sans chiens, composaient nos moyens de transport pour nos vivres et pour notre mince bagage; enfin, une hutte construite en neige était notre abri pour la nuit. Je n'entends pas dire que nous ayons trouvé tout facile ou agréable, mais chacun avait fait d'avance le sacrifice du bien-être matériel, et certes il n'était point de fatigues et de privations que nous ne fussions disposés à braver, heureux si nous pouvions réussir dans la sainte mission où nous étions engagés.

« Après plusieurs voyages préliminaires dans lesquels nous formions des dépôts de vivres sur la route que nous comptions suivre plus tard, nous prîmes congé du navire dans les derniers jours de février pour n'y revenir qu'en juin, vivant dans l'intervalle des vivres que transportaient des traîneaux attelés de chiens, et d'autres que nous traînions nous-mêmes. En suivant la côte ou en traversant les glaces de la baie de Coswell, de celle de Brentford et du détroit Victoria, nous arrivâmes à des terres nouvelles que nous avons parcourues à l'ouest, jusque par

cent degrés de longitude (Greenwich), et après avoir visité le cap Walker, nous revînmes à Port-Léopold, et enfin au navire. Dans les quatre derniers mois, nous étions passés de l'obscurité constante à un jour perpétuel. Nous nous étions trouvés exposés à une température de 44 degrés centigrades au-dessous de zéro. Ce voyage n'avait eu de résultat bien fâcheux pour aucun de nous, si l'on excepte les *frost-bites* ou gelures partielles, dont nous avons souffert plus ou moins longtemps; mais dans la plupart des cas, l'application immédiate de la neige avait rétabli la circulation du sang.

« Si nous fûmes assez heureux à cet égard, d'un autre côté le scorbut nous avait tellement épuisés, qu'après notre retour au navire, nos soins durent se borner à le combattre, et ce fut l'occupation des mois de juin et de juillet. Nous poussions en même temps nos préparatifs d'appareillage de notre prison de glaces, et le 6 août, nous sortîmes de la baie de Batty, après avoir scié un canal dans les glaçons. Le 20 août, nous rencontrâmes un navire de l'escadre de sir Ed. Belcher, envoyé d'Angleterre, au commencement de 1852, pour explorer le chenal de Wellington, et se porter au-devant de deux navires qui ont passé par le détroit de Behring, et sur le sort desquels on commence à avoir de vives inquiétudes. Notre tâche était remplie : nous avions démontré que Franklin n'a pu passer au sud du cap Walker, puisque la terre s'étend là où l'on supposait jadis que la mer existait; nous revînmes en Écosse, en passant par les péripéties d'une seconde navigation dans les glaces. »

Pendant que l'expédition du capitaine Kennedy explorait le North-Somerset, et donnait le nom de M. Bellot à un détroit au midi de cette terre, un autre marin anglais, le capitaine Inglefield, pénétrait par le détroit de Smith avec le vapeur *l'Isabel*, à hélice, découvrait des terres entièrement inconnues, et trouvait, par le quatre-vingtième parallèle N., une île, à laquelle les Anglais ont donné le nom de *Louis-Napoléon*. D'après les suppositions de M. Inglefield, il se pourrait que la baie de Baffin fût moins une baie qu'un bras de communication conduisant à la mer polaire, dont il aurait entrevu l'entrée. Le navigateur a remarqué que dans ces parages la vie animale semble reprendre plus de vigueur : les mollusques *clio borealis* et *clio sagitta*, dont la baleine fait sa principale nourriture, deviennent plus nombreux et plus gros dans le détroit de *Whale*, qui précède le détroit de *Murchison*, et à l'entrée desquels se trouve l'île *Northumberland*, tous lieux découverts et explorés par le capitaine. Les oiseaux de mer y sont très-abondants. M. Inglefield assure qu'il navigua une fois au milieu d'une masse immense d'oiseaux, que la surface des eaux en était complétement couverte aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et qu'ils semblaient gorgés de nourriture. Ce sont là de nouvelles allégations à l'appui de l'opinion du docteur Petermann, qui pense que vers le pôle existe une mer libre et navigable, sur les terres de laquelle Franklin et ses compagnons, survivant au désastre de leurs navires, ont pu trouver refuge. C'est pour éclaircir cette opinion, que le capitaine Inglefield a repris courageusement la mer, accompagné de M. Bellot, qui ne se lasse pas de rendre

service à l'humanité et de faire honneur à notre pavillon. Cette nouvelle expédition est partie d'Angleterre, le 15 avril 1853 [1].

CHAPITRE LXVII

GROENLAND

Quand de loin le navigateur entrevoit, du sein d'un froid océan et sous un ciel brumeux, la verdâtre transparence des flots glacés, il a devant lui le triste rivage auquel le pêcheur islandais, porté par une tempête, donna le nom de *grœn land,* la verte terre. Rivage mystérieux, quoique plus vieux sur la carte du monde que tout le reste de l'Amérique, rivage immense, mais solitaire presque autant que ces terres inconnues où s'est égaré Franklin et où le cherchent ses courageux successeurs. Aujourd'hui même, malgré les récentes découvertes vers le pôle septentrional, on ignore si le Groenland est baigné de toutes parts par la mer, ou s'il se rattache à d'autres terres formant un continent arctique. Sauvage et désolé, le sol du Groenland frappe cependant l'esprit par son aspect grandiose ; de quelque part qu'il se tourne, l'œil ne voit que des glaces, mais dans leurs mille découpures, ces blocs éternels revêtent les formes les plus bizarres et présentent de magiques images. Sont-ils les débris d'une ville morte, ces clochers silencieux qui élancent vers le ciel leurs pointes aiguës? Palais, éclatantes demeures, tourelles légères, l'imagination entrevoit tout dans les formes confuses du lointain ; le matelot étonné signale un navire à pleines voiles, puis on approche, tous les fantômes se sont évanouis, et le regard ne distingue plus que des masses énormes entassées peut-être par des Titans du nord pour escalader le ciel. Si par hasard un rayon de soleil perce la brume, c'est alors que le paysage revêt des couleurs splendides; les rayons dorent et illuminent péristyles, colonnades, arcs de triomphe, comme pour une fantastique fête. Tout est sauvage, mais tout est grand au milieu de ces glaces et sous leur ciel froid; c'est là que l'esprit comprend la sauvage énergie des guerriers du nord et saisit les mâles accents de leur poésie.

Sur les glaciers éternels du Groenland planent l'aigle et le vautour, et à côté d'eux l'épervier, le faucon, le corbeau, oiseau de la tristesse, le geai, l'alouette et le canard. Jusqu'au 63°, les voyageurs ont rencontré des lièvres, des rennes, qui, dans cette contrée, sont très-forts; des renards gris et bleus, qui se nourrissent de moules, d'œufs, d'oiseaux, de crabes; l'ours blanc, habitant redoutable des glaces de la côte : cet animal atteint un poids énorme; l'homme ne

1. Cartes du dépôt de la Marine, *Annales hydrographiques, Bulletin de la Société de Géographie,* et notamment les nos de juin 1848; janvier, septembre, octobre, décembre 1852; janvier 1853.

l'effraie pas; poursuivi, il échappe à son ennemi en plongeant sous des bancs de glace, et à son tour, il ne craint pas de l'attaquer, s'il est pressé par la faim. Les indigènes prétendent que dans les montagnes de l'intérieur, où jamais Européen n'a pénétré, il existe un animal qu'ils appellent *ancarock*, beaucoup plus grand que le chat, auquel il ressemble, et aussi féroce que le tigre.

La végétation ne s'étend pas au-delà des côtes, et elle est très-pauvre; dans les rochers croît une espèce de jonc dont les Groenlandais font des paniers, et dans les graviers végètent quelques pauvres graminées. La mousse et les lichens forment la principale verdure; çà et là poussent un maigre genévrier, quelques sorbiers; l'oseille, la fougère, l'angélique, la scabieuse, sont les seules plantes que la nature ait jetées sur cette terre à laquelle cependant elle a donné une incomparable richesse, le cochléaria, remède souverain contre le scorbut.

C'est du Danemark que dépendent les rares établissements jetés par les Européens sur la côte groenlandaise. Cette terre appartint cependant dans l'origine à la Norvége; découverte à la fin du IX[e] siècle par les Islandais, elle fut explorée un siècle plus tard par le norvégien Eric le Rouge qui partit d'Islande en 983. Ce seigneur, chassé de son pays, entraîna une émigration vers ce nouveau rivage et y fonda une colonie longtemps indépendante. Dans le milieu du XIII[e] siècle, les rois norvégiens firent reconnaître au Groenland leur souveraineté et dominèrent cent ans. Les colonies s'étaient étendues sur le littoral, mais une épidémie les ravagea, aucune d'elles ne survécut au fléau qu'on nomma la mort noire, et pendant trois cent cinquante ans le Groenland ne fut visité que par quelques rares bateaux de la Norvége ou de l'Islande. En 1728, Egède, pasteur de Vogen, débarqua sur ces rivages oubliés et s'efforça de convertir les naturels au christianisme. Il s'établit dans une île près de la côte, y construisit quelques habitations, et s'y maintint moins pour former des relations commerciales que pour gagner quelques âmes à la foi du Christ. En 1733 il fut rejoint par des frères Moraves et des colons en assez grand nombre pour porter la colonie à quatre ou cinq mille hommes; alors fut fondée une petite ville qu'on nomma New-Herrnutt. L'établissement de Jacobshavn fut fondé en 1741, Holsteinborg en 1759, puis Sukkertoppen qui a un très-bon port et des pêcheries productives, Frederickshaab, Julianeshaab, et enfin Upernawick, l'établissement le plus septentrional. Ce lieu, comme le remarque M. Bellot, sert d'entrepôt à l'huile et aux fourrures des animaux que tuent les Esquimaux du voisinage et que viennent chercher tous les ans des navires danois. Il renferme seulement quelques centaines d'individus, la plupart métis, issus du commerce des naturels avec la race blanche. Quelques magasins, une petite chapelle desservie par un ministre luthérien, la maison du gouverneur, le tout assez misérable et construit en bois, forment la portion somptueuse du village. Le reste se compose de huttes de terre, que l'on n'approche pas sans danger au milieu des bandes de chiens voraces et affamés que les habitants élèvent pour leurs traîneaux. Vivant dans des régions désolées, où l'on ne saurait trouver une grande quantité de végétaux pendant l'hiver, les Esqui-

maux ne pouvaient songer à entretenir, comme les Lapons, le renne à l'état domestique. Le chien leur rend les mêmes services, et partage avec son maître la nourriture animale que celui-ci peut se procurer dans le cours de l'année.

Holsteinborg, cent ou cent vingt lieues plus au sud qu'Upernawick, se compose des maisons du pasteur et du gouverneur, de l'église surmontée d'un petit clocher, de deux magasins, d'une boulangerie et d'une quarantaine de huttes d'Esquimaux. Cet établissement exporte annuellement trois mille peaux de rennes et une grande quantité d'huile de baleine et de veaux marins. A Julianeshaab, qui renferme deux mille habitants, on élève quelques bestiaux. Autour de cette ville, on retrouve des vestiges de l'une des colonies jetées sur la côte de Groenland dans le moyen âge. Les frères Moraves ont trois établissements dont le plus important, situé à l'extrémité méridionale de la terre groenlandaise, près du cap Farewell, s'appelle Lichtenau; il contient environ six mille habitants, et fait partie du district méridional de Julianeshaab. Ce point, le plus méridional du Groenland est aussi le plus favorisé; la longue chaîne de montagnes à laquelle les Islandais ont donné le nom de Himin-Rad ou Monts du ciel, allongent vers ce point ses trois pics qu'on nomme *la Corne-du-Cerf*, et forment quelques vallées où croissent de chétifs bouleaux. Sur le versant méridional poussent de bonnes herbes, des groseilles, des baies, et autour de la colonie danoise on cultive des choux et des navets. Les Monts du Ciel sont une chaîne volcanique qui en 1783 ont lancé des flammes; il en sort trois sources d'eaux thermales.

Les indigènes sont de petite taille, ils ont le visage large et plat, les joues rondes et cependant les pommettes saillantes, les yeux petits et noirs, mais peu expressifs, le nez épaté, la bouche petite, la lèvre inférieure plus grosse que la lèvre supérieure. Leur teint est en général olivâtre, leurs cheveux sont noirs, épais et longs. Ils ont la barbe courte, les mains petites, et les femmes surtout ont les épaules larges. C'est une race courageuse, robuste et endurcie à la fatigue. On reconnaît en elle des rapports certains avec les Esquimaux. Cette parenté est surtout prouvée par son idiome remarquable d'ailleurs par la richesse de ses formes grammaticales. Les consonnes R, K et T dominent dans cette langue, et produisent par leur accumulation des sons très-rudes. Une autre preuve de la parenté des Groenlandais avec les Esquimaux, est la ressemblance des armes et de certains usages. Comme les peuples de l'Amérique russe, les Groenlandais frappent la baleine de harpons auxquels, au lieu d'un câble, sont attachées des vessies qui empêchent l'animal de plonger.

Le fusil a remplacé aujourd'hui chez la plupart des Groenlandais l'arc et les flèches, mais ils ont conservé leurs *kaiaks*, canots bizarres montés par un seul homme, et qui permettent aux indigènes d'aborder et de frapper au milieu même de la tempête les animaux marins dont ils font leur proie. La barque a douze pieds de long sur un pied et demi de large; elle est faite en branches légères, recouvertes de tous côtés de peaux de chien marin. Au milieu de la surface supérieure est un trou environné d'un cerceau de bois auquel est attachée une peau

qui se resserre au moyen d'une courroie; c'est dans ce trou que se place le rameur muni d'un seul aviron très-mince, long de trois à quatre pieds et s'élargissant des deux côtés. En pagayant rapidement à droite et à gauche, l'indigène presque amphibie avance à travers l'écume des flots, et se joue de la tempête.

A terre, le Groenlandais se vêt de fourrures, et particulièrement de peaux de phoques, dont il tourne en dehors le côté le plus rude. Aujourd'hui, les rapports avec les Danois ont ajouté les capes et les bas de laine au costume originel. Les hommes portent les cheveux ras, les femmes les relèvent sur la tête en les entrelaçant de verroteries. Leurs demeures sont des tentes en été, des huttes en hiver. Ces huttes, de la hauteur d'un homme, ont douze ou vingt-quatre pieds de long. Une famille y vit entassée. Sur le feu, qui brûle tout l'hiver, est suspendue une chaudière longue d'un pied, où cuit le poisson destiné au repas. Dans sa hutte enfumée, accroupi contre la pierre de son foyer, le Groenlandais est content, car il n'a pas de désirs: toute son ambition est satisfaite s'il a fait une pêche abondante.

Dès l'enfance, les indigènes de cette triste contrée apprennent à demander à la mer les ressources de leur vie; à peine adultes, ils montent sur un kaiak, et apprennent à frapper de leur harpon les animaux marins. On dit que la prise du premier phoque est pour toute la famille un sujet de fête; mais que si, parvenu à dix ou douze ans, l'enfant ne s'est encore emparé d'aucune proie, il devient un objet de risée et de mépris.

Upernawick est, avons-nous dit, la principale foire du Groenland; là est le rendez-vous général des tribus et des Européens. Les indigènes exposent leurs marchandises et choisissent les objets d'échange. Les Danois apportent sur ce marché de la farine, du sel, du drap, du vin, de l'eau-de-vie, des armes. Les naturels offrent en retour de l'huile, des côtes de baleine, des peaux de phoque, d'ours, de renard et de lièvre, des cornes de narval et de l'édredon. Le bois dont ils se servent ne vient pas d'Europe : ce sont des troncs flottés de saules, d'aunes, des bouleaux, des trembles, des pins, des sapins, jetés par les courants sur leurs rivages. Les Danois ont développé les notions de commerce chez les Groenlandais, en introduisant dans leurs colonies un papier-monnaie et un peu de numéraire.

Les fêtes des indigènes se reproduisent au solstice d'hiver; elles consistent en festin, chants et danses. Les mœurs sont en général douces, et le caractère est simple et facile. Les frères Moraves ont réussi à frapper vivement ces esprits simples : cependant les habitudes vagabondes des indigènes s'opposent à la rapidité de leur conversion, et chez eux, comme chez toutes les autres tribus sauvages, le contact européen a produit de funestes effets : il a amené les maladies contagieuses et la passion de l'eau-de-vie.

La religion primitive de ces tribus semble vague et indécise; elle admettait une divinité supérieure, *Torngarsouk*, à laquelle on ne rendait aucun hommage. Une

déesse malfaisante habitait un palais sous les flots; mais elle était gardée sans cesse par des chiens marins redoutables. L'âme immortelle vivait après la mort dans un paradis, au sein d'une heureuse indolence, et se repaissait sans cesse de têtes de chiens marins. Il y avait aussi des sorciers-prêtres, *anghekok*, et des enchanteurs malfaisants, *iliseets;* mais ils n'ont jamais joui d'une grande influence. Lorsque, dans une famille, un homme est mort, ses parents jettent tous les objets qui ont touché sa personne, dans la crainte qu'ils ne leur portent malheur; ils pleurent ensuite quelques heures, puis ils cousent le cadavre dans sa plus belle pelisse, et le portent dans une fosse qu'on recouvre de terre, et de larges pierres, pour garantir le cadavre des profanations des oiseaux et des renards. A côté du tombeau on place le kaiak du mort avec ses armes, et si c'est une femme, on y laisse son couteau et ses aiguilles. Après la cérémonie funèbre, les parents rentrent dans la maison de deuil, où, au milieu du cortége accroupi et silencieux, le plus proche parent du mort prononce son oraison funèbre, interrompue par les sanglots de l'assistance.

Tel est le Groenland, tels sont ses habitants, singulière famille de la race humaine qui semble avoir reculé les bornes du monde habitable pour promener en paix ses tribus vagabondes, et au milieu desquelles l'Européen a jeté ses colonies, comme pour porter jusque sous le pôle le défi de l'industrie au monde sauvage.

CHAPITRE LXVIII

ISLANDE. — REYKIAVIK ET SES ENVIRONS

Le bâtiment sur lequel nous nous étions embarqués à Terre-Neuve passa en vue du Groenland; mais il ne s'y arrêta pas, et nous conduisit directement à Reykiavik. Des pics neigeux et entourés de nuages, des falaises gigantesques et escarpées, nous annonçaient l'approche de cette terre volcanique qu'on appelle l'Islande. Bientôt nous entrâmes dans le golfe de Faxa-Fiordur; nos regards se dirigèrent vers la côte; nous cherchions la capitale de l'île. Enfin nous entrevîmes un groupe de maisons semées en amphithéâtre et dominées par le clocher d'une église : c'était Reykiavik.

Le rivage sur lequel la capitale s'élève est aussi le lieu historique le plus intéressant de l'île. Au fond du golfe de Faxa-Fiordur prit terre, il y a bientôt mille ans, le Norvégien Ingolf, qui, chassé de sa patrie comme meurtrier de deux seigneurs, vint à la tête d'une émigration coloniser l'Islande. Cette île avait été découverte vers 861 par un pêcheur des îles Feroë, Maddoc ou Nadodd, qui l'appela Snœland, *terre de neige*, et reconnue quelques années plus tard par le

Suédois Gardar, qui lui donna le nom qu'elle a conservé, Iceland, *terre de glace*. Lorsque les émigrants descendirent sur ce sol récemment découvert, ils le trouvèrent en partie occupé par une branche de la famille scandinave, qui, de temps immémorial, possédait une poésie nationale et des usages particuliers.

Un des motifs qui avaient déterminé notre excursion en Islande était le désir de connaître avec quelques détails les traditions mythologiques de l'*Edda*, curieux recueil d'antiques poésies où se retrouvent, entremêlées de fables, les légendes et l'histoire de cette race scandinave. Peu des pièces de l'antique collection formée, dans le XI[e] siècle, par Sœmund le savant, nous sont parvenues. La plus remarquable est la *Prophétie de Vola*, sibylle du Nord, révélant les décrets du Dieu suprême, et racontant les aventures de Loke, le génie du mal. Le *Havanaal*, discours sublime d'Odin, subsiste aussi. C'est un code de mœurs et de doctrine à l'usage de ces peuples, catéchisme de philosophie pratique qui porte un cachet admirable de naïveté et de sagesse. Un autre fragment de l'*Edda* est la *Magie d'Odin*, morceau plein de magnificence, qui contient la cosmogonie et la mythologie runiques. Enfin on conserve aussi *le Scalda*, compilation utile pour l'intelligence des anciennes poésies scandinaves, et où se retrouvent les épithètes et les attributs des dieux. Thor était le Jupiter, Odin le Mercure des Scandinaves. Les autels consacrés à ces divinités étaient revêtus de fer; un feu perpétuel y brûlait, et des vases d'airain recevaient le sang des victimes humaines. Le christianisme commença vers 885 à combattre ce culte sanguinaire, dont il ne triompha entièrement qu'un siècle plus tard. Jadis terre des sagas et de la poésie, l'Islande est demeurée l'une des contrées chères aux lettres et à la science; sous son ciel brumeux nous entendîmes plus d'une fois parler la langue élégante de l'heureux Latium.

Notre bâtiment jeta l'ancre dans la superbe rade de Reykiavik; et nous nous empressâmes de descendre à terre. La capitale de l'Islande n'a certainement pas l'étendue de l'un de nos grands villages de France; la plupart des maisons sont construites en bois de sapin, les autres sont un assemblage de planches, de pierres et de gazon ou de tourbe; ces dernières s'appellent *bœrs*, et abritent tant bien que mal des Islandais occupés presque exclusivement à la pêche. Les autres sont des demeures assez confortables et appartiennent presque toutes à des commerçants danois. Le nombre total des habitants peut former une population de huit à neuf cents personnes. Un temple protestant, dont les quatre murs sont seulement crépis et badigeonnés, occupe le centre de la ville. Son intérieur est d'une simplicité extrême; mais il s'y trouve une bibliothèque de sept à huit mille volumes. Cette institution, due au célèbre archéologue Rafn, professeur à Copenhague, date de 1821, et, depuis cette époque, elle a rendu d'éminents services pour l'instruction de la classe pauvre de la ville. Dans un faubourg et sur un petit monticule, s'élève une tour carrée en pierres cimentées et que l'on désigne sous le nom de Skola-Varda; elle sert d'observatoire aux habitants, la plupart négociants, qui, de sa plate-forme élevée, peuvent découvrir au large, par delà la

presqu'île de la rade, les navires apportant à chaque printemps des nouvelles et des denrées de la métropole.

Rien de plus triste que les environs de Reykiavik : partout un sol bouleversé, crevassé par les anciens tremblements de terre. La solitude la plus complète régnerait dans cette langue de terre, si des bandes de pluviers dorés et d'hirondelles de mer appelées *kria* n'animaient de leurs cris, les uns plaintifs, les autres aigus, les grèves de la presqu'île. Le sol est recouvert d'une couche épaisse de tourbe qui, lorsqu'on la frappe du pied, fait en de certains endroits entendre un bruit sonore. Ce combustible a une odeur nauséabonde qu'on retrouve partout, dans les demeures, les habits et jusque dans les aliments. Quelques chétifs bouleaux paraissent avoir crû jadis dans les fentes du sol avant que la tourbe l'ait envahi; mais aujourd'hui il ne vient d'arbustes, de légumes et de fleurs, et en très-petite quantité, que dans les jardins de Reykiavik.

Les animaux domestiques portent l'empreinte de l'influence fâcheuse du climat. Les chevaux sont petits, maigres, avec un pelage particulier; ils ont des formes élégantes, mais que de longs poils dissimulent pendant l'hiver. Les chiens, également à longs poils, aboient rarement, comme ceux de Terre-Neuve et du Groenland.

Les Islandais sont bien supérieurs aux tristes habitants du Groenland, et ils se rapprochent pour la plupart du type norvégien; ils sont bien faits et bien conformés, mais de taille moyenne et peu robustes. Les mariages ne sont pas féconds. La pêche et le soin de leurs troupeaux forment leur principale occupation; les femmes apprêtent le poisson. Quelques hommes préparent le cuir et exercent les arts mécaniques; il se trouve parmi eux des ouvriers fort habiles. Graves et religieux, ces indigènes ne font aucun acte de la vie, si peu important qu'il soit, sans se recommander à la protection divine. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux, comme chez les anciens Scandinaves, et ils tiennent à honneur d'y être réputés habiles. Le vêtement des Islandaises n'est pas sans grâce; il se compose d'une longue robe noirâtre en *vadmel*, drap de laine que les femmes tissent et teignent elles-mêmes; ce vêtement, toujours boutonné, dessine à merveille la taille élégante des jeunes Islandaises. Pour coiffure, elles laissent retomber négligemment sur le côté gauche de la tête un bonnet de même étoffe, terminé par une longue tresse de soie verte, qui, vers le milieu, est resserrée par un galon d'argent ou de cuivre argenté, puis flotte en s'éparpillant sur leurs épaules au milieu de nombreuses boucles de cheveux blonds. Tel est le vêtement journalier; il se complique d'ornements pour les jours de cérémonie : une jupe toujours en vadmel descend jusque sur les talons; le corset et la ceinture, galonnés ou brodés, sont garnis de petites cassolettes et de petites boules en argent, ciselées à jour, et auxquelles pendent des chiffres ou des petites croix de même métal. Un collet de velours entoure le cou; la coiffure se compose d'un mouchoir de soie rouge et noire qui enveloppe toute la tête. Enfin une chaîne à larges anneaux carrés, et terminée par une croix

ou par un médaillon en vermeil, complète ce costume chez les gens riches.

Les hommes sont simplement vêtus d'une veste, d'une culotte et de gros bas en laine, qui s'attachent au-dessus du genou par de longues jarretières que brodent les Islandaises. Ceux qui vont à la pêche, se couvrent de casaques et de peaux de phoques dépouillées de poils et cousues avec des tendons, ce qui les rend imperméables. Les jours de fête, tous revêtent l'habit, ou longue jaquette nationale en vadmel, bordé de laine rouge, à peu près comme les vestes de nos Bas-Bretons; le bonnet de laine bigarré de noir et de blanc, qui est la coiffure ordinaire, est alors remplacé par un chapeau de feutre très-élevé et large de bords, que les femmes mettent aussi quelquefois quand elles vont à cheval. Les Islandais se rasent la barbe, mais portent les cheveux plats et démesurément longs. Quelques-uns des plus riches habitants ont abandonné les usages nationaux pour imiter le plus possible les Danois dans leurs vêtements et leurs habitudes.

Le vol est presque inconnu en Islande; on couche, à Reykiavik, avec les clefs sur les portes; jamais on ne les retire. Le crieur de nuit, *vægter*, qui veille en parcourant les rues, comme c'est l'usage dans toutes les villes du Danemark, n'a à s'occuper ici que de crier les heures, de faire connaître l'état du ciel, la direction et la force du vent, et de signaler les incendies qui viendraient à éclater. Le meurtre n'est pas moins rare que le vol. Quand par hasard un vol a été commis, le coupable n'est arrêté qu'après sa condamnation. Le châtiment habituel, si ce n'est pour le meurtre, qui est puni de mort, est la peine du fouet. Le défaut le plus grave des Islandais est une inclination trop forte pour le *brændeviin* et le *syre*, résidu du beurre battu, qu'ils savent faire fermenter par une préparation particulière. En revanche, une grande vertu dont nous éprouvâmes les effets dans notre court séjour au milieu d'eux, est l'hospitalité la plus généreuse.

La difficulté des communications dans toute l'Islande rend les voyages très-pénibles et contribua beaucoup à abréger le nôtre. Une seule route conduit de la capitale dans l'intérieur des terres, elle n'est accessible qu'aux piétons; pour la tracer, il a fallu faire jouer la mine afin de déblayer le sol des masses énormes de dolérite dont il était recouvert, et combler avec ses débris les espaces que les révolutions volcaniques avaient laissés libres entre elles. Le maire de la ville, auquel nous avions été présentés par le consul de notre nation, nous avait offert de nous conduire chez l'évêque, qui reste à une petite distance de la capitale; les chemins sont si mauvais, que nous dûmes faire le trajet par mer.

L'évêque nous reçut avec la même cordialité que les autres dignitaires de la capitale; il nous offrit une collation, puis nous visitâmes ensemble les curiosités de l'évêché. L'objet le plus remarquable est une bibliothèqee assez vaste, où se trouvent, entre autres ouvrages précieux, les œuvres de Snorre Sturluson, avec texte islandais et latin sur deux colonnes en regard. Les derniers ouvrages recueillis par cette bibliothèque ont été imprimés en Islande, dans la petite île de Videy, qui possède depuis vingt ans une imprimerie.

Nous passâmes à Reykiavik plusieurs jours, jouissant des bénéfices d'une généreuse hospitalité et entourés des plus affectueuses prévenances, dues sans doute au bon souvenir laissé dans l'île par les officiers de *la Recherche* et les commissions scientifiques envoyées de France pour explorer l'Islande et s'informer du sort de *la Lilloise*. Le gouverneur, le maire, l'évêque, nous invitèrent tour à tour à dîner. Ce fut dans ces occasions que la langue latine se trouva pour nous d'un bon secours; nous n'entendions ni le danois ni l'islandais, la plupart des convives ne savaient pas le français ou l'anglais, mais tous étaient versés dans l'étude des maîtres de l'antiquité. La conversation, généralement traînante au commencement des repas, s'éveillait; bientôt elle devenait vive, et la sauvage *Ultima Thule*[1] entendait les paroles qui jadis avaient pu animer les festins sur les rives du Tibre et de l'Arno.

Après quelques journées passées dans cette agréable compagnie, nous nous occupâmes des préparatifs de voyage, indispensables si nous voulions mettre à profit pour quelques excursions notre séjour en Islande. Nous nous procurâmes avant tout des chevaux de selle, unique moyen de transport dans toute l'île, où les voitures sont pour ainsi dire inconnues, et une tente pour camper, car dans ce pays si vaste, et dont cependant la population ne dépasse guère 50,000 âmes, on peut voyager des journées entières sans rencontrer le moindre asile. Notre première visite fut pour les eaux thermales de Laugarnes, reconnaissables de loin à la vapeur blanche qui s'en dégage. Nous nous y rendîmes par un pays dont le sol bouleversé est couvert de fragments de dolérite réunis souvent par tas coniques appelés *varda*, qui aident le voyageur à retrouver son chemin au milieu de la neige épaisse dont la terre est recouverte en hiver. Lorsque de loin la plaine semblait d'un parcours facile, c'était presque toujours une trompeuse apparence, et le terrain était tourbeux, hérissé de mottes de terre couvertes d'herbes coriaces et d'une remarquable élasticité; pour peu qu'on soit équilibriste, on peut mettre à profit le rapprochement de ces petites éminences en sautant de l'une à l'autre; mais, dans ce mode de progression, on court risque de s'enfoncer jusqu'à la ceinture, si l'on vient à manquer d'adresse.

Les habitants de Reykiavik n'ont pas cherché à utiliser les eaux de Laugarnes, qui cependant pourraient être d'une grande utilité pour combattre les affections de la peau très-communes chez les Islandais.

Notre seconde excursion se fit avec les petits chevaux que nous nous étions procurés; elle eut pour but le port de Hafnar-Fiordur, situé vers l'est, à quelques heures de marche de Reykiavik: guidés par des hommes habitués au pays, nous fîmes une véritable course au clocher, dans laquelle nous eûmes à traverser successivement des cours d'eau rapides, des fondrières, et surtout un immense champ de lave récente rempli de crevasses et d'aspérités; nous fûmes étonnés de voir la

1. L'*Ultima Thule* des anciens peut bien être simplement l'île Schetland découverte par le navigateur marseillais Pythéas.

facilité et l'adresse avec laquelle les montures, qu'il faut abandonner à leur inspiration dans les mauvais pas, savent résister à la force des courants, sondent en les flairant les terrains marécageux avant de s'y engager, et parcourent sans broncher le sol le plus raboteux; les mulets des Pyrénées n'ont pas le pied plus sûr que ces petits chevaux. Au fond de la jolie baie où nous nous rendions, s'élève une petite montagne à croupe arrondie, dont la surface démontre évidemment qu'elle a été usée et polie par les eaux de la mer, à une époque reculée où cet élément devait atteindre un niveau plus élevé dans tout le nord de notre hémisphère; elle tranche par la couleur d'un gris ardoisé et la douceur de ses contours avec la teinte noirâtre et les nombreuses aspérités de la lave qui en enveloppe le pied. A quelque distance bouillonne une petite cascade qui fait marcher un moulin destiné à moudre du grain importé du Danemark.

Le lendemain de cette excursion, nous allâmes visiter cette île de Videy qui contient aujourd'hui l'imprimerie de l'Islande. En débarquant, nous aperçûmes une immense quantité d'eiders qui ont choisi ce lieu pour y faire leurs nids, et sans doute aussi pour mettre leurs couvées à l'abri des animaux carnassiers et surtout des renards qui leur font en terre ferme une chasse incessante. A voir cette réunion d'oiseaux, près desquels on passe sans qu'ils bougent à peine, on se croirait dans l'intérieur d'une ferme. Dans les sillons et les crevasses du sol, on apercevait les femelles couchées sur leurs œufs, tandis que les mâles, sentinelles vigilantes, se tenaient debout sur les mottes de terre, prêts à défendre leur femelle, et prêts aussi à prendre sa place pour ne pas laisser les œufs se refroidir, quand elle s'éloignait afin de chercher sa nourriture sur le bord de la mer. Chaque nid, composé de ce précieux duvet connu en Europe sous le nom d'édredon, *œidardún*, que l'eider s'arrache de la poitrine et du ventre, repose sur le sol et renferme de deux à six gros œufs de couleur verdâtre, très-bons à manger : ce duvet est plein de terre lorsqu'on le recueille, ce qui n'a lieu que deux ou trois fois dans le même nid, sous peine en renouvelant plus souvent cette récolte de contraindre la femelle à abandonner sa couvée, mais on l'en dégage en le faisant chauffer sur des claires-voies; par ce moyen le détritus terreux tombe, tandis que le duvet dilaté par la chaleur se disperse et se réunit dans la partie la plus élevée d'une pièce consacrée à cet usage où il est recueilli pour être comprimé, puis livré au commerce.

L'imprimerie de Videy possède deux presses danoises dans un bâtiment assez vaste qui au XIII[e] siècle fit partie d'un cloître fondé par l'évêque Magnus Gissuson, et dont les revenus étaient consacrés à l'entretien d'une douzaine de pauvres. Ce bâtiment est en pierre ainsi que l'église, construction assez élégante. La petite île de Videy jouit d'une température remarquablement douce en comparaison de celle de Reykiavik. Sans doute elle doit ce privilége à sa situation exceptionnelle au milieu des eaux qui sont pour elle un réservoir inépuisable de chaleur, et à ce qu'elle est abritée des vents du nord par la chaîne d'Esia.

Nos courses aux environs de la capitale de l'Islande se terminèrent par une

visite que nous fîmes à l'école nationale de Bessastadir. Les étudiants étaient alors en congé, occupés les uns à moissonner, les autres à pêcher, car ils n'étudient que l'hiver, faisant marcher de front les humanités, l'agriculture et l'industrie. L'église de Bessastadir, située comme un phare à la pointe d'Alptanes, se fait remarquer, comme celle de Videy, par la solidité de sa construction en pierre, et surtout par deux cloches dont une assez forte ; ses combles renferment une bibliothèque qui passe pour être riche ; malheureusement, en ce lieu comme partout. les livres souffrent beaucoup de l'inclémence du climat, et sont détruits en peu de temps par l'humidité. La plupart des ouvrages commençaient, quand nous les vîmes, à tomber en poussière.

Le lendemain de cette visite, nous partîmes sur nos petits chevaux pour suivre vers le nord-ouest la côte jusqu'au cratère Snœfells-Tokul. Mais quelles difficultés, grand Dieu! que celles d'un voyage en Islande! Dans le cours de mes longues pérégrinations je n'avais rien vu de semblable ; à chaque pas des fondrières, des précipices, des rivières rapides et des *jokulsá*, cours d'eau qui proviennent immédiatement des glaciers. Puis la neige, le vent, la pluie. Le soir, trempés, gelés, nous avions pour nous reposer la chambre étroite d'un bœr, où l'hospitalité nous était cordialement offerte, mais où tous nos goûts et toutes nos habitudes de propreté étaient continuellement offensés ; souvent aussi il nous fallait coucher sur le sol humide. Nous étions dans l'arrière-saison, c'est un mauvais temps pour voyager en Islande, nous courions le risque en ne nous hâtant pas de passer l'hiver dans l'île, et de ne rentrer en France qu'au printemps prochain ; aussi nous dûmes sacrifier une partie de notre projet, et nous borner à deux excursions indispensables à tout voyageur sur le sol islandais, la double visite aux Geysirs et au mont Hécla.

Le Snœfells-Tokul, situé à l'extrémité d'une presqu'île qui sépare les Faxa et Breida-Fiordur, est entouré d'un champ de lave appelé Búdahrun, où l'on voit un grand nombre de cavernes qui sont des canaux par lesquels la lave en fusion s'est échappée du volcan longtemps sans doute après qu'une croûte épaisse se fut formée à la surface. La plus remarquable est garnie de stalactites formées par la lave et comme incrustées dans une voûte de neige glacée. A la base du Snœfells-Tokull descend une haute falaise formée par des basaltes, plusieurs torrents se précipitent de cette muraille élevée dans la mer, et le voyageur éprouve une sensation de froid très-vive, qui peut être attribuée en partie aux vents qui passent sur la chaîne de montagnes couvertes de neige. Le vent y est presque toujours d'une violence telle, qu'il chasse le gravier vers la mer et couvre les lames de la fine poussière de leur écume d'argent.

MM. Gaimard et Robert ont, en 1835, opéré l'ascension du Snœfells-Tokull. « A peine, dit le narrateur de l'expédition, eûmes-nous gravi les premières pentes du volcan, que le cheval de M. Gaimard s'enfonça jusqu'au poitrail dans un terrain couvert de pierres qui, par cette raison, nous paraissait jouir d'une grande solidité ; deux heures furent employées pour arriver avec nos chevaux

jusqu'à la partie du cône qui cesse de leur être accessible, et après avoir attaché ces chevaux les uns aux autres de manière à ce qu'ils ne pussent pas redescendre, nous les laissâmes au milieu de la neige; nous continuâmes notre ascension, tantôt en évitant de grandes et profondes crevasses dont la lèvre supérieure était garnie de stalactites de glace, tantôt en franchissant les plus petites. Partis à onze heures d'Olafsvik, nous atteignîmes enfin le sommet à deux heures et demie.

« Un soleil resplendissant éclairait, à ce moment, tout ce que la vue peut embrasser de l'Islande : nous planions sur une longue chaîne de pyramides volcaniques qui sépare les deux golfes et dont les flancs noirâtres sont marbrés de neige. Une grande surface légèrement concave, circonscrite par de larges fentes, indiquait à notre droite, à l'est, et un peu au-dessous de nous, que nous étions sur un immense cratère presque rempli de neige, dans lequel nous ne jugeâmes pas prudent de descendre; pas un rocher, pas une scorie ne faisait saillie; partout de la neige plus ou moins molle et fondant au soleil.

« Bien que depuis longtemps nos chaussures fussent pleines d'eau glacée, ce fut bien à regret que nous abandonnâmes ce site à la fois sauvage et grandiose, et que nous revînmes prosaïquement sur nos pas, en nous laissant d'abord glisser sur les reins pour franchir la partie la plus inclinée du cône; nos pieds s'échauffèrent ensuite à marcher plus vite que nous ne voulions dans la neige, et nous ne tardâmes pas à rejoindre nos chevaux, qui paraissaient nous avoir attendus patiemment pendant six heures, à la même place. »

Les seuls bois que possède l'Islande sont quelques maigres sorbiers, des saules et des bouleaux nains; mais, sur les côtes de toute l'île comme sur celles du Groenland, les courants ont jeté des bois en quantité immense, et c'est un spectacle bizarre que le mélange des masses de glaces aux formes capricieuses, échouées sur la grève pêle-mêle avec une immense quantité de bois flottés et de gigantesques ossements de baleine. On trouve parmi ces bois, qui pour la plupart proviennent des forêts de l'Amérique septentrionale et du nord de la Russie, une espèce d'acajou du Brésil, avec lequel les Islandais font des meubles, et des morceaux d'écorce de toute sorte, notamment des bouleaux roulés comme de vieux parchemins, des petites pièces de bois sculptées grossièrement en forme de canots et disséminées sur toutes les plages; ce sont peut-être des *ex-voto* provenant des grands fleuves d'Amérique, dans lesquels les sauvages les jettent avant de s'embarquer, demandant à leurs divinités un voyage favorable.

Dans les petites anses que forment les rochers de la côte, s'ébattent en grand nombre des phoques, dont les grosses têtes produisent de loin l'effet de bouledogues à la nage; des cygnes paissent tranquillement l'herbe au fond de la mer. De vastes plateaux exposés aux vents et au froid ne sont couverts que de ces lichens qui, en Islande, sont une des ressources de la vie. Presque partout jaillissent du sol des sources d'eaux thermales. Les plus remarquables, après les geysirs, sont celles de Reykholt, utilisées seulement aujourd'hui pour laver le linge, mais dont

les Islandais tireraient un parti avantageux, comme à Laugarnes, contre leurs affections cutanées. Des cultures de pommes de terre et de choux-fleurs entourent les sources de Reykholt, grâce à l'action avantageuse des eaux et de la chaleur.

En quittant la fertile vallée des eaux thermales, on parvient à un grand plateau du nom de Fyrir-Ok, où règne la plus affreuse solitude : partout un sol bouleversé et composé de vastes fragments de roches, au milieu desquels on a établi une chaussée de quatre à cinq mètres de largeur. Nulle autre végétation n'existe en ce lieu que quelques saules rabougris, qui croissent à l'abri du vent dans les anfractuosités des rochers. Au-dessous du plateau de Fyrir-Ok, s'étend la surface raboteuse et crevassée d'une immense coulée de lave, qui semble s'être abîmée en cet endroit, après avoir comblé une grande partie d'un large lac qu'on aperçoit au loin; de cette immense dépression, actuellement couverte de bouleaux nains, il est résulté à droite et à gauche de longues et larges fentes parallèles entre elles, qu'on serait tenté de prendre pour de gigantesques remparts où rien ne manque, escarpe crénelée, contrescarpe et glacis.

C'est au milieu de cette place forte naturelle, où s'élèvent aujourd'hui les huttes de Thingvellir, que, tous les ans, l'Althing tenait ses assemblées annuelles, dans lesquelles on délibérait sur les affaires du pays, et où étaient promulguées les lois nouvelles; sur la colline de la Loi, qui domine cet espace, les Islandais abjurèrent solennellement leurs faux dieux, en l'an 1000, par la volonté de leur chef Olaf.

Le plus profond des précipices qui entourent les champs du Conseil, désigné sous le nom d'Almannagiá, a laissé de funèbres souvenirs; du rocher le plus élevé, on précipitait autrefois la femme adultère, condamnée à mort par les comices de l'Althing, qui ne furent supprimés qu'en 1800. Aujourd'hui cette coutume barbare a disparu, et les mœurs islandaises se sont adoucies sous l'influence de la législation danoise. Du même rocher on jeta dans le gouffre, pendant de longues années, les malheureux accusés de sortilége.

CHAPITRE LXVIII

LES GEYSIRS. — LE MONT HÉCLA. — RETOUR EN FRANCE

Thingvellir, ce lieu célèbre dans l'histoire de l'Islande, est à peu de distance des Geysirs, que nous désirions par-dessus tout visiter. Nous hâtions le pas à mesure que nous nous rapprochions de ce chef-d'œuvre de la nature; le petit lac de Laugarvatn, du milieu duquel sourdent des eaux thermales, et la jolie cascade de Bruará, nous en séparaient seuls; enfin nous aperçûmes dans le lointain, et au pied d'une montagne isolée, des nuages blanchâtres qui semblaient sur plusieurs points s'élever du sol : c'étaient les Geysirs.

Deux heures après, nous mettions pied à terre au milieu d'un grand nombre de sources ou de fontaines thermales, les unes à fleur de terre, les autres contenues dans des réservoirs profonds; sur le bord de l'un d'eux, semblable à un puits sans margelle, mon cheval s'abattit; grâce au ciel, je ne tombai pas dans ce gouffre, où le voyageur Mackensie avait perdu un de ses chevaux, qui, peu de temps après, fut rejeté entièrement désossé. Après cet incident, nous courûmes au bassin du grand Geysir, dont les eaux s'épanchaient lentement et en frémissant à la surface d'un petit cône formé d'une croûte du tuf siliceux que ces eaux déposent. Au sommet du cône, le bassin était presque entièrement vide; le Geysir venait d'avoir une grande éruption, pour le spectacle de laquelle nous n'étions pas arrivés à temps. En attendant que le roi des fontaines voulût bien étaler sa puissance à nos yeux, nous donnâmes la liberté à nos chevaux et nous dressâmes notre tente de voyageurs.

A peine avions-nous commencé nos préparatifs, que nous entendîmes un bruit souterrain semblable à des décharges lointaines d'artillerie. Abandonnant aussitôt tente, pieux, maillet, nous approchâmes autant que possible du grand Geysir, et du milieu du bassin nous vîmes jaillir un énorme jet d'eau qui n'atteignit qu'à une faible hauteur. C'était une fausse éruption. Nous reprîmes notre besogne, puis nous nous installâmes sous la tente, où nous goûtâmes quelque repos, bien que le sol fût détrempé par de longues pluies.

Le lendemain, sur les dix heures et demie du matin, des détonations plus fortes que les précédentes nous annoncèrent que nous allions probablement être témoins d'une grande éruption; phénomène qui d'ailleurs ne se manifeste guère qu'une fois en vingt-quatre heures. En effet, après une forte commotion du sol, nous vîmes une énorme colonne d'eau s'élever lentement à la hauteur d'environ vingt mètres, puis s'étaler en une gerbe immense, alimentée à l'intérieur par de nouveaux jets. Quelques minutes après, tout était redevenu calme; un nuage de vapeur se traînait seul au-dessus de la scène imposante que nous venions de contempler. Le bassin laissait alors voir à son centre une espèce de puits à moitié vide; bientôt il se remplit de nouveau, et nous plaçâmes dans cette eau un vase contenant du riz pour notre repas.

Deux jours après cette éruption, nous admirâmes une nouvelle ascension du Geysir, et, cette fois, la colonne d'eau nous parut dépasser trente mètres de hauteur. Une forte pierre que nous avions jetée dans le bassin fut enlevée et lancée en l'air par la colonne d'eau. A quelque distance du grand Geysir se trouve le Strockur, auquel on a donné le titre de nouveau ou petit Geysir; il n'a ni cône ni bassin, et fait entendre constamment un sourd bouillonnement. Voici comment M. Marmier décrit le spectacle de son éruption, dont il fut témoin en 1836: « Nous avions, dit ce voyageur, établi notre tente entre les sources mêmes, afin de voir l'éruption de plus près, et nous l'attendions avec impatience dès le moment de notre arrivée. Le jour, nous craignions de nous écarter; la nuit, nous veillions chacun à notre tour, afin de donner le signal à nos compagnons de

voyage. Plusieurs fois nous fûmes éveillés par les cris de celui qui montait la garde. Le Geysir commençait à s'agiter ; on entendait un bruit souterrain semblable à celui du canon, et le sol tremblait comme s'il eût été frappé par des coups de bélier. Nous courions en toute hâte au bord de la colline; mais le Geysir, comme pour se jouer de nous, montait jusqu'au-dessus de sa coupe de silice, et débordait lentement, comme un vase d'eau qu'on épanche. Enfin, après deux jours d'attente, nous fîmes jaillir le Strockur en y faisant rouler une quantité de pierres et en tirant des coups de fusil. L'eau mugit tout à coup comme si elle eût ressenti dans ses cavités profondes l'injure que nous lui faisions; puis elle s'élança par bonds impétueux, rejetant au dehors tout ce que nous avions amassé dans son bassin, et couvrant tout le vallon d'une nappe d'écume et d'un nuage de fumée. Ses flots montaient à plus de quatre-vingts pieds au-dessus du puits; ils étaient chargés de pierres et de limon. Une vapeur épaisse les dérobait à nos regards; mais, en s'élevant plus haut, ils se diapraient aux rayons du soleil, et retombaient en longues fusées comme une poussière d'or et d'argent. L'éruption dura environ vingt minutes, et, deux heures après, l'eau du Geysir frappa la terre à coups redoublés, et jaillit à grands flots comme l'eau du torrent, comme l'écume de la mer quand le vent la fouette, quand la lumière l'imprègne de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. »

Dans le voisinage des deux Geysirs (ce mot signifie *fureur*) se trouvent un grand nombre d'autres sources, auxquelles les Islandais donnent le nom de Hverar (chaudière en ébullition), et des laugars ou bains, qui ne sont que des courants d'eaux thermales. L'un de ces courants, calme et limpide, serait suffisant pour faire marcher un moulin. Après quelques jours de station au milieu de ces sources, qui rendent cet endroit le plus agréable de l'île, nous reprîmes notre route à travers les marécages, les fondrières, les crevasses et les torrents, nous dirigeant du côté de l'Hécla.

A mesure que nous approchions de ce volcan célèbre, la contrée présentait de plus grandes traces de bouleversements, et cependant, plus on avance, plus le sol devient fertile et offre de bons pâturages. Impatients d'arriver à la montagne, nous ne cessions de marcher, en dépit de la pluie continue qui nous inondait. Nous parcourûmes d'immenses champs de lave, dont les aspérités avaient en partie disparu sous les cendres volcaniques et les pierres ponces que le volcan a vomies à plusieurs reprises. Au milieu de ce désert s'élevaient de verdoyantes oasis, gras pâturages parcourus par des troupeaux de moutons. Nous traversâmes une rivière profonde d'un mètre, au milieu de laquelle s'élevaient, dans un îlot, les bouleaux les plus élevés que nous eussions vus jusque-là en Islande. C'est à Selsund que l'ascension commence. Il nous fallut plusieurs heures pour parvenir au sommet du volcan. La couche de lave de la dernière éruption était recouverte d'un tapis de neige d'une éblouissante blancheur. Le vent et la pluie nous assaillirent en route; nous n'en continuâmes pas moins notre escalade; mais lorsque nous fûmes parvenus au sommet, nos guides nous engagèrent à redescendre en

toute hâte, nous signalant un ouragan qui allait chasser vers nous des trombes de neige et de poussière rougeâtre. Nous retournâmes au pied du mont, et là, installés dans une petite caverne formée par la dernière coulée de laves, nous déjeunâmes en écoutant le récit de la terrible éruption de 1845.

« Depuis l'année 1766, nous dit notre guide, le volcan était paisible, et on espérait que peut-être ces funestes éruptions dont les vieillards parlaient avec terreur ne se renouvelleraient pas. Cependant nous autres qui habitons dans les pâturages près de la montagne, nous remarquions depuis quelque temps dans l'air une chaleur inaccoutumée qui n'annonçait rien de bon. L'hiver de 1845 fut très-doux, l'eau gela à peine et l'air devint de plus en plus tiède. Le printemps à son tour fut agréable, et, en avril, la terre se trouva couverte de verdure. Mais l'été fut d'une grande sécheresse, l'espoir de la récolte fut anéanti, et un calme sinistre pesa sur toute la nature. On disait dans le pays que le volcan allait laisser déborder sa lave, ses cendres et ses flammes qui dévorent tout.

« La neige fondait jusque sur le sommet de la montagne; à peine les brebis donnaient-elles encore du lait, et les sources thermales jaillissaient en plus grande abondance. Les uns disaient qu'il n'y avait plus rien à craindre, puisque la chaleur souterraine se frayait des communications dans l'air, et comme il n'y avait nulle part de tremblement de terre, on espérait qu'ils auraient raison; mais il se trouvait en ce temps dans l'île un savant danois, M. Schythe, qui répétait sans cesse que le phénomène allait avoir lieu, et qui engageait les habitants du pied de la montagne à quitter leurs maisons, s'ils ne voulaient pas être dévorés par le volcan; beaucoup cependant préférèrent ne pas le croire et restèrent chez eux. Dans les derniers jours du mois d'août, il tomba une pluie abondante, et le 1er septembre le temps fut brumeux. Le lendemain 2, des nuages sombres couvraient toutes les montagnes des environs, ainsi que les champs habités autour des rivières de Hvitá, du Thiors et de Rang. A neuf heures du matin, un bruit sourd, comme une grande explosion, gronda dans l'air. Nous crûmes entendre les roulements lointains du tonnerre, et nous pensâmes que c'était un ouragan qui éclatait dans les montagnes de l'est. Mais la succession régulière des explosions ne tarda pas à faire cesser toute incertitude; un nuage sombre s'éleva sur l'extrémité est-sud-est de la montagne, un immense fracas se fit entendre, puis le nuage envahit tout le ciel, et se mit à lancer une pluie de scories comme de gros grêlons, une obscurité complète enveloppa la contrée, on fut obligé, à midi, d'allumer des lumières, et ceux qui se trouvaient dans les champs avaient grand'peine à retrouver leur chemin. Au bout d'une heure le jour reparut, mais les scories et une pluie de cendre ne cessaient de tomber, et l'on put distinguer au sommet du mont une vaste et sombre colonne de cendre sillonnée de temps en temps par des étincelles et des flammes. Vers le soir, un roulement plus fort que tous les autres fit frissonner tous les spectateurs, une clarté étincelante comme celle d'un brasier ardent et de larges flammes s'échappèrent du cratère; de gros blocs de roches luisantes et comme fondues jaillissaient, puis retombaient dans l'horrible fournaise, et au

milieu de l'obscurité du soir, un ruisseau de lave ardente courut sur le flanc de l'Hécla comme un torrent de feu.

« La rivière du Rang, gonflée outre mesure, déborda de son lit ; sa température était si élevée qu'on n'y pouvait tenir la main, et les truites et les autres poissons s'élançaient de ses eaux pour mourir sur la rive à demi cuits. La rivière de Thiorsa se remplit, de même, d'une masse se scories que les eaux rapides entraînèrent vers la mer où elles furent refoulées sur la côte. La cendre de l'Hécla fut portée à plus de cent milles de distance avec une rapidité de douze milles à l'heure.

« Des troupeaux de moutons étaient encore répandus dans les pâturages au moment de l'éruption ; un grand nombre de ces animaux guidés, par l'instinct, tournèrent le dos au danger et s'enfuirent tout couverts de cendres, et la laine à demi brûlée, les autres furent écrasés par les scories ou dévorés par la lave. La terre perdit sa chaleur, et les eaux thermales furent incapables, pendant tout le temps que dura l'éruption, de servir à faire cuire les aliments.

« Quinze jours durant, le volcan ne cessa de vomir des flammes et de la lave ; le torrent de feu s'était couvert d'une croûte solide, mais on pouvait, des éminences voisines, découvrir, au soir, la matière enflammée coulant en dessous avec pesanteur ; sa couleur, d'un bleu noirâtre pendant le jour, prenait alors une couleur rouge foncé. Le 12 septembre, les explosions du volcan s'accrurent, et la masse de lave atteignit une profondeur de plus de cinquante pieds. Jusque-là, elle n'avait rien détruit, coulant sur les anciennes masses de lave et les scories stériles, mais le 13 au matin, le vent tourna à l'est et poussa les cendres vers la terre habitée, l'herbe se dessécha, l'eau des abreuvoirs fut altérée ; les animaux, privés de nourriture, retournèrent aux bœrs, où ils rongèrent avec avidité l'herbe qui couvrait les murailles et à laquelle la cendre n'avait pu s'attacher. Le lendemain, les roulements du volcan se succédèrent de minute en minute, une fumée immense s'échappa du cratère, l'obscurité enveloppa de nouveau la colonne de cendres, et fit ressortir l'ardente rougeur de la lave ; puis deux coups de tonnerre formidables, se dirigeant du nord vers l'est, dominèrent presque tous les fracas du volcan, et retentirent par des échos réitérés de rocher en rocher, frappant d'horreur toutes les créatures animées, hommes et bestiaux. Une odeur infecte imprégna l'air. La grande éruption avait cessé. De temps en temps, dans les mois suivants, des éruptions moins fortes eurent lieu par intervalles ; au 25 mars, l'une d'elles reproduisit la violence des premiers jours : une tempête du nord régna ce jour-là, et vers le coucher du soleil les roulements redevinrent très-intenses ; de grandes colonnes de feu furent lancées hors du cratère avec quelque intervalle entre elles ; leur violence se ralentit un peu à l'entrée de la nuit, mais alors jaillit un large torrent de lave. Ce fut le dernier effort du volcan. Le lendemain, on n'aperçut plus qu'une petite colonne de cendres penchée vers le nord, et depuis sa disparition on n'a revu ni feu, ni cendres. »

Tel fut le récit de notre guide. Après cette excursion au volcan, négligeant

forcément toute une vaste partie de l'Islande, le nord et l'ouest, nous retournâmes en toute hâte vers Reykiavik où un brick de notre nation, près de quitter l'île, consentait à nous recevoir pour nous conduire dans notre patrie. Il y avait bien des curiosités qui nous avaient échappé dans cette vaste Islande. L'une de celles que nous regrettions le plus de ne pouvoir visiter, est la caverne de Surtshellir dont le docteur Anderson fait une description effrayante et pittoresque.

« Nous descendîmes, dit ce voyageur, dans une grande cavité formée par l'affaissement de la croûte de laves; là se présenta l'entrée de la caverne : elle a quarante pieds de hauteur sur cinquante de largeur, et sa longueur est de cinq mille trente-quatre pieds. Tout autour de l'ouverture sont entassés des amas de pierres tombées de la voûte. Les ayant franchis, nous avons trouvé une masse énorme de neige gelée, et plus bas une longue mare, dont le fond était rempli de glace : il fut impossible d'y passer parce que l'eau est trop froide et que nous en aurions eu jusqu'à la ceinture. On rebroussa chemin dans l'espoir de découvrir un chemin plus praticable : tout à coup une crevasse de trente pieds de profondeur perpendiculaire nous arrêta. Cependant on fut obligé, après bien des tentatives, de s'y hasarder pour avancer.

« Les torches allumées, nous entrâmes dans la caverne; la neige s'y élevait à une grande hauteur; au delà, on marchait sur des morceaux de lave tombés de la voûte; à chaque instant, nous trébuchions sur des pierres ou dans des flaques d'eau; nous pouvions craindre aussi d'être écrasés par les masses qui semblaient prêtes à se détacher de la voûte. L'obscurité devint bientôt si grande que, malgré la lumière de nos deux torches, nous pouvions à peine examiner les stalactites volcaniques qui nous entouraient. Nous voulûmes suivre un embranchement qui se présenta à notre droite; après s'être avancés à quatre-vingts pieds de distance, la voûte s'abaissa tellement qu'il fallut regagner la caverne principale. Deux autres passages souterrains, dont l'entrée est en face, ont jadis servi d'asile à des bandits. Ils y avaient élevé un mur; cet antre a trois cents pieds de longueur; le sol est couvert d'ossements de vaches, de brebis et de chevaux.

« Cependant, nous arrivâmes à un endroit dont la grandeur nous récompensa amplement de nos peines. La voûte et les côtés de la caverne étaient décorés de stalactites de glace magnifiques, cristallisées sous toutes les formes, et dont plusieurs le disputaient en délicatesse aux plus belles stalactites de lave, tandis que du sol s'élevaient des colonnes de glace sous les formes les plus curieuses et les plus fantastiques, imitant, tantôt les objets de l'art, tantôt ceux de la nature animée. Plusieurs de ces colonnes avaient plus de quatre pieds de haut sur deux pieds d'épaisseur, et, pour la plupart, elles se terminaient en pointe. Jamais spectacle plus magique ne s'est offert aux yeux de l'homme, c'était un rêve des *Mille et une Nuits*.

« Quittant ce lieu enchanteur, nous longeâmes une double couche de glace unie et dont les bords étaient extrêmement tranchants. Au bas d'une pente assez

douce nous vîmes une pyramide de lave. Plus loin la caverne se divise en deux branches, dont l'une conduit au dehors. Nous nous engageâmes dans cette dernière, et ce ne fut pas sans satisfaction que bientôt nous revîmes l'éclat du jour. »

Le ciel de l'Islande n'offre pas moins de prodiges que son sol : tantôt à travers une atmosphère remplie de particules glacées le soleil s'agrandit jusqu'à paraître double et prend des formes extraordinaires, tantôt l'aurore boréale se joue en mille reflets aux vives couleurs. Partout l'illusion du mirage crée des rivages et des mers imaginaires. Mais hélas! ces splendides spectacles de la nature, les habitants de l'Islande les échangeraient volontiers pour un sol plus fertile. C'est en vain que jadis ils ont semé l'orge dans ce sol rebelle; cette culture n'a pas prospéré, et nous avons vu quelle chétive végétation rencontre dans cette île le voyageur. Le seul don de la nature à cette vaste terre, c'est un peu de foin et quelques pâturages. Ailleurs les regards ne rencontrent à perte de vue que des champs de lave, des broussailles ou la mousse des lichens. Pour vivre il ne reste à l'Islandais que les ressources de la chasse et de la pêche; il poursuit les renards gris et bleus, les rennes qui vivent par troupes sauvages, il recueille le duvet des eiders, et sur les côtes il pêche la baleine, les phoques, les harengs et tous les poissons des mers septentrionales. Les Islandais attaquent la baleine comme nos marins; quand l'un d'eux a vu briller sous un rayon de soleil les reflets d'argent qui sèment sa robe brunâtre, ou quand le géant des mers s'est révélé par le jet de son souffle puissant, vite les pêcheurs s'embarquent sur leur frêle canot et s'approchent du mônstre. L'un d'eux brandit le harpon et le lance : la baleine frappée plonge rapidement, on lui file alors un long câble pour qu'elle n'engloutisse pas l'embarcation. Puis, quand elle revient sur l'eau épuisée, haletante, de nouveaux harpons la blessent; elle se débat alors, et ses nageoires et sa queue frappent si furieusement l'eau qu'elles la dispersent en poussière, mais enfin elle expire, elle flotte sans mouvement, les pêcheurs la halent le long du bord et la dépècent.

« — Telles sont, nous disait notre dernier guide, dans le trajet que nous fîmes pour retourner à Reykiavik, les seules ressources de notre île, elle est pauvre et cependant nous l'aimons; simple guide aujourd'hui, au pied de mon volcan, j'ai autrefois, ajoutait-il, vu la terre ferme, les provinces du Danemark, j'ai visité les vertes campagnes de la grande île d'Angleterre, j'ai pendant deux ans habité votre riche terre de France, eh bien! toujours mon esprit se reportait vers ma neige et mes glaciers. Un jour, je n'ai pu résister à ces regrets du cœur, j'ai quitté les hommes généreux que j'aimais, qui jadis m'avaient emmené avec eux loin de l'Islande, et je me suis assis en pleurant de joie sous mon bœr de tourbe et de gazon, et j'ai repris gaiement les travaux de ma rude existence.

« — Pauvre terre, lui répondîmes-nous, mais bien heureuse, puisqu'elle produit des hommes courageux et contents dans leur laborieuse pauvreté. »

Ce fut en octobre que nous nous embarquâmes pour la France; dans les premiers jours de notre traversée la mer fut houleuse; son agitation redoubla quand nous passâmes par le travers des Feroë. Ce jour-là nous eûmes le sublime mais

terrible spectacle d'une tempête. Le navire mit à la cape en carguant toutes ses voiles à l'exception d'un hunier; on descendit les vergues du grand mât, des merlins et des haches furent apprêtés pour enfoncer les sabords si les lames continuaient à inonder le pont ou même, à l'extrême besoin, pour couper les mâts. L'horizon en ce moment semblait avoir disparu pour faire place à une confusion immense, le sifflement des cordages, le mugissement des vagues remplissaient l'âme d'une religieuse terreur.

Grâce au ciel nous échappâmes au danger de nous abîmer dans les flots, et le temps se calma à mesure que nous pénétrâmes dans des régions plus méridionales. Bientôt des nuées d'oiseaux nous annoncèrent le rivage, puis je revis, non sans une vive émotion, la terre de France; la terre de France où nous rentrions tous deux, mon compagnon pour y faire une courte halte, puis repartir à de nouvelles aventures, moi pour ne plus la quitter peut-être, car les années s'étaient accumulées dans ces longs voyages en Amérique, tout pleins de souvenirs, et je savais qu'il n'est pas donné à l'homme de recommencer les mêmes travaux et les mêmes fatigues, pas plus qu'il ne lui est donné de retourner aux ardents désirs et aux puissantes volontés de la jeunesse [1].

1. Pour les deux chapitres de l'Islande, *Voyage en Islande et au Groenland sur la corvette la Recherche*, par Eugène Robert. — *Histoire de l'Islande*, par X. Marmier (même expédition). — *Description des phénomènes de la dernière éruption de l'Hécla*, par M. J.-C. Schythe, naturaliste danois, traduite par M. Baring, professeur de langue française à l'Institut militaire de Copenhague.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE.



3 2044 004 491 213

